LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

DIX-NEUVIÈME ANNÉE

TOME PREMIER

Janvier-Février 1912

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1912

LES ÉTAPES

DE

L'ALLIANCE FRANCO-RUSSE

(1853-1861)

C'est à Stuttgart, capitale du royaume de Wurtemberg, que se firent entendre au représentant de l'empereur Nicolas les premières propositions d'une entente avec la France, à la veille de la guerre de Crimée. C'est encore à Stuttgart, qu'après la guerre eut lieu la première entrevue du successeur de Nicolas Ier avec l'empereur Napoléon.

Ce n'est pas par hasard que la ville de Stuttgart fut alors choisie. Le roi Guillaume de Wurtemberg était allié à la maison de Russie : beau-frère de l'empereur Nicolas dont il avait épousé la sœur Catherine Pavlovna en 1816, qu'il perdit au bout de deux ans, il avait marié son fils issu de son mariage subséquent, Charles-Frédéric, avec la grande-duchesse Olga, fille de l'empereur Nicolas. Durant son long règne, de 1816 à 1864, Guillaume avait maintes fois cherché l'appui du puissant empereur, dont il faisait mine d'apprécier les conseils, tout en jouant au prince libéral et en se rapprochant de la France.

La sœur de Guillaume, Catherine, avait épousé Jérôme Bonaparte, le ci-devant roi de Westphalie. Les succès du prince Louis-Napoléon, son neveu, rappelèrent au roi Guillaume

qu'il avait tout intérêt à ménager ce parent qui était son voisin. Mais comment le « reconnaître » sans l'aveu de l'empereur d'Autriche et surtout de Nicolas de Russie, si intransigeant quand ses idées de légitimité étaient en jeu?

L'empereur Nicolas acceptait que Louis-Napoléon restaurât l'empire et désignât un héritier; il était prêt à le reconnaître empereur des Français; mais ce titre ne suffisait pas à l'ambition du prince; il voulait monter sur le trône et, sous le nom de Napoléon III, relever la dynastie impériale, renversée par les puissances. L'empereur Nicolas ne pouvait approuver ces prétentions. En reconnaissant Napoléon III, les puissances auraient déclaré nul et non avenu tout ce qu'elles avaient dit et fait en 1814 et 1815; elles eussent admis que les princes restaurés en 1815 n'étaient que des usurpateurs et que la seule souveraineté légale en France était celle de Napoléon Ier, de Napoléon II et de leur successeur Napoléon III. Le cabinet impérial de Russie était d'avis que si le président de la République française montait sur le trône, les puissances alliées ne pourraient admettre qu'il prît le nom de Napoléon III.

Telles furent les réflexions consignées, sur l'ordre du tsar, dans un mémorandum du 28 octobre qui devait être communiqué aux cours alliées. Le 2 décembre, il fut mis sous les yeux du roi de Wurtemberg par le ministre de Russie prince Alexandre Gortchacow. Le roi Guillaume le lut et le rendit au prince séance tenante. Il parut vouloir se conformer à l'attitude qui serait adoptée par les grandes puissances; il déplora l'impasse où Napoléon voulait s'engager, « car, dit-il, c'est l'homme de la situation et personne ne peut accomplir en France ce qu'il a entrepris, c'est-à-dire tenir tête au parti de la révolution ». Le ministre de France à Stuttgart était alors Agénor de Grammont, duc de Guiche. Le prince Gortchacow le dépeint comme un esprit conciliant et très dévoué à Napoléon, auquel il avait sacrifié ses traditions de famille et les habitudes de sa première jeunesse. Le duc de Guiche tenait le prince Gortchacow au courant des affaires de France, et, comme il était dans l'intimité du président, ses informations ne manquaient ni d'intérêt ni de piquant.

Lorsque le prince Gortchacow lui signala toutes les diffi-

cultés qui allaient surgir, si le président adoptait le chiffre III, le duc de Guiche répliqua que dans l'esprit du Président il ne s'agissait pas d'un calcul dynastique, mais d'un acte de piété envers son oncle, qui, en abdiquant, avait proclamé Napoléon II. Plus tard, lorsque le duc de Guiche apprit les objections de l'empereur Nicolas, il dit au prince Gortchacow, combien il regrettait que la détermination du tsar n'eût pas été connue plus tôt à Paris, qu'alors le prince Napoléon aurait probablement cherché le moyen de donner une autre direction à la pensée populaire, tant il était animé du vif et constant désir d'entretenir de bonnes relations avec le cabinet impérial de Saint-Pétersbourg. Mais il ne lui était plus possible de reculer, sans humiliation.

Ayant appris par les journaux que l'empire venait d'être proclamé, le prince Gortchacow acheva sa dépèche en regrettant que le prince-président eût manqué à sa vocation. « Mais à côté de ces déceptions, dit le ministre de Russie, le sentiment d'orgueil national m'a fait éprouver la plus douce jouissance, car encore une fois, c'est chez nous que nous trouvons le dépôt de l'honneur des souverains et c'est encore la voix de l'empereur qui trace la route[1] ».

Dès que le roi Guillaume eut appris la promulgation de l'empire en France, il fit dire au prince Gortchacow combien il attachait de valeur à connaître la décision de l'empereur Nicolas au sujet du titre impérial qu'allait prendre Napoléon, et que, pour sa part, il n'hésiterait pas à adopter le parti russe. Aussi le prince Gortchacow fut très étonné de lire dans *le Moniteur*, arrivé à Stuttgart le 13 décembre, que le roi de Wurtemberg avait envoyé au duc de Guiche son premier aide de camp, général baron de Spitzemberg, pour le complimenter sur l'avènement du prince Louis-Napoléon. Le roi Guillaume s'empressa de déléguer, le lendemain matin, chez le prince Gortchacow son ministre M. de Neurath pour rétablir la vérité. Le roi en faisant sa partie de billard aurait dit au général de Spitzemberg d'assurer le duc de Guiche, s'il le voyait, que Sa Majesté était très satisfaite des déclara-

1. Archives centrales de Saint-Pétersbourg, 1852, Stuttgart. R. N. 2179, dép. 17/29 novembre, n° 601, R. N. 2216, dép. 21 novembre 3 décembre, R. N. 2259, dép. 26 novembre 8 décembre, n° 604.

tions politiques du prince Louis-Napoléon. Le général de Spitzemberg s'était empressé de se rendre chez le ministre de France et de donner un sens trop large aux paroles du roi. M. de Guiche ne manqua pas de transmettre à son gouvernement les courtoisies que le général lui avait débitées.

Le journal officiel réfuta l'interprétation donnée par *le Moniteur*. Ce qui augmenta la confusion, c'est que M. de Guiche fut chargé de témoigner au roi combien le prince Louis-Napoléon avait été sensible aux procédés courtois de Sa Majesté. Les cours de Vienne et de Berlin n'ayant pas fait de difficultés pour reconnaître Napoléon III, celle de Stuttgart fit de même. Le duc de Guiche reçut ses nouvelles lettres de créance, dans lesquelles il n'était pas fait mention du chiffre III[1].

On sait que l'empereur Nicolas, en opposition à ses alliés, les souverains d'Autriche et de Prusse, avait refusé d'appeler Napoléon III *Monsieur mon frère* et que la lettre de créance que le comte Kissélew avait remise était adressée à l'empereur des Français par les mots : *Sire et bon ami*. « Notre empereur, dit le chancelier, comte Nesselrode, dans sa lettre au prince Gortchacow[2] a fait avaler une pilule dure à digérer. D'accord avec nous sur tout le reste, nos deux bons alliés n'ont pas voulu nous suivre dans les questions d'étiquette. Ils y avaient été d'abord du même avis que nous, mais au moment d'entrer en action, ils nous ont fait faux bond en nous déclarant qu'ils ne pouvaient pas se séparer des princes d'Allemagne et donner à Louis-Napoléon une autre courtoisie que ceux-ci. Il est donc bon frère pour eux et bon ami pour nous. »

La hâte que les représentants des petites cours allemandes avaient mise à présenter à Paris leurs lettres de créance fait sourire le chancelier de Russie. Un vrai steeple-chase! C'est le ministre de Wurtemberg qui gagna le prix. L'empereur Nicolas fut un peu étonné de cet empressement. Le comte Nesselrode acheva sa lettre du 16 janvier 1853 en proclamant que le salut de l'Allemagne se trouvait dans l'alliance

1. 1852, Stuttgart. R. N. 2416, dép. 15/27 décembre, n° 613. R. N. 2435, dép. 17/29 décembre, n° 614.

2. 1853, Stuttgart. Exp. n° 22, lettre 15 janvier.

des trois cours du nord. Elle la garantissait à la fois contre les vues ambitieuses de la France et donnait les moyens de maintenir entre l'Autriche et la Prusse un accord aussi nécessaire à l'existence de la confédération germanique qu'au repos de l'Europe. « C'est une vérité, conclut le comte, dont le roi de Wurtemberg ne saurait assez se pénétrer. »

Le roi Guillaume se trouvait bien embarrassé entre son puissant voisin d'outre-Rhin et son beau-frère de Russie. Aussi, lorsque dans le courant de l'année 1853 la guerre entre eux parut imminente, le roi de Wurtemberg se considérant comme une sentinelle avancée contre l'agression qui pourrait venir de l'ouest, tourna ses regards vers l'empereur Nicolas pour connaître sa pensée et prendre à temps une attitude qui eût son approbation.

Il était d'autant plus perplexe que l'empereur Napoléon venait de lui adresser une lettre, en le priant de recevoir son cousin Napoléon-Joseph Bonaparte, neveu du roi Guillaume, et de lui accorder son pardon. Ce fils de l'ex-roi de Westphalie, élevé à l'école militaire de Ludwigsbourg sous la surveillance de son oncle, était d'abord entré au service militaire, puis avait quitté le pays et rompu toute relation avec le roi. Le prince Napoléon Bonaparte arriva chez son oncle à la fin d'octobre 1853. Le prince Gortchacow, revenu seulement de congé, lui fit une visite, car il avait connu très intimement sa famille, lorsque cette branche des Bonaparte était placée sous la protection spéciale des légations impériales en Italie. Le prince Napoléon, de son côté, n'avait jamais manqué de rendre visite au prince Gortchacow lors de ses passages par Stuttgart. Il fut très sensible à l'attention du ministre de Russie et leur tête-à-tête dura deux heures.

Notre entretien, dit le prince Gortchacow dans sa dépêche[1], quelque varié et confiant qu'il ait été, ne peut avoir aucune valeur politique. Aucun de nous n'avait de mission; c'était une simple causerie.

Le prince Napoléon a beaucoup d'esprit. D'après les notions qu'il possède, je dois supposer qu'il est tenu au courant et que ses rapports avec l'empereur Napoléon sont d'une nature intime. Il dit sans

1. 1853, Stuttgart, n° 2083, dép. à l'encre sympathique, 20 octobre 1er novembre, n° 639.

détours qu'il regrette vivement que les relations entre la Russie et la France ne soient pas telles qu'à son avis l'intérêt des deux pays l'exige, que l'empereur Napoléon partage ce regret, que dès le moment où il avait rêvé et plus tard réalisé le pouvoir, il n'avait pas cessé de chercher dans une entente complète avec nous le pivot de sa politique extérieure. Son bon vouloir aurait échoué contre des circonstances indépendantes de sa volonté. Mais, je suis convaincu, a-t-il ajouté, que comme c'est son idée fixe, il serait heureux de la reprendre, si le retour lui était facilité sans sacrifice de dignité et sans se compromettre vis-à-vis du pays.

Je répondis que le souverain actuel des Français ne pouvait pas ignorer la justice que l'empereur avait rendue à ses heureux et courageux efforts contre le désordre et l'anarchie. Sa Majesté s'était ouvertement réjouie de son succès. Quant à la France, qu'on ne saurait citer aucun acte de notre part qui témoignât de l'absence du désir d'être dans de bons rapports avec ce pays. Le premier accroc, lui dis-je, a été votre chiffre III que notre histoire ne nous permettait pas d'admettre.

— L'empereur, répliqua le prince, n'a jamais tenu à ce chiffre. C'est une idée de Persigny. L'empereur a seulement rejeté la proposition de s'intituler Louis Napoléon I, parce que c'eût été répudier la mémoire de notre oncle, qui, je vous le dirai franchement, fait toute notre force. Je suppose que vous n'auriez pas protesté contre Napoléon II, puisque Napoléon I[er] a été reconnu dans tous les traités européens. Je vous certifie que rien n'eût été plus facile que d'écarter ce chiffre III qui vous a déplu, pourvu que l'observation en eût été faite en temps utile à l'empereur.

— C'est cependant ce chiffre, lui répliquai-je, qui a donné le premier éveil ou autorisé, en premier lieu, des suppositions sur la portée que vous chercheriez peut-être à lui donner. Le reste en a découlé plus ou moins. Sous ce dernier rapport je crois que vous eussiez mieux fait de réprimer une faiblesse de mauvaise humeur et de vous rappeler que les dynasties anciennes peuvent être plus strictes dans le formulaire de leur correspondance.

— Je le crois aussi, m'a-t-il dit, nous nous serions placés sur un piédestal plus élevé, mais l'homme est homme. Les circonstances, qui se sont produites à l'avènement au trône de l'empereur Napoléon, lui ont fait croire qu'il allait se trouver isolé; il s'est rappelé que c'est l'isolement qui a perdu Louis-Philippe. Nous avons besoin d'alliances. La vôtre, que nous réclamons par-dessus tout, nous faisait défaut. C'est alors que l'Angleterre est venue nous proposer la sienne. Elle nous dit : « Nous vous accordons vos coudées franches pour Constantinople, la Belgique, spécialement pour vous en Orient ou en Italie, si cela vous convient; faites d'autres combi-

naisons. » Nous lui donnâmes la main. Palmerston a un certain ascendant sur l'empereur. Il le flatte dans ses vanités et dans ses haines. Le premier, il a poussé avec succès à la reconnaissance du titre et il affecte d'avoir les Orléans en horreur au niveau de l'empereur; c'est un engouement très positif. Drouyn de Lhuys, de son côté, a des lunettes anglaises; tous ses errements politiques convergent vers là. Dans la question d'Orient, on nous reproche une initiative hostile à la Russie, nous en avons plutôt l'apparence que la réalité. En Angleterre, les formes parlementaires, les discussions du conseil des ministres, etc., entraînent des lenteurs d'exécution. Chez nous, ces questions se traitent et se décident entre l'empereur et Drouyn de Lhuys, et il en résulte, tout naturellement, que quoique l'action soit combinée d'abord entre les deux, nos ordres devancent ceux envoyés par l'Angleterre. Je sais que nous n'avons rien à gagner dans cette affaire sans d'immenses sacrifices pécuniaires, et que toute la manipulation de cette question est un véritable gâchis. Mais comment en sortir? Les choses sont trop avancées pour que la France puisse reculer. Supposé que l'empereur Napoléon, et il peut beaucoup, voulût essayer un virement de bord, aurait-il la chance d'en être dédommagé par une alliance avec la Russie?

Le prince me fixa attentivement cherchant ma pensée dans le regard. Je lui dis : « Alliance est un grand mot en politique. C'est un livre à partie double. La Russie a des alliés, auxquels l'unit une conformité de principes, d'intérêts, de traditions de longue date, des rapports d'une régularité assurée. Le terrain sur lequel nous sommes avec l'Autriche et la Prusse n'est pas un mystère, et certes la France, y apportant les mêmes vues et les mêmes sentiments, y serait accueillie avec empressement et dans des conditions dont sa dignité n'aurait pas à se plaindre. Il se pourrait toutefois que ce n'est pas de ce genre d'alliance que vous voulez parler; je me permettrai alors de vous demander par quel gage vous voulez que soit cimentée celle que vous offrez en perspective?

— Notre dynastie, dit le prince Napoléon, pour se consolider, a besoin d'offrir à la France des avantages ostensibles quelconques. Que vous en coûterait-il de nous laisser avoir Nice et la Savoie? Si quelques petits duchés disparaissaient en Italie, l'assiette politique de l'Autriche n'en souffrirait guère et il serait si facile de la dédommager ailleurs.

— Pas de remaniement territorial en Europe, monseigneur. Pour nous, sa carte est faite. Elle a été tracée par des flots de sang. De semblables vues ne sauraient jamais mener à une entente avec nous.

— Eh bien! dit le prince, n'existe-t-il donc pas d'autres moyens par lesquels des alliances se forment? Vous avez beau me décourager, je tiens à cette union des deux plus grandes puissances du monde, à

une union qui deviendrait aussitôt complètement continentale, parce que l'Autriche et la Prusse ne pourraient pas manquer d'y prendre part. » L'allusion était assez claire, mais le silence que je gardai aussitôt lui apprit que je ne voulais pas le comprendre. Il ne lâcha pas toutefois la thèse et reprit : « Notre malheur est de n'avoir jamais eu à Saint-Pétersbourg un dépositaire de la pensée de l'empereur Napoléon. J'ose me flatter qu'il aurait été agréé par sa Majesté l'empereur. Lamoricière[1] est un adversaire personnel de mon cousin. C'était une grande faute de l'avoir envoyé. Castelbajac[2] n'est pas à sa hauteur. D'ailleurs il ne connaît presque pas l'empereur Napoléon, c'est tout au plus s'il lui a adressé la parole trois fois. Voyez le guignon qui nous poursuit.

» L'empereur invite le général Goyon[3] de la manière la plus gracieuse, et au lieu de l'envoyer avec empressement à Varsovie, on le fait revenir à Paris. Je puis vous certifier, parce que j'étais sur les lieux, que ce défaut de savoir-vivre ne doit pas être mis sur le compte de l'empereur Napoléon, mais sur la malheureuse rédaction des dépêches télégraphiques. En rappelant Goyon à Paris, l'empereur ignorait les formes et, je crois même, la source auguste de l'invitation. Si l'empereur Napoléon voulait envoyer aujourd'hui un homme de sa confiance à Pétersbourg, croyez-vous qu'il serait le bienvenu?

— Vous comprenez, monseigneur, que vous m'adressez une question à laquelle je ne suis pas à même de répondre. Je puis seulement vous certifier que tout retour de la France vers une politique rationnelle, toute disposition sérieuse pour sortir du gâchis (j'emprunte vos paroles) seront recueillis par l'empereur comme un fait honorable pour l'empereur des Français et appréciés, comme un gage pour le repos du monde, troublé aujourd'hui.

Le prince revint sur cette idée plusieurs fois, mais il ajoutait toujours : « Cependant si nous reculons ainsi, il faudrait que ce fût à bonne enseigne. »

Le prince Napoléon tenait à une entente de la France avec

1. Christophe-Léon-Louis Juchault de Lamoricière, général, gouverneur-général de l'Algérie, ministre de la Guerre sous Cavaignac, fut chargé, en 1849, d'une mission diplomatique en Russie.

2. Barthélemy-Dominique-Jacques-Armand, marquis de Castelbajac, avait été ministre plénipotentiaire en Russie de 1849 à 1854.

3. L'empereur Nicolas avait invité le général Charles de Goyon, plus tard duc de Feltre, qui avait suivi les manœuvres en Prusse, à assister aux manœuvres russes dans le royaume de Pologne. Le général ne put s'y rendre, faute d'avoir reçu l'autorisation de son gouvernement, et le chancelier de l'empire écrivit au comte Kissélew que cette attitude de l'empereur Napoléon avait surpris le tsar et qu'il ne l'oublierait pas (dépêche du 25 septembre/7 octobre 1853).

la Russie, et se basant sur l'accueil plein de bonté que la grande-duchesse Olga lui avait fait, il assura au prince Gortchacow que cela lui servirait pour démontrer à l'empereur Napoléon que lui et tous les siens n'étaient pas aussi mal vus à Saint-Pétersbourg qu'il le supposait. Le roi Guillaume désirait un rapprochement avec l'empereur Napoléon ; il s'était réconcilié avec le prince Napoléon à qui il déclara que sa position était parfaitement claire et qu'on le trouverait sans faute dans les rangs des souverains de la confédération germanique, s'il surgissait des complications. Le prince Napoléon assura à son oncle que son impérial cousin ne nourrissait aucune hostilité contre l'Allemagne.

Le roi Guillaume avait toujours reconnu de l'esprit à son neveu ; mais cette fois il lui avait trouvé le jugement singulièrement mûri et sa conduite avait été pleine de tact et de convenance. Le roi Guillaume ne redoutait pas une France conquérante, mais une France révolutionnaire, qui attirât à elle tous les mauvais esprits que renfermait l'Allemagne. D'après lui, il suffisait d'un affaiblissement de l'autorité de Louis-Napoléon pour que l'orage se déchaînât. L'intérêt de Louis-Napoléon étant de combattre le principe révolutionnaire, le roi Guillaume pensait qu'il n'y avait pas de moyen plus efficace pour dompter la révolution sur le continent qu'un rapprochement avec Louis-Napoléon. Il le croyait possible sans concessions, sans sacrifice de dignité ni d'intérêts. Un accord n'engagerait nullement l'avenir et ne serait que l'acceptation d'un fait accompli. Napoléon disposant des forces de la France, il fallait s'en servir tant qu'il était au pouvoir. Un refroidissement de son intimité avec l'Angleterre en serait la conséquence probable ; mais l'Angleterre étant l'ennemie du repos du monde, c'était assurer ce repos que d'empêcher le gouvernement anglais d'exercer l'influence immorale qu'il rêvait d'obtenir sur les destinées du continent. Offrir à Louis-Napoléon des facilités pour s'entendre avec les puissances conservatrices, ce serait ramener le gouvernement français sur le terrain d'ordre et d'autorité où se tenaient les autres souverains [1].

1. 1853, Stuttgart, n° 2186, dép. 3/15 novembre, n° 642.

L'empereur Nicolas approuva tout ce qu'avait dit son ministre et lui manda qu'il était autorisé à écrire ou à informer le prince Napoléon d'une manière indirecte, mais sûre, que Sa Majesté le tsar était disposée à accueillir avec plaisir toute personne de confiance qui pourrait lui être envoyée par l'empereur Napoléon[1]. Le prince Gortchacow écrivit au prince Napoléon :

V. A. ne sera pas surprise si je conserve un souvenir reconnaissant de son accueil à Stuttgart et bonne mémoire de l'entretien dont elle m'a honoré. Elle le sera peut-être d'en retrouver l'assurance par écrit. Voici mon excuse. V. A. I. me disait que les bons rapports se forment ou se rétablissent par la loyauté et la franchise. C'était me mettre en présence de mes propres convictions et me devancer sur une voie où j'espère ne pas être resté en arrière. Cependant, je me rappelle d'une lacune involontaire de ma part, il est vrai, et que je lui demande la permission de combler. En m'exprimant ses regrets de ce que la pensée intime de S. M. l'empereur Napoléon avait manqué jusqu'ici d'un dépositaire à Saint-Pétersbourg, V. A. I. m'avait demandé si une personne de la confiance particulière de S. M. y serait la bienvenue. Je crois n'avoir répondu alors qu'en thèse générale. Aujourd'hui, je suis heureux de pouvoir vous assurer, monseigneur, que tout personnage investi de cette qualité serait sans aucun doute reçu avec un véritable plaisir par l'empereur, mon maître.

En communiquant au chancelier, comte Nesselrode, cette lettre, que devait emporter le lendemain le ministre de France, comte de Béarn, le prince Gortchacow regretta de n'avoir pas été autorisé à se prononcer lors de son entretien avec le prince Napoléon, car l'ardeur de celui-ci augmentait les chances de succès, et une lettre timide, mesurée, parfois compromettante pouvait difficilement remplacer les ressources variées de la parole, de l'accent, de l'impression. « Si, ajoute le prince, Louis-Napoléon entendait ses intérêts, il se placerait sur ce terrain, bien que ce serait la prestation d'un hommage éclatant que sa position actuelle doit rendre pénible à son amour-propre[2]. »

Le prince Gortchacow avait porté sa lettre cachetée à

1. 1853, Stuttgart. Exp. n° 465, 12 novembre.

2. 1853, Stuttgart. Réc. 2280, dép. 21 novembre/3 décembre, n° 645.

M. de Béarn, et il ne lui en avait pas laissé ignorer le contenu. Celui-ci lui avait demandé la permission d'en accompagner l'envoi direct au prince Napoléon de quelques lignes, par lesquelles il insisterait sur la certitude qu'une réception bienveillante serait réservée à un homme de confiance de Louis-Napoléon. Il s'était même permis d'ajouter que l'issue au profit de la Russie de la lutte en Orient tôt ou tard ne pouvant pas être douteuse pour quiconque pesait les forces respectives, le gouvernement français ne désirait point, pour un incident politique passager, perdre de vue ses grands et véritables intérêts.

Le comte de Béarn reçut du prince Napoléon un billet lui annonçant que tous les désirs de l'Empereur étaient pour un prompt rétablissement de meilleurs rapports entre les deux empires; mais les affaires étaient trop engagées pour prendre l'initiative que proposait le comte de Béarn; malheureusement, les circonstances étaient souvent plus fortes que les volontés. Le prince Napoléon faisait dire au prince Gortchacow, combien il se félicitait de la reprise de leurs anciens rapports et combien il désirait les conserver à l'avenir.

Et pourtant un incident « passager », comme le disait M. de Béarn, fut la cause d'une guerre longue, pénible et désastreuse entre la France et la Russie.



Le 18/30 mars 1856 fut signé le traité de Paris qui mit fin à la guerre de Crimée. Dans les instructions secrètes[1] que reçut le premier plénipotentiaire de Russie au congrès, le général comte Alexis Orlow, il était dit que nous devions nous mettre en garde contre Napoléon; incertains que nous étions sur les projets que pouvait faire naître le soin de sa conservation, nous ne saurions nullement nous lier d'avance à sa politique; mais tout de même il serait prudent de nous assurer ses bonnes dispositions en lui faisant entrevoir les avantages qui pourraient en résulter pour lui et nommé-

1. 1856, Paris. VI, exp. n° 40, dép. 30 janvier.

ment que sans la participation efficace de la Russie, et quelles que fussent les tendances du reste de l'Europe, aucune coalition efficace contre la dynastie napoléonienne ne serait possible ni réalisable.

Lorsque le traité de paix fut signé la Russie resta dans l'incertitude quant à ses relations futures. L'alliance des trois cours du Nord ne subsistait plus; la Suède au nord, la Turquie au sud se trouvaient placées vis-à-vis de la Russie dans des conditions nouvelles et délicates. L'Angleterre sortait mécontente de cette paix. Les causes qui avaient provoqué la coalition continuaient d'exister. La seule sauvegarde contre elle étaient les dispositions de Napoléon. Il fallait le gagner sans s'engager à le suivre dans ses entreprises.

Pour rendre Napoléon favorable aux vues de la Russie, le comte Orlow devait décider s'il était opportun de lui faciliter les moyens d'effacer des transactions de 1814 et 1815 les stipulations concernant la famille Bonaparte[1].

Un refroidissement momentané dans les rapports de la France et de l'empire russe suivit la nouvelle d'une convention qu'elle avait signée avec l'Angleterre et l'Autriche, en exécution d'un engagement pris à Vienne en 1855. Cette convention conclue le 3/11 avril 1856 était destinée à sauvegarder la Turquie contre toute atteinte à son indépendance et à son intégrité. Le comte Orlow fut prévenu par le comte Walewski quinze jours après la signature de cette convention; l'ambassadeur de Russie répondit que le cabinet français aurait eu meilleure grâce de l'en instruire quinze jours plus tôt, mais qu'il savait que l'Angleterre et l'Autriche avaient mis cette combinaison en avant afin de compromettre la France aux yeux de la Russie et de rompre leur cordialité qui commençait déjà à inquiéter les cours de Vienne et de Londres[2]. L'empereur Alexandre en lisant la dépêche d'Orlow, y fit cette annotation : « Cette conduite de la France envers nous n'est pas loyale et doit nous servir à mesurer le degré de confiance que Napoléon peut nous inspirer. »

Le sentiment de n'avoir pas agi loyalement envers l'empe-

1. 1856, Paris. VI, exp. n° 120, dép. 5 avril.

2. 1856, Paris. II, réc. n° 658, dép. tél. 18/30 avril, n° 86.

reur Alexandre amena Napoléon à s'expliquer avec le baron Brunnow, qui était resté à Paris pour surveiller les nouveaux rapports entre les deux cours. Napoléon rejeta la conclusion de l'acte du 15 avril sur l'insistance de lord Clarendon et du comte de Buol[1]. L'impératrice Eugénie crut devoir justifier son mari en répétant, elle-même, au comte Orlow, lors de son audience de congé, combien Napoléon appréhendait d'être accusé de fausseté pour avoir signé la convention. « Je sais, dit-elle, par Walewski que les Anglais et les Autrichiens voulaient à toute force entrer dans les détails des *casus belli*, mais Napoléon a rejeté péremptoirement et très décidément cette exigence, en disant : « Je ne signerai qu'une formule générale, car c'est à moi seul que je réserve de décider dans l'application ce qui constitue un *casus belli* ou non. »

Pendant l'année 1856 Napoléon III s'efforça de gagner la confiance de l'empereur Alexandre et d'aplanir les difficultés qui surgirent dans l'exécution des stipulations du traité de paix. Napoléon III désirait se rapprocher de la Russie ; c'est ce qu'il exprima dans une lettre qu'il écrivit le 6 janvier 1857 au tsar[2]. Il y explique qu'étant intimement lié avec l'Angleterre, il a voulu, la paix conclue, nouer avec lui des liens d'estime réciproque. « Autant, dit-il, j'ai été franc et fidèle à l'Angleterre, autant je le serai à Votre Majesté, si, de graves événements survenant en Europe, l'intérêt de nos deux pays nous permettait de combattre ensemble. » Voici la réponse de l'empereur Alexandre[3] :

Je pense avec vous qu'une entente sincère entre la France et la Russie est le meilleur gage du repos du monde, que des relations intimes entre nous assureraient dans toutes les éventualités le respect des transactions auxquelles nous avons concouru, tout en contribuant à la grandeur et à la prospérité des peuples qui nous sont confiés. Je me placerai dans cette voie avec la résolution que donnent une conviction et la confiance que vous m'inspirez personnellement. Je prie Votre Majesté d'y compter dans tous les temps.

En proposant ce projet de lettre à l'empereur Alexandre, le prince Gortchacow signala à son attention deux expres-

1. 1856, Paris. Réc. n° 901, dép. 1/23 mai.

2. 1857, France. Empereur, réc.

3. 1857, France. Empereur, exp. lettre 12/28 janvier.

sions qui lui semblaient rendre la pensée de son souverain : 1° il y parlait d'une entente entre la Russie et la France, ce qui voulait clairement dire, d'un côté que l'empereur n'en faisait pas une question de dynastie, de l'autre que Napoléon pouvait compter sur cette entente tant qu'il saurait se maintenir au pouvoir ; 2° il disait que cette entente était le meilleur gage du repos du monde : cela voulait dire que conquêtes et remaniements aventureux en étaient exclus. Le prince Gortchacow terminait son rapport en ces termes : « Quoi qu'il en soit, je dois répéter, Sire, que la lettre de Napoléon et votre réponse sont les plus grands événements des deux dernières années[1]. »

Dans le courant de l'année 1857, le grand-duc Constantin, frère de l'empereur de Russie, vint en France et fut reçu cordialement par le couple impérial. Napoléon dans ses entretiens avec le grand-duc lui témoigna toute sa confiance. Dès lors, le prince Gortchacow trouva que, cette fois, Napoléon tenait réellement à la Russie : ce n'étaient plus des phrases. Il fallait se l'attacher, et si Napoléon recherchait une entrevue, il était nécessaire de s'y préparer. Gortchacow proposa à l'empereur Alexandre de conférer le cordon de Sainte-Catherine à l'impératrice Eugénie. L'empereur Alexandre s'empressa d'exprimer à Napoléon, combien il avait été touché de l'accueil que son frère avait trouvé aux Tuileries : « Il m'a rendu fidèlement compte des questions importantes que Votre Majesté a abordées avec lui. J'en apprécie toute la gravité et j'ai été profondément touché d'un élan de confidence, à laquelle je vous prie d'être persuadé que je répondrai toujours avec la plus entière réciprocité[2]. » Napoléon déclara, de son côté, que, les liens entre eux venant à se resserrer, ils pourraient plus ouvertement échanger leurs idées. Dans sa lettre, Napoléon remercia Alexandre pour l'ordre de Sainte-Catherine dont le comte Kissélew venait de remettre les insignes à l'impératrice Eugénie avec une lettre d'Alexandra Fedorowna[3].

Le séjour du grand-duc Constantin à Paris fit naître le bruit d'une entrevue des deux empereurs. Elle était fort désirée aux

1. 1857. Doklades, 5 janvier.
2. 1857. France. Empereur, exp. n° 277, lettre 21 mai.
3. France. Empereur, réc. n° 1 458, lettre 17 juin.

Tuileries; on disait que le roi de Wurtemberg en avait écrit à la grande-duchesse Stéphanie de Bade [1] et que c'était par son entremise qu'on espérait y parvenir. A la cour des Tuileries, on craignait de prendre l'initiative de la proposition pour ne pas éveiller la susceptibilité de l'Angleterre; mais Napoléon demandait à l'ambassadeur de Russie, comte Kissélew, quel était l'itinéraire du tsar en Allemagne [2]; au beau-frère de l'empereur Alexandre, au prince Alexandre de Hesse, Napoléon exprimait son vif désir de le rencontrer; enfin au chargé d'affaires de Russie à Paris, Balabine, qui le questionnait sur l'époque et le lieu de l'entrevue, le comte Walewski répondit que Napoléon aurait préféré la première quinzaine de septembre et Stuttgart [3].

Guillaume de Wurtemberg désirant jouer un rôle dans le rapprochement, se proposa d'inviter ses parents à de grandes fêtes qui devaient avoir lieu le 27 septembre, à l'occasion du soixante-seizième anniversaire de sa naissance. Il se fit ordonner par ses médecins un voyage dans le midi de la France, à Biarritz, où il vit Napoléon dans la seconde moitié du mois d'août. L'empereur lui exprima le désir de lui faire une visite à Stuttgart en ajoutant qu'ayant été informé du projet de l'empereur de Russie de se rendre également à Stuttgart dans le courant du mois de septembre, il serait très heureux d'y rencontrer Sa Majesté et que, par conséquent, il choisissait volontiers ce moment [4].

Nous ne savons de quelle manière l'empereur Alexandre fut invité par le roi Guillaume; mais le 6/18 août le prince Gortchacow écrivit à Balabine qu'une entrevue étant convenue entre les deux souverains, Napoléon III avait abandonné à l'empereur Alexandre le choix de l'endroit et du moment, que

1. Elle était la fille du comte Claude de Beauharnais, le neveu du vicomte Alexandre de Beauharnais, premier mari de l'impératrice Joséphine. Napoléon Ier l'avait adoptée et mariée au grand-duc Frédéric de Bade. Napoléon III lui portait une grande affection, car elle était apparentée à sa mère, ex-reine Hortense, et elle avait été l'amie intime de celle-ci.

2. 1857, Paris. III, réc. Note verbale remise par Kissélew à Kissingen. 24 juin/6 juillet.

3. 1857. Paris. II, réc. Lettre de Balabine, 20 juillet/1er août, reçue le 27 juillet.

4. 1857. Stuttgart. Réc. Stoffregen, dépêche du 14/26 août, nº 33, lettre du chef du cabinet du roi Guillaume, du 23 août, de Biarritz.

Stuttgart était dans les convenances de l'empereur de Russie et qu'il y serait les 25, 26 et 27 septembre[1].

Le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, voulut aussi se rendre à Stuttgart, mais il en fut empêché par sa santé. Au reste, il devait avoir l'assentiment des souverains qui se rencontreraient, et à supposer que l'empereur Alexandre y consentît, il était impossible de demander le consentement de Napoléon[2]. L'Autriche aussi était inquiète : l'empereur François-Joseph demanda une entrevue à l'empereur Alexandre. Le prince Gortchacow tâcha de montrer à son souverain que cette demande était un hommage public, une sorte d'amende honorable pour le passé et que si l'empereur d'Autriche tentait de justifier sa conduite, il fallait le ramener sur le terrain de l'actualité. L'entrevue fut accordée par une lettre au grand-duc de Saxe-Weimar. La rencontre devait avoir lieu à Weimar après celle de Stuttgart[3].

Le 25 septembre, Napoléon fit son entrée à Stuttgart venant de Bade, où il était allé saluer sa tante la grande-duchesse Stéphanie. Il avait amené ses généraux aides de camp, Pierre-Louis de Failly et Félix Fleury et le prince Joachim Murat, colonel des Guides[4]. Le 24 septembre était arrivé l'empereur Alexandre ; sa suite se composait du comte Adlerberg, du prince Basile Dolgoroukow, de Tolstoï[5] et de plusieurs aides de camp. Le comte Kissélew fut mandé de Paris par son souverain. Le prince Gortchacow n'avait amené que Hamburger. Le roi de Wurtemberg logea dans son palais l'empereur Napoléon et réserva un appartement à l'impératrice Eugénie, de sorte que les officiers russes de la suite n'y purent trouver de place. Quant au tsar il s'installa chez le prince royal Charles-Frédéric dans la villa de Berg, à quelques kilomètres de la ville[6].

On avait espéré à Paris, jusqu'à la dernière minute, que

1. 1857. Paris. V, exp. n° 559, lettre du 6 août. Exp. n° 303, tél. 6 août.

2. 1857. Doklades, Berlin, 3/15 septembre.

3. 1857. Doklades, Darmstadt, 6/18 et 1er/19 septembre.

4. Rothan, *l'Entrevue de Stuttgart*. — *Revue des Deux Mondes*, 1er déc. 1888, p. 576.

5. Le comte Wladimir Adlerberg, général aide de camp, ministre de la maison de l'empereur. — Le conseiller privé et sénateur Jean Tolstoï, adjoint du ministre des Affaires étrangères. André Hamburger, chef des Archives de la chancellerie du ministère. Le prince Basile Dolgoroukow, général de cavalerie et chef de la police.

6. Rothan, *ibid.*, 1857, Stuttgart, réc., lettre 31 août/12 septembre.

l'impératrice Eugénie pourrait être du voyage. Le comte Walewski avait écrit le 15 septembre au ministre de France à Stuttgart, marquis de Ferrière, de lui faire savoir si l'impératrice de Russie viendrait à Stuttgart. Après trois dépêches pressantes du roi Guillaume, restées sans réponse, le marquis de Ferrière télégraphia que l'impératrice Marie avait enfin fait savoir qu'elle ne viendrait pas. Elle arriva cependant, le 26 dans la soirée[1]. Elle avait retardé l'annonce de son arrivée jusqu'au dernier moment de peur de se rencontrer avec l'impératrice Eugénie. Celle-ci raconta au comte Kissélew, quelques années après l'entrevue de Stuttgart, qu'elle avait eu l'occasion de lire une lettre de l'impératrice de Russie datée de l'année 1856. Cette lecture produisit sur elle une impression fort pénible et la décida à ne pas aller à Stuttgart, malgré le désir de l'empereur Napoléon.

La princesse Mathilde, cousine de Napoléon et nièce du roi Guillaume, dans une lettre à l'empereur Alexandre, reçue à Stuttgart le 28 septembre, lui fit part de ses regrets de ne pas pouvoir lui porter de vive voix l'expression d'un attachement et d'une reconnaissance que rien n'affaiblissait; mais craignant que sa chétive personne ne se trouvât mal de tout le bruit et du mouvement qui allaient animer Stuttgart, la princesse se sentait forcée de faire des vœux de loin pour qu'une connaissance faite sous les auspices d'un auguste parent et d'un homme aussi éclairé que le roi de Wurtemberg, resserrât le lien d'une amitié, dont la valeur serait appréciée partout et pour le bonheur de beaucoup. Elle-même se classait parmi ces derniers, car elle était de ceux qui savaient se réjouir de l'accord et du bien de tous[2].

L'empereur Alexandre lui répondit, après l'entrevue, qu'il avait éprouvé un plaisir tout particulier à faire la connaissance personnelle de l'empereur Napoléon et qu'il ne doutait pas, ainsi que la princesse, que leur rencontre ne contribuât à resserrer les liens entre les deux empires et par là à ajouter un nouveau gage au maintien de la paix et au repos de l'Europe[3].

1. Rothan, *ibid.*, p. 578.

2. 1857. France. Princesse Mathilde, réc. nº 1712, lettre 21 septembre.

3. 1857. France. Princesse Mathilde, exp. nº 655, lettre 16/28 septembre, Stuttgart.

Le prince Gortchacow, comme il le dit dans une notice présentée à Sa Majesté à Varsovie, sur le chemin de Stuttgart [1], attribuait à la prochaine entrevue une immense importance. Il doutait, cependant, qu'elle pût aboutir à la signature d'un acte diplomatique. Napoléon y répugnerait tant qu'il envisagerait son alliance avec l'Angleterre comme une garantie de son existence dynastique. Il n'y avait pour la Russie aucune nécessité à lui forcer la main. Mais le seul contact personnel entre les deux empereurs était d'une importance qui ne devait échapper à aucun cabinet, ni à aucun esprit sérieux en Europe. Et plus la Russie s'abstiendrait de livrer le secret de ces conversations, plus l'inutilité des investigations leur donnerait de l'importance. Le prince Gortchacow, néanmoins, pensait qu'on ne pouvait se contenter de phrases courtoises, qu'il fallait s'attendre à ce que Napoléon abordât deux catégories de questions : l'une qui se résoudrait par des réponses positives et dans laquelle une initiative de l'empereur Alexandre serait désirable ; l'autre où l'empereur Napoléon demanderait des solutions sur des questions spéciales, surtout celles où il aurait un intérêt personnel.

Quant à la première catégorie, le prince Gortchacow pensait qu'il faudrait arriver aux conclusions suivantes :

1° Convenir que, dans les questions d'un intérêt européen qui surgiraient désormais, avant de prendre une décision quelconque, les deux souverains s'entendraient directement et que, si des malentendus apparaissaient, on chercherait à les aplanir par la même voie.

2° Déclarer à Napoléon que, lui, Alexandre, convaincu que les intérêts permanents de la Russie et de la France exigeaient une entente intime ne se prêterait à aucune coalition contre la France analogue à celle qui avait eu la Sainte-Alliance pour symbole.

Quant à la seconde catégorie de questions, il serait difficile de deviner les sujets que Napoléon voudrait aborder. Le prince Gortchacow pensait qu'il n'y avait pas d'inconvénient à lui dire que la Russie était disposée, à ne pas contrarier l'action française en Afrique et en Asie. En Europe, il y aurait des gra-

1. 1857. Doklades, Varsovie, 27 août/8 septembre.

dations dans nos sympathies, mais la Russie ne tiendrait pas irrévocablement au *statu quo*.

Maintenant, il serait désirable d'avoir un engagement écrit, ne fût-ce que pour le déposer aux archives à côté de la convention du 3/15 avril 1856. Cet engagement entre la Russie et la France consacrerait la fermeture des détroits et l'inviolabilité du territoire des principautés. Une semblable convention serait précieuse comme le gage d'une entente intime, exclusive, car Napoléon comprenait que l'appui de la Russie en Europe dépendait de celui qu'il lui accordait en Orient. D'après les idées que Napoléon avait exprimées au grand-duc Constantin, il ne se montrerait aucunement préoccupé de la conservation de la Porte, mais disposé à en régler les destinées d'accord avec la Russie. Pour mettre Napoléon en mesure de prouver la sincérité de ses paroles, le prince Gortchacow proposait de lui demander que les représentants des deux pays en Orient, diplomates et consuls, reçussent l'ordre de marcher d'accord.

A peine l'empereur Napoléon avait-il occupé ses appartements au palais royal, que le tsar, accompagné de son beau-frère le prince Alexandre de Hesse, se présenta pour le saluer. Il n'avait pas voulu attendre sa visite, il se considérait comme faisant partie de la famille royale. Ainsi fut tranchée la question des préséances. C'est ce que raconte Rothan[1]. Le comte Kissélew rapporte que l'empereur Alexandre, quittant sa villa, se rendit au palais au moment où Napoléon sortait de chez le roi; les deux souverains se rencontrèrent dans la grande salle et s'éloignèrent dans une chambre à côté, où ils restèrent à causer pendant une demi-heure[2]. C'était le 25 septembre vers 5 heures de l'après-midi. Dans la journée, le vice-chancelier rencontrant Kissélew, lui dit qu'il cherchait un homme qui lui prêtât son assistance pour abroger les clauses du traité de Paris, concernant la flotte de la mer Noire et les frontières de Bessarabie[3]. Le même jour le prince Gortchacow et le comte Walewski se réunirent; le lendemain, le prince écrivit au ministre de France, l'invitant à venir le voir pour consolider

1. Rothan, *ibid.*, p. 576.

2. Zablocki-Dessiatowski, *le comte Kissélew et son temps*, t. III, p. 37.

3. Zablocki-Dessiatowski, *ibid.*, p. 39.

ce qu'hier ils n'avaient fait qu'ébaucher[1]. « La France et la Russie actuelles ne se connaissant pas et ne se comprenant encore qu'imparfaitement, ils ne devaient se séparer que bien convaincus de ce qu'ils valaient l'un et l'autre. » Leur entretien dura deux heures; le prince en présenta le résumé à l'empereur[2]. L'empereur Napoléon ne spéculait plus sur l'alliance à trois, parce qu'il ne pouvait plus compter sur l'Angleterre. Il ne croyait d'alliance possible qu'avec la Russie sans tiers. Ce fut la même idée que recueillit l'empereur Alexandre de ses conversations avec Napoléon; Walewski paraissant désirer que l'entente aboutît à un acte, le prince lui dit que, comme il était plus maître du français que lui, Gortchacow, il n'avait qu'à mettre ses idées sur le papier et qu'ils les discuteraient. Voici sur quoi ils étaient tombés d'accord :

1° Que dans toutes les questions d'un intérêt européen, les deux souverains s'entendraient et que ni la Russie, ni la France ne participerait à une coalition contre l'une ou l'autre de ces puissances;

2° Que la Russie et la France marcheraient d'accord en Orient et qu'elles s'entendraient dans le cas où la Turquie viendrait à dissolution;

3° Que, dès aujourd'hui, les ministres et les consuls des deux puissances en Orient seraient instruits de marcher d'accord, et que nommément les consuls français recevraient l'ordre de s'abstenir de toute propagande religieuse.

Le comte Walewski assura au prince que la France, quand même elle aurait la plus belle armée sous les armes, ne cherchait pas à faire naître de guerre, mais que, si elle était forcée et nommément en Italie, Napoléon aimerait à s'entendre sur l'attitude que prendrait la Russie dans cette éventualité. A cet endroit du rapport de Gortchacow l'empereur Alexandre observa : « Il me l'a aussi demandé en toutes lettres et je lui ai répondu que je ne comptais pas recommencer l'année 1849. »

Le prince, de son côté, répondit à Walewski qu'il était oiseux de décider d'avance sur les éventualités éloignées et que

1. 1857, France. Walewski, exp., lettre 14/26 septembre, Stuttgart

2. 1857, Doklades. Stuttgart, 14/26 septembre.

la France, dans le cas d'une entente bien établie entre les deux empires, avait une bonne chance qu'ils parviendraient à s'entendre, lorsque cela serait exigé nécessaire. Le prince pensait que l'acte que Walewski rédigerait roulerait sur les trois points mentionnés.

Gortchacow, dans un rapport qui doit être du 15/27 septembre, dit qu'il vient d'avoir un entretien très important avec Napoléon en présence de Walewski et qu'il va travailler avec lui à l'instrument diplomatique, ce qui les retarderait tous deux pour assister dans la tribune royale, à la fête agricole donnée à Canstadt le jour anniversaire de la naissance du roi (27 septembre). Des trois projets d'acte, dont deux font mention des points indiqués par le prince Gortchacow, l'un est conçu en ces termes :

Leurs Majestés Impériales ont pensé que les intérêts permanents de leurs empires rendent désirable une entente directe et personnelle entre elles toutes les fois qu'une question d'une importance politique réelle surgirait en Europe et que, si des malentendus survenaient, elles auraient à faire tous leurs efforts pour les aplanir par la même voie. Dans le même ordre d'idées, leurs dites Majestés ont mutuellement exprimé l'intention de repousser sans hésitation toutes les ouvertures qui auraient pour but d'entraîner l'une d'elles à faire partie d'une coalition dirigée contre l'autre. Dans le cas où il deviendrait évident que les traités de 1815 doivent être revisés dans l'intérêt même du maintien de la paix générale, les deux souverains auraient à s'entendre, au préalable, sur les principes devant servir de bases à cette occasion. Il en serait de même si par des circonstances regrettables et, malgré tous les efforts pour le prévenir, l'existence de l'empire ottoman venait à être sérieusement menacée.

Ce projet peut être de la plume de Walewski, car il parle de la revision des traités de 1815, ce qui était l'ardent désir de Napoléon. L'autre projet n'en parle pas, mais contient la clause : « Les agents diplomatiques et consulaires en Orient recevront l'ordre de marcher d'accord. »

Le troisième projet de convention entre les deux empereurs a pour but de garantir la stricte observation des clauses du traité de Paris. Comme on le verra plus tard, aucun de ces projets ne fut adopté, car l'entente ne fut consignée dans aucun acte. Quoiqu'elle parût aboutir à un résultat satisfaisant, il n'y eut pas d'intimité entre les deux souverains :

Napoléon exprimait à Gortchacow de vifs regrets de voir si peu l'empereur Alexandre ; il était blessé de ce qu'aucun mot n'eût été prononcé au sujet de l'impératrice Eugénie. Le prince Gortchacow prévint son souverain et le pria d'exprimer le regret de ne pas avoir fait la connaissance personnelle de l'impératrice. « Je pense, Sire, dit Gortchacow dans son rapport [1], que cela contribuerait beaucoup à rassurer une susceptibilité inquiète, sans déroger de notre part. » L'empereur Alexandre fit en marge l'annotation : « C'est bien. »

Cependant [2] Rothan raconte que le 28 septembre, le jour du départ de l'empereur Alexandre, les deux souverains avaient déjeuné chez le prince royal, seuls, sans leur suite, et qu'après le déjeuner ils eurent un entretien qui dura deux heures. Ils en sortirent, amis et contents. Le comte Kisselew confirme que cette dernière conversation rompit la glace entre les deux empereurs ; mais les minutes de l'instrument diplomatique restèrent sous forme de projets sans signature [3].

Seul le roi Guillaume paraissait mécontent et vexé. Le ministre de Russie, l'aide de camp général comte Constantin Benkendorff, remarqua que S. M. ressentait depuis quelques jours une irritation dont la cause était difficile à préciser [4]. A cet endroit de la dépêche, l'empereur Alexandre fit l'annotation suivante : « Probablement parce que nous ne lui avons pas fait de confidences sur ce qui s'était passé entre nous et Louis-Napoléon. »

Revenu à Paris, le comte Kisselew apprit du ministre Walewski que Napoléon avait été particulièrement satisfait de son dernier entretien avec l'empereur de Russie. Le comte Walewski était content de la décision qu'on avait prise de ne signer aucun acte, car la résolution de ne rien écrire et de s'en tenir aux entretiens et assurances mutuelles avait achevé d'établir une réciprocité de confiance que le temps ne ferait que développer. Il ajouta que la résolution de s'entendre, au préalable, sur toutes les questions valait mieux, selon lui, qu'un traité [5].

1. 1857. Doklades, dimanche 27 septembre.
2. Rothan, *ibid.*, p. 382.
3. Zablotski-Dessiatowski, *ibid.*, p. 39.
4. 1857. Stuttgart, réc. n° 1800, dép. 2/18 octobre, n° 35.
5. 1857. Stuttgart, réc. Lettre de Kisselew, 2/14 octobre.

Le prince Gortchacow, de son côté, se félicitait de la rencontre à Stuttgart qui lui avait offert l'occasion de renouveler connaissance avec le comte Walewski. Il l'avait connu homme aimable, brillant dans les salons, rival dangereux auprès du beau sexe. Il retrouva à Stuttgart un homme d'État surtout doué des qualités que Gortchacow appréciait au-dessus de tout autre : la loyauté et la fidélité à la parole donnée.

L'entrevue de Weimar ne fut qu'un simple acte de courtoisie. L'empereur François-Joseph fit à son ancien allié les plus tendres protestations; il réitéra de vive voix ce que le chef de son cabinet faisait dire au ministre de Russie depuis plus d'une année; mais l'empereur d'Autriche emporta de Weimar l'impression que le souverain russe voulait des actes et non des phrases [1].

Le chargé de France à Saint-Pétersbourg, M. Baudin, parlant de l'entrevue de Stuttgart, dit qu'en Russie on y voyait un pas qu'aurait fait l'empereur des Français vers une nouvelle alliance qui l'éloignait de l'Angleterre; à toutes les insinuations qu'on lui faisait, Baudin répondait que l'empereur n'écartait aucune amitié, mais qu'une de ses grandes qualités, dans la vie politique, comme dans la vie privée, était la fidélité à ses amis. Ce qui affaiblit à Saint-Pétersbourg l'importance de Stuttgart, ce fut l'entrevue de Weimar, à laquelle on attribua plus d'importance politique [2].

Ce même M. Baudin se présenta chez le prince Gortchacow et lui fit la lecture, par ordre du comte de Walewski, de la circulaire par laquelle on enjoignait aux agents français en Orient de marcher d'accord avec ceux de Russie et surtout de s'abstenir de toute propagande religieuse. En la mentionnant dans son rapport à S. M., le prince observa que Walewski avait rempli loyalement et avec célérité l'engagement pris à Stuttgart [3]. De même il apprécia à sa juste valeur la réponse de Walewski [4] au cabinet anglais, lorsque celui-ci lui proposa

1. 1857. Paris. V, exp. Lettre particulière, 25 octobre.

2. *Archives du ministère des Affaires étrangères de France*, t. 215, 1857, dép. de Baudin à Walewski, 20 octobre, n° 16.

3. 1857. Doklades. Saint-Pétersbourg, 4 octobre.

4. 1857. Paris. III, réc. n° 1867, dép. 17/29 octobre, n° 164

de demander des explications au gouvernement russe au sujet de bâtiments de guerre destinés à la mer Noire, alors que le nombre de ces bâtiments fixé par le traité de Paris était déjà atteint, selon les renseignements fournis d'Odessa par les agents anglais. Le comte Walewski, pour toute réponse, dit qu'il en préviendrait l'ambassadeur de Russie. Le comte Kissélew exprima à Walewski sa satisfaction qu'il eût ainsi traité cet incident : les Anglais avaient voulu tâter les intentions du cabinet français après l'entrevue de Stuttgart.

Les souverains, eux aussi, ne manquaient pas de s'assurer de leur amitié. Pour la nouvelle année Napoléon écrivit à Alexandre[1]. Rappelant leur entrevue, il lui dit qu'il fait des vœux ardents pour qu'une grande circonstance se présente, où, sans se brouiller avec l'Angleterre, il puisse aux yeux du monde marcher côte à côte avec l'empereur de Russie vers un but élevé et civilisateur. A l'endroit de la lettre où il est question de l'Angleterre, l'empereur Alexandre note en marge « Voilà l'anicroche. » — « L'homme, continue Napoléon, je le sais, ne fait pas les événements, mais il peut en profiter et malgré l'incertitude de l'avenir, c'est déjà beaucoup que de savoir sur qui et sur quoi l'on peut compter. » Napoléon achève la lettre en priant de le mettre aux pieds de l'impératrice Marie. En haut de la lettre Alexandre écrit au crayon : « La lettre est en général très bonne et amicale, sauf une phrase. » En présentant son projet de réponse[2], le prince Gortchacow remarque que la restriction mise par Napoléon à son concours est une preuve de franchise. L'empereur des Français en parlant de civilisation peut faire allusion à la Turquie. En retour Gortchacow mit, dans sa réponse, une restriction afin que, de part et d'autre, l'on sache à quoi s'en tenir. Il supplia l'empereur Alexandre de conserver les paroles qu'il avait mises dans la réponse concernant l'impératrice Eugénie. « C'est, dit-il, le côté faible et c'est son côté honorable. »

La lettre[3] commence par des vœux auxquels l'impératrice s'associe, puis viennent leurs regrets de ne pas avoir eu l'occa-

1. 1858. France. Réc. nº 2. Empereur, 4 janvier (reçue le 2 janvier).

2. 1858. Doklades, 2 janvier.

3. 1858. France. Empereur, exp. nº 1, lettre 2 janvier.

sion de faire la connaissance de l'impératrice Eugénie. L'empereur a conservé les meilleurs souvenirs de l'entrevue de Stuttgart et remplira avec fidélité les engagements échangés.

La confiance que je place en V. M. I. me donne la certitude de me trouver à côté d'elle, lorsqu'il s'agira d'un but élevé et civilisateur. J'apprécie la franchise avec laquelle vous m'indiquez une restriction. J'y répondrai avec le même sentiment, c'est-à-dire que je ne me considère autorisé à compter sur votre concours que lorsque ce concours ne serait pas en contradiction avec les intérêts de l'empire qui vous est confié et je suis sûr que vous avez fait la même restriction à mon égard, dans l'esprit d'équité qui vous caractérise.

Lorsque le couple impérial de France échappa à l'attentat Orsini, Alexandre exprima toute sa joie dans une lettre[1] que porta à Paris l'aide de camp général Paskéwitch. Napoléon remercia Alexandre par une lettre autographe[2] dans laquelle il dit qu'il était temps que tous les souverains s'entendissent pour chasser du continent cette secte infernale qui ne rêvait qu'assassinat et pillage.

Survinrent des soulèvements dans différentes provinces de Turquie, en Herzégovine principalement, où la Porte envoya une expédition qui empiéta sur le territoire du Monténégro. Le comte Kisséléw fut chargé par le prince Gortchacow d'exposer à Walewski ses idées sur l'opportunité d'une conférence, dont l'initiative aurait émané du gouvernement français. Mais Walewski, tout en assurant que Napoléon était désireux de s'entendre sur toutes ces questions, déclina cette initiative[3]. L'Autriche ayant déclaré vouloir seconder la Porte dans sa lutte contre le Monténégro, Napoléon promit au cabinet de Saint-Pétersbourg de ne pas souffrir une occupation de la Montagne Noire[4] et de ne pas reconnaître la suzeraineté de la Porte sur le Monténégro.

Lorsque, malgré les exhortations de la France et de la Russie, la Porte occupa Grahovo que le Monténégro avait toujours estimé lui appartenir, Kisselew et Walewski arrê-

1. 1858. France. Empereur, exp. n° 18, lettre 7 janvier.

2. 1858. France. Empereur, réc. n° 238, lettre 8 février.

3. 1858. Paris. I, réc. dép. 17/29 mars, n° 51.

4. 1858. Paris. V, exp., dép. 3 avril. — 1858. Paris, réc. lettre 31 avril/3 mars.

arrêtèrent les décisions suivantes : dans le cas où la Porte ne consentirait pas à cesser les hostilités, la Russie et la France reconnaîtraient simultanément l'indépendance du Monténégro, et en cas d'inefficacité de cette menace feraient une démonstration navale à Antivari[1]. La démonstration ayant été reconnue inévitable, la France envoya dans l'Adriatique les vapeurs *Algésiras* et *Eylau*, la Russie la frégate *Polkan* et le brick *Philoctète*[2]. Ainsi les pavillons des deux empires devaient flotter l'un à côté de l'autre. A vrai dire le Monténégro était indifférent à Napoléon, mais c'était une occasion d'affermir l'entente. C'est lui qui proposa l'envoi dans l'Adriatique de vaisseaux des deux pays. Il frappait et occupait l'imagination des Français ; il prouvait à la face du monde l'intimité de ses rapports avec la Russie ; il profitait de l'occasion pour chercher noise à l'Autriche, car envoyant une forte escadre dans l'Adriatique et, surtout s'il s'emparait d'Antivari, la paix avec l'Autriche ne tiendrait plus qu'à un fil qu'il dépendrait de Napoléon de rompre. Dans le premier cas, la Turquie et l'Autriche fléchiraient ; Vienne et Constantinople sauraient à l'avenir qu'il fallait compter avec la Russie ; mais si Napoléon voulait profiter de ce prétexte pour rompre avec l'Autriche et pour distraire les esprits en France par une guerre en Italie, la Russie aurait pu être invitée à lui prêter un concours efficace. D'après le prince Gortchacow, le maximum de ce concours devrait être une coopération morale, c'est-à-dire d'échelonner sur la frontière autrichienne les troupes que la Russie avait déjà, sans les augmenter, afin que, le cas échéant, dans l'incertitude des intentions de la Russie, l'Autriche fût obligée de ne point se dégarnir de ce côté[3]. Les Turcs cessèrent les hostilités, la flotte française se rendit à Raguse et la coopération d'un seul de nos vaisseaux parut suffisante pour montrer les pavillons des deux empires réunis[4].

Mais Napoléon voulut savoir en quoi pouvait consister

1. 1858. Paris. II, réc. n° 844, dép. 30 avril/12 mars, n° 89.

2. 1858. Paris. I, réc. tél. 30 avril, 4/16 mai. — Paris. VI, exp., tél. 3 et 4 mai.

3. 1858. Pologne. Lieutenant-général, exp., lettre du prince Alexandre Gortchacow au prince Michel Gortchacow, 5 mai.

4. 1858. Paris. I, réc., tél. 4/16, 7/19, 12/24 mai.

l'assistance de la Russie dans le cas où la France aurait à lutter en Italie. Revenant à l'idée de fixer par écrit des engagements réciproques, il avait d'abord exprimé au comte Kissélew l'opinion que ces sortes d'engagement devaient avoir un objet bien défini. Tout en exprimant l'espoir que l'affaire du Monténégro se réglerait selon les vœux des deux cabinets, il dit que s'il devait en être autrement, cette affaire pourrait alors prêter à une entente. Kissélew émit à Pétersbourg l'avis qu'un engagement sur papier, quand bien même il ne porterait que sur une question spéciale, offrirait à la Russie d'incontestables avantages. Cet engagement, de caractère défensif, n'entraverait pas la liberté de notre action et neutraliserait les ententes formées contre la Russie. Ce serait une barrière opposée aux empiétements de l'Autriche, une arme contre la prépotence britannique [1]. Le prince Gortchacow observa en marge : « Voilà pourquoi je suis tout prêt à donner suite à l'idée d'un engagement par écrit, le cas échéant. »

Le manque de tout engagement écrit faisait croire à Napoléon qu'il ne pouvait compter sur la Russie dans aucune des combinaisons d'avenir et que la Russie se résignait à une paix à tout prix. Le prince Gortchacow chargea Kissélew d'écarter les doutes de Napoléon. La Russie désirait la paix ; mais si des nécessités impérieuses obligeaient l'empereur des Français à diriger hors de chez lui l'activité de son peuple, il devait compter sur la Russie dans les limites qui lui avaient été indiquées [2].

De son côté le comte Walewski s'alarmait des bruits qui se répandaient en Allemagne sur l'entente entre les deux empires. Il raconta au comte Kissélew que, d'après des rapports secrets de police, le prince Gortchacow dans ses entretiens avec certains représentants des cours allemandes, ne cessait de leur répéter que la bonne entente de la Russie avec Louis-Napoléon n'avait rien d'exceptionnel, que l'Allemagne ne devait pas la prendre au sérieux, car elle n'avait pour objet que d'affaiblir l'alliance anglo-française [3].

Sur cette lettre se trouve, en marge, une annotation de

1. 1858. Paris. I, réc., lettre 7/19 mai.
2. 1858. Paris. VII, exp., lettre 1er août.
3. 1858. III, réc., lettre 20 août.

Gortchacow : « Pourquoi croit-il (Walewski) à des rapports de police? notre marche vis-à-vis de la France est assez claire. D'ailleurs, il est dans l'intérêt des ministres étrangers de répandre de semblables bruits. Cela me prouve une fois de plus que Walewski n'est pas très fort. » L'empereur Alexandre continue l'annotation : « Et cela me prouve encore combien vous devez être sur vos gardes dans vos conversations en général et avec les diplomates en particulier, qui seraient enchantés de nous brouiller avec la France. »

Napoléon avait besoin de cette entente, parce qu'il était préoccupé des affaires d'Italie. L'entrevue qu'il avait eue à Plombières, dans le courant de l'été, avec le ministre piémontais Cavour, avait ravivé l'intérêt qu'il portait à la régénération italienne. L'Autriche pouvait prendre l'initiative de la guerre en la déclarant simultanément à la France et à la Sardaigne. Dans ce cas, Napoléon espérait que la Russie se déciderait à conclure une alliance avec la France [1]. C'est pour obtenir ce concours de la Russie en cas d'une guerre contre l'Autriche que l'empereur Napoléon envoya son cousin à Varsovie où se trouvait l'empereur Alexandre.

SERGE GORIAÏNOW

(A suivre.)

1. 1858, Paris. III, réc, dép., 9/21 avril, n° 177.

LES DIEUX ONT SOIF[1]

XV

Il fallait vider les prisons qui regorgeaient ; il fallait juger, juger sans repos ni trêve. Assis contre les murailles tapissées de faisceaux et de bonnets rouges, comme leurs pareils sur les fleurs de lis, les juges gardaient la gravité, la tranquillité terrible de leurs prédécesseurs royaux. L'accusateur public et ses substituts, épuisés de fatigue, brûlés d'insomnie et d'eau-de-vie, ne secouaient leur accablement que par un violent effort ; et leur mauvaise santé les rendait tragiques. Les jurés, divers d'origine et de caractère, les uns instruits, les autres ignares, lâches ou généreux, doux ou violents, hypocrites ou sincères, mais qui tous, dans le danger de la patrie et de la République, sentaient ou feignaient de sentir les mêmes angoisses, de brûler des mêmes flammes, tous atroces de vertu ou de peur, ne formaient qu'un seul être, une seule tête sourde, irritée, une seule âme, une bête mystique, qui, par l'exercice naturel de ses fonctions, produisait abondamment la mort. Bienveillants ou cruels par sensibilité, secoués soudain par un brusque mouvement de pitié, ils acquittaient avec des larmes un accusé qu'ils eussent, une heure auparavant, condamné avec des sarcasmes. A mesure qu'ils avançaient dans leur tâche, ils suivaient plus impétueusement les impulsions de leur cœur.

1. Voir la *Revue* des 15 novembre, 1er et 15 décembre 1911.

Ils jugeaient dans la fièvre et dans la somnolence que leur donnait l'excès du travail, sous les excitations du dehors et les ordres du souverain, sous les menaces des sans-culottes et des tricoteuses pressés dans les tribunes et dans l'enceinte publique, d'après des témoignages forcenés, sur des réquisitoires frénétiques, dans un air empesté, qui appesantissait les cerveaux, faisait bourdonner les oreilles et battre les tempes, et mettait un voile de sang sur les yeux. Des bruits vagues couraient dans le public sur des jurés corrompus par l'or des accusés. Mais à ces rumeurs le jury tout entier répondait par des protestations indignées et des condamnations impitoyables. Enfin, c'étaient des hommes, ni pires ni meilleurs que les autres. L'innocence, le plus souvent, est un bonheur et non pas une vertu : quiconque eût accepté de se mettre à leur place eût agi comme eux et accompli d'une âme médiocre ces tâches épouvantables.

Antoinette, tant attendue, vint enfin s'asseoir en robe noire dans le fauteuil fatal, au milieu d'un tel concert de haine que seule la certitude de l'issue qu'aurait le jugement en fit respecter les formes. Aux questions mortelles l'accusée répondit tantôt avec l'instinct de la conservation, tantôt avec sa hauteur accoutumée, et, une fois, grâce à l'infamie d'un de ses accusateurs, avec la majesté d'une mère. L'outrage et la calomnie seuls étaient permis aux témoins ; la défense fut glacée d'effroi. Le tribunal, se contraignant à observer les formes, attendait que tout cela fût fini pour jeter la tête de l'Autrichienne à l'Europe.

Trois jours après l'exécution de Marie-Antoinette, Gamelin fut appelé auprès du citoyen Fortuné Trubert, qui agonisait à trente pas du bureau militaire où il avait épuisé sa vie, sur un lit de sangle, dans la cellule de quelque barnabite expulsé. Sa tête livide creusait l'oreiller. Ses yeux, qui ne voyaient déjà plus, tournèrent leurs prunelles vitreuses du côté d'Évariste ; sa main desséchée saisit la main de l'ami et la pressa avec une force inattendue. Il avait eu trois vomissements de sang en deux jours. Il essaya de parler ; sa voix, d'abord voilée et faible comme un murmure, s'enfla, grossit :

— Wattignies ! Wattignies !... Jourdan a forcé l'ennemi dans son camp... débloqué Maubeuge... Nous avons repris Marchiennes. Ça ira... ça ira...

Et il sourit.

Ce n'étaient pas des songes de malade; c'était une vue claire de la réalité, qui illuminait alors ce cerveau sur lequel descendaient les ténèbres éternelles. Désormais l'invasion semblait arrêtée : les généraux, terrorisés, s'apercevaient qu'ils n'avaient pas mieux à faire que de vaincre. Ce que les enrôlements volontaires n'avaient point apporté, une armée nombreuse et disciplinée, la réquisition le donnait. Encore un effort, et la République serait sauvée.

Après une demi-heure d'anéantissement, le visage de Fortuné Trubert, creusé par la mort, se ranima, ses mains se soulevèrent.

Il montra du doigt à son ami le seul meuble qu'il y eût dans la chambre, un petit secrétaire de noyer.

Et de sa voix haletante et faible que conduisait un esprit lucide :

— Mon ami, comme Eudamidas, je te lègue mes dettes : trois cent vingt livres dont tu trouveras le compte... dans ce cahier rouge... Adieu, Gamelin. Ne t'endors pas. Veille à la défense de la République. Ça ira.

L'ombre de la nuit descendait dans la cellule. On entendit le mourant pousser un souffle embarrassé, et ses mains qui grattaient le drap.

A minuit, il prononça des mots sans suite :

Grattez les murs... encore du salpêtre... Faites livrer les fusils... La santé? très bonne... Descendez ces cloches...

Il expira à cinq heures du matin.

Par ordre de la section, son corps fut exposé dans la nef de la ci-devant église des Barnabites, au pied de l'autel de la Patrie, sur un lit de camp, le corps recouvert d'un drapeau tricolore et le front ceint d'une couronne de chêne.

Douze vieillards vêtus de la toge latine, une palme à la main, douze jeunes filles traînant de longs voiles et portant des fleurs entouraient le lit funèbre. Aux pieds du mort, deux enfants tenaient chacun une torche renversée. Évariste reconnut en l'un d'eux la fille de sa concierge, Joséphine, qui par sa gravité enfantine et sa beauté charmante lui rappela ces génies de l'amour ou de la mort, que les Romains sculptaient sur leurs sarcophages.

Le cortège se rendit au cimetière ci-devant Saint-André-des-Arts aux chants de *la Marseillaise* et du *Ça ira.*

En mettant le baiser d'adieu sur le front de Fortuné Trubert, Évariste pleura. Il pleura sur lui-même, enviant celui qui se reposait, sa tâche accomplie.

Rentré chez lui, il reçut avis qu'il était nommé membre du conseil général de la Commune. Candidat depuis quatre mois, il avait été élu sans concurrent, après plusieurs scrutins, par une trentaine de suffrages.

On ne votait plus : les sections étaient désertes; riches et pauvres ne cherchaient qu'à se soustraire aux charges publiques. Les plus grands événements n'excitaient plus ni enthousiasme ni curiosité; on ne lisait plus les journaux. Évariste doutait si, sur les sept cent mille habitants de la capitale, trois ou quatre mille seulement avaient encore l'âme républicaine.

Ce jour-là, les Vingt et Un comparurent.

Innocents ou coupables des malheurs et des crimes de la République, vains, imprudents, ambitieux et légers, à la fois modérés et violents, faibles dans la terreur comme dans la clémence, prompts à déclarer la guerre, lents à la conduire, traînés au Tribunal sur l'exemple qu'ils avaient donné, ils n'étaient pas moins la jeunesse éclatante de la Révolution; ils en avaient été le charme et la gloire. Ce juge, qui va les interroger avec une partialité savante; ce blême accusateur, qui là, devant sa petite table, prépare leur mort et leur déshonneur; ces jurés, qui voudront tout à l'heure étouffer leur défense; le public des tribunes, qui les couvre d'invectives et de huées, — juge, jurés, peuple, ont naguère applaudi leur éloquence, célébré leurs talents, leurs vertus. Mais ils ne se souviennent plus.

Évariste avait fait jadis son dieu de Vergniaud, son oracle de Brissot. Il ne se rappelait plus et, s'il restait dans sa mémoire quelque vestige de son antique admiration, c'était pour concevoir que ces monstres avaient séduit les meilleurs citoyens.

En rentrant, après l'audience, dans sa maison, Gamelin entendit des cris déchirants. C'était la petite Joséphine que sa mère fouettait pour avoir joué sur la place avec des polissons et sali la belle robe blanche qu'on lui avait mise pour la pompe funèbre du citoyen Trubert.

XVI

Après avoir durant trois mois sacrifié, chaque jour, à la patrie des victimes illustres ou obscures, Évariste eut un procès à lui; d'un accusé il fit son accusé.

Depuis qu'il siégeait au Tribunal, il épiait avidement, dans la foule des prévenus qui passaient sous ses yeux, le séducteur d'Élodie, dont il s'était fait, dans son imagination laborieuse, une idée dont quelques traits étaient précis. Il le concevait jeune, beau, insolent, et se faisait une certitude qu'il avait émigré en Angleterre. Il crut le découvrir en un jeune émigré nommé Maubel, qui, de retour en France et dénoncé par son hôte, avait été arrêté dans une auberge de Passy et dont le parquet de Fouquier-Tinville instruisait l'affaire avec mille autres. On avait saisi sur lui des lettres que l'accusation considérait comme les preuves d'un complot ourdi par Maubel avec les agents de Pitt, mais qui n'étaient en fait que des lettres écrites à l'émigré par des banquiers de Londres chez qui il avait déposé des fonds. Maubel, qui était jeune et beau, paraissait surtout occupé de galanteries. On trouvait dans son carnet trace de relations avec l'Espagne, alors en guerre avec la France; ces lettres, à la vérité, étaient d'ordre intime, et, si le parquet ne rendit pas une ordonnance de non-lieu, ce fut en vertu de ce principe que la justice ne doit jamais se hâter de relâcher un prisonnier.

Gamelin eut communication du premier interrogatoire subi par Maubel en chambre du conseil et il fut frappé du caractère du jeune ci-devant, qu'il se figurait conforme à celui qu'il attribuait à l'homme qui avait abusé de la confiance d'Élodie. Dès lors, enfermé pendant de longues heures dans le cabinet du greffier, il étudia le dossier avec ardeur. Ses soupçons s'accrurent étrangement quand il trouva dans un calepin déjà ancien de l'émigré l'adresse de l'*Amour Peintre*, jointe, il est vrai, à celle du *Singe Vert*, du *Portrait de la* ci-devant *Dauphine* et de plusieurs autres magasins d'estampes et de tableaux. Mais, quand il eut appris qu'on avait recueilli dans ce même calepin quelques pétales d'un œillet rouge recouverts avec soin d'un papier de soie, songeant que l'œillet rouge était la fleur préférée

d'Élodie qui la cultivait sur sa fenêtre, la portait dans ses cheveux, la donnait — il le savait — en témoignage d'amour, Évariste ne douta plus.

Alors, s'étant fait une certitude, il résolut d'interroger Élodie, en lui cachant toutefois les circonstances qui lui avaient fait découvrir le criminel.

En montant l'escalier de sa maison, il sentit dès les paliers inférieurs une entêtante odeur de fruit et trouva dans l'atelier Élodie qui aidait la citoyenne Gamelin à faire de la confiture de coings. Tandis que la vieille ménagère, allumant le fourneau, méditait en son esprit les moyens d'épargner le charbon et la cassonade sans nuire à la qualité de la confiture, la citoyenne Blaise, sur sa chaise de paille, ceinte d'un tablier de toile bise, des fruits d'or plein son giron, pelait les coings et les jetait par quartiers dans une bassine de cuivre. Les barbes de sa coiffe étaient rejetées en arrière, ses mèches noires se tordaient sur son front moite; il émanait d'elle un charme domestique et une grâce familière qui inspiraient les douces pensées et la tranquille volupté.

Elle leva, sans bouger, sur son amant son beau regard d'or fondu et dit :

— Voyez, Évariste, nous travaillons pour vous. Vous mangerez, tout l'hiver, d'une délicieuse gelée de coings qui vous affermira l'estomac et vous rendra le cœur gai.

Mais Gamelin, s'approchant d'elle, lui prononça ce nom à l'oreille :

— Jacques Maubel...

A ce moment, le savetier Combalot vint montrer son nez rouge par la porte entre-bâillée. Il apportait des souliers, auxquels il avait remis des talons et la note de ses ressemelages.

De peur de passer pour un mauvais citoyen, il faisait usage du nouveau calendrier. La citoyenne Gamelin, qui aimait à voir clair dans ses comptes, se perdait dans les fructidor et les vendémiaire.

Elle soupira :

— Jésus! ils veulent tout changer, les jours, les mois, les saisons, le soleil et la lune! Seigneur Dieu, monsieur Combalot, qu'est-ce que c'est que cette paire de galoches du 8 vendémiaire?

— Citoyenne, jetez les yeux sur votre calendrier pour vous rendre compte.

Elle le décrocha, y jeta les yeux, et. les détournant aussitôt :

— Il n'a pas l'air chrétien ! — fit-elle, épouvantée.

— Non seulement cela, citoyenne, — dit le savetier, — mais nous n'avons plus que trois dimanches au lieu de quatre. Et ce n'est pas tout : il va falloir changer notre manière de compter. Il n'y aura plus de liards ni de deniers, tout sera réglé sur l'eau distillée.

A ces paroles la citoyenne Gamelin, les lèvres tremblantes, leva les yeux au plafond et soupira :

— Ils en font trop !

Et, tandis qu'elle se lamentait, semblable aux saintes femmes des calvaires rustiques, un fumeron, allumé en son absence dans la braise, remplissait l'atelier d'une vapeur infecte qui, jointe à l'odeur entêtante des coings, rendait l'air irrespirable.

Élodie se plaignit que la gorge lui grattait, et demanda qu'on ouvrît la fenêtre. Mais, dès que le citoyen savetier eut pris congé et que la citoyenne Gamelin eut regagné son fourneau, Évariste répéta ce nom à l'oreille de la citoyenne Blaise :

— Jacques Maubel.

Elle le regarda avec un peu de surprise, et, très tranquillement, sans cesser de couper un coing en quartiers :

— Eh bien?... Jacques Maubel?...

— C'est lui !

— Qui? lui?

— Tu lui as donné un œillet rouge.

Elle déclara ne pas comprendre, et lui demanda qu'il s'expliquât.

— Cet aristocrate ! cet émigré ! cet infâme !...

Elle haussa les épaules, et nia avec beaucoup de naturel avoir jamais connu un Jacques Maubel.

Et vraiment elle n'en avait jamais connu.

Elle nia avoir jamais donné d'œillets rouges à personne qu'à Évariste; mais peut-être, sur ce point, n'avait-elle pas très bonne mémoire.

Il connaissait mal les femmes, et n'avait pas pénétré bien profondément le caractère d'Élodie : pourtant il la pensait très capable de feindre et de tromper un plus habile que lui.

Aussi ne fut-il pas persuadé par ses dénégations et son air de quiétude.

— Pourquoi nier? — dit-il, — je sais.

Elle affirma de nouveau n'avoir connu aucun Maubel. Et, ayant fini de peler ses coings, elle demanda de l'eau parce que ses doigts poissaient.

Gamelin lui apporta une cuvette.

Et, en se lavant les mains, elle renouvela ses dénégations.

Il répéta encore qu'il savait, et, cette fois, elle garda le silence.

Elle ne voyait pas où tendait la question de son amant et était à mille lieues de soupçonner que ce Maubel, dont elle n'avait jamais entendu parler, dût comparaître devant le Tribunal révolutionnaire; elle ne comprenait rien aux soupçons dont on l'obsédait, mais elle les savait mal fondés. C'est pourquoi, n'ayant guère d'espoir de les dissiper, elle n'en avait guère envie non plus. Elle cessa de se défendre d'avoir connu un Maubel, préférant laisser le jaloux s'égarer sur une fausse piste, quand, d'un moment à l'autre, le moindre incident pouvait le mettre sur la véritable voie. Son petit clerc d'autrefois, devenu un joli cavalier patriote, était brouillé maintenant avec sa maîtresse aristocrate. Quand il rencontrait Élodie, dans la rue, il la regardait d'un œil qui semblait dire : « Allons! la belle; je sens bien que je vais vous pardonner de vous avoir trahie, et que je suis tout près de vous rendre mon estime. » Elle ne fit donc plus effort pour guérir ce qu'elle appelait les lubies de son ami : Gamelin garda la conviction que Jacques Maubel était le corrupteur d'Élodie.

Les jours qui suivirent, le Tribunal s'occupa sans relâche d'anéantir le fédéralisme, qui, comme une hydre, avait menacé de dévorer la liberté. Ce furent des jours chargés, et les jurés, épuisés de fatigue, expédièrent le plus rapidement possible la citoyenne Roland, dont les paroles dignes d'une Romaine soulevaient les murmures de la salle.

Cependant Gamelin passait chaque matin au parquet pour presser l'affaire Maubel. Des pièces importantes étaient à Bordeaux : il obtint qu'un commissaire les irait chercher en poste. Elles arrivèrent enfin.

Le substitut de l'accusateur public les lut, fit la grimace et dit à Évariste :

— Elles ne sont pas fameuses, les pièces. Il n'y a rien là-dedans ! des fadaises !... S'il était seulement certain que ce ci-devant comte de Maubel a émigré !...

Enfin Gamelin réussit. Le jeune Maubel reçut son acte d'accusation et fut traduit devant le Tribunal révolutionnaire le 19 brumaire.

Dès l'ouverture de l'audience, les habitués s'aperçurent de l'embarras du Tribunal. Le président montrait le visage sombre et terrible qu'il avait soin de prendre pour conduire les affaires mal instruites. Le substitut de l'accusateur se caressait le menton des barbes de sa plume et affectait la sérénité d'une conscience pure. Le greffier lut l'acte d'accusation : on n'en avait pas encore entendu de si creux.

Le président demanda à l'accusé s'il n'avait pas eu connaissance des lois rendues contre les émigrés.

— Je les ai connues et observées, — répondit Maubel, — et j'ai quitté la France muni de passeports en règle.

Sur les raisons de son voyage en Angleterre et de son retour en France, il s'expliqua d'une manière satisfaisante. Sa figure était agréable, avec un air de franchise et de fierté qui plaisait. Les femmes des tribunes le regardaient d'un œil favorable. L'accusation prétendait qu'il avait fait un séjour en Espagne dans le moment où déjà cette nation était en guerre avec la France : il affirma n'avoir pas quitté Bayonne à cette époque. Un point seul restait obscur. Parmi les papiers qu'il avait jetés dans sa cheminée, lors de son arrestation, et dont on n'avait retrouvé que des bribes, on lisait des mots espagnols et le nom de « Nieves ».

Jacques Maubel refusa de donner à ce sujet les explications qui lui étaient demandées. Et, quand le président lui dit que l'intérêt de l'accusé était de s'expliquer, il répondit qu'on ne doit pas toujours suivre son intérêt.

Gamelin ne songeait à convaincre l'accusé que d'un crime : par trois fois il pressa le président de demander à Maubel s'il pouvait s'expliquer sur l'œillet dont il gardait si précieusement dans son portefeuille les pétales desséchés.

Maubel répondit qu'il ne se croyait pas obligé de répondre à

une question qui n'intéressait pas la justice, puisqu'on n'avait pas trouvé de billet caché dans cette fleur.

Le jury se retira dans la salle des délibérations, favorablement prévenu en faveur de ce jeune homme dont l'affaire, obscure en somme, semblait surtout cacher des mystères amoureux. Cette fois, les bons, les purs eux-mêmes eussent volontiers acquitté. L'un d'eux, un ci-devant qui avait donné des gages à la Révolution, dit :

— Est-ce sa naissance qu'on lui reproche ? Moi aussi, j'ai eu le malheur de naître dans l'aristocratie.

— Oui, mais tu en es sorti, — répliqua Gamelin, — et il y est resté.

Et il parla avec une telle véhémence contre ce conspirateur, cet émissaire de Pitt, ce complice de Cobourg, qui était allé par delà les monts et par delà les mers susciter des ennemis à la liberté, il demanda si ardemment la condamnation du traître, qu'il réveilla l'humeur toujours inquiète, la vieille sévérité de ses collègues.

L'un d'eux, cyniquement, lui dit :

— Il est des services qu'on ne peut se refuser entre collègues.

Le verdict de mort fut rendu à une voix de majorité.

Le condamné entendit sa sentence avec une tranquillité souriante. Ses regards, qu'il promenait paisiblement sur la salle, exprimèrent, en rencontrant le visage de Gamelin, un indicible mépris.

Personne n'applaudit la sentence.

Jacques Maubel, reconduit à la Conciergerie, écrivit une lettre en attendant l'exécution qui devait se faire le soir même, aux flambeaux :

Ma chère sœur, le tribunal m'envoie à l'échafaud, me donnant la seule joie que je pouvais ressentir depuis la mort de ma Nieves adorée. Ils m'ont pris le seul bien qui me restait d'elle, une fleur de grenadier, qu'ils appelaient, je ne sais pourquoi, un œillet.

J'aimais les arts : à Paris, dans les temps heureux, j'ai recueilli des peintures et des gravures qui sont maintenant en lieu sûr et qu'on te remettra dès qu'il sera possible. Je te prie, chère sœur, de les garder en mémoire de moi.

Il se coupa une mèche de cheveux, la mit dans la lettre qu'il plia et écrivit la suscription :

A la citoyenne Clémence Dezeimeries, née Maubel.
La Réole.

Il donna tout ce qu'il avait d'argent sur lui au porte-clefs, en le priant de faire parvenir cette lettre, demanda une bouteille de vin et but à petits coups en attendant la charrette...

Après souper, Gamelin courut à l'*Amour Peintre* et bondit dans la chambre blanche où chaque nuit l'attendait Élodie.

— Tu es vengée. — lui dit-il. — Jacques Maubel n'est plus. La charrette qui le conduisait à la mort a passé sous tes fenêtres, entourée de flambeaux.

Elle comprit :

— Misérable! C'est toi qui l'as tué, et ce n'était pas mon amant. Je ne le connaissais pas... je ne l'ai jamais vu... Quel homme était-ce? Il était jeune, aimable... innocent. Et tu l'as tué, misérable! misérable!

Elle tomba évanouie. Mais, dans les ombres de cette mort légère, elle se sentait inondée en même temps d'horreur et de volupté. Elle se ranima à demi; ses lourdes paupières découvraient le blanc de ses yeux, sa gorge se gonflait, ses mains battantes cherchaient son amant. Elle le pressa dans ses bras à l'étouffer, lui enfonça les ongles dans la chair et lui donna, de ses lèvres déchirées, le plus muet, le plus sourd, le plus long, le plus douloureux et le plus délicieux des baisers.

Elle l'aimait de toute sa chair, et, plus il lui apparaissait terrible, cruel, atroce, plus elle le voyait couvert du sang de ses victimes, plus elle avait faim et soif de lui.

XVII

Le 24 frimaire, à dix heures du matin, sous un ciel vif et rose, qui fondait les glaces de la nuit, les citoyens Guénot et Delourmel, délégués du Comité de sûreté générale, se rendirent aux Barnabites et se firent conduire au Comité de surveillance de la section, dans la salle capitulaire, où se trouvait pour lors le citoyen Beauvisage, qui fourrait des bûches dans

la cheminée. Mais ils ne le virent point d'abord, à cause de sa stature brève et ramassée.

De la voix fêlée des bossus, le citoyen Beauvisage pria les délégués de s'asseoir et se mit tout à leur service.

Guénot lui demanda s'il connaissait un ci-devant des Ilettes, demeurant près du Pont-Neuf.

— C'est — ajouta-t-il — un individu que je suis chargé d'arrêter.

Et il exhiba l'ordre du Comité de sûreté générale.

Beauvisage, ayant quelque temps cherché dans sa mémoire, répondit qu'il ne connaissait point d'individu nommé des Ilettes, que le suspect ainsi désigné pouvait ne point habiter la section, — certaines parties du Muséum, de l'Unité, de Marat-et-Marseille, se trouvant aussi à proximité du Pont-Neuf; — que, s'il habitait la section, ce devait être sous un nom autre que celui que portait l'ordre du Comité, que néanmoins on ne tarderait pas à le découvrir.

— Ne perdons point de temps! — dit Guénot. — Il fut signalé à notre vigilance par une lettre d'une de ses complices qui a été interceptée et remise au Comité, il y a déjà quinze jours, et dont le citoyen Lacroix a pris connaissance hier soir seulement. Nous sommes débordés; les dénonciations nous arrivent de toutes parts, en telle abondance qu'on ne sait à qui entendre.

— Les dénonciations — répliqua fièrement Beauvisage — affluent aussi au Comité de vigilance de la section. Les uns apportent leurs révélations par civisme; les autres, par l'appât d'un billet de cent sols. Beaucoup d'enfants dénoncent leurs parents, dont ils convoitent l'héritage.

— Cette lettre — reprit Guénot — émane d'une ci-devant Rochemaure, femme galante, chez qui l'on jouait le biribi, et porte en suscription le nom d'un citoyen Rauline: mais elle est réellement adressée à un émigré au service de Pitt. Je l'ai prise sur moi pour vous en communiquer ce qui concerne l'individu des Ilettes.

Il tira la lettre de sa poche.

— Elle débute par de longues indications sur les membres de la Convention qu'on pourrait, au dire de cette femme, gagner par l'offre d'une somme d'argent ou la promesse d'une

haute fonction dans un gouvernement nouveau, plus stable que celui-ci. Ensuite se lit ce passage :

Je sors de chez M. des Ilettes, qui habite, près du Pont-Neuf, un grenier où il faut être chat ou diable pour le trouver, et est réduit pour vivre à fabriquer des polichinelles. Il a du jugement : c'est pourquoi je vous transmets, monsieur, l'essentiel de sa conversation. Il ne croit pas que l'état de choses actuel durera longtemps. Il n'en prévoit pas la fin dans la victoire de la coalition et l'événement semble lui donner raison. Car vous savez, monsieur, que depuis quelque temps les nouvelles de la guerre sont mauvaises. Il croirait plutôt à la révolte des petites gens et des femmes du peuple, encore profondément attachées à leur religion. Il estime que l'effroi général que cause le Tribunal révolutionnaire réunira bientôt la France entière contre les jacobins. « Ce tribunal, a-t-il dit plaisamment, qui juge la reine de France et une porteuse de pain, ressemble à ce Guillaume Shakespeare, si admiré des Anglais, etc... » *Il ne croit pas impossible que Robespierre épouse Madame Royale et se fasse nommer protecteur du royaume.*

Je vous serais reconnaissant, monsieur, de me faire tenir les sommes qui me sont dues, c'est-à-dire mille livres sterling, par la voie que vous avez coutume d'employer, mais gardez-vous bien d'écrire à M. Morhardt : il vient d'être arrêté et mis en prison, etc., etc.

— Le sieur des Ilettes fabrique des polichinelles, — dit Beauvisage, — voilà un indice précieux... bien qu'il y ait beaucoup de petites industries de ce genre dans la section.

— Cela me fait penser — dit Delourmel — que j'ai promis de rapporter une poupée à ma fille Nathalie, la cadette, qui est malade d'une fièvre scarlatine. Les taches ont paru hier. Cette fièvre n'est pas bien à craindre ; mais elle exige des soins. Et Nathalie, très avancée pour son âge, d'une intelligence très développée, est d'une santé délicate.

— Moi, — dit Guénot, — je n'ai qu'un garçon. Il joue au cerceau avec des cercles de tonneau et fabrique de petites montgolfières en soufflant dans des sacs.

— Bien souvent, — fit observer Beauvisage, — c'est avec des objets qui ne sont pas des jouets que les enfants jouent le mieux. Mon neveu Émile, qui est un bambin de sept ans, très intelligent, s'amuse toute la journée avec de petits carrés de bois, dont il fait des constructions... En usez-vous ?...

Et Beauvisage tendit sa tabatière ouverte aux deux délégués.

— Maintenant il faut pincer notre gredin, — dit Delourmel, qui portait de longues moustaches et roulait de grands yeux. — Je me sens d'appétit, ce matin, à manger de la fressure d'aristocrate, arrosée d'un verre de vin blanc.

Beauvisage proposa aux délégués d'aller trouver dans sa boutique de la place Dauphine son collègue Dupont aîné, qui connaissait sûrement l'individu des Ilettes.

Ils allaient dans l'air vif, suivis de quatre grenadiers de la section.

— Avez-vous vu jouer le *Jugement dernier des Rois*? — demanda Delourmel à ses compagnons : — c'est une pièce qui mérite d'être vue. L'auteur y montre tous les rois de l'Europe réfugiés dans une île déserte, au pied d'un volcan qui les engloutit. C'est une pièce patriotique.

Delourmel avisa, au coin de la rue du Harlay, une petite voiture qui brillait comme une chapelle et que poussait une vieille qui portait par-dessus sa coiffe un chapeau de toile cirée.

— Qu'est-ce que vend cette vieille? — demanda-t-il.

La vieille répondit elle-même :

— Voyez, messieurs, faites votre choix. Je tiens chapelets et rosaires, croix, images saint Antoine, saints suaires, mouchoirs de sainte Véronique, *Ecce homo*, *Agnus Dei*, cors et bagues de saint Hubert, et tous objets de dévotion.

— C'est l'arsenal du fanatisme! — s'écria Delourmel.

Et il procéda à l'interrogatoire sommaire de la colporteuse, qui répondait à toutes les questions :

— Mon fils, il y a quarante ans que je vends des objets de dévotion.

Un délégué du Comité de sûreté générale, avisant un habit bleu qui passait, lui enjoignit de conduire à la Conciergerie la vieille femme étonnée.

Le citoyen Beauvisage fit observer à Delourmel que c'eût été plutôt au Comité de surveillance à arrêter cette marchande et à la conduire à la section; que d'ailleurs on ne savait plus quelle conduite tenir à l'endroit du ci-devant culte, pour agir selon les vues du gouvernement, et s'il fallait ou tout permettre ou tout interdire.

En approchant de la boutique du menuisier, les délégués et le commissaire entendirent des clameurs irritées, mêlées aux grincements de la scie et aux ronflements du rabot. Une querelle s'était élevée entre le menuisier Dupont aîné et son voisin le portier Remacle à cause de la citoyenne Remacle, qu'un attrait invincible ramenait sans cesse au fond de la menuiserie d'où elle revenait à la loge couverte de copeaux et de sciure de bois. Le portier offensé donna un coup de pied à Mouton, le chien du menuisier, au moment même où sa propre fille, la petite Joséphine, tenait l'animal tendrement embrassé. Joséphine, indignée, se répandit en imprécations contre son père; le menuisier s'écria d'une voix irritée :

— Misérable! je te défends de battre mon chien.

— Et moi, — répliqua le portier en levant son balai, — je te défends de...

Il n'acheva pas : la varlope du menuisier lui avait effleuré la tête.

Du plus loin qu'il aperçut le citoyen Beauvisage accompagné des délégués, il courut à lui et lui dit :

— Citoyen commissaire, tu es témoin que ce scélérat vient de m'assassiner.

Le citoyen Beauvisage, coiffé du bonnet rouge, insigne de ses fonctions, étendit ses longs bras dans une attitude pacificatrice, et, s'adressant au portier et au menuisier :

— Cent sols — dit-il — à celui de vous qui nous indiquera où se trouve un suspect, recherché par le Comité de sûreté générale, le ci-devant des Ilettes, fabricant de polichinelles.

Tous deux, le portier et le menuisier, désignèrent ensemble le logis de Brotteaux, ne se disputant plus que pour l'assignat de cent sols promis au délateur.

Delourmel, Guénot et Beauvisage, suivis des quatre grenadiers, du portier Remacle, du menuisier Dupont, et d'une douzaine de petits polissons du quartier, enfilèrent l'escalier ébranlé sur leurs pas, montèrent par l'échelle de meunier.

Brotteaux, dans son grenier, découpait des pantins tandis que le Père Longuemare, en face de lui, assemblait par des fils leurs membres épars, et il souriait en voyant ainsi naître sous ses doigts le rythme et l'harmonie.

Au bruit des crosses sur le palier, le religieux tressaillit de tous ses membres, non qu'il eût moins de courage que Brotteaux qui demeurait impassible, mais le respect humain ne l'avait pas habitué à se composer un maintien. Brotteaux, aux questions du citoyen Delourmel, comprit d'où venait le coup et s'aperçut un peu tard qu'on a tort de se confier aux femmes. Invité à suivre le citoyen commissaire. il prit son Lucrèce et ses trois chemises.

— Le citoyen, — dit-il, montrant le Père Longuemare, — est un aide que j'ai pris pour fabriquer mes pantins. Il est domicilié ici.

Mais le religieux, n'ayant pu présenter un certificat de civisme, fut mis avec Brotteaux en état d'arrestation.

Quand le cortège passa devant la loge du concierge, la citoyenne Remacle, appuyée sur son balai, regarda son locataire de l'air de la vertu qui voit le crime aux mains de la loi. La petite Joséphine, dédaigneuse et belle, retint par son collier Mouton, qui voulait caresser l'ami qui lui avait donné du sucre. Une foule de curieux emplissait la place de Thionville.

Brotteaux, au pied de l'escalier, se rencontra avec une jeune paysanne qui se disposait à monter les degrés. Elle portait sous son bras un panier plein d'œufs et tenait à la main une galette enveloppée dans un linge. C'était Athénaïs qui venait de Palaiseau présenter à son sauveur un témoignage de sa reconnaisssance. Quand elle s'aperçut que des magistrats et quatre grenadiers emmenaient « monsieur Maurice ». elle demeura stupide, demanda si s'était vrai, s'approcha du commissaire, et lui dit doucement :

— Vous ne l'emmenez pas? ce n'est pas possible... Mais vous ne le connaissez pas!... Il est bon comme le bon Dieu.

Le citoyen Delourmel la repoussa et fit signe aux grenadiers d'avancer. Alors Athénaïs vomit les plus sales injures, les invectives les plus obscènes sur les magistrats et les grenadiers, qui croyaient sentir se vider sur leurs têtes toutes les cuvettes du Palais-Royal et de la rue Fromenteau. Puis, d'une voix qui remplit la place de Thionville tout entière et fit frémir la foule des curieux, elle cria :

— Vive le roi! vive le roi!

XVIII

La citoyenne Gamelin aimait le vieux Brotteaux, et le tenait pour l'homme tout ensemble le plus aimable et le plus considérable qu'elle eût jamais approché. Elle ne lui avait pas dit adieu quand on l'avait arrêté, parce qu'elle eût craint de braver les autorités et que dans son humble condition elle regardait la lâcheté comme un devoir. Mais elle en avait reçu un coup dont elle ne se relevait pas.

Elle ne pouvait manger et déplorait qu'elle eût perdu l'appétit au moment où elle avait enfin de quoi le satisfaire. Elle admirait encore son fils; mais elle n'osait plus penser aux épouvantables tâches qu'il accomplissait et se félicitait de n'être qu'une femme ignorante pour n'avoir pas à le juger.

La pauvre mère avait retrouvé un vieux chapelet au fond d'une malle; elle ne savait pas bien s'en servir, mais elle en occupait ses doigts tremblants. Après avoir vécu jusqu'à la vieillesse sans pratiquer sa religion, elle devenait pieuse : elle priait Dieu, toute la journée, au coin du feu, pour le salut de son fils et de ce bon monsieur Brotteaux. Souvent Élodie l'allait voir : elles n'osaient se regarder et, l'une près de l'autre parlaient au hasard de choses sans intérêt.

Un jour de pluviôse, quand la neige qui tombait à gros flocons obscurcissait le ciel et étouffait tous les bruits de la ville, la citoyenne Gamelin, qui était seule au logis, entendit frapper à la porte. Elle tressaillit : depuis plusieurs mois le moindre bruit la faisait frissonner. Elle ouvrit la porte. Un jeune homme de dix-huit ou vingt ans entra, son chapeau sur la tête. Il était vêtu d'un carrick vert bouteille, dont les trois collets lui couvraient la poitrine et la taille. Il portait des bottes à revers de façon anglaise. Ses cheveux châtains tombaient en boucles sur ses épaules. Il s'avança au milieu de l'atelier, comme pour recevoir tout ce que le vitrage envoyait de lumière à travers la neige, et demeura quelques instants immobile et silencieux.

Enfin, tandis que la citoyenne Gamelin le regardait interdite :

— Tu ne reconnais pas ta fille?...

La vieille dame joignit les mains :

— Julie!... C'est toi... Est-il Dieu possible!...

— Mais oui, c'est moi! Embrasse-moi, maman.

La citoyenne veuve Gamelin serra sa fille dans ses bras et mit une larme sur le collet du carrick. Puis elle reprit avec un accent d'inquiétude :

— Toi, à Paris!...

— Ah! maman, que n'y suis-je venue seule!... Moi, on ne me reconnaîtra pas sous ces habits.

En effet, le carrick dissimulait ses formes et elle ne paraissait pas différente de beaucoup de très jeunes hommes qui, comme elle, portaient les cheveux longs, partagés en deux masses. Les traits de son visage, fins et charmants, mais hâlés, creusés par la fatigue, endurcis par les soucis, avaient une expression audacieuse et mâle. Elle était mince, avait les jambes longues et droites, ses gestes étaient aisés: seule sa voix claire eût pu la trahir.

Sa mère lui demanda si elle avait faim. Elle répondit qu'elle mangerait volontiers, et, quand on lui eut servi du pain, du vin et du jambon, elle se mit à manger, un coude sur la table, belle et gloutonne comme Cérès dans la cabane de la vieille Baubô.

Puis, le verre encore sur ses lèvres :

— Maman, sais-tu quand mon frère rentrera? Je suis venue lui parler.

La bonne mère regarda sa fille avec embarras et ne répondit rien.

— Il faut que je le voie. Mon mari a été arrêté ce matin et conduit à la Force.

Elle désignait par ce nom de « mari » Fortuné de Chassagne, ci-devant noble et officier dans le régiment de Bouillé. Il l'avait aimée quand elle était ouvrière de modes rue des Lombards, enlevée et emmenée en Angleterre, où il avait émigré après le 10 août. C'était son amant; mais elle trouvait plus décent de le nommer son époux devant sa mère.

Et elle se disait que la misère les avait bien mariés et que c'était un sacrement que le malheur.

Ils avaient plus d'une fois passé la nuit tous deux sur un banc, dans les parcs de Londres, et ramassé des morceaux de pain sous les tables des tavernes, à Piccadilly.

Sa mère ne répondait point et la regardait d'un œil morne.

— Tu ne m'entends donc pas, maman? Le temps presse, il faut que je voie Évariste tout de suite : lui seul peut sauver Fortuné.

— Julie, — répondit la mère, — il vaut mieux que tu ne parles pas à ton frère.

— Comment? que dis-tu, ma mère?

— Je dis qu'il vaut mieux que tu ne parles pas à ton frère de monsieur de Chassagne.

— Maman, il le faut bien, pourtant!

— Mon enfant, Évariste ne pardonne pas à monsieur de Chassagne de t'avoir enlevée. Tu sais avec quelle colère il parlait de lui, quels noms il lui donnait.

— Oui, il l'appelait corrupteur, — fit Julie avec un petit rire sifflant, en haussant les épaules.

— Mon enfant, il était mortellement offensé. Évariste a pris sur lui de ne plus parler de monsieur Chassagne. Et voilà deux ans qu'il n'a soufflé mot de lui ni de toi. Mais ses sentiments n'ont pas changé; tu le connais : il ne vous pardonne pas.

— Mais, maman, puisque Fortuné m'a épousée... à Londres...

La pauvre mère leva les yeux et les bras :

— Il suffit que Fortuné soit un aristocrate, un émigré, pour qu'Évariste le traite comme un ennemi.

— Enfin, réponds, maman. Penses-tu que, si je lui demande de faire auprès de l'accusateur public et du Comité de sûreté générale les démarches nécessaires pour sauver Fortuné, il n'y consentira pas?... Mais, maman, ce serait un monstre, s'il refusait!

— Mon enfant, ton frère est un honnête homme et un bon fils. Mais ne lui demande pas, oh! ne lui demande pas de s'intéresser à monsieur de Chassagne... Écoute-moi, Julie. Il ne me confie point ses pensées et, sans doute, je ne serais pas capable de les comprendre... mais il est juge; il a des principes; il agit d'après sa conscience. Ne lui demande rien, Julie.

— Je vois que tu le connais maintenant. Tu sais qu'il est froid, insensible, que c'est un méchant, qu'il n'a que de l'ambition, de la vanité. Et tu l'as toujours préféré à moi. Quand nous vivions tous les trois ensemble, tu me le proposais

pour modèle. Sa démarche compassée et sa parole grave t'imposaient : tu lui découvrais toutes les vertus. Et moi, tu me désapprouvais toujours, tu m'attribuais tous les vices, parce que j'étais franche, et que je grimpais aux arbres. Tu n'as jamais pu me souffrir. Tu n'aimais que lui. Tiens! je le hais, ton Évariste : c'est un hypocrite.

— Tais-toi, Julie : j'ai été une bonne mère pour toi comme pour lui. Je t'ai fait apprendre un état. Il n'a pas dépendu de moi que tu ne restes une honnête fille et que tu ne te maries selon ta condition. Je t'ai aimée tendrement et je t'aime encore. Je te pardonne et je t'aime. Mais ne dis pas de mal d'Évariste. C'est un bon fils. Il a toujours pris soin de moi. Quand tu m'as quittée, mon enfant, quand tu as abandonné ton état, ton magasin, pour aller vivre avec monsieur de Chassagne, que serais-je devenue sans lui? Je serais morte de misère et de faim.

— Ne parle pas ainsi, maman : tu sais bien que nous t'aurions entourée de soins, Fortuné et moi, si tu ne t'étais pas détournée de nous, excitée par Évariste. Laisse-moi tranquille! il est incapable d'une bonne action; c'est pour me rendre odieuse à tes yeux qu'il a affecté de prendre soin de toi. Lui t'aimer?... Est-ce qu'il est capable d'aimer quelqu'un? Il n'a ni cœur ni esprit. Il n'a aucun talent, aucun. Pour peindre, il faut une nature plus tendre que la sienne.

Elle promena ses regards sur les toiles de l'atelier, qu'elle retrouvait telles qu'elle les avait quittées.

— La voilà, son âme! il l'a mise sur ses toiles, froide et sombre. Son Oreste, son Oreste, l'œil bête, la bouche mauvaise et qui a l'air d'un empalé, c'est lui tout entier... Enfin, maman, tu ne comprends donc rien? Je ne peux pas laisser Fortuné en prison. Tu les connais, les jacobins, les patriotes, toute la séquelle d'Évariste. Ils le feront mourir. Maman, ma chère maman, ma petite maman, je ne veux pas qu'on me le tue. Je l'aime! je l'aime! Il a été si bon pour moi, et nous avons été si malheureux ensemble! Tiens, ce carrick, c'est un habit à lui. Je n'avais plus de chemise. Un ami de Fortuné m'a prêté une veste et j'ai été garçon limonadier à Douvres, pendant qu'il travaillait chez un coiffeur. Nous savions bien que revenir en France, c'était risquer notre vie; mais on nous

a demandé si nous voulions aller à Paris, pour y accomplir une mission importante... Nous avons consenti ; nous aurions accepté une mission pour le diable. On nous a payé notre voyage et donné une lettre de change pour un banquier de Paris. Nous avons trouvé les bureaux fermés : ce banquier est en prison et va être guillotiné. Nous n'avions pas un rouge liard. Toutes les personnes à qui nous étions affiliés et à qui nous pouvions nous adresser sont en fuite ou emprisonnées. Pas une porte où frapper. Nous couchions dans une écurie de la rue de la Femme-sans-tête. Un décrotteur charitable, qui y dormait sur la paille avec nous, prêta à mon amant une de ses boîtes, une brosse et un pot de cirage aux trois quarts vide. Fortuné, pendant quinze jours, a gagné sa vie et la mienne à cirer des souliers sur la place de Grève. Mais lundi un membre de la Commune mit le pied sur la boîte et lui fit cirer ses bottes. C'est un ancien boucher à qui Fortuné a donné autrefois un coup de pied dans le derrière pour avoir vendu de la viande à faux poids. Quand Fortuné releva la tête pour réclamer ses deux sous, le coquin le reconnut, l'appela aristocrate et le menaça de le faire arrêter. La foule s'amassa ; elle se composait de braves gens et de quelques scélérats qui criaient : « A mort l'émigré ! » et appelaient les gendarmes. A ce moment, j'apportais la soupe à Fortuné. Je l'ai vu conduire à la section, et enfermer dans l'église Saint-Jean. J'ai voulu l'embrasser : on me repoussa. J'ai passé la nuit comme un chien sur une marche de l'église... On l'a conduit, ce matin...

Julie ne put achever ; les sanglots l'étouffaient.

Elle jeta son chapeau sur le plancher et se mit à genoux aux pieds de sa mère :

— On l'a conduit, ce matin, dans la prison du Luxembourg. Maman, maman, aide-moi à le sauver : aie pitié de ta fille !

Et, toute en pleurs, elle écarta son carrick et, pour se mieux faire reconnaître amante et fille, découvrit sa poitrine ; et, prenant les mains de sa mère, elle les pressa sur ses seins palpitants.

— Ma fille chérie, ma Julie, ma Julie ! — soupira la veuve Gamelin.

Et elle colla son visage humide de larmes sur les joues de la jeune femme.

Durant quelques instants, ils gardèrent le silence. La pauvre mère cherchait dans son esprit le moyen d'aider sa fille et Julie épiait le regard de ces yeux noyés de pleurs.

« Peut-être, — songeait la mère d'Évariste, — peut-être, si je lui parle, se laissera-t-il fléchir. Il est bon, il est tendre. Si la politique ne l'avait pas endurci, s'il n'avait pas subi l'influence des jacobins, il n'aurait point eu de ces sévérités qui m'effraient, parce que je ne les comprends pas. »

Elle prit dans ses deux mains la tête de Julie :

— Écoute, ma fille. Je parlerai à Évariste. Je le préparerai à te voir, à t'entendre. Ta vue pourrait l'irriter et je craindrais le premier mouvement... Et puis, je le connais : cet habit le choquerait; il est sévère sur tout ce qui touche aux mœurs, aux convenances. Moi-même, j'ai été un peu surprise de voir ma Julie en garçon.

— Ah! maman, l'émigration et les affreux désordres du royaume ont rendu ces travestissements bien communs. On les prend pour exercer un métier, pour n'être point reconnu, pour faire concorder un passeport ou un certificat empruntés. J'ai vu à Londres le petit Girey habillé en fille et qui avait l'air d'une très jolie fille ; et tu conviendras, maman, que ce travestissement est plus scabreux que le mien.

— Ma pauvre enfant, tu n'as pas besoin de te justifier à mes yeux, ni de cela ni d'autre chose. Je suis ta mère : tu seras toujours innocente pour moi. Je parlerai à Evariste, je dirai...

Elle s'arrêta. Elle sentait ce qu'était son fils ; elle le sentait, mais elle ne voulait pas le croire, elle ne voulait pas le savoir.

— Il est bon. Il fera pour moi... pour toi ce que je lui demanderai.

Et les deux femmes, infiniment lasses, se turent. Julie s'endormit la tête sur les genoux où elle avait reposé enfant. Cependant, son chapelet à la main, la mère douloureuse pleurait sur les maux qu'elle sentait venir silencieusement. dans le calme de ce jour de neige où tout se taisait, les pas, les roues, le ciel.

Tout à coup, avec une finesse d'ouïe que l'inquiétude avait aiguisée, elle entendit son fils qui montait l'escalier.

— Évariste! — dit-elle. — Cache-toi.

Et elle poussa sa fille dans sa chambre...

— Comment allez-vous aujourd'hui, ma bonne mère?

Évariste accrocha son chapeau au portemanteau, changea son habit bleu contre une veste de travail et s'assit devant son chevalet. Depuis quelques jours il esquissait au fusain une Victoire déposant une couronne sur le front d'un soldat mort pour la patrie. Il eût traité ce sujet avec enthousiasme, mais le Tribunal dévorait toutes ses journées, prenait toute son âme, et sa main déshabituée du dessin se faisait lourde et paresseuse.

Il fredonna le *Ça ira*.

— Tu chantes, mon enfant, — dit la citoyenne Gamelin : tu as le cœur gai.

— Nous devons nous réjouir, ma mère : il y a de bonnes nouvelles. La Vendée est écrasée, les Autrichiens défaits ; l'armée du Rhin a forcé les lignes de Lautern et de Wissembourg. Le jour est proche où la République triomphante montrera sa clémence. Pourquoi faut-il que l'audace des conspirateurs grandisse à mesure que la République croît en force et que les traîtres s'étudient à frapper dans l'ombre la patrie, alors qu'elle foudroie les ennemis qui l'attaquent à découvert?

La citoyenne Gamelin, qui tricotait un bas, observait son fils par-dessus ses lunettes.

— Berzélius, ton vieux modèle, est venu réclamer les dix livres que tu lui devais : je les lui ai remises. La petite Joséphine a eu mal au ventre pour avoir mangé trop de confitures que le menuisier lui avait données. Je lui ai fait de la tisane... Desmahis est venu te voir ; il a regretté de ne pas te trouver. Il voudrait graver un sujet de ta composition. Il te trouve un grand talent. Ce brave garçon a regardé tes esquisses et les a admirées.

— Quand la paix sera rétablie et la conspiration étouffée, — dit le peintre, — je reprendrai mon Oreste. Je n'ai pas l'habitude de me flatter : mais il y a là une tête digne de David.

Il traça d'une ligne majestueuse le bras de sa Victoire.

— Elle tend des palmes, — dit-il. — Mais il serait plus beau que ses bras eux-mêmes fussent des palmes.

— Évariste !

— Maman?...

— J'ai reçu des nouvelles... devine de qui...

— Je ne sais pas...

— De Julie... de ta sœur... Elle n'est pas heureuse.

— Ce serait un scandale qu'elle le fût.

— Ne parle pas ainsi, mon enfant : elle est ta sœur. Julie n'est pas mauvaise ; elle a de bons sentiments, que le malheur a nourris. Elle t'aime. Je puis t'assurer, Évariste, qu'elle aspire à une vie laborieuse, exemplaire, et ne songe qu'à se rapprocher des siens. Rien n'empêche que tu la revoies. Elle a épousé Fortuné Chassagne.

— Elle vous a écrit?

— Non.

— Comment avez-vous de ses nouvelles, ma mère?

— Ce n'est pas par une lettre, mon enfant ; c'est...

Il se leva et l'interrompit d'une voix terrible :

— Taisez-vous, ma mère! Ne me dites pas qu'ils sont tous deux rentrés en France... Puisqu'ils doivent périr, que du moins ce ne soit pas par moi. Pour eux, pour vous, pour moi, faites que j'ignore qu'ils sont à Paris... Ne me forcez pas à le savoir ; sans quoi...

— Que veux-tu dire, mon enfant? Tu voudrais, tu oserais?...

— Ma mère, écoutez-moi : si je savais que ma sœur Julie est dans cette chambre... (Et il montra du doigt la porte close.) J'irais tout de suite la dénoncer au Comité de vigilance de la section.

La pauvre mère, blanche comme sa coiffe, laissa tomber son tricot de ses mains tremblantes et soupira, d'une voix plus faible que le plus faible murmure :

— Je ne voulais pas le croire, mais je le vois bien : c'est un monstre...

Aussi pâle qu'elle, l'écume aux lèvres, il s'enfuit en courant chercher auprès d'Élodie l'oubli, le sommeil, l'avant-goût délicieux du néant.

XIX

Pendant que le Père Longuemare et la fille Athénaïs étaient interrogés à la section, Brotteaux fut conduit entre deux gendarmes au Luxembourg, où le portier refusa de le recevoir,

alléguant qu'il n'avait plus de place. Le vieux traitant fut mené ensuite à la Conciergerie et introduit au greffe, pièce assez petite, partagée en deux par une cloison vitrée. Pendant que le greffier inscrivait son nom sur les registres d'écrou, Brotteaux vit à travers les carreaux deux hommes qui, chacun sur un mauvais matelas, gardaient une immobilité de mort et, l'œil fixe, semblaient ne rien voir. Des assiettes, des bouteilles, des restes de pain et de viande couvraient le sol autour d'eux. C'étaient des condamnés à mort qui attendaient la charrette.

Le ci-devant des Ilettes fut conduit dans un cachot où, à la lueur d'une lanterne, il entrevit deux figures étendues, l'une farouche, mutilée, hideuse, l'autre gracieuse et douce. Ces deux prisonniers lui offrirent un peu de leur paille pourrie et pleine de vermine, pour qu'il ne couchât pas sur la terre souillée d'excréments. Brotteaux se laissa choir sur un banc, dans l'ombre puante. Il ne pouvait respirer. Ses yeux se voilèrent; un long bruit, tranquille comme le silence, envahit ses oreilles, il sentit tout son être baigner dans un néant délicieux. Durant une incomparable seconde, tout lui fut harmonie, clarté sereine, parfum, douceur. Puis il cessa d'être.

Quand il revint à lui, sa douleur fut telle qu'il se serait brisé la tête contre le mur s'il en avait eu la force. Il demeura sur son banc, immobile, muet, et pleura, le visage contre la muraille. La première pensée qui s'empara alors de son esprit fut de regretter son évanouissement et, philosophe jusque dans la stupeur du désespoir, il songea qu'il lui avait fallu descendre dans un cul de basse-fosse, en attendant la guillotine, pour éprouver la sensation de volupté la plus vive que ses sens eussent jamais goûtée. Il s'essayait à perdre de nouveau le sentiment, mais sans y réussir, et, peu à peu, au contraire, il sentait l'air infect du cachot apporter à ses poumons, avec la chaleur de la vie, la conscience de son intolérable misère.

Cependant ses deux compagnons tenaient son silence pour une cruelle injure. Brotteaux, qui était sociable, essaya de satisfaire leur curiosité; mais, quand ils apprirent qu'il était ce qu'on appelait « un politique », un de ceux dont le crime léger était de parole ou de pensée, ils n'éprouvèrent pour lui

ni estime ni sympathie. Les faits reprochés à l'un de ces deux prisonniers avait plus de solidité : le plus vieux était un assassin, l'autre avait fabriqué de faux assignats. Ils s'accommodaient tous deux de leur état et y trouvaient même quelques satisfactions. Brotteaux se prit à songer tout à coup qu'au-dessus de sa tête tout était mouvement, bruit, lumière et vie, et que les jolies marchandes du Palais souriaient derrière leur étalage de parfumerie, de mercerie, au passant heureux et libre, et cette idée accrut son désespoir.

La nuit vint, inaperçue dans l'ombre et le silence du cachot, mais lourde pourtant et lugubre. Une jambe étendue sur son banc et le dos contre la muraille, Brotteaux s'assoupit. Et il se vit assis au pied d'un hêtre touffu, où chantaient les oiseaux; le soleil couchant couvrait la rivière de flammes liquides et le bord des nuées était teint de pourpre. La nuit se passa. Une fièvre ardente le dévorait et il buvait avidement, à même sa cruche, une eau qui augmentait son mal...

Le lendemain, le geôlier, qui apporta la soupe, promit à Brotteaux de le mettre à la pistole, moyennant finance, dès qu'il y aurait de la place, ce qui ne tarderait guère. En effet, le surlendemain, il invita le vieux traitant à sortir de son cachot. A chaque marche qu'il montait, Brotteaux sentait rentrer en lui la force et la vie, et quand sur le carreau rouge d'une chambre il vit se dresser un lit de sangle recouvert d'une méchante couverture de laine, il pleura de joie. Le lit doré où se becquetaient des colombes, qu'il avait jadis fait faire pour la plus jolie des danseuses de l'Opéra, ne lui avait pas paru si agréable ni promis de telles délices.

Ce lit de sangle était dans une grande salle, assez propre, qui en contenait dix-sept autres, séparés par de hautes planches. La compagnie qui habitait là, composée d'ex-nobles, de marchands, de banquiers, d'artisans, ne déplut pas au vieux publicain, qui s'accommodait de toutes sortes de personnes. Il fut surpris que ces hommes, privés comme lui de tout plaisir et exposés à périr par la main du bourreau, montrassent de la gaîté et un goût vif pour la plaisanterie. Peu disposé à admirer les hommes, il attribuait la bonne humeur de ses compagnons à la légèreté de leur esprit, qui les empêchait de considérer attentivement leur situation. Et il se confirmait dans cette idée

en observant que les plus intelligents d'entre eux étaient profondément tristes. Il s'aperçut bientôt que, pour la plupart, ils puisaient dans le vin et l'eau-de-vie une gaîté qui prenait à sa source un caractère violent et parfois un peu fou. Ils n'avaient pas tous du courage; mais tous en montraient. Brotteaux n'en était pas surpris : il savait que les hommes avouent volontiers la cruauté, la colère, l'avarice même, mais jamais la lâcheté, parce que cet aveu les mettrait, chez les sauvages et même dans une société polie, en un danger mortel. C'est pourquoi, songeait-il, tous les peuples sont des peuples de héros et toutes les armées ne sont composées que de braves.

Plus encore que le vin et l'eau-de-vie, le bruit des armes et des clés, le grincement des serrures, l'appel des sentinelles, le trépignement des citoyens à la porte du Tribunal enivraient les prisonniers, leur inspiraient la mélancolie, le délire ou la fureur. Il y en avait qui se coupaient la gorge avec un rasoir ou se jetaient par une fenêtre.

Brotteaux était depuis trois jours à la pistole quand il apprit, par le porte-clefs, que le Père Longuemare croupissait sur la paille pourrie, dans la vermine, avec les voleurs et les assassins. Il le fit recevoir à la pistole, dans la chambre qu'il habitait et où un lit était devenu vacant. S'étant engagé à payer pour le religieux, le vieux publicain, qui n'avait pas sur lui un grand trésor, s'ingénia à faire des portraits à un écu l'un. Il se procura, par l'intermédiaire d'un geôlier, de petits cadres noirs pour y mettre de menus travaux en cheveux qu'il exécutait assez adroitement. Et ces ouvrages furent très recherchés dans une réunion d'hommes qui songeaient à laisser des souvenirs.

Le Père Longuemare tenait haut son cœur et son esprit. En attendant d'être traduit devant le Tribunal révolutionnaire, il préparait sa défense. Ne séparant point sa cause de celle de l'Église, il se promettait d'exposer à ses juges les désordres et les scandales causés à l'épouse de Jésus-Christ par la constitution civile du clergé; il entreprenait de peindre la fille aînée de l'Église faisant au pape une guerre sacrilège, le clergé français dépouillé, violenté, odieusement soumis à des laïques; les réguliers, véritable milice du Christ, spoliés et dispersés. Il citait saint Grégoire le Grand et saint Irénée, produisait des

articles nombreux de droit canon et des paragraphes entiers des décrétales.

Toute la journée, il griffonnait sur ses genoux, au pied de son lit, trempant des tronçons de plumes usées jusqu'aux barbes dans l'encre, dans la suie, dans le marc de café et couvrant d'une illisible écriture papiers à chandelle, papiers d'emballage, journaux, gardes de livres, vieilles lettres, vieilles factures, cartes à jouer, et songeant à y employer sa chemise après l'avoir passée à l'amidon. Il entassait feuille sur feuille, et, montrant l'indéchiffable barbouillage, il disait :

— Quand je paraîtrai devant mes juges, je les inonderai de lumière.

Et, un jour, jetant un regard satisfait sur sa défense sans cesse accrue et pensant à ces magistrats qu'il brûlait de confondre, il s'écria :

— Je ne voudrais pas être à leur place !...

Les prisonniers que le sort avait réunis dans ce cachot étaient ou royalistes ou modérés ou même un peu jacobins, car la Révolution commençait à maltraiter ses amis ; ils différaient entre eux d'opinion sur la manière de conduire les affaires de l'État, mais aucun d'eux ne gardait le moindre reste de croyances chrétiennes. Les feuillants, les constitutionnels, les girondins trouvaient, comme Brotteaux, le bon Dieu fort mauvais pour eux-mêmes et excellent pour le peuple. Les jacobins installaient à la place de Jéhovah un dieu jacobin, pour faire descendre de plus haut le jacobinisme sur le monde ; mais, comme ils ne pouvaient concevoir ni les uns ni les autres qu'on fût assez absurde pour croire à aucune religion révélée, voyant que le Père Longuemare ne manquait pas d'esprit, ils le prenaient pour un fourbe. Afin, sans doute, de se préparer au martyre, il confessait sa foi en toute rencontre, et, plus il montrait de sincérité, plus il semblait un imposteur.

En vain Brotteaux se portait garant de la bonne foi du religieux ; Brotteaux passait lui-même pour ne croire qu'une partie de ce qu'il disait. Ses idées étaient trop singulières pour ne pas paraître affectées, et ne contentaient personne entièrement. Il parlait de Jean-Jacques comme d'un plat coquin. Par contre, il mettait Voltaire au rang des hommes divins, sans toutefois l'égaler à l'aimable Helvétius, à Diderot, au baron d'Holbach.

A son sens, le plus grand génie du siècle était Boulanger. Il estimait beaucoup aussi l'astronome Lalande et Dupuis, auteur d'un *Mémoire sur l'origine des constellations*. Les hommes d'esprit de la chambrée faisaient au pauvre barnabite mille plaisanteries dont il ne s'apercevait jamais : sa candeur déjouait tous les pièges.

Pour écarter les soucis qui les rongeaient et échapper aux tourments de l'oisiveté, les prisonniers jouaient aux dames, aux cartes et au trictrac. Il n'était permis d'avoir aucun instrument de musique. Après souper, on chantait, on récitait des vers. *La Pucelle* de Voltaire mettait un peu de gaîté au cœur de ces malheureux, qui ne se lassaient pas d'en entendre les bons endroits. Mais, ne pouvant se distraire de la pensée affreuse plantée au milieu de leur cœur, ils essayaient parfois d'en faire un amusement et, dans la chambre des dix-huit lits, avant de s'endormir, ils jouaient au Tribunal révolutionnaire. Les rôles étaient distribués selon les goûts et les aptitudes. Les uns faisaient les juges et l'accusateur; d'autres, les accusés ou les témoins. Ces procès finissaient invariablement par l'exécution des condamnés, qu'on étendait sur un lit, le cou sous une planche. La scène était transportée ensuite dans les enfers. Les plus agiles de la troupe, enveloppés dans des draps, faisaient des spectres. Et un jeune avocat de Bordeaux, nommé Dubosc, petit, noir, borgne, bossu, bancal, le diable boiteux en personne, venait, tout encorné, tirer le Père Longuemare, par les pieds, hors de son lit, lui annonçant qu'il était condamné aux flammes éternelles et damné sans rémission pour avoir fait du créateur de l'univers un être envieux, sot et méchant, un ennemi de la joie et de l'amour.

— Ah! ah! ah! — criait horriblement ce diable, — tu as enseigné, vieux bonze, que Dieu se plaît à voir ses créatures languir dans la pénitence et s'abstenir de ses dons les plus chers... Imposteur, hypocrite, cafard, assieds-toi sur des clous et mange des coquilles d'œufs pour l'éternité!

Le Père Longuemare se contentait de répondre que, dans ce discours, le philosophe perçait sous le diable et que le moindre démon de l'enfer eût dit moins de sottises, étant un peu frotté de théologie et certes moins ignorant qu'un encyclopédiste.

Mais, quand l'avocat girondin l'appelait capucin, il se fâchait

tout rouge et disait qu'un homme incapable de distinguer un barnabite d'un franciscain ne saurait pas voir une mouche dans du lait.

Le Tribunal révolutionnaire vidait les prisons, que les comités remplissaient sans relâche : en trois mois la chambre des dix-huit fut à moitié renouvelée. Le Père Longuemare perdit son diablotin. L'avocat Dubosc, traduit devant le Tribunal révolutionnaire, fut condamné à mort comme fédéraliste et pour avoir conspiré contre l'unité de la République. Au sortir du tribunal, il repassa, comme tous les autres condamnés. par un corridor qui traversait la prison et donnait sur la chambre qu'il avait animée trois mois de sa gaîté. En faisant ses adieux à ses compagnons, il garda le ton léger et l'air joyeux qui lui étaient habituels.

— Excusez-moi, monsieur, — dit-il au Père Longuemare, — de vous avoir tiré par les pieds dans votre lit. Je n'y reviendrai plus.

Et, se tournant vers le vieux Brotteaux :

— Adieu, je vous précède dans le néant. Je livre volontiers à la nature les éléments qui me composent, en souhaitant qu'elle en fasse, à l'avenir, un meilleur usage, car il faut reconnaître qu'elle m'avait fort mal réussi.

Et il descendit au greffe, laissant Brotteaux affligé et le Père Longuemare tremblant et vert comme la feuille, plus mort que vif de voir l'impie rire au bord de l'abîme.

Quand germinal ramena les jours clairs, Brotteaux, qui était voluptueux, descendit plusieurs fois par jour dans la cour qui donnait sur le quartier des femmes, près de la foutaine où les captives venaient, le matin, laver leur linge. Une grille séparait les deux quartiers : mais les barreaux n'en étaient pas assez rapprochés pour empêcher les mains de se joindre et les bouches de s'unir. Sous la nuit indulgente, des couples s'y pressaient. Alors Brotteaux, discrètement se réfugiait dans l'escalier et, assis sur une marche, tirait de la poche de sa redingote puce son petit Lucrèce, et lisait, à la lueur d'une lanterne, quelques maximes sévèrement consolatrices : « *Sic ubi non erimus*... Quand nous aurons cessé de vivre, rien ne pourra nous

émouvoir, non pas même le ciel, la terre et la mer confondant leurs débris... » Mais, tout en jouissant de sa haute sagesse, Brotteaux enviait au barnabite cette folie qui lui cachait l'univers.

La terreur, de mois en mois, grandissait. Chaque nuit les geôliers ivres, accompagnés de leurs chiens de garde, allaient de cachot en cachot, portant des actes d'accusation, hurlant des noms qu'ils estropiaient, réveillaient les prisonniers et pour vingt victimes désignées en épouvantaient deux cents. Dans ces corridors pleins d'ombres ennemies qui revenaient sans se confondre, — les girondins, la reine, madame Roland, — passaient chaque jour, sans une plainte, vingt, trente, cinquante condamnés, vieillards, femmes, adolescents, et si divers de condition, de caractère, de sentiment, qu'on se demandait s'ils n'avaient pas été tirés au sort.

Et l'on jouait aux cartes, on buvait du vin de Bourgogne, on faisait des projets, on avait des rendez-vous, la nuit, à la grille. La société, presque entièrement renouvelée, était maintenant en grande partie révolutionnaire et patriote. Toutefois la chambre des dix-huit lits était encore le séjour de l'élégance et du bon ton : hors deux détenus qu'on y avait mis, récemment transférés du Luxembourg à la Conciergerie, et qu'on suspectait d'être des « moutons », c'est-à-dire des espions, les citoyens Navette et Bellier, la société n'était composée que d'honnêtes gens qui se témoignaient une confiance réciproque. On y célébrait, la coupe à la main, les victoires de la République. Il s'y rencontrait plusieurs poètes, comme il s'en trouve dans toute réunion d'hommes oisifs. Les plus habiles d'entre eux composaient des odes sur les triomphes de l'armée du Rhin et les récitaient avec emphase. Ils étaient bruyamment applaudis. Brotteaux seul louait mollement les vainqueurs et leurs chantres.

— C'est depuis Homère une étrange manie des poètes, — dit-il un jour, — que de célébrer les militaires. La guerre n'est point un art, et le hasard décide seul du sort des batailles. De deux généraux en présence, tous deux stupides, il faut nécessairement que l'un d'eux soit victorieux. Attendez-vous à ce qu'un jour un de ces porteurs d'épée que vous divinisez vous avale tous comme la grue de la fable avale les grenouilles. C'est

alors qu'il sera vraiment dieu! Car les dieux se connaissent à l'appétit.

Brotteaux n'avait jamais été touché par la gloire des armes. Il ne se réjouissait nullement des triomphes de la République, qu'il avait prévus. Il n'aimait point le nouveau régime qu'affermissait la victoire. Il était mécontent. On l'eût été à moins.

Un matin, on annonça que les commissaires du Comité de sûreté générale feraient des perquisitions chez les détenus, qu'on saisirait assignats, objets d'or et d'argent, couteaux, ciseaux, que de telles recherches avaient été faites au Luxembourg et qu'on avait enlevé lettres, papiers, livres.

Chacun alors s'ingénia à trouver quelque cachette où mettre ce qu'il avait de plus précieux. Le Père Longuemare porta, par brassées, sa défense dans une gouttière. Brotteaux coula son Lucrèce dans les cendres de la cheminée.

Quand les commissaires, ayant au cou des rubans tricolores, vinrent opérer leurs saisies, ils ne trouvèrent guère que ce qu'on avait jugé convenable de leur laisser. Après leur départ, le Père Longuemare courut à sa gouttière et recueillit de sa défense ce que le vent en avait laissé. Brotteaux retira de la cheminée son Lucrèce tout noir de suie.

« Jouissons de l'heure présente, — songea-t-il, — car j'augure à certains signes que le temps nous est désormais étroitement mesuré... »

Par une douce nuit de prairial, tandis qu'au-dessus du préau la lune montrait dans le ciel pâli ses deux cornes d'argent, Brotteaux qui, à sa coutume, lisait Lucrèce sur un degré de l'escalier de pierre, entendit une voix l'appeler, une voix de femme, une voix délicieuse, qu'il ne reconnaissait pas. Il descendit dans la cour et vit derrière la grille une forme qu'il ne reconnaissait pas plus que la voix et qui lui rappelait, par ses contours indistincts et charmants, toutes les femmes qu'il avait aimées. Le ciel la baignait d'azur et d'argent. Brotteaux reconnut soudain la jolie comédienne de la rue Feydeau, Rose Thévenin.

— Vous ici, mon enfant! Je suis désespéré de la joie de vous y voir. Depuis quand et pourquoi êtes-vous ici?

— Depuis hier.

Et elle ajouta très bas :

— J'ai été dénoncée comme royaliste. On m'accuse d'avoir conspiré pour délivrer la reine. Comme je vous savais ici, j'ai tout de suite cherché à vous voir. Écoutez-moi, mon ami... car vous voulez bien que je vous donne ce nom?... Je connais des gens en place; j'ai, je le sais, des sympathies jusque dans le Comité de salut public. Je ferai agir mes amis : ils me délivreront, et je vous délivrerai à mon tour.

Mais Brotteaux, d'une voix qui se fit pressante :

— Par tout ce que vous avez de cher, mon enfant, n'en faites rien! N'écrivez pas, ne sollicitez pas; ne demandez rien à personne, je vous en conjure, faites-vous oublier.

Comme elle ne semblait pas pénétrée de ce qu'il disait, il se fit plus suppliant encore :

— Gardez le silence, Rose, faites-vous oublier : là est le salut. Tout ce que vos amis tenteraient ne ferait que hâter votre perte. Gagnez du temps. Il en faut peu, très peu, j'espère, pour vous sauver... Surtout n'essayez pas d'émouvoir les juges, les jurés, un Gamelin. Ce ne sont pas des hommes, ce sont des choses : on ne s'explique pas avec les choses. Faites-vous oublier. Si vous suivez mon conseil, mon amie, je mourrai heureux de vous avoir sauvé la vie.

Elle répondit :

— Je vous obéirai... Ne parlez pas de mourir.

Il haussa les épaules :

— Ma vie est finie, mon enfant. Vivez et soyez heureuse.

Elle lui prit les mains et les mit sur son sein :

— Écoutez-moi, mon ami... Je ne vous ai vu qu'un jour et pourtant vous ne m'êtes point indifférent. Et si ce que je vais vous dire peut vous rattacher à la vie, croyez-le : je serai pour vous... tout ce que vous voudrez que je sois.

Et ils se donnèrent un baiser sur la bouche à travers la grille.

ANATOLE FRANCE

(La fin au prochain numéro.)

LA FAMILLE IMPÉRIALE
A SAINT-CLOUD ET A BIARRITZ[1]

(1856-1867)

IX

5-12 septembre 1856.

A tout seigneur tout honneur. Je veux, ma chère Octavie, commencer une série de portraits par celui de l'Empereur. Ce n'est pas une petite affaire de peindre un homme tel que Napoléon III...

. . . .

L'Empereur est de petite taille : il a la figure forte et longue, les épaules larges et assez tombantes, le tronc fort, les membres inférieurs très courts. Cette disproportion, sensible surtout quand Sa Majesté est debout, est augmentée par cette longue barbiche que tout le monde connaît et qui allonge encore le visage. En général l'Empereur marche lentement, les pieds en dehors, le corps incliné sur le côté gauche, plus rarement sur le côté droit. Lorsqu'il veut marcher vite ou courir, il fait de grands mouvements de bras et d'épaules comme pour venir en aide à ses petites jambes. Lorsqu'il se tient debout, sa tête n'est presque jamais droite sur ses épaules. Elle est inclinée soit à droite, soit à gauche, en sorte qu'il regarde toujours un peu de côté.

1. Voir la *Revue* du 15 décembre 1911.

Son front est haut, large, découvert aux tempes, bien développé. Ses yeux petits, d'un bleu clair, un peu voilés ont une expression habituelle de sourire ou de bonté. D'autres fois mais plus rarement, ils ont quelque chose de terne, d'atone assez singulier. Son nez fort et saillant a des narines épaisses, larges, sensuelles et facilement mobiles. Les attaches supérieures du cou sont grosses et fortes, en arrière de la mâchoire. Il en résulte un effet peu gracieux qui n'est pas reproduit sur nos pièces de monnaie. Cet effet consiste en ceci : que la partie postérieure de sa tète est beaucoup plus grosse par en bas que par en haut, et, comme sur cette dernière partie les cheveux sont peu fournis, le haut de la tête paraît aplati et le crâne peu développé en ce point. Tout cela ne fait pas, je l'avoue, un portrait flatteur. Mais cet ensemble de la tête et du corps, dans lequel il y a évidemment quelque chose de disproportionné, est tel cependant qu'il attire et attache. En est-il ainsi à cause des contrastes singuliers que j'ai incomplètement dépeints, ou parce que la vue de l'homme rappelle les services si réels qu'il a rendus à la France, et les grandes choses qu'il a faites? Je ne sais. Cependant il faut bien admettre que par lui-même il plaît et attire; car ce que je puis affirmer, c'est qu'ici l'expression habituelle de sa figure est le sourire, la bienveillance, la bonté, la douceur, souvent la gaieté la plus franche, quelquefois la moquerie malicieuse et douce surtout vis-à-vis de l'Impératrice. Il est ainsi avec toutes les personnes de la maison, qui en public ont rarement avec lui des conversations sérieuses ou importantes. Mais dès qu'il se rencontre dans le salon des hommes qui peuvent causer avec lui des intérêts du petit pays que nous habitons ou de toute autre localité, sa figure devient sérieuse et vivement interrogative; il écoute ce qu'on dit, même certaines opinions bien mal fondées, avec attention et une merveilleuse patience et il paraît le retenir; il fait alors parler beaucoup et parle sobrement; cependant il donne facilement des explications, fait des objections, et se met au courant des choses. Dans toutes les excursions que nous faisons, il s'informe des besoins de la localité et de ce qu'on pourrait faire pour le bien du pays.

Ici il s'occupe beaucoup à faire pousser quelque chose sur les montagnes de sable qu'il a achetées sous prétexte d'en faire

un parc. Il dépense bien de l'argent à planter des pins et des tamaris, à les protéger contre le sable et le vent de la mer, à consolider le terrain sablonneux dans lequel le premier orage creuse des gros ravins, à planter du gazon qui ne veut pas venir. L'avenir nous dira quelle sera la réussite. Mais j'en conclus que l'Empereur se plaît aux choses difficiles; il veut vaincre la difficulté.

L'Empereur travaille tous les jours avec son secrétaire avant et après le déjeuner. De quoi s'occupe-t-il? Je ne sais. Mais il est probable qu'il ne perd pas de vue la direction des affaires. Ainsi hier il nous montrait le plan d'un terrain inculte qu'il venait de faire acheter pour l'établissement d'un camp permanent. Et aussi il me faisait écrire sous sa dictée, (le hasard faisait qu'il n'avait alors sous la main personne qui pût lui rendre ce service) deux dépêches l'une au ministre de l'Intérieur en réponse à des affaires d'administration, l'autre au ministre des Travaux publics pour lui demander un état des logements vacants à Paris.

Je disais tout à l'heure que l'Empereur est un peu moqueur et même taquin. Il nous en donna un petit échantillon l'autre soir à dîner. L'Impératrice causait avec un Espagnol et parlait d'arbres qui avaient été plantés lors de sa naissance. Ils doivent être grands maintenant, disait-elle. « Certainement, interrompit l'Empereur, ils ont trente-six ans. — Insolent! » répartit en riant l'Impératrice qui n'a pas cet âge à beaucoup près.

Le jour même après dîner on parlait combats de taureaux. En qualité d'Espagnole, Sa Majesté a un goût forcené pour ce genre de spectacle. Elle en parlait avec une animation qui donnait beaucoup de poésie à sa figure. Elle citait les noms des fameux toreros qui faisaient l'admiration des Madrilènes. A ce propos, on lui cita les noms de ceux qui doivent venir pour les courses prochaines à Bayonne. « Mais je ne les connais pas, disait-elle; je n'en ai jamais entendu parler: ils n'étaient pas de mon temps, où étaient-ils donc lorsque j'étais en Espagne? » — Ils étaient en nourrice, répond l'Empereur avec le plus grand sang-froid. L'Impératrice se tourne vers lui, ne comprenant qu'à moitié; puis tout d'un coup : « Quelle insolence! » s'écrie-t-elle d'un ton sérieux, mais si comique, que nous partons tous d'un éclat de rire.

L'Empereur aime beaucoup sa femme : il la couve quelquefois de regards dont l'expression ne trompe pas. On a dit et on répète chaque jour qu'il ne lui est pas fidèle. Je n'ai aucune donnée pour nier ou affirmer la chose. Je sais bien reconnaître sur la figure de l'Empereur quelques-uns des indices des besoins charnels. Je sais bien distinguer par la manière dont il touche sa femme quand c'est la chair qui parle plutôt que le cœur; mais en somme je ne me trompe pas en affirmant qu'il éprouve pour elle une affection réelle, une de ces affections de cœur, comme nous l'entendons, ma chère Octavie.

L'Empereur est doux et bon; si, dans l'occasion, il sait parfaitement tenir les gens à distance, il sait aussi se les attacher par une foule de petites prévenances insignifiantes en elles-mêmes, mais qui prennent un grand prix venant d'une telle personne. Ainsi, l'autre jour, comme je le racontais à Sophie, l'Impératrice étant au bain me fit demander: j'étais absent depuis plusieurs heures, la crainte d'avoir fait attendre Sa Majesté me donnait des ailes et je courais sautant à travers les obstacles pour arriver plus vite. L'Empereur, qui était sur la terrasse, voyait de loin la peine que je me donnais pour abréger le temps et la distance; il se mit à crier à tue-tête : « Ne courez pas si vite. » Et comme je ne l'entendais qu'à moitié, il répéta, en criant : « Ne courez pas si vite, il n'y a rien de pressé », et cela pour m'éviter de faire au galop une cinquantaine de pas. Un autre jour, je tournais un coin du château, me préparant à allumer un cigare, lorsque je me rencontrai nez à nez avec l'Empereur. Je me découvris en mettant le cigare de côté. Nous causâmes un instant; puis l'Empereur voyant que je cachais mon cigare me dit que je pouvais fumer, me tendit sa cigarette et la tint à ma portée pendant que j'allumais mon cigare. Notre vie est pleine de ces petites attentions qui rendent l'intimité agréable et attachent à l'homme.

Il y a souvent bal à la villa Eugénie. Alors on fait un peu plus de cérémonie, et Leurs Majestés ne dansent pas, sauf peut-être tout à fait à la fin; mais je ne suis jamais resté jusque-là. Cependant l'Impératrice aime assez la danse et il nous arrive quelquefois de réparer ce manque de mouvement dû à l'étiquette des grands jours, en sautillant entre nous après

déjeuner ou après dîner. C'est le général Ney qui tient le piano sur lequel il a un joli talent. On danse le quadrille, la boulangère, le carillon de Dunkerque qui fait les délices de l'Impératrice. Je n'oublierai pas la première fois que je vis danser l'Empereur, faisant très bien ses pas, sautant, dansant, gesticulant, batifolant, et, comme un jeune homme, faisant de véritables farces. Il était curieux de voir l'entrain, la jovialité de cet homme qui tient dans ses mains puissantes le sort de la France et d'une partie de l'Europe. Ce même soir on chanta : et l'Empereur nous dit dans un solo la chanson de : « Dis-moi, soldat, t'en souviens-tu? » Il nous la chanta en français et en allemand. Il chante à peine moins mal que moi, et il sait sa valeur à cet égard. Il était, je t'assure, fort amusant.

D'autres fois, on lit le soir, absolument comme nous pouvons le faire chez nous. L'Empereur lit tout haut pour toute la société, et parfois c'est le livre le plus ennuyeux, le plus mal écrit qu'on puisse imaginer. C'est un supplice pour tous. On bâille, on dort, on s'ennuie sans le cacher. L'Empereur apprécie le livre à sa valeur; il est un peu taquin et n'en persévère pas moins; il est impitoyable, il lit toujours, entremêlant à ce qu'il lit des bêtises et des coq-à-l'âne, prenant des intonations ridicules ou déclamant à faux; en somme lisant assez mal, mangeant une partie des mots; puis il passe le livre à un autre, qui en lisant passe régulièrement une ligne sur trois, de sorte que la lecture n'a ni queue ni tête; personne ne s'en doute; pendant ce temps l'Impératrice brode, tricote, bâille et — le sommeil arrivant de force — nous salue et va se coucher.

L'Empereur n'est pas artiste... Il ne se connaît pas en peinture et ne l'aime guère. Il vante, en fait de peinture, Horace Vernet, Meissonier, et Rosa Bonheur. Il n'apprécie aucun autre. Il déteste surtout Decamps que nous admirons tant. « Il y a, dit-il, des beautés de convention et des beautés naturelles : je n'aime pas les beautés de convention! » cela n'est guère artiste, mais il faut bien convenir que dans ce sentiment, il y a quelque chose de vrai. L'autre soir on parlait d'un tableau de chasse qui est, je crois, au Louvre. « Ah! oui, dit-il, je sais ce que c'est, c'est un tableau dans lequel on ne voit que des queues de chiens et des cors de chasse; et on ne

distingue pas les uns des autres parce qu'ils sont tous en trompette! »...

N'oublie pas que ce que je t'ai dit ne représente pas l'homme tout entier. L'Empereur est venu ici se reposer. Il vit avec quelques familiers intimes, en dehors de toute étiquette. Il se promène sur la plage, bras dessus, bras dessous, avec sa femme, comme un simple bourgeois. Ici donc il n'y a presque rien de l'Empereur; rien que des bienfaits, qu'il répand, que la curiosité et le respect affectueux peint sur le visage de la plupart des personnes qui se trouvent sur son passage. Car il est évident qu'ici et à Bayonne il est extrêmement aimé. Cela repose un peu mon esprit, surtout quand je me rappelle les infamies, et les faussetés que j'ai entendu débiter dans tant de salons de Paris.

X

22-26 septembre 1856.

... L'un des traits dominants de la physionomie de l'Empereur est le calme uni à la bienveillance. Il possède à un haut degré cette précieuse faculté d'être complètement maître de lui. Dans notre intimité, il s'abandonne, il est vrai, quelquefois à un rire qui va jusqu'aux larmes, souvent à propos de plaisanteries qu'il fait lui-même et qui ne sont pas toujours assaisonnées du sel le plus fin; d'autres fois il est distrait, rêveur, préoccupé, ou bien lorsqu'on lui dit quelques-unes de ces choses de la vie usuelle, ou de ces connaissances superficielles qui ne lui sont pas familières et que nous acquérons en lisant, par exemple, le *Magasin pittoresque*, ses yeux et toute sa figure prennent alors une expression des plus senties, mêlée d'étonnement et d'interrogation; mais en général il est froid, sérieux, tranquille, *compos mentis*, comme on dit dans un latin que je ne sais pas traduire exactement. Il ne pérore pas, il ne discute pas, il n'élève pas la voix, il ne s'anime pas, il ne s'émeut pas.

Telle n'est pas la physionomie de l'Impératrice, dont les traits fins et mobiles reflètent les sentiments avec autant de vivacité que de rapidité. En un instant la joie, la colère, l'animation, le plaisir, le désir, l'entrain, la vie active se

peignent sur cette jolie et délicieuse figure. C'est un enfant qui s'abandonne à toutes les impressions du moment et qui les laisse lire sur ses traits et dans toute l'habitude de sa personne.

L'Impératrice n'est plus très jeune et cependant elle paraît en tout remarquablement jeune et jolie. Aucun de ses portraits ne donne une idée exacte de ce qu'elle est. Elle est plus jolie, plus belle, plus gracieuse, plus vivante qu'aucun de ceux que j'ai vus. Dans toutes les parties de son corps elle est d'une remarquable pureté et délicatesse de construction. Quel que soit le costume qu'elle porte, quelque position qu'elle prenne, quel que soit le sentiment qui l'anime, je ne trouve qu'à admirer et il me faut un effort pour arracher mes yeux à la contemplation de cette charmante personne. Son profil est pur et fin. On a beaucoup exagéré la disproportion qui existe entre son nez et la partie inférieure de son visage. Elle est à peine sensible.

L'ovale de sa figure, un peu long, régulier quoique assez étranglé au niveau des tempes, est très caractéristique. Ses sourcils très fins, bien dessinés, tombent un peu en dehors.

Ses yeux bleus, suffisamment grands, sont un peu rapprochés de la racine du nez. Sa bouche est gracieuse et pas mal faite. Le seul défaut qu'elle présente — et encore est-il à peine marqué — est par moments un renversement léger de la lèvre supérieure dont la face interne se fait un peu voir en avant des deux côtés de la ligne moyenne.

Ses épaules larges et bien faites tombent avec grâce; sa poitrine, qu'elle montre un peu trop et trop souvent, est délicieusement placée et modelée. Son teint est en général un peu pâle. Mais lorsque. sous l'influence d'une émotion sa peau douce, fine et blanche se colore, les teintes dont se couvrent sa poitrine, son cou et sa figure sont si délicates, si délicieuses, si bien placées qu'il est impossible de n'en être pas ému.

Ses bras sont bien faits et assez gras, l'attache du poignet est d'une finesse remarquable. Sa main est charmante, et vaut la tienne, chère femme, c'est le plus bel éloge que j'en puisse faire. Sa taille est bien prise et son pied mince et long paraît toujours à l'aise, dans son étroite chaussure. La cheville est aussi fine que le poignet; et la jambe, que laisse trop voir la

cage, est bien faite quoiqu'un peu grêle. C'est en tout une femme de race et dont le type est à la fois charmant et distingué.

L'ensemble de sa personne convient très bien à son rôle de souveraine. Non pas qu'elle possède cette majesté grave, imposante, sérieuse qu'on est un peu habitué à supposer dans les grandes figures historiques, telle qu'Élisabeth d'Angleterre; c'est une Majesté toute gracieuse et réellement féminine.

Je l'ai vue dans toute espèce de costume; dans le costume simple et laid du bain; dans son cabinet de toilette lorsque sa femme de chambre déroulait et peignait ses beaux et longs cheveux d'un blond foncé avec nuances dorées par places; je l'ai vue en toilette du matin et du soir, en costume de ville et en costume de bal, — partout et toujours, je l'ai admirée. Mais certainement la toilette et le chapeau de ville lui vont moins bien que tout autre costume.

Elle en change d'ailleurs souvent. Depuis que nous sommes ici, je ne crois pas lui avoir vu plus de deux fois la même robe, encore n'y en a-t-il pas eu beaucoup qui aient eu cet honneur, d'être portées deux fois. L'ampleur de ces robes est quelque chose de fabuleux. Cela dépasse toute idée que tu puisses t'en faire d'après ce que tu as vu dans Paris. Toute cette étoffe est soutenue par une espèce de carcasse en fer très flexible. L'Impératrice tient beaucoup à cette cage qui nous paraîtrait très disgracieuse et incommode. Elle y tient malgré les quolibets de l'Empereur auquel elle répond simplement qu'elle ne sait pas comment elle a pu faire pour vivre tant d'années sans cage. Je ne trouve que deux excuses à cette toilette. L'une est que les femmes ont en marchant les jambes libres, et ne sont pas embarrassées dans des jupes qui appuyant sur les jambes et les cuisses gênent leurs mouvements. L'autre excuse est dans l'espèce de rapport et d'harmonie qui s'établit entre l'ampleur de la femme et la grandeur des appartements dans lesquels elle vit. Dans nos petites chambres, pour passer à travers nos portes étroites, dans nos rues et sur nos trottoirs, la chose est aussi ridicule qu'incommode. Mais, dans ces grands et vastes salons, une femme mince, étriquée, serait perdue et n'aurait aucun relief. Ici une dizaine de femmes meublent admirablement le salon, et sont en harmonie avec l'ampleur de l'espace, avec la dimension des sièges, avec la hauteur et la

largeur des portes. Je ne connaissais pas du tout cet effet que je comprends maintenant et qui m'explique pourquoi ce goût, faux en lui-même, a cependant quelque chose de juste dans l'application. Une idée pareille, que je suppose sentie plutôt que raisonnée, a dû inspirer les paniers de nos arrière-grand'-mères. Sa coiffure est bien autrement gracieuse, et lui sied à merveille. Elle est telle que tu l'as vue sur les portraits de Sa Majesté, découvrant complètement le front, les tempes, les oreilles qui cependant ne sont pas parfaitement dessinées.

J'admire beaucoup cette coiffure dont le fond est toujours le même et qui ne varie que par l'addition de quelques fleurs en arrière, ou d'une couronne de fleurs qui, portée en avant, élève son front et lui donne plus de majesté.

En relisant ce que je viens d'écrire je ne trouve pas grand'-chose à changer à mes appréciations. Peut-être faut-il ajouter que sa taille, vue par derrière, et lorsqu'elle porte une robe montante et plaquée, est trop longue et laisse quelque chose à désirer. Il est vrai que du col à la ceinture, elle ne porte aucune de ces additions que bien des femmes mettent en avant, en arrière, ou sur les côtés, pour dissimuler des platitudes, des saillies ou des creux disgracieux. Elle se montre telle qu'elle est.

Lorsqu'elle est fatiguée ou un peu souffrante, elle perd quelque chose de sa fraîcheur, et alors on voit mieux son âge réel. Mais le soir elle est éblouissante de jeunesse et de beauté. Elle n'a aucun besoin de choisir les femmes qu'elle invite pour les dominer en ce sens. Depuis que nous sommes à Biarritz, il y a eu bal, presque toujours deux fois par semaine. Je ne crois pas avoir jamais vu une réunion aussi nombreuse de femmes aussi jeunes et aussi jolies. Mais je n'ai pas de comparaison à établir entre aucune d'elles et l'Impératrice. Elle domine au milieu de ces dames comme la plus belle fleur au milieu d'un joli parterre. Mon admiration à cet égard est bien désintéressée; car aujourd'hui, je suis convaincu que je ne lui plais guère, nos esprits et nos opinions ne suivant pas du tout la même voie.

L'un des moments où l'Impératrice est le plus à son avantage, et où elle enlève forcément tous les cœurs, est celui où

elle entre dans le salon garni de monde. Elle a alors un air de douceur, de modestie et même de timidité qui est ravissant; puis lorsqu'elle parle à chacun, elle prend une telle expression de bienveillance et de bonté, elle sait si bien dire à chacun ce qui lui convient, elle a des expressions d'yeux si bonnes, si affables, qu'il est impossible de ne pas l'aimer.

Dans l'intimité, ses manières sont beaucoup plus libres, elle parle beaucoup, tient en général le dé de la conversation, interroge très souvent et très rapidement. Elle émet des opinions très absolues, soutient la discussion avec vigueur, énergie, animation, et non sans esprit. Elle est remplie de préjugés, quelquefois risibles, qu'elle soutient avec aplomb et opiniâtreté. Mais le plus souvent ses opinions sont fondées sur un sentiment de bonté qu'elle possède à un haut degré. Elle est passionnée, mais foncièrement bonne et honnête. Ses idées en général absolues sont loin d'être toujours justes ou fondées sur une instruction suffisante. Mais si elle se trompe, c'est sans qu'il y ait ou qu'il paraisse exister chez elle le moindre mauvais sentiment. En somme je l'entends habituellement soutenir la cause du bien, du bon, de la douceur, de la clémence sans tenir grand compte de la légalité ni de l'utilité: c'est l'appréciation d'un bon sentiment plutôt que de la raison. En cela elle ne faillit pas à son rôle de femme.

Sa bonté se montre non pas seulement par les bienfaits qu'elle répand et qui lui sont imposés par sa position; mais aussi par sa manière de les répandre. Dans ses promenades elle recueille souvent des enfants malades ou chétifs, les amène au château, me fait donner mon avis, et renvoie toujours avec une bonne gratification. Le fait en lui-même peut n'être que politique; mais dans la manière de parler aux enfants, de les toucher, de les prendre, il est facile de voir qu'elle les aime, et que c'est son cœur qui parle. Ce bon sentiment n'est ombré que par l'orgueil et la satisfaction bien légitimes d'ailleurs qu'elle éprouve à comparer ces pauvres êtres chétifs avec son gros et vigoureux garçon. Autre détail très intime, mais que tu comprendras, chère amie, l'Impératrice ne peut pas souffrir qu'on fasse du mal à la plus petite bête, ni qu'on la tue inutilement. Bien souvent j'ai vu les personnes du château, s'apprêter à écraser quelque insecte qui se trouvait inconsidé-

rement dans le salon. Il a toujours fallu le prendre délicatement et le porter à une place convenable pour lui.

Cela, me diras-tu, est en contradiction avec le goût de Sa Majesté pour les courses de taureaux ; c'est vrai. Mais il y a là un autre point de vue du caractère de Sa Majesté que je veux te faire connaître.

Il n'y a rien d'artistique dans l'esprit de l'Impératrice. Elle connaît la musique, mais ne l'aime pas et ne s'y plaît aucunement. Elle sait un peu je crois le dessin, mais elle paraît ne pas comprendre grand'chose à la peinture et aux beaux-arts. Elle ne les goûte pas, ne les sent pas, ne les apprécie pas ou les apprécie mal. Il faut cependant un moyen de satisfaire à cette activité, à cette sève débordante qui l'anime. Car c'est elle, en vérité, qui fait l'animation et l'entrain du château. Sans elle on y périrait d'ennui.

Cela t'expliquera la soif ardente de plaisirs qu'elle possède, et si tu y joins une horreur de toute douleur physique ou morale, tu auras un nouveau point de vue de son caractère. Rien ne lui coûte pour satisfaire cette soif de plaisirs, et pour lui éviter ce qui lui est désagréable. Cela cependant est trop absolu : je l'ai vu lutter contre ce sentiment par pur esprit de bienveillance et pour ne pas causer du chagrin à des personnes qui lui déplaisaient. Mais aussi il lui arrive de se laisser emporter par ce double sentiment et alors elle peut devenir injuste et oublier la bonté, et l'humanité qui sont dans son caractère. En voici un exemple excusable cependant jusqu'à un certain point. Je l'ai entendu jeter feu et flammes contre un homme qui avait eu l'idée de donner une maison à Biarritz pour le traitement des enfants scrofuleux et pauvres.

« Peut-on avoir une idée pareille, disait-elle, ce séra un repoussoir pour mon pauvre Biarritz, qui donc voudra venir à B... si l'on y rencontre à chaque pas ces malades défigurés ou boiteux. » Moi-même j'ai été vigoureusement rembarré pour avoir eu l'audace de dire que l'établissement des baraques pour bains était incommode, et malsain ; et qu'on devrait l'améliorer. Il ne s'agit pas pour elle que Biarritz soit un endroit salutaire et très utile où les malades viennent chercher la santé ; c'est un endroit où une certaine société doit venir s'installer pour tenir compagnie aux gens du château, pour partager ses

plaisirs et y contribuer; toute autre chose, même la concurrence du plaisir en dehors du château, lui déplaît. Elle a l'égoïsme du plaisir, comme elle a l'horreur de la douleur.

A propos de plaisirs, je m'interromps un instant pour te raconter quelques scènes auxquelles j'ai assisté hier soir, 25 septembre, après un dîner auquel avaient été conviées quelques personnes, dernier reste de la société de Biarritz: c'était un dîner d'intimes ou à peu près. Ne sachant que faire de sa soirée, on imagina de jouer aux petits jeux pendant que l'Empereur était allé travailler avec l'envoyé de Prusse. On fit un vaste rond des personnes présentes; chacun mit les mains sur une ficelle qui faisait le tour de la société; et deux personnes placées au centre s'étudiaient à donner une claque sur les mains qui tenaient la ficelle. Les mains devaient tâcher d'éviter la claque par des mouvements rapides sans toutefois abandonner la dite ficelle. Comme tu peux le penser les claques pleuvaient. Sa Majesté les donnait et les recevait bien appliquées avec des rires et des cris de véritable pensionnaire en vacances. Quand on eut donné et reçu un nombre suffisant de claques, on commença un autre jeu. Les dames réunies dans l'un des salons, s'armèrent chacune d'une serviette pliée en cravate, dont les deux bouts étaient réunis dans la main, et qui formait ainsi une espèce de trique permettant de frapper assez fortement. Chaque dame choisissait un homme. Le choix fait à l'insu des messieurs, chacun d'eux entrait à son tour et allait saluer une dame. S'il avait le bonheur de saluer celle qui l'avait choisi, il restait dans la compagnie des dames. Mais s'il tombait mal, toutes immédiatement se jetaient sur lui, l'accablant de coups de serviettes jusqu'à ce qu'il eût quitté le grand salon. J'ai vu ainsi l'Empereur poursuivi par les dames, sautant par-dessus les chaises, les tables, les fauteuils, les canapés; j'ai vu le comte de Hatzfeld assailli des coups les mieux appliqués; j'ai vu le ministre des Travaux Publics se sauver sous les coups qui pleuvaient sur son dos; et moi-même j'en ai reçu ma bonne part. Tu ne saurais t'imaginer l'entrain que montre l'Impératrice dans ces jeux, qui ont facilement dégénéré en mêlée confuse, et en une sorte de lutte dans laquelle les hommes toujours frappés s'efforçaient de désarmer les dames. L'Impératrice était comme une pensionnaire

échappée, frappant à droite, à gauche, luttant, courant, criant, gesticulant et n'ayant pas le moins du monde la majesté d'une Impératrice.

Tu peux comprendre qu'avec des goûts et des jeux pareils, Sa Majesté perd quelquefois ce cachet de distinction si parfaite qui la caractérise dans la vie ordinaire et surtout dans les moments d'apparat et de cérémonie.

En général, tant que l'Empereur est présent, elle se tient et conserve son rang et sa dignité. Mais lorsqu'il est absent, il lui arrive quelquefois de se laisser aller à des poses, à des manières, à des expressions qui ne sont pas suffisamment d'une grande dame. N'exagérons pas cependant. Il n'y a là rien de sérieux, ce sont de simples nuances. Et puis il y a une excuse très réelle à cet écart léger. Elle n'est pas Française. Son éducation, et le genre de vie qu'elle a mené me paraissent avoir été d'accord avec son caractère pour lui donner certaines manières d'être dont elle ne comprend pas la valeur au point de vue français. En voici la preuve : lorsqu'elle a prononcé quelqu'un de ces mots, ou émis quelqu'une de ces idées qui paraissent étonner les personnes de son entourage, elle s'arrête, rougit adorablement en disant : « Ai-je donc fait quelque chose de mauvais? » — Autre preuve : l'une de ses parentes que j'ai vue souvent ici est bien autrement libre et singulière qu'elle, elle commet des excentricités de liberté qui font rire tout le monde et qui pourraient faire germer des idées singulières et pleines de fatuité dans la tête d'un parisien. « Que voulez-vous? » nous dit l'Impératrice, « elle a été élevé comme cela, elle ne sait pas que ses manières ne sont pas convenables : mais cette liberté de manières cache un fond de vertu sévère, et jamais rien n'a pu être dit contre sa conduite. » L'Impératrice, qui est bien loin d'avoir ces mêmes apparences, ne voit pas qu'elle en tient quelque peu et là est son excuse. Là aussi est l'origine et l'explication de tous ces bruits qu'on a fait courir sur son compte et qui n'ont pas plus de vérité que les calomnies qu'on répand à propos de l'Empereur.

Son éducation explique aussi la passion de l'Impératrice pour les courses de taureaux. « Comment ne les aimerais-je pas, dit-elle, lorsque depuis ma tendre enfance j'y ai assisté une fois par semaine? » Elle connaît tous les détails de cette lutte

du courage, de l'intelligence et de l'adresse, contre la vigueur, la férocité et même l'intelligence du taureau. Elle sait distinguer les qualités, les défauts de l'animal, sa manière d'attaquer et le genre de défense que l'on doit adopter. Elle connaît la valeur de l'attaque et de la parade, et... je ne puis pas dissimuler qu'il y ait là un grand intérêt auquel je me suis laissé aller, et qui pour ainsi dire, empêche la vue du sang et cache la cruauté du spectacle. Je m'arrête parce que je sais que tout cela te fait horreur. Cela est convenable venant de toi; mais tu peux comprendre par ce que je viens d'écrire que l'Impératrice est excusable d'avoir conservé jusqu'à présent ce goût qu'elle perdra, je suppose, après un plus long séjour en France et une plus grande habitude de nos mœurs. Ce spectacle en effet ne saurait être popularisé chez nous; non pas seulement parce que nos goûts et nos mœurs s'y opposent, mais parce qu'il est impossible d'élever dans nos climats l'espèce de taureaux propre à ce genre de combat. Les eaux, les pâturages, le climat, le soleil de la France amoindrissent, tuent même les taureaux d'Espagne.

Tu as pu juger dans le cours de cette lettre, et des précédentes, quels sont les rapports apparents de Leurs Majestés entre elles. L'Empereur aime l'Impératrice, il la couve de regards pleins de tendresses et de caresses, il est faible pour elle et cependant il la domine. Je dirai volontiers qu'elle est pour lui un enfant bien aimé, gâté, auquel il laisse beaucoup de liberté, pour lequel il fait des folies, mais que cependant il retient assez fermement dès qu'il s'agit de choses sérieuses.

Tous deux aiment beaucoup leur fils : cela n'a rien d'étonnant. Mais ils sont tous deux parfaitement ignorants de ce qui convient à un jeune enfant. C'est assez naturel; c'est leur premier-né, et ils ne se sont jamais occupés de ce genre de choses. Les femmes espagnoles n'ont pas en général l'idée de ce qu'est l'éducation d'un enfant à la mamelle. L'Empereur a toujours peur; il tremble toujours, pour ceci, pour cela, pour une niaiserie. L'Impératrice n'a jamais peur, elle va de l'avant, elle veut habituer l'enfant à toutes sortes de choses; et puis pour la plus petite billevesée, elle tombe à plat et perd la tête. Tout cela ne constitue pas une bonne condition pour la conduite des choses qui sont encore entravées par d'autres circon-

stances accessoires. Heureusement que le Prince est entre les mains d'une bonne anglaise, qui connaît admirablement son affaire et qui a su conquérir une grande influence. A part un certain nombre de préjugés que je ne pourrai jamais détruire, mais qui sont presque tous sans importance réelle, je n'ai rien à changer à ce que fait cette femme.

Tu me demanderas en effet quel est ici mon rôle, et quelle est ma position. Jusqu'à présent, le Prince est si bien portant que je n'ai rien eu à faire de sérieux. Mais dans l'occasion mon rôle sera difficile, désagréable et pénible. Les tiraillements en tous sens seront nombreux, et j'en suis quelquefois au regret de me trouver chargé de cette affaire. J'ai appris bien des choses et j'ai vieilli en un mois. La cour est un assez singulier pays qui ne me plaît guère, je ne peux, ni ne veux dire pourquoi. Ensuite, je pense, de mon côté, ne pas plaire à l'Impératrice, et ne suis pas certain d'avoir plu à l'Empereur. Ni l'un, ni l'autre, n'ont confiance dans la médecine ni dans les médecins, et ils poussent cette défiance jusqu'à l'injustice. L'Impératrice ne se gêne pas pour dire qu'ils sont tous des paresseux, et des ignorants qui ne travaillent jamais, qu'ils veulent guérir des maladies et empêcher de mourir; ce qui est impossible puisque l'heure a sonné, et qui ne s'occupent pas de soulager la souffrance. Quand je m'insurge contre des idées si ridicules, elle me coupe la parole et veut avoir raison. L'Empereur, qui croit au magnétisme et qui se livre volontiers aux charlatans, ne nous croit guère plus instruits. Comment faire la médecine avec avantage dans un tel milieu? Certes je remplirai mon devoir avec conscience ; mais si jamais je guéris une maladie, je n'en aurai pas le mérite; ce sera parce que l'heure n'avait pas sonné: que sera-ce si la maladie ne guérit pas ou guérit mal?

XI

30 septembre 1856.

Décidément, voici ma dernière lettre datée de Biarritz, chère amie. Il est sept heures du matin, on m'enlève mes bagages qui vont se diriger vers Bordeaux...

. . . .

Nous avons eu, avant-hier, l'un des plus beaux spectacles qu'on puisse imaginer. Une tempête, une véritable tempête pendant laquelle la mer furieuse frappait les rochers en s'élevant à une hauteur inimaginable. Ce qui n'était pas moins curieux, c'était de voir l'Empereur assister à la ruine d'une partie des travaux. Ah! monsieur l'Empereur, vous faites la guerre à une grosse puissance comme celle-là! travaillez pendant des mois, élevez une digue empierrée, maçonnée, plantez des palissades, faites venir des régiments pour que tout se fasse vite et bien, employez cent, deux cents ouvriers, attelez des troupeaux de bœufs pour apporter des pierres et transporter des rochers et moi, la mer, j'arrive, en une heure, je sépare, je détruis, j'enlève, j'emporte tout.

Et voilà! tout est à refaire, et cela la veille du départ. Il est vrai que Sa Majesté tente ici une chose bien difficile; créer une promenade sur le bord de la mer, pour se mettre en marchant à l'abri du sable qui fatigue, faire pousser de l'herbe là où il n'y a que du sable. Mais l'Empereur est tenace et se plaît aux choses difficiles. Le fait est que sur cette plage, au château et dans le parc il est arrivé à des résultats très remarquables vu les difficultés de la tâche entreprise.

Il n'est pas moins vrai que le dit orage nous a donné une saucée, une trempée comme il n'est guère probable que tu puisses l'imaginer. Quand la mer est aussi furieuse, les effets qu'elle produit en heurtant les rochers sont si magnifiques qu'il est impossible de ne pas aller admirer ce spectacle. Donc toute la société impériale se met en route, traverse Biarritz et va se placer sur l'extrémité des rochers là où la mer est le plus furieuse et où elle jaillit en nappes immenses. Le fait est que ce jour elle était plus violente que jamais et qu'elle s'élançait par-dessus les plus hauts rochers. Magnifique et sublime spectacle! A chaque vague nouvelle des cris d'admiration sont poussés par de nombreux spectateurs. Mais voilà, qu'encouragée par l'effet qu'elle produit sur nos esprits, la mer s'élance plus haut que jamais et nous couvre d'un torrent d'eau salée dont la plus belle part vint à l'Impératrice. Pour compléter la chose une pluie diluvienne tombe et nous couvre de ses cataractes. En un instant nous sommes traversés jusqu'au vêtement le plus intérieur. Pas de parapluie, pas d'abri.

pas de voitures et une bonne demi-heure de chemin avant d'arriver au château. L'Impératrice pleine d'entrain et de gaieté se moquait de sa cage traînante, poussait l'un, narguait l'autre, piétinait exprès dans les ruisseaux comme l'auraient pu faire Christine ou Ernest. A côté d'elle l'Empereur regardait avec un imperturbable sang-froid le jeu de son grand enfant d'Impératrice. Le fait est que dans les moments de ce genre, elle joue comme un véritable enfant. Ainsi hier, en promenade, elle rencontre une brouette, se met dedans et se fait brouetter par l'un des assistants. Avant-hier elle rencontre un petit pâtre menant un mouton qui marchait assez à regret, et pour cause. Elle s'arrête, caresse l'animal et demande au petit bonhomme où il conduit son mouton : « — Je vais le faire tuer pour le manger, dit l'autre. — C'est affreux, je ne veux pas, s'écrie-t-elle en rougissant, je t'achète ton mouton, qu'on le conduise au parc et qu'on le garde. » Et c'est là la femme qui voit avec enthousiasme donner un beau coup d'épée à un taureau sans compter les martyres préliminaires qu'on lui inflige. Encore une contradiction : l'espèce humaine en est remplie, imbibée comme nous l'étions d'eau de mer et de pluie.

... Ma foi ! tant pis ! j'ai mis les pieds dans le plat. L'Impératrice m'a tellement agacé l'autre soir en me disant du mal de la médecine, et des médecins, en voulant me persuader de la grande vertu des tables tournantes, et de la vérité du magnétisme que j'ai discuté... non, disputé avec elle pendant deux heures au moins. J'ai traité toutes ces croyances comme elles le méritaient. Je lui ai dit des choses très fortes et très dures. J'ai vu le Préfet du Palais me faire les signes d'yeux les plus comiques pour m'empêcher de m'emporter ou pour m'arrêter. Mais qui m'arrête quand je me mets à discuter? Tu sais quelle animation j'y mets; j'ai frappé ferme, fort, dur et longtemps. L'Impératrice a riposté, nous étions comme deux bouledogues qui se montrent les dents. Depuis ce temps, je crois que je suis moins mal avec Sa Majesté. Je lui ai fait passer deux bonnes heures, et je ne me suis pas laissé marcher sur le pied. L'Empereur lui-même! qui a voulu me persuader de la vérité du magnétisme. Je n'ai pas cédé un pouce de mon terrain...

A la fin du séjour à Biarritz, la famille impériale se rendit à Saint-Cloud, puis à Compiègne où le Prince impérial eut, à la fin de novembre, une assez forte indisposition qui se manifesta par des vomissements et la diarrhée. Le Dr Barthez a rédigé une note sur « cette première alerte à l'occasion de la santé du Prince ». Il l'attribue au lait de la nourrice, et prescrit pour celle-ci dont « le lait contient beaucoup trop de beurre et de caséum » un changement de régime, mais, dit-il, « quelles difficultés surgiront, s'il survient une maladie réelle! L'Empereur qui ne connaît rien au régime des enfants, se laisse influencer par le premier venu ».... Il quête des conseils ailleurs que chez le médecin. L'Impératrice croit que son fils a été empoisonné. « D'un autre côté, la nourrice ne veut pas que son lait soit indigéré; miss Shaw veut le contraire et serait enchantée de voir la nourrice dehors. Elles se jalousent,... mais miss Shaw sera la plus forte, elle mènera l'Impératrice qui mènera l'Empereur.... »

1857.

En 1857, le docteur arrive à Biarritz le 17 août. Il souffre d'un rhumatisme aux genoux et il est mal en train. Biarritz n'a plus alors pour lui l'attrait de la nouveauté. « La vie est exactement la même que l'an passé, écrit-il, et jusqu'à présent je n'ai rien de neuf à t'écrire. » Il a emporté de quoi travailler mais ne peut se mettre au travail. Il « tourne à la versification », et « commet des vers »; il hésite à les envoyer à madame Barthez parce qu'elle pourrait trouver mauvais que les premiers vers de son mari fussent adressés non pas à elle, mais à « une haute et puissante dame ». Le docteur se décide pourtant à les envoyer. Ce n'est, dit-il, qu'une « ébauche; il y a beaucoup à changer, des vers mauvais, des rimes mal agencées avec l'inévitable rime féminine ». Au reste il est décidé à les garder pour lui « vu que l'étiquette ne permet guère d'aller de but en blanc réciter ces choses-là à l'Impératrice ». Mais il a « la sottise » de montrer la pièce au marquis de Lagrange; « le marquis n'a rien eu de plus pressé que d'en parler à Sa Majesté » qui a voulu qu'il les lui lût. Or il venait de s'apercevoir que ses vers étaient « faux d'un bout à l'autre ». Il a « coupé par la moitié les vers de dix syllabes, tandis que l'habitude est de mettre la césure à la quatrième syllabe ». Mais, bast! Personne ne s'en est aperçu, l'Impératrice a été charmée, et elle a demandé « d'autres vers sur le Prince impérial »; le docteur a fait ces vers, qui ont fait plaisir, comme les premiers; mais il s'en tiendra là, ne voulant pas trop exhiber son savoir-faire, car « la Cour est un pays où tous sont jaloux de tous en général et de chacun en particulier ». (Lettres du 18 août au 5 septembre.)

Pendant les quinze premiers jours, il ne se passa rien de bien important. Le roi de Wurtemberg est venu *incognito* ; il se fait appeler le comte de Teck ; mais dans la liste des étrangers, on lit, à la colonne des noms, comte de Teck, et à la colonne des professions : roi. Le docteur assiste à plusieurs courses de taureaux, etc., etc.

A partir du 5 septembre, la saison de Biarritz devient plus intéressante.

XII

5 septembre 1857.

J'ai vu M. Hume, ce fameux médium qui évoque les esprits. J'étais très curieux de le connaître. Aussitôt que son arrivée à Biarritz a été sue, l'Impératrice l'a envoyé chercher et nous a causé de lui. La croyance entière qu'elle a en lui, l'animation, la violence avec lesquelles elle en parle m'ont fait de la peine. Là évidemment est l'un des côtés faibles de cette femme, si remarquable d'ailleurs par ses qualités, physiques, morales et intellectuelles.

J'ai compris de suite le côté dangereux de cette faiblesse et tout le parti que les ennemis de Leurs Majestés peuvent tirer de cette croyance en répandant l'opinion qu'elles consultent les esprits et les revenants pour la direction des affaires de l'Empire. Cette crainte est d'ailleurs celle de bien des personnes de la société du château. Tout cela m'avait donc fort attristé et fort mal disposé au sujet de M. Hume. Aussi dès qu'il entra, me déplut-il souverainement. Son air simple, timide, demi-gauche me parut cacher un savoir-faire très habile. Je voyais entre ses yeux et sa bouche une contradiction d'expression qui lui donnait un air de fausseté très désagréable : en un mot sa figure appelait une paire de claques plutôt que de l'enthousiasme : aussi, profitant de quelques paroles de Sa Majesté sur l'obstacle que la présence d'incrédules met à l'action des gens de l'autre monde, je me suis retiré sans rien dire, et n'ai pas assisté à cette soirée qui d'ailleurs n'eut rien de bien intéressant. Hier soir M. Hume a dîné au château ; j'étais à deux places près de lui. Je l'ai bien vu, et bien examiné et je suis resté convaincu que son air demi-simple cache une réelle fausseté. Cependant cette seconde impression a été moins mauvaise que la première.

Après dîner, on s'est mis en séance, et d'après quelques paroles qui m'avaient été dites, j'ai compris que je devais rester. Je me suis donc mis, avec tous, autour de la table, les mains dessus, et de suite j'ai senti la table remuer et se trémousser; puis on a frappé sous la table, répondant à des coups par d'autres coups dictés évidemment par une intelligence; on a gratté, grataillé à droite et à gauche, on a tiré la robe de Sa Majesté; on a enlevé une sonnette de la main d'un monsieur qui était à côté de moi pour la porter ailleurs; un accordéon maintenu par une seule main de M. Hume a joué un air ravissant et très juste; tout cela se passait sous la table; mais, au bout d'un quart d'heure, tout s'est arrêté. l'esprit a fait entendre qu'il voulait s'expliquer au moyen de coups frappés sous la table; il a fait écrire une phrase qui voulait dire que nous étions trop nombreux; il a désigné les personnes dont il ne voulait plus la présence; je me suis trouvé du nombre, ce qu'expliquait naturellement l'expression narquoisement incrédule que je sentais exister sur ma figure; et je dus m'en aller. J'ai su ce matin que le reste de la soirée n'avait rien présenté de plus remarquable, sinon qu'une table avait sauté de ses quatre pieds.

Tu vas me demander ce que je pense de cela. Ces faits je les ai vus et entendus, ils sont vrais, comme il est vrai que je sors de déjeuner; ils sortent de la règle commune et de ce que je puis juger par les connaissances physiques que je possède : c'est-à-dire que je ne peux pas les expliquer. Mais de là à conclure qu'ils sont le produit d'un sortilège: que des esprits, des revenants sortent de leurs tombeaux pour venir faire de telles farces sur une table, tu me permettras de te dire qu'il y a loin. Entre ces faits et l'explication qu'on en donne, il y a un abîme qu'il m'est absolument impossible de franchir quant à présent. Je reste ignorant, complètement ignorant de la manière dont ces choses se passent. Mais tant qu'il faudra que cela se passe sous une table, à l'abri du regard; tant qu'on ne me permettra pas de scruter, de fouiller, d'examiner: tant qu'on s'opposera à ce que j'emploie, pour me renseigner et pour éviter l'erreur, les moyens d'investigation que j'ai à ma disposition, tant qu'on me dira que ma qualité d'incroyant s'oppose aux manifestations d'outre-tombe, je dirai que j'ai

parfaitement le droit de ne pas croire à des esprits et de soupçonner l'existence de moyens très naturels, mais qui m'échappent.

En somme M. Hume, me paraît être un très habile homme, habile non seulement comme faiseur de tours, mais surtout comme empaumeur d'esprits, et cela sans calembour, ce ne sont pas les esprits d'outre-tombe qu'il sait évoquer, ce sont les esprits vivants qu'il sait attirer et empaumer. Ceci est clair pour moi, et pour d'autres aussi. Mais... mais... que ne fait pas la nécessité de flatter les gens !

XIII

24 septembre 1857.

... J'ai bien ri l'autre jour en apprenant le contenu d'une correspondance télégraphique entre l'Empereur [1] et son épouse adorée. Celle-ci avait envie de faire un voyage avant de rentrer à Paris. Il avait été question d'abord de revenir par les Pyrénées ; mais l'Impératrice n'aime pas les voyages en voiture et déteste les salamalecs sempiternels des autorités, — de sorte que préférant un voyage par mer, elle propose à l'Empereur trois voyages à son choix ; je te les ai dits, Pyrénées, la Corogne et Cintra. Elle proposait ce dernier afin d'obtenir la Corogne, simple malice féminine. L'Empereur répond : « Faites le voyage des Pyrénées, les deux autres sont absurdes. » Le mot y était. Si tu avais vu la figure de l'Impératrice en nous disant ce résultat télégraphique, tu aurais ri de bon cœur. Mais elle ne se tient pas pour battue et répond qu'elle a envie de revenir par Toulon. L'Empereur répond de suite : « Revenez par Marseille. » — Il n'avait pas compris. L'Impératrice voulait revenir par mer en faisant le tour de l'Espagne : voyage maritime de dix à douze jours. L'Empereur pensait qu'elle ferait le voyage des Pyrénées et gagnerait Marseille par terre. L'Impératrice ne voulait pas admettre que ce fût là l'idée de l'Empereur ; alors nouvelle dépêche ainsi conçue : « Quel bâtiment à vapeur devons-nous prendre pour revenir par

1. L'Empereur n'avait fait qu'un séjour à Biarritz. Il était rentré à Paris, d'où il partit pour aller à Wurtemberg.

Marseille? » Réponse : « Vous êtes folle, autant aller en Amérique. » Cette fois ce fut à pouffer de rire. « Il écrit par le télégraphe, disait-elle, comme si c'était une lettre cachetée » ; et elle faisait la figure la plus drôle et la plus désappointée du monde. De là, le voyage est tombé dans l'eau.

XIV

25 septembre 1857.

. . . .

Je te dirai pour t'amuser qu'on a fini par saisir l'un des procédés au moyen desquels M. Hume évoque les esprits. L'Impératrice en est réduite à dire que le Hume d'aujourd'hui n'est plus le Hume d'autrefois, qu'il a perdu son pouvoir, et qu'il cherche à le remplacer par des subterfuges. La chose est fort simple. M. Hume a des souliers fins, faciles à ôter et à remettre; il a aussi, je crois, des bas coupés qui laissent les doigts libres. Au moment voulu il ôte un de ses souliers, et avec son pied tire une robe par-ci, une robe par-là, fait tinter une sonnette, cogne d'un côté ou d'un autre, et la chose une fois faite remet prestement sa chaussure. Cela a été vu par M. Morio qui en a fait une belle relation écrite et signée avec tous les détails nécessaires pour établir l'authenticité de sa découverte. Hume a vu qu'on devinait son affaire et il faisait, je t'assure, piteuse figure. Il est sorti se disant malade, et, toute la nuit, il a eu des attaques de nerfs et des visions, a été entouré d'esprits. Enfin comme on le jugeait sur le point de mourir, on a été chercher le prêtre et le médecin (le dit Hume vit ici avec une famille étrangère, qui l'héberge, le soigne, le mijote. C'est Tartuffe et M. Orgon; Tartuffe au lieu d'être un faux dévot est sorcier — Orgon est une polonaise). Le lendemain, la mort paraissant toujours imminente on supplie le médecin du château de venir au secours du moribond; ce qu'il fait en grande hâte. Alors je vois mon homme étendu sur un lit et entouré d'une famille inquiète, éplorée. Lui il a les yeux rouges, la figure gonflée, bouleversée par ci, calme par là. Enfin cette figure de fausseté dont je t'ai parlé précédemment. Il me fait un tas de contes sur ses souffrances sur les esprits qui le tourmentent, etc. Malheureusement il avait le pouls le

plus naturel du monde. Puis il s'est mis à avoir une extase, son œil a tourné en l'air, est devenu fixe : évidemment les esprits revenaient et allaient le tourmenter à nouveau. Alors je le prends par le bras, je le secoue un peu rude et lui dis à l'oreille : « Allons, monsieur Hume, pas de bêtises, laissez donc tous ces esprits tranquilles, vous savez bien que je n'y crois pas. » Alors l'extase a cessé, il m'a regardé dans le blanc des yeux, il a bien vu que je me moquais un peu de lui et du coup les esprits se sont envolés. Je me suis retiré en affirmant à la famille désolée qu'il n'y avait aucun danger, qu'il s'agissait d'une simple attaque nerveuse et qu'il fallait mettre toute inquiétude de côté. Je n'ai pas manqué de rendre compte de ma visite médicale, j'ai même rédigé une consultation écrite que j'ai remise à M. Morio de l'Ile pour joindre à son récit écrit. Du coup les séances d'évocation des esprits ont cessé au château et nous espérons que cet indigne charlatan est démonétisé. Cependant Sa Majesté ne peut pas digérer qu'un homme ait eu le front de se moquer à ce point d'elle et de l'Empereur pendant une année.

1858

XV

9 septembre 1858.

Nous jouissons ici d'un affreux temps. Il pleut les trois quarts du jour; à peine voyons-nous un peu de soleil; la température est agréable, ni chaude, ni froide; nous n'avons fait aucune promenade, sauf une petite excursion à la barre de l'Adour pour voir les travaux en cours d'exécution, pour la destruction de cette barre. Si l'on réussit, ce sera un nouveau bienfait de l'Empereur qui dotera ainsi la France d'un port admirable sur une partie des côtes où la mer est mauvaise, et où il n'y a pas moyen d'avoir un port.

Il faut donc tuer le temps, ce à quoi on ne réussit guère. Pour moi j'ai mis en train l'un des travaux que j'ai apportés. J'ai vu avec plaisir que j'y mordais un peu. J'ai écrit quelques pages et je pensais continuer; mais j'avais compté sans mon

hôte ou plutôt sans Leurs Majestés. Avant-hier je sortais d'avoir une longue conversation avec l'Empereur sur sa santé et j'étais tranquille dans ma petite chambre (hélas! je n'ai plus celle que j'occupais au premier étage, je suis logé au rez-de-chaussée, et j'y perds la vue des plus beaux mouvements de vagues). Je m'apprêtais donc à travailler lorsqu'on vient en toute hâte me chercher de la part de l'Empereur. Diable! qu'y a-t-il? quel accident est arrivé; n'est-ce pas une attaque d'apoplexie? Je m'arme de mes lancettes, je me précipite, j'arrive au milieu du salon où tout le monde riait à qui mieux mieux. Arrivez donc, docteur, et faites-nous des vers. Il s'agissait de vers! On s'évertuait à en faire en commun et l'on m'appelait au secours des intelligences trop lentes au gré de Leurs Majestés. Elles croient qu'on improvise des vers avec cette facilité-là. Aussi n'a-t-on réussi ni à trouver un sujet, ni à faire un vers. Alors j'ai proposé des bouts-rimés que chacun a dû remplir. M. Mocquard, M. Favé et moi avons réussi; mais c'était si mauvais que je n'ai pas pensé à en garder une copie.

Ce qui avait amené cette débauche poétique, c'est que la veille, M. Mocquard, qui est bien l'un des hommes les plus intelligents et des plus curieux qu'on puisse étudier, avait improvisé quatre couplets comiques. L'Empereur les avait mis en musique. On les a chantés et on a ri tant qu'on a pu, plus que la chose ne vaut quand on est de sang-froid; mais pas trop quand on est dans le feu de l'entrain.

Voici ces vers :

Adrienne c'est mademoiselle de Montebello, Staoli, c'est madame de la Poëze, la Princesse est la fille du Prince Murat.

1er Couplet.

Il était un petit bateau
Qui doucement voguait sur l'eau.
Il emportait mon Adrienne.
Ah! fasse le ciel que j'obtienne
Ce qu'elle me promet toujours.
Ah! viens, viens donc à mon secours
Dieu des amours.

2e Couplet.

Bientôt je vis la Staoli
Qui me dit : mon petit ami
Laisse donc là ton Adrienne.
J'ai bien de quoi qui te retienne.
Tu cherches l'amour qui te fuit,
Et c'est vers moi qu'il te conduit
O mon petit.

3e Couplet.

Soudain arrive la Princesse,
Insensé ! quoi ! Lutter sans cesse
Indécis entre deux beautés !
Connais donc mieux leurs cruautés.
Ah ! viens plutôt vers la sagesse,
Elle est plus sûre en sa tendresse
Foi de Princesse.

4e Couplet

Un roi disait : Fou qui s'y fie
Et cependant je me confie
A votre charmante leçon
Et je me soumets sans façon.
Sans m'arracher à Belzébuth
Et je vous devrai mon salut
Turlututut.

Je ne sais pas te noter la musique qui est à la hauteur des couplets ; il y a surtout une intonation pour le troisième, sur le Soudain arrive avec une chute, sur la dernière syllabe, Princes... se, qui a un brio fort amusant.

XVI

14 septembre 1858.

Nous sommes partis pour une excursion au Pas-de-Roland en grande compagnie : trois immenses voitures pleines de monde. Nous avons parcouru cette route si joliment accidentée. Nous sommes arrivés au pied des Pyrénées et j'ai revu les montagnes. Tu dois comprendre le plaisir que j'ai eu à me retrouver devant ces énormes géants ! Ce n'était pas, il est

vrai, ces pics si aigus et garnis de neige que nous avons tant admirés : mais de grandes et belles montagnes avec de magnifiques éboulements, d'immenses blocs de marbre, puis le torrent mugissant au fond de la vallée, puis une superbe végétation d'immenses châtaigniers. Ah! belle et adorable nature! Quelles délicieuses sensations elle fait naître. Nous avons dîné sur l'herbe, tu te rappelles, peut-être un tableau de Carle Vanloo qui représente un dîner de cette sorte; c'était cela, sauf les costumes et le paysage. La nappe étendue sur l'herbe, chacun assis, couché, ou debout, attrapant au hasard, une aile de poulet, une viande froide ou du homard, un verre de Bordeaux vieux, de Champagne ou de Xérès. Tous parlant, riant, chantant comme il passait par la tête de chacun. Tout cela à la nuit close, dont les ténèbres luttaient mal contre la lumière d'une dizaine de grosses torches : après le dîner, les chants, les rires, les propos joyeux. Nous nous sommes divertis comme de simples bourgeois et nous sommes rentrés au château à minuit. Un bon bouillon bien chaud nous attendait; après cela coucher et bon sommeil...

XVII

22 septembre 1858.

Ma chère Octavie,

Quelle bonne soirée nous avons passée hier! Aussi je veux t'en parler pendant que j'en ai encore la mémoire pleine et avant de répondre à tes lettres. Hier donc nous nous sommes mis en route, vingt-cinq personnes environ, sans compter les domestiques, et les caisses de vivres, deux chars à bancs et un omnibus. Les domestiques et les vivres en bas de l'omnibus, les maîtres sur l'impériale et haut perchés. J'étais de ces derniers suivant mon goût bien connu. La voiture volait tirée par quatre chevaux que conduisait un cocher qui ne paraissait pas connaître tout à fait son métier. A côté de moi étaient les comtes de la Poëze et de Riencourt. Ce dernier, habile à conduire et craignant pour sa peau, avait une véritable frayeur des accidents possibles que je ne prévoyais pas et desquels par conséquent je ne m'effrayais guère. Le fait est qu'à certains

endroits la route avait des aspects assez peu rassurants, beaucoup trop étroite pour une grande, large et lourde voiture menée à grandes guides et tirée par des chevaux fringants et vigoureux. Nous avons dû plusieurs fois descendre pour plus de sûreté et notamment à un village du nom de Saint-Pé, où nous avons trouvé les routes très étroites et sur des ruisseaux peu profonds, des ponts vermoulus peu solides. Bref, après avoir couru pendant trois heures, nous sommes arrivés dans un charmant vallon aux pieds des Pyrénées et à la porte de M. Michel... C'est peu de chose, vas-tu dire. Ne t'y méprends pas, ce monsieur Michel est tout bonnement le roi du pays, c'est un commerçant... en contrebande. Les douaniers français le protègent et l'aident à faire la contrebande de France en Espagne. Quant à celle d'Espagne en France, il la fait par-dessus le marché. Mais, comme l'Espagne ne produit presque rien, cela se réduit à si peu de chose que c'est à peine s'il en est question. Ce monsieur Michel, allié aux bonnes familles de Bayonne, jeune encore, actif, intelligent, riche, a une grande influence dans la partie du pays basque qu'il habite. Il est en vérité une sorte de monarque dans ce beau et singulier pays, où l'on parle une langue qui n'est ni le Français, ni l'Espagnol; une langue pure, complète, particulière à ce pays, se perdant dans la nuit des temps, sans qu'on en connaisse l'origine, pays assis par moitié sur la France et sur l'Espagne; exempt de l'impôt du sel et du tabac (?) exempt d'envoyer ses enfants à l'armée de terre ou de mer (?); pays adorant l'Empereur et criant à tue-tête : « Viva Napoléo; Viva pap a. »

Donc ce M. Michel prévenu de notre visite avait fait un tour dans le pays basque espagnol, en avait fait venir des cacolets et des chevaux de montagne avec une bonne quantité de muletiers espagnols.

Après une légère collation prise chez lui nous nous mîmes en route. J'étais sur un cacolet faisant contre poids au Prince de la Moskowa; et nous voilà partis pour la montagne. Ah! chère amie, quel charmant pays et comment te dépeindre ces gracieuses collines couvertes de verdure, ces magnifiques fougères, ces énormes châtaigniers, ces sentiers sinueux montant, descendant, longeant les ravins? j'étais dans une extase perpé-

tuelle. J'ai vu des quantités de gentianes en fleurs. Malheureusement je ne pouvais pas arrêter mon cacolet pour les cueillir: j'en ai fait arracher quelques-unes tant bien que mal par un domestique, et dans le moment où tu lis cette lettre, elles doivent être à Versailles: une seule a ses racines, pourra-t-elle reprendre?

Après cinq quarts d'heure de marche, nous arrivâmes au but de notre voyage. C'est un endroit d'une extrême sauvagerie où se trouve l'entrée d'une immense grotte servant de dépôt et de refuge aux contrebandiers. L'ouverture percée au bas de la montagne, forme un vaste demi-cercle de 40 (?) mètres de diamètre. Cette vaste entrée d'une coupe naturelle, aussi hardie que curieuse, ornée de beaux culs de lampe de pierre est garnie tout à son pourtour de plantes, d'arbres et d'arbustes accrochés aux flancs de la montagne, de la façon la plus pittoresque. C'est tout à la fois si grand et si gracieux, si sauvage et si beau que j'en suis resté ravi dans une muette contemplation. Grande et belle nature, œuvre de Dieu! que tu es admirable! je ne pouvais m'arracher à ce spectacle. Mais bientôt nous entrons dans la grotte profonde et sombre, nous y marchons pendant plus d'un quart d'heure à la lueur des torches, admirant les piliers naturels, irréguliers qui soutiennent des voûtes immenses dont la lumière de nos torches ne pouvaient pénétrer la profondeur. Puis des pièces d'artifice éclairent de lueurs éclatantes, bleuâtres et fantastiques toutes ces profondeurs qui nous apparaissent dans toute leur beauté sauvage. Alors nous voyons les immenses découpures de ces rochers intérieurs, et les étages superposés de la grotte que nous quittons sans avoir atteint ses extrémités. En revenant vers son entrée, un nouveau spectacle m'attendait; c'était le paysage vu de loin, à travers ce magnifique encadrement, avec les teintes délicieuses de la lumière du soir, ce qui me remplit d'une émotion d'autre nature et pleine de douceur. Pendant que nous étions dans la grotte, les Espagnols montés dans les étages supérieurs, chantaient s'accompagnant sur la guitare. Nous les retrouvons à la sortie perchés au-dessus de nos têtes, dans une ouverture supérieure, nous y donnant le spectacle de leurs danses et de leurs chants. Combien tu m'as manqué, chère amie, toi si sensible aux beautés de la nature! Combien

nos cœurs auraient battu à l'unisson devant ces beautés. J'ai religieusement cueilli sur le mur d'entrée de la grotte quelques gracieuses petites plantes que je t'envoie, non qu'elles soient rares et curieuses ; mais comme souvenir des bonnes émotions que j'ai ressenties et que je retrouve encore en t'écrivant.

Cependant la nuit arrivait et la table était dressée sur le gazon vis-à-vis de la grotte. On se met à table, causant, devisant, riant, heureux, oui heureux ; car tous voyaient le bonheur de l'Impératrice retrouvant là quelque chose de l'Espagne, entendant les voix, les chants de ses Espagnols, qui pendant tout le dîner n'ont pas cessé de jouer, de chanter avec entrain et brio, avec une grâce et une convenance parfaite. L'émotion de l'Impératrice. était si visible et en même temps si pure, l'émotion de celui qui revoit son pays abandonné depuis longtemps! Cette émotion gagnait tout le monde tant elle était bonne et vraie. Mais ce fut bien autre chose encore après le dîner. L'espace avait permis d'éloigner les curieux, les indifférents, les autorités. Nous étions entre nous ; et lorsque après le dîner. les Basques se mirent à danser au son de la guitare les danses de leur pays, l'Impératrice n'y put résister et laissant de côté manteau et chapeau elle se mit à danser un fandango plein de grâce. Elle était simple et charmante, et ravissante était l'expression de son visage. Tout le monde sentait que l'Impératrice retrouvait son pays, et reprenait pour un moment sa liberté d'autrefois. On la comprenait et on aurait voulu prolonger ces moments de douce illusion.

Mais la nuit était venue, il fallait s'arracher à ces bonnes sensations. Chacun reprit sa monture et mon cacolet mené par un muletier bien taillé, bien découplé, nous reçut de nouveau, le prince de la Moskowa et moi. Notre brave muletier excité par les danses et les chants auxquels il avait pris part ne cessait de chanter et de danser tout en marchant, causant avec sa mule, nous lançant de temps à autre, à tort et à travers, tous les mots français qu'il pouvait savoir. Notre retour fut gai comme notre séjour, et à une heure du matin nous rentrions à Biarritz, sans avoir épuisé notre plaisir. Cette journée restera dans l'esprit de tous comme bonne et agréable. Pour moi j'aurai toujours le regret de ne pas pouvoir partager de tels moments avec les miens, avec ma chère Octavie, *with my little one*.

A la fin de sa lettre. le docteur raconta une excursion à Fontarabie. sur le *Pélican*, où sévit le mal de mer. Il cite une longue chanson faite le lendemain. En voici quelques couplets :

Passons les accidents
De notre embarquement,
Et nous voilà partis
Tous pour Fontarabie.
Larifla.

Soudain l'orage gronde
Le vent soulève l'onde,
Le commandant s'écrie :
Ouvrez vot' parapluie.
Larifla.

On débarque à Fontarabie, pour prendre un mauvais goûter dans une posada, et l'on rembarque :

Puis le temps menaçant
Et le ciel se couvrant
A six heures sonnant
Se fait le rembarquement.
Larifla.

Une marquise blonde
Dit que même sur l'onde
Un chasseur avec art
Peut lancer un renard.
Larifla.

Rien à mettre sous la dent,
Car le beau *Pélican*
S'est pas percé le flanc
Pour nourrir ses enfants.
Larifla.

Sur une main august'
Qui lui soutient le bust',
Soudain elle se penche;
Disant : Quelle avalanche!
Larifla.

Sitôt appareillé
On commence à rouler
Ce qui ôte la gaieté
A six dames invitées.
Larifla.

La marquise Marie [1]
Un peu abasourdie
Sent la première douleur
Qui ait atteint son cœur.
Larifla.

De notre souveraine
La figure est sereine
Elle brave les éléments
Et navigue en chantant.
Larifla.

Que Dieu me le pardonne
A la mer je le donne,
Il était à Camille
Ça sort pas de la famille.
Larifla.

XVIII

29 septembre 1858.

Avant-hier à dix heures, nous nous sommes embarqués sur le *Coligny*, suivi du *Pélican* et après avoir arboré le drapeau impérial, nous sommes partis par un temps magnifique. La mer était d'un calme parfait. Cependant la houle était assez forte et notre bâtiment léger roulait d'une façon fâcheuse

1. Madame de Cador.

pour les gens susceptibles. Aussi n'ai-je pu éviter le mal de mer qu'en restant sur la passerelle, où se tient le commandant, en haut et au milieu du navire. Là le mouvement est moindre et l'on aspire un air vif, fort utile dans la circonstance. De cette manière je me suis contenté d'un fort malaise accompagné d'une véritable impossibilité de manger. Mais quand après deux heures de marche, nous sommes arrivés à Saint-Sébastien, pendant que nous étions en rade, qu'on tirait le canon, qu'on mettait les embarcations à la mer, j'ai déchiré une aile de perdreau, pris un verre de vin, égréné une grappe de raisin, et ainsi lesté j'ai pu descendre.

Nous avons été reçus en grande pompe, par une population nombreuse avec les autorités en tête. Nous avons traversé les rues entre deux haies de soldats Espagnols, on nous a conduits à l'Eglise d'une architecture singulière, et comme nous n'en avons guère à Paris ; de là à la mairie et sur la place dont la disposition est assez originale, destinée qu'elle est aux courses de taureaux.

Le port est beau et pourrait rendre de grands services s'il était tenu en bon état. Ce que j'ai pu apercevoir du pays environnant m'a paru agréable.

Avant de partir, l'Empereur voulait laisser une somme pour les pauvres de la ville, on l'a fièrement refusée en disant qu'il n'y avait pas de pauvres, orgueil espagnol qui cache sa misère, car derrière bien des fenêtres pavoisées il était facile de lire que l'opulence ne règne pas dans toute la ville. Mais si cet orgueil était le fruit de la charité urbaine et du travail convenablement distribué, qui oserait le blâmer?

Bref nous nous rembarquons au bruit du canon et nous partons accompagnés par les cris frénétiques de la multitude; puis après une heure et demie de navigation nous arrivons à Zumaya, petit village de pêcheurs. L'arrivée est difficile, les grands vaisseaux restent au large, des barques du pays viennent nous prendre et après un quart d'heure de coups de rames nous déposent dans le petit port. Là nous trouvons deux mauvaises diligences, les plus vieilles, les plus arriérées qu'il soit possible de voir, et une affreuse carriole découverte sur laquelle monte l'Empereur qui conduit lui-même son ridicule attelage. Nous nous entassons tant bien que mal dans nos diligences, et fouette

cocher, nous voilà partis au galop en pleine Espagne. Quel beau pays, ma chère amie, quelles belles montagnes! Je retrouve quelques rochers perçant la verdure, j'aperçois en courant quelques fleurs que j'aurais voulu t'apporter. Je vois des villages construits en pierre sombre, les toits couverts de tuiles d'un rouge sombre. Ces villages sont d'un triste, d'un morne, qui contraste avec la beauté de la nature et qui fait froid au cœur. Enfin après deux heures d'une course rapide, nous arrivons à Loyola, où nous sommes reçus par une troupe de soldats qui environnent la carriole de l'Empereur, la suivant quoi qu'en ait Sa Majesté. Le spectacle était grotesque et l'Empereur ne pouvait s'empêcher d'en rire. Le fait est qu'il conduisait une carriole délabrée, menée par deux haridelles, le fouet en main, le chapeau un peu de côté suivant son habitude ; précédé d'une musique baroque, entouré de soldats courant; et avait ainsi l'air le plus singulier du monde. J'étais par derrière monté sur le devant de l'impériale de ma diligence, je voyais le spectacle des premières loges; mon voisin me glissa à l'oreille : « N'est-ce pas amusant! l'Empereur ressemble en ce moment à un charlatan faisant réclame en place publique », et malheureusement c'était vrai, la comparaison venait toute seule à l'esprit. Après avoir traversé un long village en cet état, nous reprenons notre course et bientôt nous voyons la vallée s'élargir, et, au fond, s'élever, entouré de belles montagnes, le séminaire de Saint-Ignace de Loyola, dans lequel cent cinquante prêtres habitent et font leur éducation cléricale.

Ici, ma chère amie, j'hésite à décrire, outre que je n'ai guère le temps, c'était si émouvant, si rempli de souvenirs de toutes sortes qu'il faudrait une autre plume que la mienne pour décrire cette magnifique coupole s'élevant dans un désert. Tout l'intérieur est en marbre, marbres des plus beaux et des plus variés, une véritable mosaïque de marbre ayant les dimensions du Val de Grâce de Paris. Une architecture aussi riche que bien entendue! Ce désert contient une merveille qui m'a paru au-dessus de ce que Paris peut offrir en ce genre. Malheureusement l'église et le couvent ne sont pas terminés; l'argent a manqué. Dans l'enceinte du couvent est comprise la maison qu'occupa saint Ignace, lorsque blessé, il quitta

l'état militaire pour se convertir et se faire prêtre. J'ai vu la chapelle où saint François de Borgia, l'un des ancêtres de la comtesse Sclafani, cousine de l'Impératrice, a dit sa première messe, et bien d'autres souvenirs trop rapidement parcourus, pour la valeur qu'ils ont. Je garderai de cette visite trop courte, trop incomplète un souvenir important dans ma vie.

Mais il était nuit, il fallait quitter ces beaux lieux. Nous étions loin de nos vaisseaux. Après une légère collation nous nous mettons en route, tous les villages sont illuminés, les salamalecs ne finissent pas. Enfin à dix heures et demie nous embarquons. On dîna : mais pas moi; je voulus essayer, impossible, ce malheureux roulis me poursuivit. J'allai donc me réinstaller sur ma passerelle, où bien enveloppé de mon paletot et de ma couverture je m'endormis d'un profond sommeil qui ne cessa qu'en vue de Biarritz, il était deux heures et demie du matin.

DOCTEUR BARTHEZ

(La fin prochainement.)

D'ARTAGNAN ET FOUQUET

La figure du célèbre surintendant est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la présenter encore une fois au lecteur. Pas n'est besoin non plus d'introduire le non moins connu mousquetaire. Certainement, d'Artagnan avait été en relations avec Fouquet. Lui qui vivait depuis vingt ans dans la capitale, il avait pu suivre les diverses étapes de cette marche aux honneurs — intendant de la généralité de Paris, procureur général au Parlement, enfin surintendant des finances et ministre d'État — qui justifiait et appelait la fière devise : *Quo non ascendam?* où ne monterai-je pas?

Souvent, depuis qu'il était sous-lieutenant des mousquetaires, le Gascon avait dû accompagner le roi à Vaux, lorsqu'il se rendait dans le château superbe que le surintendant y avait fait bâtir. Le 17 août 1661, il assista probablement, lors de la dernière visite de Louis XIV à Fouquet, à ces fêtes célèbres, où les peintres rivalisèrent avec les poètes, les ingénieurs avec les décorateurs, et où joua Molière en ses œuvres. D'Artagnan se doutait-il alors qu'il arrêterait bientôt de sa propre main l'homme peut-être le plus puissant de France après le roi[1]?

1. Sur Fouquet, il faut renvoyer à deux ouvrages essentiels : J. Lair, *Nicolas Foucquet*, 2 vol. in-8, et U. Châtelain, *Foucquet, protecteur des lettres, des arts et des sciences*, 1905, 1 vol. in-8. M. Lair s'est fait l'apologiste de Fouquet. La thèse est contestable, mais le livre très étudié, très vivant aussi, doit être lu par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du surintendant et de son temps. Je m'en suis beaucoup servi. Les documents que j'ai cités au cours de ce chapitre, sont empruntés aux Archives de la Bastille (publication de Ravaisson), au Dépôt de la Guerre et au Cabinet des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale.

Si le bruit d'une disgrâce prochaine ne s'était pas encore, en l'année 1660, répandu dans le public, Fouquet devait bien prévoir cependant l'approche d'heures douloureuses. Il avait abusé du bonheur. En lui tout était sujet d'envie, et son heureuse facilité de travail, et la faveur dont il jouissait, et ses succès, réels ou supposés, auprès des femmes, toutes choses qui ne se pardonnent guère. De chaudes sympathies, il est vrai, lui restaient, si fortes que sa chute même ne devait pas les lui enlever, et n'a-t-on pas vu, bien longtemps après sa mort, des admirateurs enthousiastes prendre résolument sa défense? Mais, d'autre part, des ennemis acharnés travaillaient à sa perte.

A la fin de l'année 1661, l'arrestation du surintendant, qu'une maladresse à l'égard de mademoiselle de La Vallière et que le luxe royal de Vaux avaient fini par ruiner dans l'esprit de Louis XIV, était décidée. Colbert, dans le silence, en préparait l'exécution, pour laquelle on songeait à profiter du voyage du roi à Nantes. Qui arrêterait Fouquet, M. de Gesvres, premier gentilhomme de la Chambre, ou d'Artagnan, commandant effectif des mousquetaires du roi? Le choix se fixa sur ce dernier, connu pour son énergie, sa promptitude, et son absolu dévouement à la personne du roi.

Le plan fut donc arrêté dans ses plus petits détails, et des instructions minutieuses préparées par Colbert. Une troupe de mousquetaires serait sous les armes, des carrosses tout attelés sous prétexte d'une partie de chasse attendraient aux environs de Nantes. D'Artagnan devait agir avec discrétion et célérité; il serait muni d'ordres exprès du roi qui lui assureraient de la part de tous et en tous lieux une obéissance passive.

Le 27 août 1661, le roi quitta Fontainebleau. Deux jours après, par Cléry, Blois, Angers, Ancenis, bravant la poussière des chemins et brûlant les étapes, il gagnait Nantes[1]. Colbert et Le Tellier, qui avaient suivi Fouquet, parti un peu aupa-

1. Par un soleil ardent et beaucoup de poussière,
Entouré des seigneurs et devant et derrière,
Le plus brave des rois, comme le plus charmant,
Quitta Fontainebleau, piquant très vertement.

(Relation du voyage à Nantes, dans *Extrait de pièces intéressantes et peu connues pour servir à l'histoire de la littérature*, IV, p. 9.)

ravant, arrivaient à leur tour presque ensemble. Fouquet descendit à l'Hôtel de Rougé qui appartenait à la famille de son amie madame du Plessis-Bellière. Il était assez mal en point. Le roi parut prendre grand intérêt à sa santé.

D'Artagnan fut appelé le 1er septembre. On le trouva au lit, travaillé par une grosse fièvre. Le roi, qui se méfiait toujours, lui commanda de venir en quelque état qu'il fût. On l'apporta pour ainsi dire. et Louis XIV, convaincu qu'il ne feignait pas la maladie, se contenta de lui annoncer qu'il l'avait choisi pour certaine affaire, mais que c'était partie remise à deux ou trois jours ; il lui commanda de veiller à se bien porter.

La guérison, qui devenait ainsi comme un devoir et une obligation d'État, ne se fit pas trop attendre. Le dimanche 4 septembre, vers midi, le roi emmena d'Artagnan dans son cabinet sous prétexte d'examiner le rôle de sa compagnie. Il lui donna, de vive voix d'abord, par écrit ensuite, l'ordre d'arrêter Fouquet. « Cet entretien assez long et assez extraordinaire, dit M. Lair, pouvant attirer l'attention, il recommanda à l'officier de payer de quelque défaite ceux qui étaient à la porte. Le mousquetaire sortit, comme s'il venait d'obtenir une faveur dont il allait demander les expéditions à Le Tellier, qui comprit à demi-mot, emmena à son tour dans sa chambre d'Artagnan, succombant à l'émotion, à ce point qu'il fut obligé de demander du vin pour ne pas défaillir. Un paquet remis par le roi contenait les ordres nécessaires : mandat d'arrestation, indication de la prison, route à suivre, toutes pièces signées de Le Tellier, qui depuis vingt-quatre heures « tenait les copistes sous clef ».

L'ordre du roi était ainsi conçu : « De par le roi. S. M. ayant résolu, pour bonnes considérations, de s'assurer de la personne du sieur Fouquet, surintendant de ses finances, a ordonné et ordonne au sieur d'Artagnan, sous-lieutenant de la compagnie des mousquetaires à cheval, d'arrêter ledit sieur Fouquet et de le conduire sous bonne et sûre garde au lieu porté par le mémoire que S. M. lui a fait bailler pour lui servir d'instruction, observant en sa marche que le dit sieur Fouquet n'ait communication avec qui que ce soit de vive voix ni par écrit. Fait à Nantes, le 4 septembre 1661. »

Dans son logis Fouquet grelottait de fièvre, tandis que des

paysannes, venues de sa seigneurie de Belle-Isle pour faire honneur à leur maître, dansaient des passe-pieds devant la surintendante et ses invités.

Une chasse était annoncée pour le lendemain après le conseil. Dès quatre heures du matin, dix mousquetaires et un brigadier partirent pour Ancenis, où ils devaient attendre les instructions. A six heures, les mousquetaires gris — la compagnie de d'Artagnan — prenaient position devant la porte de secours du côté des champs, comme s'ils attendaient le départ du roi pour la chasse. De plus, quarante hommes du même corps étaient partagés en deux escouades ; les uns se promenaient à pied dans la cour du château, les autres se tenaient hors de la seconde porte, du côté de la ville.

Fouquet se rendit au conseil, où assistèrent, avec le roi, Colbert, Lionne, Le Tellier, Brienne. La séance fut très courte. Le roi regardait dans la cour si d'Artagnan était prêt : il retint le surintendant sous divers prétextes, affectant de chercher un papier sur une table. Enfin Fouquet sort, descend l'escalier, entouré de solliciteurs. Il dépasse les barrières et... se perd dans la foule.

Le coup est-il manqué? Fouquet, prévenu, a-t-il réussi à fuir? D'Artagnan envoie un de ses brigadiers, Maupertuis, avertir le roi qui entre dans une vive colère. Mais bientôt tout s'explique. La fuite de Fouquet n'est qu'une fausse alerte. On l'a vu qui montait tranquillement dans sa chaise la rue haute du château. D'Artagnan le rejoint avec quinze ou seize mousquetaires sur la place de la cathédrale, parlemente avec lui quelques instants, puis lui montre l'ordre du roi. Le surintendant pâlit, mais domine son émotion. On le fait sortir de sa chaise et entrer dans une maison voisine qui se trouva être celle de M. de Fourché, son oncle, syndic des États de la province et grand archidiacre du diocèse. Il était environ sept heures et quart du matin.

Dans la maison, pendant qu'on retourne ses poches et qu'on lui prend tous ses papiers, que Saint-Mars porte aussitôt au roi, Fouquet, très maître de lui, tient à d'Artagnan des discours résolus et bien assurés. Il prend place ensuite dans un carrosse du roi avec quatre officiers des mousquetaires. L'équipage se rend d'abord à Mauves, où une escorte

de cent hommes avait été postée d'avance, puis toute la troupe se met en marche sur Oudon.

Là, Fouquet remit à d'Artagnan un ordre pour livrer Belle-Isle au roi. Le lendemain, le prisonnier d'État couchait à Ingrande, le surlendemain à Angers, dont le château avait été choisi au dernier moment comme lieu de détention provisoire. Dès lors commença pour d'Artagnan le métier de geôlier qu'il n'avait pas sollicité, et auquel il était loin de se complaire.

Le jour même de l'arrestation de Fouquet, d'Artagnan avait été autorisé à laisser auprès de son prisonnier un valet de chambre nommé La Vallée. Deux jours après, il recevait de Louis XIV un billet lui ordonnant d'ouvrir le château d'Angers au sieur Pecquet, médecin habituel de Fouquet, et de l'enfermer avec son malade, « sans en pouvoir sortir, ni avoir communication avec qui que ce soit du dehors ».

Le château d'Angers était alors dans un grand délabrement. Les ponts menaçaient ruine, les bâtiments « dépérissaient », la chapelle allait tomber. D'Artagnan en prévient Colbert, le priant de trouver bon qu'il ne se mêle pas de ces choses-là, car il « n'entend pas le bâtiment ». Il l'avertit aussi que dans une demeure si peu confortable, son prisonnier a un logement indigne de son rang, et que son lit même n'est pas « des plus honnestes ». Il en a loué un plus convenable, et demande qu'on lui envoie mille louis d'or que le roi lui avait permis d'emporter avant son départ, mais dont il n'avait pas cru devoir alourdir ses chausses.

Pour la sûreté du surintendant, toutes les mesures sont prises : les gardiens font diligence, au point d'être sur les dents. D'Artagnan refuse de recevoir la correspondance qu'on lui remet pour Fouquet, et n'autorise celui-ci à écrire que s'il donne ses lettres ouvertes.

La surveillance devint encore plus étroite pendant que les perquisitions allaient leur train à Vincennes, à Vaux, à Saint-Mandé. Ni papier, ni encre à Fouquet, recommande Le Tellier à d'Artagnan le 27 septembre, surtout que personne ne puisse communiquer avec le prisonnier, son médecin ou son valet de chambre. Un peu plus tard, la rigueur de ces prescriptions s'adoucit. Le roi permit à Fouquet, le 10 octobre, d'écrire à

Le Tellier, mais à condition que ce fût en présence du sous-lieutenant des mousquetaires.

De tout ce qui se passait d'Artagnan rendait fréquemment compte à la cour qui était revenue à Fontainebleau. Le roi le félicitait pour son zèle, et, de son côté, Le Tellier le complimentait d'avoir, par exemple, renvoyé les courriers de madame Fouquet en les avertissant que s'ils revenaient à la charge, il pourrait leur en cuire. D'Artagnan transmettait fidèlement au ministre les missives que le surintendant lui confiait pour ses domestiques. Le Tellier se plaignait qu'elles fussent interminables et que leur longueur l'empêchât de les lire tout entières au roi.

Ainsi s'écoulèrent au château d'Angers les mois de septembre, d'octobre et de novembre 1661.

L'écrivain Pellisson avait été arrêté le même jour que son patron et ami, et gardé quelque temps au château de Nantes. Vers la fin de novembre, d'Artagnan, toujours à Angers, reçut deux ordres du roi datés de Fontainebleau le 21. Le premier portait que, Louis XIV ayant résolu de transférer Pellisson à Angers, d'Artagnan devait envoyer à Nantes tel nombre de mousquetaires qu'il jugerait utile. Aux termes du second, une fois Pellisson arrivé à Angers, d'Artagnan, avec tous ses mousquetaires, aurait à conduire Pellisson et Fouquet à Amboise, à remettre Pellisson à M. de Talhouët, enseigne des gardes du corps, puis à mener Fouquet droit à la Bastille. Le Tellier, qui lui écrivait en même temps, lui faisait sentir qu'on s'étonnait un peu dans l'entourage du roi de ce qu'il n'eût pas donné de ses nouvelles depuis trois semaines. Son emploi, ajoutait-il, était assez important pour qu'il prît la peine d'écrire par tous les ordinaires, quand même ses nouvelles « ne contiendraient rien ».

L'ordre relatif à Pellisson devait être exécuté aux environs du 10 décembre. D'Artagnan envoya le maréchal des logis Saint-Mars chercher Pellisson à Nantes. Puis, le 1er décembre, les deux prisonniers partirent sous bonne escorte dans la direction de Paris. Fouquet était en carrosse. Plus calme tous les jours, surtout depuis qu'on lui avait permis d'entendre la messe chaque matin, de lire une lettre de sa femme, et d'y

faire réponse, il passa courageusement au milieu des injures de la populace. Pellisson, à cheval, précédait son ancien maître sans pouvoir lui parler. Le voyage fut long et pénible. A Tours, on dut repartir de nuit pour éviter quelque malheur. Enfin on arriva à Amboise. D'Artagnan remit Fouquet aux mains de Talhouët, son nouveau gardien, et continua sa route vers Paris avec Pellisson.

S'il avait pu avoir connaissance de la lettre que Le Tellier écrivit peu après à Talhouët, d'Artagnan eût été satisfait de l'hommage que le ministre rendait à son zèle et à sa vigilance : « L'exactitude qu'a apportée M. d'Artagnan à sa garde était si grande que M. Fouquet n'a eu aucunes nouvelles de tout ce qui se passe ici à son égard. Sa Majesté se promet que la vôtre ne sera pas moindre. »

Aux termes des ordres reçus à la fin de novembre, d'Artagnan devait être déchargé de la garde de Fouquet aussitôt qu'il l'aurait conduit à Amboise. L'un des prisonniers livré à Talhouët, l'autre au gouverneur de la Bastille, il put croire que la pénible corvée était finie pour lui.

Il n'en fut rien, car Fouquet étant arrivé à Vincennes le 31 décembre, après de nombreuses étapes, une nouvelle lettre de service du 3 janvier 1662 obligea le mousquetaire à reprendre ses fonctions auprès du prisonnier. Le lendemain, à quatre heures du matin, les clefs du donjon lui étaient confiées. Il y commandait seul, ainsi qu'à la porte et au pont-levis. Marsac, lieutenant-gouverneur du château, ne répondait que de la surveillance extérieure.

Dès lors, pendant de longs mois, d'Artagnan ne quitta plus Fouquet. Lui seul entrait dans la chambre du prisonnier qui, pour principale distraction, dut se contenter d'entendre la messe dans une petite pièce y attenant. Fouquet ne pouvait écrire, sauf dans quelques occasions bien rares : à peine lui laissait-on lire quelques insignifiants petits volumes de piété. Il avait un diamant qu'il voulut un jour faire vendre au profit des pauvres. On le lui permit, et la pierre précieuse fut remise à cet effet à madame Fouquet mère par l'intermédiaire de l'indispensable d'Artagnan. « Janvier s'écoula, dit M. Lair, puis février, aussi muet, aussi solitaire que janvier. Quand,

au mois de mars 1662, l'écorce des arbres commença à reverdir, les cheveux de Nicolas Fouquet, naguère encore bruns, avaient complètement blanchi. »

Le 4 mars, les interrogatoires commencèrent. La veille, d'Artagnan avait reçu l'ordre de laisser entrer dans le donjon les commissaires et le greffier de la Chambre de justice. Il assista à toutes ces séances douloureuses, et il fut parfois obligé de prêter la main à quelques-unes des finasseries dans lesquelles les commissaires s'efforçaient d'envelopper l'accusé. Puis ce furent les confrontations, qui durèrent près de deux mois, du 18 juillet au 13 septembre. Les commissaires accordèrent enfin à l'accusé un conseil et la communication des pièces. Et le 10 octobre, Olivier d'Ormesson, maître des Requêtes, et Le Cornier de Sainte-Hélène, président au Parlement de Normandie, furent désignés comme rapporteurs.

Pendant tout ce temps, aucun détail de la vie de Fouquet n'échappe à son vigilant geôlier. C'est lui qui transmet à qui de droit tous les désirs du prisonnier et rapporte à celui-ci les réponses. Il lui présente les confesseurs dûment autorisés, le jésuite Eyneuve ou un chanoine de Vincennes. Aux premières chaleurs de l'été, il le mène prendre l'air sur la terrasse du donjon. Il lui fait passer les paquets de jus de réglisse ou les bouteilles d'eau de noix que sa femme ou sa mère sont autorisées à lui envoyer. Un moment, d'Artagnan s'inquiète du bruit courant dans Paris que Fouquet reçoit des informations du dehors. Mais Le Tellier est tranquille : il suffit de lire les procédures pour être sûr que le prisonnier ne sait rien de ce qui se fait hors de sa chambre. C'est un satisfecit pour le geôlier. D'Artagnan s'occupe aussi de toutes les dépenses. Elles sont considérables. Le 8 avril 1662, il donne quittance à Pierre Leclerc, trésorier général de l'Extraordinaire des guerres et cavalerie légère, de dix mille livres reçues à compte « de la dépense qu'il lui a convenu faire pour la garde et nourriture de M. Fouquet ». Trois mois après, il a peur d'être oublié, et il réclame; Le Tellier lui écrit, le 14 juillet, qu'il n'a qu'à envoyer son mémoire, qu'il lui expédiera son ordonnance, et que Colbert l'acquittera. Le 18 janvier 1663, il reçoit encore un acompte de dix mille livres.

C'est au commencement de cette année 1663 que Fouquet,

toujours à Vincennes, rédigea ses *Défenses*, et fit présenter à la Chambre de justice plusieurs requêtes de récusation. Puis on rapporta le procès, et Talon développa les chefs d'accusation, péculat, faux commis en vue du péculat, lèse-majesté. Paris et la France entière se passionnaient pour ou contre Fouquet.

Bientôt la Chambre de justice fut transférée à l'Arsenal (30 mai 1663). Quelques jours après, d'Artagnan recevait l'ordre d'amener Fouquet à la Bastille et de l'y garder dans les mêmes conditions qu'à Vincennes. Le 20 juin, un escadron de trois cents mousquetaires escorta le prisonnier pour prévenir toute tentative d'enlèvement comme toute démonstration de sympathie populaire. François de Monlezun, sieur de Besmaux, le compatriote et l'ancien compagnon de d'Artagnan, était depuis cinq ans gouverneur de la célèbre prison d'État. Cependant, Colbert maintint au seul d'Artagnan, sans contrôle ni dépendance, le soin de veiller sur Fouquet.

L'ex-surintendant avait pour logement une chambre (qui devait servir un peu plus tard à Lauzun et au Grand Arnauld) avec une garde-robe dans la tour de la chapelle et une petite pièce à côté, où quelques oiseaux chantaient dans leur cage. Il avait vue d'un côté sur le fossé, de l'autre sur la Place de la Bastille. Au pied de la tour de la Chapelle, sur les plates-formes des autres tours, dans le jardin, le long du fossé, des mousquetaires faisaient nuit et jour bonne garde.

Le matin, Fouquet se levait à sept heures, faisait sa prière, travaillait jusqu'à neuf heures, entendait la messe. De dix heures à midi, il recevait ses avocats. Il dînait ensuite, puis se remettait au travail jusqu'à onze heures du soir. Pour se distraire, il traduisait des psaumes en français et lisait des ouvrages de piété. Il montrait beaucoup d'égalité d'humeur et même une certaine gaieté. Un jour du mois de janvier 1664, quand d'Ormesson, qui s'était rendu à la Bastille, accompagné de Chamillart et de Foucault, fut introduit par d'Artagnan auprès du prisonnier, il le trouva vêtu d'un habit de drap noir complètement fermé, d'un manteau doublé de drap, de bas de laine, car il faisait froid derrière ces épaisses et humides murailles. Des souliers plats, un collet uni, de petites manchettes cousues, un chapeau de castor, le tout

fort propre et fort simple, complétaient son costume. D'Ormesson rapporte que d'Artagnan, témoin de la rude pénitence de cet homme, jadis si délicat et si fastueux, et qui maintenant vivait dans un très grand régime, jeûnant trois jours par semaine, déclarait qu'il ne l'avait jamais trouvé que travaillant, écrivant sur sa petite table ou priant Dieu à genoux.

Il y avait un an, jour pour jour, que Fouquet était à la Bastille, lorsqu'on décida en haut lieu de le transférer à Moret. On se préoccupait des sollicitations qui étaient faites en sa faveur par plusieurs personnes, parmi lesquelles on citait madame de Sévigné. Puis le roi, qui se rendait à Fontainebleau, voulait avoir Fouquet près de lui.

Le 20 juin 1664, Le Tellier transmit à d'Artagnan l'ordre de conduire Fouquet au donjon de Moret, sur la lisière de la forêt de Fontainebleau. Quatre jours après, une file de carrosses à six chevaux, escortés par 250 mousquetaires, sortirent de Paris, emportant quatre trésoriers de l'Épargne arrêtés comme complices du surintendant, puis Pellisson et Fouquet. Chacun était enfermé dans une voiture. Au Plessis, ils dînèrent, servis dans des chambres séparées. Le soir on arriva à Moret. D'Artagnan, qui avait tenu fort exactement Le Tellier au courant de ce qui s'était passé, et qui lui avait même envoyé un exprès, M. de Maupertuis[1], reçut la permission de se rendre auprès de la cour à Fontainebleau, le roi étant persuadé que son absence ne pourrait préjudicier à la sûreté des prisonniers.

Le séjour de Fouquet à Moret ne dura pas deux mois. Le 1er juillet, d'Artagnan informa les deux avocats, Auzanet et Lhoste, que, de par la volonté du roi, ils ne verraient leur client que deux fois par semaine, le mardi et le vendredi. La conversation devrait avoir lieu à voix assez haute pour que d'Artagnan pût tout entendre. Il avait loyalement prévenu Fouquet que si, dans ces entretiens, il était question d'autre chose que du procès lui-même, il serait obligé d'en avertir le roi.

Louis XIV, de retour à Paris au commencement d'août,

1. Maréchal des logis à la première compagnie depuis le 7 novembre 1661.

voulut que Fouquet et la Chambre de justice y rentrassent avec lui. L'ordre, transmis à d'Artagnan le 10 août, fut exécuté le 14. Ce jour-là, d'Artagnan, geôlier ponctuel, mais compatissant, fit ralentir à Charenton la marche du convoi pour permettre à Fouquet d'embrasser en passant sa femme et son enfant qu'il n'avait pas vus depuis trois ans.

A Paris, tandis que la Chambre de justice siégeait à l'Hôtel Séguier, d'Artagnan eut encore plusieurs fois l'occasion de montrer à la fois la générosité et la fermeté de son caractère, dont l'intègre et véridique d'Ormesson rend témoignage. Le 8 novembre, Fouquet lui ayant annoncé qu'il avait achevé sa dernière production de pièces, et qu'il n'écrirait plus si le procureur général ne donnait rien de nouveau contre lui : « Me dites-vous cela, lui demanda le mousquetaire pour le répéter au roi? Autrement je serais obligé au secret. » Fouquet le pria de rapporter son propos au roi.

D'Artagnan conduisait Fouquet aux séances de la Chambre de justice et l'en ramenait. Nous avons pour cette période un document beaucoup plus instructif que le procès-verbal du greffier ou la correspondance officielle de d'Artagnan. Ce sont les lettres de madame de Sévigné qui suivait anxieusement la marche de l'affaire et qui, grâce aux confidences de d'Ormesson lui-même, pouvait envoyer au jour le jour à son ami Pomponne des comptes rendus où l'on sent tout l'intérêt qu'elle portait à l'illustre accusé.

C'est elle qui nous fait voir, le 20 novembre 1664, Fouquet sortant de la Chambre et repassant par l'Arsenal à pied, conduit comme toujours par d'Artagnan. Des ouvriers travaillent à un bassin de fontaine. Fouquet, intéressé, s'approche, donne son avis et dit en riant à d'Artagnan : « N'admirez-vous point de quoi je me mêle? Mais c'est que j'ai été autrefois assez habile sur ces sortes de choses-là. » Et l'on pense aux bassins de Vaux, quand, aux jours de fête, le soleil des temps heureux irisait la poussière fine des jets d'eau.

Le 27 novembre, nouvelle scène, plus touchante encore, parce que madame de Sévigné elle-même y joue son rôle et qu'elle rapporte ses impressions toutes chaudes et débordantes. Pour voir le surintendant elle s'était rendue, masquée, en compagnie de quelques dames, dans une maison

dont les fenêtres donnaient sur l'Arsenal et sur l'allée aboutissant à la première enceinte de la Bastille. Fouquet revenait tout rêveur, escorté de cinquante mousquetaires qui le suivaient à trente ou quarante pas. Il n'aurait peut-être pas songé à lever les yeux si d'Artagnan, toujours bienveillant, ne lui avait fait remarquer cette fenêtre d'où tombaient des regards amis. Fouquet alors salua les dames en souriant, sans peut-être les reconnaître, et la tendre Sévigné sentit ses jambes trembler et son cœur battre. « Si vous saviez, dit-elle, comme on est malheureux, quand on a le cœur fait comme je l'ai! »

Le dénouement approchait. Dans cette terrible bataille judiciaire, Fouquet avait déployé jusqu'au dernier moment les ressources d'une intelligence merveilleusement organisée, servie par un sang-froid à toute épreuve.

Pour que rien ne manquât à une si belle « affaire », le merveilleux vint apporter aux imaginations un élément de curiosité et de mystère. Au mois de décembre, une comète parut du côté du faubourg Saint-Marceau, « qu'on dit qui regarde la Bastille ». Que venait annoncer cet astre? La mort prochaine de Fouquet? sa délivrance imminente? Tous les yeux de Paris se levèrent vers le ciel. D'Artagnan — c'est madame de Sévigné qui l'apprend à Pomponne — veilla la nuit du 16 au 17 décembre et vit fort à son aise la comète. Fouquet lui-même désira contempler cette messagère merveilleuse dont le peuple disait qu'elle lui avait été envoyée du ciel. Un garde alla l'éveiller sur sa prière, vers trois ou quatre heures du matin, et le mena sur la terrasse de la Bastille. Pendant quelque temps, il ne fut question que de cosmographie dans les ruelles. L'abbé Cotin distilla, en style précieux, une *Galanterie sur la Comète*, et Molière, qui a pris ce pauvre auteur pour modèle de son Trissotin, s'en souvenait encore en 1672 dans les *Femmes savantes*, où il lui fait dire :

Je viens vous annoncer une grande nouvelle.
Nous l'avons en dormant, Madame, échappé belle.
Un monde près de nous a passé tout du long,
Est chû tout au travers de notre tourbillon,
Et, s'il eût en chemin rencontré notre terre,
Elle eût été brisée en morceaux comme verre.

Le 20 décembre 1664, s'acheva, après un laborieux délibéré qui n'avait pas duré moins de cinq jours, cette affaire qui depuis plus de trois ans occupait le royaume. Fouquet sauvait sa tête. Déclaré coupable d'abus et de malversations, il était condamné au bannissement perpétuel et à la confiscation de tous ses biens. Louis XIV, trouvant que c'était peu, commua la peine en celle de prison perpétuelle.

Le greffier Foucault, assisté d'un commis greffier et de quatre huissiers du Parlement servant en la Chambre de justice, se présenta le lundi 22 à la Bastille pour signifier au condamné l'arrêt de l'avant-veille. On les installa dans l'ancienne chapelle qui se trouvait au-dessous de la chambre de Fouquet. Bientôt celui-ci parut, conduit par d'Artagnan, qu'accompagnaient Saint-Mars et deux mousquetaires. Fouquet refusa de décliner ses nom et prénoms, écouta debout et le chapeau à la main la lecture de l'arrêt, et demanda en vain à Foucault qu'il prît acte de ses protestations. Alors il invita les témoins à se souvenir de ce refus. Pour couper court, d'Artagnan l'entraîna dans une pièce voisine, tandis que le gouverneur Besmaux emmenait le médecin Pecquet et le valet de chambre La Vallée tout en larmes. Le matin du même jour, d'Ormesson était venu reprendre les registres de l'Épargne. D'Artagnan l'embrassa, lui dit à l'oreille qu'il était un « illustre » (c'est-à-dire un brave homme), ajoutant qu'il n'entendait rien à cette affaire, et qu'un peu plus tard il viendrait l'en entretenir.

Puis on partit pour la terre d'exil. Un carrosse était tout prêt. A onze heures, on y fit monter Fouquet avec quatre hommes. D'Artagnan était à cheval, à la tête de cent mousquetaires. Quand on sortit de la Bastille ce fut une acclamation. Les années précédentes, à Angers, à Amboise, à Tours, le peuple aurait volontiers écharpé Fouquet Maintenant il battait des mains à son passage, ou le saluait très bas.

La petite troupe coucha ce soir-là à Villeneuve-Saint-Georges. Le lendemain, on passa par Melun, presque en vue de Vaux, et on arriva à Fontainebleau. De là, d'Artagnan écrivit à Colbert (24 décembre) : « Monsieur, si j'ai manqué d'aller prendre congé de vous et recevoir vos ordres, je vous supplie très humblement de croire que j'en ai un sensible

déplaisir, sachant bien que j'étais obligé et par mon devoir et par mon inclination, et si M. Foucault m'a tenu parole, il vous aura dit mon déplaisir et le sujet qui m'en a empêché. J'ai reçu les trois billets que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer : pour celui de Lyon, je le garde et je vous renvoie l'autre, parce que j'ai pris six mille livres, par ordre de M. de Louvois chez M. Josse pour les mousquetaires. S'il arrive quelque chose dans ma route, je ne manquerai pas de vous en avertir. Je vins hier coucher ici, et je pars aujourd'hui pour continuer ma route. »

Par Moret, Dijon, Lyon, Grenoble, on arriva au pied des Alpes. Le 26 décembre, d'Artagnan avait écrit à Le Tellier pour lui faire tenir une lettre que madame Fouquet avait écrite à son mari, et que, fidèle aux instructions reçues, il n'avait pas remise à son destinataire. Le roi approuva et fit supprimer la lettre. D'Artagnan envoya aussi demander à la cour ce qu'il ferait de son prisonnier si celui-ci tombait malade. On lui répondit qu'il le menât toujours.

Enfin, le 16 janvier 1665, d'Artagnan arrivait à Pignerol et livrait Fouquet à Saint-Mars, qui avait été envoyé en avant pour tout préparer, et qui était là depuis une semaine. De ce donjon, entouré de glaces l'hiver, brûlé l'été par le soleil, Nicolas Fouquet ne devait pas sortir vivant. Il y mourut quinze ans plus tard.

D'Artagnan s'acquitta de la dernière partie de sa tâche, à la satisfaction non seulement du roi, mais aussi de Fouquet, dont il fut, dit madame de Sévigné, la « seule consolation » pendant ce pénible voyage. L'hiver était fort rude, principalement dans les Alpes. D'Artagnan donna au prisonnier les fourrures nécessaires pour passer les montagnes, l'encourageant en même temps par de bonnes paroles.

La reconnaissante Sévigné garda jusqu'à sa mort le souvenir ému de la générosité et de l'humanité du mousquetaire. Parlant un jour à sa fille, de Sainte-Marie, lieutenant du roi à Saint-Malo, qui savait se faire aimer des prisonniers, elle ne trouva pas mieux que de dire : *c'est un petit d'Artagnan*, pour le louer de bien servir son roi sans cesser d'être compatissant.

CHARLES SAMARAN

AU DELÀ DU BONHEUR[1]

VI

Cinq mois après, aux derniers jours de mars...

Ce matin-là Marguerite Ruelle s'était éveillée toute joyeuse. Aussitôt qu'elle avait ouvert les yeux, à demi consciente, elle avait senti son cœur délicieusement ému par le bonheur de vivre. Autour d'elle, les meubles clairs, les gravures, les photographies, les bibelots de sa chambre, choisis et disposés avec une minutieuse tendresse, lui souriaient, de leur air élégant, gracieux et vieillot, comme autant d'amis silencieux. A travers les persiennes closes et les croisées entr'ouvertes, des rayons de soleil amenaient la tiédeur embaumée du printemps. Et derrière, dans l'espace invisible, c'était un gazouillis ininterrompu d'oiseaux en délire.

Marguerite commença un bâillement qui s'acheva en une allègre cascade de notes limpides. Puis elle allongea les bras, en admira, un moment, les formes pleines, la chair douce et blanche, les croisa enfin derrière la tête, parmi les ondes soyeuses de ses cheveux et, tenant les yeux vaguement fixés vers les fleurs roses des rideaux, se mit à songer...

Elle ne songea pas longtemps, car elle s'aperçut bientôt que sa joie même, à la trop considérer, pourrait bien se nuancer de tristesse. Et, ce matin, elle ne voulait plus être triste. Elle

1. Voir la *Revue* du 15 décembre 1911.

éprouvait le besoin de s'abandonner, sans réfléchir, au contentement qui l'agitait. Elle sentit d'ailleurs qu'elle avait grand'-faim. Avec une gourmandise impatiente, elle pensait au chocolat bouillant et savoureux, aux tartines roussies et craquantes qu'elle trouverait, tout à l'heure, dans la salle à manger... D'une brusque poussée elle chassa loin d'elle ses couvertures, puis sauta hors du lit.

Comme elle écartait les persiennes, une blanche coulée de lumière glissa jusqu'au tapis où posaient ses pieds nus. L'azur du ciel était à peine voilé par une brume radieuse. Auprès de la fenêtre, les bourgeons des marronniers, éclos depuis l'avant-veille, laissaient pendre, hors de leurs coques gluantes, de petites feuilles timides qui frissonnaient sous la brise. Le jet d'eau bruissait au milieu des touffes d'iris; l'onde s'égouttait dans le bassin avec des sonorités cristallines.

Marguerite observa curieusement ces choses charmantes, comme si elle ne les avait encore jamais vues. Une gaieté enfantine et confiante la pénétrait. Elle alla vers la glace et sourit à son image parce qu'elle se trouvait jolie, avec ses cheveux dénoués, sa longue chemise dont le col ajouré découvrait seulement un peu des épaules et de la poitrine. Elle décida d'essayer un nouveau genre de coiffure dont elle avait vu le modèle dans son dernier journal de modes.

Pendant qu'elle partageait et lustrait ses cheveux, son esprit, incapable de s'attacher à la minute présente, vagabondait au delà. Comment allait-elle employer cette merveilleuse journée? Quel plaisir se donnerait-elle? Elle fit mentalement la revue de toutes ses occupations favorites, mais n'arrêta sur aucune sa préférence. Pourquoi d'ailleurs s'embarrasser d'un tel souci? Ne valait-il pas mieux obéir, d'heure en heure, à sa fantaisie? Dévaster les massifs pour édifier un énorme bouquet, achever le roman abandonné à l'endroit pathétique, composer savamment un entremets exquis, toutes ces occupations n'étaient-elles pas également agréables? Et n'était-il pas délicieux de vivre, d'être jeune, de porter au cœur un inépuisable trésor d'espérance?

Marguerite recula un peu la tête pour juger l'ensemble de sa coiffure. Elle avait des cheveux naturellement ondulés et vaporeux qui se pliaient avec docilité à toutes les exigences

de ses doigts. Elle venait de les diviser en deux flots abondants qui, répandus autour des tempes, ne laissaient apparaître que le lobe rosé de l'oreille et se réunissaient au-dessus de la nuque, en une masse légère et bouillonnante. Un étroit diadème de satin bleu pâle, à demi perdu à travers les boucles chatoyantes, s'harmonisait finement à leurs reflets. La jeune fille s'examinait avec complaisance dans chaque face de son miroir. C'était un visage nouveau qu'elle se découvrait, des expressions inattendues et piquantes, un sourire énigmatique, une ombre mystérieuse adoucissant l'éclat des prunelles.

Elle pensa : « Si M. Rocherolles m'apercevait aujourd'hui, peut-être me trouverait-il l'air un peu moins provincial. »

Elle examina les chances que ce M. Rocherolles aurait de la voir aujourd'hui et se demanda, vaguement, si elle serait heureuse de cette rencontre. Elle ne sut pas se donner de réponse.

En ce moment, quelque nuage dut passer devant le soleil, car les rayons argentés qui pénétraient dans la chambre s'éteignirent. Et, pour la seconde fois, Marguerite se sentit gagnée par une involontaire mélancolie. Ses yeux se détournèrent du miroir et ses bras lassés retombèrent sur ses genoux. L'image de M. Rocherolles s'évanouit. A sa place, une autre figure s'insinuait, dont les traits étaient déjà devenus vagues, mais dont le regard, lumineux et doux, avait gardé une émouvante netteté.

La jeune fille tressaillit, ses lèvres murmurèrent un nom qu'elle s'était autrefois répété bien souvent, dans la secrète extase de son cœur, et que, depuis quelques semaines, elle avait voulu s'interdire de prononcer. Aussitôt ce nom ravit tout son être, comme une mélodie profonde...

Cependant sa chambre s'illuminait de nouveau; de petites taches rondes dansèrent sur les murailles; l'une d'elles, dorée et tiède, vînt frôler ses doigts étendus. Elle joignit ses mains, les tordit violemment.

« Ah! — pensait-elle, — si c'était lui que je devais revoir!... »

Elle se rappela, tout à coup, la résolution qu'elle avait prise de ne plus jamais penser à Pierre Dalvagne. Elle se redressa brusquement et secoua la tête comme pour ranimer

sa gaîté assoupie. Mais en vain! toute joie avait déserté son âme. Elle tourna les yeux vers son miroir, vit l'air morose de son visage.

« Comme je suis laide! — se dit-elle; — quelle sotte idée j'ai eue de me coiffer ainsi! Quel air prétentieux et ridicule! »

Et les ondes souples de ses cheveux, délivrées de leurs liens fragiles, s'abattirent et glissèrent autour de son cou. Elle les rejeta en arrière, d'un grand geste dédaigneux. Puis elle les souleva, les emprisonna dans sa main serrée, les tordit et les roula sur sa tête avec une hâte croissante...

VII

Pendant ce temps-là, le docteur Ruelle, qui venait d'achever, à son heure coutumière, un premier déjeuner solide, — deux œufs sur le plat, une tranche de viande froide et une demi-bouteille de vin rouge, — attendait sa fille dans la salle à manger et commençait à s'étonner qu'elle ne fût pas encore descendue.

C'était un homme robuste et sain, âgé d'environ soixante-cinq ans. Ses épaules étaient larges et ses mains vigoureuses. Par la forme et la majesté de son visage, par son vaste front, ses traits rigides, ses yeux bleus et graves, ses cheveux blancs et sa longue barbe encore grise, il pouvait faire songer au Dieu le Père des fresques raphaëliques. Mais il cachait, sous ces dehors imposants, un esprit indulgent et fin, une délicate et clairvoyante bonté.

Il exerçait son art avec une conscience routinière, alliée à beaucoup de scepticisme. Il ne ménageait, pour ses malades, ni son temps ni sa peine, ni, bien souvent, dans les pauvres logis, la monnaie de ses poches. Mais il comptait sur les forces mystérieuses de la nature plus que sur les remèdes ordonnés par lui-même et il n'exigeait point de ses obligés une reconnaissance infinie.

En revanche, il était dominé par deux passions dont les objets s'opposaient pourtant comme la mort et la vie, comme la nuit et l'aurore. C'était, l'une, la manie des collections de paléontologie et de préhistoire; l'autre, l'amour de sa fille.

Il goûtait de savoureuses joies à augmenter, à classer, à remanier le contenu de ses vitrines poudreuses; mais c'était un immense bonheur qui dilatait sa puissante poitrine, quand Marguerite, penchée devant une suite farouche de silex taillés, tournait à demi vers son père des yeux amusés et se faisait narrer l'histoire de ces pierres étranges.

Or, ce matin, la beauté du jour venait d'inspirer au docteur un projet qui le faisait sourire derrière son épaisse moustache. Il devait aller voir les Chadeysson, qui habitaient une ferme isolée, au pied du rocher de Jastres. Le rocher de Jastres, sorte de falaise qui surplombe, de sa haute muraille grise, le lit caillouteux de l'Ardèche et dont la cime s'étale en un vaste plateau dénudé, fut signalé déjà par les géologues du XVIIIe siècle comme un des champs les plus riches en fossiles néo-jurassiques. Bien que, depuis cette époque, de nombreux pèlerins de la science fussent venus, sur ces anciens rivages, glaner quelques reliques des millénaires évanouis, le docteur Ruelle ne désespérait pas de pouvoir y découvrir un jour le squelette pétrifié d'un *pterodactylus elegans* ou, tout au moins, la dent terrible, taillée comme une double scie, de l'*iguanodon Mantelli*. Donc, tout à l'heure, si sa fille y voulait consentir, ils pourraient s'en aller ensemble dans le milord, s'arrêter quelques instants chez les Chadeysson, puis, laissant la voiture à leur garde, monter à pied jusqu'au plateau et le parcourir une fois de plus. Le soleil était chaud, la brise fraîche et légère. Ce serait une promenade salubre et charmante. Mais il fallait se hâter, si l'on voulait être revenu pour le déjeuner de midi. Que faisait donc Marguerite, là-haut?...

Comme il levait, pour la dixième fois depuis cinq minutes, les yeux vers la pendule, il entendit la porte s'ouvrir : il se retourna.

C'était madame Ruelle. Elle alla s'asseoir, pesamment, vis-à-vis de son mari, puis, d'un effort qui semblait prodigieux, elle atteignit le bouton de la sonnerie.

On lui apporta la chocolatière fumante; elle se remplit une large tasse avec un air de dégoût résigné.

— Marguerite n'est pas encore descendue? — demanda-t-elle.

— Non, — repartit distraitement le docteur. — Je l'ai entendue, tout à l'heure, aller et venir au-dessus de ma tête.

Elle ne bouge plus, à présent... Je ne suppose pas qu'elle se soit recouchée...

— Eh! mon ami, — susurra la grosse dame en étendant deux amples coquilles de beurre sur une longue tranche de pain grillé, — tu ne t'aperçois donc pas que notre fille, depuis quelques jours, se fait plus coquette? Il ne faut pas t'étonner si sa toilette dure davantage, ce matin. Elle va nous arriver tantôt avec une coiffure « art nouveau » et des ongles brillants comme de la porcelaine chinoise... Eh! eh! — ajouta-t-elle en mesurant des yeux la tartine qu'elle s'apprêtait à mordre, — je crois que ce M. Rocherolles est bien loin de lui déplaire.

Le docteur haussa les épaules et pivota un peu sur sa chaise en croisant les jambes.

— C'est son affaire! — dit-il. — Elle a, pour estimer ce jeune homme, des facultés que nous n'avons plus... J'espère qu'elle est assez intelligente pour ne pas s'engager à l'étourdie.

— Mais que penses-tu, toi, de ce Rocherolles?

M. Ruelle laissa glisser brusquement un de ses talons sur le parquet.

— Peuh! un beau garçon, — commença-t-il, — pas trop usé. Mais...

Madame Ruelle n'écoutait point.

— Ce serait ce que l'on peut appeler un parti inespéré, — interrompit-elle, la bouche pleine et les paupières à demi closes, — in-es-pé-ré!... Un orphelin, grosse fortune, situation honorable, belles relations, appartement près des Champs-Élysées, auto!... Qu'est-ce qu'une jeune fille pourrait souhaiter de mieux? Pour moi, je serais bien contente si ce mariage venait à s'arranger. Ce serait le bonheur de Marguerite... Ah! on en parlerait dans la ville!... Et, entre nous, je ne serais pas fâchée de montrer aux gens que nous savons nous consoler du départ de Pierre Dalvagne.

M. Ruelle, qui faisait rebondir sur la table la pointe de son couteau, parut s'intéresser plus profondément que jamais à ce jeu facile. Mais, après quelques secondes de silence, il releva la tête et considéra encore la pendule.

— Neuf heures moins le quart! — dit-il. — Clémence, tu devrais aller voir ce que fait Marguerite, et si elle n'est pas malade. Tu lui dirais que je vais, tout à l'heure, faire une

visite chez les Chadeysson et me promener un peu sur le rocher de Jastres. Elle voudra peut-être m'accompagner.

— Qu'as-tu besoin de traîner Marguerite au rocher de Jastres? — s'écria madame Ruelle, en posant rudement la tasse de chocolat qu'elle venait, d'un seul trait, de vider à moitié. — Le temps est très lourd : elle rentrerait exténuée et rouge comme une écrevisse cuite. Si, par hasard, monsieur Rocherolles venait après le déjeuner, il la verrait dans un bel état!... C'est sans doute pour qu'elle t'aide à ramasser tes cailloux que tu veux la faire monter là-haut? Tu trouves que tu n'en as pas encore assez!... Tu as pourtant déchiré toute la poche de ta veste, samedi dernier, avec ces sales pierres. Marie a perdu plus d'une heure à te la raccommoder.

Le docteur regardait vaguement au loin, à travers les stores baignés de lumière et, de sa vaste poitrine, s'échappait un long, un interminable soupir.

— Marguerite ne viendra que si cela lui fait plaisir, — dit-il. — Ce n'est pas moi qui l'y obligerai!

Mais son front plissé se dérida tout à coup; un sourire s'épanouit dans sa barbe sévère.

— La voici, d'ailleurs! — reprit-il.

Un petit pas sec frappait les carreaux du vestibule.

— Tu vas voir cette coiffure! — souffla précipitamment madame Ruelle.

La porte s'ouvrit et Marguerite apparut, calme, le visage sérieux, les yeux un peu rougis. Elle était simplement vêtue d'un corsage de flanelle blanche et d'une jupe de drap gros bleu dont le bord frôlait ses chevilles découvertes. Ses cheveux étaient modestement relevés autour des tempes et liés au-dessus de la nuque en un large chignon. Elle semblait gênée des regards qui étaient fixés sur elle et vint embrasser son père et sa mère avec une affection contrainte. M. Ruelle la retint doucement par la taille et l'examina, sans dire mot, d'un œil inquiet et tendre. Elle devint pourpre, baissa les paupières et voulut se dégager.

— Eh bien! qu'y a-t-il de nouveau, ce matin, ma fille? — demanda madame Ruelle. — Tu n'as pas l'air content.

— Vous vous trompez, maman! — répondit vivement Marguerite, — il n'y a rien qui me rende mécontente.

— Tu fais pourtant une drôle de figure... N'est-ce pas, Georges?

— Je ne trouve pas, — répliqua M. Ruelle, en observant sa fille avec une indifférence affectée.

Marguerite s'était assise à côté de son père. Une vieille bonne, courte et rougeaude, entra, salua sa jeune maîtresse d'une voix familière et, après lui avoir servi son déjeuner, resta plantée derrière elle, les mains sur les hanches, à la contempler béatement.

— Marie, — lui dit le docteur, — allez dire à Étienne qu'il attelle Lili tout de suite.

— Où allez-vous, papa? — demanda la jeune fille.

— Je vais à la ferme d'Auran, voir la fille des Chadeysson.

— N'est-elle pas hors de danger?

Le docteur haussa les épaules :

— Je ne sais trop. Sans doute elle est robuste, mais une pneumonie est toujours grave et jusqu'au dixième jour... Et puis, tu connais nos paysans : Dieu sait comment ils s'y prennent pour soigner leurs malades!... Allons, il est temps de partir, — reprit-il, en guettant sa fille d'un regard indécis et chargé de regret. — Quelle splendide journée!

Il existe, entre certains êtres, un échange secret d'émotions et de pensées. Ils prononcent ou écoutent des mots insignifiants, et pourtant ils se pénètrent l'un l'autre jusqu'au fond de leur âme. Tout en mordant ses tartines à petits coups rapides, Marguerite suivait du regard le docteur qui marchait autour de la table et s'était arrêté maintenant près des vitres, comme pour admirer la blancheur rayonnante du ciel.

— Papa, — dit-elle subitement, — si vous étiez bien gentil et si je ne vous embarrassais pas trop...

Il se retourna et sa figure semblait refléter l'allégresse du jour. Mais la jeune fille s'était tue, malicieusement.

— Qu'est-ce que je ferais, si j'étais gentil? — demanda le docteur, en bombant le torse et en plongeant les mains dans ses poches, pendant que madame Ruelle dévisageait tour à tour son mari et sa fille avec effarement et dépit.

— Vous m'emmèneriez avec vous chez les Chadeysson, — répliqua doucement Marguerite, — et peut-être, si vous n'avez pas d'autres visites ce matin, — nous pourrions faire une

petite exploration sur le rocher de Jastres... Qu'en dites-vous, papa?

VIII

« Lili », qui sans doute avait été autrefois une fringante et fine pouliche, prenait maintenant l'allure d'une bonne grosse jument, assagie par dix années de service monotone et de courses pacifiques. Elle trottinait, la tête droite, d'un sabot calme, égal et lourd, dandinant un peu sa croupe blanche entre les brancards du milord. Étienne, le cocher, la couvait d'un œil vaguement attendri sous la visière de sa casquette cirée et, de temps à autre, la caressait avec les rênes flottantes en grommelant à mi-voix d'amicales paroles.

Dans la voiture, M. Ruelle et Marguerite, assis l'un près de l'autre, semblaient étudier chacun une part différente de l'horizon. Le docteur était trop avisé pour ne pas comprendre que sa fille avait besoin d'un peu de silence. Il la laissait s'abandonner tout entière au charme bienfaisant du jour. Le bercement régulier de la voiture, le frôlement léger de l'air matinal, la douce tiédeur du soleil, le spectacle de la terre joyeusement ranimée sous l'haleine du printemps, les amandiers en fleurs, la chanson des alouettes perdues dans la lumière, les braves gens qui saluaient au passage, toutes ces choses bonnes et familières conspiraient pour la divertir, en effet, engourdissaient peu à peu sa pensée dans une rêverie. qui n'était ni heureuse ni morose.

Elle interrompait cette rêverie, par intervalles, pour sourire à son père ou pour lui poser, d'un air affectueux, une question banale. Mais elle y revenait bientôt, oublieuse de l'heure, du but de la promenade, de tout ce qu'elle regardait sans voir, le long de la route, réfugiée en elle-même, comparant le passé au présent.

Elle songeait qu'elle était assise. une quinzaine d'années auparavant, dans cette même voiture dont elle ne tenait alors qu'une toute petite place, soit enfoncée dans un angle des coussins, soit, ce qui lui plaisait beaucoup mieux, juchée, les jambes ballantes, près de ce brave Étienne, qui n'avait encore ni le nez rouge ni la moustache grise.

Comme les choses et les gens et toute l'existence étaient pour elle, à cette époque, différents de ce qu'ils étaient aujourd'hui! Comme tout, malgré de perpétuels problèmes et d'immenses étonnements, lui apparaissait alors, en fin de compte, lumineux et simple! La maison et le jardin étaient un monde inépuisable, empli d'horreurs attirantes et de délices. Il y avait, tout autour, une dizaine de jardins semblables, plus ou moins beaux, à l'usage des autres enfants, et puis, là-bas, bien loin, où l'on ne pouvait aller sans user toutes ses jambes, c'était la fin de la terre et le seuil du firmament. Elle était petite au milieu de très grandes personnes et ne s'en émerveillait point. Elle se disait même que c'était un privilège, une sorte de royauté : n'était-on pas sans cesse occupé d'elle et n'obéissait-on pas à presque tous ses caprices? Elle savait pourtant qu'elle deviendrait grande, mais après un nombre de jours si incalculable qu'il était bien inutile d'y penser. Non, elle ne désirait rien de ce qui était trop distant de sa main ou de ses yeux. Elle avait beau apprendre qu'il y avait ailleurs des parcs et des châteaux magnifiques, des bêtes et des hommes extraordinaires, des villes prodigieuses, pleines de lumière et de bruit, elle demeurait incrédule ou distraite. Mais, si elle avait vu la petite fille du jardinier traînant un pauvre vieux cheval de bois à trois pattes, elle n'imaginait rien dans l'univers dont la possession pût lui donner autant de joie : indifférente et boudeuse devant ses jouets favoris, elle songeait tout le jour à ce malheureux être mutilé que désirait sa tendresse et, le soir, quand son esprit commençait à vaciller dans la torpeur du sommeil, elle l'apercevait encore à travers les ténèbres, lamentable et docile, au bout de la corde effilochée. Mais, le lendemain, on lui donnait un cheval tout neuf qui sentait bon le vernis et la colle et dont la queue blanche se hérissait vers le ciel. Et soudain, l'admiration et l'orgueil l'emportaient sur la pitié jalouse de la veille ; elle ne rêvait plus du cheval à trois pattes et ne le regardait qu'avec une dédaigneuse condescendance.

Qu'il était doux de vivre ainsi, sans désirs chimériques, sans regrets inutiles, dans une suite continue de joies minimes et vives, avec, parfois, quelque subit et violent chagrin, qui toujours paraissait inconsolable et toujours s'apaisait bien vite! Pourquoi ne gardait-on pas, plus tard, la même manière de

sentir? Pourquoi fallait-il, maintenant, que l'ombre des peines passées vînt se glisser sur la joie présente, en ternir tout l'éclat? Pourquoi soupirer à cause d'un bonheur à jamais perdu? pourquoi attendre l'impossible?...

Marguerite écarta soudain ces énigmes insolubles et demanda au docteur s'il n'avait pas vu depuis longtemps madame Dalvagne et comment elle se portait. M. Ruelle regarda sa fille : elle cligna les paupières, comme si elle était gênée par le miroitement des prairies scintillantes de rosée. De son geste habituel, il haussa un peu les épaules :

— Je suis allé voir madame Dalvagne, la semaine dernière. Mais, je ne puis que la distraire un quart d'heure.

— Vous ne pouvez pas la guérir?

— Ma petite Marguerite, lorsque le corps seul est malade, nous pouvons quelquefois le guérir, mais quand l'âme est atteinte...

— La pauvre femme!... elle ne peut pas oublier.

Le docteur hocha la tête, et resta silencieux un moment.

— Je ne lui demande pas d'oublier, répliqua-t-il, en changeant le ton de sa voix. — Ceux que nous avons aimés sont une part de nous-mêmes, et, bien souvent, la meilleure part. Ils ne devraient pas nous empêcher de vivre; mais il ne faut pas vouloir les oublier.

Marguerite baissa vivement le front et se tut...

La route, bordée de platanes encore défeuillés, traversait la vallée par où se joint la riante colline d'Albiac aux pentes farouches, tristes et grises qui surplombent l'Ardèche. Cette vallée, large à peine d'une ou deux lieues, est cependant la plus ample et la plus riche d'un pays âpre et tourmenté, où, presque partout, le paysan retient par des murailles étagées le peu de glèbe fertile qui fuit aux flancs des coteaux. Aussi l'appelle-t-on, d'une manière un peu emphatique, « la Plaine ». Une dizaine de hameaux, cinq ou six domaines assez vastes, habités, dans la belle saison, par les bourgeois les plus aisés d'Albiac, l'occupent en partie. Le reste est partagé entre d'humbles et petites fermes, de modestes cultures, d'étroits pâturages, où l'on voit, çà et là, deux ou trois vaches maigres tondre, de leur lourde tête résignée, l'herbe trop courte.

En dépit de sa pauvreté, cette terre était belle. Le sommet

des montagnes lointaines transparaissait à demi sous un voile diaphane. Des primevères, des crocus s'ouvraient dans l'herbe mouillée. Sur les toits roses ou jaunes des fermes, dont les tuiles reluisaient au soleil, des troupes de pigeons venaient s'abattre avec un grand fracas d'ailes, et, gorgés de lumière et d'amour, se pavanaient en roucoulant. Toutes les portes étaient ouvertes aux rayons bienfaisants du jour. Les paysans valides avaient quitté leur foyer dès l'aurore et l'on entendait leurs chansons naïves et traînantes monter parmi les vergers fleuris ou les vignobles en labour, Marguerite reconnut l'une de ces chansons que Marie, leur vieille bonne, lui avait apprise autrefois :

Lo laousetto et lou quinsou
Voulion faïro un mariajou,
Loriretto!
Voulion faïro un mariajou,
Lorirou!

Quand vinguèron d'espousa,
Troubèron pa ré per manja,
Loriretto!
Troubèro pa ré per manja,
Lorirou[1] *!*

Marguerite confiait au printemps, avec une sorte d'amères délices, l'inquiétude qui l'oppressait. Elle lui disait que son premier amour ne pourrait, sans doute, jamais mourir et que c'était bien cruel, à son âge, de porter en soi tant de rêves inutiles et flétris. Il lui répondait, d'une voix insistante et câline, que, si de nouveaux bourgeons s'épanouissent sur ses branches, l'arbre refleuri et verdoyant se réjouit de sa parure, sans regretter les dernières feuilles mortes amoncelées pendant l'hiver autour de ses racines...

Ce n'était point la même réponse que lui avait fait son père Il lui avait dit de ne pas oublier. Mais quoi ! est-ce que les vieux docteurs en cheveux blancs connaissent le cœur des jeunes filles ? Est-ce que l'on peut vivre, est-ce que l'on peut

1. L'alouette et le pinson — voulaient faire un mariage, — larirette ! — voulaient faire un mariage, — lariron ! — Quand ils vinrent de s'épouser, ils ne trouvèrent rien pour manger, — larirette ! — trouvèrent rien pour manger, — larirou ! etc. (*Vieille chanson du Vivarais*).

aimer encore sans oublier? Il ne soupçonnait rien de cela, sans doute. Il lui avait appris bien des choses : le nom des plantes, des oiseaux et des insectes, l'âge des vieilles pierres, d'innombrables petits détails de la vie et de l'histoire; il ne lui avait jamais parlé de l'amour. Ou bien, lorsque, devant lui, elle avait risqué une allusion à ce mystère fascinant et redoutable, il l'avait écoutée avec son bon sourire sceptique, et lui avait répondu vaguement, d'une manière à demi plaisante, à demi sérieuse, comme lorsqu'elle était petite fille et qu'elle avait posé une question embarrassante. Il ne savait pas que l'amour lui était un jour apparu, ainsi qu'une clarté magnifique illuminant tout l'avenir. Il ne savait pas que, pendant de longs mois, elle avait souhaité de mourir, en se disant qu'elle ne pourrait plus aimer. Il ne savait pas qu'elle avait été à la fois effrayée et ravie, triomphante et humiliée, parce qu'après ce morne hiver qu'elle avait cru éternel, elle avait senti, en sa poitrine, sourdre le flot de l'impérissable printemps. Il ne savait pas qu'aujourd'hui sa joie matinale s'était assombrie, parce qu'elle avait compris qu'elle n'aimerait pas une seconde fois comme elle avait aimé...

Hélas! tandis qu'elle songeait ainsi, le docteur se disait avec mélancolie qu'il n'est pas bon d'être père trop tard, que la vieillesse redonne à l'âme comme une timidité puérile et que, lorsqu'on a l'âge d'un aïeul, on ne devrait plus interroger que les yeux limpides des enfants.

Il n'ignorait presque rien de ce qui, pendant ces quatre ou cinq dernières années, avait ému et tourmenté l'être qu'il chérissait le plus au monde. Il avait vu tous les rêves indécis de l'adolescente se rassembler autour d'un seul visage. Il avait ressenti la déchirure brutale que le départ de Pierre Dalvagne avait infligée à ce pauvre cœur de vingt ans. Et, ce matin encore, il suivait avec angoisse la lutte qui troublait cette âme ingénue. Oh! comme il aurait voulu intervenir dans cette lutte, dire les mots qui apaisent et rassurent! Mais il n'osait pas; il hésitait, comme toujours, au seuil de cette intimité. Et puis, sait-on jamais les mots qu'il faut dire et de quel poids ils pèseront sur une destinée?

Lili avançait de son trot régulier. La voiture traversait le hameau de Vinesouges dont les humbles maisons, groupées

un peu au-dessus de la rivière, s'alignent sur les deux côtés de la route. Elles sont, pour la plupart, très anciennes et noires, bâties en gros galets de basalte et de granit, que rongent les lichens et la mousse. Des poules qui entraient et sortaient par les portes ouvertes vinrent s'effarer devant les sabots sonores de la jument. Des mâtins crottés aboyèrent le long des roues. On apercevait, derrière les vitres encrassées, quelques menus objets de mercerie, des galoches, un bocal de sucreries multicolores. Plus loin, une miche était accrochée sur le volet rabattu d'une boulangerie ténébreuse. Une branche de pin desséchée, où s'enroulaient des loques de rubans, désignait l'entrée d'un cabaret. Tous les logis étaient vides. Quelques vieillards, maigres et cassés, se chauffaient debout contre une muraille que dorait le soleil. Silencieux, la tête ou les mains branlantes, ils regardaient une douzaine de gamins en guenilles grouiller dans la poussière et l'ordure. Et il semblait que ce fussent là les seuls habitants d'un pays étrange où l'on tombait sans transition de l'enfance à la décrépitude.

A la sortie du hameau, la chaussée s'incline, longe de belles prairies bordées de peupliers et de saules et s'arrête devant la première arche du pont suspendu. Pour se conformer aux règlements, Lili cesse, pendant quelques minutes, son trot coutumier ; elle marche pesamment et secoue ses grelots. Le tablier du pont se balance en gémissant ; le parapet noir et les grands câbles obliques exhalent, sous la lumière qui les irise, une bonne odeur de goudron. En bas, la rivière capricieuse, enflée par la première fonte des neiges, bondit, écume et tourbillonne, comme furieuse de ses entraves, haineuse de la terre qu'elle déchire et emporte, avide d'aller se perdre dans le grand fleuve et l'océan.

Au delà du pont, le rocher de Jastres se dresse à pic, telle une gigantesque muraille. Il semble que la route aille s'interrompre brusquement à ses pieds. Mais elle se détourne soudain vers la droite et monte en pente rude, longeant des éboulis, des ravins pierreux où verdissent quelques touffes d'yeuses et de buis.

En cet endroit, la chaleur du jour, réfléchie par le sol aride, s'alourdit; un peu de sueur moirait la croupe puissante de Lili, qui gravissait la côte d'un effort lent et soutenu. Accoudée

au rebord de la voiture, les yeux perdus sur la plaine que l'on dominait tout entière, Marguerite continuait à revivre le passé.



A quinze ans, elle était encore une petite fille insouciante. Elle avait lu peu de livres : *Gulliver*, *Don Quichotte*, *le Vicaire de Wakefield*, un *Gil Blas* abrégé, quelques récits d'histoire et de voyages. Elle n'avait presque jamais de camarades, parce que les demoiselles de son âge étaient élevées au couvent, soit à Valence, chez les Dames de la Visitation, soit au Sacré-Cœur d'Avignon. Lorsqu'elles revenaient, aux vacances, Marguerite se sentait une intruse au milieu d'elles, prenait des airs hébétés en les entendant babiller interminablement sur les beaux yeux de la Sœur Sainte Marcelle ou sur l'âme sensible de la Mère Louis de Gonzague, et se demandait, avec une cruelle incertitude, si elle ne demeurerait pas, toute sa vie, affligée d'une irrémédiable sottise, réduite à un isolement farouche, parce qu'elle n'avait pas été en pension.

Les plaisanteries et les caresses de son père la consolaient un peu, mais ne lui suffisaient plus. Parfois elle allait s'enfermer dans sa chambre ou se perdre dans une allée solitaire du jardin; elle s'asseyait, lasse et désœuvrée, triste jusqu'à mourir et, tout à coup, persuadée qu'elle était un être bizarre et malheureux et que personne au monde ne l'aimait, elle versait de grosses larmes, en abondance, qui dissolvaient peu à peu son angoisse et lui laissaient au cœur un doux accablement.

Elle tâchait de s'oublier elle-même; elle devint très humble, très charitable et très pieuse. Elle s'accusait, avec une rigoureuse contrition, de fautes minimes : chacune de ces fautes, pensait-elle, était une épine qu'elle enfonçait autour du front pâle et douloureux de Jésus. Mais, dans l'ombre secrète du confessionnal, c'était aussi Jésus, tendre et miséricordieux, qui lui chuchotait son pardon. Elle s'en retournait, le cœur empli de reconnaissance et de paix, et, le lendemain, elle venait recevoir l'hostie d'amour.

Elle vivait alors d'ineffables moments. L'église était silen-

cieuse et recueillie ; la lumière matinale, tombant des blancs vitrages, faisait pâlir peu à peu les flammes d'or des cierges... La messe achevée, les fidèles se retiraient doucement; le bruit menu des pas et des chaises remuées allait s'assoupir sous les voûtes. Et Marguerite restait longtemps encore, le visage enfoui entre ses mains, anéantie en Celui qui reposait dans sa poitrine. Puis, quand son âme était épuisée par cette adoration muette, elle parlait à ce Dieu visible, le priait avec des mots puérils. Puis, elle s'en allait, comme à regret, et, quand elle revoyait le ciel du matin, les premières boutiques ouvertes, les petits ânes des laitières, hochant, sous leur bât chargé de boîtes sonores, leur tête malicieuse, elle était transportée d'une allégresse exquise, et sa bonté attendrie se répandait sur tous les êtres, sur toutes les choses du vaste monde...

Pendant les trois ou quatre mois que duraient ses vacances, Pierre Dalvagne faisait souvent visite au docteur Ruelle. Il venait passer avec lui quelques heures des chaudes après-midi d'août et de septembre ou des premières soirées de l'automne : les causeries se prolongeaient, affectueuses et confiantes, à l'ombre attiédie des marronniers ou à la clarté paisible des lampes. Marguerite s'asseyait parfois auprès des deux hommes. Elle avait bien souvent joué avec Pierre, quand il n'était qu'un petit garçon fréquemment volontaire et maussade. Aussi n'éprouvait-elle devant lui aucune gêne, rien qu'une irrésistible envie de le taquiner, de lui faire quitter, un instant, son imperturbable gravité. Elle s'étonnait en effet et s'irritait un peu de ce qu'il eût si complètement changé de manières à son égard, de ce qu'il se montrât si réservé, si poli et si froid.

Mais, un jour, — il y avait bientôt quatre ans de cela, elle s'en souvenait comme d'hier, — elle avait interrompu quelque discussion par son arrivée impétueuse. Du premier coup d'œil, elle avait surpris, au front du jeune homme, un rapide mouvement d'impatience. Elle était repartie aussitôt, furieuse et le cœur gros d'un orage de larmes. Son père l'avait rappelée, au bout de cinq minutes : elle était revenue, l'air contraint, les lèvres pincées, les paupières brûlantes.

Bien vite son chagrin s'était dissipé, une douce joie s'était répandue en elle : Pierre était aimable et familier, il souriait en lui parlant. Elle répondait sérieusement, avec un regard un

peu mouillé encore, voilé de tendresse. La soirée trop brève s'acheva ; le jeune homme prit congé. Elle lui souhaita une bonne nuit, d'une voix timide. Puis, après avoir embrassé son père avec force, elle remonta dans sa chambre, singulièrement troublée...

Elle se déshabilla lentement, s'arrêtant parfois, les yeux fixes... La maison était tranquille ; au dehors, la nuit s'étendait, sereine et taciturne... Ce vaste silence oppressait la jeune fille ; elle entendait son cœur battre à grands coups... Enfin, un sanglot puissant souleva sa poitrine ; elle s'assit, défaillante, inondée de bonheur, cachant son visage et les larmes soudaines qui ruisselaient entre ses doigts...



Comme elle avait aimé ! Son premier souci fut d'enfouir au plus secret de son cœur ce merveilleux trésor d'amour. Il était si doux de le garder pour elle seule, de l'accroître chaque jour, de le contempler à tout instant. Elle s'offensait des allusions moqueuses, un peu aigres parfois, de ses amies. Elle évitait les yeux gentiment interrogateurs de son père. Par quels mots, d'ailleurs, aurait-elle confié ce qu'elle ne pouvait s'exprimer à elle-même que par des soupirs?... « Je l'aime ! mon Dieu ! je l'aime... ». murmurait-elle, le soir, la bouche collée sur les dentelles de son oreiller, les yeux baignés de pleurs, les mains jointes comme pour une suppliante prière... Et le sommeil prenait peu à peu son âme extasiée...

Puis elle dit son amour au ciel radieux et suave, aux arbres dont les branches s'entrelacent en gémissant ; elle le dit à l'ombre mystérieuse et douce, au soleil dont la tiède caresse fait subitement tressaillir. Elle le dit aux crépuscules sereins et majestueux, aux nuits émouvantes, aux étoiles dont la splendeur et la solitude éternelles appellent des larmes.

Enfin elle le dit au Dieu jaloux qu'elle s'était mise à redouter obscurément. Pourtant il ne pouvait se courroucer parce qu'une faible créature donnait à d'autres qu'à lui un peu de tendresse. Elle s'efforçait encore d'accroître sa piété, communiait plus souvent et prolongeait ses prières. Mais, entre elle et Dieu, il y avait toujours un noble visage pensif, entre

le présent et la vie éternelle, il y avait un avenir de bonheur terrestre, si large et si plein qu'il paraissait infini.

Les jours et les mois s'écoulaient. Les vacances achevées, Pierre Dalvagne retournait à Paris. C'était pour Marguerite une tristesse d'autant plus lourde qu'elle la gardait secrète comme sa joie. Son cœur s'enveloppait de brume, ainsi qu'un soleil d'automne. Tout lui semblait terne, sans chaleur et sans vie. Elle subissait parfois des heures atroces. Elle connut le supplice des beaux soirs solitaires, les vains soupirs, la haine des printemps perdus, de toute sa beauté inutile, et la peur de ne jamais être aimée...

Elle voyait avec joie se faner les fleurs éphémères du printemps. Dès le milieu de juin, elle commençait à goûter la douceur d'une attente qu'elle savait brève désormais. Il arrivait enfin, il était là! De sa fenêtre, elle pouvait apercevoir un coin du toit sous lequel il vivait maintenant. Elle se disait : « Après-demain... demain, il viendra!... »

Un coup de sonnette qu'elle reconnaissait brusquement faisait bondir son cœur. Une angoisse presque douloureuse lui serrait la gorge; tout ce qu'elle avait projeté de dire s'évanouissait de sa pensée, et, lorsqu'elle se trouvait en face du jeune homme, elle ne pouvait d'abord répondre à son salut que par un bon et timide sourire, qu'elle s'efforçait de rendre joyeusement amical.

Cet intime bonheur se renouvela deux étés. Chaque année, Pierre Dalvagne semblait se montrer envers la jeune fille plus attentif et plus confiant. Il lui parlait de Paris, de ses études, de ses projets d'avenir. Elle lui racontait ses petits voyages et ses lectures. Parfois M. Ruelle s'éloignait, un moment. Elle éprouvait alors une gêne subite et détournait son regard, qu'elle avait tenu, en sa présence, affectueusement posé sur les yeux de Pierre. Mais celui-ci ne laissait pas tomber la conversation, et la jeune fille reprenait peu à peu sa tremblante hardiesse et jusqu'à cette ironie qu'elle jetait volontiers comme un voile sur l'éclat rayonnant de son âme. Elle admirait à la dérobée son élégance sobre, sa voix claire et contenue, sa parole vigoureuse et précise, ses mains, son visage si beau et si fier, ses yeux, si froids d'ordinaire, où, par instants, elle croyait voir une lueur de tendresse.

L'aimait-il? Peut-être... Elle frissonnait comme une feuille à cette seule idée, mais refusait de se demander jamais ce qu'il adviendrait d'elle s'il ne l'aimait pas. Avec un air de malice qui dissimulait une horrible anxiété, elle feignait d'être persuadée qu'une des séduisantes jeunes filles qu'il devait rencontrer à Paris avait déjà pris son cœur. Il lui répondait, avec un sérieux qui la déconcertait, que les Parisiennes d'aujourd'hui n'étaient pas faites pour les laborieux et les solitaires. Comme elle était heureuse alors! De quel soin elle entretenait, dans le magnifique sanctuaire de son amour, cette petite lueur d'espérance!...

Une après-midi de l'avant-dernier été, Pierre, qui était arrivé chez le docteur vers cinq heures, s'était attardé à causer jusqu'au déclin du jour. On était à la fin d'août; la chaleur était pesante; aucun souffle ne traversait l'espace. Marguerite, qui n'avait pu imaginer encore de prétexte à descendre, brodait à côté de sa mère, dans la chambre de madame Ruelle. Quand les derniers rayons du soleil eurent abandonné le feuillage immobile des arbres, elle se leva et ouvrit tout grands les volets de la fenêtre. Comme elle se penchait sur l'appui, explorant des yeux tous les détours du jardin, elle vit soudain les deux hommes qui sortaient d'un bosquet. Pierre Dalvagne lui fit de la tête un salut familier.

— Bonsoir! — cria-t-elle en agitant la main.

— Marguerite, — dit le docteur, — nous mourons de soif!

— Je viens! — répliqua la jeune fille.

Et, bousculant une chaise qui se renversa sur les genoux de sa mère effarée, elle se précipita hors de la chambre. Bientôt elle était assise auprès de Pierre et tout le morne ennui du jour s'était dissipé.

Peu à peu la conversation devint plus lente. On pouvait suivre, sur les collines de l'orient, la chute insensible du soleil : leur tête grise et dénudée s'était couverte d'un voile d'or qui décroissait à mesure que l'astre approchait l'autre bord du firmament. Une grande sérénité s'épanchait sur la terre : la lumière du vaste ciel s'éteignait par degrés ; tous les bruits au loin s'unissaient, se prolongeaient en de mélodieux échos. On se taisait et l'âme, noblement émue, se mêlait à l'immense et magnifique harmonie du soir. Pourquoi, au milieu même

de ce silence, la jeune fille fut-elle prise par l'irrésistible désir de se lever et de fuir? Son cœur était-il trop plein? avait-elle peur de sangloter? Lentement, avec une sorte de gêne et de douleur, comme si elle s'arrachait à des liens invisibles, elle recula sa chaise et se redressa un peu... Mais, à ce moment même, le jeune homme tourna la tête et regarda son amie avec un air de surprise douloureuse.

— Vous partez? — demanda-t-il d'une voix qu'elle ne lui connaissait pas, lointaine et vibrante.

Elle fit non, et lui sourit avec une douceur triste. Ils se contemplèrent ainsi, pendant quelques secondes, puis leurs yeux s'abaissèrent en même temps.

Et ce fut tout. Presque aussitôt après, madame Ruelle, qui s'indignait sans doute d'être délaissée dans la maison, était venue s'abattre au milieu du groupe, lourde et essoufflée. Son caquetage prolixe avait rompu tout le charme de ce crépuscule taciturne. On lui répondait avec une politesse distraite; monsieur Ruelle fronçait un peu les sourcils. Pierre Dalvagne invoqua l'heure tardive et se retira.

Et jamais, depuis ce soir-là, il n'avait prononcé devant la jeune fille une seule parole qu'elle pût interpréter comme une déclaration d'amour. Mais que sont les paroles? Les paroles s'oublient. Ce qui ne s'oublie point, ce qui ne peut, hélas! s'oublier, c'est, dans l'échange de deux regards, la révélation soudaine du bonheur partagé.



Au printemps suivant, elle ne s'était pas étonnée, d'abord, que les lettres de Pierre au docteur fussent devenues, peu à peu, plus rares et plus courtes. Il devait être absorbé, pensait-elle, par la rédaction de ses thèses et la préparation de ses derniers examens. Toutefois, sans qu'elle voulût se l'avouer, la sèche brièveté de ces lettres la chagrinait un peu. Avec plus d'inquiétude que les années précédentes, elle avait attendu la fin de ce long mois de juillet, splendide et accablant. Elle se disait, toute fiévreuse d'angoisse, que le sort de sa vie allait se décider. Serait-ce pour elle la félicité ou l'infortune? Les études

de Pierre se termineraient par de beaux succès. Il reviendrait libre, confiant en lui-même, joyeusement préoccupé d'une existence nouvelle. Aurait-elle une place dans ses desseins d'avenir? Ah! comme elle avait peur de savoir et, pourtant, comme elle était impatiente!

Les premiers jours d'août s'étaient écoulés. On savait déjà dans la petite ville que Pierre avait été reçu docteur avec de grands éloges. Mais il n'arrivait pas : que faisait-il? Et voici qu'un matin, au retour du marché, la vieille Marie avait raconté que « le jeune monsieur Dalvagne » était chez lui depuis quatre ou cinq jours au moins, mais que personne encore ne l'avait vu sortir...

Marguerite courut s'enfermer dans sa chambre, le cœur serré, les joues brûlantes, tordant ses mains mortes... Et il lui fallut attendre toute la fin de ce jour-là, puis toute une nuit et tout un jour!

Le lendemain soir, le docteur était rentré un peu tard, pour le dîner. Il paraissait triste et ne mangeait qu'à peine. Le repas et la veillée furent maussades. Comme madame Ruelle s'était retirée la première, Marguerite leva vers son père des yeux avides et suppliants. Il détourna la tête, comme hésitant à dire ce qui l'étouffait, incapable cependant de parler d'autre chose. Il fallut que la jeune fille l'interrogeât.

— Papa, — fit-elle d'une voix brisée et qu'elle s'efforçait de rendre indifférente, — savez-vous si vraiment Pierre Dalvagne est revenu?

Il cligna ses bons yeux tendres et ricana dans sa moustache :

— Il est revenu... Et tu ne devinerais jamais, ma pauvre petite, ce que je vais t'apprendre... Il veut se faire bénédictin!

La stupeur engourdit l'âme de Marguerite et fut, pendant quelques instants, plus forte que la souffrance. Si son père lui avait annoncé que Pierre Dalvagne s'était fiancé à Paris, elle aurait peut-être éclaté en sanglots. Mais, seule, l'idée qu'elle n'avait plus à craindre de rivale la frappa d'abord; le reste ne comptait pas : c'était trop inattendu, trop invraisemblable...

Cependant M. Ruelle continuait à parler. Il racontait la visite qu'il avait faite chez les Dalvagne, l'affreux chagrin de la mère, l'incroyable transformation du jeune homme, sa résolution inébranlable... Et, peu à peu, la jeune fille compre-

nait cette vérité inouïe... Il allait disparaître; elle ne le verrait plus, ne lui parlerait plus. Soudain, elle frissonna : la certitude atroce la glaçait toute entière. Le docteur, qui s'était levé, fut effrayé de la voir si pâle. Il lui prit les mains, l'attira vers lui, la baisa sur le front plus longuement qu'à l'ordinaire. Mais elle se dégagea doucement, eut un sourire crispé, — un de ces sourires qui refoulent dans les cœurs les plus aimants la pitié importune : il s'éloigna lourdement, la tête basse...

Et, pendant toute cette nuit, cette nuit orageuse d'été, cette nuit d'insomnie et de fièvre, dont le souvenir la faisait aujourd'hui encore frémir d'épouvante, Marguerite ne pleura point. Sa pensée se fixait, par une alternance obstinée et cruelle, tantôt sur de ténébreux abîmes de désolation, tantôt sur d'absurdes espoirs...

Deux jours après, Pierre Dalvagne était venu chez le docteur. Puis ses visites s'étaient espacées de plus en plus. Marguerite désirait ardemment chacune de ces rencontres, épiant malgré tout, implorant en elle-même, lorsqu'il était là, un regard, une parole, une émotion passagère. Et puis, chaque fois qu'il était parti, elle se sentait si découragée et si lasse qu'elle souhaitait de ne plus le revoir.

Comme il était profondément changé!... Au premier abord, il paraissait le même qu'autrefois : élégant, aimable, souriant; mais comme sa voix était froide, comme ses yeux étaient distraits! Rien ne restait donc en son âme de ces regards échangés naguère, de cette tendresse muette, de ces mains timidement pressées?... Hélas! n'y aurait-il entre eux plus rien de tout cela?

Par des allusions plus ou moins habiles, des questions craintives, elle tâchait d'obtenir une explication, une confidence... Mais il se dérobait toujours. Et elle l'aimait toujours davantage, à cause même de ce grand mystère inaccessible...

Une après-midi, elle se promenait sous les arbres du jardin, portant un volume relié qu'elle parcourait du regard, de temps à autre, puis laissait retomber. Tout à coup elle entendit un bruit de pas qu'elle reconnut aussitôt : Pierre Dalvagne, qui avait trouvé le portail ouvert, s'avançait vers elle. Il la salua, serra la main qu'elle tendait et lui demanda si le docteur était là. Elle lui apprit qu'il venait de sortir et qu'elle

était seule à la maison. Il parut gêné et fit un mouvement pour se retirer; mais elle lui dit, sur un ton de reproche :

— Voyons, Pierre, vous n'allez pas me quitter comme cela? Ne sommes-nous pas de vieux amis?

Il eut l'air de chercher une excuse.

— Vous lisiez, — balbutia-t-il.

— Oh! — fit-elle, — qu'importe!... Asseyez-vous, une minute, — ajouta-t-elle d'une voix sourde; — mon père ne tardera pas à rentrer.

Il prit une chaise, comme à regret. Ils étaient tout près de cette place où, l'an dernier, leurs âmes s'étaient silencieusement données l'une à l'autre. L'aspect du jour était presque semblable; le paysage avait la même beauté recueillie : c'était la fin de l'été, une brume légère adoucissait la ligne ondoyante et fugitive de l'horizon. De cette nature, qui n'avait pas bougé, de tous ces objets, témoins de son bonheur rapide, à jamais évanoui, Marguerite sentit s'exhaler une pitié muette... Sa poitrine se gonfla; une larme déborda de ses paupières : elle l'essuya brusquement, comme elle aurait chassé une mouche importune.

— Quel est ce beau livre? — demanda-t-il, désignant le volume qu'elle avait posé auprès d'elle.

— Ce n'est pas un livre, — répondit-elle avec un sourire très doux; — c'est un album, comme en avaient jadis toutes les jeunes filles sentimentales. Ce n'est plus guère de mode aujourd'hui, je sais bien, mais cela m'amusait encore. Que de personnes n'ai-je pas assommées avec ce petit cahier!

Il sourit et, prenant l'album, se mit à le feuilleter négligemment.

— Je relisais quelques-unes de ces pages, quand vous êtes entré, — continua-t-elle. — Et je me sentais devenir toute mélancolique... Il y a là, parmi des fadaises, de très jolies choses, écrites par des gens dont je ne me rappelle même plus la figure. Je les ai connus pendant un voyage, une semaine ou deux : je ne les reverrai plus; il y en a qui sont morts peut-être...

Il releva le front.

— Rien ne dure ici-bas, — prononça-t-il.

Elle hocha la tête et joignit nerveusement les mains sur ses genoux.

— Vous aussi, vous allez partir, — dit-elle, — et je ne vous reverrai plus.

— Il ne faut point dire cela, — répliqua-t-il. — Nous nous retrouverons, un jour, dans un monde où tout demeure.

Elle regardait droit devant elle, avec des yeux dilatés et fixes, comme si elle cherchait à découvrir, au fond de son âme, ce monde invisible.

— Oui, — fit-elle en soupirant.

Puis, après un moment de silence :

— Comme c'est étrange! — reprit-elle. — Je n'aurais jamais cru que vous puissiez... nous quitter ainsi.

Il pinça les lèvres et son visage eut une fugitive expression de dédain.

— Il est vrai, — dit-il. — Le monde s'étonne toujours outre mesure de ces vocations subites. On veut, à tout prix, les expliquer par des causes humaines et on ne les comprend pas. Alors on nous regarde comme des êtres bizarres, monstrueux. On ne veut pas admettre, simplement, que Dieu puisse nous appeler avec assez d'insistance pour que nous abandonnions tout ce qui nous est le plus cher.

Tandis qu'il parlait, il détournait les yeux, qu'il fixait tour à tour sur le feuillage tremblant des tilleuls ou sur le gravier de l'allée. La jeune fille se découragea : elle sentait que nulle parole, nul regard ne pouvait plus attirer vers elle ce cœur tout absorbé par un plus grand amour. Elle fit un grand effort sur elle-même, prit un air détaché, battit le sol du bout de sa bottine et dit posément, accentuant les mots :

— Alors, c'est tout à fait irrévocable?

Un peu surpris, il lui jeta un coup d'œil rapide et répéta :

— Oui, c'est irrévocable.

Elle le considérait, avec un sourire contracté les yeux luisants et moqueurs. Elle balançait la jambe qu'elle avait croisée nerveusement sur le genou et découvrait, sans y prendre garde, une cheville cambrée, sous le volant du jupon. Le jeune homme se leva brusquement et voulut lui rendre l'album qu'il tenait encore dans ses mains.

— Emportez-le, — fit-elle ; — vous y écrirez quelque chose, à votre tour.

Il hésitait, retournant le volume et le regardant de biais comme une petite chose méprisable.

— Vous ne pouvez pas me refuser cela, — insista-t-elle, d'un ton moitié suppliant, moitié ironique.

Il haussa un peu les épaules :

— Enfin, — dit-il, — puisqu'il le faut!...

Ils se quittèrent.

Le lendemain, il lui renvoya son album, qu'elle se hâta d'ouvrir... Sur la page blanche, un seul mot était tracé, d'une belle écriture haute et ferme, au-dessus de la date et des initiales P. D.

Un seul mot, tranchant comme une lame et doux comme un baume, étroit comme une cellule et grand comme le monde ; un seul mot, sec et sonore ; la solennelle devise bénédictine :

PAX

Marguerite ferma violemment l'album et le rejeta loin d'elle. Puis elle s'accouda sur une table, les yeux hagards ; des sanglots la secouaient par intervalles : mais elle ne put pas pleurer...

L'automne arriva... Quand Marguerite était allée avec sa mère chez madame Dalvagne, quelques jours avant le départ de Pierre, elle ne croyait pas le revoir. Car il était venu lui-même, l'avant-veille, faire une dernière visite au docteur et l'avait prié de transmettre ses adieux à la jeune fille. D'ailleurs, elle s'était raidie contre sa destinée : mieux valait que tout fût accompli. Pourtant, lorsqu'il lui serra si cordialement la main, il se fit en elle une suprême lueur de joie, presque aussitôt assombrie par la froideur morne des paroles échangées. Alors une sorte de colère lui trempa le cœur. C'en était trop, enfin! Pourquoi donc s'était-il montré, s'il devait la torturer et l'humilier encore! Elle aurait voulu lui témoigner du dédain, à son tour, insulter à cette vocation qui le rendait insensible, la traiter de folie et de chimère. Et n'était-ce pas, en effet, une chimère, absurde et ridicule? Si, du moins, il lui avait parlé, une seule fois, avec douceur et confiance, elle l'aurait peut-être compris ; elle aurait peut-être

cherché des consolations dans une piété ardente ou résignée, dans une surhumaine espérance. Mais il ne savait que se faire haïr avec toute la violence d'un amour méprisé!



Et, quand il se fut en allé pour toujours, cette haine retomba sur le Dieu qui l'avait ravi. Quand elle assistait aux offices religieux, elle demeurait volontairement distraite et ne priait plus. Elle accueillait tous les sujets de doute qu'elle rencontrait dans ses lectures, posait à son père des questions obstinées, s'irritait de les entendre éluder par un scepticisme timide. Un jour, un petit chat caressant, qu'elle aimait beaucoup, mourut : il dormait auprès d'une échelle mal assujettie, que le vent culbuta : il eut le cou pris sous l'un des montants et, lorsqu'on le dégagea, il était trop tard. En regardant ses pattes raidies, ses pauvres yeux fixes et suppliants, la jeune fille se disait : « Voilà ! c'est le hasard qui l'a tué... Est-ce que nous ne mourons pas tous comme cela, au hasard? est-ce que jamais quelqu'un s'occupe de nous plus que de cette petite bête innocente?... » Et elle se complaisait dans de telles pensées; elle en éprouvait de la fierté et comme une sombre joie...

L'hiver fut monotone et lugubre. Il pleuvait pendant de longs jours, une pluie lente, silencieuse, criblant la brume épaisse. Puis, une bise véhémente secouait, avec d'affreux hurlements, les grands arbres dépouillés. Madame Ruelle était retenue dans sa chambre par des crises d'asthme fréquentes. Le docteur dissimulait gauchement son ennui. Marguerite aidait un peu, le matin, aux travaux du ménage; le reste de la journée, elle lisait, au coin du feu, ou bien occupait ses doigts à de patientes et minutieuses broderies.

Autrefois elle avait ardemment souhaité une destinée plus variée et plus émouvante; maintenant elle se trouvait presque satisfaite, dans cette vie paisible. Elle touchait rarement à son piano ou bien ne jouait, avec une application routinière, que des œuvres brillantes et médiocres. De temps à autre, pourtant, il semblait que la glace qui emprisonnait

son cœur se rompît : une grande vague de douleur la soulevait. Elle s'y abandonnait alors avec passion, demeurait, de longues heures, inactive et solitaire, perdue dans un rêve désespéré. Puis, quand la tempête commençait à s'apaiser en elle, quand elle était lasse de souffrir seule, elle lisait des poètes tourmentés et farouches ; elle chantait, de sa voix un peu frêle, de navrantes mélodies.

Elle évitait, autant que possible, de voir ses anciennes compagnes qui toutes, étaient rentrées dans leur famille et dont une ou deux étaient fiancées. Leurs préoccupations, leurs petites intrigues, leur perpétuel souci du mariage lui semblaient des choses si niaises et pitoyables ! Elle s'exaspérait de ne les entendre parler, avec des chuchotements de convoitise, que de trousseaux, de bals, d'entrevues adroitement ménagées, de voyages de noce. Elle préférait de beaucoup la société de madame de Vistrac et de sa jeune sœur madame Vieuville, toutes les deux un peu désabusées et, parfois, s'ennuyant à mourir, dans ce pauvre chef-lieu de canton ; gaies néanmoins, toutes les deux, d'une sagesse souriante et hardie, riches de franchise, de malice légère et d'indulgence. Elles s'étaient prises pour « la petite Ruelle », comme elles l'appelaient, d'une vive et tendre amitié : elles l'invitaient chez elles à toute occasion ; elles la choyaient, comme une sœur cadette, dépourvue d'expérience et qu'une première méchanceté du sort a précipitée dans le désespoir.

— Ma chérie, — lui disait madame de Vistrac, — il ne faut jamais être triste : ce n'est pas de votre âge. La destinée ressemble à ces bonnes gens égoïstes qui ne veulent voir autour d'eux que de la joie. Ne vous attendez point à ce qu'elle vous fasse des avances, à ce qu'elle s'offre d'elle-même à vous consoler, non ! Si vous êtes morose, elle continuera de vous présenter un visage refrogné. Allez vers elle en riant : vous verrez alors que c'est, en somme, une personne bien accueillante et bien aimable...

Au milieu de janvier, l'hiver se fit plus serein. Dès le matin, l'azur tendre du ciel apparaissait à travers une brume ténue ; un soleil tiède rayonnait doucement sur les murailles et sur les toits. Les bourgeons des marronniers reluisaient dans la lumière, des mésanges se balançaient autour des branches

flexibles; les premières feuilles des tubéreuses, soulevant la terre amollie, montraient timidement au jour leurs pointes vertes et lustrées. Le soir, après un crépuscule violacé, que l'on regardait s'éteindre derrière la buée des vitres, on sentait un froid paisible emplir la nuit taciturne; les étoiles frissonnantes resplendissaient sur le ciel noir, tandis qu'une flambée joyeuse faisait crépiter, dans le foyer, les grosses bûches de chêne. Plusieurs fois, Marguerite se surprit à goûter l'indéfinissable joie de vivre. Et le souvenir même de son malheur se voilait d'une douce mélancolie.

Son existence commençait à lui sembler monotone. Elle rêvait à des événements imprévus, à des voyages. Elle allait plus volontiers chez ses amies et parfois, oubliant tout son chagrin, elle poussait de grands éclats de rire...

Une après-midi, comme elle entrait dans le salon de madame de Vistrac, elle vit madame Vieuville qui chantait debout près du piano. Un jeune homme l'accompagnait, en plaquant sur les touches des accords vigoureux. Comme il tournait le dos à la porte, il ne prit point garde à la nouvelle venue et continua de jouer, après que madame Vieuville s'était arrêtée en souriant. Enfin il jeta un coup d'œil en arrière et se leva très vite. La jeune femme présenta son frère : « Marc Rocherolles, architecte, Parisien endurci, qui daignait venir se reposer quelques jours chez ses pauvres sœurs enterrées dans Albiac... »

Il s'inclina et saisit les doigts que la jeune fille avançait d'un geste un peu hésitant. Elle remarqua qu'il portait une grosse bague et qu'il avait la main blanche et soignée comme celle d'une femme. Troublée par une étrange timidité, elle n'osa point, de quelques minutes, poser son regard sur lui. Mais bientôt la conversation s'anima et Marguerite put observer alors qu'il était d'une élégance raffinée, qu'il avait la poitrine large, la taille souple, le visage mat, la lèvre inférieure un peu épaisse, débordant sous une belle moustache noire, des cheveux noirs, un peu clairsemés autour du front, des yeux très bruns, amplement ouverts, dont l'éclat était à demi voilé par l'ombre douce des sourcils.

Il causait avec une aisance rare, d'une voix lente et chaude, s'intéressant à tout ce que l'on disait, n'affirmant rien sans

sourire, plutôt désireux de plaire, semblait-il, que de se faire admirer. Ses yeux, pendant qu'il parlait, se tournaient fréquemment vers ceux de la jeune fille, qui, chaque fois, baissait un peu les paupières.

Les jours qui suivirent, ils se rencontrèrent plusieurs fois. Marguerite n'arrivait point à chasser sa timidité, mais l'effort qu'elle devait faire pour la vaincre ne lui était pas pénible. Elle n'avait pas d'ailleurs abandonné sa manière un peu moqueuse de parler et souvent le sourire de la bouche n'allait pas sans une petite angoisse délicieuse du cœur. Puis, à se voir si bien écoutée par ces yeux sombres et cajoleurs, elle rougissait à la fois de gène et de plaisir...

Quand Marc Rocherolles partit, vers le milieu de février, elle fut surprise d'en éprouver un peu d'ennui. Mais madame de Vistrac et madame de Vieuville la gâtaient davantage encore, lui parlaient de l'absent.

— Jamais il ne nous a écrit aussi fréquemment, — déclaraient-elles. — Et. dans toutes ses lettres, il y a quelques lignes pour vous.

Elle riait, feignant de croire à une plaisanterie amicale. Puis, quand elle était seule, elle riait encore, moitié parce qu'elle était secrètement amusée par toutes sortes de possibilités imaginaires, moitié pour se prémunir contre une désillusion nouvelle. Mais elle s'attendrissait en voyant les amandiers en fleurs ou lorsque, pendant ses promenades, de petits enfants levaient vers elle leurs yeux clairs et leurs joues fraîches.

Pendant la dernière quinzaine de mars, M. Rocherolles revint passer quelques jours chez madame Vieuville. Cette fois, il se fit présenter par ses sœurs dans la famille Ruelle. Il sut montrer à la jeune fille qu'elle lui plaisait. Sans cesse attentif et prévenant, il semblait espérer patiemment un mot, un signe, qui lui permît d'avouer son amour. Elle ne le décourageait point, lui témoignait même, de jour en jour, plus de confiance. Elle aurait dû être heureuse; à sa place, toutes ses compagnes l'auraient été. Pourtant, malgré ses résolutions successives, elle ne parvenait jamais à l'être longtemps, ni tout à fait. Elle se le reprochait et s'en affligeait outre mesure. Car elle avait entrevu, naguère, un bonheur

sans limites et elle était à l'âge où l'on ne peut supporter l'idée que le bonheur ait des limites. On aimerait presque autant être tout à fait malheureuse...

IX

Marguerite s'éveilla brusquement de sa rêverie... Lili, qui avait quitté la grande route, commençait à descendre avec précaution une pente raide, où de profondes ornières faisaient cahoter durement la voiture. En face, on apercevait les bâtiments d'une ferme. Un vaste portail cintré s'ouvrait dans une muraille grise. Un homme grand et sec apparut bientôt sur le seuil et marcha vers les arrivants...

— Eh bien! Chadeysson, comment va-t-on chez vous? — demanda M. Ruelle.

— Pas fort, monsieur le docteur, pas fort, — répondit le paysan, qui retenait la jument par la gourmette. — Allons! la belle, ho, ho! doucement!

A cet endroit, le sol était garni de larges pavés, humides et glissants. Une bande de poules, qui picoraient sur un tas de fumier, se dispersèrent avec un grand fracas, suivies à distance par un coq éclatant et majestueux. Un chien maigre et râpé aboyait avec acharnement autour de Lili.

— Sultan! veux-tu te taire! — cria l'homme en lui allongeant un coup de pied.

Le docteur dit à Marguerite qu'elle pouvait bien l'attendre dans la voiture. Mais elle voulut aller avec lui.

La cour de la ferme était encombrée d'outils, de charrettes et de fagots. Des portes bâillaient sur les étables sombres d'où sortait une odeur âcre et tiède. On entendait le piétinement des grosses bêtes impatientes, et des mouches voltigeaient dans les rayons bleuâtres qui tombaient sur les litières fumantes.

Le fermier, précédant les visiteurs, gravissait un escalier de pierre accoté à la façade de la maison et qui menait à l'*onto*, terrasse couverte dont le toit était supporté par des piliers de grès. Des « casières » d'osier, ou claies à sécher les fromages, y pendaient aux poutres de la charpente; du linge

humide séchait sur des cordes tendues. De là, on apercevait tous les champs d'alentour, l'herbe onduleuse des blés, le vert tendre des avoines, une rangée de cerisiers fleuris, des oliviers argentés et frissonnants.

L'homme tourna la poignée d'une vieille porte grise. Une voix aigre jaillit de l'ombre :

— Qui est là?

Chadeysson ne répondit pas.

— Entrez, monsieur le docteur, — dit-il.

De l'intérieur, une femme accourait, les poings sur les hanches, la figure mauvaise, précocement ridée, des mèches de cheveux courts flottant autour de ses tempes. Dès qu'elle vit le docteur et la jeune fille, son expression changea, sa voix se fit plaintive.

— Bonjour, monsieur le docteur, — gémit-elle. — Et vous, mademoiselle, vous êtes bien bonne d'être aussi venue. Donnez-vous la peine d'entrer. Asseyez-vous un moment...

M. Ruelle écarta les chaises qu'elle offrait et, traversant la salle, se dirigea vers la chambre où il savait que la malade était couchée.

D'emblée, il alla soulever les rideaux d'indienne que l'on avait rapprochés avec précaution pour rendre la pièce le plus obscure possible. Marguerite était entrée derrière lui et s'efforçait de surmonter sa répugnance. L'air était lourd, mêlé de fades relents. Le docteur ouvrit la fenêtre, repoussa un peu les volets... Un gémissement s'éleva dans un coin de la chambre : la jeune fille tourna la tête de ce côté.

On ne voyait d'abord qu'un lit très bas, large et massif, en vieux noyer bruni, sur lequel s'étalait une grosse couverture à ramages écarlates. Enfouie à moitié, entre le bord de cette couverture et le traversin de toile bise, une pauvre figure humaine apparut, où l'on ne distinguait que les grands yeux brillants et les joues empourprées. Les cheveux étaient étroitement pressés dans un petit bonnet blanc attaché sous le menton. La tête oscillait lentement sur le traversin, comme le balancier d'une horloge, et ce mouvement s'accompagnait d'une faible et incessante plainte.

M. Ruelle s'approcha. La malade ne sembla point le reconnaître. Il posa le revers de sa main sur le front, sur les joues

sèches et brûlantes. Les lèvres sourirent, les yeux se dilatèrent, comme extasiés. Sous les draps grossiers et salis, le docteur chercha le poignet, tâta le pouls. Marguerite surveillait son père anxieusement. La femme Chadeysson avait de nouveau sa mine farouche. Près de la porte entr'ouverte, debout, les sabots joints, l'air gauche et honteux, ses mains lourdes tournant son chapeau de feutre, le père baissait la tête et de grosses larmes silencieuses glissaient le long de ses narines.

Dans le silence, on entendit un bruit de pas sonores qui montaient l'escalier, traversaient la salle. Un jeune garçon se planta sur le seuil de la chambre : devant tout ce monde, il hésitait, interdit, la main à la visière de sa casquette. Il avait un pantalon de velours fauve, une veste de drap noir et une mince cravate rose sur un petit col blanc. La malade l'avait aussitôt aperçu : elle le regardait avidement, d'un air à la fois heureux et navré ; sa gorge haletait plus rapidement, sifflait un peu. Elle essaya de se soulever, sortit une main des couvertures. Il s'avança vers elle en se balançant sur les jambes et, virant ses yeux ronds à droite et à gauche. Sa grosse face rouge, luisante et saine, prenait en s'apitoyant une expression comique.

— Hé ! François — lui dit la fille, — quelle figure tu fais ! — Viens me donner la main... Pleure pas, va !... Comme tu t'es fait beau pour venir me voir !

A la manière dont ils se contemplaient tous les deux, lui gêné, cramoisi, les paupières battantes, elle douloureusement câline, Marguerite comprit qu'ils étaient amoureux, fiancés peut-être. Elle se détourna un peu. Le docteur s'éloignait du chevet à reculons. La mère s'avança vers lui, larmoyante :

— Elle ne va pas mieux, n'est-ce pas, monsieur le docteur ?

Il vit que la malade coulait vers lui, entre ses paupières, un regard oblique et répondit à haute voix :

— Si, elle va mieux, elle va beaucoup mieux ; nous la guérirons... Mais qu'elle reste au lit trois ou quatre jours encore !

Les prunelles enfiévrées rayonnèrent davantage :

— Tu entends, François ? Dans trois ou quatre jours, je serai guérie. Faut pas pleurer !

Mais, tout à coup, un grand spasme secoua le corps. La

tête se courba en arrière, le cou se raidit, les yeux se révulsèrent. Tout le sang reflua de la face, qui devint livide; la bouche s'écarta désespérément pour chercher un peu d'air. Le docteur baigna son mouchoir dans un peu d'eau claire qui miroitait au fond d'une jatte, le passa doucement sur les lèvres. La malade redressa le front, chercha d'où lui venait cette fraîche caresse, mais ses yeux ne voyaient plus. Elle étendit sa main amaigrie, tâtonna dans le vide, murmura :

— C'est toi, François?

Marguerite fit signe au garçon de venir prendre cette main ardemment ouverte pour agripper son dernier bonheur. Il s'approcha et, dès que les doigts fébriles rencontrèrent la paume rude, ils s'y cramponnèrent de toute la force qui leur restait. Ainsi, naguère encore, ils s'attachaient à cet appui solide, quand, le dimanche et les jours de fête, les deux promis, assis au pied d'un mur ou sur les racines d'un gros chêne, demeuraient, l'un auprès de l'autre, les mains enlacées, les yeux perdus au loin, sans faire un geste, sans prononcer un seul mot...

Mais bientôt la malade articula quelques sons inintelligibles, tourna ses pupilles, déjà vitreuses comme celles des aveugles.

Elle rejetait les couvertures, puis les ramenait à la hâte, de ses phalanges crochues. L'agonie commençait. Dans ce corps nourri au grand air des champs et terrassé en pleine santé, elle pouvait durer longtemps, jusqu'à la nuit peut-être. Le docteur consulta sa montre.

— Allons! du courage! — dit-il à l'oreille du père, qui s'était avancé peureusement derrière lui. — Je reviendrai cette après-midi.

Il maniait rudement sa barbe blanche et se dirigeait vers la porte. Le fermier et sa femme le suivirent.

— Qu'est-il arrivé? — demanda-t-il. — Qu'avez-vous fait?

L'homme ne répondait pas. Il semblait ne pas comprendre et, dans ce pauvre visage hâlé, terreux, déjà ridé à quarante ans comme celui d'un vieillard, les yeux, rouges et ternis, interrogeaient toujours. De sa voix aigre et geignarde, la mère expliquait maintenant que la petite avait voulu se lever pour l'aider à couper les « semences » de pommes de terre, qu'elle avait eu de grands frissons, qu'elle s'était bien remise

au lit tout de suite, qu'on lui avait bien placé sur la poitrine une poule ouverte en deux toute vivante; mais, quand le sort y était, tout ça n'y faisait rien...

— Ah! monsieur! — pleurnichait-elle, — une fille si forte et jamais en retard pour le travail!... Elle allait se marier avec le François Chastagnier qui est là et qui devait s'établir chez nous... Qu'est-ce que nous ferons maintenant?

— Je reviendrai ce tantôt, — répéta le docteur. — Rassurez-la, donnez-lui à boire... Pauvre petite! elle ira jusqu'au coucher du soleil, peut-être jusqu'à demain matin.

De nouveau, l'homme se mit à pleurer, stupide, sans une parole, sans un sanglot. Mais, de son air sournois, la Chadeysson observait le docteur.

— Faudrait peut-être pas vous déranger, — fit-elle, — puisque ça ne servirait à rien.

M. Ruelle se détourna en haussant les épaules. La femme rentra vivement. Le docteur alla vers le fermier, lui prit les mains.

— Au revoir, mon brave Chadeysson! — dit-il. — Ne vous laissez pas abattre comme ça!

Le paysan secouait machinalement sa tête, d'où dégouttaient des larmes. Marguerite lui tendit à son tour la main. Il contempla longuement cette jeune fille, mince, délicate, qui avait à peu près le même âge que la sienne. Toute pâlie par l'émotion, elle baissa les yeux.

— Adieu, mademoiselle, — murmura-t-il. — Ménagez-vous. Il ne faut pas que les jeunes s'en aillent avant les vieux. Car, après, nous ne sommes plus bons à rien, nous autres.

Il poussa un gros soupir, remit son chapeau de feutre et, le dos courbé, rentra dans la maison.

Marguerite et son père descendirent l'escalier, s'installèrent silencieusement dans la voiture. Un prêtre, qui arrivait à la porte de la ferme, les salua, interrogea le docteur, fit un geste de pitié résignée...

Lili remonta bravement la pente raboteuse, puis recommença son trot monotone, sous le soleil tiède et radieux. Dans l'harmonie joyeuse du jour, parmi les bruissements de la plaine, onze coups grêles et limpides sonnèrent au clocher de Vinesouges. M. Ruelle tira sa montre.

— Onze heures déjà! — fit-il. — Il ne faut pas songer à monter au rocher de Jastres aujourd'hui, n'est-ce pas?... Ma pauvre Marguerite, si j'avais su que nous ferions une promenade aussi triste, je ne t'aurais pas offert de t'emmener.

La jeune fille se recula contre les coussins et ferma les yeux à demi.

— Il vaut mieux que je sois venue, — répliqua-t-elle gravement.

Elle se tut quelques secondes, puis reprit :

— La vie n'est pas gaie, papa!

Il la regarda brusquement, avec une tendresse inquiète, et lui emprisonna la main dans ses gros doigts rouges.

— Non, ma petite, elle n'est pas bien gaie... Pourtant... elle n'est pas toujours comme ça!

X

Le même jour, après le déjeuner, Marguerite changea de costume, arrangea plus coquettement ses cheveux et descendit dans le petit salon. En y entrant, elle vit sa mère qui sommeillait dans un large fauteuil, le menton comprimé par le corsage, les bras écartés et pendant hors des accoudoirs.

Elle marcha sur la pointe des pieds, alla s'asseoir à l'autre bout de la pièce. Elle avait apporté un volume de Samain, son poète préféré, mais ce fut en vain qu'elle feuilleta les pages et commença quelques strophes : tous les mots glissaient devant ses yeux et ne pénétraient point dans son âme trop pleine.

Elle regarda madame Ruelle qui dormait toujours et soufflait, à petits coups saccadés. Elle considéra cette figure appesantie et blafarde, ces joues tombantes, ces rides qui flétrissaient les tempes et prolongeaient la commissure des lèvres, tous ces signes affligeants de la vieillesse, que le sommeil marquait encore plus durement. La jeune fille n'avait point pour sa mère la tendresse naturelle et profonde qui l'attachait à son père. Parfois même, elle la jugeait, involontairement, avec un peu d'irritation et de mépris. Néanmoins elle désirait l'aimer; et maintenant, de la voir devant elle prématurément vieillie, tous ses traits relâchés exprimant le dégoût d'une

existence inutile, presque sans espoir, elle avait le cœur broyé par une pitié impuissante : elle eût donné une part de sa vie pour qu'un peu de jeunesse et de joie vînt de nouveau rayonner sur ce visage.

Sa vie! c'était, d'ailleurs, si peu de chose! Elle avait vingt-trois ans déjà; elle n'était plus ce qu'on appelle une toute jeune fille; elle n'était peut-être plus aussi désirable qu'à seize ans, lorsque nulle inquiétude n'avait encore altéré sa candeur. Sept années s'étaient écoulées depuis ce temps-là, — sept années qui ne lui semblaient aujourd'hui qu'un peu de temps perdu. — Encore sept années comme celles-là, et sa jeunesse commencerait à se flétrir; puis encore sept années, elle serait presque une vieille femme. Voilà donc ce qu'était la vie, qui s'était autrefois déployée devant elle comme une plaine immense et enchantée : derrière soi, quelques joies éteintes dans la cendre des journées grises; devant, un avenir indécis qu'entame déjà le temps impitoyable. Oh! vieillir lentement, insensiblement, à chaque seconde, sans relâche, devenir chaque jour un peu plus semblable à cette pauvre maman, épaisse et risible. Oh! ne vaudrait-il pas mieux mourir dès maintenant, comme cette petite paysanne, là-bas, qui tenait la main de son fiancé? Du moins, si quelque grand bonheur venait nous saisir, nous arracher à nous-mêmes, nous faire oublier le passé, la vieillesse et la mort!...

Madame Ruelle se mit à ronfler, doucement d'abord, puis avec de longues et sonores aspirations: la poitrine soulevait la face qui retombait ensuite, lourdement. Marguerite voulut sortir : ce spectacle lui faisait trop mal. Mais le livre qu'elle avait oublié sur ses genoux tomba et vint heurter le foyer de la cheminée. Madame Ruelle cessa de ronfler, remua dans son fauteuil, puis ouvrit à demi ses petits yeux plissés.

— C'est toi, Marguerite?... Je crois que j'allais m'endormir...

Elle bâilla démesurément, étira ses bras courts, se frotta les paupières de sa main potelée.

— Comment vas-tu, mignonne? — soupira-t-elle. — Tu es toujours un peu pâle. Conviens que ton père a parfois d'étranges idées. Qu'avait-il besoin de te conduire dans cette chambre de ferme, auprès d'une mourante!

— Papa croyait que la petite Chadeysson allait mieux, — répondit avec vivacité la jeune fille. — C'est moi, d'ailleurs, qui ai voulu entrer dans la maison. Je n'ai pas les nerfs si délicats que vous le pensez.

— Eh bien! comme tu me dis cela! — répliqua la grosse dame, piquée. — Peste! voyez la petite héroïne!... Écoute, ma chère, il ne faut pas te marier : il faut te faire sœur de charité, c'est ta vocation. Tu seras délicieuse sous la cornette blanche. Et l'on racontera que tu as quitté le monde par désespoir d'amour... Cela ne te tente pas?... vraiment?

Frémissante, Marguerite examinait sa mère sans pouvoir lui répondre. Était-ce à la légère qu'elle venait de lui parler ainsi? Sœur de charité! ah! oui... s'oublier toute entière, ne plus s'inquiéter de soi, de son bonheur, donner aux misérables tout ce que l'on a d'amour, pendant le peu qui nous reste de vie!... Mais non... non, elle n'était pas une héroïne... Et puis, faire comme « l'autre », ce serait si niaisement romanesque, si ridicule! Sa mère continuait de la toiser avec un sourire narquois. Marguerite haussa violemment les épaules et fit volte-face pour sortir.

Mais, à ce moment, la porte s'ouvrit et la bonne annonça que mademoiselle Marin attendait au salon.

— Vas-y seule, ma petite, — dit madame Ruelle, — va : vous vous entendrez à merveille.

XI

Marguerite n'aimait pas beaucoup, d'ordinaire, mademoiselle Marin, parce qu'elle avait la voix aigre et le visage pincé, parce qu'elle semblait toujours repliée en elle-même comme si elle craignait de perdre le peu de chaleur que recélait son âme. Mais, en ce moment, la jeune fille avait besoin d'être bonne. Elle entra donc au salon, souriante et les deux mains tendues.

Mademoiselle Marin ne s'attendait pas à une telle réception. Le tiède rayonnement de ce jour de mars lui avait fait plus cruellement sentir que de coutume la solitude glaciale de sa vie : elle s'était décidée à faire quelques visites pour se distraire

un peu et sortir de sa maison. Aussi, qu'on parût content de la voir lui fut une surprise très douce : ses yeux, d'habitude si ternes, s'éclairèrent, et bientôt, après quelques phrases prudentes et banales, elle laissa, pour la première fois peut-être, déborder son cœur.

— Croyez-moi, ma chère Marguerite, — disait-elle, — mariez-vous bien vite. N'attendez pas qu'un amour exceptionnel vienne s'offrir à vous. Il n'y a d'amour exceptionnel que dans les livres. Dans la vie, on ne se rencontre pas, ou l'on s'éloigne l'un de l'autre, sans se comprendre. Moi, j'ai fait un peu trop la difficile ; je n'avais pas de dot... Et puis, les jours et les années passent ; la jeunesse s'en va, on ne sait comment, et avec elle toutes nos chances de bonheur. Et le monde est bien méchant pour ceux qui n'ont pas eu de bonheur !... Savez-vous ce qui nous fait parfois tant souffrir, nous autres vieilles filles, ce qui nous prive si tôt de cette grâce que beaucoup de femmes gardent encore après leurs premiers cheveux blancs ? Sans doute, il est bien dur de n'avoir pas goûté à cet amour dont tout le monde parle et s'inquiète autour de nous, de n'avoir pas un nouveau foyer environné de jeunesse et d'espérance, de rester dans l'ancienne maison où la vieillesse contagieuse nous gagne avant l'âge ; il est bien dur de n'embrasser que les enfants des autres. Mais si, du moins, l'on nous témoignait un peu d'attention affectueuse, un peu de sympathie, cela nous dédommagerait de toute la tendresse qui nous a manqué. Hélas ! voilà ce qui nous fait le plus de peine, personne n'aime guère les vieilles filles... Oui, je sais, vous avez un cœur excellent et, tout à l'heure, vous m'avez souri si gentiment que je suis à vous débiter un tas de choses que je n'ai jamais confiées à personne. Voyez-vous, notre figure est fanée, nos paroles et nos manières sont déjà vieillottes, mais nous avons encore, là-dessous, une âme d'enfant. Nous avons conservé, intacts et inutiles, tous les rêves de nos dix-huit ans. Ils nous reviennent au cœur, à certains jours, et nous nous sentons comme de petites jeunes filles qui demandent qu'on les aime. Mais on aime les petites jeunes filles parce qu'elles ont des joues fraîches et des yeux câlins ou malicieux. Oh !... ma bonne petite amie, mariez-vous vite... Ce qui importe le plus dans la vie, croyez-moi, ce n'est pas tant d'être heureuse,

c'est d'avoir une destinée qui ressemble à celle des autres femmes... Nous n'avons pas des âmes surhumaines. Et pourtant, même lorsque nous serons devenues bien vieilles, nos amies, dont beaucoup seront veuves et qui toutes auront des visages ridés comme les nôtres, ne nous reconnaîtront pas pour leurs pareilles. Nous serons des vieilles filles jusqu'au moment de mourir, et, quand nous serons mortes, on mettra des tentures blanches à la porte de notre logis... Mariez-vous, ma chère Marguerite, sans trop réfléchir, sans avoir trop de peur. Il ne faut pas avoir peur d'être quelquefois malheureuse : c'est le lot de tous. Ce dont il faut surtout avoir peur, c'est d'être... comme moi, malheureuse toujours...

Mademoiselle Marin s'arrêta, la voix brisée, et serra les lèvres. Des sanglots commençaient à secouer sa poitrine étroite et, sur ses cheveux tirés, les plumes de son chapeau sautillaient comme des lutins moqueurs.

— Ma pauvre demoiselle Marin, — dit Marguerite, aussi embarrassée qu'émue, — allez! il y a encore bien des gens qui vous aiment.

De la tête, la vieille fille dit non, désespérément, et ses sanglots redoublèrent. En vain elle faisait effort pour les arrêter : des larmes se mirent à glisser le long de ses joues Elle avait une bouche si piteusement contractée que, malgré sa pitié, Marguerite faillit éclater de rire. Elle se contint de toutes ses forces et reprit au hasard :

— Tout le monde a ses heures de chagrin. Il y a des gens qui sont bien plus à plaindre encore : voyez madame Dalvagne!...

— Madame Dalvagne est... bien moins malheureuse... que moi! — bégaya la vieille fille en tamponnant ses yeux et ses narines. — On l'admire et on l'aime... Moi... si l'on savait que je suis venue pleurer comme ça, bêtement, devant vous, on se moquerait de moi...

Le bouton de la porte tourna subitement et Marie apparut, campée sur le seuil, joviale, épanouie. De sa grosse voix rustique elle annonça :

— Madame de Vistrac... Madame Vieuville... Monsieur Rocherolles.

— Bonjour, ma chérie! — s'écria madame de Vistrac en

s'élançant, toute gracieuse et parfumée, dans sa toilette printanière. — Tiens! bonjour, mademoiselle Marin: comment allez-vous?

Confuse, les yeux baissés, les paupières rouges et les joues mal essuyées, la pauvre fille saluait gauchement, balbutiait des excuses, se dégageait très vite de ces petites mains gantées, se hâtait de disparaître...

— Quelle bizarre figure elle avait! — fit madame Vieuville en s'asseyant. — On aurait dit qu'elle venait de pleurer.

— Non, — répondit la jeune fille, distraitement, tandis que Marc Rocherolles lui serrait la main. — C'est-à-dire... oui, elle était un peu triste.

— Triste, après une si belle journée! — se récria madame de Vistrac.

La porte s'ouvrit encore et madame Ruelle s'avança, majestueuse, affable et presque joviale, les paumes accueillantes, les lèvres épanouies. Elle vint se placer au coin de la cheminée, entre les deux sœurs. Bientôt les trois femmes s'engagèrent dans une conversation bruyante et les jeunes gens se trouvèrent isolés. Ils ne se parlèrent pas, d'abord, feignant d'écouter les autres et s'épiant du coin des yeux.

— Vous avez l'air bien sérieux aujourd'hui! — dit Marc à demi-voix.

Elle eut, en le regardant, une expression timide, presque suppliante. Elle était, auprès de lui, faible et frissonnante comme un oiseau harassé par la pluie et le vent, et qui, rencontrant un gîte de fortune, le considère avec effroi avant de s'y blottir. Elle avait éprouvé aujourd'hui trop d'émotions profondes : ses nerfs étaient épuisés; son âme était lasse de s'interroger vainement. Elle se disait que, si Marc Rocherolles était seul auprès d'elle, s'il lui tendait les bras, elle s'y laisserait choir sans résistance, lui demandant pour grâce unique de ne pas la troubler davantage, de la garder ainsi longtemps, à l'abri de la vie, à l'abri du passé, en un repos infini. Il était calme et fort; la lumière de ses yeux était si bienfaisante! Les paupières de la jeune fille battirent un peu.

— Ne vous étonnez pas si je vous parais sérieuse, — murmura-t-elle. — J'ai vu des choses si tristes aujourd'hui!

Elle lui raconta sa visite à la ferme des Chadeysson. Il sem-

blait l'écouter avec une pitié sincère et leurs yeux ne se quittaient plus.

— En revenant, j'étais si désolée! — poursuivait-elle. — Toute la beauté du printemps me faisait mal. Je voulais ne plus jamais être heureuse, puisqu'il y avait sur la terre des gens si malheureux!

Il sourit tendrement :

— Il y avait, — dit-il, — un ange qui ne voulut pas rester dans le ciel quand il apprit que les hommes souffraient sur la terre.

Elle ne sut rien lui répondre et baissa la tête. Ils étaient assis sur le canapé et séparés l'un de l'autre par un petit coussin de soie que les doigts de la jeune fille caressaient lentement. Tout à coup elle sentit la main de Marc Rocherolles envelopper la sienne, la presser doucement. Elle ne résista point, ne s'étonna même pas : il lui semblait que les choses devaient se passer ainsi. Elle s'assura seulement que ni sa mère ni les deux jeunes femmes n'avaient pu surprendre ce geste furtif. Et sa main resta, inerte et froide, dans celle du jeune homme.

— Ayez aussi pitié de moi — dit-il presque à voix basse. — Je vous aime : vous pouvez me rendre très malheureux...

Elle ne releva pas le front. Mais il sentit les petits doigts glacés remuer un peu dans les siens et s'y attacher craintivement...

— Eh bien! ma fille, — demanda madame Ruelle, lorsque les visiteurs furent sortis, — es-tu contente?

— Oui, maman, — répondit Marguerite en se dérobant à l'étreinte de sa mère, — mais, je vous en prie, ne me dites rien encore, laissez-moi : j'ai besoin d'être seule.

Elle monta dans sa chambre et poussa le verrou, puis se laissa tomber sur une chaise basse auprès de son lit et, repliée sur elle-même, le menton dans ses mains, les coudes appuyés sur ses genoux, les yeux hagards et dilatés, elle semblait vouloir explorer, de sa pauvre âme éperdue, la voie proche et lointaine où elle venait, par un signe, par un « oui » presque involontaire, d'aventurer toute sa destinée.

VII

Pour la seconde fois de cette journée, Lili gravissait de son pas tranquille et robuste la route qui va du pont de Vinesouges aux faubourgs d'Albiac. Le jour était clair encore, mais l'air avait fraîchi. Le soleil déclinait et ses rayons avaient abandonné cette partie de la colline; la campagne s'étendait grise et morne.

Seul, cette fois, derrière le cocher, sous la capote à demi rabattue de la voiture, le docteur Ruelle méditait tristement. Certes, il avait vu bien des gens, bien des jeunes filles mourir. Depuis longtemps, son esprit ne se révoltait plus contre l'inexorable cruauté du destin. Mais son vieux cœur ne s'y était pas encore accoutumé.

Il revenait de chez les Chadeysson. Il avait trouvé la ferme silencieuse; la porte de la cour bâillait à peine, les poules étaient rentrées, le chien n'aboyait pas. Au milieu de la salle à demi obscure, il avait vu les deux hommes, le père et le fiancé, face à face, accoudés à la table massive, manger lentement, par énormes bouchées, leur fromage de chèvre et leur tranche de pain bis. La femme était dans l'étable, ayant soin de traire les vaches à l'heure habituelle.

Il était entré seul dans la chambre. Les volets étaient clos; l'ombre emplissait tous les coins de la pièce. Au chevet du lit, sur une nappe blanche, auprès d'un rameau de buis desséché, une chandelle brûlait en fumant. Sa flamme rouge et vacillante éclairait le visage de la jeune paysanne : il avait cet air grave, un peu mystérieux, qu'on voit souvent aux enfants endormis. Le docteur s'était bientôt assuré qu'elle ne se réveillerait plus de ce sommeil. Puis il avait remis tout en ordre, pieusement. Une petite mèche blonde avait glissé sur les yeux fermés; d'un geste tendre comme une caresse, il l'avait relevée, fixée derrière l'oreille livide. Puis il était parti...

Et, tout le long de la route, l'image de cette pauvre figure l'avait suivi. Il tremblait en songeant combien elle est fragile, l'existence de ces êtres que nous préférons à nous-mêmes. Une imprudence, un hasard inévitable, chaque jour, à chaque

instant, peut suffire à les briser, à les emporter loin de nous, à ravir notre seule joie, notre unique raison de vivre...

Rien ne nous fait sentir d'une manière plus émouvante la profondeur de notre amour que de nous représenter, un moment, l'adieu suprême de ceux qui nous sont chers. Le vieux docteur porta brusquement la main à ses paupières... Sa fille, son enfant, le baiser de ces lèvres si pures, l'éclat de ces yeux bleus qui, disait-on, ressemblaient aux siens, ah! s'il fallait que tout cela disparût avant lui!...

Et voici pourtant qu'il en serait bientôt privé! Déjà Marguerite avait commencé à se détacher de son père; elle avait des pensées et des inquiétudes qu'elle ne partageait plus avec lui. Depuis de longs mois, son âme était absente de la maison. Et maintenant un nouvel amour allait, sans doute, la conquérir tout entière. Elle partirait, elle irait très loin; un autre jouirait de sa présence, de son sourire, de toute sa tendresse...

Le docteur soupira longuement. Il devrait, lui, végéter ensuite dans la demeure où ni la voix ni les pas légers de sa fille ne résonneraient plus. Quel plaisir goûterait-il encore?... Il se rappela ses collections de fossiles poudreux, haussa les épaules. Oui, cela comptait un peu lorsqu'on avait déjà le cœur réchauffé par une plus grande joie; cela servait à l'attiser. Mais quand il ne restait plus que cela, quelle misère!

C'était le destin : il fallait se résigner à vieillir seul. Et puis, il pourrait bien revoir sa fille de temps à autre, partager de loin son bonheur, ses espérances... Son bonheur!... serait-elle heureuse?... Sans vouloir précisément se l'avouer, le docteur n'aimait pas beaucoup ce Marc Rocherolles. Il devinait en lui une de ces natures faibles et mobiles, incapables d'une méchanceté volontaire, mais incapables aussi de renoncer à un caprice, dussent tous ceux qui les aiment en souffrir mortellement. Et comme ces monstres inconscients savent se faire aimer! Malgré lui, le docteur avait été charmé par les façons avenantes du jeune homme, son apparente simplicité, la franchise de son regard. Mais il se méfiait de l'éclat velouté de ces yeux-là, de ce sourire indécis, de cette voix enjôleuse. Marguerite, il en était sûr, serait, après quelques jours, follement éprise d'un tel fiancé. Aujourd'hui, un souvenir douloureux et profond la

retenait encore; mais bientôt elle abandonnerait son âme, elle oublierait tout dans une sorte de vertige passionné... Pauvre petite! elle amuserait quelque temps ce gaillard, elle l'intéresserait peut-être. Mais plus tard! D'autres femmes ne manqueraient point de venir tourner autour de lui, railleuses et provocantes. A la moindre apparence de trahison, Marguerite serait horriblement malheureuse: elle serait maladroite aussi, comme tous ceux qui aiment trop...

En imaginant ce qui arriverait alors, le docteur tressaillit et ferma les yeux; ses poings se serrèrent. Il pensa, un moment, avertir Marguerite, la détourner de ce mariage... Mais non! ses prévisions n'étaient pas sûres : c'étaient, peut-être, des chimères de vieillard; il n'avait pas le droit d'infliger, dès aujourd'hui, à son enfant une douleur certaine par crainte d'un avenir qui n'était que possible... Et puis sait-on si quelques années, quelques mois d'un ardent bonheur ne valent pas mieux qu'une vie entière de monotone quiétude?...

Ah! pourquoi Pierre Dalvagne n'était-il plus là! Durant bien des années, le docteur avait eu cette belle espérance de le nommer un jour son fils. Mais il était écrit, sans doute, qu'il n'aurait jamais eu dans sa vie une belle espérance qui se fût réalisée.

A l'aube de sa jeunesse, il avait rêvé d'être un guérisseur illustre, de se dévouer à d'innombrables infortunes. Il se voyait, à Paris, dans un cabinet sévère et spacieux, entouré de livres et de quelques œuvres d'art parfaites; une foule anxieuse emplissait l'antichambre; il ouvrait : tous les visages, illuminés d'espoir, se levaient vers lui... Et le destin l'avait fait devenir un petit médecin de campagne, collectionneur de fossiles, inconnu et désabusé... Un grand amour aurait pu le consoler de son ambition déçue. A trente-deux ans, lorsqu'il s'était établi à Albiac, la future madame Dalvagne en avait dix-huit à peine : c'était une jeune fille précocement mûrie par la solitude et le malheur: elle avait une beauté sérieuse et touchante; son sourire timide prenait le cœur. Dès les premières rencontres, le jeune docteur avait éprouvé pour elle une tendresse et un respect infinis. Mais il n'avait point osé l'avouer. Il se disait qu'il était trop vieux : il tremblait d'être repoussé, de perdre l'amitié même qu'on lui témoignait. Souvent il

projetait de tenter au moins une démarche; puis, au dernier moment, il la jugeait impossible et la reculait de jour en jour. Enfin il avait appris que Marthe d'Hautségur était fiancée... Accablé de chagrin, il avait d'abord résolu de quitter cette ville, cette province. Les années avaient passé, il n'était point parti.

Aux approches de la quarantaine, effrayé à l'idée de vieillir seul, il s'était laissé marier à la fille de l'un de ses clients. Elle était encore jolie et fraîche, bien qu'elle eût un peu dépassé les trente ans: elle avait un certain air de nonchalance et de puérilité qui masquait aimablement le vide sans fond de son esprit et de son cœur. Le docteur avait reconnu très vite combien il s'était trompé. Alors il avait pris l'habitude de se taire, de dissimuler son ennui, de hausser avec résignation les épaules, chaque fois qu'il sentait plus vivement la déconvenance de ses rêves. Pourtant, lorsque madame Ruelle, après quatre ans de stérilité, lui avait appris qu'elle était enceinte, il s'était remis à espérer : il avait anxieusement attendu un fils qui réaliserait au moins une part de ce qu'il avait si vainement imaginé. C'est encore en haussant les épaules qu'il avait accueilli la petite Marguerite, figure innocente de l'ironique destin...

Mais les pères souhaitent des fils et presque toujours idolâtrent les filles qui leur sont données. M. Ruelle voulut préparer pour la sienne un merveilleux avenir. Et, lorsque Pierre Dalvagne fut adolescent, rapproché de lui par une maladie assez grave dont il le guérit, il avait conçu peut-être alors son plus réconfortant dessein. L'orphelin, qui montrait déjà une fierté et une énergie viriles, paraissait avoir par surcroît toute la délicatesse intime de sa mère: la ressemblance de leur visage était émouvante. Le docteur l'adopta secrètement comme un fils. Dans les conversations qu'ils tenaient ensemble, il s'appliquait à transfuser en lui le meilleur de son âme, à le guider, lui épargner dorénavant ces dépressions auxquelles il était sujet, à se faire aimer par lui. Et l'idée d'unir un jour les deux êtres qui possédaient chacun une part de son cœur, loin de l'attrister, l'amenait souvent à convenir que, si l'on sait attendre, la vie peut bien, quelque jour, se montrer enfin équitable et généreuse.

Ah! comme elle avait répondu, la vie, à cette et naïve confiance! Pierre enlevé au monde par une crise mystique; Marguerite poussée, après six mois de désolation intérieure, dans les bras d'un inconnu. Est-ce que cela ne semblait pas l'œuvre d'un démon sarcastique et méchant?

Le docteur n'était pas encore parvenu à s'expliquer la décision de Pierre Dalvagne. Maintes fois il s'était acharné à y réfléchir; il se murmurait des mots inventés par les psychologues et les neurologistes, mais il s'impatientait en découvrant que toutes ces belles étiquettes n'étaient en somme que masques effrontés d'ignorance. Il voulait voir plus au fond: mais c'était alors toute la nuit impénétrable de l'âme...

En approchant des premières maisons d'Albiac, la route fait un coude brusque et surplombe toute la plaine qu'elle vient de parcourir. M. Ruelle se pencha sur le bord de la voiture. Une lumière vaporeuse et dorée enveloppait comme d'un voile ténu le fond de la vallée, le clocher et les maisons de Vinesouges, les superbes falaises de Jastres et les humbles collines qui fuient en décroissant vers l'horizon. La sérénité large et douce de ce paysage apaisa l'inquiétude attristée du vieillard; malgré lui, une émotion religieuse envahit sa pensée... Il se rejeta sous la capote, inclina profondément la tête... Une bise froide le fit tressaillir : il ramena la couverture sur ses genoux et boutonna le col de sa pelisse. Il méditait encore lorsqu'il s'aperçut qu'il arrivait à l'entrée d'Albiac.

— Étienne! — dit-il au cocher, — vous vous arrèterez chez madame Dalvagne...

Quand la voiture fut rangée contre le trottoir, le docteur descendit en se courbant, frappa des pieds pour se dégourdir et sonna. La bonne, une personne âgée, de manières à la fois discrètes et protectrices et qui avait plutôt l'air d'une parente pauvre que d'une servante, l'introduisit dans le salon et se mit à genoux pour relever les bûches écroulées dans les cendres. M. Ruelle lui demanda comment allait sa maîtresse. Elle fit, en se retournant, une moue énigmatique, hocha la tête et recommença d'entasser les petits morceaux de braise. Puis elle se dressa, secoua son tablier et sortit rapidement.

Le docteur parcourut des yeux cette pièce qui lui était

depuis si longtemps familière. Rien ne semblait y avoir changé depuis trente ans; seules des fleurs, abondamment distribuées dans tous les vases, — violettes sombres et pâles, tulipes à coques lustrées, anémones d'améthyste et de pourpre, — variaient de leur parure éphémère ce décor immuable et suranné. Le docteur sourit tristement : il pensa que son amie aimait les fleurs comme lui les fossiles et les silex taillés; les petites joies pouvaient donc bien survivre aux grandes espérances...

Mais, tandis qu'il songeait, la porte se rouvrit sans bruit et madame Dalvagne entra. Elle était vêtue d'une robe noire dont le col montant, bordé d'une petite ruche de mousseline blanche, rendait plus frappante la pâleur de son beau visage amaigri. Ses bandeaux châtains, où se mêlaient quelques fils argentés, ondulaient gracieusement autour de ses tempes. Elle avait encore la taille élancée et souple d'une jeune femme. M. Ruelle s'était levé : elle lui sourit avec une affectueuse douceur et lui tendit la main, une main longue et fine aux phalanges décharnées, où transparaissaient de petites veines bleuâtres. Il retint gauchement cette main dans sa paume rude. Puis ils s'assirent en silence, un peu gênés l'un et l'autre.

— Je suis bien heureuse de vous voir, — dit madame Dalvagne, d'une voix lasse, mais dont le timbre gardait une sonorité exquise. — Je ne sais pourquoi, je vous attendais.

Et, voyant que le docteur continuait à l'observer sans prononcer une parole, elle ajouta. en détournant son regard vers la fenêtre :

— Comme cette journée a été belle et douce !

— Oui, — répondit-il après un soupir. — En avez-vous profité, au moins? êtes-vous sortie?

Madame Dalvagne désigna du geste la baie vitrée à travers laquelle on apercevait les verdures nouvelles et le beau ciel pâlissant :

— N'ai-je pas mon jardin?

— Cela ne suffit pas, — répliqua-t-il. — Il faut vous distraire davantage de vous-même, vous fatiguer un peu... (Il hésita quelques secondes.) Pourquoi ne voyageriez-vous pas?

Elle se contenta de hocher la tête et de le regarder avec des yeux tendrement résignés. Il eut un mouvement d'impatience.

— Je vous en supplie, — dit-il, — ne vous abandonnez pas de la sorte. Si vous saviez combien cela me fait de la peine!...

— Je le sais, mon cher docteur, Je sais que vous êtes très bon. Mais, voyez-vous, ici, tout me parle encore de lui; il me semble qu'il peut venir tout à coup au-devant de moi et m'embrasser. Parfois, le matin, je passe devant la porte de sa chambre en marchant sur la pointe des pieds, comme si j'avais peur de l'éveiller trop tôt. Aujourd'hui j'ai cueilli toutes ces pauvres fleurs en pensant à lui : il les aimait aussi, pourvu qu'elles ne sentent pas trop fort... J'ai mis un gros bouquet d'anémones et de tulipes dans son cabinet de travail, qui est toujours en ordre comme s'il devait arriver d'un moment à l'autre... Oui, vous allez me dire que tout cela me fait du mal : je ne le crois pas. Et puis, j'aimerais mieux souffrir un peu que de moins penser à lui... Que serait-ce si je voyageais? pourrais-je m'intéresser à quelque chose qui ne serait pas lui? Je m'en irais partout sans rien voir, traînant ma vie inutile et désœuvrée... Et, je n'aurais plus même un excellent ami qui viendrait de temps à autre me gronder et m'entendre parler de mon enfant...

Le docteur Ruelle toussa brusquement, comme pour s'éclaircir la voix.

— Vous a-t-il écrit depuis ma dernière visite? — demanda-t-il.

Elle fit non, de la tête.

— La règle ne lui permet pas d'écrire si souvent, — dit-elle.

Il haussa vivement les épaules.

— C'est la règle, — répéta-t-elle. — Il doit être peiné, lui aussi, de ne pas m'écrire.

Ils se turent, un moment.

— Il ne faut pas trop me plaindre, — continua-t-elle comme si elle se parlait à elle-même. — Je ne suis pas si malheureuse peut-être que vous le supposez... Ou, plutôt, je ne croyais pas que de la souffrance même pût nous venir une douceur si suave... C'est Dieu, sans doute, qui nous console. Comme il a été bon pour moi! Au commencement, je croyais que je ne pourrais pas vivre; je me révoltais

sans cesse : j'étais folle. Mais mon enfant a dû tant prier pour moi! Maintenant, vous voyez, je suis apaisée. Je reconnais que la volonté de Dieu est bonne, je lui abandonne Pierre; j'accepte de ne plus en jouir ici-bas. Mais je vis en pensée toujours avec lui: je lui parle, je prie avec lui. Si parfois je suis trop triste, j'unis ma peine à celle qu'il peut éprouver. Et j'entends une voix intérieure me dire que ma pauvre existence n'est pas tout à fait inutile, puisqu'elle ressemble à la sienne et la complète un peu...

Le docteur conisdérait madame Dalvagne avec étonnement. Il était venu pour l'encourager, ou plutôt, il le sentait bien maintenant, pour mêler sa propre mélancolie à celle de son amie. Or, il avait devant lui une femme résignée, bercée par de sublimes illusions et presque heureuse de souffrir, de mourir lentement. Que pouvait-il lui dire? Qu'avait-il de commun avec elle? Il serra les bras du fauteuil entre ses doigts crispés et soupira une seconde fois.

— Mais vous-même semblez triste, ce soir, mon cher docteur, — insinua madame Dalvagne, qui s'était mise à l'observer à son tour. — Avez-vous quelque ennui?

Il sourit amèrement, fit un geste vague.

— A cause de Marguerite? — poursuivit-elle.

Il la regarda juqu'au fond des yeux : elle ne les baissa point.

— Oui, — dit-il, — à cause de Marguerite.

Il lui fit part de toutes ses inquiétudes.

— J'ai entendu dire beaucoup de bien de M. Rocherolles, — avança-t-elle.

— Eh oui, tout le monde en dit du bien. mais...

— On a toujours peur, n'est-ce pas? de confier à d'autres ceux qu'on aime.

— Ah! si Pierre était venu me demander la main de Marguerite, je n'aurais pas eu peur!

Madame Dalvague resta muette, quelques secondes, les yeux fixés droit devant elle, comme pour contempler une vision merveilleuse. Puis elle les éleva vers le ciel, que l'on apercevait là-bas, gris et rose. Ses mains se joignirent ardemment sur ses genoux.

— Dieu ne l'a pas voulu, — murmura-t-elle.

Le docteur baissa lourdement le front.

— Peut-être! — dit-il d'une voix grave.

— Il ne faut pas dire : « Peut-être », — répliqua-t-elle avec une ferveur profonde. — Croyez-vous que mon enfant ait pu me quitter et me laisser ici, à me consumer un peu chaque jour, si tout cela ne servait à rien, s'il n'y avait pas là-haut un être supérieur à nous, plus puissant et meilleur, qui ait décidé que les choses seraient ainsi?

Il hochait la tète; son regard était perdu au loin.

— Puissiez-vous dire vrai! — fit-il. — Je voudrais avoir comme vous une foi qui apaiserait tous mes soucis. Moi, je ne sais rien; tantôt j'ai bien un peu d'espérance, tantôt il me semble que tout va au hasard... Je crois qu'aujourd'hui je suis plus malheureux que vous...

Les paroles se brisèrent dans sa gorge; du bout de son pied il battit un peu le tapis; après un instant de silence, il effleura du doigt ses yeux... Madame Dalvagne se tenait à demi penchée vers lui. Les nuances légères qui animaient encore, par instants, la pâleur de son visage avaient disparu. Elle respirait péniblement, la main appuyée sur son corsage noir.

— Mon ami! — implora-t-elle, — je vous plains, je vous plains: mais il ne faut pas dire cela. Vous avez tout l'avenir pour vous. Vous verrez votre fille heureuse; vous gâterez ses enfants...

Il tourna la tète vers elle, vit l'altération de ses traits.

— Oh! pardon! — balbutia-t-il, — j'ai eu tort de vous parler ainsi.

Elle évita son regard et parut considérer le bois qui crépitait dans le foyer. Au bout d'un moment, il se leva. Elle lui tendit la main, qu'il garda dans les siennes. Le cou légèrement fléchi, elle souriait avec un peu d'embarras. La douleur semblait lui avoir donné une beauté nouvelle. Elle avait une expression de jeunesse que la flétrissure non dissimulée de son visage rendait plus émouvante. La poitrine du vieux docteur se souleva; un attendrissement infini lui montait à la gorge. Ce qu'il avait caché toute sa vie, l'amour ancien mal guéri par le temps, gonflait son pauvre cœur inassouvi et faisait trembler ses lèvres. Il allait parler enfin, dire tous ses beaux rêves bafoués par la destinée, dire tous les regrets, toutes les lassi-

tudes qu'il ressentait après cette magnifique journée de printemps.

Il s'approcha d'elle, timidement :

— Si... si vous saviez!... — bredouilla-t-il sous sa grosse moustache blanche.

Elle cessa tout à coup de sourire, eut un air de surprise inquiète. Au même instant, les bûches consumées s'écroulèrent dans l'âtre; quelques morceaux de braise roulèrent sur le tapis. Madame Dalvagne se tourna vivement, saisit les pincettes... Dans la glace, au-dessus de la cheminée, le vieux docteur eut le temps d'apercevoir son propre visage rougi par l'émotion, ses cheveux et sa barbe blanche et les portraits d'aïeux qui le considéraient avec une ironie méchante. Il jugea qu'il avait une figure piteuse et grotesque. Aussi bien est-ce qu'il devenait fou? était-ce à son âge que l'on faisait des aveux d'amour? Pourquoi avait-il attendu si longtemps? il était trop tard... Il imagina la manière dont elle lui répondrait, leur confusion, leur profonde amitié à jamais troublée, peut-être... Il est si difficile de se faire comprendre avec des mots! Et qui sait si, dans le secret de son âme, là où les mots ne pénètrent point, elle ne l'avait pas déjà deviné?

De nouveau, elle était devant lui, un peu essoufflée, les pommettes roses.

— Vous me disiez?... — demanda-t-elle.

Il parut chercher, un moment.

— Je ne sais plus... rien qui en vaille la peine, sans doute!

Elle se remit à sourire tranquillement. Il prit sa main, la contempla quelques secondes, puis la porta pieusement jusqu'à ses lèvres.

— Mon bon ami! — dit-elle d'une voix attendrie.

Elle l'accompagna jusqu'à la porte. Quand elle fut seule, elle revint au salon et resta debout, les mains jointes et pendantes. Elle regarda ses fleurs, le ciel mauve, les arbres frissonnants, et, tandis que de grosses larmes débordaient de ses paupières, elle continua de sourire...

XIII

A la fin de ce même soir, vers les onze heures, M. Ruelle se retrouvait seul à côté de sa fille. Marguerite avait confié à ses

parents son accord tacite avec Marc Rocherolles. Et madame Ruelle en avait conclu aussitôt que la demande officielle ne pouvait tarder. Escomptant par d'intarissables paroles un avenir si prochain, elle était revenue avec obstination sur les mêmes problèmes inépuisables : date des fiançailles et du mariage, invitations, toilettes. Enfin, s'apercevant qu'on l'écoutait avec impatience et qu'on ne lui répondait plus, elle était remontée avec dépit dans sa chambre.

Quand elle fut partie, Marguerite se dirigea lentement vers la fenêtre, y appuya son visage. Au-dessus des ténèbres, les étoiles innombrables scintillaient. L'âme de la jeune fille s'élança vers elles... Ainsi donc le sort de sa vie était décidé. Elle aimait : oui, elle était sûre d'aimer...

— Marguerite! — appela doucement le docteur.

Elle eut un mouvement d'humeur, fronça les sourcils et se retourna. Son père la considérait avec une anxiété douloureuse.

— Mon enfant, — dit-il, — pourquoi ne me parles-tu pas? n'est-tu pas heureuse, à présent?

Elle courut vers lui, l'embrassa de toutes ses forces.

— Oui, papa, — murmura-t-elle, — je suis heureuse, très heureuse... Seulement... le bonheur, vous savez... ce n'est pas très gai...

LÉON BARRY

(A suivre.)

LE PALAIS FARNÈSE

La France ne sera pas une nouvelle venue au palais Farnèse lorsqu'elle en aura fait l'acquisition. Depuis 1875, le gouvernement de la République est locataire de l'illustre demeure romaine : au rez-de-chaussée est installé son consulat, au premier étage son ambassade auprès du roi d'Italie, au deuxième étage l'École française d'archéologie et d'histoire. Plus anciennement, trente ans à peine après l'achèvement de la construction et de la décoration du palais, l'ambassadeur du roi très chrétien auprès du Saint-Siège habitait les appartements du premier étage.

Les Farnèse, petite dynastie de capitaines batailleurs, avaient leurs châteaux entre Orvieto et Viterbe; ils devinrent une famille romaine avec le premier cardinal du nom, plus tard le pape Paul III, dont le plus célèbre des deux enfants, le fameux Pier Luigi, fut légitimé par Léon X. Les Farnèse restèrent famille romaine, tant qu'il y eut des cardinaux Farnèse et c'est à ces cardinaux que le palais romain dut ses collections d'antiques et d'objets d'art; mais après que Pier Luigi eut reçu l'investiture du duché de Parme ils prirent le rang de famille princière, et leur chef fut le duc de Parme.

Le dernier cardinal Farnèse, Odoardo, mourut en 1628; aucun prince de son sang ne vint le remplacer à Rome. Les

ducs de Parme, louèrent tout meublé à des hôtes de passage l'appartement noble du palais, et comme ils étaient depuis Richelieu les clients de la France, ils le louèrent le plus souvent aux ambassadeurs du roi.

En 1635, le cardinal Alphonse de Richelieu fut « le premier », nous dit un chroniqueur, « qui apprit au palais Farnèse à porter les armes de France », les trois fleurs de lis, à côté des sept fleurs de lis de Paul III. L'analogie des deux blasons avait été remarquée dès le XVIe siècle : Annibale Caro faisant au nom du cardinal Farnèse sa cour à Henri II l'avait invoquée dans un sonnet.

Après le cardinal de Hesse, après Christine de Suède qui habitèrent le palais, les ambassadeurs de France, le duc de Créqui (celui qui sur le balcon de la façade essuya l'arquebusade de la garde corse), le cardinal d'Estrées, le duc d'Estrées, le marquis de Lavardin s'y succédèrent...

Étrangers à leur demeure de Rome, les ducs de Parme la dépouillèrent, au profit de leur résidence princière, en 1680, des tableaux, avant 1727, des livres. Après la mort d'Élisabeth Farnèse, toutes les richesses qu'avait contenues ou que contenait encore le palais furent partagées entre les deux états fondés par les infants, ses héritiers, le duché de Parme et le royaume de Naples. C'est dans les musées de leurs capitales qu'il faut les rechercher aujourd'hui, car il n'est plus resté dans le palais de Paul III que les œuvres fixées à l'édifice : plafonds sculptés et fresques.

Ce qu'était au temps de sa splendeur ce palais dont on dit aujourd'hui qu'il est encore « le plus beau de Rome », un inventaire encore inédit daté de 1653, et dont nous préparons la publication, permet de l'imaginer.



La construction du palais avait duré pendant tout le XVIe siècle. Le premier cardinal Farnèse le fit commencer, sous Léon X, par son architecte Antonio da San Gallo qui en conçut le plan et les belles proportions à l'antique, selon les traditions en honneur depuis Bramante. Devenu pape en 1534, il donna

l'ordre d'accommoder le palais à la mesure de la dignité suprême, et en 1544, ayant ouvert un concours pour le modèle de la corniche. il préféra le projet de Michel-Ange. En 1589, le cardinal Alexandre posa sous la loggia du deuxième étage l'inscription commémorative de la fin des travaux. En 1594, le cardinal Odoardo appelait Annibal Carrache au palais pour en achever la décoration.

Dans la cour, sous les arcades d'ordre dorique, étaient placées les plus belles des statues colossales qui avaient été extraites du sol romain par les Farnèse. De part et d'autre du vestibule conduisant à la seconde cour se trouvaient à gauche, l'Hercule Farnèse, à droite, la Flore; d'autres antiques, une statue d'Empereur, une statue de la Fortune, décoraient les deux grandes niches du portique vers le Tibre. Si le projet gigantesque de Michel-Ange avait été exécuté, le Taureau Farnèse, déposé dans cette seconde cour, eût été transformé en fontaine et placé dans l'axe du portique d'entrée: ainsi on aurait pu voir d'un seul coup d'œil, dès la place Farnèse, l'ordre de la cour, la fontaine monumentale, la via Giulia, un nouveau pont que le grand Florentin rêvait de lancer sur le Tibre et enfin les jardins de la Farnésine.

Au rez-de-chaussée, des arcades forment une vaste galerie couverte sous laquelle circulaient les carrosses; elle donnait accès aux cuisines, à la bouteillerie, à l'office et aux salles réservées, selon l'usage des palais romains, à la « famille » du cardinal, c'est-à-dire à l'ensemble de ses clients et serviteurs, y compris les artistes. Là se trouvaient leur salle à manger, *tinello*, la *computisteria*, où se touchaient les sportules et les salaires. Annibal Carrache recevait dix écus par mois et la nourriture pour deux aides; il devait en outre être traité en gentilhomme.

Tout un appartement était consacré à « l'audience », c'est-à-dire à la juridiction que le cardinal exerçait sur sa famille : en 1596, un marin que les sbires du pape conduisaient en prison, s'y réfugia. Les gardes voulurent le reprendre, mais ils en furent empêchés par un gentilhomme anglais du nom d'Arthur qui invoqua le droit d'asile. Grand émoi dans Rome : les boutiques se ferment, on s'arme pour soutenir le privilège des Farnèse. Le cardinal Aldobrandino envoie au palais le

gouverneur de Rome. — « Je ne suis pas un enfant », répond le cardinal Farnèse, et l'ordre est donné secrètement, lorsque le gouverneur passerait dans la grande salle du premier étage, de le jeter par la fenêtre. Heureusement, les cardinaux Santa Cecilia et Piatti qui se trouvaient là le firent évader par un escalier dérobé. Dans la grande salle d'audience, l'Atlas Farnèse symbolisait le poids des responsabilités et des charges assumées par le maître de la maison.

Gravissons l'escalier monumental dont la pente harmonieuse est un chef-d'œuvre de San Gallo ; il débouche sur la vaste galerie du premier étage. En face, une porte dont les moulures et la corniche en vigoureuse saillie sont d'un admirable dessin : à droite et à gauche, dans deux niches, les statues colossales de Bacchus et de Minerve ; sur la corniche, un buste casqué : adossés aux montants de la porte, deux prisonniers scythes. L'immense *salone* où elle conduit avait, suivant la tradition des palais des cardinaux, — comme on peut le voir au palais « de Venise », œuvre du cardinal Barbo, — la hauteur des deux étages. Abandonné depuis le XVIIIe siècle, ce salon est aujourd'hui couvert d'une teinte poussiéreuse, mais qu'on imagine sous le plafond d'un brun rouge, dans la lumière versée par les seize fenêtres des deux étages. une série de statues antiques alignées le long des murs et se faisant face symétriquement : « six gladiateurs, Apollon, Minerve, un gladiateur au repos, Apollon assis », — la force et la sagesse. — A droite et à gauche de la cheminée sont encore aujourd'hui deux statues couchées : l'Abondance et la Charité, sculptées par Guglielmo della Porta pour le tombeau de Paul III, et qui n'avaient pu trouver place lorsque le monument fut édifié dans l'abside de Saint-Pierre. Au centre de la salle, taillée dans une des colonnes de marbre de la basilique de Constantin, se dressait la statue équestre du duc de Parme, Alexandre Farnèse, le général de Philippe II, le vainqueur d'Anvers, « couronné par la Victoire et foulant aux pieds de son cheval l'Hérésie et l'Escaut ». Pour animer les murs de la salle, à mi-hauteur, dans les niches ovales, dix bustes de marbre et huit bustes de bronze. Au-dessus, Annibal Carrache avait groupé sur les murs de grands tableaux au coloris puissant, les

uns copiés par lui d'après le Corrège : le Christ en gloire, la Madone dans les nuages; les autres de mêmes dimensions et de sujets analogues : une Madeleine de Lanfranchi ; un Moïse de Marcello Venusti, une mise au tombeau, Saint Jérôme dans le désert, Saint François-Xavier entouré d'anges, une Nativité et, sur bois, quatre docteurs de l'Église par Pordenone, enfin, un Triomphe de l'Église qui couronne la Vérité conduite par le Temps.

Une même inspiration religieuse règne dans ce *salone grande*. C'est qu'au cours de la séculaire histoire de la construction et de la décoration du palais, les circonstances avaient changé. Au début et sous Paul III lui-même, on se laissait aller à peu près sans partage ni scrupule au goût passionné pour l'antiquité païenne, qui alors était de mise; depuis le concile de Trente, écrivains et réformateurs catholiques avaient imposé aux hommes d'église et aux artistes le respect du dogme et de la morale, et encore le souci de la propagande[1]. Vers 1600, le cardinal Farnèse, protecteur des Jésuites, glorifia en cette salle l'œuvre de la contre-réformation et de son sanglant héros, le duc Alexandre.

Les grandes pièces qui suivent, antichambres et chambres du cardinal, étaient aussi décorées, selon l'inventaire, de tableaux religieux; seuls, deux paysages de Breughel y avaient été tolérés.

Des dernières pièces de cet appartement, on pouvait passer dans des pièces plus petites et plus familières, non plus plafonnées, mais voûtées et recevant de la cour une lumière plus discrète; pour l'atténuer encore, chaque fenêtre avait des jalousies. Ces *camerini* avaient accès sur la grande galerie en face de la chapelle : le premier était le cabinet de travail du cardinal, meublé de tables, d'un *studiolo* d'ébène et d'ivoire, et d'un prie-Dieu, orné de tableaux d'Annibal Carrache, — un Ecce homo, Saint Eustache à genoux devant le cerf miraculeux, d'après Albert Dürer, — d'un groupe sacré du Pérugin et, à la place d'honneur, du portrait du cardinal, le futur Paul III par Raphaël. Le second *camerino* servait de salle de repos : aux murs, des paysages de Civetta, une fête de paysans du Guide;

1. Voyez sur ce point le livre de M. Dejob, *De l'influence du concile de Trente sur la littérature et les arts.*

parmi les meubles, un lit « à l'indienne ». Dans la troisième chambre réapparaissaient les tableaux de piété et les *camerini* qui, ouvrant en face de la chapelle, se terminaient par un oratoire avec tentures vertes.

La fable antique n'était pas absolument bannie de ces appartements. Au-dessus du sévère cabinet de travail se voient les fresques d'Annibal Carrache, dites fresques du *camerino*. Atlas portant le monde, Hercule entre le Vice et la Vertu, Ulysse et Persée enseignant les vertus cardinales, Prudence, Force, Justice, Tempérance, dont les figures allégoriques sont rappelées dans des médaillons [1]. Cette mythologie moralisante s'accordait avec les sujets chrétiens et auprès d'eux ne choquait pas.

Revenons maintenant aux salles des chambres plafonnées qui font suite aux grands appartements; là dominaient non plus les peintures religieuses à la mode du *seicento* commençant. mais les sculptures antiques.

La première salle. la Salle des empereurs, ne parlait encore que de gloire; les murs se couvraient de parements en cuir incrusté de licornes dorées, emblème des Farnèse : la teinte très claire du plafond finement fouillé, le ton brun du cuir et l'éclat de l'or y entretenaient une chaude atmosphère autour des douze bustes d'empereurs romains posés sur des socles; doublant cette collection de marbres, douze têtes peintes d'empereurs, copiées d'après le Titien par Annibal Carrache, rompaient la monotonie des murs. Au milieu de la pièce, une table d'albâtre, deux Vénus, un Adonis, et surtout le buste de Caracalla qui effraya tant le président de Brosses lorsqu'il visita le palais. La gloire des Farnèse était rappelée par les deux célèbres bustes de Paul III en marbres polychrômes œuvres, de Michel-Ange et de Guglielmo della Porta, une toile représentait le tombeau de Pietro da Farnèse, capitaine du XIV[e] siècle et son portrait équestre, tels qu'ils se trouvaient dans la cathédrale de Florence.

Après trois chambres de réception, la Salle des philosophes offrait un ensemble décoratif analogue, mais d'une inspiration plus complexe : dix-huit bustes de philosophes encadraient sévèrement la salle, mais, au milieu, se dressait une statue

1. Voir l'étude de M. F. de Navenne, *Annibal Carrache et le cardinal Odoardo Farnese*, Paris, 1900.

de femme *nuda dal mezzo in giu che si volta con la testa* : c'était la Vénus Callipyge, trouvée dans la Maison dorée de Néron, et qui est aujourd'hui au Musée de Naples.. La salle tout entière était d'ailleurs consacrée à Vénus : deux autres marbres la figuraient avec ou sans l'Amour et deux tableaux en pendant, l'un dont le dessin était de Michel-Ange et la couleur de Marcello Venusti, Vénus et l'Amour ; l'autre peint par Annibal Carrache : Vénus, l'Amour, un satyre... D'autres statues encore, un tireur d'épines en bronze, des bustes de femmes, un vase historié en marbre et, au milieu de ce paganisme léger, le buste du Dante,

Le beau plafond aux armes d'Odoardo est bien approprié à cette salle ; les caissons contournés offrent des figures nues et des lis autour desquels s'enroule une des devises imaginées pour les Farnèse par l'érudition de leurs courtisans, ΔΙΚΗΣ ΚΡΙΝΟΝ, — le lis de Justice. Était-ce un raffinement que de réunir dans la même salle cette statue de Vénus d'une grâce audacieuse et les bustes des philosophes? ou était-ce une précaution? Les allégories morales étaient à la mode parmi les familiers lettrés des Farnèse. Les effigies des sages devaient rappeler les idées de Platon sur la Vénus céleste et de même le buste de Dante qui, dans son ascension vers le Paradis, s'aperçoit qu'il est dans le ciel de Vénus simplement parce que Béatrice devient plus belle[1].

Cette Salle des philosophes et de Vénus s'ouvre immédiatement sur la galerie peinte à fresque par les Carrache. Les fresques y sont toujours admirables de fraîcheur, mais ce qu'on ne voit plus que sur d'anciennes gravures, ce sont les antiques : Bacchus, Apollon, Ganymède, Antinoüs, Mercure, Faunes et Satyres qui, des deux côtés de la galerie, formaient le thème initial de la composition, sa base plastique mais non pas sans couleurs : le Faune est de marbre rouge, l'Apollon de marbre jaune ; au-dessus, des bustes antiques et de petites compositions symboliques contenant les devises des Farnèse. Enfin, sur la voûte, la peinture prend une allure plus libre dans un décor simulé d'architecture et de cadres dorés. Tout un peuple mythologique y célèbre le triomphe de l'Amour :

1. *Le Paradis*, Chant VIII, début.

sur terre, le cortège de Bacchus: sur mer, les Tritons et les Néréides; dans les airs, l'Aurore et Céphale. Au deux extrémités de la galerie, place est faite à l'Amour malheureux : Polyphème essayant de séduire Galathée, Polyphème lançant sur Acis et Galathée surpris un quartier de rocher. Aux retombées de la voûte, l'Amour est représenté triomphant des dieux mêmes : Diane surprenant Endymion; Jupiter attirant à lui Junon, son épouse; Hercule auprès d'Omphale: Anchise et Vénus. Dans les angles un même motif est toujours reproduit : deux petits amours joufflus qui luttent pour la possession d'une couronne ou d'une palme; d'après les commentateurs anciens, — Bellori par exemple, — il faudrait y voir l'amour profane et l'amour sacré dont la rivalité serait rappelée ici par précaution. De même, dans un paysage, reposant sa tête sur les genoux d'une jeune fille, est figurée la licorne, emblème héraldique des Farnèse, mais aussi symbole de chasteté. Si ces intentions furent telles, il faut convenir qu'elles sont restées discrètes.

Mais à quel usage était consacrée la galerie au temps des Farnèse? L'inventaire y montre deux orgues en bois de cyprès et un clavecin. Déjà l'examen des fresques aurait pu suggérer l'idée d'une salle de musique : Hercule auprès d'Omphale sonne du tambourin; Polyphème exhale douloureusement sur sa syrinx le désespoir d'un amour dédaigné; les Tritons soufflent dans des conques marines; les sistres, les cymbales, les cris retentissent dans la Bacchanale; parmi les statues, un Faune dansait et l'Apollon de marbre tenait la lyre [1].

Le clavecin portait les armes des Farnèse et des Cesarini; c'était donc celui de Clélie Farnèse, fille du cardinal Alexandre, qui avait épousé, en secondes noces, après 1585, le prince Giulio Cesarini. Clélie était parfaitement belle. Son père se laissait aller à dire : « J'aurai été l'auteur de trois belles choses : mon église (le Gesu), mon château (Caprarola), ma fille (Clélie).

1. Lorsque l'ambassadeur de France a convié naguère la société romaine à entendre dans cette galerie des Carrache les quatuors de Beethoven interprétés par des maîtres sur des instruments de Stradivarius, il l'a rendue à sa véritable destination. — Voyez sur ces concerts, dans la *Revue de Paris* de 1908, tome I, pp. 543-550 une préface que M. Camille Barrère a écrite pour le livre de MM. Hill sur Stradivarius.

La voluptueuse galerie terminait bien la série de pièces que nous venons de reconstituer; le paganisme y triomphait, avec ces marbres, ces bronzes, ces empereurs, ces philosophes, ces Vénus, — précieuses collections des Farnèse, venant surtout de Paul III et du cardinal Alexandre, héritage qu'on n'avait pu répudier. Marbres et bronzes languissent aujourd'hui dans un musée : qu'on songe au triste corridor où sont rangés à Naples les bustes des empereurs, à la rotonde basse et nue où se trouve la Vénus Callipyge. Autour d'eux au contraire, quel luxe et quelle vie jadis dans le palais romain! qu'on imagine au milieu des sculptures antiques, les bustes de Paul III, du Dante, et la peinture du Carrache les accompagnant très sobrement dans les deux premières salles, pour prendre enfin dans la galerie la plus grande place. L'art antique et l'art moderne voisinaient dans une intimité qui est le propre de l'esprit de la Renaissance.

Le rôle d'Annibal Carrache au palais Farnèse apparaît singulièrement plus grand qu'on ne le croyait jusqu'à présent : on n'y connaissait, on n'y citait que ses fresques, mais on trouve des œuvres de sa main dans toutes les pièces que nous venons de parcourir; il a groupé ses toiles avec celles d'autres peintres et tous ces tableaux, il a su les accommoder avec des statues. Peintre et aussi décorateur, lorsqu'il fut appelé en 1594 pour brosser à fresque sur les murs du *salone grande* la vie et les combats du duc Alexandre, il préféra y accrocher quelques-unes de ses grandes compositions qui devaient satisfaire le penchant nouveau vers les sujets édifiants : mais c'est assurément dans la partie profane du palais qu'est le meilleur de son œuvre.

Il en va de même pour ses élèves, le Dominiquin, l'Albane, Lanfranchi, qui avaient décoré une série de chambres situées au bord du Tibre, face aux pentes vertes du Janicule, aux jardins de la Farnésine et à la belle lumière du soleil couchant. Il n'en reste aujourd'hui que des débris. On s'y rendait du premier étage du palais par une terrasse où l'on venait assister aux courses de la Via Giulia, ou aux fêtes sur le Tibre, — comme celle qui fut donnée en l'honneur de la naissance du futur Louis XIV en 1638 par le maréchal d'Estrées, ambassadeur extraordinaire, et dont les illuminations et feux d'artifices

durèrent trois nuits. — A l'extrémité de cette terrasse, à droite, un corridor conduisait dans une pièce ouvrant sur l'église *della Morte* et formant tribune d'où assister aux offices, c'était la salle des Ermites qui devait son nom aux fresques de Lanfranchi : à gauche, on accédait aux petites chambres de repos dont les tentures violettes étaient brodées de lis d'argent : chambre du jour, chambre de la nuit, chambre de l'aurore, qu'ornaient des tableaux mythologiques : Vénus endormie, Diane au bain, Europe au Taureau, Renaud et Armide. Un escalier qui existe encore descendait au portique ou *loggia* ouvrant sur le « jardin secret » : sous ce portique, des fresques : la mort d'Adonis, Narcisse à la fontaine, Apollon et Jacinthe ; dans ce « Jardin secret, des fleurs, des vases blancs dans des bordures vertes, un châtaignier, quarante-huit orangers, un bassin tout entouré de balustres de péperin, plein d'eau, avec, au milieu, une fontaine qui comporte quatre coquilles, quatre tortues, quatre *puttini*, un vase de grandeur moyenne et une ceinture de plomb avec quatre bouches qui jettent l'eau ».



Le second étage du palais comprenait deux parties distinctes. En commençant par les chambres et salles qui regardaient vers le Tibre, c'était d'abord la garde-robe, au sens que ce mot avait encore au XVIIe siècle (nous dirions aujourd'hui garde-meuble) : à la suite et se terminant sur la façade de la place Farnèse, les collections de tableaux, les bibliothèques. Dans la salle de la garde-robe étaient les armoires contenant l'argenterie, la vaisselle, les cristaux, les réserves d'étoffes, véritable musée de brocarts, de satins, de draps et de velours, les objets nécessaires au service de la Chapelle, les pistolets, les épées. Dans une salle spéciale étaient conservées lorsque le palais n'était pas habité, — et c'était le cas en 1653, — les tapisseries dont la collection comprenait cent dix-sept pièces parmi lesquelles l'histoire d'Abraham dessinée par Michel-Ange, l'histoire de Scipion, d'Énée, les Triomphes de Pétrarque ; dans le corridor étaient entreposés les écussons, les torchères qui servaient avec certaines tapisseries à décorer la façade du palais les jours de fête ; dans

une autre salle, les parements de cuir destinés à revêtir les murs des diverses chambres, et des instruments de musique; dans une autre, les bois de literie; dans une dernière, rangés le long des murs, les épieux de chasse et les mousquets.

De la loggia du deuxième étage qu'on appelait *loggia della guardarobba* la vue s'étend sur le fleuve et sur le Janicule jusqu'au dôme de Saint-Pierre; on pouvait, comme on le fait aujourd'hui encore, y souper en été. Une table, une armoire à vaisselle y sont mentionnées par l'inventaire; aux murs, des trophées, des piques, des scènes historiques : Charles-Quint mangeant en public; le siège d'Anvers par Alexandre Farnèse et deux grandes inscriptions sur bronze, — deux des Douzes tables, disait-on.

Les collections de tableaux et de livres qui formaient le *studio* du palais étaient une des principales raisons de son renom européen. Le cardinal Alexandre avait voulu faire du palais une grande école ouverte aux humanistes de toutes les nations, il y logeait Fulvio Orsini, son bibliothécaire, et le miniaturiste Giulio Clovio. Il y reçut tous les érudits qu'attiraient à Rome les trésors réunis par Paul III et par lui : Granvelle. Muret, Schott, Ciaconius[1]. Dans son testament, il avait déclaré expressément que jamais statues, tableaux, manuscrits, livres, inscriptions, médailles ne devraient quitter le palais...

Les trois chambres dites *dei quadri* formaient un musée de tableaux, de miniatures, de dessins dont le catalogue impose par sa richesse. Dans la première *stanza*, quatre-vingt-quatre œuvres, dont le célèbre Carton du *Jugement dernier* de Michel-Ange payé cent écus d'or par Fulvio Orsini; quatre-vingt-seize dans la seconde, cinquante dans la troisième; les portraits des Farnèse par Titien qui sont aujourd'hui la gloire du Musée de Naples étaient répartis entre ces deux dernières chambres; mais pourra-t-on jamais retrouver dans les musées de Parme et de Naples tout ce qui était au Palais? Qu'est-devenu, par exemple, ce portrait à la mine de plomb[2] que Michel-Ange fit de Tom-

1. Voyez sur ce point le livre de M. P. de Nolhac sur la Bibliothèque de Fulvio Orsini.

2. Il était dans la deuxième chambre des tableaux.

maso de Cavalieri, oubliant, cette fois, pour la beauté de son ami, sa résolution de ne pas dessiner de portraits?

La grande bibliothèque occupait deux vastes salles ouvrant sur la façade. Il faut imaginer d'abord les vingt-huit armoires qui renfermaient les manuscrits, les imprimés latins, grecs, hébraïques, syriaques, les ouvrages de droit, les œuvres des poètes, les récits des voyageurs, les cartes. L'inventaire de cette collection occupe quatre cent quarante pages. Ces salles contenaient encore près d'une centaine de tableaux, cent quarante inscriptions latines et sept tables de bronze.

A ce même étage correspondant aux *camerini* du premier, les petites chambres de la *Libreria piccola* contenaient, d'abord les archives, correspondances et comptes, puis, dans des cartons que l'inventaire nous ouvre, des dessins de Michel-Ange, de Raphaël, de Pierino del Vaga, d'Annibal Carrache et de bien d'autres. Là étaient disposés d'autres recueils de dessins et d'estampes, en particulier sur une armoire basse « un grand livre avec reliure d'ébène et de canne d'Inde recouvert de cuir noir, où sont cent quarante-sept dessins anciens, partie de Raphaël, partie de Michel-Ange et autres vaillants peintres ».

Le vaste palais, tel que l'avait fait plus d'un siècle de glorieux mécénat, contenait ainsi, sans parler de la Bibliothèque, un trésor d'antiquités le plus nombreux et le plus complet sans doute qui ait jamais été réuni dans l'Italie de la Renaissance; des peintures choisies et des dessins modernes provenant principalement de l'École vénitienne et de la grande école romaine, de Michel-Ange, de Raphaël, de Jules Romain: enfin l'œuvre d'Annibal Carrache et de ses élèves.

C'est pendant son séjour au Palais Farnèse de 1594 à 1600 que s'est accomplie dans le talent du peintre bolonais une évolution décisive. Sa manière fut toujours éclectique, mais, lorsqu'il entra au service du cardinal Odoardo, il était sous l'influence du Corrège. A Rome s'exerça sur lui et sur ses élèves la double action de l'antiquité d'une part, de Raphaël et de Michel-Ange, d'autre part; et ce furent alors ses fresques de la Galerie et les œuvres que produisirent à côté de lui et sous sa direction Lanfranchi, le Dominiquin,

l'Albane. Leur influence a été considérable : Rubens, le Poussin, en particulier, les ont contemplées et copiées. Ainsi s'est fondée cette école bolonaise, ou mieux cette seconde école romaine qui fut admirée et étudiée pendant les XVII[e] et XVIII[e] siècles, et vers laquelle, après un long dédain, se reportent de nouveau l'attention des critiques et le goût de nos amateurs qui ne sont plus hostiles à ces peintres. Sans doute Rome tout entière, ses monuments, ses églises ont agi sur Carrache et ses disciples, mais n'est-ce pas au palais Farnèse qu'ils ont le plus étudié? Dans ses fresques du camerino, Annibal a copié l'Atlas qui était dans la grande salle de l'Audience; dans la Galerie, on a signalé une ressemblance entre l'Endymion et le Tireur d'épines : un exemplaire de ce célèbre antique figurait, nous l'avons vu, dans la Salle des philosophes; une peinture de Dürer que Carrache avait copiée pour le cabinet de travail du cardinal, — Saint Eustache devant le cerf miraculeux, — se trouvait dans la seconde chambre des tableaux. On a publié récemment et attribué à Annibal Carrache [1] un dessin fait dans la cour du palais : l'artiste s'est placé derrière l'Hercule; la statue du héros se détache sur la façade opposée dont les ordres apparaissent nettement sur l'esquisse, le dorique sévère du rez-de-chaussée, puis, au-dessus, l'ionique plus léger avec les arcades qui s'ouvraient alors à l'air libre, et où l'on voit des courtisans penchés sur le balcon.

Par l'exemple de Carrache, on peut supposer l'effet d'un pareil séjour sur les artistes et les lettrés qui fréquentèrent au palais Farnèse, — ensemble unique, qui, lentement formé pendant tout le XVI[e] siècle, fut achevé sous la direction d'un peintre et décorateur de génie. Il serait curieux de rechercher si ce n'est pas en partie à l'influence du palais Farnèse que sont dus les nouveaux traits qui caractérisent en Italie et en Europe la seconde phase de la Renaissance, au XVII[e] siècle.

PIERRE BOURDON
R. LAURENT-VIBERT

1. Publié par M. Gustavo Frizzoni dans l'*Arte*, Anno XIII (1910), fasc. I.

POÉSIES

Les papiers d'Édouard Bodin[1] furent confiés à ses amis les plus proches; ils croient devoir révéler aujourd'hui ce qu'il laissa de vraiment achevé. Non certes pour obéir au vœu suprême d'un mort! L'homme qui écrivit dans son journal : « Un des secrets du bonheur est de ne pas être vaniteux », fût demeuré indifférent à toute renommée posthume; vivant, il n'aima jamais que la joie de penser. A vingt ans, il avait porté chez Lemerre *la Plainte*, recueil sans doute juvénile, mais déjà de haut rang, élégies réfléchies et douces d'un poète philosophe, que Sully Prudhomme encouragea. Ce fut la seule démarche spontanée de cette ambition si peu inquiète. Pour qu'ensuite il entreprît de s'essayer au théâtre, il fallut comme le tirer par la main. En collaboration avec l'un de nous, il donna *la Tante Léontine* au Théâtre-Libre, et composa le livret d'un drame lyrique, *Gyptis*, qui fut représenté à la Monnaie. Il est mort sans avoir rien publié d'autre.

Plus que personne, Édouard Bodin fut donc un « amateur », s'il convient d'appeler ainsi l'homme qui pratique un art sans aucune idée de lucre. Il ne fréquenta guère les salons, ignora les cénacles, et, même dans les cercles intimes, ne fut jamais celui qui s'écoute parler. C'était ce taciturne et ce timide, pourtant, qu'allait toujours interroger le plus avidement le confrère désireux d'un avis avant de tenter une œuvre : on se rappelait ses jugements d'une exactitude si pénétrante, ses formules modestes, mais définitives; on savait la raison de ce mutisme relatif, — l'invincible horreur de tout mot oiseux. — Nul de ceux qui l'ont connu ne se consolera de ne plus le voir mêlé à

1. Né en 1857, mort en 1904.

leurs causeries du soir, en cette attitude réservée, où toujours il leur apparaîtra. Les yeux pensifs, noyés, mystiques et tendres, contrastaient avec l'anguleux des traits, la sécheresse britannique de toute la personne, la netteté, la sobriété des gestes. Figure à la fois flegmatique et « moyenâgeuse », que Maurice Bouchor s'amusa, un jour, à déclarer celle du *Doctor Mirabilis*. Au fond de son âme, en effet, pouvait bien revivre un de ces méditatifs nuageux et doux des races septentrionales, frileux dans leurs manches de fourrure, aux mains maigres, dont Cranach et Holbein peignirent le regard ému.

Mais ce poète, il faut le dire, était un ironiste aigu ; ce contemplateur qui s'attardait aux ciels noirs criblés d'astres, ce rêveur aux tendances parfois bouddhistes, et dont l'âme, eût-on supposé, ne devait se trouver à l'aise qu'en l'azur poudroyant et flou des idées générales, eut le sens le plus net, le plus positif, le plus cruellement précis des réalités. Il assistait à la bêtise, à l'égoïsme, il notait ces laideurs bouffonnes sans colère, mais sans illusion : il eut ainsi la gaieté d'un humoriste anglais, froide et forte. Peut-être possédait-il, pour voir et fixer les bassesses morales, une faculté d'autant plus sûre que ses rêveries personnelles étaient plus hautes : il y eut là quelque chose d'analogue à ce phénomène de l' « association par contraste » si souvent dénoncé par les psychologues chez les écrivains de talent. La dualité de nos instincts peut n'avoir pas de champ de bataille plus tumultueux que le cerveau d'un poète.

Qualité d'esprit singulière, mais qui, surtout si elle s'allie au dilettantisme un peu nonchalant d'un sage, ne va guère sans une certaine stérilité. Parmi tant d'esquisses livrées à notre curiosité pieuse, combien auraient assuré le succès à tel ou tel, d'ambition plus opiniâtre ou de goût moins scrupuleux! Et les uns, de ces projets, s'arrêtent comme si le satirique sentait en lui le songeur qui lui reproche de sourire, les autres parce que l'imprudent avait conçu le trop fier espoir d'apporter au théâtre ses rêves malaisément limités...

Il mourut, hélas! au moment où le rêveur et l'observateur allaient se fondre, et l'équilibre s'établir, où cette harmonie enfin réalisée allait satisfaire l'élite et la foule. Il a laissé le plan détaillé, scène par scène, du chef-d'œuvre narquois et lyrique, éminemment suggestif, qu'il portait en lui-même. Il subissait la nostalgie de Venise : la cité qui meurt aujourd'hui dans sa mélancolie magnifique, sa fantaisie se plut à la recréer ivre et somptueuse, au temps où elle n'était que bruissements de musiques, chuchotements de gentillesses, cliquetis d'épées légères. Sous les marbres roses du Palais ducal, une fête galante, les mystères fripons des yeux trouant le satin blanc des masques, les propos de farniente et de luxure dans la lumière argentée de Canaletto et de Guardi, — quel décor et quel

accompagnement pour une pièce d'amour!... Et cette Italie de fourberie et de ruse, comme aussi elle attirait l'ironiste, — cette terre ancestrale du personnage comique, du Pseudolus et de Pulcinella, — patrie, disait Flaubert, de toute la « fripouille méditerranéenne », mère des Arlequins, des Scapins, de tous les « amoraux » effrontés et délicieux! Combien plus amusante encore, cette farandole de Scaramouches, quand le destin, par une sorte de *practical joke*, fit de cette race voluptueuse la gardienne élue d'une foi œcuménique! Folle contradiction de la fonction et du caractère, résolue par une aimable *combinazione*!... La comédie de Bodin s'intitulait *le Petit Abbé*.

Nous savons, nous, ses amis, ce qu'il eût fait d'un tel scénario, et si l'art français, en ce disciple attendri un peu du Mérimée de *Clara Gazul*, en ce satirique épris de pittoresque, devait ou non fêter bientôt une nouvelle gloire... Il parlait de cette pièce, les dernières fois que nous le vîmes. Il souriait... En cette bonne humeur, hélas! il y avait aussi l'optimisme d'un phtisique : c'est alors qu'il partit pour un sanatorium; il n'en sortit que pour mourir. Fin prématurée que nous devions craindre. Il n'est pas de pensée complexe sans la souffrance; elle-même est souvent l'avertissement de la mort qui s'approche : il ne faut pas s'étonner, mais s'attrister seulement, si trop souvent les ironistes qui sont aussi des tendres, les rêveurs qui sont aussi des sages, sont arrachés le plus vite à ceux qui les aimaient.

Les vers qu'on va lire nous ont paru, entre les œuvres posthumes d'Édouard Bodin, résumer le mieux l'esprit du poète qui vécut en lui.

MAURICE BONIFACE et JEAN CAROL

I

SOIRÉE AU BORD DE LA MER

Comme le grand soleil mourait sous un nuage,
Le crépuscule vint de l'occident désert,
Enveloppa les cieux de tristesse sauvage
Et des cieux par degrés descendit vers la mer.

La vague, au creux des rocs, s'endormit sur la mousse,
Lasse d'avoir bercé la barque à son roulis,
Et, dressée au-dessus de cette mer si douce,
Je vis la lune éclore en sa pâleur de lis.

Nous marchions sur le sable, au pied des dunes grises;
Tu voilais à mes yeux, silencieusement,
Tes prunelles de feu dans leur désir surprises,
— Cet éternel désir du bonheur d'un moment!

Obscurs, seuls et pensifs sous la nuit commençante,
Muets, mais écoutant nos âmes se parler,
Nous allions dans le rêve et dans la paix croissante,
Quand, penchée à mon bras, je te sentis trembler.

La terre méditait, assise dans son ombre,
Mais, comme un tas de paille où l'on jette un tison,
Hespérus, accouru de l'immensité sombre,
Avec une étincelle alluma l'horizon :

La lumière éveilla chaque astre à l'heure dite;
Le ciel prit feu bientôt et devint si vermeil
Que je crus voir, le long de l'azur sans limite,
Couler en gouttes d'or tout le sang du soleil.

L'énorme firmament creva sous l'incendie,
Et la mer admira les étoiles, au loin,
Sortant de l'orient en colonne hardie,
Et droit vers le zénith montant, la flamme au poing :

Aldébaran leva sa torche rouge pâle,
L'œil jaune d'Altaïr prolongea son éclair,
Et le prince vêtu de l'hermine idéale,
Sirius, apparut sur un trône d'or clair;

Et, tandis que plus haut les Pléïades rêveuses
Nouaient leur chœur tremblant et s'avançaient sans bruit,
Plus haut encor, je vis les blanches Nébuleuses
S'élever sur le monde et fumer dans la nuit...

Telle était ta splendeur, Nature, ô froide mère,
Tel aussi ton dédain, que nous sentions tous deux
En larmes de nos cœurs monter notre misère,
Pendant que l'univers descendait en nos yeux.

1er Janvier 1912.

L'infini pénétrait nos êtres jusqu'aux moelles ;
Un silence sacré, venu de l'Océan,
Agrandissait l'espace où brûlaient les étoiles,
Et j'entendais mon cœur me crier son néant.

Tu t'es serrée alors contre moi, pauvre femme,
Mes lèvres ont cherché ton front pour s'y poser.
Et le mépris des cieux, et les effrois de l'âme,
Tout s'est évanoui dans le premier baiser.

Et deux êtres jetés sur un coin de planète,
Regrettés du néant, par la mort attendus,
En face d'un ciel sourd, près d'une mer muette,
Ont compris leur misère et s'y sont confondus.

Les seuls êtres par qui peut souffrir la matière,
Les seuls par qui la vie a su sa vanité ;
Toujours prêts à compter leur minute dernière,
Sentaient en eux quelqu'un vouloir l'éternité.

Tout leur est apparu : leurs deuils, leurs ignorances,
La science qui n'est qu'un désir mal nommé,
Nos rares voluptés naissant de nos souffrances,
L'espoir ne fleurissant qu'où le mal l'a semé.

Et, voyant leur détresse, et combien était rude,
Devant tous ces soleils en marche à l'horizon,
De traîner en tous lieux l'humaine solitude,
Ils se sont effrayés de leur propre raison :

Ils ont croisé leurs yeux, ils ont uni leurs bouches,
Et le malheur de vivre, un soir, fut oublié...
Mais, pour qui n'a point peur des vérités farouches,
Ce qu'ils croyaient l'amour n'était que la pitié.

II

PAX

Tranquillité des lacs, calme des paysages,
Apaisement du flot sous le rocher, sommeil
De la fleur dans la nuit attendant le soleil,
Silence voyageur des sublimes nuages,

Douceur des vents de juin, clairs de lune d'été,
Vague attendrissement des couchants bleus et roses,
O sourire divin épandu sur les choses,
O monde fait de paix et de sérénité,

Ne puis-je avoir ma part de votre inconscience,
Et, comme un moucheron dans le lotus sacré
Se nourrit de pollen et s'endort enivré,
M'ensevelir vivant dans ce bonheur immense?

Oui, s'oublier, se perdre en toi, monde éternel,
Imiter le soldat égaré qui regagne
Son régiment en marche à travers la campagne,
Et reprendre son rang dans l'ordre universel!

Ne pas savoir qu'on vit, et qu'on aime, et qu'on souffre!
Être un canot perdu, solitaire, un radeau
Qui dérive sur la vie immense, sur l'eau
Mobile, tournoyant une heure dans le gouffre!

III

SAGESSE

Je cherche un conseiller, et j'entends la Nature :
« Fils, — dit-elle, — travaille, et, que ton ciel s'azure
Ou s'assombrisse, va, progresse, et sois pareil,
Si tu dois tôt ou tard te perdre dans la foule,
Au ruisseau qui se hâte à la mer, et qui coule
D'une onde aussi sereine à l'ombre qu'au soleil.

» L'arbre accroît la forêt sans savoir qu'il y pousse :
Le silence est égal du chêne et de la mousse ;
L'Océan est connu, le flot est ignoré ;
Si l'abeille au grand jour erre parmi les roses,
C'est dans l'obscurité des ruches presque closes
Que le miel s'élabore, éclatant et doré.

» Le blé, sans un soupir, germe, éclôt, fructifie :
Sa conscience doit suffire à toute vie.
Qu'importe le prochain? Ne regarde qu'en toi.
On a sa fonction pour borne et pour frontière :
Limite ton plaisir à ta propre matière :
Le bonheur, pour un être, est d'accomplir sa loi! »

Mère, je ferai plus! Je vivrai tête basse,
Je me contenterai d'être un point de l'espace,
Grain de sable qu'un flot infini vient baigner,
Parcelle de la Force au hasard dispersée,
Et, puisqu'un jour en moi s'éveilla la pensée,
Je ne m'en servirai que pour me résigner.

J'accepte mon désert, son silence âpre et rude :
J'humilierai mes yeux, et j'aurai l'attitude
Du cheval qui laboure et, sans entendre ou voir
Si derrière le soc, dans la terre fumante,
Un cri d'oiseau s'ébat ou bien une aile chante,
Marche droit devant lui, courbé sur son devoir.

Oui, je veux jusqu'au bout suivre la loi de l'Être :
Ne pas m'enorgueillir d'aimer ni de connaître,
Et rentrer dans le Tout divin et solennel.
Je ne sais si je suis une herbe, un chêne, un homme :
J'augmente Pan, je suis un chiffre de la somme,
Un signe conscient du nombre universel.

Je ne veux à ma pâle et pensive existence
Qu'une place d'atome au sein du monde immense.
J'accepte seulement la vie à sa valeur :
— Le corps, pour une rose exaspérée et brève ;
L'amour, pour un parfum qui s'envole ; le rêve,
Pour une goutte d'eau qui sèche sur la fleur.

Oui, la sagesse est là : vivre comme une forme,
Un accident borné de la matière énorme;
Vivre comme un flocon de neige qui descend,
Tombe une heure à travers l'étendue éternelle,
S'ignore, et, pour mourir, à la terre se mêle,
Dans Cybèle coulant et s'évanouissant!

Vivre comme une feuille en automne tournoie
Dans le vent, sans désir, sans douleur et sans joie!
Vivre comme un rayon se pose sur un mur;
N'être qu'un mouvement, une fuite, un passage,
Comme glisse un oiseau, comme glisse un nuage,
Sans faire de leur vol se souvenir l'azur!

IV

AUX FUNÉRAILLES DE VICTOR HUGO

Sans doute, les grands loups superbes et haïs,
Dont on voit les yeux d'or courir dans les taillis
Comme une double étoile au fond des bois errante,
Ont gardé mieux que nous les lois des anciens jours,
Et, vénérant la terre, y couchent leurs amours
Sous un chêne fleuri, près d'une eau murmurante;

Sans doute, croire est vain et penser douloureux;
Et la brute, tapie au fond d'un antre creux,
Broute son herbe en paix et dort en paix son somme;
Et je jalouse l'aigle, et j'envie aux lions
Leurs déserts, leur mépris et leurs rébellions :
— Mais, puisque tu le fus, je suis fier d'être un homme!

Poète, sois béni, père de mon orgueil!
Traverse sur ton char Paris voilé de deuil.
Le peuple autour de toi gronde : le flux commence :
Tel qu'un pêcheur obscur sur la dune rêvant,
Du haut de ton poème où j'ai gravi souvent,
Je vois, comme la mer, bleuir ta gloire immense.

Le soleil accueillit les ombres sans effroi :
Tu subsistes, ton œuvre allume notre foi ;
Ta chair seule s'en va dans l'argile et le sable ;
Le songeur accoudé, veillant, l'oreille aux bruits,
Écoutera toujours galoper dans les nuits
Tes grands vers hennissant après l'Inconnaissable.

Toutes les vérités ont leur nid dans la mort :
Nous pouvons, ici-bas, parfois, avec effort,
En épier un vol, en dessiner une aile.
Nous sommes des bergers dans la plaine marchant :
Pour voir l'oiseau dont l'air nous apporte le chant,
Il nous faut traverser la forêt éternelle.

Va, comprends tout, esprit, hier encor muet
Devant un liseron ou devant un bluet,
O raison, comprends tout, va, monte, âme sacrée !
Sois l'immobile éclair dans chaque atome épars !
Sois la Force, rayonne, et vis de toutes parts,
Ordonne la matière, émeus, échauffe, crée !

Quelqu'un a secoué des astres dans l'azur :
Les certitudes d'or tombent comme un fruit mûr
A travers ta pensée apaisée et profonde.
Embaume avec les lis, flotte avec l'Océan !
Pars, élargis ta flamme, accrois l'âme de Pan,
Entre en Dieu, maître, et prends conscience du Monde !

V

L'ÉTAPE

C'est la nuit. A mes pieds, là-bas, comme un fragment
De constellation tombé du firmament,
Avec ses millions de lumières, la ville
S'étoile, dans le noir, scintillante et tranquille ;

Et ce fourmillement sans nombre de clartés,
Paris, le soir, piquant de points d'or les côtés
De la Seine qui fuit dans l'ombre obscure et creuse,
Me suggère, sur la route prodigieuse
De l'évolution promise au pas humain,
Les feux d'un campement sur les bords d'un chemin.

VI

LE CHARIOT

Un long cri monotone, un grincement d'essieux
Là-bas gravit la côte. Il est midi. J'écoute
Cette plainte marcher, sonore, sur la route,
Dans le recueillement des champs silencieux.

C'est un grand chariot qui roule, plein de gerbes :
Jaune d'épis fauchés, il s'avance au soleil,
Magnifique et tremblant, incertain et vermeil ;
Il passe, et son cri monte au fond des cieux superbes.

Il va, lent sous l'azur... Mais, s'il paraît souffrir,
Si les bœufs en sueur agitent leurs sonnailles,
C'est qu'il porte le pain futur et les semailles,
C'est qu'il est lourd de vie et chargé d'avenir.

Et ce char te ressemble, Humanité plaintive,
Qui, toujours gémissante, en marche vers le mieux,
Roules ta roue obscure et tes geignants essieux
Vers l'Idéal où seul ton rêve à peine arrive :

Sous le cruel soleil tu répands en chemin
Ton travail et ta peine en douloureux murmures,
Toi qui vas charriant vers les races futures
Sous tes maux d'aujourd'hui les bonheurs de demain !

VII

PIERRES D'ATTENTE

L'homme passe, mais non ses songes. Une idée
N'est pas avec un fait sur-le-champ raccordée :
Quelqu'un s'en servira, plus tard, à sa façon :
Elle est, hors du chantier, prête pour le maçon.

Elle est, comme une harpe, une pierre d'attente ;
Elle obsède, avertit, fait de l'ombre ; elle tente
L'architecte qui pense et calcule : il est sûr
Qu'un jour elle vivra, palais, maison ou mur.

L'impalpable survit. L'éternel, c'est le rêve.
Le parfum seul persiste, et la fleur seule est brève :
La mort, pour la pensée, est un rose orient :
Tu peux la voir venir, poète, en souriant.

ÉDOUARD BODIN

UN AMOUR SURHUMAIN

SAINT FRANÇOIS DE SALES
ET
SAINTE CHANTAL

En 1604, François de Sales, évêque de Genève et d'Annecy, prêchait le carême en la Sainte Chapelle de Dijon. Un jour qu'il dînait chez son confrère, Mgr Frémyot, archevêque de Bourges, il lui demanda :

— Dites-moi, je vous supplie, quelle est cette jeune dame, claire-brune, vêtue en veuve, qui se met à mon opposite au sermon et qui écoute si attentivement la parole de vérité.

« Mgr de Bourges, souriant, — ajoute la Mère de Chaugy, — sut bien répondre qui elle était. » Cette jeune dame « claire-brune, vêtue en veuve » et si attentive, était en effet la propre sœur de l'archevêque de Bourges, Jeanne-Françoise Frémyot, veuve du baron de Chantal. Elle avait, en 1604, trente-deux ans; l'évêque de Genève en avait trente-sept.

C'est par cette rencontre que débute la plus singulière et peut-être la plus admirable histoire de cœur. Entre le prédicateur et celle qui se plaçait « à son opposite » un sentiment est né, d'une telle intensité, d'une telle profondeur, d'une telle constance, d'une telle noblesse et d'une telle fécondité qu'il apparaît comme une des plus belles efflorescences humaines. Quelque chose manquerait à la gloire de notre espèce, oui

vraiment, si de telles affections n'avaient jamais existé. Il s'en est produit quelques autres exemplaires. Mais nous savons seulement qu'ils ont existé, nous ne les connaissons point par le menu. Ici, au contraire, grâce aux lettres qui nous furent conservées, grâce aux souvenirs des contemporains, nous pouvons pénétrer à l'intérieur de ces deux âmes, voir comment a germé le sentiment qui les a unies, quelle en fut la substance, quel en fut aussi le développement et enfin la consommation.

Sachant eux-mêmes la rare qualité de leur affection, redoutant d'être mal compris, les deux saints avaient usé de la plume avec la discrétion la plus grande, ils avaient recommandé la même discrétion à leur entourage. Quand mourut François de Sales, la Mère de Chantal, remise en possession de ses propres lettres, les détruisit presque toutes; elle ne put se résoudre à détruire celles du fondateur de la Visitation. Certaines lacunes des manuscrits peuvent être attribuées à ses scrupules. Les premiers éditeurs poussèrent plus loin encore des scrupules analogues : presque toute marque d'intimité s'effaça de cette correspondance. Pour les rendre plus utiles, on avait comme interdit à ces lettres tous les accents de tendresse et de vie individuelle qui en font l'expression d'une âme d'homme, au lieu de la formule presque impersonnelle des conseils donnés par un directeur ou par un supérieur. Si bien que, pour vouloir uniquement édifier, on refusait au lecteur ce qu'il y a de plus édifiant, c'est-à-dire le spectacle d'un cœur semblable au nôtre, d'une plante humaine sortie de la même terre et qui monte devant nos yeux. On est revenu, depuis, à des façons de penser plus exactes. Pour exciter à l'imitation, il faut laisser aux modèles leur humanité : leurs faiblesses mêmes, par l'idée que nous en prenons, deviennent parfois comme une série d'échelons au moyen desquels nous pouvons espérer atteindre jusqu'à leur grandeur. Trop d'élévation nous déconcerte, trop de perfection nous décourage et l'inhumanité nous rebute. Les héros, pour avoir été des hommes, n'en sont pas moins des héros, ou plutôt, s'ils furent des héros, c'est parce qu'ils furent des hommes. Il faut donc garder de leur histoire ce qui fut la trame humaine de leur vie, et ne rien retrancher de leurs écrits, pas plus qu'on ne doit rien taire de leurs actions.

Cette large, intelligente et courageuse doctrine est celle que pratiquent les nouveaux amis de saint François de Sales. La grande édition de ses Œuvres, entreprise par les religieuses de la Visitation d'Annecy, commencée par le bénédictin dom Mackey, continuée avec un zèle égal par un jésuite, le P. Navatel, est aujourd'hui arrivée à son seizième volume et les six derniers sont entièrement consacrés à la correspondance [1]. Tous les passages supprimés jadis ont été rétablis avec soin ; des lettres entièrement inédites nous sont révélées. Nous sommes en état de connaître, non pas tout le détail de l'attachement qui joignit saint François de Sales à sainte Chantal, — le plus exquis était ineffable et le demeure, — non pas même tout ce qui pouvait s'exprimer, — le meilleur fut sans doute énoncé de vive voix, — mais du moins les éléments à la fois les plus délicats et les plus précis. Et, d'autre part, la plume très souple et très habile de François de Sales n'aurait-elle pas confié au papier des nuances de pensée qu'il n'eût peut-être pas remises au hasard de la parole vivante ?

Et si ce n'est pas un sacrilège de publier toutes les expressions même les plus fortes d'un sentiment si honorable pour l'humanité, ce ne sera pas davantage une inconvenance d'en mettre quelques-unes en lumière. Il faut seulement, avant de s'y risquer, répondre au désir manifesté jadis par l'évêque :

> Je veux bien que vous communiquiés mes advis qui regardent vostre conscience avec vostre confesseur mais non pas mes lettres, qui sont un peu trop naïves et cordiales pour estre vues par des yeux autres que bien simples et répondant à mon intention toute franche et ronde à vostre endroit. (7 décembre 1604. — *Œuvres*, t. XII, p. 399.)

Ayons des yeux « bien simples et répondant à son intention » ; mettons-nous en état de grâce.

D'ailleurs, il ne faut pas s'y tromper : le choix des fragments que nous allons rassembler, pour la plupart nouvellement livrés au public, nous était imposé par le sujet,

1. *Œuvres de saint François de Sales, évêque et prince de Genève et docteur de l'Église.* — Édition complète d'après les autographes et les éditions originales, enrichie de nombreuses pièces inédites, publiée par les soins des religieuses de la Visitation du 1er monastère d'Annecy. (Grand in-8°, Librairie catholique Vitte ; Lyon et Paris.)

aussi bien que leur réunion. Mais ces fragments sont épars à travers une correspondance considérable et dont le caractère général est bien différent. Conseils de direction, affaires religieuses, conduite à tenir en telle occurrence, récits d'événements qui peuvent intéresser les fondations des deux parties, telle en est l'habituelle et principale matière. Ce n'est que par intervalles, en particulier à la fin des lettres, que le cœur s'épanche en quelques mots. Ce n'est point là une correspondance sentimentale, mais bien plutôt une correspondance d'affaires, où le sentiment ne se montre que par de rares et courtes échappées. Comparé au reste, le nombre des lignes où éclatent ces expressions est singulièrement petit. Il ne faudrait pas qu'un choix nécessaire, en détruisant les proportions, induisît le lecteur en des contre-sens déplorables.



La première question que nous devions nous poser est celle-ci : « Quelle est la nature de ce sentiment? »

Il n'est pas douteux qu'il y entre beaucoup de tendresse; saint François de Sales reconnaît lui-même qu'il est naturellement porté à la « dilection » :

> Il n'y a point d'âme au monde, comme je pense, qui chérisse plus cordialement, tendrement, et pour le dire et à la bonne foy, plus amoureusement que moy, et même j'abonde un peu en dilection et paroles d'icelle, surtout au commencement[1].

Cette cordialité, cette tendresse, cette dilection se manifestent dans ses lettres à madame de Charmoisy, à la présidente Brûlart, à l'abbesse du Puy d'Orbes, à madame de la Fléchère : les expressions : « ma fille », « ma chère, ma très chère sœur » ou « fille », même « ma très aymée fille », reviennent souvent sous sa plume et avec une évidente sincérité. Il aime « cordialement, tendrement et même amoureusement », les âmes qu'il dirige. Outre qu'il est naturellement tendre, prompt aux larmes et enclin à l'émotion, il sait aussi que l'on

1. Cité par Strowski : *Saint François de Sales*, p. 223, note 1. (Grand in-8°, Plon, 1898.)

prend bien mieux les mouches avec un peu de miel qu'avec cent tonneaux de vinaigre : sa tendresse naturelle se met au service de son zèle apostolique, « surtout au commencement ». Une fois la conquête faite et la mouche prise aux filets divins, la tendresse est peut-être moins vive et quelque chose d'autre et de plus ferme s'y substitue.

Mais cette tendresse est donnée de même façon à plusieurs. Or, six mois après la première rencontre, dès le 14 octobre 1604, l'évêque écrit à la baronne :

Chaque affection a sa particulière différence avec les autres, celle que je vous ay a une certaine particularité qui me console infiniment, et pour tout dire qui m'est extrêmement prouffitable. (*Œuvres*, t. XII, p. 354.)

Aussi cette particulière affection se traduit-elle par des appellations diverses et dont le progrès même est à remarquer. C'est d'abord « madame »; puis, « ma chère dame », à quoi très vite il renonce; « ma sœur, ma chère sœur »; ensuite, « ma fille », « chère et très chère fille », et enfin « ma bien aymée fille », « ma fille très aymée »; on trouve même « ma bien aymée » (26 septembre 1608), « ma très aymée », (10 septembre 1611), « ma mie » (avril 1611)[1], et, par deux fois, « mon âme » :

Or sus, ma sœur, ma fille, mon âme. Et ce n'est pas trop, vous le savez bien. (21 novembre 1604.)

Courage, ma chère âme. Je dis le mot avec un grand sentiment en J.-C. Ma chère âme, courage, dis-je. Voyez-vous, ma fille, mon âme... (18 février 1605.)

Et encore :

Ma chère, et très singulièrement chère fille, comme cela vous estes ma joye et ma couronne, et demeurez donc ainsi, ma très chère. (8 octobre 1608.)

Ma chère fille que mon âme ayme et chérit incomparablement, absolument, uniquement en Celui qui pour nous aymer et se rendre nostre amour s'est rendu à la mort. (27 mai 1609.)

1. Nous indiquons toutes les dates, de façon plus ou moins précise, d'après la nouvelle édition.

Bonjour, mon unique, ma très chère, mon incomparable chère fille. (5 février 1610, 8 décembre, 18 décembre, 25 décembre 1610.)

Ma toute mienne fille... (Février 1611.)

Mon cher enfant, ma mie... Bonsoir, mon cher courage, mon enfant. Ouy, ma fille, vous estes le courage de mon cœur et le cœur de mon courage. (Avril 1611.)

Ma très chère mienne fille... (1611.)

Ma très chère Mère, ma fille vrayment bien-aymée mienne... (15 ou 16 février 1613.)

Ma très chère Mère très aymée... (8 ou 9 novembre 1614.)

Ma très chère Mère toute mienne, moy mesme... (Mi-décembre 1614.)

A ces appellations il semble bien que la sainte ait répondu par quelques-unes analogues. Dans les rares lettres qu'elle n'ait pas détruites, nous pouvons encore lire :

Bonjour, mon très cher Père, mon unique... (Milieu de l'année 1614. — *Lettres*, t. I, p. 15 [1].)

Mon tout unique très cher Père... (1615. — *Ibid.*, p. 62.)

Votre chère âme, mon tout bon et très honoré seigneur, que j'aime de toutes mes forces... (1617. — *Ibid.*, p. 164.)

Bonsoir, mon très cher Père, tout uniquement et chèrement bien-aimé... (1617. — *Ibid.*, p. 200).

Mon Père, mon unique Père, et tout ce que vous savez que vous m'êtes... (1617. — *Ibid.*, p. 224).

Cette mutuelle affection, faut-il ajouter qu'elle est, suivant la parole du saint, « blanche plus que la neige, pure plus que le soleil » [2]? Ce n'en est pas moins une affection qui va d'un homme à une femme, et d'une femme à un homme. Est-ce de l'amitié? est-ce de l'amour? Si ce qui distingue l'amitié de l'amour n'était que l'absence de toute émotion physique, la question serait aussitôt résolue. Mais le propre de l'amour, n'est-ce donc que le désir ou la possession? Et que le désir soit dompté ou même absent, cela réduira-t-il la tendresse d'un Dante pour sa Béatrix à n'être que de l'amitié?

1. *Sainte Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal, sa vie et ses œuvres*. 8 vol. grand in-8°. Plon, 1877, t. IV.

2. Août 1610.

Délimiter exactement l'amitié pour la distinguer toujours et partout de l'amour serait peut-être une entreprise bien téméraire ; au moins parmi les caractères de l'amitié faut-il reconnaître celui-ci que souvent elle dure, patiente et secrète, sans éprouver le besoin de se manifester. Deux amis peuvent ne pas se rencontrer, ne pas s'écrire ou même penser très peu l'un à l'autre pendant une période plus ou moins longue : dès qu'ils se rencontrent ou se retrouvent, ou que l'assistance de l'un est souhaitable pour l'autre, leur dévouement est le même comme aussi leur affection. L'amour, au contraire, ne connaît ni relâche ni intervalles. C'est le don effectif et sans réserve de ce qui constitue essentiellement la personne : rien n'est mis à part, rien n'est réservé de ce qui est l'être même. Tout devient commun. Les inégalités de rang, d'âge, de fortune, qui forment un obstacle à l'amitié, renforcent plutôt l'amour et le stimulent. En se donnant, chacun donne ce qui manque à l'autre. L'amour veut la fusion des deux personnalités. C'est pourquoi elles se cherchent et se désirent, voulant se voir, se parler, s'entendre, mêler leurs vies. Aussi ont-elles l'une de l'autre la préoccupation, ce que la petite fille de sainte Chantal, madame de Sévigné, appelait, après les mystiques, « la pensée habituelle ».

L'amitié dont Montaigne a fait un si éloquent tableau paraît beaucoup plus proche de l'amour que de l'amitié proprement dite. Et lui-même sait bien qu'il y eut dans son commerce avec La Boétie quelque chose d'extraordinaire :

Ce que nous appelons ordinairement amis et amitiés ce ne sont qu'accointances et familiarités nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos âmes s'entretiennent. En l'amitié de quoy je parle elles se mêlent et confondent l'une en l'autre d'un meslange si universel qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. Si l'on me presse de dire pourquoy je l'aymays, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant : « Parce que c'estait lui, parce que c'estait moy... »

Montaigne a cependant raison d'appeler amitié ce sentiment, malgré sa puissance et malgré sa vivacité, non seulement parce que La Boétie, comme lui-même, est un homme, mais encore parce que tous deux peuvent se passer à la rigueur l'un de l'autre : la pensée de La Boétie n'est pas constamment présente

à l'esprit de Montaigne, ni celle de Montaigne constamment présente à l'esprit de La Boétie.

Et ce sont là, au contraire, les symptômes qui dès la première heure caractérisent l'affection de la baronne et de l'évêque. « Elle le suivait partout, — dit la Mère de Chaugy, — tant qu'elle pouvait [1]. » Elle-même disait plus tard qu'elle « n'estimait aucun bonheur comparable à celui d'être toujours auprès de lui [2] ».

Veuve si jeune après avoir tremblé fréquemment pour les jours de son mari, ce duelliste effréné, l'ayant vu mourir de la blessure que lui fit à la chasse un tireur maladroit, âme ardente, à la fois avide de repos et fort éprise de perfection, presque gardée à vue par un beau-père ombrageux et autoritaire, elle avait besoin de s'espacer à travers l'immensité que la religion découvrait à son appétit de sacrifice et de dévouement. Elle s'était attachée à un directeur par une sorte de vœu; mais quand elle rencontra l'évêque de Genève et d'Annecy, quand elle se fut confessée à lui, elle sentit que toute son âme le réclamait. Et lui, de son côté, dès le premier relais, écrivait ces quelques lignes :

Dieu, ce me semble, m'a donné à vous. Je m'en assure toutes les heures plus fort. C'est tout ce que je puis vous dire; recommandez-moi à votre bon ange. (26 avril 1604.)

Elle était tourmentée et tiraillée. Elle aurait voulu faire de l'évêque son directeur, mais elle était tenue par son vœu et avait de grandes inquiétudes. François lui écrivit alors deux lettres : l'une, qu'elle devait montrer à son directeur et où l'évêque faisait entendre à ce personnage trop exigeant quelques fortes vérités, l'autre, exclusivement pour elle, qui ne contredisait en rien la première, mais où il définissait nettement les services qu'il désirait rendre et le genre de lien qui se nouait entre eux. La voici :

Peu auparavant que je receusse vos lettres, un soir je pris en main un livre qui parle de la bonne Mère Thérèse et je trouvai qu'elle avait fait vœu d'obéissance particulière au P. Gracian de son

1. *Sainte Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal*, t. I. — *Mémoires de la Mère de Chaugy*, ch. 13, p. 51.

2. Strowski, *op. cit.*, p. 227.

ordre pour faire toute sa vie ce qu'il lui ordonnerait et qui ne serait contraire à Dieu ni à l'obéissance des supérieurs ordinaires de l'Église et de son ordre. Outre cela elle ne laissait pas d'avoir tous les jours quelque particulier et grand confident auquel elle se communiquait et duquel elle recevait les advis et conseils pour les pratiquer soigneusement et s'en prévaloir en tout ce qui ne serait contraire à l'obéissance vouée; dont elle se trouva fort bien comme elle-mesme a témoigné en plusieurs endroits de ses écrits. C'est pour vous dire que l'unité du père spirituel ne forclost point la confiance et communication avec un autre pourvu que l'obéissance promise demeure ferme en son rang et soit préférée.

Arrêtez-vous là, je vous supplie, et ne vous mettez nullement en peyne en quel degré vous me devez tenir car tout cela n'est que tentation et vaine subtilité. Que vous importe-t-il de sçavoir si vous me pouvez tenir pour vostre pere spirituel ou non pourvu que vous sachiez quell'est mon âme à vostre endroit, et que je sache quell'est la vostre au mien? Je sçai que vous avez une entière et parfaite confiance en mon affection; de cela je ne doute nullement et en reçoi de la consolation. Sachez aussi, je vous supplie et croyez le bien, que j'ai une vive et extraordinaire volonté de servir vostre esprit de toute l'étendue de mes forces. Je ne vous sçaurai pas expliquer ni la qualité ni la grandeur de cett'affection que j'ai à vostre service spirituel, mais je dirai bien que je pense qu'elle est de Dieu et que pour cela je la nourrirai chèrement et que tous les jours je la voys croître et s'augmenter notablement. S'il m'était bienséant je vous en dirais davantage et avec vérité, mais il faut que je m'arrête là. Maintenant, ma chère dame, vous voyez assez clairement la mesure avec laquelle vous me pouvez employer et combien vous pouvez avoir de confiance en moy. Faites valoir mon affection, usez de tout ce que Dieu m'a donné pour le service de vostre esprit, me voyez là tout vostre et ne pensez plus sous quelle qualité ni en quel degré je le suis. Dieu m'a donné à vous, tenez moy pour vostre en luy, et m'appelez ce qu'il vous plaira, il n'en importe...

Encor faut-il que je vous die, pour coupper le chemin à toutes les répliques qui pourraient se former en vostre cœur que je n'ai jamais entendu qu'il y eut nulle liaison entre nous qui portast aucune obligation sinon celle de la charité et vraie amitié chrétienne, de laquelle le lien est appelé par saint Paul le lien de perfection : et vraiment il l'est aussi, car il est indissoluble et ne reçoit jamais aucun relaschement.

« La dilection est aussi forte que la mort et plus dure que l'enfer », dit Salomon. Voylà, ma bonne sœur (et permettez moi que je vous appelle de ce nom, qui est celuy par lequel les Apôtres et premiers chrestiens exprimaient l'intim' amour qu'ils s'entreportaient, voylà

nostre lien, voylà nos chasynes, lesquelles plus elles nous serreront et presseront plus elles nous donneront de l'ayse et de la liberté. Leur force n'est que suavité, leur violence n'est que douceur. Rien de si pliable que cela, rien de si ferme que cela. Tenez moy doncques pour bien estroittement lié avec vous. (24 juin 1604. — *Œuvres*, t. XII, pp. 284-285.)

Enfin, après une angoisse spirituelle étrange, qui dura trente heures, elle se résolut à consulter son confesseur, un jésuite, le P. de Villars, qui la délia de son vœu et lui dit qu'elle devait prendre comme directeur l'évêque de Genève. Elle sollicita de l'évêque une entrevue : il lui désigna Saint-Claude, où ils arrivèrent, chacun de son côté, le 24 août. Madame de Chantal « raconta tout ce qui s'était passé en elle[1] »; François écouta silencieusement et différa la réponse jusqu'au lendemain. Au matin, il parut « tout las et abattu[2] »; en peu de paroles il accepta de diriger l'âme qui se confiait à lui. Et, le même jour, il s'en retourna dans son diocèse.

Cette entrevue, précédée d'un songe mystérieux, marque le mutuel engagement des deux âmes. On échangea des formules écrites, deux billets qui en étaient comme le témoignage, et, le 16 octobre suivant, l'évêque écrivait :

Ce n'a été ni vous ni moy qui en avons formé le traité, ç'a été un troysiesme, qui en cela n'a peu regarder qu'à Dieu seul. La difficulté que j'y apportay au commencement qui ne procédait que de la considération que j'y devais appliquer vous doit entièrement résoudre; car croyez bien que ce n'était pas faute de très grande inclination à vostre service spirituel (je l'avais indicible) mais parce qu'en chose de telle conséquence je ne voulais suivre ni vostre désir ni mon inclination. Dès le commencement que vous conférastes avec moy de vostre intérieur Dieu me donna un grand amour de votre esprit. Quand vous vous déclarastes à moy plus particulièrement ce fut un lien admirable à mon âme pour chérir de plus en plus la vostre qui me fit vous escrire que Dieu m'avait donné à vous, ne croyant pas qu'il se pût rien ajouter à l'affection que je sentais en mon esprit et surtout en priant Dieu pour vous. Mais maintenant, ma chère fille, il y est survenu une certaine qualité nouvelle qui ne se peut nommer, ce me semble, mais seulement son effet est une grande suavité inté-

1. *Mémoires, de la Mère de Changy*, ch. 15, p. 62.
2. *Ibid.*, p. 62.

rieure que j'ai à vous souhaiter la perfection de l'amour de Dieu... Je n'en voulais pas tant dire mais un mot tire l'autre, et puis je pense, que vous le ménagerés bien. (*Œuvres*, t. XII, pp. 353-354.)

Madame de Chantal veut renoncer ostensiblement au monde et entrer en religion. Après avoir modéré, ralenti son zèle, l'évêque, en 1606, consent à ce qu'elle vienne chez sa mère, à lui, dans cette ville d'Annecy où il réside. Ils conviennent de fonder la Visitation et, en 1610, la Mère de Chantal vient s'établir dans ce même Annecy avec les premières religieuses. A ce moment, le soin de leur œuvre et leur inclination font qu'ils se voient presque chaque jour; quand ils ne se voient pas, ils s'écrivent. La Mère de Chantal est obligée pour ses autres fondations de faire des absences de plus en plus longues et fréquentes. En 1615, elle fait un séjour à Lyon. C'est ici que s'arrête la correspondance publiée dans la nouvelle édition. Nous ne suivrons pas plus loin l'évolution des deux âmes.

Mais tout ce que nous venons de dire montre assez que leur sentiment réciproque est un « mélange » où s'efface la « couture » et qu'ils ont mis en commun tout l'essentiel d'eux-mêmes. Cette exquise union des êtres produit ses ordinaires effets. Le 14 juin 1604, l'évêque mande à madame de Chantal :

Je suis en un lieu et en une occupation qui me rend digne de quelque compassion et ce m'est consolation parmi la presse de tant de fâcheuses et difficiles affaires des nouvelles de vos semblables : ce m'est une rosée. (*Œuvres*, t. XII, p. 280.)

Et voici la même expression qui revient sous sa plume deux ans plus tard, presque jour pour jour :

J'affectionne en extrémité vostre contentement et consolation, mais avec une certaine liberté et sincérité de cœur telle que cette affection me semble une rosée, laquelle détrempe mon cœur sans bruit et sans coup.

Il ajoute :

Et si vous voulez que je vous die tout, elle n'agissait pas ainsi au commencement que Dieu me l'envoya (car c'est luy sans doute) comme elle fait maintenant qu'elle est infiniment forte, et, ce me

semble, tous les jours plus forte quoique sans secousse ni impétuosité. C'est trop dit sur un sujet duquel je ne voulais rien dire. (8 juin 1606. — *Œuvres*, t. XII, pp. 182-183.)

Aussi les témoignages de cette affection lui sont-ils précieux :

Vous m'avez tant fait de feste de mes petites lettres que je vous envoyais sur chemin que meshuy je vous en veux faire plusieurs de cette sorte là, et ne laisser aucune occasion sans vous écrire peu ou prou. (21 juillet 1605. — *Œuvres*, t. XIII, p. 74.)

Mais dites-moy, ma fille, ne m'est-ce pas de l'affliction de ne pouvoir vous écrire qu'ainsi à la dérobée? (31 janvier 1606. — *Œuvres*, t. XIII, p. 138.)

J'ai été dix semaines entières sans recevoir un seul brin de vos nouvelles, ma chère, je dis ma très chère fille. Mais le bon est que ma belle patience perdait presque contenance dedans mon cœur. Or, enfin, ma très chère fille, hier voici un paquet qui m'arrive comme une flotte des Indes riche de lettres et de chansons spirituelles. Oh ! qu'il fut le bienvenu et que je le caressay ! (11 février 1607. — *Œuvres*, t. XIII, p. 261.)

Non, ma chère fille, je n'ai nulles nouvelles de vous il y a trois mois bien entiers.

Je le confesse mon cœur m'importune un peu pour ce regard, mays je luy pardonne ces petites ardeurs car il est paternel et plus que paternel. (25 février 1610. — *Œuvres*, t. XIV, p. 252.)

Si elle lui envoie « une pièce de serge qu'elle a filée elle-même et fait teindre en violet[1] », elle ne veut pas lui en faire un don, car elle le prie de remettre aux pauvres la valeur de son ouvrage, mais elle sera satisfaite que cette serge lui serve de vêtement et il répond :

Après cela, j'ai ry vraymeut et ry de bon cœur quand j'ai vu vostre dessein de vouloir que vostre serge soit employée pour mon usage... Mais je ne m'en moque pourtant pas. Je voy bien que la source de ce désir est belle et claire, quoique le ruisseau soit un peu trouble. Jamais vêtement ne me tint si chaud que celuy-là, duquel la chaleur passera jusques au cœur. (8 juin 1606. — *Œuvres*, t. XIII, p. 185.)

1. *Mémoires de la Mère de Chaugy*, ch. 20, p. 89.

Chacun d'eux se préoccupe de la santé de l'autre, elle avec plus d'insistance et de vivacité, lui avec une égale mais plus paisible sollicitude. En pleine retraite, elle écrit :

Vraiment j'ai été un peu distraite ces jours passés, et si bien votre mal ne m'a pas donné de l'inquiétude, il m'a donné de la douleur et de la distraction ; à trois diverses reprises, l'on m'en parla assez pour me toucher jusqu'au fond. Quand l'on me disait enfin qu'il était dangereux, pensez, mon très cher Père, où cela allait[1] ! (1616.)

Et il trouve dans son cœur ce mot qui deviendra le : « J'ai mal à votre poitrine » de madame de Sévigné :

Ma très chère Mère, comment vous portez-vous, je vous en prie, à ce matin ? car hier vous fustes toute lasse et attachée de *nostre fièvre*, et je puis mieux dire de *nostre fièvre* que nostre sœur Milletot de *nostre teste*. Hélas, mon cœur vous donne mille fois le bonjour, aymant uniquement le vostre comme soy-mesme. (27 mai 1612. — *Œuvres*, t. XV, p. 219.)

Et quelle suave tendresse dans ces quelques mots :

Je supplieray sa Bonté qu'il aille luy-mesme verser dans vostre âme un doux et tranquille repos, emmi lequel il la remplisse de la plus parfaite suavité de son amour. Bonsoir donc, la chère Mère de mon cœur et bonsoir le cher cœur de ma pauvre Mère, dormez doucement sous la fraîche ombre des ailes du Colombeau qui soit à jamais nostre paix et protection. (26 mai 1613. — *Œuvres*, t. XIV, p. 13.)

Écrivant à la Mère de Chantal jusque dans « la presse » des « affaires », l'évêque lui fait part de ses difficultés, lui dit un jour qu'il vient de « faire un sermon tout de flammes » (25 février 1610), lui expose l'état de son âme, ses affections pieuses, ses élans d'amour vers Dieu, et conclut :

Il le vous faut dire à vous. Je vous dirai quelque chose de moy puisque vous le désirez tant et que vous me dites que cela vous sert, mais à vous, à vous seulement. (30 janvier 1606.)

Il n'y a remède, je vous fais voir mon cœur tel qu'il est et selon la variété de ses mouvements. (11 février 1607.)

Je ne le dis ainsi qu'à vous à laquelle je ne puis rien céler de ce qui me regarde. (11 novembre 1609.)

1. *Sainte Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal*, t. VI, *Lettres*, t. I, p. 110.

Elle, de son côté, l'ayant pris pour directeur unique, épanche en lui toute sa vie intérieure. Ils collaborent à une même œuvre. Chacune des deux âmes agit sur l'autre. Leur union est féconde : elle produit une dévotion, non pas nouvelle mais renouvelée, elle invente un Ordre dans l'Église. Leurs vies sont mêlées. Ils se communiquent les lettres qu'ils adressent à des tiers ; elle revoit celles de l'évêque comme l'évêque revoit les siennes. Aussi n'est-il pas surprenant qu'ils aspirent à se rencontrer, à se parler cœur à cœur :

Me voicy à la fin du jour sans vous avoir vue, ma très chère fille, mais ne laissés pas, ma fille toute mienne, de me faire savoir comment vous vous portez... Oh ! Dieu me donnera demain quelqu'heure pour vous voir. Croyez que ce ne sera pas si tost que je le souhaite. (1610 ou 1611. — *Œuvres*, t. XV, p. 139.)

Ils auront vécu, la plupart du temps, séparés ; avant la fondation de cet Ordre ils s'étaient rarement vus, et, plus tard, chacun d'eux fait passer avant tout ses obligations. Ils n'en ont pas moins l'un de l'autre la pensée constante :

Il ne m'était jamais arrivé sous cette forme de parler générale de porter mon esprit à aucune personne particulière ; despuis que je suis sorty de Dijon, sous cette parole de *nous*, plusieurs particulières personnes qui se sont recommandées à moy me viennent en mémoire : mais vous, presque ordinairement la première, et quand ce n'est pas la première, qui est rarement, c'est la dernière pour m'y arrêter davantage. Se peut-il dire plus que cela ? Mais à l'honneur de Dieu que ceci ne se communique point car j'en dis un petit trop quoique en toute vérité et pureté. Je vous dirai le reste un jour, ou en ce monde ou en l'autre. (14 octobre 1604. — *Œuvres*, t. XII, p. 355.)

« Je seray toujours présent à votre chère âme comme vous-mesme », écrit-il en 1611 ; et depuis 1604 il n'a pas cessé de l'être. Elle est de moitié dans ses effusions les plus vives de piété, dans ses communions, dans ses méditations, dans l'exercice de sa fonction épiscopale :

J'ai confirmé un nombre innombrable de peuple, et à tous les biens qui se seront faits parmi ces simples âmes vous avez toujours participé, comme à tout le reste de ce qui se fait et se fera en ce diocèse pendant que j'en aurai l'administration. Mais pourquoi vous dis-je ceci ? Parce que je parle avec vous comme avec mon propre cœur. (30 novembre 1605. — *Œuvres*, t. XIII, p. 125.)

Vous me venez presque toujours à la traverse de ces exercices divins sans néanmoins les traverser ni divertir. (8 juin 1606. — *Œuvres*, t. XIII, p. 187.)

Hier, ma chère fille, je fus si consolé en la grande Messe, oyant que l'on chantait en musique*: « Si quelqu'un mange de ce pain il vivra éternellement. » O Dieu, me vint-il dans le cœur, peut-estre maintenant cette fille le mange. Là-dessus un certain accroissement d'espérance pour vous respandit une suavité bien grande en tout mon esprit. (2 juillet 1606. — *Œuvres*, t. XIII, p. 293.)

Croyez que cependant je pense à tous momens à vous et à vostre âme pour laquelle je jette incessamment mes souhaits devant Dieu et ses anges.

Ma très chère fille, que j'ai d'ardeur, ce me semble, pour vostre avancement au très saint amour céleste, auquel en célébrant ce matin je vous ai derechef dédiée et offerte, m'étant advis que je vous eslevais sur mes bras, comme on fait les petits enfants et les grans encor quand on est assés fort pour les lever. (Fin février 1606. — *Œuvres*, t. XIII, p. 146.)

Et il sourit lui-même quand il revient sur cette imagination. Mais elle doit avoir part à tout ce qu'il y a en lui de plus intime, même à ses colloques d'âme où il goûte la douceur d'être seul en face de Dieu :

Et, puisque mon cœur se presse de vous dire tout ce qui luy arrive de consolation (ce qu'aussi bien ne scai-je faire à beaucoup près à nulle créature) je vous dirai que, ces trois jours passés, j'ay eu un playsir nonpareil à penser au grand honneur qu'un cœur à de parler seul à seul avec son Dieu... Il m'a été forcé de vous dire cela. (14 août 1607. — *Œuvres*, t. XIII, p. 311.)



C'est qu'aussi bien elle et lui ne sont pas deux, mais un seul. Leurs âmes se sont fondues, leurs cœurs se sont unifiés. On peut douter que jamais deux êtres l'aient été plus entièrement. Ils ne sont pas l'un à l'autre : il n'y a plus d'autre, — pourrait-on dire en langage platonicien, — il n'y a que l'un. Dans le premier billet que l'évêque de Genève et d'Annecy adressait en 1604 à la baronne de Chantal, il écrivait : « Dieu, me

semble, m'a donné à vous. » En octobre de la même année, il écrit encore la même parole, que nous avons déjà retrouvée dans la grande lettre du 24 juin ; il la répète avec plus de force le 21 novembre :

C'est assez dit une fois pour toutes ; ouy, Dieu m'a donné à vous. Je dis uniquement, entièrement, irrévocablement. (*Œuvres*, t. XII, p. 381.)

Et, dans un fragment que le P. Navatel attribue à l'année 1611 ou 1612, il rappelle ces premiers engagements :

Croyez que la première parole que je vous écrivis fut bien véritable, que Dieu m'avait donné à vous. les sentiments en sont tous les jours plus grands en mon âme. (*Œuvres*, t. XV, p. 323.)

Cependant le don lui-même suppose encore la distinction, et, quand saint François s'écrie : « Que mon âme ayme la vostre ! » il sent bien la dualité des âmes. Quand il écrit : « Vous estes mienne et je suis vostre », l'unité n'est pas encore accomplie. Mais vers 1610 on aperçoit qu'il s'est fait un changement. Il y eut, sans doute, entre les deux saints, à la suite de ces entretiens où l'on se dit « à bouche[1] » ce que l'on ne peut écrire, une sorte de pacte auquel fait allusion une lettre :

Ne pensez pas que pour estre à Lyon vous soyez dispensée du pacte que nous avons fait que vous seriez sobre à parler de moy, comme de vous-mesme. (1 ou 2 mars 1615. — *Œuvres*, t. XIII, p. 313.)

Vers cette époque, les lettres, après avoir établi que Dieu « a voulu faire un seul cœur des deux[2] », emploient régulièrement ces formules : « nostre âme », « nostre cœur », « nostre unique cœur », « le cœur que vous avez deçà », variant en mille façons l'expression de cette unité qui permet de dire : « Non plus deux mais un seul nous-mesme[3] », dont les armes de la Visitation, « un unique cœur percé de deux flèches, enfermé dans une couronne d'épines[4] », peuvent être regardées comme un symbole, et qui arrive enfin à cette effusion :

1. 14 mai 1615. — *Œuvres*, t. XVI, p. 364.
2. 28 mai 1610. — *Ibid.*, t. XIV, p. 313.
3. 22 mai 1611. — *Ibid.*, t. XV, p. 62.
4. 19 juin 1611. — *Ibid.*, t. XV, p. 63.

Ma très chère Mère, quel moyen de vous escrire à souhait? Mais c'est bien assez que je salue vostre cœur maternel comme le mien propre, avec le plus grand et le plus solide amour qui puisse estre. Ma très chère Mère, aymez tousjours bien vostre pauvre chère âme que j'ay, car j'aime sans mesure, sans fin, hors de toute comparayson et au-dessus de tout ce qui s'en peut dire, ma très chère âme que vous avez, c'est-à-dire aymons bien cette très unique âme et vie qu'il a plu à Dieu de nous donner. (9 avril 1615. — *Œuvres*, t. XVI, p. 337.)

Les formules anciennes ne conviennent plus :

Je disais autrefois : « Dieu m'a donné à vous » il faut dire maintenant : « Vous savez que Dieu m'a osté à moy-mesme, non pas pour me donner à vous, mais pour me rendre vous-mesme ». (9 décembre 1611. — *Œuvres*, t. XV, p. 313.)

Désormais les deux esprits ne forment qu'un seul esprit, « indivisible, inséparable [1] ». Et cette union est à toute épreuve :

Les âmes que Dieu a rendu tout une sont inséparables car qui *peut séparer ce que Dieu a joint? Non, ni la mort ni* chose *quelconque ne nous séparera jamais de* l'unité *qui est en J.-C.* qui vive à jamais en nostre cœur. (26 janvier 1615. — *Œuvres*, t. XVI, p. 296.)

Or sus, ma chère fille, puisque Dieu est l'unité de nostre cœur *qui nous* en *séparera jamais?* Non, *ni la mort, ni la vie, ni les choses présentes, ni les futures* ne nous sépareront jamais ni ne diviseront nostre unité. Allons donc, ma chère fille, avec *un seul cœur* où Dieu nous appelle, car la diversité des chemins ne rend rien de divers en nous. (Billet sans date. — *Œuvres*, t. XVI, p. 296.)

Pour moy, je suis là où vous estes vous mesme puisque la divine majesté l'a aynsi voulu éternellement. (*Œuvres*, t. XVI, p. 297.)

Je ne crois pas qu'il y ait un seul exemple d'une pareille unité morale, d'un « unique cœur indivisible [2] » entre deux personnes :

O Dieu! c'est une douce chose que d'avoir la sainte unité des cœurs qui, par une merveille inconnue du monde nous fait estre en plusieurs lieux sans division ni séparation quelconque. (*Œuvres*, t. XVI, p. 295.)

1. 10 mai 1611. — *Œuvres*, t. XIV, p. 57.

2. 1610 ou 1611. — *Ibid.*, t. XV, p. 313.

Que vous soyez là ou icy, hélas, *qui peut nous séparer de* l'unité *qui est en N. S. J. C.?* Enfin, c'est chose désormais, ce me semble, qui n'ajoute plus rien que pour nostre esprit que nous soyons en un ou deux lieux puisque nostre très aymable unité subsiste partout, grâce à celui qui l'a faite.

Combien de fois vous ai-je dit, ma très chère Mère, que le ciel et la terre ne sont point en assez grande distance pour esloigner les cœurs que N. S. a joints? Demeurons en paix sous cette assurance. (13 mai 1615. — *Œuvres*, t. XVI, p. 359.)

Mais cela ne veut pas dire que l'absence, même aux heures de cette apogée, ne se fasse pas sentir. Nous sommes en 1615 et la Mère de Chantal a quitté Annecy pour aller établir une autre maison de son Ordre à Lyon. L'évêque cependant a dû faire visite aux premières Visitandines :

Voicy aussi ma seconde lettre qui vous porterait mille nouvelles du cœur que vous avez ici, si j'avais autant de loysir qu'il faudrait mais je vous en diray assés, ma très chère Mère.

Les deux premiers jours qu'il ne se vict plus soy mesme il demeura en une douce tendreté et quelques larmes, mais quand je le portay la première fois où il avait accoutumé de trouver son âme et qu'il ne l'y trouva plus, il fut saisi d'un estonnement sans pareil qui luy a duré trois ou quatre jours et le ressaisit souvent, c'est-à-dire quand il y pense par manière de privation du bien qu'il ayme plus que tout autre au monde. Mays tout cela ne touche point la pointe de l'esprit qui, assuré de plus en plus de l'indissoluble et invariable unité que Dieu a faite de ce que nous sommes, demeure impénétrable à toute sorte d'appréhension. Mays ne disons plus rien de cela car ne suffit-il pas que Dieu nous ayant rendus une mesme chose, nous soyons partout nous mesmes tous siens.

... Je l'en supplie continuellement, estant perpétuellement à Lyon, non seulement en vous comme vous mesme, mais aussi en vostre petite mayson...

Je vous salue mille et mille fois, la plus aymée et la plus aymante Mère qui soit au monde. (Février 1615. — *Œuvres*, t. XVI, p. 302 304.)

Comme on le voit par cette lettre si doucement et subtilement éloquente, quelle que soit la sainteté, la sublimité de l'âme, elle ne peut s'affranchir absolument des liens corporels. L'espace ni le temps ne sont rien, l'esprit le sait, mais nous ne pouvons pourtant pas dissiper cette illusion des dis-

tances que les sens continuent de subir. Et l'homme de chair en souffre; mais l'homme spirituel s'élève plus haut.

C'est le moment de nous demander si cet amour, tout « blanc » et tout « pur » qu'il fût, a été tributaire de l'humaine condition. Jeunes, beaux, ardents et séduisants l'un et l'autre, capables de tous les succès mondains, n'ont-ils jamais ressenti aucune espèce de trouble? Elle, au sang riche et fort, élevée dans le monde et pour le monde, veuve par surcroît, y fut peut-être plus exposée. Elle fut très tourmentée, au début de leurs rapports, par des tentations contre la foi : que recouvraient ces tentations? C'est un secret qu'il faut laisser à son âme et qu'elle-même ignora peut-être. Pour lui, élevé dans l'exercice des vertus ecclésiastiques, tous ses écrits dénotent la santé, la robustesse de son imagination, la connaissance de la vie, avec l'intégrale chasteté du cœur. Le chapitre de l'*Introduction à la Vie dévote*, les lettres de direction où l'évêque parle des liens conjugaux ont un accent qui ne trompe pas : c'est une âme de cristal.

Néanmoins il se savait homme et il écrivait lui-même :

Craignez un homme encore qu'il soit en forme d'ange, car le danger est bien plus grand. C'est assez dit. (*Œuvres*, t. XIV, p. 107.)

Nous avons déjà cité plus haut cette lettre de juin 1606 où, après avoir comparé la pensée qu'il a de la sainte à une rosée pour son âme, il ajoute : « Elle n'agissait pas de même au commencement... » Un autre jour, il écrit :

Mon Dieu, n'est-ce pas dommage que ces baumes des amitiés spirituelles soient exposés aux moucherons? (30 janvier 1606. — *Œuvres*, t. XIII, p. 140.)

Mais ces « moucherons » ne sont que des importuns. Ils peuvent bien bourdonner autour du baume, ils ne peuvent y pénétrer, moins encore l'altérer :

Si nous avions un seul filet d'affection en nostre cœur qui ne fut pas à luy et de luy, ô Dieu, nous l'arracherions tout soudainement, demeurons donc en paix... Ouy, ma très chère fille, si nous savions un seul brin en nostre cœur qui ne fut pas marqué au coin du Crucifix nous ne le voudrions pas garder un seul moment. (Fin juillet, commencement d'août 1606. — *Œuvres*, t. XIII, p. 201.)

Un an avant, l'évêque disait :

Là-haut il n'y aura plus de barrière, icy il faut en souffrir. Nous suffise que Dieu est nostre et que nostre cœur est sa mayson. (21 juillet 1605. — *Œuvres*, t. XIII, p. 75.)

Quand la Mère de Chantal lui envoyait la pièce de serge pour qu'il s'en fît faire un vêtement, il discernait là quelque chose d' « un peu trouble ». Pourtant cet amour est bien différent des autres, il ne connaît pas la jalousie : la sainte ne veut pas se réserver les bienfaits de la direction et de l'affection de son « très unique Père » ; elle est ravie de voir la Sœur Charlotte de Bréchard prendre sa part de cet « amour plus que paternel » (1615). Et l'évêque, de son côté, lui envoie, un jour, cette sorte d'hymne :

Vous ne sauriez croire combien mon cœur s'affermit en nos résolutions et comme toutes choses concourent à cet affermissement. Je m'en sens une suavité extraordinaire, comme aussi de l'amour que je vous porte, car j'ayme cet amour incomparablement. Il est fort, impliable et sans mesure ni réserve, mais doux, facile, tout pur, tout tranquille, bref, si je ne me trompe, tout en Dieu. Pourquoy donc ne l'aymerais-je pas? Mais où vais-je? Si ne rayerai-je pas ces paroles, elles sont trop véritables et hors de danger. Dieu qui voit les intimes replis de mon cœur sçait qu'il n'y a rien en ceci que pour luy et selon luy... En luy je veux non seulement garder mais je veux nourrir et bien tendrement cette unique affection. Mais, je le confesse, mon esprit n'avait pas congé de s'épancher comme cela, il s'est échappé : il luy faut pardonner pour cette fois, à la charge qu'il n'en dira plus mot. (7 juillet 1607. — *Œuvres*, t. XIII, p. 295.)

Il s'avoue cependant si bien qu'il y a là quelque chose d'extraordinaire et qui pourrait surprendre, sinon même scandaliser, les âmes non initiées, qu'il recommande constamment à sa correspondante la plus absolue discrétion. Elle seule peut pénétrer au jardin secret, car elle seule sait le véritable nom des fleurs exquises. « Ceci pour vous seule, je vous prie », est un mot qui revient souvent. Et c'est sans doute par obéissance que la Mère de Chantal a opéré sur beaucoup de lettres des retranchements sévères. Ne nous en plaignons pas. Elle a eu raison : il y a entre les âmes des relations singulières dont elles seules jugent bien ; il y a une pudeur de la tendresse,

même la plus chaste, parce que les signes et les paroles peuvent s'interpréter de mille façons. Aux grossiers les sons n'arrivent que déformés par leurs oreilles grossières. Il n'y a que les êtres qui s'aiment pour entendre justement, pleinement, exactement, les paroles qu'ils s'adressent. Chaque couple d'âmes a son idiome. « Les cœurs ont un langage secret que nul n'entend qu'eux[1]. » Malheureusement, comme ce langage use lui-même des mots ordinaires, tous les croient aussi bien entendre, et de là tant de contre-sens. C'est pour éviter ces mésaventures que les deux saints ne laissèrent pas d'être prudents. Il se retient de demander des nouvelles de la Mère de Chantal ; à ceux-là même qui n'ignorent pas leur affection réciproque certaines choses ne peuvent être révélées :

Or quant à ma nièce de Bréchard elle sait bien que je suis vous-mesme, car elle a vu des billets qui contiennent cette vérité-là, mays pourtant je ne luy ay pas voulu montrer ces trois dernières lettres ni en tout ni en partie.

Dedans les billets de salutations quand vous m'en écrirez, il ne faut pas me dire « Mon Père, mon ami » car je les veux pouvoir montrer pour la consolation de ceux que vous saluerez. (Fin mars ou commencement d'avril 1615. — *Œuvres*, t. XVI, p. 331.)

Et nous donc qui lisons à découvert ce langage de deux âmes, devant qui s'ouvrent au moins quelques parterres du jardin fermé, nous devons, pour ne pas profaner ces mystères, nous initier à leur langage, et nous efforcer d'en saisir le vrai sens. Unies de la plus indivisible unité, à la fois ardentes et souveraines sur elles-mêmes, elles sont demeurées à une telle hauteur spirituelle que ce qui pour tant d'autres est tumulte, orages et grondements de tonnerre ne fut pour elles que « vol de moucherons ». Cependant ces deux êtres furent soumis à toutes les lois qui régissent les sentiments. Une vertu fut en eux, ils possédèrent comme un privilège qui leur permit de dépasser l'ordinaire de la condition humaine. Pour les bien comprendre il faut savoir quel fut ce privilège.

1. 15 juin 1608. — *Œuvres*, t. XIV, p. 34.



« L'amour, dit saint François de Sales, aspire à l'union[1]. » C'est pour cela que l'amour platonique est un rêve chimérique, aspiration d'impuissants, illusion d'idéologues, imagination de poètes mais non point véritable et complet amour. L'amour entre deux êtres sains doit les porter à s'unir et les y porte infailliblement. Or l'homme, asservi par ses sens aux images qui viennent des corps, ne se représente habituellement l'union que sous des formes matérielles. Le puissant attrait des sexes vient se joindre à ces idées. Il semble dès lors que l'amour véritable ne puisse exister pour l'homme en dehors des conditions physiques. Pour que l'amour existe, il faut qu'une union réelle, positive, substantielle puisse exister, qu'on la désire, qu'on ait chance de la réaliser : c'est pourquoi on la cherche ordinairement par l'entremise des corps.

Et, ordinairement aussi, on ne la trouve pas. Le corps sépare au moins autant qu'il unit. Il peut séparer même plus qu'unir, si l'on ne s'adresse qu'à lui. Car les corps demeurent obstinément distincts ; la fusion des êtres ne peut se faire en eux et par eux. Les amours qui ne sont que matérielles sont fragiles, inconsistantes : mise en commun de deux égoïsmes. elles aboutissent aux déchirements, aux querelles, aux luttes. Parodie haineuse de l'amour. L'amour aspire à cette unité que le corps ne permet pas.

Le secret de l'amour entre saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal, c'est qu'ils ont trouvé une voie tout autre. Ils laissent le corps sur la terre et vont chercher en Dieu, dans le ciel, le pont merveilleux et inébranlable par lequel leurs âmes pourront s'unifier. Ils s'aiment en Dieu, et c'est Dieu même qui les unit. Ce Dieu, pour eux, n'est pas une simple idée, une abstraction à peu près vide, quelque chose comme une ombre décorée d'un nom : c'est « le Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob », — comme dira quelques années après eux Pascal, — « le Dieu des prophètes et des chrétiens, non le Dieu des philosophes et des savants ». Il s'est incarné en Jésus, qui est ainsi un Dieu-homme ; Jésus a une mère qui,

1. *Traité de l'amour de Dieu*, l. I, titre du ch. IX. — *Œuvres*, t. IV, p. 50.

femme, fut mère de Dieu. L'universelle charité de Dieu s'incarne en Jésus, se manifeste en Marie, et, de même que Dieu a un particulier regard et une affection particulière pour chacune de ses créatures, de même deux créatures peuvent se regarder particulièrement l'une l'autre dans le rayonnement et comme dans le prolongement même de l'amour divin. C'est alors qu'on s'aime en Dieu. Loin de négliger le reste des hommes pour jouir égoïstement l'un de l'autre, les deux êtres ne font qu'exprimer par leur amour l'abondance de la charité divine. Tout en étant l'un à l'autre et ne faisant qu'un, ils restent l'un et l'autre tout à tous, s'appliquant à se voir, à se rencontrer, à s'entretenir de vive voix, à échanger par lettres leurs pensées, et se le disant simplement, mais ne sacrifiant jamais à ce goût aucune de leurs obligations.

Dès le début de leurs rapports, l'évêque ne fait pas de difficultés pour permettre à la baronne un séjour près de lui, mais il lui écrit :

Préparés bien tout ce qui sera requis pour rendre ce voyage fructueux et tel que cette entrevue puisse suffire pour plusieurs années. Fouillés tous les replis et voyés tous les ressorts de vostre âme, et considérés tout ce qui aura besoin d'estre ou rabillé ou remis. (20 avril 1605. — *Œuvres*, t. XIII, p. 40.)

La charité de Jésus-Christ, en les liant, ne les écarte point des autres et les émotions joyeuses ou tristes ou même tendres qu'ils peuvent éprouver ne leur sont que des moyens pour monter vers Dieu.

Faut-il, par les lettres, prouver tout cela? Nous avons déjà cité plusieurs fois cette parole : « Dieu m'a donné à vous »; la voici répétée encore :

Or sus, demeurez toujours en paix entre les bras du Sauveur qui vous ayme chèrement, et duquel le seul amour doit nous servir de rendez-vous général pour toutes nos consolations, ce saint amour, ma fille, sur lequel le nostre fondé, enraciné, creu, nourry sera éternellement parfait et perdurable.

Je suis celuy que Dieu vous a donné irrévocablement. (5 avril 1607. — *Œuvres*, t. XIII, p. 276.)

Ma chère Mère, aymons nous par le doux Sauveur. C'est luy qui m'a rendu tout vostre et vous toute mienne affin que nous fussions

plus purement, parfaitement et uniquement siens. (1er août 1611. — *Œuvres*, t. XV, p. 253.)

Car il y a de cette affection une raison supérieure :

Je me réjouis doncques que vous avez reconneu combien il est véritable que ceux qui sont bien accordants en l'intention du service de Dieu ne sont jamais guère éloignés d'affections et de conceptions. (14 juin 1604. — *Œuvres*. t. XII, p. 274.)

Et voici maintenant les moyens que les images et les symboles de la religion catholique fournissent à cette union :

J'ai tant de suavité au désir que j'ai de vostre bien spirituel, que tout ce que je fais sous ce mouvement ne me saurait nuire.

Je vis un jour une image dévote; c'était un cœur sur lequel le petit Jésus était assis. O Dieu, dis-je, ainsy puissiez-vous vous asseoir sur le cœur de cette fille que vous m'avez donnée et à laquelle vous m'avez donné.

...Et communiant au jour auquel je sçavais que vous en faisiez de même je logeais par désir ce béni Hoste en cette place et chez vous et chez moy. (Fin février 1605. — *Œuvres*, t. XIII, p. 17.)

Tendés les yeux et les bras à l'Enfant... et luy très volontiers s'inclinera à vous et vous bénira glorieusement. Hé, que je le désire ma fille, ce souhait est répandu tout partout en mon âme, où il résidera éternellement!

...Le doux Jésus soit assis sur vostre cœur et sur le mien ensemblement. (29 mai 1605. — *Œuvres*, t. XIII, p. 47.)

Que je suis redevable à ce Sauveur qui nous ayme tant, et que je voudrais bien pour une bonne fois le serrer et coller sur ma poitrine. J'entends aussi bien sur la vostre, puisqu'il a voulu ainsi que nous fussions si inséparablement unis en luy.

A Dieu, ma très chère, mais ma vrayment très chère sœur et fille. (11 février 1607. — *Œuvres*, t. XIII, p. 267.)

Un jour de Noël, l'évêque parle encore de même :

Je vous prie, reposés le plus doucement que vous pourrés auprès du céleste Enfant. Il ne laissera pas d'aymer nostre cœur bien-aymé, tel que vous l'avez, sans tendreté et sans sentiment...

J'ay une lumière particulière qui me fait voir que l'unité de nostre cœur est ouvrage de ce grand Unisseur, et partant je veux désormais chérir et honorer cette unité comme sacrée. (25 décembre 1613. — *Œuvres*, t. XVI, p. 147.)

O Dieu, ma chère fille, qui pouvait mesler si parfaitement deux esprits qui ne fussent qu'un seul esprit, indivisible, inséparable, sinon Celuy qui est unité par essence? (10 mai 1611. — *Œuvres*, t. XV, p. 57.)

L'unité est accomplie et nous savons maintenant quelle en est la source et tout ce qu'elle vaut :

Je seray tousjours présent à vostre chère âme comme vous mesme, et répandray soigneusement la bénédiction des Sacrifices divins sur vostre peyne, afin qu'elle vous soit douce et utile au saint amour. Ma chère fille, tout ce qui se fait pour l'amour est amour; le travail, ouy mesme la mort n'est qu'amour, quand c'est pour l'amour que nous les recevons.

...Ma très chère fille, remplissons nostre cœur de courage... Et remarquons que N. S. ne vous donne jamais de violentes aspirations de la pureté et perfection de vostre cœur, qu'il ne me donne la mesme volonté, pour nous faire connaître qu'il ne faut qu'une inspiration d'une mesme chose à un mesme cœur et que, par l'unité de l'inspiration, nous sachions que cette souveraine Providence veut que nous soyons une mesme âme pour la poursuite d'une mesme œuvre et pour la pureté de nostre perfection. (14 septembre 1611. — *Œuvres*, t. XV, pp. 101-102.)

Je vous salue mille fois. Mon âme s'élance dans vostre esprit, si toutefois il faut user du mon et du vostre entre vous et moy, qui ne sommes rien du tout de séparé, mais une seule mesme chose. (10 mai 1615. — *Œuvres*, t. XIV, p. 358.)

Nous ne pourrons plus désormais nous étonner de ces fortes expressions :

Que mon âme ayme la vostre! Faites que la vostre continue à se bien confier en la mienne et à la bien aymer. Dieu le veut, ma fille, je le sais bien.

Qu'il soit nostre cœur, ma fille, et je suis en luy, par sa volonté, tout vostre. (21 août 1605. — *Œuvres*, t. XIII, p. 89.)

Oh! cela ne se peut dire, seigneur Dieu, quelle consolation au ciel à s'entr'aymer en cette pleyne mer de charité puisque des ruisseaux rendent tant. (1er août 1605. — *Œuvres*, t. XIII, p. 84.)

Vive Dieu, ma fille. Demeurés bien tout en luy, ma chère fille et le priés que j'y demeure bien tout aussi et là dedans aymons nous puissamment, ma fille, car nous ne saurions jamais trop ni assez aymer. Quel plaisir d'aymer sans crainte d'excès! Or, il n'y en a

jamais point où on ayme en Dieu. (12 ou 24 janvier 1611. — *Œuvres*. t. XV. p. 17.)

Mais il ne faut pas finir sur ces textes. Ils nous donneraient une idée fausse de ce que fut le sentiment profond et complexe de ces grandes âmes. Nous l'avons déjà dit, et il n'est peut-être pas inutile de le faire observer encore, triées parmi une prodigieuse quantité de lettres, isolées de tout ce qui les accompagne, ces citations risqueraient de nous abuser.

Cette affection, après être montée sous le regard de Dieu jusqu'à l'unité spirituelle la plus étroite et la plus parfaite, ira-t-elle ensuite jusqu'à l'immolation de tout ce qui est humain, comme permettent de le supposer les documents que nous ont laissés les anciennes éditions et comme on l'a soutenu? J'estime qu'il est sage d'attendre la fin de la publication intégrale de cette correspondance pour en décider. Les anciens éditeurs, avec leur dessein préconçu d'édification, d'une édification artificielle et compassée, avaient trop desséché, trop altéré la physionomie de la partie déjà publiée pour que nous ne devions pas craindre de constater dans la dernière partie les mêmes altérations. Nous arrêtons notre étude en 1615, avec le seizième volume de l'édition d'Annecy : à ce moment, les deux âmes n'en font plus qu'une, les deux cœurs sont un seul cœur « en Dieu et par Dieu », et fortement, suavement, ils éprouvent la douceur de cette union.

Mais nous ne pénétrerions pas les derniers replis de ces âmes toutes pleines des austères enseignements du christianisme si nous ne prenions garde qu'à cette suavité. Car la croix, depuis Jésus, domine le monde :

Ce matin estant un peu en solitude [mon cœur] a fait un exercice de résignation non pareil mais que je ne puis escrire et que je réserve pour vous dire à bouche quand Dieu me fera la grâce de vous voir. O bienheureuses sont les âmes qui vivent de la seule volonté de Dieu! Hélas, si pour en savourer seulement un bien peu par une considération passagère, on a tant de suavité spirituelle au fond du cœur qui accepte cette sainte volonté avec toutes les croix qu'elle présente, que sera-ce des âmes toutes détrempées en l'union de cette volonté? (14 mai 1615. — *Œuvres*, t. XVI, p. 364.)

Et tout de suite, ou quelques jours après, à l'occasion d'une

fièvre qui tourmente la Mère de Chantal, cette résignation trouve à s'appliquer :

Je suis homme pour souffrir sans souffrir tout ce qu'il plaira à Dieu faire de vous comme de moy.

Je confesse devant le ciel et les anges que vous m'êtes précieuse comme moy-mesme. Mais cela ne m'oste la très résolue résolution d'acquiescer pleinement en la volonté divine. (16-18 mai 1615. — *Œuvres*, t. XVI, p. 365.)

Sous la main et la volonté de Dieu, par l'amour de Dieu, la souffrance existe sans que s'altère la sérénité de l'âme en ses hautes régions. L'admirable mot de Spinoza : « La douleur même devient une joie quand nous savons que c'est Dieu qui nous l'envoie », est réalisé. L'amour le plus fort et le plus complet qu'il y ait peut-être jamais eu entre des êtres humains n'est devenu tel, n'a rempli toute l'idée de l'amour, que pour avoir dépassé les êtres mêmes qui l'ont ressenti, pour avoir trouvé sa substance dans l'Éternel. François de Sales pourra toujours répéter ce qu'il disait un an après avoir connu Jeanne-Françoise de Chantal :

Non, il ne sera jamais possible que chose aucune me sépare de vostre âme : le lien est trop fort. La mort même n'aura point de pouvoir pour le dissoudre, puisqu'il est d'une étoffe qui dure éternellement. (29 juin 1605. — *Œuvres*, t. XIII, p. 52.)

Et maintenant, après tous ces textes et commentaires, il faut bien nous le dire : nous n'avons fait que bégayer comme des enfants. Et de ces bégaiements ceux-là seuls auront la claire intelligence qui possèdent, avec des dons supérieurs et mystérieux, avec la docile et humble volonté d'entendre, la clef d'or de jardins d'autant plus secrets qu'ils sont au-dessus de notre terre, car « les paroles de cet amour n'y sont pas [1] ».

GEORGE FONSEGRIVE

1. 11 décembre 1605.

A PÉKING

LA VEILLE DE LA RÉVOLUTION

Fin novembre.

Dès le milieu d'octobre, des soldats réguliers de la province du Houpé se mutinent, ayant à leur tête leur chef, le général Li yuen hong. Le vice-roi de Wout'chang doit quitter sa capitale où l'autorité civile passe, sur-le-champ, aux mains des rebelles militaires. Tout s'accomplit vite et pacifiquement, comme si c'était prévu ou normal. Le commerce continue, les services des administrations ne sont pas interrompus : il y a eu simplement une transmission des pouvoirs, un changement de personnel, et les nouvelles autorités reçoivent aussitôt des cadeaux de la part des riches commerçants pour subvenir aux premières nécessités financières. La capitale provinciale a changé de maîtres et la population y est sympathique aux nouveaux venus; les environs cèdent aussi : Hanyang, ses usines et son arsenal impérial n'offrent pas de résistance, et les rebelles, presque sans coup férir, sont maîtres d'une situation stratégique de premier ordre, s'enrichissent de munitions et d'argent, et se sentent soutenus par le peuple qu'ils ne brutalisent pas. La ville commerçante d'Hankeou est acquise sans plus de difficultés. Dès lors les révolutionnaires sont établis au cœur du pays; ils tiennent la tête de ligne du chemin de fer qui conduit à la capitale impériale à 1 200 kilomètres au Nord. Comment vont-ils se comporter? Que va faire le gouvernement à Péking?

Aussitôt après cet événement, des télégrammes sont lancés par le monde qui annoncent la révolution chinoise. On apprend, coup sur coup, que les plus grandes villes de l'Empire suivent l'exemple de Wout'chang; sur le Yangtse, Kioukiang, Nanking, puis Changhaï; sur la côte méridionale, Foutcheou, et naturellement Canton; à l'ouest, le Yunnan, le Sseutchoan, le Hounan, tout semble abandonner le Trône. Au nord du Yangtse l'autorité de la dynastie est-elle mieux assise? Survient bientôt la nouvelle que le Chantong exige son indépendance tout en continuant de reconnaître l'autorité du gouverneur transformé en président de république; mais nulle part il n'y a de sang versé. Des opérations légèrement meurtrières s'engagent au Houpé, le gouvernement envoyant des troupes pour y reprendre ses positions. Par un coup de force violent, les soldats de Tayuenfou suppriment le gouverneur du Chansi et tuent les autorités mandchoues. Hormis ces deux centres militaires, Wout'chang-Hankeou et Tayuen, il n'y a point de lutte; mais par tout l'Empire les autorités officielles ont perdu leur puissance : c'est bientôt le désordre et le brigandage dans les campagnes, le vol, l'insécurité, le pillage et peut-être à l'intérieur le massacre des étrangers et particulièrement des missionnaires isolés. Que la situation se prolonge ainsi dans un pays où tombe le peu de discipline qui maintient l'ordre en temps ordinaire, c'est, à bref délai, le gâchis et les difficultés de toutes sortes. Six semaines après ces premiers événements, à la fin de novembre, la situation devient de jour en jour plus mauvaise et le moment est tout à fait critique, parce que, d'un côté comme de l'autre, rien de décisif ne se fait.

Il y a plus de six semaines que la révolution est annoncée et l'on ne peut dire ni qu'elle triomphe ni qu'elle soit tenue en échec. A Péking, comme au premier jour, on l'attend pour le lendemain, tantôt dans l'énervement, tantôt dans le calme. C'est seulement la veille de la révolution et comme le sommeil suit la veille, la nature chinoise ne répugne pas à ce besoin du sommeil où beaucoup de choses s'oublient. Résigné, on attend l'événement, si exposé qu'on soit à en souffrir comme le Trône et les Mandchous, si désireux qu'on soit d'en profiter comme les Chinois révolutionnaires. On fait des armistices, on tem-

porise, on essaie des compromis, on laisse faire le temps; on ne violente rien parce qu'on est incertain. On attend que ce soit mûr, on ne précipite rien. La Cour ne rend même plus de décrets comme si elle reconnaissait elle-même que son heure est arrivée. La conduite des événements lui échappe. Elle ne se sent plus de force et semble désemparée et muette après les derniers sacrifices consentis qui ne l'ont pas encore sauvée; mais personne n'usurpe; c'est partout l'indécision, l'instabilité, l'absence d'initiative brusque. Le grand jour ne luit pas; c'en est toujours l'aube avec ses incertitudes, ses obscurités, ses flottements. Le Chinois se révèle encore une fois médiocre homme d'action et grand raisonneur, tout hanté et façonné non seulement par sa philosophie de lettré, mais surtout par son histoire dont toutes les circonstances pèsent sur lui, tant elles restent présentes dans l'esprit même des moindres gens à peine cultivés.

Que sortira-t-il de là? Que faut-il augurer de cette longue attente qui paraît seulement déprimante et stérile? Que sera la Chine de demain? Peut-être prochainement, peut-être dans des mois, ou dans quelques années, pourra-t-on répondre à cette question. Le Trône a-t-il encore assez de force et trouve-t-il en Yuan che kai un ministre assez énergique pour instituer d'une manière stable la monarchie constitutionnelle qu'il a promise depuis des années et dont il a semblé récemment commencer l'essai avec timidité? Est-il assuré dès maintenant des ressources financières qui lui permettront d'installer et de faire triompher ce régime? A-t-il la confiance du pays, lui fait-on crédit à l'étranger? La Chine, embarrassée de difficultés financières, plus pressantes encore que les affaires politiques, trouvera-t-elle de l'argent pour faire face à ses engagements, payer le coupon des emprunts antérieurs, verser ce qui est amortissable maintenant de l'indemnité fixée à la suite du mouvement boxer? et, dans ce cas, le gouvernement reprendra-t-il bientôt la direction des affaires qu'il semble abandonner? ou bien est-ce le triomphe des tendances séparatistes, le maintien et peut-être le morcellement aggravé des républiques indépendantes qui déjà se sont constituées et qui entendent diriger à leur guise leurs affaires et surtout fixer leurs impôts et en régler les dépenses à leur convenance? Quelle autorité peuvent

avoir ces nouveaux États, et comment l'ordre peut-il être maintenu à une époque troublée par des hommes nouveaux sans expérience et sans tradition? Comment réprimer seulement le brigandage si on le laisse se produire?

Pour le moment on ne peut que noter ce qu'on voit, et suivre les événements que personne ne semble décidé à diriger. Il n'y a qu'à présenter, — il ne saurait être question de juger, — ce qui se voit ou se dit au jour le jour dans les divers milieux, à Péking et dans les provinces, au Gouvernement et aux armées, chez les hôtes étrangers ou parmi les plus hauts fonctionnaires de l'Empire et le simple peuple. Les paroles entendues, les physionomies notées, les choses vues sont le plus sûr de l'histoire présente de la Chine.



A Péking, si l'on n'en croit que ses yeux, rien n'est troublé, ou presque, mais à écouter attentivement ce qu'on entend, on ne saurait vivre que dans l'émoi. Les rues ensoleillées n'ont guère changé d'aspect. Les charrettes servant aux visites sont moins nombreuses que de coutume et les belles mules au poil luisant sont rares, mais on voit beaucoup de charretées de fournitures militaires, équipements, lits, vêtements, matériel de campement, et, juché en haut, les jambes pendantes et le fusil entre les jambes, un soldat de garde qui veille sur le chargement pendant le transport. Il y a aussi des voiturées complètes de militaires traversant pêle-mêle la ville et suivant les convois de l'intendance ou des autres services de l'armée : bancs, tables, cantines, caisses de munitions; des files entières de chars bas encombrent les rues, sans compter quelques voitures de déménagement, encore plus en désordre que les équipages militaires.

Aux gares, certains jours, c'est la panique, l'affolement tant il y a de presse. Mêmes les wagons de première classe et jusqu'aux fourgons sont si pleins qu'on s'y tient debout dans les couloirs et entre les banquettes. Quantités de pauvres gens qui n'ont pas trouvé de place se juchent debout entre deux voitures sur les tampons et les crochets où ils ont ficelé leur

literie et leur petite malle en peau de cochon ; au risque d'être gelés, ils aiment encore mieux faire ainsi plusieurs heures ou une journée de voyage que de rester à Péking. Les plus riches louent des wagons entiers et s'y encaquent, eux et toute leur famille, petites femmes fragiles et enfants remuants qui mangent des sucreries ou des fruits. On emporte tout ce qu'on a, — jusqu'à sa voiture et ses mules harnachées, — tout cela serré avec les domestiques et les petites gens et les ballots de toutes sortes. Pendant quelques jours ce fut l'exode des habitants de Péking : on estime à plus de 300 000 les voyageurs qui partirent. Les trains revenaient vides.

Aux foires, qui se tiennent journellement dans des quartiers déterminés, malgré cette fuite inaccoutumée, l'affluence reste considérable ; les petites gens, les femmes surtout, se pressent en plein vent aux étalages d'ornements argentés pour la chevelure ; les hommes et les gamins, voire les soldats, s'entassent dans les théâtres forains et autour des tréteaux d'acrobates, rassasiant leurs yeux et leurs oreilles de tours et de mots de carrefour. Les clients se poussent devant la boutique du marchand d'étoffes et de vêtements tout faits, la plupart usagés et sortis du mont-de-piété. Chaque objet est déplié avec importance, les qualités en sont vantées avec faconde, le prix minimun en est annoncé avec bonne humeur par le patron, repris deux ou trois fois sur le même ton par les commis et, sans arrêt, le déballage et le débit des manteaux et des culottes s'opère.

Animation de la classe moyenne qui constitue une bonne part du million de population pékinoise, insouciance générale de ce qu'on peut appeler le peuple, affluence et volubilité des passants, tout est normal ; il y a seulement moins de mouvement parmi les gens un peu plus aisés qui circulent d'ordinaire en charrettes ; les rayons qu'ils achalandent dans les bazars sont en général déserts ou même absents : il n'y a plus que des tréteaux aux places où se vendait le jade ; mais, exception faite de cette catégorie de clientèle, la ville est vivante comme d'habitude, en dépit des nouvelles arrivant d'Europe, qui rapportent que la capitale chinoise est assiégée, prise, livrée au pillage.

Le soir, le calme complet se fait très tôt, la nuit envahit tous

les quartiers du centre de cette ville qui ne se modernise que lentement et péniblement. De chétives petites ampoules électriques à la lumière rougeâtre, espacées d'un seul côté des rues, éclairent mal des tas de poussière, des monceaux de boue ou de neige, et des ornières profondes. On a réparé en hâte avec d'épais madriers le bas des portes pourries derrière leurs tôles de fer, on a élevé de grosses barrières en bois à l'entrée de certaines rues latérales comme si on voulait cantonner dans certains quartiers l'invasion prévue, et, le soir, des policiers se tiennent trois ou quatre à ces portes, le fusil en bandoulière, la baïonnette au bout, grelottant; quelques rares, très rares patrouilles troublent le silence; les chevaux des veilleurs vont par deux, en promenade, au petit pas, sommeillants, réveillés seulement par la brusque survenue de deux ou trois motocyclettes à pétrole tout à fait étrangères qui scrutent l'immense surface que couvre Péking.

La nuit, le silence et l'obscurité complète, le seul bruit des veilleurs frappant à coups secs sur leur bambou pour prévenir les voleurs; de jour, une activité à peine ralentie chez les gens aisés, une grande animation aux gares, une panique momentanée parmi les chrétiens qui peuplent le quartier du Pétang et qui. craignant un massacre de Mandchous, demandent refuge et secours à la cathédrale catholique où sont intallés quarante soldats français et un lieutenant; les voitures de visites moins nombreuses et remplacées par des équipages militaires ou des chars de déménagement sortant de l'enceinte, tel est l'aspect de la ville. Des dépêches américaines ont parlé d'incendie : il n'y en eut pas d'autre que le petit feu qui éclata un après-midi au ministère des Rites. brûlant, s'empressa-t-on de dire, les registres d'état civil et de propriétés des Mandchous. La flamme ne se propagea pas, on en fut maître avec une pompe à vapeur, alimentée par des brouettées de bidons à pétrole remplis d'eau et traînés par des coolies. On déménagea dans la rue les meubles de quelques cours qui pouvaient être menacées; mais il n'y eut aucune panique, aucun énervement.

Dans le quartier des Légations il y a quelque chose de changé. De nombreux Chinois ont envahi très pacifiquement l'hôtel européen et sont venus se mettre à l'abri, eux et leurs familles.

Des chambres sont occupées par six, huit personnes, femmes et enfants, qui ne mangent pas à la salle commune et dont on chuchote que c'est la famille de Natong ou de quelque autre personnage considérable. Le cinquième fils du prince Tsing, lui-même, est tous les jours dans le hall à siffler son chien bas sur pattes, et d'autres. Mandchous ou Chinois, indifféremment, tous ceux qui se croient menacés et qu'on appelle des réfugiés politiques, ont pris asile dans ce quartier qui, d'après le protocole de 1902, ne peut être habité que par des étrangers et leurs domestiques chinois. Même quelques barons ou princes de la famille impériale cherchent abri chez les interprètes des légations qui partagent leurs chambres avec des compatriotes habitant les quartiers chinois et qui sont « rentrés » en ville. On dit que les ministres étrangers ont prévenu leurs nationaux de se préparer à faire leurs malles ; des caisses d'objets de valeur, achats de curios, livres et documents, ont été ramenées dans l'enceinte des légations. D'autres étrangers se sont contentés de faire flotter le drapeau de leur pays au-dessus de leur maison dans la ruelle où ils habitent et ont mis leur nom, comme une protection, devant leur porte. L'énervement ne cesse guère qu'après que Yuan arrivé à Péking a fait ses visites aux représentants des puissances, accompagné de son vice-ministre des Affaires étrangères. Le président du Conseil est un peu nerveux, mais il manifeste toute sa confiance dans les troupes impériales qu'il vient de quitter à Hankeou et dont il attend la solution du conflit, maintenant qu'il a éprouvé qu'il n'y a plus d'autre moyen d'en finir. La familiarité de ce gros homme, moins contesté parmi les étrangers que parmi les siens, rassure. Il parle de sa nombreuse famille, dix filles et treize garçons dont l'aîné a trente-trois ans, et cela suffit pour que des caisses d'objets précieux retournent chez leurs propriétaires et que leur contenu soit remis en place.

On suit ce qui se passe dans les banques ; on y donne aujourd'hui trente-six onces d'argent pour une once d'or : on en donnait quarante et une naguère, c'est donc que le trésor de la vieille impératrice, que Li hong tchang avait montré aux troupes alliées pour qu'on le gardât, a été petit à petit déposé dans les caves des établissements de crédit : la cour monnaye ses richesses. Un jour, sept, treize charrettes d'argent sortent

ou rentrent; on les voit stationner devant la banque : quelle est cette opération? serait-ce la commission d'un emprunt dont on parle; est-ce le million que le Trône fait remettre à tels bureaux, mais pourquoi sort-il d'une banque étrangère? Sur des données fantaisistes toutes les suppositions se donnent libre cours.

Aux bureaux du chemin de fer de Péking-Hankeou, les employés s'agitent; le personnel demande deux mois d'appointements d'avance, des augmentations, des indemnités pour les familles de ceux qui ont été tués par les soldats dans le Sud; les recettes ne viennent plus, quoique les révolutionnaires ne les aient pas interceptées. Le ministère de la Guerre demande vainement à emprunter. La ligne, qui ne dispose même plus de ses propres ressources, manque d'argent; il n'y a presque plus d'huile; on ne peut pas, faute de pouvoir les solder, prendre livraison des fournitures à quai; on ne fait plus de nouvelles commandes, on ne passe en ce moment aucun marché quoiqu'il n'y ait pas de houille d'avance pour longtemps; la direction estime qu'on marchera au jour le jour. Il n'y a d'ailleurs pour ainsi dire pas de trafic, les services sont désorganisés par les multiples et incohérentes manœuvres des trains de mobilisation. Les chefs de gare, occupés jour et nuit, sont malmenés et surmenés; beaucoup quittent leur service; c'est une administration en pleine déroute.



Un des endroits où l'on s'attendrait le moins à trouver le calme et qui donne pourtant la meilleure impression, c'est le « Parlement provisoire ». Dans un quartier solitaire, au sud-ouest de la ville, voisinant avec des écoles, occupant eux-mêmes des bâtiments scolaires, les députés siègent l'après-midi et préparent souvent les décrets impériaux du lendemain. Le véritable gouvernement est là dans cette grande salle provisoire au plafond et aux murs encore humides de plâtre gris. L'aspect n'en est pas imposant : un hémicycle, trois gradins devant une estrade placée entre la tribune rarement occupée et le siège impérial qui ne l'est jamais; ce siège est en bois noir, devant

une tenture de soie jaune. Quelques tapis verts sur les tables des bureaux et sur les gradins tranchent sur la boiserie fraîchement peinte des petites tables où prennent place deux représentants. Tout cela est sévère, frais, neuf, inaccoutumé. Aux portières, des velours verdâtres, lourds et usagés. La boîte de cuivre de l'encrier et le pinceau sur chaque table numérotée, précisent encore l'aspect de salle d'examen qu'a cette Chambre. L'éclairage est d'une ou deux lampes à arc pour la salle et de trois ampoules pour l'estrade présidentielle; le chauffage est à la vapeur; le tout sans luxe, tout au plus le confortable; pas d'autres sièges que des chaises à dessus de toile cirée pour l'hémicycle comme pour les galeries supérieures où est admis le public et d'où vient la lumière. Dans les tribunes s'accoudent aux modestes balustrades de bois peint en gris et bleu, pas plus élégantes que celles des galeries des théâtres populaires, une quinzaine d'étrangers aux meilleurs jours, et cent à cent cinquante Chinois. C'est par crainte de ce maigre public que l'Assemblée décide souvent de délibérer en secret comme s'il pouvait y avoir des secrets d'État en Chine!

Le président, de petite taille, la figure attentive et sans émotion, tout le corps porté en avant, suit les phrases que chacun prononce de sa place, et répond aussitôt avec calme, placidement. Ce n'est pas une sinécure que la présidence ainsi entendue. Comme si tout s'adressait à lui directement, il parle presque autant que tous les députés ensemble, excepté quand l'un d'eux monte à la tribune et fait un petit discours de quelques minutes, ce qui est rare. Habituellement, ce sont des phrases isolées et rapides que chacun lance de sa place, debout, le nez sur son papier ou parlant d'abondance, timidement ou nerveusement; quelquefois des répliques vives ou des interruptions violentes arrêtent le bredouillement d'un débutant; rarement on entend de petits discours académiques un peu composés. Il y a, en général, chez les orateurs, plus de conviction que d'habileté; aussi les malins, qui savent jouer du geste et de la voix, obtiennent-ils facilement ce qu'ils veulent de cette assemblée. On entend des voix émues sortant de poitrines oppressées, des morceaux d'éloquence facile et quasi-coulante, des serments faits d'une voix lente et ferme avec par

endroits des éclats plus vifs, la main gauche sur la poitrine, des applaudissements rares et peu nourris. On voit des vieux et des jeunes, des tresses et des têtes aux cheveux coupés à l'européenne, des gens épais et ronds, des allures bureaucratiques placides, le tout dominé par le calme de l'élégante et grave silhouette présidentielle toujours debout, tournée à droite ou à gauche vers celui qui parle, envoyant aussitôt deux mots de réponse.

Les décrets impériaux sont lus dès qu'ils arrivent à la séance ; ils sont écoutés debout; ils ne font guère que sanctionner les rapports du parlement.

Dès ses premières séances, le parlement a brisé le ministre des Communications Chengkompao, un richissime cantonais qui a signé les contrats de chemins de fer des grandes lignes actuelles du Pienlo, du Chansi, du Yunnan, mais dont la politique financière nationaliste avait offensé les notables provinciaux. L'homme de progrès de la Chine moderne n'a point trouvé grâce devant ces rigoristes théoriciens, peu habitués à la pratique des affaires, peu expérimentés et vraiment intransigeants; ce qui est rare chez les Chinois accoutumés à traiter toutes les questions par arrangements.

Le 30 octobre, par des décrets de dessaisissement, le Trône et la famille impériale ont abdiqué entre les mains des parlementaires; mais ceux-ci n'ont rien fait de neuf. Beaucoup de leurs propositions sont classiques en pareilles circonstances dans l'histoire chinoise; quelques-unes qui paraissent les plus violentes ont des précédents quasi-textuels dans les annales du pays, par exemple l'exclusion des princes des hautes charges de l'État, et l'envoi de pacificateurs extraordinaires dans les provinces, tous gens de la province même, aimés dans leur pays et ayant pris l'air sinon le mot de la capitale. Yuan ne paraît pas être leur homme. Eux qui s'étaient si bien entendus cette année avec le Trône après l'avoir combattu si âprement l'an passé, eux qui, cette année, étaient les annonciateurs, les théoriciens et les organisateurs de la monarchie constitutionnelle et qui servaient d'intermédiaires loyalistes entre la dynastie qu'ils consolidaient et les rebelles républicains de l'armée, ennemis de la dynastie et faiseurs de pronunciamento, — semblent ne pas soutenir

Yuan à qui la Cour paraît s'en être remise de ses destinées présentes.

Que se passe-t-il à la Cour? Elle paraît s'effacer. Ce qu'on sait d'elle ne semble pas indiquer qu'on s'y affole : on y parle cérémonieusement et rituellement comme si rien de nouveau ne s'était produit. Au moment où certains journaux annoncent la fuite projetée de la famille impériale, un décret invite les princes, ducs, marquis, barons et dignitaires, à se mettre en costume à telle date pour la reprise des quartiers d'hiver. La cérémonie de la prestation du serment au temple des ancêtres, garantie de la fidélité de l'Empereur à la Constitution, s'opère comme un rite. La Cour ne semble pas gouverner et personne ne gouverne. Certains jours, il n'y a même pas un décret à l'*Officiel*. La ville, la nuit, avec ses avenues spacieuses et larges, paraît une solitude à peine éclairée de quelques lumignons et traversée de quelques patrouilles, noyée dans le silence et l'obscurité; de même tout est éteint et morne à la Cour. A moins que les troupes n'abondent derrière les hauts murs aveugles qui entourent la ville interdite, parmi les arbres dont les cimes touffues débordent les toits des murs, tout est mort dans cette enceinte. Rien ne paraît plus facile que de tenter un coup de main sur la Cour, et que de prendre en main la direction des affaires puisque le Gouvernement ne se manifeste plus, et cependant, tactique ou faiblesse, timidité ou tradition, — l'avenir seul en décidera, — il ne se produit rien; l'attente persiste; c'est tout ce qui paraît durer. Les rentes mensuelles distribuées aux Mandchous et qui en font des privilégiés de ce régime de conquête, ont été diminuées; les rations de riz, dit-on, sont épuisées, et pourtant les soulèvements qu'on attendait ne se produisent pas. On les craignait et le calme le plus invraisemblable se maintient dans la capitale.



Il paraît évident, dès lors, que c'est de l'intérieur du pays, des provinces et non du Gouvernement, que viendront les

décisions. Yuan, avant d'accepter le pouvoir discrétionnaire que la Cour lui offrait comme à un sauveur, est allé à Hankeou, et y a essayé armistices et compromis; en revenant à Péking, il s'est arrêté à la porte du Chansi, le second foyer de la rébellion armée après le Houpé, et il a donné l'ordre au général Toan qui est à la tête des troupes impériales de temporiser. Péking en ce moment dépend du dehors, dépendrait même de l'étranger, si l'étranger voulait intervenir à propos des difficultés financières. La Chine est en faillite, les échéances n'ont pas été payées depuis le 31 octobre, et elles s'accumulent lourdement depuis cette date : mensualités des indemnités de troubles, intérêts et amortissement des emprunts anglo-allemands de 1895-1896 et 1898, russe de 1895; ainsi que le *Nanking loan* de 1895. L'étranger, dès maintenant, par suite de ces défaillances, a prise sur le gouvernement de Péking qui ne peut conserver sa souveraineté que s'il trouve de l'argent.

Mais, sans considérer pour le moment cette dépendance où il est de l'étranger, on peut dire que le Trône dépend de l'intérieur, et de ce qui se passe aux armées et de ce qui se passe aux assemblées provinciales. Comment se comportent les troupes impérialistes ou mutinées, au centre et au Chansi? Que sont les parlements des provinces qui se sont déclarées indépendantes et se sont constituées en république? Que s'est-il passé au Chantong, au Yunnan, à Canton? Que se passe-t-il à Changhaï où se réunissent des délégués des provinces fédérées, où vont se réunir Tang chao yi, représentant de Yuan, et Wou ting fan, représentant des révolutionnaires? Que peut bien être le parlement national de Wout'chang? Que fait la nouvelle banque nationale chinoise? C'est ce qu'il faudrait savoir pour être en état de conjecturer l'avenir. Or, les communications sont pour la plupart interrompues, les fils télégraphiques sont coupés; les nouvelles n'arrivent plus que par courrier à la capitale. Cette absence de renseignements venus rapidement est une des raisons à l'heure actuelle de la lenteur du mouvement. Ni le gouvernement chinois, ni les légations, ni aucun journal, parce qu'aucun n'a fait les frais d'un correspondant connaissant le pays, personne ne sait avec certi-

tude quel est l'état des provinces. Les bruits les plus contradictoires circulent, absolument dénués de fondement pour la plupart. On a déjà propagé sur les faits et gestes des soldats, depuis le milieu d'octobre qu'ils se battent, les erreurs les plus tendancieuses. Encore une fois, on ne sortira de l'étrange incertitude, qu'après qu'on connaîtra clairement la situation militaire et politique des provinces. De cette situation dépend le sort du gouvernement de Péking, et l'éventualité d'une intervention étrangère pour la protection des intérêts financiers.

EDMOND ROTTACH

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

LES PEINTRES FLAMANDS

— CARNETS DE VOYAGE[1] —

AVANT-PROPOS

La *Revue de Paris* a publié, dans ses livraisons du 1er et du 15 juillet 1911, les notes d'Eugène Fromentin sur les *Peintres hollandais*. Les notes que voici en sont le complément naturel.

Rappelons seulement que le peintre écrivain, après avoir passé en Belgique et en Hollande le mois de juillet 1875, composa au cours de l'automne, avec les documents qu'il en avait rapportés, ce chef-d'œuvre de la critique d'art au XIXe siècle : *les Maîtres d'autrefois*. Quelques extraits de ses carnets de voyage avaient paru, dès 1881, dans le livre de M. Louis Gonse sur Eugène Fromentin et, le 15 juillet 1908, dans la *Revue des Deux Mondes*. L'ensemble demeurait inédit.

Il a paru intéressant d'aborder ici, après les maîtres hollandais, l'école flamande, en groupant autour du nom de chaque peintre tout ce qui le concerne dans les notes prises quotidiennement au hasard des collections visitées.

Les rares passages connus par les publications antérieures ou fidèlement reproduits dans *les Maîtres d'autrefois* ont été, comme en juillet dernier, placés entre crochets.

1. Documents communiqués par madame Alexandre Billotte, fille d'Eugène Fromentin.

La librairie Plon, Nourrit et Cie publiera bientôt un volume de *Correspondance et Fragments inédits* d'Eugène Fromentin où se retrouveront, avec les lettres écrites des Pays-Bas, une partie des notes sur les peintres flamands et hollandais.

S'est il glissé deux ou trois erreurs d'attribution au sujet des toiles citées ou quelque incertitude dans les textes lus? On les excuserait en raison de la difficulté que présente, à trente-cinq ans de distance, la lecture de documents de ce genre, où l'auteur se parlait à soi-même, se comprenant à demi-mot.

Nous avons jugé bon de suivre, autant que possible, non pas absolument la chronologie des peintres, mais ce qu'il conviendrait d'appeler leur ordre de filiation. Ces fragments constituent donc, malgré d'importantes lacunes, une petite histoire abrégée de la peinture flamande. On y suit l'art des Flandres depuis sa première et admirable éclosion chez les Primitifs jusqu'à son efflorescence éblouissante chez Rubens et aux principes de sa corruption chez Van Dyck et les autres élèves ou imitateurs du maître d'Anvers. Les influences italiennes sur une série d'artistes secondaires, — les Van Orley, les Floris, les Mabuse, etc., — apparaissent, comme toutes les actions de ce genre, heureuses ou néfastes, suivant le degré de personnalité de qui les subit.

Fromentin les a sûrement démêlées, mais elles furent moins décisives qu'il ne le crut. On a depuis acquis la certitude que l'art franco-flamand, loin de procéder, au xve siècle, de l'art italien, était, au contraire, en avance sur lui, comme l'atteste le livre d'Heures des frères de Limbourg conservé au Musée Condé, à Chantilly. A cette époque, la France tout entière et les confins de l'Allemagne subissent l'ascendant des artistes flamands qui se répandent au delà des Alpes et semblent y incliner les peintres de la génération de Masaccio à un réalisme aisément saisissable. Ces problèmes, aujourd'hui à peu près résolus, se posaient encore pour Fromentin. Il était ainsi amené à louer les Van Eyck, — parce qu'il ne leur voyait, de 1420 à 1440, ni précurseurs ni émules, — d'avoir su créer un art vivant et de l'avoir porté du premier coup à son point de perfection.

Rubens fut la grande admiration de Fromentin. La puissance, la verve et l'éclat de ce génie qui « se soulageait en créant des mondes », ont causé à l'artiste une sorte de vertige. A chaque pas qu'il fait sur le sol des Flandres, la belle figure du maître grandit encore à ses yeux. Mais le critique, toujours lucide et pénétrant, cherche les pourquoi de son admiration et les raisons solides des réserves qu'il croit devoir maintenir.

Dans cette transcription de ses notes sur les peintres flamands les allées et venues de sa pensée sincère ont été respectées. On y retrouvera l'acuité, la science, le scrupule, le charme aussi, que les fervents de l'art ont déjà pu apprécier dans ses notes sur les *Peintres hollandais*.

PIERRE BLANCHON

VAN EYCK (HUBERT ET JEAN)[1]

MUSÉE D'ANVERS. — N° 412. — Le beau Van Eyck! grave, sourd, riche en dedans, incomparablement riche. Chape bleue et or. Extraordinaire. On ne peint pas mieux.

GAND. — CATHÉDRALE SAINT-BAVON. — *L'Agneau mystique*[2]. — Admirable, surtout le panneau central.

Les panneaux copiés par Coxcie, médiocrement. A première vue, ceux de droite frappent : ils ont la physionomie, le soin, la force de l'original. Quand on les étudie, ce n'est plus cela : les verts sont plus noirs roux; les rouges, aigres; la matière n'est pas plus fine et n'a ni ce mat ni ce gras du panneau central. Les rouges ont plus de vermillon et pas ce rare amarante propre à Van Eyck.

Fond délicieux. Pays vert sombre, tout en fleurs. Trois couleurs. — A droite *tout* rouge laque, avec tiares, mitres, croix épiscopales avec pierreries. — Puis groupe à genoux, gris, lilas, triste. — A gauche, du rouge, du grenat, nuancé, varié. Puis des taches accidentelles, bleues d'abord et puis vertes. Un seul blanc, à côté du bleu et du vert. — Les petits anges blancs presque tous, avec un peu de bleu pâle, de bleu foncé, de gris rosâtre. — Dans le groupe éloigné des femmes, à

1. Les frères Van Eyck — Hubert (1366-1426) et Jean (1387-1440) — sont originaires de Mœsyck, sur la Meuse. Ils peignirent à Bruges et à Gand. Le Musée de Bruxelles possède d'eux une *Sainte Barbe* et *la Vierge et l'Enfant Jésus*. Ils ont apporté dans l'art des Primitifs de leur temps une observation précise, plus de science et plus de vie. On leur a attribué à tort l'invention de la peinture à l'huile, qu'ils n'ont fait que perfectionner. — Dans sa lettre à M. Charles Busson du 30 juillet 1875 (*Correspondance et Fragments inédits*, Plon édit., 1912) Fromentin qualifie Jean Van Eyck d'homme de génie pour la date à laquelle il parut. — M. Louis Gonse (*Eugène Fromentin*, A. Quantin, édit. 1881) publie, pp. 237 et suiv., quelques autres notes de carnet sur Van Eyck. — Voir *les Maîtres d'autrefois*, 6e édit. pp. 420 et suiv.

2. Sur le fameux polyptyque de Saint-Bavon, dont l'*Agneau mystique* forme le motif principal, voir *les Maîtres d'autrefois*, pp. 420 à 425. — Une autre partie de cette belle œuvre est au Musée de Bruxelles; le reste, au Musée de Berlin. Fromentin en attribue la conception et le plan à Hubert, l'exécution à Jean, en 1432. Les quatre panneaux qui subsistent à Saint-Bavon sont : *le Triomphe de l'Agneau mystique*, — *Dieu le Père*, — *la Vierge* et *Saint Jean-Baptiste*. — Dans ses *Musées de Belgique* (Paris, Nilsson), M. Gustave Geffroy écrit de la première de ces œuvres qu'elle est « une admirable composition dans un décor de nature comme on n'en avait pas vu encore ».

droite, ce sont des bleus pâles, des bleus rosâtres, des lilas. — A gauche, les évêques ou cardinaux sont en manteaux bleus. — Collines plus sombres. Silhouette de ville, je veux dire d'église, en bistre. — Dernier plan de montagnes bleues. C'est blanchâtre en bas, se relevant en bleu. — C'est un pré. Pâquerettes surtout, buissons de roses dans le fond. L'agneau blanc, sur un autel rouge, droit au centre. — Physionomies graves, pensives. Tous les hommes barbus. — En avant, la fontaine de vie, en cuivre, dans un bassin de marbre de couleur.

Sourd, grave, puissant. Effet général d'orfévrerie émaillée mat.

Violente saillie du fond herbeux sur les figures. La puissance du ton est inouïe : c'est la couleur pure appliquée et juxtaposée. Pas l'ombre de clair-obscur. Toutes les écoles, à ce moment de leur histoire, se donnent la main. On dirait de l'Italie...

Revu, ce matin, lundi. — L'ensemble est vraiment superbe, surtout pour les yeux, de toute richesse. — Aspect général rouge cramoisi et or, avec des accidents de couleurs variées, qui enrichissent l'harmonie. — C'est combiné comme le plus beau des tapis persans, et ce qu'il y a de curieux, c'est que les couleurs ont le même principe que dans ces tapis et que leur *assortiment* donne aussi l'impression d'une harmonie toute entière. — Beaux panneaux du sommet. Le grand rouge au centre, flanqué de bleus nuancés, à droite (la Vierge), et de vert à gauche. — Le Père éternel, roi asiatique, assyrien, avec sa tiare somptueuse à bouts tombants, sa barbe en pointe, ses yeux écartés dans un large visage vineux. La Vierge est laide. Les anges sont grimaçants et laids, *distraits* sans extase, sans inspiration, sans idéal. Ils sont bien habillés de damas noir ramagé d'or. — Le panneau central, éclatant avec sa fourmilière de petites figures, si bien distribuées par compartiments de couleurs. Le groupe des évêques, à ce point de vue, est le plus beau. — Le groupe de droite, le plus intéressant pour les types : hommes trapus, *barbus*, froncés, rechignés, bouches pincées sous de lourdes moustaches, lèvre impérieuse, saillante, boudeuse, faisant la moue. Beaucoup de poil autour de ces têtes plus avenantes. Les abbés gras, rasés,

distraits, pas une tête à la Memling. Des portraits, ou plutôt des types rencontrés, connus, ce qu'il avait communément sous les yeux.

MUSÉE DE BRUXELLES. — *L'Adoration des Mages*[1]. — De toute puissance comme ton et de toute richesse dans la force. On ne va pas plus loin. Sauf le voile blanc de la Vierge, tout s'enlève en force sur la blancheur mate du ciel, moins les petits accidents de figures claires du second plan. — Le Mage asiatique en vert sombre chaud. Pas un ton qui ne soit beau, résonnant, exalté, monté et transparent dans les demi-teintes. — Certainement très étonnant. — La Vierge d'un bleu noir qui paraît noir. — Tout cela fait en lavis plus ou moins épais sur un panneau lisse et blanc. — Le manteau de la Vierge, peint à grosse, à épaisse coulée de matière teinte, fait un relief d'une demi-ligne sur cette partie du tableau. Matériellement très remarquable. — Comme types, comme tenue, ne vaut pas le triptyque de Gand. — Les têtes, moins bien construites et d'un modelé moins souple et moins savant, manquent un peu de solidité et sont trop uniformément *jaune bistre*. — Ne vaut pas le beau *morceau* des *évêques et abbés mitrés*. — Voir celui du Louvre. — Quand on regarde Holbein en sortant de là, c'est un moderne.

GAND. — CATHÉDRALE SAINT-BAVON. — Van Eyck : Maître extraordinaire, quand on songe qu'il a pour ainsi dire tout inventé, ou plutôt créé de toutes pièces, qu'avant lui rien, qu'après lui rien n'en approche. Du frère aîné au frère cadet, de Hubert à Jean, on suit le progrès. Il y a, je crois, entre le commencement et la fin de cette œuvre admirable, de 1620 à 1632, entre les figures du sommet et le panneau central du triptyque, c'est-à-dire en l'espace de douze ans, un développement visible dans la manière de voir, dans le procédé, dans la science.

1. Cette œuvre est souvent attribuée à quelque peintre de l'école immédiate des Van Eyck. M. Gustave Geffroy y note le caractère archaïque et oriental des Mages, la consistance et la fermeté de la peinture. Fromentin ne voit dans cette toile, auprès de l'*Agneau mystique*, qu'un délicieux amusement de bijoutier (*les Maîtres d'autrefois*, p. 427). — Le tableau du Louvre dont il est parlé quelques lignes plus loin est la *Vierge adorée par le chancelier Rollin*.

De qui sont les tableaux de Bruxelles et d'Anvers? De Jean? Évidemment, *oui*. Ne pas manquer de le voir à Bruges. Quoi qu'en dise le guide, — qui dit le contraire de ce que je suppose, — je persiste. L'*Adoration des Mages* de Bruxelles (à moins qu'elle ne soit d'Hubert) est de la main qui a peint le panneau central de Gand : même coloris, même modelé, même valeur des figures sur les fonds, mêmes types, mêmes barbes et même effet de la barbe sur les visages.

Le grand Jupiter byzantin qui couronne la composition de Gand est certainement plus archaïque encore que le bas.

MUSÉE DE BRUGES. — Jean Van Eyck : *Portrait de sa femme*. — Ni belle ni laide, en rouge, bordée de fourrure. Coiffe blanche de toile tuyautée. Visage en valeur sur le blanc. Trait vigoureux. Très plein de ton. Doit être très ressemblante. — On dirait un Holbein. Très intéressant. Beau principe de chaque couleur, gras, plein, copieux. La sécheresse n'est qu'au bord; encore est-elle atténuée par l'extrême science des valeurs.

VAN DER WEYDEN (ROGER)[1]

MUSÉE D'ANVERS. — N° 393. — Pur gothique.

MUSÉE DE BRUXELLES. — N° 34. — Très en retard sur Van Eyck. Très inférieur. Gauche, étroit, sec.

N° 35. — Meilleur, quoique toujours au-dessous de Van Eyck.

N° 36. — Même observation, Tête peu construite, cerclée de noir. Couleurs fortes détonnant dans des couleurs claires à lumière blanchâtre. Plis allemands. Des poupées de bois. Un sentiment vague. Une ou deux têtes du temps, mais par

1. Roger de la Pasture, dit Van der Weyden (1399 ou 1400-1464), élève, croit-on, de Jean Van Eyck et de Robert Campin, fit le voyage d'Italie, puis se fixa à Bruxelles. De ce primitif puissant, chez qui on loue le sentiment religieux et dramatique, l'hôpital de Beaune possède un beau triptyque : le *Jugement dernier*. Il paraît avoir été le maître de Memling. — Voir les *Maîtres d'autrefois*, pp. 421 et 432. — Quel est le tableau du Musée d'Anvers dont parle ici Fromentin? L'*Eucharistie*, les *Sacrements*, ou le *Portrait de Philippe le Bon*? Quant au Musée de Bruxelles, Van der Weyden y est représenté par un *Portrait de Charles le Téméraire* très expressif, et par une série de panneaux ayant pour sujet l'*Annonciation*.

trop *à peu près*. — *Comment a-t-il pu se faire un nom en Italie en plein milieu du* xve *siècle?*

BOUTS (THIERRY)[1]

MUSÉE DE BRUXELLES. — Contemporain du précédent, lui ressemblant beaucoup. Aussi gothique. Plus *local* dans ses types. Plus de son temps par le costume. Rend mieux les étoffes et leurs différences. Colore mieux, et plus richement, bien entendu. Ni tons qui se dégradent, ni soupçon de clair-obscur, mais une tonalité forte et riche qui résulte de la juxtaposition de couleurs fortes et richement composées. Types intéressants par leur vérité. — Deux beaux blancs. — Les damas rouges ou noirs brochés d'or.

Belles têtes bien copiées dans le n° 30.

Dans le n° 31 (*la Sentence inique de l'Empereur Othon*), bonnes têtes également, la figure surtout en noir et grenat, coiffée d'un bonnet grenat qui est au-dessus de (*illisible*). L'Empereur Othon de face. Belles mains.

Grand progrès sur le précédent. *Pas un homme ne porte la barbe. Pourquoi?*

CATHÉDRALE DE BRUGES. — Le *Martyre de saint Hippolyte*. — Superbe. Tout en valeur claire ou forte sur le fond gris.

Les *Donateurs*. — Volet de gauche peut-être le plus beau. Lui noir à manches violettes. Elle tout noir avec large boucle de ceinture d'or.

MEMLING (HANS)[2]

MUSÉE D'ANVERS. — N° 254. — Admirable morceau de Memling.

1. Thierry Bouts, né à Harlem, en 1405, mort à Louvain, en 1475, paraît avoir été l'élève de Van der Weyden. — Le *Martyre de saint Hippolyte* dont il est parlé plus loin est aussi attribué à Memling.

2. Memling, né vers 1430, mort à Bruges vers 1495, élève de Van der Weyden, peignit à l'Hôpital Saint-Jean de cette ville, de 1468 à 1489, ses principaux chefs-d'œuvre. — Fromentin, qui l'appelle « le grand et tendre Memling », lui reconnaît plus de souplesse, de rêverie, d'élégance et de sentiment qu'à Jean Van Eyck. Il le trouve à la fois plus naturel et plus idéal. Il les compare l'un et l'autre dans les belles pages de ses notes

N° 23. — Extrêmement fin, précis, physionomique. Yeux sans cils, très rapprochés. Gros visage. Cheveux blonds bouclés, faits brin par brin. Toque noire. En noir. Une main fermée. Ciel bleu clair. Petits arbres persillés.

N° 21. — *Guillaume Moreel.* — Plus sec, plus dur de modelé, plus enfantin que le précédent.

N° 22. — Sa femme (*Barbara de Vlaendenbergh*). — Mieux. Jolis yeux, joli tissu de peau. On trouve en Belgique ce type-là. Excellent dessin, naïf. Grand front. Cheveux cachés.

MUSÉE DE BRUGES. — *Saint Christophe.* — Beau, mais dur, terne, moins beau de beaucoup que la *Sainte Catherine* de Saint-Jean. — Les volets plus beaux que le panneau central ; surtout celui de droite, le donateur et ses fils. Le donateur en rouge, ses fils noir et rouge, saint Guillaume rouge. Belle tête du premier des fils. Le saint Guillaume casqué en noir.

BRUGES. — Hôpital Saint-Jean. — *La Châsse de sainte Ursule*[1]. — Merveilleuse miniature, mais miniature ; infiniment curieuse. Me touche moins.

Comment l'un et l'autre (*Mariage de sainte Catherine*) sont-ils de 1479? tant il paraît y avoir de distance entre les deux !

Jolie tête du panneau de droite, mais ne vaut pas la tête et le cou un peu gonflé de la sainte Catherine. Toutes : *front très haut, un peu bombé*, presque pas de sourcils. — Pas une contraction dans ces traits sublimes. Penser que c'était un soldat de Charles le Téméraire, qui avait vu Morat, Granson et Nancy, et qui venait, un soir d'hiver, dit la légende ou l'histoire, tout éclopé, n'ayant plus ni sou ni maille, frapper à la porte hospitalière de ce couvent !

reproduites par M. Louis Gonse (pp. 238 à 242). — La partie des notes relative au *Mariage mystique de sainte Catherine* et au triptyque de l'Hôpital Saint-Jean a été publiée dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1908. — Voir, sur Memling, les *Maîtres d'autrefois* (pp. 421 à 430).

1. Cette œuvre curieuse et délicate, d'une rare suavité, représente les principaux faits de la vie de la sainte. Fromentin, dans les *Maîtres d'autrefois* (p. 432), en goûte le charme, mais la juge un peu enfantine et d'un travail par trop minutieux.

Belle tête tranquille de *Saint Jean à Pathmos*. — Ses deux mains sur ses genoux, tenant son livre ouvert et sa plume, il regarde paisiblement devant lui, les yeux vers un haut horizon, et dans le fond se déroulent les visions de l'Apocalypse.

Même différence entre Van Eyck et lui dans les deux volets à portraits. — Religieuses en noir et blanc, avec sainte Agnès et sainte Claire. Ombres portées des deux saintes sur le mur à ogives du fond, un léger clair-obscur autour de leur tête et de leurs vêtements noirs. — L'autre volet : également figures toutes noires, sauf saint Jacques le pèlerin en bleu verdâtre clair. Même clair-obscur derrière le saint Jacques.

Volet de droite de *l'Adoration*. — Deux têtes de femmes, — dont une vieille, surprenante de réalité *sans laideur*.

Quelle était la société de ce temps-là [1]? se la représente-t-on deux ans après la bataille de Nancy?

En Italie, c'est beaucoup plus clair. — Court aperçu de l'état social, artistique, littéraire, en Italie à la même époque. Qui écrivait, qui peignait, qui gouvernait, à Florence, à Ferrare, à Padoue, à Milan? Qui était pape? En 1479, date de la *Sainte Ursule* et du triptyque (*Mariage mystique de sainte Catherine*).

Mais à Bruges, dans le fond de ce couvent!... Quelle nuit tout autour! On sort du moyen âge historique et on y est encore par l'état moral et social. Quelles mœurs? Quelle langue y écrit-on? Quelle était la cour d'un duc de Bourgogne à côté de la cour d'un prince italien?

Le *savoir*, le bien voir et le bien dire en deux pages. — La vie des moines et des couvents de femmes, les abbés, les prieurs, la discipline, les longues prières. Le régime de la vie monastique entre ces murs sombres, ces murailles closes, derrière ces guichets, dans ce carrefour étroit, tel qu'il est aujourd'hui, à l'ombre de la haute et noire église de Notre-Dame, ces petites places désertes, froides et humides, où l'herbe pousse, où ne passe plus personne, — où passaient qui et quoi? les gens d'Église, les dévots, les processions, les enterrements, au bruit des cloches et des carillons.

1. Tout ce fragment sur l'état social et moral des Flandres à la fin du xve siècle est la matière première et contient le plan des pages 418-421 et 442-445 des *Maîtres d'autrefois*.

A l'extérieur, la turbulente, violente cité, toujours en révolte, toujours en lutte et en armes. Le beffroi à deux pas, immense forteresse, crénelée, armée, défendue, observatoire de guerre et refuge imprenable. Les fabriques, les industries, le commerce. Grand luxe, grande richesse, immense négoce. Cour des ducs de Bourgogne au commencement du xve siècle. C'est là le berceau de l'École flamande, et c'est là que pousse et fleurit tout à coup ce pur et charmant esprit de Memling.

Pas de scènes tragiques comme on s'est plu à en représenter depuis. [Pas d'écartèlement, pas de poix bouillante, pas de poignets coupés, pas de corps nus] sur des chevalets, dont on enlève la peau. [Pas de bourreaux.] Une vieille et touchante légende : sainte Ursule. Et l'éternelle histoire du Christ et de sa mère. Ce que les âmes pieuses croyaient et ce qu'elles adoraient, ce qu'on lisait dans les missels, ce qu'on racontait dans les églises, ce qu'on aimait à voir reproduire dans les images.

Pur art chrétien, sans mélange, sans contact avec les beautés de l'art païen : et cependant presque sans mysticisme, tant la forme humaine y est observée dans sa grâce et sa beauté vraie!

[Ici pas de *saint Jean* qu'on prendrait pour un *Bacchus*: *pas de Vierge* et pas de *sainte Élisabeth* avec le sourire étrangement païen d'une *Joconde*; pas de *Prophètes* ressemblant à des dieux et philosophiquement rapprochés des *Sibylles;* pas de mythes, pas de symboles. Il n'est pas besoin d'exégèse et de pénétration bien savante pour expliquer cet art sincère, ingénu, de pure bonne foi], de naïve croyance. Il dit ce qu'il veut dire avec la candeur d'un simple et l'adorable simplicité d'un enfant. Il peint ce que l'on révère, ce que l'on croit, comme on y croit. Jamais art ne fut plus près de sa source, plus absolument intègre en son inspiration.

Il ne regardait donc pas ce qui se passait sous ses yeux. Il ne se souvenait donc plus des champs de bataille. Il oubliait donc tout : violences, brutalités, massacres, représailles, bruits du champ de bataille, bruit des rues. Les hommes ne sont point armés : des moines, des abbés, des pèlerins, des saints.

MATSYS (QUENTIN)[1]

MUSÉE D'ANVERS. — L'*Ensevelissement du Christ,* triptyque grandeur nature. Magnifique morceau. Cent ans avant Rubens.

VAN ORLEY (BERNARD)[2]

MUSÉE DE BRUXELLES. — Nous voici dans le métis italo-flamand. — Extrêmement violent, à outrance, par le ton, la force, le mouvement, la gesticulation, les grimaces. Savant. Peignant très bien et dessinant à merveille certains morceaux, la main posée de la femme en blanc qui tombe dans le panneau central. Charmant style de dessin, court, plein de sentiment tout italien. — Vasari le dit élève de Raphaël. On dit qu'il eût deux manières.

N° 368. — Volet de droite : un Michel-Ange à la mode des Flandres. Gothique et italien. *Fautes de dessin monstrueuses dans les raccourcis.*

MUSÉE D'ANVERS. — N° 464. — Magnifique Van Orley, le plus riche, le plus coloré, le plus éclatant et le plus harmonieux tableau qu'on puisse voir.

ANVERS. — ÉGLISE SAINT-JACQUES. — Triptyque de Van Orley. Beau et curieux tableau, dans un état de conservation magnifique. Il faut voir cela de près. Lisse, puissant, propre et sans maigreur. De l'Holbein en grand dans le mouvement, la force et la vie. Les volets, superbes, rappellent beaucoup les Antoine More (collection Duchâtel)[3]. Monceau de chairs nues.

1. Quentin Matsys, de Louvain (1466-1538), à la fois réaliste et satirique, mystique et rêveur, fonda l'école d'Anvers. Fils d'un maître en ferronnerie, il a forgé lui-même la merveilleuse grille du puits du parvis de Notre-Dame, à Anvers. — Eugène Fromentin loue (p. 16 des *Maîtres d'autrefois*) sa main naïve, précise et forte, son tableau le *Banquier et sa femme* du Louvre et son triptyque d'Anvers, l'*Ensevelissement du Christ.*

2. Bernard Van Orley (1490-1582) est un de ces peintres de transition que l'Italie attira au XVI[e] siècle et qui subirent son influence. — Fromentin, dans les pages 14-18 des *Maîtres d'autrefois*, critique ses erreurs de goût, son mélange de gothique et de florentin, mais admire ses *Épreuves de Job* et ses portraits. — Le premier de ces tableaux est au Musée de Bruxelles : est-ce le n° 368 dont parle ici le critique ?

3. Antoine More, né à Utrecht, élève de Jean Schoorel, fut un admirable portraitiste. — Fromentin (p. 121 des *Maîtres d'autrefois*) fait l'éloge de ses portraits du *Duc d'Albe* et d'*Hubert Goltzius*, qui sont au Musée de Bruxelles.

GOSSAERT, DIT MABUSE (JEAN)[1]

MUSÉE DE BRUXELLES. — *Portraits de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle.*

Tout jeune. Visage long, brun, doux, nez droit et long, jolis yeux; semble une jeune fille dans son étrange casque entouré d'une couronne d'or. — Manteau à collet d'hermine. *Toison d'or.*

Elle, longue, menue, serrée dans un *corps blanc.* Ventre un peu saillant. Visage long, lèvres très rouges. Yeux fixés en avant sous des paupières baissées. *Nulle expression.*

Lui, fils de Maximilien d'Autriche et de Marie de Bourgogne. Elle, fille de Ferdinand d'Espagne et d'Isabelle. — Charles-Quint, leur fils, est né en 1500. — Philippe a l'air d'un garçon de vingt ans, sa femme au moins autant.

Le gros ventre de la femme, est-ce une grossesse? et cette grossesse, le futur empereur déjà conçu? Cette hypothèse que je hasarde n'a pas la moindre prétention d'être une hypothèse historique. Quoi qu'il en soit, l'œuvre est de la fin du XVe siècle, — quinze ou vingt ans après la *Châsse de sainte Ursule,* et peut-être du vivant de Memling. — En tout cas, les costumes sont à peu près ceux que Memling avait ou avait eus sous les yeux. — *Ses saintes qui sont des princesses ou de jeunes reines.*

Ne pas oublier que les tombeaux de basalte et cuivre émaillé de Charles le Téméraire et de Marie, mère de Philippe, indiquent un art *très savant, très raffiné,* en même temps qu'un faste princier extraordinaire, et, de plus, un grand et beau style dans le goût.

Très important triptyque, minutieux, sec. — Imite (?) mieux qu'il ne peint, mieux les architectures que les étoffes, mieux celles-ci que les chairs. Figures trop longues, toutes en os. Harmonie blanche, bleu vert, noir et or. Original d'aspect et très *(illisible)* dans le froid. Grande surcharge d'ornements. *Pas de barbes aux figures principales.* — A vu l'Italie.

1. Jean Gossaert ou Mabuse, né à Maubeuge en 1470, mort en 1532, a été l'élève de Quentin Matsys et peut-être de Memling. Il visita l'Italie et fut un des artistes de transition qui préparèrent l'art de Rubens. — Fromentin paraît avoir peu d'estime pour ce peintre. Il n'y fait dans *les Maîtres d'autrefois* que de rares allusions. — Le triptyque dont il est parlé plus loin doit être *Jésus chez Simon le Pharisien.*

FLORIS (FRANZ)[1]

MUSÉE D'ANVERS. — Nº 112. — Extraordinaire tableau, italien.

MUSÉE DE BRUXELLES. — Très curieux comme homme de transition avec l'Italie. A étudié Michel-Ange, on dit, *surtout*. Oui, pour le dessin et la composition. A bien regarder, il y a du Michel-Ange et du Tintoret. Les tons, les *types* sont vénitiens, par endroits, et plutôt Tintoret que Titien.

COXCIE (MICHEL)[2]

MUSÉE DE BRUXELLES. — Élève de Van Orley. A copié les volets de Van Eyck. Élève de Raphaël. Viril, un peu farouche, d'un beau ton italien. Draperies italiennes. — Le clair-obscur naît.

MUSÉE D'ANVERS. — Nºˢ 371-372. — Élève de Van Orley, cela se voit. Ami de Vasari, cela se voit. Du gothique qui s'émancipe en Italie. Plus ancien, pas moderne. Métis, homme de transition, curieux et nécessaire à placer entre.

MATSYS (JEAN)[3]

MUSÉE DE BRUXELLES. — Même époque. Élève de son père. — A vu Venise et Tintoret, lui ressemble, avec un (*illisible*) de Quentin. — Clair sur noir enfumé. Jaune vénitien bituminé. Les fonds s'altèrent, la peinture se transforme. Le procédé du XVᵉ siècle est oublié.

Peinture plus grasse, moins éclatante, moins solide.

POURBUS (PIERRE)[4]

CATHÉDRALE DE BRUGES. — Très beau triptyque de 1559. Très italien. De couleur forte et blonde. Beaux types du

1. Franz de Vriendt, dit Floris (1520-1570), à peine cité dans *les Maîtres d'autrefois*, pp. 14 et 17. — Fromentin parle encore de lui plus loin, en abordant Rubens.

2. Michel Coxie (1499-1592), élève de son père et de Van Orley, — encore un peintre de transition, — est représenté au Musée d'Anvers par un beau triptyque, le *Martyre de saint Sébastien*.

3. Jean Matsys, fils de Quentin, vécut de 1500 à 1570.

4. Pierre Porbus ou Pourbus, né à Gouda vers 1510, mort à Bruges en

temps. Portraits, certainement. La partie idéale est la plus faible : ainsi, le Christ et saint Jean. Exécution savante.

MUSÉE DE BRUXELLES. — N° 269. — Pourbus. Un beau. Le saint Jean vulgaire.

L'angle raphaëlesque, mieux inspiré du modèle, est charmant. Pur modèle Raphaël, avec des accents nature très singuliers. (Les bras du saint Jean.) C'est comme le « savez-vous » belge au milieu d'assez bon français.

BLÈS (HENRI DE)[1]

MUSÉE DE BRUXELLES. — *Tentation de saint Antoine.* — Très étonnant. Vert bouteille, vert noir. Terrain bitumineux.

Haut horizon de montagnes et ciel bleu de Prusse clair. Noir terrible derrière les deux femmes nues. Taches très ingénieuses et très audacieuses. — *Clair-obscur en plein*, et, ce qu'il y a d'étrange, à ciel ouvert! — Très habile peintre, moitié italien, moitié ce que seront, plus tard, Breughel et Rubens dans ses paysages. Certainement a habité l'Italie, et bien vu la peinture du XVIe siècle. — Voilà une transition bien frappante.

VOS (MARTIN DE)[2]

MUSÉE DE GAND. — Laid, sec et tout rond. Tout pâle, tout fade, comme un tableau dont on aurait essuyé le ton. — Et cependant portraits de Bruxelles?...

VOS (CORNEILLE DE)[3]

MUSÉE D'ANVERS. — N° 104. — Étonnant portrait. — Si

1583, a peint dans cette dernière ville des tableaux d'histoire et des portraits. Il était le fils de Pierre Pourbus, le Vieux, et père et grand-père de deux autres peintres prénommés Franz. — S'agit-il bien du premier dans la note prise au Musée de Bruxelles?

1. Henri de Blès ou de Blesse, — dit l'homme à la Houppe, parce que ses tableaux, devenus très rares, portent une chouette en guise de signature. — On est mal renseigné sur l'époque et le lieu de sa vie. Fromentin, qui l'appelle « un habile peintre et un homme impatient de devancer l'heure », a transporté, en la rédigeant un peu autrement, la note ci-dessus à la page 23 des *Maîtres d'autrefois.*

2. Martin de Vos, dit le Vieux (1532-1603), peintre de portraits et de sujets religieux, élève de son père et de Floris, peignit à Anvers.

3. Corneille de Vos, né à Hulst en 1585, mort à Anvers en 1651, peintre

nos *modernes* faisaient cela, nos « Blanc et Noir » nos « naturalistes » nos photographes!... Pas idée de cela au Louvre! — Noir. Ferblanterie. Tablier blanc. Cafetière à la main. Aiguière d'or. Belle vieille, ridée, grimée, grimaçante, œil de côté, à paupière inférieure rouge, teint brouillé et pâle, cheveux sales. Tapis. — C'est la nature. — Étonnant.

VŒNIUS (OTTO)[1]

MUSÉE D'ANVERS. — Trop italien sans l'être assez.

ANVERS. — ÉGLISE SAINT-JACQUES. — Quelle insignifiance! Quelque chose comme du Vasari flamand. Un composite si bien fondu qu'il n'y a plus ni style, ni mérite de forme, ni qualité de ton qui lui soit propre ou qui soit propre à quelqu'un. Vilain art d'amalgame et de transition.

MUSÉE DE BRUXELLES. — n° 338. — *Mariage mystique de sainte Catherine.* [Plus riche, plus souple, moins romain], quoique [le ton reste romain]. Mais on dirait du [*Corrège* introduit dans du Raphaël], à voir [certaines tendresses de type], [un chiffonnage dans les étoffes], [un peu de manière dans] le geste des [mains]. — Jolie petite tête, à droite, de la sainte Catherine. L'enfant Jésus bien maniéré, mais bien délicat. — Vraiment Corrège. Des fuyants, des estompages, un beau fond de rochers et d'arbres brun-vert, avec fuite vert bouteille et vert bleu. [Les cheveux blonds qui se noient dans la chair], [les linges blanc gris qui passent l'un dans l'autre], des valeurs qui se rapprochent ou s'écartent, et [des couleurs qui se nuancent ou s'affirment, se fondent ou se distinguent très capricieusement] et en vertu de fantaisies très personnelles à l'auteur et d'un ordre nouveau.

Tout cela prépare Rubens, l'annonce et y conduit. [Certainement, il y a dans ce] 338 [de quoi éclairer et lancer en

de tableaux religieux et de portraits, fut, comme Martin de Vos, doyen de la Guilde d'Anvers.

1. Otto Vœnius, né à Leyde en 1550 ou 1556, mort en 1629 ou 1634, était un peintre original et savant dont le principal titre de gloire fut d'avoir été le maître de Rubens. — Eugène Fromentin lui consacre (pages 28-34 des *Maîtres d'autrefois*) des développements élogieux. Le passage des notes sur le *Mariage de sainte Catherine* est reproduit assez fidèlement aux pages 32-34 du livre.

avant un esprit de cette finesse, un tempérament de cette ardeur.]

On voit ici, très indiqués, les rapports du maître à l'élève, et la filiation s'explique.

Les anges *sont dans le ciel.* Une draperie jaune sombre en demi-teinte est jetée comme une tente à travers les rameaux des arbres. — [Les éléments, l'ordonnance, les taches] et la manière de l'élève sont en bien petit germe, mais en germe, dans ce tableau. — L'étudier et l'analyser à fond. — L'enfant est charmant, et, décidément, la jeune et charmante sainte Catherine est adorable. — [C'est l'œil baissé, le profil chastement enfantin, le joli cou bien attaché, l'air candide des vierges de Raphaël, attendri *(illisible)* du style, modernisé par une infiltration de Corrège et par un sentiment personnel très marqué]. La tête et le cou de la petite sainte Catherine sont un délicieux morceau ; les mains sont du Corrège.

RUBENS (PIERRE-PAUL) [1]

GAND. — Bien exposer, très rapidement, mais bien, d'où vient la peinture, où elle en est au moment où Rubens la

1. On sait que Pierre-Paul Rubens, né à Siegen en 1577, était le fils d'un échevin d'Anvers. Destiné à la magistrature, il entra jeune chez le peintre Adam Van Noort, y resta peu, et se joignit aux élèves d'Otto Vœnius, homme de mœurs élégantes et de vaste culture. Parti pour l'Italie en 1600, à l'âge de vingt-trois ans, il y résida huit années, puis revint, en 1609, fonder un atelier à Anvers, où il vécut de triomphe en triomphe jusqu'à sa mort (1640). Il avait été à plusieurs reprises chargé de missions diplomatiques, notamment en Espagne et à Londres. Il avait épousé successivement Isabelle Brandt et Hélène Fourment, l'une et l'autre tant de fois représentées dans ses tableaux d'histoire ou de mythologie. — Eugène Fromentin a consacré à Rubens, pour lequel il professe la plus vive admiration, six chapitres des *Maîtres d'autrefois.* Après avoir cherché comment le peintre se forma dans les ateliers de Van Noort et d'Otto Vœnius (pp. 27-39), il l'étudie au Musée de Bruxelles (pp. 39-53), avec *l'Assomption, les Mages, la Montée au Calvaire, le Martyre de saint Liévin, Vénus dans la forge de Vulcain,* puis à Malines (pp. 53-75), avec la seconde *Adoration des Mages* et la *Pêche miraculeuse,* ensuite à Anvers, dans deux chapitres, l'un où sont analysés ces deux chefs-d'œuvre : *la Descente de Croix* et *la Mise en croix* (pp. 75-95), l'autre, la troisième *Adoration des Mages, le Coup de Lance, le Christ à la paille, l'Education de la Vierge* et *la Communion de saint François d'Assise* (pp. 95-105). Les deux derniers chapitres traitent de Rubens portraitiste (pp. 105-125) et de la vie de l'artiste (pp. 142-143). — La *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1908 contient quelques fragments de lettres et quelques notes de carnets sur Rubens (pp. 244, 246, 248, 250, 261, 272 et 274). — M. Louis Gonse avait cité quelques phrases de ces notes, p. 195 de son ouvrage.

saisit : — les Van Eyck à Anvers, — Memling à Bruges, — Quentin Matsys à Anvers. — Après quoi, l'influence de la Renaissance italienne. — Ce qu'il y aurait de joli serait de marquer les nuances, de distinguer ceux qui s'y jettent en plein, ceux qui ne l'adoptent qu'en partie, ceux qui lui prennent un peu de son dessin, — soit Raphaël, soit Michel-Ange, — ceux qui s'inspirent de sa couleur, — comment un Flamand se reconnaît quand même ; — ce qu'il y a d'étrange et de local dans Coxcie, dans Mabuse, Floris, Van Orley, Martin de Vos, les Francken [1], — la sécheresse qui reste, la précision, le poli, le satiné, le travail dense, serré, la coloration pleine, entière, vitreuse, émaillée, cristalline ; — rapprocher les dates, et constater que, date pour date, revenant d'Italie après avoir vu Raphaël, Jules Romain, Michel-Ange à la Sixtine, Titien et même Tintoret, ils reviennent imitant plutôt le faire de Bellini [2] ; avec un peu du système de composition des grands Romains, Florentins ou Vénitiens. — Il y a là un fait à noter : à la veille du XVII[e] siècle, c'est-à-dire au moment de la décadence italienne, les Italo-Flamands en sont encore aux quelques années qui précèdent la vraie Renaissance. Quoique habitant l'Italie, ils retardent sur l'Italie, et dire de combien.

Otto Vœnius, dernier maître de Rubens, mort six ans seulement avant lui, marchait à peine au pas de Raphaël et peignait tout juste comme... (*sic.*)

N'y avait-il pas dans le génie flamand quelque chose de réfractaire à l'esprit italien ? — Un peu comme les modes françaises toujours en retard dans les pays où l'on croit les suivre.

Comparer, comme imagination, *le Jugement dernier* de Floris, et le panneau de droite, dernier volet. du *Mauvais Riche* de Van Orley, avec ce qu'un Italien aurait conçu. — Fantastique d'un autre ordre, grimaçant. Tout à fait *diabolique*, grotesque, — Comment définir ce genre de fantastique ? — Cependant Michel-Ange a fait en petit des diables pareils.

(Toute cette partie-là est difficile.)

Et Van Eyck, — Memling ?...

1. Sur les Francken, voir plus loin.

2. Les frères Bellini, Gentile (1426-1507) et Giovanni (1428-1516), sont regardés comme les véritables fondateurs de l'école vénitienne. Le charme des Vierges de Giovanni Bellini est célèbre.

ANVERS. — Floris. — Froid, savant, bien arrangé, Florentin pâlot. Un composé, encore une dilution italienne.

Les grouper, tous les intermédiaires, les métis, les sang-mêlés : et faire comprendre quel miracle il a fallu pour faire sortir de ces éléments hybrides le génie mâle de Rubens. Cette couche est curieuse sur laquelle a poussé ce grand produit.

Francken[1]. — Martin de Vos. — Encore des croisements dans les deux. L'influence italienne ici comme en Hollande (on pourrait ici mettre : à Saint-Jacques). Écrire avec quelques noms, sauf lacunes, le mouvement de la peinture en Flandre depuis les *Aldegreve*[2] qui, sans être du pays, en représentent une date, puis Van Orley, jusqu'aux précurseurs, — je me trompe, ils n'auront rien annoncé, — jusqu'à la génération qui précéda Rubens.

MUSÉE DE BRUXELLES. — *L'Assomption de la Vierge*[3]. — Tableau fort repeint. Qu'importe pour ce que j'y cherche ? — Délicieusement arrangé. On ne peut pas mettre plus de pittoresque dans une grande page. [Souplesse, ampleur, épaisseur des groupes ; merveilleuse entente] des taches. La force centrale composée de la pierre sépulcrale qu'on soulève, d'une figure en demi-teinte, d'une figure courbée sous la pierre en vert sombre à ombres noires, et du bonhomme gris de premier plan dont les ombres sont noires. Cette tache [large, puissante, sonore, onduleuse], est exquise. C'est derrière ce trou noir que monte le nuage d'où jaillit en gerbe la Vierge, dans son cortège d'anges

1. Plusieurs générations de peintres de ce nom ont vécu à Anvers au XVIe et au XVIIe siècles. Il s'agit ici d'Ambroise Francken, dit le Vieux (1545-1618), dont l'œuvre rappelle par le style et par la couleur celle de Martin de Vos. Au Musée d'Anvers, Fromentin note, à propos du n° 145 de ce peintre : « Très étonnant tableau, violent, cassant. Figures entassées. Peu de demi-teintes. Sec. Découpures. Tons crus. Très beau comme ensemble, comme détail. Beau fond vert bouteille. — *Élève de Floris*. — Grand éclat de couleur. Vie extraordinaire. — Vraiment superbe. La tranche de gauche étonnante de richesse. Pas un roux, on dirait peint d'hier. — Pas un mystique du tout. La violence de la vie. Le pinceau seul est *allemand*. »

2. Il s'agit probablement de Henri Aldegraef ou Aldegrever, peintre et graveur allemand, né en 1502, mort en 1562, élève d'Albert Dürer. — On l'appelait aussi Albert de Westphalie.

3. Voir *les Maîtres d'autrefois*, p. 42. — Un peu plus loin, Fromentin se retrouvant devant cette toile, note : « *L'Assomption* est sèche et lisse, décidément. C'est dommage. »

en éventail. Ciel bleu, vénitien, gloire au-dessus de la Vierge. [Vierge bleu pâle, avec manteau bleu plus sombre.] Nuées sourdes à gauche, blanchâtres sous les pieds de la Vierge. Dans cet azur nuancé et dans ces flocons de fumée grisâtre, les trois groupes ailés des petits anges tout en argent rosâtre. Le petit à droite, au sommet, vu de bas en haut, et qui [file droit au ciel comme un messager plus rapide que les autres.] — Le rouge du bas, avec le jaune, le gris le noir puissant, donne au sommet un éclat de nacre froide admirable. A gauche, saintes femmes, la première en jaune, tresses blondes : son éternel et délicieux *féminin*.

Degrès. — Noirâtre au centre, très clair à droite, et mourant dans le cadre où le tableau s'échappe par la draperie blanche de l'apôtre gris et un livre ouvert à côté de lui sur une marche. A gauche, le tableau *meurt* en jaune clair par la draperie de la jolie Sainte Femme. C'est à mi-hauteur que le tableau tient au cadre par deux forces horizontales, l'une à gauche, derrière deux têtes rouges et barbues, l'autre à droite, par le manteau noir d'une charmante figure (à la saint Jean), les bras levés disant : « Ah ! » et découpée à l'italienne sur la partie blanchâtre, *argentée*, de l'azur. Rien de plus tendre, de plus franc et de plus éclatant, de plus saillant. Un peu lisse par places, un peu sec dans certaines têtes, un peu trop proprement fait. [Mais, comme improvisation de taches heureuses, comme vie, comme harmonie pour les yeux, c'est accompli : *une fête d'été*.]

N° 288. — *Le Christ sur les genoux de la Vierge* [1]. — Tout autre chose. Grave, triste, grisâtre et noir. Très dramatique. La Madeleine, couleur scabieuse. La Vierge, en bleu triste. Un noir. Une bure grisâtre. Vilain rouge de l'ange à gauche. A beaucoup souffert dans les transports. (Était à Paris.)

Le Christ montant au Calvaire [2]. — Tout autre chose encore. [Le mouvement, le tumulte, l'agitation grandiose dans la

1. Transportée à Paris, où elle resta de 1794 à 1815, cette toile, très postérieure à l'*Assomption*, passait pour une des plus belles œuvres de Rubens. — Voir *les Maîtres d'autrefois*, p. 43.

2. *La Montée au Calvaire* est de 1634. Fromentin y voit une œuvre un peu théâtrale, mais sauvée par la verve qui la transfigure. — Voir *les Maîtres d'autrefois*, pp. 44-46.

forme, dans les gestes, dans les visages, dans la disposition des groupes, dans le jet oblique, diagonal et symétrique] des taches [allant de bas en haut et de droite à gauche]. Plus libre, plus emporté, plus gras et plus fluide. très inégal, empâté, frotté, très incorrect. Passages plus indécis. Moins d'écart entre les valeurs, moins d'éclat dans le ton, une harmonie générale aussi riche, plus profonde et plus intérieure que dans *l'Assomption*. — Belle tête du Christ éperdue, trop humaine, aux yeux hagards, aux cheveux en sueur. — La Sainte Véronique en corsage blanc, robe de satin noir.

N° 286. — *Saint François*. — De la même époque, du même faire, libre, gras, tourmenté, agité, nuageux. Harmonie noire bleue que résume la Vierge en noir et noir gris. Poitrine nue, geste audacieux et bien trouvé. Le saint en bure brune. Vilain Christ en rouge. Deux anges à gauche. La façon dont le tableau s'échappe du cadre ou s'y appuie. Partout le grand blanc appelant le grand noir, et la demi-teinte de la demi-teinte. Il a découvert à peu près et établi, une fois pour toutes. toutes les lois du pittoresque moderne. Quelle richesse dans le neutre! comme c'est riche avec peu de couleurs riches, éclatant quelquefois sans grand écart! Plus il est savant et libre, plus il est incorrect et lâche. C'est de cette dernière manière que Delacroix s'est surtout inspiré. Grandes, extrêmes ressemblances.

N° 291. — *Le Martyre de saint Liévin*[1]. — Le plus dramatique, le plus violent, le plus tumultueux, le plus riche et, comme composition de bouquet fleuri, le plus savant. Tout en argent sombre, avec deux rouges, dont le plus visible est la toque rouge un peu laqueuse du bonhomme qui tient la langue au bout des tenailles. La toque s'enlève en valeur forte sur le cheval blanc. Quatre ou cinq noirs. Deux blancs : le cheval en argent, le surplis du saint.

Turbulence inouïe de l'ordonnance et clarté singulière quant aux taches. Ces taches sont étroites, toutes petites, dans ce grand champ. Quelquefois ce n'est qu'un accent. Ni grande

1. Voir *les Maîtres d'autrefois*, p. 46. — Œuvre du même style, sinon de la même époque que *la Montée au Calvaire*. — Fromentin y voit une harmonie radieuse dans une scène d'horreur.

lumière ni grande force ; ce qui abonde, ce sont les nuances douces et neutres.

L'Adoration des Mages[1]. — Plus pur et plus intact peut-être que ceux de Malines. Moins riche, moins libre, moins poétiquement imaginé. Le tout peut être un peu plus raisonnable et bourgeois. Superbe néanmoins et de toute richesse. — Délicieux jeune enfant portant le vase d'or, profil perdu en large et flottante robe (enfant de chœur), blanc passé, comme il sait les faire. Le nègre en vert, tout nuancé. Une seule lumière plus vive sur le coude. — De même, l'enfant l'a sur les épaules. — Toutes les têtes du haut, sur l'escalier, absolument brun rouge, avec barbes grises ou noires, avec bonnets ou turbans rouges, gris, jaunâtres, bleus. Vêtements noirs ou gris ou jaunes. S'enlevant sur un ciel bleu, bleu noir, argent. Une tache d'or horizontale tout à fait en haut, entre la figure supérieure et le pilier de la grange. Et tout cela *chaud* et *froid*. C'est-à-dire que la couleur chaude a toute son ardeur, et la couleur de nature froide toute sa qualité azurée. Pas une couleur perdue qui ne soit perdue résolument. — Jamais on n'a vu tant de volonté et de calcul avec autant de turbulence. — C'est par les bords supérieurs que le tableau tient au cadre. Tout le bas s'échappe, sauf dans le coin de droite, entre les pieds du Mage en jaune et ceux du Mage en rouge.

Plus savant que *l'Assomption*, antérieur au *Saint Liévin*, au *Calvaire*, aux *Mages* de Malines (à vérifier).

Les accents, les rehauts, la lumière extrême, ce qui fait saillir un groupe, une forme, ce qui détermine à côté la distance, la profondeur d'une ombre, l'éloignement d'une figure secondaire, ou lui donne sa qualité de demi-teinte, ces nuances, ces *riens* qu'aucune loi n'indique et qui sont le fait d'une sensibilité merveilleusement éveillée, tout cela est admirable par la justesse, l'à-propos, la rigueur, et en même temps le peu d'insistance qu'il y met, — ni trop ni trop peu, — avec une légèreté et un laisser aller miraculeux. Dans ces

1. Voir *les Maîtres d'autrefois*, p. 44. — Cette toile est, d'après Fromentin, une « vaste page concentrée » qui montre le plus parfait savoir et où toute l'école de Rubens aurait pu s'instruire. — Presque rien de l'intéressante note qu'on va lire n'a passé dans la courte analyse du tableau que donne le livre.

grandes pages, un petit œil, une larme, l'émail luisant de la dent d'un nègre, une étincelle de pierrerie sur un turban se voient et jouent leur rôle à toute distance. — On croit que l'effet est grand; pas du tout : c'est une touche de couleur quelconque, très faible souvent.

Tout le tableau se *mesure* par trois ou quatre blancs qui le dominent : c'est le turban de l'Éthiopien qui rit. Les valeurs sont extraordinaires.

N° 292. — *Vénus dans la forge de Vulcain.* — Bien rond, bien rouge, bien Jordaëns. Effet de jour, effet de forge. L'Amour, en demi-teinte chaude, est charmant. — Seconde femme portant la corbeille aux fruits doit être Isabelle Brandt avec ses yeux noirs. Dernier mot de relief sans bords et par l'emploi de l'estompage et des demi-teintes. Les accessoires, enclume, marteau, longues tenailles, gerbe par terre à droite et fruits, ne sont que des frottis liquides, abondants, parfaitement transparents, avec quelques rehauts de noir, de blanc, ou des traits de bitume.

Couronnement de la Vierge. — Ne me plaît nullement. Je l'oublie toujours et n'ai aucun plaisir à le regarder.

MALINES. — ÉGLISE SAINT-JEAN. — *9 juillet.* — Église nulle, s'il n'y avait Rubens. Tableau du maître autel et volets avec revers. — Tableau central : *Adoration des Mages*[1]. — Composition tout à fait analogue au tableau de Bruxelles. Même Mage européen [à cheveux blancs. moins la calvitie]; même Mage [asiatique en rouge] ; même [Éthiopien souriant] au Christ [du rire ingénu, étonné et tendre] des nègres, — ceci admirablement observé comme sentiment des races. — L'homme en armure du Musée d'Anvers se retrouve ici, presque à la même place, jouant le même rôle. Il sépare le groupe principal de la foule des curieux. [Au lieu de la contenir en lui faisant face, il se renverse] pour prendre part à l'admiration

1. Voir *les Maîtres d'autrefois*, pp. 54-59. — Ce sujet des Mages a été traité plusieurs fois par Rubens, notamment dans la version du Louvre et dans celle de Bruxelles. Fromentin accorde à la peinture de Malines « une fleur de certitude et de perfection qui n'appartient qu'aux œuvres tout à fait mûres ». Il considère qu'elle est la définitive expression du sujet et « un des plus beaux tableaux de Rubens dans ce genre de toiles à grand spectacle. »

des Mages, et fait seulement le geste d'écarter les importuns. En Orient, on voit cela. [Les têtes] des comparses [sont les plus physionomiques et les plus belles.] Le turban blanc qui couvre la tête de l'Éthiopien souriant à pleines dents (Bruxelles) coiffe ici une belle tête rougeâtre à type oriental. dont le buste, coupé court, est habillé de vert. Le jovial Éthiopien est relégué ici à un second rang, entre les princes et les comparses; c'est la vie même. La composition des couleurs est la même : rouge, jaune, noir, blanc azuré; seulement, la couleur en est plus douce, plus altérée ou plus passée et finalement, plus attrayante. Au centre, le visage pâle sous son nimbe, l'Enfant-Christ, d'une blancheur rayonnante sous son auréole, [le Mage à collet d'hermine, à la tête chenue, la tête argentée de l'Asiatique, enfin le turban] blanc froid de l'Éthiopien, formant au centre de cette composition savante un cercle, évanoui par les bords, de lumière argentée et exquise. [Le reste est noir, fauve ou froid]; les têtes, rougeâtres ou d'un gris très inattendu ; le plafond aérien, très sombre. Une note rouge sang, de demi-teinte, termine et soutient la voûte.

Il faut savoir lequel des deux tableaux a précédé l'autre. Celui de Bruxelles, est plus appliqué; celui-ci me paraît plus délicat, plus nuancé dans la force. — Les volets ne m'ont pas frappé.

Quand cet homme-là vous parle, on sent très bien, qu'on l'aime ou non, qu'on a affaire à un roi.

28 *juillet.* — Eh bien, je persiste : tout altéré qu'on le dit, c'est un des plus beaux, des mieux ordonnés. — Le revers du volet de droite, *Décollation*, superbe. — Celui de gauche, plus beau encore. Non seulement c'est de sa belle époque, mais de sa belle manière, brune et argentée, rayonnante.

Tableau central. — Vierge blanc gris, gris de lin, gris lavande, un peu violâtre. L'Enfant, ce qu'il y a de moins bien. Le Mage à tête blanche, hermine, robe d'or, — Centre de lumière; au-dessus, turban blanc du roi éthiopien. — La lumière monte de gauche à droite et vient frapper trois têtes échelonnées : le Mage en rouge, l'homme en armure à tête blonde, derrière lequel est le nègre riant. — Figures accessoires. Grand noir : à droite, à mi-hauteur, à gauche, tout en

haut, en bas et sous le blanc central, meurt à droite en bas sur le manteau rouge, *immense*, dont la queue est portée par un enfant en blanc. Seconde tête d'enfant à droite, dans le cadre. — Sommet. — Homme en rouge dans la *(illisible)*, Derrière, homme en gris perdu, tenant un *pot à feu* au bout d'une longue lance. Figure à barbe rousse, coiffée d'un vrai beau turban blanc en valeur douteuse. — Autre figure à coiffure jaunâtre à grandes ailes relevées. — Ciel gris. — Deux coins coupés de plafond en voûte. — L'Hérodiade, toujours la jolie femme, en gris sombre, à manches rouges.

Très, très beau, supérieur à celui de Bruxelles, et supérieur à *la Pêche Miraculeuse*. Il y a là du *Saint Georges* pour la *délicatesse dans la force*, et du *Saint François*, dans les volets, pour la *sobriété* et la qualité brune des ombres.

MALINES. — ÉGLISE NOTRE-DAME. — *La Pêche Miraculeuse*[1]. — C'est un beau tableau, [mais non pas le plus beau], comme on me le disait, moins beau même que certains. Seulement, il vient d'être nettoyé, il est posé à terre : on le voit de près, on le touche, ce qui est infiniment curieux. — Vu sans cadre, et sur le mur blanc de la table d'école primaire où il est remisé, il est un peu cru, un peu dur, un peu brutal. Examiné en soi, indépendamment de ce contraste, c'est un tableau [matériel], d'une [construction ingénieuse, mais étroite et de caractère presque vulgaire.] Le Christ, drôlement placé à droite, [en coulisse, comme un accessoire dans ce tableau de pêcherie], est banal, [insignifiant de geste et de physionomie, et son manteau rouge] n'est point d'un beau rouge. [Il s'enlève avec aigreur sur un ciel] un peu cru et [que je soupçonne d'être altéré] sensiblement, dans sa partie bleue et dans sa partie blanche. [Le saint Pierre, un peu négligé, mais d'une belle valeur] rougeâtre et vineuse, claire sur le ciel, est le seul personnage dont la physionomie soit un peu évangélique. Il tient bien [sur sa poitrine nue, rougeaude et ravinée, son bonnet] de pêcheur, bonnet bleu. — Le reste est beau de pratique, mais vraiment n'est que de la pratique. — On peut ranger [les deux torses nus], celui de l'homme de dos

1. Voir *les Maîtres d'autrefois*, pp. 59 et suiv. — Fromentin prend texte de ce tableau pour examiner le travail du peintre et l'analyser en des pages rès pénétrantes.

qui appelle la barque, et celui de l'homme penché en avant qui relève le filet, [parmi les meilleurs morceaux d'académie qu'il ait peints]. C'est enlevé [en pleine pâte, claire, égale, pas trop fluide, pas épaisse], sans trop de modelé, pas trop ronflant, d'un relief extraordinaire. C'est du Jordaëns, comme Jordaëns aurait dû peindre, avec plus de sagesse et de maîtrise.

Le pêcheur en rouge, tête scandinave, à barbe au vent, aux cheveux d'or, comme un fils d'Odin, avec ses grandes bottes de mer et sa vareuse rouge, est vulgaire au possible : comme effet, il est foudroyant. Le torse nu est, à partir de la ceinture, habillé de noir. — Figures accessoires, dont le jeune matelot debout, [pesant sur un aviron], avec un pantalon gris lavande, et [un gilet violâtre trop court] [ouvert sur son ventre nu]. [Ils sont gras, rouges, hâlés, tannés] jusqu'aux épaules et jusqu'au bas de la nuque par les âpres brises de la mer du Nord. Il y a pour aviver leur sang et injecter leurs mains, leurs poignets, leurs oreilles, leurs joues, [tous les sels irritants de la mer.] C'est la vraie pêcherie, sentie, vue, rendue par un homme qui sait, voit violemment et ose tout. — On mettait cela dans les églises, sans y regarder de trop près. Aujourd'hui, la gloire du peintre excuse et consacre toutes les audaces.

Ce qu'il y a d'intéressant, c'est de suivre ce travail de près. Tout ce qui est gris neutre, comme la tunique du pêcheur *Simon-Pierre*, n'est qu'un frottis sur le panneau blanc. Les chairs sont empâtées ; les rouges, abondamment nourris d'ocre et de vermillon. Les appuis, noirs veloutés, bruns, noirs bleus, ou verdâtres, assez épais, mais peints de premier coup, on le voit au travail de la brosse laissé.

Tout ce qui est accessoire est travaillé d'une brosse libre et vive, sur le fond noir : filet, poissons, écume de la mer, rondelle de liège du filet. — Le travail de la main est très curieux à suivre. La mer n'est qu'un frottis qui descend derrière les figures, rejoint la quille des barques, reste le même dans le reflet, se nuance à peine quand il devient l'eau elle-même. Quelques reflets, quelques étincelles, posés en se jouant, d'une brosse fine, et voilà la mer. — Bateaux, pieds du Christ, jambes du pêcheur de premier plan, eaux fouettées d'écume, on sent que tout cela doit être l'affaire d'une après-dînée. Pour

peu que Snyders[1] ait mis la main aux crabes, à l'anguille, (filée d'un seul trait de pinceau), aux grondins grosses têtes, je vous demande le temps qu'il aura mis à faire ce tableau! — Sauf les torses, qui, pour sa main savante, représentent chacun une séance d'entrain, de gai travail, après lequel un praticien se dit : « Je crois que j'ai fait un bon morceau! »

L'étonnement devant de pareilles œuvres vient : 1° de ce qu'il ait si peu médité; 2° de ce qu'aurait-il conçu n'importe quoi, ce n'importe quoi fait un tableau; 3° de ce qu'avec si peu de recherches on ne soit jamais banal; 4° de ce qu'avec des moyens si simples on arrive à produire un pareil effet. — La science de la palette est extraordinaire et la sensibilité de cet œil, on pourrait dire de cette âme, ne l'est pas moins. Il n'y a pas dans cette harmonie, originale avant lui, banale pour lui et depuis lui, une touche, une lueur, une force, un accent, un duvet sur les bras, un poil de moustache hérissée, une tache de noir (*illisible*) et une tache argentée dans ces rudes barbes poivre et sel qui blanchissent par mèches, pas une écume, pas un œil de poisson, pas un aiguillon de nageoire, pas un luisant dans un œil, une veine, une saillie, qui ne soit juste, nécessaire, rigoureuse, dont on ne dise : « Oh! comme c'est cela! » Si la main ne courait pas aussi vite, la vie n'y serait plus; si l'improvisation était moins soudaine, la flamme en serait absente; si le travail était plus appliqué, l'œuvre y perdrait dans la mesure du soin.

Ce qui, chez les autres, *serait du pur esprit*, chez lui n'est que l'exquise sensibilité d'un œil admirablement juste et sain, d'une main merveilleusement habile, et d'une âme vraiment ouverte à toutes choses, heureuse, confiante et grande.

Je vous mets au défi de trouver dans son œuvre une œuvre parfaite (par exemple, comme la *Joconde* ou autre); — je vous mets également au défi de ne pas sentir jusque dans les manies, les défauts, les insouciances, j'allais dire les fatuités, de ce noble esprit, la marque d'une incontestable grandeur. Je ne connais personne ayant ce don singulier de faire vulgaire, de faire affreux, et de peindre noblement tant de laideurs.

EUGÈNE FROMENTIN

(La fin prochainement.)

1. On sait que Snyders, dont il sera parlé plus loin, peignit souvent des animaux dans les tableaux de Rubens.

AU DELÀ DU BONHEUR[1]

XIV

Le soleil de mai, tamisé par les rideaux de percale, se répandait dans la cellule déserte. Une odeur légère y flottait, mélange d'encens, de vieux livres et de poussière humide. Parfois une mélodie qui semblait arriver de très loin, plaintive et grave, traversait doucement le silence infini. Les murs, récemment crépis à la chaux, étaient d'une blancheur immaculée. Dans un coin, au-dessus d'une couche étroite et basse, entièrement recouverte de bure, un grand crucifix de bois noir et de plâtre était suspendu. De chaque côté, deux gravures au burin, encadrées de buis et piquées de taches rousses, figuraient saint Benoît et la Vierge des Sept Douleurs. Vis-à-vis, entre les deux fenêtres, s'allongeait une belle eau-forte rectangulaire, représentant le panorama de Solesmes, la rivière, l'abbaye et les plaines d'alentour. Une table encombrée de papiers et d'un grand in-folio ouvert, une petite étagère garnie de quelques volumes, un fauteuil et deux chaises de paille meublaient à peine cette chambre spacieuse dont la candide austérité eût fait songer aux temps sublimes où fut écrit le livre de l'*Imitation*, si un radiateur à eau chaude, un commutateur et une ampoule électrique tombant du plafond n'avaient d'abord choqué le regard.

En effet, la demeure où se sont réfugiés les bénédictins

1. Voir la *Revue* des 15 décembre 1911 et 1er janvier 1912.

émigrés de Solesmes est, pour la plus grande part, de construction toute récente. Située vers la rive septentrionale de l'Ile de Wight, à l'ouest du petit village de Binstead, elle se dissimule parmi les chênes séculaires d'un vaste parc, entre une plage étroite et taciturne et la route onduleuse où retentissent, pendant les mois d'été, le fracas des *mails* et la joie bruyante des promeneurs. Les *coachmen* en « haut de forme » et jaquette écarlate, qui, chaque matin, conduisent à Wipinham, Osborne et Carisbrooke, une troupe docile de touristes extasiés, leur désignent, de leur fouet tendu vers la masse du feuillage, les pignons en briques rouges du *New Monastery*. Mais les curiosités indiscrètes ne franchissent point les barrières du parc, qui s'entr'ouvrent seulement pour quelques rares invités. Et les moines achèvent de vivre à l'abri du monde, dans une quiétude profonde, où le silence n'est interrompu que par le chant recueilli des offices, la lecture monotone du réfectoire, les brèves récréations, le frémissement des chênes, les cris rauques des corbeaux à l'automne et le murmure incessant de la mer...

La mélodie lointaine, dont les modulations affaiblies pénétraient cette cellule ensoleillée, s'évanouit tout à coup... Puis des pas légers filèrent dans les couloirs, des gonds gémirent. C'était, après l'office du matin, l'heure de la retraite et du travail. La porte de la cellule s'ouvrit et le Père abbé, dom Maillard, entra.

C'était un homme de taille moyenne, âgé de quarante-cinq ou peut-être cinquante ans. Il avait la figure carrée, le nez gros et court, les traits rudes, la moitié du visage bleuie par une barbe drue, rasée chaque matin. Des sourcils épais projetaient leur ombre sur ses yeux noirs, petits et mobiles. Les cheveux gris, courts et frisés, toujours repoussés en arrière par les doigts nerveux, couronnaient un front large et bas.

Une main sur le loquet de la porte, l'autre fourrée sous la ceinture de cuir, derrière l'ample scapulaire noir, il demeura un instant immobile et cligna les paupières, ébloui par la clarté qui rayonnait des rideaux blancs. Puis il alla s'agenouiller sur le plancher nu, en face du crucifix, et récita une rapide prière, terminée par un majestueux signe de croix.

Il se releva, se dirigea vers une des fenêtres, écarta un peu le coin du rideau. Une brume diaphane et lumineuse, comme une poussière d'argent, couvrait la mer scintillante. Les noirs cuirassés de Portsmouth, disséminés sur la rade, surgissaient çà et là, énormes et vagues, pareils à des monstres formidables. Un yacht de plaisance survint, toutes voiles déployées, étincelant et vif. Le moine le suivit des yeux, le vit glisser derrière un bouquet d'arbres inclinés sur la grève; seul le pavillon du grand mât, flottait encore au-dessus du feuillage comme un cerf-volant rouge...

Deux coups discrètement frappés à la porte arrachèrent l'abbé de sa rêverie. Il se retourna, passa la main sur son front et s'en alla lentement s'asseoir à sa table de travail. Quelques lettres ouvertes étaient placées à portée de sa main. Il les prit, en choisit une qu'il posa devant lui. Enfin il se renversa un peu sur sa chaise, et, sans se retourner :

— Entrez! — prononça-t-il.

Un moine apparut, très grand et très maigre, les yeux baissés, les bras croisés sous le scapulaire. Il avait le visage anguleux, la peau jaune et sèche, le nez fort et busqué, les lèvres minces. C'était dom Béranger, le maître des novices.

Il s'avança près du siège de l'abbé et, ployant tout le buste, s'inclina profondément, montrant une large tonsure, une clairière dans ses cheveux noirs. Puis il s'agenouilla, baisa l'anneau qu'on lui offrait, attendit qu'un geste lui permît de se relever. Quand il fut debout, il se tint immobile, silencieux, les paupières closes, les narines bougeantes. Pas un instant, l'abbé n'avait dirigé son regard vers lui.

— Comment vont nos jeunes Frères? — demanda-t-il enfin.

Le moine découvrit subitement ses grands yeux luisants et sombres et les abaissa presque aussitôt. Mais l'abbé ne le laissa pas répondre.

— J'ai observé le Frère Dalvagne au sortir de l'office — poursuivit-il. — Il semblait se soutenir à peine. Hier, au dîner, il n'a presque point touché à la nourriture.

Dom Maillard lança un rapide coup d'œil vers le maître des novices. Celui-ci se hâta de parler. Les mots se pressaient entre ses lèvres; ses mains, qu'il ne pouvait réprimer, soulevaient à chaque instant son scapulaire.

— Je l'ai remarqué aussi, — dit-il. — Je ne m'en étonne pas. Pierre Dalvagne souffre de ne pouvoir trouver la paix qu'il est venu chercher ici. Il s'imaginait la conquérir dès les premiers jours. Mais son âme est trop riche, trop pleine d'énergies diverses, qui se révoltent, qui luttent en lui. Au lieu d'accepter humblement cette inquiétude, de s'abandonner à la volonté de Dieu, il est sans cesse désespérément tendu vers le but inaccessible. Il faut que les forts deviennent faibles pour trouver la paix.

L'abbé ouvrit démesurément ses petits yeux, puis épousseta d'une forte chiquenaude le revers de sa manche.

— En tout cas, je ne veux pas qu'il se rende malade, — fit-il.

Dom Béranger serra les bras contre sa poitrine et resta muet.

— Si le corps défaille pendant que l'âme s'efforce vers la perfection, — reprit l'abbé, — c'est souvent un signe par quoi Dieu nous montre que l'on s'est trompé de route.

— Jésus est tombé trois fois en gravissant le Calvaire...

Dom Maillard regarda vivement le maître des novices, qui avait articulé ces derniers mots d'une voix sourde. Puis, il s'accouda sur la table ; une ride se creusa entre ses sourcils. Après un long moment de silence, il se renversa de nouveau sur sa chaise.

— Le Christ a voulu mourir pour les hommes, — dit-il sévèrement ; — mais il faut que les hommes vivent.

Il se tut encore une minute, puis, avec un geste bref :

— Mon Père, — ordonna-t-il, — veuillez allez chercher le Frère Dalvagne.

Dom Béranger salua en fléchissant les épaules, fit quelques pas à reculons et sortit.

L'abbé posa le front dans ses mains. Bientôt un gémissement rude sortit de sa poitrine ; il passa violemment les doigts sur ses cheveux, puis reporta ses yeux vers la fenêtre inondée d'une radieuse et apaisante lumière. Il demeura ainsi, méditant, jusqu'à ce que l'on frappât de nouveau à la porte. Cette fois, il cria aussitôt :

— Entrez !

Une figure pâle, hautaine et douce à la fois, apparut sur le

seuil. Sans détourner la tête, l'abbé tendit sa main ouverte. Le jeune moine se précipita et, s'agenouillant, baisa l'anneau qu'il sentit appuyé un instant à ses lèvres. Derrière lui, le maître des novices entrait dans la cellule et, refermant la porte sans bruit, s'effaçait contre la muraille.

L'abbé prit Pierre Dalvagne par le poignet, le fit se relever ; puis il le considéra pendant quelques secondes. Pierre avait clos ses lourdes paupières diaphanes et bleuies, frangées de cils châtains. L'ovale de son visage s'était allongé ; ses cheveux, coupés courts, laissaient à découvert son large front, d'une admirable pureté. Sa lèvre supérieure était soigneusement rasée : rien ne dissimulait plus la ligne inquiète et douloureuse de la bouche. Le col de son habit et le capuchon de bure noire qui entouraient étroitement le bas de son visage faisaient plus remarquable encore la délicatesse de ses traits et l'extrême pâleur de sa chair maladive. Ainsi fixé dans une attitude soumise et recueillie, avec sa taille haute et frêle, ses épaules tombantes, son corps revêtu du large scapulaire noir, droit et rigide comme une chasuble, Pierre avait une beauté surnaturelle et touchante à la fois, la beauté de ces grands archanges byzantins qui semblent raidis par des tristesses humaines.

— Mon Frère, — commença l'abbé, — je vous l'ai dit quand vous êtes venu dans notre demeure, nous sommes ici une famille réunie sous la main paternelle de Dieu. Nous nous sommes rassemblés afin de mieux l'honorer, de le prier en commun et de vivre paisiblement en lui. Nous sommes comme des frères dont le cœur n'aurait plus qu'un seul et même désir. Il faut donc que nous nous aimions plus encore que les enfants d'une famille humaine.

Dom Maillard s'arrêta, prit l'enveloppe qui était devant lui, la retourna, relut avec attention l'adresse, puis regarda brusquement le jeune moine.

— N'est-ce pas vrai ? — demanda-t-il.

Pierre s'inclina un peu et murmura :

— Oui, mon Père.

— Pourquoi donc, — repartit l'abbé sur un ton d'affectueux reproche, — pourquoi ne nous montrez-vous pas plus de confiance ?

Le novice resta immobile et silencieux; ses paupières battirent.

— Les secrets de votre âme — se hâta d'ajouter l'abbé — sont entre les mains de Dieu. Mais, si vous souffrez, si votre corps est las, pourquoi ne venez-vous pas nous le dire ? Allons, répondez!

Le jeune homme s'affaissa sur les genoux et, saisissant avec passion le poing épais et noueux qui s'était posé sur l'appui du fauteuil, il le pressa contre sa poitrine, tandis que de grands sanglots mal étouffés le secouaient tout entier.

— Mon Père! mon Père!... — balbutiait-il.

L'abbé retira sa main, la plaça sur ce front désolé qu'il renversa un peu en arrière, de manière à bien voir les beaux yeux baignés de larmes.

— Mon pauvre enfant! — dit-il.

Puis, il l'aida, comme la première fois, à se relever.

— Aussitôt après le repas de midi, — commanda-t-il au bout d'un instant, — vous irez trouver notre Frère infirmier et vous ferez exactement ce qu'il vous prescrira. Je vous dispense, dès à présent, de la règle ordinaire.

Il y eut un long silence. Dom Maillard tira de sa ceinture une grosse montre d'argent terni, attachée à un court lacet noir. Le novice recula un peu, comme si l'abbé le congédiait.

— Voici une lettre pour vous, mon Frère, — dit l'abbé en lui présentant l'enveloppe ouverte qu'il avait posée devant lui. — Vous pouvez la lire ici-même, — ajouta-t-il en consultant sa montre. — Ensuite, nous dirons l'angélus ensemble.

Pierre Dalvagne reconnut l'écriture de sa mère et rougit un peu. Puis, de ses doigts fiévreux, il prit les feuillets, les déplia et lut :

Mon cher enfant.

Comme il devient difficile à ta pauvre mère de t'écrire! Il me semble que tu vis dans un monde où les paroles humaines n'ont plus de sens, où les choses humaines ne sont plus accueillies qu'avec indifférence et pitié. Pourtant je ne veux pas renoncer à ce dernier et si fragile lien qui me rattache à toi. Ces lettres, si laconiques et rares, que je reçois, les quelques lignes où je mets, en te répondant, toute mon âme, sont les émotions les plus douces que je puisse attendre désormais...

La gorge du jeune homme se serra, ses yeux se mouillèrent. Il voyait avec une netteté poignante l'image de sa mère penchant sur le papier son visage noble et douloureux, illuminé par un rayon d'amour. Il voyait la main traçant cette écriture fine et régulière, où les mots étaient séparés par de grands intervalles, comme si la pensée s'en échappait sans cesse vers un rêve lointain.

Je me regarderais maintenant comme bien coupable, mon enfant, si je m'attardais à désirer te revoir auprès de moi sur cette terre. Notre plus beau devoir ici bas est de nous soumettre à la volonté du bon Dieu. Je lui demande seulement, puisqu'il t'a convié à lui, de te donner dès à présent le bonheur et la paix, d'écarter de ton âme tout regret, toute tristesse. . .

Pierre se détourna davantage, essuya ses paupières humides. L'abbé, courbé sur les colonnes de l'in-folio, en parcourait les lignes avec la pointe d'un crayon. Derrière lui, le maître des novices était toujours debout à la même place, les yeux baissés, les lèvres dures.

Je ne raconterai pas les menus événements qui se passent dans notre petite ville de province. Il faut bien cependant que je t'apprenne un des plus importants : c'est le mariage prochain de Marguerite Ruelle avec M. Rocherolles, le frère de madame Vieuville et de madame de Vistrac.

Les prunelles de Pierre Dalvagne se voilèrent soudain; le tiède silence de la cellule s'emplit, autour de lui, d'un chœur invisible de murmures. Une onde chaude lui monta du creux de la poitrine jusqu'à la racine des cheveux; son front se couvrit de sueur tandis que ses jambes insensibles ployaient lentement.

L'abbé repoussa son fauteuil et, d'un bond, vint soutenir le jeune moine inanimé. Il le sentit glisser contre son épaule; la tête charmante et pâle retomba doucement. Alors, d'un effort prodigieux, il se redressa, emporta dans ses deux bras ce grand corps inerte et le posa sur sa propre couche. Puis, il se tourna vers le maître des novices qui, toujours immobile, attendait un ordre.

— Mon Père..., — commença-t-il d'une voix impatiente.

Mais, justement, le chant argentin et léger d'une cloche

s'éleva : trois coups sonnèrent... trois coups encore... et trois derniers coups.

— Mon Père, — fit dom Maillard du ton le plus calme, — veuillez dire l'Angélus.

Les deux moines s'agenouillèrent au pied du lit et firent le même ample signe de croix. Puis d'une voix grave et ardente, scandant les syllabes et prononçant la langue latine selon le très ancien mode liturgique, dom Béranger commença :

— *Angelus Domini nuntiavit Mariæ...*

XV

— Mon Frère, je vous en prie, tâchez de ne penser à rien, tâchez de dormir.

Pierre Dalvagne tourna lentement sa tête sur l'oreiller, ouvrit ses yeux brillants de fièvre, remercia d'un faible sourire la vulgaire et bonne figure inclinée vers lui.

— Avez-vous soif? — reprit le Frère infirmier, en tendant au malade un verre empli à moitié.

Pierre approcha le breuvage de ses lèvres et le but avidement jusqu'à la dernière goutte. Puis, comme s'il avait ressenti un grand apaisement, il ferma les paupières, sa tête se pencha et ses bras s'allongèrent sur les couvertures. L'infirmier l'examina, un moment, de ses petits yeux attendris, tout en frottant, avec ses doigts épais, la peau rèche de son menton. Puis, cachant ses mains sous son scapulaire de laine brune, il s'éloigna en se dandinant sur la pointe de ses gros souliers.

Quelques minutes après, Pierre rouvrit les yeux, promena son regard autour de lui, vit qu'il était seul. La cellule était d'une blancheur implacable. En face du lit, un grand Christ en métal argenté pendait tristement sur sa croix de bois noire et semblait considérer le jeune homme avec un air de reproche obstiné. Par la fenêtre entre-bâillée, derrière le chevet, se répandait l'haleine chaude et orageuse du jour. Les mains du malade s'agitèrent de nouveau; il essaya de déplacer un peu sa tête lourde et brûlante, et bientôt un vol de pensées innombrables, qui se dispersaient et revenaient en un tourbillon incessant, se remirent à le harceler.

Depuis trois jours, il était couché dans cette petite cellule,

attenant à l'infirmerie du couvent, où on l'avait transporté, encore évanoui. Dès le commencement, sitôt qu'il avait ouvert les yeux, il avait été le jouet d'un égarement étrange. Il regardait, sans les reconnaître, les formes humaines debout auprès de lui : ces êtres silencieux et rigides l'épouvantaient. Puis, sa vue se brouilla : des sinuosités lumineuses, des roues dentelées et flamboyantes tournoyaient devant ses yeux, suivaient le mouvement de ses prunelles. Une douleur atroce, pénétrante, encerclait ses orbites, broyait ses tempes, creusait les os de son crâne. Des idées et des rêves jaillissaient en lui, intarissables; pendant que sa conscience avide s'y abreuvait, il oubliait quelques instants son tourment physique. Mais bientôt l'âme éperdue, submergée, demandait grâce; alors, le foyer allumé sous son front se réveillait plus ardent, un voile de pourpre flottait devant ses paupières closes et il roulait sa nuque sur l'oreiller, en gémissant.

Un médecin était venu, un homme d'apparence bizarre, qui avait un grand corps sec, une face rouge marbrée de couperose, une moustache jaune taillée comme les poils d'une brosse et de petits yeux très bleus clignotants sous de larges lunettes à monture d'or. Il était arrivé, l'air absorbé, timide, avait marché droit vers le lit. Pierre s'était senti observé fixement, palpé, ausculté. Il avait entendu quelques mots anglais, qu'il s'était ensuite acharné vainement à comprendre. Et l'homme étrange continuait d'agiter ses membres grêles, d'avancer ses yeux bridés, sans qu'un pli de sa face indiquât la moindre surprise, la moindre émotion. Puis, après une silencieuse et robuste poignée de main, il était parti.

Quelques heures après, Pierre avait éprouvé un peu de soulagement, une espèce de torpeur qui alourdissait son esprit et ses membres. Mais, en même temps, sa pensée devenait plus lucide : il avait jugé qu'il était gravement malade; il s'était rappelé la cellule de l'abbé, la lettre de sa mère, la déchirante nouvelle... Et son supplice ne tardait pas à recommencer, plus terrible...

Chaque idée était comme une morsure intérieure qui contractait toute sa chair. Souvenirs, remords, doutes angoissants, espérances insidieuses, surgissaient, se confondaient, s'éloignaient, pour revenir plus tenaces.



Il revoyait sa mère courant après lui, haletante, affolée... Puis il refaisait son triste et long voyage, hanté jusqu'au terme par le regret de toutes les joies, de toutes les douceurs terrestres qu'il laissait derrière lui et par la peur du cloître où il allait s'ensevelir. Quelle force le poussait alors, comme malgré lui, ne lui permettait pas même le désir ou l'idée de retourner en arrière?

Il se rappelait son arrivée au monastère dans les premiers jours de novembre : il avait quitté Southampton vers la fin de la matinée, à bord d'un petit *steamboat* dont les bois et les cuivres luisaient sous les rafales d'une pluie incessante. Cinq ou six passagers se promenaient taciturnes autour du pont. Une brume épaisse flottait sur la mer et noyait l'espace. On n'entendait que le halètement de la machine et le clapotis monotone des roues. Parfois, seulement, une mouette invisible jetait un appel rauque et lugubre. Bientôt, les côtes verdoyantes de l'île avaient émergé vaguement à travers le voile humide qui les couvrait. Trois des voyageurs étaient descendus à Cowes, puis le vapeur avait repris sa course dans le silence triste et le pâle brouillard. Enfin la sirène avait lancé pour la seconde fois sa grande et sinistre plainte ; le bateau avait accosté au bout d'une longue jetée de bois, déserte et ruisselante. Comme Pierre achevait de gravir la passerelle, il avait aperçu, debout sous l'abri d'un kiosque, un personnage habillé de la robe bénédictine. A ce moment, tout son être avait été pris par une envie désespérée de fuir, d'être libre, de retourner vers des pays lumineux... Mais il était trop tard : les roues du vapeur battaient déjà l'eau bouillonnante. Et, d'ailleurs, Pierre sentait toujours la même force intérieure qui, plus violente que son effroi, le jetait en avant...

Il avait abordé le moine qui l'attendait, et tous les deux, ayant rapidement traversé le quai de Ryde, les rues coquettes, mais vides à cette époque, de la petite ville d'eaux, s'étaient engagés dans la campagne, sous des arbres géants, dont les feuilles jaunies, arrachées par la pluie et la bise, tombaient continuellement et jonchaient la terre détrempée. Des troupes de

corneilles s'enfuyaient avec des cris furieux, en secouant pesamment leurs ailes noires. Au delà d'un bosquet d'érables, les murs rouges du monastère étaient apparus soudain. Puis, sous un porche d'angle, une porte étroite s'ouvrait, et c'était brusquement le froid des grandes murailles blanches, des boiseries humides et des cloîtres nus...

— Mon cher enfant, vous êtes venu ici pour trouver la paix que vous avez cherchée vainement dans le monde. La paix ici-bas, vous le savez déjà, ne se rencontre qu'en Dieu; le désir de Dieu, la joie de la présence divine sont les seuls désirs, les seules joies qui ne trompent point, qui ne passent point. Au milieu de nous, mon enfant, votre âme, délivrée de toute sensualité, se dilatera, s'exaltera jusqu'à l'infini. Ici, vous pourrez commencer à goûter l'existence des êtres...

Qui était venu lui parler ainsi, dans la pauvre pièce presque sans meubles où son guide lui avait dit d'attendre? C'était un moine au visage dur et farouche, aux yeux ardents. Sa voix contenue avait une chaude âpreté: il prononçait les mots de « paix », de « sensualité », avec une énergie saisissante, des gestes sobres et violents. Pierre devait, par la suite, éprouver toujours auprès de lui comme une fascination invincible mêlée d'une obscure terreur. C'était dom Béranger, le maître des novices, ancien officier de marine, disait-on, entré brusquement au monastère à l'âge de trente-cinq ans...

Dès les premiers jours, Pierre avait voulu se donner corps et âme à sa nouvelle vie; il s'était efforcé d'atteindre cette immense paix qu'il avait pressentie une fois et qu'on venait encore de lui promettre. Mais toute son application, tous ses élans restaient inutiles. Loin de pénétrer dans les merveilleux domaines surnaturels, il demeurait attaché à la boue des vulgarités journalières. Il ne pouvait habituer son regard à ces vastes murailles désolées, à ces longs couloirs sonores. Lorsqu'il s'éveillait, à l'aube, la blancheur lunaire de sa cellule lui glaçait le cœur. Les visages de ses compagnons l'offensaient, l'irritaient, les uns par une affligeante laideur, les autres par un air d'abandon stupide ou de morne et béate résignation. Le matin où, pour la première fois, au lieu de son costume laïque, il avait revêtu l'uniforme bénédictin, — la robe noire, la ceinture de cuir et le scapulaire noir, — il s'était affaissé en

sanglotant sur sa couche, terrassé par l'humiliation et l'horreur.

Ni la liturgie quotidienne, dont il ne discernait pas encore toutes les mystiques subtilités, ni les chants monotones, les mêmes voix assoupies, sans envolée et sans flamme, ni les fades lectures du réfectoire, épelées parmi les bruits ridicules des couverts, ni les conversations des religieux pendant les heures brèves de liberté, leurs plaisanteries vieillottes, leurs petites farces naïves, ni l'étude de la philosophie scolastique avec ses méthodes insipides et surannées ne pouvaient le consoler ou le distraire, ni l'amener à des pensées plus sereines...

Un jour, cependant, quelle taie était subitement tombée de ses yeux, lui dévoilant une clarté douce et radieuse comme l'aurore d'un éternel bonheur?

On était alors au milieu de l'Avent; les prières imploraient, avec une obstination touchante, la venue sur la terre du Messie trop longtemps attendu, la chute de la céleste rosée qui rafraîchirait les cœurs arides et impatients :

Rorate, cœli, desuper...

Ce matin-là, une abondante couche de neige s'était posée autour du monastère; puis les flocons avaient cessé de choir. Diffuse dans une vapeur légère qui remontait lentement vers le ciel, une lumière éblouissante et pure se répandait sur cette blancheur infinie. Le silence semblait s'être élargi, silence que la voix joyeuse et naïve des cloches traversait parfois comme un chœur angélique. Pierre était descendu à l'office dîner avec une légèreté d'âme inaccoutumée, une allégresse intérieure qui épanchait son rayonnement sur tous les êtres. Il avait suivi avec une piété croissante les oraisons et les chants. Et voici qu'au début de la messe, après l'épître de saint Paul exhortant au réveil les âmes somnolentes, un fleuve d'enthousiasme et d'amour avait soudain jailli des profondeurs de lui-même, avait débordé vers le tabernacle. Seule la présence des moines, rangés à ses côtés et debout dans leur stalle, l'avait retenu de se précipiter sur le sol et de sangloter de bonheur. Comme la première fois, comme dans l'abside solitaire de Notre-Dame, il avait découvert, avec une fulgurante

évidence, le néant de la vie et des choses terrestres; il était enfin allé jusqu'à Dieu.

Et des jours rapides avaient fui, chaque aurore éveillant une nouvelle confiance, une nouvelle gratitude. Les offices et les cérémonies de Noël avaient ravi le jeune moine par leur grâce puérile. Une sympathie l'avait peu à peu rapproché de ses frères les plus simples et les plus timides, dont il n'avait pas su interpréter jusqu'alors le pâle et tranquille sourire. Il se prenait à aimer sa cellule, ses pauvres meubles venus de la vieille abbaye française et noircis par l'usage, les belles mélodies grégoriennes, si variées, si pieusement expressives, le recueillement des cloîtres, et surtout ce grand silence que l'âme, tout à coup transportée, dominait de son vol puissant.

Une après-midi, comme il travaillait dans un coin de la bibliothèque, entouré de vénérables manuscrits, lesquels lui narraient de douces et naïves légendes, le Père abbé, l'austère et rude dom Maillard, avait passé auprès de lui, l'avait regardé sans rien dire, mais avec une affection si paternelle que le jeune homme avait senti des larmes monter à ses yeux. Ah! les heureuses journées, où son passé dissous tout entier dans la joie présente ne l'importunait plus, où son esprit et son cœur, inondés de délices, n'étaient plus accablés sous un fardeau charnel! Heureuses et trop courtes journées! Pourquoi, si elles n'étaient point une dérisoire illusion, avait-il sombré si tôt dans de nouveaux abîmes, plus profonds et plus noirs?...

Récemment, en effet, les mêmes doutes, les mêmes regrets, les mêmes dégoûts l'avaient ressaisi. Ah! qu'était-ce donc que cette paix, abordée enfin au prix d'efforts épuisants et qui, après quelques semaines, se dérobait tout à coup?

Cette fois, le souvenir de Marguerite Ruelle s'imposait au jeune homme avec une persistance maladive. « Que devenait-elle? que pensait-elle? Comment le savoir? comment le demander?... » Le docteur n'avait jamais écrit à Pierre. Dans les lettres de madame Dalvagne, il n'avait jamais été question de la jeune fille; Pierre, lui-même, n'avait jamais voulu parler d'elle à sa mère. Et pourtant il aurait préféré une certitude cruelle à cette curiosité inlassable qu'il ne pouvait satisfaire. Parfois, à la chapelle, au milieu des moines

recueillis, tandis qu'il débitait machinalement les prières communes, son esprit suivait, par les allées d'un jardin printanier, l'image d'une figure blonde et mélancolique. Ou bien, lorsqu'il était seul, travaillant dans sa petite cellule, il abandonnait, insensiblement, le baroque dialectique de l'École et son âme engageait avec l'absente un dialogue amical ; nettement il revoyait le doux sourire des lèvres et des yeux ; un flot de tendresse coulait dans ses veines, arrêtait les battements de son cœur... Et soudain, frémissant de honte, il touchait les plis noirs de sa robe, il contemplait avec stupeur la froide blancheur des murailles et le Christ allongé désespérément sur le bois de sa croix.

La nuit, dans sa couche étroite et dure, des rêves d'amour hantaient son sommeil. Souvent, il se refusait à croire qu'il fût endormi, tant la vision était précise et suave. Et pourtant il s'y abandonnait sans remords : un bonheur ineffable faisait jaillir ses larmes, dissolvait toutes les fibres de sa chair. Il se réveillait, le front pesant, irrité contre lui-même, sans force pour continuer à vivre et à prier.

Alors, exaltant toutes ses énergies, il s'efforçait de remonter vers Dieu, source infinie de tout amour. Mais bientôt cette tension surhumaine se brisait. Et peu à peu, usé par une lutte sans fin, son corps défaillait. Il ne mangeait qu'avec répugnance la piètre nourriture du couvent : il dormait à peine : tantôt de longs frissons le parcouraient de la tête aux pieds, tantôt des ondées chaudes irritaient son visage, exaspéraient tous ses nerfs. Ses jambes fléchissaient parfois brusquement, comme si le sol manquait à ses pas... Et voilà qu'il avait suffi d'une lettre de sa mère, de cette nouvelle brusquement apprise, pour le terrasser...

Ah ! l'atroce nouvelle ! c'était elle qui lui arrachait maintenant ces gémissements de douleur impuissante !...

*
* *

— Mon Frère, je vous en prie, apaisez-vous, — balbutia le Frère infirmier qui venait de se précipiter vers le malade.

Pierre avait le torse dressé hors de son lit, le visage enflammé, les yeux élargis et fixes.

Docilement, il se laissa étendre de nouveau, but la potion qui lui était offerte et se tint quelque temps immobile. Au dehors, le ciel commençait à s'assombrir, mais aucune fraîcheur n'accompagnait ce crépuscule orageux. Pierre demanda encore à boire; il vida le verre d'un trait avec une avidité mêlée de répugnance. Mais, presque aussitôt après, une nausée contracta sa gorge, souleva sa poitrine... Il retomba épuisé...

L'ombre envahissait la cellule. Le Frère, qui était assis près du mur, se leva et vint allumer la veilleuse. Puis il reprit sa place et, tirant de sa poche un grand rosaire de buis, il l'égrena entre ses gros doigts courts, lentement. Pierre entendait le rauque chuchotement de sa prière, interrompu souvent par de longs soupirs, ou par le froissement des grains qui roulaient sur ses genoux. Des papillons nocturnes, séduits par la lueur de la veilleuse, venaient battre avec un bruit mat le globe dépoli. Le malade attachait ses yeux fébriles sur le Christ pendu contre la muraille. Dans la pénombre, l'air de reproche que tout à l'heure exprimait le visage du divin martyr avait disparu. Maintenant il semblait sourire avec une immense pitié. Et cette illusion calmait un peu la souffrance de Pierre; il tâchait à ne point détourner sa pensée de ce crucifix : auprès de la torture du maître, la sienne n'était rien. Et, puisque le maître avait voulu souffrir aussi, dans son esprit et dans sa chair, c'est que la souffrance était bonne, c'est qu'il était nécessaire, avant de conquérir la paix définitive, d'être angoissé jusqu'à la mort.

« Est-ce donc vraiment si indispensable? » lui murmurait alors une voix ironique. La tranquillité, le contentement intérieur ne pouvaient-ils s'obtenir qu'à ce prix? Si son âme n'avait pas eu, un jour, des exigences inexplicables, insensées, s'il était resté, dans le monde, l'avenir lui souriait de toutes parts : n'avait-il pas à sa portée le succès, la fortune, l'amour?... Ah! l'amour surtout, un amour à la fois tendre et paisible, confiant et passionné, qui aurait désaltéré son cœur et baigné sa pensée d'une constante et lumineuse joie. Ah! ce bonheur-là, ce bonheur humain ne valait-il pas l'orgueilleuse, l'égoïste paix qu'il était venu chercher jusqu'au fond d'un cloître?...

Derechef la fièvre enflammait son cerveau. Il détourna péniblement ses yeux tuméfiés. Le Frère, profitant de cette der-

nière accalmie, était sorti de la cellule. Sur la table, près du malade, à la portée de sa main, se trouvaient des cachets de poudre fébrifuge à dose violente. Il en restait encore cinq dans la petite boîte de carton. Pierre ne devait les prendre qu'un à un, à de très longs intervalles. Il en ressentait chaque fois un peu de bien-être, une somnolence agréable, trop vite dissipée. Oh! s'il pouvait obtenir enfin quelques heures de sommeil profond, d'anéantissement, ne plus penser, ne plus souffrir!... Rapidement, avec la peur d'être surpris, il se versa un demi-verre d'eau, avala un cachet, puis un autre, un autre encore... Il agissait sans réflexion ni volonté, poussé par un acharnement aveugle... Jetant les deux derniers cachets entre ses lèvres, il les engloutit d'une seule gorgée...

Puis il remit tout en ordre, s'allongea, ramassa la couverture autour de ses épaules, et, les yeux clos, le gosier comme rétréci par un peu d'angoisse, il attendit...

Au bout de quelques minutes, il lui sembla qu'un essaim d'abeilles bourdonnait sous son crâne, obsédant ses oreilles d'une assourdissante fanfare. En même temps, sa douleur se faisait moins aiguë, moins précise, comme si elle se dissolvait lentement dans tout ce grand bruit; sa tête, devenue alors d'une lourdeur de plomb, paraissait pencher en arrière, vaciller, entraîner le corps dans un abîme sans fond. Mais une nausée atroce monta... Il serra les mâchoires de toutes ses forces pour y résister. Les paumes de ses mains furent moites, une fraîcheur soudaine se répandit sur toute la surface de son corps; il sentit des gouttes de sueur glacée perler autour de ses cheveux.

A ce moment, le Frère infirmier rentra, s'approcha du lit et, penché sur le malade, le considéra d'un air étonné, lui palpa le front. Pierre voulut parler, mais sa langue et ses lèvres étaient engourdies, sa gorge se raidissait. Sur ses prunelles, ses paupières s'abaissaient pesamment; il se sentait paralysé comme dans un cauchemar. Il vit le Frère ranger sur la table les fioles et la veilleuse, puis s'éloigner à petits pas et fermer la porte avec précaution...

Des heures s'écoulèrent... Il rêvait qu'il était emporté par un fleuve rapide : le froid de l'eau pénétrait ses habits et rompait tous ses muscles : il s'épuisait en vain pour nager hors du

courant, atteindre la rive. Enfin une irrésistible lassitude le fit s'abandonner : l'onde le suffoqua; il se débattit affreusement, ouvrit les yeux.

Un malaise horrible l'enlizait; une abondante sueur avait couvert son corps : le linge humide et froid se collait à ses membres. Le moindre mouvement lui causait une sensation de gêne intolérable et le gelait jusqu'aux moelles; une douleur sourde emplissait son crâne; un amer dégoût, une soif insatiable épaississait sa langue, l'attachait au palais desséché... Il était seul, environné par le silence énorme du monastère : la veilleuse n'exhalait plus qu'une petite lueur mourante, le Christ pendu à la muraille était entouré de ténèbres. De temps à autre, un éclair lointain déchirait la nuit chargée d'orage, une rumeur grondait à travers l'espace.

Pierre étendit le bras, remplit un verre d'eau, le but tout entier. Mais, aussitôt qu'il l'eut reposé, un frisson terrible lui secoua les vertèbres; ses mâchoires se rivèrent invinciblement l'une à l'autre; ses dents grincèrent; sa gorge soulevée se tendit à se rompre; les orbes de ses yeux se révulsèrent, tandis que ses doigts se crispaient sur sa couche.

Alors il pensa qu'il allait mourir : de si formidables ébranlements devaient annoncer l'approche de la fin... Il eut peur.

Jamais, jusqu'à cette nuit, l'idée de ces moments suprêmes ne l'avait effrayé. Il l'avait pourtant méditée bien des fois; il s'était représenté, avec une sorte d'acharnement, toutes les horreurs de l'agonie. Et souvent, durant ces derniers mois, il avait appelé cette ultime délivrance, de toute la force qui restait à son cœur meurtri, à son être désemparé. Mais maintenant l'idée qu'il fallait affronter tout seul ce noir passage, s'enfoncer peu à peu dans l'insondable abîme, sans qu'une main fût là pour y cramponner la sienne, sans qu'un visage vînt se pencher sur ses yeux pour les rassurer, l'idée qu'il allait s'anéantir au milieu de ces ténèbres hostiles, le frappait d'une folle épouvante.

Entre ses lèvres serrées, il jeta un faible appel, écouta : aucun bruit ne répondit. Ses poignets se raidirent : c'était donc sûr, il devait mourir seul!...

L'image de sa mère s'empara de lui : il voyait cette figure douce et triste passer auprès de son chevet, sous un grand

voile de deuil. Sa pauvre et chère maman! jamais encore il n'avait senti avec cette tendresse désespérée à quel point il l'aimait. Oh! pourquoi l'avait-il quittée? Elle ne l'embrasserait plus vivant. Comme elle allait souffrir! Une pitié infinie gonfla son cœur, des larmes inondèrent ses joues : il sanglota bruyamment, à la manière d'un petit enfant...

Des pas légers glissèrent près de sa couche; une forme sombre s'inclina vers lui; la tiédeur d'une haleine effleura son front. A la lueur vacillante de la veilleuse, il reconnut le frère infirmier : il se jeta contre sa poitrine et l'étreignit de ses deux bras...

XVI

Un à un, les moines entraient dans la cellule, marchaient silencieusement vers le lit où le Frère Dalvagne était allongé, les yeux à demi clos, la figure calme et couverte d'une pâleur mortelle. Sa main droite, longue et livide, reposait immobile sur les couvertures. De l'autre main, il touchait le crucifix de cuivre que l'on avait posé sur sa poitrine; parfois, il le retournait entre ses doigts amaigris, le considérait longtemps et le baisait avec une douceur naïve.

Il ne souffrait plus; il éprouvait dans tout son être une heureuse langueur : toutes ses inquiétudes s'étaient dissipées : en face de la mort prochaine, qu'il attendait maintenant sans émoi, il semblait avoir retrouvé la simplicité de son enfance. Il se rappelait vaguement tous les soucis terrestres avec une bienveillante pitié. Qu'était-ce que tout cela? Une épreuve d'un jour que Dieu nous fait subir, afin de nous mieux préparer à goûter l'éternel repos, l'éternelle joie de la vie céleste.

L'image de sa mère l'attendrissait encore, mais ne le torturait plus. Il se disait qu'il ne serait plus désormais séparés, que, de l'autre monde, son âme pourrait aller veiller sur elle et bercer pieusement cette grande douleur. Il songeait aussi, sans trouble ni remords, à la jeune fille qu'il avait aimée. Oui, il l'avait aimée — il le reconnaissait maintenant — avec toute l'ardeur secrète d'un cœur que Dieu n'avait pu ravir tout entier. Il ne servait plus à rien de se le dissimuler :

n'était-ce pas surtout à cause d'elle qu'il mourait? Il se remémorait l'innocence de son regard, la grâce infinie de son sourire. Et il se demandait si, lorsqu'il aurait quitté la terre, il ne lui serait pas permis encore de revenir auprès d'elle, invisible et bienfaisant...

A la fin de la nuit, après que le Frère infirmier eût changé ses draps trempés de sueur, Pierre s'était assoupi. Pendant ce demi-sommeil, il avait vu l'image du Crucifié grandir démesurément sur la muraille et, vêtue d'une éclatante blancheur, descendre vers lui en souriant. En même temps, une joie surhumaine l'inondait. Toute sa vie s'évanouissait comme un vain songe; il comprenait enfin l'immense bonté de Dieu, qui l'appelait vers un monde rayonnant et pacifique. Avec un grand cri, il s'était dressé tout d'un coup, les mains jointes. Au Frère infirmier accouru vers lui, il avait exprimé le vœu pressant de voir une dernière fois le père abbé : car il ne voulait plus douter qu'il dût mourir...

Dom Maillard était arrivé aussitôt. Pierre lui avait confessé humblement toute sa vie inquiète et pure. Et le pardon solennel qu'il avait reçu et la bienveillante assurance que lui avait donnée le vieux prêtre venaient de fortifier encore la sérénité de son âme. Aux moines qui s'avançaient maintenant près du chevet, il souriait gentiment, ou bien leur adressait quelques paroles amicales. La plupart s'approchaient silencieux et gênés, ne sachant sans doute de quelle manière engager ce suprême entretien. Plusieurs se retirèrent, très pâles, sans avoir pu émettre une phrase distincte.

Un jeune novice entra précipitamment et vint s'agenouiller tout contre le malade. Il semblait adolescent à peine et son visage rose, enfoui à moitié dans la capuche noire, avec ses cheveux châtains, un peu frisés, avec ses yeux ronds et bleus, avait une expression enfantine. Il était entré au monastère quelques jours après Pierre Dalvagne, il s'était attaché à lui aussitôt, lui témoignant une admiration, un dévouement sans bornes et comme une dilection timide.

Le malade lui posa sur le front ses doigts fiévreux et lui fit avec le pouce un petit signe de croix. Alors le novice prit la main entre les siennes, l'appliqua sur sa poitrine en sanglotant.

— Mon frère, — dit Pierre Dalvagne, — il ne faut pas

pleurer, mais se réjouir avec moi. Il est dur de vivre et doux de mourir.

Cependant, lorsqu'il vit l'adolescent relever la tête, lui montrer ses gros yeux humides et ses joues ruisselantes, il s'attendrit à son tour et pleura... Et l'image de sa mère versant d'intarissables larmes lui apparut de nouveau et lui tordit le cœur...

Mais, peu à peu, ses idées s'égarèrent, sa vue s'obscurcit; bientôt il ne distingua plus les choses qui l'entouraient. Il sentait cependant qu'on ne l'abandonnait pas, que des mains charitables essuyaient parfois son front et ses lèvres. De temps à autre, une certaine lucidité lui revenait; il promenait autour de lui ses yeux hagards et contemplait le frère infirmier qui, courbé près du mur, marmonnait tristement ses *Ave*. Un moment, il lui sembla que le médecin anglais se penchait sur lui, l'examinait encore avec un regard étrange sous ses grosses lunettes d'or. Pourquoi ces petits yeux rouges l'épiaient-ils obstinément? ils n'avaient l'air ni surpris ni inquiets... Et, brusquement, tout se dissipa ainsi qu'une fumée; il ne vit plus rien.

Il entendait comme un grand vent siffler autour de lui; il se croyait emporté dans les vergues d'un navire. Il appela sa mère à haute voix, récita des prières, chanta des fragments d'office. L'idée de la mort ne le quittait jamais entièrement : il gardait la certitude qu'elle approchait, de seconde en seconde, dans cette blafarde lumière dont il était baigné. Il se raidissait, tremblant, contre la suprême angoisse, il priait encore, pour s'étourdir. Lorsque, vers le soir, le Père abbé et le maître des novices entrèrent dans la cellule, parés du surplis et de l'étole et portant des aiguières d'or, il put les entrevoir, tels que dans un songe. Il s'efforça de suivre les rites de l'extrême onction, s'appliquant à comprendre le sens des formules latines et à prononcer lui-même tous les répons, tandis qu'il sentait sur son front, sur ses yeux, sur ses narines, le frôlement léger de l'ouate humide et, sur ses lèvres, la fade saveur de l'huile.

Les premières ombres du couchant envahirent la cellule. Une abondante pluie d'orage était tombée au milieu du jour; une grande fraîcheur s'exhalait des chênes voisins. Le

Frère infirmier alla fermer la croisée entr'ouverte. Pierre murmura :

— Mes jambes sont glacées...

On jeta sur lui une lourde couverture de laine. Mais un froid soudain le saisit aux entrailles, se glissa jusqu'à son cœur. Un voile noir se déploya devant ses prunelles ; une nuit impénétrable, un silence infini pesèrent sur sa pensée...

Après une période dont il ne put pas mesurer la longueur, une lueur traversa de nouveau sa conscience. Il crut voir des flambeaux rougeâtres, entendre des voix qui murmuraient gravement ; puis il lui sembla que des mains l'effleuraient et qu'on posait, au-dessus de son corps, quelque chose de lourd et de sombre ; de grands bruits mats résonnèrent. Il ne s'en étonna point : ses membres lui paraissaient insensibles : il se dit qu'il était entré dans le domaine de la mort et que, sans doute, on clouait sur lui les planches de son cercueil.

Et les ténèbres l'enveloppèrent encore, et des heures incalculables s'écoulèrent...

Il s'éveilla enfin et vit autour de lui, dans une clarté matinale, le même décor où il avait souffert depuis plusieurs jours : la cellule, le Christ pendu sur la muraille crépie, et le Frère infirmier, avec sa robe brune, qui marchait à pas étouffés. Mais toutes ces choses lui semblaient irréelles, muettes, lointaines ; le moine passait et repassait auprès de lui, l'air distrait et absorbé, comme s'il ne remarquait pas sa présence. Pierre essaya de lui parler ; mais il remuait vainement les lèvres : aucun son ne s'en échappait. Cependant il éprouvait par tout son corps un bien-être singulier ; aucune gêne, aucune douleur ne l'opprimait plus ; au contraire, une force intérieure très puissante le soulevait tout entier. Il toucha ses membres, sa poitrine, ses yeux, sa bouche : toute sa chair lui paraissait faite d'une essence nouvelle, incorruptible : ses nerfs vibraient étrangement au moindre contact.

A ce moment, le Frère infirmier sortit de la cellule, comme une ombre. Pierre se dressa sur sa couche, palpa le chevet du lit, se frotta les paupières. Il existait et pourtant il n'était plus le même qu'autrefois. Rêvait-il? Était-il encore en proie au délire? Non, c'était impossible. N'était-il pas, plutôt,

transfiguré déjà par la mort, n'était-il pas devenu un être plus subtil, invisible aux autres hommes et qui se retrouvait néanmoins dans les mêmes lieux où il avait abandonné son corps périssable ?... Il tourna les yeux vers la fenêtre, découvrit une clarté radieuse, d'immenses et magnifiques espaces. Jamais la splendeur de la nature ne l'avait ravi d'une admiration si profonde et si douce. Un désir le prit de s'envoler à travers le monde : il pressentait que cela lui serait désormais permis...

En effet, voici que sans effort il quittait sa couche, il franchissait la fenêtre close, il demeurait suspendu parmi les rayons éblouissants du soleil. D'ineffables délices gonflaient sa poitrine, un bonheur à peine comparable à ceux de la terre. Tous les rêves de son existence antérieure allaient s'accomplir, puis de nouveaux et plus grands désirs l'emporteraient encore plus haut, satisfaits sans cesse et toujours renaissants jusqu'à l'infini. Sa conscience s'ouvrait à de merveilleuses lumières; il allait peu à peu posséder tous les secrets de l'univers, connaître toutes ses lois, parcourir l'étendue sans bornes...

Ah ! ce que la plupart des chrétiens appelaient le ciel, quelle chose mesquine, puérile et sotte, en regard de ce qui, d'instant en instant, se manifestait à sa vue ! Et ce qu'ils appelaient le bien et le mal, ce qu'ils appelaient la vertu, ce qu'ils appelaient Dieu, quelles idées mesquines et ridicules ! Une seule chose sur la terre pouvait donner la prescience et comme le goût de la vie éternelle : c'était l'amour, ou plutôt cette sublime exaltation que les plus nobles âmes cherchent dans l'amour. Car, dans le monde où il était maintenant, tous les spectacles et toutes les pensées éveillaient une frémissante extase ; la vérité et la beauté des choses faisaient tressaillir l'être tout entier. On eût dit qu'une Béatrice invisible les révélait en ouvrant ses bras. Et ne voilà-t-il pas en réalité que, du plus lointain des espaces, Pierre sentait arriver au-devant de lui celle qu'il aimait ! Il ne l'apercevait pas encore, mais il la devinait aux mouvements tumultueux de son cœur, à la joie qui déjà coulait dans ses veines... Voilà qu'elle l'environnait de son souffle, de ses mains mystérieuses, elle lui murmurait à l'oreille des mots suaves comme des caresses, elle lui frôlait le visage de baisers tièdes et doux. Il se disait que nulle chair humaine n'aurait pu subir, sans se dissoudre, cette jouissance angé-

lique. Enlacés tous les deux, ils montaient sans effort vers de plus hautes sphères. Il ne distinguait pas encore ses traits, que lui cachait un grand voile étincelant. Mais ce dernier obstacle s'évanouissait peu à peu. Bientôt le tendre éclat des yeux apparut sous une vapeur légère, les lèvres humides sourirent, puis, comme le soleil dissipe enfin les brumes diaphanes de l'aurore, ainsi la chère figure se montra tout entière, les cheveux dénoués, illuminée d'amour. Et ce fut une étreinte ardente et muette où les âmes et les corps s'unissaient à la fois...

Subitement, tout s'écroula dans la nuit. De ce qu'il éprouva ensuite, Pierre ne devait garder qu'un souvenir sombre et confus. Ses visions perdirent leur lucidité, leur cohérence, leur beauté. Il eut d'abord l'impression d'être précipité du ciel dans un gouffre obscur, sous un amoncellement de blocs énormes d'où il faisait de douloureux et vains efforts pour se dégager. Une soif affreuse le brûlait : il demandait à boire et des mains irréelles lui tendaient de grandes coupes qui lui paraissaient inépuisables et cependant ne le désaltéraient pas. Puis tous ses muscles se relâchaient soudain, s'alanguissaient: des images impures l'assaillaient, des formes nues et splendides s'étiraient sur sa couche, l'enveloppaient de leurs membres chauds et lascifs. Il les possédait sans remords et sans joie, avec une sorte de rage croissante, et ses désirs ne s'apaisaient point. Parfois elles s'enfuyaient, rieuses et provocantes, loin de lui : il voulait les poursuivre, mais des mains brutales, pareilles à des étaux de fer, s'attachaient à ses poignets, à ses épaules, et, malgré sa résistance furieuse, le maintenaient immobile... Et ces souffrances fantastiques lui semblaient durer sans fin : il pensait qu'il était engagé dans un cycle éternel, tour à tour céleste et infernal. Puis, son âme s'abîma dans le néant...

Ses paupières venaient de s'ouvrir et il regardait tout autour de lui avec une stupeur angoissée. Que lui arrivait-il? était-ce possible? Il revoyait encore les murs blancs de la cellule, les rideaux de percale baignés par les pâles reflets de l'aube naissante, les couvertures brunes de son lit, la table, les fioles, la veilleuse... Cette fois, toutes ces choses étaient d'une réalité

tangible, familière. Il vit sur la table un petit crucifix tordu, qu'il se rappela tout à coup avoir jeté avec fureur contre un adversaire insaisissable. Oh! était-ce possible? Vivait-il encore? Cette éternité dans laquelle il avait cru s'établir n'était-ce donc qu'illusion, délire?... Allait-il guérir, enfin?... Lui faudrait-il reprendre la vie terne, monotone, la vie lente de chaque jour, vivre avec des hommes, comme les hommes, lui qui avait cru partager l'existence des anges?... Oh! plutôt recommencer à souffrir de monstrueux supplices, pour retrouver, de temps à autre, ses visions célestes! Il ferma violemment les yeux comme si, par le seul effet de sa volonté, il pouvait abandonner la terre. Mais un bruit de pas les fit se rouvrir : il aperçut le Frère infirmier qui s'avançait vers lui et le regardait sévèrement. Effrayé, les prunelles méfiantes, Pierre n'osait remuer les lèvres...

— Qu'y a-t-il?... Comment suis-je ici?

Lui-même fut surpris de ces paroles, qu'il se décidait à balbutier.

— Mon Frère, — répondit l'infirmier en hochant sa grosse tête béate, — vous devez une bien grande reconnaissance au bon Dieu qui vous a miraculeusement sauvé de la mort.

Pierre se détourna en gémissant. C'était donc vrai! il lui fallait recommencer à vivre.

— A présent, — poursuivait le Frère avec une gravité presque imposante, — il ne faut plus penser à rien, il faut oublier tout ce qui s'est passé pendant ces deux jours.

Deux jours seulement!... Il semblait à Pierre qu'il avait traversé des siècles, Et qu'est-ce que ce moine lui prescrivait d'oublier?...

Le Père abbé entra, puis le maître des novices. Ils paraissaient aussi avoir sur leur face une expression de reproche et de mépris. Pierre devina soudain, avec une honte affreuse, que pendant sa vaine agonie tous ces hommes avaient pu découvrir le fond trouble de son cœur. A les voir près de lui maintenant, il éprouvait une violente aversion, un amer dégoût. Un désir impérieux occupait toute son âme : fuir, — n'importe où, par n'importe quel moyen, mais fuir bien vite, loin de ces lieux où il étouffait...

XVII

— Mon Frère, j'ai tenu à vous dire quelques mots avant que vous nous quittiez.

Dom Maillard était assis devant sa table de travail, le buste droit, les mains jointes sur des feuilles manuscrites. Il parlait d'une voix lente et ferme, sans relever ses paupières. Debout à côté de lui, amaigri et très pâle dans sa robe noire. Pierre Dalvagne l'écoutait en inclinant le front. D'une main, il tenait un chapeau ecclésiastique. Il avait posé à ses pieds la valise légère qu'il apportait avec lui lorsqu'il était arrivé, sept mois auparavant. Par les fentes des persiennes closes, un ardent soleil de juin répandait, dans l'ombre de la cellule, une tiédeur embaumée. Au dehors, un bruissement d'insectes vibrait dans le vaste silence.

— Mon Frère, — continua l'abbé, — vous nous quittez sur nos conseils et pour obéir aux prescriptions du médecin, qui ne croit pas que vous puissiez vous rétablir ici, ni vous conformer, de quelque temps, aux exigences de la règle. Vous avez repris assez de forces, je l'espère, pour achever votre voyage sans trop de fatigue. Quand, après quelques mois de repos, votre santé sera suffisamment raffermie, vous pourrez, si vous le désirez encore. revenir au milieu de nous...

Dom Maillard s'arrêta, déplaça un crayon, puis croisa de nouveau les mains et dit avec une autorité croissante :

— Je ne vous impose aucun séjour déterminé, aucune direction de vie. Vous n'avez pris à notre égard aucun engagement; vous n'avez envers Dieu d'autres obligations que celles qui lient tous les catholiques de bonne volonté. Je suis heureux, pour le bien de votre âme, de penser que vous retournez dans la solitude de votre province natale, parmi toutes les choses qui, depuis votre enfance, vous sont familières et douces. J'estime qu'elles seront pour vous d'excellentes conseillères... J'ai désiré que vous partiez de notre maison avec notre habit monastique : c'est une preuve que je veux toujours vous considérer et vous admettre auprès de moi comme l'un de nos frères. C'est aussi afin que vous vous souveniez plus longtemps de nous... Le jour où ce souvenir vous serait

importun, alors, mon enfant, n'hésitez point à vous dépouiller de cette livrée divine. Avant tout, notre maître veut qu'on le serve avec orgueil et joie...

L'abbé s'interrompit brusquement, la voix coupée par une émotion profonde. Pierre demeurait toujours immobile. Pourtant il aurait voulu, au moins, dire un mot, faire un geste, se jeter en pleurant aux genoux de cet homme bon, puissant et rude qu'il avait aimé, entre tous les autres, d'une singulière affection. Mais une gêne invincible, mélange de honte et de fierté, raidissait tous ses membres, contractait sa gorge et ses lèvres.

L'abbé poursuivit avec une douceur triste :

— Mon enfant, vous aurez peut-être à subir encore de grandes épreuves. Le Créateur, qui vous a doué de nobles et vigoureuses énergies, n'a pas voulu y joindre cette constance d'âme qui vous permettrait de les maîtriser et de les tenir ensemble sous le même joug. Elles vous emportent tour à tour, puis, lorsque leur élan se brise, elles vous laissent épuisé, meurtri. Elles vous ont amené jusqu'aux portes de la mort. Où vous entraîneront-elles, à présent?

L'abbé soupira, passa la main dans les touffes grises de ses cheveux.

— Ne voyez dans mes paroles aucun reproche, aucune amertume. C'est parce que j'ai pour vous une grande estime et une grande affection que je vous prie de vous défier davantage de vous-même : implorez humblement la grâce et la lumière de Celui qui seul peut nous aider ici-bas, et nous conduire à la vérité.

L'abbé soupira encore et leva les yeux vers le ciel.

— Quoiqu'il arrive, mon enfant, j'espère que votre âme demeurera toujours noble et sincère. Lorsqu'on s'est approché de Dieu aussi près que vous, on ne l'oublie jamais.

Il y eut une minute de lourd silence. Enfin, comme soulevé par une décision suprême, dom Maillard repoussa son fauteuil, se dressa et se tourna vers Pierre. Son visage tourmenté s'éclaira d'un faible sourire.

— Mon enfant, — dit-il, — nous allons nous donner le baiser d'adieu.

Il posa ses mains sur les épaules du jeune homme et le sen-

tit tressaillir. Les deux moines s'inclinèrent l'un vers l'autre; leurs joues se touchèrent à peine. L'abbé se releva lentement, toussa un peu.

— Allez, mon enfant, — dit-il avec effort. — Que Dieu vous garde, qu'il vous donne la vaillance et la paix! Je suis sûr qu'il vous aime : ne vous découragez jamais. Aux heures les plus mauvaises, il sera là pour vous rendre la confiance.

Pierre sembla hésiter un moment, puis ses prunelles brillèrent, noyées de larmes, ses lèvres se crispèrent. Mais l'abbé le regarda jusqu'au fond de l'âme, sourit encore avec une immense tendresse, et, se détournant à demi, dit une seconde fois :

— Allez!

D'une voix presque éteinte, Pierre balbutia :

— Adieu, mon père.

Il s'inclina, prit sa valise, puis, rapidement, la tête basse, marcha vers la porte et sortit.

XVIII

Dans les couloirs silencieux, il croisa quelques Frères qui lui serrèrent la main ou le saluèrent sans dire un seul mot. Comme il arrivait au bas de l'escalier qui descendait aux arcades du cloître, il aperçut le maître des novices. Dom Béranger marchait haut et droit, les mains unies sous le scapulaire, et rasait les murailles de briques où le soleil projetait des ogives lumineuses. Pierre se dirigea vers lui. Mais les paupières du moine s'abaissèrent davantage; ses lèvres se durcirent, eurent un air de mépris farouche; il ne fit pas un geste, et hâta sa marche. Pierre s'écarta vivement, humilié, le cœur enflé de colère.

Il traversa la cour fleurie du cloître, passa devant la porte de la chapelle. Là il s'arrêta, un instant, consulta sa montre, puis posa sa valise et entra.

Il s'agenouilla près du seuil, sur une des chaises réservées aux hôtes du couvent. La nef était déserte. Des rayons bleuis par une fumée d'encens coulaient des vitrages en larges flots obliques. Des taches rouges et violettes rôdaient çà et là sur la

nappe blanche de l'autel, sur le cuivre des candélabres, sur le bois sombre et poli des stalles. Les trois lampes du sanctuaire luisaient faiblement dans la pourpre sanglante du cristal.

Pierre tâchait vainement de se recueillir.

Comme il aurait désiré, avant de quitter ces lieux où il avait tant souffert, recouvrer un peu de certitude et d'apaisement! Le Dieu qui, dans cette modeste chapelle, avait fait un jour déborder son cœur d'une joie si naïve, le Dieu d'autrefois qu'il priait si modestement au milieu de ses frères, ne lui donnerait-il pas encore aujourd'hui la parole qui réconforte et rassure? Ne lui affirmerait-il pas que ces longs mois d'épreuve n'avaient pas été inutiles? ne lui dirait-il pas de partir sans trop de crainte et de regret?... Ou bien, comme ce moine inflexible, garderait-il jusqu'au bout un visage courroucé?...

Hélas! la petite chapelle semblait, de minute en minute, plus hostile et plus vide : le Dieu d'autrefois semblait vouloir se taire à jamais. Mille soucis étrangers distrayaient la pensée de Pierre. Il songeait encore aux paroles douces et tristes du père abbé, mais elles ne pénétraient plus en lui. Toute l'intimité de sa conscience demeurait froide et ténébreuse, tandis qu'au dehors l'éclat magnifique du jour l'appelait irrésistiblement vers le hasard, vers la vie.

Soudain il pensa qu'il devait se hâter pour ne point manquer le départ du bateau. Il se signa machinalement, se leva, fit une génuflexion et sortit.

Il se trouvait maintenant près du petit porche par où il était entré, sept mois plus tôt. Les murailles blanches et les boiseries neuves, attiédies par les rayons du soleil avaient un air d'innocente et tranquille gaîté. Le Frère infirmier apparut avec le portier sur le seuil de la loge; un ironique sourire élargissait sa grosse figure luisante sous la calotte brune.

— Ah! mon Frère! — dit-il après avoir frotté sa joue rêche contre celle du jeune homme, — notre chère abbaye ne tardera pas à vous manquer!

Il ouvrit la porte, descendit les marches et, tournant de tous les côtés ses deux mains étendues, il montrait les chênes scintillants de lumière, les foins épais et odorants, dont les têtes mauves ondulaient sous la brise, la façade rose du monastère, l'azur velouté du ciel et, là-bas, au bout de longs arceaux

de verdure et miroitant sous le feuillage, les petites vagues glauques et dansantes de la mer.

Pierre suivit son geste en souriant, puis le remercia des soins qu'il lui avait donnés.

— Ah! ah! — fit le frère — vous nous avez fait une belle peur, une belle peur!

Et il rentra tout en hochant la tête...

Pierre s'engagea dans une allée du parc. Il avait fait une vingtaine de pas quand le bruit d'une course précipitée résonna derrière lui. Il se retourna et vit son ami, le jeune novice, qui je vais être accourait tout essoufflé.

— Mon Frère. — dit l'adolescent d'une voix haletante, — j'ai voulu vous revoir une dernière fois... Vous partez! comme je vais être seul!

Et il levait, d'un air suppliant, ses yeux humides, purs comme une fleur matinale.

Pierre contemplait ces yeux avec une émotion inquiète; il se demandait : « Pourquoi suis-je aimé par celui-ci?... » Mais il ne trouvait point de mot pour apaiser cette douleur naïve. Son âme troublée hésitait devant cette âme limpide. Le novice baissa les paupières.

— Vous étiez la meilleure part de moi-même, — poursuivit-il. — La vie du cloître me semblait plus belle quand je pensais que vous aussi l'aviez choisie.

Pierre lui posa doucement la main sur l'épaule :

— Vous êtes meilleur que moi, — dit-il.

L'adolescent secoua désespérément sa tête ronde.

— Vous reviendrez bientôt? — implora-t-il.

Pierre fit un geste vague et son regard signifiait : « Dieu seul est maître de nos actions. »

Puis il ouvrit les bras et le novice vint s'abattre en sanglotant sur sa poitrine. Enfin ils se séparèrent. Le novice resta fixé, un moment, à la même place, essuyant ses joues mouillées de pleurs, tandis que Pierre disparaissait au détour de l'allée.

Comme il interrogeait encore sa montre, il entendit la cloche grêle et douce de l'angélus tinter derrière lui. Il s'arrêta, d'instinct, balança un peu, regarda le sol à ses pieds, puis se signa très vite et reprit sa marche. Il avait commencé inté-

rieurement la prière, mais au bout du premier verset, il s'interrompit, écouta un merle qui jetait en s'enfuyant de grands appels moqueurs...

Il avait atteint la barrière du parc : il dut poser sa valise et secouer des deux mains le loquet rouillé. La porte s'entr'ouvrit en gémissant. A peine l'eut-il refermée qu'il éprouva une exaltation violente. Une force joyeuse, involontaire, emplissait tout son être et soulevait ses pas. Il était libre ; il rentrait dans la vie !

Autour de lui, c'était une solitude charmante. L'épaisse frondaison des chênes ne laissait glisser jusqu'au sol que de petites taches claires dansant parmi l'herbe et la mousse. Dans les buissons d'églantiers et de ronces, des troupes d'oiseaux pépiaient avec un grand bruit d'ailes et de feuilles remuées. Sur la gauche, les anciennes murailles de Quarr Abbey se dressaient vêtues de lierre jusqu'au faîte de leurs pignons dentelés. En face, deux sentiers se croisaient : Pierre se planta, un instant, pour examiner celui qu'il devait suivre. Puis son regard se porta de nouveau sur le vieux monument, bâti au XIIe siècle par les moines du Carmel, et dont les ruines ont été transformées de nos jours en un cottage romantique.

Entre les fenêtres étroites, découpées dans la toison du lierre, un mouvement léger attira sa vue. C'était une jeune femme occupée à sa toilette : elle avait penché de côté son visage curieux pour mieux contempler l'inconnu qui troublait sa retraite. Ses bras étaient nus jusqu'à l'épaule, et leur molle blancheur apparut avec un éclat presque irréel, dans le cadre sombre des antiques meurtrières, parmi ces ombrages mystérieux. Mais ce ne fut qu'une vision rapide comme une flambée de poudre. Avant même que leurs regards se fussent rencontrés, Pierre avait baissé les paupières et la jeune femme s'était abritée derrière son miroir. Cloué au sol malgré lui, comme par une force invincible, il attendit quelques secondes, releva les yeux, aperçut de nouveau une ligne blanche qui dépassait l'ovale du miroir. Tout à coup il se souvint du lieu où il était, de l'habit qu'il portait, et, se retournant d'un brusque effort, il s'enfuit, les joues empourprées, la gorge sèche...

Il marchait sous les feuillages embaumés, le long des haies

et des clôtures moussues. Il arriva, en peu de temps, devant la chapelle de Binstead, si gracieuse au milieu des petites tombes pressées, dans l'herbe haute et fleurie de son cimetière, où voltigeait tout un essaim de papillons jaunes. Derrière la flèche aiguë du clocher, qui domine la côte, il découvrit la mer, sereine et virginale : son azur s'opposait violemment au vert éclatant des arbres et des prairies ; elle semblait monter et se fondre avec le ciel en d'innombrables scintillements. Pierre aspira, jusqu'au fond du cœur, le charme délicat de ce rivage et ne s'en détourna qu'à regret.

Il gravit lentement le *Lover's Walk*. Un couple d'amoureux un peu vulgaires s'avançait en face de lui. Ils allaient, enlacés gauchement par la taille et chantonnaient une romance. En le croisant, ils se turent et le regardèrent de biais avec un étonnement craintif. Il baissa la tête... Enfin, il atteignit *Spencer Road*, l'allée merveilleuse couverte par les branches entrelacées de tilleuls et d'ormes gigantesques. Le port de Ryde était tout proche.

Cette course et le poids de sa valise l'avaient épuisé. Il tira sa montre et, voyant qu'il avait un quart d'heure d'avance, alla s'asseoir sur un banc inoccupé. Des cyclistes passèrent, des cavaliers, des bandes de jeunes filles animées et rieuses, en jupes courtes et corsages clairs ; quelques-unes brandissaient, avec de grands gestes désordonnés, leur raquette de tennis. Tous respiraient avec insouciance la simple joie d'être jeune et bien portant.

Pierre les considérait à travers ses paupières closes à demi, quand une petite fille attira son attention. Elle devait avoir sept ou huit ans à peine et semblait se promener seule, ayant laissé sa bonne bien loin derrière elle. Les jambes et les bras nus, vêtue d'une robe bleue qui bouffait au-dessus des genoux, sur le jupon empesé, elle était coiffée d'une manière comique avec un béguin de paille noire entouré de mousse et de roses pompons. Elle s'efforçait vainement de faire tenir en équilibre un cerceau trop grand et trop lourd pour elle. Enfin, dépitée et trépignant de colère, elle vint se hisser sur un coin du banc, à côté du jeune homme. Il tourna la tête vers elle en souriant. Elle avait des joues potelées et brunies et de longs cils châtains. Elle resta, tout d'abord, immobile et pensive, puis, sentant

qu'on l'observait, secoua brusquement les boucles soyeuses de ses cheveux, ouvrit ses grands yeux gris et dévisagea le moine avec un sérieux tragique. Au même instant, la bonne approchait, grondeuse, et la prit par la main. Alors il se leva, entra dans Ryde, descendit jusqu'à la mer par les trottoirs escarpés d'*Union Street*, traversa le quai, s'engagea sur la jetée où les ombrelles des promeneuses s'épanouissaient dans la lumière, comme de grandes fleurs mouvantes.

Bientôt la cloche du départ retentit : le petit vapeur qui devait le conduire à Southampton apparut, venant de Southsea. Il avançait au milieu d'un vol étincelant de mouettes et soulevait autour de ses flancs de longs plis onduleux, qui déjà venaient battre les piles du ponton. Tout à coup les roues cessèrent de tourner; il se fit un ample grésillement d'écume et le lourd bateau vint glisser doucement contre les poutres gémissantes... Au bout de quelques minutes, la sirène jeta son appel déchirant, les roues trépidèrent à grand fracas, tandis que la petite ville grise et rose, étagée sur sa colline verdoyante, semblait fuir insensiblement comme un décor que l'on déroule...

Assis sur une chaise du pont, environné de nombreux passagers, Pierre s'abandonnait au tangage léger du navire, qui berçait son corps et sa pensée. Ses yeux clignotaient sans cesse, éblouis par ce chatoiement de reflets et de couleurs dont ils s'étaient désaccoutumés; ses longues mains blanches, où transparaissait le réseau bleu des veines, demeuraient étendues sur ses genoux.

Il n'osait encore réfléchir à rien; le passé, l'avenir, le frémissement de son cœur, tout l'épouvantait et le ravissait à la fois. Il pouvait à peine croire que ce fût lui qui avait autrefois longé ces rivages, à travers les brumes de novembre. Il avait l'impression d'être comme un fantôme d'un autre monde, revenant sur cette terre pour goûter avidement les beautés et les joies qu'il avait méconnues. Des femmes le guettaient, parfois, du coin de l'œil. Il était empli d'une amère et trouble espérance. Il se disait vaguement que la paix s'était pour longtemps enfuie de son âme: mais désirait-il encore la paix?

XIX

L'après-midi du jour suivant, il était à Paris, sous le hall de la gare de Lyon.

Il avait voyagé presque sans arrêt depuis la veille, car il lui tardait de revoir sa mère, de se réfugier quelque temps près du foyer natal. Il resterait enfermé à la maison, ne verrait personne. Il espérait que Marguerite Ruelle, mariée sans doute depuis plusieurs semaines, aurait quitté Albiac. Il s'efforcerait de l'oublier; il y parviendrait peut-être.

Maintenant il était las et désemparé, à la merci de toutes les impulsions; tout l'attirait à la fois et pourtant tout lui paraissait obscur et dangereux. Mais, à mesure qu'il reprendrait des forces, il retrouverait aussi la santé morale, son âme inquiète s'apaiserait; il verrait plus clair en lui-même; il pourrait de nouveau choisir sa route. S'il voulait retourner au monastère, eh bien! cela lui serait facile. Mais, si Dieu ne l'appelait plus, est-ce que le monde lui serait interdit? Est-ce que sept mois de cloître continueraient longtemps à peser sur sa destinée?

Le soleil frappait de toutes parts le vitrage du hall, y répandait une chaleur accablante. L'asphalte des quais était amollie. Un train de banlieue venait d'arriver et soufflait une épaisse fumée noire: ses voitures exhalaient une odeur de vernis fondu. Quelques rares voyageurs en étaient descendus et s'écoulaient vers la sortie. Pierre, assis sur un banc, regardait d'un air distrait les gens et les choses qui passaient devant lui, ou bien fixait les yeux sur les rails étincelants.

Deux trains parallèles s'approchaient à reculons. L'un était celui qu'il devait prendre; l'autre serait parti, quelques minutes plus tôt, pour le Jura et la Suisse. En contemplant sa lourde et puissante machine, prête à se ruer dans l'atmosphère brûlante et radieuse, Pierre songeait à de lointains voyages, vers de magnifiques pays. N'y avait-il pas là aussi de vives, d'inépuisables joies?...

Autour de lui, cependant, la foule grossissait; des gens se pressaient, hagards et fiévreux, suivis par des facteurs qui cheminaient, narquois et placides, entre des grappes de colis. Comme il se levait, pour aller lui-même choisir une place, il

aperçut à quelques pas, vers sa gauche, une jeune femme souriante et animée qui franchissait la porte du départ.

Bien qu'il l'eût reconnue aussitôt, il restait pétrifié, les yeux rivés sur elle, comme s'il ne pouvait pas comprendre qu'elle fût là. En même temps, une angoisse terrible le serrait à la gorge; son cœur battait à rompre sa poitrine.

Marguerite Ruelle s'avançait toujours, sans rien observer. Elle avait une robe de voyage qui moulait sa taille pleine et souple. Un voile de gaze mauve flottait autour de ses cheveux blonds que dorait la lumière. Ses joues roses semblaient un peu moites, ses lèvres charnues souriaient; dans ses prunelles couvait une flamme de joie.

Comme l'expression de son visage était différente du souvenir qu'il en avait gardé!... Elle était plus désirable maintenant, plus belle peut-être. Mais il y avait quelque chose en elle qui la faisait ressembler davantage aux autres femmes... Non, ce n'était plus là le visage qu'il avait aimé entre tous, celui qui l'avait hanté dans sa vaine retraite, celui qui lui était apparu au milieu de son délire...

Il ne cessait de la regarder, comme s'il espérait pénétrer le secret de son âme. Elle était proche, elle allait passer devant lui; elle le verrait, lui parlerait peut-être... Il se sentit pâlir.

Soudain elle se retourna, s'arrêta, un instant. Un jeune homme arrivait au-devant d'elle; il était grand et fort, de mise élégante; il avait l'air assuré, les yeux bruns et luisants; un sourire écartait sa moustache et découvrait ses dents blanches.

Il s'approcha tout contre elle; leurs épaules se frôlèrent, les lèvres de Marguerite s'entr'ouvrirent davantage et ils échangèrent un regard tout chargé d'amour. Pierre baissa vivement la tête... Il entendit près de lui un petit rire limpide dont il reconnut le timbre, et tout à coup ce rire cessa, comme brisé par un choc imprévu... Ses mains se raidirent fiévreusement l'une contre l'autre; son cœur se serra. Mais il ne fit pas un mouvement; ses paupières ne s'ouvrirent pas...

Quand il releva le front, après une minute ou deux, il aperçut Marguerite, à trente pas plus loin, montant dans le train qui partait pour la Suisse. Elle avait enjambé le marchepied du wagon et semblait hésiter. Brusquement, elle tourna son visage vers lui. Mais, à cette distance, il ne pouvait pas

distinguer ses traits... Enfin, elle entra dans la voiture : les portières se fermaient à grand fracas... Bientôt un long coup de sifflet fit trembler les vitres du hall; un panache de vapeur jaillit, le lourd convoi glissa lentement, puis se hâta, précipita sa marche et disparut dans la lumière infinie...

Pierre Dalvagne se dirigea lentement vers l'express qui devait l'emporter. Il trouva un compartiment vide et s'enfonça dans un coin, les bras croisés, le yeux clos, les lèvres amères, maudissant la mort qui l'avait repoussé, dédaigneuse, hors de ses bras, maudissant la vie qui, dès le premier jour, lui lançait à la face la plus cruelle de ses risées...

LÉON BARRY

(A suivre.)

AVIATION MILITAIRE

Nous aimerions à faire l'éloge de notre aviation ; ce serait une joie pour un soldat de pouvoir proclamer la force de son arme... Si dans nos rangs de pilotes se manifeste un peu de découragement, si nos paroles semblent amères, c'est en raison de la stérilité de nos efforts et en raison de l'emploi mauvais qu'ont fait de nos bonnes volontés, de nos énergies et de l'admirable esprit d'invention de notre race, ceux qui avaient mission de donner à la France la maîtrise incontestée et définitive des airs.

Depuis quatre ans, l'aviation a fait des progrès immenses. Tout le monde se souvient du premier vol de 30 kilomètres accompli sur la campagne par les frères Wright : c'est de cette époque que date en France l'emploi pratique des aéroplanes. Des officiers commissaires furent envoyés au Mans ; des rapports furent établis et transmis au ministère de la Guerre : mais les mesures prises à la suite de ces vols furent obtenues par l'Aéro-Club de France et en particulier par M. de Kergariou.

A la fin de l'année 1908, Wright avait bouclé les 100 kilomètres, Farman les 40 et Blériot les 20. Les deux derniers appareils, de marque française, devaient jusqu'à ces derniers temps, servir respectivement de champion, l'un au type biplan, l'autre au type monoplan. En août 1909, c'est le premier meeting de Reims, et l'ère des voyages commence. Blériot vient

de franchir la Manche, accomplissant le premier raid sensationnel, dont la gloire n'aura d'égale que la traversée des Alpes par Chavez. Les premiers essais militaires ont lieu à la fin de 1909. Ils sont tentés simultanément sur biplans et monoplans. En décembre 1909, le capitaine Moreau et le lieutenant Cammermann débutent à Mourmelon sur appareil Farman, le lieutenant Aquaviva à Pau sur appareil Blériot. C'est en 1910 seulement que se constituent vraiment les centres militaires. Au 1er janvier 1910, il y a 10 officiers élèves à Châlons et à Pau, mais point encore d'aviateurs militaires. A Châlons, en avril, est créée une école militaire qui deviendra surtout un centre de biplans. Le triomphe de Leblanc et d'Aubrun au Circuit de l'Est va démontrer la supériorité du monoplan.

Déjà s'annonçait la querelle entre l'Artillerie et le Génie, ces deux armes éternellement rivales pour le plus grand dommage de l'armée... En 1910, le général Toutée donnait au lieutenant-colonel Estienne de l'école d'artillerie de Vincennes la direction de l'aviation en France, il créait aussitôt l'école d'expériences de Vincennes, qui a su grouper sous un chef éminent une bonne partie des meilleurs pilotes de l'armée; mais, malgré les résistances de l'Artillerie, le Génie tout puissant, ces dernières années et aujourd'hui encore rue Saint-Dominique, allait s'emparer de l'aviation et poursuivre la réalisation d'un programme d'aérostation se chiffrant par 20 millions, sans accorder à l'aéroplane plus d'importance qu'à un nouvel accessoire des dirigeables. Le voyage de Féquant de Mourmelon à Vincennes, le 9 juin, arrivait quelques jours trop tard pour empêcher qu'on enlevât à Vincennes la direction du service. L'aviation passait de la 3e à la 4e Direction.

Toutefois, sous l'autorité du colonel Estienne commence la première organisation de l'aviation avec, comme pilotes, des officiers de toutes armes. Sur Farman, ce sont les capitaines Madiot, Marconnet, les lieutenants Féquant, Sido; sur Antoinette, les lieutenants Clavenad et Jost à Mourmelon; sur Blériot, le capitaine Marie, le lieutenant Bellanger. Les constructeurs d'autres appareils n'avaient pu répondre à la demande du directeur du service désireux d'essayer les différents types. L'interpellation du sénateur Raymond eut pour effet de secouer un peu l'inertie du ministre. La conséquence

sans doute involontaire de l'attaque de ce parlementaire distingué, le seul compétent en aviation parce que le seul pratiquant, fut de hâter le passage de l'aviation au Génie, et le vote du programme d'aérostation dont il vient d'être question. Le groupement du Génie fut mis sous les ordres du colonel Hirschauer, chef remarquable par son activité et son œuvre personnelle, et auquel il faut souhaiter un avenir brillant à la tête de l'aviation autonome. Les aérostiers furent désormais maîtres de l'aviation sous l'étiquette de l'aéronautique. L'école d'artillerie de Vincennes, prête dès 1910, allait continuer à exister sous la seule autorité du général Roques, tandis que tous les autres groupes d'aviation allaient, sous l'emprise des aérostiers, s'étioler peu à peu jusqu'à ne plus pouvoir mettre un appareil sur pied. Parmi les pilotes du Génie, élèves de la première heure, citons Wuillerme, Hugoni, Ménard, Étévé, Remy, Blard : en dépit de leur arme d'origine, ils tiennent pour l'autonomie de l'aviation.

A la fin de 1910, les manœuvres de Picardie démontrent ce que valent respectivement les différents types d'appareils. Le monoplan a fait ses preuves. Il semblerait qu'on dût en tenir compte... Le 20 novembre, l'inspection permanente de l'aéronautique est créée, accordant une autonomie fictive aux différents services aériens. En réalité, le pouvoir de l'inspection est délégué aux aérostiers et le sort de l'aviation leur est remis. En fin décembre existent 32 appareils et 25 pilotes, — chiffres officiels quelque peu exagérés : aucun des pilotes n'a le brevet militaire, malgré que plusieurs aient déjà des exploits à leur actif.

Au début de 1911, l'aviation fait d'énormes progrès, grâce surtout à ses pilotes, car ses appareils varieront peu. A l'école de Pau, les plus anciens aviateurs accomplissent les premiers raids par groupe. C'est la seule école régionale qui ait jusqu'ici fonctionné : elle impose à ses élèves de sérieuses épreuves avant de les admettre définitivement. Loin des théories savantes, en ce groupe où l'autorité du Génie était purement nominale en raison de la distance de Paris, on volait de façon continue. Les premiers brevets militaires y furent délivrés à Conneau, dont les rapports au ministre de la Marine étaient restés lettre morte, puis au quatuor de Malherbe, Bellanger,

de Rose, Princeteau qui créaient une doctrine et formaient des élèves. A Étampes où l'école de Pau, suivant les pérégrinations de Blériot, venait s'installer, on comptait jusqu'à 30 élèves ; 20 brevets militaires y furent obtenus en cinq mois. Ce centre peu connu du public jusqu'à ces derniers temps, devenait la remonte des aéroplanes légers, cavalerie légère de l'aviation, et tenait pour l'indépendance de l'aviateur, — système voisin de celui que préconise l'école autonome d'artillerie de Vincennes. A Douai, à l'aérodrome de la Brayelle, l'école Bréguet travaillait à peu près régulièrement. A Châlons, l'école Farman continuait de former de nombreux élèves. Le vol avec passager est devenu le mode normal de marche du biplan. De beaux voyages furent réussis, attristés malheureusement par de nombreux accidents, en particulier lors des manœuvres de Beauce, auxquelles prirent part les appareils des écoles de Satory, Saint-Cyr et Buc. Partout l'entraînement se poursuivait dans des conditions que les pilotes s'efforçaient de rendre les meilleures possibles ; mais à peu près seules, les écoles Blériot et Farman avaient le matériel suffisant, — et encore pas toujours, — pour les élèves trop nombreux qu'on leur envoyait.

En septembre, à Verdun, les résultats des tirs furent décuplés grâce à l'emploi de l'aéroplane qui démontrait ainsi son utilité comme adjoint à l'artillerie. Aux grandes manœuvres auxquelles personne n'avait été vraiment préparé, figurèrent des groupements peu homogènes, où les types d'appareils étaient confondus, et aussi les pilotes civils et militaires. Une trentaine de pilotes militaires y prirent part, dont deux tiers volèrent avec succès. Il y eut, dans la Presse, comme un mot d'ordre pour cacher ou diminuer les succès du monoplan.

A la fin de 1911, c'est la dislocation de l'École d'Étampes : la pluie perçait ses hangars et inondait ses appareils dont toutes les ailes furent, en décembre, reconnues inutilisables ; c'est la dislocation de l'École de Douai à la suite de conflits, terminés par l'envoi de ses pilotes un peu partout ; c'est l'antagonisme de l'aviation et du commandement du Génie de Reims, causant le départ de certains officiers vers d'autres centres et un état de tension entre ceux qui restent et le pouvoir dirigeant ; c'est l'inaction forcée des élèves et l'oisiveté

malsaine où les laisse le mauvais état de leur matériel ; ce sont à Versailles les tiraillements entre aérostiers restés fidèles aux ballons et aérostiers passés à l'aéroplane, et encore des difficultés entre Meudon et les écoles..... C'est le désordre.

Au Salon d'Aviation, fin 1911, les améliorations ne portent que sur des détails : suppression de la tuyauterie et robinetterie inutile, renforcement des ailes et des haubans, premiers essais vers le confortable, — en somme utilisation plus judicieuse de tout ce qui existait. Un seul fait à noter : la tendance de presque tous les biplans à se rapprocher du monoplan. Le plan inférieur est réduit, très réduit même ; il est le plus souvent décalé par rapport au plan supérieur, c'est-à-dire reporté en arrière. Les fuselages, les gouvernails se rapprochent aussi de ceux des monoplans.

Les pièces officielles promettent 234 appareils au printemps avec 75 pilotes brevetés militaires, 75 élèves non brevetés, sans compter les débutants parmi lesquels les sous-officiers récemment entrés dans l'aviation. Au vrai, les aéroplanes sont, pour la plupart, en mauvais état et de types disparates ; beaucoup sont dangereux ou inutilisables, et à peu près tous hors d'état de faire campagne. Le personnel n'est ni suffisant ni compétent, et l'on a exagéré le nombre des pilotes. Enfin on demande à des soldats de deux ans, malgré leur qualité d'aérostiers, d'être de vieux ouvriers : le plus souvent il faut les dresser complètement. Par contre, dans des arsenaux ou des établissements d'artillerie, dans les ateliers de l'État, dans la marine, nombreux sont les spécialistes qui pourraient avantageusement combler les vides des équipes des soldats d'aviation. Ce serait chose simple, mais il faudrait pour y arriver nous donner l'autonomie.

Une des erreurs de la direction a été de mettre la charrue avant les bœufs en faisant des pilotes d'abord, puis en créant des appareils et enfin seulement des hangars, des sapeurs, des installations. Il eût fallu procéder à peu près dans l'ordre inverse.



L'aéroplane militaire a, dans l'état actuel de l'aviation, pour rôle d'observer et de renseigner, accessoirement de combattre.

Il doit être par conséquent construit pour la reconnaissance. Voici, dans l'ordre, les qualités qui doivent en être requises : la vitesse et la rapidité d'ascension, la solidité, appelée plus exactement rusticité, comme pour le canon. Quant aux aéroplanes destinés au tir, ils devront, en plus, pouvoir emporter des poids lourds.

Quel cavalier convient à cette monture? Un bon pilote, expérimenté, connaissant son appareil, faisant corps avec lui, et qui soit, en même temps, un officier, sachant son métier, capable de faire utilement une reconnaissance.

Le type d'appareil de campagne sera donc l'aéroplane rapide, souple, léger, monté par un pilote qui sera un officier d'élite. L'appareil sera généralement un monoplan des types Blériot, Deperdussin, Nieuport ou dérivés, munis d'un moteur Gnôme 50 HP, à centres confondus et dont la stabilité est assurée par gauchissement de l'aile. L'appareil enlèvera outre le pilote une provision d'huile et d'essence suffisante pour trois heures de marche à 100 kilomètres à l'heure environ. Il lui restera, une fois tout arrimé à bord, un excès de puissance d'environ 30 kilogs qui lui permettra de marcher même avec un cylindre donnant mal. Comme accessoires, les instruments, montre, baromètre enregistreur, altimètre, block-notes et crayon, boîtes pour l'envoi des dépêches, une lanterne électrique pour les retours à la nuit, quelques grenades, et même des vivres pour les cas de panne survenant loin de tout. N'oublions pas les cartes au sujet desquelles il y aurait fort à dire — aucune ne donnant vraiment satisfaction — : la meilleure, encore insuffisante, est celle de l'État-Major au 200 000[e]. Ainsi équipé et monté, le pilote n'aura qu'à s'occuper de son moteur et de sa route.

Le moteur lui donnera les pannes inévitables contre lesquelles le seul remède est le vol plané et l'atterrissage ; mais bien entretenu un moteur donne peu de pannes ; la plupart d'entre elles sont facilement réparables et permettent rapidement un nouveau départ. Pour la route la boussole compensée apporte une aide précieuse, mais en cas de brouillard épais ou de très forte pluie, la situation devient grave. D'autres dangers menacent l'aéroplane : les remous, parfois mortels en raison de leur violence, les ruptures d'aile ou de pièces importantes, heureusement plus rares, ainsi que les chances d'incendie. En

campagne enfin, les coups de canon et de fusil peu dangereux, il est vrai, qu'ils proviennent de terre ou des lourds dirigeables dont le premier souci sera de fuir, ou de tenter la fuite.

Les officiers aviateurs militaires proviennent des différentes armes, entre lesquelles la proportion a été observée, sauf peut-être un peu au détriment de l'Infanterie et sûrement au bénéfice du Génie. La plupart des officiers ont des connaissances sommaires sur les moteurs, mais ceux qui obtiennent les meilleurs résultats sont les gens qui ont l'habitude de certains sports, tels que le canotage à voile, l'automobile, et le steeple. Un petit nombre manque pourtant des qualités indispensables : le sang-froid, la volonté, l'acuité visuelle : mais, hormis quelques très rares exceptions, tous arrivent à faire des pilotes au moins suffisants, et un bon tiers sont des pilotes de premier ordre. Il y aurait de l'avis général à faire l'élimination de ceux, heureusement rares, qui ne sont entrés dans l'aviation que pour être des aviateurs « in partibus ». Les jeunes gens possesseurs du brevet de l'Aéro-Club sont incorporés dans les sapeurs aérostiers, et poursuivent leur instruction jusqu'au brevet militaire; leur valeur est généralement inférieure à celle des officiers. Prochainement des sous-officiers feront leur apprentissage d'aviateur. Si les sujets sont choisis avec soin, la mesure pourra donner de très bons résultats.

Les officiers pilotes sont, pour la plupart, gens de caractère, dont le métier périlleux développe les qualités combatives; ils font preuve d'indépendance et d'initiative. Il faut utiliser leur individualité, non la briser. Si des idées fausses aux yeux des techniciens ont cours chez eux, c'est par le raisonnement qu'il faut les convaincre. Quels que soient les groupements auxquels ils appartiennent, une profonde camaraderie les unit, sans rivalités mesquines, et nulle autre arme ne possède à un pareil degré l'esprit de corps, exempt des travers qu'il comporte souvent ailleurs. Dans les regrettables conflits qui s'élèvent parfois entre les pilotes et leurs chefs, les premiers manquent parfois de connaissances générales sur la mécanique et l'aéronautique; mais l'ignorance à peu près totale chez les seconds de ce qui se passe à bord d'un appareil en plein vol est beaucoup plus grave. L'aviation est avant tout affaire d'expérience, et le manque de pratique des aviateurs en

chambre, joint à un air autoritaire et un ton doctoral, leur valent de la part des pilotes traités en quantités négligeables une vive antipathie. Au surplus les indemnités ont été allouées aux pilotes avec parcimonie. Tous ceux qui ont quelque peu voyagé ont payé de leurs deniers une grosse partie de leurs frais. Leurs désiderata de tout ordre n'ont pas été écoutés. C'est de date récente que l'on a commencé de consulter quelques-uns des plus anciens sur ce qu'il y avait lieu de faire pour eux. Il faudrait étendre la mesure, et il n'y a pas à invoquer la discipline contre cette proposition. L'aviation est chose nouvelle : pour l'organiser, il faut prendre l'avis des aviateurs, il faut éviter de les mettre dans des situations invraisemblables, soit en raison de l'incertitude de leur carrière vagabonde, soit à cause des dépenses énormes qu'on leur impose en ne leur donnant pas les moyens de transport des localités où ils habitent aux aérodromes parfois éloignés ; il faut enfin tenir compte du milieu particulier et plutôt riche, dans lequel ils sont obligés de tenir un rang respectable.

Les auxiliaires des pilotes ont eux aussi droit à un traitement de faveur. Pour la plupart diplômés ou mécaniciens d'élite, ils font un service spécial auquel ils doivent apporter tout leur dévouement. Il ne faut parmi eux que des soldats d'élite, profondément attachés à leur devoir et à leurs chefs. En échange et en raison même de leur effort personnel, ils doivent être débarrassés de la réglementation étroite de la caserne, et jouir de certains privilèges. Il ne doit pas y avoir à employer avec eux la rigueur. Tout sujet douteux doit disparaître de leurs rangs ; tout sujet insuffisant n'y devrait pas rester : il ne devrait même pas y entrer.

Exception faite pour le petit groupe de Vincennes dépendant de l'Artillerie, toute l'aviation dépend de l'arme du Génie. Situation anormale, invraisemblable, d'où découle tout le mal. Le Génie est une arme savante, omnisciente, et omnipotente. Depuis qu'il est chargé de l'aviation, il l'a paralysée par une paperasserie invraisemblable : dans le moindre centre, le chef d'école, l'officier chargé du matériel, l'officier chargé du détachement, accablés de correspondance, ne peuvent plus voler que très rarement. Les demandes des aviateurs demeurent

sans réponses. Il faut des semaines pour obtenir des petits accessoires, tels qu'une boussole. Les papiers sont à des bureaux lointains d'où ils ne reviennent pas. Les chefs avec lesquels on est en rapport sont multiples : un pour les officiers, un pour les mécaniciens, un pour le matériel, un pour les dépenses, un pour les essais... De l'aveu du contrôleur passé récemment dans les Écoles d'aviation, les paperasses inutiles en entravent le fonctionnement.

L'incompétence du Génie en matière d'aviation est notoire. Les réflexions ou questions saugrenues des officiers de cette arme venus en mission sur les aérodromes, ont provoqué le rire et parfois aussi la colère des pilotes. Tantôt c'est un savant qui préconise une hélice scientifiquement supérieure, mais pratiquement inutilisable; tantôt une clause est insérée dans un marché, malgré l'avis formel des aviateurs. Les prétentions des délégués techniques font la joie des mécaniciens et des élèves, et si parfois un avis est émis par un aviateur, le plus souvent on n'y daigne répondre. Lorsque vient l'heure des honneurs, alors les aérostiers consentent à prendre rang parmi les aviateurs. Les camarades tombés dont le nombre atteint 10 p. 100 n'ont pourtant rien de commun avec les ingénieurs du Génie. Un froissement perpétuel résulte de cette juxtaposition de deux catégories hétérogènes : les aviateurs, et ceux qui se sont greffés sur l'aviation.

Le Général Cherfils a dit que rien ne justifiait l'autorité du Génie en matière d'aviation. Et en effet, personne ne comprend pourquoi la flotte aérienne, arme de randonnée et de découverte, essentiellement mobile, et faite pour les hostilités de la première heure, est sous la dépendance des sapeurs. Admettons que les questions mécaniques d'aviation aient des rapports avec les spécialités du Génie, mais l'aéroplane et son emploi militaire n'ont rien à voir avec lui, et le commandement de nos escadrilles ne doit pas être livré à des télégraphistes, à des constructeurs de ponts et de voies ferrées, à des tacticiens de rempart.

L'aérostier a trouvé un puissant allié dans le breveté d'État-major. Ces deux spécialités, étrangères à l'aviation, unissent leurs efforts contre le monoplan sur lequel il n'y a place que pour les officiers pilotes. Et le bon public de France admet

la théorie absurde que sur un engin où la première difficulté à vaincre est fonction du poids à enlever, il faut mettre deux personnes pour faire le métier que l'aviateur. montant seul, remplit parfaitement. D'autre part. l'État-Major Général a bien déclaré que les dirigeables devenaient l'accessoire en raison de leur vulnérabilité et de leur faiblesse devant les difficultés atmosphériques, mais le plus léger que l'air fait toujours autorité. Le Génie, Grand-Maître de l'Aviation, considère celle-ci comme une petite chose subordonnée au ballon. De somptueux hangars sont élevés à des dirigeables qui n'y viendront peut-être jamais... par contre, les aéroplanes. faute de bons hangars, faute de soins aussi, recevant la pluie sur leurs ailes, deviennent rapidement inutilisables.

Si les hauts chefs sont parfois favorables au plus lourd que l'air, la cohorte des sous-chefs lui est hostile. Les nombreux cadres du bataillon d'aérostiers sont aussi étrangers à l'aéroplane que peut l'être à l'équitation un maître sellier. Une commission du Génie refusa d'accepter l'invention des Wright. L'esprit de cette arme n'a pas changé. Pourquoi cette insistance à faire faire du ballon aux futurs aviateurs? pourquoi ces cours bourrés de mathématiques où l'on démontre par le calcul que les types actuels d'aéroplane ne devraient pas voler, — ces cours où, abreuvés d'intégrales par des pontifes soucieux de prouver la supériorité de leur école d'origine, les officiers des armes non savantes perdent leur temps. Pourquoi ne les confie-t-on pas à des anciens dans la carrière? Pourquoi ces conférences fastidieuses sur les cordages, sur les épissures, sur la machine à coudre, où triomphe toujours le dogme de la supériorité du plus léger que l'air?

Aux tendances de la quasi-totalité des aviateurs, le Génie veut mettre un frein, car le sapeur, traditionaliste, est resté aux appareils anciens. Il a le culte du passé; il lui répugne de voyager seul; il a pour les aéroplanes légers et rapides une profonde aversion. Il demeure fidèle aux lourds biplans, nie la mortalité beaucoup plus grande causée par ces appareils condamnés par l'immense majorité des pilotes militaires. Nombreux sont les pilotes ayant abandonné le biplan pour le monoplan. par contre on ne cite pas un officier ayant quitté le monoplan pour le biplan.

Le biplan, il est vrai, permet seul d'utiliser les pilotes ayant des connaissances militaires insuffisantes, d'employer aussi les soldats réservistes ou non auxquels on adjoindra des observateurs dressés, mais que l'on ne vienne pas dire que cette symbiose est supérieure au pilote militaire capable d'aller seul. Le premier système est l'union d'un aveugle et d'un paralytique, le second veut des hommes complets, à la fois officiers et aviateurs. C'est une erreur de prétendre qu'à deux on est mieux. Les manœuvres ont prouvé que le monoplan remplit aussi bien sa mission que le biplan. Et nombreux sont les officiers capables de partir isolément. Il est à désirer seulement que dès le temps de paix, on les exerce à faire leur métier, — à « reconnaître ».

La subordination au passager d'un pilote ayant quelque valeur peut donner de fâcheux résultats. Tient-on pour rien l'avantage d'être maître à son bord, la satisfaction d'avoir de l'essence au lieu d'un bagage, des projectiles au lieu d'une machine à les lancer? Plusieurs exemples sont connus de tandems désorganisés par la mauvaise entente entre pilote et passager. Lors des dernières manœuvres, un excellent pilote de biplan, jusque-là partisan de l'emploi d'un observateur, refusa de suivre la route qui lui était indiquée parce qu'il jugea les mouvements de troupes tout autrement que le passager. Les faits lui donnèrent raison. Il est inadmissible de soutenir le système qui forcerait l'officier pilote à ne comprendre la situation tactique que par le cerveau et les yeux de l'officier passager.

Les monoplans italiens font en ce moment leurs preuves à Tripoli. Leurs pilotes arrivent même à lancer avec succès des projectiles sur les troupes ennemies. Mieux vaut emporter le poids d'un canonnier en projectiles qu'un canonnier. Ce n'est que sur certains appareils puissants, encore mal au point, que l'on pourra plus tard songer à adapter soit des appareils de TSF, soit une pièce légère permettant à un pointeur un tir mieux ajusté.

Le monoplan pour le moment est l'appareil type de reconnaissance. Il a fait ses preuves en 1910 et 1911, et l'objection des difficultés à vaincre pour suivre sa route tombe devant les nombreux raids de nos officiers et les magnifiques voyages de Paris-Rome, Paris-Madrid et du Circuit Européen. Le

concours de Reims en 1911 fut organisé avec l'intention d'y faire réussir les biplans, plus forts en raison d'une plus grande surface portante.

L'idée d'enlever du poids a incontestablement de la valeur; mais n'y avait-il pas d'abord à exiger des qualités plus militaires, telles que la simplicité, la maniabilité, et surtout l'aptitude à faire campagne? Au reste une surprise était réservée aux organisateurs : les monoplans triomphèrent sans conteste, démontrant que la puissance était aussi de leur côté. Presque chaque jour, pendant la durée de ce concours, la Commission dut en modifier les clauses. On cacha soigneusement les accidents survenus, ainsi que les déconvenues comme atterrissages manqués, etc. On n'avait guère consulté les aviateurs pour organiser ce concours. La dette à payer en est lourde : un million et demi, alors que le Parlement, accorde parcimonieusement 4 millions pour l'entretien et l'achat de matériel d'aviation en 1912!

C'est une hérésie de tant prôner ces bolides dangereux, incapables de vol plané, exposés aux coups des appareils plus légers... Ce ne sont pas des machines de combat. Enfin, pour le moment, il n'existe pas de pilotes qui se risqueront sur les monstres acquis par l'État à la suite du concours. Ces engins seront inutilisés. Profitons néanmoins des progrès obtenus dans la puissance des appareils; renforçons certaines parties faibles de nos appareils tout en les allégeant d'ensemble, et transformons en bons 2 places ces triplaces qui n'ont aucune raison d'être.

Les gros appareils du concours de Reims se rapprochent d'un type à venir qui sera l'appareil lanceur de projectiles, où il faudra à bord un spécialiste canonnier avec une provision de grenades. Le prix Michelin orientera les recherches dans cette voie, mais sans nier l'avenir de ces aéroplanes canonniers, il y a pour le moment à s'occuper des aéroplanes éclaireurs. L'organisation et l'amélioration de la cavalerie aérienne doit être notre premier souci. Aussitôt après, nous aurons à créer l'artillerie de l'air, beaucoup plus prochaine que l'on ne le pense et dont les avantages seront incalculables.

Il faut peu à peu diminuer le nombre des types d'appareils pour obtenir des escadrilles homogènes : il ne faut plus acheter

à tort et à travers. On peut encourager les essais et les constructeurs par des primes, mais sans acquérir. Les différents types ont suffisamment fait leurs preuves pour que l'on n'hésite plus à choisir. En tout cas, il faut absolument proscrire la construction par la main-d'œuvre militaire, dont les résultats ont toujours été déplorables. Tout au plus peut-on admettre la réparation; mais encore faut-il qu'elle soit contrôlée avec le plus grand soin.



L'aviation militaire se trouve en ce moment dans une situation inextricable. Le Général et le Colonel qui sont à sa tête sont débordés de travail. Les Italiens, meilleurs organisateurs que nous en l'occurence, ont, sous le commandement d'un chef suprême, formé quatre services distincts : aviation, aérostation, usines, inventions et essais. Chez nous, l'aérostation a tout absorbé sans distinction. L'administration de ce corps par le premier régiment du Génie ajoute à l'invraisemblance de la situation. La multiplicité du commandement en arrive à donner à la même École un chef du personnel, un chef du matériel en usage, un ou plusieurs chefs d'unités pour la troupe, un trésorier, un chef du matériel neuf. Les officiers sont notés par des chefs étrangers à l'aviation. Résultat : l'argent est gaspillé, tout est mesquin, désordonné, mal compris; gens et choses en souffrent. Il survient des à-coups irréparables dans l'exécution des projets les mieux intentionnés et, en fin de compte, tout marche au petit bonheur.

Cette situation ne saurait durer. Il faut une seule autorité, une organisation répartissant le travail. Actuellement, toutes les écoles sont mal installées, et aucune ne fonctionne bien; beaucoup ne peuvent plus fonctionner du tout. Les élèves dans l'une sont sans appareils, dans l'autre les appareils sont sans hangars. Les officiers, vagabonds, abandonnés, chôment. Pendant des semaines entières, le travail est arrêté. Au 18e corps d'armée, où l'on fit un essai d'École Régionale, on les reversa dans leurs corps pendant deux mois sans que personne ait jamais su pourquoi. L'un d'eux, parti par ordre

en voyage aérien de Pau à Paris, fut menacé d'être porté déserteur à son corps.

Les délégués des établissements militaires font sur les aérodromes des apparitions complètement inutiles, car le contrôle des épreuves réglementaires de vol serait bien mieux fait par ceux qui volent que par ceux qui regardent voler. En tout ce qui concerne les toiles et les bois, le Génie se montre ou s'avoue totalement incompétent. Pour simplifier, il ne s'en occupe pas. Son concours technique se borne parfois à l'envoi d'un capitaine chargé d'orner la queue des appareils neufs d'un numéro ne répondant à aucune classification logique. Cela fait, le contrôle est fini.

Les candidats, avec leur très faible instruction technique acquise par bribes, sans aucune direction, — car nulle part leur dressage comme mécanicien n'est bien fait, — se heurtent à la science théorique, transcendante, inaccessible de la Commission. Ils n'ont que de l'expérience, et encore, bien faible, car ils doivent apprendre seuls tout ce qu'ils apprennent. L'instruction professionnelle des élèves pilotes devrait être confiée à des aviateurs, aidés de chefs mécaniciens.

La progression de l'instruction est illusoire. L'obtention du brevet militaire est trop rapide, trop hâtive. Il faut beaucoup de patience, beaucoup de temps pour devenir un pilote consommé, si bien doué que l'on soit. Or aucune méthode n'est suivie, aucun entraînement réglé. Puis, une fois brevetés, la tâche des aviateurs est indéterminée. Plusieurs ne font plus rien. D'autres font du sport et souvent oublient qu'ils sont soldats. Certains voyages, — la plupart, — sont entrepris sans motif, ou pour dépenser les crédits, tel ce fameux tour de France de coûteuse mémoire. On tente beaucoup de choses admirables, le plus souvent inutiles, mais on ne se prépare pas à la guerre.

Aucune liaison n'existe avec le commandement et les grosses unités. Les gens qui ont le moins vu les aviateurs sont probablement les généraux qui les utiliseraient. Il n'y a pas un seul secteur reconnu sur la frontière. On aurait dû, dès qu'on eut 10 aéroplanes en état de voyager, les envoyer rayonner dans leurs futures zones d'action, mais le Génie n'a même pas songé à une mobilisation possible. Et à l'heure de la mobilisation seuls les aéroplanes attendraient de savoir où on les envoie !

Le pays doit savoir aussi, qu'au 1er janvier 1912, il n'y avait presque pas d'appareils en état de voler, car si le rapport du budget en compte 174, le sixième à peine peut sortir. A sa décharge, la direction dira que le mauvais temps, la fragilité des appareils, le manque d'expérience ont causé des mécomptes. Le manque d'entretien en est la cause majeure. En tous cas, trève de lenteurs. Que, sans perdre de temps, tout soit mis en œuvre pour réparer au plus tôt les effets du mal ; que l'on supprime les hangars en toile perméable et aussi les hangars en bois fermant mal. Que jamais ne se reproduise l'état lamentable du matériel, dans des écoles à l'abandon, avec un personnel insuffisant et une autorité inexistante.

Prenons garde que le nombre des pilotes diminue et que déjà en beaucoup de régiments on ne trouve plus de candidats. Accordons à cette merveilleuse légion aérienne les avantages matériels et moraux qu'elle mérite, et ne lui marchandons pas la raisonnable liberté qu'elle demande. Elle veut travailler sans entraves, et sortir de l'ornière dans laquelle l'aéroplane placé à la remorque du ballon, devait fatalement tomber. Le ministre de la Guerre ignore assurément ce triste état de choses, auquel il apportera promptement remède. L'influence de la Presse est le plus souvent déplorable. La plupart du temps peu ou mal renseignée, elle prend parti en de vaines querelles, sans être capable de les juger. Il ne s'agit nullement d'individualités, mais bien d'esprit d'armes, de rivalité de classes, involontaire chez la plupart des officiers, mais dont seuls les esprits supérieurs s'affranchissent. D'autre part le journaliste veut tout savoir trop vite, il prend en hâte une opinion isolée, souvent extrême et, sans la vérifier, sans recouper son renseignement, il pose une thèse. Cependant si l'on consultait aujourd'hui tous les pilotes militaires, leurs vœux seraient tout contraires aux idées en cours. L'aviation est trop récente, trop spéciale pour que l'on puisse la comprendre après enquête superficielle. Nous autres, vieux pilotes, ne sommes arrivés à l'unité de doctrine qu'après avoir, par l'expérience, peu à peu reconnu comme erreurs des principes admis jusque là comme vérités par les incompétents et les intéressés, erreurs que nous nous efforçons de détruire.

A tout prix, il faut établir un lien entre l'aviation et la nation. Nous le réclamons entre le public et les pilotes, de même que nous le voulons entre les pilotes et le commandement, entre les pilotes et les différentes armes, surtout entre les pilotes et ceux qui les dirigent. Liaison réelle et non purement nominale, basée sur une bonne volonté réciproque, une confiance, une connaissance mutuelles.

Il faut que le Parlement accorde largement les crédits nécessaires à l'aviation, La France ne doit pas se laisser dépasser par les autres nations. Elle doit à tout prix avoir la maîtrise de l'air, et pour cela, ce n'est pas 8 millions qu'il aurait fallu pour l'aéronautique dont le ballon prend déjà un tiers, mais plus du double. On n'a voté pour 1912 que 2 millions 1/2 pour l'entretien et les réparations des aéroplanes, et 800.000 francs seulement pour les achats. N'est-ce pas dérisoire ?

La direction de l'aviation, jusqu'ici ballottée entre la 3e et la 4e direction, ne devra plus relever effectivement que du ministre seul. Et que l'on ne vienne pas ici objecter que nous voulons en faire une nouvelle arme : nous n'avons pas la prétention de l'assimiler à la Cavalerie ou à l'Artillerie, ni comme importance, ni comme rôle. Elle est seulement un service nouveau, très nouveau, ayant besoin d'indépendance. C'est à l'unanimité que les aviateurs appellent le colonel Hirschauer à l'Inspection Permanente débarrassée de l'aérostation, quand le général Roque aura quitté ce commandement. Il va sans dire que son état-major devra comprendre comme officiers et comme ingénieurs, mieux que des passagers de fortune ou des aviateurs honoraires.

Il faut un corps à part, évidemment très morcelé en raison de sa répartition sur tout le territoire, mais par détachements complets, faciles à commander et faciles à grouper comme à subdiviser. Dans ce corps d'élite, il faudra des soldats d'élite : mécaniciens, toiliers et menuisiers de choix, puis des aides, des manœuvres, des scribes également bien choisis. Certains rapports ont démontré qu'à Châlons, des actes graves avaient été commis; à Versailles il a fallu renvoyer des hommes pour inconduite. Il est indispensable d'avoir dans les cadres des soldats rengagés, des sous-officiers en nombre

suffisant, de façon à ne pas être gênés par le manque d'intermédiaires avec la troupe, et ne pas faire faire aux pilotes le métier de caporal, ainsi qu'il arrive trop souvent. Il faudra des employés divers, des comptables; il faudra aussi des officiers d'administration, car à moins que ces emplois ne soient donnés à des pilotes momentanément fatigués ou blessés, les postes de chef de matériel ou de chef de détachement ne doivent pas être attribués à des aviateurs qui pratiquent.

Parmi les pilotes, seront seuls occupés les chefs d'école et les instructeurs; tous les autres, pilotes déjà formés, constitueront des équipes, s'entraîneront, recevront une instruction spéciale dans des cours ou des stages, et se prépareront à la guerre. Il n'est pas question ici des élèves, soit des écoles civiles. soit des écoles militaires. On ne peut les comprendre au nombre des aviateurs disponibles.

L'expérience a démontré que les groupements nombreux donnent de mauvais résultats. Les écoles deviennent lourdes, leur rendement diminue. Il y a donc lieu de morceler les centres, surtout s'il s'agit de pilotes anciens. L'inconvénient est moindre pour des élèves. Il ne faudra guère laisser sur un point plus d'une section. Deux sections, d'appareils différents, sont encore assez maniables, mais tout groupement de plus de six à huit pilotes devient un foyer d'effervescence, et le commandement en est fort difficile. On utilisera les bonnes volontés locales, dans les nombreux endroits où à peu de frais on peut installer une station. D'abord dans l'Est, au plus tôt, puis près des différents corps d'armée à l'intérieur.

La valeur physique et les aptitudes probables des candidats seront soigneusement examinées, pour éviter d'incorporer des sujets inaptes, — et à ce propos, ne pas oublier que forte tête est souvent bon soldat, — ou bien il conviendra de renouveler l'essai des écoles régionales fait à Douai et à Pau et dont on n'a gardé que les meilleurs élèves. Cette méthode de sélection donnerait des pilotes ayant fait leurs preuves, mais elle semble abandonnée. On doit prendre toutes précautions pour ne pas encombrer l'aviation de pilotes médiocres et surtout incomplets. Il faudra dorénavant exiger des candidats de sérieuses garanties d'instruction militaire leur permettant de remplir avantageusement leur rôle en campagne,

et s'il y a lieu, développer par la pratique les connaissances nécessaires pour l'exploration. Il faut faire durer les pilotes, sans les user, mais les rejeter aussitôt qu'ils paraissent remplir moins bien leur fonction. Dans un métier semblable, il faut tout subordonner à la qualité.

Nous avons demandé pour les aviateurs des stages militaires, des voyages d'étude, des conférences, et surtout souhaité qu'on les rapprochât souvent des corps de troupe ; nous voudrions les voir assister à quelques cours de l'École Supérieure de Guerre. Il n'entre nullement dans nos vues de les opposer à l'éminente élite de nos officiers brevetés. Si l'aviateur sur monoplan peut seul faire de l'exploration, l'officier d'état-major passager de biplan avec un mécanicien pilote à ses ordres, pourra seul par contre effectuer une reconnaissance tactique, exigeant des connaissances spéciales, mais encore faudra-t-il que ce passager ait déjà effectué de fréquentes sorties, qu'il soit dressé !

Le rôle de l'aéroplane à la guerre est d'éclairer, d'obtenir des indications précieuses pour le commandement sur les emplacements de l'ennemi, les troupes qui les occupent, et l'allure générale du parti adverse. Ce ne sont pas des rapports détaillés ni des croquis minutieux, faits après coup le plus souvent, qu'il importe de donner au Général en chef, mais des renseignements précis et concis. Comme le remarquait récemment le colonel Estienne, « il faut prévenir Napoléon que c'est Blücher et non Grouchy » ; il faut avertir le commandement que le gros de la cavalerie ennemie cherche à glisser sur ses derrières par le flanc gauche, et non chercher des détails puérils sur le nombre de compagnies d'une colonne de division. Accessoirement, pour l'instant du moins, l'aéroplane aura pour mission de harceler les gros états-majors, les rassemblements, les points intéressants, les convois, les colonnes sur route, en les criblant d'explosifs ou de matières incendiaires. L'aviation ne remplace pas la cavalerie ; l'aéroplane n'a pas à entrer dans les recherches à faible distance ; il ne lui appartient pas de tâter minutieusement les fronts. Sa vitesse, son invulnérabilité à partir de 500 mètres seulement en raison des progrès accomplis par les Allemands dans le tir

contre les engins aériens, en font un élément d'exploration plus que de sûreté. N'oublions pas enfin que son emploi est subordonné à l'atmosphère et que la cavalerie sera seule vraiment utilisable par mauvais temps.

La section type en campagne devra comporter seulement 2 ou 3 pilotes et 3 ou 4 appareils, avec un personnel et un outillage complet. La constitution des sections de campagne et des sections de forteresse à peu près identique comme chiffres, variera dans les dispositifs de transport. Les appareils les plus lourds, et les biplans seront de préférence réservés aux sections de forteresse. Les appareils légers et la roulotte pouvant trotter s'imposent pour les sections de campagnes. Il faut également leur donner une automobile remorque et une automobile légère de recherche. Quant aux appareils destinés à lancer des projectiles, leur tour viendra : cet organe sera alors mis à la disposition des armées, mais sa constitution ne peut encore être étudiée pour l'instant. Chaque division de cavalerie et chaque corps d'armée doit avoir une section — ce qui représente 60 pilotes et 90 appareils. En outre, et c'est par là qu'il faut commencer la répartition, chaque général d'armée doit avoir, ainsi que le généralissime, un groupe de 2 ou 3 sections — environ 30 pilotes et 50 appareils — soit un total général de 100 pilotes et 150 appareils, facile à obtenir en peu de temps.

En remédiant énergiquement à la situation présente, ces résultats peuvent être acquis au printemps. Il faudra alors écouter les demandes justifiées de l'artillerie et adjoindre aux sections de corps d'armée ou d'armée des appareils pour le repérage des tirs au canon : mais ce qui est urgent, c'est l'affectation immédiate aux places de l'Est et aux corps d'armée de la frontière, des premières sections à former dès maintenant. Pas un aéroplane ou ballon allemand ne doit pouvoir venir évoluer au-dessus du sol français; tous les Zeppelin, orgueil du peuple allemand, doivent être éventrés à leur première tentative de sortie, et si les progrès que doit faire l'aviation sont atteints en temps voulu, il ne sera bientôt plus exagéré de parler d'incendier les gares et les localités, ou de rompre ponts et tunnels sur les voies stratégiques de l'ennemi, au premier jour de la mobilisation.

LIEUTENANT X.

LES DIEUX ONT SOIF[1]

XX

Évariste Gamelin, pendant une longue audience du Tribunal, à son banc, dans l'air chaud, ferme les yeux et pense :

« Les méchants, en forçant Marat à se cacher dans des trous, en avaient fait un oiseau de nuit, l'oiseau de Minerve, dont l'œil perçait les conspirateurs dans les ténèbres où ils se dissimulaient. Maintenant, c'est un regard bleu, froid, tranquille, qui pénètre les ennemis de l'État et dénonce les traîtres avec une subtilité inconnue même à l'Ami du peuple, endormi pour toujours dans le jardin des Cordeliers. Le nouveau sauveur, aussi zélé et plus perspicace que le premier, voit ce que personne n'avait vu et son doigt levé répand la terreur. Il distingue les nuances délicates, imperceptibles, qui séparent le mal du bien, le vice de la vertu, que sans lui on eût confondues au dommage de la patrie et de la liberté; il trace devant lui la ligne mince, fixe, en dehors de laquelle il n'est, à gauche et à droite, qu'erreur, crime et scélératesse. L'Incorruptible enseigne comment on sert l'étranger par exagération et par faiblesse, en persécutant les cultes au nom de la raison, et en résistant au nom de la religion aux lois de la République. Non moins que les scélérats qui immolèrent Le Peltier et Marat, ceux qui

1. Voir *la Revue* des 15 novembre, 1er, 15 décembre 1911 et 1er janvier 1912.

leur décernent des honneurs divins pour compromettre leur mémoire servent l'étranger. Agent de l'étranger, quiconque rejette les idées d'ordre, de mesure, de sagesse, d'opportunité; agent de l'étranger, quiconque outrage les mœurs, offense la vertu, et, dans le dérèglement de son cœur, nie Dieu. Les prêtres fanatiques méritent la mort: mais il y a une manière contre-révolutionnaire de combattre le fanatisme; il y a des abjurations criminelles. Modéré, on perd la République; violent, on la perd.

» Oh! redoutables devoirs du juge, dictés par le plus sage des hommes! Ce ne sont plus seulement les aristocrates, les fédéralistes, les scélérats de la faction d'Orléans, les ennemis déclarés de la patrie qu'il faut frapper. Le conspirateur, l'agent de l'étranger est un Protée, il prend toutes les formes. Il revêt l'apparence d'un patriote, d'un révolutionnaire, d'un ennemi des rois; il affecte l'audace d'un cœur qui ne bat que pour la liberté; il enfle la voix et fait trembler les ennemis de la République : c'est Danton; sa violence cache mal son odieux modérantisme et sa corruption apparaît enfin... Le conspirateur, l'agent de l'étranger. c'est ce bègue éloquent qui mit à son chapeau la première cocarde des révolutionnaires, c'est ce pamphlétaire qui, dans son civisme ironique et cruel, s'appelait lui-même « le procureur de la lanterne », c'est Camille Desmoulins : il s'est décelé en défendant les généraux traîtres et en réclamant les mesures criminelles d'une clémence intempestive... C'est Philippeaux, c'est Hérault, c'est le vil Lacroix... Le conspirateur, l'agent de l'étranger, c'est ce père Duchesne qui avilit la liberté par sa basse démagogie et de qui les immondes calomnies rendirent Antoinette elle-même intéressante... C'est Chaumette, qu'on vit pourtant doux, populaire, modéré. bonhomme et vertueux dans l'administration de la Commune, mais il était athée... Les conspirateurs, les agents de l'étranger. ce sont tous ces sans-culottes en bonnet rouge, en carmagnole, en sabots, qui ont follement renchéri de patriotisme sur les jacobins... Le conspirateur, l'agent de l'étranger, c'est Anacharsis Cloots, l'orateur du genre humain, condamné à mort par toutes les monarchies du monde; mais on devait tout craindre de lui : il était Prussien...

» Maintenant, violents et modérés, tous ces méchants, tous

ces traîtres, Danton, Desmoulins, Hébert, Chaumette, ont péri sous la hache. La République est sauvée; un concert de louanges monte de tous les comités et de toutes les assemblées populaires vers Maximilien et la Montagne. Les bons citoyens s'écrient : « Dignes représentants d'un peuple libre, c'est en vain que les enfants des Titans ont levé leur tête altière : Montagne bienfaisante, Sinaï protecteur, de ton sein bouillonnant est sortie la foudre salutaire... »

» En ce concert, le Tribunal a sa part de louanges. Qu'il est doux d'être vertueux et combien la reconnaissance publique est chère au cœur du juge intègre!

» Cependant, pour un cœur patriote, quel sujet d'étonnement et quelles causes d'inquiétude! Quoi! pour trahir la cause populaire, ce n'était donc pas assez de Mirabeau, de Lafayette, de Bailly, de Pétion, de Brissot? Il y fallait encore ceux qui ont dénoncé ces traîtres. Quoi! tous les hommes qui ont fait la Révolution ne l'ont faite que pour la perdre! Ces grands citoyens, auteurs des grandes journées, préparaient avec Pitt et Cobourg la royauté d'Orléans ou la tutelle de Louis XVII. Quoi! Danton, c'était Monk! Quoi! Chaumette et les hébertistes, plus perfides que les fédéralistes qu'ils ont poussés sous le couteau, avaient conjuré la ruine de l'empire! Mais parmi ceux qui précipitent à la mort les perfides Danton et les perfides Chaumette, l'œil bleu de Robespierre n'en découvrira-t-il pas demain de plus perfides encore? Où s'arrêtera l'exécrable enchaînement des traîtres trahis et la perspicacité de l'Incorruptible?... »

XXI

Cependant Julie Gamelin, vêtue de son carrick vert bouteille, allait tous les jours dans le jardin du Luxembourg et là, sur un banc, au bout d'une allée, attendait le moment où son amant paraîtrait à une des lucarnes du palais. Ils se faisaient des signes et échangeaient leurs pensées dans un langage muet qu'ils avaient imaginé. Elle savait par ce moyen que le prisonnier occupait une assez bonne chambre, jouissait d'une

agréable compagnie, avait besoin d'une couverture et d'une bouillotte et aimait tendrement sa maîtresse.

Elle n'était pas seule à épier un visage aimé dans ce palais changé en prison. Une jeune mère près d'elle tenait ses regards attachés sur une fenêtre close et, dès qu'elle voyait la fenêtre s'ouvrir, elle élevait son petit enfant dans ses bras, au-dessus de sa tête. Une vieille dame, voilée de dentelle, se tenait de longues heures immobile sur un pliant, espérant en vain apercevoir un moment son fils qui, pour ne pas s'attendrir, jouait au palet dans la cour de la prison, jusqu'à ce qu'on eût fermé le jardin...

Julie logeait dans une mansarde de la rue du Cherche-Midi, où elle se faisait passer pour un commis drapier de la rue Montorgueil : la citoyenne veuve Gamelin, persuadée enfin que sa fille ne courait nulle part de si grand danger que près d'elle, l'avait éloignée de la place de Thionville et de la section du Pont-Neuf, et l'entretenait de vivres et de linge autant qu'elle pouvait. Julie faisait un peu de cuisine, allait au Luxembourg voir son cher amant et rentrait dans son taudis; la monotonie de ce manège berçait ses chagrins et, comme elle était jeune et robuste, elle dormait toute la nuit d'un profond sommeil. D'un caractère hardi, habituée aux aventures et excitée peut-être par l'habit qu'elle portait, elle allait quelquefois, la nuit, chez le limonadier de la rue du Four, à l'enseigne de la *Croix-rouge*, où elle lisait les gazettes et jouait au trictrac avec des patriotes. Mais elle craignait d'être reconnue. Un jour, il y eut une rixe; elle s'arma d'une banquette et il s'en fallut de peu que son carrick ne lui fût arraché.

Les prisons s'emplissaient et se vidaient avec une rapidité effrayante. C'était le temps des grandes fournées et la guillotine, renvoyée de la place de la Révolution à la place « du Trône renversé », dévorait quarante et soixante victimes par jour.

— Je ne peux pourtant pas laisser mourir mon amant! — disait Julie à sa mère.

Elle résolut de solliciter, de faire des démarches, d'aller dans les comités, dans les bureaux, chez des représentants, chez des magistrats, partout où il faudrait. Elle n'avait point de robe. Sa mère emprunta une robe rayée, un fichu, une coiffe de dentelle à la citoyenne Blaise, et Julie, vêtue en

femme et en patriote, se rendit chez le juge Renaudin, dans une humide et sombre maison de la rue Mazarine.

Elle monta en tremblant l'escalier de bois et de carreau et fut reçue par le juge dans son cabinet misérable, meublé d'une table de sapin et de deux chaises de paille. Le papier de tenture pendait en lambeaux. Renaudin, les cheveux noirs et collés, l'œil sombre, les babines retroussées et le menton saillant, la dévora des yeux.

Elle lui dit qu'elle était la sœur du citoyen Chassagne, prisonnier au Luxembourg, lui exposa le plus habilement qu'elle put les circonstances dans lesquelles il avait été arrêté, le représenta innocent et malheureux, se montra pressante.

Il demeurait insensible et dur.

Suppliante, à ses pieds, elle pleura.

Quand il vit des larmes, son visage changea : ses prunelles, d'un noir rougeâtre, s'enflammèrent, et ses énormes mâchoires bleues remuèrent comme pour ramener la salive dans sa gorge sèche.

— Citoyenne on fera le nécessaire. Ne vous inquiétez pas.

Et, ouvrant une porte, il poussa la solliciteuse dans un petit salon rose, où il y avait des trumeaux peints, des groupes de biscuit, un cartel et des candélabres dorés, des bergères, un canapé de tapisserie décoré d'une pastorale de Boucher...

Quand elle sortit du petit salon, elle rencontra le regard cruel et moqueur de cet homme, et sentit aussitôt qu'elle avait fait un sacrifice inutile.

— Vous m'avez promis la liberté de mon frère, — dit-elle.

Il ricana.

— Je vous ai dit, citoyenne, qu'on ferait le nécessaire, c'est-à-dire qu'on appliquerait la loi, rien de plus, rien de moins. Je vous ai dit de ne point vous inquiéter, et pourquoi vous inquiéteriez-vous? Le Tribunal révolutionnaire est toujours juste.

Elle pensa se jeter sur lui, le mordre, lui arracher les yeux. Mais, sentant qu'elle achèverait de perdre Fortuné Chassagne, elle s'enfuit et courut enlever dans sa mansarde la robe d'Élodie. Et là, seule, elle hurla, toute la nuit, de rage et de douleur.

Le lendemain, étant allée au Luxembourg, elle trouva le

jardin occupé par des gendarmes qui chassaient les femmes et les enfants. Des sentinelles placées dans les allées empêchaient les passants de communiquer avec les détenus. La jeune mère qui venait, chaque jour, portant son enfant dans ses bras, dit à Julie qu'on parlait de conspiration dans les prisons et que l'on reprochait aux femmes de se réunir dans le jardin pour émouvoir le peuple en faveur des aristocrates et des traîtres.

XXII

Une montagne s'est élevée subitement dans le jardin des Tuileries. Le ciel est sans nuages. Maximilien marche devant ses collègues en habit bleu, en culotte jaune, ayant à la main un bouquet d'épis, de bleuets et de coquelicots. Il gravit la montagne et annonce le dieu de Jean-Jacques à la République attendrie. O pureté! ô douceur! ô foi! simplicité antique! ô larmes de pitié! ô rosée féconde! ô clémence! ô fraternité humaine!

En vain l'athéisme dresse encore sa face hideuse : Maximilien saisit une torche; les flammes dévorent le monstre et la Sagesse apparaît, d'une main montrant le ciel, de l'autre tenant une couronne d'étoiles.

Sur l'estrade dressée contre le palais des Tuileries. Évariste, au milieu de la foule attendrie, verse de douces larmes et rend grâces à Dieu. Il voit s'ouvrir une ère de félicité.

Il soupire :

— Enfin nous serons heureux, innocents, si les scélérats le permettent...

Hélas! les scélérats ne l'ont pas permis. Il faut encore des supplices; il faut encore verser des flots de sang impur. Trois jours après la fête de la nouvelle alliance et la réconciliation du ciel et de la terre, la Convention promulgue la loi terrible de prairial qui supprime, avec une sorte de bonhomie terrible, toutes les formes traditionnelles de la loi, tout ce qui a été conçu depuis le temps des Romains équitables pour la sauvegarde de l'innocence soupçonnée.

Plus d'instructions, plus d'interrogatoires, plus de témoins,

plus de défenseurs : l'amour de la patrie supplée à tout. L'accusé. qui porte renfermé en lui son crime ou son innocence, passe muet devant le juré patriote. Et c'est dans ce temps qu'il faut discerner sa cause parfois difficile, souvent chargée et obscurcie. Comment juger maintenant? Comment reconnaître en un insant l'honnête homme et le scélérat, le patriote et l'ennemi de la patrie?...

Après un moment de trouble, Gamelin comprit ses nouveaux devoirs et s'accommoda à ses nouvelles fonctions. Il reconnaissait dans l'abréviation de la procédure les vrais caractères de cette justice salutaire et terrible dont les ministres n'étaient point des chats fourrés pesant à loisir le pour et le contre dans leurs gothiques balances, mais des sans-culottes jugeant par illumination patriotique et voyant tout dans un éclair. Alors que les garanties, les précautions eussent tout perdu, les mouvements d'un cœur droit sauvaient tout. Il fallait suivre les impulsions de la nature, cette bonne mère, qui ne se trompe jamais; il fallait juger avec le cœur, et Gamelin faisait des invocations aux mânes de Jean-Jacques :

— Homme vertueux, inspire-moi, avec l'amour des hommes, l'ardeur de les régénérer!

Il était en sympathie avec ses collègues. C'était surtout des simples, et, quand les formes furent simplifiées, ils se trouvèrent à leur aise. La justice abrégée les contentait. Rien, dans sa marche accélérée, ne les troublait plus. Ils s'enquéraient seulement des opinions des accusés, ne concevant pas qu'on pût sans méchanceté penser autrement qu'eux. Comme ils croyaient posséder la vérité, la sagesse, le souverain bien, ils attribuaient à leurs adversaires l'erreur et le mal! Ils se sentaient forts : ils voyaient Dieu.

Ils voyaient Dieu, ces jurés du Tribunal révolutionnaire. L'Être suprême, reconnu par Maximilien, les inondait de ses flammes. Ils aimaient, ils croyaient.

Le fauteuil de l'accusé avait été remplacé par une vaste estrade pouvant contenir cinquante individus : on ne procédait plus que par fournées. L'accusateur public réunissait dans une même affaire et inculpait comme complices des gens qui souvent se rencontraient au tribunal pour la première fois. Le Tribunal jugea avec les facilités terribles de la loi de prairial ces

prétendues conspirations des prisons qui, succédant aux proscriptions des dantonistes et de la Commune, s'y rattachaient par les artifices d'une pensée subtile, avec une symétrie ingénieuse. Pour qu'on y reconnût en effet les deux caractères essentiels d'un complot fomenté avec l'or de l'étranger contre la République, la modération intempestive et l'exagération calculée, pour qu'on y vît encore le crime dantoniste et le crime hébertiste, on y avait mis deux têtes opposées, deux têtes de femmes, la veuve de Camille, cette aimable Lucile, et la veuve de l'hébertiste Momoro, déesse d'un jour et joyeuse commère. Toutes deux avaient été renfermées par symétrie dans la même prison, où elles avaient pleuré ensemble sur le même banc de pierre; toutes deux avaient, par symétrie, monté sur l'échafaud. Symbole trop ingénieux, chef-d'œuvre d'équilibre imaginé sans doute par une âme de procureur et dont on faisait honneur à Maximilien. On rapportait à ce représentant du peuple tous les événements heureux ou malheureux qui s'accomplissaient dans la République, les lois, les mœurs, le cours des saisons, les récoltes, les maladies. Injustice méritée, car ce petit homme, propret, chétif, à face de chat écorché, était puissant sur le peuple...

Le Tribunal expédiait, ce jour-là, une partie de la grande conspiration des prisons, une trentaine de conspirateurs du Luxembourg, captifs très soumis, mais royalistes ou fédéralistes très prononcés. L'accusation reposait tout entière sur le témoignage d'un seul délateur. Les jurés ne savaient pas un mot de l'affaire; ils ignoraient jusqu'aux noms des conspirateurs. Gamelin, en jetant les yeux sur les bancs des accusés, reconnut parmi eux Fortuné Chassagne. L'amant de Julie, amaigri par une longue captivité, pâle, les traits durcis par la lumière crue qui baignait la salle, gardait encore quelque grâce et quelque fierté. Ses regards rencontrèrent ceux de Gamelin et se chargèrent de mépris.

Gamelin, possédé d'une fureur tranquille, se leva, demanda la parole, et, les yeux fixés sur le buste de Brutus l'ancien, qui dominait le tribunal :

— Citoyen président, — dit-il, — bien qu'il puisse exister entre un des accusés et moi des liens qui, s'ils étaient déclarés, seraient des liens d'alliance, je déclare ne me point récuser. Les

deux Brutus ne se récusèrent pas quand, pour le salut de la république ou la cause de la liberté, il leur fallut condamner un fils, frapper un père adoptif.

Il se rassit.

— Voilà un beau scélérat, — murmura Chassagne entre ses dents.

Le public restait froid, soit qu'il fût enfin las des caractères sublimes, soit que Gamelin eût triomphé trop facilement des sentiments naturels.

— Citoyen Gamelin, — dit le président, — aux termes de la loi, toute récusation doit être formulée par écrit, dans les vingt-quatre heures avant l'ouverture des débats. Au reste, tu n'as pas lieu de te récuser : un juré patriote est au-dessus des passions.

Chaque accusé fut interrogé pendant trois ou quatre minutes. Le réquisitoire conclut à la peine de mort pour tous. Les jurés la votèrent d'une parole, d'un signe de tête et par acclamation. Quand ce fut le tour de Gamelin d'opiner :

— Tous les accusés sont convaincus, — dit-il, — et la loi est formelle.

Tandis qu'il descendait l'escalier du Palais, un jeune homme vêtu d'un carrick vert bouteille et qui semblait âgé de dix-sept ou dix-huit ans, l'arrêta brusquement au passsage. Il portait un chapeau rond, rejeté en arrière, et dont les bords faisaient à sa belle tête pâle une auréole noire. Dressé devant le juré, il lui cria, terrible de colère et de désespoir :

— Scélérat! monstre! assassin! Frappe-moi, lâche! Je suis une femme! Fais-moi arrêter, fais-moi guillotiner, Caïn! Je suis ta sœur.

Elle lui cracha au visage.

La foule des tricoteuses et des sans-culottes se relâchait alors de sa vigilance révolutionnaire; son ardeur civique était bien tiédie : il n'y eut autour de Gamelin et de son agresseur que des mouvements incertains et confus. Julie fendit l'attroupement et disparut dans le crépuscule.

XXIII

Évariste Gamelin était las et ne pouvait se reposer; vingt fois dans la nuit, il se réveillait en sursaut d'un sommeil plein de cauchemars. C'était seulement dans la chambre bleue, entre les bras d'Élodie, qu'il pouvait dormir quelques heures. Il parlait et criait en dormant et la réveillait; mais elle ne pouvait comprendre ses paroles.

Un matin, après une nuit où il avait vu les Euménides, il se réveilla brisé d'épouvante et faible comme un enfant. L'aube traversait les rideaux de la chambre de ses flèches livides. Les cheveux d'Évariste, mêlés sur son front, lui couvraient les yeux d'un voile noir : Élodie, au chevet du lit, écartait doucement les mèches farouches. Elle le regardait, cette fois, avec une tendresse de sœur et, de son mouchoir, essuyait la sueur glacée sur le front du malheureux. Alors il se rappela cette belle scène de l'*Oreste* d'Euripide, dont il avait voulu faire un tableau qui aurait été, peut-être, son chef-d'œuvre : la scène où la malheureuse Électre essuie l'écume qui souille la bouche de son frère. Et il croyait entendre aussi Élodie dire d'une voix douce : « Écoute-moi, mon frère chéri, pendant que les Furies te laissent maître de ta raison... »

Et il songeait :

« Et pourtant, je ne suis point parricide. Au contraire, c'est par piété filiale que j'ai versé le sang impur des ennemis de ma patrie. »

XXIV

On n'en finissait pas avec la conspiration des prisons. Quarante-neuf accusés remplissaient les gradins. Maurice Brotteaux occupait la droite du plus haut degré, la place d'honneur. Il était vêtu de sa redingote puce, qu'il avait soigneusement brossée la veille, et reprisée à l'endroit de la poche que le petit Lucrèce, à la longue, avait usée. A son côté, la femme Rochemaure, peinte, fardée, éclatante, horrible. On avait placé le Père Longuemare entre elle et la fille Athénaïs, qui

avait retrouvé, aux Madelonnettes, la fraîcheur de la première jeunesse.

Les gendarmes entassaient sur les gradins des gens que ceux-ci ne connaissaient pas, et qui peut-être, ne se connaissaient pas entre eux, tous complices cependant, parlementaires, journaliers, ci-devant nobles, bourgeois et bourgeoises. La citoyenne Rochemaure aperçut Gamelin au banc des jurés. Bien qu'il n'eût pas répondu à ses lettres pressantes, à ses messages répétés, elle espéra en lui, lui envoya un regard suppliant et s'efforça d'être pour lui belle et touchante. Mais le regard froid du jeune magistrat lui ôta toute illusion.

Le greffier lut l'acte d'accusation qui, bref sur chacun des accusés, était long à cause de leur nombre. Il exposait à grands traits le complot ourdi dans les prisons pour noyer la République dans le sang des représentants de la nation et du peuple de Paris, et, faisant la part de chacun il disait :

— « L'un des plus pernicieux auteurs de cette abominable conjuration est le nommé Brotteaux, ci-devant des Ilettes, receveur des finances sous le tyran. Cet individu, qui se faisait remarquer, même au temps de la tyrannie, par sa conduite dissolue, est une preuve certaine que le libertinage et les mauvaises mœurs sont les plus grands ennemis de la liberté et du bonheur des peuples : en effet, après avoir dilapidé les finances publiques et épuisé en débauches une notable partie de la substance du peuple, cet individu s'associa avec son ancienne concubine, la femme Rochemaure, pour correspondre avec les émigrés et informer traîtreusement la faction de l'étranger de l'état de nos finances, des mouvements de nos troupes, des fluctuations de l'opinion.

» Brotteaux qui, à cette période de sa méprisable existence, vivait en concubinage avec une prostituée qu'il avait ramassée dans la boue de la rue Fromenteau, la fille Athénaïs, la gagna facilement à ses desseins et l'employa à fomenter la contre-révolution par des cris impudents et des excitations indécentes.

» Quelques propos de cet homme néfaste vous indiqueront clairement ses idées abjectes et son but pernicieux. Parlant du tribunal patriotique appelé aujourd'hui à le châtier, il disait insolemment : « Le Tribunal révolutionnaire ressemble à une pièce de Guillaume Shakespeare, qui mêle aux scènes les plus

sanglantes les bouffonneries les plus triviales. » Sans cesse il préconisait l'athéisme, comme le moyen le plus sûr d'avilir le peuple et de le jeter dans l'immoralité. Dans la prison de la Conciergerie, où il était détenu, il déplorait comme les pires calamités les victoires de nos vaillantes armées, et s'efforçait de jeter la suspicion sur les généraux les plus patriotes en leur prêtant des desseins tyrannicides. « Attendez-vous, — disait-il, dans un langage atroce, que la plume hésite à reproduire, — attendez-vous à ce que, un jour, un de ces porteurs d'épée, à qui vous devez votre salut, vous avale tous comme la grue de la fable avala les grenouilles. »

Et l'acte d'accusation poursuivait de la sorte :

— « La femme Rochemaure, ci-devant noble, concubine de Brotteaux, n'est pas moins coupable que lui. Non seulement elle correspondait avec l'étranger et était stipendiée par Pitt lui-même, mais, associée à des hommes corrompus, tels que Jullien, de Toulouse, et Chabot, en relations avec le ci-devant baron de Batz, elle inventait, de concert avec ce scélérat, toutes sortes de machinations pour faire baisser les actions de la compagnie des Indes, les acheter à vil prix et en relever le cours par des machinations opposées aux premières, frustrant ainsi la fortune privée et la fortune publique. Incarcérée à la Bourbe et aux Madelonnettes, elle n'a pas cessé de conspirer dans sa prison, d'agioter et de se livrer à des tentatives de corruption à l'égard des juges et des jurés.

» Louis Longuemare, ex-noble, ex-capucin, s'était depuis longtemps essayé à l'infamie et au crime avant d'accomplir les actes de trahison dont il a à répondre ici. Vivant dans une honteuse promiscuité avec la fille Gorcut, dite Athénaïs, sous le toit même de Brotteaux, il est le complice de cette fille et de ce ci-devant noble. Durant sa captivité à la Conciergerie, il n'a pas cessé un jour d'écrire des libelles attentatoires à la liberté et à la paix publiques.

» Il est juste de dire, à propos de Marthe Gorcut, dite Athénaïs, que les filles prostituées sont le plus grand fléau des mœurs publiques, auxquelles elles insultent, et l'opprobre de la société qu'elles flétrissent. Mais à quoi bon s'étendre sur des crimes répugnants, que l'accusée avoue sans pudeur ?... »

L'accusation passait ensuite en revue les cinquante-quatre

autres prévenus, que ni Brotteaux, ni le Père Longuemare, ni la citoyenne Rochemaure ne connaissaient, sinon pour en avoir vu plusieurs dans les prisons, et qui étaient enveloppés avec les premiers dans « cette conjuration exécrable, dont les annales des peuples ne fournissent point d'exemples ».

L'accusation concluait à la peine de mort pour tous les inculpés.

Brotteaux fut interrogé le premier.

— Tu as conspiré?

— Non, je n'ai pas conspiré. Tout est faux dans l'acte d'accusation que je viens d'entendre.

— Tu vois : tu conspires encore en ce moment contre le Tribunal.

Et le président passa à la femme Rochemaure, qui répondit par des protestations désespérées, des larmes et des arguties.

Le Père Longuemare s'en remettait entièrement à la volonté de Dieu. Il n'avait pas même apporté sa défense écrite.

A toutes les questions qui lui furent posées, il répondit avec un esprit de renoncement. Toutefois, quand le président le traita de capucin, le vieil homme en lui se réveilla :

— Je ne suis pas capucin, — dit-il, — je suis prêtre et religieux de l'ordre des barnabites.

— C'est la même chose, — répliqua le président avec bonhomie.

Le Père Longuemare le regarda, indigné :

— On ne peut concevoir d'erreur plus étrange, — fit-il, — que de confondre avec un capucin un religieux de cet ordre des barnabites qui tient ses constitutions de l'apôtre saint Paul lui-même.

Les éclats de rire et les huées éclatèrent dans l'assistance.

Et le Père Longuemare, prenant ces moqueries pour des signes de dénégation, proclamait qu'il mourrait membre de cet ordre de Saint-Barnabé, dont il portait l'habit dans son cœur.

— Reconnais-tu — demanda le président — avoir conspiré avec la fille Gorcut, dite Athénaïs, qui t'accordait ses méprisables faveurs?

A cette question, le Père Longuemare leva vers le ciel un regard douloureux et répondit par un silence qui exprimait la

surprise d'une âme candide et la gravité d'un religieux qui craint de prononcer de vaines paroles.

— Fille Gorcut, — demanda le président à la jeune Athénaïs, — reconnais-tu avoir conspiré avec Brotteaux?

Elle répondit doucement :

— Monsieur Brotteaux, à ma connaissance, n'a fait que du bien. C'est un homme comme il en faudrait beaucoup et comme il n'y a pas meilleur. Ceux qui disent le contraire se trompent. C'est tout ce que j'ai à dire.

Le président lui demanda si elle reconnaissait avoir vécu en concubinage avec Brotteaux. Il fallut lui expliquer ce terme qu'elle n'entendait pas. Mais, dès qu'elle eut compris de quoi il s'agissait, elle répondit qu'il n'aurait tenu qu'à lui, mais qu'il ne le lui avait pas demandé.

On rit dans les tribunes et le président menaça la fille Gorcut de la mettre hors des débats si elle répondait encore avec un tel cynisme.

Alors elle l'appela cafard, face de carême, cornard, et vomit sur lui, sur les juges et les jurés des potées d'injures, jusqu'à ce que les gendarmes l'eussent tirée de son banc et emmenée hors de la salle.

Le président interrogea ensuite brièvement les autres accusés, dans l'ordre où ils étaient placés sur les gradins. Un nommé Navette répondit qu'il n'avait pu conspirer dans une prison où il n'avait séjourné que quatre jours. Le président fit cette observation que la réponse était à considérer et qu'il priait les citoyens jurés d'en tenir compte. Un certain Bellier répondit de même et le président adressa en sa faveur la même observation au jury. On interpréta cette bienveillance du juge comme l'effet d'une louable équité ou comme un salaire dû à la délation.

Le substitut de l'accusateur public prit la parole; il ne fit qu'amplifier l'acte d'accusation et posa ces questions :

— Est-il constant que Maurice Brotteaux, Louise Rochemaure, Louis Longuemare, Marthe Gorcut, dite Athénaïs, Eusèbe Rocher, Pierre Guyton-Fabulet, Marcelline Descourtis, etc., etc. ont formé une conjuration dont les moyens sont l'assassinat, la famine, la fabrication de faux assignats et de fausse monnaie, la dépravation de la morale et de l'esprit

public, le soulèvement des prisons; le but, la guerre civile, la dissolution de la représentation nationale, le rétablissement de la royauté?

Les jurés se retirèrent dans la chambre des délibérations. Ils se prononcèrent à l'unanimité pour l'affirmative en ce qui concernait tous les accusés, à l'exception des dénommés Navette et Bellier, que le président et, après lui, l'accusateur public avaient mis, en quelque sorte, hors de cause. Gamelin motiva son verdict en ces termes :

— La culpabilité des accusés est certaine; la loi, formelle.

Le président prononça la sentence en l'absence de ceux qu'elle concernait. Dans ces grandes journées, contrairement à ce qu'exigeait la loi, on ne rappelait pas les condamnés pour leur lire leur arrêt, sans doute parce qu'on craignait le désespoir d'un si grand nombre de personnes. Vaine crainte, tant la soumission des victimes était alors grande et générale! Le greffier descendit lire le verdict, qui fut entendu dans ce silence et cette tranquillité qui faisaient comparer les condamnés de prairial à des arbres mis en coupe.

La citoyenne Rochemaure se déclara enceinte. Un chirurgien, qui était en même temps juré, fut commis pour la visiter. On la porta évanouie dans son cachot.

— Ah! — soupira le Père Longuemare, — ces juges sont des hommes bien dignes de pitié : l'état de leur âme est vraiment déplorable. Ils brouillent tout et confondent un barnabite avec un franciscain.

L'exécution devait avoir lieu, le jour même, à la barrière du Trône, devenue « barrière du Trône renversé ». Les condamnés, la toilette faite, les cheveux coupés, la chemise échancrée, attendirent le bourreau, parqués comme un bétail dans la petite salle séparée du greffe par une cloison vitrée.

A l'arrivée de l'exécuteur et de ses valets, Brotteaux, qui lisait tranquillement son Lucrèce, mit le signet à la page commencée, ferma le livre, le fourra dans la poche de sa redingote et dit au barnabite :

— Mon révérend Père, ce dont j'enrage, c'est que je ne vous persuaderai pas. Nous allons dormir tous deux notre dernier sommeil, et je ne pourrai pas vous tirer par la manche et vous réveiller pour vous dire : « Vous voyez : vous n'avez

plus ni sentiment ni connaissance; vous êtes inanimé. Ce qui suit la vie est comme ce qui la précède. »

Il voulut sourire; mais une atroce douleur lui saisit le cœur et les entrailles et il fut près de défaillir.

Il reprit toutefois :

— Mon Père, je vous laisse voir ma faiblesse. J'aime la vie et ne la quitte point sans regret.

— Monsieur, — répondit le moine avec douceur, — prenez garde que vous êtes plus brave que moi et que pourtant la mort vous trouble davantage. Que veut dire cela, sinon que je vois la lumière que vous ne voyez pas encore?

— Ce pourrait être aussi, — dit Brotteaux, — que je regrette la vie parce que j'en ai mieux joui que vous, qui l'avez rendue aussi semblable que possible à la mort.

— Monsieur, — dit le Père Longuemare en pâlissant, — cette heure est grave. Que Dieu m'assiste! Il est certain que nous mourrons sans secours. Il faut que j'aie jadis reçu les sacrements avec tiédeur et d'un cœur ingrat, pour que le Ciel me les refuse aujourd'hui que j'en ai un si pressant besoin.

Les charrettes attendaient. On y entassa les condamnés, les mains liées. La femme Rochemaure, dont la grossesse n'avait pas été reconnue par le chirurgien, fut hissée dans un des tombereaux. Elle retrouva un peu de son énergie pour observer la foule des spectateurs, espérant contre toute espérance y rencontrer des sauveurs. Ses yeux imploraient. L'affluence était moindre qu'autrefois et les mouvements des esprits moins violents. Quelques femmes seulement criaient : « A mort! » ou raillaient ceux qui allaient mourir. Les hommes haussaient les épaules, détournaient la tête et se taisaient, soit par prudence, soit par respect des lois.

Il y eut un frisson dans la foule quand Athénaïs passa le guichet. Elle avait l'air d'un enfant.

Elle s'inclina devant le religieux :

— Monsieur le curé, — lui dit-elle, — donnez-moi l'absolution.

Le Père Longuemare murmura gravement les paroles sacramentelles, et dit :

— Ma fille! vous êtes tombée dans de grands désordres:

mais que ne puis-je présenter au Seigneur un cœur aussi simple que le vôtre !

Elle monta, légère, dans la charrette. Et là, le buste droit, sa tête d'enfant fièrement dressée, elle cria :

— Vive le roi !

Elle fit un petit signe à Brotteaux pour lui montrer qu'il y avait de la place à côté d'elle. Le vieux traitant aida le barnabite à monter et vint se placer entre le religieux et l'innocente fille.

— Monsieur, — lui dit le Père Longuemare, — je vous demande une grâce : ce Dieu auquel vous ne croyez pas encore, priez-le pour moi. Il n'est pas sûr que vous ne soyez pas plus près de lui que je ne le suis moi-même : un moment en peut décider. Pour que vous deveniez l'enfant privilégié du Seigneur, il ne faut qu'une seconde. Monsieur, priez pour moi.

Tandis que les roues tournaient en grinçant sur le pavé du long faubourg, le religieux récitait du cœur et des lèvres les prières des agonisants.

Brotteaux se remémorait les vers du poète philosophe : *Sic ubi non erimus...*

Tout lié qu'il était et secoué dans l'infâme charrette, il gardait une attitude tranquille et comme un souci de ses aises. A son côté, Athénaïs, fière de mourir comme la reine de France, jetait sur la foule un regard hautain, et le vieux traitant, contemplant en connaisseur la gorge blanche de la jeune femme, regrettait la lumière du jour.

XXV

Pendant que les charrettes roulaient, entourées de gendarmes, vers la place du Trône renversé, menant à la mort Brotteaux et ses complices, Évariste était assis, pensif, sur un banc du jardin des Tuileries. Il attendait Élodie. Le soleil, penchant à l'horizon, criblait de ses flèches enflammées les marronniers touffus. A la grille du jardin, la Renommée, sur son cheval ailé, embouchait sa trompette éternelle. Les porteurs de journaux criaient la grande victoire de Fleurus.

« Oui, — songeait Gamelin, — la victoire est à nous. Nous y avons mis le prix. »

Il voyait les spectres des mauvais généraux se traîner dans la poussière de cette place de la Révolution où ils avaient péri. Et il sourit fièrement, songeant que, sans les sévérités dont il avait eu sa part, les chevaux autrichiens mordraient aujourd'hui l'écorce de ces arbres.

Il s'écriait en lui-même :

« Terreur salutaire, ô sainte terreur! L'année passée, à pareille époque, nous avions pour défenseurs d'héroïques vaincus en guenilles; le sol de la patrie était envahi, les deux tiers des départements en révolte. Maintenant nos armées bien équipées, bien instruites, commandées par d'habiles généraux prennent l'offensive, prêtes à porter la liberté par le monde. La paix règne sur tout le territoire de la République... Terreur salutaire! ô sainte terreur! L'année passée, à pareille époque, la République était déchirée par les factions; l'hydre du fédéralisme menaçait de la dévorer. Maintenant l'unité jacobine étend sur l'empire sa force et sa sagesse... »

Cependant il était sombre. Un pli profond lui barrait le front, sa bouche était amère. Il songeait : « Nous disions : *Vaincre ou mourir*. Nous nous trompions, c'est *vaincre et mourir* qu'il fallait dire. »

Il regardait autour de lui. Les enfants faisaient des tas de sable. Les citoyennes brodaient ou cousaient sur leur chaise de bois, au pied des arbres. Les passants en habit et culotte, d'une élégance étrange, songeant à leurs affaires ou à leurs plaisirs, regagnaient leur demeure. Et Gamelin se sentait seul parmi eux : il n'était ni leur compatriote ni leur contemporain. Que s'était-il donc passé? Comment à l'enthousiasme des belles années avaient succédé l'indifférence, la fatigue et, peut-être, le dégoût? Visiblement, ces gens-là ne voulaient plus entendre parler du Tribunal révolutionnaire et se détournaient de la guillotine. Devenue trop importune sur la place de la Révolution, on l'avait renvoyée au bout du faubourg Antoine. Là même, au passage des charrettes, on murmurait. Quelques voix, dit-on, avaient crié : « Assez! ».

Assez, quand il y avait encore des traîtres, des conspirateurs! Assez, quand il fallait renouveler les comités, épurer la Con-

vention! Assez, quand des scélérats déshonoraient la représentation nationale! A quelle pitié criminelle cédait la France? Il fallait donc la sauver malgré elle et, quand elle criait grâce, se boucher les oreilles et frapper. Hélas! les destins l'avaient résolu : la patrie maudissait ses sauveurs.

« Qu'elle nous maudisse et qu'elle soit sauvée!

» C'est trop peu que d'immoler des victimes obscures, des aristocrates, des financiers, des publicistes, des poètes, un Lavoisier, un Roucher, un André Chénier. Il faut frapper ces scélérats tout-puissants qui, les mains pleines d'or et dégouttantes de sang, préparaient la ruine de la Montagne, les Foucher, les Tallien, les Rovère, les Carrier, les Bourdon. Il faut délivrer l'État de tous ses ennemis. Si Hébert avait triomphé, la Convention était renversée, la République roulait aux abîmes : si Desmoulins et Danton avaient triomphé, la Convention, sans vertu, livrait la République aux aristocrates, aux agioteurs et aux généraux. Si les Tallien, les Fouché, monstres gorgés de sang et de rapines, triomphent, la France se noie dans le crime et l'infamie... Tu dors, Robespierre, tandis que des criminels ivres de fureur et d'effroi méditent ta mort et les funérailles de la liberté. Couthon, Saint-Just, que tardez-vous à dénoncer les complots?

» Quoi! l'ancien État, le monstre royal assurait son empire en emprisonnant chaque année quatre cent mille hommes, en en pendant quinze mille, en en rouant trois mille, et la République hésiterait encore à sacrifier quelques centaines de têtes à sa sûreté et à sa puissance! Noyons-nous dans le sang et sauvons la patrie... »

Comme il songeait ainsi, Élodie accourut à lui pâle et défaite :

— Évariste, qu'as-tu à me dire? Pourquoi ne pas venir à l'*Amour Peintre*, dans la chambre bleue? Pourquoi m'as-tu fait venir ici?

— Pour te dire un éternel adieu.

Elle murmura qu'il était insensé, qu'elle ne pouvait comprendre...

Il l'arrêta d'un très petit geste de la main :

— Élodie, je ne puis plus accepter ton amour.

— Tais-toi, Évariste, tais-toi!

Elle le pria d'aller plus loin : là, on les observait, on les écoutait.

Il fit une vingtaine de pas et poursuivit, très calme :

— J'ai fait à ma patrie le sacrifice de ma vie et de mon honneur. Je mourrai infâme, et n'aurai à te léguer, malheureuse, qu'une mémoire exécrée... Nous aimer?... Est-ce que l'on peut m'aimer encore?... Est-ce que je puis aimer?

Elle lui dit qu'il était fou : qu'elle l'aimait, qu'elle l'aimerait toujours. Elle fut ardente, sincère : mais elle sentait aussi bien que lui, elle sentait mieux que lui qu'il avait raison. Et elle se débattait contre l'évidence.

Il reprit :

— Je ne me reproche rien. Ce que j'ai fait, je le ferais encore. Je me suis fait anathème pour la patrie. Je suis maudit. Je me suis mis hors l'humanité : je n'y rentrerai jamais. Non! la grande tâche n'est pas finie. Ah! la clémence, le pardon!... Les traîtres pardonnent-ils? Les conspirateurs sont-ils cléments? Les scélérats parricides croissent sans cesse en nombre : il en sort de dessous terre, il en accourt de toutes nos frontières : de jeunes hommes, qui eussent mieux péri dans nos armées, des vieillards, des enfants, des femmes, avec les masques de l'innocence, de la pureté, de la grâce. Et quand on les a immolés, on en trouve davantage... Tu vois bien qu'il faut que je renonce à l'amour, à toute joie, à toute douceur de la vie, à la vie elle-même.

Il se tut. Faite pour goûter de paisibles jouissances, Élodie depuis plus d'un jour s'effrayait de mêler, sous les baisers d'un amant tragique, aux impressions voluptueuses des images sanglantes : elle ne répondit rien. Évariste but comme un calice amer le silence de la jeune femme.

— Tu le vois bien, Élodie : nous sommes précipités : notre œuvre nous dévore. Nos jours, nos heures sont des années. J'aurai bientôt vécu un siècle. Vois ce front! Est-il d'un amant? Aimer!...

— Évariste, tu es à moi, je te garde : je ne te rends pas ta liberté.

Elle s'exprimait avec l'accent du sacrifice. Il le sentit ; elle le sentit elle-même.

— Élodie, pourras-tu attester, un jour, que je vécus fidèle à

mon devoir, que mon cœur fut droit et mon âme pure, que je n'eus d'autre passion que le bien public; que j'étais né sensible et tendre? Diras-tu : « Il fit son devoir?.... » Mais non! tu ne le diras pas. Et je ne te demande pas de le dire. Périsse ma mémoire! Ma gloire est dans mon cœur: la honte m'environne. Si tu m'aimas, garde sur mon nom un éternel silence.

Un enfant de huit ou neuf ans, qui jouait au cerceau, se jeta en ce moment dans les jambes de Gamelin.

Celui-ci l'éleva brusquement dans ses bras :

— Enfant! tu grandiras libre, heureux, et tu le devras à l'infâme Gamelin. Je suis atroce pour que tu sois heureux. Je suis cruel pour que tu sois bon; je suis impitoyable pour que demain tous les Français s'embrassent en versant des larmes de joie.

Il le pressa contre sa poitrine :

— Petit enfant, quand tu seras un homme, tu me devras ton bonheur, ton innocence; et, si jamais tu entends prononcer mon nom, tu l'exécreras.

Et il posa à terre l'enfant, qui s'alla jeter épouvanté dans les jupes de sa mère, accourue pour le délivrer.

Cette jeune mère, qui était jolie et d'une grâce aristocratique, dans sa robe de linon blanc, emmena son petit garçon avec un air de hauteur.

Gamelin tourna vers Élodie un regard farouche :

— J'ai embrassé cet enfant; peut-être ferai-je guillotiner sa mère.

Et il s'éloigna, à grands pas, sous les quinconces.

Élodie resta un moment immobile, l'œil fixe et considérant la terre. Puis, tout à coup, elle s'élança sur les pas de son amant, et, furieuse, échevelée, telle qu'une ménade, elle le saisit comme pour le déchirer et lui cria d'une voix étranglée de sang et de larmes :

— Eh bien! moi aussi, mon amant, envoie-moi à la guillotine; moi aussi, fais-moi trancher la tête!

Et, à l'idée du couteau sur sa nuque, toute sa chair se fondait d'horreur et de volupté.

XXVI

Tandis que le soleil de thermidor se couchait dans une pourpre sanglante, Évariste errait, sombre et soucieux, par les jardins Marbeuf, devenus propriété nationale et fréquentés des Parisiens oisifs. On y prenait de la limonade et des glaces : il y avait des chevaux de bois et des tirs pour les jeunes patriotes. Sous un arbre, un petit Savoyard en guenilles, coiffé d'un bonnet noir, faisait danser une marmotte au son aigre de sa vielle. Un homme, jeune encore, de taille petite et mince, en habit bleu, les cheveux poudrés, accompagné d'un grand chien, écoutait cette musique agreste et suivait des yeux les mouvements lourds de l'animal dansant. Il jeta une petite pièce d'argent à l'enfant, et reprit sa promenade, non sans appeler son chien qui, sentant le rat, montrait les dents à la marmotte hérissée.

— Brount! Brount!

Ce promeneur était pâle et mélancolique et son regard exprimait tout ensemble le courage et l'effroi.

Évariste reconnut Robespierre. Deux passants en chapeau rond et culotte de nankin, armés de gros bâtons, le reconnurent aussi, car ils murmurèrent sur son passage. mais assez bas pour n'être pas entendus de lui :

— Dictateur! traître! tyran!... Il est encore des Brutus... La Roche Tarpéienne est près du Capitole.

L'un de ces hommes. d'aspect farouche, avait un dragon sur l'œil et ressemblait à Tallien.

En entendant ces paroles, Évariste sourit amèrement :

« Étrange dictateur, — se dit-il, — que ce citoyen pauvre, seul, l'hôte du menuisier. Il ne paraît même plus au Comité de Salut public, las d'y être tenu en échec, avec Couthon et Saint-Just, par une majorité hostile. Tandis que son éloquence et le renom de ses vertus dominent la France, il n'est rien lui-même qu'un citoyen infortuné, en butte aux complots de ses ennemis, poursuivi par la calomnie, traité perfidement de roi, de pape, de Dieu des bonnes femmes, couvert de tous les ridicules, accusé de tous les crimes, menacé à tout moment des poignards antipatriotes.... »

Gamelin, par respect, ne s'approcha pas du promeneur solitaire; mais, contemplant la forme mince qui s'effaçait dans l'allée obscure, il lui adressa cette oraison mentale :

« J'ai vu ta tristesse, Maximilien; j'ai compris ta pensée. Ta mélancolie, ta fatigue et jusqu'à cette expression d'effroi empreinte dans tes regards, tout en toi dit : « Que la terreur s'achève et que la fraternité commence! Français, soyez unis, soyez vertueux, soyez bons. Aimez-vous les uns les autres.... » Eh bien! je servirai tes desseins; pour que tu puisses, dans ta sagesse et ta bonté, mettre fin aux discordes civiles, éteindre les haines fratricides, faire du bourreau un jardinier qui ne tranchera plus que les têtes des choux et des laitues, je préparerai avec mes collègues du Tribunal les voies de la clémence, en exterminant les conspirateurs et les traîtres. Nous redoublerons de vigilance et de sévérité. Aucun coupable ne nous échappera. Et quand la tête du dernier des ennemis de la République sera tombée sous le couteau, tu pourras être indulgent sans crime et faire régner l'innocence et la vertu sur la France, ô père de la patrie! »

XXVII

Tu dors, Robespierre! L'heure passe, le temps précieux coule....

Enfin, le 8 thermidor, à la Convention, l'Incorruptible se lève et va parler. Soleil du 31 mai, te lèves-tu une seconde fois? Gamelin attend, espère. Robespierre va donc arracher des bancs qu'ils déshonorent ces législateurs plus coupables que les fédéralistes, plus dangereux que Danton.... Non! pas encore. « Je ne puis, dit-il, me résoudre à déchirer entièrement le voile qui recouvre ce profond mystère d'iniquité. » Et la foudre éparpillée, sans frapper aucun des conjurés, les effraie tous. On en comptait soixante qui, depuis quinze jours n'osaient coucher dans leur lit. Marat nommait les traîtres, lui; il les montrait du doigt. L'accusateur hésite, et, dès lors, c'est lui l'accusé....

Le soir, aux Jacobins, on s'étouffe dans la salle, dans les couloirs, dans la cour.

Tous sont là, les amis bruyants et les ennemis muets. Robespierre leur lit ce discours que la Convention a entendu dans un silence affreux et que les Jacobins couvrent d'applaudissements émus.

— C'est mon testament de mort, — dit l'homme, — vous me verrez boire la ciguë avec calme.

— Je la boirai avec toi, — répond David.

— Tous, tous! — s'écrient les Jacobins, qui se séparent sans rien décider.

Évariste, pendant que se préparait la mort du juste, dormit du sommeil des disciples au jardin des Oliviers. Le lendemain, il se rendit au Tribunal, où deux sections siégeaient. Celle dont il faisait partie jugeait vingt et un complices de la conspiration de Lazare. Et, pendant ce temps, arrivaient les nouvelles : « La Convention, après une séance de six heures, a décrété d'accusation Maximilien Robespierre, Couthon, Saint-Just avec Augustin Robespierre et Lebas, qui ont demandé à partager le sort des accusés. Les cinq proscrits sont descendus à la barre. »

On apprend que le président de la section qui fonctionne dans la salle voisine, le citoyen Dumas, a été arrêté sur son siège, mais que l'audience continue. On entend battre la générale et sonner le tocsin.

Évariste, à son banc, reçoit de la Commune l'ordre de se rendre à l'Hôtel de Ville pour siéger au conseil général. Au son des cloches et des tambours, il rend son verdict avec ses collègues et court chez lui embrasser sa mère et prendre son écharpe. La place Dauphine est déserte. La section n'ose se prononcer ni pour ni contre la Convention. On rase les murs, on se coule dans les allées, on rentre chez soi. A l'appel du tocsin et de la générale répondent sur la place de Thionville les bruits des volets qui se rabattent et des serrures qui se ferment. Le citoyen Dupont aîné s'est caché dans sa boutique : le portier Remacle se barricade dans sa loge. La petite Joséphine retient craintivement Mouton dans ses bras. La citoyenne veuve Gamelin gémit de la cherté des vivres, cause de tout le mal. Au pied de l'escalier, Évariste rencontre Élodie essoufflée, ses mèches noires collées sur son cou moite.

— Je t'ai cherché au Tribunal. Tu venais de partir. Où vas-tu?

— A l'Hôtel de Ville.

— N'y va pas! Tu te perdrais : Hanriot est arrêté... les sections ne marcheront pas. La section des Piques, la section de Robespierre, reste tranquille. Je le sais : mon père en fait partie. Si tu vas à l'Hôtel de Ville, tu te perds inutilement.

— Tu veux que je sois lâche?

— Il est courageux, au contraire, d'être fidèle à la Convention et d'obéir à la loi.

— La loi est morte quand les scélérats triomphent.

— Évariste, écoute ton Élodie; écoute ta sœur; viens t'asseoir près d'elle, pour qu'elle apaise ton âme irritée.

Il la regarda : jamais elle ne lui avait paru si désirable; jamais cette voix n'avait sonné à ses oreilles si voluptueuse et si persuasive.

— Deux pas, deux pas seulement!

Elle l'entraîna vers le terre-plein qui portait le piédestal de la statue renversée. Des bancs en faisaient le tour, garnis de promeneurs et de promeneuses. Une marchande de frivolités offrait ses dentelles; le marchand de tisane, portant sur son dos sa fontaine, agitait sa sonnette; des fillettes jouaient aux grâces. Sur la berge, des pêcheurs se tenaient immobiles, leur ligne à la main. Le temps était orageux, le ciel voilé. Gamelin, penché sur le parapet, plongeait ses regards sur l'île pointue comme une proue, écoutait gémir au vent la cime des arbres, et sentait entrer dans son âme un désir infini de paix et de solitude.

Et, comme un écho délicieux de sa pensée, la voix d'Élodie soupira :

— Te souviens-tu, quand, à la vue des champs, tu désirais être juge de paix dans un petit village? Ce serait le bonheur.

Mais, à travers le bruissement des arbres et la voix de la femme, il entendait le tocsin, la générale, le fracas lointain des chevaux et des canons sur le pavé. A deux pas de lui, un jeune homme, qui causait avec une citoyenne élégante, dit :

— Connaissez-vous la nouvelle?... L'Opéra est installé rue de la Loi...

Cependant on savait : on chuchotait le nom de Robespierre, mais en tremblant, — car on le craignait encore. Et les femmes, au bruit murmuré de sa chute, dissimulaient un sourire.

Évariste Gamelin saisit la main d'Élodie et aussitôt la rejeta brusquement :

— Adieu! Je t'ai associée à mes destins affreux, j'ai flétri à jamais ta vie. Adieu. Puisses-tu m'oublier!

— Surtout. — lui dit-elle, — ne rentre pas chez toi cette nuit : viens à l'*Amour Peintre*. Ne sonne pas; jette une pierre contre mes volets. J'irai t'ouvrir moi-même la porte, je te cacherai dans le grenier.

— Tu me reverras triomphant, ou tu ne me reverras plus. Adieu!

En approchant de l'Hôtel de Ville, il entendit monter vers le ciel lourd la rumeur des grands jours. Sur la place de Grève. un tumulte d'armes, un flamboiement d'écharpes et d'uniformes, les canons d'Hanriot en batterie. Il gravit l'escalier d'honneur et, en entrant dans la salle du conseil, signe la feuille de présence. Le conseil général de la Commune, à l'unanimité des 491 membres présents, se déclare pour les proscrits.

Le maire se fait apporter la table des Droits de l'homme, lit l'article où il est dit : « Quand le gouvernement viole les droits du peuple, l'insurrection est pour le peuple le plus saint et le plus indispensable des devoirs », et le premier magistrat de Paris déclare qu'au coup d'État de la Convention la Commune oppose l'insurrection populaire.

Les membres du conseil général font serment de mourir à leur poste. Deux officiers municipaux sont chargés de se rendre sur la place de Grève et d'inviter le peuple à se joindre à ses magistrats afin de sauver la patrie et la liberté.

On se cherche, on échange des nouvelles, on donne des avis. Parmi ces magistrats, peu d'artisans. La Commune réunie là est telle que l'a faite l'épuration jacobine : des juges et des jurés du Tribunal révolutionnaire, des artistes comme Beauvallet et Gamelin, des rentiers et des professeurs, des bourgeois cossus, de gros commerçants, des têtes poudrées, des ventres à breloques; peu de sabots, de pantalons, de carmagnoles, de bonnets rouges. Ces bourgeois sont nombreux, résolus. Mais. quand on y songe, c'est à peu près tout ce que Paris compte de vrais républicains. Debout dans la maison de ville, comme sur le rocher de la liberté, un océan d'indifférence les envi-

ronne. Pourtant des nouvelles favorables arrivent. Toutes les prisons où les proscrits ont été enfermés ouvrent leurs portes et rendent leur proie. Augustin Robespierre, venu de la Force, entre le premier à l'Hôtel de Ville et est acclamé. On apprend, à huit heures, que Maximilien, après avoir longtemps résisté, se rend à la Commune. On l'attend, il va venir, il vient : une acclamation formidable ébranle les voûtes du vieux palais municipal. Il entre, porté par vingt bras. Ce petit homme mince, propret, en habit bleu et culotte jaune, c'est lui. Il siège, il parle.

A son arrivée, le conseil ordonne que la façade de la maison Commune sera sur-le-champ illuminée. En lui la République réside. Il parle, il parle d'une voix grêle, avec élégance. Il parle purement, abondamment. Ceux qui sont là, qui ont joué leur vie sur sa tête, s'aperçoivent, épouvantés, que c'est un homme de parole, un homme, de comités, de tribune, incapable d'une résolution prompte et d'un acte révolutionnaire.

On l'entraîne dans la salle des délibérations. Maintenant ils sont là tous, ces illustres proscrits : Lebas, Saint-Just, Couthon. Robespierre parle. Il est minuit et demie : il parle encore. Cependant Gamelin, dans la salle du conseil, le front collé à une fenêtre, regarde d'un œil anxieux; il voit fumer les lampions dans la nuit épaisse et noire. Les canons d'Hanriot sont en batterie devant la maison de ville. Sur la place toute noire, s'agite une foule indistincte, incertaine, inquiète. A minuit et demie, des torches débouchent au coin de la rue de la Vannerie, entourant un délégué de la Convention qui, revêtu de ses insignes, déploie un papier et lit, dans une rouge lueur, le décret de la Convention, la mise hors la loi des membres de la Commune insurgée, des membres du conseil général qui l'assistent et des citoyens qui répondraient à son appel.

La mise hors la loi, la mort sans jugement! la seule idée en fait pâlir les plus déterminés. Gamelin sent son front se glacer. Il regarde la foule quitter à grands pas la place de Grève.

Et, quand il tourne la tête, ses yeux voient que la salle, où les conseillers s'étouffaient tout à l'heure, est presque vide.

Mais ils ont fui en vain : ils avaient signé.

Il est deux heures. L'Incorruptible délibère dans la salle voisine avec la Commune et les représentants proscrits.

Gamelin plonge ses regards désespérés sur la place noire. Il voit, à la clarté des lanternes, les chandelles de bois s'entrechoquer sur l'auvent de l'épicier, avec un bruit de quilles; les réverbères se balancent et vacillent : un grand vent s'est élevé. Et, un instant après, une pluie d'orage tombe : la place se vide entièrement : ceux que n'avait pas chassés le terrible décret, quelques gouttes d'eau les dispersent. Les canons d'Hanriot sont abandonnés. Et quand on voit à la lueur des éclairs déboucher en même temps par la rue Antoine et par le quai les troupes de la Convention, les abords de la maison commune sont déserts.

Enfin Maximilien s'est décidé à faire appel du décret de la convention à la section des Piques.

Le conseil général se fait apporter des sabres, des pistolets, des piques... Mais un fracas d'armes, de pas et de vitres brisées emplit la maison. Les troupes de la Convention passent comme une avalanche à travers la salle des délibérations et s'engouffrent dans la salle du conseil. Un coup de feu retentit : Gamelin voit Robespierre tomber la mâchoire fracassée. Lui-même, il saisit son couteau, le couteau de six sous qu'Élodie lui avait acheté à la foire Saint-Germain, le couteau qui avait coupé du pain pour une mère indigente : il l'ouvre, veut l'enfoncer dans son cœur : la lame rencontre une côte et se replie sur la virole qui a cédé et il s'entame deux doigts. Gamelin tombe ensanglanté. Il est sans mouvement, mais il souffre d'un froid cruel, et, dans le tumulte d'une lutte effroyable, foulé aux pieds, il entend distinctement la voix du cavalier Henry qui s'écrie :

— Le tyran n'est plus; ses satellites sont brisés. La Révolution va reprendre son cours majestueux et terrible.

Gamelin s'évanouit...

A sept heures du matin, un chirurgien envoyé par la Convention le pansa. La Convention était pleine de sollicitude pour les complices de Robespierre : elle ne voulait pas qu'aucun d'eux échappât à la guillotine. Gamelin fut porté sur une civière à la Conciergerie.

XXVIII

Le 10, tandis que, sur le grabat d'un cachot, Évariste, après un sommeil de fièvre, se réveillait en sursaut dans une indicible horreur, Paris souriait au soleil en sa grâce et son immensité; l'espérance renaissait au cœur des prisonniers; les marchands ouvraient allégrement leur boutique, les bourgeois se sentaient plus riches, les jeunes hommes plus heureux, les femmes plus belles, par la chute de Robespierre. Seuls une poignée de jacobins, quelques prêtres constitutionnels et quelques vieilles femmes tremblaient de voir l'empire passer aux méchants et aux corrompus. Une délégation du Tribunal révolutionnaire, composée de l'accusateur public et de deux juges, se rendait à la Convention, pour la féliciter d'avoir arrêté les complots. L'assemblée décidait que l'échafaud serait dressé de nouveau sur la place de la Révolution. On voulait que les riches, les élégants, les jolies femmes pussent voir sans se déranger le supplice de Robespierre, qui aurait lieu le jour même. Le dictateur et ses complices étaient hors la loi : il suffisait que leur identité fût constatée par deux officiers municipaux pour que le Tribunal les livràt immédiatement à l'exécuteur. Mais une difficulté surgissait : les constatations ne pouvaient être faites dans les formes, la Commune étant tout entière hors la loi. L'assemblée autorisa le Tribunal à faire constater l'identité par des témoins ordinaires.

Les triumvirs furent traînés à la mort, avec leurs principaux complices, au milieu des cris de joie et de fureur, des imprécations, des rires, des danses...

Le lendemain, Évariste, qui avait repris quelque force et pouvait presque se tenir sur ses jambes, fut tiré de son cachot, amené au Tribunal et placé sur l'estrade qu'il avait tant de fois vue chargée d'accusés, où s'étaient assises tour à tour tant de victimes illustres ou obscures. Elle gémissait maintenant sous le poids de soixante-dix individus, la plupart membres de la Commune, plusieurs jurés comme Gamelin, mis comme lui hors la loi. Il revit son banc, le dossier sur lequel il avait coutume de s'appuyer, la place d'où il avait terrorisé des

malheureux, la place où il lui avait fallu subir le regard de Jacques Maubel, de Fortuné Chassagne, de Maurice Brotteaux, les yeux suppliants de la citoyenne Rochemaure qui l'avait fait nommer juré et qu'il en avait récompensée par un verdict de mort. Il revit, au-dessus de l'estrade où les juges siégeaient sur trois fauteuils d'acajou, garnis de velours d'utrecht rouge, les bustes de Chalier et de Marat et ce buste de Brutus qu'il avait un jour attesté. Rien n'était changé, ni les haches, les faisceaux, les bonnets rouges du papier de tenture, ni les outrages jetés par les tricoteuses des tribunes à ceux qui allaient mourir, ni l'âme de Fouquier-Tinville, têtu, laborieux, remuant avec zèle ses papiers homicides et envoyant, magistrat accompli, ses amis de la veille à la mort.

Les citoyens Remacle, portier tailleur, et Dupont aîné, menuisier, place de Thionville, membre du Comité de surveillance de la section du Pont-Neuf, reconnurent Gamelin (Évariste), artiste peintre, ex-juré au Tribunal révolutionnaire, ex-membre du conseil général de la Commune. Ils témoignaient pour un assignat de cent sols, aux frais de la section. Mais, parce qu'ils avaient eu des rapports de voisinage et d'amitié avec le proscrit, ils éprouvaient de la gêne à rencontrer son regard. Au reste, il faisait chaud : ils avaient soif et étaient pressés d'aller boire un verre de vin.

Gamelin fit effort pour monter dans la charrette : il avait perdu beaucoup de sang et sa blessure le faisait cruellement souffrir. Le cocher fouetta sa haridelle et le cortège se mit lentement en marche au milieu des huées.

Des femmes qui reconnaissaient Gamelin lui criaient :

— Va donc! buveur de sang! Assassin à dix-huit francs par jour!... Il ne rit plus : voyez comme il est pâle, le lâche!

C'était les mêmes femmes qui insultaient naguère les conspirateurs et les aristocrates, les modérés et les indulgents envoyés par Gamelin et ses collègues à la guillotine.

La charrette tourna sur le quai des Morfondus, gagna lentement le Pont Neuf et la rue de la Monnaie : on allait à la place de la Révolution, à l'échafaud de Robespierre. Le cheval boitait; à tout moment, le cocher lui effleurait du fouet les oreilles. La foule des spectateurs, joyeuse, animée, retardait la marche de l'escorte. Le public félicitait les gendarmes,

qui retenaient leurs chevaux. Au coin de la rue Honoré, les insultes redoublèrent. Des jeunes gens, attablés à l'entresol, dans les salons des traiteurs à la mode, se mirent aux fenêtres et crièrent :

— Cannibales, anthropophages, buveurs de sang!

La charrette ayant butté dans un tas d'ordures qu'on n'avait pas enlevées en ces deux jours de troubles, la jeunesse dorée éclata de joie :

— Le char embourbé!... Dans la gadoue, les jacobins!

Gamelin songeait, et il crut comprendre.

« Je meurs justement, — pensa-t-il. — Il est juste que nous recevions ces outrages jetés à la République, et dont nous aurions dû la défendre. Nous avons été faibles; nous nous sommes rendus coupables d'indulgence. Nous avons trahi la République. Nous avons mérité notre sort. Robespierre lui-même, le pur, le saint, a péché par douceur, par indulgence: ses fautes sont effacées par son martyre. A son exemple, j'ai trahi la République; elle périt : il est juste que je meure avec elle. J'ai épargné le sang : que mon sang coule! Que je périsse! Je l'ai mérité... »

Tandis qu'il songeait ainsi, il aperçut l'enseigne de l'*Amour Peintre*, et des torrents d'amertume et de douceur roulèrent en tumulte dans son cœur.

Le magasin était fermé, les jalousies des trois fenêtres de l'entresol entièrement rabattues. Quand la charrette passa devant la fenêtre de gauche, la plus proche des Messageries, une main de femme, qui portait à l'annulaire une bague d'argent, écarta le bord de la jalousie et lança vers Gamelin un œillet rouge que ses mains liées ne purent saisir, mais qu'il adora comme le symbole et l'image de ces lèvres rouges et parfumées dont s'était rafraîchie sa bouche. Ses yeux se gonflèrent de larmes et ce fut tout pénétré du charme de cet adieu qu'il vit se lever sur la place de la Révolution le couteau ensanglanté.

XXIX

La Seine charriait les glaces de nivôse. Les bassins des Tuileries, les ruisseaux, les fontaines étaient gelés. Le vent du

nord soulevait dans les rues des ondes de frimas. Les chevaux expiraient par les naseaux une vapeur blanche; les citadins regardaient en passant le thermomètre à la porte des opticiens. Un commis essuyait la buée sur les vitres de l'*Amour Peintre* et les curieux jetaient un regard sur les estampes à la mode : Robespierre pressant au-dessus d'une coupe un cœur comme un citron, pour en boire le sang, et de grandes pièces allégoriques telles que la *Tigrocratie de Robespierre* : — ce n'était qu'hydres, serpents, monstres affreux déchaînés sur la France par le tyran. — Et l'on voyait encore : l'*Horrible Conspiration de Robespierre*, l'*Arrestation de Robespierre*, la *Mort de Robespierre*...

Ce jour-là, après le dîner de midi, Philippe Desmahis entra, son carton sous le bras, à l'*Amour Peintre* et apporta au citoyen Jean Blaise une planche qu'il venait de graver au pointillé, le *Suicide de Robespierre*. Le burin picaresque du graveur avait fait Robespierre aussi hideux que possible. Le peuple français n'était pas encore saoul de tous ces monuments qui consacraient l'opprobre et l'horreur de cet homme chargé de tous les crimes de la Révolution. Pourtant le marchand d'estampes, qui connaissait le public, avertit Desmahis qu'il lui donnerait désormais à graver des sujets militaires.

— Il va nous falloir des victoires et conquêtes, des sabres, des panaches, des généraux. Nous sommes partis pour la gloire. Je sens cela en moi ; mon cœur bat au récit des exploits de nos vaillantes armées. Et quand j'éprouve un sentiment, il est rare que tout le monde ne l'éprouve pas en même temps. Ce qu'il nous faut, ce sont des guerriers et des femmes, Mars et Vénus.

— Citoyen Blaise, j'ai encore chez moi deux ou trois dessins de Gamelin, que vous m'avez donnés à graver. Est-ce pressé?

— Nullement.

— A propos de Gamelin : hier, en passant sur le boulevard du Temple, j'ai vu chez un brocanteur, qui a son échoppe vis-à-vis la maison de Beaumarchais, toutes les toiles de ce malheureux. Il y avait là son *Oreste et Électre*. La tête de l'Oreste, qui ressemble à Gamelin, est vraiment belle, je vous assure... la tête et le bras sont superbes... Le brocanteur m'a dit qu'il

n'était pas embarrassé de vendre ces toiles à des artistes qui peindront dessus... Ce pauvre Gamelin! il aurait eu peut-être du talent, s'il n'avait pas fait de politique.

— Il avait l'âme d'un criminel! répliqua le citoyen Blaise. Je l'ai démasqué, à cette place même, alors que ses instincts sanguinaires étaient encore contenus. Il ne me l'a jamais pardonné... Ah! c'était une belle canaille.

— Le pauvre garçon! il était sincère. Ce sont les fanatiques qui l'ont perdu.

— Vous ne le défendez pas, je pense, Desmahis!... Il n'est pas défendable.

— Non, citoyen Blaise, il n'est pas défendable.

Et le citoyen Blaise, tapant sur l'épaule du beau Desmahis :

— Les temps sont changés. On peut vous appeler « Barbaroux », maintenant que la Convention rappelle les proscrits... J'y songe : Desmahis, gravez-moi donc un portrait de Charlotte Corday.

Une femme grande et belle, brune, enveloppée de fourrures, entra dans le magasin et fit au citoyen Blaise un petit salut intime et discret. C'était Julie Gamelin; mais elle ne portait plus ce nom déshonoré : elle se faisait appeler « la citoyenne veuve Chassagne » et était habillée, sous son manteau, d'une tunique rouge, en l'honneur des chemises rouges de la Terreur.

Julie avait d'abord senti de l'éloignement pour l'amante d'Évariste : tout ce qui avait touché à son frère lui était odieux. Mais la citoyenne Blaise, après la mort d'Évariste, avait recueilli la malheureuse mère dans les combles de la maison de l'*Amour Peintre*. Julie s'y était aussi réfugiée d'abord; puis elle avait retrouvé une place dans la parfumerie de la rue des Lombards. Ses cheveux courts, « à la victime », son air aristocratique, son deuil lui attiraient les sympathies de la jeunesse dorée. Jean Blaise, que Rose Thévenin avait à demi quitté, lui offrit des hommages qu'elle accepta. Cependant Julie aimait à porter, comme aux jours tragiques, des vêtements d'homme : elle s'était fait faire un bel habit de muscadin et allait souvent, un énorme bâton à la main, souper dans quelque cabaret de Sèvres ou de Meudon avec la Thévenin... Inconsolable de la mort du jeune ci-devant dont elle portait le nom, cette mâle Julie ne

trouvait de réconfort à sa tristesse que dans sa fureur, et, quand elle rencontrait des jacobins, elle ameutait contre eux les passants en poussant des cris de mort. Il lui restait peu de temps à donner à sa mère qui seule dans sa chambre disait toute la journée son chapelet, trop accablée de la fin tragique de son fils pour en sentir de la douleur. Rose était devenue la compagne assidue d'Élodie, qui décidément s'accordait avec ses belles-mères.

— Où est Élodie? — demanda la citoyenne Chassagne.

Jean Blaise fit signe qu'il ne le savait pas. Il ne le savait jamais : il en faisait une ligne de conduite.

Julie venait la prendre pour aller voir avec elle la Thévenin, à Monceaux, où la comédienne habitait une petite maison avec un jardin anglais.

A la Conciergerie, la Thévenin avait fait connaissance avec un gros fournisseur des armées, le citoyen Montfort. Sortie la première à la sollicitation de Jean Blaise, elle obtint l'élargissement du citoyen Montfort, qui, sitôt libre, fournit des vivres aux troupes et spécula sur les terrains du quartier de la Pépinière. Ledoux, Olivier et Wailly y construisaient de jolies maisons, et le terrain y avait en trois mois, triplé de valeur. Montfort était, depuis la prison du Luxembourg, l'amant de la Thévenin : il lui donna un petit hôtel situé près de Tivoli et de la rue du Rocher, qui valait fort cher et ne lui coûtait rien, la vente des lots voisins l'ayant déjà trois fois remboursé.

Jean Blaise était galant homme; il pensait qu'il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher : il abandonna la Thévenin à Montfort sans se brouiller avec elle. Élodie, peu de temps après l'arrivée de Julie, descendit toute parée au magasin. Sous son manteau, malgré la rigueur de la saison, elle était nue dans sa robe blanche; son visage avait pâli, sa taille s'était amincie, ses regards coulaient alanguis et toute sa personne respirait la volupté.

Les deux femmes allèrent chez la Thévenin qui les attendait. Desmahis les accompagna : l'actrice le consultait pour la décoration de son hôtel et il aimait Élodie qui était à ce moment plus qu'à demi résolue à ne pas le laisser souffrir davantage. Quand les deux femmes passèrent près de Mon-

ceaux, où étaient enfouis sous un lit de chaux les suppliciés de la place de la Révolution :

— C'est bon pendant les froids, — dit Julie ; — mais, au printemps, les exhalaisons de cette terre empoisonneront la moitié de la ville...

La Thévenin reçut ses deux amies dans un salon antique dont les canapés et les fauteuils étaient dessinés par David. Des bas-reliefs romains, copiés en camaïeu, régnaient sur les murs, au-dessus de statues, de bustes et des candélabres peints en bronze. Elle portait une perruque bouclée, d'un blond de paille. Les perruques, à cette époque faisaient fureur : on en mettait six ou douze ou dix-huit dans les corbeilles de mariage. Une robe « à la cyprienne » enfermait son corps comme une gaine.

S'étant jeté un manteau sur les épaules, elle mena ses amies et le graveur dans le jardin que Ledoux lui dessinait et qui n'était encore qu'un chaos d'arbres nus et de plâtras. Elle y montrait toutefois la grotte de Fingal, une chapelle gothique avec une cloche, un temple, un torrent.

— Là, — dit-elle, en désignant un bouquet de sapins, — je voudrais élever un cénotaphe à la mémoire de cet infortuné Brotteaux des Ilettes. Je ne lui étais pas indifférente. Il était aimable. Les monstres l'ont égorgé : je l'ai pleuré. Desmahis, vous me dessinerez une urne sur une colonne.

Et elle ajouta presque aussitôt :

— C'est désolant... je voulais donner un bal cette semaine ; mais tous les joueurs de violon sont retenus trois semaines à l'avance...

Après le dîner, la voiture de la Thévenin conduisit les trois amies et Desmahis au Théâtre Feydeau. Tout ce que Paris avait d'élégant y était réuni. Les femmes, coiffées « à l'antique » ou « à la victime », en robes très ouvertes, pourpres ou blanches et pailletées d'or. Les hommes portaient des collets noirs très hauts et leur menton disparaissait dans de vastes cravates blanches.

L'affiche annonçait *Phèdre* et *le Chien du jardinier*. Toute la salle réclama l'hymne cher aux muscadins et à la jeunesse dorée, *le Réveil du peuple*.

Le rideau se leva et un petit homme, gros et court, parut

sur la scène : c'était le célèbre Lays. Il chanta de sa belle voix de ténor :

Peuple français, peuple de frères!...

Des applaudissements si formidables éclatèrent que les cristaux du lustre en tintaient. Puis on entendit quelques murmures, et la voix d'un citoyen en chapeau rond répondit, du parterre, par l'*hymne des Marseillais* :

Allons, enfants de la patrie!...

Cette voix fut étouffée sous les huées : des cris retentirent :

— A bas les terroristes! Mort aux Jacobins!

Et Lays, rappelé, chanta une seconde fois l'hymne des thermidoriens :

Peuple français, peuple de frères!...

Dans toutes les salles de spectacle on voyait le buste de Marat élevé sur une colonne ou porté sur un socle ; au Théâtre Feydeau, ce buste se dressait sur un piédouche, du côté « jardin », contre le cadre de maçonnerie qui fermait la scène.

Tandis que l'orchestre jouait l'ouverture de *Phèdre et Hippolyte*, un jeune muscadin, désignant le buste du bout de son gourdin, s'écria :

— A bas Marat!

Toute la salle répéta :

— A bas Marat! à bas Marat!

Et des voix éloquentes dominèrent le tumulte :

— C'est une honte que ce buste soit encore debout!

— L'infâme Marat règne partout, pour notre déshonneur! Le nombre de ses bustes égale celui des têtes qu'il voulait couper.

— Crapaud venimeux!

— Tigre!

— Noir serpent!

Soudain un spectateur élégant monte sur le rebord de sa loge, pousse le buste, le renverse. Et la tête de plâtre tombe en éclats sur les musiciens, aux applaudissements de la salle, qui, soulevée, entonne debout *le Réveil du peuple* :

Peuple français, peuple de frères!...

Parmi les chanteurs les plus enthousiastes, Élodie reconnut

le joli cavalier, le petit clerc de procureur, Henry, son premier amour...

Après la représentation, le beau Desmahis appela un cabriolet, et reconduisit la citoyenne Blaise à l'*Amour Peintre*.

Dans la voiture, l'artiste prit la main d'Élodie entre ses mains :

— Vous le croyez, Élodie, que je vous aime?

— Je le crois, parce que vous aimez toutes les femmes.

— Je les aime en vous.

Elle sourit :

— J'assumerais une grande charge, malgré les perruques noires, blondes, rousses qui font fureur, si je me destinais à être pour vous toutes les sortes de femmes.

— Élodie, je vous jure...

— Quoi! des serments, citoyen Desmahis?... Ou vous avez beaucoup de candeur, ou vous m'en supposez trop.

Desmahis ne trouvait rien à répondre, et elle se félicita comme d'un triomphe de lui avoir ôté tout son esprit.

Au coin de la rue de la Loi, ils entendirent des chants et des cris et virent des ombres s'agiter autour d'un brasier. C'était une troupe d'élégants, qui, au sortir du Théâtre-Français brûlaient un mannequin représentant Marat.

Rue Honoré, le cocher heurta de son bicorne une effigie burlesque de Marat, pendue à la lanterne.

Le cocher, mis en joie par cette rencontre, se tourna vers les bourgeois et leur conta comment, la veille, le tripier de la rue Montorgueil avait barbouillé de sang la tête de Marat en disant : « C'est ce qu'il aimait », comment des petits garçons de dix ans avaient jeté le buste à l'égoût, et avec quel à-propos les citoyens s'étaient écriés : « Voilà son Panthéon! »

Cependant l'on entendait chanter chez tous les traiteurs et tous les limonadiers :

Peuple français, peuple de frères!...

— Adieu, — dit Élodie, arrivée à l'*Amour Peintre*, en sautant du cabriolet.

Mais Desmahis la supplia tendrement, et fut si pressant avec tant de douceur qu'elle n'eut pas le courage de le laisser à la porte.

— Il est tard, — fit-elle; — vous ne resterez qu'un instant.

Dans la chambre bleue, elle ôta son manteau et parut dans sa robe à l'antique, dans cette robe blanche pleine et tiède de ses formes.

— Vous avez peut-être froid, — dit-elle. — Je vais allumer le feu : il est tout préparé.

Elle battit le briquet et mit dans le foyer une allumette enflammée.

Philippe la prit dans ses bras avec cette délicatesse qui révèle la force, et elle en ressentit une douceur étrange. Et, comme déjà elle pliait sous les baisers, elle se dégagea :

— Laissez-moi.

Elle se décoiffa lentement devant la glace de la cheminée; puis elle regarda. avec une expression de mélancolie, la bague qu'elle portait à l'annulaire de sa main gauche, une petite bague d'argent où la figure de Marat était toute bosselée et effacée. Elle la regarda jusqu'à ce que les larmes eussent brouillé sa vue, l'ôta doucement et la jeta dans les flammes.

Alors, brillante de larmes et de sourires, belle de tendresse et d'amour, elle se jeta dans les bras de Philippe.

La nuit était avancée déjà quand la citoyenne Blaise ouvrit à son amant la porte de l'appartement et lui dit tout bas dans l'ombre :

— Adieu, mon amour... C'est l'heure où mon père peut rentrer : si tu entends du bruit dans l'escalier, monte vite à l'étage supérieur et ne descends que quand il n'y aura plus de danger qu'on te voie. Pour te faire ouvrir la porte de la rue, frappe trois coups à la fenêtre de la concierge. Adieu, ma vie! adieu, mon âme!

Les derniers tisons brillaient dans l'âtre. Élodie laissa tomber sur l'oreiller sa tête heureuse et lasse.

ANATOLE FRANCE

LES

MIGRATIONS DE L'OR EN 1910

Que parlons-nous des migrations de l'or en 1910? Est-ce donc qu'il s'est passé en 1910 quelque événement extraordinaire en relation avec les migrations de l'or? Et d'abord qu'est-ce que cette expression mystérieuse et alambiquée : « Les migrations de l'or? »

Il ne s'est rien passé d'extraordinaire en 1910 et, par « migrations de l'or », nous entendons tout simplement les mouvements d'or monnayé ou non qui se font d'un pays à l'autre. Pourquoi alors ne pas avoir dit : « Les mouvements de l'or en 1910 »? Les expressions les plus simples sont toujours les meilleures. C'est que l'or est quelque chose de plus que de la matière. A la fois symbole de richesse, c'est-à-dire de vie, et moyen, pour un pays, d'augmenter sa richesse, — car il sert de base à la pyramide renversée du crédit [1], — allégorie la plus vivante de toutes, l'or est tel que ses mouvements, d'un pays à un autre, d'un continent à un autre, d'une civilisation à une autre, éveillent l'idée de migrations de vie humaine. Ainsi l'expression : « les migrations de l'or » est-elle d'une vérité plus profonde, plus intime que celle « les mouvements de l'or » qui s'offre d'abord à l'esprit.

Mais encore, puisqu'il ne s'est rien passé d'extraordinaire en 1910, de quel droit venir parler des migrations de l'or en

1. Voir *The Depreciation of Securities in Relation to Gold, by E. H. Holden. London, Blades, East and Blades*, 1907.

1910 plutôt que des mêmes migrations en 1911 ou en 1909, ou en toute autre année. Il y a d'abord une bonne raison pour ne pas parler des migrations de l'or en 1911 : ces migrations ne nous seront, à peu près complètement connues que vers les derniers mois de 1912. Pareillement, les migrations de l'or en 1910 ne nous sont à peu près complètement connues que depuis un temps assez court. Nous les donnons donc comme l'exemple le plus à portée d'une méthode d'investigation à laquelle nous songeons depuis longtemps.

Nous croyons logique d'étudier chaque année les « migrations de l'or » puisque aussi bien l'or est la base des valeurs, et qu'un même chiffre de production d'or, mondiale et annuelle, doit s'interpréter très différemment, au point de vue de l'effet sur le prix des choses en général, suivant la quantité d'or qui, la même année, a été absorbée par les arts et ainsi soustraite aux usages monétaires, — suivant la quantité qui a été distraite par le besoin de thésaurisation et ainsi réduite à un usage monétaire tendant vers zéro, — suivant la quantité qui s'est répandue dans la circulation proprement dite, sous forme de monnaie, répondant ainsi à un usage monétaire « simple » tel que chaque pièce de 20 francs fait, ni plus ni moins, le travail d'une pièce de 20 francs, — suivant la quantité qui s'est concentrée dans les banques, banques d'émission ou banques de dépôts, répondant ainsi à un usage monétaire « multiple » tel que chaque pièce de 20 francs fait le travail de 1 pièce 1/2, 2 et jusqu'à 10 pièces de 20 francs, car les billets de banque et les chèques tirés contre dépôts à vue font office de pièces de 20 francs et leur montant s'ajuste à celui de l'or en caisse au gré de proportions variables [1].

Ces proportions varient avec les temps et les lieux. Prenant deux cas extrêmes, il suffit de savoir que 100 millions d'or ont été aux États-Unis pour se douter que ces 100 millions d'or feront le travail monétaire de plusieurs centaines de millions : il suffit de savoir que 100 millions d'or ont été aux Indes pour se douter que ces 100 millions d'or feront le travail monétaire de 100 millions, tout juste, à peine, ou beaucoup moins. Supposons un instant que les 500 millions de francs d'or absorbés

1. Voir encore *The Depreciation of Securities in Relation to Gold, by E. H. Holden*, déjà cité.

par les Indes en 1910, comme nous le verrons plus loin, l'aient été par les États-Unis, sans préjudice de ce que ceux-ci ont absorbé d'or en fait, tous les marchés eussent été en ébullition, le prix des choses en général eût monté ou monté davantage, le prix de certaines choses follement.

La connaissance, année par année, des « migrations de l'or » éclaire bien d'autres côtés de l'histoire monétaire du monde, que dis-je! de l'histoire du monde. Exemple : en 1910 les pays principalement agricoles ont absorbé beaucoup plus d'or que n'en ont absorbé les pays principalement industriels. Ne serait-ce pas un indice que l'humanité produisait des objets industriels en excès ou, ce qui revient au même, des denrées agricoles en insuffisance?

Il est donc bien des fois fondé notre désir de voir des hommes de l'art étudier tous les ans pour eux-mêmes, ou dans des revues spéciales les « migrations de l'or ». L'expression de ce désir c'est, en vérité, ce que nous nous proposons surtout en présentant au lecteur le tableau ci-joint des « migrations de l'or » en 1910, bien imparfait, bien incomplet encore.

L'objection principale que j'entends s'élever contre l'étude des « migrations de l'or » est celle-ci : outre qu'ils sont tard venus, les chiffres sont incertains, très incertains. Détail resté légendaire : lorsqu'en 1890 la Banque de France expédia 75 millions de francs d'or à la Banque d'Angleterre, ces 75 millions, — une somme qu'on n'emporte pas dans sa valise car elle se présente sous la forme peu malléable de près de 22 000 kilogrammes, — ne figurèrent pas dans le chiffre des exportations d'or de la France pour cette année-là; la Banque de France s'était apparemment moquée de la statistique de Douane. Autre fait notoire : il y a quelques années, deux ministères différents du royaume d'Italie publièrent au même moment des statistiques de mouvements d'or du tout au tout différentes; celui de l'Agriculture, de l'Industrie et du Commerce utilisant les données fournies par les compagnies de chemins de fer et de navigation et les institutions de crédit; celui des Finances[1] se fiant à la Douane dont les statistiques d'importations et d'exportations sont le propre.

1. Voir *Bulletin de Statistique et de Législation comparée du Ministère des Finances*, premier semestre 1892 (mois d'Avril) p. 542 : voir aussi

Comment expliquer les causes d'erreur plus ou moins générales pour tous les pays? Un colis peut contenir des papiers et objets précieux de différentes natures et de « titres divers ». La maison de transports peut faire passer le tout en bloc pour une valeur moindre que la valeur vraie, si le tarif de chemin de fer ainsi est moindre, tandis que l'assureur au contraire est très exactement renseigné. Entre pays de l'Europe continentale, l'or circule couramment en colis postaux de 5 ou 10 kilogrammes — 15 000 ou 30 000 francs — et la valeur déclarée est toujours 500 francs : le service des colis postaux n'accepte pas de responsabilité supérieure à 500 francs par colis. Une déclaration supplémentaire, remettant les choses au point et adressée à la Douane, aurait bien un intérêt académique; mais beaucoup de gens ont mieux à faire, peut-être, que de poursuivre un intérêt académique et les mouvements d'or vont leur train, peut-être incomplètement repérés. Et puis il y a pays et pays, tarif de Douanes et tarif de Douanes, douanier et douanier. La consigne fut-elle la même, deux administrations douanières de pays différents, animées d'un scrupule égal, la rempliront différemment. Visiter des colis précieux est chose délicate; point ne faut trop montrer aux trésors la lumière du jour : l'accident est si vite arrivé! sans compter qu'après avoir ouvert, il faut refermer — hermétiquement, s'il vous plaît, — autre embarras. Encombrer les locaux, faire attendre les expéditeurs, tout cela pourquoi? L'or brut ou en monnaie est un de ces produits qui vont et viennent en franchise ou à peine taxés. Au tarif français, l'or paie d'entrée 10 ou 15 francs les 100 kilogrammes (un trentième à un vingtième de un pour mille de la valeur) s'il est brut, 1 franc les 100 kilogrammes (un trois centième de un pour mille de la valeur) s'il est monnayé[1]; à la sortie il ne

Bulletin de Statistique, etc., premier semestre 1893 (mois de mai), p. 559 et encore *Bulletin de Statistique* etc., premier semestre 1894 (mois de juin), p. 665. Les chiffres d'importations et d'exportations d'or donnés par le Ministère de l'Agriculture de l'Industrie et du Commerce présentent par rapport à ceux donnés par le Ministère des Finances (Douanes) des différences en plus allant jusqu'à 100 p. 100, 150 p. 100 et même au delà!

1. Il y a lieu, en plus, à une surtaxe de 3 fr. 60 par 100 kilogrammes sur l'or brut ou monnayé quand, de provenance d'un pays d'outremer, cet or ne parvient en France qu'après avoir transité par un pays d'Europe.

paie rien, peut-on dire : 0 fr. 15 de droit de statistique par colis. De quel droit, vraiment, vérifier à la sortie? Et d'ailleurs la déclaration peut être estimée dangereuse pour les « colis accompagnés », à cause du risque de vol. Enfin, à côté de l'or que la Douane pourrait voir à la rigueur, il y a celui qu'elle ne peut voir en aucun cas : le moyen de connaître les quantités d'or qui passent d'un pays à l'autre dans les porte-monnaie des émigrants[1] et des voyageurs?

Scrupule, souci d'une exactitude impossible... L'Administration des monnaies de Washington qui, jusque pour 1903 inclus, publiait d'une part les chiffres de la production d'or par pays ou groupes de pays, de l'autre les chiffres d'importation et d'exportation d'or également par pays[2], c'est-à-dire les deux éléments des « migrations de l'or », n'a plus donné depuis que les chiffres de production par pays ou groupes de pays.

Pour nous, la curiosité a vaincu le scrupule et nous avons, tant bien que mal, compilé les chiffres d'importations et d'exportations d'or des principaux pays en 1910. Ces chiffres d'importations et d'exportations d'or combinés avec ceux des

1. Il y a cependant des tentatives de mesure en ce sens, témoin les rapports du service de l'Immigration aux États-Unis.

2. La statistique des importations et exportations d'or par pays (principaux pays du monde) se trouve pour la dernière fois dans le rapport annuel de la Monnaie de Washington (*Annual Report of the Director of the Mint*) sur l'exercice 1903-1904 (exercice clos au 30 juin), rapport daté du 1er décembre 1904. Cette dernière statistique des importations et exportations d'or par pays — p. 53 du dit rapport — se rapporte à l'année 1903 (*calendar year*).

On trouve toutefois encore depuis 1904 dans les rapports annuels de la Monnaie de Washington une statistique dont on peut théoriquement déduire un aperçu partiel des chiffres des importations et exportations d'or par pays, c'est la statistique du stock d'or monnayé ou en lingots qui, déposés dans les banques, remplissent encore un emploi monétaire dans les principaux pays. Voir, par exemple, dans le Rapport annuel de la Monnaie de Washington sur l'exercice 1909-1910, rapport daté du 6 janvier 1911, p. 106, ladite statistique au 31 décembre 1909.

On a d'autre part — p. 104 du même rapport — la statistique de la production d'or par pays pour l'année 1909 (*calendar year*). Des détails sur la production annuelle de l'or dans le monde par pays et un aperçu de la consommation industrielle de l'or par pays se trouve dans le volume spécial annuel : *Report of Director of the Mint upon the production of the Precious Metals in the United States.*

C'est à la page 59 du rapport annuel de la Monnaie de Washington sur l'exercice 1909-1910 déjà cité que se trouve l'évaluation des emplois industriels de l'or en 1909 (*calendar year*), chiffre global pour le monde entier.

productions d'or respectives nous ont permis d'établir pour chacun des principaux pays l'augmentation apparente ou la diminution apparente de son stock d'or. La somme des augmentations de stock moins celle des diminutions devrait donner un chiffre égal à celui de la production mondiale en 1910. Il n'en est rien : elle donne un chiffre supérieur, d'environ trois cent trente millions, soit de 14 p. 100, à celui de la production mondiale en 1910, chiffrée à environ deux milliards trois cent millions de francs. Et cependant notre liste des accroissements de stocks par pays est loin d'être complète, certains pays n'ayant pas été sollicités par nous de nous fournir des statistiques, d'autres ayant laissé sans réponse notre questionnaire ou demandé pour répondre de plus longs délais. On peut à ce sujet, pour expliquer le désaccord des chiffres, se souvenir qu'en certains pays, — nous l'avons expliqué plus haut, — la Douane est moins incomplètement renseignée sur les entrées que sur les sorties d'or, ce qui tend, quant à ces pays, à enfler artificiellement les chiffres de l'augmentation ou à comprimer ceux de la diminution du stock. On peut se dire aussi qu'il y a des sorties d'or clandestines des mines, car il y a de l'or volé à la source même, — les scandales qui de temps à autre éclatent l'établissent, — en sorte que les chiffres officiels de la production de l'or du monde seraient au-dessous du vrai. Et encore, mêlant le tout dans un indescriptible brouillard, des erreurs en tous sens peuvent résulter de ce que nous avons, autant que possible, négligé les entrées et les sorties d'or ouvré, faute de pouvoir, uniformément, séparer les objets d'or de ceux d'argent et de platine, et faute, dans les objets d'or eux-mêmes, de pouvoir discerner le poids d'or fin, la valeur de l'or, dégagée des autres éléments de valeur.

Et cependant notre tableau comporte, croyons-nous, des enseignements sérieux. Les chiffres de mouvements d'or de certains pays se rapprochent sensiblement de la vérité. D'ailleurs ne sommes-nous pas dans ce monde des prix, dans ce monde des valeurs, le seul où il importe d'arguer de chiffres, de tous les chiffres qui concernent l'or, monde aux formes indécises qui semblent se mouvoir dans la nuit? Tel l'oiseau de Minerve, telle la chouette divine, le Financier voit clair là où la nuit est pleine pour les autres : d'un coup il saisit l'abstrait,

tandis que le public, par superstition du concret, du précis, tâtonne dans les ténèbres. Monde des apparences obscures dont le rythme seul est clair! Ainsi, quand des chiffres sont faux, mais sont tenus pour vrais, en quelque lieu, ils suffisent. Étant crus, ils agissent. Et des chiffres approximativement vrais suffisent et des chiffres entachés d'erreurs profondes, mais comparables à d'autres chiffres entachés d'erreurs comparables, suffisent. Quand, dans la solennelle seconde du jugement d'où sort la décision, tant de facteurs impossibles, dans l'instant, à revivre en détail multiplient tant de facteurs, quand tant de facteurs sont de psychologie pure et relèvent des forces morales, n'ayant jamais présenté de détails, de contours précis, étant la négation même de ce reste de matière qu'est encore le chiffre, qu'importe un facteur de plus ou de moins, imprécis et vrai seulement d'une manière approximative? Le produit d'un chiffre précis par un nombre indéterminé de facteurs approximatifs serait aussi bien approximatif. Produit seul visé, seul désirable, seul essence d'acte! Alors pourquoi la précision quand même dans les facteurs? La précision quand on peut, le plus qu'on peut, mais ne jamais négliger un facteur parce qu'il n'est qu'approximatif. C'est comme d'une nébuleuse que sort la plus précise des choses, la décision, précise comme la vie. Celui-là voit juste qui, dans la minute fulgurante, embrasse les choses par masses. Le détail touche trop au sens : il est faux. Et le Financier, au moment où il est financier, n'est jamais que le contraire, la contre-partie d'un comptable, eût-il été comptable lui-même et dût-il, la minute d'après, le redevenir!



Le tableau des migrations de l'or en 1910 achevé, un article était indispensable pour le présenter au lecteur. L'article que l'on va lire est un simple commentaire du tableau qui y est annexé : un commentaire est forcément décousu : le choix des pays dont, à propos de la variation de leur stock d'or en 1910, nous avons développé l'histoire économique, relève de l'arbitraire.

Voici cependant comment pourrait s'interpréter notre dessein général.

Nous avons commencé par les Indes dont l'énorme absorp-

tion d'or en 1910 fut une surprise pour beaucoup, — sourdine, inaperçue sur le moment, au rythme des marchés du Monde. Nous avons continué par la Russie, seul grand pays qui, en 1910, se soit trouvé dans un paroxysme de prospérité. Et nous nous sommes étendus sur la Réforme Agraire Russe, sur ses tenants et aboutissants. C'est qu'aussi bien c'est là un phénomène trop peu connu dont le retentissement économique, à travers une suite d'années, sera mondial. Il ne nous restait plus que le temps de glisser sur les autres pays. De beaucoup de pays nous n'avons pas même prononcé le nom. On s'étonnera de ce que nous n'ayons consacré que quelques lignes à deux grands pays industriels et capitalistes, l'Angleterre et l'Allemagne. C'est qu'on peut dire que leur rôle se borne à enregistrer automatiquement, ce qui est sans intérêt, par leur prospérité propre, le plus ou moins de prospérité des pays neufs, grands producteurs de denrées alimentaires et de matières premières, grands consommateurs de produits industriels et de capitaux. Quant à la France, que nous ne nommerons même pas par la suite, elle ne fut qu'un satellite pâle : inondations, mauvaise récolte, elle importa fort peu d'or. Les dernières lignes de l'article sont consacrées à l'Australie et à la Turquie, deux pays où les mouvements d'or en 1910 ont été commandés jusqu'à un certain point par des modifications de leur régime monétaire : dans toute démonstration les cas particuliers viennent à la fin.



L'Inde a prélevé sur la production mondiale de 1910 1/2 milliard de francs d'or, — 20 1/2 millions de livres sterling —. Elle produit, bon an mal an, une cinquantaine de millions de francs d'or; le reste est importé. Souvent déjà, à plus d'une reprise, au hasard des saisons, elle avait importé beaucoup d'or; mais 450 millions de francs en une seule année, jamais. Aucune opération extraordinaire, rien que le cours naturel du commerce, le droit à posséder de celui qui produit, sans dépenser en proportion, voilà pour les causes; quant aux effets, pas de surabondance monétaire, puisque pas d'expansion anormale de crédit : les dépôts dans les banques

des Présidences[1] (Bengale, Bombay, Madras), n'ont progressé entre fin mars 1909 et fin mars 1911 que de 11 1/2 p. 100, soit à raison de 5 3/4 p. 100, par an.

Le « Boom », — pour employer le mot anglais qui peint si bien tout le tapage d'une période de suractivité commerciale, industrielle et boursière, — le Boom qui précéda la crise universelle de l'automne 1907 fut aux Indes d'une intensité particulière : en moins de trois ans, 1905-1907, les prix montèrent de près de 40 p. 100[2] : simple indication, car en pareille matière les généralisations sont fort incertaines.

Ouvrons ici une parenthèse pour retracer brièvement ce qu'est le système monétaire des Indes : la livre sterling y est monnaie légale depuis 1899[3], mais elle est encore peu répandue : on voit surtout des roupies, monnaie d'argent nationale, dont la frappe a cessé d'être libre lors de la grande baisse du métal argent en 1893. Raréfiées, les roupies ont valu et valent beaucoup plus que leur poids d'argent; il serait ruineux de les exporter, car l'étranger ne les prendrait que pour leur poids d'argent. Dès 1893, le Gouvernement s'était en quelque sorte fait fort de tenir une livre sterling à l'étranger à la disposition de toute personne qui lui remettrait aux Indes 15 roupies, et ainsi des multiples. A cet effet existe une « Réserve pour la protection de la Circulation Monétaire » (*Gold Standard Reserve*). Cette réserve contient, en principe, de l'or et des titres libellés en or, aisément négociables à Londres. Il existe aussi une autre réserve : « Réserve de couverture des billets émis aux Indes ».

Pour le Gouvernement des Indes, en cas d'afflux de demandes de livres sterling contre roupies, il y a trois moyens de faire face à ces demandes : puiser dans ses « Réserves » de l'or, y puiser des titres libellés en or, aisément négociables sur

1. *Capital* du 8 avril 1909 : Bilan de la Banque du Bengale au 30 mars 1909, des Banques de Bombay et de Madras au 27 mars 1909. *Capital* du 13 avril 1911 : Bilans de la Banque du Bengale au 4 avril 1911, des Banques de Bombay et de Madras au 1er avril 1911.

2. *The Economic Journal*, mars 1909, p. 57. Article : *The economic events in India*, par M. J. M. Keynes.

3. Mesure législative passée par le gouvernement des Indes le 15 septembre 1899.

la place de Londres, qui, vendus sur cette place, produisent aussitôt de l'or, enfin, avoir recours au crédit[1].

Ces explications données, reprenons le cours des faits. Au 31 mars 1909, — le 31 mars est la date à laquelle se clôt l'exercice financier des Indes, — par un reste de retentissement de la crise, l'or se trouvait encore réduit dans la *Gold Standard Reserve* à un chiffre dérisoire, dans la « Réserve de couverture des billets » à un chiffre très faible[2]; en revanche, les deux « Réserves » regorgeaient de roupies et, de même, les caisses ordinaires du Gouvernement[3].

En 1908-1909 l'Inde, qui resta en quête de moyens de remise sur l'étranger jusqu'à un peu au delà du 31 mars 1909[4], n'avait absorbé qu'environ 70 millions de francs d'or, — moins de 2 900 000 livres sterling[5]! — Une telle attitude, augmen-

1. *The Economic Journal*, mars 1909, pp. 65 et 66, *Recent economic events in India*, par M. J. M. Keynes.

2. Les bilans de la « *Gold Standard Reserve* » au 31 mars 1909, 1910, 1911 se trouvent dans le document annuel intitulé : *East India : accounts and estimates. Explanatory Memorandum by the under secretary of State for India :* document pour 1909-1910, p. 10; document pour 1910-1911, p. 11; document pour 1911-1912 p. 10. Un aperçu du bilan de ce qui s'appelle actuellement la *Gold Standard Reserve* au 31 mars 1905, 1906, 1907, 1908 se trouve dans le même document annuel; document pour 1905-1906, p. 11; document pour 1906-1907, p. 10; document pour 1907-1908, p. 10; document pour 1908-1909, p. 9.

Les bilans au 31 mars de la « Réserve de couverture des billets », *Currency Reserve*, se trouvent, jusqu'au 31 mars 1909 inclusivement, dans *Statistics of British India for 1908-1909 and preceding years Part IV* (a) (Calcutta 1911), p. 45. On peut suivre la publication périodique de ces bilans dans le *Capital*. Le bilan au 7 avril 1911 se trouve dans le *Capital* du 13 avril 1911, p. 881.

3. Voir *Statistics of British India* (Calcutta 1911), déjà cité p. 71, n° 13. *Amount (in rupees) in the Reserve Treasuries of the government of India on the last day of each month in each year from 1890-91 to 1908-09.*

4. On lit, en effet *East India : accounts and estimates*, 1911-1912, etc., p. 9 : « En 1908-1909 et 1909-1910, par suite des conditions exceptionnelles du commerce, des traites sur Londres en sterling furent vendues par le gouvernement de l'Inde pour des montants de 8 058 000 livres sterling et 156 000 livres sterling, respectivement à un taux fixe de 1 sh. 3 29/32 d. la roupie. »

5. Nous trouvons 2 906 000 livres sterling en traitant comme une exportation la diminution pendant l'exercice du stock d'or à Londres appartenant à la *Currency Reserve*; mais nous avons converti en livres sterling au taux rond de 4 livres sterling l'once la production d'or des Indes en 1908-1909 donnée en onces (*Review of the Trade of India in 1909-1910*, p. 78) : ce taux est certainement beaucoup trop fort. Pour les importations et exportations d'or, voir *Statistics of British India*, Calcutta, 1911, p. 16. Si nous avions traité

tant la facilité d'approvisionnement d'or des autres pays du monde, avait contribué à la fausse reprise des États-Unis en 1909, fausse parce qu'aucune raison de fonds — nous ne comptons pas pour telle un excès d'approvisionnement d'or — ne l'indiquait. Harmonie des choses! N'étaient-ce pas justement les États-Unis qui par leur Boom de 1905-1907 avaient si fort attisé le Boom simultané des Indes[1]?

L'Inde est redevenue très prospère. Les Hindous ont acheté beaucoup de métal argent pour la thésaurisation et l'ornement; l'ornement se confond, en partie, avec la thésaurisation[2]. Le gouvernement des Indes, par contre, n'a pas acheté de métal argent; il n'a frappé de roupies neuves que celles provenant de la refonte annuelle des vieilles roupies usées (1908-1909, 1909-1910, 1910-1911). Ne fallait-il pas laisser d'abord aux roupies que la crise avait accumulées dans les « Réserves », le temps de s'écouler? De l'or au 31 mars 1911 avait remplacé dans les « Réserves » une grande partie de ces roupies. De l'or, aussi, avait été remis en paiement par le Gouvernement et par les banques à des particuliers, qui, instruits qu'ils étaient par la crise, préféraient maintenant les livres sterling aux roupies. Le supplément d'or importé, en 1910, par exemple, n'est donc pas venu dans la masse monétaire, en addition, mais en remplacement.

aussi comme une exportation la diminution pendant l'exercice de l'encaisse en Angleterre pour compte de la *Gold standard reserve*, nous aurions trouvé, comme chiffre de l'absorption d'or de l'Inde en 1908-1909, 2 245 000 livres sterling.

1. Les conditions existantes aux États-Unis influent sur le prix de vente de certains produits d'exportation des Indes; plus généralement l'atmosphère spéciale que le boom des États-Unis de 1905-1907 avait contribué à créer, ne peut guère manquer d'avoir été un des facteurs de l'expansion de l'optimisme et du crédit aux Indes à la même époque comme aussi d'un certain afflux de capitaux d'Europe qui, éventuellement et très normalement accompagna et renforça cette expansion de l'optimisme et du crédit. Voir pour l'étude du boom des Indes 1905-1907 l'article déjà cité de *The Economic Journal*.

2. Pour reconstituer approximativement, exercice par exercice, jusqu'au 31 mars 1909, le chiffre des importations d'argent non destiné à la frappe et celui des importations d'argent destiné à la frappe, voir pp. 18, 21 et 37 des *Statistics of British India*, Calcutta 1911. Quant à 1909-1910 et 1910-1911, voir pp. 30 et 31, aussi pp. 10 et 19 de *East India; accounts and estimates* 1911-1912. Les frappes des États indigènes ne sont toutefois pas mentionnées par ce document.

Où en est-on de ce *processus* de remplacement?

Le point de saturation de la masse circulante des billets et celui de la masse circulante des livres sterling doivent à peu près coïncider, et ces deux points de saturation doivent coïncider avec le point de désaturation de la masse circulante des roupies. Au 31 mars des années 1904, 1905, 1906, 1907, la proportion des roupies[1] dans la « Réserve de couverture des billets » n'était que de 56 à 57 p. 100, le solde, soit 44 ou 43 p. 100, étant de l'or. La proportion de roupies n'avait encore été ramenée au 31 mars 1911 qu'à 65 p. 100, après 90 p. 100 au 31 mars 1909! Le point de désaturation de la masse circulante de roupies sera-t-il censé atteint, quand les retraits de roupies contre billets présentés au remboursement auront ramené la proportion de roupies dans la « Réserve de couverture des billets » à 56 p. 100, ou bien plus tard, même cette proportion, après la leçon de la crise, étant jugée trop forte?

Si le Gouvernement s'est rendu compte des inconvénients d'un excès de circulation inélastique comme celle des roupies, — inélastique en ce sens qu'elle ne peut se répandre au dehors, la crise venue, — il a dû et doit, d'une part, au moyen des guichets dont il dispose directement ou indirectement, — banques, chemins de fer, entreprises d'irrigation, — tendre à mettre en circulation des livres sterling et des billets, et, d'autre part, éviter les grosses frappes de métal neuf en roupies avant l'heure automatiquement marquée par le bilan de la « Réserve de couverture des billets ». Mais il pourra, avant cette heure, procéder à des frappes épisodiques de métal neuf en roupies pour répondre à des besoins locaux. L'Inde est un monde de pays plutôt qu'un pays. Monétairement ce monde ne bat pas d'une même pulsation aussitôt transmise du centre aux extrémités, des extrémités au centre.

Le point de désaturation de monnaie d'argent, ou point de saturation de monnaie d'or, est naturellement d'autant plus rapproché que la thésaurisation fait disparaître un plus grand nombre de roupies. Les phénomènes de thésaurisation sont, par définition, très obscurs. Une remarque cependant s'impose.

L'argent importé aux Indes sous forme de lingots non des-

1. Roupies et titres libellés en roupies, comme plus bas, pour l'or, or et titres libellés en or.

tinés à la frappe répond, pour une part, aux besoins de la thésaurisation. De ces lingots non destinés à la frappe, on en a importé pour un montant annuel sensiblement moindre pendant les exercices 1905-1906 et 1906-1907 que plus tard, pendant les exercices 1908-1909 et 1909-1910 par exemple : en 1905-1906 et 1906-1907, l'argent était cher; en 1908-1909 et 1909-1910, il était bon marché — coïncidence peut-être. Doit-on, par hasard, en conclure, — simple question, — que les hauts cours, majorés du droit de douane de 5 p. 100 *ad valorem*, effrayaient l'Hindou et qu'il préférait souvent, en conséquence, thésauriser des roupies — dont les frappes furent justement considérables pendant les deux exercices 1905-1906 et 1906-1907, — le prestige et les avantages de la roupie lui paraissant contrebalancer et au delà l'écart de poids, à prix égal, devenu très réduit? Si une telle hypothèse est, par hasard, exacte, la faculté d'absorption en lingots d'argent des particuliers aux Indes a pu se trouver réduite et leur capacité d'absorption en roupies a pu se trouver augmentée, toutes choses égales d'ailleurs, du fait de l'aggravation de droit de douane sur le métal argent — aggravation équivalant, pour l'acheteur, aux Indes, à une hausse du cours international — mise en vigueur le premier avril 1910 [1]. Le métal argent payait 5 p. 100 *ad valorem*, il a payé depuis cette date un droit fixe, au poids, de 4 pence par once, soit, sur le prix moyen de l'once en 1910, — environ 24 pence — 16 2/3 p. 100 *ad valorem*.

Naturellement, plus, pour une cause ou une autre, il y aura de roupies thésaurisées, — autrement dit plus vite le point de désaturation de monnaie d'argent sera atteint, — plus vite les frappes de roupies pourront reprendre de l'importance, l'absorption de métal argent par les Indes redevenant alors le double fait du Gouvernement pour pourvoir à ses frappes, et des particuliers, au lieu de l'être seulement des particuliers, comme cela a été le cas pendant les exercices 1908-1909, 1909-1910, 1910-1911. Les frappes de métal neuf reprises, sans doute le surplus de roupies de la « Réserve de couverture des billets » écoulé et la portion or de cette « Réserve » remise

1. *East India: accounts and estimates*, 1910-1911, p. 6.

au complet, il faudra peut-être aux Indes, toutes choses égales d'ailleurs, une parcelle de moins d'or tous les ans... questions de détail qui, comme un fleuve dans l'océan, n'en altérant qu'à peine le niveau, se perd dans l'insoluble question : l'Inde, l'Inde obscure, celle des masses, celle que l'Europe n'effleure pas ou effleure à peine, celle du souvenir seul, est-elle sur le chemin qui la mène à perdre sa foi dans le métal argent, son fétiche, pour croire au métal or, fétiche d'Europe[1]?

* * *

Comme l'or produit dans l'Empire Hindou, l'or produit dans l'Empire Russe est de l'or d'Asie : il vient d'au-delà de l'Oural.

Le stock d'or de l'Empire Russe s'est accru en 1910 de près de 250 millions de francs — livres sterling 9 1/2 millions — : cette augmentation peut passer pour relativement considérable. Les belles récoltes ont retenu ou attiré l'or.

Voici les chiffres de la récolte de l'Empire Russe en 1910 pour les deux principales céréales :

	En millions de pouds. 1 poud = 16 kg. 38[2]	en mille quintaux.	en pour cent par comparaison avec la moyenne de 1905-1909.
	—	—	—
Blé de printemps . .	924.6	15 145 406	127,5
Blé d'hiver	464.7	7 612 016	124.2
Seigle de printemps .	31.5	515 985	91,7
Seigle d'hiver	1 325,6	21 713 985	112

La moyenne des cinq récoltes antérieures à celle de 1910 avait été déjà grossie par les chiffres de la récolte de 1909, sensiblement égale à celle de 1910. Voici en effet les chiffres de la récolte de 1909 :

1. *The Statist.*, 22 avril 1911, p. 204, 205, 206, quatrième article de la série *Gold and its uses.*

2. Nous avons converti les pouds en quintaux suivant l'équivalence 1 poud = kg. 16, 380. 496. (*Le Marché Financier en 1910*, par M. Arthur Raffalovich, p. 392). Chiffres en pouds et proportions pour cent par rapport à la moyenne quinquennale précédente (*le Marché Financier en 1910*, p. 416, *le Marché Financier en 1909*, p. 460).

	En millions de pouds.	En mille quintaux.
	—	—
Blé de printemps	957,7	15 687 601
Blé d'hiver	343,6	5 628 338
Seigle de printemps	19	311 229
Seigle d'hiver	1 371,7	22 469 126

La récolte de blé de 1910 a été supérieure de quelque 60 p. 100 à celle de chacune des deux années 1906 et 1907 les moins favorisées, quant à cette céréale, de la période quinquennale précédant 1910[1].

Pour des raisons inhérentes au sol, au climat, au régime des eaux et peut-être au degré moyen d'avancement agricole, la production de céréales de l'Empire Russe est sujette à des variations d'une amplitude très grande d'année en année[2]. Les récoltes, subitement magnifiques, de 1909 et de 1910 ont été dues, avant tout, à une simple somme de hasards : de 1906 à 1909, dans l'Empire Russe, les superficies cultivées en céréales, avoine comprise, et en farineux alimentaires[3] n'ont progressé que de 2,41 p. 100, soit, à raison d'un accroissement moyen annuel, de 0,8 p. 100. En Argentine, par exemple, les superficies ensemencées en blé présentent un accroissement annuel qui oscille couramment autour de 4 p. 100 par rapport à l'année précédente[4]. Quel supplément de récolte fut attribuable aux améliorations incorporées au sol et aux améliorations de procédés de culture? L'extrême variabilité des rendements par hectare

1. *Statistical information relating to stocks, grain, provisions, live stock and seeds-crops, Imports, Exports etc., of principal countries* — Chicago, Howard, Bartels et C°, 1910, p. 49.

2. *La Russie agricole devant la crise agraire*, par M. Alexis Yermoloff (Paris, Hachette, 1907), pp. 152 et 90-91 notamment.

3. Ces proportions pour cent sont calculées d'après les chiffres du *Recueil de données statistiques et économiques sur l'industrie agricole en Russie et dans les pays étrangers*, (Publication de la Direction générale de l'Organisation agraire et de l'Agriculture, Saint-Pétersbourg, 1910, p. 39). La superficie cultivée en Sibérie Orientale n'étant pas comprise dans le chiffre de 1906, nous n'avons pas compris non plus cette superficie dans le chiffre de 1910 ainsi ramené à 90. 120. 827 déciatines.

4. *Statistical information relating to stocks, cotton grain, provisions, live stock and seeds*, (Chicago 1910) déjà cité, p. 52.

d'une année à l'autre ne laisse à ces rendements aucune valeur indicative[1] à cet égard.

Il convient d'ouvrir ici une parenthèse pour traiter de la Réforme agraire dont le point de départ fut l'Ukase du 9 novembre 1906[2] et qui motivera un jour, plus que tout autre facteur, les progrès agricoles de la Russie.

Une étendue de sol russe, à laquelle vers 1906 incombait environ 50 p. 100[3] de la production de céréales de l'Empire était sous le régime de la propriété collective et quelle propriété collective! une tyrannie démagogique menue. pour chaque commune, tyrannie trop souvent fondée sur la corruption dans l'atmosphère infâme des cabarets[4]. Le paysan esclave de la commune comme il l'était de son seigneur avant la libération des serfs en 1861, rivé à ses lopins de terre inaliénables, que dis-je! au droit inaliénable d'exploiter des lopins de terre que la commune lui alloue, pour douze ans au plus[5], qu'elle peut encore lui retirer à tout moment, suivant son bon plaisir, sans attendre l'expiration du terme, sur lesquelles enfin elle impose, assolements et méthodes de culture — si l'on peut appeler pareilles routines des méthodes! — Le terme révolu ou devancé, voilà le paysan dépossédé de ses lopins de terre, mis en possession d'autres lopins. Et quels lopins! Des rubans de terre larges parfois de 3 mètres, au nombre de 30, 40 et même de 100 par chef de famille, et situés à tous les bouts de terroir. Parfois, 10 kilomètres à faire pour aller de la chaumière au champ ou d'un champ à un autre; c'est qu'aussi bien les terroirs de communes sont souvent très étendus. Le village, un gros village souvent, s'est constitué, auprès des eaux

1. *La Russie agricole*, déjà cité, p. 89.

2. *Le Marché financier en 1910*, déjà cité, p. 328.

3. Nous avons cru pouvoir déduire cette proportion de données puisées aux sources suivantes : *la Russie agricole devant la crise agraire*, p. 92; *Recueil de données statistiques et économiques sur l'industrie agricole en Russie et dans les pays étrangers*, Saint-Pétersbourg, 1910, pp. 22 et 23, pp. 38 et 39, pp. 6 à 26; *Travaux des Commissions agraires* 1907-1908, Saint-Pétersbourg 1909 : « Tableau des opérations des commissions agraires, 1907-1908. »

4. *La Russie Agricole*, déjà cité, p. 39.

5. Douze ans au plus, en principe. Ce terme cependant n'était pas absolu, car en 1906 certains paysans se trouvaient exploitants des mêmes parcelles depuis 24 ans et plus (*La Russie agricole*, déjà cité, p. 337).

de surface et ses cultures rayonnent au loin sur des terres sans eau, car l'eau de surface est rare et l'eau souterraine, profonde. Pour que les chaumières essaiment, se disséminent, se rapprochent du champ, il faut des puits profonds. Des puits profonds. c'est du capital; seule, on le sait, la propriété individuelle attire le capital : pas de propriété individuelle, pas de puits et la chaumière au loin. Alors, le temps se perd en allées et venues. Comment, si loin et pour si peu de terre, apporter des fumures? et comment surtout dans le découragement de l'incertain, du transitoire, de l'impersonnel, vouloir? Pour comble, des territoires de communes différentes enchevêtrés, émiettés, par îlots, les uns dans les autres ou dans ceux appartenant tantôt à des propriétaires privés, et tantôt à l'État. Enfin des territoires indivis entre plusieurs communes : l'indivision à deux degrés, à la deuxième puissance!

Résultats : sur les terres de la propriété collective un rendement par hectare si faible que, haussé au rendement des terres voisines, de même sorte, mais appartenant à des particuliers, il s'élèverait de 14 à 22 p. 100 soit, en moyenne, 18 p. 100[1], — rendement misérable qui ramène le rendement moyen par hectare de l'Empire Russe, même dans une année de récolte magnifique, comme 1910, fort au-dessous du rendement par hectare des États-Unis : pour le blé, en 1910, le rendement par hectare de l'Empire Russe fut de 724 kilogrammes contre 923, aux États-Unis[2]. Et ce qui se voit moins, ce qui est plus fâcheux encore, c'est l'épuisement progressif des terres soumises au régime maudit ou de certaines d'entre elles, la décroissance de leur rendement par rapport à leurs rendements antérieurs[3]. Ainsi un collectivisme rivé au sol aboutit en Russie à ce même point où aboutit l'individualisme à outrance de l'Américain qui, sans attache nulle part, glisse

1. *La Russie agricole*, déjà cité, pp. 80 et 81.

2. En ce qui concerne l'Empire Russe, chiffre tiré, par déduction, du *Marché financier en 1910*, déjà cité, p. 416. En ce qui concerne les États-Unis, chiffre tiré de *Statistical information relating to stocks, cotton, grain etc, Chicago*, déjà cité, p. 50 (statistique en boisseaux et tableau distinct donnant par année l'équivalence en poids du boisseau — 1 acre américain = hectare 0,405; 1 boisseau américain = hectolitre 0,3524; 1 livre américaine = kilogramme 0,4536.

3. *La Russie agricole*, déjà cité, p. 88.

en quelque sorte à la surface du sol et le quitte après l'avoir épuisé!

De la transformation de la propriété collective en propriété individuelle, que l'Ukase de novembre 1906 organisa, sans la rendre obligatoire, deux effets à attendre. Augmenter de 18 p. 100 le rendement par hectare de terres qui contribuaient vers 1906 à environ 50 p. 100 de la production de céréales russes, soit augmenter d'environ 9 p. 100 la production de céréales russes. Simple prélude. Les terres individualisées, qui produiront beaucoup plus, le produiront avec beaucoup moins de bras, alors seront possibles et un énorme développement des cultures à main-d'œuvre intensive, la betterave et la vigne, et une énorme poussée de colonisation en Russie d'Asie. La Sibérie n'avait de cultivé en 1909 que 5 p. 1 000 de sa superficie[1], elle est grande comme vingt fois la France! C'est avec une lenteur relative, cependant, quel que soit le zèle apporté à la tâche, que la réforme agraire s'accomplit : tout un écheveau est à débrouiller, tout un cadastre à refaire, avec des échanges de parcelles et de territoires. Il faut tailler en lots ou fractions de lots présentables la terre gâchée, morcelée, encombrée de revendications et de droits dont la trace le plus souvent est purement coutumière et verbale[2], travail auprès lequel coloniser la prairie et la savane désertes est un jeu d'enfant. Une armée de cinq mille opérateurs[3], géomètres avec leurs aides juridiques et administratifs, ne suffit pas à faire face aux demandes de conversions de propriétés collectives en propriétés individuelles. Et ce ne sont pas les quelques millions d'hectares[4], auxquels vers 1906 incombaient

1. Pour la superficie de la Sibérie, voir *Recueil de données statistiques*, etc., déjà cité p. 2 (1 déciatine = hectare 1 093; même recueil p. 500). Pour la superficie cultivée, en Sibérie, voir, même recueil, p. 35.

2. *La Russie agricole*, déjà cité, p. 38.

3. *Travaux des Commissions agraires 1907-1908*, déjà cité, p. 13. Nous avons tenu compte des augmentations de personnel probables depuis. On trouvera dans le même volume, des reproductions sur une échelle réduite de plans cadastraux de terroirs de communes russes avant et après la Réforme agraire. Ces reproductions tout à fait parlantes sont du plus haut intérêt.

4. *Le Marché financier en 1910*, p. 330 donne, en chiffre rond, cinq millions de déciatines comme superficie des terres qui, au 31 décembre 1910, avaient été « individualisées » suivant les dispositions de l'Ukase de 1906. Nous avons rapproché ce chiffre de celui de 157 millions d'hectares donné

environ 2 p. 100 de la production de céréales de l'Empire, passées entre 1906 et fin 1910 — encore principalement en 1910 — de la propriété collective à la propriété individuelle, qui purent influer beaucoup sur les récoltes subitement magnifiques de 1909 et de 1910.

Appelé ou retenu, disions-nous, par l'abondance des récoltes, l'or a contribué au développement du crédit : depuis 1905, année de la paix avec le Japon, les comptes courants et dépôts dans les banques privées russes ont progressé comme suit [1] (en millions de roubles au 1er janvier) :

	Comptes courants.	Dépôts à vue.	Dépôts à terme.	Total.
1905	526	19	256	802
1906	464	15	219	698
1907	544	20	197	761
1908	578	22	218	818
1909	687	28	266	977
1910	938	25	309	1 262
1911	1 252	40	583	1 675

La spéculation sur titres, celle, sans doute, sur terrains urbains, l'activité industrielle, celle des constructions urbaines, se réfléchissent dans l'augmentation des comptes courants et dépôts. Peut-être les travaux publics n'ont-ils pas donné toute la mesure dont ils sont capables. Le Gouvernement Russe songerait-il, suivant un exemple donné par l'Allemagne, à faire porter son effort d'outillage, de construction de chemins de fer, son effort d'emprunts, précisément sur les années où, comme on dit, les affaires ne vont pas — en Russie, quand la récolte va, tout va, — où, par suite, les achats privés de produits métallurgiques se ralentissent? Alors il achèterait à meilleur compte et passerait pour avoir retardé ou adouci la

par *la Russie agricole*, p. 80, comme représentant la superficie des terres appartenant aux paysans de la Russie d'Europe. De ces 157 millions d'hectares, l'intégralité n'était pas propriété collective. Nous avons admis que les 5 millions de déciatines (environ 5 1/2 millions d'hectares) individualisées représentaient environ 1/25e de la masse des terres paysannes collectives, c'est-à-dire 1/25e de la production de céréales incombant, vers 1906, à la masse des terres paysannes collectives, ou 2 p. 100 de la production totale des céréales russes à cette époque.

1. Chiffres du *Marché Financier en 1910*, déjà cité, p. 400.

crise industrielle, encore qu'il est bien fou celui qui prévoit l'effet d'une chose sur une crise. Mais, à coup sûr : mauvaise année, beaucoup de main-d'œuvre qu'il faudrait, de toute manière, secourir [1].

Le Boom russe diffère, à maints égards, du Boom américain 1905-1907 qui fut relativement court. Il en diffère, notamment, en ceci que le nombre des objets, titres, terrains, marchandises, sur lesquels la spéculation peut se porter en Russie, est moindre, semble-t-il, tout compte tenu des proportions, qu'il ne l'est aux États-Unis. Les Booms gagneraient-ils en durée, ce qu'ils perdent, si l'on peut s'exprimer ainsi, en volume ?



De l'autre côté du détroit de Behring, en face de l'Empire Russe, les États-Unis.

Au contraire de ce qui s'est passé en Russie, 1910 fut pour les États-Unis une année partagée et indécise, au point de vue de la marche des prix, une année de liquidation du Boom factice qui y suivit la crise de 1907 et dont les points culminants furent vers septembre 1909 quant aux titres, vers avril-mai 1910 quant aux produits alimentaires, au caoutchouc et peut-être aux terrains de l'Ouest : 1910 s'est soldé, pour les États-Unis, par une augmentation de leur stock d'or de 500 millions de francs — livres sterling 19 830 000, — le montant de leur production propre d'or à peu de chose près.

Les arrières conséquences du Boom Yankee de 1909, comme une queue d'orage, avaient entraîné une hausse inouïe de caoutchouc au printemps 1910. Le Brésil vendit merveilleusement son caoutchouc, le plus important de ses produits d'exportation après le café. Son stock d'or s'accrut en 1910 de près de 200 millions de francs — livres sterling : 71/2 millions — les placements faits chez lui par l'Europe, y aidèrent. C'est aussi à ces placements de l'Europe, que l'Argentine dut, en partie, malgré une faible récolte de blé [2],

1. La *Russie agricole*, déjà cité, p. 143.

2. *Statistical information relating to stocks, cotton, grain*, etc. Chicago, déjà cité, p. 52.

d'augmenter son stock d'or, en 1910, de près de 200 millions de francs — 7 millions de livres sterling. —

L'Amérique latine est bien le trait d'union entre l'Amérique du Nord, — un monde à part, — et l'Europe. Aujourd'hui encore, économiquement, elle dépend plus de l'Europe ; un jour peut-être, elle dépendra plus de l'Amérique du Nord.

* * *

En Europe, l'Angleterre a augmenté son stock d'or en 1910 de 100 millions de francs, — livres sterling : 3,7 millions [1], — l'Allemagne le sien de plus de 200 millions de francs — livres sterling : 8 1/2 millions. — Pourquoi ce contraste ? Les chiffres du Commerce extérieur fournissent l'un des éléments par où se mesure l'enrichissement d'un pays, le bilan des banques donne un aperçu sur l'un des procédés par où s'opère cet enrichissement.

Le Commerce Extérieur nous dit :

ALLEMAGNE [2]

	Livr. Sterl. (millions.)	En %.
	—	—
Importations de marchandises en plus en 1910 par rapport à 1909	19,9	4,77
Exportations de marchandises en plus en 1910 par rapport à 1909	43,1	13,35
Gain net de la balance commerciale (Excédent des « Exportations en plus » sur les « Importations en plus »)	23,2	

1. Nous avons compté comme exporté d'Angleterre l'or répéré (*earmarked*) à Londres (bureau des Indes à la Banque d'Angleterre) comme appartenant au gouvernement des Indes, et réciproquement nous avons compté cet or comme importé aux Indes dans l'établissement du chiffre d'or absorbé par les Indes en 1910.

2. Sur la base des chiffres donnés par le *Statistiches Jarhbuch für das Deutsche Reich*, Berlin 1911, p. 205. On sait que 1 Liv. St. = Marks 20,43 = Frs : 25,22. — Chiffres du commerce spécial, or et argent non compris.

ANGLETERRE[1]

	Livr. Sterl. (millions.)	En %.
Importations de marchandises en plus en 1910 par rapport à 1909	53.5	8.57
Exportations de marchandises en plus en 1910 par rapport à 1909	52.2	13.80
Perte nette de la balance commerciale (Excédent des « Importations » en plus sur les « Exportations » en plus)	1.3	

Le bilan des Banques nous dit :

ALLEMAGNE[2]

Dépôts et comptes courants créditeurs de 9 banques de Berlin, en plus fin 1910 par rapport à fin 1909	35.6	17,60

ANGLETERRE[3]

Dépôts et comptes courants créditeurs dans toutes les banques, sans distinction — la Banque d'Angleterre seule exclue, — du Royaume-Uni, en plus, fin 1910 par rapport à fin 1909 environ	40	4.51

1. *Annual statement of the trade of the United Kingdom with foreign countries and British possessions 1910* (Wyman and sons, 1911). Vol. I, p. 18, chiffres du commerce spécial (marchandises importées des pays étrangers et des possessions anglaises. Produits et objets manufacturés du Royaume-Uni exportés dans les pays étrangers et possessions anglaises). Or et argent non compris.

2. Les dépôts et comptes courants créditeurs dans 9 grandes banques de Berlin se montaient fin 1910 à 4 863,13 millions de marks, (*Le Marché Financier en 1910* p. 124), le chiffre correspondant fin 1909 ayant été 4 135 millions de marks, (*Le Marché Financier en 1909* p. 134). Nous faisons au sujet de la façon dont il convient d'interpréter l'accroissement, d'une année à l'autre, du solde « dépôts et comptes courants créditeurs » la réserve d'usage : l'absorption par les banques dont la statistique recense les chiffres de banques, dont la statistique ne recensait pas les chiffres précédemment à leur absorption peut, en principe, donner parfois l'illusion d'un accroissement d'ensemble des « Dépôts et comptes courants créditeurs » auquel la réalité ne répond pas pleinement.

3. *The Economist* du 20 mai 1911, p. 1058, donne l'évaluation suivante du montant des « dépôts et comptes courants créditeurs » dans toutes les banques, sans distinction, — la Banque d'Angleterre seule exclue, — du Royaume-Uni (en millions de livres sterling) :

« Disons » janvier 1910	880 à 890
« Disons » janvier 1911	920 à 930

Quel souffle emporte donc l'Allemagne? N'exagérons rien, elle doit beaucoup à la Russie, une de ses meilleures clientes. Deux récoltes exceptionnelles en Russie, et voilà une source de bénéfices exceptionnels pour l'Allemagne.

De l'autre côté de la Russie, comme pour faire pendant à l'Allemagne, le Japon.

Que lisons-nous dans les chiffres d'importation et d'exportation d'or du Japon en 1910? Rien, car le Japon a émis à Paris, vers les premiers mois de 1910, un emprunt de 450 millions de francs, [1] dont il paraît très sagement avoir conservé quelque partie du montant, comme réserve de change, en Europe. Des disponibilités en Europe, c'est aussi bien de l'or, de l'or au moins en puissance, de l'or qu'on ne voit pas, dont nous ne pouvons rien dire, ne sachant ce qu'il en reste. Mesure très sage de la part du Japon d'avoir conservé en Europe cet or, ou plutôt ce droit à de l'or. Dans un pays brûlant d'esprit d'entreprise, développé à la manière allemande, à toute vapeur, sur le système du crédit, comme le Japon, des arrivages d'or visible, s'engouffrant dans les banques, eussent risqué de provoquer un Boom intempestif, fâcheux quand la balance économique d'échanges avec l'étranger se solde habituellement, jusqu'à nouvel ordre, jusqu'à plein épanouissement des forces, par un déficit.

Tout de suite, dans le chiffre considérable d'augmentation du stock d'or de l'Australie, pour 1910, 200 millions de francs — 7, 9 livres sterling, — nous lisons que cette jeune Confédération a retiré aux Banques le droit d'émettre des billets pour se transférer à elle-même ce droit : le branle-bas du transfert paraît avoir contribué à un surcroît de besoins d'or [2].

A l'autre bout du monde, en Turquie, l'afflux d'or subitement important, en 1910, nous dira que les jeunes Turcs sont bien réellement au pouvoir : réforme monétaire depuis longtemps indispensable, enfin accomplie à l'automne 1909 [3].

1. *The eleventh financial and economic annual of Japan 1911*, p. 41.

2. *The Economist* du 15 juillet 1911, p. 126. — *The Australian insurance and banking record*, mars 1911, p. 169. — *The Statist*, du 8 juillet 1911, p. 74. — *The Economist* du 12 août 1911, p. 346.

3. *Empire Ottoman, Ministère des Finances, Rapport de la Commission de Réforme monétaire*. Constantinople, Imprimerie de l'Administration de la dette publique ottomane, p. 7.

celle qui consista, la monnaie légale, en fait, étant celle d'argent, à accepter dans les caisses publiques l'or, à sa valeur marchande en monnaie d'argent. Jusque-là on l'acceptait au-dessous de sa valeur marchande : il n'en venait pas, ou à peine.

Ainsi donc, quand vous voyez de l'or importé ici, exporté de là, dites-vous toujours : pourquoi? qu'arrive-t-il? quel est cet or qui passe? Et, soucieux même seulement de simple philosophie, intercédez près des pouvoirs publics de beaucoup de pays, afin que compte soit dûment tenu des entrées et des sorties d'or. Déjà certains pays apportent à ces statistiques de mouvements d'or, ordre, méthode et contrôle. Puissent ces excellentes coutumes se généraliser! L'humanité a le droit de savoir comment elle vit. Les intérêts financiers et commerciaux, de tous les points du globe, s'entrelacent de plus en plus; rien ne se passe au bout du monde qui ne réagisse tout aussitôt économiquement, c'est-à-dire physiquement, sur nous. Mais voici que dans un siècle où tout se mesure, où pas une goutte d'eau ne tombe qu'un pluviomètre n'enregistre, l'or, comme la pluie, fécondant ou dévastateur, n'est pas enregistré comme elle. Ou encore, le monde est une maison de commerce désormais une; que penseriez-vous d'une maison de commerce qui ne tiendrait pas son livre de caisse, ou laisserait, à tout moment, s'y glisser des erreurs?

MARCEL LABORDÈRE

UN POÈTE DU FANTASTIQUE ET DE LA NATURE

MAURICE ROLLINAT[1]

Le poète est un insensé qui voit l'invisible.

(NOVALIS.)

Il était fils de cet avocat berrichon, député en 1848, qu'il faut compter parmi les plus chers amis de George Sand, homme à l'esprit élevé, aux nobles sentiments. « La bonne dame de Nohant » le tint sur les fonts baptismaux. Sa mère était une femme pieuse, attachée aux vieilles idées et aux mœurs de sa province.

Il naît en 1846, à Châteauroux. Il y fait ses études. Il est doué d'une rare intelligence et d'une indomptable énergie : pour n'avoir point à réciter ses leçons, il feint, plusieurs années durant, d'être bègue. Il passe son temps à lire Virgile, La Fontaine, les *Contes* de Perrault et *les Mille et une Nuits*. Il est, d'ailleurs, moins assidu à la classe qu'enragé de courir les champs, les églises et les mauvais lieux.

1. Œuvres littéraires de Maurice Rollinat, toutes éditées par la maison Charpentier-Fasquelle. — Poésie : *Dans les Brandes* (1877), *les Névroses* (1883), *l'Abime* (1886), *la Nature* (1892), *le Livre de la Nature* (1893), recueil pour les enfants, précédé d'une lettre de George Sand, *les Apparitions* (1896), *Paysages et Paysans* (1899). — Prose (ouvrages posthumes) : *En Errant, proses d'un solitaire* (1903), *Ruminations* (1904). — Un dernier recueil de vers, *les Bêtes*, a été publié en 1911 par les soins de M. Gustave Geffroy. — Compositions musicales : une centaine de mélodies, éditées par la maison Heugel.

L'adolescence close, on fait de Maurice un clerc de notaire. Il émigre ensuite à Paris, où il figure comme employé de mairie sur les contrôles de la ville. Il compose déjà de la musique et des vers, qu'il joue et qu'il dit lui-même dans les cabarets de Montmartre ou les tavernes du quartier latin. Son premier volume de poésies, *Dans les Brandes*, tout de saveur paysanne, passe, en 1877, inaperçu. L'apparition des *Névroses*, en 1883, est un scandale et un triomphe : Coquelin cadet s'entiche de ce débutant; Sarah Bernhardt, enthousiasmée, donne en son honneur une soirée où elle s'agenouille devant lui : Victor Hugo et Alphonse Daudet se déclarent conquis ; Edmond de Goncourt griffonne sur son *Journal* une note admirative; Massenet goûte le musicien, Gounod l'appelle « un fou de génie » ; Barbey d'Aurevilly lui consacre au *Constitutionnel* une étude magistrale, — et le sceptique Albert Wolff, dans son premier-Paris du *Figaro*, un dithyrambe qui fait le tour de la presse.

Exhibé dans les salons, Maurice Rollinat y promène son beau masque romantique. Il dégage, lorsqu'il interprète son œuvre, de magnétiques effluves qui, se propageant par les nerfs à l'imagination et à l'âme de ses auditeurs, les ébranlent comme un violent orage, les laissent aveuglés par des clartés d'incendie et des vapeurs de soufre. Il fascine certaines femmes comme le serpent fait de l'oiseau. « Quel dommage, écrit Barbey, qu'il ne puisse pas se mettre tout entier sous la couverture de son livre! Il serait acheté à des milliers d'exemplaires. »

D'un seul bond, l'inconnu de la veille atteint à la célébrité, presque à la gloire. Il ne tient qu'à lui d'en savourer les extases et d'en réaliser les profits. Mais il s'aperçoit, un matin, que de sa moelle intellectuelle jetée en pâture à leur oisiveté les snobs tout simplement s'amusent. Il rompt aussitôt ses engagements mondains, il refuse, quoique sans fortune, les offres tentantes des barnums, et, en plein triomphe, il disparaît. Il court, à trente-huit ans, se tapir dans un moulin, au fond d'un val solitaire : puis, deux ans après, il monte sur la colline, dans la petite maison d'un paysan, pour toujours. Ces vingt années de retraite, avec de modestes ressources, au cœur des sauvages campagnes de la Creuse, sont remplies par un travail acharné dans le silence et dans la solitude.

Le poète s'est définitivement fixé à Fresselines, petit village parmi les bois sur un promontoire de granit, au confluent de la Grande et de la Petite Creuse. La terre y est pauvre ; les châtaigniers s'y nouent au bord des chemins creux. Sur le plateau aux larges horizons, ce ne sont que terres et pacages coupés de haies, ombragés de chênes, de hêtres et de bouleaux. Parfois des « brandes » rases qui se hérissent çà et là de genévriers, qui se parent au printemps de l'or des genêts, l'été du grenat des bruyères en fleurs. Les vallées sont étroites, sinueuses, abruptes, tapissées de prairies humides que menacent des rochers en surplomb. La rivière y coule, tantôt alanguie et sombre sous d'épais feuillages, tantôt au soleil, rapide, écumeuse, étincelante. Tout ce pays d'herbe, d'arbres, de sources vives, sent à pleines narines le buis et la menthe rustique. Il est froid l'hiver et blanc de neige, charmant de fraîcheur durant les beaux jours, en toute saison pittoresque et solitaire.

C'est là que vécut Rollinat, dans la maisonnette sans étage, ornée de vignes vierges et de rosiers grimpants. Devant la porte, une mare croupie où barbotent des canards ; plus loin, la route et la pleine campagne. Tout proche, un sentier raviné qui dévale, noir d'ombre, jusqu'à la rivière.

Parmi ses chiens et ses chats, le poète, en sabots, la chevelure flottante, apparaissait sur le seuil, vêtu d'un vieil habit de velours, armé de son bagage de pêcheur. Il partait, le pliant sous le bras, chargé de lignes, de sacs, de grelots avertisseurs, muni de vers pour appâter. Un bâton à la main, le chapeau mou enfoncé jusqu'aux yeux, il gesticulait, il se dandinait de sa démarche élastique. Il se hâtait, plein d'espérance, vers les berges de la Petite Creuse et s'y installait au bord d'une prairie qu'il appelait son cabinet de travail. Assis là, dans l'herbe molle, devant un tranquille paysage de bois, de rochers, d'eau courante, il songeait et il écrivait. Qu'un ami vînt à l'accompagner, la conversation ne tarissait pas.

Le causeur, le conteur merveilleux que Maurice Rollinat ! Les mots profonds, les termes crus, les saillies drôles jaillissaient à plein relief de ses lèvres. Il y avait de tout dans sa diction, dans le mystère de ses yeux : de la stupeur et de la joie, du rire, des larmes, de la fougue et du rêve. Il sculptait

sa parole, la martelait du geste, la faisait miroiter, évocatrice du fantastique ou du réel. Il narrait sa dernière pêche à la ligne, et c'était un drame. S'il détaillait une recette de cuisine, l'eau vous venait à la bouche. Il mimait en scènes poignantes ou comiques des histoires qui d'un autre auraient paru banales. Et avec quel art il disait une fable de La Fontaine!

Le soir, à la montée des ombres, le poète s'en revenait lentement par les prés humides, grimpant les sentes assombries. Il se mettait au piano. A pleins doigts, nerveusement, il ramenait en arrière les boucles de sa chevelure, brunes, longues et souples. Il jouait rarement quelques passages de Beethoven ou de Schumann, un prélude ou un nocturne de Chopin, ses maîtres favoris. Presque toujours il chantait, en s'accompagnant, des morceaux de sa composition, à l'essor démesuré, où telles phrases délicieuses s'achèvent en extravagantes ritournelles, pareilles à ces enfants très doux qu'un brusque déclenchement jette dans une crise de danse de Saint-Guy.

Mais les ressources de cette voix, son timbre et son accent! L'inspiration de cette musique, toute de mélodie, où presque rien n'est convention ni métier!... Des pages d'une saveur rustique originale : *la Chanson de la Perdrix grise*, dont le rythme délicat s'endort à la fin de chaque strophe en une songerie mélancolique; la triste *Harmonie du soir*, sur des paroles de Baudelaire; *la Chanson d'automne*, à la grande envergure; les motifs subtils, enlacés et troublants de *la Chanson des yeux*, et aussi *les Yeux morts*, ce lamento lugubrement crispé, souligné par un placage d'accords qui étreint le cœur et fait courir le long des nerfs un frisson d'épouvante.

Les mains de Rollinat — ses mains spirituelles — caressaient ou pétrissaient les touches. Ses cheveux se dressaient, soulevés en coup d'ailes. Ses traits s'illuminaient d'une flamme intérieure. Les narines se dilataient, hors de souffle. La bouche, sardonique, se tordait fiévreusement sous la moustache hérissée. Le large front droit se raturait de plis amers. La ferme saillie du menton terminait en vigueur cet inoubliable visage. Extraordinaires étaient les yeux : d'un bleu pâle et mat, ils lançaient, par instants, des éclairs, pour s'éteindre aussitôt dans une extase mouillée. Comme ils vivaient, ces

yeux d'angoisse, au cercle noir de la pupille où palpitait une âme effarée !

Dans les passages de plainte assourdie. tout s'apaisait. La rêverie berçait le chanteur épuisé. Ses traits distendus s'estompaient : leur grimace de sauvagerie et de dégoût se fondait en une exquise douceur. Il laissait, redescendu sur la terre, courir légèrement du haut en bas du clavier sa voix souple, chaude et tendrement attristée.

Dans ces moments-là, Maurice Rollinat n'était plus le névrosé de Fresselines : il incarnait le poète, l'immortel inspiré qu'ont révéré les anciens peuples, le divin Orphée, charmeur des bêtes, que les pierres mêmes n'écoutaient pas sans tressaillir...

Les dernières années de Rollinat furent assombries par la souffrance. La femme dévouée qui veillait sur lui était cruellement atteinte. Il se plaignait, lui-même, sans cesse, de ses intolérables douleurs de tête, des saisons moins clémentes, des pêches moins fructueuses. A vrai dire, il vieillissait, tout déclinait en lui. Confiant dans le jugement de la postérité, ce grand travailleur hâtait la mise au point de ses compositions inédites. Il s'inquiétait de trouver un interprète pour son œuvre, afin qu'elle demeurât frémissante de vie lorsqu'il aurait disparu.

Il sombra à cinquante-sept ans, dans un de ces drames que rêvait son délire créateur : sa compagne, mordue par un chien familier, expira d'un mal qu'il crut être la rage ; il mourut, quelques semaines plus tard, d'usure nerveuse, de saisissement et de chagrin.



Maurice Rollinat a marqué d'un signe mystérieux tout ce qu'il a touché. Il subissait la tyrannie d'une imagination affolée, mise en branle par une sensibilité que bouleversait le moindre souffle. Il se complaisait dans le fantastique, il se repaissait de l'horrible, moins par une fantaisie de mystificateur acharné à scandaliser le bourgeois que par une sorte de vertige qui, l'attirant aux lèvres du gouffre, l'y suspendait, haletant. Ce tourment fut sa vie.

Barbey d'Aurevilly a vu juste : Rollinat souffrait au plus haut degré de ce mal étrange « qui est l'angoisse de ne pas savoir ce qu'il y a partout dans les choses et derrière les choses, et d'avoir peur de ce qu'il pourrait y avoir ».

Des êtres vivants et des objets inanimés, de la nuit, de la solitude, du silence, du vivre et du mourir, — il s'effrayait de tout et de rien.

Son œuvre est, d'un bout à l'autre, galvanisée par ce merveilleux, tantôt grandiose, tantôt enfantin et bizarre, souvent funèbre. C'est le leit-motiv des *Névroses*, de *l'Abîme* et des *Apparitions*, de maintes pages de prose. La nature, ce poète l'eût définie comme le romantique allemand Novalis : « une baguette magique pétrifiée ».

Aussi transfigure-t-il l'homme et les animaux en visions fantasmagoriques.

Une bergère debout sur un rocher sera

L'ange du crépuscule en gardeuse de chèvres.

D'autres figureront

Des sorcières filant au milieu des nuages.

Un soir d'orage, le solitaire halluciné croit voir

Des fous et des blessés agonisant la nuit
Au fond d'un grand Bicêtre ou d'un affreux hospice,
Des trains se rencontrant au fond d'un précipice...

Les portraits pendus aux murs de la chambre regardent fixement, des formes étranges se dressent, l'oreille perçoit des plaintes étouffées. La foudre tombe enfin dans une lueur de sang :

On sent tourbillonner le chaos de l'espace...
Jusqu'au fond de vos os l'épouvante circule,
Car, à chaque retour du grand flamboiement fou,
Là, sous le solivage embrasé tout d'un coup,
Vous vous voyez tison de chair noire qui brûle!

Ailleurs, le visionnaire nous conte les sensations qu'il éprouve lorsqu'il va s'asseoir, la nuit, sous le châtaignier rond dressé comme un fantôme :

C'était l'heure des loups que le sorcier conduit,
De la voix qui vous hèle et du pas qui vous suit...

Le court vacillement des farfadets soufrés,
Annonçant des esprits qui revenaient sur terre,
Dansait au bout des joncs des chemins engouffrés;
Puis, à la longue, tout finissait par se taire
Et le silence entrait dans la nuit solitaire.

Même en plein jour, Rollinat a peur du crapaud, du serpent qui surgit derrière la pierre ou le tas de feuilles sèches,

Et qui laisse couler de ses yeux sans paupières
La lueur magnétique et féroce du mal.

Le chant du coq est pour lui le cri sinistre d'un gnome. Le vent « cravache » le promeneur, les buissons l'accrochent au passage; les rochers, ces monstres, ont l'air de l'épier.

Après les frayeurs de la lumière et de l'ombre, les terreurs qu'éveille la fin de l'homme. Le solitaire de Fresselines s'attache à les retracer en mille et une images convulsives qu'exaspère encore une froide ironie.

L'apparition d'un prêtre noir dans la campagne blanche de neige est si lugubre qu'il semble que la Mort

A symboliquement, dans le jour qui s'endort,
Tendu l'immensité de ses draps funéraires.

Un chat-huant, prenant son vol du sommet d'un vieux calvaire, incarne l'âme d'un mauvais mort. Le son des cloches n'est qu'un glas, les pierres figurent des ossements, les grands linges séchant au sortir des lessives font songer à un long troupeau de morts enfouis dans leurs draps funèbres. En contemplant l'arc-en-ciel sous lequel vole un corbeau, le rêveur croit voir passer la triomphante Mort

Sous l'arc aux sept couleurs du Temps et de l'Espace.

A quoi bon insister? Partout et toujours, l'œuvre de Rollinat, — prose et vers, — encombrée de cercueils, de suicidés, de spectres, de fantômes, de revenants, de fous, de vampires, de larves, de châteaux ensorcelés, d'effroyables cauchemars, d'imaginations perverses et d'évocations sataniques, déroule devant les yeux du lecteur des fantasmagories d'épouvante dont la richesse inventive, l'émouvante sincérité et la puissance

de rendu rappellent les *Histoires Extraordinaires* et raffinent sur les *Fleurs du Mal*[1].

C'est encore Barbey d'Aurevilly, — un connaisseur en diabolisme, — qui faisait de Rollinat « un diable en acier aiguisé qui coupe et fait froid en coupant ».

Il faudrait, pour illustrer de telles compositions, la collaboration de l'Orcagna du *Campo Santo* de Pise avec un Goya et un Félicien Rops.

L'intensité de la sensation et la rage de la transporter toute chaude sur le papier abolissent, d'ailleurs, tout naturellement, chez Maurice Rollinat, certains scrupules de pudeur et de goût. Ni la situation risquée, ni l'extravagance de l'image, ni la crudité du verbe ne le font reculer : il aimait à répéter que tout est noble dans la nature.

Flaubert ne professait-il pas que la poésie, comme le soleil, met de l'or sur le fumier? Il a prouvé sa thèse par son œuvre. — Mais « il y a la manière... »

Les Névroses contiennent un assez grand nombre de morceaux dont la lecture est difficilement supportable et auprès desquels *la Charogne* de Baudelaire semble à peine répugnante.

La Vache au Taureau serait, par son inspiration et par sa facture antiques, comme par son moderne sentiment de la nature, digne de figurer dans une anthologie. « Un groupe qui vaut le marbre dans sa plasticité, — écrit Barbey d'Aurevilly — et digne de la main de Michel-Ange ou de Puget... » — Pourquoi cette belle pièce est-elle vraiment trop insistante, naïve et raffinée au point d'en paraître perverse?

Dans *les Brandes*, le poète nous présente les vieux chevaux

> Le séton au poitrail et l'écorchure aux jambes...,
> Pleins d'ulcères hideux que viennent lacérer
> Les lanières du fouet et les mouches féroces;

et le bœuf à l'abattoir, à moitié mort, le mufle dans l'eau sale,

> [Qui], fracassé, vomit dans sa bave trois dents
> Au milieu des lazzis des hideuses tripières
> Voyant en lui déjà des instestins pendants.

1. Par exemple, dans *les Névroses* : les séries des *Luxures*, des *Spectres* et des *Ténèbres*; — dans les *Apparitions* : *les Treize Rêves*, *le Spectre*; — dans le volume de prose *En Errant* : *le Manoir Tragique*, *les Enfants Bizarres*, *Nature et Fantastique*, — et *passim* dans les *Ruminations*.

Les corbeaux, après s'être repus d'une ordure putréfiée, verte et jaune, cuvent leur pourriture dans la nuit tranquille. Et ce tableau nous est peint copieusement...

Ailleurs, comme dans *l'Enjôleur* et *la Fille Amoureuse*[1], le réalisme brutal tient moins à l'expression et aux images qu'à l'analyse de certains états de l'âme campagnarde, saisie au moment où elle suit sans vergogne son instinct.

Les *Proses d'un Solitaire* ne sont pas exemptes de ces tares. Dans les *Ruminations*, le lecteur rencontre des réflexions du goût de celle-ci : « Les dettes sont les poux et les punaises de la tranquillité... », — trop ingénieuse comparaison qui se poursuit durant quelques lignes.

Du reste, qu'il veuille bien écarter les détails révoltants, et Maurice Rollinat brosse de petits tableaux rustiques d'un art achevé : par le pittoresque de l'anecdote, par la netteté et la probité de l'observation, par le sens des intimités comme par la justesse et par la sobriété du trait, ils rappellent les toiles des vieux maîtres flamands et hollandais, mais en plus complexe, en plus aigu, avec des amertumes et des frémissements qui sont d'un outrancier moderne.

Dans ce quatrain, par exemple, le poète fait tenir un jardinet :

> Les petits carrés de légumes
> Bordés de lavande et de buis
> Et les pigeons lustrant leurs plumes
> Sur la margelle du vieux puits...

Les Moutons sont saisissants de vérité : l'œil bombé, bêlant une sorte de plainte humaine, chacun d'eux broute, « ou plutôt broutoche », d'un mouvement brusque, saccadé, menu :

> A grelottement continu,
> Mécanique, leur museau pioche...

Et, lorsque leur troupeau va pâturer,

> Au fond d'un chemin de traverse,
> Vous entendez derrière vous
> Comme un roulement de cailloux
> Précipités par une averse...

1. *Paysages et Paysans.*

Ce sont les moutons détalant
Devant le chien qui les rassemble,
En bloc, trottinant tous ensemble,
Pied contre pied, flanc contre flanc,

Les vaches noires suivent en lent troupeau le chemin creux; elles entrent au pacage; des baves d'argent moussent à leurs lèvres :

Chacune, le col bas, s'avance indolemment,
Et voici commencer le vaste broutement,
Rythmé net, en plus sourd, d'un bruit de faux qui coupe...
Une mère répond à l'appel de son veau
Meuglant des profondeurs lointaines de l'étable...
L'une ou l'autre, ayant soif, pleine de songerie,
S'en va boire au marais; le cou dans les roseaux,
Elle pompe l'eau morte, et, pleurant des naseaux,
Mélancoliquement reprend sa mangerie.

Le soir venu, les bêtes, lasses, s'arrêtent de paître :

Maintenant, l'œil mi-clos, en cette herbe mouillée,
Elles semblent dormir le bon ruminement...,
Une couchée assise, une autre agenouillée,
Et le soir les surprend dans ces diverses poses,
Tandis qu'au beau milieu de leur jonchement noir
Trois grands taureaux debout, chargés de nonchaloir,
Se profilent tout blancs, avec les cornes roses,

De pareils vers, si heureux d'évocation, parfumés de la bonne odeur des champs, ne font-ils pas songer à Virgile?

Parfois, ce serait plutôt du La Fontaine exaspéré.

Dans *les Bêtes*, recueil posthume où l'art du poète s'est manifestement simplifié pour se rapprocher de la forme classique, voici, en deux vers, un croquis du scorpion :

Il apparaît oblong, aigu, noueux, étroit,
Éclairé par six yeux et couleur de ténèbres.

Et ce portrait du renard :

Râblé sec, flancs plats, pauvre en lard
Sous le poil rouge qui l'habille
Et plus ventre-creux que pansard,
La queue ample, museau fouinard,
Oreille en pointe, œil clair qui vrille,
Tel il s'avance, goguenard.

Une autre pièce nous montre le chat dormant au coin du feu,

> Près de l'âtre, assis droit, la queue en demi-cercle,
> Sur ses petits pieds de devant...
> De temps en temps son poil ou son oreille vibre...
> Puis le voilà presque voûté,
> Si dormant que parfois il penche d'un côté
> Comme s'il perdait l'équilibre.

La mère oie vogue sur la rivière avec son troupeau d'oisons, et c'est, en miniature,

> Un canot blanc, cerné de petits bateaux jaunes.
> A la nuit, les oisons, vers leur grand poulailler
> Remontent tous à pic, au long du fin sentier,
> La mère oie en avant, guetteuse tutélaire,
> Qui, mesurant sa marche à leur cheminement,
> Siffle, torve, à plein bec, si vipéreusement
> Qu'on dirait un aspic sibilant sa colère.

Nombreux sont les poèmes de ce genre sous la plume de Rollinat; — des études de chat, de cheval ou d'oiseaux, des piécettes légères : *le Minet*, *la Petite Souris*, *l'Enterrement d'une fourmi*, ou encore des drames comme *le Jeteur d'Épervier* et *le Naufrage*.

Les volumes de *la Nature*, *Paysages et Paysans*, et surtout *les Bêtes* contiennent, dans cet ordre d'idées, de véritables petits chefs-d'œuvre.

Par malheur, même ici, le poète a poussé, comme d'habitude, à l'extrême, jusqu'au tour de force et à l'excessive virtuosité. Il décrira en termes techniques *l'Atelier du Menuisier*, où chaque outil vient travailler sous les yeux du lecteur. Et le lecteur, agacé, songe au violoniste exécutant, — prouesse d'acrobate, — un concerto hérissé de difficultés, tandis que la plus simple des pages classiques eût fait tant de plaisir à son auditoire.

Maurice Rollinat a été mieux inspiré lorsque, vivant la vie du paysan berrichon, il en a croqué la silhouette physique et la physionomie morale. Ces esquisses, alors du moins que l'imagination de l'artiste ne l'entraîne pas à trop compliquer le modèle, sont justes et pittoresques. Il excelle dans le portrait,

s'entendant à merveille à ramasser les traits saillants de l'individu en un raccourci évocateur.

Le dimanche, *Après la messe* :

Deux vieux, large chapeau, veste courte, air propret,
Rasés, cravate énorme et noueusement mise
D'où montaient les pointus d'un haut col de chemise,
D'un même pas tranquille allaient au cabaret.

Un ivrogne rusé, le père Éloi, sacristain-fossoyeur, monologue la nuit sur la tombe de sa femme, lui promet une prière et finit par boire à sa santé.

Le Pêcheur d'Écrevisses, pauvre diable maigre, sec, les dix doigts couturés de morsures,

Âme inculte mais nuancée,
Cœur de soleil et de brouillard,
Errant poète du regard,
De l'oreille et de la pensée,

se félicite d'avoir une jambe plus courte que l'autre parce qu'il a moins à se courber pour sa pêche.

Le Vieux Pêcheur, debout dans sa barque, reste en extase devant le rayon de la lune. Le meunier cause avec son bateau, devenu à la longue son meilleur ami. Un vieillard, qui a beaucoup songé, s'évertue à consoler un jeune poitrinaire.

Tous ceux-là sont des sages. Et, plus sûrement encore, le paysan réfléchi, raisonneur et amoureux de la Nature, qui trouve dans son bon sens la solution des grands problèmes de la vie. Il aime son métier, cultive la force et l'agilité de son corps, tient en éveil ses facultés intellectuelles, jouit paisiblement des heures sereines et se résigne aux événements. Les penseurs-poètes de ce genre se recrutent, au village, parmi les braconniers de chasse et de pêche. Le métier exige l'indépendance et donne aliment à la fantaisie. Il développe l'aptitude à observer, il trempe le caractère, il affine les sens, il incline peu à peu l'esprit le plus matériel à une sorte d'admiration contemplative des êtres et des choses.

Ce *Philosophe* aussi, nous intéresse, pour qui vivre, ce n'est point user des plaisirs, ni amasser de l'argent,

C'est p'têt' ben d'aimer quéq' brav' gens,
Mais c'est surtout d'aimer les choses...

L' long usag' des chos' s éternelles
Les rend complaisant' pour mon corps...
Je n' vis qu' pour vivr', — l' rest' ne m'est rien.
Pour boir' la bell' lumièr' qui vient
Du grand ciel où tant d'fois je r'garde,
Pour m'étend' sous l'ombrage, errer,
Pour sentir, entend', respirer...

Que dire enfin de ce curé rougeaud, expert à déguster le vin, qui ne s'occupe pas de politique, n'intervient jamais dans les affaires de famille, mais dont les manières sont celles de ses paroissiens, « en plus civilisé, en plus doux », — bon prêtre, qui ne distingue pas les croyants des incroyants, va toujours droit au but, rend service à tout le monde, cultive les humbles et se tient à l'écart des riches, faisant plus de bien par son exemple que par son prône? C'est, à n'en pas douter, le brave pasteur qui, à la grand'messe de Fresselines, confiait son harmonium et son lutrin à ce mécréant de Rollinat[1].

Avec le visionnaire et le réaliste, l'analyste et l'observateur, il est chez Maurice Rollinat un poète délicat, d'une rare et fraîche distinction.

Çà et là, dans les deux volumes qui portent en sous-titre : *Proses d'un Solitaire*, se dessinent des paysages comme celui-ci :

Ce n'est plus la nuit et ce n'est pas encore l'aube : heure ambiguë des murmures neutres, des tressaillements équivoques, des couleurs indécises où, du ciel masqué, blanc-brumeux comme la terre, on voit la lumière si vaguement sourdre et filtrer dans la moiteur de l'ombre. Au milieu du silence mouillé, les seuls bruits émoussés, assourdis, gazés, que l'on entende par intervalles sont le râle des cailles, le gloussement des perdrix se réveillant dans le profond des labours, et la fatidique plainte, déjà plus douteuse, du chat-huant qui miaule à fleur d'écorce dans le creux de son arbre, en attendant qu'à la première lueur de jour précise il s'y renfonce et s'y encaverne. Et, par degrés, la campagne apparaît comme en songe à travers le brouillard demi-nocturne qui, devenant une délicieuse bruine, se fond, tiède et lacté, en gouttelettes de larmes.

On glane, de même, à travers les poèmes de Rollinat, de ces

1. Voyez encore, pour ces types rustiques, nombreux dans l'œuvre du poète, *le Rebouteux de village*, *la Fille-Mère*, *l'Ancien soldat*, *les Clairvoyants*, dans le volume *Paysages et Paysans*, — et, en prose, les belles pages de *Pêcheurs de truites* (*En Errant*).

vers qui, selon l'expression de Joubert, s'exhalent comme des sons et des parfums. Les pages qui précèdent en font foi.

Le poète chante ainsi, dans une de ses pièces, les boutons de rose, « si pleins de volupté »

Qu'on dirait de la chair pétrie avec du rêve...

Dans le volume des *Bêtes (le Sphinx)* :

En vain l'ombre a versé la cendre de ses urnes..

Dans *la Nature* :

Les parfums des forêts chevauchent le zéphyr...
Le divin rossignol, enchanteur du silence...

et, sur la rivière où se reflètent les bois,

Le frissonnement vert qui tombe des ramures...

Dans *les Névroses* :

Le soir laisse rêver la terre épanouie...
Un troupeau de brouillards passe tout effrayé...
C'était l'heure du rêve et de l'effacement...

Le silence est l'âme des choses
Qui veulent garder leur secret.
Il s'en va quand le jour paraît,
Il revient dans les couchants roses...

La rivière, au matin, endormie sous le feuillage, exhale sa tiède humidité

Comme un grand velours vert qui serait diaphane.

De *la Vache au Taureau* :

A l'aube, à l'heure exquise où l'âme du sureau
Baise au bord des marais la tristesse du saule,
Jeanne, pieds et bras nus, l'aiguillon sur l'épaule,
Conduit par les chemins sa génisse au taureau...
Elles s'en vont ainsi le long des églantiers
Où l'Aurore a pleuré son déluge de perles,
Et le vol des piverts, des margots et des merles
Les effleure et les suit par-dessus les sentiers.

Les Pouliches ont des attitudes charmantes

Et vont avec de vifs et gentils mouvements,
Se mordiller le ventre et se téter entre elles...

Et la rosée, avec ses gouttes de cristal,
Diamante les bouts de leur crinière torse.
Mais bientôt le soleil, flambant comme un enfer,
Réveillera leur queue aux battements surperbes
Et fourbira parmi les mouillures des herbes
Leurs petits sabots blonds encor vierges du fer.

Il y a dans *les Bêtes* telles pièces, comme *le Sphinx* ou *l'Aigle*, dont les strophes vigoureuses sont ardentes de souffle et d'images. — L'aigle

Berce sa songerie au bord des précipices...
Farouche, il reste, au gré de ses âpres souhaits,
Le solitaire intact dans sa liberté vierge...
A l'aigle il faut les feux du grand dieu chevelu,
Le mystère aveuglant du flamboiement diurne!
D'un coup d'aile, jailli des plus profonds abîmes,
Vorace de soleil, pour s'en gaver les yeux,
Il dépasse les monts, et reste, glorieux,
La hauteur souveraine entre toutes les cimes.
Fauve amant de la nue où tend son vol avide,
Il cogne, incorruptible en sa morne fierté,
Au front de la lumière et de l'immensité
Son rêve d'infini, son ivresse du vide!

Bien touchant est, dans le même volume, le souvenir de Pistolet, le chien fidèle du poète :

Mon ami des chemins comme de la maison...
M'offrant sans cesse, au lieu du renfermé de l'homme,
Dans ses bons yeux parlants, son âme d'animal.
Il repose à jamais là, mangé par la terre,
Mais je l'ai tant aimé, d'un cœur si solitaire,
Que tout son cher aspect, tel qu'il fut, me revient.
L'appel de mon regret met toujours à mes trousses,
Retrottinant, câlin sous ses couleurs brun-rousses,
Le fantôme béni de mon pauvre vieux chien.

Le recueil de *la Nature* contient cette *Nuit Mystique* :

La vallée apparaît sous un ciel sans nuages,
Illuminé si pur par ses astres si frais
Qu'il découvre les quatre horizons et, de près,
Remplit d'azur lacté les vides du feuillage.

Les brises de velours s'embaument tout exprès
Pour fêter cette nuit qui les met en voyage,

Et la lueur d'en haut vogue sur le marais
En laissant derrière elle un vaporeux sillage.

Très distincte, là-bas, tant l'espace est serein,
Sur un mur se profile une chouette, en train
De se polir le bec et de hocher la queue.

Je songe, et, recueilli jusqu'à la piété,
Je regarde dormir, pleine de sainteté,
La lune blanche avec son auréole bleue.



Ce que Maurice Rollinat aimait dans la musique, c'est sa faculté d'expression et les perspectives illimitées qu'elle ouvre à la rêverie. Par contre, elle ne pouvait satisfaire ce besoin de clarté, ces exigences de rendu que le poète portait en lui, comme toutes ses tendances, jusqu'à l'exaspération. Il a souffert les affres du verbe et subi, au point d'en être halluciné, la fascination de la phrase écrite. Pour saisir l'insaisissable, pour traduire l'intraduisible, il se ruait sur la langue, la bousculait, la recréait à sa guise. L'outrance de la pensée n'a d'égale chez lui que les audaces de la syntaxe et du vocabulaire. Métaphores imprévues, termes brutalement réalistes, antithèses violentes, tournures et rythmes par trop originaux, — bref, singularités souvent choquantes, parmi des néologismes heureux, — tout déroute dans ce style : on s'y perdrait si l'on ne sentait que l'auteur possède à merveille les ressources et le génie de la langue.

Car ce romantique à tous crins était nourri de la moelle classique. Il n'admirait pas moins les Latins, ni Rabelais, Montaigne, Pascal, que Balzac, Flaubert et Barbey d'Aurevilly. A travers les cercles de l'enfer dantesque où sa poésie entraîne le lecteur, c'est Lucrèce, c'est Virgile, c'est La Fontaine qui lui servent de guides. Les fantômes de sa pensée malade, il veut à tout prix les incarner en des vers précis, parfaits, dans une prose qui dise tout, nettement, avec le maximum d'intensité. Aussi prenait-il en pitié le style bigarré de certains décadents et symbolistes : il l'appelait du « zèbre ». Après des semaines,

parfois des mois entiers de gestation, un poème, une strophe, le titre d'un recueil était inscrit sur un petit cahier portatif. Les ébauches publiées à la fin du volume des *Bêtes* donnent quelques indications sur sa façon de composer. Ses carnets de poche, dont il ne se séparait jamais, sont curieux à feuilleter. On y sent une intelligence toujours en travail, une imagination incessamment évocatrice, qui, hors les moments de « friche », consacrés à la vie purement végétative, se dévoraient elles-mêmes perpétuellement dans un labeur au-dessus des forces humaines. Ils contiennent des idées, des anecdotes et des images notées au jour le jour, remaniées en de nombreuses variantes. La bizarrerie de certains sujets surprend : la tigresse nourrice, les amours de deux boas, les larmes d'un crocodile pleurant la perte de ses petits... D'autres sont plus simples, vraiment dignes de tenter un poète ; par exemple, un renard, tapi en toute sécurité dans l'ombre de sa caverne à deux issues, regarde d'un œil flamboyant brûler le feu allumé par le chasseur pour l'enfumer. On imagine très bien ce renard symbolisant, comme le font d'autres animaux dans *la Mort du Loup* de Vigny, la grandeur sauvage de la Nature comparée aux petitesses de l'Homme.

Ces notes prises, Rollinat s'exténuait à corriger, à recorriger, raturant vingt fois le même passage, satisfait uniquement, s'il le fut jamais, lorsqu'il avait découvert, grâce à sa prodigieuse mémoire ou avec le secours d'un dictionnaire analogique, la seule expression qui formulât sa pensée d'une façon adéquate, Pas de périphrase, jamais d'à peu près, aucune licence poétique. « Il en est pour les idées, disait-il, comme pour les pierres des carrières : le travail ne les sort de l'esprit qu'à coups de pioche et de levier. »

La méthode n'est pas nouvelle. Elle devait porter ici des conséquences tout opposées à celles qu'en attendait l'auteur. A force de minutie et d'intentions, le style trépidant, suraigu, tarabiscoté, ne dit plus ce qu'il veut dire : le dessin disparaît sous les fioritures, la phrase craque de toutes parts. C'est un défilé ininterrompu de sensations cristallisées, transportées toutes chaudes sur le papier, un feu d'artifice continu qui brûle la rétine et ahurit le cerveau. Amalgamez ensemble du Baudelaire, du Jules Vallès, du Barbey d'Aurevilly et du Gon-

court, vous n'aurez encore que les principaux ingrédients de cette « écriture » de haut goût.

Ainsi Rollinat décrit un viveur décavé, devenu miséreux : il est « culotté de chiffons, les prunelles bombées, comme désorbitées, roulant gélatineuses dans le cercle rouge des bords de paupières à vif ».

La sauterelle, selon lui, « cliquette », l'éclair « sibile ». Les moutons coulent leur vie monotone à « reconsidérer la Nature, y rebêlant jusqu'à la mort ». Lorsque la vache est rassasiée, vient pour elle « l'instant croupi du rêve ». Le cri bref du martin-pêcheur traversant un ravin isolé est défini « piqûre du silence ». Les châtaigniers sont « désenfrognés » par le soleil du matin. Les ruisseaux « glougloutent », les sources ont un doux « glissotement », et pleurent dans le silence « un goutteleux soupir ». Même, au figuré, Rollinat écrit « le goutte à goutte d'une plainte » ou encore « se désengluer d'un sortilège », ou bien il déclare que, le jour des Morts, l'horizon est « tout geignant des cloches ». On trouve à chaque page des mots comme « renfoncis », « désengouffré », « replongeonner », « se réillusionner », des infinitifs, des participes présents ou passés érigés en substantifs : « le sec » ou « le mouillé » des yeux, « l'ouvert » ou « le pincé » de la bouche, le « mouvant » et le « posé » des choses, « l'aller-venir » d'un chat qui rôde.

Il y a plus bizarre :

Il tordait son esprit, son cœur,
Passait le suc de son labeur
A tous les cribles du scrupule.

Et, plus loin, quelqu'un « passe au tamis les ténèbres de sa pensée... »

Dans l'entassement des mots tordus, noués, martelés, la pensée s'enroule perpétuellement sur elle-même. C'est là le sens de ce titre : *Ruminations*, que Rollinat avait longuement médité avant de le placer en tête d'un de ses recueils de prose. Parmi ces broussailles enchevêtrées, on se croirait volontiers égaré — génie à part — à travers l'épais maquis de certains passages des *Mémoires* de Saint-Simon, si l'illustre duc avait traversé le romantisme et connu les richesses de notre invention verbale moderne.

Lisez ce développement sur la lumière :

En la frappant d'engourdissement, d'hésitation maladive, languide, elle ensommeille la volonté dans une sorte de catalepsie anxieuse : elle enduit l'esprit de secret, de tragique irraisonné, de grave louche, de sinistre confus, l'imagination, d'étrange, de perplexe, d'insanité, de dangereux, d'énigmatique, de mortuaire, d'écoutements furtifs, de surveillances dérobées, d'attentes vagues; elle voile, treillisse et gaze d'indécis, comme de larves et de vapeurs d'âmes, et aussi de regards, de souffles et de frissons de rêves, les sentiments, les sensations, les pensées, la souffrance, la tristesse, qui éprouvent, en même temps, comme dans la nature environnante, le même ébahissement féerique, la même stupeur enchantée, le même flottant fixe, extasié morne, que les silhouettes, les teintes, les reflets, les haleines, les odeurs, les bruits qui vont se fondre de plus en plus à cet illimité d'imperceptible qui, etc.

La phrase se poursuit encore pendant six lignes...

On le voit, ce style est analytique à l'excès. L'écrivain procède habituellement par énumération, il accumule par petites touches. En peinture, il serait un adepte du pointillisme le plus éparpillé et du plus vibrant impressionnisme. Il sentait si bien lui-même les dangers de cette tendance qu'il cherchait à envisager dans certaines de ses petites pièces tous les aspects d'une même chose ou d'un même animal, avec le chimérique espoir d'atteindre à une synthèse de son modèle.

Les rythmes de ses poèmes ne sont pas moins originaux parfois que sa syntaxe et son vocabulaire.

L'anarchiste intellectuel que se croyait Maurice Rollinat était convaincu de l'utilité des moules traditionnels, même les plus étroits, car ils forcent la pensée à se condenser dans sa forme définitive. Aussi préférait-il le vers à la prose, qui n'opposait pas à sa rage d'analyse des digues assez résistantes. Par ce souci technique, il se rapproche des Parnassiens, il remonte jusqu'à la Pléïade. Il a composé nombre de sonnets, ballades et villanelles, quelques-uns dignes de l'anthologie. Dans son premier volume, *les Brandes*, il a tenté de plier à tous les sujets l'antique rondel, considéré jusqu'alors comme voué à l'expression de la grâce et de la naïveté.

Mais habituellement, surtout dans ses derniers recueils, les strophes et les mètres alternent, s'enchevêtrent, évoluent avec

souplesse pour épouser les sinuosités de l'idée, à laquelle ils adhèrent fortement. Il en est ainsi spécialement dans ce traité de psychologie abstraite qu'est *l'Abîme*.

Le résultat de ces efforts est souvent malheureux. Voici, en indigeste galimatias, une tempête sur la mer :

Souffle monstre, outrant sa fureur.
Le vent démesurait l'horreur
Des montagnes d'eau dont les cimes
Pivotaient, croulant en abîmes,
Qui, l'un par l'autre chevauchés,
Distordus, engloutis, crachés,
Redressaient leurs masses béantes
En Himalayas tournoyantes,
Spectrales des froids rayons verts
Se multipliant au travers...

Ailleurs le poète a mieux réussi. Dans le recueil de *la Nature*, pour rendre les multiples aspects et les effets du vent, il a cherché de longs mois la strophe suivante, qui se déroule d'un bout à l'autre de la pièce avec une étonnante virtuosité :

Élément fantôme, ondoyant,
Impalpable, invisible, ayant
La soudaineté, le fuyant,
    Toutes les forces,
Tous les volumes, tous les poids,
Tous les touchers, toutes les voix,
Toutes les fougues à la fois,
    Droites et torses...

La Journée d'une Cigale peint délicatement la grâce de la jolie bestiole. Et c'est du Rémi Belleau :

La cigale se perd
    Dans la haie
Où rien encor n'effraie
    Son corps vert.
A peine s'il fait clair,
Le jour seulement raie
    L'oseraie
    D'un éclair.

Dans le volume des *Bêtes*, *le Ciron*, écrit tout entier en vers

de trois pieds, est une merveille d'aisance et de rythme. De même les petits poèmes des *Rats* et de *la Carpe*.

Une tentative intéressante, qui valut à son œuvre une de ses originalités les moins discutables, consista, pour cet observateur, à transporter dans sa poésie le langage populaire du paysan creusois. La disposition graphique de ces poèmes où les mots, défigurés, s'écrivent à grand renfort d'apostrophes, rebute d'abord le lecteur qui redoute les à peu près de la chansonnette comique. Mais le style est un grand magicien, et le lecteur, lorsqu'il a vaincu sa répugnance première, devine que ce poète est bien de la même race et de la même famille que l'auteur de *la Petite Fadette*.

Dans cette forme spéciale, le volume intitulé *Paysages et Paysans* portraiture en pied l'homme des champs : attitudes, regards, rires, conversations, mots familiers et narquois, jusqu'à l'accent, tout y est, — encore que la psychologie qu'on lui prête s'y montre parfois un peu trop subtile pour prétendre à une justesse absolue.

On a vu plus haut quelques morceaux de ce genre. Une autre page nous remet en présence du Pêcheur d'écrevisses boiteux, qui s'écrie :

Et puis, voulez-vous que j'vous dise?
J' s'rais pas infirm', ça s'rait l'mêm' jeu.
Je m'plais trop dans c' qu'a fait l'bon Dieu :
Y flâner, c'est ma gourmandise!

Le philosophe que la satisfaction de vivre console de ses misères déclare :

Expliquez ça! j'ador' la vie...
Et pourtant je n'crains pas la mort.
La pent' de l'âge? — ainsi veut l' sort, —
Faut la descendre un' fois gravie.
M'disant donc : « Raison d'plus pour être
Avar' de ces instants si courts »,
Malgré que l'destin compt' mes jours,
J'y rends grâc' de m'avoir fait naître.

Lorsqu'il se résigne à demeurer simple, Maurice Rollinat est un excellent écrivain, je dirais volontiers un écrivain de race. La preuve en est faite, pour sa poésie, au cours des pages qui

précèdent. En prose, il sait formuler l'idée avec la nudité, la concision et la fermeté auxquelles nous ont accoutumés nos moralistes classiques :

On s'accote à la dureté d'une pierre, on ne s'appuie pas à la sécheresse d'un cœur. — Vivant, l'artiste se défend par le travail, la solitude et le silence. Mort, il est défendu par son œuvre. — Nous sommes injustes envers nos efforts : nous ne les estimons qu'au prix de leur réussite. — Le cœur n'a qu'une loi sublime et délicieuse : aimer à jamais et pardonner, quoi qu'il arrive. — Le rire n'est, le plus souvent, qu'un tic bruyant du corps. Quel qu'il soit, le sourire est toujours un geste de l'âme. — C'est l'âme qui fait le chagrin, ce n'est que le sang qui fait les larmes. — La délicatesse de leur cœur divise les femmes; la fragilité de leurs organes les rapproche. — On reste seul en compagnie des bêtes, des colères et des perfidies de la Nature. Il n'y a vraiment que l'homme qui interrompe la solitude de son semblable.

Voici une description de la truite qui serait d'un Buffon nerveux, ou peut-être d'un Michelet :

Et comme elle est bien construite pour la force agressive et la foudroyante rapidité! Très musclée, peu d'ossature, oblongue et trapue, svelte et ramassée; la tête anguleusement carrée, courte et rentrée dans le corps dont elle continue l'épaisseur; des nageoires fines qui sont des lanières tranchantes, et une queue d'un quadruple mécanisme, à la fois gouvernail et levier, ressort et tremplin. C'est l'acrobate, la panthère et l'hirondelle de l'eau.

A la précision, au pittoresque et à la vie, la prose de Rollinat joint très souvent la vigueur; elle atteint quelquefois au coup d'aile :

La lune remplit le ciel sans son cortège d'étoiles, et la profondeur des nuits est peut-être plus solennisée de cette solitude de son astre : ainsi un seul chant divin suffit à combler le vide d'une âme, à peupler magnifiquement le désert d'un cœur.

En dernière analyse, Maurice Rollinat est un écrivain très personnel. Mais s'il fallait lui chercher, dans notre littérature des parrains authentiques, on pourrait prononcer de nouveau le nom des Goncourt. Ce style tout nerfs, haché, tendu, visant à piquer l'image comme un papillon rare sur l'étoffe précieuse de la phrase, n'use-t-il pas d'un des procédés les plus voyants de l' « écriture artiste »? Ce hérissement de termes techniques

ou singuliers, ces inversions, ces raccourcis, cet effort continu pour exprimer l'inexprimable, c'est l'essence même et ce fut la nouveauté de la manière des Goncourt. Seulement Rollinat va plus loin qu'eux, si loin qu'il dépasse fréquemment le but. En revanche, meilleur psychologue, il ne se contente pas du point de vue un peu exclusif qui fit des deux frères des virtuoses incomparables, mais trop souvent, jusque dans les meilleures œuvres, des peintres d'artifice et d'apparat.



La plus passionnante des questions que pose l'étude d'un artiste se formule sans doute ainsi : quelle est son attitude en face du grand modèle, la Nature?

Rollinat vécut auprès d'elle seul à seule. Il la voit, — on a pu s'en rendre compte ici, — tantôt dans son âpre réalité, qu'il exagère encore, tantôt à travers le mirage d'une imagination transfiguratrice. Elle n'est pas simplement à ses yeux un dictionnaire, comme pour Eugène Delacroix et pour Flaubert, ni même « un index encyclopédique et systématique ou un plan de notre intelligence », suivant la conception de Novalis. Elle a sa vie propre, elle est force, elle est instinct, elle est esprit. Le poète la sent frémir, délicieuse et terrible : il l'étudie, maîtresse d'erreur et de vérité, abîme de contradictions et d'embûches. Elle est l'atmosphère de son âme.

Il la bénit d'abord pour sa fécondité, sa grâce et sa magnificence ; il en exalte sans se lasser la solitude, la consolante indifférence et la fraternité.

Sa prose abonde en développements sur ce thème : « Dans l'amour de la seule Nature on trouve de quoi bénir la vie [1]. »

La nature agit toujours sur l'homme, parce qu'en elle et par elle il retrouve sa destination première, qu'il s'y sent dans la vérité de son être et de son milieu... Toutes ces chères impressions qu'il reçoit des solitudes, semblant vouloir fêter sa bienvenue chez elles, inclinent son cœur à des souvenirs d'enfance, à des évocations d'amitiés naïves, d'amours ingénues, à des rêveries fraîches, couleur d'espérance, fleuries et lumineuses, trouvant leur épanouisse-

1. *Ruminations.*

ment dans leur vague même, si délicieux, et qui donnent à tout son individu cette sensation, à la fois sourde et triomphale, enivrante et confuse : que dans des hamacs faits de lumière, d'azur et de nuages, d'haleines et de reflets, de murmures et d'aromes, il flotte épars à travers la vie des choses, et, qu'en humant leur âme, il en goûte mieux son être et se savoure exister[1]!

En égalisant toutes choses dans la sérénité de son indifférence, la nature conseille à l'homme l'activité tranquille, l'ennui contemplatif, l'amour sobre et le deuil résigné[2].

L'âme des choses, fraternelle à la nôtre, nous apporte la douceur d'effluves vraiment divins :

L'âme habite bloc et poussière,
Toute forme d'inanimé;
Son frisson y bat, renfermé,
Comme le cœur de la matière...

L'âme de l'homme, à son tour, se plaint ainsi au corps en qui elle est captive :

Au sein du libre espace où je me plais sans trêve
Que n'as-tu donc le corps d'un voyageant oiseau?...
Tu vivrais la nature et tu saurais les rêves,
Les mystères de l'eau, des souffles et des sèves.
Toujours plus, te crierais-je, approche-toi des cieux!
Monte au divin soleil! brûle et trempe tes yeux
À la pureté de ses flammes!
Cette enveloppe ailée étant digne de toi,
Nous ne serions pas loin de former, elle et moi,
La société de deux âmes!

La Nature conseille encore à l'artiste de fuir son rêve qui l'épuise et de redouter la curiosité de son esprit insatiable :

Végète ma réalité
Au lieu de vivre ta chimère.

Mais l'intellectuel résiste, il se débat dans le vide de la spéculation jusqu'à ce que, « perdu dans la nuit des mots », il s'écrie enfin :

1. *Ruminations.*
2. *Ibid.*

L'art sans trêve était ton bourreau!
Tu ne béniras jamais trop
L'épuisement qui t'en délivre.
Fais donc fête à ton corps qui rit,
Et, simple d'âme, enfant d'esprit,
Vis pour le seul bonheur de vivre.

Rollinat a poussé maintes fois ce cri de détresse du malheureux que torture sa pensée incessamment investigatrice et qui gémit en vain, implorant l'impossible repos.

Dans *la Journée divine* :

Mon odieux corps a fait trêve,
Et, devenant un pur esprit,
Dans le végétal qui fleurit
Je circule comme la sève.
Mon extase monte, s'élève,
Jusqu'en l'azur s'épanouit,
Je suis un peu l'herbe qui luit,
L'eau qui court, le rocher qui rêve...
Le soir vient : je reprends ma bête et mon chemin,
Mais je sais l'infini bonheur d'un être humain
Qui fut pour un instant l'âme de la Nature[1].

De ce sommet, le songeur de Fresselines atteint enfin à la seule religion qui vaille, d'après lui, qu'on la pratique :

Plus que le genou qui fléchit
Sur les dalles froides d'un temple,
L'œil est pieux lorsqu'il contemple
Et qu'en lui tout se réfléchit.
On est vraiment religieux
Si, devant l'aube qui se lève,
On a des larmes plein son rêve
Et du sourire plein ses yeux[2]...

Mais la Nature n'est ainsi bienfaisante que par exception. Si le poète lui sourit, c'est aux heures de repos. D'habitude, elle l'épouvante par sa sereine perfidie, par les périls qu'elle dissimule sous la douceur féline de ses carnassiers, sous les couleurs alléchantes de ses poisons, dans la fraîcheur mor-

1. *La Nature.*

2. *La Prière* (*La Nature*). — Voyez, dans le même ordre d'idées, *Paysages et Paysans*, pp. 34, 125, 290 et 305.

telle de ses ondes vives. Elle s'enténèbre à ses yeux du mystère des êtres et des choses qu'il s'effare de sentir partout, indéchiffrable et irritant.

Pour un tel esprit, rien n'est banal aux champs, ni l'insecte, ni l'eau, ni la pierre. Tout y rampe, tout y surgit, féerique ou menaçant. Nietzsche élève l'homme à la dignité de surhomme, Rollinat fait de la Nature une « surnature » :

L'hiver, dans la campagne, toute chose m'apparaît mystique et surnaturalisée dans je ne sais quelle essence de vapeur où flotteraient des haleines d'atomes. Les maisons que l'on voit semblent peintes sur l'invisible et la très rare volée d'un oiseau furtif produit pour mes yeux le même effet que certains frissons pour mon âme [1].

Sur le cercle magique de la vie :

Les soupirs, les frissons, les regards, les reflets, les aromes, les souffles, sont d'indestructibles projections d'âmes, d'immortels éclairs de matière qui, retrouvant à travers les espaces, le chemin de leur origine, se restituent à la grande vie éparse dans le vide pour, au fur et à mesure qu'elle se prodigue, intarissablement l'enrichir et la reféconder [2].

Du reste, nul ne se livre à la contemplation des choses qu'avec un esprit rempli de soi :

La solitude est un abîme qu'il faut incessamment combler de ses chimères et de ses labeurs, sans quoi l'âme enténébrée, le cœur vide, on finirait par s'y engouffrer dans l'abominable martyre errant de sa pensée perdue [3].

Des variations sur ce thème, voilà le livre tout entier de l'*Abîme*, dont le titre ne ment pas, car on y voit l'auteur descendre à travers les subtilités les plus raffinées jusqu'au fond du gouffre où Pascal s'est si dramatiquement débattu. De ce recueil pénétrant, sarcastique, sinistre, composé parmi les insomnies et les douleurs de nerfs qui furent le tourment de l'écrivain, tout pittoresque est à dessein banni. C'est une série d'études psychologiques où sont burinés avec une impitoyable vigueur nos sentiments et nos idées, nos passions et nos vices. Rollinat prétendait donner ici les « biographies » de chacun de

1. *Ruminations.*
2. *En errant.*
3. *Ibid.*

ces mouvements de l'âme. Il s'y est acharné à poursuivre la conscience jusque dans ses derniers replis.

Mais cette pensée qui tourne sur soi comme l'écureuil en cage, à quoi peut-elle bien aboutir? quel but assigne-t-elle à l'effort de l'humanité? Maurice Rollinat n'hésite pas à répondre que le terme suprême, la mort, est une chute définitive dans le vide : « En somme, l'être humain n'est que du néant qui couve à travers des fantasmagories de sens et de pensée. »

L'écrivain dresse ainsi presque à chaque page de son œuvre un réquisitoire, souvent ironique, contre la vie et la civilisation. Pris de ce vertige du néant, il n'hésita point à se proclamer athée. Or, penché sur la matière en fermentation, qu'y cherchait-il derrière les fugitives apparences, sinon l'éternel secret? Il y avait en lui du mystique. Sa pensée dévastatrice niait cet « au-delà » vers lequel s'élançaient son cœur et son imagination affamés. Au fond, cet athéisme-là ressemble furieusement au nihilisme de Flaubert, et l'auteur de *Bouvard et Pécuchet* fut, on le sait de reste, un idéaliste inquiet, soigneux de cacher aux profanes les arcanes de sa pensée. Et de même Rollinat est-il ici, sous les divergences apparentes, assez proche de la conception de George Sand. Mais le panthéisme souriant de la marraine se mue chez le filleul en un panthéisme amer et troublé qui, d'inspiration purement romantique, n'a presque rien de commun avec l'hellénisme d'un André Chénier ou d'un Maurice de Guérin.

L'antagonisme secret de ces deux forces, — la fougue du crédule instinct dans son élan vers le mystère et le criticisme ancré dans ses négations sans pitié, — rendit impuissante cette robuste intelligence et l'empêcha de se hausser en équilibre jusqu'au chef-d'œuvre que ses amis attendaient d'elle.

Les origines de Maurice Rollinat et son tempérament, sa longue adaptation aux campagnes natales, le prédestinaient à fixer dans une peinture émouvante la sauvagerie du pays creusois. Mais ce pays, à son tour, par l'âpreté des sites et par la difficulté d'en dégager les lignes maîtresses, habituellement noyées sous la variété du détail, ne fut pas sans exercer une action fâcheuse sur son talent, qu'il assombrit et qu'il jeta dans cette rage d'analyse trop souvent mortelle aux créateurs originaux.

Rollinat a subi d'autres influences, et d'aussi tyranniques. Il s'est assimilé la substance d'Edgar Poë et de Baudelaire. Son *Abîme* est en germe dans *le Démon de la Perversité* du premier. Le même vertige moral affole ces deux imaginations, la même névrose détraque ces deux intelligences. Heureusement pour lui, cependant, de par sa race et sa culture, Rollinat demeure toujours, en quelque mesure, réaliste et classique. Il n'aime pas se perdre avec Poë dans les brouillards de l'occultisme et de l'imprécision. Il sent mieux la limite du réel et de l'imaginaire. Par contre, il ne s'enlève jamais de la même envolée vers « l'au-delà » et il ne possède pas, pour manier la terreur, la lucide maîtrise qu'on admire dans *le Chat Noir*, *le Puits et le Pendule* ou *la Chute de la maison Usher*.

Son art est, en somme, moins idéaliste que l'art de Poë et de Baudelaire. Il est aussi moins suggestif. Rollinat ne comprit pas que certaines idées, une intensité particulière de sensations ne sauraient passer intégralement dans la langue et qu'en ce cas « l'effet » cherché gagne à être à peine indiqué.

Il raffina autant que Baudelaire, et il souffrit comme lui de l'obsédant taraudage d'une pensée dévorante. Il tenta, lui aussi, — le mot est de Sainte-Beuve, parlant des *Fleurs du mal*, — « d'arracher leurs secrets aux démons de la nuit ». Ici et là, même ironie désespérée, même perversité intellectuelle qui se traduit par une prédilection pour le malsain et le funèbre, avec moins d'originale beauté chez le dernier venu, dont le talent atteignit plus souvent au rare qu'à l'exquis et à l'étrange qu'à l'émouvant.

Pourquoi faut-il que le visionnaire de Fresselines, pourvu de dons remarquables, se soit grisé de la puérile et romantique ambition de s'inscrire parmi les « poètes noirs », magiciens des hallucinations et des vertiges? Notre race préférera toujours à ces grands névrosés, drapés dans leur isolement d'exception, les génies de lumière, de mesure et de sérénité. La sombre destinée des hommes fatals nous est un objet d'effroi au moins autant que de sympathie.

En dépit des apparences, Maurice Rollinat fut, d'ailleurs, d'une sincérité qu'attestèrent vingt années de solitude et de souffrance. Il y a des plaintes dont l'accent ne saurait tromper : « Certains soirs de spleen, confesse-t-il dans un de ses livres,

on n'est plus qu'une âme qui flotte sur un glas devant la nuit de sa destinée. » — Il écrivait, en 1897, à M. Armand Dayot : « Mes évocations lugubres sont involontaires, et je les vis comme des réalités. »

Il en mourut. Dramatique spectacle que celui de cet artiste sensitif qui ne connut de la vie ni le plein soleil ni la joie, n'exalta jamais l'espérance ou l'amour, mais s'épuisa en fureurs créatrices pour étreindre une vérité et une paix que seule lui devait apporter la mort, son perpétuel cauchemar!

En définitive, Rollinat, s'il n'égale pas dans le domaine du fantastique ses grands devanciers, enrichit notre littérature d'observations et d'images d'une originalité réelle. On a dit de lui — c'est vrai au moral comme au physique : — « Où son regard pose, il pénètre. » Musicien, il a composé des mélodies dont certains motifs, exquis ou poignants, s'accrochent à nos mémoires et nous poursuivent jusqu'à l'obsession. Il fut, qu'il dît ses vers, qu'il les chantât, un interprète d'une rare puissance. Dans sa prose et dans sa poésie, il est des frissons, des parfums, des paysages nouveaux; la vie obscure des bêtes et des choses s'évoque frémissante: il y a de ces remarques, de ces impressions, de ces mots trouvés dont les citadins s'amusent comme d'une singularité, mais qui émeuvent les fervents du silence, les familiers des bois, des prairies et des eaux courantes. Quand la névrose ne l'emporte pas jusqu'aux confins de l'extravagance, son œuvre est sculptée dans l'épaisseur du châtaignier, parfois taillée dans le solide granit; elle est subtile et savoureuse, intime, ardente; elle palpite, elle fait penser, elle mérite de ne pas périr tout entière.

Il importe peu, après cela, de rechercher si, par son inspiration et par sa forme, elle l'apparente de plus près aux classiques qu'aux romantiques, à Pascal et à La Fontaine qu'à Baudelaire et aux Goncourt. A vrai dire, comme le poète lui-même, elle défie toute formule; ils n'entrent, l'un et l'autre, exactement dans aucun moule. Mais si la valeur d'une œuvre se mesure avant tout à la quantité d'âme qu'y insuffla son auteur, celle-là vaut et ce poète fut quelqu'un.

PIERRE BLANCHON

LA FAMILLE IMPÉRIALE
A SAINT-CLOUD ET A BIARRITZ[1]

(1856-1867)

1859

En 1859, le Prince impérial fut conduit seul à Biarritz, où l'Empereur et l'Impératrice n'arrivèrent que plus tard.

XIX

Biarritz, 20 août 1859.

Depuis quelque temps, avant le départ de Saint-Cloud, et même pendant le séjour à Paris, la santé du Prince n'était pas aussi bonne que précédemment. De temps à autre, presque chaque jour, je crois, il lui sortait des plaques d'urticaire, il était un peu pâle, assez irritable et très contrariant : sur ces entrefaites il y eut, à propos des 14 et 15 août, des fêtes d'enfants, des représentations, des réceptions et par suite des fatigues disproportionnées avec l'âge de l'enfant qui n'a que trois ans et demi. De là résulta une surexcitation cérébrale facile dans une nature intelligente; comprenant tout; cherchant à se rendre compte de tout, même des choses qui sont au-dessus de son âge; interrogeant sans cesse; voulant savoir le pourquoi des choses, faisant des comparaisons, des applications d'une justesse remarquable dans un âge si tendre.

1. Voir *la Revue* des 15 décembre 1911 et 1er janvier 1912.

Par-dessus la fatigue cérébrale et corporelle causées par ces fêtes données avec excès et si mal à propros, vint celle causée par le voyage à Biarritz. Le Prince dormit peu, fut excité; je le trouvais pâle, ses yeux étaient cernés. Cependant il avait de l'entrain, de la gaieté, de l'appétit, les digestions étaient normales; il n'y avait pas de chaleur et l'urticaire ne sortait plus.

Cependant, le 18 au soir, jour de l'arrivée il y eut une selle mal digérée, que je n'ai pas vue et que miss Shaw attribua au changement d'alimentation pendant le voyage.

La nuit fut bonne et le lendemain l'appétit, la gaieté, l'entrain étaient francs malgré un peu de pâleur.

Dans la journée on fit sortir le Prince; mais cette promenade fut assez sottement menée par suite de tiraillements entre madame de Brancion et miss Shaw. La première voulait avec raison conduire le Prince aux endroits abrités du soleil; la seconde, voulant commander, et, par opposition, mettre le Prince au grand soleil sous l'abri d'un parasol, où il resta pendant longtemps; puis elle le conduisit dans des endroits étouffés du parc, là où le soleil est très chaud et où n'arrive pas la brise rafraîchissante de la mer. Le Prince s'y trouva mal à l'aise, demanda à rentrer; on ne s'aperçut pas qu'il souffrait et on le força un peu à rester dans ce même endroit. Enfin sur ses instances persistantes on le ramena chez lui et avant de passer la porte, il rendit son repas...

XX

21 août 1859.

La petite indisposition est terminée... Mais j'apprends que miss Shaw a fait prendre au Prince un morceau de lard frit. C'est une manie chez elle de lui faire prendre du lard quand il est malade. Dès l'âge de six mois, elle lui en donnait, et cela revient aujourd'hui, malgré mes représentations...

XXI

9 septembre 1859.

Nous allons sortir: nous ferons une longue promenade avec le Prince. Miss Shaw a si bien tourné et stylé le petit bonhomme qu'il a exigé du général Rolin qu'on le menât

faire une promenade à Saint-Jean-de-Luz et comme tout le monde ici désire être en bons termes avec miss Shaw, le général a cédé. Quel singulier pays que la cour! et quelle singulière éducation se prépare pour ce cher petit enfant si bien doué. La nature a fait beaucoup pour lui. Il a des qualités d'intelligence et de cœur dont le germe est très apparent. Mais on gâtera tout cela; on dirait que c'est une conspiration...

... Nous revenons de Saint-Jean-de-Luz; nous avons fait une charmante promenade. Le Prince s'est amusé, et a ri de tout son cœur, un peu grâce à ton époux qui a joué avec lui tout le long de la route. Voici qui te donnera une idée du caractère de ce petit bonhomme. Tout le long du chemin, nous avons rencontré des femmes et des enfants, courant, criant et parmi eux bon nombre de pauvres auxquels le général jetait quelques pièces de monnaie. Il en donna tant qu'à la fin il s'ennuya de ce manège et cessa d'en donner. A quelque temps de là un gamin se met à courir après la voiture les pieds nus; c'est assez l'habitude du pays. Le Prince s'en apercevant me dit : « Pourquoi pas bôtines? » C'est ainsi qu'il parle et prononce. Je réponds : « Parce qu'il n'a pas de quoi en acheter. » Aussitôt mon petit bonhomme se tourne vers le général et demande : « Monnaie. » Ne voulant pas lui en donner, le général cherche à détourner son attention « Voyez donc ceci : ah! que cela est joli! quelle belle voiture! etc. » Mais, bast! on n'en peut venir à bout : il répondait poliment, puis tirait la manche du général, puis criait au postillon : « Au pas. » Puis revenait sans cesse à sa « Monnaie! » si bien qu'il a fallu s'arrêter, lui donner sa monnaie qu'il jeta au gamin; et quand tout le monde fut remis et qu'on n'y pensait plus, il se tourne vers moi avec un grand sérieux et me dit : « A présent acheter bôtines. » Ce gamin là a trois ans et demi et la chose est telle, littéralement. Entêté, persistant, bon cœur.

XXII

17 septembre 1859.

. . . .

Comme tu le sais, nous avons le roi des Belges qui paraît se plaire beaucoup ici... au grand ennui de nos Majestés. Je te

dis cela bien bas et le confie à peine à mon papier ; car qui sait les malheurs qui pourraient résulter d'une indiscrétion ! Après tout, c'est le secret de polichinelle et tous sont dans la confidence : donc on nous ennuie. Hier il dînait à la villa. J'étais presque en face de lui et j'ai bien vu sa longue et sérieuse figure. Il a la tenue d'un parfait gentleman. Il m'a honoré d'un sourire gracieux et d'une phrase fort aimable dans laquelle j'ai cru comprendre que je me portais à merveille. L'idée m'a paru si cocasse que je lui ai répondu qu'en effet, le Prince Impérial se portait fort bien. J'aimais mieux causer de ce dernier que de ma personne et de ma santé florissante... A ce propos on m'a rapporté un mot d'une Anglaise de Biarritz qui est assez amusant. Ici tous courent à qui mieux mieux pour voir le Prince. Des amis sollicitent notre Anglaise tant soit peu rechignée de profiter d'un moment où il est sur la plage pour s'approcher et le voir. Elle arrive et s'en retourne en disant : « C'était bien la peine de me déranger pour voir un enfant pâle et laid, qu'en pensez-vous, mes filles ? »

... Maintenant je réponds à ta lettre.

... Il y a quelque chose de vrai dans tout ce que l'on dit sur Biarritz, qui n'a jamais été autant favorisé de la présence du grand monde. Le roi Léopold, le Prince d'Oldembourg qui a une suite d'une cinquantaine de personnes, vingt ou vingt-cinq Princes russes, le Prince de Monaco, et une foule de notabilités, de célébrités et autres déités font l'ornement de la petite ville qui contient quatre mille étrangers. On se loge dans des trous que l'on loue à des prix fabuleux. Cela n'empêche pas le pays d'être triste vu le temps affreux qui domine ; on ne sort pas parce qu'il pleut, parce qu'il fait froid, parce qu'il fait trop chaud, etc. Nous avons en effet un bazar turc assez bien approvisionné. Il y a des étoffes de Brounc en quantité et chères à proportion...

XXIII

20 septembre 1859.

Ta lettre m'est arrivée hier soir, chère femme, comme nous revenions d'une expédition maritime. Le yacht impérial, l'*Aigle*, destiné aux excursions de Leurs Majestés, est venu de

Cherbourg exprès pour se faire voir. Nous n'avons pas manqué de le visiter. C'est un grand navire de plaisance, aménagé avec luxe, sur lequel nous avons parcouru six à sept lieues en mer par un temps superbe. Aussi personne n'a été malade et tout s'est passé pour le mieux. Nous avons débarqué à Capbreton où l'Empereur fait faire quelques travaux pour essayer d'avoir un port de refuge dans ce malheureux golfe de Gascogne que les vaisseaux sont obligés de fuir tant ses côtes sont inhospitalières. A peu de distance du point de débarquement nous avons trouvé les voitures près du village. A peu près perdu au milieu d'une forêt de pins et de chênes-lièges, orné de peupliers et de très beaux platanes, ce petit village, avec ses maisons assez propres, ne manque pas d'un certain charme et fait plaisir à voir. La route qui de là nous ramène vers Bayonne est très agréable. Nous étions au commencement de la soirée; l'air était embaumé des senteurs de la végétation. Par intervalle, la forêt de pins et de lièges, laissait une éclaircie où se voyait un petit étang dont les eaux reflétaient les dernières lueurs du soleil couchant, les arbres et la nombreuse végétation aquatique de ses bords. Il n'y manquait même pas la petite maisonnette rustique, assise sur le bord de l'étang avec sa petite fumée bleue s'échappant de la cheminée. La tranquillité du soir, les lueurs et les ombres un peu indécises du crépuscule naissant, la forêt et ses odeurs, le piétinement des chevaux, le bruit presque cadencé des grelots m'entraînaient dans une de ces douces rêveries à laquelle il ne manquait qu'une seule chose pour être un bonheur parfait. Il me manquait la main de mon amie serrant la mienne, partageant ma bonne émotion et me communiquant la sienne.

Vinrent ensuite les cris assourdissants, les vivats, le brouhaha, le tohu-bohu des populations de Saint-Esprit et de Bayonne qui, prévenues depuis plusieurs heures par le passage des voitures impériales, avaient improvisé une réception avec illuminations, acclamations, gesticulations et autres actions qui m'arrachèrent à ma rêverie. Ainsi rappelé à la vie commune, j'admirai l'enthousiasme de tous, la bonne réception faite à nos souverains et du même coup je m'aperçus qu'il était un peu tard, que la nuit était venue et que le dîner était loin encore.

XXIV

21 septembre 1859.

A ma fille Christine,

. . . .

Eh! mon Dieu! oui, ma chère Christofette, j'ai le bonheur de voir l'Empereur, j'ai le bonheur de lui parler, j'ai eu hier le bonheur de faire une promenade presque en tête-à-tête avec lui et son chien des Pyrénées. Il était un peu souffrant, notre Empereur, je l'avais envoyé se coucher, ce malheureux Empereur. L'Impératrice et son monde en avaient profité pour aller se promener; et comme je flânais dans le jardin en fumant mon cigare, je m'entends héler par une voix bien connue qui criait à tue-tête : « Eh! docteur, docteur! ». C'était l'Empereur qui forçait la consigne et qui me dit tout simplement comme le plus ordinaire des mortels : « Allons nous promener. » Car il parle tout comme un autre, tu peux m'en croire. et il n'a pas toujours sa couronne sur la tête. Je crois bien que ses cris ont attiré l'un des officiers d'ordonnance, et à nous trois nous avons couru les champs et les prés, sauté les ruisseaux, causant, riant, barbotant même avec le chien qui était notre seule escorte. Pends-toi Christine, tu n'y étais pas.

Pour avoir forcé la consigne, notre Empereur s'est rendu plus souffrant, et j'ai eu l'honneur, le grand honneur, de lui ordonner et de lui poser des ventouses scarifiées à la nuque. Oui, j'ai fait couler son sang sacré, ô Christine. Je viens de terminer la dite opération et comme il est minuit je vais terminer aussi la présente lettre.

XXV

24 septembre 1859.

. . . .

Pour le moment, ma chère belle, je suis seul à la villa. L'Impératrice est allée faire une longue excursion en bateau à vapeur et reviendra on ne sait quand. J'ai refusé d'en faire partie. En somme j'y ai peu de plaisir. Je passe mon temps à lutter contre le mal de mer que je sens toujours sur le point de m'envahir. Je me suis décidé à rester d'autant plus que

l'Empereur est souffrant, et n'a pas voulu partir avec l'Impératrice. En ce moment, il est sorti pour se promener en voiture...

... J'ai parfaitement réussi en résistant aux agaceries de l'Impératrice qui voulait me faire aller en mer. Elle me disait de venir avec elle; j'ai tenu bon pour rester. l'Empereur restant. Et de fait on n'a pu rentrer qu'à deux heures du matin. Ils sont restés quatre heures devant la ville, sautant dans leur coquille de noix, ne pouvant débarquer, obligés enfin d'aller gagner l'Adour : pendant ce temps l'Empereur allait et venait de Biarritz à la barre (il faut pour faire la route une demi-heure de marche d'un bon cheval). La nuit s'est passée ainsi. Il paraît qu'ils ont tous eu le mal de mer. Je n'ai pas encore les détails, vu que je me suis couché une demi-heure avant leur arrivée et que ce matin ils sont tous plongés dans le plus profond sommeil.

Tu peux t'imaginer quelle espèce de soirée nous avons passée pendant que notre gracieuse souveraine courait en mer. Nous avons dîné en très petit comité : l'Empereur, madame de Cadore, madame de Brancion qui ne bouge guère, qui est peu amusante et pour laquelle on n'a guère d'égards, M. Fould le ministre, l'aide de camp de Sa Majesté et l'excellent et original M. Mocquart. Nous étions si peu de monde qu'après le dîner je n'ai pas été me retirer : il fallait faire société vu le petit nombre. C'est dans un moment d'ennui que je me suis mis à écrire à Sophie la lettre pleine d'inutilité qu'elle a reçue. Il n'y avait guère moyen de parler sérieusement. Vers dix heures le bateau a signalé sa présence et a fait quelques préparatifs de débarquement. Il faisait nuit close ; nous ne pouvions juger des évolutions que par le mouvement des lanternes accrochées aux mâts : c'est-à-dire que nous voyions deux points lumineux s'élever, s'abaisser, sauter. Évidemment le navire était un peu secoué, puis tout à coup les points lumineux prennent leur course vers l'Adour et nous les perdons de vue. Là-dessus madame de Brancion va se coucher, et l'Empereur, qui était allé au port, s'élance à cheval et court vers l'Adour. Une demi-heure plus tard le navire revient, il n'avait pas pu passer la barre : tout aussitôt M. de Tascher va se coucher et l'Empereur revient de l'Adour et repart pour le port de Biarritz. Je reste

sur la terrasse de madame de Cadore suivant avec anxiété les mouvements des lumières. Il se faisait quelque chose comme minuit et demie; le navire dansait toujours sans avancer ni reculer, cela pouvait durer longtemps, madame de Cadore alla se coucher et je me trouvai seul sur la terrasse, fumant mon cigare, suivant la danse des lumières auxquelles l'Empereur répondait par des signaux faits du haut des rochers du petit port. Il était une heure et demie du matin, le temps était magnifique, d'une douceur agréable, les étoiles brillaient de leur plus vif éclat: la nuit était délicieuse et j'en aurais complètement joui si je n'avais eu quelque inquiétude de savoir l'Empereur courant le chemin à cette heure et dans un moment où sa santé est loin d'être parfaite. Bref, les lumières se mirent de nouveau en route et coururent à toute vitesse vers la barre. L'Empereur y courut aussi de son côté. Il était certain qu'on allait pouvoir franchir cette barre vu la marée montante et... comme les autres, j'allai me coucher. A peine étais-je au lit que j'entendis le tumulte du retour...

XXVI

2 octobre 1859.

... J'écris très ridiculement, je suis encore dans le salon, à côté de moi on chante et on danse. Je suis interrompu par des rires auxquels je ne résiste pas, j'entends la Princesse de Metternich, femme de l'Ambassadeur d'Autriche, chantant des chansons parisiennes, drôlatiques, légères, très légères avec un ton si amusant, si français, si grisette que cela en est stupéfiant : quelle singulière jeune femme! et puis je me sauve dans ma chambre, on parle de jouer des charades et je n'ai guère l'esprit à la chose. Tu te doutes pourquoi. Je sèche ici d'impatience, du besoin d'être auprès de vous tous et à mes affaires. En outre je suis chagrin de ce qui se passe ici. L'Empereur n'a pas cessé d'être souffrant: je n'ai pas réussi à le soulager, et en plus du chagrin réel que cela me cause, je me sens être démonétisé. Cependant je suis bien certain que mon insuccès vient par la faute de l'Empereur qui n'a pas la volonté de se priver des choses qu'il aime, et qui lui font mal. Cette absence de force et de volonté contre lui-

même m'attriste et pour lui que je vois souffrir et pour moi parce que je vois bien que la confiance m'échappe. Ils ont tous de si drôles d'idées en médecine! Enfin je suis triste, je me sens incapable de quoi que ce soit. Je fuis leurs charades, leurs soirées, leurs promenades, et quand je suis seul, je me sens stupide, esseulé, vide, c'est ridicule... Eh bien! je ne l'ai pas manqué! l'Impératrice m'a envoyé chercher pour jouer des charades en actions. Je viens de remplir consciencieusement le rôle d'un voleur émérite. Chacun a été aussi amusant que possible; ils ont bien ri. J'ai bien enragé, tout est pour le mieux, sauf que je n'ai pas le temps de t'en écrire plus long...

XXVII

9 octobre 1859.

. . . .

Je te demande d'abord si tu sais quel est le médecin de l'Empereur. Tu réponds en prenant l'almanach : premier médecin M. Conneau: médecins ordinaires MM. Raye, Andral, etc... Tout cela, mon amie, c'est de la forme. Le médecin de l'Empereur, le véritable, celui qui domine, et auquel il obéit, celui en qui il a ou a l'air d'avoir confiance, est M. Léon. Tu tombes des nues; qu'est M. Léon? Qui est-ce? Tu n'as pas entendu parler de ce grand médecin? Qui est-il? Où se cache-t-il? Le voit-on dans Paris, a-t-il une belle clientèle de consultation pour le moins?

M. Léon est... le valet de chambre de Sa Majesté. Cet homme conduit l'Empereur, au moins sous le rapport de la santé, je ne dis pas complètement et d'une manière absolue, mais tout autant que la chose est faisable.

... Et probablement que je suis brouillé à l'heure qu'il est avec ce monsieur dont je ne soupçonnais pas l'existence il y a trois jours. J'avais bien entrevu autrefois quelque chose comme un valet de chambre sur le compte duquel on s'accordait pour n'en jamais parler ; et par conséquent je ne m'en occupais guère. Aujourd'hui je l'ai vu à l'œuvre, quel aplomb! quelle impertinence! quelle sûreté de lui-même et de sa position! quelles affirmations médicales, absolues! Cet homme sait bien mieux la médecine que ton ignorant de mari... et je m'incline.

Il n'y a point de lettres de Biarritz pour les années 1860, 1861, 1862, la famille du D[r] Barthez se trouvant à Biarritz. La correspondance reprend en 1863.

1863

XXVIII

Biarritz, 4 septembre 1863.

... Après le déjeuner, l'Impératrice a entamé l'une de ces conversations vives et animées dont elle a le secret et qui sont si souvent très intéressantes. Les hôpitaux en faisaient le sujet, ainsi que les améliorations à y faire. Tu comprends que j'étais tout yeux et tout oreilles et que je n'ai pas manqué d'y faire ma partie. Si tu avais entendu de quelle manière piquante et animée elle expliquait ses idées, très bonnes pour la plupart; moins utiles pour d'autres, mais toujours animées des meilleures intentions; si tu avais entendu avec quelle verve elle se plaignait de voir ses meilleures inspirations dénaturées ou annihilées par toutes sortes de causes et notamment par les cascades bureaucratiques ou par les commissions nommées à cet effet, etc. ; si tu avais entendu tout cela, tu dirais comme moi; c'est là une bonne, charmante, intelligente femme qui cherche à bien faire, à être utile: et s'il y a quelque chose à regretter dans certaines parties de son caractère, il est impossible de ne pas aimer cette nature franche, prime-sautière, intelligente, bonne, désireuse du bien et fournissant comme un jet brillant de bonnes idées présentées dans un langage animé et souvent pittoresque. Mais que dire à ceux qui, sans la connaître et de parti pris, veulent la juger et portent sur elle un jugement défavorable?

XXIX

10 septembre 1863.

J'aurais bien voulu te donner le résumé d'une conversation très intéressante qui a eu lieu hier entre l'Impératrice et MM. Panizzi et Mérimée. Il s'agissait du prince Napoléon.

Mais il y a des choses qu'on peut entendre et qu'il ne faut pas répéter. Mais quelle verve! quel entrain! et quel genre agréable de conversation dont rien de ce qui nous entoure ne peut donner l'idée. Pendant une heure et demie qu'elle a duré, l'Impératrice nous a tenus sous le charme de sa parole vive, brillante, imagée: nous disant les choses les plus sérieuses et les plus intéressantes, se relevant avec énergie sous la réplique calme et spirituelle de ses interlocuteurs. C'est la seconde fois depuis huit jours que j'assiste à cette espèce de tournoi de la parole, et je suis encore sous le charme de cette belle et bonne conversation.

XXX

13 septembre 1863.

. . . .

L'Empereur nous est arrivé avant-hier et j'ai eu le plaisir de revoir le colonel Favé. Je l'apprécie chaque jour davantage. Il a tant de bonté, de bienveillance, de fermeté, d'esprit de conciliation! Il a l'esprit fin et observateur, il analyse bien tous les sujets qu'il aborde; enfin il est si instruit qu'avec lui la conversation ne tarit jamais et est toujours bonne. Notre société est donc au complet et je trouve avec qui parler et passer de bons moments. Le colonel Favé et le marquis de Lagrange, deux natures bien différentes. mais bonnes toutes deux : puis le précepteur du Prince, M. Monnier, avec lequel il est facile d'avoir de bonnes et longues causeries. Avec lui je puis parler philosophie, histoire, un peu science, sous certains rapports, c'est un puits d'érudition et de pensées qu'on fait sortir sans grands efforts. Il y a encore M. Panizzi dont je ne sais l'histoire qu'à moitié. Il a, je crois, été autrefois obligé de fuir l'Italie pour ne s'être pas bien entendu avec l'Autriche. et depuis de longues années, il est en Angleterre où il est devenu directeur du British Muséum. C'est un homme grand, gros, fort, âgé de soixante-cinq à soixante-huit ans, d'une politesse aussi exquise que simple et bienveillante, plein d'esprit et d'instruction, parlant le français avec quelque difficulté: et cependant la causerie va facilement avec lui. Ajoute encore M. Mérimée et tu comprendras que le temps peut facilement

passer d'une manière agréable en même temps que fructueuse pour l'esprit.

XXXI

22 septembre 1863.

Au déjeuner j'ai assisté à une conversation très intéressante entre l'Empereur, l'Impératrice, M. Mérimée et quelques autres à propos des couleurs, de leur agencement, de leur harmonie, le tout appliqué non pas aux arts, mais à l'industrie. L'Impératrice nous a dit les choses les plus curieuses sur les couleurs hindoues, persanes, turques et françaises...

XXXII

24 septembre 1863.

La villa est devenue un peu déserte, et par suite un peu triste. La bonne partie de notre vie s'est en allée du côté des Hautes-Pyrénées : c'est-à-dire que l'Empereur est allé faire une excursion de trois jours pour visiter les travaux ordonnés à Saint-Sauveur et autres lieux. Il a emmené avec lui M. Favé. En même temps sont partis la comtesse de Montijo, M. Mérimée, M. Panizzi. Notre société s'est donc réduite de beaucoup et le premier moment a paru très triste. Il faut bien dire que l'Empereur surtout donne la vie à la villa, cela sans fracas et avec la plus grande simplicité du monde. Je ne sais si tu te rappelles le portrait de l'Empereur que je t'ai adressé lors de mon premier séjour ici ; tu peux d'ailleurs le retrouver dans notre correspondance. Je ne sais plus guère ce que je disais alors, ni si j'aurais beaucoup à modifier mes premières appréciations. Aujourd'hui je te dirai qu'il est impossible d'avoir le caractère plus égal, plus agréable, plus bienveillant que Sa Majesté. Il est d'une bonté qui va jusqu'à la faiblesse. Ceci t'étonne sans doute. Napoléon III, faible ! oui faible, et d'une faiblesse qu'on pourrait accompagner d'un tout autre mot, si, à côté de cela, on n'avait pas à chaque instant la preuve qu'il y a par derrière cette bonté faible, une intelligence grande et un esprit élevé. Cette bonté faible a sa source dans l'affection

réelle qu'il a pour tous ceux qui l'entourent et qui lui rendent ou lui ont rendu service. Jamais un mot blessant ou contrariant, ou le moins du monde désagréable ne sort de sa bouche ; et si la force des choses le contraint à la plus petite action qui puisse déplaire au plus petit de ceux qui sont près de lui, c'est toujours à la dernière extrémité, avec regret, avec ménagement qu'il se la permet ; et encore trouve-t-il souvent le moyen de compenser cela par quelque accompagnement agréable. Il agit ainsi non par calcul, comme pourraient le croire ceux qui le jugeraient sans l'avoir pratiqué. C'est effet de la bonté de son cœur. Il a le cœur tendre jusqu'à la faiblesse et cela avec une entière simplicité. Il n'y a dans sa vie intime rien d'affecté, ni de maniéré, ni de calculé. Dans sa conversation sa figure exprime très franchement ce que disent ses paroles. Il cause simplement, il affirme, il interroge, il doute, il nie, il contredit, il approuve aussi bien par l'expression de sa figure que par sa parole, et tout cela est toujours accompagné d'une physionomie bienveillante, simple et vraie. Souvent aussi il est plus renfermé en lui-même, il a l'air un peu triste, plutôt préoccupé. Alors il ne parle guère, il n'a pas l'air de savoir ce qui se passe autour de lui. On y est habitué ; cela ne change rien à la causerie, ni à la tenue générale. Mais là où sa bonté montre bien qu'elle part de la tendresse du cœur, c'est dans ses rapports apparents avec l'Impératrice et le Prince impérial. C'est en les regardant, en leur parlant que ses yeux disent sa bonté, sa tendresse et aussi sa faiblesse...

XXXIII

24 septembre 1863.

Avant-hier j'ai assisté pour la première fois à une conversation politique. Il s'agissait des affaires de Pologne, sujet brûlant et palpitant, qui dans ce moment est rudement tendu et préoccupe vivement les esprits. Chacun apportait dans la discussion son caractère et sa manière de la façon la plus originale et la plus intéressante ; l'un discutant sérieusement avec des idées arrêtées et non sans passion ; l'autre mêlant des réflexions très sérieuses à des saillies spirituelles et goguenardes ; un troisième parlant avec violence, et se congestionnant tellement la

tête qu'il pouvait à peine exprimer sa pensée. C'était, je t'assure, très curieux pour le fond comme pour la forme, et pour la variété des opinions. Ce qui m'a le plus frappé a été de voir que celui qui prenait le plus chaudement parti pour les Polonais et qui voudrait nous voir nous lancer dans une guerre contre la Russie était justement celui qui demande aussi qu'on enlève le pape de Rome pour le colloquer à Constantinople... Que celui qui prend le plus chaudement le parti des Russes, et qui voudrait qu'ils exterminassent les Polonais est justement celui qui réclame le plus le maintien absolu du Saint-Père dans ses possessions italiennes. En somme l'opinion dominante était qu'il fallait faire cesser l'horrible massacre qu'on fait des Polonais; mais que nous ne pouvions raisonnablement nous lancer dans cette affaire sans y être sérieusement soutenus par des alliances suffisantes.

Pendant toute cette conversation, l'Impératrice ne disait mot, et contre son habitude, elle écoutait sans rien dire, tirant très régulièrement son aiguille à tapisserie; et comme on la sollicitait de dire son avis, elle répondit : « Je parle beaucoup des choses passées, mais jamais des choses actuelles »; et elle tint parole. L'Empereur était absent.

Veux-tu un spécimen de la manière dont je fais la médecine ici? L'Impératrice juge à propos l'autre jour de se mouiller les pieds de la belle façon. Elle déjeune sans changer de chaussures, et après déjeuner elle n'a jamais voulu déranger ses gens qui prenaient leur repas. Elle a donc gardé ses chaussures mouillées et a pris un superbe rhume qui partant du nez est descendu à la gorge, puis aux bronches. J'ai obtenu avec quelque peine qu'elle interrompît ses bains de mer. Mais il y avait sous jeu une promenade en bateau sur la Nive. Il fallait gagner la rivière en voiture découverte, se promener sur l'eau pendant deux bonnes heures et revenir le soir en voiture découverte de Bayonne à Biarritz et après le soleil couché, c'était peu prudent. Tous demandent à Sa Majesté de remettre la partie; tous échouent.

Je prie et je supplie, j'échoue; elle veut tenir la promesse qu'elle a faite à la princesse Anna. Alors je m'approche d'elle et la regardant avec mon petit air moqueur qu'elle connaît bien, je lui dis : « Je m'oppose à la promenade, je la défends. »

Elle me rend mon air moqueur accompagné d'un geste que les gamins connaissent bien, et ne cède pas. Là-dessus on déjeune. Après le déjeuner, nouvelles supplications, remontrances de la part de tous, nouvelles résistances. Alors je reprends mon air moqueur et je m'écrie : « Jetons-nous tous aux pieds sacrés de Sa Majesté. » Et le premier je m'y jette en faisant une assez drôle de figure. Elle se met à rire en se moquant de nous tous, et particulièrement de moi, qu'elle relève en m'administrant un charmant petit soufflet. Et voilà comme je fais la médecine dans ce pays quelque peu excentrique.

Je fais faire une potion calmante, je l'emporte, je la donne à l'un des messieurs, qui devaient être dans le canot de l'Impératrice avec prière de lui en faire prendre le long de la route. (J'imagine qu'elle a été simplement jetée dans la rivière.) J'étais dans le troisième canot bien en arrière de celui où se trouvait l'Impératrice et lorsqu'il me sembla que la promenade avait assez duré, je hélai le canot qui était devant le mien, en lui disant de faire savoir à l'Impératrice, que je demandais à revenir à Biarritz. On me répondit quelque chose qui équivalait à un zut! bien articulé. Cependant quelques minutes après, on vira de bord et nous revînmes avant l'heure du dîner. Et voilà comme l'on suit mes ordonnances. Il est vrai que l'Empereur n'y était pas. Mais s'il y eût été?... Eh! bien! il est probable que les choses se fussent passées de même.

XXXIV

29 septembre 1863.

. . . .

Je t'écris cette lettre peu après un moment ou Leurs Majestés, accompagnées d'un architecte ont été choisir l'emplacement d'une chapelle qu'on va construire pour satisfaire à un vœu de l'Impératrice fait je ne sais à quelle occasion. Il est impossible de ne pas remarquer la quantité de fondations de cette sorte qu'ont faites Leurs Majestés. Dans ce pays seulement, j'en connais deux à Biarritz, une à Solférino, une à Béhobie, une du côté de Saint-Sauveur dans les Pyrénées.

J'ai entendu parler de cette dernière par l'Empereur lors de son retour de la petite excursion qu'il vient de faire. Il avait l'air si content en parlant des résultats heureux auxquels il était parvenu que cela faisait plaisir à entendre. C'est curieux de voir combien cet homme a l'instinct du bien pratique et la satisfaction qu'il éprouve à le faire sans cesse et partout où il passe. J'ai bien entendu dire que s'il agit ainsi, c'est affaire de politique; que c'est dans son intérêt: que son but est de s'attirer l'affection des populations... Si cela était, je n'y verrais pas grand mal. C'est l'intérêt de tous les souverains de faire le bien de leurs sujets. S'il l'a compris, il a en cela un grand avantage sur ceux qui ne l'ont pas su et qui se sont endormis dans leur pourpre royale ou impériale sans trop s'inquiéter des besoins de leurs peuples. Et en somme. le bien est fait et il reste. Mais je nie que l'intérêt personnel soit le but unique et même premier de l'Empereur pour tout le bien qu'il fait. Je crois que c'est là un don que nous devons aimer et admirer comme nous admirons le génie des grands hommes ou la beauté des femmes. Cela ressort de chacune des paroles de l'Empereur et j'en ai eu une preuve nouvelle dans cette conversation dont je parlais tout à l'heure. Après le récit de l'excursion, la conversation tourna sur la meilleure manière de faire le bien. L'Empereur détaillait ses procédés et sa ligne de conduite.

L'Impératrice faisait ses remarques et ses objections, indiquait les moyens qui lui paraissaient meilleurs; chacun mettait son petit mot à la causerie. L'Empereur parlait un peu plus souvent que les autres sans forfanterie, avec une simplicité telle et une telle absence de mise en scène qu'il était impossible d'y voir autre chose que l'amour du bien public pour le bien public. En cela il n'a pas même l'air de penser qu'il remplit un devoir; il suit sa pente.

Aussi plus je vois cet homme, plus je l'étudie et plus je m'attache à lui. J'ai cherché son mauvais côté dans la vie ordinaire et je ne l'ai pas vu. Je n'en dirais peut-être pas autant de l'Impératrice. Je t'ai souvent fait son éloge et dis tout le bien que j'en pense; mais je sais par où elle pèche. Chez l'Empereur, le mal, s'il y en a, est tellement caché que je ne saurais pas l'indiquer: le seul, si c'en est un, est sa

bonté allant jusqu'à la faiblesse. Il est bien entendu que je parle ici de l'homme privé. Il s'est soulevé autour de lui tant de passions, et la politique m'est tellement étrangère que je ne peux pas me permettre de le juger à ce point de vue ; il sera approuvé par les uns, blâmé par les autres, détesté par plusieurs pour ses œuvres politiques. J'abandonne ce terrain que j'ignore. Comme homme privé, comme homme d'intérieur, il me laisse bien voir des faiblesses, des erreurs fondées sur l'ignorance de certaines choses, quelques préjugés : cela est le fait de l'humanité et de son imperfection naturelle ; c'est impossible autrement, car personne n'est parfait. Mais cela ne diminue en rien ce que je dis ailleurs. Il peut se tromper, mais il n'y a pas de mal en lui.

Il n'y a pas de lettres pour l'année 1864, la famille du docteur se trouvant auprès de lui.

1865

XXXV

11 septembre 1865.

... Nous sommes en grand émoi. Nous recevons la visite de la reine d'Espagne, de son époux, de son fils, le Prince des Asturies, dont le père... foin des on dit. Nous allons endosser l'uniforme. Dîner de 36 couverts dans une salle à manger trop petite. Feu d'artifice sur la plage avec possibilité de flamber l'établissement des bains. Causeries très intéressantes entre des Espagnols qui ne disent pas un seul mot de français, et des Français qui ne disent pas un mot d'espagnol. Enfin ! ce sera charmant. Ma chère femme, tu te plains quelquefois des tracas que te cause la venue de quelques rares invités. Mais si tu voyais quelles affaires cela entraîne ici, tu en serais bien autrement étonnée. C'est un véritable conseil de ministres qu'il faut assembler pour parer à tous les besoins d'une pareille réception dont il faut prévoir, discuter, arranger tous les détails, aides de camp, chambellans, écuyers, préfet du palais, maréchal des logis ont chacun une telle masse de détails à diriger, en tenant compte d'ordres contradictoires

donnés d'une façon le matin et le soir d'une autre, que je ne sais pas comment ils parviennent à s'en tirer, Enfin! ma première épître te dira comment ils s'en sont tirés.

XXXVI

12 septembre 1865.

Eh bien! voilà joué le premier acte de la réception royale. J'ai vu la reine d'Espagne; elle n'est pas jolie, elle est même laide; et cependant je la croyais plus laide encore qu'elle ne l'est. Quant à voir du Bourbonien dans sa figure, ou sa tournure, c'est impossible, ou elle n'appartient pas à cette belle famille, ou la race a bien changé en passant par l'Espagne. Elle est énorme, enceinte à pleine ceinture, sept mois dit-on. Le nez retroussé, les yeux petits, les lèvres grosses et malades, et au milieu de cela quelque chose d'agréable dans le sourire. Quant au roi d'Espagne, qu'en dire, sinon le plaindre, petit, rabougri, chétif, la voix grêle et fausse, n'étant rien dans le royaume, éloigné de tout emploi, de toute autorité, ne faisant rien?... Je te fais grâce de tous les cancans que j'ai entendus...

La réception a d'ailleurs été convenable, et même magnifique. Parmi les grands personnages qu'il m'a été intéressant de voir se trouvait le maréchal O'Donnell duc de Tétouan, qui a l'air Espagnol un peu moins que moi. C'est un grand homme aux cheveux blonds, blanchis par l'âge, aux yeux bleus, à la figure bonne, souriante, agréable, sans malice apparente. Tous les autres avaient les traits franchement espagnols, sauf peut-être un ministre, M. Calderon, petit, sec, maigre, avec une physionomie pétillante d'esprit, le nez presque droit, le menton saillant, le front bien fait, une coupe de figure presque anglaise et une expression toute française. On leur a fait faire à tous une belle promenade à Bayonne; on a tiré des coups de canon; on est revenu ici passer une heure à s'habiller: à huit heures le dîner a commencé. C'était un très beau, très curieux, et très splendide coup d'œil. La table était très bien montée, le mélange des fleurs, des ornements, des riches toilettes, une bonne musique qui de temps à autre nous jouait des airs de Rossini, de *Roland à Roncevaux*... une très bonne nourriture; tout en vérité valait la peine d'être vu, entendu et

savouré. Après le dîner un beau feu d'artifice a été tiré, feu d'artifice tout frais arrivé de Paris en compagnie de Ruggieri son auteur. Aucun incendie n'en est résulté, aucune fusée n'est tombée sur la tête de qui que ce soit et enfin le départ a eu lieu à la lueur des torches et des feux de Bengale. On a reconduit Leurs Majestés espagnoles jusqu'à la gare de la Négresse ; et, la comédie étant terminée, on est revenu se coucher...

XXXVII

1er octobre 1865.

. . . .

J'ai fini par m'apercevoir que la villa est exposée à peu près comme notre pavillon d'Issy. Le soleil s'y couche de même un peu à gauche ; la Grande Ourse s'y montre en avant et un peu à droite ; l'étoile polaire est aussi au-dessus et un peu à droite ; et en pensant à cette position commune la rêverie me saisit ; et emporté par le Pégase de la Grande Ourse et de l'imagination, je crois un instant être à Issy et je rêve à tous les miens tant et si bien que je m'imagine quelquefois être près de vous, et que je vais vous voir en rentrant au salon. Une fois surtout l'illusion fut complète. Pendant que je causais avec moi-même, le son d'un piano frappa mon oreille et je crus reconnaître le jeu de Christine. Plein de cette rêverie je rentre et je vois madame de la Bédoyère jouer pour son plaisir et celui de quelques personnes. Elle a en effet quelque chose du jeu de Christine, quelque peu gâté cependant par un peu de sécheresse et de dureté. Je me mis donc près du piano ; ce fut le seul moment depuis mon départ d'Issy, où mes oreilles se soient unies pour mon plaisir à mes autres sens.

Ce soir-là je fus frappé de la distribution des meubles et des personnes dans le salon, il y avait quelque chose qui rappelait la jolie gravure qui représente le salon du Prince de Conti. Le grand salon de la Villa a été transformé. Au lieu de la perse que huit années d'usage avaient fanée on a tendu de vieilles tapisseries représentant l'histoire de Don Quichotte ; les meubles sont couverts d'une ancienne et jolie tapisserie qui doit être de Beauvais. Au centre, autour d'une table ronde était l'Impératrice avec ses dames et quelques messieurs, les

uns travaillant, les autres jouant tout en causant à quelque passe-temps ; à l'extrémité sur une grande table carrée, l'Empereur montrait à plusieurs personnes ses cartes de la France pour l'histoire de César ; dans un coin, madame de la Bédoyère, entourée de quelques messieurs, faisait de la musique ; à l'autre extrémité du salon quelques-uns prenaient des rafraîchissements pendant que d'autres lisaient les journaux. Il y avait là un calme occupé et varié, choses et gens étaient bien placés ; chacun avait sa pose naturelle et à lui particulière et tout cela s'agençait si bien que j'ai cru un instant avoir devant les yeux un charmant tableau et que j'ai bien regretté de n'être pas peintre...

XXXVIII

9 octobre 1865.

.... Parmi les étrangers de distinction que nous avons ici, se trouve M. de Bismarck... Il est venu hier à la villa et a longuement causé avec l'Empereur... M. Mérimée se met à faire des remarques sur cette causerie, et parlant à madame de la Bédoyère qui a vécu en Prusse, se met à lui dire que M. de Bismarck, la regarde beaucoup, qu'il a sans cesse les yeux tournés vers elle, que certainement cela doit le troubler dans sa conversation avec l'Empereur, et autres fariboles de la même farine. Puis il se retire chez lui et se met à faire sur un morceau de carton le portrait de M. de Bismarck... Il a une sorte de talent en peinture et saisit bien la ressemblance. Ce portrait de grandeur naturelle, bâclé en deux heures était réellement curieux de ressemblance et de trompe-l'œil. Cela fait, il entre chez madame de la Bedoyère, met le portrait dans le lit, la tête sur l'oreiller, un livre ouvert à côté comme s'il lisait et descend dîner. Il prévient l'Empereur et le soir la conversation est amenée sur M. de Bismarck. — « Ah ! dit l'Empereur, c'est inconcevable comme il fait attention à vous, madame de la Bédoyère ; nous avons eu une conversation mêlée de politique et de remarques sur vous : vous avez certainement fait sa conquête. » — « C'est, ajoute M. Mérimée un homme dont il faut se défier, il parle peu, mais il passe pour être très audacieux. »

La conversation continue ainsi pendant un certain temps; arrive le moment du coucher et l'on se retire. La chambre de madame de la Bédoyère donne dans un long corridor, ouvert aux deux extrémités. Leurs Majestés après les adieux, filent par un couloir jusqu'à un bout du corridor : nous arrivons par l'autre, laissant passer madame de la Bédoyère qui entre bravement dans sa chambre et qui bientôt en sort courant chez madame de Lourmel, et criant : « Ma chère, il y a un homme dans mon lit... ! » Celle-ci part d'un éclat de rire et tous nous arrivons contempler l'audacieux M. de B... dans le lit de la jeune femme qui se joint à nous pour en rire de tout cœur. — Le complément de l'affaire est que nous apprenons alors que pendant le dîner, la femme de chambre entrant chez sa maîtresse et voyant cette tête qu'elle ne connaît pas, se sauve en courant toute confuse et va trouver sa voisine et lui dit : « Mon Dieu ! je ne sais pas ce qui se passe, il y a un homme dans le lit de madame; ce n'est pourtant pas M. de la Bédoyère ! » Et tous les holà du monde, si bien que nos rires ont recommencé...

Tu ne croiras pas plus que moi, que madame de la Bédoyère ait été dupe de cette plaisanterie, non plus que la femme de chambre — que de gorges chaudes à l'office ! ! !

DOCTEUR BARTHEZ

L'ACCORD FRANCO-ALLEMAND

SUR LE CONGO

Le 4 novembre 1911, la France et l'Allemagne ont signé deux accords, dont l'un se rapporte au Maroc, l'autre au Congo. La France, en échange des concessions faites au Maroc par l'Allemagne, lui abandonne certains territoires congolais.

Article 1er. — La frontière partira, du côté de l'Atlantique, d'un point à fixer sur la rive orientale de la baie de Monda, vers l'embouchure de la Massolié; se dirigeant vers le nord-est, la frontière obliquera vers l'angle sud-est de la Guinée espagnole; elle coupera la rivière Ivondo à son confluent avec la Djoua, suivra cette rivière jusqu'à Madjingo (qui restera français) et de ce point se dirigera vers l'est, pour aboutir au confluent de la N'Goko et de la Sangha au nord d'Ouesso; la frontière partira ensuite de la rivière Sangha à un point situé au sud du centre d'Ouesso (qui reste français) à une distance de six kilomètres au moins et de douze kilomètres au plus de cette localité, suivant la distance géographique des lieux. Elle obliquera vers le sud-ouest pour rejoindre la vallée de la Kandeko jusqu'à son confluent avec la Bokiba. Elle descendra celle-ci et la Likouala jusqu'à la rive droite du fleuve Congo. Elle suivra le fleuve Congo jusqu'à l'embouchure de la Sangha, et de façon à occuper sur la rive du Congo une étendue de six à douze kilomètres qui sera fixée suivant les conditions géographiques. Elle remontera la Sangha jusqu'à la Likouala aux herbes qu'elle suivra ensuite jusqu'à Botungo. Elle continuera ensuite du sud au nord selon une direction à peu près droite jusqu'à Bera N'Goko. Elle

s'infléchira ensuite dans la direction du confluent de la Bodingué et de la Lobaye et descendra le cours de la Lobaye jusqu'à l'Oubanghi au nord de Mongoumba. Sur la rive droite de l'Oubanghi et suivant la disposition géographique des lieux, le territoire allemand sera déterminé de façon à s'étendre sur un espace de six kilomètres au moins et de douze kilomètres au plus; la frontière remontera ensuite obliquement vers le nord-ouest, de façon à gagner la rivière Pama en un point à déterminer à l'ouest de son confluent avec le Mbi, remontera la vallée de la Pama, puis rejoindra le Logone oriental à peu près à l'endroit où cette rivière rencontre le huitième parallèle à la hauteur de Goré. Elle suivra ensuite le cours du Logone vers le nord, jusqu'à son confluent avec le Chari.

Les territoires cédés par la France permettent à la colonie allemande du Cameroun d'atteindre la mer en un point situé au sud de la Guinée espagnole, le Congo à Bonga, l'Oubanghi près de Mongoumba. En revanche, par l'article 2, l'Allemagne cède à la France la partie orientale de ce que les géographes nomment le *bec de canard* du Cameroun, entre le Chari à l'est et le Logone à l'ouest. La France se dessaisit de 225 à 275 000 kilomètres carrés; elle reçoit de 12 à 15 000 kilomètres carrés [1].

La délimitation des territoires abandonnés à l'Allemagne est assez imprécise. Les articles 3 et 4 de l'accord exposent que dans un délai de six mois après la ratification de la convention, une commission technique déterminera le tracé exact de la frontière. Elle tiendra compte « de la configuration du terrain et des circonstances locales, telles que, par exemple, la facilité de la surveillance de la frontière ou la communauté de race de la population ». Elle fera suivre à la frontière, autant que possible, les limites naturelles, cours d'eau ou lignes de partage des eaux.

Le traité ne précise pas l'attribution des îles du Congo placées en face des territoires allemands. La France les réclame, s'appuyant sur le texte du traité qui parle de la *rive droite* du fleuve. L'Allemagne les demande, invoquant le passage où il est dit que la frontière *suivra le fleuve* : or, dit-elle, d'après le droit international, quand la frontière est constituée par un fleuve, elle en suit le *thalweg*, non la rive. Le différend, s'il n'est pas réglé diplomatiquement, devra être arbitré.

1. Voir la carte annexée à l'article.

En vertu de la Constitution de l'Empire allemand, l'accord congolais n'avait, pas plus que l'accord marocain, à être soumis au Reichstag. En vertu de la Constitution de la République française, l'accord congolais, cédant certains territoires coloniaux, devait être voté par le Parlement. Après six jours de débats, le 20 décembre 1911, la Chambre des députés a voté, par 399 voix contre 36 et 141 abstentions, l'article unique du projet de loi sanctionnant l'accord.



Comment la France a-t-elle été amenée à accepter la cession d'une partie du Congo? Par la constatation que sa colonie, malgré ses grandes richesses naturelles, avait beaucoup perdu de sa valeur, depuis l'établissement du régime concessionnaire. Le ministre des Colonies, M. Lebrun, défendant l'accord devant la Chambre des députés, a signalé que jusqu'aux deux dernières années, « presque rien n'avait été fait au Congo ». Il a montré que les Sociétés concessionnaires n'ont « rien ou presque rien fait » pour créer l'outillage de la colonie; que la stagnation économique du pays peut être attribuée à l'absence du libre commerce [1]. Et, pour obtenir le vote de l'accord, M. Caillaux, président du Conseil, a rappelé que la France « n'avait pas mis en valeur cette partie de son domaine colonial », qu'elle l'avait « démembré au profit de Compagnies concessionnaires alimentées, pour la plupart, par des capitaux étrangers [2]. »

Jusqu'en 1900, des commerçants libres, français ou étrangers, pouvaient partout, dans notre Congo, vendre aux indigènes les produits d'Europe, et acheter les produits naturels du sol, caoutchouc, ivoire et bois. Des colons pouvaient se fixer dans tout le pays, y établir des plantations de cacaoyers, de vanilliers, d'arbres à caoutchouc, créer des richesses nouvelles, qui augmentaient la valeur de la colonie. Il eût suffi que des moyens de communication eussent rendu

1. Séance du 14 décembre 1911.
2. Séance du 18 décembre 1911.

accessible l'intérieur du pays : les commerçants libres et les colons l'auraient exploité comme ils avaient commencé d'exploiter la région côtière, lentement peut-être, mais progressivement, avec méthode et sagesse.

Dans le régime de liberté commerciale qui prévaut jusqu'en 1900, la concurrence qui s'établit entre commerçants libres les oblige d'acheter les produits naturels du sol à des prix relativement élevés ; elle les oblige de vendre les produits industriels d'Europe à des prix relativement modérés. Les indigènes voient leur travail largement rémunéré par les commerçants, qui désirent acheter le plus possible de produits naturels, par les colons, qui désirent attirer et retenir la main-d'œuvre nécessaire à leur entreprise. Les noirs peuvent aisément se procurer les produits européens qu'ils désirent ; ils peuvent mieux satisfaire leurs besoins essentiels ; ils peuvent commencer à satisfaire les besoins nouveaux qui s'éveillent en eux au contact d'une civilisation plus affinée. Ils sont ainsi encouragés à faire effort, d'eux-mêmes ils s'habituent à travailler. L'habitude du travail volontaire peut seule faire évoluer ces populations primitives, si longtemps immobiles et comme somnolentes. Le libre commerce a pour conséquence le libre travail ; du libre travail résulte le progrès spontané des indigènes. — Ainsi se constituait peu à peu la main-d'œuvre indispensable au développement économique de la colonie.

Dès 1886, M. de Brazza signale le danger qu'il y aurait à vouloir exploiter de façon intensive ces terres sauvages :

Que la haute administration, que le haut commerce prennent garde de vouloir mettre trop vite en coupe réglée une possession qu'à vrai dire nous connaissons encore insuffisamment et dont les indigènes ne sont pas initiés à ce que nous voulons d'eux... Notre action, jusqu'à nouvel ordre, doit tendre surtout à préparer la transformation des indigènes en agents de travail, de production et de consommation... Ce qu'il faut redouter par dessus tout, c'est de renverser en un jour l'œuvre de dix années, car l'intervention de la force dans une œuvre préparée par la patience et la douceur peut tout perdre d'un seul coup[1].

1. Discours à l'Assemblée extraordinaire de la Société de Géographie *Bulletin de la Société de Géographie*, 1886, pp. 82-83.

Ce conseil de haute sagesse n'a pas été suivi. L'intérêt général a été sacrifié à de suspects intérêts privés. La création des Compagnies concessionnaires, décidée en 1898 et 1899, réalisée en 1900, a mis obstacle aux efforts des colons et des commerçants libres, a orienté en un autre sens la vie économique, a fait perdre à la colonie une grande partie de sa valeur.

Les dix-neuf vingtièmes du Congo français sont, à partir de 1900, concédés à quarante Sociétés, dont le domaine varie de 200 000 hectares à 14 millions d'hectares. Ces Sociétés reçoivent, pour trente ans, « tous droits de jouissance et d'exploitation, sauf en ce qui concerne les mines ». Elles sont seules désormais à pouvoir exploiter le caoutchouc, l'ivoire, les bois précieux. Les indigènes n'ont plus le droit de tirer parti des produits naturels de leurs forêts ou de leurs savanes, sauf en les portant aux concessionnaires. Les commerçants ne peuvent ni acheter les produits du sol, ni même établir des factoreries à l'intérieur des territoires concédés. Ce sont surtout des capitaux belges qui alimentent ces Sociétés concessionnaires du Congo français.

Quelles ont été les conséquences de ce régime? L'ivoire disparaît de plus en plus; le caoutchouc de même. Les indigènes, au lieu d'inciser, de *saigner* les lianes, les coupent, les arrachent, les saccagent; ils sont aussi pressés d'avoir terminé leur corvée que les employés des Sociétés sont pressés de toucher leurs parts de bénéfices, et les actionnaires les intérêts de leurs capitaux. Quand cette exploitation se sera prolongée pendant les trente ans que doivent durer les concessions, il ne restera de lianes qu'aux régions inaccessibles de la forêt; le pays aura perdu une grande partie de sa valeur. Sans doute le cahier des charges oblige les Compagnies à planter et à maintenir au moins cent cinquante pieds de plantes à caoutchouc par tonne de caoutchouc produite; mais cette clause a été violée par l'immense majorité, peut-être la totalité des Compagnies. La conséquence fatale du régime concessionnaire, c'est l'épuisement hâtif du pays.

Les Compagnies ont encore diminué la valeur du Congo français en mettant obstacle au développement normal des indigènes, dont le travail est indispensable à la vie et au

progrès de la colonie. Les Compagnies, pouvant seules acheter les produits du sol, fixent elles-mêmes, aussi bas que possible, le prix du caoutchouc et de l'ivoire qu'elles achètent. Elles payent les produits du sol en marchandises dont elles fixent elles-mêmes les prix, aussi hauts que possible. En échange des produits naturels de leur sol, évalués à des prix dérisoires, les indigènes reçoivent des marchandises évaluées à des prix exorbitants. Ils se sentent incapables d'obtenir facilement les produits d'Europe qu'ils désirent : paresseux de naissance, ils ne sont pas encouragés à travailler : ils ne font aucun effort pour sortir de leur condition misérable. Ne pouvant compter sur le labeur volontaire des noirs, les Compagnies tâchent de leur imposer le travail par la menace ou la violence. Des *travailleurs armés* et des gardes régionaux terrorisent les indigènes par la vue de leurs fusils. On emprisonne les noirs qui n'apportent pas de caoutchouc. Parfois on enlève comme otages leurs femmes, leurs enfants, les chefs de leurs villages; on ne les relâche que contre une certaine quantité de caoutchouc ou d'ivoire. Parfois on fusille les récalcitrants. Même il est arrivé qu'on a massacré toute la population de certains villages.

Ainsi les noirs sont soumis à un régime analogue à l'esclavage ou au servage, qui les maintient dans leur barbarie primitive et les empêche de se développer assez pour devenir ce qu'ils devraient être : les libres collaborateurs des blancs.

Il est évident enfin que l'industrie métropolitaine n'a aucun intérêt à la possession de colonies où les indigènes sont incapables d'acheter en abondance les produits d'Europe.

Les écrivains qui ont combattu le régime concessionnaire et défendu le principe de la liberté commerciale auraient, s'ils avaient été écoutés, sauvé le Congo français, que le régime concessionnaire a perdu. Le gouvernement français a d'autant plus facilement accepté le principe de la *compensation congolaise* que le Congo, par suite du déplorable régime établi en 1900, était devenu une colonie médiocre, sacrifiée à quelques intérêts particuliers, livrée à un petit nombre de concessionnaires français dissimulant des capitalistes belges, — sans grande valeur pour l'ensemble de notre peuple.



Comment l'Allemagne a-t-elle été amenée à désirer recevoir, en échange des avantages accordés par elle au Maroc, une *compensation* au Congo?

Le secrétaire d'État aux Affaires étrangères allemand, M. von Kiderlen Wæchter, a dit, à la Commission des Affaires extérieures du Reichstag, que le nom du Congo avait été prononcé pour la première fois en 1905, au moment où M. Rouvier essayait d'arriver à une entente sur la question du Maroc; mais ces pourparlers n'avaient pas abouti. Plus récemment, une intrigue nouée par l'une des Compagnies concessionnaires du Congo français, la *N'Goko Sangha*, a attiré sur cette colonie les convoitises de l'Allemagne, ou du moins de certains Allemands.

La *N'Goko Sangha*[1], résultant de la fusion de deux Compagnies concessionnaires, exploite fort mal sa concession de 3 200 000 hectares, étendue en 1905 à 7 millions d'hectares. Ses factoreries sont mal achalandées, les marchandises y sont rares et à des prix exagérés. Elle se borne à vendre aux noirs des armes et de la poudre, dont justement le commerce est prohibé. Ses agents recourent, dans certains cas, à la violence pour se procurer de l'ivoire et du caoutchouc sans rémunérer les indigènes. Enfin elle ne fait pas les replantations de plantes à caoutchouc auxquelles elle est tenue.

Elle paraît s'être donné un tout autre but que l'exploitation des produits naturels du sol : enrichir ses administrateurs et ses actionnaires, sans efforts et sans risques, au détriment du budget de l'État français ou de la colonie congolaise. Dès l'origine, elle essaie d'obtenir de l'État des indemnités en argent ou en pleine propriété. Dans cette intention, elle multiplie les plaintes pour les raisons les plus diverses. Sa première plainte date du 20 décembre 1900. Elle réclame des indemnités en 1902, 1903, 1905, 1907. En 1910, cette Compagnie au capital de 2 700 000 francs non entièrement versé, réclame à l'État

1. Cf. sur cette affaire un remarquable article de M. Labordère, *Revue de Paris*, 15 janvier 1911.

12 675 000 francs d'indemnité. Quelles raisons allègue-t-elle à l'appui de ces demandes ?

Elle se plaint que des négociants étrangers, venus du Cameroun allemand, aient envahi ou même occupé des territoires à elle concédés, entre 1900 et 1908, et qu'ils y aient détruit les lianes à caoutchouc par une exploitation brutalement intensive. Elle se plaint que des commerçants allemands et deux maisons de commerce anglaises aient exploité les richesses d'un territoire à elle accordé, en 1905, à titre de dédommagement. Elle se plaint qu'une convention, signée en 1908 par les gouvernements français et allemand pour modifier la frontière Congo-Cameroun, lui ait fait perdre ses meilleurs territoires et lui ait donné en échange des terres de moindre valeur.

Mais ces réclamations ne se justifient ni en droit, ni en équité. En droit : car les articles du cahier des charges excluent formellement toute demande d'indemnité pour fait d'*insécurité* (ce terme très général s'applique évidemment aux actes de pillage dont s'est plainte la Compagnie) et aussi pour cause de rectification de frontière[1]. En équité : car les pertes subies par la *N'Goko Sangha* lui ont été infligées par sa propre faute : c'est sa négligence qui a favorisé la contrebande des commerçants allemands. Puis, pour les pertes subies jusqu'en 1905, la Compagnie a reçu un vaste domaine élargissant sa concession de 3 200 000 hectares à 7 000 000 d'hectares. Et, à partir de 1905, elle n'a subi aucun dommage réel sur le territoire de son ancienne concession. Enfin, lors de la rectification de frontière, la Compagnie n'a perdu que des terres marécageuses d'une exploitation difficile, et elle a reçu des terres riches en produits naturels et en population.

1. *Article 29.* — Le concessionnaire s'engage à ne réclamer aucune indemnité, ni à la colonie, ni à l'État, en raison des dommages qu'il pourrait éventuellement éprouver par le fait, soit de l'insécurité du pays, soit de l'émeute ou de la révolte des indigènes, soit de la guerre avec une puissance étrangère.

Article 3. — Les limites de la concession pourront toujours, à une époque quelconque, être modifiées en cas de rectification de frontière avec une puissance voisine, étant entendu que tout territoire qui cesserait de faire partie des possessions françaises cesserait par ce fait même d'être compris dans la concession sans que le concessionnaire ait le droit de réclamer aucune indemnité.

Constatant que les réclamations de la *N'Goko Sangha* ne s'appuient ni sur de décisives raisons de droit, ni sur d'honnêtes raisons d'équité, le gouvernement français commence par repousser de telles exigences. C'est alors qu'apparaît en 1909, pour servir de nouveau prétexte à l'indemnité de la *N'Goko Sangha*, le projet d'un consortium franco-allemand, qui devait placer sous l'influence de l'Allemagne une partie des terres du Congo. Le projet de consortium est élaboré par M. Roels, correspondant du journal *le Temps* à Berlin, et par M. Semler, avocat, président de la *Süd-Kamerun Gesellschaft*, député au Reichstag, rapporteur du budget impérial des Colonies. Un consortium franco-allemand exploiterait les territoires situés des deux côtés de la frontière Congo-Cameroun. Le président et l'administrateur délégué seraient français; mais le pouvoir réel appartiendrait à un Comité de direction en majorité allemand. Les statuts provisoires comprennent cette clause : « Il sera formé un Comité de direction de trois personnes, qui aura son siège à Hambourg, qui sera présidé par le vice-président allemand et composé d'un administrateur allemand et d'un administrateur français. Le Comité de direction décidera des actions de vente et d'achat. »

Ce projet méritait de soulever les objections les plus graves. Il consistait à abandonner, sans aucune raison, des terres françaises à une Société étrangère; il installait, sur un territoire nominalement placé sous l'autorité de la France, des concessionnaires étrangers; dans ce pays équatorial, où la nervosité des blancs exaspère les moindres débats, il risquait de provoquer entre ces concessionnaires étrangers ou leurs employés d'une part, et l'administration française de l'autre, ces conflits qu'il avait justement pour but, dit-on, d'empêcher. Enfin il devait livrer les indigènes, sans moyen de défense, à la tyrannie de la nouvelle Société. Les agents des Compagnies concessionnaires, qui infligent aux noirs toutes sortes de violences, et même se rendent coupables de crimes à leur égard échappent souvent à toute poursuite; les agents du consortium y auraient échappé toujours : les plus compromis n'auraient eu qu'à se retirer au Cameroun. Le consortium devait, selon certaines révélations qui n'ont pas été démenties, recevoir de l'État le droit de police, que se sont

attribué, mais illégalement, sans l'avoir jamais reçu, d'autres Compagnies concessionnaires. Il aurait eu ainsi le moyen légal de contraindre les noirs au travail, de les réduire en esclavage.

La seule raison de ce projet, c'est qu'il devait servir de prétexte à satisfaire les désirs de la *N'Goko Sangha* et de ses amis. En février 1910, les ministres des Affaires étrangères et des Colonies, M. Pichon et M. Trouillot, se mettent d'accord pour donner une indemnité à la *N'Goko Sangha*, à la condition qu'elle entre dans le consortium franco-allemand projeté. Une commission arbitrale[1] fixe à 2 393 000 francs, le chiffre de l'indemnité à verser à la *N'Goko Sangha*. Il est décidé que l'indemnité sera payée par semestrialités inscrites aux *dépenses imprévues* du *budget local* de l'Afrique Équatoriale Française, budget non soumis au contrôle du Parlement. Mais la *Ligue française pour la défense des indigènes du Congo* proteste à la fois contre le projet de consortium, qui soumettra les noirs à un véritable esclavage légal, et contre l'indemnité à la *N'Goko Sangha*, qui va retomber sur les Congolais dont les impôts alimentent les budgets de l'Afrique Équatoriale. La Ligue appelle sur cette affaire l'attention de l'opinion publique et du Parlement; elle informe par lettre la Commission du Budget de la Chambre des Députés. La Commission évoque l'affaire, s'appuyant sur cette considération que la métropole verse une subvention au budget congolais, et que le Parlement doit veiller au bon emploi des sommes ainsi prélevées sur le budget national.

La Commission du Budget reconnaît que les réclamations de la *N'Goko Sangha* ne se justifient ni en droit ni en équité. Constatant cette opposition, le ministère de M. Briand décide de subordonner le paiement de l'indemnité de la *N'Goko Sangha* à la constitution du consortium et de soumettre le projet de consortium à la décision du Parlement (25 janvier 1911). Le ministère de M. Monis, qui lui succède, décide de ne pas soumettre aux Chambres le projet de consortium, et par suite de ne pas payer à la *N'Goko Sangha* l'indemnité. Le ministre

1. Le président de cette Commission, M. Hérault, président de la Cour des Comptes, s'est borné à constater l'entente des deux autres arbitres, M. Merlin, gouverneur de l'Afrique Équatoriale, pour l'État français, M. André Tardieu, rédacteur du *Bulletin de l'étranger du Temps*, pour la *N'Goko Sangha*.

des Finances d'alors, M. Caillaux, déclare : « Du moment où le Gouvernement ne forme pas de consortium, il n'y a pas lieu à indemnité [1]. »

Il n'est pas douteux que le projet de consortium franco-allemand a préparé la cession d'une partie du Congo à l'Allemagne. Mais comment? Le journal *le Temps*, qui a défendu à la fois le projet de consortium et l'indemnité à la *N'Goko Sangha*, a vu dans l'échec du consortium l'une des causes qui ont amené l'incident d'Agadir et le différend franco-allemand qu'a terminé l'accord du 4 novembre; mais son argumentation est contestable. D'abord, selon cette thèse, l'établissement d'un consortium eût été « une garantie positive, une reconnaissance explicite de l'ancienne frontière Congo-Cameroun du Tchad à la mer [2]. » On a répondu : que signifie cette nouvelle formule diplomatique, la *garantie* d'une frontière? une frontière reconnue par deux puissances n'est-elle pas, par là même, « garantie »? faudrait-il, pour « garantir » notre frontière de l'Est, concéder à des Allemands les mines de notre Lorraine? Puisque le gouvernement allemand était décidé à demander une compensation, et le gouvernement français, à la donner, en quoi cette prétendue « garantie » de la frontière eût-elle empêché la France d'accorder une compensation au détriment de sa colonie congolaise? *Le Temps* lui-même le déclare en d'autres articles : « Dès lors qu'il fallait donner quelque chose à l'Allemagne, qu'avions-nous d'autre à lui donner? [3] » et « au Congo, la France n'a cédé que ce qui, le principe de la cession étant admis, devait fatalement être cédé, puisque le but de l'Allemagne était d'atteindre les rives du Congo et de l'Oubanghi [4]. »

D'autre part, selon *le Temps*, l'échec du consortium aurait fourni à l'Allemagne un grief légitime, puisque le consortium « traduisait en acte l'accord de février 1909 » entre l'Allemagne et la France. Mais l'accord de février 1909 s'appliquait (ce point est essentiel) au seul Maroc, non pas aux deux territoires métropolitains, non pas au Congo ni aux autres colonies

1. Chambre des Députés, séance du 6 avril 1911.

2. *Temps* du 18 décembre 1911.

3. 22 décembre 1911.

4. 19 décembre 1911.

françaises, non pas au Cameroun ni aux autres colonies allemandes.

Et le consortium Congo-Cameroun, s'il unissait certains groupes financiers des deux pays, n'avait rien de commun avec une tentative sérieuse pour inaugurer entre les deux peuples une ère de détente et de rapprochement. M. Jaurès l'a dit justement à la Chambre : il serait dangereux que les financiers français pussent ôter à la France la liberté de ses décisions en se bornant à mêler à leurs affaires un certain nombre de financiers allemands : l'accord franco-allemand ne doit pas être « l'ombre propice où les intérêts les plus suspects négocieraient aux dépens du pays [1]. »

M. von Kiderlen Wæchter a répété à notre ambassadeur à Berlin que « son gouvernement considérait l'affaire de la *N'Goko Sangha* comme une affaire particulière n'intéressant pas la politique générale du gouvernement allemand [2] ».

C'est d'une autre manière que le projet de consortium a préparé la cession d'une partie du Congo à l'Allemagne. Il a orienté vers les forêts et les plateaux du Gabon et du Moyen-Congo les désirs de certains financiers allemands, et il a rendu favorables à ces convoitises allemandes certains hommes d'affaires français, désireux d'obtenir pour la *N'Goko Sangha* l'indemnité convoitée par elle [3].

A Kissingen, dans la conversation entre M. von Kiderlen Wæchter et M. Cambon il a été question de compensations possibles, mais « il n'a pas été question du Congo [4] ».

Aux premiers jours de juillet 1911, après avoir envoyé un vaisseau devant Agadir, l'Allemagne ne parle que du Maroc; elle se plaint seulement de voir l'Acte d'Algésiras violé par la

1. Chambre des Députés, séance du 20 décembre 1911.

2. Déclaration de M. Caillaux à la Commission du Sénat, 26 décembre 1911.

3. *L'Humanité* du 29 septembre 1911 a cité la circulaire d'une maison de banque vantant les actions de la *N'Goko Sangha* : « les terrains de cette concession se trouvent faire partie du territoire qui serait accordé aux Allemands et par conséquent le gouvernement français serait obligé de racheter les terrains de la Compagnie et de l'indemniser. » La circulaire signale que l'action de 350 francs passerait à 500 francs.

4. Réponse de M. Caillaux à M. de Lamarzelle, à la Commission sénatoriale de l'accord franco-allemand, 26 décembre 1911.

France qui, après l'expédition de Fez, paraît vouloir occuper définitivement l'Empire chérifien. Le soir du 5 juillet, *le Temps* (daté 6 juillet) publie un *Bulletin de l'étranger* intitulé *les conversations franco-allemandes depuis 1909*. Il cite l'accord du 8 février 1909, énonçant « un principe dont il restait à définir les applications soit au Maroc *soit ailleurs* » (l'accord ne s'appliquait en réalité qu'au Maroc). Il se demande « quelles ont été ses applications » ; et parmi diverses questions marocaines (*Union des mines marocaines*, *Société marocaine de travaux publics*, *chemins de fer marocains*) il place l'affaire de la *Société française du Gabon* (c'est le nom donné au consortium franco-allemand Congo-Cameroun). Il constate que ce projet « fut abandonné ». L'article se termine par ces mots : « La France et l'Allemagne, pour causer, n'ont aucun effort à faire. Elles n'ont qu'à reprendre avec plus d'activité un entretien dès longtemps commencé. » Article d'une importance capitale, car *le Temps* est considéré en Allemagne comme un journal officieux exprimant toujours les pensées ou les intentions ou les repentirs du gouvernement français. Pour la première fois depuis l'expédition de Fez, la question du Congo est publiquement liée au problème du Maroc.

Deux jours après, le 7 juillet, le *Bulletin de l'étranger du Temps* (daté 8 juillet) revient sur la même idée. Il approuve « les journaux français » (auxquels il a fourni ce thème) d'avoir « reconnu que l'Allemagne pouvait en quelque mesure avoir été déçue par les dernières négociations franco-allemandes » ; il ajoute : « *Le Temps* a rappelé avant-hier, avec textes à l'appui, l'histoire de ces négociations, traversées, troublées, arrêtées même, notamment de décembre 1910 à avril 1911 [1], par des campagnes personnelles... La presse française... reconnaît que l'Allemagne était autorisée à souhaiter que notre politique vis-à-vis d'elle fût plus cohérente et plus suivie. » Enfin le *Bulletin de l'étranger du Temps* du 11 juillet (daté 12 juillet) suppose un dialogue engagé entre la France et l'Allemagne et indique à l'Allemagne les arguments dont elle pourra se servir :

1. C'est dans le courant de novembre 1910 que le ministère Briand refuse de verser la première semestrialité promise à la *N'Goko Sangha*. C'est en avril 1911 que le ministère Monis annonce qu'il renonce au projet de consortium.

« L'Allemagne répliquera : la promesse de collaboration économique que vous m'avez faite en 1909 aurait dû vous détourner de négliger les négociations ou de rompre les engagements destinés à traduire en acte cette collaboration. »

C'est plusieurs jours après les premiers articles de cette série, *le 10 juillet* (date indiquée par M. de Selves dans son discours à la Chambre du 14 décembre 1911 et par M. Caillaux dans son discours à la Chambre du 18 décembre 1911) que, pour la première fois, l'Allemagne a prononcé le mot : Congo[1].



Quelles qu'en soient les origines, que vaut, en lui-même, l'accord franco-allemand sur le Congo? Il faudrait comparer l'accord sur le Congo à l'accord sur le Maroc, déterminer si les avantages de celui-ci compensent les désavantages de celui-là. On se bornera ici à l'étude de l'accord congolais. Que perd la France? Que gagne l'Allemagne?

La France perd des régions illustrées par de nobles souvenirs; un territoire qui servait de lien aux diverses parties de son Afrique Équatoriale, prolongement extrême de son Empire africain; un domaine riche en produits naturels et en population, fournissant d'importantes ressources au budget de sa colonie et un vaste champ d'action à ses Sociétés commerciales.

Avant tout calcul, le peuple français a souffert de voir sacrifier une colonie dont il avait appris à célébrer les pures origines; il a souffert de voir ruiner l'œuvre du grand Brazza. Au cours de ces derniers mois, on s'est plu à évoquer le souvenir de ce héros, qui fut un vrai grand homme, un vaillant serviteur de la France, un explorateur admirable, l'apôtre d'une politique coloniale intelligente et généreuse. On a redit son histoire, belle comme une belle légende. Cet Italien adopta volontairement la France pour patrie

1. La thèse soutenue ici pour expliquer les préliminaires de la cession a été déjà indiquée ou développée dans certains articles de journaux étrangers impartiaux, comme le *Journal de Genève*, et de journaux ou revues français, *Débats*, *Écho de Paris*, *Humanité*, *Bulletin de l'Afrique Française*, *Opinion*, *Cri de Paris*, *France d'Outre-mer*.

au moment même où notre pays était écrasé. Brazza me l'a dit à moi-même : « Savez-vous quand je me décidai à me faire naturaliser français? Ce fut au lendemain de Sedan. » Pour la France abattue, Brazza éprouva la « grande pitié » qu'avait jadis sentie Jeanne d'Arc. Il ne résista point à l'attrait de cette tragique infortune. Il fit confiance aux énergies secrètes du peuple vaincu, mais fier, et résolu à l'effort nécessaire pour redevenir un grand peuple. Et il voulut participer à cette œuvre magnifique de renaissance nationale, en donnant à la France, mutilée sur sa terre d'Europe, de vastes terres lointaines. Il consacra sa vie à explorer le Congo, à le conquérir sans armes, à le gouverner et à l'organiser pour le gagner à la France. Il fut grand surtout comme explorateur. Nul, dans la découverte de régions encore neuves, n'a été à la fois plus audacieux, plus habile, plus patient. Le récit de ses premières explorations surtout est un poème à la gloire de l'énergie humaine. Malgré tous les obstacles, il réussit à parcourir ces terres vierges; il apprivoisa ces sauvages, qu'il se proposait sincèrement, naïvement, de civiliser. La grande œuvre qu'il avait rêvée, il voulut l'accomplir, il l'accomplit par la paix. Avec les chefs congolais, il *enterra la guerre*. Son nom symbolise dans l'histoire du monde, une nouvelle politique indigène, faite d'intelligence psychologique, de sympathie et d'équité; la seule méthode coloniale convenable à une démocratie comme la nôtre, qui devrait être, au dehors comme au dedans, civilisatrice et libératrice...

Il fallait rappeler ces nobles souvenirs pour comprendre et justifier l'émotion profonde du peuple de France, à la pensée de sacrifier une partie du Congo. Nul n'était mieux qualifié pour exprimer ce pénible sentiment, nul n'aurait pu le faire avec une plus douloureuse éloquence, que la veuve de l'illustre explorateur, la Comtesse de Brazza, en sa lettre au président de la République, publiée le 15 septembre 1911.

La consolation de ceux qui s'attristent au rappel de ces souvenirs peut être que les efforts de Brazza et de ses lieutenants n'ont point été inutiles : puisque les terres découvertes et pacifiquement conquises par eux servent de monnaie d'échange, ou de rançon, ce sont eux qui aujourd'hui donnent le Maroc à la France.

Un autre argument sentimental contre la cession, c'est qu'elle met fin à l'œuvre civilisatrice de la France à l'égard des noirs. Malheureusement cette œuvre civilisatrice a été fort négligée. Il est faux que les Congolais aient trouvé « le bien-être à l'abri de notre drapeau », qu'ils aient « appris à lire » en français[1], qu'ils soient « dévoués jusqu'à la mort à notre drapeau national ». Le respect de la vérité oblige à dire que depuis l'établissement du régime concessionnaire, les blancs ont imposé aux noirs de lourdes charges, — travail au bénéfice des Sociétés, impôts, corvées, — sans leur rendre aucun service ni au point de vue de l'hygiène, ni du bien-être, ni de l'instruction et de l'éducation. Même, c'est dans certains territoires cédés à l'Allemagne que les Compagnies concessionnaires ont commis le plus de délits et de crimes. On parlera plus loin de la *Lobaye* et de la *M'Poko*.

Le sentiment de tristesse que peuvent ressentir les Français à la pensée des territoires congolais cédés à l'Allemagne a été mieux exprimé par la *Ligue Française pour la défense des indigènes du Congo* : celle-ci « regrette que l'occasion soit enlevée à la France de réparer les torts qu'elle a commis à l'égard des indigènes de la région cédée, en les dépouillant de leurs terres au bénéfice de Compagnies concessionnaires qui ont fait peser sur eux un régime de travail forcé peu différent de l'esclavage ou du servage. »

Le Moyen-Congo, dont une partie a été cédée à l'Allemagne, servait de lien entre le Gabon, région côtière, et l'Oubanghi-Chari et le territoire du Tchad, placés au centre de l'Afrique. C'est un des organes essentiels de notre Empire Africain, de nos *Indes Noires*. La cession de tout le Moyen-Congo, réclamée en septembre par l'Allemagne, aurait coupé en deux tronçons notre colonie de l'Afrique Équatoriale Française. Entre le Gabon et l'Oubanghi-Chari-Tchad les relations eussent été rendues beaucoup plus difficiles : il eût fallu pour aller d'un point à un autre de la colonie, emprunter la voie de fleuves coulant, sur 300 ou 400 kilomètres, entre deux rives étrangères, l'une belge, l'autre allemande. Sans doute le Congo est un fleuve interna-

1. Sauf les élèves de la petite école de Bania, dont il sera parlé plus loin.

tional, où la navigation doit être entièrement libre : mais dans la pratique la circulation des bateaux eût pu être gênée, notamment par l'absence de postes à bois, ou par l'interdiction de couper du bois dans les forêts des rives, ou par telle ou telle mesure prise sous un prétexte sanitaire.

Un mouvement très vif de notre opinion publique hostile à cette « coupure » a permis aux ministres français de résister aux exigences allemandes. Les Allemands n'auront, sur le Congo et sur l'Oubanghi, qu'un territoire allant de 6 à 12 kilomètres : soit 12 kilomètres au minimum, 24 au maximum. Diverses mesures sont prises pour diminuer les inconvénients de ces deux « piqûres ». La France et l'Allemagne « s'entendront pour les travaux à exécuter en vue de faciliter la circulation des bateaux et embarcations sur les cours d'eau dont la navigation leur sera commune » (art. 10). Elles n'élèveront aucun ouvrage fortifié le long de ces cours d'eau (art. 9). En cas d'arrêt de la navigation, la liberté de passage sera assurée sur les territoires appartenant à l'une et à l'autre puissance, aux points où ceux-ci toucheront ces fleuves (art. 11). La France pourra établir en territoire allemand un chemin de fer unissant le Gabon à l'Oubanghi-Chari par le Moyen-Congo, l'Allemagne en territoire français un chemin de fer partant du Cameroun (art. 7). Les Français et les Allemands payeront mêmes tarifs sur les voies ferrées du Cameroun allemand et du Congo français (art. 14). La France gardera la ligne télégraphique existant le long de l'Oubanghi (art. 6).

Le gouvernement français a essayé de conserver et si possible d'améliorer les voies d'accès au Tchad. Il a toujours été difficile de ravitailler les troupes du Tchad : la voie fluviale du Congo et de l'Oubanghi, qui fait suite à la voie ferrée belge de Matadi à Kinchassa, est fort longue : surtout, entre l'Oubanghi, affluent du Congo et le Chari, affluent du Tchad, s'étend une région qu'il faut traverser par voie de terre pour aller de l'un à l'autre de ces bassins. C'est par là qu'il faut faire passer les vivres et les munitions destinées aux troupes. Or il n'y a dans le pays ni bêtes de somme, ni moyens mécaniques de transport ; tous les transports se font à tête d'homme : le porteur doit faire 25 à 30 kilomètres par jour, avec une charge de 25 à

30 kilogrammes sur la tête. Pendant plusieurs années l'administration n'a ni payé, ni nourri les porteurs réquisitionnés par elle ; elle a dû leur imposer ce travail par toutes sortes de violences. Elle a continué à les rémunérer insuffisamment. Le portage obligatoire a fait peser sur les noirs la plus lourde charge, dépeuplé une région jadis florissante.

Cette constatation a amené l'État à tenter de ravitailler les troupes du Tchad par la voie Niger-Bénoué-Toubouri, qui présente ce premier défaut d'être plus étrangère que française. Les articles 8 et 13 du traité visent à maintenir et, si possible, à améliorer ce moyen de communication. Malheureusement la voie Niger-Bénoué ne peut être utilisée qu'à l'époque des hautes eaux, de juillet à septembre. Il faut se rendre compte aussi que ces droits de passage en territoire étranger pourront provoquer d'innombrables difficultés, si les deux puissances ne sont pas résolues à une loyale collaboration.

En somme, le gouvernement français a fait un sérieux effort pour maintenir entre les diverses parties de l'Afrique Équatoriale des rapports qui suffisent à garder à son Empire une certaine unité, en dépit de la bizarrerie des nouvelles frontières, singulièrement artificielles et dangereusement enchevêtrées.



Par l'accord du 4 novembre, l'Allemagne reçoit un vaste domaine : 225 à 275 000 kilomètres carrés, « la superficie de quarante-sept départements français ; dix-huit fois la superficie de l'Alsace-Lorraine [1] ».

Les territoires cédés sont de valeur fort inégale. La pointe qui atteint le Congo a pour l'Allemagne un réel intérêt au point de vue des relations commerciales et peut-être de la politique internationale ; mais cette région marécageuse est extrêmement pauvre en produits naturels et en habitants : « peu de population, faible rapport [2]. » Elle n'a pas plus de valeur que n'en a

1. Jacques Feillet, *Congo Français et Cameroun Allemand*, *Revue politique et parlementaire*, 10 décembre 1911.

2. Capitaine Jobbit, *Mission topographique* de 1898-1900.

le *bec de canard* cédé à la France, région argileuse et stérile.

La région comprise entre l'Atlantique. la Guinée espagnole et la Moyenne Sangha, appelée, du nom de ses rivières, le Woleu-N'tem, la région de la Moyenne Sangha comprise approximativement entre le 2° et le 4° de latitude nord, sont couvertes de forêts dans lesquelles abondent les arbres à caoutchouc et les lianes à caoutchouc : c'est une précieuse richesse. Le tiers du caoutchouc produit par le Congo français, au cours de ces dernières années, l'a été dans ces régions. Ces forêts sont, naturellement, riches en bois de toute sorte, y compris les bois les plus précieux (d'ailleurs difficiles à exploiter). Au-delà du 4°, commencent des plateaux couverts de hautes herbes, qui s'élèvent progressivement. Cette région, d'une altitude variant de 400 à 500 mètres, semble « disposée naturellement pour l'élevage du bétail », écrit un explorateur et administrateur, M. Ponel. Avantage considérable pour les Européens : au lieu d'être réduits aux conserves qui lassent l'estomac, on a viande fraîche, laitage, beurre et fromage. La température est relativement douce, les nuits sont fraîches et reposantes. « Ces conditions climatériques, et les brises constantes du sud-ouest, font espérer, écrit le même administrateur en 1895, que cette partie de notre colonie pourra devenir un lieu de peuplement pour les Européens, un centre de production agricole et d'élevage[1]. » Cette région convient aux cultures vivrières, manioc et mil; selon la mission Moll, elle serait probablement apte à produire aussi du coton[2]. Enfin les régions plus sablonneuses du bassin du Logone sont aussi propres à l'élevage et aux cultures vivrières. Elles deviendront, a-t-on dit, « le grenier du Cameroun[3] ».

Les régions cédées à l'Allemagne paraissent être parmi les plus peuplées de l'Afrique Équatoriale. On a évalué leur population à plus d'un million : toutefois la maladie du sommeil, qui sévit dans certaines régions, notamment autour de Carnot, y réduit le nombre des habitants.

1. Ed. Ponel, *La Haute Sangha*, *Annales de géographie*, tome V, 1895-1896, p. 81.

2. Un des produits de la Haute-Sangha qui joue un rôle assez important dans la vie indigène, ce sont les noix de kola.

3. J. Feillet, *op. laud.*

Plusieurs des tribus cédées sont parmi les meilleures du Congo français, les plus utiles à l'œuvre colonisatrice. La Haute-Sangha, le bassin du Logone sont peuplés de tribus islamisées, parmi lesquelles se distinguent les Foulbés. Ces musulmans sont infiniment supérieurs aux sauvages fétichistes par leur développement intellectuel, leur organisation sociale, leur aptitude au commerce.

La région située entre la Moyenne-Sangha et la mer est habitée par une population tout autre, mais aussi d'une réelle valeur : les Pahouins, ou Fans. Ce sont des sauvages restés encore fort primitifs, à l'esprit pénétré d'un mysticisme sombre, au caractère belliqueux, défiant et retors. Ils sont anthropophages sans être cruels, mangent l'ennemi tué à la guerre, mais ne tuent pas un homme volontairement pour le manger. Malgré leurs atavismes de barbares, les Pahouins présentent certains traits de caractère précieux, que la colonisation européenne pourrait utiliser à son plus grand profit. Ils ont, dit le docteur Cureau, « des qualités d'énergie et de vigueur indiscutables...., un sens très développé des arts manuels qu'ils pratiquent chez eux et qu'ils perfectionnent à notre contact, assez pour devenir des ouvriers passables » : ils ont « le génie du commerce : ils sont avides de richesses et aiment le petit trafic[1]. » On a pu comparer leur intelligence à celle des Sénégalais[2].

Le luxe des Pahouins est de posséder un certain nombre de femmes : ce sont elles qui font la plupart des travaux et notamment cultivent le sol. L'homme achète la jeune fille à ses parents, auxquels il paye une somme importante, en produits européens ou indigènes; il a besoin de se procurer les marchandises européennes, désirées par ses beaux-parents; il est tout prêt à travailler pour le blanc si celui-ci rémunère honnêtement son labeur. Les Pahouins, tribu nombreuse et prolifique, se sont peu à peu étendus du centre à la côte, au détriment de populations plus douces et plus corrompues.

1. Docteur Cureau, *Rapport sur les travaux de la Mission française de délimitation Congo-Cameroun. Revue Coloniale*, nouvelle série, 1902-1903, p. 430.

2. Capitaine Périquet, lettre du 15 février 1911, à la *Société de Géographie de Paris*.

Ils occupent la plus grande partie du Gabon resté français comme du Gabon devenu allemand; ils en constituent (je l'ai entendu souvent affirmer par M. de Brazza) la race d'avenir.

Si les Allemands, au lieu de repousser par l'injustice et la violence ces fières peuplades, savent les attirer par un libre et loyal commerce et par l'attrait de salaires rémunérateurs, ils trouveront dans les Pahouins du Woleu-N'tem, une main-d'œuvre excellente, dont leur Cameroun a le plus grand besoin.

En somme, il n'est pas exagéré de prétendre que la France cède à l'Allemagne la meilleure part de son Congo[1]. On a justement rappelé l'opinion de M. de Brazza. M. J. Lemaire, ancien gouverneur du Congo, écrit à ce propos :

Lorsque, à la veille de partir pour le Congo, en septembre 1899, nous eûmes à cœur de prendre les conseils du grand et pacifique conquérant, c'est la Sangha qu'il no usindiqua comme le pays capable de payer les efforts qu'on y dépenserait, et parmi les peuples qui l'habitaient ce sont les Foulbés qu'il désigna comme les artisans tout indiqués du progrès à importer dans ces lointaines régions, où l'Européen peut, d'ailleurs, exercer ses facultés avec infiniment plus de résultat et moins de risque que sur la côte.

J'ai personnellement entendu M. de Brazza, au cours de sa dernière mission en 1905, exprimer à plusieurs reprises la même opinion.

Comparées aux régions cédées, les régions conservées prêtent à nombre de réserves ou de critiques. Le Gabon reste une colonie homogène, mais il perd la zone la plus riche en caoutchouc, et il a été tellement épuisé par des Compagnies concessionnaires particulièrement rapaces que son commerce, au lieu de progresser, a décru au cours de ces dernières années[2]. La région du Moyen-Congo située entre les pointes allemandes est marécageuse et pauvre; sa seule valeur est de posséder une rive de la grande voie fluviale africaine. L'Oubanghi-Chari,

1. Divers journaux et revues d'Allemagne, notamment la *Tagliche Rundschau* du 29 septembre 1911, ont appuyé l'idée que les acquisitions allemandes sont sans valeur, en citant divers extraits d'un livre que j'ai écrit après avoir fait en 1905, un voyage au Congo comme membre de la Mission Brazza, *Le Congo Français* (Paris, Alcan, 1909); mais tous ces passages se rapportent à des régions conservées par la France.

2. Commerce total, en 1907 : 17 076 000, en 1908 : 11 873 000, en 1909 : 9 572 000. C'est presque le chiffre de 1898 (8 306 000 francs).

dont la partie occidentale passe au Cameroun, est lointain et d'accès difficile. Le territoire du Tchad coûte, notamment en dépenses militaires, beaucoup plus qu'il ne rapporte : nos troupes y feront la police du centre africain pour le plus grand profit du Cameroun ; nous y serons, comme on l'a écrit, « les gendarmes des Allemands ».

On peut se demander si ces diverses parties de notre Afrique équatoriale, notamment l'Oubanghi-Chari et le Tchad, ne sont pas destinées à passer, par voie d'échange, à des puissances étrangères, pour qui elles pourront avoir plus de valeur que pour nous. Leur cession pourrait alors permettre soit de parfaire notre empire du Nord-Ouest Africain, soit d'obtenir, sur d'autres points de l'Afrique ou d'autres points du monde, des avantages qu'il serait impossible de payer autrement qu'en terres coloniales.

La cession d'une partie du Congo aura des répercussions fâcheuses sur les budgets congolais. On sait que l'Afrique équatoriale a un budget général alimenté surtout par les droits de douane (importation et exportation), et par les redevances des Sociétés concessionnaires, et que chacune des colonies dont l'ensemble constitue l'Afrique équatoriale, Gabon, Moyen-Congo, Oubanghi-Chari, Tchad, a un budget local autonome, alimenté par l'impôt de capitation, perçu sur les indigènes.

Selon le *Rapport sur les budgets locaux des colonies* de M. le député Albert Métin (pour 1912), le budget général doit prévoir une diminution d'au moins 1 800 000 à 2 millions sur un budget de 6 millions de francs dont 1 million à 1 200 000 de droits de douane et 800 000 de redevances de Sociétés concessionnaires. Les budgets locaux perdront, en impôts de capitation : le Moyen-Congo. 500 à 600 000 francs; l'Oubanghi-Chari, 400 000 francs; le territoire du Tchad : 200 000 francs; soit : 1 200 000 francs. L'impôt était à peine perçu dans la région du Gabon cédée à l'Allemagne. Les budgets perdent en droits divers, 500 000 francs. « La diminution des ressources approche, écrit M. Métin, de 4 000 000 de francs, près d'*un tiers des prévisions* de 1912. Elle retentit particulièrement sur le budget général, où le déficit est chronique. »

Pourra-t-on espérer faire des réductions de dépenses correspondant à cette diminution de ressources ? Le personnel des régions cédées, — (le ministre des Colonies, M. Lebrun, l'a évalué à la Chambre, le 14 décembre 1911, à une cinquantaine d'agents, M. Métin compte 30 administrateurs, 60 commis ou adjoints des affaires indigènes, et 30 agents techniques) sera utilement employé dans les autres parties du Congo. Il en sera de même des compagnies de tirailleurs. (M. Lebrun a parlé de 4 ou 5 compagnies, M. Métin parle de 3). « Tout compte fait, conclut M. Métin, nous ne pouvons nous flatter de réaliser une économie correspondant à la perte des recettes, ni même sur une réduction importante. »



Les richesses naturelles des régions cédées à l'Allemagne étaient exploitées par des Compagnies concessionnaires qui y employaient une centaine d'agents.

De ces Compagnies plusieurs sont du type ancien. Elles ont reçu, en 1899, pour trente ans à partir de 1900, « tous droits de jouissance et d'exploitation, sauf en ce qui concerne les mines » ; elles sont seules à pouvoir exploiter le caoutchouc, l'ivoire, les bois précieux. Elles ont le droit de recevoir en pleine propriété toute terre mise par elles en valeur. En échange de ces avantages, elles versent à l'État une redevance fixe et 15 p. 100 de leurs bénéfices.

Un certain nombre de ces Sociétés passent sous la domination allemande pour la totalité ou la plus grande partie de leur territoire : la *N'Goko Sangha* (concession de 3 200 000 hectares portée en 1905 à 7 000 000 d'hectares) ; la *Sangha équatoriale* (550 000 hectares) qui, ayant reçu la région marécageuse à l'embouchure de la Sangha, n'a jamais eu que des déficits, la *Compagnie commerciale et coloniale du Congo* (1 240 000 hectares), la *Mambéré Sangha* (560 000 hectares). D'autres sont légèrement atteintes : la *Compagnie française du Haut Congo* (3 600 000 hectares) et l'*Ouahmé Nana* (2 millions d'hectares ; concessionnaire, M. V. Flachon, ancien directeur de *la Lanterne*) qui sont prospères.

La plus grande partie des terres cédées à l'Allemagne était exploitée par une Société d'un type nouveau, la *Compagnie Forestière Sangha Oubanghi*. Cette compagnie résulte de la fusion de dix Sociétés concessionnaires du type ancien. La *N'Goko Sangha*, tout en gardant une existence distincte, lui a fait l'apport du territoire de la primitive *Compagnie des produits de la Sangha-Lipa-Ouesso*, situé entre le Cameroun, la Sangha et l'Oubanghi. Le domaine réuni de ces onze Sociétés est de 17 millions d'hectares. Le capital est de 12 millions, divisé en 120 000 actions de 100 francs chacune.

Les dirigeants de la société la *Haute-Sangha*, après avoir constitué un consortium de fait, qui maintenait une autonomie apparente aux Compagnies, ont demandé à l'État l'autorisation de les réunir en une seule Société. Les décrets qui ont autorisé la fusion sont du 20 juin 1910. L'agrément du ministre des colonies a été obtenu le 31 janvier 1911. La *Forestière* a été constituée définitivement le 21 février 1911.

La nouvelle Société reçoit, pour dix ans à partir de 1911, le droit d'exploiter seule les essences à caoutchouc sur les territoires anciennement concédés. Elle renonce à tout autre monopole. Sacrifice plus apparent que réel : les seuls produits naturels que possède le Congo, en dehors du caoutchouc, sont les bois et l'ivoire ; or les bois sont difficiles à exploiter dans ces régions lointaines ; l'ivoire est presque épuisé. En gardant le caoutchouc, la nouvelle Compagnie garde la seule richesse importante de la région.

A l'expiration du premier terme de dix ans, la Société continuera, pendant une nouvelle période de dix ans, dans la limite des territoires anciennement concédés, à jouir du droit d'exploiter seule les essences à caoutchouc sur une superficie égale à dix fois la superficie des terres plantées ou exploitées méthodiquement. — Le terme d'« exploitation méthodique » est malheureusement vague ; il y aurait eu avantage à le préciser dans le contrat même. — La Compagnie déclare avoir le désir d'aménager 300 000 hectares. Elle conserverait donc, pendant les dix années suivant le premier terme de dix ans, le monopole de l'exploitation du caoutchouc sur 3 millions d'hectares. Ce qui rendrait alors au commerce libre 14 millions d'hectares[1].

1. Brochure de la *Compagnie Forestière Sangha Oubanghi*, p. 24-25.

La Compagnie s'engage à verser à l'État 15 p. 100 de ses bénéfices nets non plus pendant dix-neuf ans, mais pendant quatre-vingt-dix-neuf ans, durée de son existence.

Elle annonce qu'elle veut changer le mode d'exploitation pratiqué jusqu'alors au Congo. Elle organisera et régularisera la cueillette du caoutchouc en apprenant aux indigènes la meilleure façon de l'obtenir. Surtout elle s'attachera à aménager la forêt.

Comment s'explique cet effort pour transformer le régime concessionnaire? par deux raisons, qu'indique franchement la *Forestière*. D'abord la concurrence, — qui deviendra chaque année plus sérieuse, — des caoutchoucs produits dans d'autres parties du monde, notamment dans les plantations des Indes anglaises et hollandaises et de l'Indo-Chine. Un médiocre caoutchouc de cueillette ne résisterait point à cette concurrence. Il y a là « une question de vie ou de mort pour le Congo et les Sociétés qui y travaillent[1] ». Puis « le gouvernement sentait la nécessité de substituer au régime des concessions générales, souvent décrié, qui s'harmonise mal avec le principe de liberté commerciale posé par l'Acte de Berlin, le régime du cantonnement, plus conforme aux intérêts permanents de la colonie et seul capable d'assurer son développement matériel[2]. »

Le régime inauguré par la *Forestière* est loin pourtant de réaliser l'idéal des partisans du libre commerce. Il est considéré par eux comme encore trop voisin du système concessionnaire ancien.

La colonie aurait pu et dû laisser disparaître certaines Sociétés mourantes qui sont entrées dans la *Forestière* (*Compagnie française du Congo, Société bretonne du Congo, Compagnie de la Sangha*); elle aurait pu et dû rendre au libre commerce les territoires occupées par elles. Singulière façon de servir la cause de la liberté commerciale que de rétablir le monopole dans les régions d'où il avait, de lui-même, disparu en fait. La colonie aurait pu et dû faire prononcer la déchéance de plusieurs des Sociétés entrées dans la *Compagnie Forestière*, en vertu de l'article 31 du cahier des charges de 1899, pour

1. Brochure citée, p. 90.

2. Brochure citée, p. 91.

avoir recouru, dans l'exploitation de leur concession, aux plus criminelles violences : la *Lobaye*, dont un rapport du Commissaire spécial près les Compagnies concessionnaires a signalé les nombreux crimes, ajoutant que si la société a fait, au point de vue financier, un bond inattendu, « elle l'a fait dans le sang » et que « deux mots caractérisent son action : violence allant jusqu'au crime et malhonnêteté allant jusqu'au vol »; — la *M'Poko*, pour laquelle un document judiciaire établit que l'institution des camps d'otages, où l'on enferme les femmes et les enfants pour forcer les hommes à la récolte du caoutchouc, a été un moyen d'action régulièrement employé, et qu'au moins *quinze cents* meurtres d'indigènes ont été commis par ses agents noirs, au su de ses agents blancs.

Les dirigeants de la *Compagnie Forestière*, qui se vantent, à bon droit, d'avoir changé « l'esprit » de ces entreprises[1] ont eu le grand tort de contester, sans arguments sérieux, l'exactitude de ces faits. et de défendre, sur ce point, les négriers de la *M'Poko*. Ils prétendent, par exemple, que « les seuls crimes qui aient été déférés aux tribunaux du Congo étaient imputables à des employés de l'administration[2], » alors que les agents blancs et noirs de la *M'Poko* ont passé devant la Cour d'Assises de Brazzaville en janvier 1908. Les agents blancs ont été acquittés, les agents noirs condamnés à des peines relativement faibles (Kangabouka, l'auteur de trente assassinats, à vingt ans de travaux forcés) : ils avaient paru à tous n'être que des instruments entre les mains des directeurs de la Société, qui donnaient à leurs agents cet ordre : « Faire du caoutchouc à tout prix, même par le crime ».

On a critiqué le projet d'appliquer à ces Sociétés concessionnaires la clause de déchéance : « la déchéance, aux termes des cahiers des charges de 1899, entraîne la mise en adjudication des territoires concédés aux Sociétés déchues, et le versement du prix d'acquisition aux liquidateurs de celles-ci : au lieu de rendre les territoires au commerce libre, elle aboutit simplement à en changer le concessionnaire. » Le reproche adressé à l'administration de ne pas avoir fait prononcer la

1. Brochure citée, p. 15.

2. Brochure citée, p, 14.

déchéance des Sociétés coupables « ne peut être que le fait d'une ignorance profonde des contrats de 1899 [1] ».

Cette affirmation a beau être tranchante : elle n'en est pas mieux fondée. En cas d'adjudication « la mise à prix est fixée par le Ministre; or ce dernier a le droit souverain d'apprécier ce prix à son gré [2]; » puis, en vertu du cahier des charges (article 31), nul ne peut concourir à l'adjudication sans être agréé par le ministre des Colonies, qui peut repousser tous les concurrents, s'il tient à rétablir le commerce libre; et au bout de deux adjudications sans résultat, la concession est « annulée purement et simplement » : les Compagnies ne gardent que les terres réellement mises en valeur, devenues leur propriété définitive; le pays est rendu au libre commerce.

Les partisans de la liberté commerciale ont encore critiqué le contrat de la *Forestière*, en signalant le vague des articles consacrés à défendre les droits des indigènes. On proclame en principe que « les agglomérations indigènes, ainsi que les terres en dépendant selon la coutume, constitueront des réserves indigènes » et que « tous les produits de ces réserves, sans exception, resteront à la libre disposition des autochtones » (art. 10). Si cet article était interprété avec une rigoureuse exactitude et une scrupuleuse loyauté, la situation des indigènes serait devenue fort satisfaisante, car, *selon la coutume*, les tribus possèdent de vastes étendues de terres et de forêts. Mais, en fait, depuis dix ans, aucun effort n'a été tenté pour commencer à délimiter les réserves indigènes prévues par les contrats de 1899. Il est à craindre que la même incurie n'ôte toute efficacité à l'article 10 des nouveaux contrats. D'autre part, il est très dangereux d'autoriser la Compagnie à passer pour cinq ans, avec les chefs indigènes, des contrats lui cédant les droits des noirs sur les essences à caoutchouc contenues dans leurs réserves (art. 18). De tels contrats sont illégaux, pour toutes sortes de raisons, que M. le député Maurice Viollette a excellement exposées dans son *Rapport sur le budget des colonies* pour 1912 (p. 153 et suiv.); et

1. Charles Humbert, *l'OEuvre de M. Merlin dans l'Afrique Equatoriale Française*, *Grande Revue*, 10 mars 1911.

2. *Rapport* de M. Maurice Viollette, *sur le budget des colonies pour 1912*, p. 131.

tous ceux qui connaissent le Congo devinent par quels procédés les chefs indigènes seront contraints à signer ces libres accords! Une politique favorable aux noirs aurait prohibé de tels contrats et proclamé inaliénable le droit des indigènes à vendre en détail le caoutchouc de leurs réserves, soit à la Compagnie, soit aux commerçants libres. Seule la concurrence pourra amener un prix du caoutchouc suffisamment élevé pour encourager les noirs au travail volontaire.

Enfin, les nouveaux contrats supprimaient purement et simplement la clause des contrats anciens, rendant possible la déchéance de la Compagnie pour violences contre les indigènes. La *Ligue française pour la défense des indigènes du Congo* a pu en obtenir le rétablissement.

Si criticables soient-ils, aux yeux des partisans de la liberté commerciale, les nouveaux contrats n'en représentent pas moins un réel progrès sur les contrats de 1899, et la *Compagnie Forestière* réalise un type de société colonisatrice fort supérieur à celui des anciennes Compagnies concessionnaires. D'abord elle a fait œuvre utile en commençant une méthodique exploitation des richesses du sol. Le caoutchouc de la *Forestière* est un des premiers caoutchoucs africains; il a atteint et parfois dépassé le prix du « para ». La *Forestière* a établi 3 000 kilomètres de sentiers, dépensé en 1910 307 000 francs et réservé, sur ses bénéfices, 446 000 francs pour aménager des lots forestiers. La Compagnie laisse à ses côtés une place au commerce libre sinon pour l'achat du caoutchouc, du moins pour l'achat des autres produits naturels, et surtout pour la vente des marchandises européennes. L'introduction du libre commerce est, ici comme partout, favorable aux indigènes. Puis la Compagnie paraît avoir compris la nécessité d'attirer et de retenir une main-d'œuvre fidèle en la nourrissant bien et en la payant bien. Le président du Conseil d'Administration de la *Forestière*, M. Noguès, a exposé sur ce point les idées les plus justes : « Au Congo, tout hurle la faim. Faire vivre l'indigène, voilà le premier des problèmes, celui dont la solution peut faciliter celle de toutes les autres... Il faut bien l'avouer, autour de nous, dans les factoreries et dans les postes administratifs, les nègres sont encore plus

faméliques que ceux de la brousse[1]... On s'attachera les travailleurs en leur procurant une nourriture fortifiante, qui leur permette de fournir l'effort que l'on attend d'eux. On devra créer des plantations vivrières destinées à leur nourriture ; on devra faire venir des bœufs partout où ce sera possible, pour qu'ils mangent de la viande. On luttera ainsi d'une façon efficace contre l'anthropophagie, qui est souvent causée par le manque relatif de gibier. Les rations comporteront du poisson, du riz et même aussi du vin[2]. »

La Compagnie prélève 10 p. 100 de ses recettes pour des œuvres d'assistance en faveur de ses anciens agents et des indigènes. Elle a créé, à l'aide de ces prélèvements, une chaire de parasitologie à la Faculté de médecine de l'Université de Paris, un service de vaccination et d'assistance médicale au Congo, une École primaire et professionnelle pour les indigènes de Bania (les résultats de cette école, dont la direction technique a été confiée à la Mission laïque, ont été excellents).

Il est regrettable de voir passer sous la domination allemande, — avec quelques Compagnies concessionnaires, peu intéressantes, de l'ancien type, — cette *Compagnie Forestière*, qui, à tant de points de vue, se montre supérieure aux autres Sociétés congolaises.

L'article 5 du traité fixe ainsi la nouvelle situation des Compagnies concessionnaires :

Les présents échanges de territoires sont faits dans les conditions où ces territoires se comportent au moment de la conclusion du présent accord, c'est-à-dire à charge pour les deux gouvernements de respecter les concessions publiques et particulières qui ont pu être consenties par chacun d'eux. Les deux gouvernements se communiqueront le texte des actes par lesquels ces concessions ont été accordées.

Le gouvernement allemand est substitué au gouvernement de la République française dans tous les avantages, droits et obligations résultant des actes dont il est parlé ci-dessus au regard des Sociétés concessionnaires qui passeront sous la souveraineté, l'autorité et la juridiction de l'État allemand. Une convention spéciale règlera l'application des dispositions ci-dessus.

1. Brochure de la *Compagnie Forestière*, p. 80.
2. Même brochure, pp. 114-115.

Il en sera de même pour l'État français au regard des concessions qui seraient situées dans les territoires qui passeront sous sa souveraineté, son autorité et sa juridiction.

Les représentants de certaines Compagnies concessionnaires, surtout les amis de la *N'Goko-Sangha*, ont espéré profiter de l'annexion par l'Allemagne pour faire obtenir aux concessionnaires des indemnités prélevées sur le budget français ou sur le budget congolais. Le gouvernement n'a pas cédé à la pression de ces exigences, contraires à la lettre comme à l'esprit du cahier des charges.

La *Compagnie Forestière*, pour ne pas s'aliéner l'administration allemande, s'est déclarée prête à faire une place aux capitaux allemands, et elle a fait entrer dans son Conseil d'administration, à côté des membres français, belges et hollandais[1], deux allemands connus, M. von Puttkamer, ancien gouverneur du Cameroun, et le Docteur Esser, intéressé dans certaines entreprises de cette colonie.

Il importe de signaler, comme l'un des facteurs qui peuvent agir sur la situation des Compagnies concessionnaires placées sous la domination allemande, le fait que la *Ligue allemande pour la défense des indigènes du Congo*, dans son assemblée générale du 16 novembre 1911, a voté l'ordre du jour suivant :

... La Ligue allemande du Congo prie le Chancelier de l'Empire de *faire disparaître les privilèges existants* dans la partie de l'Afrique équatoriale, qui était jusqu'ici française, et qui est devenue allemande, *de libérer les indigènes de l'obligation de travailler pour les Sociétés*, de leur rendre la libre disposition des produits du sol, et de tendre, par des mesures hygiéniques et sociales, à l'amélioration du sort des indigènes, car le développement de la Colonie est impossible sans une population forte et nombreuse.

Comme l'enchevêtrement des frontières, comme les droits de passage, la présence de concessionnaires français en territoire allemand peut soulever de graves difficultés. M. Bassermann l'a dit au Reichstag le 9 novembre 1911 :

En lisant les stipulations qui ont trait aux Compagnies conces-

1. M. Léon Mougeot, sénateur, MM. Albert et Léon Motte, M. Guynet, délégué du Congo au Conseil supérieur des Colonies, M. Lautier, rédacteur au *Temps*, etc.

sionnaires au Congo, nous devons nous dire que les surfaces de frottement avec la France sont multipliées sur toute la ligne. Si nous marchons sur les pieds des Compagnies françaises, elles recourront tout le temps à Paris.

Les clauses compliquées de l'accord congolais comme celles de l'accord marocain pourraient aisément provoquer entre la France et l'Allemagne des différends de toutes sortes. Le Congo pourrait remplacer le Maroc comme prétexte à mauvaises querelles. Souhaitons que prédomine dans les relations entre les deux puissances un esprit de paix et d'équité.



Énumérer les pertes de la France, en richesses naturelles, en populations, en ressources budgétaires, en matières commerciales, c'est passer en revue les gains de l'Allemagne. Il faut ajouter encore, au bénéfice de l'Allemagne, d'autres avantages. L'Allemagne va pouvoir, à l'embouchure du Rio Muni. créer un grand port, qui l'emportera vite sur Libreville. Elle va pouvoir atteindre le Congo par une voie ferrée qui, venant du Cameroun, sera toute entière en territoire allemand. Par la Sangha, navigable depuis Ouesso. par les deux points où elle rejoint le Congo et l'Oubanghi, elle obtient l'accès à la grande voie fluviale du centre africain. Elle va la couvrir de ses bateaux [1]. Elle va l'utiliser pour essayer de conquérir ce nouveau marché à son commerce.

Tout de suite après le premier communiqué annonçant la signature de l'accord, l'officieux *Lokal Anzeiger* écrit (3 novembre 1911) : « Notre commerce s'est déjà établi au Congo français là même où les Compagnies françaises luttaient avec quelque difficulté. Quand des voies importantes lui seront ouvertes, Sangha, Likouala, Congo, nul doute que ses progrès ne soient très rapides. »

1. « La *Société coloniale allemande* a décidé l'envoi d'une expédition dans les territoires congolais récemment acquis par l'Allemagne. Le but de cette expédition serait de créer, dans cette région, des moyens de communication. La *Société coloniale allemande* songe à établir des lignes de *motorboats* sur le Congo, l'Oubanghi et la Sangha. » (*Temps*, 1er décembre 1911).

L'accord franco-allemand sur le Congo pose un certain nombre de problèmes qui n'intéressent pas seulement la France ou l'Allemagne.

L'Allemagne, atteignant l'Atlantique au sud de la Guinée espagnole, entoure cette petite colonie sur laquelle la France lui a cédé son droit de préemption : ne va-t-elle pas essayer de l'acquérir? — L'Allemagne a voulu obtenir deux points de contact avec le Congo belge : dans quelle intention? — L'Allemagne veut développer son commerce dans tout le Centre Africain : ne va-t-elle pas réclamer un plus strict respect de l'Acte de Berlin de 1885, qui exige une absolue liberté commerciale, au Congo français comme au Congo belge? — Enfin certains États, ou certains groupes financiers, paraissent vouloir profiter des événements récents pour établir, à travers l'Afrique, ou pour raccorder diverses lignes de chemins de fer : quelles seront ces nouvelles voies ferrées transafricaines?

FÉLICIEN CHALLAYE

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

LETTRES

AU PRINCE DE POLIGNAC

DÉPÊCHES DIPLOMATIQUES

Le comte de Marcellus, dans ses *Souvenirs Diplomatiques*, nous rapporte que Chateaubriand, en 1837, pendant qu'il préparait le manuscrit de ses souvenirs sur *le Congrès de Vérone et la Guerre d'Espagne*, lui tint ce langage :

— Si, comme la plupart des secrétaires d'État, nous avions commandé des dépêches à nos chefs de division, nous contentant de minuter la marge...

— Comprenez-vous? — me dit-il en s'arrêtant.

Je comprenais à merveille ce trait décoché contre M. de Talleyrand, dont c'était l'usage; son crayon marginal se voit encore sur les papiers de l'époque...

— De pareilles dépêches, continua-t-il, n'auraient de valeur que celle des documents de fabrique, faits à la machine des bureaux; mieux vaudrait sans doute alors compulser ces banalités politiques, pour en extraire une histoire. Mais peu de diplomates se sont trouvés dans notre position; le hasard une fois avait placé dans un emploi éminent un homme ayant l'usage *d'écrire*. De là, notre correspondance porte l'empreinte d'un caractère *individuel :* sorties de notre tête, nos lettres sont de notre main... —

Ce fut en effet l'un des orgueils et l'une des prétentions de Chateaubriand, que ce soin qu'il eut de ne jamais laisser à des sous ordres, pendant sa carrière diplomatique, le travail de la rédaction des dépêches qu'il devait signer de son nom. Nous devons à cette espèce de coquetterie littéraire quantité de pages qui font partie de

l'œuvre de l'un des plus grands, sinon du premier prosateur de France.

D'ailleurs, qu'il fût ambassadeur ou ministre, Chateaubriand avait un mépris singulier pour tout ce qu'il peut entrer de détails frivoles dans une correspondance diplomatique. Peu après son arrivée comme ministre à Berlin le 13 février 1821, il écrivait au baron Pasquier, alors ministre des Affaires étrangères : « Je ne vous ai point parlé, monsieur le baron, selon l'usage, des réceptions, des bals, des spectacles, etc. ; je ne vous ai point fait de petits portraits et d'inutiles satires ; j'ai tâché de faire sortir la diplomatie du commérage. Le règne du commun reviendra, lorsque le temps extraordinaire sera passé : aujourd'hui il ne faut peindre que ce qui doit vivre et n'attaquer que ce qui menace. »

Et en partant de ces orgueilleux principes, Chateaubriand ambassadeur infligeait souvent à son chef de véritables cours de politique intérieure ou extérieure, que celui-ci ne devait pas toujours trouver à son gré, mais qui constituent pour nous de très beaux morceaux d'éloquence, toujours remarquables par l'élévation de la pensée, une étonnante largeur de vue, et parfois même une certaine divination de l'avenir.

Toutes ces lettres, ces dépêches ne sont pas encore venues au jour. Dans la *Correspondance générale de Chateaubriand*, dont je viens de publier le premier volume, je donnerai toutes celles que les documents imprimés renferment, ainsi que celles qui se trouvent aux archives du ministère des Affaires étrangères. Grâce à la généreuse amabilité du duc de Polignac et aux démarches heureuses de mes éditeurs, MM. Honoré et Édouard Champion, avant même d'avoir pris connaissance des dossiers de l'Angleterre pendant le temps où Chateaubriand fut ministre, j'ai eu en ma possession les originaux de soixante-dix lettres ou dépêches envoyées par notre ministre écrivain au prince de Polignac, alors notre ambassadeur à Londres. Je donne ici quelques-unes de ces dépêches, pour montrer par un exemple rapide la manière et le style du grand homme lorsqu'il s'occupait d'affaires. J'ai fait précéder chacun de ces documents d'une petite introduction pour en rendre l'intelligence plus facile et plus complète.

LOUIS THOMAS

I

La dépêche que voici porte en elle toute son explication. Elle a trait aux craintes qu'avait l'Angleterre, pendant notre intervention en Espagne en faveur du roi Ferdinand VII contre les Cortès révol-

tés, de nous voir imposer à ce prince une sorte de partage des colonies espagnoles. C'est assurément ce que tout gouvernement avide eût cherché à faire. Et le gouvernement anglais essayait par des intimidations de nous amener à un partage de ces colonies espagnoles entre les grandes puissances, et surtout entre l'Angleterre et la France.

Chateaubriand se défiait-il de l'Angleterre et de ses prétentions exagérées? Ne voyait-il pas l'utilité ou la possibilité d'une expédition contre ce qui allait devenir, en s'arrachant au Portugal et à l'Espagne, le Brésil et la République Argentine? Toujours est-il qu'avec ses prétentions à la générosité et au désintéressement, il a arrêté toute tentative de conversation d'affaires entre l'Angleterre et la France; cette conversation aurait très bien pu aboutir à un partage, pas très honnête certes, mais profitable, de ces pays qui ont depuis fait preuve d'une si remarquable activité économique.

C'est seulement si l'on pose la question de cette manière que l'on voit toute l'importance de la question des colonies espagnoles, le machiavélisme pratique de Canning, du marquis de Londonderry, de Wellington et de tous les cabinets anglais : il n'a pas tenu à eux, il n'a tenu qu'à notre générosité, que l'Argentine et le Brésil existent sous leur forme actuelle.

N° 19, *confidentielle.*

Paris, le 5 octobre 1823.

Prince, M. d'Anchald est arrivé et m'a remis la lettre dont vous l'aviez chargé. Après avoir pris les ordres du Roi, je me hâte de le réexpédier. La politique et les vues de la France sont si droites que je peux répondre sans retard et sans difficulté aux questions que M. Canning vous a faites.

Il est très vrai que déjà, à plusieurs reprises, le gouvernement de Sa Majesté Britannique a proposé au gouvernement français de traiter la question des colonies espagnoles.

Le marquis de Londonderry m'a fait à moi-même l'année dernière une proposition tendant à ce but, et une proposition analogue a été depuis reproduite au congrès de Vérone, où je fus chargé de faire la réponse à la note de M. le duc de Wellington, Je répondis alors ce que j'avais répondu au marquis de Londonderry : que le gouvernement français était prêt à traiter cette question, mais d'accord avec l'Espagne souveraine légitime de ces colonies et à laquelle il appartenait avant toute autre puissance d'être entendue dans une pareille discus-

sion. Aujourd'hui M. Canning paraît se croire obligé de demander de nouveau à la France, au moment où elle rétablit le roi d'Espagne sur son trône, quelles sont ses vues relativement au sort de ces colonies et quel rôle elle veut jouer dans l'arrangement de leurs affaires avec la Métropole. Il craint que l'opinion publique ne s'effraye en Angleterre de ce que la France pourrait exiger du roi d'Espagne pour prix de sa délivrance. Vous pouvez lui répéter, Prince, ce que j'ai déjà dit, dès le commencement de la guerre, à Sir Charles Stuart, que la France en intervenant dans les affaires d'Espagne, n'a prétendu ni satisfaire son ambition, ni exercer une influence isolée sur les destinées de cette monarchie; elle n'a pu par conséquent donner aucune inquiétude raisonnable aux puissance de l'Europe. Dès le commencement de la guerre, le gouvernement du Roi a invité tous ses alliés et l'Angleterre elle-même à envoyer leurs ministres en Espagne, pour prendre part à la restauration de la monarchie espagnole. Cette conduite devait rassurer toutes les inquiétudes et prouver que tous les bruits que la malveillance a pu répandre relativement à nos prétentions sur les colonies espagnoles, étaient dénués de fondement. Il est si peu vrai que notre flotte menace les colonies, que nous avons rappelé le seul vaisseau de ligne que nous eussions dans les mers des Antilles, le *Jean-Bart*. Nous ne prétendons, je le répète, à aucun avantage particulier, de même que nous nous croirions le droit et le devoir de nous opposer à toute entreprise qui tendrait à en faire donner à d'autres nations.

Ainsi, rien dans notre entreprise ne peut blesser les intérêts d'aucune puissance de l'Europe. Heureusement le but principal de cette entreprise paraît au moment d'être rempli par la délivrance du roi Ferdinand; mais jusqu'à ce que cette délivrance soit effectuée, nous n'avons pu former aucun plan relatif au sort des colonies espagnoles, et dans les circonstances actuelles, nous devions plus que jamais nous abstenir de traiter cette question sans le concours de Sa Majesté Catholique. Ce n'est pas dans le moment où nous brisons le joug qui lui est imposé par la révolte que nous pouvions penser à lui en imposer un autre de concert avec ses colonies révoltées. Mais le gouvernement français n'en sent pas moins toute l'importance de la

question des colonies et pour lui-même et pour l'Angleterre et les puissances du Continent. Aussi quoiqu'il n'ait pas pensé un seul instant à s'occuper seul d'intérêts aussi graves et qu'il regarde comme communs à toute l'Europe, il n'en sera pas moins très satisfait de les voir devenir l'objet de la plus sérieuse attention des puissances alliées aussitôt que le roi d'Espagne pourra prendre part à une discussion dans laquelle il est partie principale.

Le gouvernement français à dû d'autant plus regarder cette question comme d'un intérêt commun et général que l'Angleterre avait déjà proclamé son désir de la voir livrée à la discussion de toutes les grandes puissances de l'Europe. Tel est en effet l'objet d'une note présentée par le duc de Wellington aux plénipotentiaires réunis à Vérone.

En résumé, Prince, les vœux de la France sont qu'aussitôt que la délivrance du roi Ferdinand aura pu permettre à ce Prince d'être partie dans cette négociation, l'affaire des colonies espagnoles soit entamée et discutée avec l'intérêt que mérite une question aussi grave. Ses vœux et ses intérêts sur ce point sont analogues à ceux de l'Angleterre. Cette similitude d'intérêts et la franchise de l'explication que vous êtes chargé de donner à M. Canning, vous donnent le droit de lui demander à votre tour quelles sont les vues de l'Angleterre, de quelle manière le ministre croit que l'on pourrait concilier les droits et les prétentions de l'Espagne avec le besoin qu'éprouve l'Europe de lier des relations commerciales avec ce vaste continent sur l'espoir d'une parfaite égalité de droits.

Il est un autre point sur lequel je mettrais également du prix à connaître l'opinion du ministère anglais. Pense-t-il qu'il soit à propos de suivre le même plan pour les colonies portugaises que pour les colonies espagnoles? Dans le cas où le Brésil ne voudrait pas rentrer sous la domination du Portugal et où celui-ci ne voudrait pas reconnaître son indépendance, l'Angleterre serait-elle d'avis de passer outre et de la reconnaître?

Vous voyez, Prince, que quoique en ce moment, le roi Ferdinand soit encore prisonnier et qu'il soit encore complètement impossible de fixer les bases de la négociation qui attire l'attention du ministère britannique, nous nous expliquons

franchement avec nos alliés et nous désirons qu'ils s'expliquent de même avec nous, sûrs que de telles explications servent plus à consolider la bonne harmonie en Europe que toute autre manière de négocier.

Agréez, Prince, l'assurance de ma haute considération.

CHATEAUBRIAND

II

La lettre que voici roule tout entière sur la question d'Orient, et sur les libertés que la Porte pourrait accorder à la Grèce.

Mais on y remarquera surtout l'ignorance où se trouve la diplomatie française des projets des grandes puissances. Ce fut en effet un des résultats des guerres de l'Empire, puis de la politique de Metternich, que cette sorte de situation inférieure où l'on cherchait à nous reléguer. On voulait nous ignorer, ou faire semblant de nous ignorer, lorsqu'il s'agissait d'affaires sérieuses. A Laybach, à Vérone, à Czernovitz, nos envoyés ont toujours eu à lutter contre ce mauvais vouloir des grandes puissances, qui est une des notes dominantes de l'histoire diplomatique de la Restauration.

Chateaubriand, de même qu'il le fit à Vérone, s'emploie à lutter contre ce mauvais vouloir.

[*Confidentielle.*]

Paris, le 20 novembre 1823.

Prince, vous avez eu connaissance des pièces qui ont été communiquées aux cours alliées à l'occasion des conférences de Czernovitz. Vous avez su la manière dont la Russie a accueilli les concessions obtenues du Divan par lord Stangford. La dépêche du comte de Nesselrode à cet ambassadeur laissait dans le doute si l'Empereur avait réellement l'intention de renouer des relations diplomatiques avec la Porte, ou s'il ne voulait que remettre à un autre moment la décision de la grande question des affaires de l'Orient. A la simple lecture des pièces, on était porté à s'arrêter à la seconde opinion, tandis que le cabinet de Vienne assurait que la première était indubitable ; que l'incertitude que semblait encore laisser la dépêche du ministre russe ne tenait qu'au besoin de ménager l'honneur et la délicatesse de la cour de Russie ; que le choix d'un agent diplomatique allait suivre immédiatement le retour

de l'Empereur à Pétersbourg. Cependant on avait généralement cru dans cette ville au moment de son départ que le parti de la guerre était à peu près arrêté et que l'entrevue avait pour but d'en déterminer les conséquences. Quoi qu'il en soit, les deux cours d'Autriche et de Londres qui jusqu'ici s'étaient montrées fort opposées à la guerre ne témoignaient aucune inquiétude. L'entrevue de Czernowitz paraissait avoir été demandée par le prince de Metternich et c'était certainement lui qui avait cherché à scinder la question de l'Orient en mettant de côté ce qui concernait les Grecs et en insistant pour qu'on ne s'occupât d'abord que des griefs particuliers de la Russie. Ce plan avait été suivi, et dans ce moment il va recevoir un nouveau développement puisque la cour de Russie, de concert avec celle d'Autriche, demande que les plénipotentiaires de l'alliance, accrédités à Pétersbourg, reçoivent des instructions qui les mettent en état de faire connaître l'opinion de leurs cours respectives sur ce qu'il est possible de demander à la Turquie en faveur des Grecs. Tel est l'objet d'une dépêche du comte de Nesselrode qui m'a été communiquée par le chargé d'affaires de Russie, et dont M. de Liéven vous donnera sans doute connaissance.

Vous remarquerez, Prince, que jusqu'ici, nous n'avons reçu aucune ouverture confidentielle sur ce sujet : ni l'Autriche, ni l'Angleterre, ni la Prusse, qui autrefois parlaient si hautement des dangers d'une guerre dans l'Orient et de la nécessité de réunir les efforts de tous pour la prévenir, n'ont témoigné aucune inquiétude ; et nous n'avons aucune connaissance certaine sur les dispositions que leurs plénipotentiaires apporteront à ces conférences. Dans un tel état de choses il devient extrêmement important de chercher à connaître les projets de ces cours, ou au moins le point de vue sous lequel elles considèrent les discussions qui vont s'ouvrir. Sans doute, on peut supposer que l'Angleterre et l'Autriche ne se sont attachées qu'à prévenir la guerre entre la Porte et la Russie ; que c'est dans cette vue seule qu'elles ont cherché à scinder la question d'Orient et que les conférences sur les Grecs ont été consenties ou offertes dans le but de satisfaire l'Empereur, de lui donner les moyens de prouver à la nation et de se persuader à lui-même qu'il n'abandonnait pas un

peuple lié à la Russie par la religion et par tant d'années d'intrigues ; qu'enfin on se réserve de conduire ces discussions de manière à détourner tout ce qui pourrait amener la guerre et ses immenses conséquences. Mais il est possible aussi qu'il y ait eu des plans formés dans le secret entre les trois puissances ; qu'un démembrement éventuel de la Turquie tranquillise celles qui se sont jusqu'ici montrées si opposées à la guerre. On se rappelle que l'Autriche n'a jamais exprimé que le désir de conserver la paix et la persuasion qu'on pouvait y parvenir ; mais jamais une volonté arrêtée de s'opposer à la guerre. Elle a toujours dit à la Russie : « Sans doute vous avez le droit de faire la guerre si l'on ne vous donne pas satisfaction, mais on vous la donnera. » D'un autre côté, l'Angleterre qui, au commencement de la révolte des Grecs, s'est montrée fort opposée, a changé totalement de rôle depuis un an, et tandis que son ambassadeur jouit d'une grande influence à Constantinople, ses flottes respectent les blocus des insurgés, visitent leurs ports, entretiennent de fréquentes relations avec leurs chefs ; des agents anglais parcourent la Grèce, proposent des emprunts, promettent des secours. Le bruit a été général en Morée qu'un de ces emprunts avait pour condition principale l'occupation de Naples de Romanie par les Anglais, le point le plus fort et la meilleure station navale qu'il y ait dans l'Archipel.

Dans un tel état de choses, vous devez vous efforcer d'acquérir quelque lumière sur les projets du ministère anglais. Parlez confidentiellement à M. Canning de la proposition qui vient d'être faite à toutes les cours alliées, de la question qui va être l'objet des conférences, du genre d'instruction qu'il se propose d'envoyer à M. Baggot, du désir de la France de travailler de concert avec ses alliés à conserver la paix à l'Europe, de la forme d'intervention qu'il suppose possible d'adopter en cas qu'on s'accorde sur la nécessité d'intervenir ; tâchez de distinguer si l'Angleterre a le projet de n'entrer dans aucune communication particulière avec la France sur ce sujet ; si elle veut se tenir à son égard sur un ton de réserve. Nous avons tout lieu de croire que ses rapports avec les trois autres cours sont très bienveillants en ce moment. Néanmoins, il existe en apparence une grande différence entre

la manière dont lord Stangford considère les concessions auxquelles il a amené le Divan et celle dont elles sont considérées dans la lettre du comte de Nesselrode; tellement qu'on devrait supposer que cette lettre déplaira vivement à l'ambassadeur anglais. Peut-être amènerez-vous M. Canning à exprimer sur ce point son opinion particulière. Vous pouvez aussi recueillir quelques lumières de vos conversations avec le ministre de Prusse, dont la cour ne doit pas être fort avant dans ces plans secrets, s'il y en a, avec M. de Liéven, et avec le chargé d'affaires d'Autriche. L'affaire est de la plus haute importance puisqu'elle pourrait mettre en question l'état actuel des choses en Europe et allumer des guerres générales. Tant que nous ne serons pas appelés à entrer dans les arrangements d'une manière convenable, nous devons laisser comprendre que nous désirons d'autant plus voir subsister dans son intégrité le système politique de l'Europe, que, s'il était dérangé par de nouveaux partages, nous pensons que les traités de 1814 et de 1815, qui sont la base du droit public actuel, seraient alors comme annulés, et qu'ainsi seraient remises en question toutes les dispositions prises pour assurer le repos de l'Europe.

Agréez, Prince, la nouvelle assurance de ma haute considération.

CHATEAUBRIAND

III

Par suite de l'ignorance où se trouvait le prince de Polignac des intentions et des idées de la France à propos de la Grèce, Chateaubriand dut rédiger la magnifique dépêche que voici, et qui est une explication très juste et très fine de notre attitude prudente vis-à-vis des insurgés, attitude que ne comprenaient point les jeunes gens et les poètes, mais qui nous était impérieusement dictée par notre faiblesse :

N° 1, *confidentielle.*

Paris, le 5 janvier 1824.

Prince, par votre dépêche confidentielle du 29 du mois dernier, vous me rendez compte d'une conversation que vous avez eue avec M. Canning au sujet des affaires des Grecs et

vous exprimez le désir de connaître avec plus de développements les intentions de votre gouvernement à leur égard. Ces intentions ont toujours dû dépendre des circonstances et de l'action que chacune des puissances alliées cherchait à exercer dans cette grande affaire. Jusqu'à présent, il a donc été impossible au gouvernement du Roi de se tracer d'une manière positive un plan de conduite et de désigner le but vers lequel il voulait se diriger. Les motifs en sont faciles à comprendre.

Dans les premières années des insurrections des Grecs la France n'avait aucun intérêt à soutenir leur cause. Elle devait ménager la puissance ottomane avec laquelle ses relations sont encore importantes. D'ailleurs les différends qui s'étaient élevés entre la Porte et le cabinet de Saint-Pétersbourg occupaient toute l'Europe. Les trois cours de Londres, de Vienne et de Berlin s'efforçaient de prévenir une rupture entre ces deux puissances; l'empereur Alexandre restait indécis; il ne convenait pas à la France de précipiter une guerre que tous les autres pays redoutaient; elle a donc dû se borner à se joindre à ses alliés pour assurer la continuation de la paix. Dans cette négociation pacifique elle n'a pas cependant joué un premier rôle, et elle a pris une bien petite part à ce qui est arrivé. Cette conduite était d'autant plus prudente qu'il était fort douteux que dans le cas où la guerre eût amené un partage elle eût obtenu une part capable de compenser l'agrandissement des autres États. Comme les Grecs se soutenaient avec succès, tandis que les Turcs ne faisaient pas des efforts suffisants pour les réduire, on pouvait sans danger laisser les événements se développer librement et amener des circonstances et des combinaisons nouvelles.

Telle était encore la position des choses au moment où l'on apprit le projet d'entrevue à Czernowitz. Nous pûmes craindre alors qu'il n'existât entre les trois cours de Londres, de Pétersbourg et de Vienne un concert qui aurait tendu à nous exclure de la décision de cette importante question, et par conséquent des partages qui pouvaient en être la suite; mais, à présent nous sommes à peu près rassurés sur ce point. En effet, rien de ce qui s'est passé à Czernowitz ne paraît pouvoir blesser notre intérêt, et nous avons tout lieu d'être satisfaits des dispositions de l'empereur Alexandre à l'égard de la

France. Si c'est lui qui a eu l'idée des Conférences de Pétersbourg, son but a dû être de rassurer l'opinion publique sur l'abandon des Grecs, de faire preuve de modération, et enfin, ce qu'il a toujours paru vivement désirer, de se faire reconnaître par l'alliance le droit d'entrer à main armée en Turquie. Nous croyons savoir qu'il est mécontent de M. de Metternich et que celui-ci cherchera à faire traîner en longueur les Conférences et à les empêcher d'avoir aucun résultat. Il n'a fait aucune difficulté d'envoyer à M. de Lebzeltern des pouvoirs pour y prendre part. D'après ce que je viens de vous dire, le Roi n'avait aucun motif de différer d'en donner aussi à M. de La Ferronnays. Il est en effet de notre intérêt que la discussion de cette affaire ait lieu en commun entre les plénipotentiaires de toute l'alliance. C'est la manière qui peut le mieux prévenir l'influence exclusive d'une seule puissance, et nous donner quelque chance d'en obtenir un peu nous-mêmes, ce que nous pourrions difficilement faire dans l'état actuel des choses, car dans différentes occasions le gouvernement anglais, comme vous-même l'avez remarqué, a laissé voir que son opinion était que le protectorat de la Grèce devait être donné à une ou deux puissances au nombre desquelles il ne nous comptait certainement pas. D'un autre côté, malgré l'aigreur qui règne dans les dispositions mutuelles des deux cours de Pétersbourg et de Londres, nous croyons que ni l'une ni l'autre de ces cours n'est portée à chercher une occasion de rupture. L'Angleterre peut penser que quelques agrandissements vers le Danube ne changeront pas les rapports de forces entre la Russie et elle, surtout si l'Autriche obtient un équivalent, tandis que l'empereur Alexandre croit devoir se résigner à laisser la marine anglaise dominer dans la Méditerranée. Les dispositions des deux puissances pourraient amener des arrangements dans lesquels nous n'entrerions pour rien et qui seraient tout à fait contraires à nos intérêts.

Dans de telles circonstances, nous n'avons aucun sujet de montrer de la mauvaise volonté au sujet des Conférences de Pétersbourg. Nous ignorons encore quand elles commenceront, sur quelles bases elles s'ouvriront, mais elles ne peuvent nous nuire. Si nous jugeons qu'elles doivent produire un bon effet nous chercherons à leur donner une nouvelle

activité et à appuyer les efforts du cabinet russe; si au contraire nous voyons qu'elles tendent à un fâcheux dénouement, nous trouverons facilement les moyens de les faire tirer en longueur et d'empêcher qu'elles n'aient de résultats. C'est, il semble, le seul parti que puisse prendre le gouvernement du Roi. Jouer un rôle plus actif dans les affaires de la Grèce, soutenir les Grecs au prix, ou d'une cession de territoire, ou de privilèges commerciaux, nous procurerait peu d'avantages et nous brouillerait à peu près avec tous nos alliés.

Nos lettres de Constantinople ne nous ont rien dit de l'effet produit par la publication d'un article du journal de Francfort contenant la nouvelle des Conférences de Pétersbourg. Je serais tenté de croire que M. Canning avait quelque raison particulière de paraître mettre une grande importance à la publicité donnée à ce projet et quand il vous a dit qu'il n'avait donné à l'ambassadeur anglais l'autorisation d'assister aux Conférences que parce qu'il comptait que le projet de ces Conférences serait tenu secret, il est évident qu'il n'a pas parlé avec franchise; au reste, le refus que ferait l'Angleterre d'assister aux Conférences de Pétersbourg, serait une détermination d'une haute importance. Elle pourrait préparer dans la politique de l'Europe de nouvelles combinaisons et je vous engage, Prince, à obtenir le plus de renseignements possible à ce sujet. Sachez si M. Canning a fait part de cette résolution aux ministres de l'alliance, à Londres.

Tout ce que je vous ai dit jusqu'à présent, Prince, est destiné à vous faire connaître la situation politique de la France par rapport à l'Orient. Je passe à la question que vous a faite M. Canning. Vous pouvez lui répondre que nous n'avons eu aucune raison pour refuser de prendre part aux Conférences proposées; que nous ignorons encore sur quelle base le cabinet de Saint-Pétersbourg imagine que l'on pourrait traiter la question de l'état futur des Grecs, n'ayant pas encore reçu les communications que ce cabinet a annoncées par les dépêches datées de Lemberg; que nous pensons que si les différends de la Russie et de la Turquie ne s'aplanissent pas, il devient nécessaire au repos de l'Europe que le sort de la Grèce soit décidé en commun; qu'aucune puissance ne pourrait, sans exciter la crainte et la jalousie des autres, intervenir seule dans

une question pareille, que le gouvernement français sera toujours charmé de prendre part à une détermination qui ferait cesser les malheurs dont la Grèce est menacée. Dans la suite de vos conversations, vous pourrez ajouter, mais comme de vous, qu'il ignore totalement la manière dont l'Angleterre juge le fond de la question, qu'elle ne lui a jamais fait aucune ouverture à cet égard. Vous laisserez entendre qu'il vous semble que le seul moyen d'assurer l'existence des Grecs est de les placer sous la garantie de toute l'alliance, garantie qui préviendrait toute discussion entre les grandes puissances de l'Europe. Dans une de vos lettres du 26 décembre vous m'avez dit que vous aviez lieu de croire que l'intention du gouvernement anglais était de faire de la Grèce un état dans le genre des Principautés du Danube. Il faudrait tâcher de savoir s'il a déjà fait quelques démarches auprès de la Porte et des Grecs qui lui fassent regarder ce projet comme exécutable ; si l'on en croit les rapports que nous recevons du Levant, il aurait travaillé à en préparer l'exécution. L'espèce d'abandon qu'il fait du rôle de médiateur entre la Russie et la Porte mérite notre attention, car nous devons penser qu'en renonçant à cette médiation, il prévoit la possibilité de la guerre entre les deux puissances ainsi que les conséquences possibles de cette guerre, et que son plan est arrêté pour le cas d'une invasion des provinces du Danube. Je ne crois pas que jamais dans cette supposition le ministre anglais ait laissé entendre que si l'on donnait à quelques puissances soit des possessions, soit le protectorat de quelques provinces, il trouvât juste que la France ne fût pas la seule sans partage.

On ne peut se dissimuler que le changement survenu dans la détermination du cabinet anglais au sujet des Conférences de Pétersbourg, n'indique quelque tendance remarquable dans les vues du gouvernement britannique. Un autre objet qui paraît s'y rattacher attire en ce moment notre attention. C'est le message du Président des États-Unis au Congrès. On y remarque une conformité frappante avec le langage de M. Canning et on serait tenté de supposer qu'il existe une bonne intelligence toute particulière en ce moment entre les deux pays. Sir Charles Stuart s'efforce, au reste, d'accréditer cette opinion. J'ai même remarqué qu'il a parlé avec affecta-

tion des discussions pour affaires particulières qui existent entre les États-Unis et la France. A l'entendre, nous serions au moment d'avoir avec eux de graves intérêts à débattre. Sans donner à ces rapports plus de valeur qu'ils ne doivent en avoir, je vous engage à diriger vos observations sur ce point qui peut être important. Tâchez de démêler si en effet le gouvernement anglais est entré dans une intimité nouvelle avec celui des États-Unis ou s'il voudrait seulement nous le faire croire pour balancer l'espèce d'appui moral que nous donnent nos alliés du Continent. La Grande-Bretagne doit voir avec quelque jalousie l'influence que les États-Unis ont l'espoir d'acquérir dans les pays qui adoptent à l'envi la forme de son gouvernement. En général, les rapports de l'Angleterre et des Américains sont dignes d'attirer votre attention ; ils ne peuvent manquer d'être d'un grand intérêt pour votre gouvernement.

Agréez, Prince, la nouvelle assurance de ma haute considération.

CHATEAUBRIAND

IV

L'éloquence du plaidoyer que nous publions ici, car c'est un véritable plaidoyer que cette dépêche, en fait un des plus beaux morceaux de l'œuvre politique de Chateaubriand.

Elle roule tout entière sur la question des colonies espagnoles, et sur la médiation demandée aux grandes puissances par l'Espagne. C'est une défense admirable de ce pays alors ingrat envers nous.

Paris, le 26 janvier 1824.

Prince, j'ai reçu la dépêche que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser le 20 du courant, et je me suis empressé de la mettre sous les yeux du Roi. Sa Majesté a vu avec peine que le cabinet de Saint-James ne croyait pas devoir entrer dans la médiation que l'Espagne demande aux puissances alliées, dans le but de pacifier les colonies américaines. Je vais vous expliquer les raisons qui nous auraient fait désirer une détermination différente de la part de la Grande-Bretagne.

La France ne prétend pas s'immiscer dans la politique des

différentes cours de l'Europe. Lorsque ses intérêts essentiels ont été compromis par une révolution voisine de ses frontières, elle a pris les armes. L'Angleterre nous a désapprouvés publiquement; nous avons répondu à des attaques peu méritées par ce langage mesuré qui convient à la raison. Nous avons montré jusque dans nos succès en Espagne ce même caractère de modération : jamais entreprise aussi juste ne fut conduite, nous osons le dire, avec plus de générosité et de désintéressement.

Aujourd'hui, les positions sont changées : c'est l'Angleterre qui croit voir ses intérêts compromis par les événements survenus en Amérique. Si, pour défendre ses intérêts, elle pensait qu'il pourrait venir un moment où elle serait forcée de reconnaître l'indépendance des colonies espagnoles, il serait possible que nous ne partageassions pas cette conviction, mais en ferions-nous un sujet de récrimination et de plaintes? Non, sans doute. Pourtant, le cas arrivant, combien la récrimination serait facile! Si la France ne pouvait pas se mêler l'année dernière des affaires de l'Espagne, comme l'Angleterre le prétendait, pourquoi l'Angleterre aurait-elle le droit qu'elle nous contestait? Déclarer que les colonies espagnoles sont indépendantes, contribuer ainsi à les séparer de la métropole, ne serait-ce pas intervenir dans les affaires de la péninsule d'une manière bien autrement grave que par une expédition passagère, qui n'a servi qu'à remettre Ferdinand en possession de son autorité?

Mais la France s'interdit tout ce qui blesse; elle sait d'ailleurs qu'il y a des nécessités politiques dont elle ne se rend pas juge. C'est ce qu'elle a reconnu au congrès de Vérone lorsque, dans une note relative aux colonies espagnoles, elle disait :

« Pour éviter de donner naissance à des rivalités et des émulations de commerce, qui pourraient entraîner des gouvernements, malgré leur volonté, dans des démarches précipitées, une mesure générale, prise en commun par les divers cabinets de l'Europe, serait la chose la plus désirable.

» Il serait digne des puissances qui composent la grande Alliance d'examiner s'il n'y aurait pas moyen de ménager à la fois les intérêts de l'Europe, ceux de ses colonies, et ceux

des nations européennes, en adoptant pour base de la négociation le principe d'une réciprocité généreuse et d'une parfaite égalité.

» Peut-être, trouverait-on, de concert avec Sa Majesté Catholique, qu'il n'est pas tout à fait impossible, pour le bien commun des gouvernements, de concilier les droits de la légitimité et les nécessités de la politique. »

Partant du même principe et raisonnant dans les intérêts de l'Angleterre, le cabinet des Tuileries pense qu'il eût été plus utile au cabinet de Saint-James d'admettre la médiation proposée par l'Espagne.

M. Canning a jugé au contraire qu'une conférence établie pour une médiation entre l'Espagne et ses colonies était inutile ou dangereuse : inutile si les membres de cette conférence étaient d'accord ; dangereuse s'ils différaient de sentiments. Selon ce ministre, des conseils donnés séparément au cabinet de Madrid par les différentes cours, seraient aussi efficaces que des conseils réunis.

Dans mon opinion, Prince, ce n'est pas là le point de vue sous lequel la médiation me semble devoir être envisagée. L'Espagne prie les alliés de l'assister de leur influence morale et de leurs lumières, afin d'amener un arrangement entre elle et ses colonies ; elle ne demande pas de conseillers, mais des arbitres. Il paraît très probable, en effet, qu'une réunion de puissances, parmi lesquelles se serait trouvée la Grande-Bretagne, aurait pu mettre d'accord le droit et le fait, et que les deux parties n'auraient pas rejeté légèrement le jugement d'un si auguste tribunal.

Quelques passages de la note espagnole ont paru choquer M. le ministre des Affaires étrangères de Sa Majesté Britannique. Cette note, à la vérité, est peu correcte, il eût été facile d'en mieux mesurer les expressions ; mais, après tout, pourrait-on faire un crime au cabinet de Madrid d'avoir employé les mots de *rébellion* et de *souveraineté*? Avant que l'Espagne ait consenti à l'indépendance de ses colonies, peut-elle faire l'abandon de sa *souveraineté*? Ferdinand peut-il ne pas appeler rebelles des sujets qui déclarèrent sa déchéance à Séville? Pendant la guerre de l'indépendance des États-Unis, l'Angleterre se servit du même langage. Elle ne cessa de parler de *souve-*

raineté et de *rébellion* que le jour où elle signa le traité qui d'une colonie faisait une nation nouvelle. Pour être équitable, il faut se mettre dans la position de l'Espagne ; elle ne pouvait renoncer tout d'un coup, dans une note, à ce qui doit faire pour elle l'objet de ses futures déterminations.

J'en dis autant du décret, très imprudent d'ailleurs, du conseil des Indes, publié au moment même où le ministère espagnol sollicitait la médiation ; c'est toujours la même contestation entre le droit et le fait, droit, qui d'abord n'accorde rien au fait, pour céder ensuite, dans le cours de la médiation, ce qui doit faire la base d'un arrangement durable. Que l'Angleterre eût accepté la médiation demandée dans de pareils termes, cela n'impliquait point contradiction dans ses principes. On peut être juge dans une cause sans partager les doctrines et les opinions des parties qui plaident.

Mais les autorités espagnoles parlent un différent langage. Qu'est-ce que cela fait à la demande de médiation? Cette demande est-elle retirée? Le gouvernement d'un pays qui sort à peine de la confusion révolutionnaire peut-il avoir la marche assurée d'un gouvernement régulier? Une conférence amicale établie entre les alliés pour l'affaire des colonies, n'eût-elle pas même servi à établir la cohérence dans les actes, les idées et le langage des conseils de Madrid?

Les négociations résultant de la médiation auraient sans doute entraîné quelques longueurs; mais en supposant que l'Angleterre, qui a si puissamment contribué à faire triompher la légitimité en Europe, eût en pensée la reconnaissance de l'indépendance des colonies espagnoles, serait-il dans son intérêt de précipiter le moment de cette reconnaissance? C'est ce qu'il convient maintenant d'examiner.

D'abord, rien ne me paraît presser la Grande-Bretagne sous le rapport du commerce : elle jouit de fait de ce qu'elle pourrait avoir de droit. Ses consuls sont dans tous les ports, ses vaisseaux abordent à tous les rivages des colonies espagnoles. Les fruits de son industrie encombrent tous les marchés des Amériques. Il est douteux que la reconnaissance politique de l'indépendance des colonies lui donnât plus de prospérité commerciale, et il est possible que cette reconnaissance trop soudaine ait de nombreux inconvénients.

Jusqu'à quel point il convient à la sûreté de la monarchie et de l'aristocratie anglaise de favoriser l'établissement de plusieurs états populaires, imbus des principes de l'égalité démocratique, c'est ce qu'on ne prétend point décider. La France a payé par un sanglant esclavage de trente années l'indépendance américaine. Lorsque entraînés par notre générosité naturelle, par une politique qui ne reposait ni sur un droit ni sur la nécessité, nous allâmes combattre pour la cause de la liberté dans les forêts du Nouveau-Monde, nous ne croyions pas élever sur nos places publiques des prisons et des échafauds. Mais, écartant les considérations de la politique morale et bornant la question aux faits existants, nous demandons si un état européen, qui prétendrait aujourd'hui reconnaître l'indépendance des colonies américaines, ne rencontrerait pas des difficultés considérables dans l'exécution de son projet.

D'abord, déclarera-t-il la guerre à la mère patrie? S'il ne le fait pas, s'il entretient auprès d'elle un représentant tandis qu'il contribue à lui faire perdre les possessions dont elle tire sa force et sa richesse, c'est une dure anomalie. Ensuite, il y a des colonies qui reconnaissent la souveraineté de l'Espagne; il y en a d'autres où les royalistes luttent encore à main armée contre les indépendants; d'autres enfin, sont entièrement séparées de la métropole, bien qu'en proie à des factions. Ces colonies de trois sortes doivent-elles être comprises dans la même catégorie, traitées d'après le même droit politique, le même droit des gens?

Lorsque l'Amérique septentrionale se souleva contre l'Angleterre, sa position était bien différente; une population homogène. partagée en divers états, était régie par des constitutions plus ou moins républicaines, avait déjà reçu une éducation favorable à la liberté. Les États-Unis ne changèrent pour ainsi dire pas d'existence; ils ne firent que s'unir par un lien fédéral, et il se trouva par hasard un grand homme pour serrer ce lien.

En est-il ainsi des colonies espagnoles? Les descendants de Pizarre et de Fernand Cortès ressemblent-ils aux descendants des frères de *Fenn* et des puritains de *Cromwell*? Est-ce une seule république qu'il faut reconnaître comme celle des États-

Unis, ou cinq ou six républiques dont on sait à peine le nom? L'Espagne n'a-t-elle pas porté dans ses colonies sa religion, ses mœurs, ses institutions et jusqu'à ses préjugés? De nombreuses familles espagnoles habitant l'Europe ne sont-elles pas propriétaires en Amérique? Une population composée de blancs, de nègres libres ou esclaves, de mulâtres et d'indiens, une population disséminée dans d'immenses forêts, dans une variété infinie de climats, va-t-elle acquérir tout à coup la science administrative et politique? Combien faudra-t-il de temps pour que ces états nouveaux puissent exister par eux-mêmes, être assez forts pour se défendre, pour faire et tenir des traités? N'avons-nous pas vu déjà des Empereurs succéder à des tribuns du peuple et des tribuns à des Empereurs? Les représentants des nations étrangères auront-ils des lettres de créance en blanc, qu'ils rempliront à volonté toutes les fois qu'un capitaine chassera un autre capitaine et qu'une tyrannie militaire prendra la place d'une république? Ces ambassadeurs auprès de l'anarchie ne compromettraient-ils pas la dignité de leurs gouvernements? La France a mis trente années à revenir de *la Convention* à la légitimité, en passant par Robespierre, le Directoire et Bonaparte : les colonies espagnoles iront-elles plus vite?

Enfin l'Espagne est sans doute bien affaiblie, mais telle qu'elle est, si elle ne reconnaît pas l'indépendance de ses colonies, si d'autres puissances l'imitent en Europe, cette seule résistance passive de l'Espagne rendrait l'existence des colonies séparées extrêmement précaire, frapperait d'un vice radical leur indépendance, entretiendrait les craintes et les espérances, réveillerait dans le cœur des colons un sentiment d'affection pour la mère patrie dont on oublierait les fautes pour ne se souvenir que de sa pauvreté et de ses malheurs. De toutes ces causes sortiraient de longs troubles. Supposez que l'Angleterre, sans faire la guerre aux États-Unis, se fût contentée de ne pas reconnaître leur indépendance, ces états seraient-ils aujourd'hui ce qu'ils sont?

Soit donc que les colonies espagnoles doivent rester unies à leur mère patrie, sous un régime approprié à l'accroissement de leur population et au progrès de leurs lumières, soit qu'il plaise à la Providence de les détacher de leur métropole

et qu'Elle les destine à augmenter sur le globe le nombre des nations libres et heureuses, dans l'un et l'autre cas, la France prendra une part sincère à leur prospérité ; mais que l'on désire améliorer le sort des deux Amériques espagnoles considérées comme colonies, ou que l'on souhaite l'indépendance de ces vastes pays, la médiation offerte par l'Espagne paraît favorable à ce double but.

L'Angleterre ne s'engagerait à rien en entrant dans la médiation proposée ; seulement elle ne refuserait pas d'entendre les raisons de la mère patrie, qui lui témoigne une confiance généreuse. Appelée à juger un différend, elle se serait décidée selon l'équité ; et, si, en dernier résultat, le gouvernement espagnol eût élevé des difficultés insurmontables, le gouvernement de la Grande-Bretagne eût trouvé dans ces difficultés la sanction du parti qu'elle aurait cru devoir prendre et une raison de plus de se renfermer dans le système de ses intérêts. Si l'Angleterre au contraire prend une route isolée et que chaque puissance à son tour suive un plan particulier, nous craignons que l'Angleterre n'obtienne pas par ce moyen les avantages qu'elle espère, et que le sort des colonies espagnoles n'en soit ni plus indépendant ni plus heureux.

La France n'est pas plus disposée que la Grande-Bretagne à soutenir des théories exclusives, et à leur sacrifier les intérêts de son commerce. mais elle pense que la médiation proposée par le cabinet de Madrid pourrait conduire à une transaction salutaire ; elle verrait donc avec la plus vive satisfaction l'Angleterre revenir à ce sentiment, et travailler de concert avec ses alliés à un ouvrage digne de sa politique et de sa puissance.

Vous pouvez, Prince, communiquer cette dépêche à M. Canning et vous êtes autorisé à lui en laisser copie.

Agréez, Prince, la nouvelle assurance de ma haute considération.

CHATEAUBRIAND

SOUS LA NEIGE[1]

Cette histoire, c'est brin à brin, et par maintes gens, qu'elle m'a été contée. Et, comme il arrive d'habitude en pareil cas, j'ai entendu chaque fois une version nouvelle.

Si vous connaissez Starkfield, bourgade perdue dans la partie montagneuse du Massachusetts, vous aurez certainement remarqué son bureau de poste. C'est une construction qui date de la fin du XVIII[e] siècle, en briques rouges, avec un fronton de bois peint en blanc et un péristyle à colonnes. Ce petit édifice classique se dresse au milieu de la Grande Rue, entre la banque et la pharmacie : beaucoup de villages de la Nouvelle-Angleterre en possèdent un semblable. Matin et soir, les habitants de Starkfield et les fermiers des environs s'y rassemblent, à l'arrivée du courrier. Parmi eux, vous n'avez pas été sans remarquer la haute taille et le visage tragique d'Ethan Frome. C'est là que je le vis moi-même pour la première fois, voici quelques années.

Bien que cet homme ne fût plus qu'une ruine, sa physionomie se détachait parmi les autres. Ce n'était pas sa haute taille qui le désignait à l'attention, puisque les Américains de vieille race ont très fréquemment cette stature élancée et mince, mais plutôt sa prestance et sa démarche. Son regard était à la

1. L'original a été publié en Angleterre et aux États-Unis sous ce titre : *Ethan Frome*.

fois triste et volontaire; il conservait, en dépit d'une claudication manifeste, quelque chose de vigoureux. Son visage sévère, hâlé, fatigué par le rude travail des champs, était d'une indicible mélancolie. Ses cheveux grisonnants, ses yeux glacés, lui donnaient l'aspect de la vieillesse, et je m'étonnai lorsqu'on m'apprit qu'il n'avait guère passé la cinquantaine.

Ce fut Harmon Gow qui me renseigna sur son âge. — Harmon Gow avait autrefois conduit la diligence allant de Starkfield au gros bourg de Bettsbridge, à l'époque où n'existaient pas les tramways électriques, et il connaissait sur le bout du doigt la chronique intime de toutes les familles qui habitaient ou avaient habité le long de son ancien parcours.

— Il a cette tête-là depuis son accident, — me dit-il, hachant ses phrases au gré de ses souvenirs. — Et il y aura en février prochain vingt-quatre ans que la chose est arrivée...

Ce fut lui aussi qui me narra l'origine de la terrible cicatrice rouge barrant le front d'Ethan Frome. Elle datait de l'accident qui, du même coup, lui avait tordu et noué tout le côté droit, le faisant ressembler à un vieux chêne foudroyé. Depuis lors, le pauvre homme ne pouvait effectuer sans douleur ces quelques pas entre son *buggy* et le bureau de poste. Tous les jours, vers midi, il venait de sa ferme, située à quelques milles de Starkfield, et, comme c'était justement l'heure où j'allais chercher mes lettres, il m'arrivait de le dépasser sous le péristyle ou d'attendre à sa suite, devant le guichet.

Je ne tardai pas à observer que, rarement, malgré son exactitude touchante, on lui remettait autre chose qu'un numéro du *Bettsbridge Eagle*. Sans même y jeter un coup d'œil, il le fourrait dans la poche de son veston usé. De temps à autre, pourtant, le receveur lui tendait une enveloppe, adressée à Mrs. Zenobia (ou Zeena) Frome, et qui montrait en gros caractères l'adresse d'un fabricant de produits pharmaceutiques et le nom d'une spécialité. Ces papiers rejoignaient aussitôt le journal, comme si le porteur était blasé à force d'en recevoir. Après quoi, il remerciait l'employé d'un petit signe de tête silencieux, et se retirait.

Chacun dans Starkfield le connaissait. On le saluait au passage, mais on respectait son désir d'isolement, et seuls quelques vieillards se risquaient à l'aborder. Dans ces occa-

sions, Frome s'arrêtait un instant, ses yeux bleus fixés gravement sur l'interlocuteur, mais il répondait d'une voix si basse que jamais aucune de ses paroles n'était parvenue jusqu'à moi. Puis il remontait péniblement dans son *buggy* délabré, rassemblait les guides dans sa main gauche, et repartait sans hâte vers la ferme.

— Ce dut être un effroyable accident, — dis-je au vieil Harmon, un jour, en suivant du regard la démarche pénible de Frome.

Je songeais à la belle mine qu'avait dû avoir, jadis, cette tête blonde et énergique de jeune homme.

— De la pire espèce ! — opina mon informateur ; — presque suffisant pour tuer la plupart des hommes. Mais voilà, les Frome ont le crâne dur, et il y a bien des chances pour que celui-ci atteigne ses cent ans...

— Grand Dieu !

Je ne pus retenir ce cri. A ce moment, en effet, Ethan Frome venait de monter sur son siège ; il se retournait pour voir si une caisse de drogues était bien calée à l'arrière du *buggy*, et j'aperçus sa figure telle qu'elle devait être quand il se croyait seul.

— Cet homme atteindre cent ans ! — continuai-je, — mais il a l'air déjà mort et enterré !

Harmon tira de sa poche un bout de tabac, en prit une chique et l'enfourna dans sa vieille joue tannée.

— Qu'est-ce que vous voulez ? il a passé trop d'hivers à Starkfield... Les malins s'en vont, eux...

— Pourquoi lui, alors, est-il resté ?

— Ah ! voilà !... il fallait bien qu'il y eût quelqu'un à la ferme pour soigner son monde... Et il n'y a jamais eu qu'Ethan pour ce métier... D'abord son père, puis sa mère, puis sa femme...

— Et puis l'accident ?...

— C'est ça même. Alors, n'est-ce pas ? il a bien été forcé de rester ! — ricana Harmon.

— Je comprends. Mais, maintenant, c'est eux qui le soignent ?

Gravement, Harmon passa sa chique dans son autre joue : puis il reprit :

— Oh! quant à ça, non. C'est toujours Ethan, le garde-malade...

Dès le premier jour, le vieux conducteur m'avait débité tout ce qu'il savait de l'histoire, mais je pressentais que, pour en démêler les fils secrets, il fallait une plus vive imagination que la sienne. Toutefois une parole d'Harmon s'était gravée dans ma mémoire : « Il a passé trop d'hivers à Starkfield... »

Ah! je devais bientôt comprendre le sens profond de ces quelques mots! Le Starkfield que je connus ne ressemblait guère cependant au village isolé, perdu dans la montagne, où s'était écoulée la triste jeunesse d'Ethan Frome. Il était relié maintenant aux gros bourgs de la région. Le tramway électrique, la bicyclette permettaient aux jeunes gens de descendre, l'hiver, jusqu'à Bettsbridge ou à Shadd's Falls, et d'y passer la soirée au théâtre, dans les bibliothèques, ou aux réunions des « Jeunes Chrétiens ». Mais quand arriva la saison froide, quand le village fut immobilisé sous une couche de neige qui s'accroissait sans répit, quand les vents du nord, tombant d'un ciel d'acier, se prirent à rôder autour des petites maisons de bois qui grelottaient derrière les ormes dépouillés de la Grande Rue, je commençai à deviner ce qu'avait dû être Starkfield alors qu'Ethan Frome avait vingt ans...

J'avais été envoyé par mes patrons pour surveiller un important travail que nous avait commandée l'usine de force motrice à Corbury Junction. Une grève prolongée des charpentiers ayant retardé la besogne, je me trouvai retenu, cet hiver, à Starkfield, le seul endroit habitable des environs.

Dans les premiers temps de mon séjour, je fus très frappé du contraste entre l'air vivifiant du pays et l'apathie des habitants. Lorsque je me promenais sous ce ciel d'un bleu éclatant, je me sentais le sang fouetté. J'étais ébloui par la blancheur ensoleillée des prairies couvertes de neige, où les forêts de sapins épandaient leurs grandes taches brunes. Ce froid sec, la pureté de cette atmosphère toujours lumineuse, m'exaltaient, et je ne pouvais comprendre la nonchalance presque léthargique des gens de Starkfield.

Mais, quand parut février, tout changea. Le ciel se voila. Les journées sombres et courtes ressemblèrent aux nuits

longues et glaciales. La neige s'amoncela autour des frêles maisons, qui parurent recroquevillées sur elles-mêmes. Les habitants du village, la besogne quotidienne achevée, se hâtaient de rentrer chez eux. Pendant les interminables soirées, ils sommeillaient autour du poêle. Toute vie, au dehors, semblait suspendue. Chacun mesurait ses gestes au strict nécessaire pour se nourrir, se chauffer et accomplir les rares besognes que n'avaient point arrêtées les rigueurs de la saison.

Je logeais chez une veuve entre deux âges qu'on appelait familièrement Mrs. Ned Hale. Elle était fille de l'ancien notaire du bourg, et « la maison du notaire Varnum », qu'elle occupait avec sa mère, était l'habitation la plus considérable de Starkfield. C'était une vieille demeure à fronton classique, supporté par des colonnes blanches. De menus carreaux bleutés piquaient ses fenêtres à guillotine, qui regardaient la haute et claire façade de l'église. Elle s'élevait au bout de la rue principale du village. Deux sapins de Norvège introduisaient à son petit jardin, que traversait un sentier dallé d'ardoises.

Les deux veuves, bien que réduites à vivre assez modestement, mettaient leur point d'honneur à maintenir la propriété familiale en état. Mrs. Hale était une femme aimable et effacée. Elle avait conservé dans les manières quelque chose de la tradition que figurait cette construction d'un autre âge. Chaque soir, dans le salon meublé d'acajou, aux sièges recouverts de crin, sous la lampe Carcel qui faisait entendre ses glouglous monotones, j'apprenais un nouvel épisode de la chronique du village, et il m'était plus délicatement raconté. Non pas que Mrs. Hale se crût ou affectât quelque supériorité sociale sur les gens qui l'entouraient : sa libre façon de juger les événements n'avait pas une telle origine. Une sensibilité plus développée, une éducation un peu mieux soignée, créaient seules cette distance entre elle et ses voisins.

Ces conditions me faisaient espérer qu'auprès de Mrs. Hale je parviendrais à éclaircir les points obscurs de la vie d'Ethan Frome. La mémoire de l'excellente femme était un admirable répertoire d'anecdotes sans méchanceté : toute question ayant trait à ses relations attirait aussitôt un flot de détails. J'ame-

nai donc la conversation de ce côté; mais je sentis aussitôt que Mrs. Hale se dérobait.

Cette attitude n'impliquait d'ailleurs aucun blâme à l'égard de Frome. On devinait seulement qu'elle éprouvait une invincible répugnance à parler de lui et de ses affaires. Quelques bribes de phrase murmurées : « Oui, je les connais tous les deux... Ce fut horrible... » paraissaient la seule concession qu'elle pût faire à ma curiosité.

Le changement de son attitude était si marqué, il supposait une telle initiation à de tristes secrets que, malgré certains scrupules, je m'adressai une fois encore à Harmon Gow. Tout ce que je pus obtenir de lui fut un vague grognement.

— Oh! — fit-il, — Ruth Varnum... elle a toujours été impressionnable comme une souris... C'est elle qui les a vus la première lorsqu'on les a ramassés... Tenez, c'était justement au bas de la maison des Varnum, au tournant de la route de Corbury... Ruth venait alors de s'accorder avec Ned Hale... Tout ce jeune monde était ami... La pauvre femme, elle a eu assez de ses propres malheurs!

Les habitants de Starkfield, en cela fort semblables au reste des hommes, avaient en effet assez de leurs propres malheurs sans se passionner outre mesure pour ceux de leurs voisins. Et, bien que tous tinssent le cas de Frome pour exceptionnel, aucun ne réussit à m'expliquer son regard étrange. J'avais beau me dire qu'il était impossible que la misère et la souffrance eussent suffi à le marquer ainsi... J'eusse peut-être fini par me contenter de ces bribes d'histoire, sans l'espèce de provocation qu'était le silence même de Mrs. Hale et le hasard qui bientôt me rapprocha d'Ethan Frome lui-même.

Ma résidence à Starkfield m'obligeait à redescendre chaque jour sur Corbury Flats, où je prenais le train pour Corbury Junction. Lors de mon installation, je m'étais entendu avec le riche épicier irlandais, Denis Eady, qui louait aussi des voitures, pour me faire conduire chaque jour à la gare. Vers le milieu de l'hiver, les chevaux de mon loueur tombèrent tous malades, à la suite d'une épidémie locale. La maladie se propageait à toutes les écuries du village, et, pour quelques jours, je fus obligé de chercher un expédient. A ce moment, Harmon

Gow m'apprit que le cheval d'Ethan Frome était indemne et que son maître consentirait peut-être à me transporter.

La proposition m'étonna.

— Ethan Frome? Mais je ne lui ai jamais parlé!... Pour quelle raison consentirait-il à se charger de moi?

La réponse d'Harmon Gow accrut encore ma surprise :

— Je ne sais pas s'il le ferait pour vos beaux yeux, mais très certainement il ne sera pas fâché de gagner un dollar...

On m'avait bien dit que Frome était pauvre et que sa scierie, jointe aux quelques acres pierreux de sa culture, suffisaient difficilement à faire bouillir la marmite pendant les mois d'hiver. Toutefois je ne m'étais pas figuré une misère aussi complète et je ne pus m'empêcher d'exprimer mon étonnement à Harmon, qui reprit :

— Oh! ses affaires ne vont pas très bien! Quand un homme est depuis vingt ans courbé comme une vieille carcasse de navire, sans pouvoir faire ce qu'il veut, il se mange les sangs et perd courage. La ferme de Frome, ça n'a jamais été grand'-chose, et vous savez, d'autre part, ce que rapporte aujourd'hui une de ces vieilles scieries... Lorsque Ethan pouvait encore peiner sur les deux de front, du matin au soir et du soir au matin, on avait juste, chez lui, de quoi vivre... Et encore, même à cette époque, son monde lui dévorait tout, et je ne sais vraiment pas comment diable il s'en tirait... Ça commença avec son père, qui attrapa un coup de pied de cheval en faisant les foins : le mal lui monta au cerveau, et le pauvre bonhomme jetait l'argent par les fenêtres comme si de rien n'était... Puis ce fut sa mère qui devint drôle... Elle traîna de longues années en enfance... Maintenant, c'est Zeena, sa femme... Celle-là a passé sa vie à se droguer... Au fond, voyez-vous, la maladie et le souci, ce sont les seules choses dont Ethan ait toujours eu son assiette pleine...

Le lendemain matin, en mettant le nez à la fenêtre, j'aperçus entre les sapins des Varnum le maigre cheval de Frome. Rejetant la vieille peau d'ours, le maître me fit place à côté de lui dans le traîneau. Toute la semaine, à dater de ce jour, il me descendit à Corbury Flats, et me ramena le soir à Starkfield, dans le crépuscule glacial. Le trajet ne dépassait guère quatre milles, mais l'allure du cheval était lente, et, même

quand la neige gelée résistait à la pression de la voiture, nous mettions tout près d'une heure pour faire la route.

Ethan Frome conduisait sans parler. Il tenait mollement les guides dans sa main gauche. Sur le remblai couvert de neige, son visage brun se détachait comme le profil d'une médaille de bronze. Il répondait par monosyllabes, sans jamais me regarder, à mes questions et aux légères plaisanteries que je hasardais. Il avait l'air de faire partie du paysage mélancolique et silencieux. On eût dit le symbole de cette désolation glacée, tellement tout ce qui était chaleur et sensibilité semblait enfoui au fond de lui-même.

Son silence, il est vrai, n'avait rien d'hostile. Je finis par comprendre que cet homme était habitué à vivre dans une solitude morale trop profonde pour qu'on pût facilement pénétrer jusqu'à lui. Cet état, je le présumais, ne résultait point essentiellement de ses malheurs, que je devinais tragiques : il était surtout la conséquence de tous ces hivers rigoureux passés à Starkfield...

Une ou deux fois seulement, j'eus le sentiment de me rapprocher de lui, et ces instants ne firent qu'aviver mon désir d'en savoir davantage. Un jour, à propos d'un travail que j'avais exécuté en Floride, l'hiver précédent, je fis allusion à la différence entre les deux climats. A ma grande surprise, Frome me répondit :

— Oui, je sais... J'y suis allé autrefois, et pendant bien longtemps, moi aussi, en hiver, je voyais ce pays, comme dans une vision... Mais à présent, tout cela est enseveli sous la neige...

Il n'ajouta pas un mot; et j'eus à deviner le reste par le ton de sa voix et le brusque silence qui suivit.

Une autre fois, à peine monté dans mon compartiment, je m'avisai que j'avais oublié sur le traîneau un livre que je comptais lire pendant le trajet. C'était un ouvrage de vulgarisation scientifique, un traité de bio-chimie, si je me rappelle bien... Le soir, je ne pensais déjà plus à mon étourderie, lorsque, en descendant du train, je vis le volume entre les mains de Frome.

— Je l'ai trouvé après votre départ, — me dit-il.

Je mis le livre dans ma poche, et nous revînmes à notre

mutisme habituel. Mais, comme nous commencions à gravir la longue côte qui va de Corbury Flats à Starkfield, j'aperçus dans le crépuscule le visage de Frome tourné de mon côté.

— Il y a dans ce livre des choses dont je n'avais pas entendu parler jusqu'ici...

Le propos m'étonna moins que l'accent dont il fut prononcé : évidemment, Frome était surpris et tant soit peu vexé de son ignorance.

— Ces questions vous intéressent donc? — lui demandai-je.

— Elles m'intéressaient autrefois...

— Il y a quelques nouveautés dans ce livre... On a fait récemment des découvertes importantes dans cet ordre de recherches.

J'attendais une phrase qui ne vint pas, et je repris :

— Si vous voulez parcourir ce livre, je serai heureux de vous le prêter.

Ethan Frome hésita. J'eus l'impression qu'il faisait effort pour secouer son inertie et me répondre.

— Merci. J'accepte, — dit-il simplement.

Je comptais qu'il s'ensuivrait quelques familiarités entre nous. La modestie de Frome et sa franchise m'assuraient que sa curiosité avait certainement pour cause l'intérêt réel jadis porté par lui à ces sujets-là. Ces préoccupations et ces connaissances, chez un homme de sa condition, rendaient le contraste encore plus poignant entre sa situation matérielle et ses besoins intimes et, puisque cet incident m'avait permis de satisfaire ses goûts secrets, j'espérais qu'il se déciderait à parler Mais il y avait dans son passé ou dans sa vie présente quelque chose qui l'empêchait de se livrer. A notre rencontre suivante, il ne fit même pas allusion au livre et notre rapprochement semblait destiné à n'avoir pas de lendemain.

Depuis plus d'une semaine déjà, Frome me conduisait à Corbury Flats, quand, un matin, à mon réveil, je vis qu'il neigeait abondamment. La hauteur des vagues blanches massées contre la palissade du jardin et le long du mur de l'église témoignait que la tempête avait duré toute la nuit : là-bas, en rase campagne, les couches de neige amoncelées par le vent devaient être plus épaisses encore.

Je songeai aussitôt que mon train était assurément bloqué. Or, ce jour-là, ma présence était indispensable à l'usine dans le courant de l'après-midi. Je décidai donc, que si Frome venait, je me ferais conduire par lui jusqu'aux Flats. Une fois là, j'attendrais mon train jusqu'à ce qu'il se décidât à paraître.

D'ailleurs je n'avais pas le moindre doute que Frome ne vînt. Je le connaissais assez bien pour savoir à quoi m'en tenir : il était un de ces hommes que nulle difficulté ne saurait détourner de leur tâche. En effet, à l'heure habituelle, je vis venir son traîneau glissant sur la neige : telle une apparition de théâtre qui traverse la scène derrière un léger voile de gaze...

Inutile avec lui de manifester étonnement ou reconnaissance. Je ne pus cependant retenir un mouvement de surprise quand je le vis engager son cheval dans la direction opposée à la route de Corbury.

— La voie est obstruée au-dessous des Flats par un train de marchandises, — m'expliqua-t-il. — La neige bloque le convoi.

— Mais alors où me conduisez-vous?

— Directement, et par le plus court, à Corbury Junction ! — me répondit-il, m'indiquant du fouet la School House Hill.

— A Corbury Junction? par cette bourrasque?... mais... il y a bien douze milles!

— Le cheval les fera, si vous lui en donnez le temps. Vous avez dit que vous aviez du travail à l'usine cette après-midi : je vous y mène.

Il prononça ces paroles avec tant de simplicité que je lui répondis sur le même ton :

— Vous me rendez le plus grand service.

— Bah! ce n'est rien...

La route bifurqua en face de l'église. Nous prîmes un sentier à gauche, qui descendait au milieu des sapins. Il avait neigé si fort que les branches, courbées sous leur fardeau blanc, faisaient corps avec le tronc des arbres. Souvent, le dimanche, j'étais venu me promener de ce côté et l'on m'avait montré la scierie de Frome, qui se dessinait entre les fûts dénudés, presque au bas de la colline.

Le vieux bâtiment solitaire semblait agoniser. Sa roue pares-

seuse se reflétait vaguement dans l'eau noirâtre qui bouillonnait alentour en remous bruns. Sous le poids de la neige, ses hangars fléchissaient.

Pas une seule fois Frome ne tourna la tête pendant la descente. Nous commençâmes à gravir la côte suivante, toujours en silence. Après quelques centaines de mètres, lorsque nous eûmes rejoint la grande route, nous rencontrâmes un champ de pommiers grêles. Les arbres se tordaient à mi-pente de la colline, sur un terrain rocheux où des crêtes d'ardoise perçaient la neige par endroits. Au delà de ce verger s'étendaient un champ ou deux qui confondaient leurs limites sous le grand tapis blanc. Un peu plus loin, dans l'immensité monotone du ciel et de la terre, surgissait l'une de ces fermes de la Nouvelle-Angleterre qui semblent élargir la solitude du paysage...

— Voilà ma maison, — me dit Frome, — en faisant un mouvement de son coude estropié.

J'étais tellement accablé par la désolation de la scène que je ne sus que lui répondre. Il ne neigeait plus. Sur la pente, à nos pieds, se dressait la ferme, qu'un pâle rayon de soleil éclairait dans toute sa laideur. Une vigne vierge desséchée pendait au-dessus de la porte, et les murs de bois, sous la peinture écaillée, semblaient grelotter dans le vent.

— La maison était plus importante du temps de mon père! — continua Frome. — Mais j'ai dû abattre l'*L*, tout récemment.

Et, se servant du bout de sa rêne gauche comme d'un fouet, il ramena sur le chemin le vieux cheval qui s'apprêtait à franchir la barrière brisée.

Je découvris alors que l'aspect abandonné et minable de la demeure était dû surtout à l'absence de ce corps de logis que nous nommons, dans la Nouvelle-Angleterre, une *L*. Cette *L* est un appentis réservé au bûcher et à l'étable, généralement relié en équerre au bâtiment principal de la ferme, avec lequel il communique par la chambre à provisions et le magasin à outils.

Est-ce par le symbole qu'elle présente, par l'image qu'elle évoque de la vie humaine liée au sol, par ce fait qu'elle détient les sources essentielles de l'existence, — la chaleur et la nourriture, — est-ce plutôt par la pensée consolante qu'elle

suggère en nous montrant, sous ce dur climat, la possibilité pour les habitants d'accomplir leurs tâches matinales sans affronter les intempéries, — je ne saurais exactement le dire, mais sûrement cette *L*, encore plus que la maison elle-même, figure le centre, le foyer, de toute ferme dans la Nouvelle-Angleterre. Et c'était peut-être cette association d'idées, maintes fois renouvelée durant mes promenades aux environs de Starkfield, qui me faisait distinguer un accent d'amertume dans les paroles de Frome et voir dans cette maison amoindrie l'image même de son pauvre corps ruiné.

— Nous sommes bien isolés maintenant, ici! — ajouta-t-il. — Mais, avant la construction du chemin de fer, on passait beaucoup par chez nous pour aller aux Flats.

Il réveilla d'un nouveau coup de guide le cheval qui s'endormait. Puis, comme si la vue de sa maison m'avait mis trop avant dans sa confidence pour qu'il s'obstinât plus longtemps à demeurer sur la réserve, il continua lentement :

— J'ai toujours attribué l'aggravation de l'état de ma mère à ce changement-là. Quand les rhumatismes lui vinrent, au point qu'elle ne pouvait plus vaquer à ses affaires, elle prit l'habitude de venir s'asseoir devant la porte, et elle regardait pendant des heures entières le mouvement qui se faisait sur la haussée... Une année, même, où pendant six mois on répara la grande route, après les inondations, Harmon Gow fut obligé de passer par ici avec sa diligence, et elle avait pris l'habitude de descendre chaque matin jusqu'à la barrière pour lui dire bonjour... Mais, une fois le chemin de fer inauguré, il ne vint plus personne. Et elle ne put jamais comprendre la raison de ce changement... Ce fut une des choses qui la tourmentèrent jusqu'à sa mort.

Comme nous arrivions à la route de Corbury, la neige se remit à choir, offusquant la dernière vue que nous avions encore sur la maison. Frome, redevenu silencieux, laissa retomber entre nous le vieux voile des réticences. Le vent n'avait pas cessé, malgré le retour de la neige. Des rafales capricieuses découvraient de temps à autre un pan de ciel ou quelques ondes d'un pâle soleil qui ruisselaient sur ce paysage chaotique et désolé Mais le cheval tint bon et nous parvînmes enfin, malgré la bourrasque sauvage, à Corbury Junction...

Au cours de l'après-midi, la tourmente fit trêve. Vers l'est, l'horizon s'était éclairci et, dans mon inexpérience, je me dis que nous aurions une belle soirée. Le plus rapidement possible j'achevai ma besogne, et nous reprîmes le chemin de Starkfield avec bien des chances d'y arriver pour le repas du soir. Mais, au coucher du soleil, les nuages menaçants se reformèrent : la nuit vint d'un seul coup. Drue et ferme, la neige recommença de choir. Le vent s'était tu, et nous avancions au milieu d'un calme plus inquiétant que les rafales et les tourbillons de la matinée : on aurait dit que les ténèbres elles-mêmes descendaient sur nous et que la nuit d'hiver se collait peu à peu à nos épaules.

Le faible rayon de notre lanterne se trouva bientôt noyé dans cette atmosphère angoissante. La connaissance des lieux qu'avait Frome, l'instinct même de son cheval, tout finit par devenir inutile. A deux ou trois reprises, un objet quelconque se dressa comme un fantôme devant nous, indiquant soudain que nous nous égarions ; mais il se perdait presque aussitôt dans l'ombre. Enfin, au moment où nous pensions avoir retrouvé le bon chemin, ce fut la pauvre vieille bête qui se mit à donner des signes certains d'épuisement.

Je me rendis compte alors de la légèreté avec laquelle j'avais accepté l'offre de Frome et je finis par obtenir qu'il me laissât descendre : je me mis à marcher à côté du cheval, dans la neige, pendant deux ou trois milles. Enfin mon conducteur me désigna un point dans les ténèbres :

— Nous voici chez moi, — me dit-il.

La dernière étape avait été la partie la plus pénible du voyage. Le froid était piquant, la marche ardue, et j'étais à peu près hors d'haleine. Sous ma main je sentais battre le flanc du vieux cheval.

— Écoutez, Frome, — dis-je, — il n'est pas nécessaire que vous alliez plus loin...

Il m'interrompit :

— Ni vous non plus... Nous en avons tous notre compte...

Je compris qu'il m'offrait l'hospitalité : sans répondre, je passai la barrière de la ferme avec lui. Je le suivis dans l'écurie et l'aidai à dételer le malheureux cheval, qui était fourbu. Nous préparâmes sa litière, puis Frome décrocha la lanterne

du traîneau et me précéda dans la nuit. Par-dessus l'épaule, il me dit :

— Venez!

J'avais peine à suivre Frome dans l'obscurité : je faillis butter dans un tas de neige amoncelée devant la porte.

De sa lourde botte Frome nettoya le pas glissant de la porte, s'efforçant de nous ouvrir un chemin. La lanterne haute, il souleva le loquet et me devança pour me guider. J'entrai à sa suite dans un vestibule obscur et resserré : on apercevait vaguement, dans le fond, un escalier raide comme une échelle. A notre droite, un rayon de lumière indiquait la porte de la pièce dont nous avions vu du dehors la fenêtre éclairée. Avant qu'elle s'ouvrît, je perçus une voix de femme dolente et maussade.

Frome tapait du pied sur le linoleum usé pour détacher la boue de ses bottes. Il posa le falot sur l'unique chaise du vestibule; puis il ouvrit la porte :

— Entrez, — me dit-il.

Pendant qu'il parlait, la voix geignarde se tut...

Ce fut cette nuit-là que je trouvai la clef du caractère d'Ethan Frome, et que je commençai à reconstituer cette vision de son histoire.

. . . .

. . . .

. . . .

I

Le village était enseveli sous une épaisse couche de neige et, au tournant des chemins, les vagues blanches poussées par le vent avaient déferlé jusqu'aux fenêtres des maisons. Les étoiles du Chariot semblaient pendre comme des stalactites du ciel d'acier, où scintillait de feux glacés Orion. La lune était couchée, mais la nuit restait lumineuse, et les façades blanches des maisons paraissaient grises entre les ormes : les arbustes se détachaient en noir dans cette clarté diffuse et les rayons qui filtraient par les fenêtres basses de l'église s'épandaient

en nappes jaunâtres sur les moutonnements innombrables de la neige.

Le jeune Ethan Frome avançait d'un pas rapide dans la rue déserte. Il dépassa la banque, le nouveau magasin tout en briques de Michel Eady, et les deux sapins de Norvège qui flanquaient la grille du notaire Varnum.

Devant lui, à l'endroit où la route s'incline vers la vallée de Corbury, l'église dessinait son svelte clocher et les colonnes grêles de son portail classique. La façade demeurait dans l'ombre, et, d'un côté de l'édifice, les fenêtres du haut formaient, sur la muraille, une série de taches noires, mais celles du bas étaient éclairées et leur lumière faisait apparaître devant la porte des traces fraîches de pas et de nombreux sillons de véhicules. A l'abri d'un hangar voisin, les traîneaux formaient une longue rangée. Sur l'échine des chevaux on avait jeté de lourdes peaux de buffles et d'ours. La nuit brillait d'une sérénité admirable. L'air était sec et si pur que la sensation de froid s'atténuait et il semblait à Frome que l'atmosphère n'existait plus. Tout devenait léger entre la terre givrée qui craquait sous ses bottes et la voûte métallique du ciel. « On a la sensation du vide, — se disait-il, — comme si on était dans un tube de Crookes où le vide aurait été fait... »

Quatre ou cinq années auparavant, il avait suivi les cours d'un institut technique, à Worcester, et manipulé quelque peu dans un laboratoire grâce à la complaisance d'un professeur de physique. Depuis, les images suggérées par cette expérience lui revenaient souvent d'une façon inattendue, malgré la direction si différente que son existence actuelle imposait à ses pensées. La mort de son père et les malheurs subséquents avaient en effet écourté ses études : il n'avait pu en retirer aucun bénéfice pratique, mais elles avaient nourri son imagination et lui avaient donné l'idée du vaste et nébuleux mystère qui se dérobe derrière les apparences quotidiennes des choses.

Tandis qu'il cheminait à grands pas sur la neige, le sentiment de ce mystère embrasait son esprit et avivait encore la bienfaisante exaltation physique déterminée par cette marche rapide. Au bout du village, devant le péristyle de l'église, il s'arrêta pour reprendre haleine.

La pente de la route de Corbury s'amorçait un peu au-dessous des sombres sapins qui gardaient l'entrée du notaire Varnum. C'était à cet endroit que les jeunes gens de Starkfield se retrouvaient pour s'exercer à la luge. Par les nuits claires, le carrefour devant l'église retentissait jusqu'à une heure tardive de leurs cris joyeux ; mais, ce soir, aucun de leurs petits traîneaux ne dessinait sa tache noire sur la longue et blanche descente. Le silence de minuit planait sur le village. Tout ce qui veillait était rassemblé dans l'église : un lointain écho d'air à danser et les larges rais d'une lumière dorée arrivaient, confondus, des fenêtres [1].

Le jeune homme contourna l'édifice. Il descendit la rampe et se dirigea vers la porte qui ouvrait sur la salle du rez-de-chaussée. Il fit un crochet à travers la neige non foulée pour éviter la clarté jusqu'à l'angle opposé du bâtiment. Une fois là, tout en prenant garde à rester dans l'ombre, il fit effort pour atteindre la fenêtre la plus voisine. Il dissimula son corps long et mince dans l'obscurité et tendit le cou de manière à pouvoir risquer un œil dans la salle.

Ainsi considérée, de la nuit pure et glacée où Ethan demeurait invisible, elle apparaissait, cette grande pièce, en pleine ébullition. Les réflecteurs à gaz projetaient une lumière crue contre ses parois blanchies à la chaux. A l'une des extrémités, le poêle ronflait comme s'il eût contenu dans ses flancs un feu volcanique. Des couples jeunes et nombreux se pressaient sur le plancher. Face à la fenêtre, le long des murs, étaient alignées des chaises de paille : les femmes plus âgées, qui les avaient occupées jusqu'alors, venaient de se lever.

La musique avait cessé. Le violon et la jeune organiste des dimanches, — tout l'orchestre, — se restauraient en hâte sur un coin de la table dressée pour le souper, où s'offraient encore des restes de pâtés et de glaces. Chacun s'apprêtait à partir et se dirigeait déjà vers le vestiaire lorsqu'un jeune garçon, ébouriffé et leste, sauta au milieu du plancher et se mit à frapper dans ses mains.

1. Dans les villages montagneux de la Nouvelle-Angleterre, un certain nombre d'églises sont construites à deux étages : le rez-de-chaussée sert de salle commune, et c'est là que se réunissent les habitants pour leurs plaisirs ; le premier étage est réservé pour le culte.

Ce geste eut un effet subit : les musiciens se précipitèrent sur leurs instruments, et, bien que divers danseurs fussent déjà vêtus pour le départ, tous reprirent leurs places, des deux côtés de la salle. Les gens d'âge mûr se glissèrent vers leurs sièges. L'endiablé jeune homme, plongeant à travers la foule, entraîna jusqu'au bout de la pièce une jeune fille qui avait déjà coiffé une écharpe en laine cerise; puis il commença de tourner avec elle sur un air de scottish.

Le cœur de Frome se mit à battre plus fort. Malgré tous ses efforts pour découvrir la jolie tête brune à l'écharpe cerise, un autre regard avait été plus prompt que le sien! Il en souffrit. Le boute-en-train dansait bien, et sa partenaire s'animait au jeu; son clair visage se balançait, en passant sous les mains qui formaient la chaîne; le tourbillon qui l'emportait, de plus en plus rapide, soulevait de ses épaules l'écharpe qui se déroulait derrière elle. A chaque tour, Frome apercevait ses lèvres entr'ouvertes et rieuses, les cheveux bruns qui voltigeaient sur son front. Les yeux sombres demeuraient l'unique point fixe dans ce labyrinthe de lignes mouvantes.

Les couples tournaient de plus en plus vite : pour les suivre, les musiciens étaient obligés de torturer leurs instruments. Et cependant il semblait à Ethan que la scottish ne finirait jamais... De temps à autre, il détournait son regard de la jeune fille pour le reporter sur son cavalier : il souffrait de voir celui-ci, dans l'enivrement du plaisir, prendre à l'égard de sa compagne des airs de conquérant.

Denis Eady était le fils de Michel Eady, l'ambitieux épicier irlandais qui avait introduit dans Starkfield, avec une souple effronterie, les méthodes de commerce « nouveau jeu ». Parmi les modestes maisons en bois de la Grande Rue, le bâtiment tout en briques qu'il venait de faire construire témoignait de son succès. Quant au jeune homme, il paraissait disposé à marcher sur les traces paternelles : il était déjà en train d'appliquer les mêmes procédés à conquérir les jeunes filles du pays.

Jusque-là Ethan s'était contenté de le tenir pour un garçon de peu. Mais, à l'heure présente, comme il l'eût cravaché avec plaisir! Il s'étonnait, en vérité, que la jeune fille ne se défiât pas. Comment pouvait-elle supporter que ce gaillard l'enlevât

ainsi, visage contre visage? Comment pouvait-elle lui abandonner ses mains? Est-ce qu'elle ne sentait pas tout ce qu'avaient d'offensant ce regard et ce contact?...

Mattie Silver, la danseuse sur qui se concentrait l'attention d'Ethan, était une cousine de sa femme. Les soirs, extrêmement rares, où Starkfield s'accordait quelque récréation, elle participait à ces fêtes, et Frome vers les onze heures venait la chercher pour la ramener à la ferme. C'était Mrs. Frome elle-même qui avait réglé les choses de cette façon lorsque Mattie était venue demeurer avec eux.

La jeune fille était de Stamford, une des grandes villes industrielles de la Nouvelle-Angleterre. Elle était venue habiter auprès de sa cousine Zeena, qu'elle aidait; mais, comme elle n'était pas rétribuée, Mrs. Frome, en femme pratique, avait imaginé de lui permettre ces divertissements afin qu'elle sentît moins le contraste entre sa vie antérieure et sa vie nouvelle. « Autrement, — se disait avec ironie Ethan Frome, — jamais elle n'eût songé à procurer des distractions à Mattie... »

Lorsque Zeena lui en avait parlé pour la première fois, Ethan avait bougonné en lui-même : la perspective d'avoir à faire plusieurs milles après sa journée de rude labeur lui souriait médiocrement. Mais il en était venu bien vite à souhaiter que Starkfield organisât des divertissements chaque soir.

Il y avait un an déjà que Mattie Silver habitait chez ses cousins. Entre l'instant du réveil et le souper, Frome avait fréquemment l'occasion de se trouver avec elle. Mais aucun des moments qu'il passait en sa compagnie ne lui semblait aussi délicieux que ceux où, seuls dans la nuit, ils s'acheminaient à travers la campagne, Mattie appuyée au bras d'Ethan et s'efforçant de régler son pas sur celui de son compagnon...

Du premier jour, elle l'avait séduit. Il était allé l'attendre en voiture à la gare des Flats, et, aussitôt l'arrêt du train, elle était venue droit à lui, en criant : « Vous devez être Ethan Frome!... » Il la voyait encore, sautant du wagon, son petit bagage à la main; dès ce moment, rien qu'à observer sa fragile personne, il s'était dit : « Elle ne me semble guère taillée pour abattre de la besogne, mais en tout cas elle paraît facile à vivre... » Et cependant, ce n'était pas seulement un peu de vie

jeune et enthousiaste qui était entrée avec elle dans la maison : elle était plus que cela : plus qu'un petit être serviable et gai, comme il l'avait cru d'abord. Elle savait voir, elle savait écouter, et Frome s'aperçut bientôt qu'on pouvait lui montrer les choses ou les lui raconter. Il avait plaisir à le constater, tout ce qu'il lui communiquait de sa pensée laissait en elle une trace profonde et des échos qu'il pouvait réveiller à sa guise.

C'était la nuit, au cours de ces retours à la ferme, qu'il éprouvait le plus vivement la douceur de cette communion. Il avait toujours été plus sensible que les gens de son entourage aux beautés sans cesse renouvelées de la nature ; ses études, malgré leur soudaine interruption, avaient développé en lui cette sensibilité, et, même aux heures les plus malheureuses de son existence, les champs et le ciel lui avaient toujours parlé d'une voix souveraine et profonde.

Mais son émotion était demeurée intime, douloureuse et secrète. Elle voilait de mélancolie la beauté même qui la faisait naître. Peut-être n'existait-il personne de par le monde pour sentir comme lui : peut-être était-il la victime unique de ce triste privilège... Et voici que, brusquement, il découvrait une autre âme vibrant des mêmes admirations, et cette âme vivait à côté de la sienne ! Il découvrait cet être, et cet être habitait sous son toit, mangeait son pain. Elle était à son côté, il pouvait lui dire : « Cette constellation, là-bas, c'est Orion... cette grande étoile, c'est Aldébaran, et cette grappe argentée, qui ressemble à un essaim d'abeilles au travail, ce sont les Pléiades... » Des heures et des heures, il pouvait la tenir en extase devant un bloc de granit surgissant des fougères, et dérouler devant son esprit le formidable tableau des âges préhistoriques et les infinies métamorphoses accomplies au cours des siècles...

Le fait que l'admiration pour sa science était mêlée à l'intérêt que prenait Mattie à ses révélations n'était pas la moindre part de son plaisir. Et il y avait encore d'autres sensations moins définies mais plus exquises pour les rapprocher l'un de l'autre dans un élan de joie silencieuse. Ils goûtaient, pendant l'hiver, les couchers de soleil pourpres et glacés derrière les collines, la fuite des nuages au-dessus des éteules, et, sur

la neige ensoleillée, les ombres bleues des sapins. Une fois qu'elle lui dit cette pauvre petite phrase si banale : « On croirait voir un tableau... », il parut à Frome que l'art de définir ne pouvait aller plus loin : il lui semblait que ces mots exprimaient le secret de son âme...

Cependant qu'il demeurait ainsi, dans la nuit glacée, en dehors de l'église, tous ces souvenirs lui remontaient à la mémoire, avec l'amertume des choses qui ne reviendront plus. Il s'étonnait maintenant, tout en attendant Mattie qui tourbillonnait de main en main sous ses yeux, d'avoir pu croire ses tristes propos susceptibles de l'intéresser. Lui qui n'était jamais gai hors de sa compagnie, il considérait la gaieté de la jeune fille comme une preuve d'indifférence. Le visage qu'elle présentait à ses danseurs était le même qui s'éclairait toujours à son approche, comme une fenêtre qui reflète un coucher de soleil. Il alla jusqu'à remarquer deux ou trois gestes que, dans sa fatuité, il s'était cru réservés! C'était une certaine façon de rejeter la tête en arrière, si quelque chose l'amusait, comme pour savourer son rire avant de le laisser fuser hors de ses lèvres ; c'était aussi un battement très doux de ses paupières, lorsqu'elle était heureuse ou troublée...

Cette vue attristait le jeune homme, et son malheur réveillait ses craintes assoupies. Zeena n'avait jamais montré de jalousie à l'égard de Mattie, mais depuis quelque temps, et de plus en plus, elle se plaignait que sa besogne fût bien lourde. Sans en avoir l'air, elle profitait de toutes les occasions pour mettre en relief l'incapacité de la jeune fille.

Zeena avait toujours été maladive, et Frome était bien obligé d'admettre que, si elle était vraiment aussi souffrante qu'elle le disait, il lui fallait, pour l'aider, un bras plus robuste que celui dont il sentait la légère pression durant les retours à la ferme. Évidemment, Mattie n'avait guère de dispositions naturelles pour la tenue d'une maison, et son éducation n'avait pas été pour remédier à ce défaut. Elle apprenait très vite, mais elle était oublieuse et rêvait volontiers. Et puis, elle n'était pas disposée à prendre sa tâche au sérieux. Ethan pensait souvent que l'instinct domestique de la jeune fille pouvait s'éveiller, et ses pâtés et ses pains sans levain devenir

l'orgueil du pays... mais, les soins du ménage ne l'intéressaient guère en eux-mêmes.

Le plus souvent elle y montrait tant de maladresse que lui-même ne pouvait s'empêcher de la taquiner; mais elle riait alors avec lui, et ce rire en commun les rapprochait davantage. D'autre part, il faisait de son mieux pour suppléer à ses efforts. Il se levait de meilleure heure que jadis pour allumer le feu de la cuisine. La nuit venue, il rentrait le bois. Il négligeait même la scierie au profit de la ferme, pour aider Mattie dans la journée, et, le samedi, dans la soirée, une fois les femmes endormies, il se glissait dans la cuisine pour laver par terre. Un jour, même, Zeena l'avait surpris à la baratte, et lui avait lancé, en s'en allant, un de ses coups d'œil énigmatiques.

Récemment, Frome avait saisi d'autres indices de sa mauvaise humeur, aussi subtils et plus inquiétants. Par un matin rigoureux de cet hiver, comme il s'habillait à la lueur douteuse de la chandelle, il avait entendu derrière lui la voix de sa femme, qui était encore couchée :

— Le médecin trouve qu'on ne devrait pas me laisser ainsi, sans personne pour m'aider, — disait-elle.

Ethan l'avait crue endormie. Ces mots le surprirent, bien qu'il fût habitué à un flot de paroles succédant brusquement à de longs silences mystérieux.

Il se tourna vers le lit et la regarda, enfouie dans l'ombre, sous la courtepointe de calicot foncé. Son visage osseux avait sur la blancheur de l'oreiller une teinte terreuse.

— Personne pour vous aider?...

— Évidemment, si vous prétendez que nous ne pouvons pas engager une servante, lorsque Mattie sera partie!

Frome se détourna. Le rasoir en main, la joue tendue, il faisait effort pour se voir dans la mauvaise glace accrochée au-dessus de la toilette.

— Pourquoi diable partirait-elle?

— Eh bien! elle se mariera, sans doute! — fit d'une voix traînante sa femme derrière lui.

Tout en grattant son menton, Frome répliqua :

— Oh! je ne crois pas qu'elle nous quitte tant que vous aurez besoin d'elle.

— Je ne voudrais pourtant pas qu'on m'accusât d'empêcher une pauvre fille comme Mattie d'accepter un beau parti comme Denis Eady, — riposta l'autre, sur un ton de désintéressement dolent.

Ethan continuait à regarder son visage dans le miroir. Il rejeta sa tête en arrière et, d'une main assurée, passa lentement le rasoir de son oreille à son menton. La posture était une suffisante excuse pour ne pas répondre aussitôt.

— Du reste, le docteur ne comprend pas qu'on me laisse ainsi sans aucune aide, — continua Zeena. — Il m'a conseillé de vous proposer une fille dont quelqu'un lui a parlé, et qui pourrait venir...

Ethan posa le rasoir et se prit à rire :

— Denis Eady!... S'il ne se présente que lui comme épouseur, je ne crois pas qu'il soit nécessaire de nous enquérir d'une servante.

— Peut-être! mais je voulais vous en parler, — insista Zeena.

Ethan mettait ses habits en tâtonnant.

— Soit, mais je n'ai pas le temps de parler de cela maintenant. Je suis déjà bien assez en retard, — répondit-il, en consultant sous la chandelle sa vieille montre d'argent.

Zeena eut l'air d'accepter cette défaite. Elle retomba dans le silence, pendant qu'il jetait ses bretelles sur ses épaules et endossait sa veste. Mais, comme il se dirigeait vers la porte, elle lâcha sournoisement :

— Je ne m'étonne pas si vous êtes en retard!... vous vous rasez tous les matins...

Cette boutade le déconcerta plus que toutes les vagues insinuations au sujet de Denis Eady. C'était un fait que depuis l'arrivée de Mattie Silver il avait pris l'habitude de se faire la barbe chaque jour. Mais Zeena semblait si bien dormir quand il se levait, dans l'obscurité des matins d'hiver! Il en était venu à s'imaginer, en toute naïveté, qu'elle n'observait pas ce changement. Cependant il aurait dû se méfier... Une fois ou deux, déjà, il avait été surpris de voir sa femme, après des semaines de silence, faire allusion à certains faits que sur le moment elle n'avait pas paru remarquer.

Ces derniers temps, néanmoins, il n'y avait pas eu place dans

sa pensée pour de pareilles appréhensions : Zeena était devenue pour lui une ombre impalpable; toute sa vie était concentrée dans les yeux et les paroles de Mattie Silver, et il ne concevait pas qu'il pût en être autrement…

Maintenant, debout dans les ténèbres, à la porte de l'église, il voyait Mattie qui dansait avec Eady, — et soudain une nuée de présages funestes et négligés s'abattait sur son bonheur…

II

Les danseurs sortaient de la salle. Frome se rejeta en arrière de la double porte.

De sa cachette il assista à la séparation des groupes, emmitouflés de façon grotesque. De-ci, de-là, le reflet sautillant d'une lanterne éclairait un visage congestionné par la bonne chère et la danse. Les gens de Starkfield, venus à pied, étaient les premiers à gravir le raidillon qui menait à la Grande Rue, pendant que les fermiers des environs s'installaient dans leurs traîneaux.

— Vous ne voulez pas monter avec nous, Mattie? — cria une voix de femme dans la foule, sous le hangar.

Le cœur d'Ethan sursauta dans sa poitrine.

De l'endroit qu'il occupait, il ne pouvait voir ceux qui sortaient de la salle avant qu'ils eussent un peu dépassé le tambour de la porte. Il entendit répondre une voix claire :

— Eh ! non, pas par une nuit pareille!…

Mattie était donc là, tout à côté de lui : une planche mince les séparait. Dans un instant elle allait paraître, elle aussi, et les yeux de Frome, accoutumés à l'obscurité, la discerneraient entre toutes, aussi aisément qu'en plein jour. Un mouvement de timidité le fit reculer encore, dans l'ombre. Il demeura là en silence, invisible.

Il était lui-même tout surpris de cette gêne subite. Généralement, au contraire, bien qu'elle fût la plus vive, la plus fine, la plus « en dehors », elle lui avait communiqué un peu de son naturel et de son aisance. Mais ce soir il se sentait aussi

gauche, aussi emprunté qu'au temps de ses études, lorsqu'il hasardait quelques plaisanteries timides avec les jeunes filles de Worcester, au bal.

Il hésita; Mattie sortit seule, puis s'arrêta à quelques pas de lui. Elle avait été à peu près la dernière à quitter la salle. Elle regardait autour d'elle avec inquiétude, étonnée qu'Ethan ne se montrât pas. Un homme se rapprocha d'elle, si près que sous leurs manteaux informes le groupe ne faisait plus qu'une lourde et noire silhouette.

— Est-ce que monsieur votre ami est parti sans vous? Dites, Mattie, ce serait un peu fort... Mais soyez tranquille, je ne le dirai pas à vos petites camarades : je ne suis pas assez méchant pour cela... Et puis, tenez, j'ai eu la bonne idée d'amener le *cutter* [1] de mon vieux : il nous attend.

Frome était exaspéré par ce ton goguenard, mais la voix de la jeune fille répondit, incrédule et gaie :

— Bonté du ciel! qu'est-ce que vient faire ici le *cutter* de votre père?

— Mais il m'attend pour faire un tour. J'ai sorti le poulain rouan. Je me doutais bien que nous aurions à nous promener ce soir, — fit Eady, essayant de mettre une note sentimentale dans sa voix de jeune coq.

Mattie semblait balancer. Frome vit qu'elle roulait le bout de son écharpe autour de ses doigts. Pour rien au monde il n'eût bougé, mais il sentait toute son existence suspendue au prochain geste de la jeune fille.

— Attendez une minute : je vais détacher le poulain, — lui dit Denis, se dirigeant vers le traîneau.

Elle demeura immobile, le regardant s'éloigner, dans une attitude si calme que Frome, dans sa cachette, en souffrait profondément. Il observa que pas une seule fois elle ne tournait la tête, pour découvrir dans la nuit noire une autre silhouette. Elle laissa Denis Eady sortir le cheval, monter sur le traîneau et relever la peau d'ours pour lui faire place. Puis, brusquement, elle fit volte-face et courut vers la montée, dans la direction du portail de l'église.

— Au revoir! bonne promenade! — cria-t-elle.

1. Petit traîneau rapide à deux places.

Denis se mit à rire. Il fouetta son cheval et rejoignit la jeune fille, qui avait pris de l'avance.

— Allons, voyons, grimpez vite! Ce coin glisse bigrement! fit-il, se penchant pour lui saisir la main.

Le rire de la jeune fille fusa de nouveau dans les ténèbres.

— Non, non, décidément!... Bonne nuit!

Pendant ce dialogue, ils avaient dépassé Frome, et celui-ci, ne pouvant plus entendre leurs propos, en était réduit à suivre la pantomime que jouaient leurs ombres sur la crête. Il vit Eady sauter de son *cutter* et s'avancer vers Mattie, en maintenant ses guides sur son bras : le jeune homme essaya d'atteindre une dernière fois Mattie. Mais elle l'évita par une retraite agile.

Le cœur de Frome, qu'avait secoué une crainte mortelle, se reprit à battre régulièrement. Quelques secondes plus tard, il entendit tinter les grelots de l'attelage, qui s'éloignait. Puis il vit une silhouette isolée traverser la neige, devant l'église.

Sous l'ombre épaisse que projetaient les sapins des Varnum, il rejoignit Mattie, qui se retourna.

— Oh! — fit-elle, surprise.

— Vous croyiez donc que je vous avais oubliée? — demanda-t-il avec une joie enfantine.

Gravement elle répondit :

— Je pensais qu'il vous avait sans doute été impossible de venir me chercher.

— Impossible?... Et pourquoi?

— Zeena était mal en train aujourd'hui...

— Oh! il y a longtemps qu'elle est couchée...

Il s'arrêta, une question sur les lèvres :

— Alors, vous comptiez rentrer seule à la maison?

— Bah! je ne suis pas peureuse, — dit-elle en souriant.

Ils se tenaient tous deux dans l'ombre qui tombait des sapins. Il y avait autour d'eux une solitude infinie et grise, qui se déroulait dans la demi-clarté, sous les étoiles.

Ethan Frome insista :

— Si vous pensiez que je ne viendrais pas, pourquoi n'êtes-vous pas montée avec Denis Eady!

— Eh quoi!... Comment savez-vous?... Vous étiez là?... Je ne vous ai pas vu!

Le cri de surprise de Mattie et le rire de Frome se mêlèrent comme deux ruisseaux d'avril à la fonte des neiges. Ethan avait la sensation d'avoir fait quelque chose de très ingénieux. Afin de prolonger son effet, il chercha, un instant, une belle phrase... Puis, dans un brusque grognement d'allégresse :

— Allons, venez! — dit-il.

Il coula son bras sous celui de Mattie, comme Eady avait essayé de le faire, et il crut sentir une légère pression. Tous deux demeuraient immobiles. Il faisait si noir sous les sapins que Frome pouvait à peine deviner la petite tête voisine de son épaule. Des envies lui venaient d'incliner sa joue pour la frôler contre l'écharpe. Il aurait voulu demeurer là toute la nuit avec Mattie, dans l'obscurité. Elle fit un pas ou deux, puis, de nouveau, ils s'arrêtèrent devant la descente rapide de Corbury. La côte gelée était striée d'innombrables traces de luges. On eût dit une glace d'auberge, rayée en tous sens par les voyageurs de passage.

— Avant le coucher de la lune il y avait ici beaucoup de lugeurs, — dit-elle.

— Ça vous amuserait de faire comme eux, un soir? — demanda Frome.

— Oh! Ethan, ce serait si bon!

— Eh bien! c'est entendu. Nous viendrons demain, s'il y a de la lune...

Elle s'attarda, se serrant plus étroitement contre lui :

— Ned Hale et Ruth Varnum ont failli aller donner contre le gros orme, au bas de la pente... Tout le monde les croyait tués... (Ethan sentit courir un frisson le long du bras de Mattie.) Voyez-vous quel malheur!... Ils sont si heureux!

— Oh! Ned Hale ne conduit pas très bien... Mais nous, je suis bien sûr qu'il ne nous arrivera rien, — dit-il dédaigneusement.

Il était étonné de s'entendre parler gras, comme Denis Eady. Mais le contentement l'avait si bien grisé qu'il n'était plus lui-même, et le ton sur lequel Mattie avait dit, en parlant des fiancés : « Ils sont si heureux! » lui avait donné l'impression qu'elle pensait à eux-mêmes.

— L'orme est dangereux pourtant, — répliqua Mattie : — on devrait le couper.

— Est-ce qu'il vous effrayerait, si vous étiez avec moi?

— Je vous ai déjà dit que je n'avais jamais peur, — répondit-elle sur le ton de l'indifférence.

Et, tout à coup, elle avança d'un pas plus rapide.

Les sautes imprévues de son humeur faisaient la joie et le désespoir d'Ethan Frome. Les caprices de Mattie étaient innombrables comme les tours d'un oiseau sur la branche. Le fait qu'il n'avait pas le droit de montrer ses sentiments et de provoquer, par là même, l'expression de ceux de la jeune fille, l'entraînait à attacher une importance incalculable à chaque nuance de son regard et de ses paroles. Tantôt il se figurait qu'elle devinait son amour, et alors il tremblait; tantôt il était certain qu'elle ne le comprenait pas, et alors il désespérait. Cette nuit même, le poids de toutes ces peines accumulées inclinait la balance du côté du désespoir, et il ressentait d'autant plus douloureusement l'indifférence de Mattie, après l'accès de joie que lui avait causé le renvoi de Denis Eady.

Frome montait la School-House Hill auprès d'elle. Ils marchaient en silence, et ce silence dura jusqu'à ce qu'ils eurent gagné le sentier menant à la scierie. Alors il ne put résister au besoin d'avoir une explication précise.

— Vous m'auriez trouvé tout de suite, si vous n'étiez pas retournée danser avec Denis, — fit-il avec embarras.

Il lui était impossible de prononcer le nom de son rival sans une contraction de la gorge.

— Voyons, Ethan, comment pouvais-je savoir que vous étiez là?

— Après tout, ce que disent les gens est peut-être vrai, — continua-t-il, au lieu de lui répondre.

Elle s'arrêta court, et, dans l'obscurité, il sentit qu'elle s'était soudain tournée vers lui :

— Qu'est-ce qu'ils disent, les gens?

— Il serait assez naturel que vous nous quittiez, — reprit-il, insistant avec lourdeur, tout à sa pensée.

— C'est donc cela qu'ils disent?

Elle se moquait de lui, mais, subitement sa voix se prit à trembler :

— Zeena n'est pas contente de moi, n'est-ce pas?

Leurs bras s'étaient détachés. Ils se tenaient immobiles et s'efforçaient dans l'ombre d'apercevoir leur visage.

— Je sais bien que je ne suis pas aussi adroite qu'il le faudrait, — continua-t-elle, tandis qu'Ethan cherchait vainement ses mots. — Il y a beaucoup de choses qu'une servante pourrait faire, et dont je suis encore incapable. Je n'ai pas beaucoup de force dans les poignets. Mais si Zeena m'avait dirigée, j'aurais tâché... Au lieu de cela, vous savez comme elle parle peu... Quelquefois je sens bien qu'elle n'est pas satisfaite, mais je ne sais jamais pourquoi...

Elle regarda son compagnon avec une bouffée d'indignation soudaine.

— Vous devriez me le dire, vous, Ethan, vous le devriez... à moins que, vous aussi, vous n'ayez assez de moi!...

A moins qu'il n'ait assez d'elle, lui aussi!... Ce cri de détresse était comme un baume sur sa blessure saignante. Le ciel d'airain semblait fondre et se résoudre en bienfaisante rosée. Il s'efforça, encore une fois, de donner une forme à sa pensée, et de nouveau il ne trouva, son bras posé sur celui de Mattie, qu'à grommeler d'une voix sourde :

— Allons, venez...

Ils marchaient en silence dans le sentier qu'assombrissait l'épais rideau des sapins. La scierie faisait là-bas une tache noire sur le clair-obscur de la nuit, et la campagne apparaissait, solitaire et grise, sous les étoiles. Tantôt ils traversaient l'ombre d'une route encaissée, tantôt la pénombre légère que tissait un bosquet d'arbres défeuillés. De loin en loin, une ferme isolée se dressait parmi les champs, muette et froide comme une pierre tombale. La soirée était si calme qu'ils entendaient la neige gelée craquer sous leurs pas. Le bruit d'une branche morte qui tombait au loin retentissait parfois comme un coup de fusil. Un renard aboya, et Mattie se serra contre Ethan, pressant le pas.

Enfin ils reconnurent le buisson de mélèzes planté près de la barrière de la ferme. La promenade allait bientôt finir; et, à cette idée, Frome recouvra brusquement la parole.

— Alors, bien vrai, Mattie, vous n'avez pas envie de nous quitter?

Il dût baisser la tête pour recueillir sa réponse.

— Si je m'en allais, Ethan, où irai-je?

Ce mot, d'abord, lui déchira le cœur, mais il ressentit une joie profonde de l'accent avec lequel Mattie l'avait prononcé. Il serra le bras de la jeune fille contre lui et oublia tout ce qu'il voulait lui dire d'autre. A ce contact, il crut sentir passer dans ses veines la vie même de sa compagne...

— Vous ne pleurez pas, Mattie?

— Non, Ethan, — répondit-elle d'une voix douce.

Ils arrivaient à la ferme. Près de la barrière, sous les mélèzes, ils longèrent les tombes des Frome, encloses d'une petite palissade, et qui montraient, à travers la neige, leurs pierres rongées par le temps. Ethan les regarda avec curiosité, comme s'il ne les avait jamais vues. Tant d'années, ses morts avaient paru, dans leur silence paisible, railler son inquiétude, son désir de changement et d'indépendance! « Nous n'avons pu nous échapper, nous autres, — semblaient-ils dire: — comment pourrais-tu t'en aller, toi?... » Et, chaque fois qu'il passait la barrière, pour sortir ou pour entrer, il songeait en frissonnant: « Je continuerai à vivre ici jusqu'à ce que je les rejoigne... » Aujourd'hui, cependant, il n'aspirait plus à aucun départ, et la vue du petit enclos lui procurait une douce sensation de continuité, de stabilité.

— Nous ne vous laisserons jamais partir, Mattie! — murmura-t-il.

Et il pensait, en longeant les tombeaux : « Nous continuerons à vivre ensemble dans cette maison, et, quelque jour, elle reposera là, près de moi. »

Il se complut à cette vision tandis qu'ils montaient vers la maison. Jamais il ne se sentait aussi près de Mattie que lorsqu'il se livrait à ce rêve. Au milieu de la pente, elle butta sur quelque obstacle qu'elle n'avait pas vu, et se retint au bras d'Ethan pour rétablir son équilibre. La chaleur qui pénétra le jeune homme lui sembla comme le prolongement de son rêve.

Pour la première fois, il mit son bras autour de la taille de Mattie, et elle ne se déroba point. Ils continuèrent à marcher, s'abandonnant au courant qui les emportait.

Zeena Frome avait l'habitude de se coucher aussitôt après

le repas du soir. Les fenêtres de la maison, sans auvents, étaient sombres. Au-dessus de la porte les tiges mortes d'une clématite pendaient comme l'écharpe de crêpe nouée au loquet pour annoncer une morte[1], et cette pensée : « Si c'était pour Zeena!... » vint à l'esprit d'Ethan. Puis il se figura nettement sa femme qui reposait endormie dans leur lit, la bouche un peu ouverte, son râtelier baignant dans un verre d'eau, sur la table de nuit...

Ils faisaient le tour par derrière la maison, entre les groseilliers raidis par le froid, afin d'entrer par la porte de la cuisine. Zeena avait coutume, lorsque son mari et Mattie rentraient tard du village, de laisser la clé de la cuisine sous le paillasson. Ethan s'arrêta devant la porte, la tête lourde de rêves. Son bras entourait encore la taille de Mattie.

— Mattie.... — commença-t-il, ne sachant pas ce qu'il allait dire.

Sans un mot, elle se dégagea doucement. Alors il se baissa pour chercher la clé.

— Elle n'est pas là, — dit-il, se redressant avec promptitude.

Ils tournaient leurs regards l'un vers l'autre, à travers la nuit glacée. Jamais pareille chose ne leur était advenue.

— Peut-être l'a-t-elle oubliée, — dit Mattie, d'une voix mal assurée.

Mais tous deux savaient bien que Zeena n'oubliait jamais.

— Ou bien est-elle tombée dans la neige? — continua Mattie après un moment de silence, pendant lequel ils avaient prêté l'oreille.

— Il faudrait alors qu'on l'eût poussée, — répliqua Frome sur le même ton.

Une idée folle lui traversa la tête : « Si des chemineaux étaient passés par là, et si... »

Il recommença de prêter l'oreille, s'imaginant qu'il entendait du bruit à l'intérieur de la maison. Puis il chercha une allumette dans sa poche, et s'agenouillant, il promena doucement la flamme au-dessus de la neige amenée sur les marches. Il était encore à terre lorsque ses yeux aperçurent,

1. Coutume américaine.

en dessous de la porte, un mince rayon de lumière... Qui pouvait bien veiller dans la maison silencieuse?

Quelqu'un descendait l'escalier, et, pour la seconde fois, l'idée des vagabonds l'assaillit...

La porte s'ouvrit et il vit sa femme.

Dans l'encadrement noir de la cuisine, elle apparut anguleuse et grande, ramenant d'une main un couvre-lit de calicot matelassé sur sa maigre poitrine, tandis que de l'autre elle portait une lampe. La lumière, levée à la hauteur de son menton, éclairait sa gorge flasque et le poignet saillant de la main qui maintenait le châle improvisé. La flamme donnait un aspect fantômatique aux creux et aux reliefs de son visage osseux, encadré de papillotes.

Ethan Frome était encore sous l'impression mystique de l'heure passée avec Mattie : cette apparition, à ses yeux, avait la netteté aiguë du dernier rêve qui précède le réveil. Il lui semblait voir sa femme pour la première fois.

Zeena s'effaça silencieusement, et les deux promeneurs franchirent le seuil. L'humidité sépulcrale de la cuisine contrastait avec le froid sec de la nuit.

— Vous nous aviez oubliés, n'est-ce pas, Zeena? — dit Ethan d'une voix enjouée, pendant qu'il ôtait la neige de ses chaussures.

— Non, mais je n'ai pas laissé la clé parce que j'étais sûre de ne pouvoir pas dormir.

Mattie s'avança, défaisant son manteau. Ses joues et ses lèvres fraîches avaient le ton de son écharpe cerise.

— Je suis désolée, Zeena... Ne puis-je pas vous être utile?

— Non, je n'ai besoin de rien, — répondit l'autre d'un ton bref, en lui tournant le dos. — Vous auriez pu décrotter vos chaussures dehors! — fit-elle observer à son mari.

Elle sortit de la cuisine la première, et, s'arrêtant dans l'entrée, elle haussa la lampe à bout de bras pour éclairer l'escalier.

Ethan s'arrêta, lui aussi, au moment de monter. Il affectait de chercher la patère afin d'y accrocher son manteau et sa casquette. Il songeait que les portes des deux chambres à coucher se faisaient face sur l'étroit palier. Et ce soir, tout particulièment, il lui répugnait que Mattie le vît suivre sa femme...

— Je ne vais pas monter tout de suite, — dit-il, se détournant pour rentrer dans la cuisine.

Zeena le regarda, interdite :

— Pour l'amour du ciel, qu'est-ce que vous voulez encore faire ici, à cette heure?

— Il faut que je vérifie les comptes de la scierie...

Elle continua de le regarder. La lumière crue de la lampe marquait avec une cruauté impitoyable les lignes maussades de son visage.

— A cette heure-ci? Mais vous allez attraper la mort! Le feu est éteint depuis longtemps.

Sans répondre, il se dirigea vers la porte. Mais, à ce moment, son regard croisa celui de Mattie, et il eut l'impression qu'un fugitif conseil luisait entre ses cils. Aussitôt ils s'abaissèrent sur ses joues roses, et elle commença de monter devant Zeena.

— C'est vrai, il fait effroyablement froid ici! — balbutia Ethan.

Et, la tête basse, il emboîta le pas derrière sa femme. Après elle, il franchit le seuil de leur chambre...

III

Le lendemain, Ethan avait une coupe à charger à l'extrémité la plus basse du taillis : il sortit de très bonne heure.

Cette aube d'hiver était transparente comme un cristal. Le soleil se levait tout rouge dans un ciel pur. A l'orée du bois les ombres s'étalaient, profondes et bleues. Par delà la scintillante blancheur des champs, les futaies lointaines s'estompaient en masses vaporeuses.

Frome aimait cette heure matinale, si paisible. A mesure que ses muscles s'assouplissaient pour la tâche quotidienne et que ses poumons aspiraient à longs traits l'air de la montagne, sa pensée devenait plus lucide.

Quand la porte de la chambre avait été refermée, Zeena et lui n'avait plus échangé la moindre parole. Sa femme avait

compté quelques gouttes d'un médicament placé sur une chaise, à côté du lit; puis, après les avoir bues et s'être enveloppé la tête d'un morceau de flanelle jaunie, elle s'était recouchée, le visage vers la muraille. Ethan s'était vivement déshabillé, puis avait soufflé la lampe, pour ne pas voir sa femme en s'allongeant auprès d'elle. Il avait entendu Mattie qui allait et venait; la faible clarté de sa chandelle, traversant l'étroit palier, lui arrivait par-dessous la porte. Jusqu'à ce qu'elle s'éteignît, il avait tenu les yeux fixés sur cette lueur à peine visible.

La nuit complète avait alors de nouveau rempli la pièce. On n'entendait plus que la respiration asthmatique de Zeena. Dans le cerveau fatigué d'Ethan s'agitaient confusément toutes les inquiétudes de la journée, mais le souvenir pénétrant du jeune bras qui s'était appuyé contre le sien dominait tout.

Pourquoi n'avait-il pas embrassé Mattie quand elle était ainsi près de lui?... Quelques heures plus tôt, il ne se serait même pas posé la question. Quelques minutes même auparavant, alors qu'ils étaient tous deux hors de la maison, il n'aurait pas eu l'audace de songer à lui prendre un baiser. Mais depuis il avait vu ses lèvres à la clarté de la lampe, et il sentait qu'elles étaient siennes désormais.

Maintenant, dans la pleine lumière d'un beau matin, il retrouvait devant ses yeux le visage de Mattie. Et il lui semblait fait, ce visage, avec la pourpre du soleil et la pure blancheur de la neige.

Comme elle avait changé, la chère petite, depuis son arrivée à Starkfield! Lorsqu'il était allé à sa rencontre, à la gare, il se le rappelait bien, elle lui était apparue si frêle et si blanche! Et pendant tout le premier hiver, comme elle frissonnait quand les rafales du nord secouaient les planches minces de la maison, et que la neige chassait comme de la grêle contre les fenêtres mal closes!

Il avait eu peur qu'elle ne détestât cette rude vie de labeur dans le froid et la solitude. Mais pas un geste de mauvaise humeur ne lui avait échappé. Zeena estimait que Mattie, n'ayant aucun autre refuge, devait forcément s'accommoder de la situation. Mais Ethan ne jugeait pas l'explication aussi concluante. — Et, quoi qu'il en fût, pensait-il, Zeena elle-même n'avait jamais appliqué cette théorie à son propre cas.

Si le malheur avait enchaîné auprès d'eux la jeune fille, il en·était d'autant plus désolé pour elle.

Mattie Silver était la fille d'un cousin de Zenobia qui avait soulevé à la fois l'envie et l'admiration de toute la famille, en quittant la montagne pour une ville industrielle du Connecticut. Là, il avait épousé une jeune fille de Stamford et repris la droguerie florissante que tenait son beau-père. Par malheur, Orin Silver était un homme de grandes visées, et il était mort trop tôt pour prouver que la fin justifie les moyens. Ses livres avaient révélé trop clairement ce qu'avaient été ces moyens; heureusement pour sa femme et sa fille, on ne les avait examinés qu'après ses obsèques émouvantes. Mrs. Silver était morte des suites de ces fâcheuses révélations. Mattie, à vingt ans, s'était donc trouvée seule pour faire son chemin dans la vie, avec les cinquante dollars que lui avait procurés la vente de son piano.

Tout ce qu'elle savait faire, c'était chiffonner un chapeau, faire du *molasses candy*[1], réciter la fameuse poésie : *Le couvre-feu ne sonnera pas cette nuit,* jouer au piano *la Corde perdue* et un pot-pourri d'après *Carmen.* Quand elle essaya d'étendre le champ de son activité jusqu'à la sténographie et à la comptabilité, sa santé s'altéra, et six mois passés debout derrière le comptoir d'un magasin de nouveautés ne contribuèrent pas à la rétablir.

Ses parents les plus proches avaient été amenés à placer leurs économies entre les mains de son père. Après sa mort, ils rendirent le bien pour le mal en prodiguant à la jeune fille tous les conseils dont ils disposaient; mais il leur parut excessif de faire davantage, en y ajoutant matériellement.

Toutefois, lorsque le médecin eût conseillé à Zeena de chercher quelqu'un pour l'aider aux travaux domestiques, la famille vit aussitôt l'occasion de tirer de attie une espèce de compensation. Mrs. Frome, bien qu'elle ne se fît guère d'illusions sur les capacités de sa jeune cousine, était séduite par la possibilité de la prendre en faute sans courir grand risque de la perdre. C'est ainsi que Mattie vint à Starkfield.

La façon qu'avait Zeena de prendre les gens en faute était

1. Espèce de sucre d'orge américain.

silencieuse, mais elle n'en était pas moins décourageante. Pendant les premiers mois, Ethan, alternativement, brûla du désir de voir Mattie se révolter et trembla à la pensée de ce qui pouvait en résulter. Puis, les relations devinrent moins tendues. L'air pur et les longues heures d'été passées au dehors donnèrent du ressort à Mattie, et Zeena, ayant plus de temps à consacrer à ses maladies compliquées, se montra moins attentive aux oublis de la jeune fille. Alors Ethan, qui pliait sous le fardeau de sa ferme peu productive et de sa scierie trop peu moderne, put au moins s'imaginer que la paix régnait à son foyer.

En fait, rien de précis n'était venu démontrer le contraire. Mais depuis la nuit précédente Frome sentait vaguement qu'un danger menaçait son bonheur. C'était le silence obstiné de Zeena, c'était le coup d'œil que Mattie lui avait adressé pour l'avertir, c'était le souvenir de ces mille petits riens, pareils aux indices qui, par certaines matinées radieuses, font prévoir un temps pluvieux pour le soir.

Son angoisse était si forte que, semblable en ceci à tous les hommes, il s'efforça d'ajourner la certitude. Le transport du bois ne s'acheva qu'à midi, et, comme il devait être livré à Andrew Hale, l'entrepreneur de Starkfield, Ethan jugea plus simple de renvoyer à pied Jotham Powell, son charretier, jusqu'à la ferme, et de conduire lui-même le chargement au village.

Frome avait déjà escaladé les planches et s'était assis dessus à califourchon, tout près de ses chevaux poilus. Soudain, entre ses yeux et leurs cous fumants, s'interposa la vision du regard inquiet que Mattie lui avait jeté la nuit précédente.

« Si quelque chose doit se passer, il faut que je sois là, en tout cas! » — murmura-t-il en lui-même.... Et il lança à Jotham l'ordre de détacher l'attelage et de le ramener à l'écurie.

Lentement, à travers la neige amollie, les deux hommes revinrent à la maison. Quand ils entrèrent dans la cuisine, Mattie retirait le café de dessus le fourneau ; Zeena était déjà attablée. Ethan s'arrêta court en la voyant. Au lieu de son peignoir habituel de percale foncée et de son châle en tricot,

elle avait mis sa belle robe brune de mérinos. Sur ses minces touffes de cheveux, qui gardaient encore les ondulations des épingles à friser, se dressait un monumental chapeau à brides. Frome le connaissait bien, car il l'avait payé cinq dollars chez le marchand de nouveautés de Bettsbridge. Sur le plancher, à côté de sa femme, était posée sa vieille valise et un carton enveloppé dans un journal.

— Où allez-vous donc, Zeena? — lui dit-il.

— Mes douleurs m'élancent si fort que je vais à Bettsbridge : je coucherai chez tante Martha Pierce et je verrai le nouveau docteur, — répondit-elle avec la même insouciance que si elle avait dit : « Je vais à la réserve jeter un coup d'œil sur les compotes », ou : « Je monte au grenier voir l'état des couvertures... »

Malgré les habitudes casanières de Zeena une décision aussi imprévue n'était pas sans précédent. Deux ou trois fois déjà elle avait empli la valise d'Ethan et était partie pour Bettsbridge, ou même pour Springfield, afin de consulter quelque nouveau docteur, et Frome avait acquis la terreur de semblables expéditions, qui lui coûtaient généralement gros. A chaque voyage, elle revenait chargée de remèdes coûteux, et sa dernière visite était demeurée mémorable par l'achat d'une batterie électrique qu'elle avait payée vingt dollars et dont elle n'avait jamais été capable d'apprendre le maniement.

Pour l'instant, néanmoins, le soulagement qu'Ethan éprouvait était si grand qu'il l'emporta. Il ne doutait plus, à cette heure, que Zeena n'eût parlé sincèrement, la nuit précédente, en disant qu'elle était trop souffrante pour dormir. Sa résolution brusque d'aller consulter un médecin semblait montrer que, suivant sa coutume, elle était uniquement préoccupée de sa santé.

Comme si elle attendait une protestation, elle continuait d'une voix plaintive :

— Si vous êtes trop occupé par le charriage, sans doute pourrez-vous au moins laisser Jotham Powell me conduire au train avec l'alezan.

Ethan l'écoutait à peine. Il était absorbé par un rapide calcul. Pendant l'hiver, il n'y avait pas de diligence entre Starkfield et Bettsbridge, et les trains qui s'arrêtaient à Cor-

bury Flats étaient lents et rares : Zeena ne pourrait donc pas être de retour à la ferme avant le lendemain soir...

— Si j'avais pu penser que vous feriez une objection à ce que Jotham Powell me conduisît... — reprit-elle, comme si le silence de son mari impliquait un refus : sur le point de partir, elle devenait toujours loquace. — Tout ce que je sais, c'est que je ne peux pas vivre comme ça plus longtemps. Les douleurs sont maintenant descendues à mes chevilles... Autrement, j'aurais été à pied à Starkfield plutôt que de vous déranger, et j'aurais demandé à Michel Eady de me laisser monter sur le camion qui va chercher ses marchandises à la gare. J'aurais eu deux heures à attendre mon train, mais j'aurais mieux aimé cela, même par ce froid, que de vous faire cette demande...

— Mais Jotham vous conduira ! — répondit Ethan.

Il venait de se rendre compte, subitement, qu'il regardait Mattie pendant que Zeena lui parlait, et il lui fallait faire effort pour tourner les yeux vers sa femme. Elle était assise face à la fenêtre, et le jour blafard renvoyé par la neige entassée devant la maison faisait paraître son visage plus livide encore et plus fatigué que de coutume. La lumière crue creusait les trois lignes parallèles entre l'oreille et la joue : elle durcissait les rides qui partaient des narines pincées pour aboutir aux commissures des lèvres ; bien qu'elle eût tout juste trente-quatre ans, — six de plus que Frome, — Zeena était déjà une vieille femme.

Ethan essaya de trouver une phrase appropriée à la circonstance, mais un seul fait occupait son esprit : pour la première fois depuis que Mattie habitait avec eux, Zeena n'allait point passer la nuit à la maison. Il se demanda si la jeune fille y pensait, elle aussi...

L'idée lui vint que sa femme devait s'étonner qu'il ne lui offrît pas de la conduire lui-même aux Flats, laissant à Jotham Powell le soin de mener le chargement de bois à Starkfield : il chercha un prétexte à lui donner, mais ne le trouva pas sur l'instant. Ce fut au bout de quelques secondes seulement qu'il s'excusa :

— Je vous aurais conduite moi-même, mais il faut que je touche l'argent de ces bois.

A peine avait-il prononcé ces paroles qu'il les regretta. Non seulement elles étaient mensongères, car il était peu probable en effet que Hale le payât, mais encore il savait par expérience le danger de laisser supposer à Zeena une rentrée de fonds, à la veille d'une visite au médecin. Toutefois il ne pensait sur l'heure qu'à éviter le long tête-à-tête avec elle, derrière le vieux cheval traînard.

Mrs. Frome ne répondit pas. Elle sembla même ne pas avoir entendu les paroles de son mari. Elle avait déjà repoussé son assiette et versait une cuillerée d'une potion placée auprès d'elle.

— Ça ne m'a jamais fait grand bien, mais il vaut tout de même mieux vider le flacon, — remarqua-t-elle.

Et, poussant devant Mattie le récipient vide, elle ajouta :

— Si vous pouvez faire disparaître le goût, on s'en servira pour les pickles.

EDITH WHARTON

(Traduit de l'anglais par ★★★.)

(A suivre.)

FRÉDÉRIC II MUSICIEN

La musique fut la passion la plus profonde de Frédéric II, roi de Prusse. La poésie cachée de ce cœur intrépide, que la laideur du milieu où végéta son enfance, l'amertume d'une expérience précoce, un esprit trop lucide et trop désabusé, et la tâche surhumaine qu'il porta sans faiblir, comprimèrent toute sa vie, et finirent par dessécher, se réfugia dans les bras de la grande consolatrice...

... La ravissante mélodie, — écrivait Frédéric, —, dont les doigts mystérieux tissent autour du cœur le doux charme d'une mélancolie, où l'âme apaisée se délivre du souci passager, et goûte le bonheur dont jouissent les immortels [1].

La musique lui était la meilleure, la plus sûre des amies, la seule qui ne l'eût jamais trompé. Il le disait lui-même. Tout enfant, il appelait sa flûte : « ma *Principessa* », et il jurait « de n'avoir jamais d'autre amour que de cette princesse ». Dans ses dernières années, lorsque l'âge et les infirmités l'obligèrent à l'abandonner, il dit amèrement : « J'ai perdu mon meilleur ami. »

Cette tendresse secrète, cette sentimentalité, on ne s'attendrait pas à la trouver chez l'ami de Voltaire, chez le héros sceptique. On ne voit plus que la sécheresse du sourire dans cette

1. Lettre à Algarotti.

longue figure grimaçante et dure. On ne voit plus la lumière de ses splendides yeux bleus. La musique la fait, un instant, reparaître.

Le côté musical du génie de Frédéric a été souvent étudié en Allemagne[1]. Ses compositions vocales et instrumentales ont été rééditées. Ces jours derniers, on reprenait à Berlin, pour les fêtes de son bi-centenaire, un de ses opéras. En France, on ne s'est guère occupé du royal flûtiste qu'avec ironie. Cependant il mérite d'attirer l'attention, non moins par ce que la musique révèle de son âme cachée, que par l'originalité de certaines de ses idées et par l'action qu'exerça sur l'art le despotisme du musicien-philosophe.



Je n'insisterai pas sur ses années d'enfance et ses dissentiments bien connus avec son père. Cette histoire a été admirablement racontée par M. E. Lavisse. Je rappellerai seulement que Frédéric-Guillaume n'était pas l'ennemi de la musique, qu'on a souvent dépeint. Lui-même veilla d'abord à l'instruction musicale de son fils; à sept ans, il lui fit enseigner par un organiste le clavier et l'harmonie, la basse chiffrée et la composition des chorals à quatre parties. Mais ce malheureux homme, qui connut l'infortune d'être toujours un étranger dans sa propre famille, — aussi bien parmi ses parents que parmi ses enfants, — retrouvait chez ceux-ci avec colère certains traits ataviques, que des souvenirs d'enfance lui rendaient odieux. Sa mère, la brillante Sophie-Charlotte, jouait du clavier, chantait, composait, organisait des représentations musicales et des mascarades. Le petit Frédéric-Guillaume, orgueilleux et sérieux, souffrait cruellement d'y devoir prendre part. Une fois, il lui fallut jouer le rôle de Cupidon. Une autre fois, en

1. Un des meilleurs livres qui lui aient été consacrés est celui de Georg Thouret : *Friedrich der grosse, als Musikfreund und Musiker*, 1898. Je lui dois beaucoup, pour cet article, ainsi qu'au remarquable ouvrage de M. Carl Mennicke sur *Hasse und die Brüder Graun*, 1906. — Une édition critique des œuvres musicales du roi (*Friedrichs des grossen musikalische Werke*) a paru, en quatre volumes, chez Breitkopf und Haertel.

1700, il avait à représenter le personnage d'un prestidigitateur : il se révolta, il déchira le costume, et s'enfuit de Charlottenburg à Berlin. Quand il devint roi, il s'acharna contre le théâtre, avec haine : le théâtre lui rappelait trop d'humiliations intimes, de ces hontes d'enfant, qui ne s'effacent plus, de toute une vie. Et voici qu'il voyait renaître, chez ses fils, l'esprit détesté de la grand'mère. Tous étaient mélomanes et menaçaient de recommencer ses folies. Il avait d'autant plus de raisons de s'inquiéter que l'héritier du trône affichait un dédain injurieux pour les devoirs de son état de prince, et, (comme il s'en vantait), qu'il eût donné tous les grenadiers prussiens pour une douzaine de flûtes, de maîtres de danse, de *Müsiquechen* et de *Komödiantechen*. Bref, vers 1729, le roi interdit la musique à son fils. Frédéric dut feindre des parties de chasse pour aller jouer de la flûte, dans une cabane au fond des bois; et le maître de flûte, Quantz, a raconté plus tard la peur qu'il eut, en 1730, un jour qu'il fut surpris par l'arrivée inopinée du roi, et qu'il resta caché, pendant toute la visite, dans un petit réduit derrière le poêle. — 1730 est la terrible année, où Frédéric essaya de s'enfuir en Angleterre, avec son ami Katt : escapade qui coûta la tête à Katt, et qui valut au prince, après des angoisses mortelles, un emprisonnement rigoureux à Custrin.

Enfin, les temps s'adoucirent; sa flûte lui fut rendue. A partir de 1732, il eut le bonheur d'être éloigné de son terrible père. A Ruppin, puis à Rheinsberg, où il habita depuis son mariage en 1736, le prince eut le droit de mener une vie indépendante et d'avoir une petite cour. Alors, il se livra à sa passion musicale, avec un emportement qu'exaltait le souvenir des souffrances qu'elle lui avait coûtées. Auprès de lui se groupèrent une élite de musiciens : le flûtiste J.-J. Quantz, le fameux violoniste Franz Benda, le grand compositeur Charles-Henri Graun, et le génial Charles-Philippe-Emmanuel Bach. Graun forma une petite chapelle, dont il fut le directeur. Frédéric y tenait sa partie. Il étudiait la flûte, avec l'ardeur appliquée qu'il mettait à tout; quatre ou cinq fois par jour, il faisait des exercices : après son lever, le matin après la lecture des rapports, après le dîner de midi, et le soir. Il composait aussi; et la chapelle jouait, dans ses concerts, de la musique

du prince. Il s'était fait l'élève de Graun ; et dès 1735, il écrivait à sa sœur la margrave : « Je suis si avant dans la composition que j'ai écrit une symphonie. » D'autres œuvres suivirent : concertos de flûte, cantates, nouvelles symphonies. En 1737, Voltaire reçut un ballot de cette musique, — dont il fut sans doute bien embarrassé : car il avouait « n'avoir jamais trop senti l'extrême mérite des doubles croches ».

Entre le prince et ses musiciens de Rheinsberg régnait une sympathie artistique, nullement faussée par l'esprit de cour, et qui avait sa source dans un commun amour des mêmes choses. A l'exception de Philippe-Emmanuel Bach, dernier venu dans le cercle de Rheinsberg, tous étaient des italianisants, épris de la belle forme italienne et du *Gemüt* allemand : l'idéal de la musique était pour eux dans le *cantabile*. Ils demandaient qu'elle fût un chant mélodieux et une langue expressive. « La musique, écrivait Frédéric [1], est pareille, dans ses effets, à l'éloquence la plus passionnée. Certains accords émeuvent et excitent l'âme, d'une façon merveilleuse : ils parlent au *Gemüt* ; et qui sait en faire usage peut communiquer aux autres ce qu'il sent. » — Tout le petit groupe musical était en réaction décidée contre la grande tradition contrepointique allemande, que représentaient encore J.-S. Bach et Hændel. Elle leur semblait archaïque et démodée. Ils voulaient fonder en Allemagne un art mélodique et expressif, à l'exemple de l'Italie, tout en se tenant en garde contre les libertés d'écriture de la nouvelle école italienne : car ils avaient conservé un respect bien allemand pour une certaine correction pédante, et ils se délectaient, comme disait Frédéric, à entendre une belle musique « sonner d'une façon savante » (*klingen gelehrt*).

A peine monté sur le trône, en 1740, Frédéric II résolut d'imposer sa foi musicale. L'architecte Knobelsdorf fut chargé de bâtir l'Opéra de Berlin ; et Graun fut envoyé en Italie, pour recruter des musiciens. La première pierre du théâtre fut posée en septembre 1741, et l'inauguration eut lieu, en décembre 1742, avec *Cesare et Cleopatra* de Graun. Au front de l'édifice, on lisait l'inscription : *Fredericus Rex Apollini et Musis*. En effet, le théâtre était la chose du Roi ; il

1. Au comte de Schaumburg-Lippe.

lui appartenait. Le roi en faisait toute la dépense, payait l'orchestre, les chanteurs, les danseurs, payait même leurs dettes, — mais en les discutant. — surveillait leur conduite, leur donnait des leçons de morale et de chant, s'occupait des décors, des costumes, assistait aux répétitions, améliorait le jeu, troublait fort les acteurs, prétendait se mêler au travail des librettistes, collaborait avec eux, collaborait avec le compositeur. Car il avait la haute ambition, non seulement d'encourager l'art, mais de le diriger, de réformer la musique, comme il réformait l'État. Et d'abord, de réformer l'Opéra.

Les éléments ne lui manquaient point pour accomplir cette rénovation, qui se préparait alors, dans tous les pays d'Europe. Il avait à ses ordres un magnifique orchestre, des artistes d'élite, un des meilleurs compositeurs du temps, Graun, et un des esprits les plus originaux qui eussent réfléchi sur le drame musical, et clairement, hardiment posé les principes de la réforme théâtrale : le comte Algarotti.

De Graun, je ne puis étudier ici l'œuvre considérable[1] : la place m'est mesurée. Il suffira de dire que non seulement il fut un des plus mélodieux musiciens du XVIII[e] siècle, et que certains de ses *adagio* ont la suavité élyséenne des meilleures pages de Gluck, mais qu'il fut un des maîtres du récitatif dramatique, et que rien, dans l'*Iphigénie en Aulide* de Gluck, ne surpasse l'énergie passionnée et l'angoisse de la scène d'Agamemnon, au début de l'*Ifigenia in Aulide* de Graun[2].

Quant à Francesco Algarotti, de Venise, dont Frédéric avait fait la connaissance à Rheinsberg, il fut, pendant vingt-cinq ans, le confident, l'ami fidèle, et le conseiller artistique du roi. L'un des premiers, en architecture, à préparer le mouvement néo-antique qui se propagea, par la suite, dans tous les arts, il s'inspira des mêmes idées dans son fameux *Essai sur la manière de réformer le théâtre de l'Opéra*, qui fut, sans aucun doute, une des sources où puisa Gluck[3].

1. Je me permets de renvoyer le lecteur aux études de M. Albert Mayer-Reinach (*Carl Heinrich Graun als Opernkomponist*, — *I. M. G.*, avril-juin 1900) et de M. Carl Mennicke (*op. cit.*).

2. On remarquera que Graun a traité, avant Gluck, trois de ses principaux sujets : *Ifigenia in Aulide* (1748), *Armida* (1751), et *Orfeo* (1752).

3. La préface d'*Alceste*, où Gluck exposa ses idées, est de douze ans postérieure à l'*Essai* d'Algarotti, dont une traduction française parut, en

Pour Algarotti, un opéra devait être « une tragédie récitée en musique, ainsi que les tragédies grecques ». Au poète appartient la direction de l'ouvrage. Direction absolue, sur le compositeur, sur le maître de ballets, et jusque sur les costumiers, habilleurs et décorateurs. « C'est le poète qui conçoit tout l'ensemble du drame; et les parties qu'il n'exécute pas n'en doivent pas moins être conduites par lui. » On ne saurait être trop sévère pour le « compositeur qui veut travailler pour lui seul et plaire comme musicien ». Il faut qu'il se persuade « qu'il doit être subordonné, et que la musique ne peut atteindre à son plus grand effet qu'en qualité de compagne et d'auxiliaire de la poésie ». Et le sentiment vigoureux qu'Algarotti possède de l'unité dramatique l'amène à exiger que l'ouverture même de l'œuvre « fasse partie de l'action, ainsi que l'exorde d'un discours, préparant les auditeurs à recevoir les impressions du drame ». Il s'occupe des récitatifs dramatiques, veut que leur importance soit accrue dans l'opéra, et demande que les compositeurs cherchent une forme intermédiaire entre le récitatif et l'air, qui permette de passer, d'une façon presque insensible, de l'un à l'autre. Enfin, il rompt des lances contre la science, la virtuosité, la musique inutiles, et célèbre « la belle simplicité, que tous les gens de goût ont toujours préférée à tous les raffinements de l'art[1] ».

A cette théorie, Gluck n'a, pour ainsi dire, rien ajouté: et il serait plus juste de dire qu'il en a calqué certaines phrases[2]. Il l'a réalisée. — Mais pourquoi les musiciens de Frédéric II

mai 1757, dans le *Mercure de France*. — M. Charles Malherbe a donné de cet Essai une excellente analyse dans la *Revue Musicale* de septembre et octobre 1902.

1. Je passe, dans cet aperçu très sommaire, les intelligentes idées d'Algarotti sur le chant, la déclamation, les ballets, les habillements, les décors, et sur l'éclairage de la scène, auquel il donne une importance spéciale. — Pour achever son ouvrage, en joignant la pratique à la théorie, il publie deux *libretti*, dont les beaux sujets devaient inspirer plus d'un chef-d'œuvre : *Iphigénie en Aulide* et *Énée à Troie*.

2. « La musique doit être réduite à son véritable but qui est de fortifier la poésie par une expression nouvelle... L'ouverture doit éclairer les spectateurs sur l'action, et en être l'argument, la préface... J'ai cru que tout mon travail devait tendre à la recherche d'une noble simplicité... Etc. » Préface d'*Alceste*.)

lui en ont-ils laissé l'honneur, puisque, bien avant lui, ils professaient les mêmes idées ?

Parce que les idées valent ce que valent les hommes qui les appliquent. Les bonnes intentions ne comptent pas, en art. Il faut des actes et des œuvres. Et si, pour les bonnes intentions, il suffit d'intelligence, pour les actes il faut du génie, et — ce qui est encore plus rare — il faut du caractère. Algarotti n'en avait pas. Il pensait comme un Gluck ; mais il agissait comme un courtisan. Dans sa première *Épître à Frédéric II*, il voit, dit-il, « Athènes et Rome qui renaissent à Berlin ; il y voit de nouveaux Sostrates qui élèvent de nouveaux théâtres, de nouveaux Lysippes qui expriment en bronze la délicatesse des cheveux, de nouveaux Apelles qui parlent aux yeux, de nouveaux Horaces qui, entourés d'amours folâtres, conduisent au Pinde de nouvelles Lalagés, de nouveaux Virgiles qui s'élèvent pour chanter de nouvelles armes, et un héros nouveau; il voit l'Humanité, reine des Vertus, assise sur le trône, et le Temps qui marque les journées par les actions de Frédéric... » — A quoi sert d'avoir l'intelligence d'un révolutionnaire, si l'on a le cœur d'un plat valet? De toutes les théories d'Algarotti, ce que Frédéric retint le mieux, ce fut que le poète devait avoir un pouvoir absolu sur l'opéra. Et ce dictateur de l'opéra, ce poète, il conclut que ce serait lui. Vous pouvez croire qu'Algarotti n'en exprima nulle inquiétude. Il s'en dit enchanté. Lorsque Frédéric lui envoie, en 1749, son premier essai de *libretto* sur *Coriolan*, il répond : « Votre Majesté a trouvé la plus sûre méthode d'avoir les plus beaux opéras du monde : c'est de les faire elle-même. » — Dès lors, Frédéric a la bride sur le cou; et la réforme d'Algarotti, ce Gluck avant la lettre, ce Gluck sans musique et sans caractère, ce Gluck impuissant, vaudra ce que valait le sentiment artistique du roi de Prusse.



Le premier opéra dont Frédéric II écrivit en entier le *libretto* fut *Silla* (1753), qui offre d'assez belles tirades cornéliennes. Puis vinrent les poèmes de *Montezuma* (1755),

I fratelli nemici (*Les frères ennemis*) (1756), et *Merope* (1756). Les deux derniers étaient de médiocres arrangements, en vers français, des tragédies de Racine et de Voltaire, dont le nom n'était pas prononcé. Le cas le plus curieux est celui de *Merope*, que Frédéric s'attribue, sans mentionner son ami Voltaire, alors qu'il le copie textuellement, en se contentant de couper des répliques et d'ajouter des airs. Tous ces *libretti* étaient écrits (ou transcrits) par Frédéric en français. Le poète de cour Tagliazucchi les traduisait en italien; et Francesco Grugnanelli les retraduisait de l'italien en allemand. Car on sait dans quel mépris ce roi allemand tenait le chant allemand.

Frédéric eût bien voulu se passer de musicien, comme il se passait de poètes — (ou, du moins, comme il les passait sous silence). — Mais quoiqu'il fût un enragé compositeur[1], il avait un amour trop sincère de la musique, pour ne pas sentir ses limites dans cet art. Il y resta toujours un amateur bien doué, qui n'écrivait pas mal, mais avec la timidité de quelqu'un qui n'est pas très sûr de ses pas, et qui s'accroche à la main de ses maîtres, — Hasse et Graun; — il manque d'originalité. Le meilleur de son talent est dans ses *adagio* de sonates. Il avait une *Leidenschaft für das Adagio* (une passion pour l'adagio), comme il l'écrivait à sa sœur; et c'était aussi ce qu'il jouait le mieux, « avec un sentiment si profond et une si noble, si touchante simplicité que les larmes en venaient aux yeux[2] ». Il y mettait tout son cœur sentimental et bucolique. Car, si étrange que cela semble, tel il était... en musique. Il n'a pas été le seul homme qui ait eu deux âmes très différentes, l'une dans son art, l'autre dans sa vie, et toutes deux sincères.

Malgré sa médiocrité d'invention musicale, il avait des idées — bonnes ou mauvaises — en tout cas, intéressantes, sur la musique; et, ne pouvant les réaliser, à lui tout seul, il les fit appliquer par le docile Graun.

1. La musique du roi, que l'on a conservée, comprend 121 sonates pour flûte et clavier, 4 concertos pour flûte et orchestre à cordes, deux symphonies (d'une faiblesse extrême), de célèbres marches militaires qui firent le tour de l'Europe, des airs pour des opéras et pour des pastorales. Frédéric avait aussi écrit des cantates profanes, qui semblent s'être perdues.

2. Reichardt.

D'abord, une nouveauté, d'un goût douteux : l'essai d'enrôler l'opéra, le genre dilettante par excellence, dans la troupe des philosophes. Ce roi de Prusse a l'idée saugrenue, qu'il trouve admirable, d'écrire un opéra anticlérical : *Montezuma*. — « Vous sentez bien, annonce-t-il à Algarotti, que j'intéresserai pour Montezuma, que Cortès sera le tyran, et que, par conséquent, on pourra lâcher, en musique même, quelque lardon contre la barbarie de la R. Cr. (Religion chrétienne). Mais j'oublie que vous êtes dans un pays d'inquisition (la France). J'espère de vous revoir bientôt dans un pays hérétique, où l'opéra même peut servir à réformer les mœurs et à détruire les superstitions. »

Sans insister sur ce sublime dessein, — qui n'est d'ailleurs ni plus ni moins extravagant que celui d'enrôler l'opéra, comme on l'a vu, de nos jours, au service « de la R. Cr. » — revenons aux idées du roi sur la musique. Il en est d'assez fécondes.

Avant tout, Frédéric voulait que la musique fût vivante, qu'elle suivît le mouvement du drame. « L'intérêt propre aux passions, disait-il, consiste en ce qu'elles sont en perpétuel *Werden und Wachsen* (devenir et grandir). L'immobilité ne leur convient pas. On peut plus facilement supporter toutes les fautes d'une musique qu'un sentiment qui s'éternise sur place [1]. »

Cette pensée, qui est juste, l'amena à une réforme musicale, qui a son intérêt. Il chercha, sinon à supprimer l'air en trois parties, *da capo*, dont la troisième partie reproduit invariablement la première, — du moins, à en réduire l'emploi, et à lui substituer la forme de la cavatine, c'est-à-dire de l'air en deux parties, sans reprise. C'était un pas vers la réforme de Gluck.

Mais ce pas à peine fait en avant, Frédéric en fait deux en arrière. Il voulait bien que la musique suivît exactement le drame ; mais il ne pouvait souffrir ce qui était trop dramatique : cela lui faisait mal ; ce héros qui, d'un front stoïque, supporta dans la vie les pires infortunes, ne pouvait supporter la souffrance, en musique. « Dans la grande tendresse de sa sensibilité, il avait la théorie que les beaux-arts ne doivent

1. Rapporté par Zelter, d'après les souvenirs de Fasch.

jamais se départir de l'agrément, et ne jamais pousser l'expression jusqu'à ébranler l'âme. Ainsi, écrit Reichardt, il rejeta un air excellent de Graun, parce qu'il était trop vrai, trop douloureux. »

Nous voici loin de Gluck! Et, de fait, Frédéric ne le comprit jamais. — Il est dangereux de déclarer que la musique doit refléter la vie, et, aussitôt après, d'avoir peur de la vie. C'est ne plus vouloir en refléter que les sentiments moyens et modérés. Mieux eût valu en rester à la grande impersonnalité des vieux maîtres, ou plutôt à leur objectivisme serein. Mais Frédéric n'avait aucun goût pour cet art savant et hautain. Il lui fallait une musique sentimentale, dont le charme fût la qualité principale; et il aimait Graun, parce que Graun avait le même idéal. Et qu'est-ce, le plus souvent, que cet idéal de charme? C'est la musique qui fut audacieuse autrefois et dont le temps a émoussé les audaces, celle qu'on goûte sans effort, — la musique pour les âmes paresseuses. Les hardiesses d'un Beethoven, d'un Berlioz, d'un Wagner, ne choquent plus personne; leur façon de sentir, en se propageant partout, est devenue banale; on la respire dans l'air, diluée. Mais que vienne un nouveau Beethoven, combien de sensibilités seront assez neuves, combien d'intelligences assez attentives et assez généreuses pour le comprendre et pour l'aimer? — Frédéric était de ces gens qui ne sentent bien les belles choses que quand elles sont passées.



L'analyse de son meilleur opéra pourra faire saisir son idéal artistique. Le *Montezuma*, — l'opéra « anticlérical », — représenté pour la première fois à l'Opéra de Berlin le 6 janvier 1755, marque le faîte de la collaboration du roi avec Graun[1].

Voici le résumé de cette *tragedia per musica*, dont l'idée principale était empruntée à l'*Alzire* de Voltaire :

Montezuma, empereur de Mexico, reçoit Cortès et ses trois

1. La partition de *Montezuma* a été récemment rééditée par M. Albert Mayer-Reinach, dans la collection des *Denkmäler deutscher Tonkunst*.

cents compagnons, sur la demande de l'ambassadeur espagnol Narvez. Sa fiancée Eupatorice a de sombres pressentiments, qui ne tardent pas à se réaliser. A peine les Espagnols sont-ils arrivés dans la ville que Narvez conseille à Cortès de s'emparer de l'empereur. Mais l'hypocrite Cortès veut que Montezuma se rende d'abord coupable, afin d'avoir une sainte raison de faire régner la foi chrétienne à Mexico.

— Que nous sommes heureux, dit Narvez. Ô bonne, ô sacrosainte religion, qui nous enrichit aux dépens des exécrables païens!

Montezuma, dont la grandeur d'âme n'a d'égale que la noirceur de ses ennemis, accorde aux Espagnols de loger dans son palais. Ils en profitent pour désarmer la garde mexicaine. Montezuma, étonné, en demande la raison. Cortès répond : « Nous agissons au nom du Seigneur Tout-Puissant. » — « Quelle idée dois-je me faire d'un Dieu qui ordonne le crime? — réplique Montezuma. Notre religion nous enseigne à aimer les hommes et à les servir. » Il veut sortir du palais. On l'arrête. Il lève l'épée contre Cortès. C'était ce que Cortès attendait :

— Comment! dit-il, scélérat, tu veux me massacrer dans ton palais? Est-ce là ta foi jurée?

Montezuma, convaincu de trahison, est enchaîné et jeté dans un cachot. Cortès lui offre la liberté, si Montezuma lui cède Eupatorice.

— O ciel! dit Narvez à Cortès, tu veux épouser une païenne!

— Oui, répond Cortès; ami, il faut se sacrifier au bien public.

Eupatorice repousse avec indignation l'offre de Cortès; elle réussit à ouvrir secrètement la porte de la prison; elle s'enfuit avec Montezuma. Ils sont rejoints, repris. Pour la dernière fois, Cortès offre le choix à Montezuma : ou renoncer à ses dieux et à Eupatorice, ou la mort. Ils refusent. Montezuma est conduit au supplice. Eupatorice se poignarde; Mexico est brûlée et livrée aux soldats qui la saccagent.

On ne peut refuser à cette action d'avoir une couleur romantique. On imagine très bien ce sujet, traité par Meyerbeer.

Surtout la scène finale. qui représente une place, d'où l'on domine la ville : Cortès vient de livrer l'assaut d'un temple où se sont réfugiés les derniers Mexicains qui résistent; et l'on voit monter, d'en bas, les flammes qui dévorent Mexico.

Mais la musique est fade; elle abuse de la douceur. La sensibilité déborde; on en est écœuré : toute une boutique de confiserie. Quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, tout se résout, dans les deux premiers actes, en de doux bêlements d'âmes sensibles [1]. Au troisième acte, le ton se relève; la scène de Montezuma enchaîné est assez dramatique; l'air où Eupatorice apostrophe Cortès, ses imprécations avant de se tuer, montrent quelque énergie, qui voudrait bien être sauvage, — à condition de ne pas choquer le public distingué. Mais que peut-on attendre d'un art qui a perpétuellement peur d'aller trop loin dans l'émotion? Un trait donnera sa mesure. Au dénouement, quand Montezuma est supplicié, quand Eupatorice s'égorge, quand la ville tout entière brûle, à l'instant le plus atroce, nous lisons dans le *libretto*, cette note :

> Les Espagnols courent saccager la ville; les danseurs, vêtus en Espagnols, se mêlent aux soldats, et s'emparent des dames mexicaines, qui, en se défendant, forment un ballet, dansé sur l'air du chœur que chante le peuple mexicain...

On se doute de ce que peut être cet air, qui sert à deux fins : à exprimer l'horreur des Mexicains massacrés, et les ronds de jambe des danseuses.

Entre un musicien, comme Graun, « si sensible que la moindre dureté d'harmonie lui faisait mal [2] », et un librettiste royal, dont le tendre cœur ne pouvait supporter les émotions trop vives, une collaboration ne pouvait rien produire de vivant. En vain ils avaient, l'un des idées originales, l'autre un don mélodique et expressif assez rare, ils étaient condamnés d'avance à l'impuissance en art : parce qu'ils étaient, au fond. des dilettantes. Ils avaient beau aimer l'art, ils n'y croyaient pas assez. ils n'y croyaient pas tout à fait : c'était un jouet pour eux. Et, comme tous les jouets, il finit par lasser. La fin de la vie de Frédéric ne le montra que trop.

1. Sauf un air *largo*, en trois parties, assez libre, et d'un sentiment mélancolique qui n'est pas sans grandeur : *Erra quel nobil core*.

2. D'après les souvenirs de son ami Agricola.



La terrible guerre de Sept Ans changea complètement la nature du roi. Quand il sortit de la tempête, il était couvert de gloire, mais ravagé; sa jeunesse était morte; il n'était plus le même homme. Il n'avait pourtant pas renoncé à la musique: sa flûte, la fidèle compagne de ses peines, l'avait suivi à l'armée. Le matin, il improvisait dans sa tente. Pendant les quartiers d'hiver, il faisait venir quelques-uns de ses musiciens. Mais ses musiciens ne le reconnaissaient plus. Ils retrouvaient « un vieux monsieur, replié sur lui-même: cinq ans de guerre, de soucis, de chagrins, de dur travail, avaient mis sur son esprit un vernis de mélancolie et de sérieux étrange et baroque[1] ». Son jeu était devenu aigre, ses doigts étaient raides, il avait perdu une dent de devant; la mémoire de ce qu'il aimait le mieux s'en était allée : il avait oublié jusqu'au nom de ses propres opéras. Quand l'Opéra de Berlin se rouvrit, en 1764, il lui supprima sa subvention de 23 000 thalers; et dès lors, il le surveilla étroitement, d'une façon oppressive et tâtillonne. Son esprit artistique se pétrifiait, se faisait de jour en jour plus tyrannique. Un pittoresque récit du maître de chapelle Reichardt nous a laissé de lui une vivante image, vers 1775.

Reichardt, ayant appris la mort « du gros vieux compositeur de cour Agricola, qui avait l'habitude de boire une quantité si monstrueuse de bière », s'était mis sur les rangs pour lui succéder. Il fut agréé, et vint à Berlin, où Benda le présenta au roi.

... C'était le soir. Le roi était étendu sur un sopha, en face de la porte; il était en uniforme, enveloppé d'une couverture de soie bleu clair, son grand vieux chapeau sur la tête; quelques hautes bougies l'éclairaient, de côté. Quand nous eûmes fait quelques pas, à l'intérieur du paravent qui entourait la porte, il souleva un peu son chapeau et nous dit d'approcher. Mais les petits lévriers, qu'il avait toujours avec lui, se lancèrent sur nous, avec de tels aboiements que je pris aussitôt la décision de rester au milieu de la chambre, jusqu'à ce qu'ils fussent en repos. Malgré la peine que le

1. Récit du claveciniste Fasch.

roi se donna pour les apaiser, un certain temps se passa avant qu'il y réussit. Enfin, je vins près du sopha. Le roi me fixa fortement, de ses grands, magnifiques yeux bleus. Il dit[1] :

— D'où est-ce que vous êtes?

— De Kœnigsberg, en Prusse.

— Êtes-vous allé en Italie?

— Non, Votre Majesté; mais...

(Je voulais lui demander de m'y envoyer; mais il me coupa la parole, il éleva sa voix faible et sourde; et, nous regardant tous les deux, il cria :)

— C'est tant mieux pour lui! Qu'il se garde des nouveaux Italiens! Ils écrivent comme des cochons. (*So'n Kerl schreibt ihm wie'ne Sau.*)

Bien que je fusse préparé au mauvais allemand du roi, je dus me mordre les lèvres, pour m'empêcher de rire...

Le roi parla beaucoup et longuement de musique; il s'étendit sur de très petits détails, à propos de la composition; il cherchait visiblement à étaler ses connaissances. Il revint plusieurs fois sur cette idée que chez lui seul la vraie musique, telle qu'elle fleurissait aux plus beaux temps de l'Italie, avait trouvé un asile, mais que les Italiens d'aujourd'hui étaient tout à fait dégénérés, et que les autres pays ne valaient pas plus cher. Il disserta sans fin sur l'essence du vrai opéra; et ce n'était rien autre qu'une dissection du vieil opéra italien de Hasse et de Graun : « Chaque rôle principal doit avoir de grands airs de quatre espèces : 1° un *adagio*, bien *cantabile*, qui fasse valoir la voix et la diction du chanteur; 2° un air *allegro*, avec des passages brillants; 3° un air « d'action », qui soit parlant; 4° un duo, où le premier chanteur et la première chanteuse puissent rivaliser, dans la diction d'une mélodie. Tous ces morceaux *doivent* être écrits dans les grandes mesures principales; les petites mesures à 2/4, à 3/8, etc., *doivent* être laissées aux personnages secondaires. Ceux-ci *doivent* avoir, dans chaque opéra, quelques airs en agréable *tempo di minuetto*. Tous ces morceaux *doivent* être de tonalités variées, en sorte qu'il n'y ait pas deux airs de suite de la même tonalité. Le mineur *doit* être évité, au théâtre : il est trop triste et trop touchant. La musique de théâtre *doit* toujours rester agréable, même dans les situations tragiques. Dans tout opéra, *il faut* au moins un grand récitatif accompagné par tout l'orchestre. L'instrumentation ne *doit* jamais étouffer les voix. Les ritournelles *veulent* de forts unissons, qui sont la meilleure conclusion... Etc. »

Le nom de Gluck vint à être prononcé par Reichardt. Le roi l'interrompit, et s'exprima, de la façon la plus violente et

1. Impossible de reproduire l'accent du roi et son jargon.

la plus injurieuse, à l'égard de Gluck, « qui n'avait pas de mélodie, pas de chant, et qui ne comprenait rien au grand opéra ». Là-dessus, il ne souffrait pas de réplique : et le bon Benda, qui était sur des épines, avoua plus tard qu'il avait tremblé que Reichardt ne cherchât à répondre quoi que ce fût au jugement absolu du roi.

... Au moment de donner, en levant son chapeau, le signe habituel que l'audience était finie, le roi dit :

— Comment vous appelez-vous?

— Reichardt.

— Oui? Eh bien, vous pouvez composer tout ce que vous voudrez : avec ce nom allemand, personne ne croira que cela puisse être bon. Vous pourriez vous appeler Ricciardetto, ou Ricciardini : cela sonne tout autrement.

— Majesté, répondit Reichardt, je suis trop fier d'être un Allemand et votre sujet, pour italianiser volontiers mon nom.

— Na, na! dit le roi, en se tournant vers Benda, avec un sourire pincé, ça n'est pas pressé.

Là-dessus, Reichardt prend possession de son poste. Le premier travail dont il est chargé, est un prologue pour les fiançailles du grand-duc Paul (plus tard Paul Ier de Russie). Le roi le fait venir à Potsdam, et lui lit une esquisse de lui, en français, qu'il le charge de faire mettre en vers italiens par le *Hofpoet* abbé Landi[1]. Cela fait, Reichardt porte les vers au roi, qui lui explique la façon dont il faut les traduire en musique.

Et cela avec de tels détails, dit Reichardt, qu'il me chanta tous les thèmes et les principaux passages, de sa voix sourde, à peine perceptible. Autant que je pus saisir, la mesure n'était pas une seule fois d'accord avec les syllabes. Quand il voulait donner des explications, le terme technique lui manquait souvent, et il n'était pas toujours facile à comprendre. Plusieurs fois, je fis semblant de n'avoir pas compris, pour jouir plus longtemps du plaisir de voir ses splendides yeux, pleins d'âme, et d'entendre sa voix sourde, d'un agrément unique, quand il parlait. Le roi avait l'habitude, en causant, de s'approcher toujours davantage des gens et de les prendre par les boutons de l'habit :

1. Sur le compte duquel le roi s'exprima d'ailleurs sans aménité : « C'est un failli âne! » (*fauler Esel*).

— Me comprenez-vous? disait-il. Voyez, vous ne me comprenez pas!

Et il continuait, — car il avait plaisir à enseigner, — jusqu'à ce que je lui eusse tendu le mot juste, autour duquel il avait tourné longtemps. Alors, il sautait dessus, et il n'en finissait plus de tout expliquer. Peu s'en fallut qu'il ne m'expliquât la gamme.

Après tous ces discours, le roi dit à Reichardt de composer l'œuvre. Reichardt compose, et revient. Le roi regarde le manuscrit, hoche la tête, et dit :

— Pouvez-vous chanter?

— Comme un compositeur, Votre Majesté.

— Na, na! ce n'est pas comme chanteur que je vous ai engagé.

Il alla au *forte piano*, s'assit, frappa un accord, et dit :

— Na, chantez, je veux accompagner.

Il commença à jouer la ritournelle à deux parties, très lentement, en ânonnant. Il cessa bientôt, et se leva, en disant :

— C'est mal écrit. Accompagnez-vous, vous-même.

Reichardt chante, malgré les mines et les gestes du roi, pour l'interrompre. A la fin, le roi dit :

— C'est bon; mais voyez-vous, ce n'est pas ça que je vous avais dit.

Et il se remit, dit Reichardt, à me chanter des mélodies absolument inintelligibles; et il me fit changer ceci et cela, si bien que, sauf la ritournelle qu'il n'examina pas, il ne m'en laissa plus rien [1].

S'il surveillait ses compositeurs, il surveillait bien plus rigoureusement encore ses interprètes, chanteurs et musiciens d'orchestre. A peu près à la même époque, l'Anglais Burney, venant à Berlin, vit le roi à une représentation de l'Opéra :

Il se tenait, dit-il, constamment derrière le maître de chapelle, ne quittant pas des yeux la partition, en sorte qu'on pouvait dire avec vérité qu'il tenait le rôle de directeur général. Dans la salle de l'Opéra, comme au camp, il était rigide observateur de la discipline. Attentif à l'orchestre et à la scène, il remarquait la plus petite négligence, et il en réprimandait celui qui l'avait commise. Et si l'un des chanteurs osait enfreindre la discipline, en ajoutant ou retranchant à son rôle, ou bien en altérant le moindre passage,

1. Schletterer, *Joh. Friedr. Reichardt*, 1864.

sur-le-champ il lui était ordonné, de par le Roi, de s'attacher strictement à l'exécution des notes écrites par le compositeur, *sous peine de punition corporelle*[1].

Le moins qui pût leur arriver était de passer l'été derrière les volets de fer de Spandau. La principale chanteuse, La Mara, ayant essayé de tenir tête au roi, en déclarant qu'elle ne pouvait chanter un air, Frédéric commença par envoyer son mari dans une forteresse : — (l'infortuné mari recevait toujours les horions, parce qu'on savait que La Mara en était follement amoureuse). — Elle se déclara malade, et incapable de chanter. Deux heures avant la représentation, arrive à sa porte une voiture escortée de huit dragons à cheval. Un capitaine entre. L'actrice était au lit.

— Madame, j'ai ordre de vous apporter, morte ou vive, à l'Opéra.
— Je suis dans mon lit, vous le voyez bien!
— Qu'à cela ne tienne! Je vous emporte, avec le lit.
Il fallut venir, et chanter.

Plusieurs fois elle tenta d'échapper. Elle fut réellement malade. Les médecins lui ordonnèrent des bains en Bohême. Le roi changea l'ordonnance et prescrivit un autre lieu, qui fût sous la main de ses dragons[2].

On imagine bien qu'avec de tels procédés, il devint difficile d'assurer le recrutement des chanteurs de la chapelle royale. La forteresse de Spandau était connue dans le monde entier des musiciens; et les célébrités italiennes déclinaient poliment toutes les invitations à venir faire un petit tour de promenade à Berlin.

Les compositeurs rebelles n'étaient pas beaucoup mieux traités. — En 1780, Reichardt ayant glissé un chant de lui dans un opéra de Graun,

Sa Majesté s'approcha du clavecin et demanda à Benda de qui était cette infâme musique. Probablement, ajouta-t-il, du nouveau maître de chapelle. Benda dit que oui. Sa Majesté lui demanda : « Avez-vous jamais entendu quelque chose d'aussi infâme? C'est un chant de cabaret; seuls, les chenapans dans les tavernes chantent de telles ordures. » — Benda fut chargé de dire

1. *De l'état présent de la musique en Allemagne*, 1773.
2. Mémoires de Reichardt.

à Reichardt, au nom du roi, que s'il ne voulait ou ne pouvait pas mieux composer, il s'en allât au diable. — Ce qui fut dit textuellement[1].

Reichardt se garda bien de s'en formaliser. Décidé à réussir, il s'aplatit; il poussait des cris d'extase devant les *libretti* du roi; il lui écrit, en 1782 :

Le magistral poème de l'opéra *Silla* (œuvre du roi) m'enthousiasme tellement que j'ose avec une humilité extrême implorer de Votre Majesté une grâce unique : c'est de me laisser mettre en musique cet opéra, afin que je puisse montrer une fois que je ne suis pas tout à fait indigne de la gracieuse bienveillance — [on en a eu les preuves!] — de Votre Majesté. Je me meurs (*ersterbe*) de dévotion pour Votre Royale Majesté, dont je suis de tous les valets le plus soumis. Reichardt.

Frédéric griffonne, en marge de la lettre :

Il ne doit composer aucun opéra; il n'y entend rien. Il doit seulement faire ce que j'ai commandé.

Il fallait voir comment il traitait ses privilégiés eux-mêmes! Au sortir d'une représentation, il écrit à son intendant : « Vous direz à Agricola qu'il change tous les airs de tels et tels rôles de son opéra, ainsi que le récitatif, qui est mauvais d'un bout à l'autre. » — Agricola ne fut pas plus heureux avec un deuxième opéra : il dut le remanier tout entier, texte et musique, et changer jusqu'au titre. — Le grand favori Graun ne fut pas épargné. Un air de son *Demofoonte* ayant déplu au roi, et Graun tardant à le refaire, Frédéric le fit remplacer, d'autorité, par un air de Hasse[2].

Un seul musicien trouvait grâce auprès du roi. Que dis-je? Il régnait sur le roi. C'était le maître de flûte, le fameux M. Quantz. L'amour de la flûte n'avait rien perdu de son ardeur chez Frédéric, même à cette époque où son amour de la musique en général déclinait. Reichardt dit qu'il continuait d'en jouer, cinq fois par jour. Et tous les soirs, dans les concerts de musique de chambre qui avaient lieu à Postdam, ou à Sans-Souci, ou au Nouveau Palais, de sept heures à neuf

1. Lettre de Kirnberger à Forkel.

2. Voir Carl Mennicke, *op. cit.*

heures, — heure militaire, — le roi jouait six concertos. (Dans ses dernières années, il n'en joua plus que trois à quatre). De plus, il avait coutume de répéter dans sa chambre, avant le concert, les passages difficiles. En sorte que ses musiciens. qui l'attendaient dans l'antichambre, ne perdaient rien de ses exercices, et parfois de ses cris de colère : car il se mettait en fureur et voulait casser sa flûte, lorsqu'un passage était raté. Il n'observait pas bien la mesure; et les passages vifs étaient son désespoir, ou plutôt celui des musiciens qui l'accompagnaient : car, naturellement, c'était à eux de suivre le roi; le roi ne s'occupait pas d'eux. Quand il était sorti de la mesure, dit Reichardt, il marquait lui-même *sa* mesure « *mit Macht* » (avec force). La cour écoutait, résignée: et il lui était interdit de donner le moindre signe d'approbation : — (on ne prévoyait pas l'éventualité contraire). — Seul, M. Quantz avait le privilège de crier bravo à son élève. Et après qu'il fut mort, ce fut Benda qui hérita de cette charge.

On plaint les pauvres grands musiciens, Philippe-Emmanuel Bach et Franz Benda, qui étaient asservis à cette tâche journalière, — quoique à vrai dire ils fussent partagés entre leur courtisanerie et leurs rancœurs d'artistes. Philippe-Emmanuel Bach se disait fier d'avoir accompagné, au clavecin, le premier solo de flûte que Frédéric eût joué, comme roi, à Charlottenburg; et Benda s'estimait heureux, à la fin de sa vie, « d'avoir accompagné au moins dix mille concertos de flûte de Sa Majesté ». Philippe-Emmanuel, avec sa douce ironie, se contentait, pour toute vengeance, de quelques mots mordants, dits en cachette. On connaît celui qu'il répondait à un courtisan s'extasiant, après un concert, sur le jeu et la mesure du roi : « *Und wie viel Takt!* » (Et combien de mesure!)

— Oui, répond Philippe-Emmanuel, « *vielerlei Takt!* » (Combien de mesures!)

Mais, à certains jours, il souffrait amèrement; alors, il disait :

— Vous croyez que le roi aime la musique? Non il n'aime que la flûte. Et encore! Vous croyez qu'il aime la flûte? Non, il n'aime que *sa* flûte.

Philippe-Emmanuel avait toutes les raisons d'être amer.

Jamais le roi ne s'avisa qu'il avait, auprès de lui, dans la personne de son claveciniste-accompagnateur, un artiste de génie. Et il ne se souciait pas davantage de ceux qui, à Berlin, représentaient avec Philippe-Emmanuel les tendances musicales nouvelles : le symphoniste Johann-Gottlieb Graun, frère du compositeur d'opéras, et Franz Benda.

Enfin, pour achever de déprimer les génies indépendants, il y avait à Berlin une collection de cuistres bardés de fer, d'archipédants aigres et acariâtres, comme nulle part en Europe. Gens savants d'ailleurs, non sans mérite, et dont quelques-uns — Kirnberger, Marpurg — ont conservé jusqu'à aujourd'hui une certaine notoriété. Vis-à-vis du roi, il n'osaient rien dire, ils étaient tous plus plats les uns que les autres. Mais ils prenaient leur revanche de cette contrainte, quand ils avaient à se juger entre eux. Ils se traitaient mutuellement de polissons et de canailles, à propos de questions d'acoustique. Et ils étaient terribles pour les jeunes musiciens [1].

Aussi, les esprits libres mouraient d'asphyxie et de mélancolie. Il faut tenir compte des vingt-sept ans de service insipide, auxquels Philippe-Emmanuel Bach fut condamné, dans une position subalterne et humiliée, — lorsqu'on veut juger sa musique. On y sent un génie admirable, qui a toujours quelque chose de contraint, des idées, des élans superbes qui se recroquevillent, s'affadissent, s'enguirlandent de formules de politesse, ou bien des morceaux aimables et banals, qui se développent interminablement, toujours avec un grand art, mais sur qui pèse une torpeur incurable. Jamais un souffle d'air frais, comme on en respire chez Haydn, chez Mozart, et, du temps de Philippe-Emmanuel, déjà chez Stamitz. La volonté de Philippe-Emmanuel n'était pas à la hauteur de son inspiration : son talent, presque beethovénien parfois, était paralysé par une sorte de découragement neurasthénique, qui fut en partie causé par son long séjour à Berlin. Et quand il put enfin s'échapper et venir à Hambourg, où du moins il était libre, il fit : « Ouf ! » Mais il ne se dit pas : « Maintenant, nous allons rattraper le temps perdu. » C'était trop tard, et il était trop las. Lorsque Burney vint le voir, il lui dit, d'un ton gouailleur qui dissimulait mal sa tristesse et sa honte :

1. Voir Burney et Carl Mennicke.

— Adieu la musique! Les Hambourgeois sont de bonnes gens, et je jouis ici d'une tranquillité et d'une indépendance que je n'aurais pas dans une cour. Depuis l'âge de cinquante ans, j'ai quitté toute ambition. J'ai dit : « Mangeons, buvons, demain nous dormirons. » Et me voilà tout réconcilié avec ma position, sauf lorsque je rencontre des gens de goût qui peuvent apprécier une meilleure musique que celle que nous faisons ici : alors, je rougis de moi et de mes bons amis les Hambourgeois.

Et ce Philippe-Emmanuel, dont le génie eut des intuitions prophétiques, — qui fut en certaines choses un précurseur de Mozart et de Beethoven, — ne croyait pourtant pas à cette nouvelle musique, qui allait venir.

Il disait : « La musique est arrivée au faîte; et je crains, pour ma part, qu'elle ne soit déjà beaucoup tombée[1]. » Il se voyait à une heure de déclin de l'art, et il était choqué par le style nouveau que les musiciens de Mannheim, que Haydn, que Mozart, que Beethoven allaient faire triompher. Lui aussi avait été touché par le souffle chagrin de Berlin.

Si un homme de son génie ne s'est jamais complètement remis de sa longue servitude, combien elle a dû écraser davantage ses confrères musiciens, moins riches, moins originaux! Benda fut étouffé. Reichardt, ce *capellmeister* de l'Opéra de Berlin, ne pouvant rien faire chez lui, finit par écrire des opéras français pour l'Opéra de Paris.

Le pire était que le despotisme musical avait survécu à l'intérêt du roi pour la musique. En 1778, quand éclata la guerre de la succession de Bavière, on crut qu'il allait fermer son théâtre d'opéra. Il se borna à congédier ses comédiens français. Mais l'Opéra sentit que ses jours étaient comptés. A partir de 1781, le roi n'y alla plus. L'Opéra, misérablement déchu, était la risée de l'Europe. Les journaux s'en moquaient, — jusqu'au jour où le roi fit défense d'en parler. Silence. Silence sur des ruines. Le son de la flûte ne se faisait même plus entendre. Le roi avait essayé, pour la dernière fois, d'en jouer, dans ses quartiers d'hiver, pendant la campagne de 1778. Il avait la goutte. Il ne pouvait plus jouer. Et cela ne lui faisait plus plaisir. En 1779, de retour à Potsdam, il fit

1. Autobiographie, citée par Nohl, et par Mennicke.

empaqueter ses flûtes. C'était la fin. Quand il mourut, en 1786, il y avait des années qu'il n'avait plus entendu une note de musique. Et la musique, à Berlin, semblait morte, comme lui. Sur ce cadavre, des musicologues se disputaient, comme des volées de corbeaux.

Ainsi finit lugubrement, pour la musique, le règne du prince le plus musicien d'Europe.

Et cependant, à cette heure précise, la musique allemande était en fleur; c'était le printemps de l'art classique. Gluck avait accompli son œuvre héroïque; et le robuste laboureur se reposait de sa journée. Haydn, dans toute sa force, écrivait ses spirituelles et tendres symphonies. En cette même année où mourait Frédéric, Mozart avait fait jouer ses *Noces de Figaro*, Beethoven avait seize ans, et Weber venait de naître. De tous ces magiciens de l'art, dont le génie allait créer un monde enchanté, pour la gloire de l'Allemagne et la joie de l'univers, ni le roi, ni ses musiciens ne virent, ne pressentirent rien.

Ainsi, combien de ceux qui vivent aujourd'hui se lamentent sur la décadence de l'art, de la patrie, de l'humanité, et ne voient pas le jour nouveau qui luit, et ne s'aperçoivent pas que, s'il fait nuit autour d'eux, c'est qu'ils ferment les volets de leur chambre à la lumière!

ROMAIN ROLLAND

LES ÉTAPES
DE
L'ALLIANCE FRANCO-RUSSE[1]
(1853-1861)

II

Dans un télégramme daté de Biarritz du 25 septembre, le duc de Montebello était prévenu que l'empereur, voulant donner un nouveau témoignage de ses dispositions amicales envers l'empereur Alexandre, envoyait le prince Napoléon à Varsovie[2]. Celui-ci partit de Paris le 26 et arriva à Varsovie le 28/16 septembre; le prince Paskewitch le reçut à la frontière[3]. Dans un télégramme adressé à l'empereur[4], le prince Napoléon dit que le 29/17, à onze heures, eurent lieu de très belles manœuvres de cavalerie et d'artillerie, commandées par S. M. en personne; à une heure, il partit avec l'empereur et le grand-duc régnant de Saxe-Weimar pour la chasse, à Willanow, chez le comte Auguste Potocki, écuyer de S. M., qui y donna un grand dîner de cent couverts et une fête de nuit dans le parc. Revenu avec S. M. en ville à huit heures, le prince assista au spectacle de cour dans la petite salle de l'orangerie

1. Voir la *Revue* du 1er janvier 1912.

2. Min. des Aff. étr. de France, *Archives*, t. 217, dép. tél. 25 septembre 1858.

3. *Ibid.*, tél. 28 sept.

4. *Ibid.*, tél. 30 sept.

au parc de Lazienki. Le 30, eurent lieu un dîner chez l'empereur et le départ dans la soirée pour Breslau et Dresde. L'empereur Alexandre conféra les grands cordons de ses ordres au prince et décora tous les officiers qui l'accompagnaient[1]. Le même jour le duc de Montebello écrit[2] au comte Walewski que de l'envoi du prince les Russes s'étaient montrés très flattés. Les étrangers remarquaient que c'était la première fois que l'empereur Napoléon prenait vis-à-vis du tsar l'initiative d'un pareil acte de courtoisie. L'un d'eux dit à l'ambassadeur : « Jusqu'à présent l'empereur Napoléon s'était borné à se laisser aimer. »

On attribuait au voyage du prince Napoléon une grande importance politique sans d'ailleurs en préciser le sens et la portée. Lorsque l'empereur Alexandre revint à Saint-Pétersbourg, suivi du prince Gortchacow, le duc de Montebello apprit de ce dernier combien l'empereur avait été sensible à ce témoignage de courtoise sympathie : ce prince Napoléon avait laissé, dans l'esprit de l'empereur, la meilleure impression ; il s'était montré homme d'esprit, ce que l'on savait, et en même temps son tact et sa mesure, sa grâce parfaite avaient été remarqués de tous ceux avec qui il avait été en rapports[3].

Le vice-chancelier fit l'éloge du prince Napoléon à ses amis de Saint-Pétersbourg. Le poète Théodore Tioutchew écrit le 28 septembre à sa femme qu'il avait dîné chez le prince Gortchacow, où il y avait eu beaucoup de princes étrangers, entre autres Charles de Bavière. Mais le personnage le plus en vue et le plus curieux était le prince Napoléon, venu en cinquante-quatre heures de Biarritz à Varsovie. « Il paraît, écrit Tioutchew, qu'on a été très satisfait de lui et qu'on l'a trouvé ce qu'il est, dit-on, en effet, un homme de beaucoup d'esprit. Gortchacow m'a raconté qu'en parlant de lui-même le prince Napoléon lui a dit : « Croyez-moi, je vaux mieux que ma réputation ; mais il est vrai, a-t-il ajouté, que cela ne veut pas beaucoup dire[4]. »

1. Min. des Aff. étr. de France, *Archives*, t. 217, tél. 30 septembre.

2. *Ibid.*, dép. 30 sept., n° 69.

3. *Ibid.*, Dép. au comte Walewski, 6 oct. 1858, n° 70.

4. Lettres de Théodore Tioutchew à sa femme (en français), *Archives russes*, 1899, vol. II, n° 54 p. 104.

A Varsovie, l'empereur Alexandre confirma au prince Napoléon qu'il ne viendrait point au secours de l'Autriche, si elle se trouvait engagée dans une lutte avec la France : la Russie s'en tiendrait à une neutralité bienveillante et échelonnerait sur la frontière autrichienne un corps d'armée suffisant pour paralyser les mouvements de 150 000 Autrichiens. En retour l'empereur des Français promettait son concours le plus efficace pour anéantir les clauses du traité de Paris, humiliantes pour la Russie, et plus spécialement celle relative à la limitation de ses forces dans la mer Noire.

Le prince Napoléon partit avec le sentiment qu'il avait réussi dans sa mission. Le dernier mot de l'empereur Alexandre au prince fut que le développement de ces bases générales, ainsi que la connaissance même des principes convenus seraient réservés exclusivement aux deux souverains et traités désormais dans leur correspondance directe à l'exclusion des chefs de cabinet respectifs.

Le prince Gortchacow, en communiquant ces renseignements sur l'entrevue de Varsovie au comte Kissélew, l'avertit que dans ses entretiens avec l'empereur Napoléon, il devait faire semblant de ne rien savoir [1]. Juste à ce moment, l'ambassadeur venait de recevoir une invitation de quelques jours à Compiègne. L'empereur lui parla de la situation de l'Europe. D'après Napoléon, la Russie et la France étaient dans la même situation : les stipulations du traité de Vienne pesaient sur la France, comme celles du traité de Paris sur la Russie. Il ne cherchait pas à brusquer les événements pour en dégager la France, mais si l'occasion se présentait, certainement il ne la manquerait pas. Il aurait bien voulu ne pas recourir aux moyens violents et pensait que si la Russie, la France, la Prusse et l'Angleterre s'entendaient, le but commun pourrait être atteint sans provoquer une guerre générale : que ferait l'Autriche contre le concert de quatre puissances réunies?

Pour moi, continua Napoléon, il ne s'agirait pas de la frontière du Rhin, quelque désirable qu'elle puisse être pour la France. Les complications qui en résulteraient, seraient trop grandes, ainsi que me l'avait fait judicieusement observer à Stuttgart l'empereur

1. 1858, Paris, VII, Exp., lettre 8 novembre.

Alexandre, en rapportant ces complications plutôt aux personnes qu'aux choses, car tous ces princes souverains d'Allemagne, alliés à différents titres, jetteraient les hauts cris et nous créeraient de véritables embarras. Il s'agirait donc pour la France non de la frontière du Rhin, mais d'un meilleur tracé dans la direction de Metz, par exemple, qui n'a été évidemment fait dans ses conditions actuelles qu'avec des vues hostiles à la France[1].

De son côté, le prince Gortchacow communiqua au comte Kissélew la pensée de l'empereur Alexandre[2]. Il désirait conserver la paix et maintenir l'alliance intime avec Napoléon. La paix était nécessaire à tout le monde et particulièrement à la Russie vu le travail des réformes intérieures, dont l'issue devait contribuer à la grandeur de l'empire plus que ne pouvait le faire le plus brillant succès de politique extérieure. Mais l'entente intime avec la France était la pierre angulaire du système de l'empereur, non qu'une semblable entente fût un besoin vital pour la Russie, qui pouvait se suffire à elle-même et s'isoler sans préjudice notable pour ses intérêts, mais parce que de toutes les alliances celle de la France avait la garantie d'intérêts qui ne se contrarieraient nulle part, quand même les vues des deux empires ne seraient pas entièrement identiques.

En faisant part de ces réflexions au comte Kissélew, le prince Gortchacow lui fit remarquer qu'en cas de guerre de l'Autriche avec la France, l'attitude que l'empereur prendrait était connue de l'ambassadeur, mais qu'il fallait faire naître dans l'esprit de Napoléon des doutes sur l'opportunité de la guerre : l'attitude de l'Angleterre était peu sûre et les dispositions de la confédération germanique, surtout de la Prusse, incertaines. L'empereur Napoléon se trompait s'il croyait qu'une parole de l'empereur Alexandre serait suffisante pour paralyser le vouloir de l'Allemagne. Il y avait tout lieu de croire que le prince régent de Prusse pourrait ne pas rester indifférent à la tentation de protéger les intérêts germaniques qu'il croirait toujours menacés par une guerre. Ce sentiment le rapprocherait de l'Autriche, et la maison de Hohenzollern résisterait difficilement à la séduction de sauver celle des Habsbourgs.

1. 1858, Paris, IV, Réc., lettre 25 nov.-7 déc., résumé des entretiens avec l'emp. Nap.

2. 1858, Paris, VII, Exp., lettre 20 décembre.

Voilà sur quoi le comte Kisséléw devait attirer l'attention de Napoléon [1], sans éveiller en lui des soupçons que la Russie voulait se soustraire à ses engagements, et sans rien conseiller ou déconseiller. Mais si Napoléon inclinait définitivement vers la guerre, il devait s'expliquer sur les circonstances qui paraissaient lui donner une confiance absolue dans le concours moral ou la neutralité de l'Angleterre, et indiquer quelles étaient les garanties, que la Russie pourrait faire valoir et les assurances qu'elle aurait à faire parvenir aux cours allemandes pour arrêter la Prusse, si elle voulait porter secours à l'Autriche [2].

Voulant seconder l'empereur des Français, le prince Gortchacow, dans un entretien avec sir J. Crampton, ambassadeur d'Angleterre à Saint-Pétersbourg, lui expliqua que la Russie désirait la paix, mais qu'en cas de guerre ses sympathies étaient pour la France, parce que, lors de la conclusion de la paix, sa conduite avait été toujours loyale et amicale. En même temps, le prince Gortchacow attira l'attention du cabinet de Berlin sur les motifs puissants qui devaient l'obliger à bien peser l'attitude qu'il adopterait vis-à-vis de la France et à ne pas se jeter dans les rangs autrichiens au détriment des intérêts que la Prusse avait poursuivis jusqu'alors en Allemagne [3].

Pendant ce temps. Walewski travaillait au thème qui devait diriger l'action du ministère russe sur l'Allemagne [4]. Grande fut la surprise du prince Gortchacow lorsqu'il reçut par l'entremise de Kisséléw cette note de Walewski. Loin de calmer l'Allemagne, elle se terminait par une proposition de mettre un corps d'observation sur les frontières de la Prusse, alors qu'il aurait fallu une déclaration de la France de respecter l'inviolabilité du territoire allemand [5].

La Russie venait de placer un corps d'armée du côté de la Galicie et de défendre l'exportation de chevaux [6]; mais ce

1. 1858, Paris, VII, Exp., lettre 20 décembre.
2. 1859, Paris, IV, Exp., lettre 17 janvier.
3. 1859, Paris, IV, Exp., lettre 25 janvier.
4. 1859, Paris, I, Réc., lettre 10/22 février.
5. 1859, Paris, IV, Exp., lettre 1er mars très secrète.
6. 1859, Paris, IV, Exp., lettre confidentielle 1er mars.

corps d'observation, écrivait le ministre de France à Francfort, M. de Talleney, n'inspirait aucun effroi à Vienne et l'opinion prédominante dans le conseil intime de l'empereur François-Joseph, était qu'il ne faudrait détacher aucune force considérable en Hongrie et n'y maintenir que le nombre de troupes strictement nécessaire pour l'ordre et la police. Ces propos de Vienne inquiétèrent l'empereur Napoléon. L'ambassadeur de Russie le rassura en disant que ce n'étaient que des bruits propagés par les Autrichiens. L'empereur lui fit observer que l'armée d'observation ne devait pas comprimer l'élan des Hongrois. Au contraire, il aurait fallu que les Russes les encourageassent à tenir en haleine les Autrichiens. Napoléon allait encore plus loin : il parlait de soulever les chrétiens en Turquie [1]. Ce soulèvement des nationalités effraya l'empereur Alexandre; il chercha à apaiser le différend.

Le prince Gortchacow fut chargé de proposer à la France la réunion d'un congrès pour résoudre les difficultés italiennes [2]. Napoléon trouva l'idée bonne, mais doutait du résultat : néanmoins la proposition fut acceptée par la France [3] qui refusa, toutefois, de prendre l'initiative du congrès [4], Gortchacow l'ayant prise au nom de l'empereur Alexandre. Napoléon posa la question au comte Kissélew, si l'on voulait en Russie la paix absolument. L'ambassadeur répondit qu'on ne voulait ni de paix, ni de guerre à tout prix [5]; mais Napoléon devait comprendre que l'empereur Alexandre, tout en maintenant les promesses qu'il lui avait données, ne pourrait appuyer sa participation active que sur les intérêts de son pays. Or, ces intérêts n'étaient pas engagés. Le *statu quo*, il est vrai, avait des inconvénients, mais les seuls qui fussent essentiels pour la Russie, étaient les clauses restrictives du traité de Paris, incompatibles avec la dignité d'un état de premier ordre. Une participation active à une guerre entre la France et l'Autriche ne pouvait les faire disparaître. Toutes

1. 1859, Paris, I, Réc., lettre très secrète, 27 février-11 mars.

2. 1859, Paris, IV, Exp., lettre confid., 21 février. — 1859, Paris, I, Réc., lettre 4/13 mars.

3. 1859, Paris, I, Réc., n° 572, dép. 8/20 mars, n° 63.

4. 1859, Paris, I, Réc., tél. 8/20 mars.

5. 1859, Paris, I, Réc., n° 573, dép. 15/27 mars, n° 78.

les fois qu'on en avait parlé à Napoléon, il avait répondu par l'expression de ses vœux et l'assurance de ses efforts. Cela ne suffisait pas. C'est pourquoi Alexandre était décidé à se tenir à l'écart, alors qu'il n'aurait pas reculé devant des chances de guerre, si les intérêts nationaux l'avaient exigé [1]. Pour lui faire prendre une part active à la guerre, Napoléon proposa à l'empereur Alexandre de convenir de la marche qu'on suivrait en commun et de s'entendre sur les résultats. Le moment était favorable à la réalisation des plans convenus quant aux traités de 1815 et 1856. Ces traités ne pouvant être ni abolis, ni modifiés sans une guerre, Napoléon proposa à la Russie de profiter de celle qui allait éclater [2]. On pouvait prévoir que la réunion du congrès n'aurait pas lieu. L'Autriche ne l'avait jamais voulu, l'Angleterre ne pouvait supporter que l'idée du congrès fût venue de la Russie. Au dernier moment l'Autriche déclara qu'elle n'admettait pas les États italiens comme parties et somma le Piémont de désarmer. A son refus, les Autrichiens passèrent le Tessin, le 29 avril et le 3 mai la France déclara la guerre à l'Autriche.

La Prusse annonça qu'elle était obligée d'armer et d'inviter les États de la confédération à réunir leurs contingents, dans un but purement défensif. Avant de partir en Italie, Napoléon dit au comte Kissélew qu'il avait écrit à l'empereur Alexandre pour lui exprimer toute la confiance qu'il avait dans sa loyale amitié. Napoléon se plaignit de la conduite ambiguë de la Prusse; il assura qu'il n'avait aucune vue agressive contre l'Allemagne. Quant aux Autrichiens, il s'étonnait de ce qu'ils laissassent toujours leur frontière dégarnie. « Il faudrait, dit-il, les attirer de ce côté.... On m'assure, ajouta-t-il, que les Hongrois n'attendent qu'une assistance de dehors, qu'une apparition de troupes étrangères chez eux pour prendre les armes. » Le comte Kisséléw fit observer que cette frontière paraissait, en effet, dégarnie, mais que l'approche des corps d'observation russes obligerait nécessairement le cabinet de Vienne à porter des forces considérables dans cette direction [3].

1. 1858, Paris, IV, Exp., lettre très secrète, 22 mars.
2. 1859, Paris, I, Réc., lettre très secrète, 7/19 avril.
3. 1859, Paris, II, Réc., lettre très secrète, 11 mai, 29 avril.

Napoléon, dans une lettre à l'empereur Alexandre, invoquait l'appui de la Russie, dont l'attitude n'aurait un grand poids que si elle était nette et bien dessinée. « C'est à ce prix seulement, que la diversion, que V. M. m'avait promise vers la Galicie, peut avoir d'heureux résultats, car pour le présent l'Autriche n'ayant aucune crainte pour ses frontières du nord les a complètement dégarnies [1]. »

L'empereur Alexandre répondit à Napoléon que la neutralité bienveillante qu'il lui avait promise et les mesures politiques et militaires par lesquelles elle s'était traduite, avaient acquis déjà une juste valeur. Si le gouvernement autrichien avait affecté la sécurité, c'était une apparence, et puis l'incertitude qui planait sur les intentions de la Russie avait son prix. L'essentiel était de circonscrire la guerre et d'empêcher que le nombre des adversaires de la France ne fût augmenté [2].

Le prince Gortchacow correspondait avec son cousin le prince Michel Gortchacow, alors lieutenant du royaume de Pologne. Celui-ci trouvait que la Russie devait chercher à s'entendre avec la Prusse; pour la France, on ne pouvait faire plus, sinon ce serait se ranger du côté d'un homme qui s'était lancé dans des aventures en aveugle et qui probablement paierait très cher son imprudence [3]. Le prince Alexandre répondit à son cousin que nous devions laisser entendre à la Prusse que nous ne partagions pas les idées de Napoléon contre l'Allemagne et que dans aucun cas nous ne ferions cause commune avec lui, s'il faisait une tentative dans ce sens. Quant à l'Autriche, il fallait rester dans le vague. Nos armements étaient motivés par des insurrections qui pouvaient éclater en Galicie et en Hongrie ; nous n'irions pas les étouffer, mais nous devions être prêts à empêcher le mal de pénétrer chez nous. C'est pourquoi nous avions : 1° à ne pas entrer en scène avant que les parties belligérantes ne fussent épuisées par leur lutte; 2° à empêcher que, dans le cas où l'Autriche aurait le dessus, un aréopage européen ne décidât l'échange de la Lombardie-Vénétie contre les principautés danubiennes. Pour cela

1. 1859, France, Empereur, Réc., n° 913, lettre 5 mai.
2. 1859, France, Empereur, Exp., n° 272, lettre 6/18 mai.
3. 1859, Pologne (prince lieutenant), Réc., lettre 12/24 avril.

il nous fallait être en mesure de pouvoir occuper la Moldavie. Or la proposition d'échanger les possessions autrichiennes en Italie contre les principautés danubiennes ne pouvait surgir avant trois ou quatre mois ; nous devions alors être à la portée de la Moldavie avec des forces suffisantes pour y sauvegarder nos intérêts, à la place de la Galicie que nous proposait Napoléon et qui aurait été pour nous un fardeau[1].

Pour s'assurer un contingent de troupes sur la frontière d'Autriche, le vice-chancelier écrivit au prince Boriatinski, lieutenant du Caucase, s'il ne pouvait, en finissant la guerre aux montagnards, mettre à la disposition de l'empire 300 000 hommes de belles troupes du Caucase avec toutes les dépenses qu'elles exigeaient[2].

Le prince Boriatinski, admettant la nécessité d'une démonstration vigoureuse à l'Occident, répondit qu'on ne pourrait même pas considérer comme une solution finale au Caucase, un arrangement conclu à l'amiable avec le chef des montagnards Schamil[3].

Ainsi, il n'était pas dans nos ressources de concentrer 300 000 hommes en restant neutres ou de prendre part à la guerre avec un même nombre de troupes. Nous nous bornions à réunir un corps d'observation considérable sur nos frontières occidentales sans faire de déclaration sur la destination définitive de cette armée. Si cette démonstration suffisait, la guerre serait localisée ; si, par contre, la guerre prenait un développement qui ne nous permît pas de rester les bras croisés, nous étions maîtres de définir la part d'action qu'il nous convenait de prendre[4].

En Autriche on était très inquiet sur les intentions de la Russie ; le feld-maréchal prince Windishgraetz travaillait l'empereur François-Joseph, pour obtenir l'ordre de partir pour Pétersbourg et y recevoir l'assurance que la Russie n'attaquerait pas l'Autriche, qui s'engagerait à la modification du traité de Paris. La mission de Windishgraetz n'eut pas lieu, grâce à

1. 1859, Pologne (prince lieutenant), Exp., lettre 16/28 avril.
2. 1859, Caucase (prince lieutenant), Exp., lettre part. 20 avril.
3. 1859, Caucase (prince lieutenant), Réc., lettre 4 mai.
4. 1859, Paris, Exp., lettre très secrète 5 mai.

l'opposition du comte Buol, qui fut bientôt remplacé par le comte Rechberg[1].

L'alarme à Vienne se calma lorsqu'on apprit l'état réel de nos forces et la lenteur avec laquelle se faisaient le transport et la concentration de nos troupes[2]. Mais il fallait arrêter la Prusse qui mobilisait; le prince Gortchacow, par sa note circulaire du 15 mai, réussit à contenir l'Allemagne en déclarant que la France, ayant solennellement proclamé qu'elle n'avait aucune intention hostile à l'égard de l'Allemagne, les États formant la confédération germanique n'avaient aucune raison de provoquer l'extension de la lutte; tant que la guerre serait localisée, la Russie n'aurait aucun motif pour se départir de sa ligne de conduite; mais son attitude se modifierait si la Prusse et l'Allemagne se rangeaient du côté de l'Autriche, sans que le territoire de la confédération germanique fût attaqué.

Cette note circulaire servit de sujet de conversation à l'impératrice Eugénie, pendant son entretien avec le comte Kissélew qu'elle fit mander à dîner à Saint-Cloud le 4/16 juin[3]. Elle trouva que la conclusion de cette note n'était pas assez nette. Elle eût désiré que l'armée russe d'observation imposât davantage à ses voisins. « Depuis deux années, disait-elle, nous n'avons cessé, comment dirais-je, de faire des mamours à la Russie au détriment de l'alliance anglaise; aussi avons-nous espéré et espérions-nous encore pouvoir compter sur la franche assistance de la Russie, qui, par son attitude, paralyserait, du moins, une partie des forces dirigées contre la France; jusqu'à ce moment nos ennemis s'en préoccupent fort peu. C'est pourquoi, j'ai trouvé que dans la circulaire précitée il manquait quelque chose. »

Les récriminations de l'impératrice Eugénie rappelèrent au prince Gortchacow les observations que lui avait présentées le duc de Montebello et aussi celles de Walewski à Kissélew[4]. Il les avait pressenties lors de la rédaction de la circulaire.

1. 1859, Vienne, Réc., tél. 21 avril (3 mai), 27 avril (9 mai), 29 avril (11 mai), 1/13 mai, 3/15 mai.

2. 1859, Pologne (prince lieut.,) Réc., lettre 27 mai, 4 juin.

3. 1859, Paris, Réc., lettre très secrète 6/18 juin.

4. 1859, Paris, V, Exp., lettre part. 19 juin.

Mais l'intérêt russe exigeait que l'empereur conservât son entière liberté d'action et que tout en remplissant fidèlement les engagements contractés, il restât le maître de prendre ou non une part active à la guerre. Le gouvernement français aurait voulu nous compromettre irrévocablement. A Varsovie ce mot même avait échappé au prince Napoléon ; mais de son engagement avec la France, la Russie alors ne pouvait retirer aucun bénéfice : la crainte de l'Angleterre empêchait l'empereur Napoléon de toucher à la question de la mer Noire, comme le désiraient les Russes.

Selon le prince Gortchacow, il était de l'intérêt français que la circulaire ne renfermât pas de déclaration péremptoire que la Russie attaquerait l'Allemagne, si celle-ci attaquait la France. Une menace directe aurait contribué à un résultat tout à fait opposé aux intérêts de la France.

Dès la première victoire des Français, le 4 juin, à Magenta, Kissélew pria[1] instamment Walewski de demander à Napoléon s'il croyait le moment opportun pour des pourparlers pacifiques. Le moment était des plus graves. L'attitude expectante de la Prusse était menaçante ; la majorité du conseil, le prince régent penchaient pour une solution belliqueuse ; presque seul, le ministre Schleinitz tenait pour l'abstention. Aussi, le prince Gortchacow écrivait à l'ambassadeur de Russie à Paris que si Napoléon inclinait à la paix, l'empereur Alexandre s'estimerait heureux d'y contribuer à des conditions satisfaisantes pour la France. Sinon, l'empereur s'abstiendrait.

Après la bataille de Solférino, le 24 juin, les Français passèrent le Mincio ; les forteresses de Peschiera et Vérone furent assiégées. Le comte Paul Schouwalow, agent militaire de Russie en France, écrivit[2] au prince Gortchacow, du quartier général de Vallegio, que, dans un entretien qu'il avait eu avec le général Fleury, premier aide de camp de Napoléon, celui-ci lui demanda : « Voyons, si tout allait s'embrouiller, si l'Allemagne nous déclarait la guerre, vous marcheriez contre l'Autriche, n'est-ce pas? » Schouwalow avait réparti qu'une stricte neutralité était plus que jamais urgente à la Russie. Fleury lui confia que si la Russie et l'Angleterre voulaient

1. 1859, Paris, Exp., lettre part. 11/23 juin.

2. 1859, Paris, Agent militaire. Réc., lettre 22 juin, 4 juillet.

sérieusement intervenir en ce moment, l'empereur accepterait des propositions de paix. Un mouvement pouvait éclater en Hongrie, quelle serait alors la conduite de la Russie? Schouwalow tâcha, comme il dit, d'être prudent et circonspect dans ses réponses.

Lorsque les puissances proposèrent leur médiation, elle fut acceptée par Napoléon. Kissélew en fit son rapport[1] et s'étendit sur la confiance de Napoléon dans la loyauté de l'empereur Alexandre et dans l'effet salutaire de l'attitude de la Russie. Mais pour maintenir cette confiance, il fallait qu'on ne pût dire un jour que cette attitude était restée en-deçà des engagements ou de l'attente de l'empereur.

Dès que Napoléon apprit le désir des puissances de lui proposer, ainsi qu'à l'empereur François-Joseph, une suspension d'armes, il envoya le général Fleury auprès de l'empereur autrichien à Vérone pour lui proposer un armistice. Fleury apporta une réponse satisfaisante : le contentement fut général. Le comte Schouwalow, dans une seconde lettre au prince Gortchacow[2], raconte qu'il vit Napoléon après son entrevue avec François-Joseph à Villafranca. Il était sous le charme de l'empereur d'Autriche : « On me l'avait représenté, dit-il, fier et entêté; je l'ai trouvé aimable, doux et très ému; il m'a véritablement captivé. » A cet endroit de la lettre, l'empereur Alexandre fit l'annotation : « Je lui en fais mes compliments. » Après l'armistice, furent signés, le 11 juillet, à Villafranca, les préliminaires de paix.

Plus tard, à Saint-Cloud, Napoléon raconta lui-même à Kissélew comment il s'était décidé à proposer à François-Joseph de s'entendre tous deux. La guerre pouvait devenir générale; l'insurrection de la Hongrie aurait été d'un secours efficace, mais non sans inconvénients. Après la Hongrie, serait venue la Pologne, puis les chrétiens d'Orient. Tout cela compliquait par trop une guerre déjà assez rude[3].

Le prince Gortchacow était très curieux de savoir ce qui s'était dit entre les deux souverains à Villafranca, en dehors

1. 1859, Paris, Réc., lettre 24 juin/6 juillet.

2. 1858, Paris, Agent militaire. Réc., lettre 7/19 juillet.

3. 1859, Paris, Réc., n° 1575, dép. confid. 17/29 juillet, n° 229.

des préliminaires. Le comte Kissélew avait à faire comprendre à Napoléon qu'en échange du concours loyal que la Russie lui avait prêté, il devait user envers elle de la même droiture [1]. C'est ce que Kissélew tâcha de faire lors de sa première entrevue à Saint-Cloud, mais il ne put tirer l'empereur de son mutisme. Aucune récrimination, mais aucun de ces épanchements auxquels l'ambassadeur avait été habitué de sa part [2]. En revanche, le duc de Montebello remit, le 22 juillet, au prince Gortchacow une lettre de Napoléon pour l'empereur Alexandre, datée encore de Vallegio du 3 juillet. Comme le dit le prince dans son rapport à l'empereur, cette lettre n'était pas très aimable et contenait une plainte qui n'était ni juste, ni exacte. Napoléon se plaignait de ce que nous n'avions pas su détourner les forces autrichiennes de l'Italie. La concentration des troupes russes sur la frontière de Galicie avait été trop lente, à cause des distances et du manque de voies de communications ; les Autrichiens, ayant prévu cette lenteur, en avaient profité pour envoyer à l'armée tout le contingent cantonné en Galicie, où ne restèrent que les dépôts. Napoléon ne s'était jamais attendu à ce que nous agissions agressivement en sa faveur, mais il avait compté sur un corps d'observation destiné à paralyser 150 000 Autrichiens. Dans son entourage on regrettait notre tiédeur et on attribuait à notre attitude la nécessité de mettre fin à la guerre. Déçu dans son attente, Napoléon fit de suite un mouvement vers l'Angleterre. Kissélew craignait bien que sa confiance en la Russie ne fût ébranlée, quoique notre action diplomatique eût contenu l'Allemagne, mais ce résultat semblait en France insuffisant, puisque la Russie avait mobilisé et que l'Autriche n'avait pas craint de laisser ses frontières orientales à découvert [3].

Le comte Kissélew reçut l'ordre de n'affecter aucun souci du refroidissement à son égard de l'empereur des Français ou de son ministre [4]. La mauvaise humeur de Napoléon disparut bientôt; il chargea le colonel vicomte Reille de porter à Saint-Pétersbourg le grand cordon de la Légion d'honneur

1. 1859, Paris, IV, Exp., lettre part. 9 juillet.
2. 1859, Paris, II, Réc., lettre 21 juillet 2 août.
3. 1859, Paris, Réc., lettre très secrète 21 juillet 2 août.
4. 1859, Paris, Exp., lettre très secrète 7 août.

au grand-duc héritier, à l'occasion de sa majorité et d'exprimer à S. M. la satisfaction qu'éprouvait l'empereur des bons rapports qui s'étaient établis entre les deux empires[1]. C'est ainsi que Walewski expliqua à Kisselew la mission de M. Reille. L'ambassadeur ayant observé que d'après les journaux l'intimité de ces rapports était ébranlée : — « Et à la suite de quoi et sur quels fondements, demanda Walewski, peuvent-ils appuyer un raisonnement dépourvu de toute vérité. — Sur ce que, à Solférino, l'on aurait eu à combattre le corps d'armée de Schlick, arrivé par chemin de fer de Galicie. — C'est une absurdité patente, reprit Walewski, car nous savions par vous et par d'autres communications que le corps d'observation était mobilisé, qu'en conséquence les promesses données étaient remplies. Le reste ne pouvait dépendre de nous. »

Le colonel Reille était porteur d'une lettre de Napoléon à l'empereur Alexandre, dans laquelle Napoléon reconnaissait qu'Alexandre, après avoir fait tout ce qu'il avait pu pour empêcher la guerre, avait tâché, lorsqu'elle fut déclarée, de la circonscrire et de la rendre moins défavorable pour la France. Aussi était-ce pour éviter les complications qui auraient pu être nuisibles à la politique russe que Napoléon conclut la paix. Car il devenait bien difficile de limiter la guerre à l'Italie et de ne pas appuyer un soulèvement en Hongrie qui aurait pu s'étendre aux provinces voisines[2].

L'empereur Alexandre répondit qu'il était charmé de reprendre avec Napoléon l'échange intime de pensées que les événements avaient interrompu. Il désirait sincèrement marcher d'accord avec lui dans les grandes questions et restait convaincu que les intérêts de la Russie et de la France ne pouvaient que gagner à cette entente, Alexandre invitait Napoléon à confier le développement de sa pensée au comte Kisselew qui devait venir rejoindre son auguste maître à Varsovie[3].

Avant de se mettre en route, l'ambassadeur de Russie se rendit le 29 septembre (11 octobre) à Étioles chez le comte

1. 1859, Paris, III, Réc., lettre très confid. 1/13 septembre.

2. 1859, France, Empereur, Réc., n° 1799, lettre de Napoléon du 4 septembre de Saint-Sauveur.

3. 1859, France, Empereur, Exp. n° 464, lettre 10/22 septembre.

Walewski, qui, dans un entretien confidentiel, lui réitéra l'assurance de son souverain de vouloir continuer à marcher d'accord avec la Russie. Napoléon désirait une entente sur les affaires d'Occident : les affaires de Turquie allaient de mal en pis, un cataclysme pouvait survenir d'un moment à l'autre, et l'empereur Napoléon aurait désiré qu'un échange d'idées préalable pût s'établir entre les deux cabinets. D'après Walewski, ils pouvaient et devaient s'entendre sur les grandes questions politiques, et c'était le désir sincère de l'empereur Napoléon. Kisséléw répliqua que c'était aussi le désir de Son Auguste Maître. A cet endroit de la dépêche l'empereur Alexandre fit l'annotation suivante : « Oui, mais, je voudrais des ouvertures plus précises[1]. »

Une autre fois, en causant avec Kisséléw[2], Napoléon lui conta que le prince Napoléon, son cousin, en revenant de Varsovie, lui avait dit que, dans une conversation avec l'empereur Alexandre sur la situation de l'Orient et le rétablissement éventuel de l'empire grec à Constantinople, l'empereur lui aurait répondu avec une visible animation : « Jamais je n'y consentirai ; dussé-je mettre mon dernier homme et mon dernier écu à l'empêcher, je le ferai, soyez-en bien convaincu. » A cet endroit de la dépêche l'empereur Alexandre écrivit : « C'est vrai ». Continuant son récit, l'empereur Napoléon dit que cette déclaration spontanée étonna son cousin, et lui-même, encore plus, car l'on pensait généralement que la reconstruction de l'empire grec était l'objet de tous les vœux en Russie.

SERGE GORIAÏNOW

(A suivre.)

1. 1859, Paris, II, Réc., dép. 1/13 octobre, nº 272.
2. 1859, Paris, II, Voyage, Réc., nº 55, dép. secr. 2/14 octobre, nº 272.

AU DELÀ DU BONHEUR[1]

XX

Je crois en Dieu, être unique et infini, qui a créé l'univers et qui en a ordonné toutes les lois. Je crois en Dieu, être invisible et inconnaissable, être caché, *dont l'action sur l'origine et la vie du monde nous demeurera perpétuellement, au moins dans ce séjour terrestre, une énigme insoluble, dont toute image, qu'elle soit formée par notre esprit ou nos mains, ne pourra jamais être qu'une profanation naïve. Je crois en Dieu, réalité profonde, niée par les superbes et les méchants et qui se manifeste au cœur des humbles et des purs. Je crois en Dieu, source de tout bien, de toute beauté, de tout amour. Il est présent dans la paix heureuse d'une conscience honnête, dans l'allégresse du labeur vaillant et probe, dans la douceur des tendresses innocentes, dans la souffrance endurée dignement. Je crois en Dieu, dont nous pouvons nous détourner aux heures mauvaises, mais dont la voix paternelle ne tarde pas à se faire entendre au milieu de nos tristesses et de nos remords.*

Je crois en Jésus, fils, comme tous les autres hommes, du Créateur, du Père universel, mais fils bien-aimé entre tous, homme divin, vivante incarnation de l'Esprit. En habitant le sein d'une pauvre femme de la Galilée, il a ennobli et sanctifié les joies et les douleurs de la maternité. Il a vécu comme un prophète inspiré parmi des êtres bornés qu'aveuglait l'existence journa-

1. Voir la *Revue* des 15 décembre 1911, 1er et 15 janvier 1912.

lière. Par l'intensité de sa foi et de son amour, il a remué les consciences populaires, obscures et lourdes; pour la foule des misérables, il a fait mûrir une moisson d'allégresse. Mais, en même temps, il émouvait la haine des puissants de ce monde : les prêtres et les riches. Ils l'ont crucifié. Sa mort ignominieuse fut la plus éminente œuvre des siècles, l'apothéose d'un nouveau Dieu. Le souvenir du Maître se raviva dans l'âme de ses disciples; le désir de l'apostolat et du martyre les saisit à leur tour. La bonne nouvelle, la parole d'espérance et de charité se répandit à travers l'empire païen comme une semence féconde, arrosée par les larmes, la sueur et le sang de ceux qui l'apportaient. Elle germa, grandit, couvrit en s'épanouissant les cités et les nations...

Je crois en cette divine résurrection du Verbe dans l'esprit de ses disciples. Je crois en son inspiration se continuant parmi les membres et les chefs de l'Église...

La plume s'arrêta sur le papier. Pierre Dalvagne réfléchit un moment, relut la page qu'il venait d'écrire. Il l'avait remplie, presque d'un seul jet, pour épancher son âme débordante. Car, ce n'était point les restes d'une ancienne foi. qu'il aurait énumérés avec une clairvoyance désabusée; c'était une foi nouvelle qui jaillissait du fond le plus intime de sa conscience et dilatait sa poitrine d'un enthousiasme puissant. Mais la dernière phrase, qu'il avait tracée lentement, faisait tout à coup refluer sa pensée comme un barrage infranchissable.

L'Église! quelle était cette Église à laquelle il aurait voulu croire? Certes les sources vives n'avaient cessé de monter en elle depuis le commencement. Mais n'avaient-elles pas été de tout temps comprimées par la masse épaisse de ses eaux dormantes? C'était le spectacle qu'elle donnait encore aujourd'hui où le bouillonnement intérieur était plus violent que jamais. Anathèmes, décrets solennels, espionnage, délations, rien n'était épargné pour refouler dans les ténèbres ce flot impérissable de l'Esprit. L'Église? La plupart de ses chefs ne se faisaient-ils pas les gardiens d'affirmations puériles, de dogmes insoutenables, d'une théologie surannée? A mesure que l'idée de Dieu s'amplifiait parmi les hommes, ils s'appliquaient à la tenir enfermée dans ses anciennes limites. Oui, l'Église ne représentait plus qu'une partie de Dieu. « Dois-je encore me rattacher à elle? — se demandait Pierre. — Puis-je

sans hypocrisie me réclamer d'elle?... » Il éprouvait, comme beaucoup de catholiques, des plus ardents et des plus sincères, la crainte d'être un isolé, un réprouvé, l'intime besoin de rester uni par un lien mystique à tant de grandes âmes d'autrefois, à tant de cœurs généreux, de nobles intelligences d'aujourd'hui. Il en savait plusieurs, entre ceux qu'il admirait, qui avaient rétracté leurs doctrines, demandé publiquement le pardon, plutôt que de renoncer à leur tâche de prêtre ou à leur titre de fidèle. Lui du moins n'aurait qu'à garder humblement le silence...

Il se recueillit, la tête appuyée dans ses deux paumes. Puis il reprit la plume, écrivit encore :

Je crois en la communion de toutes les âmes sincères qui cherchent la Vérité...

Je crois, de toutes mes forces, en la survivance éternelle et bienheureuse pour tous les hommes de bonne volonté.

Pierre parcourut encore une fois, d'un œil attentif, la page qu'il avait achevée. Ensuite il la plia soigneusement et l'enferma dans un tiroir de son bureau, à la portée de sa main. Il se sentait apaisé, fortifié : il se leva pour accomplir la résolution qu'il avait prise le matin même.



Depuis son retour dans sa petite ville, un mois auparavant, Pierre avait toujours porté sa robe noire de bénédictin. Il menait une existence claustrale ou presque, ne sortant jamais de la maison, ne parlant à personne qu'à sa mère. Une fois seulement, il avait vu le docteur Ruelle, mais trop de pensées, qu'ils ne pouvaient encore exprimer ni l'un ni l'autre, oppressaient le cœur de ces deux hommes : ils s'étaient séparés après quelques minutes d'un morne et banal entretien. Pierre employait la majeure partie de son temps à lire ou à méditer. Au début, poursuivi par le souvenir de la rencontre faite à la gare de Lyon, de tout ce bonheur perdu par sa faute et dont un autre jouissait maintenant, il s'était plongé dans une mélancolie sans fond. Il se disait que la vie n'avait désormais

pour lui ni valeur ni plaisir possible. Le meilleur serait de s'ensevelir à nouveau. Cette fois du moins, nulle espérance, nul désir ne viendrait torturer son cœur: le regret inutile s'amortirait en lui, de jour en jour, et, peut-être enfin la paix suprême du cloître lui semblerait douce. Il s'abandonnait donc à la fuite des heures, attendant d'être assez rétabli pour regagner cet asile où aucune parole, aucun visage ne risquerait plus de faire saigner l'incurable plaie de son âme.

Cependant, sans qu'il y prît garde, cette morne désolation ne laissait pas de se dissiper. Le recueillement aimable de son cabinet, empli des livres de sa jeunesse laborieuse, tout orné d'estampes et de bibelots qu'il avait rapportés de Paris, l'ombrage frais et chatoyant des tilleuls, la splendeur des longs soirs d'été, s'insinuaient en lui, glissaient un peu de lumière dans les coins obscurcis de son domaine intérieur, y ranimaient bien des flammes mortes. Il sentit se réveiller le désir de cette activité intellectuelle qui, même sans but, pouvait être une précieuse consolatrice, une maîtresse d'oubli. Il se mit à relire les ouvrages négligés dans sa bibliothèque, s'étonna d'y trouver un intérêt tout neuf. Il lui semblait que son esprit en réfléchissait la substance avec plus de limpidité et de profondeur qu'autrefois. C'est que l'ambition de tout connaître et le souci de parvenir ne l'agitaient plus comme alors. Il commençait à aimer la pensée pour elle-même, pour l'émotion incomparable que donne la découverte ou la recherche de la vérité.

Mais il arriva que toutes les objections contre le dogme catholique, rejetées par lui naguère après un examen superficiel, se représentèrent avec une implacable netteté. Après les avoir scrupuleusement examinées, il dut en agréer quelques-unes. Il n'en éprouva aucune inquiétude. Depuis son étrange et terrible délire, subi dans la petite infirmerie du monastère, une transformation radicale s'était faite en sa manière de concevoir le monde et Dieu. Il avait retenu de la plupart de ses visions une image très claire; fréquemment il se les rappelait; il les avait même fixées par écrit, de peur d'en oublier plus tard quelque détail. Certes il ne voulait pas s'en prévaloir comme d'une révélation particulière. Il distinguait trop bien, présentement, ce qu'il y avait en elles de pathologique et de

charnel. Il n'en restait pas moins qu'elles avaient ouvert sa conscience à des idées plus larges et plus hautes. N'avait-on pas d'exemple qu'un accident, une crise, une maladie fussent venus agrandir brusquement la demeure trop étroite de l'âme. y faire pénétrer un peu plus de cet infini mystérieux qui nous enveloppe de toutes parts?

Pierre concevait maintenant une religion plus humaine, moins embarrassée de formules mortes et de cérémonies hermétiques. moins dédaigneuse des joies et des labeurs de la terre. Certains livres des contemporains lui rendaient plus précises et plus claires ces pensées nouvelles. Dieu est en nous, disaient-ils : c'est en nous d'abord qu'il faut le prier. Dieu est action, amour et vérité : c'est par nos efforts, notre sagesse confiante, c'est en exaltant toutes nos énergies, en les faisant déborder de nous que nous devons l'honorer et lui complaire. Qu'importaient toutes les disputes des exégètes et des apologistes devant ce seul fait : Dieu sans cesse présent, inspirant notre vie. nous guidant comme un père? Qu'importaient. surtout, le renoncement à vivre et les liturgies sans fin?

C'est alors que Pierre s'était répété les dernières paroles de dom Maillard : « Le jour où notre souvenir vous serait importun, n'hésitez point à vous dépouiller de cette livrée divine... » Elles s'imposaient à lui comme une loi.

Il ne parvenait plus à démêler toutes les causes qui l'avait poussé vers le cloître; il ne pouvait même pas comprendre qu'il se fût obstiné à partir malgré sa mère. malgré lui-même, malgré tout. Aussi voulait-il voir. là encore. la main de Dieu qui l'avait arraché violemment à son égoïsme. à son ambition stérile. Ce temps d'expiation et d'épreuve avait été nécessaire pour qu'il aperçût enfin le vrai sens de la vie; puis. avec la même rudesse, le bras divin l'avait ramené en arrière. devant ses plus beaux rêves détruits. Cela encore était nécessaire. sans doute. D'ailleurs, il n'était pas trop tard pour rebâtir son bonheur sur des bases plus sûres. Pierre, en frémissant, sentait un flot d'espérance jaillir en lui. Il s'avouait enfin. résolument, que l'existence monastique n'était pas faite pour son âme trouble et impétueuse, rarement assagie, presque toujours précipitée au delà de ses limites...

Ce matin donc, il s'était décidé à quitter cet habit témoin d'une servitude qu'il voulait oublier. Mais auparavant il avait tenu à s'affirmer à lui-même le credo, immuable, pensait-il, qui le guiderait désormais. En sortant de son cabinet, il se disait encore, intérieurement : « C'est la volonté de Dieu. Il est en moi et me conduit. Que sa volonté soit faite! »

XXI

Comme il montait dans sa chambre, il rencontra sa mère. Elle lui sourit doucement, ainsi qu'elle en avait l'habitude. Il la regarda, saisi d'une chaleureuse tendresse. Il songeait qu'ils allaient s'aimer de la même façon que jadis, où il n'était pour elle qu'un fils, pareil aux autres hommes.

En effet, les premiers temps après son retour, il y avait entre eux une sorte de malaise. Il semblait que ces quelques mois de séparation eussent rendu leurs âmes en partie étrangères l'une à l'autre. Madame Dalvagne n'avait pas été avertie que son fils fût dangereusement malade. Pierre lui avait écrit, au début de sa convalescence, une lettre assez brève, parlant seulement d'un état de faiblesse prolongé, de la décision prise par ses directeurs, et l'informant de son arrivée prochaine. Cette nouvelle imprévue l'avait agitée d'une émotion fébrile : tout son calme, toute sa résignation pieuse, s'étaient dissipés brusquement ; elle ne pensait qu'au bonheur de recouvrer son enfant, de le serrer dans ses bras, de le garder quelques jours auprès d'elle, de le soigner...

Mais, quand elle l'avait aperçu descendant du train, dans sa longue robe noire, si pâle et si maigre et les traits altérés, quand il avait ôté, pour l'embrasser, son chapeau de prêtre, une angoisse lui avait broyé le cœur. Toute la joie qu'elle avait augurée se brisait en elle. Tremblante d'amour, de crainte et de pitié, elle observait son fils avec une avidité timide, bégayait des questions d'une voix étrange, presque enfantine, qu'il ne se souvenait pas d'avoir entendue. Il répondait avec une politesse triste, un peu hautaine. Dans la voiture qui montait de la gare à leur maison, ils s'étaient

à peine parlé! Elle le guettait sans cesse et, chaque fois qu'il tournait les yeux vers elle, elle souriait, prête à fondre en larmes...

De son côté, Pierre avait trouvé sa mère bien vieillie. Le bleu de ses yeux semblait fané; des rides avaient creusé le coin de ses lèvres et de ses narines; quelques cheveux blancs flottaient au bord de ses tempes. Puis elle paraissait intérieurement changée, comme abandonnée, repliée sur elle-même, indifférente à la vie. Elle qui avait toujours montré une piété raisonnable et tranquille, poussait maintenant la dévotion jusqu'à des excès enfantins. Il s'étonnait de la voir, à tout instant du jour, égrener un chapelet ou lire un recueil de prières. Il finit même par s'en affliger et voulut lui faire de discrètes remontrances. Mais, dès qu'il s'approchait, elle délaissait aussitôt livre ou chapelet, pour l'écouter de toute son âme... Alors il ne pouvait plus l'entretenir que de sujets quelconques, insignifiants. Il éprouvait une insurmontable gêne à lui traduire, par des mots toujours inexacts, causes d'inévitables malentendus, l'évolution de ses croyances. Il espérait qu'elle le devinerait peu à peu et qu'elle saurait le comprendre.

Déjà leurs causeries se faisaient plus familières et plus confiantes. Madame Dalvagne devenait plus active et plus gaie; elle rappelait volontiers leurs projets anciens, ravivait leurs souvenirs communs. Il n'était jamais question, entre eux, d'une nouvelle séparation. A plusieurs reprises, elle l'avait interrogé sur quelques détails de la vie monastique : chaque fois, en lui répondant, il avait laissé voir, malgré lui, un peu d'impatience. Aussi s'obligeait-elle à ne plus revenir sur ce sujet. Et Pierre croyait que c'était par une peur naturelle d'apprendre soudain ce qu'elle redoutait le plus : son prochain départ. De jour en jour, en effet, il semblait mieux portant. Une fois, il avait écrit à dom Maillard une lettre embarrassée, affectueuse, un peu ambiguë, à laquelle, d'ailleurs, il ne devait pas recevoir de réponse. Il ne l'avait pas montrée à sa mère, mais elle avait remarqué l'enveloppe, l'avait considérée avec un air de terreur.

Il pensait donc qu'en la délivrant aujourd'hui de cette appréhension, il lui redonnerait enfin son bonheur paisible,

ses habitudes, son âme d'autrefois. Ce fut avec une vive allégresse qu'il lui dit :

— Ma chère maman, savez-vous ce que je vais faire?

Très étonnée, elle fut un instant sans répondre.

— Que vas-tu faire? — demanda-t-elle enfin d'une voix craintive. — Je ne peux pas deviner.

— Je vais vous rendre votre Pierre tel qu'il était l'an dernier. Je vais quitter cet habit que je ne porterai plus.

Il s'attendait à une explosion de tendresse, à des larmes de joie... Elle recula un peu, très pâle, s'adossa contre la muraille et contempla son fils longuement, avec une expression de stupeur et de reproche.

— Pourquoi? — balbutia-t-elle, — pourquoi?

Pierre sentit sa gorge se serrer. Il avait découvert subitement, à ce regard, combien il s'était trompé, combien, pendant ces quelques semaines de méditations et de lectures, il était devenu encore plus étranger à sa mère que pendant les mois de son absence. À travers toute sa vie de femme et de provinciale, madame Dalvagne avait conservé sur la religion les mêmes idées étroites et un peu naïves qu'on lui avait enseignées, quand elle était enfant. La vocation de son fils et sa longue solitude n'avaient fait que les ranimer en elle. Par exemple, l'habit de prêtre ou de religieux lui semblait un symbole sacré. L'homme qui s'en revêtait une fois se mettait, pour toute l'existence, à part et au-dessus des autres hommes : c'était un être différent, d'une essence supérieure. En revanche, il ne pouvait s'en dépouiller sans tomber plus bas que le niveau commun. Certes elle avait subi de déchirantes tortures avant de se résigner à la pensée que Pierre s'en irait loin d'elle pour toujours. Elle éprouvait maintenant, à le savoir dans sa maison, un grand bonheur, mêlé de vénération et d'amour. Mais, bien qu'elle pressentît, à chaque minute, combien elle souffrirait quand il faudrait une seconde fois se séparer de lui, jamais elle n'avait accueilli le soupçon qu'il pourrait, de son plein gré, renoncer à sa vocation sublime. A présent donc qu'elle était parvenue au sommet de son calvaire, elle éprouvait subitement une impression de chute affreuse. Son enfant, qu'au fond de son cœur elle honorait déjà comme un saint, ne serait-il plus qu'un défroqué vulgaire?

En un clin d'œil, Pierre avait deviné tout l'émoi maternel. Il demeurait muet et tremblant, navré par cette souffrance qu'il venait d'infliger. Le coup était irréparable; il s'efforça maladroitement de l'adoucir.

— J'ai beaucoup réfléchi, ces derniers temps, — dit-il. — Je m'étais abusé : je ne suis pas fait pour la vie du cloître. Je n'ai pas la constance, l'abnégation qu'elle réclame. Je suis, depuis un an surtout, le plus inquiet, le plus changeant des hommes; je subis, sans me les expliquer, des impulsions étranges. Vous-même, ne vous souvenez-vous pas? vous m'en aviez averti avant mon départ. Comme j'aurais dû vous écouter alors! Mais c'était ma destinée : il me fallait m'égarer jusqu'au bout.

Elle faisait oui de la tête, sans articuler une parole. Pierre fut douloureusement irrité par cette réserve.

— Mais enfin, — reprit-il avec un peu d'impatience, — que me conseillez-vous de faire?... Voudriez-vous me voir retourner là-bas? Je ne puis pourtant pas continuer à porter cet habit dans le monde.

— Évidemment, — répliqua-t-elle avec amertume, — évidemment!

Elle réfléchit, quelques secondes, puis elle leva les yeux, interrogea sévèrement ceux du jeune homme :

— Mais, — ajouta-t-elle, — tu resteras tout de même un bon catholique, n'est-ce pas?

Il baissa le front avant de répondre. Cette question, cette figure méfiante, ces mots de « bon catholique » l'irritaient davantage. Il haussa les épaules, fit un geste brusque :

— Il faudrait savoir ce que c'est qu'un bon catholique! — dit-il.

Madame Dalvagne ferma les paupières à demi, devint très pâle et chancela. Il se précipita pour la soutenir, mais elle se redressa fièrement et l'écarta de sa main tendue. Il avait plusieurs fois admiré, dans des circonstances graves, la noble énergie de sa mère, d'apparence pourtant si faible et si douce. Mais jamais il n'avait imaginé qu'elle pût se montrer aussi inflexible.

— Va, — prononça-t-elle — va quitter cet habit, mon enfant : tu n'en es plus digne.

— Ma mère!... — supplia-t-il.

— Va, — répéta-t-elle. — Mais, je te le prédis, tu auras beau t'en dépouiller, quelque chose te rappellera toujours que tu l'as porté.

— Ma mère, je vous en prie, ne m'accablez pas, écoutez-moi...

Il voulait la retenir, se faire mieux entendre. Mais elle le repoussa, alla s'enfermer dans sa chambre, dont elle tourna la clef. Stupéfait par l'étonnement et la souffrance, il l'entendit exhaler une longue plainte, s'abattre sur les genoux en sanglotant...

Il se passa la main sur le front et sur les yeux, comme un homme étourdi par un grand choc. Puis il se dirigea vers sa propre chambre, resta debout auprès du lit, les bras tombants, les yeux fixes. Il se rappela la confiance, l'allégresse qui l'inondaient tout à l'heure, le credo qu'il avait rédigé. Un ricanement dédaigneux crispa ses lèvres, un vent de colère dilata ses narines. Il renversa convulsivement la tête vers le plafond :

— Il n'est personne qui voit mon angoisse, — gémit-il, — personne!

Et ses doigts fiévreux écartèrent violemment le large scapulaire noir, arrachèrent la ceinture de cuir...

Le soir même, il renvoyait son habit au monastère.

XXII

Quelques jours plus tard, il alla voir le docteur Ruelle.

Il ne restait plus volontiers à la maison où tout le chagrinait maintenant. Il n'échangeait avec sa mère, à l'heure des repas ou de la veillée, que de rares et banals propos. Tous ses élans de tendresse étaient arrêtés par un visage froid et triste, par de brèves et sèches réponses. La vieille servante elle-même semblait partager la peine et la sévérité de sa maîtresse; elle ne parlait à Pierre qu'avec une politesse glaciale. Lorsqu'il était seul, il s'évertuait en vain à distraire son ennui et s'affaissait bientôt dans un plus morne désœuvrement.

Il examina les divers genres d'occupations qu'il pourrait essayer : rien ne l'attirait; tout emploi de ses forces ne lui paraissait qu'une stérile agitation. un moyen de s'étourdir, de ne pas voir l'existence absurde et la mort prochaine. Les livres l'importunaient : il n'y découvrait plus qu'une suite d'affirmations indécises, d'espérances boursouflées, de belles paroles creuses par quoi notre misérable cœur est dupé. La vérité. le bien. tout cela n'était que des mots, pour travestir, au gré de notre faiblesse, l'atroce réalité, faite d'illusion et d'injustice. Penser, agir. à quoi bon? Quel résultat atteindrons-nous qui vaille le centième de notre effort? Laissons le travail à ceux qui ont besoin de gagner leur pain ou convoitent cette suprême vanité : la gloire! Le meilleur est de se livrer dédaigneusement au destin sans jamais en rien attendre, sans jamais rien souhaiter. rien que, de temps à autre, un peu d'oubli...

Mais où le trouver, cet oubli? Les petites fleurs du jardin d'Épicure ne charment que les âmes débiles. Il faut d'autres pavots pour assoupir les forts : où sont-ils?

Pendant ses années d'études, Pierre avait peu lu de romans : il les méprisait tous. plus ou moins, sans les connaître. Pourtant il en possédait quelques-uns, rangés sur les plus hauts rayons de sa bibliothèque. Un jour, il en prit un, le parcourut distraitement. Peu à peu il y goûta comme un amer plaisir. Ces images, trop émouvantes. de la nature et de la vie le séduisaient. Rien encore ne l'avait mis en garde contre la magie essentielle de l'art, qui. fixant des minutes fugitives, les rend aussi désirables que si elles étaient éternelles. Ainsi même les œuvres les plus sombres des naturalistes décrivent des moments si lumineux que pour les vivre soi-même on serait prêt à subir toutes les journées grises dont ils sont précédés ou suivis. Parfois, en posant le livre, Pierre ne pouvait s'empêcher de maudire sa jeunesse aveugle, toujours détournée de ces joies humaines, d'abord par une froide et vaine ambition, ensuite par la grande chimère du divin. Maintenant il avait perdu le meilleur temps de son existence et ses plus belles chances de bonheur...

Mais, s'il ne lui était plus permis d'être vraiment heureux. du moins pourrait-il, à travers les splendeurs et les divertis-

sements du monde, tenter d'abolir son ténébreux passé, de secouer sa lourde et inutile sagesse. Il se rappelait son départ de Ryde, le petit vapeur qui l'emportait sur la mer radieuse, la figure intriguée des femmes, le trouble vague et délicieux qui l'oppressait…

D'ailleurs, le séjour dans ce petit coin de province lui devenait odieux. Il ne pouvait sortir sans voir son passage épié, commenté. Ceux qui lui parlaient lui montraient une réserve prudente ou une curiosité sournoise, qui l'exaspéraient également. Il résolut de voyager.

Mais sa santé l'inquiétait de nouveau. Il mangeait à peine, bien qu'il eût parfois une faim violente, presque atroce. Dès qu'il avait pris quelques aliments, il ressentait au creux de l'estomac une vive douleur qui le forçait à se plier en deux, les dents serrées. Il souffrait de cruelles insomnies. C'était pendant ces nuits de juillet, tragiques et voluptueuses, emplies d'orage. Quoique les fenêtres de sa chambre fussent béantes, l'air manquait à sa gorge angoissée, sa chair vibrante, exaspérée, brûlait; il écoutait les pleurs ininterrompus du jet d'eau, le coassement des grenouilles, les trilles langoureux d'un rossignol, l'aigre crécelle d'une cigale éveillée par la chaleur et, de quart d'heure en quart d'heure, la voix inexorable de l'horloge. Puis, tout son corps se raidissait: des mains de plomb semblaient s'appesantir sur sa tête : il s'abîmait dans un noir sommeil peuplé de cauchemars. Secoué par l'épouvante, il ouvrait les yeux; pendant quelques secondes son cœur cessait de battre, sa poitrine semblait s'ossifier toute entière. De tels symptômes le préoccupaient sans cesse, l'obsédaient. Il en parlait au docteur Ruelle dont les réponses éludaient toujours ses questions. Ce soir, il voulait lui demander une explication définitive.

Le docteur le rejoignit bientôt, dans le salon où la bonne l'avait fait entrer. Sitôt qu'il aperçut le jeune homme, il lui tendit ses deux mains.

— Nous serions mieux sous les arbres, — dit-il.

Ils sortirent dans le jardin. Pour la première fois, Pierre observa combien son vieil ami avait changé. Ses hautes et larges épaules, jadis virilement redressées, commençaient à

s'arrondir; les derniers fils blonds de sa barbe et de ses cheveux étaient devenus blancs; son visage plus pâle était marbré de fine couperose bleuâtre: des rides plus profondes creusaient le front, et les joues donnaient à la physionomie un air de lassitude triste.

Lorsqu'il fut assis, il resta, un moment, la tête courbée, sans mot dire. Pierre lui demanda s'il avait reçu des nouvelles de sa fille : le docteur releva des yeux étonnés et sourit faiblement.

Oui, il avait reçu d'excellentes nouvelles : des cartes postales écrites au crayon, à chaque étape du voyage... Les nouveaux mariés avaient séjourné d'abord deux ou trois semaines à Paris. Ils avaient ensuite projeté d'aller jusqu'en Tyrol; mais la chaleur de ces derniers jours les avait arrêtés dans l'Engadine.

— A propos, — ajouta-t-il, — je ne vous ai pas encore dit que Marguerite vous avait vu à la gare de Lyon, avant de monter dans le train. Elle a même passé tout près de vous, m'écrit-elle, mais elle ne pouvait pas croire que ce fût vous et elle n'a pas osé vous aborder.

Très vite, Pierre avait détourné son regard.

— Et vous, mon ami? — reprit le docteur avec une brusquerie affectée, — comment allez-vous?

Mais le jeune homme fit un geste vague. Bah! est-ce que ces misères avaient de l'importance? Le docteur l'observait fixement.

— Vous avez tort, — dit-il enfin.

Pierre, surpris, le dévisagea.

— Vous avez tort de vous décourager, — acheva gravement le vieillard. — Votre destinée commence à peine.

Pierre haussa les épaules :

— Avons-nous une destinée? — fit-il.

— Oui, je le crois. Mais je sais aussi, hélas! qu'il est des heures où l'on en doute jusqu'au fond de l'âme. Dès que nous souffrons, notre route nous paraît sombre.

— Notre route! — répéta Pierre avec amertume. — Nous marchons joyeux et forts, au matin de notre vie: puis, un jour, d'infranchissables obstacles nous arrêtent : nous sommes égarés, il faut retourner en arrière, s'engager dans d'autres

voies, se tromper encore. Et c'est ainsi que se passe le meilleur de notre existence : c'est ainsi, sans doute, qu'elle se passera toute entière, jusqu'à ce que la mort vienne enfin nous faire comprendre que toutes ces routes se valent, puisqu'elles aboutissent au même terme.

Il y eut quelques minutes de silence. Le docteur examinait toujours attentivement le jeune homme qui semblait se parler à lui-même. Le cri strident et monotone des cigales s'élevait sans cesse dans l'air embrasé.

— C'est l'incurable orgueil des hommes qui les fait croire à leur destinée, — continua Pierre. — En réalité, ils n'ont que de misérables désirs, des rêves éphémères.

Le docteur soupira, croisa les mains :

— Eh ! que sont les hommes ? — dit-il. — Que sont leurs tâtonnements, leurs petits calculs ! Ils s'imaginent s'être égarés, un jour. Mais est-ce que la force inconnue qui les mène s'est égarée ? Quand le galet, poussé par la vague, monte, roule, redescend et remonte encore sur la grève, est-ce qu'il pourrait dire que l'Océan se trompe ?

Du bout de sa canne, Pierre traçait machinalement des courbes sur le sable.

— Nous ne savons rien, — fit-il.

— Rien, — répéta le vieillard avec assurance. — Et c'est pour cela qu'il ne faut point nous hâter de tout nier.

— Mieux vaut nier qu'être dupe.

— Non : je crois qu'il vaudrait mieux encore être dupe. Mais aujourd'hui vous me parlez ainsi parce que vous êtes à bout de courage, parce qu'il y a en vous trop de souffrance obscure. C'est une toxine qu'il vous faut éliminer, par une réaction violente ou progressive, je ne sais ; en tout cas, vous avez assez d'énergie vitale pour y parvenir. Alors, bientôt peut-être, vous sentirez qu'il est bon d'agir, même un peu au hasard, qu'il est bon de croire, même si l'on n'est pas tout à fait sûr, qu'il est bon d'aimer sa destinée même si ce n'est pas la destinée unique, incomparable, que l'on a rêvée. Alors quelque chose au fond de vous saura vous persuader, bien mieux que je ne puis le faire maintenant avec mes pauvres discours, que vous n'êtes pas dupe, que l'on n'est jamais dupe, quoi qu'on fasse, lorsqu'on dépense

avec amour toutes ses forces, pour une fin qui semble noble et belle...

La voix du docteur tremblait un peu et se voila soudain. Pierre le considérait avec étonnement. Jamais cet homme qu'il regardait d'ordinaire comme un doux sceptique, un épicurien timide et résigné, ne lui avait montré une conviction si émue.

M. Ruelle devina sa pensée :

— Oui, — reprit-il, — vous vous émerveillez de m'entendre prêcher de la sorte. C'est que j'ai pour vous, mon cher ami, une grande affection et que je voudrais vous guérir... Songez que c'est mon rôle, à moi, de guérir, et le seul qui me reste, à présent. Bien souvent je me reproche de ne pas l'avoir toujours rempli avec assez de foi... Voyez-vous, il nous faut au cœur un rayon d'amour ou de foi : sans cela, dans quelles ténèbres irions-nous !

Pierre s'était remis à gratter le sol avec le fer de sa canne. Le docteur continua :

— D'ailleurs j'ai confiance, mon ami ; ce n'est pas moi qui vous guérirai, c'est vous-même. Dans vos dernières visites, vous m'avez décrit les malaises qui vous inquiètent : vous avez été peut-être un peu déçu parce que je n'ai pas semblé y attacher beaucoup d'importance, parce que je ne vous en ai pas indiqué la cause précise, ni le remède. Il est vrai, d'autres médecins, plus au courant que moi sans doute, auraient pu vous éclairer par d'ingénieuses raisons, par des néologismes éblouissants. Ils auraient ensuite rédigé une ordonnance, tracé un régime. Depuis le temps de Molière, une solennelle confiance n'a pas cessé d'être pour nous un masque avantageux. Mais, croyez-moi, le seul remède est en vous. Votre âme est trop puissante pour supporter cette inaction découragée. Déjà elle s'insurge contre vous-même. Rien de médiocre ne peut la contenter. Elle vous a entraîné, malgré vous, vers d'insaisissables proies. Terriblement déçue, épuisée, elle s'est abattue. Mais ses énergies et ses désirs se réveillent. Je souhaite maintenant que vous lui donniez pour la satisfaire une grande œuvre humaine que vous accomplirez avec amour, avec allégresse. Alors, mon ami, vous serez bien portant, vous serez heureux, non pas peut-être d'une santé,

ni d'un bonheur tranquille et vulgaire. Mais qu'est-ce qu'une santé qui ne se consume pas? Et qu'est-ce qu'un bonheur que ne retrempent pas, de temps à autre, la lutte et la souffrance?

De petites feuilles tombaient des tilleuls, silencieuses et rapides, en tournoyant comme de minuscules hélices. Une odeur amollissante s'exhalait dans la tiédeur de l'air. Pendant que le docteur parlait, Pierre avait relevé la tête et ses yeux ardents se fixaient sur les yeux lumineux du vieillard. Mais, quand il se tut, le jeune homme demeura indécis, sans regard, puis son front se courba de nouveau.

— Non, — prononça-t-il d'une voix âpre et sourde, — je ne serai jamais qu'un être inutile et malfaisant. Mon âme ne pourra point s'adapter à la vie. Je souffrirai et je ferai souffrir : c'est toute ma destinée.

M. Ruelle avança un peu sa chaise et posa doucement sa main sur celle du jeune homme :

— Il ne me servirait à rien, en ce moment, de vous contredire. Les meilleures idées du monde ne prennent de valeur pour nous que le jour où notre être tout entier les désire, le jour où nous ne pouvons plus vivre qu'avec elles et par elles. Jusque-là, nous n'y croyons pas. Non, vous n'êtes pas encore adapté à la vie. C'est le propre de certaines âmes, et non des moindres, de vouloir d'abord se suffire à elles-mêmes. Mais, un jour, vous verrez que la vie est un magnifique domaine, et qu'on y peut consacrer toutes ses énergies sans risquer de les anéantir...

Il s'arrêta, retira sa main, un peu interdit. Pierre, qui suivait sa propre pensée, semblait à peine l'avoir entendu.

— J'accepterais ma souffrance, — dit-il avec effort, — mais il est trop dur de faire souffrir.

Il avait déjà raconté à son vieil ami le désaccord qui s'aggravait chaque jour entre sa mère et lui. Le docteur cligna vivement les paupières, caressa d'un geste nerveux sa moustache blanche.

— Ne vous tourmentez pas, mon enfant, — dit-il d'une voix émue. — A mesure que vous accomplirez plus fermement cette noble tâche que je vous souhaite, la bonté de votre cœur se dilatera davantage : les femmes ne résistent pas à la bonté.

Je connais votre mère : il viendra une heure où elle vous comprendra mieux que personne.

Pierre dévisagea brusquement M. Ruelle, qui baissa la tête. Les deux hommes restèrent un moment silencieux. Le chien du docteur, un superbe *setter* noir et fauve, vint poser le museau sur les genoux de son maître et, fermant à demi ses yeux graves et tristes, l'observa longuement, avec une tendresse muette. Enfin Pierre se leva.

— Vous devriez voyager un peu, — dit M. Ruelle en passant familièrement son bras sous celui du jeune homme. — Pourquoi n'iriez-vous pas finir l'été à la montagne, en Dauphiné, en Suisse?...

Soudain, Pierre tressaillit. Le docteur lui jeta un pénétrant coup d'œil, lui pressa le bras et se tut...

Comme ils marchaient près de la maison, les persiennes du salon s'écartèrent et madame Ruelle apparut, énorme, les paupières plissées dans sa face bouffie. Mais, aussitôt qu'elle eût reconnu le visiteur, elle se recula précipitamment et s'éclipsa derrière la croisée. Le jeune homme blêmit; le docteur haussa les épaules.

— Entrons dans mon cabinet, voulez-vous? — dit-il.

La pièce, assez large, avait deux baies vitrées qui donnaient jour sur le jardin. Les murs étaient garnis de hautes étagères, dont l'une servait de bibliothèque et les deux autres contenaient les collections de paléontologie et de préhistoire. Entre les deux baies, doucement lumineux dans le cadre sombre, un portrait de Marguerite Ruelle éclairait cette retraite austère. Le docteur l'avait fait peindre pendant un voyage à Paris, deux ans plus tôt, par un artiste avec lequel il s'était lié durant leur vie d'étudiant et de bohème, quand ils habitaient deux chambres voisines dans un hôtel de la rue de Condé. La jeune fille était assise, vêtue de velours noir, le haut de la gorge à peine découvert, le buste incliné en avant, le menton reposant sur les doigts ployés où brillait une émeraude, l'air à la fois ironique et timide. Le fond, brumeux et gris, avivait par contraste la blancheur nacrée de la main et du visage, l'or chatoyant des cheveux, la pulpe des lèvres, l'éclat humide des yeux.

Le regard de Pierre Dalvagne fut invinciblement retenu par

cette image. Cependant, au bout de quelques secondes, il se détourna et demanda au docteur si ses collections s'étaient accrues de quelques trouvailles.

— Mon cher ami, — dit M. Ruelle, — le jour où j'aurais eu le plus besoin de ces cailloux pour me distraire, ce jour-là, je me suis aperçu qu'ils ne m'intéressaient plus du tout... Heureusement mes malades me restaient : je me suis mis à les soigner avec une attention moins routinière... Je ne sais guère, par exemple, s'ils en ont profité! — ajouta-t-il avec un bon sourire. — Mais, voyez-vous, il y a pour notre âme des choses nécessaires, il y en a de superflues : lorsque le nécessaire manque, on n'a plus de goût pour le superflu.

Les deux hommes se contemplèrent avec une affection muette. Pierre jeta un dernier regard sur le portrait.

— Au revoir, docteur! — dit-il en lui tendant la main.

— Au revoir, mon ami! — répondit M. Ruelle en étreignant violemment cette main dans les siennes.

Quand il eut accompagné le jeune homme jusqu'au seuil du jardin, il revint s'asseoir devant sa table de travail et demeura longtemps pensif. Il songeait à tout ce qu'il venait de dire, à l'étrange destinée de Pierre Dalvagne, à sa fille, à la vie qui détruit un à un tous nos projets, toutes nos espérances et qui, par des retours imprévus, nous en inflige ensuite le regret amer. « Si j'avais su!... » c'est l'universelle plainte. Mais que peut-on savoir? Dispersant au gré de sa marche inflexible nos petites fourmilières, la nature poursuit sa grande œuvre inconnue. Pourtant le docteur avait parlé tout à l'heure avec une conviction véhémente. Il avait cru dire la vérité. Pourquoi?...

Ses yeux levés rencontrèrent le visage souriant de sa fille, s'y attachèrent longtemps, se remplirent de larmes.

— Aimer, — murmura-t-il, — c'est la seule chose nécessaire et notre unique vérité... Aimer nos bonheurs éphémères et, quand ils viennent à nous manquer, aimer le travail, la souffrance, aimer la vie... aimer jusqu'à nos pauvres espoirs!...

XXIII

Quelques jours plus tard, à la fin de juillet, vers les quatre heures de l'après-midi, Pierre Dalvagne était dans un wagon de l'express qui, de Genève à Lausanne, longe les rives basses et verdoyantes du Léman.

Il était en route depuis le matin et se sentait enveloppé par une lourde chaleur. De l'immense nappe d'eau que frappait le soleil rejaillissaient des flammes éblouissantes. Les montagnes bleues de la Savoie étaient vêtues, de la base jusqu'au faîte, par une brume radieuse qui montait se fondre dans la blancheur embrasée du ciel. Les petites gares, que l'on traversait sans arrêt, paraissaient désertes; par intervalles, une garde-barrière, appuyée contre la porte de sa cabane, soulevait son petit drapeau d'un geste las, en s'abritant les yeux de l'autre main.

Malgré sa fatigue, Pierre contemplait avidement ces paysages nouveaux pour lui, ces parcs, ces vignobles, ces fermes coquettes, ces villages blancs et roses, d'un pittoresque apprêté. Il n'avait fait jusqu'ici que peu de voyages : aussi s'abandonnait-il presque sans réserve à l'excitation d'esprit que donne ce déroulement rapide de spectacles changeants. Dès les premières heures après son départ, sa mélancolie s'était dissipée. Il était libre; aucun visage soucieux ne l'importunait plus; une sorte de bien-être physique se répandait en lui, comme un bouillonnement de forces jusque-là comprimées. Parfois un souvenir l'angoissait encore : il secouait aussitôt la tête comme pour le rejeter dans le noir oubli. Puis sa pensée retournait se perdre parmi l'étendue mouvante...

Le train ralentit, stoppa, s'étira longuement et tous ses essieux gémirent. Il se fit une minute de silence étrange; d'invisibles atomes semblaient bourdonner au dehors dans la lumière aveuglante. Quelques portières battirent enfin; les voyageurs se levèrent sans hâte, rassemblèrent leurs paquets. Pierre descendit sur le quai, récemment arrosé, d'où s'exhalait une odeur de poussière chaude et de bitume. Il avisa un employé qui marchait distraitement, il s'informa du train qu'il

devait prendre. L'homme le lui montra : une petite locomotive, qui avait l'air toute neuve, scintillait au soleil. Des wagons venaient s'y accrocher un à un, ballottaient un instant sur leurs ressorts, puis demeuraient immobiles. Pierre consulta son horaire : il avait encore trente minutes d'attente.

Il sortit de la gare. Une vaste place pavée et sans arbres, de hautes bâtisses modernes, des enseignes d'hôtels, des rues grimpantes, larges et rectilignes, s'offraient à sa vue. Il fit une moue découragée, rentra dans les salles ouvertes à tout venant.

Il épia d'un œil moqueur le défilé des touristes à mine intrépide, affublés de complets verts et de sacs poudreux, des Allemandes rougeaudes en panama et robe blanche, des *clergymen* affairés, le chapeau à la main et la redingote déboutonnée, s'épongeant de leur mouchoir. Puis il s'ennuya, consulta plusieurs fois sa montre, examina les affiches, les livres de la bibliothèque, acheta un journal qu'il parcourut nerveusement d'un bout à l'autre. Enfin il se leva, traversa les quais...

Son train était encore vide. Il monta néanmoins, choisit une place. Une atmosphère d'étuve l'enveloppa ; il baissa toutes les glaces, puis s'assit en soupirant, s'essuya le front, ferma les yeux à moitié. Une vague de tristesse noya son cœur. Il se redressa vivement, s'irrita. L'heure était passée : pourquoi donc ce train ne partait-il pas? pourquoi n'y avait-il pas de voyageurs?... Il interpella un facteur : depuis deux jours, le départ était retardé de quinze minutes. Il alla se rasseoir, les poings crispés.

Tout à coup il entendit près de lui un petit bruit de pas et le frou-frou d'une jupe : il tourna la tête et vit une jeune femme qui promenait autour d'elle un regard hésitant et surpris. Dès que ses yeux rencontrèrent ceux du voyageur, elle posa sur son menton le bord de son éventail fermé et dit avec un petit accent étranger :

— Pardon! n'est-ce pas ici le train pour Montreux?

Le front de Pierre Dalvagne s'était déridé. Il répondit que ce train devait, en effet, s'arrêter à Montreux. Puis il parut guetter une nouvelle question.

— Je pensais être en retard, — dit encore la jeune femme.

Il expliqua aussitôt qu'elle aurait manqué le train s'il était parti à l'heure habituelle.

— Vous avez de la chance, madame! — conclut-il.

Elle l'avait écouté distraitement, sans poser les yeux sur lui. A ces derniers mots, elle sourit à peine, du coin des lèvres. Puis elle se remit à considérer les coussins d'un air inquiet. Mais, par chaque bout du wagon, des voyageurs entraient, occupaient les premiers compartiments. Alors, simplement, elle s'assit vis-à-vis de Pierre, retroussa, de la pointe de ses doigts gantés le bord de sa voilette et sembla suivre au loin quelque spectacle indifférent.

Un gros homme entra, se laissa choir dans un coin, à l'autre bout du compartiment. Elle le vit, se mordit les lèvres et, brusquement, se détourna.

Elle était fort belle, mais on eût dit qu'elle ne s'en souciait pas le moins du monde. Pierre ne pouvait s'empêcher de l'observer discrètement; le gros homme avait rivé sur elle ses petits yeux jaunes. Elle ne semblait plus s'en apercevoir: son regard vague flottait sans cesse comme si elle avait été seule, dans une chambre vide.

Elle avait les cheveux d'un blond quelque peu roussi, de grands yeux d'un vert azuré, noyés entre de longs cils châtains, les paupières estompées de bistre, la peau très blanche et veloutée, le nez busqué à peine entre les pommettes assez larges et rondes, une petite bouche rose, d'une expression à la fois résolue et désenchantée. Sa mise était fort simple : elle portait un chapeau de paille mordorée, couronné de bluets, une blouse de broderie blanche à col droit, une jupe de drap marron et de petits souliers fauves. Elle tenait un sac de cuir bleu qu'elle tapotait, de temps à autre, sur ses genoux. Un seul détail marquait sa physionomie d'une touche un peu bizarre : c'étaient deux anneaux d'or vert, sans pierreries, accrochés au lobe nacré de ses oreilles et qui se balançaient à chacun de ses mouvements...

Subitement, elle s'éveilla de sa rêverie, fouilla dans son petit sac, en tira un papier imprimé, qu'elle déplia et lut avec attention. Lorsqu'elle eut fini, elle parut hésiter, regarda le gros homme qui l'examinait toujours, puis ses yeux rencontrèrent ceux de Pierre. Alors elle rougit vivement, et d'une

voix étranglée, comme si elle avait pris, tout à coup, une résolution héroïque et absurde, elle lui demanda :

— Connaissez-vous Ella Brœger?

Il fut tout interdit et se fit répéter la question.

— Ella Brœger, la violoniste hongroise qui doit jouer ce soir à Montreux, au concert du Métropole.

— Non, — répondit-il en souriant, l'air un peu étonné.

Elle rougit davantage et lui tendit le programme. Il parut l'étudier avec un profond intérêt, puis le lui rendit.

— Vous n'y allez pas? — dit-elle.

Il sourit encore, fit non de la tête et voulut lui expliquer, simplement, qu'il ne descendait pas à Montreux. Mais, depuis quelques minutes, le train s'était mis en marche : la voix de Pierre, grave et sourde, se perdait à demi dans le fracas de roues. D'ailleurs, la jeune femme n'écoutait plus : ses yeux s'égaraient sur le lac miroitant. Il resta indécis, troublé, se demandant quelle sorte de femme il avait devant lui et comment, une autre fois, il devrait lui répondre...

Au premier arrêt, elle cligna les paupières, se les frotta légèrement avec le bout du petit doigt :

— La lumière me fait mal, — dit-elle, comme se parlant à elle-même.

Une étrange et brusque hardiesse inspira Pierre et lui dicta sa réplique :

— Et c'est grand dommage!... Des yeux comme ceux-là, il ne faudrait pas les gâter.

Aussitôt il se sentit rougir jusqu'aux cheveux. L'inconnue le considérait froidement, avec plus de surprise que de reproche. Puis elle se recula dans les coussins, croisa les bras, abaissa lentement ses longs cils, demeura immobile et muette.

« Elle m'a pris pour un imbécile et un grossier personnage, — se dit Pierre. — Tant pis pour moi : je l'ai bien mérité. »

Et, à son tour, il affecta l'indifférence. Mais, il avait beau faire, toute sa curiosité était maintenant absorbée par cette femme. En vain, à mesure que l'on gagnait la côte orientale du Léman, la terre et l'onde ajoutaient à leurs magnificences : il y posait son regard incertain, quelques secondes, puis furtivement le dirigeait vers l'énigmatique et charmant visage. Il

appelait une occasion de renouer l'entretien si mal interrompu ; il se creusait l'esprit pour trouver quelque chose à dire, mais les mots, péniblement réunis, ne pouvaient pas franchir sa gorge angoissée. A chaque station, il espérait voir la jeune femme prendre une nouvelle attitude, secouer sa songerie. Mais elle paraissait ne plus vouloir faire un mouvement. Enfin, irrité contre elle et contre lui-même, il s'efforça délibérément d'admirer la nappe verte du lac, ses berges touffues, ses grandes voiles jumelles, Chillon et Clarens, et la Dent du Midi, toutes les pièces de ce vieux décor romantique, odieusement retouché par la barbarie moderne...

Comme le train ralentissait, avant la gare de Clarens, il s'aperçut que l'inconnue avait ouvert à demi ses paupières et l'observait fixement. Le dépit ou peut-être un instinct plus clairvoyant l'avertit de n'y pas prendre garde. Alors elle se redressa languissamment et approcha son visage. Il venait d'elle une odeur douce et fine, comme un parfum de rose mouillée. A ce moment, un arrêt brusque la fit osciller un peu : ils se regardèrent. Pierre eut un sourire crispé.

— Nous allons arriver à Montreux, — dit-il.

Elle inclina la tête gravement :

— Oui, c'est la prochaine station.

Puis elle s'appliqua derechef à contempler le paysage. Mais Pierre, malgré sa réserve naturelle, malgré tout son passé vertueux, ne put souffrir de la voir lui échapper encore. Il fit un violent effort sur lui-même et prononça au hasard :

— C'est beau, n'est-ce pas?

Il n'eut pas plus tôt lâché ces mots ridicules qu'il sentit de nouveau la honte lui monter au visage.

L'inconnue posa sur lui son regard étonné.

— C'est beau, — dit-elle, — si l'on veut.

— Et, vous ne voulez pas? — répliqua-t-il d'une voix timide.

— Oh! j'ai vu cela tant de fois?

Il osa lui demander si elle habitait Montreux : il apprit qu'elle logeait depuis trois mois à l'Hôtel Métropole.

— Vous n'êtes pas Ella Brœger? — hasarda-t-il.

Surprise d'abord, elle eut un petit rire clair.

— Non... Elle est une de mes compatriotes, une petite amie

que j'aime beaucoup. Elle joue du violon comme un ange. Elle n'a que dix-huit ans.

— Vous me donnez envie d'aller l'entendre.

— Eh bien, venez!

Elle avait dit cela sans la moindre apparence de coquetterie, mais d'une voix suave comme une caresse. Il parut balancer un moment, chercher comment il pourrait modifier son itinéraire.

On arrivait à Montreux. Le gros homme, qui, depuis quelque temps, roulait des yeux furieux dans sa face congestionnée, surgit derrière la jeune femme. Alors Pierre se dressa promptement et se mit entre elle et lui. Elle descendit la première, marcha un peu en avant jusqu'à la sortie de la gare. Là, elle se rapprocha du jeune homme, fit quelques pas, silencieusement, à ses côtés.

— Voulez-vous me rendre le service de m'accompagner jusqu'à l'hôtel? — dit-elle après avoir jeté un coup d'œil en arrière. — J'ai horriblement peur de ce gros Allemand qui nous suit. Depuis une huitaine de jours, je le vois rôder autour de moi. Quand je vous ai adressé la parole, dans le train, c'était pour lui faire croire que je vous connaissais. J'ai dû vous sembler bien… extraordinaire.

— Et moi? — se récria-t-il gaiement, — je ne vous faisais pas peur?

Elle leva les yeux vers lui, fit une moue amicale :

— Vous n'avez pas l'air d'un ogre, — dit-elle.

Et presque aussitôt elle ajouta :

— Oui, je vous parais drôle, n'est-ce pas?… Vous êtes Français, d'après votre accent, à moins que vous ne soyez Suisse, ou Russe… Et moi, je n'ai pas même l'excuse d'être Américaine… Je ne sais pas qui vous êtes, vous ne savez pas qui je suis… Et, parce que je tremble d'être approchée par ce goujat, ce n'est peut-être pas une raison, à vos yeux, de me fier à vous… Mais… ce n'est pas un crime, tout de même?…

— Oh! non… Tout à l'heure, du reste, vous n'aviez pas tellement l'air de vous fier à moi!… Vous m'avez boudé…

Elle lança encore son petit rire bref :

— Je n'aime pas les compliments.

Lorsqu'ils furent arrivés dans le hall de l'hôtel, elle se tourna lestement et lui tendit la main.

— Merci, monsieur... Est-ce que vous dînez ici? Oui?... Alors, à bientôt!

Elle rassembla ses jupes pour se glisser dans l'ascenseur. Pierre commanda une chambre, et, se renversant dans un *rocking-chair*, alluma nerveusement une cigarette : — il s'était remis à fumer depuis son départ. — Il voulait réfléchir à cette rencontre imprévue, à cette série d'événements, indépendants de sa volonté, qui l'avaient amené jusqu'ici, aux singulières occasions que procurent les hasards du voyage et la complaisante hospitalité de ces caravansérails cosmopolites où se croisent, où peuvent s'aborder tant d'âmes errantes, souvent désemparées, parfois détraquées... Cette femme, était-ce une aventurière, ou seulement une imprudente? Une « étrangère » en tout cas, devant lui, provincial, et peut-être un peu déséquilibrée, devant l'inexpérience de sa chasteté virile. Devait-il prendre garde? jusqu'où se laisserait-il entraîner?...

Mais bientôt ces pensées l'importunèrent. Son esprit, agité par une excitation heureuse, les fixait malaisément. D'ailleurs il était distrait, de seconde en seconde, par le va-et-vient des hôtes qui rentraient avant le dîner... Et puis, à quoi bon méditer ainsi?... Pierre monta dans sa chambre et, pour la première fois depuis très longtemps, prit plaisir à s'habiller avec soin.

« Qu'est-ce que j'ai fait de mal? — se disait-il en achevant sa toilette. — Tout honnête homme, à ma place, aurait agi de même... »

A ce moment, par une suite d'idées bizarre, la devise de son adolescence lui revint à l'esprit : *Au plus haut!*... « Qu'est-ce que cela voulait dire? » — se demanda-t-il. « Au plus haut... » Il mit la main distraitement sur le bouton de la porte... Mais, soudain il songea qu'il allait revoir l'inconnue : ses yeux s'illuminèrent et son cœur battit à grands coups.

Descendu dans le hall, il la chercha des yeux parmi la foule. Ne la découvrant pas, il s'assit, pour l'attendre, en face de l'ascenseur. Les minutes lui semblaient interminables...

Enfin il l'aperçut debout sur le large escalier de marbre. Au premier coup d'œil, il avait hésité à la reconnaître, tant elle

était transformée. Une robe noire gainait étroitement ses hanches fines, sa poitrine pleine et ronde, laissait émerger la blancheur de ses épaules et de ses bras. La traîne, souple et pailletée, s'enroulait et glissait, avec un léger bruissement, autour de ses pieds visibles à peine. Environné par la splendeur de ses cheveux et légèrement incliné sur un cou très pur, son visage avait toujours la même expression de rêverie lointaine et fière. Son regard vague et tranquille se posa sur les yeux vides du jeune homme : elle sourit avec un air de surprise contente. Il se leva : elle marcha droit vers lui, tendit nonchalamment un bras onduleux, une main petite et ferme, alourdie de bagues... Il remarqua aussi qu'elle avait remplacé les anneaux d'or de ses oreilles par de grosses perles grises... En même temps, il sentait qu'autour d'eux on les observait; il en éprouva un plaisir très vif, qui n'allait pas sans une certaine confusion.

— Que je vous présente à ma petite amie! — dit-elle.

Et, s'écartant un peu, elle démasqua une jeune fille, qui était descendue derrière elle et que Pierre n'avait pas vue encore, une personne courte et gauche, avec de grands yeux très bleus et la figure toute ronde sous une couronne de cheveux pâles comme de la soie écrue.

Cependant la jeune femme demeurait tournée vers lui et, souriante, sur un ton de joyeuse malice :

— Monsieur?...

Il sourit, à son tour :

— Pierre Dalvagne... sans profession... Français.

— Très bien!... Ella Brœger, la grande artiste que nous entendrons tout à l'heure.

Pierre salua aimablement. La figure blonde, elle, ne sourit point; les yeux bleus se fixèrent sur ceux du jeune homme avec une gravité presque tragique... Alors son amie ajouta, l'air de plus en plus amusée :

— Comme elle est muette, il faut que je me présente moi-même : Anna de Kresch... Hongroise... Oui, c'est une petite sotte, — conclut-elle en effleurant d'une caresse la joue de la jeune fille; — elle comprend le français, mais elle ne veut pas le parler.

A ce moment, le maître d'hôtel vint prendre les ordres.

Madame de Kresch interrogea Pierre d'un regard où brillait une franche gaîté.

— Mais oui... nous dînons ensemble, n'est-ce pas?... Trois couverts, à ma place ordinaire... Cela ne vous contrarie pas? — dit-elle en prenant le bras du jeune homme.

Il pâlit, puis rougit tout à coup et ses lèvres tremblèrent sans répondre.

Le dîner était servi par petites tables, sur la terrasse qui domine le bord du lac. C'était l'heure du couchant : l'onde assoupie et le flanc sombre des monts étaient couverts de pourpre. On parlait peu, à demi-voix. Le bruit métallique des couverts et, parfois, le choc harmonieux des verres amplifiaient le silence. Mollement, délicatement, la lumière somptueuse mourait. L'or embrasé qui ruisselait à l'occident et jetait ses flammes jusqu'au zénith décroissait de minute en minute comme une source bouillonnante qui tarit. Bientôt il ne resta plus qu'un large voile de safran qui brunissait peu à peu... Une sirène jeta dans l'air morne son grand appel désolé; des vagues lourdes vinrent battre le mur de la terrasse : c'était un petit vapeur qui soulevait en longues ondulations les flots glauques et nacrés.

Les conversations s'animèrent. Le maître d'hôtel, qui jusque-là, marchait d'une allure grave, à pas étouffés, se redressa subitement, changea sa serviette de bras et, se dirigeant vers un angle de la terrasse, tourna les commutateurs électriques. Une pluie de lumière tomba, inondant la chevelure et les épaules des femmes, avivant la blancheur des plastrons et des nappes, posant sur les fleurs et les fruits comme une gaze blafarde. Le bavardage et les rires devinrent assourdissants.

— Pourquoi éclairer si tôt? — dit Pierre. — On y voyait encore suffisamment et l'on était si bien!

— Vous ne voudriez pas que ces gens s'efforcent pendant tout leur repas d'admirer ce qu'ils ne sentent point du tout! — répliqua la jeune femme. — Il leur faut quelque détente avant la digestion.

Elle parlait ainsi en croquant des amandes qu'elle dépouillait de leur coque fraîche. Il regarda ses lèvres rouges, entr'ouvertes sur de petites dents aiguës, luisantes comme le fruit qu'elles mordaient. Une émotion si lourde opprimait son

âme qu'il pouvait à peine prononcer quelques mots. Il était placé contre les balustres de la terrasse, les yeux tournés vers l'occident. Il n'avait vu, pendant tout le repas, que l'agonie ensanglantée du jour et ces deux femmes assises, presque silencieuses, à ses côtés. Tout son passé, si différent d'aujourd'hui, lui revenait à la mémoire, s'ajoutait à la mélancolie de ce crépuscule sublime. Il s'émerveillait à la fois et s'épouvantait d'être là. Mais il n'en éprouvait ni douleur ni remords; il s'abandonnait à l'inévitable. L'éblouissement de la lumière factice l'avait arraché à sa torpeur.

— Vous n'êtes pas de brillants causeurs, tous les deux! — fit Anna. — Oh! Ella, je sais bien à quoi elle rêve : son violon, toujours son violon... n'est-ce pas, Elloucha?

La jeune fille sembla frémir de tout son être; ses paupières s'abaissèrent et battirent très vite; enfin elle découvrit lentement ses yeux graves et volontaires et dit avec effort, d'une voix sourde :

— Il n'y a que cela pour moi!

— Vraiment? — demanda Pierre, étonné. — A votre âge!...

Mais elle ne répondit pas et recula sa chaise en se levant.

— Tu pars déjà? — dit son amie, qui la retenait doucement par la main.

— Il le faut.

Elle ajouta quelques mots dans leur langue, salua le jeune homme d'une inclination de tête et s'en alla.

— Elle va repasser encore ses morceaux pour le concert, — dit la jeune femme à Pierre Dalvagne. — Pauvre petite!...

Son histoire n'était pas bien gaie. A quatre ans, elle était orpheline; son tuteur, un oncle très bon, lui avait appris la musique, avait fait d'elle une artiste et une virtuose. A seize ans, ignorante encore de la vie, elle avait été séduite par un étudiant qui habitait dans leur maison, à Bude, et qui s'en était allé ensuite, on ne savait où... L'enfant était mort avant de voir le jour. Mais la jeune fille n'avait pu rester auprès de la femme et des enfants de son tuteur. Alors celui-ci, avec le consentement des siens qui vivaient d'un modeste revenu, l'avait accompagnée de ville en ville, organisant des auditions, des concerts, l'aidant à se faire peu à peu une petite célébrité, dans le sud de l'Allemagne, en Italie, en Suisse.

— Et maintenant Ellouchа n'aime rien au monde que son oncle Johann et son violon. Tout le reste de l'univers lui est indifférent. C'est à peine si je peux la décider, quand je la rencontre, à quitter la petite pension où ils logent, pour venir prendre le thé ou dîner avec moi... Quant à l'oncle Johann, il est bien trop timide pour consentir à manger dans un grand hôtel!

Pierre éprouvait, à écouter la jeune femme, un plaisir subtil, mêlé de quelque malaise. Il admirait son exquise et radieuse beauté, animée par ce récit. Mais il aurait voulu arrêter ces yeux trop mobiles qui glissaient devant les siens sans se laisser pénétrer et qui, même lorsqu'ils interrogeaient, paraissaient toujours lointains, hors de la minute et du lieu présents.

La terrasse était presque déserte maintenant, la plupart des dîneurs étant allés se promener un peu, avant le concert.

Anna tira de son sac un étui d'or :

— Vous ne fumez pas? — dit-elle.

Ils prirent chacun une des cigarettes turques. Elle aspirait la fumée gentiment, à petits coups, et la laissait s'envoler autour de son visage, en fermant les paupières à demi. Le tabac blond, légèrement opiacé, avait un arome subtil et grisant.

Pierre se pencha sur la table :

— Parlez-moi de vous, à présent!

Elle souffla devant elle une spirale bleue :

— Oh! à quoi bon?

— Comment, « à quoi bon?... » On dirait que, vous aussi, vous vous désintéressez de tout!

— Qu'est-ce qui vaut la peine qu'on s'y intéresse?

— Mais... vous, par exemple! Je vous assure que vous m'intéressez beaucoup.

Elle rit et fit tomber dans une soucoupe la cendre de sa cigarette.

— Vous verriez pourtant, si jamais vous me connaissiez mieux, que je ne suis ni mystérieuse ni compliquée. Je suis une femme qui s'ennuie, voilà tout.

— Est-ce vrai? Vous êtes libre cependant, à ce qu'il semble : vous pouvez agir à votre fantaisie.

— Oui, c'est la chose que j'ai désiré le plus au monde :

être libre. Déjà, quand j'étais enfant, je me révoltais en pensant à l'esclavage des femmes et je me promettais bien de ne jamais me laisser asservir ainsi. J'étais pleine de caprices, je voulais tout voir, tout lire, tout apprendre. Il me fallait la terre entière pour promener mon indépendance. Je me suis mariée pour me libérer de mes parents; j'ai divorcé, huit mois après, pour me délivrer de mon mari... Je vous étonne, n'est-ce pas?... Et maintenant j'envie presque les femmes qui sont à moitié prisonnières dans leur foyer. Elles s'ennuient aussi, mais pas de la même façon. Elles désirent vaguement quelque chose qui peut leur advenir un jour, comme un malade attend sa guérison. Moi, je ne désire plus rien.

— Allons donc! on désire toujours quelque chose.

Elle soupira et détourna les yeux vers le golfe profond que la nuit assombrissait déjà.

— Oui, — dit-elle, — c'est vrai, on désire... ce qu'on ne trouve pas dans la vie. Et c'est bien pire que de ne rien désirer.

Il protesta : non! le pire était de renoncer à tout, de flotter, l'âme morte, au cours des heures.

— Il y a les voyages, l'imprévu!

— Il y a l'amour! — acheva-t-elle avec ironie.

— Eh bien! vous le niez aussi?

Elle plongea, jusqu'au fond de ses prunelles, un regard calme, où luisait une sympathie très douce.

— Comme vous êtes jeune! — dit-elle.

Il était persuadé, au contraire, que son visage portait déjà l'empreinte de sa vie tourmentée. Il sourit néanmoins avec plaisir.

— Vous croyez? — fit-il.

— Je vous avais pris d'abord pour un Anglais, — poursuivit-elle. — Pourquoi rasez-vous votre moustache?

Elle remarqua le pli soudain qui se creusa entre les sourcils de Pierre et la rougeur qui lui couvrit la face. Il ne répondit pas et considéra l'intérieur de sa tasse vide.

Surprise et fâchée qu'il fût sensible à ce point, elle ajouta sèchement.

— Cela ne vous va pas mal, du reste!...

Il y eut entre eux une minute de silence. Pierre, qui avait relevé le front, observa que la figure de la jeune femme, si

tranquille jusque-là, semblait contractée par une douleur soudaine. Ses paupières battaient précipitamment, ses doigts se crispaient sur la nappe. D'un geste brusque, elle prit son sac, y chercha sans patience quelque chose qu'elle ne trouva pas, ouvrit son étui à cigarettes, en tira une qu'elle alluma très vite, aspira une longue bouffée. Enfin, elle eut un sourire contraint et dit à mi-voix :

— Quand on s'ennuie, on prend de mauvaises habitudes.

— Vous fumez beaucoup? — demanda Pierre.

— Ah! — fit-elle en haussant les épaules. — Si ce n'était que cela!...

Vivement intrigué, il continuait à l'interroger des yeux. Mais elle détourna tristement la tête. Une brise passa, tiède et lente, effeuillant sur la nappe une rose trop mûre. Ensuite la vaste nuit parut plus mystérieuse et plus chaude.

Anna leva son regard inquiet :

— J'ai peur qu'il n'y ait de l orage bientôt, — fit-elle.

— Parlez-moi de vous encore, — murmura Pierre d'une voix un peu rauque. — Je vous en prie...

— A quoi bon?... Demain, vous m'aurez oubliée.

Il allait répliquer, mais il fut interrompu par des sons confus d'instruments que l'on accorde...

— Le concert va commencer, — dit la jeune femme en jetant sa cigarette. — Venez; nous aurons de meilleures places.

La salle était déjà occupée à demi. Bien que toutes les baies fussent largement ouvertes, elle était une fournaise. Le battement acharné des éventails dominait tous les autres murmures. Quelques hommes se tamponnaient le front d'un air furieux ou anéanti. Enfin Pierre parvint à découvrir deux sièges, près d'une fenêtre.

Un quatuor débuta dans le bruit des chaises remuées. Les musiciens jouaient avec une régularité machinale, tout en accablant le public d'un regard curieux et méprisant. Puis, une femme, très grande et sèche, vint chanter deux romances de Liszt. Anna se pencha vers Pierre et lui dit à demi-voix :

— Regardez celui qui tient le piano. C'est l'oncle d'Ella.

C'était un homme très maigre, petit, ramassé sur lui-

même, la tête couverte de longs cheveux grisonnants. Après que l'on eut applaudi la chanteuse, il commença un *scherzo* de Chopin. Pierre fut saisi aux entrailles par cette musique fougueuse et déchirante. Mais le petit homme se démenait sur le tabouret, ses longues boucles sautillaient autour de ses joues racornies, ses bras trop courts s'agitaient éperdument.

— Pauvre oncle Johann! — dit Anna. en applaudissant avec énergie, lorsqu'il se leva pour saluer le public.

Enfin, ce fut le tour d'Ella Brœger. Après quelques minutes d'attente, on la vit s'avancer vers la rampe. Un murmure de bienvenue s'éleva, mêlé de quelques bravos. Elle ploya le cou, d'un geste bref, sans sourire: puis, tandis que le piano préludait, elle assura son instrument, haussa le bras, et les premières notes de la mélodie jaillirent, limpides et plaintives, sous le glissement de l'archet.

Pierre fut alors frappé de la rigidité mortelle qui saisit ce visage d'adolescente. Ella devint très pâle: ses traits s'embellirent, se transfigurèrent; de ses yeux fixes et grands ouverts, toute son âme semblait fuir le long des cordes sonores... Quand elle eut cessé de jouer, elle s'inclina, plus froidement encore, tandis qu'on l'acclamait. Il y eut un entr'acte : le jeune homme et sa compagne allèrent la congratuler.

— Elle est heureuse ! — dit Anna en revenant. — Je voudrais l'être de cette manière.

— Qu'importe la manière? Chacun la sienne!... Mais il faut vouloir l'être, — affirma Pierre en s'efforçant de retenir ces yeux dont la rencontre. chaque fois, l'enivrait davantage.

Elle sembla chercher une réponse. Mais les musiciens attaquèrent brusquement une symphonie : elle se contenta de lui jeter un coup d'œil qui fit courir dans ses veines comme une onde tiède.

La seconde partie du concert se déroula presque dans le même ordre que la première. Mais Pierre ne pouvait plus suivre attentivement la musique. Il se demandait s'il partirait le lendemain, comme il l'avait d'abord projeté. Il sentait que cela lui serait impossible. D'ailleurs, avait-il maintenant un autre but qui valût celui où tout son être tendait aveuglément? Après la ruine de toutes ses ambitions, de tous ses rêves, n'était-ce pas ce que le monde lui réservait de meilleur?

« Et n'est-ce pas l'équivalent des plus beaux rêves? » — se disait-il, en épiant le profil délicat et voluptueux de la jeune femme, son cou, ses épaules satinées, ses cheveux ardents...

Pourtant, lorsque Ella Brœger revint et joua le prologue de *Peer Gynt*, pur et timide comme une aube de mai, une sorte de remords vague le harcela.

« Oui, elle est heureuse! — pensa-t-il. — Mais, ne regrette-t-elle jamais un autre bonheur perdu? Est-ce que la plupart des bonheurs humains ne sont pas bâtis sur des ruines?... »

On rappela plusieurs fois la jeune artiste. Puis la foule se pressa vers les portes et commença de s'écouler. Pierre, présenté à l'oncle Johann, lui serra cordialement la main, le félicita. Le petit homme, comprenant à peine quelques mots de français, riait, bredouillait, mêlait ses phrases d'allemand et d'italien et clignait vers sa nièce ses bons yeux de caniche, humides de joie.

— Oh! pas moi! *signor... nein, nein!...* Elle, un ange, n'est-ce pas?

Sans prononcer une parole, la jeune fille lui tendit son paletot, lui en rabattit le collet, arrangea sa cravate qui avait glissé vers l'épaule. Il lui prit des mains l'étui à violon, salua cinq ou six fois et s'en fut derrière elle.

Pierre sortit avec Anna. Ils se trouvèrent ensemble dans le jardin de l'hôtel et se mirent à marcher l'un à côté de l'autre, ignorants de tout ce qui les environnait, absorbés par une pensée unique. Le chemin, semé de graviers qui criaient sous leurs pas, descendait d'une pente insensible jusqu'aux berges du lac. Ils longèrent des pelouses blanchies par la lumière des lampes électriques, passèrent entre des bosquets emplis d'ombres épaisses. Ils se rapprochaient instinctivement l'un de l'autre : leurs bras et leurs mains se frôlaient parfois dans la nuit...

Ils s'assirent sur un banc solitaire : devant eux s'étendait la nappe immense et noire dont les bords, jusqu'au loin, étaient ensanglantés par des lueurs mouvantes. L'onde, presque invisible à leurs pieds, clapotait contre les roches. Derrière eux, atténuée par la distance, la mélodie langoureuse d'une valse revenait infatigablement.

De rares étoiles brillaient dans le ciel où des nuages s'étaient

amoncelés. Dans l'air immobile et chaud flottaient des odeurs lourdes. La jeune femme regardait fixement devant elle...

Ils parlèrent d'abord de choses indifférentes, du concert, des pays lointains qu'elle avait parcourus. Mais ils n'écoutaient guère que le son de leurs voix : elles tremblaient un peu, très douces, s'harmonisant avec l'étrange et dangereuse suavité de l'heure, suspendues en de longs intervalles de silence...

Les minutes s'enfuyaient, le ciel devenait plus sombre, la musique du bal avait cessé. Ils entendirent là-bas le bruit sourd de grandes portes que l'on fermait.

— Il se fait tard, — murmura Pierre.

— Qu'importe! — répondit la jeune femme, comme égarée dans un songe. — Il ne faut pas s'inquiéter du temps qui passe.

Les nerfs tendus et vibrants, la gorge raidie par une angoisse intolérable, Pierre luttait à la fois contre son désir et sa timidité. Il ne savait presque rien de cette femme, et ce mystère même le fascinait. Son origine à demi-orientale, ses voyages, sa beauté, son mélange de naturel et de bizarrerie, tout palliait, dans cette aventure, une banalité qui l'en aurait sans doute éloigné d'abord. Mais jusqu'où se laisserait-il entraîner? Et que fallait-il dire? il n'avait pas plus d'expérience et d'audace qu'un adolescent.

Tout à coup, il vit la main blanche de la jeune femme descendre le long de son écharpe, se poser sur le banc... Une témérité soudaine, irrésistible le poussa : il prit cette main dans la sienne. Mais, lorsqu'il la sentit, presque aussitôt, se dégager doucement, il n'essaya même pas de la retenir.

— Comme vous êtes enfant! — dit Anna.

Il n'y avait dans ces mots nul accent de reproche, nulle ironie, à peine un peu de surprise émue.

— Oui, — balbutia Pierre humblement, — c'est vrai...

Elle se tourna un peu, lui posa sur la bouche ses doigts frais et parfumés. Affolé, il saisit le poignet; ses lèvres s'y collèrent éperdument, remontèrent frémissantes... Elle s'était levée à demi : cette fois il la retint, l'attira, l'implora d'une prière tendre et passionnée où elle entendit vibrer des sanglots.

Alors elle soupira, prononça quelques mots incompréhensibles et se laissa glisser entre ses bras. Il sentit près de son

visage la tiédeur de la gorge nue; puis, des lèvres sèches et chaudes qui s'emparaient des siennes.

Déjà de larges gouttes de pluie commençaient à tomber. Ils ne s'en aperçurent pas d'abord. Mais bientôt la jeune femme secoua la tête, s'arracha violemment aux mains fiévreuses qui étreignaient son buste et se dressa...

— Ah! folle! folle! — fit-elle d'une voix rauque, presque sauvage.

Et elle s'élança pour fuir. Mais il courut après elle, lui enlaça la taille, l'emporta presque, exalté d'une vigueur surhumaine. Rien de son passé ne l'entravait plus. Il lui semblait, au contraire, qu'il n'avait jusqu'à présent vécu, lutté, souffert que pour conquérir cette joie; qu'elle abolissait tous ses rêves et que nulle autre à l'avenir ne compterait pour lui...



Et cependant, quelques heures plus tard, les yeux grands ouverts dans les ténèbres de sa chambre où rôdaient les effluves de l'orage apaisé, de la terre humide, où l'aube livide faisait luire déjà les fentes des rideaux, comme noyé encore de délices auxquelles il ne pouvait croire et dont il ne parvenait point à épuiser le souvenir, il se rappela soudain le bord du lac, la nuit taciturne, et cette main froide et douce posée sur ses lèvres...

Et une amertume se répandit en lui. Car cet océan d'amour qu'il avait découvert alors et vers lequel son désir s'était penché en tremblant, n'était-ce pas une coupe étroite et peu profonde, — et le meilleur n'en était-il pas bu?...

Un autre visage, timide et pur, des yeux gris, moqueurs à demi, lui apparurent : il ferma les paupières et s'endormit dans la tristesse.

XXIV

Trois jours après, Anna et Pierre avaient pris le train de l'Oberland et s'étaient arrêtés dans un petit village, au creux

d'une haute plaine, toute verte et riante entre des cimes désolées.

Ils y étaient arrivés le soir, tandis que des brumes bleues montaient déjà des ravins profonds. Le chalet où ils entrèrent sentait la résine et le linge blanc. Ils examinèrent avec une curiosité enfantine les meubles clairs et luisants, les ornements naïfs des étagères, les grands espaces paisibles et recueillis qu'ils apercevaient par les fenêtres. Il y avait tout autour d'eux un si vaste silence qu'ils se regardèrent avec étonnement comme si on les avait transportés dans un monde nouveau. Ils se réfugièrent dans les bras l'un de l'autre et un flot de tendresse chaste alanguit leur cœur.

Le matin du jour suivant, après avoir poussé les volets de leur chambre, ils eurent quelques minutes de ravissement délicieux. Comme si l'esprit léger de la montagne accourait vers eux pour les saluer, une brise toute embaumée d'une odeur de miel caressa leurs visages rapprochés. Une lumière vermeille baignait les toits inclinés, les vieux châlets brunis, les fenêtres garnies d'œillets et de pavots en fleurs, les persiennes vertes et la petite place où chantait une claire fontaine. La voix limpide et grêle de l'eau se mêlait au tintement des cloches que les troupeaux agitaient dans les pâturages. La vue s'étendait au delà des prés et des bois, par-dessus les coteaux et les gorges ombreuses, vers un horizon très lointain où des champs de neige scintillaient sous l'azur... Et Pierre, voyant combien de joie venait s'ajouter à son bonheur, le crut, encore, à ce moment, inépuisable comme la beauté du jour...

Et le temps s'écoula, de sa fuite insensible : une semaine passa, puis une autre... Chaque matin ramenait le même cycle de plaisirs monotones et doux : promenades au bord des prairies, sous l'abri odorant des sapins et des hêtres, parmi le bourdonnement des insectes, paroles et caresses échangées, contemplation muette, aimables repos, sur le tapis d'aiguilles sèches et de mousse, près des touffes de myrtilles ; puis le retour au chalet, dont les cloisons craquaient au soleil de midi, le déjeuner tête à tête, la sieste prolongée jusqu'aux premières fraîcheurs, le thé ; puis de nouvelles promenades, de

nouvelles flâneries à l'orée des bois, au bord des sources murmurantes; puis le repas sur l'étroite terrasse, tandis que la cime des monts, vêtue de rose et d'or, se dépouille lentement. et que l'ombre monte, et que le ciel s'éteint, et que se déploie la majesté triste du soir.

Aux dernières lueurs du crépuscule, par une sorte d'entente secrète, ils se blottissaient l'un près de l'autre. Il semblait que cette heure leur fût sournoisement hostile et qu'ils eussent besoin de s'allier pour lutter contre elle. Néanmoins, ils restaient encore longtemps à la même place, enlacés et taciturnes, comme fascinés par la menace de ces ténèbres où planait un religieux silence. Des nuées grises et violettes se déployaient sur la terre, s'épaississaient de minute en minute; des feux s'allumaient aux flancs des montagnes, les premières étoiles naissaient dans l'azur assombri. Alors les deux amants s'étreignaient plus fort, leurs yeux inquiets se cherchaient. s'interrogeaient avidement. leurs bouches frémissantes s'unissaient comme pour étouffer les voix de leurs âmes...

Ils rentraient enfin et la clarté des lampes dénouait leur angoisse. Ils avaient alors des élans de gaîté fiévreuse, des rires. des paroles mutines ou grondeuses qui se mêlaient à leurs baisers. Puis, de nouveau, leur visage pâli prenait un air plus sombre, leurs sourires se crispaient, leurs caresses devenaient muettes...

Ainsi les journées et les nuits alternaient pour eux uniformes et rapides. L'un à l'autre ils se déclaraient heureux. Ils semblaient ne rien regretter, ne rien désirer au delà d'eux-mêmes; ils paraissaient croire qu'ils s'aimeraient toujours.



Un soir, Pierre, étendu auprès de sa maîtresse, plongeait son visage dans la masse odorante et fauve des cheveux épars, au-dessus de l'épaule nue dont il sentait contre sa joue la suave fraîcheur. Un étrange ennui l'oppressait. Il attendait qu'une parole, un geste vînt en quête de son obscure souffrance. Mais la jeune femme demeurait immobile. Il souleva la tête et vit ses grands yeux bleus égarés dans le vague.

— Anna! — appela-t-il.

Elle détourna son regard et sourit gravement.

— À quoi rêvez-vous? (Il évitait souvent de la tutoyer.)

Sans répondre, elle allongea un bras souple et blanc et, lui posant la main sur le front, elle le contempla d'un air sévère.

— Vous ne m'aimez plus? — demanda-t-il avec cette expression timide et suppliante qui l'avait séduite dès le premier soir.

Elle lui caressa les tempes doucement.

— Cela vous ferait beaucoup de peine si je ne vous aimais plus? — dit-elle de sa voix chantante.

Il se haussa vers elle en gémissant et chercha ses lèvres. Elle referma les deux bras autour de son cou...

Le lendemain, ils entendirent un menu grésillement contre leur fenêtre : il pleuvait. Des nuées basses, chassées par un vent plaintif, traînaient leurs lambeaux grisâtres sur le vert livide des prairies. Parfois une lumière blafarde trouait cette horde mouvante, éclairait la cime onduleuse d'un bois ou les flancs d'un ravin. Mais, bientôt après, l'ombre devenait plus dense, et des rafales furieuses fouettaient les vitres ruisselantes.

Il ne fallait pas songer à sortir. Anna, qui avait un peu de migraine, ne se leva point et sommeilla jusqu'à l'heure du déjeuner. Pierre, assis dans un angle de la croisée, ne bougeait pas, crainte de l'éveiller, et contemplait obstinément l'espace lugubre. Il se disait que sa vie était pareille à l'un de ces nuages malmenés par l'ouragan. Pourquoi était-il ici? où allait-il? Qu'importait cela! Nul ne peut choisir ni connaître sa route. Il regarda sa maîtresse : elle était couchée sur le côté, le visage tourné vers le mur. Il la considéra longuement, suivit, au rythme constant de l'épaule, le jeu régulier de son souffle, se demanda s'il l'aimait et sourit avec amertume. Qu'importait encore cela! Nul ne peut atteindre son rêve. N'était-elle pas belle et douce et parfois ne lui versait-elle pas au cœur l'oubli le plus enivrant que l'on pût désirer sur la terre?...

Comme il prononçait en lui-même le mot d' « oubli », des images importunes vinrent l'assaillir : il se dressa brusquement. Anna, que poignait peut-être obscurément cette pensée attachée sur elle, remua, aussitôt aussitôt, ouvrit à demi les yeux.

— Bonjour! — fit-elle.

Il courut vers elle, prit les mains un peu moites qu'elle lui tendait, voulut l'embrasser. Mais, de ses doigts écartés, elle repoussa le visage du jeune homme.

— Soyons sages! — fit-elle avec une moue câline.

Elle se mit sur son séant, s'assura, en tâtant de l'index ses deux tempes, que toute douleur s'était évanouie, puis regarda la fenêtre :

— Oh! l'affreux temps! — s'écria-t-elle joyeusement. — Quelle chance! on va rester chez soi!

Elle fut très gaie et bavarde, tout le reste du jour. Étendue sur un divan du salon, elle s'agitait sans cesse, les yeux brillants, les joues roses, et gesticulait drôlement dans son peignoir de laine orientale, brodée de soie bleue et d'or fané. Elle racontait des souvenirs d'enfance, des incidents de voyage, s'amusait à décrire des gens qu'elle avait connus, mimait leurs attitudes et leurs grimaces, et riait, riait toujours. Pierre, placé sur un tabouret auprès d'elle, l'écouta d'abord avec un plaisir très vif, ensuite avec indulgence; enfin, comme le soir approchait, il éprouva un peu de lassitude.

Elle s'en aperçut, feignit de le bouder, un moment, puis se laissa glisser sur le tapis et vint poser la tête sur ses genoux. Ils se taisaient tous deux, pendant que le jour baissait dans le brouillard et la pluie. Tout à coup, inquiet de son silence, il lui prit la tête à deux mains et força de se tourner vers lui ses grands yeux baignés de larmes. Il tressaillit, s'agenouilla et, la soutenant par la taille, baisa passionnément le coin de ses paupières et ses longs cils mouillés.

C'était la première fois qu'il la voyait pleurer : il la pressa de questions avides et tendres.

— Je ne sais pas, je ne sais pas, — répondait-elle.

Elle cherchait à le repousser encore... Mais, subitement, elle le saisit, l'enlaça de toutes ses forces, mit sa figure contre lui et sanglota...

Quand elle se releva, elle le regarda fixement, jusqu'au fond des yeux, avec une expression farouche, les joues encore humides, quelques boucles de cheveux flottant le long de son visage.

— Combien de temps m'aimeras-tu? — demanda-t-elle.

Il la trouva si belle ainsi qu'il voulut la reprendre dans ses bras. Mais elle se dégagea, et répéta presque durement :

— Combien de temps ?

— Il ne faut pas penser à cela, — prononça-t-il d'une voix âpre, contre ses lèvres, — je t'aimerai plus longtemps que tu ne m'aimeras...

Pendant le dîner, ils se parlèrent à peine : ils semblaient honteux et las. Le vent avait cessé : la pluie tombait avec un bruissement monotone, comme si elle ne devait jamais tarir. La jeune fille qui les servait, une grande et jolie Vaudoise toute blonde et fraîche, les guignait d'un air méfiant. Dès qu'ils furent seuls, ils allèrent s'asseoir à l'écart l'un de l'autre. Anna se souvint qu'elle avait deux ou trois lettres à écrire. Pierre prit un roman anglais qui traînait, coupé à demi, sur la cheminée. C'était *Three Weeks*, d'Elynor Glin. Il lut, jusqu'assez tard dans la nuit, la merveilleuse, l'impossible aventure ; enfin, il rejeta le livre avec tristesse. Il comprenait maintenant combien la magie de l'art est décevante.

Lorsqu'il rentra dans la chambre, Anna, ramassée sur elle-même, la tête cachée dans l'oreiller, dormait profondément.

Le jour suivant, le ciel resta couvert. Il faisait froid ; les pieds s'enfonçaient dans les sentiers boueux ; l'herbe et la mousse étaient saturées d'eau. Après une heure de promenade, Anna, découragée, voulut rentrer à la maison.

Ayant quitté son chapeau, elle s'assit vivement sur le tabouret du piano, préluda et se mit à chanter, dans sa langue natale, une mélodie populaire. Le piano n'était pas très juste, mais elle l'effleurait à peine et parfois en tirait d'émouvants accords. Sa voix chaude et veloutée s'enflait en de puissantes rafales, puis, rompue tout à coup, se traînait comme un gémissement, comme un soupir. Pierre s'approcha sans bruit, se plaça tout près d'elle, jusqu'à la frôler. Elle se retourna, vit l'éclat de ses yeux et continua de chanter avec plus de passion. Mais bientôt les sons se brisèrent dans sa gorge : elle laissa retomber ses bras.

— Encore ! — implora-t-il.

Elle sourit amèrement et le baisa sur le front. Puis, elle pressa de la main le haut de sa poitrine.

— Je ne peux plus, — dit-elle. — Oui, c'est comme cela toujours... J'aurais pu devenir une grande artiste, on me l'avait prédit. Mais je me fatigue trop vite.

Elle baissa la tête, puis, après quelques secondes, reprit à demi-voix :

— J'aurais pu être heureuse aussi, très heureuse ; mais je me fatigue trop vite du bonheur...

Il lui saisit la main passionnément. Ce mot, qui lui révélait enfin une part de cette âme, le touchait encore plus que le charme de ce visage attristé. Il reconnaissait en elle sa propre faiblesse.

Anna se pencha contre son épaule :

— Il faut mieux nous aimer, — dit-elle, — pour nous aimer plus longtemps... Parle-moi de toi...

Ce jour-là, ils s'entretinrent avec une gravité affectueuse et se firent, sur leur passé, de menues confidences. Mais ils sentaient bien, l'un et l'autre, qu'ils se cachaient l'essentiel de leur vie et le meilleur d'eux-mêmes.

Pierre laissa entendre qu'il avait souffert d'un grand rêve d'amour irréalisé.

— J'ai déjà lu cela dans tes yeux, — murmura-t-elle. — Ce n'était pas moi que tu cherchais...

Il voulut se défendre, mais elle lui ferma la bouche avec le revers de la main.

— Ne mens pas !... Ne nous mentons pas ! Avouons-nous que nous avons cherché l'un près de l'autre un peu de l'impossible, un semblant de notre rêve.

— Toi aussi ? — demanda-t-il.

Elle frissonna, détourna la tête.

— Moi, ce fut pire : ne m'interroge pas !... Ton rêve demeure enfoui au fond de ton âme ; tu ne sais pas ce qu'il serait devenu, s'il avait pu s'épanouir. Un jour, peut-être, il refleurira. Mais ce qui a été souillé jusque dans la racine ne peut pas refleurir.

Il voulut en savoir davantage, mais elle fronça les sourcils et ne répondit pas. Brusquement, elle le repoussa, le tint éloigné au bout de son bras, et, le contemplant d'un œil farouche :

— Quitte-moi ! — dit-elle ; — ce sera mieux pour toi.

Il secoua résolument la tête :

— Je veux vous aimer.

Elle l'attira de nouveau, approcha de lui ses grands yeux désolés.

— Tu es bon! — fit-elle d'une voix très douce. — Comme tes yeux sont purs!... C'est leur pureté qui m'a séduite dès le premier jour... Mais je n'aurais pas dû me donner à toi. Nous nous serions mieux aimés : nous nous serions peut-être aimés toujours... Oh! comme j'ai été lâche et folle!

Elle se cacha le visage dans ses mains et fondit en larmes... Très lentement, il la berçait entre ses bras.

— Rappelle-toi, — reprit-elle en essuyant ses pleurs; — tu avais osé à peine me prendre la main... Et puis... tu as été si gentil, si fou et si doux à la fois! On aurait dit que j'étais ta première maîtresse.

Il tressaillit, ses paupières battirent; un flot de pourpre couvrit son visage.

— Qu'as-tu? — s'écria-t-elle, étonnée. — T'ai-je fait de la peine?

Il s'efforça de sourire. Mais elle persistait à l'observer avec une curiosité avide...

Quand vint le soir, elle lui montra un coffret de maroquin vert à fermoir de vermeil.

— Tu m'as sauvée de cela! — dit-elle mystérieusement.

Puis elle choisit, parmi ses breloques, une clé minuscule et ouvrit le coffret dont la cloison antérieure se rabattit. Il vit une série d'objets bizarres : des étuis, des godets, une petite lampe, une sorte de flûte en écaille.

— Qu'est-ce que c'est? — fit-il.

Elle déboucha un des pots d'ivoire, le lui mit sous le nez. Il respira un parfum étrange et, se reculant un peu, aperçut une pâte noirâtre.

— Tu m'as sauvée de cela! — répéta-t-elle, comme il l'interrogeait des yeux. — C'est de l'opium. J'en ai fumé cinq ou six fois pendant mon voyage en Orient, l'année dernière. Puis, j'ai eu atrocement peur d'en prendre l'habitude et je n'y ai plus touché. Mais toujours, aux heures d'ennui, je me souvenais des rêves merveilleux que j'avais faits là-bas, couchée près de ma petite lampe. J'ai retrouvé à Paris une

de mes amies de voyage qui avait continué à fumer : elle m'a donné de la drogue. J'ai acheté ce petit nécessaire portatif : tout ce qu'il y a de plus commode pour s'intoxiquer. Je m'en servais presque tous les jours, lorsque... tu es venu...

Pierre ne détachait point ses yeux de l'écrin ouvert. Il ressentait cette fascination épouvantée qu'il aurait eue à contempler quelque reptile dangereux ou quelque profond abîme.

— Demain nous irons jeter tout ça dans le torrent, — dit-il.

Elle referma le coffret, l'entoura de ses bras comme pour le protéger.

— Non. — fit-elle avec un faible sourire ; — ce sera pour... après toi.

Il voulut la raisonner ; mais à toutes ses paroles elle opposait le même geste, à la fois de dénégation et de découragement.

— Non, non, — répétait-elle — je t'assure qu'ensuite rien ne comptera plus pour moi. Les voyages me fatiguent. On admire, on admire, on se ment à soi-même pour mieux admirer, et puis il ne reste dans l'âme qu'une nostalgie de plus. A quoi bon ?... Et c'est ainsi de tout !... Les belles choses, les tableaux, la musique, les livres, j'en suis rassasiée. Quand je m'interroge sincèrement, je suis obligée de m'avouer que rien de tout cela ne me donne du plaisir... Quand on n'a plus le courage de prendre son plaisir dans les belles choses et que pourtant on veut encore du plaisir, on roule dans les pires ; on vit en se méprisant soi-même... Pouah ! Cela, du moins (elle posa la main sur le coffret) me procurera d'exquises pensées et me fera croire, par moments, que la terre est un séjour divin... Et puis, — ajouta-t-elle en changeant de ton, — cela m'amènera tout doucement au bord d'un autre monde.

Le cœur saisi de pitié, Pierre la pressa contre sa poitrine.

— Oh ! — poursuivit-elle, tenant les yeux fixés dans le vide, — ce ne sera pas bien long !... Les femmes ne savent pas s'arrêter aux doses raisonnables. Mon amie avait déjà la voix cassée et les yeux troubles. Dans six mois, je serai comme elle...

— Tais-toi, tais-toi ! — supplia-t-il en la serrant plus fort.

Elle frémit tout à coup, parut s'éveiller d'un rêve pénible, s'attacha au cou de son amant, le dévora des yeux.

— Mais je veux t'aimer encore! — s'écria-t-elle. — Je veux vivre avec toi! Ne me quitte pas! Aime-moi!

De grosses larmes débordaient de ses paupières. Il lui couvrit le front, les tempes, les joues de baisers brûlants, chercha ses lèvres. Mais elle les dérobait en tressaillant.

— Non! non! — gémissait-elle.

Et, brusquement, il eut honte de lui-même. Il laissa retomber sur son épaule la tête inerte et pâle, dont les yeux se fermaient à demi... Il vit un peu de rose monter aux pommettes, tandis que la bouche crispée s'entr'ouvrait pour sourire.

Il se faisait tard; en bas, le coucou de la salle à manger chanta onze fois. La jeune femme avait clos tout à fait ses paupières: elle demeurait immobile et respirait d'un souffle régulier et lent comme si elle était endormie. Pierre la contemplait avec un amour triste mêlé de compassion : oui, maintenant, il désirait l'aimer; il voulait lui donner le meilleur de lui-même, la sauver à force de tendresse, trouver un remède à sa désespérance ou souffrir avec elle. Lorsque ses bras furent lassés de la soutenir, il l'étendit sur le divan, s'agenouilla et se mit à la déshabiller en l'effleurant à peine, comme on fait d'un enfant épuisé de fatigue. Elle continuait à sourire sans ouvrir les yeux, l'air heureux et confiant, secouée parfois de courts frissons. Enfin elle l'écarta doucement, acheva elle-même de se dévêtir, se coucha. Il attendit pour s'étendre auprès d'elle qu'elle fût assoupie...

Mais, lorsqu'il eut éteint la lampe, c'est en vain qu'il s'efforça de clore les yeux et de dormir. Une foule de souvenirs se pressaient au seuil de sa conscience. Il revoyait tour à tour sa jeunesse pure et vaillante, sa petite chambre de Paris, la maison familiale, sa mère, la fiancée secrètement choisie, le jardin du docteur Ruelle et les beaux soirs d'été... Puis, c'était la cellule silencieuse au cœur du vaste monastère, la couche étroite sur laquelle veillait le crucifix, la robe noire qu'il revêtait à l'aube après l'avoir baisée, la rude et bonne figure du Père abbé... Et c'était lui qui était ici maintenant, lui qui avait perdu sa jeunesse, sa fiancée, l'amour de sa mère,

son avenir, sa foi, lui qui roulait à l'abîme!... Il éprouva une telle sensation de désespoir qu'il poussa une plainte rauque.

— Qu'as-tu? — demanda une voix douce à ses côtés.

Il frémit et resta silencieux... Mais il sentit deux bras qui s'enlaçaient à lui, un corps souple et tiède qui se glissait contre le sien.

— Qu'as-tu? dis-moi!

Alors, une sorte de fureur muette le souleva... Et il sombra dans la volupté comme un ivrogne dans le vin.

XXV

Pendant les journées qui suivirent, les deux amants semblèrent, d'un commun accord, s'éviter l'un l'autre. Pierre entreprit de longues courses, des ascensions pénibles, où Anna refusait de l'accompagner. Quand il rentrait, elle considérait avec un sourire de dédain ses souliers et ses habits poudreux, sa face gonflée par la chaleur et le hâle. Elle avait passé le temps à lire et à fumer des cigarettes : il remarquait, au bord du pouce et de l'index, deux taches rousses qu'elle ne prenait plus la peine, comme naguère, de faire disparaître et qui devenaient plus foncées. Il s'en irritait un peu, à part lui. Une fois même, il lui prit les doigts et la gronda avec une bonhomie affectée : elle retira sa main vivement, d'un air blessé, et, pour la première fois, ils échangèrent des paroles mauvaises, qu'ils se pardonnèrent ensuite, avec des caresses, mais qu'ils n'oublièrent pas.

Un peu de leur tendresse mourait chaque jour. Ils continuèrent d'abord à s'en offrir l'un à autre des simulacres. Mais Pierre, le premier, se lassa d'un tel mensonge. Il savait trop maintenant où le conduisaient leurs confidences, leurs larmes et jusqu'à leurs querelles. Au mépris de lui-même commençait à se mêler une haine sourde contre celle par qui son âme s'était avilie. Oui, c'était elle la plus coupable. Quand il l'avait rencontrée, il n'était assoiffé que d'oubli, de vie nouvelle. Elle aurait pu, si elle avait été digne de ce rôle, lui rendre sa fierté, son enthousiasme, sa jeunesse. Hélas! elle ne lui avait appris qu'un dégoût plus profond de l'existence et la

rage sombre de la volupté. Il se rappelait comment elle l'avait affolé dès le premier soir... Sans doute, elle avait découvert dans ses yeux une ignorance qu'elle s'était plu à souiller. Qui sait quel noir passé d'aventures montait en elle quand il la serrait dans ses bras!... Et la colère que de telles images provoquaient en lui le précipitait encore vers cette femme, rivait plus solidement la chaîne honteuse de son amour. Maintenant, à la seule idée de s'en affranchir, une lâcheté soudaine brisait tous ses membres. Alors, il s'abandonnait au désir avec une frénésie désespérée, comme s'il voulait, chaque fois, engloutir un peu plus de lui-même...



Un soir, Anna lui posa la main sur le front, entre les deux sourcils.

— Oh! l'affreuse ride que vous avez là! — dit-elle. — Je ne l'avais pas encore vue. Comme elle vous donne l'air méchant!...

Elle aussi souffrait cruellement de sa désillusion. Mais, humiliée déjà par d'autres expériences, elle en rejetait presque toute la faute sur elle-même. La noble beauté de Pierre, la douceur de ses yeux l'avait attirée. Elle avait essayé, d'abord, de résister à ce charme nouveau, désenchantée par avance, persuadée que ce serait, une fois de plus, la même chose. Mais le désir timide qu'elle sentait frémir auprès d'elle l'avait entraînée presque à son insu; l'heure et le lieu avaient été complices; au moment où elle avait tenté de se ressaisir, il était trop tard. Et, dès le lendemain, elle avait compris que jamais un homme ne peut estimer la femme qui a cédé à ses premières supplications, — mais qu'en revanche, elle peut le faire descendre plus bas qu'elle... Et, parce qu'elle l'aimait, plus profondément même qu'elle ne croyait, elle avait songé à le quitter. Mais parce qu'elle était faible, et parce que c'était en somme, jusqu'à présent, son meilleur amour, elle était restée.

Et même, lorsqu'ils s'étaient installés dans ce chalet, de suprêmes illusions lui étaient revenues. Puis, elle avait vu, de

jour en jour, les prunelles de son amant s'assombrir; elle avait senti ses caresses devenir plus rudes. Et, bien qu'elle s'avouât coupable, elle éprouvait, elle aussi, une sourde irritation contre celui qui l'avait déçue et parfois une irrésistible envie de l'abaisser, d'étouffer ses remords, de dégrader jusqu'à cette intimité de son âme qu'il ne lui révélait point. Puis, malgré tout, un besoin d'amitié, d'affectueuse protection, lui revenait au cœur : alors elle implorait, avec une humble avidité, les yeux de son amant, les adjurait de lui en donner encore au moins le mirage. Mais elle n'y pouvait lire qu'une lassitude résignée, une pitié mélancolique ou bien cette lueur mauvaise qu'elle connaissait trop...

Si bien qu'un soir, fatiguée d'elle-même jusqu'à souhaiter de mourir, elle avait pris le petit coffret à fermoir de vermeil, l'avait emporté dans un coin du salon, l'avait ouvert... Elle était seule : Pierre était parti pour Berne dans la matinée et ne devait rentrer que le lendemain. Elle avait froid : on était au début de septembre : un brouillard lugubre emplissait l'espace. Elle avait là le remède à la solitude, au froid, au désœuvrement douloureux. Néanmoins, elle avait hésité longtemps, jusqu'à ce que, torturée par l'angoisse, elle eût allumé la veilleuse à huile d'olive, roulé au bout de l'aiguille la drogue brune et crépitante, aspiré longuement l'enivrante fumée.

Ah! comme tout ensuite s'était transfiguré en elle et autour d'elle! Comme les heures, ce soir, lui avaient paru brèves et douces! Comme la nuit lui avait semblé légère! Son corps était engourdi de sommeil, mais son esprit gardait toute sa clairvoyance. Pourquoi donc avait-elle été si malheureuse? Il était naturel qu'après s'être tant aimé on fût un peu lassé l'un de l'autre. Mais, maintenant que leur première fougue était calmée, ils allaient vivre ensemble paisiblement et longtemps. Ils se confieraient leur passé; ils se comprendraient, s'aideraient. Elle savait dorénavant les mots qu'elle devait lui dire; elle se ferait tout pardonner; ils recommenceraient un nouvel amour; il redeviendrait pour elle ce qu'il était le premier soir. Oh! comme ils seraient heureux!...

Et, lorsque Pierre était rentré, l'humeur allégée par ce court voyage, elle l'avait si bien accueilli, avec un air de gravité

tranquille et souriante, qu'elle avait vu enfin briller dans ses yeux cette reconnaissance attendrie, vainement quêtée depuis tant de jours. Et leur entretien avait duré jusqu'au soir, abondant et joyeux, comme celui de deux camarades qui se sont retrouvés...

Mais, comme la nuit approchait, Anna sentit en elle une métamorphose rapide : ses idées s'embrouillèrent; elle ne parlait qu'avec effort, la langue pâteuse ; des agacements insupportables fourmillaient le long de ses nerfs, jusqu'au bout de ses doigts; des frissons glacés couraient entre ses épaules. Elle comprit : son corps et son âme réclamaient la fumée merveilleuse qui, seule, répandait en eux l'apaisement et l'illusion. Pierre, affligé de ce changement qu'il ne pouvait s'expliquer, l'enveloppa de ses bras, voulut l'interroger : elle le repoussa, prétexta un brusque malaise. Puis, dès qu'il fut endormi, elle se releva et, marchant à pas furtifs, se glissa hors de la chambre, vers l'ivresse solitaire dont l'avant-goût la faisait à la fois sourire et frémir.

Et, les jours suivants, la malheureuse fut torturée par ces mêmes alternatives de bonheur factice et d'anxiété. Il lui fallait profiter d'une absence de Pierre, de son sommeil, lui dissimuler la cause de ces exaltations fugaces, de ces accablements qui l'étonnaient. Elle tremblait d'être découverte : il croirait qu'elle ne l'aimait plus, il s'emporterait, la quitterait peut-être, ou, ce qui était pis, jetterait au loin la drogue maudite dont elle serait privée pour longtemps.

Or, maintenant, l'opium lui devenait plus nécessaire que l'amour. Pierre commençait à remarquer dans la voix, dans les yeux d'Anna, cette expression distraite et lointaine qui, à leur première rencontre, avait tant ému sa curiosité. Elle prononçait avec une sorte d'indifférence douce les phrases les plus tendres; il en souffrait profondément, et, lorsqu'il se plaignait, elle écoutait ses reproches avec un air d'innocente surprise qui lui déchirait l'âme. Car il aimait davantage à mesure qu'il se croyait moins aimé. La subtile influence du poison donnait à la jeune femme un attrait nouveau : sa démarche, ses mouvements se faisaient plus languissants et plus souples, sa voix chantante s'amollissait; dans son visage

pâli ses lèvres semblaient plus roses, ses yeux plus veloutés. Moins ardente au plaisir et pourtant plus désireuse de caresses, elle voilait son trouble d'une pudeur ingénue. Puis, ses causeries se prolongeaient, riches d'images, de souvenirs poétiques, un peu déconcertantes parfois, et toujours imprégnées de cette rêverie étrange, insaisissable, qui ravissait Pierre et l'inondait de mélancolie.

Un soir, il avait projeté de gravir la plus haute des cimes qui les environnaient. L'ascension n'était ni pénible ni dangereuse, mais longue. Il fallait contourner la base de la montagne, aller coucher dans un petit village sur l'autre versant, pour se remettre en route avant l'aube. Anna, qui avait voulu d'abord accompagner Pierre, se déclara fatiguée au dernier moment et le supplia de partir seul. Une semaine plus tôt, il eût accueilli avec joie ces quelques heures de liberté; aujourd'hui, il ne consentait qu'avec peine à se séparer de sa maîtresse. Pourtant elle fut si pressante, si persuasive, qu'il céda enfin. Mais à peine avait-il marché un kilomètre ou deux, dans la fraîcheur du crépuscule, il n'eut plus le courage de poursuivre sa route. La clarté verdâtre du ciel, l'ombre solennelle et le silence de la forêt, ces nefs profondes, ces futaies rigides opprimaient trop pesamment son âme. Il se représentait Anna désœuvrée, malade et ne comprenait pas qu'il l'eût quittée : sans elle, cette excursion ne lui donnait aucun plaisir... Il s'arrêta, hésita un moment, puis, soudain, fit volte-face et retourna vers le chalet. Il marchait très vite, essoufflé, le cœur battant de joie à l'idée de revoir et d'embrasser le cher visage. Comme Anna serait surprise, comme elle serait heureuse et reconnaissante, lorsqu'il lui dirait, en la serrant contre lui : « Tu vois, je ne peux plus vivre sans toi!... »

Il ouvrit et referma la porte avec précaution, retenant sa respiration haletante, monta sur la pointe des pieds l'escalier de sapin qui gémissait à chaque marche. La chambre était vide. Étonné, il redescendit; une odeur bizarre, indéfinissable, qu'il avait remarquée, ces derniers jours, sans y prendre garde, le frappa. Une raie de lumière filtrait sous la porte du salon : il entra, et vit tout au fond, à travers une fumée laiteuse, Anna étendue sur le tapis, la tête exhaussée par des coussins, le corps tourné vers une petite lampe allumée.

Au bruit, elle se mit sur le dos, souleva la tête et ses yeux dilatés n'exprimèrent qu'une grande stupeur. Enfin elle poussa une petite exclamation de crainte et de joie. Il avança de quelques pas, sans comprendre, le regard fixé vers cette bizarre veilleuse dont la flamme était tamisée par des lames de nacre. Puis, ses sourcils se froncèrent; il dévisagea sévèrement la jeune femme.

— Tu vois! — balbutia-t-elle, — je fumais... Pourquoi es-tu revenu?... Eh bien! parle-moi!... Comme tu es pâle!

Il se passa la main sur le front, la retira mouillée de sueur.

— Je suis revenu parce que je ne pouvais supporter d'être sans vous, — commença-t-il machinalement. (Et, de nouveau, ses yeux hagards rencontrèrent la lampe, l'écrin ouvert, les pots débouchés, la pipe d'écaille.) — Non, je ne pouvais le supporter, — répéta-t-il.

Et, tout à coup, il s'abattit, s'agenouilla, la gorge secouée de sanglots :

— Anna!... tu ne m'aimes plus!...

Elle se dressa, lui prit la tête dans ses deux mains, l'appuya contre sa poitrine.

— Je ne t'ai jamais mieux aimé, — dit-elle en lui caressant la joue, — Pierre, mon doux amant! Oh! reste ainsi : je suis bien, je voudrais mourir à présent, ton front sur mon cœur... Comme la vie est loin, n'est-ce pas?... Je sens tes tempes battre dans ma poitrine... Pourquoi pleures-tu? Pardonne-moi : j'étais si malheureuse! Maintenant tout s'arrangera... Il y a déjà quelques jours que je m'étais remise à fumer de l'opium; il vaut mieux que tu saches. Qu'est-ce que cela fait, puisque nous nous aimons?

Il se dégagea doucement, regarda les yeux de sa maîtresse : ils étaient dirigés vers le plafond, immobiles et comme vides.

— Anna!

Elle ne fit pas un mouvement, ne répondit pas. Il s'efforça d'atteindre à ses lèvres : elle l'écarta, ferma les paupières à demi.

— Laissez-moi. — dit-elle.

Il se releva, s'assit sur une chaise, y demeura, la tête basse, les mains entre ses genoux.

— Pierre! voulez-vous essayer de fumer aussi?... Après, vous ne serez plus triste.

Elle souriait, humblement inviteuse. Il la considéra quelques secondes, puis haussa les épaules. La curiosité, le dégoût de lui-même et, plus que tout, l'espoir de se rapprocher, grâce à l'ivresse, de cette âme fuyante, le persuadaient malgré lui. Elle s'en aperçut, insista, lui promit d'incomparables merveilles. Enfin il s'étendit à ses côtés, séparé d'elle par le plateau et la lampe. Elle lui arrangea commodément les coussins sous la tête, lui apprit à se servir de la pipe, prépara pour lui la boulette d'opium, la tint sur le fourneau, pendant qu'il tâchait d'aspirer. Il s'y prenait mal : la pipe s'engorgeait à chaque instant. Elle la débouchait sans impatience, recommençait les boulettes. Mais Pierre attendait trop fiévreusement les sensations annoncées : des nausées le travaillèrent avant que son esprit eût perdu sa froide et amère lucidité. Il dut attendre, couché sur le dos, que ce malaise fût dissipé. Pendant ce temps, Anna s'était remise à fumer et parfois elle exhalait de longs soupirs de béatitude.

— Pierre, — murmura-t-elle d'une voix insinuante, — si tu veux, nous partirons demain. Il fera si bon voyager ensemble! Nous nous embarquerons, nous irons vers des pays où le soleil est plus beau : en Indo-Chine, au Japon... Nous aurons, comme ici, une maison à nous, mais plus gracieuse encore et plus claire, avec de jolies nattes en paille de riz et des cloisons de papier. Nous n'aurons d'autres soucis que de nous aimer, de jouir de la lumière, des fleurs de notre jardin, des bibelots de nos étagères. Nous fumerons un peu d'opium, pas trop : nous ne dépasserons jamais dix pipes par jour... Tu verras comme nous serons heureux!

Il sourit tristement, sans détourner la tête. Ce n'était pas elle, il le sentait bien, qui parlait ainsi, mais une âme artificielle et fugitive qui flottait en elle. Il sentait bien qu'*elle*, il l'avait perdue. Pour avoir l'illusion de la retrouver, il faudrait se perdre soi-même, n'être plus qu'une épave humaine qui s'enfonce un peu chaque jour. A cette idée, une angoisse l'étreignit, une révolte gonfla sa poitrine : il y avait quelque chose en lui qui ne voulait pas mourir.

— Pierre! — poursuivit Anna, qui semblait de plus en

plus enveloppée de rêve. — à quoi pensez-vous maintenant? Votre visage est si grave et si beau! Il me rappelle celui d'un moine que j'ai rencontré en Italie, à Orvieto, je crois, et dont j'ai failli devenir amoureuse... Beau moine! — continua-t-elle avec une intonation câline, en allongeant vers lui un bras languissant, — venez me donner un baiser!...

Il la contemplait avec effroi et colère, les poings serrés.

— Taisez-vous! — fit-il entre ses dents.

— Beau moine, je vous en conjure, ne me résistez pas! Je suis folle de vous!... Venez entre mes bras!... Mon amour est meilleur que toutes vos extases; mon amour est meilleur que le ciel... Venez! je me meurs d'amour!

— Tais-toi, tais-toi! — répétait-il, les yeux menaçants. — Tu es folle, tu ne sais pas ce que tu dis!

— Venez! tout mon corps tremble et mes lèvres sont brûlantes... Venez me dire ce qui vous a poussé vers votre Dieu. Étiez-vous fatigué de vivre?... Venez! mieux que votre Dieu, je saurai vous faire oublier la vie... Mon amour est plus profond que la mort; ma chair est plus douce que l'hostie!

Les narines frémissantes, les prunelles dilatées, il rampa vers elle sur les genoux. Mais, tout à coup, elle se rejeta en arrière et, l'écartant de ses deux bras raidis, proféra un long ricanement.

— Non, non! va-t-en, moine maudit! Tu me fais peur, à présent...

Alors, de sa main fermée, il balaya la pipe d'écaille, la lampe, les pots d'ivoire: puis, se mettant debout, il les piétina, en écrasa furieusement les débris qui craquaient sous ses semelles et volaient de toutes parts. Elle cependant, avec un horrible cri, avait sauté sur lui; elle lui planta au visage ses doigts contractés, le déchira de ses ongles. Mais, presque aussitôt, elle s'écroulait sur le tapis, la face contre terre, secouée par d'atroces hoquets...

Il se pencha, la souleva par la taille, la traîna larmoyante et inerte sur le divan, la coucha, entassa sur elle des couvertures, l'écouta, un moment, râler de douleur et de ruse vaincue, puis s'élança vers la porte, et, comme dardé au dehors, dans la nuit froide, but une longue gorgée d'air pur et se mit à courir...

Il s'arrêta, haletant, au bord d'un précipice que les gens de l'endroit appelaient la « Grande Crevasse ». — sorte d'hémicycle aux profondeurs immenses, dont les pentes étaient vêtues de sapins géants, en face d'une muraille abrupte où s'accrochaient à peine quelques buissons. — Pierre était arrivé à la crête de cette muraille. Il plongea son regard dans l'abîme et recula, frissonnant de la tête aux pieds. Des ténèbres sans fond, sortait un souffle humide; la roche lisse et nue dominait de sa masse blafarde cette nuit impénétrable. Tout autour, devant le ciel livide, les sapins noirs érigeaient leurs cimes aiguës, étendaient leurs bras puissants. Pierre éleva les yeux, comme pour appeler au secours. Le zénith bleuissant était encore parsemé d'étoiles, tandis qu'à l'Orient une clarté pâle émergeait au-dessus de l'horizon...

Et tour à tour, pendant que les minutes s'écoulaient et que montait l'aube, voilée de safran et d'or, Pierre contemplait les ténèbres de l'abîme et les premières lueurs du ciel. Déjà, autour de lui, la forme des monts était visible; quelques-uns jaillissaient comme des vagues colossales et sombres, pétrifiées au plus haut de leur élan. Et, peu à peu, voici qu'une espérance indécise encore naissait en lui, grandissait...

Bientôt ses mains se mirent à trembler, sa poitrine aspira violemment la brise glacée qui précédait l'aurore : il bondit loin du précipice. Non! il ne devait pas, il ne voulait pas mourir... Il comprenait, il comprenait maintenant! Tout s'illuminait en lui, comme ce firmament où s'évanouissaient les étoiles. Un jour, le désir, tardivement éclos dans son cœur et nourri d'une soudaine et trop généreuse sève, l'avait emporté plus loin que la vie, l'avait jeté vers un autre monde peuplé des plus merveilleuses chimères qu'aient jamais créées la souffrance et l'inquiétude humaines. Puis, quand ce grand mirage s'était dissipé devant lui, il avait été lâche : il avait demandé à la volupté l'équivalent de son bonheur perdu. Or, il le comprenait maintenant, plus vaine encore et plus dévorante que les chimères, la volupté ne peut être ici-bas la compagne du fort, elle ne lui donne ni apaisement ni oubli; si l'homme veut jouir, il doit se résigner à voir le meilleur de son âme périr, et chaque plaisir cherché pour lui-même creuse en nous un peu plus de vide. Ce qui console et apaise le fort, ce

qui lui donne l'oubli, mieux encore. un âpre bonheur, c'est le travail et la lutte, c'est l'œuvre dont il sent bouillonner en lui l'impérieuse volonté de vivre, qui hante son cerveau et tressaille dans ses mains, qui le soulève, le ravit avec elle, plus haut, plus haut encore, — « au plus haut!... »

Les dernières étoiles avaient disparu dans l'azur argenté du ciel. On pouvait distinguer les ondulations des prairies et la lisière des bois. En se retournant, Pierre aperçut, dans un pli du vallon, le village endormi encore et, plus à l'écart, leur petit chalet, le balcon fleuri, les volets verts. Il frémit. son cœur se resserra; ses bras, croisés sur sa poitrine, retombèrent. Il était trop tard : la chaîne était trop solide pour qu'il pût la briser!... Il revit Anna couchée sur le divan du salon ; il imagina le faible sourire qui flotterait sur ses lèvres quand il s'avancerait auprès d'elle à son réveil... Comment pourrait-il l'abandonner? Elle lui avait prodigué tout ce qu'elle savait dispenser de joie : elle avait cherché en lui une suprême raison de vivre : allait-il la rejeter maintenant, comme un fruit duquel on a épuisé tout le suc? N'essayerait-il pas de la sauver? allait-il la laisser mourir peu à peu, jour par jour?... Il se tordit les poings, fit quelques pas en vacillant...

Le son lointain et nasillard d'une trompe passa dans le vent. Puis un bruit sourd parut ébranler la terre. Pierre s'arrêta, tendit l'oreille, consulta sa montre : c'était le premier train qui descendait dans la plaine... Il venait de quitter la station voisine et, dans dix minutes, arriverait à la petite halte, cent mètres plus bas, près d'un bouquet de mélèzes.

Et, de nouveau, Pierre sentit ses mains trembler, son cœur palpiter avec force. Une puissance terrible le prenait à la gorge, le secouait tout entier, une voix farouche résonnait en lui, étouffant ses regrets, sa pitié : « Fuis! — criait-elle, — fuis! Tu le peux, à présent; dans une heure, il sera trop tard! N'hésite pas! ne regarde pas en arrière!... Si tu retournes là-bas, tu es perdu à jamais... Ce sera le pardon, les larmes, les promesses, l'avilissement irréparable. Ta pitié n'est que lâcheté!... Tu ne peux pas sauver cette femme; c'est elle qui t'entraînerait dans la mort... Libère-toi! libère-toi! fuis!... il est temps! »

Le fracas du train grondait plus fort, répercuté par l'écho

des montagnes. Pierre adressa encore au ciel la prière de ses yeux éperdus. La splendeur tragique de l'aurore inonda son âme. Surgissant à demi de l'horizon, le disque énorme du soleil semblait soulever des flots de sang qui ruisselaient des hauteurs neigeuses, coulaient sur les pentes, rejaillissaient, éclaboussaient l'azur. Puis l'astre se dégagea tout entier, rouge, spectral et sinistre. Mais, à mesure qu'il montait lentement, sa pourpre enflammée se muait en un brasier d'or. Bientôt un rayonnement glorieux s'épancha sur les cimes, les dernières traces de sang disparurent; les glaciers, les pics étincelèrent. Toujours plus haut, toujours plus serein, plus éblouissant et plus pur, l'orbe de feu dominait la terre. Des frémissements, des murmures, des appels, des sons de cloches, des chants d'oiseaux s'unissaient confusément vers lui...

Tout à coup, un sifflet strident déchira l'air. Pierre se retourna, vit le train qui débouchait dans la vallée.

« Fuis! — lui cria de nouveau la voix intérieure. — Va souffrir! va te purifier! va grandir! »...

De ses doigts crispés il laboura sa poitrine en jetant un cri sauvage. Puis il considéra, quelques secondes encore, le soleil rutilant, et, les yeux éblouis, titubant dans l'herbe mouillée, il se précipita, sur la pente rapide, vers le bois de mélèzes dont le feuillage tendre étincelait de rosée.

LÉON BARRY

(La fin au prochain numéro.)

M. HENRI DE RÉGNIER

> Je n'aurai, pour revoir tout ce qui vous étonne,
> Qu'à me ressouvenir et qu'à fermer les yeux.
>
> HENRI DE RÉGNIER. — *Le Miroir des Heures.*

Qu'on tienne un fauteuil à l'Académie française pour le symbole de la gloire ou seulement pour la plus haute récompense officielle du talent littéraire, nul doute que l'investiture de M. Henri de Régnier ne plaise à tous ceux qui chérissent les lettres françaises. — Et c'est bien à dessein que nous disons « tous », sans exception, car l'œuvre du nouvel académicien a vraiment de quoi les réjouir tous en leurs catégories les plus diverses. Sa belle carrière de vingt-cinq années n'abonde-t-elle pas en contrastes heureux et en surprises fécondes? Agréable à ceux qui raffolent des écrivains tout neufs comme à ceux qui goûtent davantage une littérature toute pleine du passé, M. Henri de Régnier est salué des uns comme le premier des « symbolistes » et des autres comme le dernier-né de nos grands classiques.

Aimez-vous la poésie lyrique, et jugez-vous qu'elle doit être dignement représentée à l'Académie française? Vous en trouverez d'admirables morceaux dans les sept volumes de M. de Régnier... Êtes-vous plus sensible à une fantaisie mêlée d'observation? estimez-vous une imagination qu'inspirent avec un égal succès le présent et le passé?... A la bonne heure! M. de Régnier vous laisse libre de choisir entre ses huit romans et ses trois recueils de contes... Son unique comédie,

les Scrupules de Sganarelle, est assez significative de ce qu'il produirait au théâtre, s'il y était encouragé et s'il le voulait bien... Quant à ces personnes d'une gravité superstitieuse et d'une culture plutôt restreinte pour qui la poésie, le roman, le conte et le théâtre sont des genres « nullement sérieux », on peut leur offrir avec des égards infinis, et tout de même un soupçon de malice, les récits de voyage et les études historiques ou littéraires dispersés en trois volumes par M. de Régnier, — sans compter la gerbe qu'on formerait en glanant parmi ses feuilletons dramatiques publiés de 1908 à 1911 au *Journal des Débats*.

Ainsi, M. de Régnier a tenu jusqu'à présent force personnages dissemblables. Mais cela ne suffirait point à le caractériser. Ni la souplesse ni l'ubiquité ne nous surprennent, habitués que nous sommes à ces sortes de métamorphoses où se sont essayés presque tous les grands écrivains, depuis Voltaire. Ces changements n'ont rien de mystérieux, puisqu'un auteur, loin de se dissimuler par ce moyen, s'explique et se révèle chaque fois davantage. Incarnations successives plutôt que déguisements, elles instruisent sans dérouter. Chateaubriand, Lamartine, Hugo, Vigny, Musset, Gautier, seraient-ils aussi reconnaissables, s'ils n'avaient pris la peine de revêtir tant de costumes divers?

Suivre un auteur en ses variations n'est donc pas une tâche pénible pour le lecteur contemporain. Où l'embarras commence, c'est quand on soupçonne l'auteur de changer non seulement sa manière, mais son âme. Le doute se porte-t-il sur l'identité profonde de l'individu, quelle panique, aussitôt, dans nos idées!... En effet, comment admettre qu'un écrivain absolument digne de ce nom, c'est-à-dire sincère, soit tout ensemble lui-même et deux ou trois autres? qu'il se substitue à volonté, sans raison valable, plusieurs personnages imprévus et contraires?... Il n'y a d'exemple dans aucune littérature d'une pareille aberration. Et les seuls qui se soient attardés à de tels jeux, on a le droit de les considérer, non comme des monstres, — ce serait trop d'honneur! — mais comme de vulgaires baladins. N'est-ce pas ce que déclarait, précisément à l'Académie française, M. Pierre Loti en son discours de réception : « Pour moi, les écrivains qui peuvent,

à un moment donné, ne pas se ressembler à eux-mêmes, ceux par exemple qui peuvent écrire une pièce mystique après un poème athée, n'ont pas d'âme, ne sont que des amuseurs à gages. »

Nul ne s'avisera de confondre M. de Régnier avec de pareils amuseurs. La très haute qualité de l'admiration qu'il éveille met en garde l'observateur le plus superficiel contre une méprise aussi grossière. Cependant, il faut se l'avouer, son cas a quelque chose d'extrêmement complexe. On devine bien qu'il doit être, au fond, toujours fidèle à lui-même; mais on éprouve quelque embarras à reconnaître sa foncière continuité de volume en volume et d'année en année. Ce n'est pas sans trouble qu'un lecteur novice passe de *Tel qu'en songe* à *la Double Maîtresse*. Un sourd malaise l'avertit qu'il a laissé échapper en chemin je ne sais quoi de délicat, de furtif, de volatil et d'infiniment secret qui constitue le principe originel et l'essence la plus précieuse du poète. A partir de cet instant, son étonnement le gênera, et il court le risque de ne pas prendre aux fictions de Henri de Régnier tout le plaisir qu'elles lui offrent généreusement.

Aussi, pour étudier sans injustice l'œuvre de M. de Régnier, doit-on d'abord en éclairer la souterraine et obscure unité, afin que ses disparates extérieures n'effarouchent plus le public. Il faudra recommencer, étape par étape, son voyage intellectuel à travers le présent et le passé; il faudra montrer cette âme de poète, toujours pareille à elle-même, quoique longtemps déchirée entre deux influences adverses, et comment peu à peu, à force de persévérance, de courage, de sagesse et d'enthousiasme, elle atteignit victorieusement à ce haut degré de maîtrise où on la voit aujourd'hui.



M. Henri de Régnier, né le 28 décembre 1864 à Honfleur, avait à peine vingt et un an, lorsqu'il publia ses premiers vers. Les quatre plaquettes groupées, depuis, en un seul volume sous le titre *Premiers Poèmes*, se suivirent très régulièrement à une année d'intervalle : d'abord *les Lendemains* (1885), bientôt

Apaisement (1886), puis *Sites* (1887), enfin *Épisodes* (1888). Une époque positive comme la nôtre ne prodigue pas sa bienveillance aux balbutiements juvéniles des poètes. Les contemporains ne se préoccupèrent donc pas outre mesure du nouveau-venu. Celui-ci, pourtant, — il suffisait de prêter l'oreille pour s'en convaincre, — articulait avec une aisance extraordinaire. Et son vers était bien le sonore instrument des poètes les plus mélodieux, le vers traditionnel de la Renaissance, du Romantisme, du Parnasse, ce même vers dont M. de Régnier devait dire à propos de Victor Hugo : « C'est Pierre de Ronsard qui fit le vers français et, à travers une lacune séculaire, le légua à André Chénier, à qui Hugo le reprit après avoir puisé, en arrière, dans tous les grands auteurs du XVIe siècle qui le pratiquèrent. [1] »

Dès 1885, on percevait chez Henri de Régnier comme un écho lointain, mais touchant et infiniment suave, de Ronsard et d'André Chénier. Alors, comme aujourd'hui il s'apparentait à eux en passant par Victor Hugo : le lignage est illustre... Sans doute, l'inspiration dérivait directement de Baudelaire et de Verlaine ; mais le fond de cette poésie s'annonçait, dès ce prélude, sain, classique et d'un aloi excellent. Un sonnet comme *Résidence royale* [2], où se profile déjà Versailles, ébauche timidement les sonnets de *la Cité des eaux*. Quant à l'influence magnétique de Stéphane Mallarmé, puissante et si spéciale, on la pressent à peine avant *Épisodes* ; mais elle s'impose impérieusement vers 1890 aux *Poèmes anciens et romanesques*, domine encore *Tel qu'en songe* en 1892, puis décroît et disparaît dans *les Jeux rustiques et divins* (1897).



Jamais on ne fut plus sévère qu'aujourd'hui aux « symbolistes », jamais, croyons-nous, pas même à l'époque où les journaux et les revues — d'accord avec les revues de fin d'année ! — les accablaient de sarcasmes. Certes ces épigrammes triviales, parfois grossières, choquaient Stéphane

1. Voir *Figures et Caractères*.

2. Voir *Apaisement*.

Mallarmé et ses élèves. Certes, ces amateurs de belles nuances, en butte aux férocités quotidiennes de la presse, ressentaient comme une humiliation intolérable cette trop facile suprématie du bon sens le plus vulgaire. Mais peut-être avaient-ils la consolation de préoccuper les Parisiens : peut-être s'imaginaient-ils flatteusement que la terre entière participait à leurs angoisses et que le genre humain, dans une perplexité délicieuse, attendait le résultat de leurs expériences.

Hélas! l'avenir leur réservait un supplice plus cruel que le dénigrement systématique : l'oubli, le profond oubli, insondable comme la mort... Titans foudroyés, les « symbolistes » furent précipités en cet abîme : ils y gisent encore pêle-mêle... Ont-ils tressailli d'orgueil, l'autre jour, aux paroles que M. de Régnier prononçait à l'Institut?... Qui sait?... Ils mériteraient bien, et principalement leur chef Mallarmé, « esprit merveilleusement docte et généreusement pur [1] », un peu plus d'indulgence. Car ils proclamèrent, malgré la terreur naturaliste, que mener une enquête, dresser un inventaire, tenir un répertoire, ce n'était pas le suprême effort du génie moderne. Et sans doute affranchirent-ils par les incantations magiques de leurs vers libres, par leurs rythmes bizarres comme des exorcismes, les talents pris entre les enclumes et les marteaux du « forgeron de Médan » [2].

Bien entendu, Mallarmé ne fut pas l'inventeur du vers libre. Tout au plus l'inspira-t-il, en orientant ses disciples vers la musique. Les fidèles qui, à l'imitation de leur Maître, fréquentaient aux concerts dominicaux, recueillaient comme lui les préceptes de la musique. Elle leur confiait, cette musique, mille secrets ineffables dont la littérature, à elle seule, ne saurait nous instruire. Elle proposait en exemple à M. Henri de Régnier le charme de ses mélodies, ondoyantes et sinueuses comme le sont nos idées mêmes avant d'être fixées par notre langage ; elle leur apprenait aussi comment ses allusions sonores valent un vocabulaire plus précis, puisqu'elles suggèrent bien plus vite des sentiments et des images, souvent même une contexture serrée de sentiments et d'images. De là, sans doute, cette chimère si séduisante, si folle, d'enfouir dans la poésie

1. Voir Henri de Régnier, *Discours de réception*.
2. *Id.*, *ibid.*

ou dans la prose autant d'arrière-pensées que le chef d'orchestre, par sa baguette, en fait jaillir d'une partition... Et qu'importe si cela nous rend obscurs?... Pourquoi la clarté serait-elle une condition essentielle de la poésie, alors que la lumière n'est pas indispensable à la vision?... La vraie lumière, rappelez-vous ce qu'en dit Ruysbroeck l'Admirable, le grand mystique flamand du XIVe siècle, traduit et si souvent cité par M. Maurice Maeterlinck : « Il en est de même quand l'œil, pour ne rien voir des autres objets, ferme ses paupières et tire de lui-même sa lumière ou que, pressé par la main, il aperçoit la lumière qui est en lui. Alors, sans rien voir d'extérieur, il voit : il voit même plus qu'à tout autre moment, car il voit la lumière... »

C'est cette lumière intérieure, cette lumière ésotérique et abstraite qui rayonne de Mallarmé ; par malheur, ce n'est pas elle qui l'éclaire... Obscurs, ses apôtres et lui ne le sont pas seulement par l'insuffisance de leurs moyens ; par l'excès des digressions et des incidentes, comme Robert Browning ; par abus de réticences et d'ellipses, comme George Meredith ; par extravagance, comme Gérard de Nerval ; par leurs prétentions érudites, comme Lycophron et tous les poètes alexandrins... Les « symbolistes » français du XIXe siècle sont obscurs, parce que cette façon de s'exprimer leur paraît la seule absolument logique...

Pardonnons à ces alchimistes du rêve !... Aujourd'hui, nous savons trop qu'ils cherchèrent vainement la pierre philosophale, car nous visitons leurs laboratoires à l'heure où les fourneaux sont éteints, les magiciens morts ou découragés, leurs alambics brisés, couverts de cendres et de poussière, et nous regardons avec ironie leurs creusets à jamais vides...

Mais il n'y a de ridicule que le superflu. Or la tentative de Mallarmé n'aura pas été vaine. Car elle nous rendit le service, voilà vingt ans, de mortifier le lecteur moyen en sa suffisance présomptueuse et d'exercer sa pénétration. Il n'est jamais inutile de rappeler à certaines gens que les plus belles choses sont d'un accès incommode et qu'on doit les mériter par un effort consciencieux.

Quant à cette querelle du vers libre, si dangereuse qu'elle brouilla M. de Régnier avec Sully-Prudhomme, combien le

temps l'a simplifiée!... On ne fourre plus partout le vers libre. Ses partisans les plus chauds désirent qu'il demeure exceptionnel. Combinaison singulière de la poésie et de la danse, le vers libre assigne au rythme un rôle plus expressif que le vers régulier. S'il ne convient pas à tous les sentiments ni à tous les spectacles, il s'accommode merveilleusement à certaines circonstances. Le vers libre ne se borne pas à chanter : il joue et il mime... Et si l'on songe aux odelettes de M. de Régnier, à de grandes pièces descriptives et dramatiques comme *le Vase*, *la Course*, *le Sang de Marsyas*, *Pan* et *l'Accueil*, on ne peut les concevoir écrites en vers réguliers. Il est vrai que M. de Régnier use du vers libre non seulement avec une adresse qui n'est qu'à lui, mais avec un tact et un discernement admirables. En somme, il ne s'en sert que pour les sujets relevant de l'ode pindarique, du dithyrambe ou de l'épopée. Et si l'on ne trouve pas un seul poème en vers libres dans son dernier recueil, *le Miroir des Heures*, ce n'est point qu'il ait répudié cette forme, mais parce qu'elle ne convenait pas aux sujets plus intimes dont il traite en ce volume.

Ce que M. de Régnier pense maintenant de Mallarmé, je crois qu'il l'a indiqué sous un symbole triste et magnifique dans son poème *le Sang de Marsyas*. Si Marsyas fut écorché vif, c'est qu'il avait eu l'audace inouïe de défier Apollon, dieu des chants, et la fortune prodigieuse de le vaincre. Mais la foule, ne comprenant pas les sons étranges que Marsyas tirait de sa flûte, ne comprit pas non plus que le satyre avait triomphé du dieu. Et comme elle le haïssait depuis longtemps pour son humeur ombrageuse et fière, pour son goût de la solitude et pour tout ce qu'elle remarquait en lui d'inexplicable, elle déclara sacrilège cet être surnaturel et résolut de le mettre à mort, après d'horribles outrages... Au supplice près, tel fut le sort plus récent de Stéphane Mallarmé : les juges lui manquèrent, non les accusateurs ni les bourreaux...



La lyre d'Apollon et la flûte de Marsyas se livrèrent, pendant quelque dix années, un combat riche en péripéties dans

l'âme de M. Henri de Régnier. Tantôt c'était le satyre farouche qui l'emportait, tantôt le dieu du soleil qui perçait son rival de ses cuisantes flèches d'or. Il semblait que ce duel ne dût jamais finir, à cause de la valeur des adversaires. Pourtant, cette fois encore, Apollon fut victorieux : et cette fois, durant la lutte, il avait surpris le secret du satyre Marsyas.

Si *les Médailles d'argile* (1900, *la Cité des eaux* (1903), *la Sandale ailée* (1906) et *le Miroir des heures* (1911), plus encore que *les Jeux rustiques et divins*, glorifient Ronsard et André Chénier, il ne s'ensuit pas, comme on le répète naïvement, que le dernier mot en ce litige soit resté aux deux insignes Parnassiens dont M. de Régnier fut l'ami. En effet, M. de Régnier vénère toujours la mémoire de Leconte de Lisle. Quant à son attachement filial pour José-Maria de Heredia, plusieurs témoignages poétiques le signalent au lecteur, même si l'on ignore que madame Henri de Régnier se nommait mademoiselle Marie de Heredia avant d'illustrer par trois romans exquis son pseudonyme de Gérard d'Houville.

Mais, pour étroits qu'ils fussent, des liens d'amitié ou de famille n'auraient pu rattacher si fortement M. de Régnier à la poésie traditionnelle. Nos parentés intellectuelles sont les plus décisives. Que les vingt-sept sonnets où circulent *les Passants du passé*[1], ou les autres vingt-sept sonnets dédiés à la splendeur de Versailles[2], ou les cinquante-cinq pièces rares du *Médaillier*[3], aient comme un air de famille avec *les Trophées*, cela prouve surtout que ni le don plastique ni la virtuosité prestigieuse ne manquent à M. Henri de Régnier. Et l'une de ses étonnantes singularités, c'est d'être aussi propre à exprimer les idées abstraites, chères à Stéphane Mallarmé, qu'à tisser des tapisseries de paysages ou d'allégories, à colorier une estampe, à modeler la glaise et l'argile, à graver le bronze, l'argent ou l'or. Et parce que, seul parmi les « symbolistes », il avait ce juste et savoureux génie décoratif, cette divination du détail pittoresque, cet instinct des belles ordonnances architecturales, des jardins et des meubles, joint à un tel amour de la mythologie païenne en ses fables, ses attributs et ses emblèmes, on

1. Voir *les Médailles d'argile*.
2. Voir *la Cité des eaux*.
3. Voir *le Miroir des heures*.

aurait pu prédire avec certitude au poète de *Tel qu'en songe* qu'il attacherait un jour *la Sandale ailée* à son essor.



Cette plantureuse fantaisie plastique, nous savons par Théophile Gautier qu'elle nourrit le romancier non moins que le poète. Et si l'on blâme quelque débauche de pittoresque dans la description du « Château de la Misère ». on ne s'en félicite pas moins que l'auteur d'*Émaux et Camées* ait consenti à écrire, pour la joie de nos yeux, son éblouissant *Capitaine Fracasse*. De même, comme les premières poésies de M. de Régnier n'épuisaient pas sa verve décorative, nul, parmi ceux qui l'observaient dès lors, ne s'étonna de lui voir écrire des contes. Ceux-ci, *Contes à soi-même* (1894), *Trèfle noir* (1895) ou *Monsieur d'Amercœur* (1896), suivaient fidèlement l'inspiration d'*Épisodes* et de *Tel qu'en songe*, comme un canal parallèle à un fleuve imite en son cours les eaux qu'il accompagne. Plus tard. *le Trèfle blanc* (1899), avec ses jolis souvenirs d'enfance, ne surprit pas davantage les admirateurs des *Jeux rustiques et divins*. A moins, toutefois, que leur clairvoyance ne discernât dans la nouvelle des *Petits messieurs de Nèvres* l'ascendant despotique de Saint-Simon et la promesse qui s'y manifestait d'un chef-d'œuvre prochain.

M. Henri de Régnier, malgré la richesse de sa production poétique. ne serait pas lui-même sans *la Double maîtresse* (1900). Ce roman suppose une telle luxuriance de moyens qu'il eût été hasardeux de les lui attribuer, s'il n'en avait fourni la preuve, d'emblée et d'ensemble. Généralement la tâche du romancier est ingrate : il lui faut une patience et une persévérance de plusieurs années avant d'obtenir les faveurs d'un public frivole ou facilement distrait. La fortune fit une exception pour M. Henri de Régnier : elle lui accorda le succès dès son premier roman...

Et quel succès enviable!... Ce n'était pas ce succès d'estime que font parfois des passants à un homme solitaire et qu'ils s'étonnent d'entendre parler si bien. Non, ce n'étaient pas seulement les lettrés, les érudits, les curieux, les habiles,

l'élite et les cénacles, les coteries et les cafés, les petites chapelles et les petites revues, les salons et les salles de rédaction qui applaudissaient d'enthousiasme : c'était tout le monde qui criait à l'exploit, même ces indifférents qui ne feuillettent guère les auteurs nouveaux, craignant d'y respirer une atmosphère trop subtile... Tout le monde, en cette année 1900 si riche d'expositions rétrospectives, acclamait M. de Régnier pour avoir tenté et réussi avec très peu d'effort apparent une évocation du passé complète, copieuse, chatoyante, enfin si parlante qu'elle ressemblait moins à une reconstitution voulue qu'à une résurrection spontanée. Le XVIIIe siècle de M. de Galandot et de Julie de Mausseuil, M. Henri de Régnier ne paraissait pas l'avoir appris, étudié, collectionné, catalogué comme les Goncourt, qui, pourtant le connaissent à merveille, mais il semblait l'avoir observé en lui-même et autour de lui, dans quelque obscure existence antérieure, si bien que ce n'était plus le fantôme du passé avec toutes ses grâces d'avant la Révolution, mais « le passé vivant » en personne, et même le plus vivant!...

C'est encore ce vivant passé qui confère un prestige extraordinaire aux fictions qui suivirent, tantôt situées et comme enracinées dans la France de l'Ancien Régime, tantôt émigrées en la Venise de Longhi et de Guardi, de Casanova et de Goldoni, — qu'elles se nomment *les Amants singuliers* (1901), *le Bon plaisir* (1902), *les Rencontres de M. de Bréot* (1904) ou *les Scrupules de Sganarelle* (1908), comédie qu'on pourrait croire d'un contemporain de Molière et représentée sur les tréteaux de Pézenas ou de Béziers en même temps que *les Visionnaires* et *le Pédant joué*.

Un trait caractéristique, c'est que ces livres n'ont pas les défauts du roman historique ni du pastiche littéraire. Leurs défauts, lorsqu'ils en ont, dérivent bien moins du genre que de M. Henri de Régnier en personne. C'est qu'il tient cette gageure de s'habiller à la mode de Saint-Simon ou de Crébillon fils, sans cesser de se ressembler à lui-même. Pour se transporter à ces époques déjà lointaines, il ne change ni de langage, ni de ton, ni de manières : il n'a vraiment « qu'à se ressouvenir et qu'à fermer les yeux. » Le « symboliste » de *l'Ermitage* et de *la Revue Blanche*, le prétendu révolutionnaire du vers libre, est tout aussi bien des « Marlys » de Louis XIV que des fameux

« mardis » de Stéphane Mallarmé. A peine si sa période arrondit sa volute ou multiplie ses incidentes, lorsqu'il entreprend de construire avec faste et dignité un ample roman à la française. S'agit-il de célébrer les « conquestes du Roy », il nous offre un récit qui, par la pompe de l'ordonnance générale et la minutie du détail, rappelle les cartons de Van der Meulen. Peint-il le Roi lui-même, passant à Vircourt sous la fenêtre de madame Dalanzière[1], ou spectre imaginé, peut-être entrevu, par un jour de pluie, dans le parc du Grand Trianon, le portrait de l'orgueilleux monarque sera ressemblant à faire peur, comme la cire d'Antoine Benoist[2]. C'est qu'il les revoit tels qu'ils furent au naturel, ces gens de jadis, avec leurs ajustements, leurs figures, leurs mœurs et leurs passions. Leurs châteaux saccagés, rasés ou incendiés, il les rebâtit savamment, noblement, comme un autre Mansart; il les prolonge de jardins vastes et symétriques, ornés de blanches statues, murmurants de jets d'eaux, où l'if se carre, pyramidal, à moins qu'il ne s'élance en obélisque. Et quand il leur donne des fêtes, à ces ombres altières et moroses, personne ne peut lutter avec lui pour la grâce des inventions hydrauliques, l'éclat des pyrotechnies et les mille surprises nocturnes des mascarades héroïques ou galantes, personne, si ce n'est M. Elémir Bourges...

Beaux palais de la vieille féerie monarchique, et vous, miroirs d'eau plate qui reflétez fidèlement leurs façades aux marbres roses, c'est peut-être pour nous dédommager de votre absence que M. Henri de Régnier prête à plusieurs personnages de son premier roman moderne, *le Mariage de minuit* (1903), les façons bizarres, le parler franc ou même cru, les manies et les emportements colériques de certains types de Saint-Simon. Et peut-être est-ce pour nous montrer comment la France d'autrefois se survit à elle-même, dans ses provinces, jusque sous la troisième République, qu'il nous introduit, durant *les Vacances d'un jeune homme sage* (1903), chez le craintif M. de la Boulerie, préoccupé de généalogies et de blasons qui encombrent son cabinet de leurs parchemins surannés.

1. Voir *le Bon Plaisir*.

2. Voir le conte intitulé *le Ménechme* dans *Couleur du temps*.

Ne rions pas trop de cet humble amateur d'archives! Que savons-nous de la trame invisible et occulte que le destin peut ourdir entre notre présent et notre passé? Et comment oserait-on dire que jadis est déjà suranné, puisque nous ne savons ce qu'il en demeure dans aujourd'hui, ni ce que demain en gardera? Pourquoi se mettre en peine de nos contemporains plutôt que de nos ancêtres? Est-il juste d'attribuer à ceux-ci plutôt qu'à ceux-là une influence sur notre conduite? Telle est la question que pose un roman au titre significatif : *le Passé vivant* (1905). M. Henri de Régnier semble admettre les métempsychoses : « Cependant il y a des choses bien singulières et bien mystérieuses en nous. Est-on seul en soi-même? La vie que nous vivons nous appartient-elle en propre? D'où nous viennent certains souvenirs, certains pressentiments? Cela, oui, m'a souvent troublé... »

Les allusions à certaines possibilités de vies antérieures abondent dans *le Passé vivant*. Ce n'est pas seulement Jean de Franois qui, pareil à l'aïeul tué à Passignano, s'éprend d'une Antoinette de Saffry. Mais qu'un valet de pied coudoie l'historien Lauvereau, puis, rogue et insolent, ricane sans s'excuser, M. de Régnier voit le coquin « applaudissant à la guillotine place de la Concorde et maniant la pique à l'Abbaye ».

Ces trois romans modernes, *le Mariage de minuit*, *les Vacances d'un jeune homme sage*, *le Passé vivant*, nous mènent tout doucement, par une insensible pente, à la vie réelle. De celle-ci, à en juger par *la Peur de l'amour* (1907) comme par *la Flambée* (1909), M. Henri de Régnier semble avoir le sens plutôt que le goût. Non qu'il ne connaisse le temps présent; hélas! il ne le connaît que trop... Précipitation fiévreuse, impuissance à bâtir n'importe quoi de durable en fait de lois ou de monuments, égoïsme fanatique et suffisance enivrée, tant de laideurs, d'injustices, de misères lui font regretter « l'époque délicieuse », — ainsi qu'il nomme souvent, avec tendresse, son cher XVIIIe siècle. — Et vraiment, dans ces deux derniers romans, malgré sa réserve habituelle, l'auteur semble avoir voulu nous avouer son immense dégoût de tout ce qu'il voit et entend. Il n'est guère possible de s'y méprendre, même à une lecture hâtive : ces deux livres sont d'un homme attristé, profondément attristé par son siècle.



Pour un esprit pénétrant comme celui-ci, la pire peine n'est point « de ne savoir pourquoi », mais, au contraire, d'en trop bien savoir le motif. C'est de scruter les hommes avec une clairvoyance aiguë, d'autant plus implacable qu'elle est involontaire, et de les juger tels qu'ils sont : faibles et intéressés. C'est de mesurer la bassesse de leurs aspirations et d'en être humilié jusqu'à leur préférer, faute de beaux dévouements et de vertus sincères, des vices plus hardis. Ceux-là, du moins, tranchent vigoureusement sur la platitude universelle. Leur relief les sauvegarde ; ils bénéficient en quelque sorte de la surprise où nous jette leur franchise aventureuse, si bien que le mot terrible de madame de Maintenon, épigraphe du *Bon plaisir*, garde encore toute sa justesse : « Un peu de crapule se pardonne en ce temps-ci. »

Les bonnes, les meilleures intentions, M. de Régnier les ausculte et ne nous cache pas le peu qu'elles valent... Considérez, par exemple, cet homme retiré par économie à la campagne : apprenant la mort d'un vieil ami parisien, il prend aussitôt le train pour aller consoler le fils unique de son ami. Ainsi se comporte M. Roissy, au premier chapitre de *la Peur de l'amour*. Rien de plus respectable, en apparence. Mais M. de Régnier examine froidement l'âme de M. Roissy, et sourit, car l'âme de M. Roissy ne résiste pas à l'examen. Hélas! si M. Roissy renonce momentanément à ses commodités champêtres, c'est qu'il aime reprendre, de temps à autre, le chemin de la capitale où s'écoulèrent les plus belles années de sa vie désormais besogneuse et recluse. Du voyage, il aime jusqu'aux inconvénients, le vacarme, les cahots, la lutte pour les bagages. Puis, à Paris même, outre le plaisir toujours si vif de flâner, de bayer aux devantures, — volupté interdite aux campagnards! — il goûte la douceur de visiter ses anciens amis... Cet attrait le mène tout d'abord chez M. de Valenton, personnage opulent, amateur judicieux, où M. Roissy remarque une console dont le marbre veiné et mordoré est d'un ton délicieux, puis une Bacchante en terre cuite dans le goût de Clodion. Décor et bibelots lui font bien vite oublier

le but de son voyage. L'idée d'aller à cet enterrement l'assomme, de sorte qu'il se décide à déjeuner avec M. de Valenton. Ensuite? Eh bien! ensuite, il consacre tout juste quelques minutes au fils de son ami, et la voilà expédiée lestement, sa lugubre corvée... Cet épisode est conté, analysé avec une simplicité accablante, mais vraie, inoubliable!...

Renonçant à se juger entre eux sur leurs intentions, ou même sur leurs actes dont les mobiles sont obscurs, les hommes n'estiment plus en eux-mêmes que l'autorité d'une haute situation et particulièrement la force qu'ils empruntent d'une immense fortune. De là, leur dureté : elle est souvent brutale. Plus rien ne fait contrepoids à l'argent dans la balance où se pèse la valeur d'une vie humaine, ni la naissance, ni le talent, ni la jeunesse, ni la beauté, ni même l'amour, — à moins que ces avantages ne puissent être aussitôt convertis en monnaie. Que mademoiselle Françoise de Cléré soit gracieuse, irréprochable et de grand courage, qu'importe[1]!... Paris ne s'en formalise pas moins de lui voir épouser Philippe Le Hardois, — qui est très amoureux d'elle et très riche, — puisque, n'ayant pas le sou, il était bien entendu qu'elle n'avait aucun droit au bonheur. Miracle sentimental que ce tardif mariage, *Mariage de minuit*, mais, n'est-ce pas? au point de vue des convenances mondaines, un miracle se différencie mal d'un esclandre...

D'ailleurs, les contes bleus deviennent aussi rares que l'oiseau bleu. Et comment prétendre que l'amour embellisse notre existence, alors que, le plus souvent, il y met un gâchis épouvantable? Ce fut le cas pour l'infortuné Nicolas de Galandot. Sa double mésaventure amoureuse a fait trop de bruit sur terre pour qu'il soit utile d'y insister[2]. Le désir, avec sa brusquerie tyrannique, violente et aveugle, a des sautes si capricieuses et des suites si funestes que les humains finissent par s'en défier. Car une furieuse envie de durer, malgré tout, tourmente ces pâles éphémères... La peur de l'amour, Jean de Franois[3] ne l'éprouve pas moins que Marcèl Renaudier[4]. Êtres séduisants, mais indécis, débiles et

1. Voir *le Mariage de minuit*.
2. Voir *la Double Maîtresse*.
3. Voir *le Passé vivant*.
4. Voir *la Peur de l'amour*.

trop pauvres en vitalité énergique pour braver les tempêtes, ils ressemblent, l'un et l'autre, au jeune André Mauval de *la Flambée*. Leur destinée est d'autant plus sournoise qu'elle leur oppose des femmes aux nerfs parfaitement équilibrés et dont la saine jeunesse goûte avec plénitude l'ardent plaisir de vivre. Charmantes et vives, peut-être un peu animales, si je ne m'abuse, celles-ci n'ont aucunement peur de l'amour, mais plutôt peur de le manquer.

Beaucoup d'hommes se consolent de leurs déceptions sentimentales par la conquête de la gloire, et, l'ayant accomplie, ne regrettent ni les biens de la fortune ni les jouissances de l'amour. L'ambition serait-elle donc une ressource?... M. Henri de Régnier ne le pense pas. Loin de l'accorder à ses personnages, il les met en garde contre une illusion si pernicieuse. Et pour bien nous montrer, par exemple, le néant de la gloire littéraire, il a voulu que la biographie du dramaturge Paul Renaudier [1] nous révélât ce qu'est, à Paris, le calvaire d'un écrivain : « Devant lui s'étendait la route nue, sèche, caillouteuse où il allait marcher maintenant. S'il n'avait pas la force d'en ramasser les pierres pour les jeter à la face du siècle, il saurait au moins lui faire respirer les fleurs amères du talus. Et il composa sa première comédie où il avait glissé, dans le bouquet, quelques feuilles d'âcre odeur [2]...

Cette âcre odeur, M. Henri de Régnier ne nous l'a guère épargnée. Un de ses poèmes les plus poignants plaint le sort des poètes, obligés d'immoler leur jeunesse éperdue sur l'autel de la gloire où jadis Agamemnon sacrifia sa fille Iphigénie [3]. Sans doute a-t-il voulu décourager de la sorte les étourdis qui, même dénués de talent, s'amourachent de la gloire... Hélas! M. de Régnier les en prévient : la gloire fuit les hommes jeunes, et quand elle les visite enfin, quand elle leur apparaît, debout et fatidique sur le seuil de la maison, c'est presque toujours à l'heure suprême :

> Je leur ai parlé ainsi pour qu'ils sachent
> Ce qu'est la gloire,
> Ce qu'elle donne,

1. Voir *la Peur de l'Amour*.
2. *Ibid.*
3. Voir *la Sandale ailée*.

Ce qu'il faut croire de son vain jeu,
Et que son dur laurier ne pose sa couronne
Que sur le front inerte et qui n'est plus qu'un peu
Déjà d'argile humaine où vient de vivre un Dieu.



Voilà une morne perspective!... Si la Réalité chasse le Songe, si la fortune ne se proportionne pas au mérite, si l'Amour et la Gloire nous leurrent, l'homme gardera-t-il à jamais une posture d'orgueilleux désespoir?... Un homme ordinaire, assurément : car celui-ci, dès qu'il voit clair, toutes ses ressources chimériques l'abandonnent en même temps et il risque de se sentir à l'étroit dans son pauvre égoïsme. Mais si l'homme contient par hasard une âme, ce n'est pas en vain qu'il se réfugie en lui-même : sa pensée et sa sensibilité intimes l'y attendent, empressées à le consoler, ingénieuses à le divertir...

Et pour éloigner le présent qui le blesse, Psyché, son âme, réveillera les apparitions évanouies dans le passé. Ce n'est pas seulement à l'histoire qu'elle aura recours. Car elle sait la vertu efficace des choses, leur pouvoir presque magique, lorsqu'elles affectent le contour, la forme et la couleur du passé. « Notre rêve s'aide du rêve inconscient des choses; les vieilles choses propagent du rêve; elles filtrent le temps en songe. et le temps s'égoutte d'elles comme à de mystérieuses clepsydres[1]. »

C'est parce qu'ils dégagent du rêve que les meubles et les bibelots de jadis prennent une telle importance chez M. Henri de Régnier. Quand l'âme a beaucoup souffert du va-et-vient entre le goût et le dégoût de la beauté vivante, elle ne se confie plus, lassée de ses longs déboires, qu'à la beauté des choses inertes. Alors une Bacchante en terre cuite, une commode en laque à figurines chinoises. où le soleil pose un rayon, deviennent des amis plus gracieux et plus sûrs. Alors il n'est point de plus doux séjour que ces salons vénitiens tendus de vieilles soies roses, semées de fleurs et de bouquets, où de hautes glaces à encadrements de rocailles dorées reflètent quelques rares portraits anciens et des estampes

1. Voir *le Bosquet de Psyché*, dans *Figures et Caractères*.

de carnaval[1]... Ces fragiles merveilles n'éveillent pas en nous le sentiment de l'irrémédiable détresse humaine. Certes « toute chose porte en elle-même le principe de sa destruction. Elle en attend l'heure et l'occasion. Une loi mystérieuse veut que tout disparaisse[2]. » Tout de même, des objets qui ont éludé depuis deux ou trois siècles cette « muette fatalité de la matière[3] » nous parlent moins vivement de la mort que le corps humain dont nous savons la trop passagère floraison. Il n'est donc pas étrange que M. Henri de Régnier ait fait de son œuvre comme le rond-point lumineux, orné d'une statue méditative de Psyché, par où plusieurs allées divergentes mènent aux fontaines et aux bosquets des arts décoratifs.

Qu'on ne traite point ce goût de frivole!... Au regard du Temps éternel, ce qui passe ne se distingue pas de ce qui a passé. Et lorsqu'on ne croit plus au bonheur immense, unique et total, il est juste, il est sage de se ménager une série de petites délectations partielles, toujours à notre portée, où l'on sera certain de trouver du divertissement et du repos. Les collectionneurs l'ont fort bien compris, eux qui sont des êtres à la fois très passionnés et impassibles. D'ailleurs, il n'est pas que les céramiques précieuses de la Perse ou de la Chine, les tapis et les étoffes rares, les estampes et les pastels qui collaborent à nos songes. N'oublions pas les livres, — « confidents de la pensée humaine[4] » — les livres que M. de Régnier n'aime pas seulement pour la rareté de l'édition, la singularité de l'exemplaire ou la perfection de la reliure, quoiqu'il en palpe voluptueusement les veaux polis, les chagrins rugueux, les parchemins lisses, les maroquins grenus et fins. Mais il les aime encore plus en poète, c'est-à-dire, pour ce qu'ils contiennent de l'immortelle Psyché.

Ces tranquilles délices de l'Art et de la Pensée, ces fêtes silencieuses de l'intelligence pour lesquelles un étroit cabinet plein de paperasses est un théâtre toujours vaste et d'assez riche sonorité, ont sauvé M. Henri de Régnier d'un pessimisme plus farouche. Tout en jugeant le monde avec autant de luci-

1. Voir *la Peur de l'amour*.

2. Voir *Pontchartrain*, dans *Figures et Caractères*.

3 *Ibid.*

4. Voir *les Livres* dans *Apaisement*.

dité que Leconte de Lisle, jamais il ne s'en venge par des invectives enfiellées. On chercherait en vain chez lui quelque chose de comparable aux deux pièces virulentes des *Poèmes barbares* : *les Montreurs* et *Aux Modernes*. A quoi bon opposer au tumulte de la vie réelle autre chose qu'un peu de dédain et beaucoup d'oubli? Psyché, avec sa lampe, ne l'a-t-elle pas tiré de cette obscure bousculade? Elle lui a offert les clefs de la cité des songes et il y a trouvé les voluptés que le monde nous offre incomplètes. Dans la divine cité des songes, où les ombres heureuses librement se mêlent aux vivants, il a bu les eaux du Léthé, il a entendu les chants alternés de Ronsard et de Chénier...

La mélancolie de *la Sandale ailée* et du *Miroir des heures* est trop sereine pour qu'on classe M. de Régnier parmi les pessimistes. Il entre et se repose volontiers, un instant, dans les jardins d'Épicure. Au reste, pourquoi serait-il d'humeur sombre? La plupart de nos vices prêtent à rire. et M. de Régnier ne s'en fait pas faute, loin de là!... Ses dons d'observation et d'ironie l'y invitent : pourquoi s'y refuserait-il? Déjà. dans *Monsieur d'Amercœur*[1], on apercevait aux vitres d'un palais la figure d'un prince autoritaire et narquois qui n'était pas sans quelque analogie avec l'Ernest-Ranuce de la *Chartreuse de Parme*. Simple silhouette, mais qui prépare des portraits plus comiques. Il en est de baroques et même de bouffons où la raillerie la plus fine se corse d'une verve burlesque. Certains se haussent jusqu'à la satire, car M. de Régnier ne dédaigne pas de nous montrer le pantin qui se cache en nous et dont les divinités fantasques tirent les ficelles. Comme beaucoup de mélancoliques. il s'égaye à ces spectacles cocasses qui tiennent de la charge. de la parade et de la farce. et qui servent sans doute de repoussoir à des visions plus éthérées. Le rire. d'ailleurs, le rend indulgent et tempère ce que l'âcreté du *Mariage de minuit* ou de *la Double maîtresse* aurait sans cela d'insupportable.

Au surplus, si cette sensibilité délicate le met souvent au supplice, c'est elle encore, sans cesse en éveil, qui le réconforte et le délecte. Elle est inépuisable. Même au plus profond de la

1. Voir *la Canne de jaspe*.

douleur, ses personnages notent à leur insu des parfums et des nuances. Malgré le chagrin où le plonge la mort de son père, malgré sa sinistre rêverie. Marcel Renaudier perçoit parfaitement « le piétinement écailleux, dans la gouttière de zinc. des pigeons du jardin qui roucoulaient faiblement et sourdement derrière la vitre fermée[1] »... « Piétinement écailleux » est la précision même... Quand on reste si accessible aux messages du monde extérieur. on ne court pas le risque de le haïr. Aussi M. de Régnier ne le hait-il nullement; on aurait mille fois tort de le confondre avec les « décadents » blasés et nostalgiques. Imprudence pour imprudence, j'aimerais mieux lui attribuer à lui-même le propos du peintre Cyrille Buttelet : « J'ai eu à me plaindre des hommes, et pourtant cela m'ennuie de vieillir. C'est que. malgré tout, la nature est toujours là. avec ses formes. ses couleurs, ses parfums...[2] »



En effet. cette fraîcheur d'impressions, cette mélancolie noble et si souvent souriante seraient inexplicables, si M. de Régnier n'avait, pour se réjouir, que ses livres, ses songes et ses ressources d'amateur voluptueux. Une intelligence perpétuellement repliée sur elle-même s'engourdit. Et la pensée de M. de Régnier n'aurait pas manqué de s'aigrir comme celle d'Alfred de Vigny ou de Leconte de Lisle, si elle n'avait pu se dilater par l'amour de la nature...

L'amour de la nature a ce privilège qu'en lui seul le monde intérieur fusionne avec le monde extérieur, le rêve avec la réalité, l'âme avec la matière. C'est une indéfinissable communion, où le Présent retrouve presque intact le Passé; c'est l'accord de toutes les disparates, la conciliation de tous les contrastes. Et c'est précisément le flot de cette énorme symphonie élémentaire qui devait emporter et résoudre les dissonances que nous avions notées chez M. Henri de Régnier. Car la nature peut réussir où l'humanité s'avoue impuissante : elle

1. Voir *la Peur de l'amour*.

2. *Ibid.*

seule peut toucher également l'esprit, les sens, le cœur; elle seule peut les réconcilier complètement avec la vie...

La nature, si vaste et multiforme, bien peu de poètes l'étreignent par tous les sens à la fois. La plupart ne communiquent avec elle que par des intermédiaires. Baudelaire, par exemple, de sensualité si spéciale, avait fait son choix à vingt ans : il se cantonna volontairement dans le domaine de l'odorat et de l'ouïe, et feignit de ne plus connaître que des parfums et des sons. Cette méthode arbitraire est bien vite contrariante, encore que Baudelaire en ait tiré des effets prodigieux : quel bonheur que M. Henri de Régnier l'ait rejetée!... Attentif aux sons et aux formes, autant qu'aux couleurs et aux parfums, jamais il ne perd de vue leur ensemble. Ses impressions de nature, il les reçoit tout d'abord complètes, et si, plus tard, il les morcelle avec soin, c'est qu'il estime trop le XVIIe et le XVIIIe siècle, c'est qu'il est trop français pour oublier ce que vaut une sensibilité soumise à une intelligence et quelle paix salutaire la raison établit dans la nature.

Prétendre que cette paix soit tyrannique, c'est oublier le commerce immémorial de l'homme et de la nature. Grave erreur! M. Henri de Régnier la laisse au romantisme... Pour lui, la terre, les pelouses, les feuillages et les eaux ne sont pas un vain décor : ils nous façonnent des songes, et nous les façonnons à notre tour en parcs et en jardins. Nulle tyrannie : la nature, depuis des siècles, échange libéralement ses offrandes avec l'homme. L'une prête ses sources, ses coteaux, ses bois, ses étangs et ses fleurs; l'autre prête son intelligence : il fixe le site, dispose le paysage, ordonne l'horizon, puis, comme pour célébrer ses noces avec la nature, il y met des statues, — et ce sont les Dieux!...

Ainsi procède M. Henri de Régnier. Il s'inspire de l'architecte royal, et voici que les Dieux, comme aux bosquets de Versailles, surgissent en ses églogues. Il les vénère; il les célèbre sur la flûte et sur la lyre, car en chacun d'eux il adore, jointes par la poésie de plusieurs âges, une force humaine et une force de la nature. En chacun d'eux, la fable et la vérité trouvent leur double satisfaction. Et tous, nus et fiers, debout dans le marbre ou dans le bronze, ils figurent à ses yeux, non le paganisme des archéologues, non les glaciales allégories des

poètes subalternes, mais la somme et l'élite de l'humanité immortelle. « Ils sont nous, divinement »... Et c'est pourquoi M. Henri de Régnier « tremble de tendresse » en modelant leur visage[1] !...

On admire la sensualité de M. Henri de Régnier. Mais que serait-elle, sans la piété et sans l'amour?... Et sa richesse, à quoi se réduirait-elle, privée de cette profondeur?... Étant ce qu'il est, M. Henri de Régnier ne se fût pas réconcilié avec la vie, s'il ne croyait pas que des Dieux de forme humaine ont leur place dans la nature. Et celle-ci, grâce à ce songe, s'anime davantage, lui parle comme ferait une multitude : par ses brises tièdes ou ses vents formidables, — « les grands vents venus d'outre-mer[2] » — par les eaux de ses bassins, de ses fontaines et de ses cascades, par le bruissement de ses feuilles... Il connaît tout des arbres : leur stature, d'abord, puis le son et le timbre de leur âme secrète, et, s'il quitte un jour le parc pour la forêt, rien ne l'étonne, rien ne le trouble, il suit la voix de ses puissants amis :

> La forêt toute entière est une voix divine;
> Écoute-la. Le chêne gronde et le bouleau
> Chuchote, puis se tait quand le hêtre, plus haut,
> Murmure; l'orme gémit; le frisson du saule,
> Incertain et léger, est presque une parole,
> Et, fort d'un âpre bruit et d'un souffle marin,
> Mystérieusement se lamente le pin[3]...

Poussant toujours plus loin, M. Henri de Régnier franchira le parc et la forêt, puis les montagnes et les mers, traversera l'Atlantique, parviendra jusqu'à San-Francisco, naviguera en Méditerranée, abordera tour à tour à Naples, à Venise, à Constantinople, à Famagouste, — et partout l'accueilleront les voix végétales si chères à sa jeunesse, et ce qu'il saluera d'abord sur ces rives lointaines, ce sera le myrte, le cyprès, le cèdre et le magnolia... Le charme de ces visions éblouissantes ne l'empêchera pas de remarquer la paisible colline « belle, inclinée et pensive », où il aurait voulu « planter sa vigne et

1. Voir *les Médailles d'argile*.
2. Voir *Tel qu'en songe*.
3. Voir *la Cité des eaux*.

bâtir sa maison[1] ». M. Henri de Régnier maîtrise son cœur avec sagesse, et, sans regretter vainement les molles nuits de Louisiane pas plus que Rome endormie sous la pleine lune, il s'en retournera joyeux vers la France.

La patrie aux doux yeux qui me prend par la main[2]...



Quand il eut amassé tant d'expérience, au cours de sa vie errante ou sédentaire, M. Henri de Régnier se sentit assez fort pour contempler face à face les passions humaines dont il n'avait jusqu'alors considéré que le reflet[3]. Il les invoqua, et elles comparurent devant lui : la Peur, la Haine, l'Orgueil, la Colère, la Jalousie, le Remords, le Désir, — bien d'autres encore, qu'il n'est pas bon de nommer... Et toutes obéissaient avec déférence à son appel, pareilles à ces bêtes féroces qui suivaient Orphée dans les bois... Quand il les eut examinées et reconnues, quand il les vit enfin respectueuses, il inventa des chants nouveaux : et ce fut comme s'il jouait d'une lyre d'argent aux cordes infinies... Elégies si douces, si graves, si limpides, et d'une tendresse si déchirante, elles rappellent ce que la poésie française possède de plus achevé, les sonnets de Ronsard, les stances de Chénier, ou même certaines *Méditations*, mais d'un Lamartine qui aurait l'éclat de Victor Hugo et la densité de Vigny...

A quoi les comparer? Que faut-il davantage apprécier en elles?... Le style de M. Henri de Régnier est désormais tellement à lui qu'il est chimérique d'y reconnaître les influences antérieures. Il n'a pas seulement le sens infaillible du mot propre ; il a la divination des possibilités latentes qui sommeillent en chaque mot, et il les atténue ou les exalte selon les besoins d'un style tour à tour fluide et compact, véhément et placide, fruste et ouvragé, où brille à tout instant l'éclair d'une belle image... Personne, comme lui, ne s'entend à renouveler

1. Voir *la Cité des eaux*.

2. Voir *la Sandale ailée*.

3. Voir surtout *le Miroir des heures*.

une épithète usée jusqu'à la corde; personne ne jongle mieux avec la syntaxe. En prose comme en vers, il a des trouvailles étonnantes. car il pousse très loin la science anatomique de la phrase, dont il connaît tout l'organisme. la saillie de ses os, l'entrelacs de ses nerfs et l'attache de ses membres... Certes, dans les œuvres de jeunesse, la période est subtilement cadencée. Mais on y peut reprendre des témérités inutiles de raccourcis et de musculatures. De plus. l'excès de la symétrie, l'abus de l'alternance et de l'antithèse étourdissaient quelquefois le lecteur des *Contes à soi-même*... Aujourd'hui sa phrase et sa strophe ont la même structure, le même tempérament, de sorte qu'il est difficile d'imaginer une technique plus parfaite...

L'avantage capital d'une technique pareille, c'est qu'elle supprime les risques de la difficulté. Or la difficulté persécute cruellement les écrivains, soit que, faute de l'expression juste, ils doivent se contenter d'un médiocre équivalent, soit que leur effort, même fructueux, affaiblisse leur pensée et l'empêche d'aller plus loin. Combien Alfred de Vigny a souffert des défaillances de sa technique! Lamartine, lui, n'a pas souffert des siennes, car il planait trop au-dessus de ces misères; mais ses lecteurs en souffrent pour lui. Quant à Leconte de Lisle, certes il surmonta les résistances du verbe, mais par une victoire si âprement disputée qu'il y sacrifia le meilleur de son génie. D'autres, comme Banville, mieux doués mais plus étourdis, s'amusèrent si naïvement de leurs trésors, se complurent si longuement à faire jouer les étincelles et les bluettes, qu'éblouis par les feux de leur vocabulaire, ils en oublièrent presque de prendre la parole... Si la technique de M. Henri de Régnier est une des plus belles, c'est qu'elle lui aura permis d'être complètement et absolument lui-même. Phrase ou strophe, ce qui sort de ses mains est une médaille d'or pur, sans paille, poinçonnée à sa marque, et dont on reconnaît aussitôt la frappe magistrale. Phrase ou strophe, il suffit qu'elles vibrent, pour qu'on lui en attribue aussitôt la musique mystérieuse. Il y a bien peu d'auteurs. — il n'y a guère que les plus grands! — qui se révèlent ainsi, à un indice imperceptible...



A Rome, dans le palais des Césars, sur le mont Palatin, on conservait précieusement un panneau blanc... Panneau très vieux, très effacé, que l'on devait examiner de tout près pour y distinguer deux lignes mystérieuses. Le profane, péniblement déçu, s'en éloignait aussitôt. Mais les initiés le regardaient avec émotion. N'était-ce pas là, en effet, la ligne tracée par Apelle lui-même, lorsque venant exprès de Rhodes pour visiter Protogène et ne le trouvant pas, il voulut laisser chez le grand artiste un témoignage certain de sa présence?... Et Protogène, à peine rentré, découvrant le contour si merveilleusement pur, jeta ce cri d'admiration :

— Apelle a dû venir!...

Ceux qui ne comprennent pas qu'un grand artiste se devine à un trait et qu'un signe pareil nous remplisse de stupeur et de plaisir, — les gens insensibles sont nombreux! — ne comprendront jamais pourquoi M. Henri de Régnier est si cher à ses admirateurs.

CONSTANTIN PHOTIADÈS

LES PEINTRES FLAMANDS

— CARNETS DE VOYAGE[1] —

RUBENS (*Suite.*)

MUSÉE ROYAL DE LA HAYE. — *Portrait d'Isabelle Brandt*[2]. — Pire encore que le suivant. Tout à fait laid. L'attribution est-elle sérieuse?

Portrait d'Hélène Fourment. — De loin, charmant, harmonieux, riche. De près, peu construit, rond. Me laisse froid. Disons-le : très mauvais portrait. Détails lourds, inutiles, maladroits, qui feraient douter qu'il soit de sa main. En y réfléchissant, c'est une copie.

1. Voir la *Revue* du 15 janvier.

2. Willem Bürger, dans son ouvrage sur les *Musées d'Amsterdam et de La Haye* (1858), qui a servi de guide à Fromentin, admire le « ton magnifique » de cette peinture et les « belles mains » du modèle. Il préfère le portrait d'*Isabelle Brandt* à celui d'*Hélène Fourment*, « lequel est cependant, dit-il, de belle qualité ». — Quant au portrait du Révérend Père *Michel Ophovius*, confesseur et ami de Rubens, Bürger le qualifie de « peinture large et vigoureuse ». — *Adam et Eve* « sont en harmonie, lit-on dans le même ouvrage, avec cette nature immaculée, proprette, ratissée, qui vient de s'épanouir subitement, et qui n'a encore subi que les attouchements d'une main mystique. Je croirais bien que ces figures, petitement peintes, doivent être du commencement de Rubens ».

Dans cette dernière composition, le paysage et les animaux sont attribués à Breughel de Velours. — Eugène Fromentin n'a pas étudié ces tableaux dans les *Maîtres d'autrefois*.

Portrait de Michel Ophovius. — Beau portrait. Peu Rubens, mais très beau, gras, appliqué, ressemblant. Œuvre saine, substantielle plutôt que brillante. Antérieure à 1626 : donc de sa manière moyenne.

Adam et Ève dans le Paradis. — Superbe et très curieux. Délicieux. Tout le coin gauche de Rubens, y compris certainement les deux pommes, et aussi le ventre du tigre. Clair-obscur. Tons de la croix, plus francs. Joli ciel bleu nature et blanc : la *nature*.

AMSTERDAM. — MUSÉE VAN DER HOOP. — N° 93. — Charmant. A la bonne heure! Voici sa femme. Dix fois supérieur à celui de La Haye, qui n'est que ridicule. Absolument *anglais*. Délicieux.

AMSTERDAM. — COLLECTION SIX. — Rubens. Hagard, amaigri, cheveux en désordre, fiévreux. Ressemble à Camoëns. Très curieux.

GAND. — MUSÉE. — Rubens. Tout en bitume et gris. Très négligé. On dirait un grand Téniers. Doit être le travail de quelques heures.

GAND. — CATHÉDRALE SAINT-BAVON. — Au sommet de la composition, un portique, avec deux évêques à gauche. Au centre, le saint chevalier agenouillé, en armure, à manteau rouge (laque claire); un blanc derrière; un noir à droite, dans la toile.

Au-dessous, à gauche, les deux femmes : la seconde à grande coiffe de mousseline blanc bleu. Elle croise les mains et dit : « Est-ce possible? » La première, la jeune, jolie, blonde, grasse Hélène, en robe grenat foncé, bordée de fourrure aux manches, en bas. *Bracelet de velours noir*. Elle regarde de profil, charmante, et, de la main gauche, fait le geste de détacher un collier d'or.

Au centre, et formant la tache sombre, un personnage à grande pelisse, revers et collet de fourrures, distribue l'argent : il prend les pièces d'or dans un bassin tenu par un petit page en gris rosâtre.

En bas, juste au-dessus du saint, les pauvres, dos nus.

bras nus; deux femmes avec des enfants; la principale, vue de dos, en a deux dans les bras (robe verte): le reste, couleur de chair et gris. Une petite tache rouge intermédiaire. Vêtement d'un quatrième personnage.

Colonne du portique : gris. Ciel gris, fort et clair en bas, s'évanouissant par le haut.

Beau, mais sans beaucoup d'audace ni de main ni de ton. Riche, mais un peu sourd. Savant et, pour lui, un peu froid. Le dos de la femme, du moins l'épaule nue, fort belle. C'est âpre et fort, très fort. *Italien*. Très sage tableau d'un homme qui ne l'était guère. Il y a le tableau du maître autel d'Anvers (?) que je crois le plus beau. Je le reverrai.

MUSÉE D'ANVERS [1]. — Tout de suite, [dans le premier salon], [Rubens vous accueille : à droite, une *Adoration des Mages*], vaste tableau, de sa manière libre et savante : [à gauche, autre grandissime tableau, célèbre aussi, une Passion, dite *Coup de lance*.] [On jette un coup d'œil sur la galerie qui fait face, et, à droite, à gauche, on aperçoit de loin cette tache unique, forte et suave] en même temps, [onctueuse et chaude : des Rubens, et, encore] après, [des Rubens. On commence, le catalogue en main;] on s'arrête; on s'assied et l'on regarde. [Admire-t-on toujours?] Non. [Reste-t-on froid? presque jamais.]

Adoration des Mages [2]. — De 1624. Peinte, dit-on, en treize ou quatorze jours. Étourdissante pratique. Désordre. Beauté du ton. Personnage central à gros ventre, à turban vert. — Admirable de vie et d'exécution, ample et spontanée, le triomphe de la verve, de la confiance en soi, du savoir et du décor. Beaucoup moins appliqué et pur que celui de Bruxelles et celui de Malines. Le bas à peine couvert, trempé dans un

1. Voir les *Maîtres d'autrefois*, 6e édition, p. 95.

2. Il s'agit ici de la quatrième version du même sujet, — en comprenant celle qui est au Louvre. — Fromentin l'étudie dans les pages 95-97 des *Maîtres d'autrefois*. Il en admire beaucoup l'audace, l'ampleur et la certitude, et conclut ainsi : « A citer comme une des plus belles parmi les compositions pittoresques de Rubens, la dernière expression de son savoir comme coloris, de sa dextérité comme pratique, quand il avait la vision nette et instantanée, la main rapide et soigneuse, et qu'il n'était pas trop difficile, le triomphe de la verve et de la science, en un mot de la confiance en soi. »

bain de couleurs liquides et fluides. Moins beau de beaucoup que le *saint Georges* (exquis de fantaisie ardente, tout frémissant). — Véritablement un tour de force; [pas un trou]; [toutes les figures] [l'une sur l'autre, toutes en couleurs visibles.] — A gauche. rouge dans le cadre, puis un peu de blanc, troisième figure en buste saumon. En bas, le mage connu (étole blanche azurée), chasuble d'or, un encensoir à la main. — A droite, la Vierge, figure avec manteau vert-bleu. — Dans le cadre, à droite, saint Joseph en brun. — Au centre, le mage vert avec fourrure, manches bleu paon, turban blanchâtre, admirable. — A gauche, et coupés dans le cadre, deux cavaliers; le premier noir bleu verdâtre sur un cheval bai, toque noire à plume blanche. Derrière, un bout de tête, à barbe blanche, à toque orangée sale. — Ciel, architecture rustique. — L'entrée de la grange, en silhouette exquise, tout en reflet. Deux dromadaires, deux hommes : un, la tête rasée, l'autre, turban rouge. Quel ton! — Au-dessous, [comparses, hommes casqués, nègres], homme en blanc reflété. Quel blond! — [Toiles d'araignées dans les charpentes.] Comme il s'amusait! — En bas, à droite, tête du bœuf, — et [l'Enfant, délicieux.] — On peut citer cela comme un des plus beaux, quand il allait vite et [qu'il avait la vision nette, instantanée, et la main à la fois rapide et soigneuse.] — Ce qu'il y a de moins beau, c'est le rouge à gauche : le morceau est bien grand, la tête laide, les mains aussi. — Mais le centre!...

Le Coup de lance[1]. — [Décousu], aigre, pas taché selon mon goût. Deux rouges peu plaisants, [entiers, mal appuyés], ne tenant pas au reste. [Vierge très belle, de geste connu], mais belle d'expression. La tête un des meilleurs morceaux, ainsi que la Madeleine. La beauté blonde, charnue, sensuelle, de la Madeleine lui porte toujours bonheur. Le Christ, ordinaire. — Un beau morceau, c'est [le soldat casqué, en armure noire], monté sur l'échelle, qui se découpe derrière les jambes du larron, [et se retourne.] la tête levée. Oh! le rude

1. Dans les *Maîtres d'autrefois* (p. 97), Fromentin écrit du *Coup de lance* que c'est une œuvre incohérente, « en quelque sorte conçue par fragments, dont les morceaux, pris isolément, donneraient l'idée d'une des plus belles pages de Rubens ».

morceau! [Le saint Jean est bien laid, ou bien altéré, ou bien repeint]. [Harmonie des chevaux, gris et bais,] sur fond de ciel : [magnifique.] Somme toute, bien grand talent; — me laisse froid. — Il gagne de loin. Le larron qui se renverse, de profil, admirable de *viande*. La tête du centurion est bien vilaine. C'est encore de sa belle époque. Quelle date? Tâcher de le savoir. — Tête grise et grimace admirable du bon larron.

Le Christ à la paille [1]. — M'est indifférent, quoique célèbre. Belle tête perdue. Mais le reste du corps bien lisse, bien beurré, mou de bords. *Beau jet inanimé*.

Non, les volets non plus : trop banal, trop fouetté de vermillon. Quand, dans ce genre-là, il [n'est pas très beau, il n'est plus beau.] Vraiment trop liquide et trop négligé. Le dessous grisâtre est partout. Abus des demi-teintes bleues, peut-être des repoussés.

L'incrédulité de saint Thomas. — Un Rubens? — Jamais de la vie! — ou quelle erreur!...

L'Éducation de la Vierge [2]. — Tout le côté droit déjà Watteau, en grand.

Communion de saint François d'Assise [3]. — De 1619. Oh! le beau moment! A la bonne heure! Voilà qui est admirable à

1. Voir les *Maîtres d'autrefois* (p. 98). — Eugène Fromentin n'aime pas cette peinture lisse, froide et mince, qu'il dit être « légère et de premier coup sur un dessin peu consistant ». Il y sent l'abus de la facilité.

2. *L'Éducation de la Vierge* a paru à Fromentin (*Maîtres d'autrefois*, p. 99) « la plus charmante fantaisie décorative qu'on puisse voir ». Il en exalte l'esprit, la grâce, la tendresse, la richesse et la douceur. La Vierge lui semble un des plus délicieux portraits de femme que Rubens ait peints.

3. Voir les *Maîtres d'autrefois*, pp. 100-105 et p. 138. — Eugène Fromentin professe pour ce tableau une admiration qu'il a peine à exprimer. Après en avoir détaillé la composition, il s'écrie : « Telle est la valeur morale de cette page exceptionnelle parmi les Rubens d'Anvers et, qui sait? dans l'œuvre de Rubens, que j'aurais presque peur de la profaner en vous parlant de ses mérites extérieurs, qui ne sont pas moins éminents. » Et plus loin : « Quand on a longuement examiné cette œuvre sans pareille, où Rubens se transfigure, on ne peut plus regarder rien, ni personne, ni les autres, ni Rubens lui-même; il faut pour aujourd'hui quitter le musée. » — M. Gustave Geffroy, dans ses *Musées de Belgique* (Librairie Nilsson), note sur le visage des saints et des assistants « une admirable tendresse expressive, un sentiment de conviction et de constance qui rendent cette œuvre supérieurement belle ».

sa manière! On n'est pas plus riche et plus sobre. A peine un carmin nuancé d'or dans la chasuble. Le dais rouge sombre en force sur une échancrure de ciel bleu. Au-dessus, coupés par le dais, se détachant sur le fond sombre, trois anges des plus exquis qu'il ait peints. — Un blanc : l'enfant de chœur; un autre, autour des cuisses du saint. Le saint livide. Tous les moines en bure gris bitume ou sombre, à têtes nuancées depuis le rouge jusqu'au livide. — Derrière l'épaule livide du saint, un paquet de mains et de têtes rouges. Et quelles têtes! surtout le chauve, émacié, à maigre barbe, à nez mince, à bouche pincée par la douleur : il a l'air de pleurer tout doucement en claquant des dents. — Et celui du bas, à droite, gros, jeune, sans air trop triste, mais se frappant la poitrine à poings fermés. Et comme il regarde!

Tête et geste et pose du saint. Il n'en peut plus, ni des jambes qui fléchissent des genoux, ni des bras qui ont la contraction en dedans des mourants (mouvements abolis). — Il n'a plus de vie que dans [son petit œil humide], [bleu, fiévreux, vitreux, bordé de rouge]. La bouche entr'ouverte, avec ses lèvres noires et ce sourire extraordinaire du mourant qui montre une vraie joie et s'épanouit devant la mort. — C'est inexprimable. Les larmes vous viennent.

Facture incomparable. N'ai rien vu de plus maître. — Plat, simple, inégal, varié, d'une couleur mince et grasse. Et quelle légèreté de main dans les plus mâles contours! L'exécution se précise et la main se multiplie quand elle arrive aux têtes; elle burine, elle fouille, elle accuse un trait plus noir, unique. Ailleurs, elle court. — Tout est enlevé par rehauts clairs sur des bitumes. Le bitume commence à reparaître beaucoup. — La *Communion* est sur panneau. Il y a de l'espagnol là-dedans... De beaucoup le plus beau avec les *Mages*, dans un autre genre — Six ans après la *Descente de croix*. Il avait quarante-deux ou quarante-trois ans. — Admirable.

Rien de banal, pas de femmes nues, pas de chairs attrayantes. Tout se passe entre hommes, dans l'austérité du cloître. — Un homme mourant, tendu de tout son corps épuisé, de toute son âme qui s'échappe, vers une hostie. Dans le saint, c'est la vie même qui n'est plus qu'un souffle. — Toutes les têtes, des portraits. — Quelle unité dans tout cela! Tout en cercle autour

de l'hostie. Quelles nuances de pitié, de ferveur, d'onction! Comme ils s'associent, comme ils prient! Comme expression des sentiments, c'est inouï. — Jamais a-t-il été aussi ému? Quelle admirable alliance de la beauté morale, de l'âme et de la vie!

La couronne céleste des petits anges, l'échappée exquise sur l'azur, juste au-dessus. Peut-on mieux rendre? peut-on sentir plus finement? peut-on mieux penser, et plus naturellement rendre une idée sensible et claire? Pour moi, c'est peut-être le chef-d'œuvre, non pas de l'ouvrier, mais de l'artiste.

ANVERS. — ÉGLISE SAINT-AUGUSTIN. — MAITRE AUTEL. — *Mariage de sainte Catherine*[1]. — Immense tableau, dans sa manière la plus pompeuse. Beaucoup de figures dans une architecture théâtrale. Beaucoup d'air dans les groupes. — Groupe central haut perché. Pyramide. Femmes (les siennes). Homme en armes (lui?). Belle figure nue au centre. A droite, évêque d'or. Moine en noir. Ton admirable. Me paraît-être de sa plus belle époque. — Enfumé, détérioré. (Draperie rouge au sommet.)

Il est vraiment fort beau, ce tableau du *Mariage de sainte Catherine*. D'abord il se présente bien, au fond de cette église étroite, riche, encombrée de médiocres mais d'opulents ornements de marbres bigarrés. Quoique derrière l'autel, et le bas un peu masqué par les cierges et la haute niche de velours et d'or du Saint-Sacrement, il se voit bien, tant il est vaste. Il s'encadre richement dans la somptueuse ornementation de marbre et d'or qui le soutient, le borde, et le couronne. Il diminue dans ce pompeux entourage, les hauts-reliefs sculptés le tranquillisent, et il apparaît au milieu de ces marbres un peu durs, toujours noirs et blancs, comme un bouquet de fleurs sombres, rougeâtres, bleues et or. Légèrement enfumé et détérioré, cela se voit, son extrême richesse n'en devient que plus sobre. — C'est un tableau d'apparat. Le décrire.

Pendant que j'étais là, les vêpres ont fini. Le prêtre a pro-

1. Il s'agit ici de la *Vierge entourée de saints et de saintes*, malheureusement restaurée, mais dont l'éclat frappait jadis, paraît-il, le peintre Reynolds. L'homme en armes est un saint Georges et la figure nue un saint Sébastien. — Eugène Fromentin n'a pas cru devoir s'arrêter, dans les *Maîtres d'autrefois*, à ce tableau, secondaire parmi l'œuvre de Rubens.

mené l'ostensoir au-dessus de tous les fronts courbés ; de légers nuages d'encens se sont évaporés de l'autel et répandus sur le tableau en fumées blanchâtres. Puis l'église s'est vidée ; je suis resté seul dans la première nef, face à face avec ce grand peintre des pompes catholiques. Il n'est plus resté qu'un groupe d'hommes, mesquinement habillés de noir, debout, les genoux fléchis sur des prie-Dieu, et qui disaient haut leur chapelet, avec le rauque accent wallon.

ANVERS. — ÉGLISE SAINT-JACQUES. — *Saint Georges*[1]. — Je remarque que Rubens avait dix ou onze ans quand son père est mort, et que s'il a mis, comme on le prétend, son portrait dans des tableaux, c'est qu'il l'a peint d'après un autre, ou par ouï-dire. A plus forte raison son grand-père, qui figure, dit-on, dans ce *Saint Georges*.

Délicieux tableau ; libre fantaisie : dragon. Exécution d'un caprice et d'un sec inouïs. Lui, en armure éblouissante. Une de ses femmes nue jusqu'à la ceinture : quel nu ! Têtes charmantes. Miraculeux petit ange, entre les jambes du grand-père à mine de Saturne. — Un grand noir exquis. Derrière, un rouge (son père) ; à droite, un bleu (sa cousine) ; roux en bas. Grappes d'enfants dans le ciel en argent rosé. — Très fouetté d'argent sur des chaleurs.

En somme, comme il se varie peu ! Deux ou trois types, sauf des portraits accidentels : les femmes qu'il peint sont ses femmes ; quand il a besoin d'une figure héroïque, en arrière, il se copie (saint Georges) ; son père fait les vieillards ; les centenaires, les Saturnes, son grand-père.

1. Le *Saint Georges*, plus généralement et plus exactement appelé la *Sainte Famille*, est considéré par M. Gustave Geffroy (ouvrage cité, p. 129) comme une des plus belles expressions de la dernière manière de Rubens. Ce tableau harmonieux, plein de tendresse, de mouvement et de vie, est une œuvre faite, tout entière, dit la tradition, avec les portraits du peintre et des membres de sa famille. Le saint Georges serait le portrait de Rubens, la Madeleine et la femme placée à ses côtés reproduiraient Isabelle Brandt et Hélène Fourment, ses deux femmes. Les autres personnages seraient sa fille, son fils, sa nièce, son père et son grand-père. — Fromentin consacre à ce tableau les pages 125 et suivantes des *Maîtres d'autrefois*. Il y voit « une merveille infiniment touchante », « à tout jamais admirable comme œuvre d'art ». Il la tient pour une des dernières œuvres du peintre et ne croit pas qu'il ait jamais été plus parfait. — Le paragraphe final de la note que nous publions a été donné pour la première fois par M. Gonse (ouvrage cité, p. 195).

Saint Georges, décidément le plus rare des Rubens comme main-d'œuvre en petit (deux mètres au plus), le plus incisif, le mieux dessiné, le plus ardent, et le plus capricieux comme écriture. C'est égratigné, écrasé, large, fin. On peut chercher dans ses souvenirs, il y a d'autres arts, il n'y a pas mieux. Rareté de couleur sans égale. Une patine qui n'altère rien, enrichit tout : c'est un diamant.

ANVERS. — ÉGLISE NOTRE-DAME. — La *Mise en croix* et la *Descente de croix* [1]. — 9 juillet, cinq heures du soir. — J'ai bien employé ma journée. D'abord visité Malines, — et déjà j'ai salué Rubens à la cathédrale et longé les quais de l'Escaut.

Rubens à revoir, demain, après demain, [jusqu'à complète absorption.] — C'est au delà de ce que je croyais, plus ample encore et plus ferme, plus pur et plus noble (autant qu'il peut l'être.) Lequel est le plus beau des deux? — Le plus triomphant certes, c'est la *Mise en croix*. On ne conçoit pas mieux une scène grandiose et pathétique ; on ne remplit pas une toile de dimension pareille d'un feu plus visible et plus contenu ; on n'ordonne pas mieux une scène ; on n'est pas plus savant dans la turbulence, plus circonspect dans la fougue, ni plus puissant, ni plus large, ni plus abondant d'ombres, de lumières, de couleurs. Au point de vue pittoresque, c'est

1. Les deux triptyques de la *Mise en croix* et de la *Descente de croix*, placés dans la cathédrale Notre-Dame d'Anvers, sont étudiés dans un chapitre des *Maîtres d'autrefois* (pp. 75-95). Ces pages de description et d'analyse comptent parmi les plus belles qu'ait écrites Eugène Fromentin. La *Mise en croix* est de 1610 ; la *Descente de croix*, de 1612. Rubens rentrait à Anvers, revenant d'Italie. L'influence italienne se marque dans ces deux œuvres. Fromentin montre qu'elles ne se ressemblent pas : la *Descente de croix* est toute sagesse, grâce, délicatesse et maîtrise de soi. La figure de la Madeleine y est particulièrement exquise. La *Mise en croix*, au contraire, moins parfaite, plus agitée, « en dit beaucoup plus sur l'initiative de Rubens, sur ses élans, ses audaces, ses bonheurs, en un mot sur la fermentation de cet esprit rempli de ferveur pour les nouveautés et de projets ». L'étude brillante et serrée de ces deux toiles célèbres conduit Fromentin à cette conclusion que Rubens « est un lyrique, et le plus lyrique de tous les peintres ». — Les notes que nous publions ici sont reproduites dans l'ordre même où elles semblent avoir été prises. On y suivra les retours de pensée par lesquels a passé le critique au cours de ses méditations successives devant les deux tableaux. La comparaison de ces fragments avec le chapitre correspondant des *Maîtres d'autrefois* montre que ces matériaux ont été entièrement refondus.

miraculeux. Le Christ dans son jet, dans sa forme même, est de toute beauté, et l'expression de la tête, l'ardeur des yeux levés, le douloureux amaigrissement des traits, la vie singulière de ce visage marqué de sueurs humaines et vraiment illuminé de lueurs divines, tout cela est admirable.

Pas d'enthousiasme : soyons froid, net et vrai, dans la mesure... Si l'on parvenait à rester dans la mesure avec un pareil génie, on écrirait, je crois, quelques pages neuves et fortes.

Le voir en peintre. Si le philosophe y trouve son compte, tant mieux; mais ne pas trop lui demander de ce côté-là : le peintre est si grand! et de pareilles jouissances d'art vont toucher le cœur et l'esprit de si près! — Quand un homme, par ses pures visions, parle à l'imagination si puissamment et l'emplit à ce point de mouvement, de couleurs, de lumière, quand il lui fait toucher à sa manière un idéal ignoré avant lui, jamais atteint depuis, quand il lui a été donné d'ouvrir et de fermer sur ses pas ce paradis particulier des formes, des gestes, quand il a donné à la vie de telles beautés d'allures et de telles splendeurs d'aspect, c'est qu'il est sorti du réel, presque autant que les plus grands esprits, et qu'à sa guise il a vécu dans le surnaturel. — Voilà ce qu'il faut dire et prouver par des exemples, par ce qu'il a de faible aussi bien que par ses côtés forts : la banalité de ses têtes, et parfois l'étonnante particularité de ses types. Il a le don presque unique de transfigurer la matière et de faire resplendir la vie. C'est souverain.

Les quais, en voiture, sous une pluie battante. — Je n'ai fait qu'entrevoir. — L'Escaut houleux comme un bras de mer; tous les bateaux dansaient au flot, tous les cordages se bombaient sous le vent. Les lourds chevaux, à gros ventre, à nez busqué, à croupe immense comme dans les tableaux anciens, recevaient la pluie et reluisaient trempés d'eau. Pavé noir, fleuve sombre, bateaux noirs, horizon fumeux, ciel absolument tendu de nuées pluvieuses, rives plates et délayées dans des tons livides, tout avait l'air de prendre un léger bain de suie. C'est déjà la Hollande. Oh! non certes, voilà qui n'est plus Paris ni la France! cela va m'amuser beaucoup...

Samedi, 10 juillet, deux heures. — *Mise en croix.* — Me plaît moins. L'ordonnance reste admirable, l'expression du Christ aussi, le jet aussi... L'ardeur est plus grande que nulle part ailleurs. — Matériellement, me paraît moins beau. Les compartiments d'ombres sont bien nombreux et bien vastes pour des lumières étroites, sauf le Christ. Abus des muscles. Peu de repos dans les surfaces lumineuses, contours égaux, durs, surtout dans le volet de droite. — Mais que d'abondance! Quels beaux amas de chairs les uns sur les autres! Que d'épaisseurs de groupes!

Volet de gauche : *les Disciples et les saintes Femmes.* — Vieille femme bien belle de physionomie et de couleur, un peu âpre, un peu rude. Hier cette âpreté m'avait plu.

Volet de droite : *les Deux Larrons et l'Escorte.* — Tout Delacroix, plus fauve et plus large.

Descente de croix. — Aujourd'hui, j'en suis ravi. Sauf la noirceur du fond, qui doit tenir au temps, c'est, de tous points, un admirable morceau de peinture. Le Christ est d'une souplesse morte, d'une ampleur de modelé, d'une qualité pâle, tout à fait magnifique. La Madeleine, exquise. Tout cela plein, bien rempli, bordé, serré, d'un ton entier, soutenu. Il y a l'homme noir, à droite, superbe. Rouge sur blanc, rouge sur noir, pas un satiné, pas de luisant, pas d'estompages, pas de demi-teinte, pour ainsi dire. Ombres courtes, lumières plates. Les grandes taches viennent des couleurs fortes. — Oh! la tête et le bras de la Madeleine!... et son épaule où pose un des pieds sanglants du Christ! Le bord de tout cela est gravé. Quelle suite, quelle volonté de mettre ici le vert sombre, là le rouge, et, plus haut, le grand noir en contact immédiat avec le suaire blanc! Il revenait d'Italie.

Volet de gauche : *la Visitation.* — Je ne connais pas de tableau de demi-style plus adorable. Architecture marron clair. Beau nuage gris. Et quel azur à travers le portique! Vierge charmante avec son gros ventre, son costume ingénieusement coupé de rouge, de fauve et de bleu sombre, et son vaste chapeau flamand de feutre brun.

Volet de droite : *la Présentation au Temple.* — Siméon en or et rouge. — Figure agenouillée d'un gris noir, admirable

de ton et d'exécution. Belle architecture en marbre de couleur : — c'est le Temple.

Trois panneaux, trois rouges absolument le même; deux beaux noirs; un gris sombre; deux bleus noirs: un seul blanc, le suaire; et, là-dessus, le beau cadavre en valeur douce, presque aussi pâle que le linge, seulement plus ambré, et coloré par son modelé. — Le fond du panneau central, noir: celui des deux volets or sombre, marron, avec des trouées d'azur. — Voilà plus de jour. Quelle sagesse! quelle fermeté! — Le volet de gauche est exquis. La jolie tête de la Vierge et la jolie main sur la balustrade de fer noir: l'autre est repliée au-dessous du sein.

Petite servante blonde, coupée dans le cadre, et ne montrant que son corsage échancré, sa tête blonde à tresse volant, son bras relevé soutenant une corbeille en jonc.

Il a fait plus ample, plus poétiquement transformé. A-t-il jamais fait meilleur? Influence italienne, mais laquelle? Une saveur italienne, le reflet d'un art tout entier: rien de précis. Quelle belle manière de s'instruire!

Je reviens à la *Mise en croix*. — Je persiste : *je n'aime point* le volet de droite, quoique la tête et les crins du cheval soient surprenants.

Centre. — Il y a de la violence inutile et comme du Michel-Ange traduit en style de kermesse. Certains morceaux du Christ presque aussi beaux que la Madeleine. Tête toujours admirable. *Jet* splendide.

Volet de gauche. — Le bas, *beau*, mais inutilement tourmenté et gesticulant. Le haut, saint Jean et la Vierge se tenant la main, bien finement senti, mais de caractère, de structure allongée : un peu Van Dyck. — Je reviendrai [1].

Le soleil du matin donne sur le mur opposé. Le tableau s'éclaire d'un reflet très vif; il se [2]...

Certainement trop de modelé dans ombre et lumière; trop ronflant, trop rond, et d'une égalité de muscles un peu fatigante; pas d'os, rien que des ronds, des boursouflures, dans

1. Ici l'original contient un petit croquis du tableau, avec l'indication des principales valeurs.

2. Les quatre mots qui suivent dans l'original n'ont pu être déchiffrés.

cette musculature agitée. Le Christ est ce qu'il y a de plus beau. On ne tache pas mieux.

Une grande foule de toutes classes va et vient, assistant aux messes et s'en allant. Tout cela défile au pied du chef-d'œuvre.

Les bords beaucoup plus fermes que dans ses œuvres de pratique. Partout les tons juxtaposés s'appuient ferme l'un sur l'autre. Par endroits, un beau trait à l'italienne cerne et emprisonne le ton. Les jambes du Christ. L'homme à droite, en rouge avec turban, celui qui soutient la croix, en jaquette avec un bout d'armure, dont la tête barbue à yeux noirs regarde, en se tournant, le spectateur. — Les compartiments sont forts nets; rien ne bave et ne se fond. Les valeurs s'écartent ou se rapprochent, voilà tout. C'est ainsi que se font les masses. La grande lumière sur la poitrine du Christ. — Tout est exprimé, tout rendu. On voudrait des plans plus simples. — Fond de grotte avec arbustes...[1] Beau ton de bitume verdâtre et blanchâtre, un peu de ciel italien : c'est superbe.

Et tout cela paraît lisse et *mince* de matière. Quelle main-d'œuvre !

Descente de croix. — Autant l'autre est orageux, autant celui-ci est calme, sage et relativement contenu. Pas de...[2], sauf l'homme au sommet, plié en deux par-dessus la croix. Là-bas des brutaux furieux ; ici des êtres attentifs à descendre avec ferveur le saint cadavre.

Mise en croix. — Jeudi (22 juillet?) — Décidément, il a fait mieux que cela. Il n'est pas lui. Il y a de l'Italie et du Michel-Ange. Il sera plus libre, moins lourd, moins dur. Il faut l'accepter dans son entier, dans sa pureté, sans élément étranger. Il y en a ici, même dans la *Descente de croix*. Il a fait *plus lui*.

Il n'y a que deux figures inspirées, celle du Christ, celle de l'homme en armure, dont la physionomie vaille d'être examinée. Il y a de vilains détails dans le volet de gauche. Sauf le geste attendri qui les unit, la Vierge et saint Jean ne sont point beaux. Et la vieille femme italienne?... et la Madeleine?... — C'est bien dur, c'est *aggloméré*, emboîté l'un dans l'autre.

1. Ici un mot illisible.

2. *Id.*

sans grand bonheur. C'est *très fort*, par exemple, on peut le dire.

La *Descente* reste ce qu'il y a de mieux, et le volet de gauche, dans l'ordre familier, ce qu'il y a de plus original et de plus charmant. Depuis, sa coloration s'est éclaircie. Ceci est un peu noir ou un peu roux. Il s'est argenté de lumière plus froide et sa touche est devenue plus personnelle et plus maîtresse.

Mais c'est bien beau, d'une mesure bien exquise pour lui! C'est un *premier* Rubens bien magnifique! — Aucun passage, nulle souplesse, le ciel noir, tout est plein, ferme de bords, sans nuance, sans aucune décomposition, pour ainsi dire sans clair-obscur et sans air. C'est ce qu'il y a de *particulier* et ce qu'il faut dire.

Le Christ est bien altéré. — La Madeleine est admirable. De sa vie, il n'a fait une figure plus charmante, plus correctement séduisante, ni mieux peinte. — Les tableaux ont bien souffert.

Rubens. — De souche quelconque, mais un de ceux pour qui sont faites les couronnes; moins élégant, plus hautain, plus noble, plus fort, adorant, je crois, ce que son fils adorait, mais n'y sacrifiant rien: marié deux fois, sage, ordonné, rangé, méthodique, circonspect en sa vie intime, bon, sûr et simple, fidèle à ses vieilles amitiés de métier; grand seigneur autant que personne, d'un luxe solide, d'un faste bien acquis, bien payé; beaux chevaux, beau palais, rien d'aventureux. Avec cela, la plus grande vie, ambassades, etc.[1].

[Une chose admirable, j'y pense, chez cet homme, c'est que, quand il veut émouvoir, probablement quand il est ému lui-même, il émeut avec des physionomies, des yeux, des bouches, des traits et des points brillants dans l'œil, et une belle larme comme une perle qui brille au coin d'une paupière.] Ce n'est pas comme chez Delacroix, où l'émotion vient de l'incertain et où le pathétique souvent n'est si pathétique que grâce à beau-

1. Ce paragraphe contient en raccourci les idées traitées dans les pages 130 et suivantes des *Maîtres d'autrefois*. — Le reste constitue comme une première rédaction, d'ailleurs incomplète, du chapitre consacré à Rubens portraitiste (pp. 105-123 du livre).

coup de sous-entendus. Quelques traits de plus, et qui sait?... qui peut répondre qu'une affirmation ne gâterait pas tout quand le vague est si expressif? Des yeux dans leurs cavités seraient-ils aussi hagards, aussi effarés, aussi tragiques? Parleraient-ils aussi puissamment, ces regards de spectres, si on les voyait? Et si ces lèvres étaient fermées, au lieu de s'entr'ouvrir par un rictus habituel, diraient-elles encore quelque chose? C'est à savoir. — Dire toutes ces choses en nettes formules, et les dire d'une façon rare : voilà qui n'est pas aisé.

L'insistance de Rubens ne gâte rien. Ce qu'il néglige, en général, ce n'est pas la tête humaine. Dès qu'il trouve prétexte à rendre une expression précise, il la rend avec une fermeté et une particularité de traits, d'accents, de physionomie, que, par une contradiction singulière, il n'a pas toujours dans ses portraits. N'en déplaise à l'opinion de tant d'hommes de goût et sauf tout le respect dû à cette grande mémoire, ces portraits sont bien loin d'être ce que je préfère. Je n'en connais pas d'absolument beaux. [De tous les hommes d'âges, de rangs, de caractères divers dont il nous a laissé l'image, aucun ne s'impose à l'esprit comme une personne bien particulière, bien distincte] ni très vivante. Ils sont ressemblants, sans aucun doute, ils sont vivants, et néanmoins on les confond. [Les particularités de leur existence ne les ont pas nettement séparés] l'un de l'autre, ni [dans l'esprit du peintre] ni dans la mémoire de ceux à qui il a transmis leurs traits. [Je ne dirai pas que ce soit banal, et cependant ce n'est pas précis. Je ne dirai pas non plus que le peintre les a mal vus; mais je croirais qu'il les a regardés à la légère], un peu par les surfaces, [et qu'il les a traités, quel que soit leur sexe ou leur âge,] un peu [comme les femmes aiment, dit-on,] qu'on les reproduise : très ressemblantes, pourvu qu'elles soient jolies. [C'est le même œil, clair, bien ouvert et regardant droit, le même teint, la même moustache finement troussée, relevant par deux accrocs noirs les coins d'une bouche *virile*, c'est-à-dire un peu convenue.] Les traits ne sont pas les mêmes, et cependant!... Le costume diffère, l'attitude aussi. D'où vient, je le répète, que leurs individualités, si diverses, se gravent si confusément dans la mémoire?

Des femmes, on en peut dire autant : [un teint frais, un

front un peu bombé]. [des yeux à fleur de tête, de couleur pareille, d'expression presque identique.] Il n'est pas jusqu'à la reine Marie qui n'ait un faux air d'Hélène Fourment. — Y avait-il donc à cette époque, exceptionnellement entre toutes, un type commun, et comme un effacement des types individuels? — J'imagine plutôt qu'il en est de cela comme des femmes du temps de Louis XIV. [Vous faites-vous une idée bien nette de mesdames de Longueville, de Montbazon.] [de mademoiselle de La Vallière, de madame de Fontanges, de madame de Sévigné, de madame de Grignan]? A moins d'être tombé, comme il nous est arrivé récemment sur des documents de famille, naïfs, exacts, d'une authenticité bien positive, [on en est à ne pas trop savoir quel nez, quelle bouche, quel teint, quel ovale, quel regard], [quel degré de finesse ou d'embonpoint], on doit donner à chacune d'elles. [Vous savez ce que] ces femmes célèbres et charmantes [pensaient d'elles, et comment elles se sont peintes, et comment on les a peintes, suivant qu'il leur a plu de faire elles-mêmes ou de laisser faire leurs propres potraits.] Depuis la Fronde [jusqu'à madame d'Épinay], [ce n'étaient que beaux teints, jolies bouches, dents superbes], [gorges admirables.] Tous ces adjectifs, et bien d'autres, font de belles personnes mais ne font pas un bon portrait. Et ni Balzac, [ni Voiture], ni La Rochefoucauld, [ni les écrivains beaux esprits qui se sont occupés de leurs charmes, n'ont eu la pensée de nous laisser] ce que j'appelle un portrait de famille : c'étaient des images d'apparat, faites pour plaire, plutôt que pour instruire. [A peine perçoit-on par-ci par-là] des dents médiocres, [un teint moins divin, des lèvres moins pures de trait, ou d'un incarnat moins parfait.] C'est tout au plus si, grâce à Saint-Simon, on commence à découvrir [qu'une femme peut être charmante sans être accomplie, et que madame du Maine et madame de Bourgogne, par exemple, avaient, par la physionomie, la grâce et le feu, beaucoup d'attraits, l'une avec sa boiterie, l'autre avec son teint noiraud, sa taille exiguë] [et ses dents perdues]. Je ne sais quoi] de noble, [d'imposant], ni trop ni trop peu, [la perfection d'une belle phrase, les avaient toutes revêtues du même air impersonnel, quasi-royal], qui devait être la beauté des cours.

[Rappelez-vous les portraits] [de l'Empire et de la Restaura-

tion.] Je parle surtout de ceux [de Gérard.] [J'excepte] quelques-uns [de David, pas tous, et quelques-uns de Prudhon, pas tous] non plus. [Formez une galerie des grandes actrices, des grandes dames : Mars, Duchesnois, Georges, l'impératrice Joséphine, madame Tallien, même cette unique tête de madame de Staël, et même cette jolie madame Récamier, — et dites-moi si cela vit, se distingue et se diversifie comme une série de portraits de Latour, de Houdon ou de Caffieri?]

Si je me suis bien expliqué, voilà ce que je trouve dans les portraits de Rubens, et ce que je lui reproche, et si je le compare à tout autre chose qu'aux maîtres dans l'art de peindre la ressemblance, c'est afin de montrer jusque dans sa décadence la plus plate l'abus d'une sorte de banalité officielle, ce que j'appellerai la ressemblance de commande. Il me suffirait de prendre mes exemples ailleurs, sur son terrain, chez les grands hommes de son rang, ou presque, pour rendre la démonstration plus claire et plus décisive. Et je n'aurais qu'à citer Holbein, [Rembrandt], tous les grands Italiens, pour faire apparaître aussitôt une sorte de galerie humaine (anthropologique est un trop vilain mot), très intéressante pour le moraliste, également admirable pour l'histoire de la vie et pour l'histoire de l'art, et que Rubens, convenons-en, n'a pas enrichie d'un seul type.

[Le Musée de Bruxelles possède quatre portraits de Rubens] : deux anciens, fort beaux, et plus curieux encore que beaux, et deux récemment achetés. Les deux premiers sont le portrait de [l'Archiduc Albert] et celui de [l'Infante Isabelle][1]. Ils se font pendant et sont tournés l'un vers l'autre. Qui ne les connaît? Un peu [plus grands que nature,] et destinés à la décoration d'un [arc de triomphe] en l'honneur de...[2]. Ils sont conçus [dans une manière italienne], grandiose, [ample, décorative, un peu théâtrale, très ingénieusement appropriée à leur destination. Il y a là du Véronèse], comme un art appris de couper dans la toile, [d'agrandir un bord, de rendre un pourpoint majestueusement sévère, d'assurer le contour, de peindre

1. Ces portraits, dont tous admirent le style et la simplicité de facture, passent pour avoir été exécutés chacun en une journée.

2. (*Sic*). — Il s'agit de l'arc de triomphe élevé place de Meir, pour l'entrée de Ferdinand d'Autriche.

grassement à plat.] C'est superbe dans sa manière, et, chose bizarre, ils ressemblent plus que beaucoup d'autres.

Les deux plus récents ont été payés fort cher : [on y attache un très grand prix ;] ils passent pour deux œuvres rares. Dois-je avouer qu'ils m'ont laissé plus que froid? Charmants de lumière, de vie, [de relief,] d'un rendu un peu sommaire, mais extrêmement habile, [ils ont ce défaut,] dont je parlais tout à l'heure, d'être vus à la légère, et construits, dessinés, modelés, brossés par la surface. Chose à noter, de même que, dans son application légère et hâtive, [la peinture est à fleur de toile,] on dirait que la vie, tout extérieure aussi, de cet ardent visage n'est qu'[à fleur de peau]. [La bouche est mobile, l'œil est humide] et regarde bien, le teint est le teint de la santé, de la pleine jeunesse et d'un sang riche, — rien de plus, rien au delà, rien plus au fond. Ce regard même, si direct et si net, n'apprend pas grand'chose, et l'âme, déjà éprouvée, de ce jeune homme de trente ans, comment s'est-elle trouvée de la vie? A travers ce beau regard, qu'en dit-elle? Je vois bien une étincelle de lumière, un luisant au bord des cils : vraiment, ce n'est point assez.

Notre art [est peut-être plus indiscret qu'aucun autre. C'est le témoignage indubitable] de ce que le peintre a pensé, senti, rêvé; en un mot de son [état moral] à l'heure même [où il tenait la brosse. Ce qu'il a voulu faire, il l'a fait; ce qu'il n'a voulu que faiblement, on le voit dans ses indécisions; ce qu'il n'a pas voulu,] je vous mets au défi de l'y trouver, [quoi qu'il en dise, et quoi qu'on en dise. Une distraction, un oubli, la sensation plus tiède, la vue moins profonde, une application moindre, un amour moins vif de ce qu'il étudie, l'ennui de peindre, ou la passion de peindre], tous les accidents de sa vie morale, [toutes les nuances de sa nature, et jusqu'aux intermittences de sa sensibilité, — tout cela] se voit, se lit [aussi nettement que s'il nous en faisait la confidence]. [Quand je regarde,] à deux pas d'ici, [le portrait du duc d'Albe par Antoine More[1], je suis certain que, tout grand seigneur qu'il fût et tout habitué qu'il fût à peindre des grands seigneurs, Antoine More était fort sérieux, fort attentif] et très appliqué,

1. Antoine More, appelé aussi Antonio Moro (1512-1581), peintre de portraits, subit profondément l'influence italienne.

[au moment où il s'assit devant ce tragique personnage, sec. anguleux, étranglé dans son armure sombre, articulé comme un automate, et dont le petit œil de côté regarde de haut en bas,] sans aucune lueur, [froid, dur et noir comme si jamais la lumière du ciel n'en avait attendri l'émail.]

[Quand Rubens peignit, certes pour leur complaire, le seigneur Charles de Cordes, et sa femme Jacqueline de Cordes[1], il était] complaisant, [de bonne humeur, sûr de son fait,] peut-être un peu pressé. Il les fit asseoir, et, s'il est vrai qu'il mit de treize à seize jours à peindre la page monumentale des *Mages* (musée d'Anvers), je demande à ceux qui les connaissent ce qu'il dut mettre de temps pour esquisser, peindre et terminer ces deux jolies improvisations. Peut-être s'appliqua-t-il un peu davantage devant la dame de Cordes; mais ce qui lui coûta le plus, ce ne fut pas la tête, encore moins le cou et la poitrine, ce fut assurément, comme dans le portrait du mari, le dessin compliqué de la fraise en dentelles et de la robe à crevés blancs sous galons noir et or, et puis les orfèvreries. Tout cela touché, repris ou laissé, d'un pinceau cursif, trempé dans la couleur la plus juste, la plus joliment choisie, mais, disons-le, la moins savante. Si j'osais, un nom tout moderne viendrait sous ma plume à l'occasion de cette pratique alerte, épidermique et brillante, — mais le rapprochement tournerait au blasphème, et personne ne le voudrait admettre, pas même celui dont j'aurais risqué le nom pour me faire entendre.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, il est certain qu'une physionomie qui s'imposait à ce grand prime-sautier avait moins de chances de le frapper que celles que, suivant ses habitudes, ses préférences ou son caprice, il allait de lui-même chercher dans la vie. — Ses œuvres d'imagination en font foi. Elles sont pleines de portraits; on peut même dire avec certitude que toute tête réussie est un portrait, et que tout personnage, au contraire, dont l'expression personnelle est indécise, est une figure de pratique, comme il en a tant placé, même au centre, même au premier rang de ses plus belles œuvres.

Par exemple, dans son *Adoration des Mages* tant de fois et

1. Les portraits de Jacques de Cordes et de Jacqueline Van Caestre, sa femme, sont de 1618, l'année de la *Pêche Miraculeuse*. Rubens avait alors quarante et un ans.

si magnifiquement répétée, il y a un personnage qui [lui porte malheur]. et c'est le premier, celui qui, presque toujours au premier plan de la scène, compose avec l'Enfant-Dieu et la Vierge le groupe important : je veux parler du [Mage européen], le prêtre-roi. Il l'habille en blanc et or, en rouge, blanc et or : il porte une simarre à collet d'hermine, un manteau pourpre, chamarré d'or; il offre l'encensoir ou [la coupe, ou l'aiguière] ; tantôt il est chauve, tantôt il a de longs cheveux blancs; ailleurs, barbe et cheveux et sourcils noirs; avec l'œil fauve, il a les longs poils d'un [vieux lion.] Eh bien ! [quoi qu'il fasse, c'est toujours une figure banale]. [L'Asiatique] ne l'est guère moins. [L'Éthiopien, au contraire,] qu'il le répète ou qu'il le varie, est toujours, [immanquablement, un chef-d'œuvre de naturel], d'observation, de type individuel, et de vie surprise.

VAN DYCK (ANTOINE)[1]

MUSÉE D'ANVERS. — N° 401. — Triste, froid, mou, long, délayé dans une toile trop grande[2].

N° 403. — Beau Van Dyck. Mais c'est du Rubens qui s'évanouit. Bien belle tête de Christ.

AMSTERDAM. — MUSÉE VANDER HOOP. — N° 35. — Magnifique Van Dyck. Je ne connais pas de lui de morceau plus rare. Riche, sobre, admirablement dessiné, et physionomie d'une ardeur et d'une grâce admirables. A ne pas oublier.

1. Antoine Van Dyck, né à Anvers en 1599, mort à Londres en 1641, fut, on le sait, le meilleur élève de Rubens. Plus jeune que lui de vingt-quatre ans, il vécut surtout en Italie et en Angleterre, dans un monde de princes et de grandes dames. Il a peint quantité de portraits et fait aussi de la gravure. On connaît l'influence qu'il exerça sur les portraitistes anglais. — Eugène Fromentin lui consacre un court chapitre des *Maîtres d'autrefois* (pp. 143-152). Il goûte la parfaite distinction de ce peintre, « son âme ouverte aux plus délicates sensations.... son goût, sa mesure et son charme », mais il ne voit en lui qu'un *reflet* de Rubens. Les comparant l'un à l'autre, il note dans l'art de l'élève des traits plus féminins que dans celui du maître, il croit saisir entre ces deux âmes, « si inégales d'ailleurs », comme une influence de la femme, « pour ainsi dire une différence de sexe ».

2. Ce tableau paraît être le *Christ en croix entre les deux larrons*, et le suivant : le *Christ déposé de la croix*.

Autre Van Dyck, sans numéro. — Lisse, un peu froid de main-d'œuvre, mais si bien posé, originalement, si beau de *noir* et de teint, si souple, si ample! Superbe.

GAND. — ÉGLISE SAINT-MICHEL. — Le *Christ en croix*. — Bien altéré, enfumé, se voit mal; tout en longueur, sans coupe, mal mis en toile : tout au milieu une figure, deux figures, trois figures ; pas un groupe composé. Couleur triste, mince, grisâtre, française. Le cavalier à droite sent le Rubens[1]. — Tout regarde le spectateur. Joli sentiment tendre. Belle tête du Christ, vilain corps osseux, morcelé de modelé; du reste, je crois, fort avarié. — Le tableau est lépreux, moisi, couvert de gris.

Ne me frappe aucunement. — Pourquoi dit-on : « Cette célèbre composition peintes en six semaines ?... » — Rubens aurait mis six jours, et l'aurait mieux conçue et mieux peinte.

BRUXELLES. — MUSÉE DE BRUXELLES. — N° 192. — Quand Van Dyck fait une main dans une manchette un peu chiffonnée, et qu'il est en veine...

BRUXELLES. — GALERIE D'ARENBERG. Beau portrait de femme en noir, à fraise en points. Simple, rayonnant, charmant. Mains très maniérées. — Comtesse espagnole.

Van Dyck[2] : [un jeune prince de race royale], cela se voit, élégant, [jeune même en ses années mûres, jamais sage, même en ces derniers jours ; libertin], fou des femmes, avec de grands besoins d'argent, [prodigue, dissipateur], panier percé, [faisant le diable pour se procurer des guinées] ; amoureux de son art au possible et le sacrifiant] à d'autres amours ; [charmant, de forte origine], mais ayant abusé de tout, de sa grâce, [de sa santé, de sa dignité, de son talent] ; [un mauvais sujet] que tout le monde adore et [qui se fait pardonner par un don] presque égal au génie, [la grâce] ; — [un prince de Galles], qui n'était point destiné à régner.

1. Dans l'original, ce passage n'est pas d'une lecture facile. L'épithète « française » est-elle bien dans le texte? Fromentin a-t-il écrit : « Le cavalier à droite *sent* le Rubens », ou bien : « *sous* le Rubens »?...

2. Ce passage est la matière des pages 143, 144 et 145 des *Maîtres d'autrefois*.

ANVERS. — Dimanche[1]. — Supposons que Rubens ait disparu, qu'il ne reste rien de son œuvre et rien de son histoire : que dirait-on de Van Dyck? — On trouverait cela nouveau, inattendu, et cependant un peu faible pour représenter à lui seul tout un art local et original : un peu personnel, légèrement italien, avec quelque chose qui domine tout et qu'il ne paraît tenir ni de l'Italie ni de lui-même : le clair-obscur sans le très grand, la souplesse des bords et des valeurs, le vaporeux des fonds, la qualité des chairs, le type même de ses figures, et cette élégance un peu affectée qui n'a plus rien de commun avec la raideur de ses ancêtres, ni avec la sévère et un peu âpre beauté de l'art italien quand il peint des hommes. On se demanderait d'où lui vient tout cela; on aurait quelque doute que cela lui fût propre; [on chercherait], en dehors de lui, mais de son temps, le maître inconnu [qui lui a appris ces manières nouvelles, et enseigné ce beau langage]; on y verrait [des lueurs venues d'ailleurs, et qui ne sortent point de son génie; [on soupçonnerait] comme un flambeau dont la lumière directe serait cachée et dont le contre-coup suffirait à colorer d'un beau feu pâlissant ces œuvres charmantes. [Finalement, on soupçonnerait qu'il doit y avoir eu quelque part], non loin de lui, [un grand astre disparu], dont il ne serait que le reflet. — Et l'on devinerait juste.

PEPYN (MARTIN)[2]

MUSÉE DE BRUXELLES. — N° 72. — Pas de renseignements, ni sur sa naissance, ni sur la date de sa mort, ni sur son éducation. Devait avoir quinze ans en 1610, époque de la *Mise en croix*. Vivait encore en 1647, sept ans après la mort de Rubens. A dû s'inspirer de Rubens et de Van Dyck, les a côtoyés du moins, cela se sent. Fait partie de ces hommes intermédiaires qui font l'élément vague, incertain, d'une école. — C'est Pepyn dont Rubens aurait été jaloux. — Ce qui n'est

1. Les idées traitées dans ce paragraphe se retrouvent, condensées, à la page 151 des *Maîtres d'autrefois*.

2. Martin Pepyn (1572 ou 1575-1648), peintre fort apprécié de son temps, même de Rubens, auquel on l'égalait parfois. Il figure parmi les « collaborateurs, élèves ou amis » du maître d'Anvers que cite Fromentin à la page 146 de son livre, — ainsi que la plupart des peintres qui vont suivre.

pas probable ; d'abord parce qu'il n'y avait pas de quoi, ensuite parce que Rubens n'était pas homme à connaître la jalousie : trop grand, trop haut, trop sûr de lui, trop distrait, trop bienveillant et trop heureux pour être occupé des autres avec aigreur, envie, tristesse, chagrin.

N° 264. — Contemporain de Rubens. Bon tableau, bon peintre, froid : du Philippe de Champagne, découpé, noir, blanc, rouge. Peu de souplesse. Peu de richesse. D'une placidité parfaite.

SNYDERS (FRANÇOIS)[1]

MUSÉE ROYAL DE LA HAYE. — *Chasse au cerf.* — Beau tableau. Du Rubens sobre. Le chien gris est admirable. Quelle large, savante et simple exécution ! Très blond. Pas un noir. Des forces rougeâtres ou sourdes, ingénieusement placées sous les clairs.

SEGHERS (DANIEL)[2]

BRUGES. — ÉGLISE NOTRE-DAME. — *Adoration des Mages.* — Du Rubens de pure décadence : un souvenir de sa couleur, de sa composition, de sa manière ; mais si lointain !... C'est fini.

JORDAENS (JACOB)[3]

MUSÉE DE BRUXELLES. — N° 217. — C'est vraiment affreux, quoique bien habile.

VAN OOST (JACQUES)[4]

MUSÉE DE BRUXELLES. — N° 432. — Noir, rond, tout rond. Du Van Dyck gros, vulgaire, et tournant trop.

1. François Snyders (1579-1657), élève de Pierre Breughel, dit le Jeune, a souvent peint des animaux dans les tableaux de Rubens.

2. Daniel Seghers (1590-1661), élève de Breughel de Velours, de Rubens et de Van Dyck.

3. Jacob Jordaens (1593-1678), élève d'Adam Van Noort, ami de Rubens, peintre de sujets historiques et mythologiques.

4. Jacques Van Oost, dit le Vieux, né à Bruges en 1600, mort en 1671, producteur fécond, de l'école de Rubens et de Van Dyck.

REYN (JEAN DE)[1]

MUSÉE DE BRUXELLES. — N° 456. — Bien remarquable. Sec, froid de main, mais si physionomique, si franc d'aspect, si parlant de regard ! J'aime cette vraie ardeur de fond dans la forme sage et ferme... La tête, le nez surtout, un peu secs, mais les cheveux, la guimpe plate et transparente en gaze empesée, la robe, d'un grenat noir, sont superbes. — Petit ruban rouge avec médaillon ; nœud ponceau. Très distingué, très bien vu, très remarquable. (*Quid*, dans ses rapports avec Rembrandt?) — Élève de Van Dyck, dit-on. L'aurait accompagné en Angleterre.

VAN DER AVONT (PIERRE)[2]

GAND. — MUSÉE DE L'ACADÉMIE. — Paysage avec la Vierge et l'Enfant Jésus sous un arbre. Le petit saint Jean, avec petits anges, conduisant le mouton. Dans le ciel gris, un ange rose, un ange brun. Très piquant. Paysage charmant. Infiniment spirituel. Issu de Rubens.

TÉNIERS (DAVID)[3]

MUSÉE ROYAL DE LA HAYE. — *La Bonne cuisine.* — Pas très rare.

MUSÉE D'AMSTERDAM. — *Le Corps de garde.* — Superbe, gris, clair, souple, riche. Admirable exécution.

AMSTERDAM. — COLLECTION SIX. — Beau, beau Téniers. Armure, mortier. Jeune homme battant du tambour.

MUSÉE DE BRUXELLES. — N° 449. — Fort important. De beaux morceaux. Beau côté gauche, avec le ciel en or, le château brun en silhouette très forte, et, au-dessous, le car-

1. Jean de Reyn, peintre français, né en 1610 à Dunkerque, où il est mort en 1678, fut un des meilleurs élèves de Van Dyck, avec les tableaux duquel on a parfois confondu quelques-uns des siens.

2. Pierre Van Avont, ou Van der Avont, peintre et graveur du commencement du XVIIe siècle.

3. David Téniers, dit le Jeune, né à Anvers en 1610, mort en 1690, fut élève de son père et de Rubens, mais il conserva son originalité dans les peintures de paysans, de cabarets, de foires et de drôleries flamandes.

rosse sombre à chevaux bruns et cocher rouge. Ça, c'est superbe. — Ailleurs, moins bien. Tous les blancs détonnent. — Très vivement et pittoresquement taché. —Une facilité du diable!

BRUXELLES. — GALERIE D'ARENBERG. — *Les Joueurs de boules*. — Paysage avec de toutes petites figures, vert et grisâtre. Bien rare. D'une fraîcheur parfaite, comme d'hier. Quel joli rapport, bien observé, entre le ciel *balayé* de nuages blancs et la verdure franche et pas trop forte des arbres! Tout en demi-teinte et en valeur douce sur le ciel.

EUGÈNE FROMENTIN

L'ACCORD FRANCO-ALLEMAND

ET

L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

L'accord franco-allemand du 4 novembre 1911 [1] a des conséquences internationales. Certaines clauses du traité ou des lettres explicatives s'appliquent à la Guinée espagnole et au Congo belge. L'accord pose à nouveau le principe de la liberté commerciale, appliqué par l'Acte de Berlin de 1885 à tout le bassin du Congo. Il oriente enfin l'attention publique vers l'établissement de voies ferrées traversant d'un bout à l'autre le continent africain.

*
* *

Pendant toute la durée des négociations qui ont suivi l'affaire d'Agadir, certains groupes coloniaux allemands ont demandé que l'Allemagne reçoive les colonies espagnoles contiguës au Cameroun et que la France dédommage l'Espagne. Telle a été notamment la thèse que M. von Puttkamer, ancien gouverneur du Cameroun, a développée à la fin d'août dans la *Tägliche Rundschau* :

Nous n'avons que faire du Gabon avec ses concessions, du Baguirmi, du Ouadaï, de tout le Congo français; mais la Guinée

1. Voir l'article de la *Revue de Paris* du 15 janvier 1912.

espagnole, avec la belle et fertile île de Fernando Po, en face du fleuve Cameroun, le territoire de Bato avec Éloby et le fleuve Mouni, nous seraient utiles. Si le gouvernement français ajoutait cela dans le plateau de la balance, — après une tractation avec l'Espagne, — (M. von Puttkamer a précédemment exprimé le souhait de rectifications de frontière élargissant modérément le Cameroun), alors nous pourrions vraiment parler d'une compensation admissible.

Une fois l'accord signé, M. von Puttkamer écrit dans le même journal :

L'accord congolais est, si nous acquérons bientôt la Guinée espagnole, un gain considérable pour l'Allemagne.

Il n'est pas question de la Guinée espagnole dans le texte du traité. Mais M. von Kiderlen-Wæchter, le secrétaire d'État aux affaires étrangères d'Allemagne, a déclaré, le 16 novembre, à la Commission du budget du Reichstag, que, dans une *lettre explicative*, la France s'est engagée, au cas où l'Allemagne désirerait acheter à l'Espagne la Guinée espagnole, les îles de Corisco et d'Éloby, à abandonner le droit de préemption que lui reconnaît le traité franco-espagnol du 27 juin 1900.

Comment expliquer les visées de l'Empire allemand sur la Guinée espagnole? C'est qu'elle est (selon le capitaine Cottes qui en conseillait l'acquisition à la France) nécessaire « à l'exploitation des riches pays caoutchoutiers de l'hinterland. C'est en effet dans la Guinée espagnole que viennent déboucher les voies d'accès naturelles vers l'intérieur, le Campo, le Bénito (Woleu) et le Mouny[1]. » Elle renferme en outre les mêmes richesses que notre Gabon, des bois précieux, du caoutchouc. Le sol paraît propre aux cultures riches.

L'Espagne ne tire aucun profit de sa possession. Les factoreries sont « presque exclusivement allemandes et anglaises, à l'exception d'une maison française et de trois espagnoles ». La Guinée ne couvre pas ses frais d'occupation : « l'impôt n'est d'ailleurs pas perçu[2] ». La colonie ne sert à l'Espagne « qu'à caser quelques fonctionnaires pour le seul profit des maisons étrangères[3] ».

1. Capitaine Cottes, *la Mission Cottes au Sud-Cameroun* (Paris, Leroux, 1911), p. 86.
2. *Id.*, p. 85.
3. *Id.*, p. 86.

Dans ces conditions, il est possible que l'Allemagne, dont le Cameroun, depuis l'accord franco-allemand, enveloppe entièrement la Guinée espagnole, obtienne assez facilement de l'Espagne, en échange de tel ou tel avantage, la cession de ce territoire.



Plus complexe est la question du Congo belge.

Le secrétaire d'État aux Affaires étrangères allemand, M. von Kiderlen-Wæchter, a tenu tout particulièrement à ce que l'Allemagne entre en contact avec le Congo belge. C'est la raison pour laquelle il n'a pas accepté le projet de compensation, — conseillé par M. von Puttkamer, et aussi par le secrétaire d'État aux Colonies M. von Lindequist, — qui aurait étendu le Cameroun vers l'Est, jusqu'au Chari. A cette solution *coloniale* du problème, plus avantageuse dans le présent, il a préféré une solution *politique*, orientée vers un avenir plus ou moins lointain. Il a demandé d'abord 300 à 400 kilomètres de rives sur le Congo et l'Oubanghi; puis il a réclamé, en tout cas, et obtenu deux points de contact avec le Congo et l'Oubanghi, c'est-à-dire avec la colonie belge.

Que signifie cette volonté de l'Allemagne d'atteindre la frontière du Congo belge?

Le texte de l'accord franco-allemand ne permet pas de répondre à cette question. Le Congo belge n'est visé que dans l'article 16 :

Dans le cas où le statut territorial du bassin conventionnel du Congo, tel qu'il est défini par l'Acte de Berlin du 26 février 1885, viendrait à être modifié du fait de l'une ou de l'autre des parties contractantes, celles-ci devraient en conférer entre elles, comme aussi avec les autres puissances signataires du dit Acte de Berlin.

Cet article implique-t-il la renonciation de la France au *droit de préférence* qu'elle avait sur le Congo belge?

Le *droit de préférence* a été accordé à la France par une lettre de M. Strauch, président de l'*Association Internationale Africaine*, adressée le 23 avril 1884 à M. Jules Ferry. A cette époque, et depuis quelques années, l'Association Internatio-

nale, soumise à l'influence du roi Léopold de Belgique, a cessé d'être une œuvre purement scientifique et humanitaire : elle s'est transformée en une entreprise politique. Cette société privée va devenir fondatrice d'Empire. Mais elle se heurte aux efforts d'autres puissances, se disputant le Centre Africain : la France, servie par Savorgnan de Brazza qui a planté le drapeau tricolore sur la rive nord du Stanley Pool ; le Portugal, qui invoque des *droits historiques* sur tout le littoral ; l'Angleterre, qui appuie les prétentions du Portugal. Pour lutter contre le Portugal et l'Angleterre, l'Association Internationale s'appuie sur la France, avec laquelle elle a, dès 1882, échangé des déclarations amicales, et sur les États-Unis. Le 22 avril 1884, les États-Unis reconnaissent le drapeau de l'Association comme celui d'un État ami. Le lendemain, 23 avril, M. Strauch écrit à M. Jules Ferry que l'Association Internationale accorderait la préférence à la République Française, « si par des circonstances imprévues elle était amenée un jour à réaliser ses possessions ». Le 24 avril, M. Jules Ferry répond à cette lettre que « le gouvernement français prend l'engagement de respecter les stations et territoires libres de l'Association et de ne pas mettre obstacle à l'exercice de ses droits ».

L'engagement formulé par la lettre de M. Strauch a été confirmé à la France par l'Association Internationale, le 3 février 1885, quand la République a reconnu le drapeau de l'Association comme celui d'un État ami, — vingt et un jours avant la signature de l'Acte de Berlin, — puis par l'État Indépendant du Congo, continuant la personnalité juridique de l'Association Internationale, le 22 avril 1887. L'État Indépendant exprima alors le désir que le *droit de préférence* ne puisse être opposé à la Belgique dans le cas où celle-ci voudrait procéder à l'annexion du Congo ; mais il s'engageait à imposer à la Belgique l'obligation de reconnaître à son tour le *droit de préférence* accordé à la France. La France prit acte de cette interprétation.

En 1895, au moment où l'annexion de l'État Indépendant par la Belgique paraissait imminente, un arrangement fut conclu entre la Belgique et la France, maintenant le *droit de préférence* appliqué à la totalité du territoire. Cette convention, devenue caduque, a été reprise après l'annexion de l'État

Indépendant par la Belgique. L'acte du 23 décembre 1908, signé par M. Pichon, ministre des Affaires étrangères de la République, et par M. Leghait, ministre de Belgique à Paris, établit que le gouvernement belge reconnaît à la France un *droit de préférence* sur ses possessions congolaises, en cas d'aliénation, totale ou partielle, de celles-ci à titre onéreux, et s'engage à n'en pas faire de cession, totale ou partielle, à titre gratuit.

Le projet de loi approuvant cet accord, ainsi que certains accords sur d'autres points de détail, a été déposé à la Chambre des députés le 3 juin 1909. Il a été voté par elle le 11 juillet 1911. Il va être prochainement discuté par le Sénat.

Ce bref historique montre que le *droit de préférence* accordé à la République française l'a été pour payer un service rendu dans le passé, une fois pour toutes et définitivement. « Toute autre puissance qui prétendrait venir en son lieu et place se trouverait dans la radicale impossibilité d'acquitter quoi que ce soit de la prestation originaire[1]. » Ce droit, qui « résulte d'un acte gracieux et volontaire », « n'est point cessible » : « il ne saurait entraîner pour le bénéficiaire la faculté de le transmettre à une tierce puissance et de confier à celle-ci un titre qui lui permette d'élever des réclamations en ce qui concerne la libre disposition des possessions africaines de la Belgique[2] ».

En Allemagne, M. von Kiderlen-Wæchter, en France, M. Caillaux, président du conseil, et M. de Selves, ministre des Affaires étrangères, en Belgique, M. Davignon, ministre des Affaires étrangères, ont tous reconnu, devant leurs Parlements respectifs, que le *droit de préférence* est personnel à la France et inaliénable.

M. Davignon a déclaré à la Chambre des représentants et au Sénat, le 19 décembre 1911, que la Belgique ne songe nullement à abandonner sa colonie (ce qui est hors de doute) :

Une renonciation à notre colonie dépend de nous seuls, et il est permis de dire qu'elle ne se réalisera pas. Le pays s'est profondément

1. René Vauthier, membre du Conseil colonial de Belgique, *le Congo belge et l'accord franco-allemand*, *Grande Revue*, 10 décembre 1911.

2. Ernest Nys, lettre à l'*Indépendance Belge*, citée dans le *Mouvement Géographique* (de Bruxelles), 30 juillet 1911.

attaché au Congo; il le considère comme une partie du territoire national.

Cependant la France aurait pu, sinon céder son *droit de préférence*, du moins y renoncer d'avance, au cas où l'Allemagne désirerait obtenir le Congo belge (comme elle a promis de renoncer à un droit analogue sur la Guinée espagnole). Mais elle ne l'aurait fait que par une clause secrète. Or le gouvernement belge a déclaré savoir qu'il n'y a dans l'accord franco-allemand, au sujet des possessions coloniales de la Belgique, aucune clause secrète (déclaration de M. Davignon à la Chambre des représentants et au Sénat, 19 décembre 1911).

La seule limitation apportée au *droit de préférence* par l'article 16 de l'accord, c'est que la France ne pourrait exercer ce droit sans en conférer avec l'Allemagne et les puissances signataires de l'Acte de Berlin, puisqu'il s'agirait alors de changement dans le statut du bassin du Congo.

Cette clause, interdisant toute modification territoriale sans conversation préalable de tous les États intéressés, est conservatrice et non révolutionnaire : elle consolide le *statu quo*. C'est, écrit à bon droit un juriste belge, M. G. Touchard, « une sauvegarde, mais malheureusement une sauvegarde toute théorique. En fait, une nation ne peut plus aujourd'hui se borner à faire fonds sur son bon droit, espérer qu'il sera reconnu et triomphera, par le seul éclat de sa certitude, dans une conférence des puissances. A aucune époque de l'histoire, la garantie des traités n'a été plus fragile ni plus illusoire[1] ».



Rien, dans le texte de l'accord franco-allemand, ne menace la Belgique ni sa colonie. Mais l'insistance mise par le gouvernement de Berlin à obtenir le contact du Cameroun et du Congo belge, certains mots de M. von Kiderlen-Wæchter, les articles de nombreux journaux pangermanistes, révèlent quand même le désir qu'ont beaucoup d'Allemands de voir

1. G. Touchard, *les Conventions franco-allemandes et le Congo belge*, *Mouvement Géographique*, 19 novembre 1911.

constituer, au détriment du Congo belge, un Empire germanique au Centre Africain.

Les deux pointes atteignant, — sans aucune raison d'ordre géographique, — le Congo et l'Oubanghi seraient des « routes stratégiques[1] », « les jalons de futurs accroissements territoriaux ». Le Congo belge, « englobé ou simplement enserré dans les *Schutzgebiete* impériaux de l'est et de l'ouest de l'Afrique formerait avec ceux-ci un bloc imposant[2] ». L'Empire germanique de l'Afrique Centrale répondrait ainsi à l'Empire français de l'Afrique du Nord.

On a interprété en ce sens certaines paroles, d'ailleurs vagues, de M. von Kiderlen-Wæchter : par exemple, à la Commission du budget du Reichstag le 16 novembre 1911 : « Le jour où la question du Congo s'ouvrirait, l'Allemagne serait appelée à jouer un rôle. »

Et le chancelier M. von Bethman-Hollweg s'est exprimé au Reichstag, le 9 novembre 1911, en termes assez mystérieux : « Ce n'est que plus tard que nous pourrons tirer tout le profit désirable de l'accès au Congo et à l'Oubanghi. Ceux qui font de la politique coloniale doivent savoir regarder dans l'avenir. »

On a de même interprété comme l'annonce de changements considérables au Centre Africain ce passage du discours prononcé par M. Caillaux à Saint-Calais, le 5 novembre 1911 :

J'en arrive ainsi à marquer une autre des idées directrices qui nous ont guidés au cours de ces négociations. C'est que dans le centre de l'Afrique, les positions ne peuvent être considérées comme définitivement prises, qu'il sera d'une politique prévoyante et sage, pour beaucoup de puissances européennes, de préparer des règlements de compte et des échanges où chacune des parties contractantes ait à trouver son profit.

Mais le gouvernement français a nié que ces paroles aient visé le Congo belge : elles ont simplement exprimé une idée générale, juste en elle-même. Les échanges dont il est ici question pourraient s'appliquer aux possessions africaines de

1. *Indépendance belge*, 7 novembre 1911.

2. René Vauthier, *le Congo belge et l'accord franco-allemand*, *Grande Revue*, 10 décembre 1911.

la France, de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne. On conçoit que la France pourrait renoncer, par exemple, aux diverses parties de l'Oubanghi-Chari-Tchad, pour recevoir de l'Allemagne le Togo, de la Grande-Bretagne telle ou telle enclave de l'Afrique Occidentale Française, Gambie, Sierra Léone, Côte d'Or, etc. L'échange pourrait même s'étendre, du côté de la France, à la plupart des établissements de l'Inde et aux Nouvelles-Hébrides, du côté de la Grande-Bretagne, à une partie de la Nigéria. Une note de l'*Agence Reuter* (7 novembre 1911) a annoncé que « les hommes d'État des deux côtés de la Manche envisagent l'opportunité d'un examen général des questions intéressant les territoires des deux puissances » et que peut-être « un commencement d'accord suivra la guerre turco-italienne » (la question du Ouadaï et celle du Darfour sont étroitement liées à la question de la Tripolitaine). Il n'y a aucun rapport entre cette politique d'échanges équitables et la politique d'annexion brutale que les pangermanistes rêvent de voir leur puissant Empire appliquer à la colonie de la Belgique.

La mainmise de l'Allemagne sur le Congo belge serait, sans aucun doute, contraire à tout droit. Certains journaux allemands l'ont affirmé, pour rassurer l'opinion belge. La *Kölnische Zeitung* public cette « déclaration amicale » que le *Mouvement Géographique* de Bruxelles (29 octobre 1911) « accueille avec un vif plaisir » :

Nous avons reconnu le Congo belge, et, en le faisant, nous avons assumé les conséquences de droit international de cette reconnaissance, c'est-à-dire, en tout premier lieu, le respect de son territoire. Il n'existe aucune raison pour qu'il en puisse être autrement ni pour jeter la suspicion sur les intentions de l'Allemagne.

En tout cas, si l'Allemagne voulait, bientôt, prendre pour elle tout le Congo belge, elle se heurterait à la résistance passionnée de la Belgique, à l'opposition de la Grande-Bretagne, désireuse ne ne pas voir couper, par une colonie d'une grande puissance, son chemin de fer du Cap au Caire, et à l'hostilité de la France.

Aussi certains esprits ont-ils supposé que l'Allemagne, au lieu d'annexer seule le Congo belge, en proposerait le partage

aux principaux États voisins; elle-même s'en attribuerait la plus grande part, cédant à la Grande-Bretagne le Katanga, riche en mines, à la France le bassin du Kassaï, riche en caoutchouc. Le Congo belge, dont trois grandes puissances attendraient la succession, deviendrait ainsi, selon un mot de M. De Caix, « le nouvel *homme malade*[1] ».

Un journal de Bruxelles, le *Vingtième Siècle*, a affirmé qu'à deux reprises, en janvier 1909 et en août 1911, l'Allemagne aurait proposé à la France un partage du Congo belge.

Il est évident qu'une telle entreprise serait à la fois injuste et féconde en dangers pour la paix européenne. Un coup de force exécuté contre le Congo belge serait par là même exécuté contre la Belgique. M. Millerand, dans son discours à la Chambre des députés du 15 décembre 1911, a très bien défini quelle doit être sur ce point la politique de la France :

> Le respect des droits des neutres est et doit demeurer un des principes directeurs de notre politique étrangère. (*Vifs applaudissements*).
>
> La France ne mesure pas l'étendue de ses obligations envers les nations à la grandeur de leur puissance matérielle. (*Vifs applaudissements sur un grand nombre de bancs.*)
>
> Le souci du droit, que moins que jamais nous serions tentés d'incliner devant la primauté brutale de la force (*Très bien! très bien!*) est en pleine harmonie avec l'intelligence de nos intérêts pour nous commander de rester fidèles à cette politique : nos amis de Belgique ne l'ignorent pas. (*Applaudissements.*)



S'il n'est pas certain que l'Allemagne ait la volonté, comme le rêvent certains pangermanistes, d'annexer par la violence le Congo belge, il est en revanche indubitable qu'elle veut profiter de l'accès au Congo et à son affluent l'Oubanghi pour étendre son activité économique à l'immense bassin du grand fleuve.

Cet avantage a été signalé, dès la signature de l'accord, par les journaux officieux de Berlin. Les Allemands ont de grands

1. *Bulletin de l'Afrique française*, octobre 1911.

projets de chemins de fer (nous les étudierons plus loin); ils se proposent de lancer une flottille de petits vapeurs sur le Congo, l'Oubanghi et la Sangha.

Ils ont déjà des intérêts au Katanga. Ils y auraient été attirés par le ministre belge des colonies, M. Renkin, désireux de contre-balancer par des capitaux allemands l'influence des capitaux anglais. La *Société d'escompte allemande* a contribué à la fondation de la *Société industrielle et minière du Katanga*.

Surtout les Allemands veulent trouver au Centre africain un marché où ils écouleront les produits de leur industrie en pleine crise de surproduction. Ils ont dès lors intérêt à ce que soit respecté le principe du libre commerce posé par l'Acte de Berlin de 1885 : les puissances doivent maintenir une absolue liberté commerciale à l'intérieur du bassin du Congo (article I); elles ne pourront y concéder ni monopole ni privilège d'aucune sorte en matière commerciale (article V).

L'accord franco-allemand rappelle cette obligation :

Article 12. — Les deux gouvernements de France et d'Allemagne renouvellent les déclarations contenues dans l'Acte de Berlin du 26 février 1885 et assurant la liberté commerciale et la liberté de navigation sur le Congo et les affluents de ce fleuve ainsi que sur ceux du Niger. En conséquence, les marchandises allemandes transitant au travers du territoire français situé à l'ouest de l'Oubanghi, et les marchandises françaises transitant à travers les territoires cédés à l'Allemagne ou suivant les routes indiquées à l'article 8, seront affranchies de tout droit.

Mais ces conséquences douanières ne sont pas les seules qui puissent être tirées du principe de la liberté commerciale. On peut prévoir que l'Allemagne, toujours soucieuse de défendre jusqu'à l'extrême limite tous ses droits, déduira de ce principe la condamnation du régime concessionnaire appliqué aujourd'hui encore à une partie du Congo belge et du Congo français. Il faut dès maintenant prévoir ces difficultés pour les écarter, si c'est possible.

On sait que le roi Léopold de Belgique, maître absolu de l'État dit Indépendant du Congo, en avait, à partir de 1891-1892, réparti presque tout le territoire entre l'État (*Domaine privé*, puis *Domaine National*), le souverain (*Domaine de la Couronne*), et des Sociétés concessionnaires ou propriétaires

auxquelles étaient presque toujours intéressés l'État ou le souverain (*Société Anversoise,* dite *Mongala, Anglo-Belgian Indian Rubber Company* dite *Abir, Compagnie du Kassaï,* etc.). Tous les produits naturels du sol, caoutchouc, ivoire, bois précieux, appartenaient désormais à l'État, au souverain ou aux Compagnies concessionnaires. — La France a suivi, en 1899-1900, l'exemple du Congo léopoldien : les dix-neuf vingtièmes du Congo français ont été partagés entre quarante Compagnies concessionnaires, recevant le droit d'exploiter seules, pendant trente ans, toutes les richesses naturelles du sol, sauf les mines.

Le problème de savoir si ce régime est ou n'est pas conforme à l'Acte de Berlin redevient particulièrement actuel, depuis que l'accord franco-allemand a ouvert aux entreprises de l'Allemagne commerçante le bassin du Congo.

Selon certains juristes, le régime concessionnaire ne porte aucune atteinte au principe de la liberté commerciale. La liberté du commerce reste entière : « Chacun est libre de vendre ou d'acheter tous produits dont le trafic est légitime. » Mais « la liberté du commerce n'est en rien exclusive du droit de propriété ». L'État est, en droit, le légitime propriétaire des terres vacantes, *res nullius* : or les terres non appropriées par les indigènes du Congo sont des biens sans maîtres. L'État peut en disposer pour lui-même ou en conférer à d'autres la possession ; il peut aussi, provisoirement, les concéder à des particuliers ou à des Sociétés. Désormais, si tous conservent le droit de commercer, nul n'a plus droit aux produits du sol, légitimement possédés par l'État ou les Compagnies. L'État est un propriétaire qui exploite ou fait exploiter les produits de ses domaines, ce n'est pas un commerçant. Le monopole qu'il s'attribue ainsi est, si l'on veut, un monopole de propriété ; ce n'est pas l'un de ces monopoles de commerce que condamne l'Acte de Berlin [1].

A ces arguments de droit, les partisans de la liberté com-

1. *Déclarations de l'État Indépendant du Congo, Bulletin Officiel de l'État Indépendant,* juin 1903. *Note de l'État Indépendant,* en réponse à une note anglaise, du 3 août 1903, dans le *Mouvement Géographique* (11 octobre 1903). Consultation demandée par *l'Union Congolaise* (syndicat des Compagnies concessionnaires du Congo français) à M. Barboux, dans la *Dépêche Coloniale* (2 juin 1903).

merciale répondent, d'abord, que les terres congolaises n'étaient pas des biens sans maîtres ; elles étaient presque toujours (le fait est aujourd'hui rigoureusement établi) les propriétés collectives des tribus indigènes. Puis on doit refuser d'attacher aucune importance à la distinction purement théorique, juridique, ou plutôt sophistique, du monopole de commerce et du monopole de propriété. Le fait seul importe : en fait, le régime concessionnaire rend impossible toute opération commerciale. D'abord « il n'y a pas de commerce sans commerçants » ; or les commerçants ne peuvent plus s'établir en territoire concédé. Surtout, il ne leur est plus possible ni de rien acheter, ni de rien vendre. Au Congo, il n'y a presque rien à acheter que les produits naturels, caoutchouc et ivoire : par définition, ils appartiennent à l'État ou aux Sociétés concessionnaires. Et dans ces pays où les indigènes n'ont pas d'argent, on ne peut leur vendre aucun objet manufacturé qu'en l'échangeant contre les produits naturels, ivoire ou caoutchouc, qui, par définition, appartiennent à l'État ou aux Sociétés concessionnaires. Ainsi, plus d'achat ni de vente possibles ; plus de libre commerce possible. L'Acte de Berlin, qu'il soit ou ne soit pas respecté en théorie, est violé en fait.

Cette seconde thèse serait, sans aucun doute, celle que soutiendrait l'Allemagne, si elle soulevait la question de la légitimité du régime concessionnaire. Elle a elle-même commencé par suivre dans son Cameroun l'exemple de l'État Indépendant. Mais elle a vite renoncé à une politique contraire aux traités et condamnée par l'expérience. Après avoir accordé en 1898, à la *Société du Sud-Cameroun*, le droit exclusif d'exploiter les terres vacantes et d'acheter aux indigènes les terres non vacantes sur un territoire de 81 000 kilomètres carrés, elle a imposé en 1905 à cette Compagnie une nouvelle convention : la Société doit renoncer à la plus grande part de sa concession ; en échange elle obtient la pleine propriété d'une zone inhabitée, réellement vacante, de 15 000 kilomètres carrés [1]. *La Société du Nord-Ouest Came-*

1. Rapport du Conseil d'administration de la Société Sud-Cameroun, à l'assemblée générale du 29 décembre 1905 (*Mouvement Géographique*, 24 décembre 1905). Félicien Cattier, *Étude sur la situation de l'État Indépendant du Congo*, p. 40-41.

roun a été moins bien traitée encore. Elle avait reçu, en 1899, pour cinquante ans, un domaine de 80 000 kilomètres carrés : elle a constamment travaillé à perte (le déficit atteignait en 1910 plus de 2 millions de marks); cependant une Commission d'enquête parlementaire a demandé qu'elle soit quand même obligée de participer à la construction des voies de communication conformément au cahier des charges; la Compagnie ayant refusé, le secrétaire d'État a prononcé en septembre 1910 la révocation de la concession, s'offrant à laisser à la Société en toute propriété les terres mises par elle en valeur. La Compagnie a soutenu que l'État n'avait pas le droit de rompre ainsi un engagement bilatéral, et elle a porté sa cause devant les tribunaux [1].

Déjà de nombreuses sociétés allemandes ont protesté contre la violation de l'Acte de Berlin commise par l'État Indépendant du Congo et le Congo français : *Société coloniale allemande* (délibérations du 4 juin 1903, de novembre 1909, du 22 novembre 1911); Chambre de commerce de Brême et de Hambourg; *Ligue allemande pour la défense des indigènes du Congo* (appel en juin 1910, et ordre du jour à propos du traité franco-allemand du 16 novembre 1911).

Si l'Allemagne, un jour prochain, réclame une plus stricte application de l'Acte de Berlin, quelle sera, en face de cette demande, l'attitude de la Belgique et celle de la France?

Il importe de rappeler qu'à la fin de 1909, la Belgique a annoncé sa volonté de transformer entièrement le régime économique et la politique indigène de sa colonie, et qu'elle a déjà sérieusement commencé à entreprendre cette œuvre réformatrice.

Le prince Albert, alors héritier du trône, depuis roi des Belges, le ministre des Colonies M. Renkin, venaient en 1909 de rentrer du Congo; ils avaient cru devoir adresser à la colonisation de leur pays les éloges classiques ; mais, sur place, ils avaient compris l'impossibilité de maintenir un système déplorable. — Les meilleurs des coloniaux belges réclamaient la fin d'un régime d'exploitation qui écrasait, décimait les populations indigènes, « la principale richesse du Congo », selon le

1. *Bulletin de l'Afrique française*, septembre 1911.

colonel Thyss [1]. — Surtout la Belgique craignait une intervention décisive de la Grande-Bretagne, qui n'avait (et n'a pas encore) reconnu l'annexion du Congo. Elle sentait que le courant de l'opinion publique anglaise devenait assez impétueux pour entraîner à l'action les gouvernements même les plus timides. — Enfin, à la même époque, la Belgique a sans doute deviné qu'elle allait bientôt cesser d'avoir en Allemagne un ferme appui de sa politique congolaise. Au début de novembre 1909, dans les négociations entre l'Angleterre et l'Allemagne, la question du Congo joue un grand rôle : non seulement la question des frontières anglaise, allemande, belge, mais aussi « la question des indigènes » et celle du « monopole commercial ». (*Temps* du 5 novembre 1909.) Ces négociations alarment l'opinion belge qui a conscience de perdre « un précieux appui diplomatique » dans la question du Congo (*Temps* du 6 novembre 1909).

Le 28 octobre 1909, le ministre des Colonies, M. Renkin, lit à la Chambre belge l'exposé des motifs du budget pour 1910, renfermant un vaste programme de réformes pour le Congo. Le gouvernement maintient l'attribution à l'État des terres qualifiées de vacantes. Mais il décide d' « abandonner à l'initiative privée la récolte des produits du domaine qui sont principalement le caoutchouc et le copal ». Désormais, dans toutes les régions où l'exploitation du domaine est abandonnée, les indigènes auront le droit de récolter les produits du domaine, caoutchouc et copal, et de les vendre aux particuliers ; des terres seront vendues ou louées aux particuliers pour la création de factoreries, où l'on pourra trafiquer de tous produits. L'ouverture du pays au commerce libre devra se faire en trois étapes (1er juillet 1910, 1er juillet 1911, 1er juillet 1912). Seront exceptés de cette réglementation six domaines de 600 000 hectares réservés à l'État, et les territoires concédés aux Sociétés concessionnaires avec lesquelles le gouvernement s'efforcera de prendre « de nouveaux engagements. » L'impôt sera prélevé sur les indigènes en argent, non plus en nature.

1. « La principale richesse du Congo, celle sans laquelle toutes les autres ne sont rien, c'est le nègre. » Conférence du colonel Thyss, *Mouvement Géographique*, 14 août 1910. Le colonel Thyss est le créateur du chemin de fer belge du Bas-Congo.

Réforme incomplète : car elle ne précise pas la situation des Compagnies concessionnaires, et surtout elle maintient à l'État la propriété des terres soi-disant vacantes jadis arrachées aux collectivités indigènes qui en étaient les véritables propriétaires. Mais réforme considérable, que la Belgique a loyalement réalisée, aux échéances fixées par elle, le 1[er] juillet 1910 et le 1[er] juillet 1911, dans une grande partie du pays, qu'elle aura menée à bonne fin, le 1[er] juillet 1912, dans toute la colonie.

Le rétablissement du libre commerce lui permettra d'échapper aux difficultés qu'aurait pu lui susciter l'Allemagne invoquant l'Acte de Berlin. L'amélioration du sort des indigènes, consécutive à l'introduction du libre commerce et d'une politique plus humaine, rend aussi infiniment plus favorable la situation internationale du Congo belge.

Si la Belgique avait maintenu dans sa colonie l'odieux régime léopoldien, l'Allemagne aurait pu utiliser, pour ses visées impérialistes, le mouvement d'opinion que s'est attachée à faire naître ou à développer la *Ligue allemande pour la défense des indigènes du Congo*. Créée en 1910, beaucoup plus jeune que les ligues anglaise, américaine, française et suisse ayant le même objet, elle a aussi pris pour programme la suppression du travail forcé, la restitution aux indigènes de leurs droits sur leurs terres et les produits de leur sol, le rétablissement du libre commerce, indispensable au progrès matériel et moral des primitifs[1].

Mais aujourd'hui la Belgique peut appuyer de témoignages impartiaux l'affirmation qu'elle a mis fin aux « atrocités » du Congo et, en établissant le libre commerce, amélioré le sort des noirs[2].

1. Les Belges se sont moqués, et secrètement alarmés, de la constitution tardive de cette *Kongoliga*. Le *Mouvement Géographique* (4 décembre 1910) lui applique les vers célèbres :

> Nous entrerons dans la carrière
> Quand nos aînés n'y seront plus

et il cite une lettre d'un Belge favorable aux réformes, M. Camille Janssen, adressée à la *Koloniale Rundschau*, s'étonnant de « cette levée de boucliers faite à ce moment-là ».

2. Par exemple, le révérend James Clark, de la *British Missionary Society*, rappelle le malheureux sort des indigènes de Bolobo, et loue la transfor-

Au Congo français, malgré l'appui prêté au régime concessionnaire par des hommes politiques influents et par les plus grands journaux, il a fallu aussi reconnaître les dangers des Compagnies à monopoles : elles ruinent le pays, au lieu d'en augmenter la valeur; elles exploitent les indigènes et les réduisent à une sorte de servage, au lieu de les civiliser; elles risquent d'attirer sur le pays de sérieuses difficultés internationales, par suite de la violation de l'Acte de Berlin garantissant le libre commerce.

Ces constatations ont amené le gouverneur de l'Afrique Équatoriale française à essayer de transformer le régime économique de la colonie, en faisant accepter aux Compagnies concessionnaires certaines modifications de leur contrat. Onze Sociétés dans la région de la Sangha et de l'Oubanghi se sont réunies pour constituer la *Compagnie forestière*; celle-ci a gardé seulement le monopole de l'exploitation du caoutchouc, pour dix ans sur l'ensemble de son territoire, pour les dix années suivantes sur une partie relativement restreinte de son

mation accomplie : « Ce fut un grand bien quand arrivèrent ici des agents d'une Compagnie commerciale qui s'établirent dans la région. Ils firent de grandes plantations d'arbres à caoutchouc et occupèrent ainsi de 200 à 300 indigènes du district. En même temps ils achetaient à tout venant le caoutchouc de la forêt à raison de 4 francs le kilogramme. De même ils achètent de la volaille pour des sommes considérables. Le peuple se procura ainsi, au moyen d'échanges d'ivoire, de caoutchouc et de volaille, l'argent lui permettant de payer l'impôt. J'apprends précisément que la taxe se trouve abaissée à 5 francs, en sorte qu'elle n'est plus oppressive. Ce m'est une grande joie de constater cette amélioration. » (Lettre citée dans le *Mouvement Géographique* du 23 octobre 1910.) — Le révérend Harris, tout en adressant certaines critiques, signale qu'il n'a plus constaté d'atrocité, que le gouvernement a « d'excellentes intentions ». (*Mouvement Géographique* des 10 septembre 1911 et 20 novembre 1911.) — Les Consuls anglais signalent « le changement radical » de la situation des indigènes « sauf dans les régions où les taxes sont encore perçues en caoutchouc ». (Livre blanc anglais de novembre 1911.) — Ce n'est pas à dire qu'il ne faille adresser aucun reproche au nouveau régime. On a critiqué les avantages excessifs consentis à certaines Compagnies concessionnaires comme celle du Kassaï (par exemple, article de M. Georges Lorand dans l'*Express* de Bruxelles du 11 avril 1911). On a critiqué certaines concessions nouvelles (territoire à palmiers accordé à la Compagnie Lever; article de M. Christ-Socin dans le *Courrier Européen* du 25 avril 1911). — M. Vandervelde a signalé au Parlement belge les abus et les crimes commis par certains missionnaires (séance du 1er, 4, 5, 6, 7 décembre 1911). — Mais, dans l'ensemble, il n'est pas contestable que le régime économique et administratif ne soit considérablement modifié et amélioré.

domaine[1]. Sept Sociétés du Gabon ont renoncé à leur concession et en ont rendu le sol au libre commerce; elles ont reçu par contre en toute propriété certains lots de terrain[2].

On peut reprocher à l'administration actuelle du Congo français d'avoir, dans le détail, trop favorisé ces Sociétés concessionnaires, dont plusieurs étaient en voie de disparition au moment où le régime a été transformé[3]. Il n'en faut pas moins continuer à pratiquer cette politique, en faisant aux Compagnies des conditions moins avantageuses pour elles, moins défavorables à l'État et aux colons ou commerçants non concessionnaires. « Toute notre politique en Afrique Équatoriale, écrit avec raison M. le député Viollette dans son *Rapport sur le budget des colonies pour 1912* (p. 35), doit tendre à utiliser toutes les circonstances favorables et tous les moyens légaux pour éliminer les Compagnies concessionnaires et pour rendre la colonie au commerce libre. »

1. J'ai étudié l'organisation de cette Société dans mon précédent article de la *Revue de Paris*, 15 janvier 1912. — La *Compagnie du Kouango français* a été transformée dans des conditions analogues; mais l' « affermage » du caoutchouc est fixé à cinq ans au lieu de dix ans.

2. *Société agricole et commerciale de Setté-Cama, Compagnie française du Congo occidental, Compagnie coloniale de Fernan Vaz, Société du littoral Bavili, Compagnie de la Haute N'Gounié, Compagnie coloniale de l'Ogoué N'Gounié.*

3. Je l'ai démontré, dans le précédent article de la *Revue de Paris*, pour la *Compagnie forestière Sangha-Oubanghi*. M. le député Albert Métin dans son *Rapport sur les budgets locaux des colonies pour 1912* (p. 46 et suiv.) le montre excellemment en ce qui concerne les Sociétés gabonaises qu'il appelle « le groupe du Vivier de Streel », du nom de leur principal administrateur, ancien chef de cabinet du ministre des Colonies M. André Lebon. Ces Sociétés n'ont rempli aucun de leurs engagements, ne se sont pas livrées à une exploitation progressive, n'ont pas fait les replantations auxquelles elles étaient tenues, ont commis des actes répréhensibles à l'égard des indigènes et provoqué leur révolte, n'ont pas assuré la navigation comme elles le devaient. « Endetté, le groupe ne vivait en 1910 que sur le crédit. Une seule solution semblait s'offrir : la déchéance et le rétablissement de la liberté commerciale » (p. 44). Pourtant le gouverneur a fait adopter par le ministre, avant que soient arrivés à Paris les rapports de l'inspecteur des colonies étudiant la question sur place, « une transaction trop favorable aux concessionnaires ». La colonie leur abandonne 150 000 hectares de terrains, non désignés d'avance, en toute propriété; par exemple, à Cap Lopez, port d'avenir, le groupe reçoit 300 hectares avec 3 kilomètres de plage « représentant une valeur immédiatement réalisable de 1 million ». Aucune précaution n'est prise contre la déforestation des terres concédées pour exploitation forestière. La colonie renonce à 58 500 francs de redevances dues, etc.

L'État doit faire prononcer la déchéance de toutes les Compagnies qui violent le cahier des charges en ne mettant pas progressivement le pays en valeur (article 31, paragraphe 1) ou en recourant à la violence et en troublant l'ordre public (article 31, paragraphe 2). — Il devrait organiser un service de contrôle des Compagnies, distinct de l'administration régulière, et chargé spécialement de noter les abus commis par elles. — Il doit autoriser immédiatement les commerçants libres à établir des factoreries même en territoires concédés : il suffirait que des instructions ministérielles nouvelles modifiassent les instructions anciennes du ministre M. Guillain (le créateur des Compagnies concessionnaires), qui privent les tiers de ce droit, garanti par l'Acte de Berlin. Ce serait le rétablissement sinon de l'absolue liberté du commerce, au moins d'une entière liberté de vente, même en territoires concédés. — L'État devrait amener, par tous les moyens dont il dispose, les Compagnies concessionnaires à payer les indigènes en argent, non en marchandises : un décret sur la protection du travail pourrait étendre l'obligation du payement en argent à tous les salaires, y compris les salaires payés à ceux des noirs qui apportent aux Compagnies du caoutchouc. Les indigènes, payés en argent, pourraient acheter ce qu'ils voudraient où ils voudraient.

Soumises à ces obligations légitimes, — en concurrence avec le commerce libre partiellement rétabli, pour l'achat et la vente, dans les régions qui lui sont rendues, pour la vente, à l'intérieur même de la concession, — les Compagnies n'auront plus d'intérêt à conserver leur monopole; elles y renonceront toutes. La colonie prospérera, les indigènes progresseront, sous l'influence salutaire de la liberté commerciale [1]. Et l'Allemagne n'aura plus la possibilité de protester contre la violation, commise par la France, de l'Acte de Berlin.

1. Le commerce libre a réussi, même dans ce pays livré aux Compagnies concessionnaires, à se maintenir et se développer; au Moyen Congo et dans l'Oubanghi-Chari « malgré le faible champ ouvert à son activité, il assure le sixième des exportations, les deux tiers des importations, le tiers du mouvement total ». Au Gabon, la proportion est encore plus forte. (*Rapport Viollette pour 1912*, p. 132, et *Rapport Métin pour 1912*, p. 58.



Désireuse d'exploiter le bassin du Congo qu'elle vient d'atteindre, l'Allemagne projette de construire, à travers sa colonie du Cameroun et l'une des pointes enlevées à la France, un chemin de fer qui rejoindra une voie belge pour constituer un Transafricain, allant d'un port du Cameroun, situé sur l'Atlantique, à Dar-es-Salam, sur l'océan Indien. Certains Français, préoccupés d'établir une voie d'accès au Tchad autre que la voie Congo-Oubanghi et la voie Niger-Bénoué, rêvent d'établir une ligne Alger-Tchad, qui se relierait à une ligne belgo-anglaise, pour constituer un autre Transafricain, d'Alger au Cap. Ces deux projets, formulés à propos de l'accord franco-allemand sur le Congo, ont dirigé l'attention des coloniaux vers les Transafricains, y compris ceux dont la réalisation partielle est déjà assez avancée, la ligne belgo-allemande de Matadi à Dar-es-Salam, la ligne anglo-belge du Cap au Caire [1].

La ligne belgo-allemande de Matadi à Dar-es-Salam sera sans doute le premier terminé des Transafricains. Elle a été commencée aux deux extrémités, sans plan préconçu. Elle sera réalisée par la soudure de deux voies, ferrées et fluviales, existant déjà.

La première section est formée à l'Ouest par le chemin de fer du Bas-Congo, de Matadi au Stanley-Pool, commencé en 1890, inauguré huit ans plus tard ; la seconde, par les biefs du Congo, du Kassaï et du Sankourou, reconnus navigables, parcourus par des steamers de 150 tonnes, et qui paraissent pouvoir accueillir, après aménagements, des steamers de 500 tonnes. On atteint ainsi Moutombo sur le Sankourou.

A l'Est, l'Allemagne a décidé d'établir, en 1904, commencé en 1905 et fort avancé, un chemin de fer de Dar-es-Salam, sur l'océan Indien, au Tanganika, à travers sa colonie de l'Est africain. La ligne est construite sur 810 kilomètres ; Tabora

1. Voir divers articles du *Mouvement Géographique*, notamment, dans le numéro du 5 novembre 1911, un excellent article de M. A.-J. Wauters sur *les Transafricains*. Voir aussi la carte annexée à notre article, dressée d'après une carte du *Mouvement Géographique*, accompagnant l'article de M. A.-J. Wauters.

sera atteint, selon le *Mouvement Géographique* du 21 janvier 1912, dans quelques semaines. Le terrain en pente vers le Tanganika ne présente, selon la *Gazette de Cologne* du 10 avril 1911, aucune difficulté. Le Reichstag vient de voter la construction du prolongement unissant Tabora à Kigoma, petite baie à 5 kilomètres au Nord d'Oudjidji (ou Ujiji) sur le Tanganika.

Il restera à établir, en territoire belge, une section de Moutombo, sur le Sankourou, à Kabalo, sur le Loualaba (ce projet a été récemment soumis au ministre des Colonies belge) ; une section de Kabalo à Loukouga sur le Tanganika (elle est déjà concédée à la Compagnie des chemins de fer des Grands-Lacs) ; un service de vapeurs sur le Tanganika (le ministre des Colonies belge en a annoncé la prochaine organisation).

Ce Transafricain comprendra de l'Ouest à l'Est, successivement 400 kilomètres de voie ferrée, 1 300 kilomètres de voie fluviale, 700 kilomètres de voie ferrée en territoire belge, 100 kilomètres pour la traversée du Tanganika, 1 400 kilomètres de voie ferrée en territoire allemand. Il pourra être achevé dans quelques années. On traversera l'Afrique en 23 jours, selon le *Mouvement Géographique* de Bruxelles, en moins de temps encore, selon la *Gazette de Cologne*.

Le Cap au Caire, rêvé par Cecil Rhodes a été aussi commencé à ses deux extrémités. Au Sud, la voie ferrée, partie de Vrybourg en 1893, atteignit Boulouwayo en 1897, Salisbury en 1900. Au Nord, une voie mi-ferrée mi-fluviale a été établie jusqu'au territoire de Lado. Des raisons d'ordre économique ont poussé à la construction de la ligne sud, des raisons d'ordre politique, à celle de la ligne nord. Mais, depuis onze ans, rien n'a été fait pour rejoindre Lado et Boulouwayo ou Salisbury. En 1894, l'Angleterre a cherché, pour y faire passer son rail, à se faire céder à bail par l'État du Congo une bande de territoire longeant sa frontière orientale ; la protestation de l'Allemagne a empêché la réalisation du projet.

Mais les deux tronçons pourraient être rejoints par une voie belge mi-ferrée mi-fluviale qui partirait de Boulouwayo, passerait par Broken Hill, Elisabethville, Kabalo (où elle couperait le Transafricain belgo-allemand), Stanleyville, Kilo, et aboutirait à Lado. La voie est construite ou en construction du

Cap à Boukama (le rail atteint déjà Kambove dans le Katanga). La Compagnie des Grands-Lacs a organisé une voie mixte de Boukama à Stanleyville. Il suffirait de construire une voie ferrée de 1 200 à 1 500 kilomètres de Stanleyville à Lado.

Ainsi comprise « la ligne du Cap au Caire est beaucoup plus près de son achèvement qu'on ne l'imagine généralement. Si l'on voulait, elle serait en exploitation avant dix ans[1]. »

L'Allemagne a déjà commencé à établir dans son Cameroun diverses lignes : l'une, partant de Bouabéri en face de Douala, compte 160 kilomètres dans la direction du Nord-Ouest : l'autre, celle du Cameroun central, part de Douala et se dirige par Édéa vers la région de Njong. Une autre, celle du Sud Cameroun, est projetée : elle se raccordera sans doute à la seconde. Il se pourrait que ces deux tronçons côtiers se rejoignissent et formassent une ligne qui se dirigerait vers l'une des pointes atteignant le Congo ou l'Oubanghi. Elle se raccorderait alors à l'une quelconque des voies belges : voie fluviale Congo-Kassaï-Sankourou, et voie ferrée du Sankourou au Tanganika ; ou bien voie fluviale Oubanghi-Congo et voie mixte de la Compagnie des Grands-Lacs, prête à être exploitée, entre Stanleyville et le Tanganika. La ligne rejoindrait alors la ligne allemande du Tanganika à Dar-es-Salam. Ainsi serait achevé le Transafricain de l'Atlantique à l'océan Indien par le Cameroun. Mais plus de 2 500 kilomètres de voie ferrée restent à construire.

Enfin l'ancien projet de Transsaharien exposé dès 1877 par l'explorateur Soleillet (Alger-Tombouctou) a été récemment repris par un groupe français inspiré par M. André Berthelot (*Matin*, 26 octobre 1911). Une voie ferrée Alger-Tchad serait prolongée jusqu'au Katanga et rejoindrait le rail anglais partant du Cap. Ce serait un gigantesque Transafricain du Nord au Sud. Deux embranchements le compléteraient dont l'un, se détachant dans la région saharienne, desservirait l'Afrique occidentale, dont l'autre partirait de Zémio pour rejoindre le railway anglais de l'Ouganda, autre Transafricain, de l'Ouest à l'Est.

L'Afrique, disent les promoteurs du projet, est « mal desservie par des fleuves en escalier », coupés de cataractes et de

1. A.-J. Wauters, article cité.

rapides; au contraire, elle « offre le terrain le plus propice aux voies ferrées », étant généralement plate, « une table à faible relief ». Un chemin de fer de 10 000 kilomètres pourrait utilement traverser du Nord au Sud ce continent massif. Les fonctionnaires et officiers français le prendraient pour aller au Tchad « en quatre jours », les Belges, pour aller au cœur de leur Congo, « en cinq jours », les hommes d'affaires de l'Afrique australe, pour aller à Johannesburg (partant de Londres) « en neuf jours ». (Le *Mouvement Géographique* conteste ces chiffres). Les touristes suivraient [1]. Les denrées de luxe prendraient la même route.

De ces 10 600 kilomètres, l'Algérie a construit 600, la Belgique 500, l'Angleterre 3 000. Restent 6 000 kilomètres, ou guère plus. « Si la France sait vouloir, quatre ans après l'ouverture du chantier, le Transafricain aura dépassé le Tchad [2] ». Une société s'est formée, sous la présidence de M. André Berthelot, pour réaliser ce projet : *Union française pour la réalisation des chemins de fer transafricains*. Elle a immédiatement envoyé une mission d'études, dirigée par un officier connu pour ses travaux cartographiques, le capitaine Nieger, et comprenant, entre autres, un géologue de valeur, M. Chudeau. La mission est chargée d'établir un itinéraire nivelé et de déterminer le tracé le plus avantageux.

La principale difficulté du projet consiste dans le fait que ce Transafricain doit traverser le Sahara, « deux mille kilomètres de pays absolument stériles et incapables de fournir le moindre trafic. Un aussi grand tronçon improductif est effrayant», remarque, à juste titre, *le Temps* (4 janvier 1912). Mais, comme les grands projets s'appellent l'un l'autre, on propose d'irriguer une partie du Sahara, en barrant le Niger et en lui faisant reprendre le cours, qu'il suivait jadis, dans la direction du Nord. On pourrait ainsi créer une Égypte artificielle, à côté de cette seconde Égypte naturelle que le Niger couvre de ses inondations. Alors « l'obstacle du désert sera

1. Peut-être pourrait-on aussi compter, après l'achèvement de la ligne desservant l'Afrique Occidentale, sur certains des Sud-Américains venant de Pernambouc à Dakar, par une route de mer calme et sûre, franchie en quatre jours par les bateaux actuels.

2. André Berthelot, article du *Matin*, 26 octobre 1911.

levé; le Transafricain ne sera plus qu'un chemin de fer comme un autre ».

Ces deux derniers projets de Transafricains sont une conséquence indirecte, particulièrement curieuse à noter, de l'accord franco-allemand sur le Congo, qui a attiré l'attention du monde entier sur l'Afrique, notamment sur le Centre africain.

On peut critiquer le tracé de tel ou tel de ces chemins de fer projetés; on peut en contester la valeur productive. On peut souhaiter que les États abandonnent ces tâches risquées aux initiatives individuelles, sans promettre des garanties d'intérêt dangereuses pour leurs finances. — Mais on ne peut nier que ces amples conceptions ne soient profondément utiles à toute l'humanité. Il est bon que les hommes aient les moyens de parcourir vite la vaste terre, d'en transporter rapidement d'un point à un autre les richesses : peu importe quel peuple donnera aux autres ces moyens de prompte communication, pourvu que tous en puissent profiter. Toute politique de chemins de fer devrait être animée d'un esprit largement international.

L'œuvre accomplie par les blancs au Continent noir a été déshonorée par des violences abominables, par des crimes odieux (surtout dans le bassin du Congo); quand même, vue à distance et dans son ensemble, elle apparaît d'une majestueuse grandeur. Que l'on compare la carte de l'Afrique dressée il y a cinquante ans, et la carte de l'Afrique dressée au début de 1912! Sur la carte d'il y a un demi-siècle, l'immense bassin du Congo est terre inconnue, *terra incognita*; sur la carte actuelle, il est, comme toute l'Afrique, sillonné de chemins de fer, construits, étudiés ou projetés. Peu de comparaisons permettraient mieux de mesurer la rapidité du progrès, la valeur de l'effort humain.

FÉLICIEN CHALLAYE

CORRESPONDANCE

Paris, le 22 janvier 1912.

Mon cher Directeur,

Je vous demande la permission de rectifier quelques-unes des erreurs contenues dans l'article de M. Félicien Challaye concernant le projet de consortium de la compagnie N'Goko-Sangha.

Le consortium ne devait nullement être administré par un comité directeur de trois personnes, ayant son siège à Hambourg et présidé par un Allemand. Il devait être formé sous le régime de la loi française. Son siège était à Paris. Son conseil d'administration, composé de neuf membres au moins et de onze au plus, devait être en majorité français. Tous ses membres devaient être agréés par le ministre des Colonies. Son président devait être Français.

Le consortium ne devait aucunement recevoir le droit de police.

Quant à la thèse d'après laquelle on pouvait considérer comme « une affaire particulière » une question d'ordre économique et politique, traitée à Paris par l'ambassade d'Allemagne et le département des Affaires étrangères, et faisant à Berlin l'objet de communications officielles entre notre ambassade et le gouvernement impérial, je vous laisse le soin de juger si elle est acceptable.

Il est tout aussi inexact de prétendre que ce soit cette affaire qui ait suggéré aux Allemands l'idée de nous demander des compensations territoriales au Congo. Les conversations sur ce point, engagées après mon départ du ministère, sont parties

de notre initiative: elles se rattachent à un ordre tout à fait différent de celui du consortium de la société du Gabon, et elles n'ont aucun rapport avec les négociations que j'avais poursuivies comme ministre des Affaires étrangères.

Ce ne sont pas les seules inexactitudes que j'aurais à relever dans l'article de M. Félicien Challaye; ce sont seulement quelques-unes des principales, et je vous serai reconnaissant de vouloir bien publier cette lettre dans la *Revue de Paris*.

Veuillez croire, mon cher Directeur, à ma haute considération et à mes sentiments bien sincèrement dévoués.

S. PICHON

La direction de la Revue, selon l'usage, a communiqué à M. Challaye la lettre de M. Pichon. M. Challaye nous a envoyé une réponse où il déclare « maintenir toutes les affirmations que M. Pichon a qualifiées d'erreurs ». Cette réponse, arrivée trop tard pour être intégralement publiée dans cette livraison, qui était composée, paraîtra le 15 février.

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

ODE

POUR NOS ARRIÈRE-NEVEUX

O vivants des heures futures,
Pour nos fiévreuses aventures
Vos cœurs altiers ne seront pleins
Que d'une pitié méprisante.
Moi, vivant de l'heure présente,
C'est cependant vous que je plains.

Rayant la dernière frontière,
Dictant à la planète entière
Des décrets sans peine obéis,
La race unique et fraternelle
Fondra tous les peuples en elle ;
Mais vous n'aurez plus de pays.

La guerre, notre impératrice,
Avec sa bouche en cicatrice,
Vous paraîtra, grinçant des crocs,
Soûle de sang, mâchant des balles,
Un rêve affreux de cannibales ;
Mais vous n'aurez plus de héros.

Nos dieux, leur culte, leur mystère,
Aussi vieux que ceux qu'on déterre
Des Babylones et des Tyrs.
Devant notre foi sauvagesse
Feront rire votre sagesse ;
Mais vous n'aurez plus de martyrs.

Maîtres des lois de la nature,
Vous lui prendrez votre pâture
Sans l'effort qui nous abêtit,
Et l'essence extraite des choses
Nourrira vos apothéoses ;
Mais vous n'aurez plus d'appétit.

Fruit de vos longues patiences,
Le raisin amer des sciences
Vous fera pour nectar divin
Une eau grise passée au filtre,
Froide et magique comme un philtre ;
Mais vous n'aurez plus soif de vin.

Libérés des désirs, des transes,
Des remords, des désespérances,
Des sanglants combats contre et pour
Où la passion nous entraîne,
Vous aurez une âme sereine ;
Mais vous n'aurez plus ça : l'amour.

Et voilà pourquoi, futurs hommes
Qui pour nous, les fous que nous sommes,
Serez pleins d'un mépris moqueur,
Voilà pourquoi point je n'envie
La mort que sera votre vie,
Et je vous plains de tout mon cœur.

Moi qui crois, qui doute, qui nie,
Moi dont l'incessante agonie
Râle en toujours ressuscitant,
Moi qui sans trêve lutte et souffre,
Écume aux tourbillons d'un gouffre,
Mais qui m'y sens vivre pourtant,

Moi qui peux, dans un coup de rage,
Venger mon pays qu'on outrage,
Pour ma foi planter un drapeau
Contre telle autre en embuscade,
Et monter sur la barricade
Et m'y faire trouer la peau,

Moi qui garde encore saine et sauve
L'animale ardeur du rut fauve
Qu'avaient mes aïeux dans les bois,
Moi qui me plais, brute en ma fange,
A manger vraiment quand je mange,
A boire gaîment, quand je bois,

Moi qui ne trouve point moroses
Nos étés qu'empourprent les roses,
Moi, fils pervers d'un temps pervers,
Mais qui, pour vibrer jusqu'aux moelles,
N'ai qu'à regarder les étoiles,
Prendre un baiser, dire un beau vers,

Moi, pauvre raison sans boussole
Et pauvre cœur qu'un rien console,
Moi qui chante comme un oiseau
Quand avec des amis qu'on grise
Je sème dans ma barbe grise
Les rubis clairs d'un vin sans eau,

Moi qui m'en irai de ce monde
Absurde, atroce, inique, immonde,
Sur un clair appel d'olifant
Réveillant les mille féeries
Dont sans cesse y furent fleuries
Mes prunelles, toujours d'enfant,

Moi qui mourrai l'orgueil en fêtes
Des coups reçus, des tâches faites,
Pour vous, par nous, les gueux d'en bas,
Les vaincus, la chair à massacre
Les ouvriers de votre sacre
Au temple où nous n'entrerons pas !

Oui, voilà pourquoi dans ce temple
Ma pitié seule vous contemple,
Ne jalousant pas vos destins,
O vivants des heures futures,
Mers sans vagues, cœurs sans tortures,
Désirs repus, rêves éteints,

Morts à la vertu comme au vice,
Veufs du crime et du sacrifice,
Tristes sages plaints par les fous,
Dieux moins heureux que vos apôtres,
Car vous ne ferez plus pour d'autres
Ce que nous avons fait pour vous.

JEAN RICHEPIN

de l'Académie française.

SOUS LA NEIGE[1]

IV

Dès que Zeena fut partie, Ethan prit à la patère son chapeau et son manteau. Mattie lavait la vaisselle, tout en fredonnant un air de danse de la nuit précédente.

— Au revoir, Mattie, — dit-il.

Gaiement, elle répliqua :

— Au revoir. Ethan...

Un bon soleil chaud éclairait la cuisine. La lumière tombait de biais sur les mouvements de la jeune fille, sur le chat qui sommeillait près du poêle. et sur les géraniums en pots qu'Ethan avait plantés l'été précédent, pour « faire un jardin » à Mattie et qu'on avait rentrés l'hiver... Ethan aurait voulu rester là à regarder Mattie. tandis qu'elle terminait ses rangements et qu'elle s'installait à coudre près du feu. Mais il tenait davantage encore à charrier le bois afin de pouvoir rentrer à la ferme avant la nuit.

Jusqu'au village il continua de penser au retour. La cuisine n'était pas bien belle. Elle était plus « pimpante », mieux tenue, sans doute, aux jours de son enfance. quand sa mère s'en occupait; mais lui-même s'étonnait de l'air confortable que l'absence de Zeena lui avait donné. Il se représentait l'aspect

1. Voir la *Revue* du 1er février.

de la pièce, ce soir, lorsque Mattie et lui s'y trouveraient réunis après le souper... Pour la première fois, seuls, et toutes portes closes, ils s'installeraient de chaque côté du poêle, comme un vieux ménage. Ethan aurait la pipe à la bouche, les pieds en chaussettes tournés vers le feu, et Mattie rirait, bavarderait de ce babil si doux aux oreilles du jeune homme, qu'il croyait toujours l'entendre pour la première fois.

Le charme qu'il éprouvait à évoquer ce tableau, et le soulagement de n'avoir plus à redouter une « histoire » avec Zeena, l'emplirent d'une gaîté débordante. Lui, si taciturne de nature, il se mit à siffler et à chanter à haute voix; il sifflait et chantait à voix haute en conduisant son attelage à travers champs. Malgré les âpres hivers de Starkfield, un instinct de sociabilité sommeillait encore en lui. Grave et renfermé par tempérament, il admirait la témérité et la faconde chez les autres, et se sentait réchauffé jusqu'aux moelles lorsqu'il rencontrait de la sympathie.

A Worcester, bien qu'il eût la réputation d'être peu expansif et de manquer d'entrain, il éprouvait toujours un plaisir secret lorsque quelque copain lui donnait une bourrade, en l'appelant « Mon vieux » ou « Vieil éteignoir » ; et, de retour à Starkfield, l'absence de ces familiarités n'avait pas été sans accroître son isolement.

D'année en année, le silence s'était fait plus profond autour de lui. Demeuré seul, après l'accident de son père, pour porter le double fardeau de la ferme et de la scierie, il n'avait pas eu le loisir de partager les flâneries, coupées d'arrêts au bar, des jeunes gens du village; et quand sa mère tomba malade à son tour, la maison devint plus solitaire que les champs mêmes qui l'environnaient.

La vieille Mrs. Frome avait été assez bavarde dans sa jeunesse, mais après son « attaque », bien qu'elle n'eût pas perdu l'usage de la parole, elle ne parla presque plus. Quelquefois, durant les interminables soirées d'hiver, si son fils, énervé par le silence, lui demandait pourquoi « elle ne disait pas quelque chose », elle levait un doigt et répondait : « Parce que j'écoute » ; et, certaines nuits d'ouragan, lorsque le vent hurlait autour de la maison, elle se plaignait de ne pouvoir entendre

ce qu'Ethan lui disait « parce qu'*ils* faisaient tant de bruit au dehors ».

Ce fut seulement à l'époque de la dernière maladie de Mrs. Frome, quand Zenobia Pierce vint de la vallée voisine pour aider son cousin à soigner la vieille femme, que l'on entendit résonner une voix humaine dans la maison. Après tant d'années de silence, la volubilité de la jeune fille fit à Ethan l'effet d'une musique. Il comprit alors qu'il aurait pu devenir comme sa mère si l'accent d'une parole sensée ne fût pas venu le remettre d'aplomb. Sa cousine parut comprendre son cas du premier coup. Elle s'étonnait, en riant, qu'il n'eût aucune notion des soins à donner à une malade; elle lui ordonna de vaquer à ses affaires, en le priant de se décharger sur elle du reste.

Le seul fait de lui obéir, de reprendre le travail, et de retrouver des gens à qui parler, avait suffi pour l'équilibre d'Ethan, et il avait aussitôt voué une reconnaissance sans bornes à sa cousine. Les capacités de Zeena l'émerveillaient et l'humiliaient à la fois. Elle semblait posséder d'instinct des vertus ménagères que lui-même n'avait pu acquérir, malgré un long apprentissage. Lorsque Mrs. Frome mourut, ce fut Zeena qui fut obligée d'envoyer Ethan chez l'entrepreneur des pompes funèbres. Ce fut elle aussi qui trouva « bizarre » qu'il n'eût pas décidé par avance à qui il donnerait la garde robe et la machine à coudre de sa mère.

Après l'enterrement, quand Ethan avait vu sa cousine sur le point de repartir, une crainte irraisonnée de rester seul à la ferme l'avait saisi, et avant même d'avoir pu se rendre compte de ce qu'il faisait, il avait offert à Zeena de l'épouser. Depuis, il s'était souvent dit que la chose ne serait pas arrivée si la mort de sa mère était survenue au printemps, au lieu de l'hiver...

En se mariant, ils étaient convenus qu'aussitôt après la liquidation des dettes causées par la longue maladie de Mrs. Frome, Ethan vendrait la ferme et la scierie pour tenter fortune dans une ville industrielle. Son amour de la nature n'impliquait pas en effet le goût de cultiver les champs : il avait toujours rêvé d'être ingénieur et de vivre dans une ville où il y aurait des cours, des bibliothèques, et « des gens qui font des

choses ». Un modeste travail de mécanicien, qu'on l'avait envoyé exécuter en Floride, du temps de ses études à Worcester, l'avait convaincu de sa propre habileté et avait en même temps accru son désir ardent de voyager. De plus, il se figurait qu'avec une femme sachant se débrouiller comme la sienne, il ne tarderait pas à se créer une situation.

Le village natal de Zeena était légèrement plus important et plus rapproché du chemin de fer que Starkfied. Aussi n'avait-elle pas caché à son mari, dès le début de leur mariage, que la vie dans une ferme isolée ne réalisait guère le rêve qu'elle avait fait en l'épousant. Mais les acquéreurs furent lents à se présenter, et dans l'intervalle Ethan put se rendre compte de l'impossibilité de transplanter sa compagne. Zeena méprisait Starkfield, mais elle était incapable de vivre dans un endroit qui l'eût méprisé, elle. Même à Bettsbridge ou à Shadd's Falls elle n'eût pas pu jouer un rôle suffisamment important; et dans les villes qui attiraient Ethan elle eût encouru une perte totale de sa personnalité.

D'ailleurs, moins d'un an après leur mariage, s'était développée la « nature maladive » qui lui avait donné depuis une certaine célébrité, même dans un pays où les cas pathologiques formaient un des principaux sujets de conversation. Quand elle était venue soigner la vieille Mrs. Frome, Ethan avait été séduit par l'air florissant de sa cousine; mais il ne tarda pas à comprendre que son énergie comme garde-malade avait pour cause l'étude constante de son propre état.

Puis, peu à peu, elle aussi était devenue silencieuse. Peut-être était-ce l'inévitable résultat de la vie à la ferme, ou encore, comme elle disait quelquefois, parce que son mari « n'écoutait jamais ». Ce reproche n'était pas tout à fait immérité. Quand Zeena parlait, ce n'était guère que pour se plaindre de choses auxquelles il ne pouvait remédier; et pour vaincre une tendance naturelle à la riposte, il avait d'abord pris l'habitude de ne pas répondre, puis finalement de penser à autre chose durant ses discours. Cependant, depuis qu'il avait eu des raisons pour l'observer de plus près, le silence de Zeena avait commencé à l'inquiéter. Il s'était rappelé la taciturnité croissante de sa mère et il s'était demandé si sa femme n'allait pas devenir « bizarre » à son tour.

Zeena, qui possédait sur le bout des doigs la carte pathologique de toute la région, avait souvent fait allusion, pendant qu'elle soignait Mrs. Frome, à d'autres cas similaires. Ethan, d'ailleurs. n'ignorait pas que dans plus d'une ferme isolée du voisinage on cachait de pauvres êtres qui dépérissaient de la même façon, et que dans d'autres la présence de ces malheureux avait amené de lamentables tragédies. Parfois, lorsqu'il regardait le visage morne de sa femme, il frissonnait, craignant pareil malheur; parfois sa taciturnité lui semblait plutôt une attitude volontaire, dissimulant des intentions sournoises, de mystérieux desseins issus de soupçons et de rancunes impénétrables. Cette dernière supposition était la plus troublante; c'était aussi celle qui s'était présentée à son esprit. la nuit précédente, lorsqu'il avait vu Zeena debout sur le seuil de la cuisine...

Néanmoins, le départ pour Bettsbridge l'avait une fois de plus rassuré, et toutes ses pensées se concentraient sur la soirée qu'il allait passer avec Mattie. Une seule chose le préoccupait encore : il avait dit à Zeena que son chargement de bois devait lui être payé, et il prévoyait si nettement les conséquences de ce mensonge qu'il se décida, non sans répugnance, à prier Andrew Hale de lui avancer quelque argent sur la livraison.

A son entrée dans la cour de l'entrepreneur il trouva celui-ci qui descendait de traîneau.

— Bonjour, Ethan, — lui dit Hale. — Vous arrivez bien...

Le visage rubicond d'Andrew Hale était barré d'une forte moustache grise. Aucun col ne gênait son double menton mal rasé, mais sa chemise, d'une blancheur sans tache, était toujours fermée par un petit bouton de diamant. Signe d'opulence du reste trompeur, car, bien qu'il fît d'assez belles affaires, on savait que ses goûts dispendieux et les exigences de sa nombreuse famille lui créaient souvent de « l'arriéré ».

Hale était un vieil ami de la famille Frome. Sa maison était l'une des rares que Zeena honorait quelquefois d'une visite, car la femme d'Andrew avait été dans sa jeunesse la malade la plus importante du village, et ce passé lui valait d'être considérée comme une autorité en matière de diagnostics et de remèdes.

Hale s'avança vers les chevaux et caressa leurs flancs en sueur.

— Bigre, mon vieux, vous soignez ces deux-là comme s'ils étaient vos propres enfants !

Ethan déchargea le bois. Sa besogne finie, il poussa la porte vitrée du hangar, que l'entrepreneur avait transformé en bureau. Hale était assis, les pieds sur le poêle, le dos appuyé contre un pupitre usé, couvert de papiers. La pièce ressemblait à son propriétaire : tout y était accueillant mais désordonné.

— Mettez-vous là et chauffez-vous, — dit-il à Ethan avec bonhomie.

Ethan ne savait trop comment présenter sa requête : après avoir vainement cherché une entrée en matière, il finit par demander à brûle-pourpoint une avance de cinquante dollars.

Devant le geste de surprise de Hale, un flot de sang monta au visage du jeune homme. C'était l'habitude de l'entrepreneur de payer tous les trois mois, et il n'y avait pas de précédent entre eux d'un règlement au comptant.

Ethan sentit que s'il avait argué d'un besoin urgent, Hale eût peut-être trouvé moyen de le contenter. L'amour-propre et une instinctive prudence l'empêchaient d'avoir recours à cet argument. A la mort de son père il avait mis un certain temps à se tirer d'affaire, mais il avait eu la satisfaction de ne recourir ni à Andrew Hale ni à personne d'autre : à plus forte raison ne voulait-il pas, aujourd'hui, laisser supposer que sa situation était devenue moins bonne. Et puis il détestait le mensonge : s'il lui fallait de l'argent, il le lui fallait. et il n'avait pas d'explication à donner. C'est pourquoi il avait formulé sa demande avec la maladresse d'un homme orgueilleux, qui ne veut pas s'avouer qu'il s'abaisse. Le refus de Hale ne le surprit donc pas autrement.

L'entrepreneur se déroba avec sa rondeur habituelle. Il parla de l'affaire sur un ton de plaisanterie, demandant à Frome s'il avait l'intention d'acheter un piano à queue ou bien d'ajouter « une coupole[1] » à sa maison : « Dans ce cas, lui dit-il en riant, pour vous, je travaillerais gratis. »

1. Petit belvédère en bois peint caractéristique des maisons de campagne du XVIIIe siècle aux États-Unis.

Ethan fut vite à bout d'expédients, et après un instant de silence embarrassé, il se leva pour prendre congé. Comme il ouvrait la porte du bureau, Hale le rappela brusquement.

— Dites-moi... vous n'êtes pas sérieusement gêné, j'espère?

— Mais non, pas du tout...

L'orgueil de Frome avait dicté sa réponse avant même que sa raison eût le temps d'intervenir.

— Dans ce cas, tout est pour le mieux, car moi-même je le suis un peu, et je voulais précisément vous demander un sursis pour le paiement. Les affaires ne marchent pas très fort, et puis je suis en train d'arranger une petite maison pour Ned et Ruth quand ils seront mariés. Je le fais avec plaisir, mais, dame, ça coûte. Les jeunes gens aiment à être bien logés. Vous savez ça par vous-même. Il n'y a pas si longtemps que vous et Zeena vous êtes installés...

Frome remisa ses chevaux dans l'écurie d'Andrew Hale et alla au village pour une autre affaire. La dernière phrase de l'entrepreneur résonnait toujours à ses oreilles, et il songeait avec amertume que les sept années de son union avec Zeena paraissaient sans doute plus courtes aux gens de Starkfield qu'à lui-même.

L'après-midi touchait à sa fin. Déjà quelques vitres pailletaient de lueurs jaunes le crépuscule glacial et semblaient rendre la neige plus blanche encore. La température rigoureuse avait ramené chacun chez soi; Ethan cheminait seul à travers la longue rue. Tout à coup il entendit un léger tintement de clochettes, et un *cutter* passa vivement près de lui.

Il reconnut le poulain rouan de Michel Eady, que conduisait son fils, coiffé d'une nouvelle casquette de fourrure. Le jeune homme le salua d'un : « Bonjour, Ethan! » et le dépassa au trot rapide de son cheval. Le *cutter* allait dans la direction de la ferme des Frome, et le cœur d'Ethan se contracta en écoutant le son des grelots qui s'éloignaient... Il était très vraisemblable que Denis Eady, ayant appris le départ de Zeena pour Bettsbridge, profitait de l'occasion pour aller passer une heure auprès de Mattie... Ethan était honteux de la jalousie qui grondait dans son cœur. Il lui semblait offensant pour la jeune fille qu'il éprouvât à son égard des sentiments aussi violents.

Il continua son chemin jusqu'à l'église et entra dans l'ombre que projetaient les sapins des Varnum. C'était l'endroit même où il avait rejoint Mattie la nuit précédente. A quelques pas devant lui, il aperçut, dans la pénombre, la vague silhouette d'un couple enlacé. Il crut entendre un baiser; puis un « Oh! », mi-rieur, mi-confus, lui apprit qu'on l'avait vu. Le couple se sépara brusquement et l'une des deux personnes se glissa par la grille du jardin des Varnum, tandis que l'autre continuait rapidement son chemin.

Ethan sourit en pensant au trouble que son approche avait causé aux amoureux... Qu'est-ce que cela pouvait bien faire à Ned Hale et à Ruth Varnum qu'on les vît s'embrassant? Tout le monde savait leurs fiançailles. Il lui plut de les avoir surpris ainsi à l'endroit même où, la veille, Mattie et lui avaient senti leurs cœurs si proches l'un de l'autre; puis il songea avec un retour de tristesse que Ned et Ruth n'avaient pas besoin, eux, de cacher leur bonheur...

Il sortit ses chevaux de l'écurie de Hale et reprit le chemin de la ferme. Le froid était moins âpre que pendant le jour; de gros nuages moutonneux annonçaient une nouvelle tombée de neige pour le lendemain. De ci. de là, une étoile perçait la nuit et creusait alentour une profondeur bleuissante. Dans une heure ou deux, la lune se lèverait au-dessus de la montagne, derrière la ferme; elle s'ouvrirait un chemin doré à travers les nuages, puis serait de nouveau voilée par eux. Une paix mélancolique s'étendait sur les champs; on eût dit que la diminution du froid leur causait un soulagement, et qu'ils s'assoupissaient plus mollement, de leur long sommeil d'hiver.

L'oreille d'Ethan guettait le tintement des clochettes de Eady, mais aucun bruit ne troublait le silence de la route déserte. En approchant de la ferme il aperçut, à travers le léger rideau de mélèzes, une lumière qui tremblotait au loin à une des fenêtres. « Elle est là-haut, pensa-t-il. Elle se prépare pour le souper... » Puis il se rappela le coup d'œil railleur que Zeena avait eu, lorsque, le soir de son arrivée, Mattie s'était mise à table, les cheveux lissés, un ruban autour du cou...

Il passa près du petit monticule enclos, et jeta un regard sur

une des plus vieilles pierres tombales. Dans son enfance, il la regardait souvent parce qu'elle portait son nom :

CI-GISENT
ETHAN FROME ET SA FEMME ENDURANCE,
QUI VÉCURENT ENSEMBLE EN PAIX
PENDANT CINQUANTE ANS

Souvent, depuis lors, il s'était dit que cinquante ans c'était un bien long temps pour vivre côte à côte ; mais aujourd'hui il comprenait que ce temps pouvait s'écouler avec la rapidité de l'éclair... Puis, dans un soudain accès d'ironie, il songea que pareille inscription serait peut-être placée quelque jour sur leur tombeau, à Zeena et à lui...

Il ouvrit la porte de l'écurie et avança la tête dans l'obscurité. Il éprouvait la vague appréhension de trouver là le poulain de Denis Eady, installé à côté de son cheval ; mais le vieil alezan était seul, mâchonnant son râtelier d'une bouche édentée. La joie de Frome fut si grande qu'en préparant la litière de ses bêtes il se mit à siffler, et qu'il versa dans les mangeoires une ration supplémentaire.

Sa voix n'était pas particulièrement harmonieuse, mais de rudes mélodies s'échappèrent de son gosier tandis qu'il fermait l'écurie et montait la pente vers la maison. Il atteignit la porte de la cuisine et tenta en vain de l'ouvrir.

Etonné, il secoua violemment le loquet; puis il réfléchit : « Mattie est seule... Il est naturel qu'elle se soit enfermée à la nuit. » Il écoutait dans l'obscurité, guettant le son d'un pas... Après avoir de nouveau tendu l'oreille, il cria d'une voix joyeuse :

— Holà! Mattie!...

Il n'y eut aucune réponse; mais un instant après il entendit un léger bruit dans l'escalier et vit sous la porte un rayon lumineux. La fidélité avec laquelle les incidents de la veille se répétaient le frappait à ce point qu'il s'imagina presque, lorsque la clef tourna, que sa femme allait surgir devant lui, enveloppée dans son couvre-lit de calicot... La porte s'ouvrit, et ce fut Mattie qui parut...

Elle se tenait exactement comme Zeena, dans le cadre sombre de la cuisine. La lampe, maintenue à la même hauteur,

éclairait avec la même netteté la gorge ronde de la jeune fille et son poignet ambré, menu comme celui d'un enfant. Puis elle éleva la lampe et la lumière aviva l'éclat de ses lèvres, mit autour de ses yeux une ombre veloutée, éclaira la blancheur laiteuse de son front au-dessus des longs sourcils noirs.

Mattie était habillée de sa robe habituelle de drap sombre. Elle ne portait pas de nœud au cou, mais dans sa chevelure elle avait disposé une torsade de ruban rouge. Cette marque de coquetterie charma Ethan comme un hommage rendu à ce que la situation avait d'exceptionnel. La jeune fille lui parut plus grande, plus svelte. plus complètement femme par l'allure et le geste. Elle l'accueillit avec un sourire silencieux, puis elle s'éloigna d'un pas souple et posa la lampe sur la table. Ethan vit alors que le couvert avait été soigneusement dressé pour le repas du soir. Il remarqua un plat de *doughnuts*[1] une compote de *blueberries*[2], et, sur un beau plat de verre rouge, ses pickles préférés. Le chat, allongé devant le feu clair qui flambait dans le poêle, surveillait la scène du coin de son œil à demi clos.

Une sensation de bien-être envahit brusquement Ethan. Il gagna l'entrée pour accrocher sa pelisse et retirer ses chaussures mouillées. Lorsqu'il revint. Mattie avait placé la théière sur la table et le chat se frottait familièrement contre sa jupe.

— Prends garde, Puss! tu vas me faire tomber... — s'écria-t-elle, les yeux brillants.

Une fois encore, Frome se sentit mordu par une jalousie soudaine. Était-ce bien son retour qui donnait à la jeune fille ce visage radieux?

— Personne n'est venu, Mattie? — dit-il, en se baissant comme pour surveiller le fonctionnement du poêle.

Elle fit un signe de tête rieur.

— Si, une personne...

Le front d'Ethan se rembrunit.

— Qui donc? — demanda-t-il, se relevant vivement, et la regardant à la dérobée.

Les yeux de Mattie pétillaient de malice :

— Eh, mon Dieu!... Jotham Powell... Il est entré en reve-

1. Gâteau américain.

2. Myrtilles sauvages.

nant de la gare et m'a demandé une tasse de café avant de retourner chez lui.

L'inquiétude de Frome se dissipa ; une chaleur subite inonda son cœur.

— C'est tout? J'espère bien que vous la lui avez donnée?...

Puis il sentit qu'il était convenable d'ajouter :

— Il est arrivé à l'heure pour le train de Zeena?

— Oh ! oui, largement.

Le nom de Zeena mit une gène momentanée entre eux. Ils gardèrent le silence. Puis Mattie reprit, avec un air timide :

— Je pense qu'il est temps de se mettre à table.

Ils s'assirent, et le chat, se faufilant entre eux, sauta sur la chaise de Zeena.

— Oh ! Puss, quelle idée !... — s'écria Mattie, et tous deux se mirent à rire de nouveau.

Un moment auparavant, Ethan s'était senti en veine d'éloquence, mais l'évocation de Zeena l'avait glacé. La jeune fille, à son tour, sembla gagnée par le même embarras. Elle s'assit, les yeux baissés, buvant son thé à petites gorgées, tandis que Frome simula un appétit vorace pour les *doughnuts* et les pickles au sucre. Enfin, après avoir longtemps cherché une entrée en matière, il avala une lampée de thé, et dit :

— On croirait qu'il va encore neiger.

Elle feignit de s'intéresser vivement à cette nouvelle.

— Vraiment? Pensez-vous que cela puisse empêcher Zeena de rentrer?

Elle rougit comme si la question lui avait échappé malgré elle, et posa brusquement sa tasse. Ethan, pour se donner une contenance, étendit sa main vers les pickles.

— A cette époque de l'année on ne sait jamais, — dit-il. — Les tourbillons de neige chassent dru, du côté des Flats...

Encore une fois le nom de Zeena l'avait paralysé. Il lui semblait que sa femme se trouvait dans la pièce, entre eux deux.

Brusquement Mattie poussa un cri :

— Oh, Puss, tu es trop gourmand !

Profitant de leur moment de gène, le chat avait sauté de la chaise de Zeena sur la table. Sournoisement il allongea son long corps souple vers le pot de lait placé entre Ethan et Mattie.

Tous deux se penchèrent en avant et leurs mains se rencontrèrent sur l'anse de la cruche. Celle de la jeune fille se trouvait en dessous et Ethan y appuya la sienne un peu plus longtemps qu'il n'était nécessaire.

Le chat profita de ce manège pour essayer une prudente retraite, mais, en reculant, il mit la patte dans le beau plat en verre rouge qui contenait les pickles. Le plat tomba sur le plancher avec fracas.

D'un bond, Mattie avait quitté sa chaise et s'était agenouillée à côté des débris.

— Oh! Ethan, Ethan... Le beau plat de Zeena est en morceaux! Que dira-t-elle?

Cet incident rendit à Frome tout son sang-froid.

— Il faudra qu'elle s'en prenne au chat, voilà tout, — répliqua-t-il en riant.

Il s'agenouilla à son tour auprès de Mattie et commença à ramasser les pickles épars. Mais elle tournait vers lui des yeux désolés.

— Vous savez bien qu'elle ne voulait jamais que l'on se servît de ce plat, même quand il y avait du monde. Il était sur la plus haute planche de l'armoire... Elle voudra savoir pourquoi j'ai été l'y dénicher... Pour l'atteindre il m'a fallu monter sur l'escabeau.

En présence d'un tel désastre Ethan fit appel à toute son énergie.

— Elle ne saura rien si vous vous tenez tranquille. J'irai demain acheter un plat semblable. D'où vient-il? Au besoin je pousserai jusqu'à Shadd's Falls...

— Même à Shadd's Falls vous n'en trouverez jamais. C'était un cadeau de noces, vous ne vous souvenez pas? Il a été envoyé de Philadelphie par la tante de Zeena qui a épousé le pasteur. C'est pourquoi elle ne voulait jamais s'en servir. Oh, Ethan, Ethan, que faire?

Elle se mit à pleurer, et à chacune de ses larmes il croyait sentir tomber sur lui une goutte de plomb fondu.

— Je vous en prie, Mattie, je vous en prie, ne pleurez pas ainsi...

Elle se releva. Frome la suivit, désespéré, pendant qu'elle étalait sur le buffet les morceaux de verre. Il lui semblait que

ces débris étaient comme le symbole de leur soirée manquée.

— Allons, donnez-les moi, — dit-il tout à coup.

Elle s'écarta, obéissant instinctivement au son autoritaire de sa voix.

— Oh Ethan, qu'allez-vous en faire?

Sans répondre, il rassembla les fragments dans sa large main et s'en fut vers l'antichambre. Il alluma un bout de chandelle, ouvrit l'armoire et tendant son bras jusqu'à la dernière planche, y plaça les morceaux, en ayant soin de les disposer de telle façon qu'il fût impossible de voir d'en bas que le plat était brisé. S'il recollait les débris dès le lendemain matin. des mois pourraient s'écouler avant que sa femme s'aperçût de l'accident; et d'ici là, du reste, il trouverait peut-être à remplacer le plat.

Convaincu que tout danger prochain était écarté il rentra dans la cuisine d'un pas plus léger. Mattie, inconsolable, recueillait les restes des pickles.

— Allons, Mattie, finissons de souper; tout est arrangé, — dit-il.

Rassurée, elle lui jeta un regard souriant à travers ses longs cils encore humides. Le cœur de Frome battait d'orgueil à la voir si soumise à sa parole. Elle ne lui demandait même pas ce qu'il avait fait...

Jamais, sauf lorsqu'il dirigeait la descente d'un grand tronc d'arbre du haut de la montagne, il n'avait éprouvé aussi pleinement la sensation d'être le maître...

V

Après souper, tandis que Mattie levait le couvert. Ethan alla donner un coup d'œil à l'étable. Puis il fit une dernière fois le tour de la maison.

Sous le ciel opaque la terre s'étendait muette et obscure. L'air était si calme que, de temps à autre, on percevait le bruit d'une masse de neige se détachant pesamment d'un arbre, là-bas. à l'orée du taillis.

Il revint à la cuisine. La scène était celle-là même qu'il avait

imaginée le matin... Mattie avait rapproché la chaise de Ethan du poêle et s'était installée à coudre. auprès de la lampe. Il s'assit à son tour, tira sa pipe de sa poche et allongea ses pieds devant le feu. Le dur labeur de la journée au grand air le rendait à la fois paresseux et allègre. Il avait confusément la notion d'être dans un autre monde, où tout serait chaleur, harmonie et paix. La seule ombre à son parfait bonheur venait de ce qu'il ne pouvait apercevoir Mattie de sa place. Mais il était trop indolent pour se déranger; et après un instant il lui dit : « Venez donc vous asseoir ici près du poêle. » Et il désigna le fauteuil à bascules de Zeena, de l'autre côté de la cheminée. Mattie obéit et vint s'y asseoir. Ethan eut un moment d'émotion en voyant la fine tête brune appuyée contre le coussin bigarré qui encadrait habituellement le visage décharné de sa femme. Un instant, il eut presque la sensation que la figure de Zeena s'était substituée à celle de l'intruse...

Mattie sembla bientôt partager ce malaise. Elle changea de position. se penchant en avant, la tête sur son ouvrage. Frome ne discernait plus que la pointe de son nez, et le ruban rouge dans ses cheveux. Elle se leva presque aussitôt.

— Je n'y vois pas pour coudre, — dit-elle; et elle alla se rasseoir auprès de la table.

Ethan prit le prétexte de remplir le poêle pour se lever, et quand il revint à son siège il le tourna de façon à voir le profil de la jeune fille, et la lumière de la lampe sur ses mains. Le chat. qui avait guetté tout ce va-et-vient d'un œil curieux, sauta sur le fauteuil de Zeena, s'y pelotonna. et posa sur tous deux son regard somnolent.

Un calme profond emplissait la cuisine. La pendule suspendue au-dessus du buffet faisait entendre son tic-tac. De temps à autre un morceau de bois carbonisé s'écroulait dans le poêle, et le parfum âcre et subtil des géraniums se mélangeait à l'odeur du tabac. La fumée formait un brouillard bleu autour de la lampe et tissait ses toiles d'airaignée dans les coins obscurs de la pièce.

Entre Mattie et Ethan toute contrainte s'était dissipée. Ils parlaient maintenant avec aisance et simplicité, s'entretenant de choses quotidiennes. de la neige, de la soirée de la veille à l'église, des amours et des querelles de Starkfield. La

banalité même de la causerie donnait à Ethan une illusion de longue intimité qu'aucune explosion sentimentale n'eût pu lui procurer. Il commençait à s'imaginer qu'ils avaient toujours passé leurs soirées ainsi, et que toute leur existence s'écoulerait de la même manière...

— C'est cette nuit que nous devions aller luger, — dit-il enfin, du ton tranquille de l'homme qui est sûr de pouvoir réaliser le lendemain ce qu'il ne fait pas le jour même.

Elle se tourna vers lui, souriante :

— Je me figurais que vous l'aviez oublié !

— Pas du tout... mais il fait trop noir. Nous pourrions y aller demain s'il y a de la lune.

La tête renversée en arrière, elle eut un rire joyeux qui fit jouer la lumière sur ses lèvres et ses dents.

— Ça m'amuserait tant, Ethan !

Il la regardait toujours, émerveillé de la façon dont, à chaque détour de leur causerie, sa figure changeait d'expression, comme un champ de blé qui ondule sous la brise. Il était grisé par l'effet magique que produisaient ses phrases maladroites, et il avait hâte d'en renouveler l'expérience.

— Vous n'auriez pas peur de descendre la côte de Corbury avec moi par une nuit pareille ?

Elle rougit.

— Pas plus que vous !

— Eh bien, moi-même, je n'oserais pas. Il y a un mauvais tournant tout en bas, à côté du grand orme. Il faut faire bien attention, sans quoi l'on donnerait en plein dedans.

Il jouissait de la sensation de protection et d'autorité que lui procurait le son de ses paroles. Pour prolonger et accroître cette sensation il ajouta :

— Après tout, nous sommes joliment bien ici...

Les paupières de Mattie s'abaissèrent, avec le mouvement qui était cher à Ethan.

— Oui, nous sommes bien ici, — murmura-t-elle.

Ces mots furent prononcés sur un ton si doux qu'Ethan sentit tressaillir son cœur. Il rapprocha sa chaise de celle de la jeune fille. Puis il posa sa pipe sur la table, et, se penchant en avant, toucha l'extrémité du lai d'étoffe brune que Mattie était en train d'ourler.

— Dites, Mattie, — commença-t-il en souriant, — savez-vous qui j'ai vu sous les sapins des Varnum, en rentrant, tout à l'heure? Une de vos amies qui se laissait embrasser.

Toute la soirée il avait eu ces mots sur les lèvres, mais maintenant qu'il les avait enfin prononcés, ils lui semblaient sots et déplacés au delà de toute expression.

Mattie rougit jusqu'à la racine de ses cheveux. Deux ou trois fois, elle poussa rapidement son aiguille à travers son ouvrage, et retira imperceptiblement le lai qu'Ethan frôlait.

— C'était Ruth et Ned sans doute, — dit-elle à mi-voix, comme si subitement ils avaient abordé un sujet grave.

Ethan s'était figuré que son allusion ouvrirait le champ aux plaisanteries d'usage, et que celles-ci pourraient peut-être provoquer quelque caresse innocente, ne fut-ce qu'un simple contact de la main. Maintenant, il lui semblait que la rougeur de la jeune fille la ceignait de feu.

Il savait que la plupart des jeunes gens trouvent tout simple de donner un baiser à une jolie fille ; il se souvenait que lui-même, la nuit précédente, il avait glissé son bras autour de la taille de Mattie sans que celle-ci lui résistât. Mais cela s'était passé dehors, à l'ombre de la nuit inconsciente. Près du foyer familial, dans cette pièce où tout rappelait l'ordre et le devoir, la jeune fille lui paraissait plus lointaine et plus inaccessible.

Pour rompre cette gêne, il dit :

— Ils se marieront bientôt, sans doute.

— Oui, je ne serais pas étonnée que le mariage eût lieu aux premiers jours de l'été.

Elle prononça, ce mot de « mariage » avec une inflexion si tendre que son accent évoqua la vision d'un bosquet frissonnant qui conduit à une clairière enchantée.

Ethan en éprouva une sourde douleur. Reculant sa chaise il lui dit :

— Ce serait bientôt votre tour que je n'en serais pas autrement surpris.

Elle rit, un peu gênée :

— Pourquoi répétez-vous toujours cela?

Il rit à son tour.

— Peut-être pour me faire à l'idée.

Il se rapprocha de nouveau de la table. Mattie s'était remise à coudre en silence, les paupières baissées. Ethan la regardait, perdu dans la contemplation de ses mains, qui allaient et venaient au-dessus du lai d'étoffe, comme deux oiseaux voltigeant au-dessus du nid qu'ils construisent. Au bout d'un moment, sans tourner la tête ni lever les yeux, elle reprit à voix basse :

— Vous ne croyez pas que Zeena m'en veuille?

Les anciennes craintes de Frome se réveillèrent brusquement.

— Que voulez-vous dire? — balbutia-t-il.

Elle lui jeta un regard inquiet et laissa choir son ouvrage sur la table.

— Je ne sais pas... La nuit dernière, j'ai eu cette impression.

— Je voudrais bien savoir de quel droit elle vous en voudrait, — grommela-t-il.

— On ne sait jamais avec Zeena...

C'était la première fois qu'ils parlaient si librement de la femme d'Ethan. La répétition de son nom sembla résonner aux quatre coins de la pièce et revenir vers eux en longues répercussions.

Mattie attendit, comme pour laisser mourir l'écho; puis elle continua :

— Elle ne vous a rien dit?

Il fit un geste de dénégation.

— Pas un mot...

D'un vif mouvement elle rejeta les cheveux qui lui tombaient sur le front.

— Alors, c'est que je suis nerveuse... N'y pensons plus!

— Oh! non.... n'y pensons plus, Mattie!

L'ardeur soudaine avec laquelle Frome avait prononcé ces paroles fit de nouveau affluer le sang aux joues de la jeune fille. Cette fois elle ne rougit pas brusquement mais peu à peu, délicatement : on eût dit le reflet de la pensée qui lui traversait le cœur. Elle garda le silence, ses mains croisées sur son ouvrage, et il sembla à Ethan qu'un courant de chaleur se dégageait de la bande d'étoffe déroulée entre eux.

Il étendit sa main avec précaution, jusqu'à ce que l'extrémité de ses doigts eût atteint le bout le plus rapproché de l'étoffe. Un léger battement de cils de Mattie parut indiquer qu'elle avait perçu le geste et que la main du jeune homme lui renvoyait la même onde de chaleur... Elle laissa ses mains à elle reposer, immobiles, sur l'autre bout du pan de drap brun.

Tandis qu'ils demeuraient ainsi, Frome entendit un bruit derrière lui. Il tourna la tête et vit le chat qui avait sauté du fauteuil à bascule de Zeena à la poursuite d'une souris derrière le lambris. Ce balancement spectral du siège vide le fit frissonner.

« *Elle* s'y balancera demain à nouveau », pensa-t-il. C'est un rêve que j'ai fait... Cette soirée est la seule que je passerai jamais en tête à tête avec Mattie... »

Ce retour à la réalité était aussi douloureux que le retour à la conscience après l'absorption d'un anesthésique. Son corps et son cerveau étaient écrasés sous le poids d'une indicible tristesse. Il ne trouvait rien à dire ni à faire qui pût arrêter la fuite folle des instants.

L'altération de son humeur semblait s'être communiquée à Mattie. Elle leva sur lui des yeux voilés : on eût dit que le sommeil alourdissait ses paupières et qu'il lui en coutât de les soulever. Puis elle posa son regard sur la main de Frome, qui s'était emparé du bout d'étoffe et l'étreignait comme s'il eût été un peu d'elle-même.

Il vit un tremblement à peine perceptible contracter le visage de Mattie, et sans savoir ce qu'il faisait, il baissa la tête et appuya ses lèvres sur l'étoffe. Tandis que sa bouche s'y attardait, il sentit que la jeune fille retirait le drap tout doucement. Puis il vit qu'elle se levait et commençait à replier son ouvrage. Elle l'attacha avec une épingle, et, ramassant son dé et ses ciseaux, elle remit le tout dans la boîte en carton peint qu'il lui avait rapportée un jour de Bettsbridge.

A son tour, Ethan se leva. Son regard fit machinalement le tour de la pièce. La pendule suspendue au mur sonna onze heures.

— N'oubliez pas de couvrir le feu, — lui dit Mattie à voix basse.

Il ouvrit la porte du poèle et tisonna les cendres d'une main distraite. Lorsqu'il se redressa, il la vit qui traînait vers le feu la vieille boîte à savon doublée d'un bout de carpette dans laquelle couchait le chat. Elle traversa à nouveau la chambre, prit dans chacun de ses bras un pot de géranium, et les éloigna de la fenêtre givrée. Ethan la suivit, portant les autres géraniums, les bulbes de jacinthe plantées dans une jatte de faïence ébréchée, et le lierre qui grimpait autour d'un vieil arceau de croquet.

Quand ces besognes quotidiennes furent accomplies, il ne restait plus qu'à chercher dans l'antichambre le bougeoir d'étain, à allumer la chandelle et à souffler la lampe. Ethan tendit le bougeoir à Mattie, et elle sortit de la cuisine en le précédant. Ses cheveux sombres, vus ainsi, contre la lumière, rappelaient une traînée de brume flottant devant la lune.

— Bonne nuit, Mattie. — dit Frome au moment où elle posait le pied sur la première marche de l'escalier.

Elle se retourna et le regarda un instant.

— Bonne nuit, Ethan, — répondit-elle. Puis elle monta.

Lorsqu'elle fut rentrée dans sa chambre Frome se rappela qu'il ne lui avait pas même touché la main...

VI

Le lendemain matin Jotham Powell assistait en tiers à leur petit déjeuner; Ethan s'efforça de dissimuler sa joie sous un air d'indifférence exagéré. Il se renversait sur sa chaise pour lancer quelques miettes au chat, grommelait à propos du temps, et n'offrit pas même à Mattie, lorsqu'elle se leva, de l'aider à débarrasser la table.

Il ne savait pas pourquoi il éprouvait cette joie irraisonnée. Rien en effet n'était changé dans son existence ni dans celle de la jeune fille. Il n'avait pas même effleuré le bout de ses doigts; c'est à peine s'il avait osé la regarder en face. Mais la soirée qu'il avait passée avec elle lui avait fait comprendre ce que serait la vie s'il pouvait la vivre en sa compagnie, et il était heureux de n'avoir rien fait pour troubler cette vision exquise.

Il croyait qu'elle avait deviné les raisons de la contrainte qu'il s'était imposée et qu'elle lui en savait gré.

Il restait à livrer un dernier chargement de bois, et Jotham Powell, — qui, pendant l'hiver, ne travaillait pas régulièrement pour Ethan, — devait lui prêter son aide. Mais durant la nuit il était tombé une neige mouillée, aussitôt changée en grésil, et les routes étaient glissantes comme du verre. D'autre part, le temps restait humide, et il paraissait probable aux deux hommes que dans l'après-midi il s'adoucirait encore, facilitant le camionnage.

Ethan proposa donc à Jotham d'aller au bois charger le traîneau, comme ils l'avaient fait le matin précédent : on le conduirait à Starkfield plus tard. Ce plan avait l'avantage de lui permettre d'envoyer Jotham chercher Zeena à la gare, après le dîner de midi, tandis que lui-même se chargerait de la livraison.

Frome donna ordre à Jotham d'aller atteler les chevaux gris, et pendant un moment il se trouva seul dans la cuisine avec Mattie. Celle-ci, ses bras fuselés nus jusqu'aux coudes, avait plongé la vaisselle dans une bassine d'étain. La vapeur qui montait de l'eau chaude perlait sur son front et ses cheveux bruns se tordaient en boucles menues, comme les vrilles de la clématite des haies.

Ethan, le cœur serré, resta un instant à la contempler. Il eût voulu s'écrier : « Jamais plus nous ne serons seuls ainsi ! » Au lieu de cela, il prit sur une étagère du buffet sa blague à tabac, la mit dans sa poche et dit :

— Je pense pouvoir être de retour à midi.

— Bien, — répondit-elle.

En s'éloignant, il l'entendit qui fredonnait une chanson.

Il avait l'intention, sitôt le traîneau chargé, de renvoyer Jotham à la ferme et de courir en toute hâte, à pied, chercher au village de la colle pour raccommoder le plat cassé. En temps ordinaire il n'eût eu aucune difficulté à exécuter; mais ce matin-là tout conspirait à le mettre en retard. Pendant qu'il conduisait le traîneau vers le bois, l'un des chevaux glissa sur la glace et se blessa au genou. Lorsqu'on l'eût remis sur pied, Jotham dut retourner à l'écurie chercher un chiffon pour bander la plaie. Enfin, au moment où l'on commençait à pouvoir

charger, le grésil se remit à tomber, et les troncs d'arbres devinrent si glissants qu'on eut beaucoup de mal à les manœuvrer et à les placer sur le traîneau.

C'était un de ces matins que Jotham appelait « un fichu temps pour travailler ». Sous leurs couvertures humides, les chevaux, grelottant et frappant du sabot, semblaient partager cette opinion. Le travail ne fut achevé que bien après l'heure du dîner, et Ethan dut différer sa course à Starkfield, car il voulait ramener le cheval blessé à l'écurie et laver lui-même la blessure.

Il fit cependant le calcul qu'en partant avec son chargement aussitôt après avoir pris son repas, il avait des chances d'être de retour avec la colle avant que Jotham et le vieil alezan eussent le temps de ramener Zeena des Flats ; mais pour que ce plan réussît il fallait que les routes fussent bonnes et que le train de Bettsbridge eût du retard.

Après coup, faisant un retour amèrement ironique sur les événements de la journée, il se rappela quelle importance il avait prêté à ces calculs...

Sitôt le repas de midi achevé, il s'en retourna au bois avec les deux chevaux. Il n'osait pas attendre le départ de Jotham, car celui-ci s'était installé auprès du poêle pour faire sécher ses chaussures.

Ethan ne put que lancer un rapide coup d'œil à Mattie, en même temps qu'il lui murmurait : « Je rentrerai de bonne heure. » Puis, s'imaginant que la jeune fille avait fait un léger signe d'assentiment, il s'en fut sous la pluie...

Il était à mi-chemin du village, conduisant son attelage, quand Jotham Powell le rejoignit, poussant l'alezan traînard dans la direction des Flats.

« Il faut que je me dépêche de faire mes commissions », pensa Ethan, en voyant le traîneau qui l'avait dépassé s'enfoncer dans la descente de la School House Hill. Aussitôt arrivé au village, il travailla furieusement à décharger le bois.

Dès que cette besogne fut terminée il courut chez Michel Eady acheter de la colle. L'épicier et son commis se trouvaient tous deux dans le bas de la rue, et le jeune Denis, qui daignait rarement les remplacer, était installé auprès du poêle avec quelques représentants de la jeunesse dorée de Starkfield.

Ces messieurs accueillirent Ethan avec force plaisanteries et tâchèrent de l'entraîner au bar; mais aucun ne savait où découvrir la colle dont il avait besoin.

Ethan, tourmenté par le désir de se retrouver un dernier instant seul avec Mattie, trépignait d'impatience, tandis que Denis tentait d'infructueuses recherches dans les coins les plus obscurs de la boutique.

— On dirait, — dit-il enfin, — qu'il ne nous en reste plus. Mais si vous voulez attendre avec nous jusqu'à ce que le vieux revienne, peut-être que lui pourra vous en trouver.

— Merci bien, — répondit Ethan, brûlant de partir. — Je vais aller voir plus loin, chez Mrs. Homan.

L'instinct commercial de Denis le poussa à affirmer que ce qui était introuvable dans sa maison, Eady ne pourrait certes pas le rencontrer dans la boutique de la veuve Homan. Ethan, toutefois, était déjà remonté sur son traîneau et faisait route vers le magasin rival. La vieille épicière, après forces recherches et des questions aimables concernant ce qu'il désirait, après lui avoir demandé si la colle de pâte ordinaire ne pourrait pas suffire au cas où elle ne trouverait pas l'autre, finit par dénicher au milieu d'un fouillis de pâtes pectorales et de lacets de corsets, l'unique bouteille de colle qu'elle possédait.

— J'espère au moins que Zeena n'a rien cassé de précieux? — lui cria-t-elle du seuil de sa porte, pendant qu'il remettait ses chevaux dans la direction de la ferme.

Les averses capricieuses du grésil avaient été suivies d'une pluie régulière, et, même débarrassés de leur chargement, les chevaux peinaient un peu. Une fois ou deux, Ethan entendit derrière lui un bruit de grelots; il tourna la tête, pensant que le léger *cutter* de Zeena et de Jotham pourrait dépasser son traîneau. Mais le vieil alezan ne se montrant pas, il poussa en avant à travers la pluie au pas lent de ses gris pommelés.

L'écurie était vide quand il y remisa les chevaux. Il leur donna les soins les plus sommaires qu'ils eussent jamais reçu de lui; puis, d'un pas rapide, il se dirigea vers la maison et entra dans la cuisine.

Mattie s'y trouvait seule, ainsi qu'il l'avait prévu. Elle était penchée sur une casserole au-dessus du fourneau. Lorsqu'elle

entendit son pas elle se retourna en tressaillant et vint vite à sa rencontre.

— Regardez, Mattie, j'ai tout ce qu'il faut pour raccommoder le plat! Je vais aller le prendre tout de suite, — cria-t-il, agitant d'une main la bouteille, tandis que de l'autre il écartait doucement la jeune fille. Celle-ci ne semblait pas l'entendre.

— Oh! Ethan... Zeena est rentrée, — murmura-t-elle, en saisissant le bras de Frome.

Ils échangèrent un regard muet, pâles comme s'ils eussent été pris en faute...

— Mais l'alezan n'est pas à l'écurie! — balbutia le jeune homme.

— Jotham Powell a rapporté des Flats quelques provisions pour sa femme et il a continué tout de suite jusque chez lui.

Ethan regarda vaguement autour de lui. La cuisine lui semblait glaciale et sordide dans ce pluvieux crépuscule d'hiver.

— Comment va-t-elle? — demanda-t-il, parlant aussi à voix basse.

Sans le regarder, Mattie lui répondit :

— Je ne sais pas... Elle est montée tout droit à sa chambre.

— Elle n'a rien dit?

— Non...

Ethan traduisit son inquiétude par un sifflement étouffé. Il remit la colle dans sa poche.

— Ne vous tourmentez pas... Je descendrai cette nuit raccommoder le plat... Il endossa sa pelisse et ressortit pour donner à manger aux chevaux.

Pendant qu'il était à l'écurie, Jotham Powell revint avec le *cutter*. Quand les bêtes eurent reçu les soins accoutumés, Ethan dit au journalier :

— Rentrez donc un moment. Vous mangerez un morceau avec nous...

Il n'était pas fâché de s'assurer la présence de Jotham pour le repas, car Zeena était toujours « nerveuse » lorsqu'elle revenait de voyage. Mais bien que celui-ci dédaignât rarement l'aubaine d'un repas gratuit, il desserra ses mâchoires rigides pour répondre avec lenteur :

— Merci ; il faut que je rentre...

Ethan le considéra avec surprise.

— Voyons, il vaut mieux que vous veniez vous sécher. Je crois qu'il y a un plat chaud pour le souper.

Malgré cette invite alléchante, les muscles du visage de Jotham ne bronchèrent pas, et comme son vocabulaire était restreint, il répéta simplement :

— Il faut que je rentre...

Ethan discerna un vague présage dans l'entêtement de ce refus. Il se demanda ce qui avait pu se produire en cours de route pour motiver chez Jotham cet accès de stoïcisme. Peut-être Zeena n'avait-elle pas pu voir le docteur ; peut-être ses conseils lui avaient-ils déplu... Ethan savait qu'en pareil cas la première personne qui se trouvait sur son chemin essuyait toujours le contre-coup de son désappointement.

Lorsqu'il rentra dans la cuisine, la lampe éclairait la même scène de confort paisible que la veille au soir. La table avait été mise avec le même soin. Un feu clair brillait dans le poêle, auprès duquel le chat ronronnait, et Mattie s'avançait, portant un plat de *doughnuts*.

Ethan et la jeune fille se regardèrent un instant en silence. Puis elle lui dit, comme le soir précédent :

— Je pense qu'il est temps de se mettre à table...

VII

Ethan passa dans l'antichambre se débarrasser de ses vêtements trempés. Il prêta l'oreille, cherchant à entendre le pas de Zeena, et comme tout demeurait silencieux, il l'appela du bas de l'escalier.

Aucune réponse ne vint. Après un moment d'hésitation, il monta et ouvrit la porte de leur chambre. La pièce n'était pas éclairée, mais il finit par découvrir sa femme dans l'obscurité. Elle se tenait assise, droite et immobile, auprès de la fenêtre, et, à la rigidité du contour projeté sur le fond gris du carreau il devina qu'elle n'avait pas encore quitté sa « belle robe » de la veille.

— Eh bien, Zeena? — risqua-t-il du seuil. Comme elle ne bougeait pas, il reprit :

— Le souper est prêt. Vous ne descendez pas?

— Je ne suis pas en état d'avaler une bouchée.

C'était sa phrase habituelle, et il s'attendait à la voir, comme de coutume, se lever pour descendre et prendre place à table. Mais elle demeurait dans son fauteuil et il ne trouva rien de mieux à ajouter que :

— Vous êtes sans doute fatiguée du voyage?

Tournant la tête de son côté, elle lui répondit d'une voix solennelle :

— Je suis beaucoup plus malade que vous ne le pensez...

Les paroles de Zeena l'emplirent d'un étrange pressentiment. Que de fois déjà il les lui avait entendu prononcer! Si aujourd'hui elles étaient vraies?

Il avança d'un pas ou deux dans la pièce obscure et reprit :

— J'espère que non, Zeena.

Elle continuait à le regarder à travers le crépuscule, avec l'air pénétré d'une personne qui aurait conscience d'être marquée pour de grands destins :

— J'ai des complications, — déclara-t-elle.

Ethan savait tout ce qu'impliquait ce mot. La plupart des gens du pays avaient des « troubles », nettement localisés et définis; seuls les élus avaient des « complications ». Le fait d'en être atteint communiquait une sorte de supériorité morale, bien que ce fût aussi, dans la plupart des cas, une certitude de mort prochaine. On luttait pendant des années avec des « troubles » ; mais on succombait presque toujours à des « complications ».

Le cœur de Frome était tiraillé entre deux sentiments contraires, mais sur l'instant ce fut la compassion qui l'emporta. Sa femme semblait à la fois si inaccessible et si seule, assise ainsi, dans l'obscurité, avec de telles pensées...

— Est-ce là ce que vous a dit le nouveau docteur? — demanda-t-il, en baissant instinctivement la voix.

— Oui. Il m'a même assuré que n'importe quel médecin des hôpitaux exigerait une opération.

Ethan n'ignorait pas que sur cette grave question les femmes du voisinage étaient partagées. Selon l'avis des unes, l'inter-

vention chirurgicale conférait un certain prestige, tandis que les autres s'y dérobaient par pudeur. Aussi, pour des raisons d'économie, Frome s'était-il toujours réjoui de voir en sa femme l'un des plus fermes soutiens de ce dernier parti.

Devant la gravité de cette annonce, il chercha tout d'abord une parole de consolation.

— Mais... êtes-vous bien sûre de la valeur de ce docteur? Aucun, jusqu'à ce jour, ne vous avait parlé ainsi.

Avant même qu'elle lui eût répondu, il comprit son erreur. Sa femme voulait qu'on la plaignît, non pas qu'on la rassurât.

— Je n'avais pas besoin de lui pour savoir que je m'affaiblissais tous les jours... Vous êtes le seul à ne pas vous en être aperçu... D'ailleurs tout Bettsbridge connaît le docteur Buck. Son cabinet est à Worcester, et tous les quinze jours il vient donner des consultations à Shadd's Falls et à Bettsbridge. Élisa Spears s'en allait d'une maladie de reins lorsqu'elle s'adressa à lui : aujourd'hui, elle est sur pied et chante tous les dimanches dans le chœur de l'église.

— Alors, tant mieux... Il faut faire ce qu'il vous a ordonné, — répondit Ethan d'un ton de sympathie.

Le regard toujours posé sur lui, elle répondit :

— C'est bien mon intention...

Il fut frappé de la façon dont elle prononça ces mots. Il n'y avait dans son ton ni récrimination ni plainte, mais la sécheresse d'une résolution bien arrêtée.

— Et que vous a-t-il conseillé? — demanda-t-il, redoutant toujours de nouvelles dépenses.

— Il veut que je prenne une servante. Il dit que je ne devrais faire aucun travail de ménage.

— Une servante!

Ethan la regardait stupéfait.

— Oui, et tante Martha m'en a trouvé une tout de suite. Tout le monde me dit que j'ai eu de la chance de dénicher une fille qui consentît à venir s'enterrer ici à la campagne. Aussi, pour être sûr qu'elle ne me lâche pas, lui ai-je promis un supplément d'un dollar par mois. Elle arrivera demain dans l'après-midi.

La colère et la consternation se disputaient le cœur de Frome. Il avait prévu une demande immédiate d'argent, mais

non pas un impôt permanent sur ses faibles ressources. Il cessa aussitôt de croire à ce que Zeena venait de lui dire sur la gravité de son état : il ne vit plus dans le voyage à Bettsbridge qu'un complot organisé entre elle et les Pierce pour le contraindre à la dépense d'une servante, et la colère l'emporta en lui sur tout autre sentiment.

— Si vous aviez l'intention de prendre une fille, au moins auriez-vous pu me le dire avant votre départ.

— Comment aurais-je pu vous le dire alors? Est-ce que je savais ce que m'ordonnerait le docteur Buck?

— Oh! le docteur Buck...

L'incrédulité d'Ethan se traduisit par un ricanement.

— Vous a-t-il dit aussi comment je lui paierais ses gages, à cette fille?

La voix de Zeena s'éleva. furieuse, en même temps que la sienne.

— Non. il ne me l'a pas dit. J'aurais eu honte de lui avouer que vous me refusez l'argent nécessaire au rétablissement de ma santé. C'est cependant à soigner votre mère que je l'ai perdue!

— Vous avez perdu la santé à soigner ma mère?

— Oui; et mes parents disaient tous, à cette époque, que vous ne pouviez faire moins que de m'épouser...

— Zeena!

A travers la pénombre qui voilait les visages. leurs pensées semblaient dressées l'une contre l'autre comme des serpents lançant leur venin. Ethan sentait toute l'horreur de cette scène et rougissait d'y prendre part. Cette querelle était aussi insensée et aussi sauvage que le corps à corps de deux ennemis dans l'obscurité...

Il se dirigea vers la cheminée, chercha à tâtons les allumettes, et alluma l'unique chandelle de la pièce. Au premier moment, la faible flamme lutta vainement avec les ombres : puis le visage morose de Zeena se détacha sur les vitres nues, qui peu à peu étaient passées du gris au noir.

C'était la première scène violente qui éclatait entre les époux depuis leur lamentable mariage. sept ans auparavant. Ethan eut l'impression qu'en s'abaissant à une réplique blessante il venait de perdre à jamais un précieux avantage.

Mais le problème pratique restait le même, et il fallait le résoudre.

— Vous savez que je n'ai pas l'argent nécessaire pour payer une servante, Zeena... Il faudra la renvoyer. Je ne peux pas assumer cette charge.

— Le docteur Buck m'a dit que je n'y résisterai pas, si je continue à me tuer de travail. Il ne comprend même pas comment j'ai pu supporter une pareille vie jusqu'à présent.

— Vous tuer de travail...?

Il se maîtrisa, et reprit :

— Soit; vous ne travaillerez pas, puisqu'il vous l'a défendu. Je ferai moi-même l'ouvrage de la maison.

Elle l'interrompit avec aigreur :

— Vous négligez déjà assez la ferme...

C'était tellement vrai qu'il ne trouva rien à répondre.

Zeena profita de son silence pour continuer sur un ton ironique :

— Pourquoi ne vous débarrassez-vous pas de moi en m'envoyant à l'hospice? Je ne serai sans doute pas la première de votre nom à y aller.

Il sursauta sous le sarcasme, mais il le laissa passer et répéta d'une voix sourde :

— Je n'ai pas l'argent nécessaire pour payer une servante; voilà qui règle la question.

Il y eut une accalmie dans la lutte, comme si les combattants vérifiaient leurs armes. Puis Zeena reprit d'une voix blanche :

— Je croyais que vous deviez toucher cinquante dollars d'Andrew Hale, pour le bois...

— Andrew Hale ne paie jamais qu'à trois mois, vous le savez bien.

Ethan avait à peine parlé qu'il se rappela son prétexte de la veille pour ne pas accompagner sa femme à la gare. Le sang lui monta jusqu'au front.

— Mais vous m'aviez dit que vous vous étiez entendu avec Hale pour toucher l'argent hier. C'est même le motif que vous m'aviez donné pour ne pas me conduire aux Flats.

Ethan ne savait pas tromper. Jamais auparavant il n'avait été pris en flagrant délit de mensonge, et toutes les ressources de la dissimulation lui faisaient défaut.

— C'était un malentendu, — balbutia-t-il.

— Vous n'avez pas touché l'argent?

— Non.

— Et vous n'allez pas le toucher?

— Non.

— Ah... Je ne pouvais cependant pas le savoir lorsque j'ai engagé la fille, n'est-ce pas?

— Non... (Il s'arrêta pour maîtriser sa voix.) Mais vous le savez maintenant, — reprit-il... — Je suis désolé de ne pouvoir mieux vous satisfaire, mais vous avez épousé un homme pauvre. Cependant, je ferai de mon mieux...

Elle demeura assise, sans répondre, les bras allongés sur les appuis du fauteuil, les yeux perdus dans le vide. Elle semblait réfléchir.

— Oh! sans doute, nous nous arrangerons, — dit-elle avec douceur.

Ce changement de voix le rassura.

— Bien sûr! Je trouverai tout de même moyen de vous aider, et Mattie...

Pendant qu'il parlait, Zeena paraissait suivre une pensée compliquée. Elle sortit de sa méditation pour dire :

— En tout cas, il y aura la pension de Mattie en moins...

Ethan, croyant la discussion terminée, s'apprêtait déjà à descendre pour le souper. Il s'arrêta court sans comprendre.

— La pension de Mattie?... — commença-t-il.

Zeena se prit à rire. C'était un son étrange, inusité. Frome ne se souvenait pas de l'avoir jamais entendue rire auparavant.

— Vous ne pensiez pas, j'imagine, dit-elle, que j'allais garder les deux? Je comprends que vous ayez été épouvanté à l'idée d'une telle dépense!

Il n'avait encore qu'une notion confuse de ce qu'elle disait. Depuis le début de cette discussion, il avait instinctivement, évité de prononcer le nom de Mattie. Il redoutait vaguement que ce nom n'amenât des critiques, des plaintes, ou des allusions détournées au mariage probable de la jeune fille. Mais la pensée d'une séparation définitive ne lui était pas venue à l'esprit, et même maintenant il ne pouvait s'y faire.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, — reprit-il. — Mattie Silver n'est pas une servante. Elle est votre cousine.

— C'est une pauvresse qui nous est tombée sur le dos, à tous, après que son père eut tout fait pour nous ruiner. Je l'ai hébergée toute une année... C'est aux autres maintenant de s'en charger.

Comme elle prononçait ces paroles d'une voix perçante, on entendit frapper à la porte.

— Ethan... Zeena! — appelait gaiement du dehors la voix de Mattie. — Vous n'avez pas oublié l'heure? Il y a longtemps que le souper est prêt. Venez-vous?

Il y eut un instant de silence à l'intérieur de la chambre. Puis, de son siège, Zeena cria :

— Je ne descends pas...

— Vraiment? Je suis désolée... Êtes-vous souffrante? Voulez-vous que je vous monte quelque chose?

Ethan se secoua et entr'ouvrit la porte.

— Descendez, Mattie, je vous prie. Zeena est un peu fatiguée. Je vous suis à l'instant.

Il l'entendit répondre : « Bien! » et son pas alerte résonna dans l'escalier.

La porte une fois refermée, Ethan se retourna vers sa femme. Zeena n'avait pas bougé : son visage demeurait inexorable, et il eut la sensation désespérée de ne pouvoir rien contre elle.

— Vous ne ferez pas cela. Zeena!

— Quoi donc? — proféra-t-elle entre ses lèvres serrées.

— Renvoyer Mattie... ainsi...

— Mais je ne me suis pas engagée à la garder toute la vie!

Frome continua avec une violence croissante :

— Vous ne pouvez cependant pas la chasser comme une voleuse... une pauvre fille qui a toujours fait de son mieux. Elle n'a ni amis ni argent, et qui voulez-vous qui l'accueille? Si vous oubliez qu'elle est de votre sang, les autres, eux, s'en souviendront. Avez-vous songé à ce que diront les gens?

Zeena attendit un moment, comme pour lui donner le temps de bien mettre en valeur le contraste entre sa propre impassibilité et son agitation à lui. Puis, d'une voix doucereuse, elle reprit :

— Je sais trop bien ce que les gens pensent des raisons pour lesquelles nous l'avons gardée si longtemps.

La main d'Ethan lâcha le bouton de la porte, contre laquelle il était resté appuyé. La risposte de sa femme était comme un coup de couteau qui lui eût coupé les jarrets, et brusquement il se sentit tout faible et désarmé.

Il avait songé à s'humilier, à lui rappeler qu'en somme Mattie coûtait bien peu, et qu'au besoin ils pourraient acheter un poêle et dresser un lit dans le grenier pour la servante; mais les paroles de sa femme venaient de lui révéler le danger de tels plaidoyers.

— Vous voulez donc qu'elle s'en aille... comme ça, tout de suite? — interrompit-il, craignant d'entendre Zeena compléter sa phrase.

Comme si elle tenait à lui montrer qu'elle gardait tout son sang-froid elle répondit doucement :

— La servante doit arriver de Bettsbridge demain, et il faudra bien qu'elle ait un endroit où dormir...

Ethan regarda sa femme avec haine. Elle n'était plus cette créature apathique qui avait vécu à côté de lui dans un état d'égoïsme morose, mais un être mystérieux et inconnu, déployant une énergie mauvaise qui s'était lentement accumulée pendant les longues années silencieuses. Le sentiment même de son impuissance accroissait son antipathie. Il n'y avait en elle aucune sensibilité, il le savait bien; mais tant qu'il avait pu rester le maître il ne s'en était pas préoccupé... Aujourd'hui, c'était elle qui le dominait; et il la détestait de toute son âme.

Mattie, en effet, était la parente de Zeena, non la sienne. Il n'était donc pas en son pouvoir de contraindre sa femme à garder la jeune fille auprès d'eux... Mais toute la longue misère de sa vie manquée, de ses efforts inutiles et de ses ambitions trompées, lui remontait en cet instant avec amertume à la mémoire, et semblait s'incarner en la femme assise là devant lui, cette femme qui, à chaque tournant de son existence, lui avait barré le chemin. Tout ce qu'il avait souhaité, c'était elle qui l'avait empêché de le réaliser; et voici que, maintenant encore, elle prétendait le priver de la seule joie qui lui fît prendre son malheur en patience... Un moment, il sentit jaillir en lui une telle flamme de haine qu'il eut un frisson dans le bras et que son poing se crispa, prêt

à tomber sur elle... Brusquement, il fit un pas en avant, et s'arrêta.

— Vous... vous ne descendez pas? — dit-il avec égarement.

— Non : je crois que je vais m'étendre un peu sur le lit, — répondit-elle d'une voix dolente.

Frome lui tourna le dos et sortit. Dans la cuisine, Mattie était assise auprès du poêle, le chat roulé sur ses genoux. Lorsque Ethan entra, elle se leva vivement et déposa sur la table le pâté qu'elle tenait au chaud.

— Zeena n'est pas souffrante? — demanda-t-elle.

— Non.

Elle lui jeta un regard rayonnant.

— Eh bien, alors, asseyez-vous!... Vous devez mourir de faim...

Elle souleva le couvercle, découvrit le pâté et le poussa devant lui. Ses yeux rieurs semblaient dire : « Nous allons donc avoir une soirée de plus à passer ensemble? »

Ethan se servit machinalement et commença à manger. Mais l'angoisse le prit à la gorge, et il laissa retomber sa fourchette.

Le tendre regard de Mattie était toujours posé sur lui.

— Qu'y a-t-il donc? Ce n'est pas bon? demanda-t-elle.

— Oh! si, excellent... Seulement, je...

Il repoussa son assiette et se levant brusquement s'approcha de la jeune fille. Les yeux pleins d'effroi, elle se dressa.

— Ethan, il y a quelque chose! Je m'en doutais bien...

Dans sa terreur elle semblait s'effondrer contre lui. Il la retint, la serra dans ses bras et sentit sur sa joue le frôlement des cils qui palpitaient comme des papillons pris dans un filet.

— Qu'y a-t-il?... qu'il y a-t-il? — balbutiait-elle.

Mais il avait enfin trouvé ses lèvres et s'y désaltérait, inconscient de tout ce qui n'était pas ce bonheur...

Mattie s'abandonna un instant, emportée dans le même courant rapide; puis, pâle et troublée, elle se dégagea et fit un pas en arrière. Son regard muet déchira le cœur de Frome. Il poussa un cri de détresse, comme s'il la voyait se noyer, dans un rêve.

— Vous ne pouvez pas partir, Mattie! Je ne le veux pas! Entendez-vous?

— Partir... partir? — répéta-t-elle. — Je dois donc partir?...

Ces mots continuaient de vibrer entre eux. On eût dit d'une torche d'alarme passée de main en main et jetant des lueurs fugitives sur un paysage nocturne.

Ethan était honteux de son propre manque de sang-froid. Il rougissait de lui avoir si brutalement appris cette nouvelle. La tête lui tournait : il dut s'appuyer à la table. Il croyait encore embrasser Mattie et cependant il mourait de la soif de ses lèvres.

— Ethan, qu'est-il arrivé ? Est-ce que Zeena m'en veut?

Ce cri le raffermit, tout en accroissant sa colère et sa pitié.

— Non, non, ce n'est pas cela, — dit-il d'une voix qu'il cherchait à rendre rassurante. — Mais ce nouveau docteur l'a effrayée. Vous savez que lorsqu'elle consulte un nouveau médecin elle croit tout ce qu'il lui dit. Et celui-ci lui a affirmé qu'elle ne se rétablirait qu'à la condition de se reposer et de ne pas faire de travaux de ménage... pendant des mois...

Il s'arrêta, évitant misérablement le regard de Mattie. Un instant, elle demeura silencieuse devant lui, pliée comme une branche à demi rompue : elle était si petite et si frêle qu'il eut le cœur serré.

Soudain, elle redressa la tête et le regarda bien dans les yeux :

— Et elle veut engager à ma place quelqu'un de plus robuste. Est-ce bien cela?

— C'est ce qu'elle dit ce soir.

— Si elle le dit ce soir elle le dira demain...

Tous deux se turent. Ils savaient que Zeena ne se déjugeait jamais et que, pour elle, une résolution prise équivalait à un acte accompli.

Il y eut entre eux un long silence. Mattie dit enfin, à voix basse :

— Ethan, n'ayez pas trop de chagrin...

— Mon Dieu!... mon Dieu!... — gémit-t-il.

L'accès de passion qui l'avait secoué se fondait en une tendresse douloureuse. Il vit les larmes vite refoulées sous les paupières frémissantes de Mattie, et il eut envie de la prendre dans ses bras pour la consoler.

— Vous laissez refroidir le souper, — lui rappela-t-elle avec un pâle sourire.

— Mattie, Mattie... où irez-vous?

Les yeux de la jeune fille s'abaissèrent à nouveau, et une lueur d'inquiétude traversa son visage. Ethan s'aperçut que pour la première fois la pensée de l'avenir se dressait devant elle.

— Je trouverai quelque travail à Stamford, — dit-elle d'une voix mal assurée. comme si elle savait qu'Ethan devinait qu'elle n'en gardait guère l'espoir.

Il se laissa retomber sur sa chaise, et se cacha la tête dans les mains. A l'idée qu'elle s'en irait toute seule à la recherche d'une place le désespoir s'empara de lui. Dans l'unique endroit où elle était connue, elle ne trouverait qu'indifférence ou animosité, et dans d'autres villes quelle chance avait-elle de se tirer seule d'affaire, sans expérience, sans entraînement, parmi les millions de pauvres gens à l'affût? Il se souvint de tristes histoires entendues naguère à Worcester... il revit les visages flétris de certaines jeunes filles dont la première jeunesse avait été aussi protégée que celle de Mattie... Il ne pouvait y songer sans une révolte de tout son être. Brusquement, il se redressa.

— Vous ne pouvez pas partir, Mattie! Je ne le permettrai pas! Elle a toujours fait à sa guise, mais cette fois ce sera mon tour...

Mattie fit un geste rapide et Frome entendit le pas de sa femme derrière lui...

Zeena entrait dans la pièce en traînant ses savates éculées. Elle s'assit tranquillement à la table, prenant sa place habituelle entre son mari et sa cousine.

— Je me sens un tout petit peu mieux, et le docteur Buck m'a conseillé de manger le plus possible pour soutenir mes forces, même si je n'ai pas d'appétit, — dit-elle d'une voix geignante, tendant la main pour que Mattie lui passât la théière. Sa « belle robe » avait été remplacée par la percale foncée et le châle de tricot brun qui formaient son habillement de tous les jours; et avec ces vêtements elle avait repris son visage et ses manières accoutumés.

Elle se versa du thé, y ajouta une grande quantité de lait,

et se servit largement de pâté et de pickles; puis elle fit le geste familier d'ajuster son ratelier avant de commencer à manger. Câlin et insinuant, le chat vint se frotter contre sa jupe, et elle se pencha pour le caresser!

— Bon Pussy, — dit-elle, — et elle lui tendit un morceau de viande qu'elle prit dans son assiette.

Ethan était assis près d'elle, silencieux. Il n'essaya même pas de manger, mais Mattie grignota vaillamment quelques bouchées, tout en interrogeant Zeena sur sa visite à Bettsbridge. Celle-ci lui répondit de son ton habituel, et même, s'échauffant sur le sujet, elle leur fit une description imagée de plusieurs cas de maladies intestinales parmi ses parents et amis de Bettsbridge. Pendant qu'elle parlait, le regard posé sur Mattie, un faible sourire creusait des lignes verticales de son nez à son menton.

Lorsque le souper fut achevé, elle se leva et appuya la main sur sa poitrine décharnée, au-dessus de la région du cœur :

— Vos pâtés sont toujours une idée trop lourds, Matt, — dit-elle sans acrimonie. — Il lui arrivait rarement d'abréger ainsi le nom de la jeune fille, et, quand elle le faisait, c'était un signe de bonne humeur.

— J'ai bien envie d'aller chercher ces poudres pour l'estomac que j'ai rapportées l'an dernier de Springfield, — dit-elle en se levant. — Je n'en ai pas pris depuis quelque temps : peut-être me feront-elles passer mes aigreurs.

Mattie leva les yeux.

— Voulez-vous que j'aille les chercher, Zeena? — risqua-t-elle.

— Non. Vous ne savez pas où je les mets, — répondit mystérieusement Zeena.

Elle sortit de la cuisine et Mattie se mit à desservir. Comme elle passait auprès de la chaise d'Ethan leurs regards se croisèrent : ils exprimaient une même désolation. Autour d'eux, la cuisine tiède et silencieuse semblait aussi paisible que la nuit précédente. Le chat avait sauté sur le fauteuil de Zeena et le parfum âcre et subtil des géraniums se dégageait à la chaleur du feu. Péniblement Ethan se redressa.

— Je sors un peu pour voir si tout va bien, — dit-il.

Et il se dirigea vers l'antichambre pour prendre sa lanterne.

Sur le seuil, il rencontra sa femme qui rentrait. Les lèvres de Zeena tremblaient d'émotion, et son visage jaunâtre était marbré de colère. Le châle avait glissé de ses épaules et pendait sur ses savates : dans la main elle tenait les débris du plat de verre rouge.

— Je voudrais bien savoir qui a cassé mon plat, — dit-elle, jetant un regard sévère sur son mari et sur la jeune fille.

Ni l'un ni l'autre ne répondit, et elle continua d'une voix étranglée :

— J'étais allée prendre mes poudres, que je cache dans le vieil étui à lunettes de mon père, en haut de l'armoire, à l'endroit où je mets les choses auxquelles je tiens, de façon à ce qu'on ne puisse pas y toucher...

La voix lui manqua ; deux petites larmes tombèrent de ses paupières sans cils et coulèrent lentement le long de ses joues.

— Il faut prendre l'escabeau pour atteindre la planche du haut, et j'avais mis là le plat aux pickles que la tante Philura Maple nous avait donné pour notre mariage... Je ne le déplaçais jamais sauf pour le nettoyage du printemps, et alors c'était moi qui le descendais de mes propres mains. afin d'être bien sûr qu'il ne fût pas cassé...

Elle posa avec respect les fragments de verre sur la table.

— Encore une fois, je veux savoir qui a fait cela, — dit-elle d'une voix chevrotante.

A cet appel, Ethan revint et regardant sa femme en face.

— Si vous tenez à le savoir, c'est le chat...

— Le chat?

— Oui, le chat...

Elle le regarda fixement ; puis, tournant les yeux vers Mattie, elle reprit :

— Je serais curieuse de savoir comment le chat a pu entrer dans l'armoire.

— En chassant une souris, sans doute, — repartit Ethan. Il y en avait une hier soir qui trottait tout le temps autour de la cuisine.

Zeena continuait à les observer tous deux, tour à tour ; à la fin, elle eut un accès de son petit rire étrange.

— Je savais que mon chat était un chat remarquable, — dit-elle d'une voix perçante, — mais je ne le croyais pas assez

adroit pour ramasser les débris de mon plat, et les replacer sur la planche même d'où il l'avait fait tomber.

Brusquement, Mattie sortit ses bras de l'eau fumante.

— Ce n'est pas la faute d'Ethan, Zeena. Oui, c'est vrai, c'est le chat qui a cassé le plat, mais c'est moi qui l'avais descendu de l'armoire. Je suis donc seule à blâmer.

Zeena, devant les débris de son trésor, restait immobile comme la statue du ressentiment.

— Vous aviez descendu mon plat?... Et pourquoi faire, je vous prie?

Une légère rougeur colora les joues de Mattie.

— Je voulais décorer la table, — dit-elle.

— Ah! vous vouliez décorer la table? Et vous attendiez que j'eusse le dos tourné pour le faire? Et vous avez choisi pour cela l'objet auquel je tenais le plus, celui dont je ne voulais jamais me servir, même quand le pasteur venait dîner, ou tante Martha Pierce...

Zeena s'arrêta pour reprendre haleine. Elle semblait terrifiée par sa propre évocation du sacrilège.

— Vous êtes une mauvaise fille, Mattie Silver, et je vous ai toujours jugée telle... Vous marchez sur les traces de votre père... on m'avait bien prévenue, d'ailleurs, quand je vous ai recueillie. Aussi avais-je placé les objets auxquels je tenais en un endroit que vous ne pouviez atteindre. Et voilà que vous avez trouvé moyen de me briser celui qui m'était le plus cher de tous...

Ses paroles furent coupées par une courte crise de sanglots, vite réprimés.

— Si j'avais suivi les conseils de mes amis, il y a longtemps que je vous aurais renvoyée, et ce malheur ne serait pas arrivé, — dit-elle.

Elle rassembla les morceaux de verre, et sortit lentement de la cuisine, comme si elle eût porté un mort dans ses bras décharnés...

EDITH WHARTON

(Traduit de l'anglais par ★★★.)

(A suivre.)

ALBERT SOREL

CONTEUR ET ROMANCIER

« Ce temps superbe m'a mis en humeur d'écrire et j'ai esquissé trois petits contes de grognards. J'ai trouvé un joli titre : *Vieux Habits, Vieux Galons.* »

Ainsi s'exprimait mon père dans une lettre qu'il m'adressait le 16 octobre 1904. *L'Europe et la Révolution française* était sous presse et, les dernières épreuves corrigées, l'historien prenait un plaisir extrême à composer ces récits, que j'aurai l'honneur de publier bientôt dans *la Revue de Paris.* On pourrait dire de lui, en parlant de son culte des lettres, ce qu'il avait dit sur Taine, en parlant de son amour du latin : Il y revenait « comme l'homme épuisé revient au lait qui a nourri son enfance[1] ».

Homme de lettres, Albert Sorel l'était de naissance, par tempérament, par goût, par aspiration. A considérer sa vie du dehors, on en comprend le développement et la méthode austère ; il donnait une impression de vigueur et de calme : il n'avait acquis cette sérénité qu'au prix de luttes souvent cruelles. Ceux mêmes qui l'approchaient ne soupçonnaient pas les inquiétudes constantes de son âme, ni les frémissements de sa conscience d'artiste. Il avait une pudeur maladive de sa

1. Discours de réception à l'Académie française, prononcé par Albert Sorel, dans la séance du 7 février 1895.

sensibilité ; il ne permettait à personne de regarder de l'autre côté du mur qu'il avait définitivement élevé entre son existence intime et ce qu'il en laissait paraître au monde. Ses amis les plus proches ne pénétraient pas dans le secret de sa pensée, mûrie par l'expérience et maîtresse d'elle-même. Je ne romprai pas le silence qu'il a imposé ; je ne raconterai pas « le roman d'un historien », ni ne me livrerai à des indiscrétions posthumes. Mais, parmi les papiers que je possède se trouve une correspondance volumineuse adressée à Albert Eynaud, diplomate et romancier, trop tôt disparu, le confident des rêves de Sorel et l'ami de sa jeunesse, — « le seul qui encourageait » alors sa pensée. En me léguant ces pages mon père m'autorisait à en faire tel usage que j'estimerais opportun « dans l'intérêt des lettres et pour l'honneur de sa mémoire ». Je crois les servir aujourd'hui. Toutefois, je ne me contente point de mon souvenir. Ma qualité de fils n'a rien à voir ici ; je n'ai pas à juger celui auquel cette étude est consacrée. Il professait une horreur de savant pour ceux qui, prenant acte d'un mot arbitrairement choisi, parce qu'il flatte leur opinion, se refusent à consulter les documents, par crainte d'y découvrir un trait capable de leur déplaire, et qui tirent à eux un sujet, sous prétexte de le grandir. Je m'en remets aux textes.

Le 31 août 1905, il m'écrivait :

Tu es devenu par la force et la nature même des choses mon plus intime ami.

Cette citation n'a pas pour objet de satisfaire mon orgueil ; elle me confère le droit d'évoquer la vie intellectuelle d'Albert Sorel, le droit de tenir la plume, docile à la dictée d'outre-tombe.

Albert Sorel reste ce qu'il a voulu être : un historien. l'historien d'une œuvre. Ceux qui ont eu à prononcer son éloge et qui l'ont fait avec élévation, esprit et pénétration, avaient le devoir de rappeler le livre en même temps que l'homme. Je n'exposerai pas, ici, la méthode d'Albert Sorel ; je ne m'arrêterai pas à ses idées politiques ni à sa philosophie ; il convient, à la veille de livrer au public *Vieux Habits, Vieux Galons*, de remonter en arrière et de reconnaître dans le

romancier qu'il devenait à nouveau, le romancier qu'il avait rêvé d'être et qu'il avait été. Il répétait, souvent, après de patientes recherches aux archives : « Enfin, on peut rendre vraisemblable le vrai. » Son imagination, si riche et si volontiers vagabonde, se reposait dans le sentiment de la réalité. La conquête en avait été rude ; et, pourtant, à relire sa biographie, on ne relève aucune de ces circonstances dramatiques, aucun de ces épisodes qui bouleversent une destinée ; et si l'on reprend la liste de ses ouvrages — dans la savante bibliographie que va publier l'un de ses meilleurs élèves, M. Maurice Escoffier, professeur à l'École des Sciences politiques, — on en suit l'évolution parfaitement logique. La vie et l'œuvre progressent d'un même mouvement : le drame était intérieur.



La graine sent frémir toute la plante en soi...

Ce vers de Sully Prudhomme revient à ma mémoire, en même temps que sa *Première Solitude*, quand j'évoque l'entrée d'Albert Sorel au collège. Il quittait une vieille maison de Honfleur, où il était né le 13 août 1842, une vieille maison devant laquelle s'allonge la route d'Alençon, bordée d'ormes gigantesques, une demeure avec des recoins mystérieux, où des grands parents le gâtaient, où les traditions de la race mêlaient une sensation grave à la poésie de la nature. Le jardin, baigné d'ombre, une petite pièce d'eau moussue où coule une source, des greniers immenses, servaient de domaine d'exploration au gamin, nourri de lectures, passionné par Robinson Crusoé. Le soir, au coin du feu, en hiver, quand le vent se mettait à réciter des litanies dans les feuilles, le « bon papa », qui pourtant n'aimait pas Napoléon, prenait son petit-fils sur ses genoux et lui racontait la vie de l'Empereur. L'aïeul mourut un an avant le départ du collégien ; les souvenirs de ce passé intime emplissaient l'âme de l'adolescent. Il emportait à Paris l'arome du sol natal, les parfums maritimes du large et la vision mélancolique des collines. Une mère de haut caractère, une vraie Française, pieuse sans étroitesse, d'une

belle dignité, d'une claire intelligence, avait formé le cœur de l'enfant, appelé à souffrir par une sensibilité précoce. Sorel était déjà un vrai normand, d'aspect et de caractère; tel que le représente un daguerréotype de l'époque, vêtu de son costume à veste courte, avec le gilet largement échancré, le pantalon gris clair, — on le devine gauche. Les cheveux sont blonds, plaqués sur la tête, avec une longue mèche triste; pas de sourire sur les lèvres, non plus que dans les larges yeux; il semble « geignard » ainsi que le sont souvent ceux de chez nous et, de fait, il aimait à se plaindre, pour la douceur des consolations. L'arrivée à Rollin fut déchirante. Il se rappelait, à la fin de sa vie, cette sensation morne d'isolement et, plus d'une fois, en suivant les murs de la rue Lhomond, il me montra certaine fenêtre avec une sorte d'horreur : là se trouvait l'infirmerie « où on lui avait arraché une dent ». Ses lettres d'alors sont poignantes. Il ne cesse de songer à Honfleur. Il s'inquiète, réclame des nouvelles, se révolte contre l'internat et il ressuscite, un à un, les moindres détails du pays, les histoires qu'on lui narrait, pour l'endormir, les comédies qu'il jouait, les objets familiers; à l'étude il sent sa mémoire rebelle, il l'exerce en vain et se décourage. Enfin, la perspective des congés le soutient : « J'aime mieux aller par le Havre pour aller dans mon cher port[1]. » Il commande, pour célébrer sa réception, des festins de Gargantua; l'attente est trop longue et l'imagination le reprend : « Je rêve tout éveillé », ou bien : « J'ai rêvassé, ce qui est beaucoup plus pénible que de rêver tout à fait. » Il s'analyse avec lucidité :

Vois-tu, dans la position d'esprit où je me trouve, il me faudrait un rien... quelque chose de papa, un bouton arraché, une lettre en retard, une petite contrariété, un rien, en un mot, me chagrine...

Aujourd'hui, il y a une patte de mon caban d'arrachée, eh bien cela me chagrine. Les rêves me font du bien pendant quelques minutes, mais quand je vois que je suis à Paris, j'ai du chagrin. Mais, vois-tu, tout cela ne m'altère point; je me force, je fais tout ce que je peux et je tâche d'échapper à cela.

Je suis à chaque instant à Honfleur par la pensée : je rêvais cette

1. Ces mots, ainsi que les citations suivantes, datent de 1853 et 1854 et sont tirés des lettres adressées par Albert Sorel à sa mère.

nuit du jour de l'an et je rêve tout éveillé, tant l'espérance me fait vivre.

Il lui semble que l'on se moque de lui, qu'il est ridicule; il est timide, maladivement, devant la raillerie; il s'explique sur son état, par une comparaison destinée à écarter toute peine de l'esprit de ses parents :

... C'est ici comme chez monsieur Bahon[1], je suis aimé de mes maîtres et je les aime, mais quant aux élèves, il y en a plusieurs que je déteste. Moi, vois-tu, je ne suis qu'un pauvre et bien simple normand : l'on ne m'aime, au collège (je veux dire certains élèves) que parce que je suis craintif, parce que je suis simple, parce que je ne jure pas comme eux.

Et, comme pour rendre hommage à l'éducation qu'il a reçue, il ajoute :

Quelle que soit la bonne tenue du collège, je ne puis souffrir les Parisiens, et je te dirais devant tout le monde que dans le petit collège je défie de trouver quatre Parisiens bien élevés. On en trouvera encore moins dans le moyen et encore moins dans le grand. Pourquoi ces Parisiens sont-ils mal élevés? Parce que ce ne sont pas les parents eux-mêmes qui les ont élevés.

Enfin, il découvre son viatique : « Je travaille et cela me fait oublier. »

Les ans n'atténuent guère ses impressions. En 1858, en 1859, alors que la volonté s'affirme déjà, qu'il « mord à la logique », il est encore obsédé par la tristesse de la rentrée. « Tu sais que je m'y suis toujours ennuyé », écrit-il en parlant du collège; la même nostalgie qu'autrefois s'empare de son âme :

En arrivant à Paris, j'ai commencé à être horriblement embêté. Rien n'est plus triste que le bruit des carreaux de la voiture dans les rues désertes.

Maintenant, il discerne plus clairement l'influence du pays natal : « On se trouve devant cette fraîche nature, devant laquelle la douleur se calme malgré vous. » S'il se plaint encore, l'accent est plus ferme et annonce la résignation :

Voici deux heures; hier, nous nous promenions tous ensemble à

1. Directeur de l'école à Honfleur.

cette heure. Au moins, j'ai pu compter une belle journée dans mes huit jours. Maintenant, le temps est superbe et semble me railler. Ce que c'est que l'imagination! Avant que je ne parte, le samedi saint, il pleuvait, le ciel était gris; pourtant, rien ne me semblait plus gai que ma grande chambre. Aujourd'hui, le ciel est bleu, je vois le soleil (il est vrai, sans en sentir la chaleur) le temps est superbe, et... la chambre *doit* me sembler tout aussi gaie puisque je te reverrai dans huit jours. Tantôt, fatigué, je suis allé dans un petit cabinet qui est derrière la chambre et que le soleil chauffe parfaitement; vers onze heures, je me suis assis devant la fenêtre, la chaleur m'a fait du bien et je me suis senti reposé, mais un peu triste. En effet, j'avais devant moi comme une *faible* image de mon cher Honfleur. C'est d'abord, devant et à gauche, une allée de grands marronniers qui commencent à verdir et qui sont couverts de petits oiseaux; à droite est le grand jardin du peintre X..., quelques beaux arbres et une pelouse. Derrière l'allée de marronniers, une rue ou plutôt une route déserte, ou à peu près. Puis le fond du tableau formé par des maisons bizarrement groupées et entremêlées de petits jardins, de toits et de cheminées.

Tout cela a je ne sais quel air de province qui m'a attristé, mais je te l'ai dit; j'étais fatigué et j'ai la fatigue *excessivement* triste. N'importe, ni Paris, ni le bois de Boulogne ne valent ma promenade d'hier à la côte.

Cet orgueil n'est pas simplement naïf; il s'y mêle une conscience plus précise de la réalité. Une certaine bonne humeur, l'humour normand qui « fait sauter la bonde » (Flaubert), une énergie mélancolique qui se résout en ironie, le soulagent; il invente des calembours rabelaisiens, qui, parfois, lui valent une semonce, voire une punition; pour esquiver une « corvée » il « appelle à son secours la ruse normande et la fourbe des jésuites »; surtout, il trouve déjà sa force dans son grand bon sens et sa prudence, qui ne ressemble en rien à la pusillanimité; il s'examine et fait plus ample connaissance avec lui-même. « Je me crée facilement des chimères », avoue-t-il, et, prévoyant, il s'arme contre ses faiblesses : « C'est l'avenir qui m'épouvante; en vrai sage, je préfère n'y pas penser. » Parfois, le découragement l'envahit; il descend jusqu'au fond de sa détresse; une mauvaise place suffit pour l'abattre :

Je ne puis attribuer ma chute qu'à une chose bien triste à constater, c'est que je baisse. Je suis de ceux qui réussissent au commen-

cement et qui ne peuvent pas continuer. J'en ai la preuve en discours; je les faisais plus facilement au commencement de l'année que maintenant, et la cause en est que je ne suis jamais content de ce que je fais. Je sais ce qu'il faudrait et cependant j'arrive très difficilement à faire bien. parce qu'il me manque l'idée et la facilité.

Ce qui me casse les bras, c'est de voir des individus qui ne travaillent pas arriver par leur seule intelligence et réussir en quelques minutes des devoirs que je manque en deux heures.

C'est triste d'avoir assez de perception pour comprendre qu'il y en a de plus intelligents que soi et que si on n'arrive pas, c'est par manque de facilité.

Quand j'ai un succès, je n'en suis que plus heureux parce que je crois l'avoir mérité, mais la chute me décourage. Dans ce moment, je vois tout en noir, je suis persuadé que je vais mal faire toutes mes compositions et, pourtant, je ne me crois pas plus bête que beaucoup d'autres.

Puis il établit le bilan de ses facultés, il se discute âprement :

... Je suis à un âge où je sens parfaitement par moi-même la nécessité de travailler pour travailler — mon avenir dépend des trois années d'études que je vais faire — je vois avec peine que j'aurai bien du mal à arriver. J'ai beau me faire toutes sortes de raisonnements, les faits sont là et je suis forcé de l'avouer, ce qui est toujours pénible — je ne suis qu'une intelligence fort ordinaire — j'ai une assez grande facilité de conception superficielle qui fait que ceux qui me voient ont de mon esprit une idée beaucoup plus élevée que la réalité. Je me suis souvent, sous l'influence de conseils amicaux, abandonné à des rêves qui m'étaient chers, mais toutes les fois que j'ai été sérieusement à l'œuvre il a fallu confesser la vérité...

Maintenant que je me livre à des études plus sérieuses que je ne l'ai fait jusqu'à présent, je sens souvent le vide dans mon esprit — souvent je ne comprends pas — car il faut dire les choses telles qu'elles sont. Cependant, j'espère toujours que la lumière se fera; pourtant, il me semble qu'il y a en moi quelque chose, que je puis arriver. mais quand? Je ne le sais. Peut-être suis-je destiné à être de ceux qui passent leur vie dans une attente perpétuelle. C'est ce que je redoute le plus.

Et, refusant de rester sur une défaite, il conclut :

Je puis avoir, j'ai très souvent des torts, je suis loin d'être parfait, mais enfin, on en trouve de bien pires que moi et si je suis

parfois trop emporté, trop léger, je reviens promptement à la raison : la faute en est à ma nature.



Albert Sorel fut, de tout temps un infatigable liseur. M. Léon Devin, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats, qui le connut au collège, resta son ami et garde un attachement fidèle à sa mémoire, a rappelé, dans un beau et spirituel discours[1] quelles étaient les inimitiés et les préférences littéraires de son condisciple. Il faut ajouter que Sorel, dès l'enfance, avait une idée très arrêtée de « ce qu'il voulait et ne voulait pas ». Ce collégien respectueux envers ses parents jusqu'à la dévotion, sait leur opposer une résistance ferme quand ils lui enjoignent d'apprendre l'anglais; il est buté : au contraire, l'histoire le charme. Est-il juste d'y voir un présage? Ce serait excessif. Assurément, un homme qui devait se consacrer, trente ans de suite, à une œuvre unique et qui, dès sa onzième année, est attiré par les sujets qu'il traitera plus tard, paraît être prédestiné. Toutefois, l'incubation fut trop longue pour qu'on puisse conclure à la vocation irraisonnée.

En 1853 et 1854 il réclame des livres au collège :

... Les *Faits mémorables de l'Histoire de France*, reliure verte, mon *Choix de lectures*, mon *Histoire de France* de Philippe Ansart, ma *Géographie* de l'abbé Gaultier et enfin le premier volume de l'*Histoire d'Angleterre*.

Sa vieille bonne — qui eût été digne d'inspirer *Un cœur simple* — lui offrait chaque année des étrennes. Albert Sorel dirige son choix :

Pour le livre, que ma bonne le cherche à Honfleur, et qu'elle me donne quelque chose d'historique ou d'amusant, mais rien de sérieux excepté de l'histoire. *Mais je n'appelle pas cela sérieux.*

Ce fut en 1859 qu'Albert Sorel rencontra celui que, même

1. Prononcé à l'occasion de la remise de l'admirable médaille gravée par Chaplain, pour l'achèvement de *l'Europe et la Révolution française*, le 29 mars 1905.

devenu son confrère à l'Institut, il nomma toujours « Le Doyen », Auguste Himly. Ce maître — « le professeur idéal » — lui montra les éléments de la méthode. Je possède les cahiers contenant les notes prises à son cours : Albert Sorel les avait conservés pieusement et, plus d'une fois, il les ouvrit devant son fils, lorsqu'il lui donnait une de ses inoubliables leçons particulières.

Le jour de l'élection d'Albert Sorel à l'Académie française, Auguste Himly accourut le féliciter. Je vois encore le vieux maître embrassant son ancien élève et lui disant, avec son accent alsacien si pittoresque : « Je suis content de vous, Sorel ! » Et le successeur de Taine de lui répondre : « J'ai été aussi heureux quand j'ai été premier en histoire, dans votre classe. »

En 1859, Sorel annonçait son succès à sa mère en ces termes :

Je ne t'ai pas répondu ce matin parce que je désirais connaître ma place en histoire, que je voulais t'annoncer. Je n'ai pas mal fait car je suis premier des nouveaux. Seul, l'invincible vétéran X... est avant moi, et encore il n'y a entre nous qu'un point de différence.

M. Himly a lu en classe presque toute ma composition. Il a loué ma simplicité et ma clarté, enfin, je suis bien content et cela me relève joliment le moral... Tu sais que la question n'était pas facile. C'était : Exposer les relations politiques de la France et de l'Angleterre depuis la restauration des Stuarts (1660) jusqu'à la mort de Guillaume Ier (1702).

Depuis, Albert Sorel m'a souvent répété : « Himly trouvait que je rédigeais bien. C'est cela qui me causait le plus de plaisir. » L'homme de lettres reparaissait sous le savant, à chaque occasion. Il ne sortait d'aucune école et ne se vouait à aucune chapelle. Le spectacle de la vie et le libre exercice de ses facultés formèrent son expérience, que la connaissance des documents transporta dans le passé.

Cependant, dès l'enfance, les lettres le séduisent. Assiste-t-il à une pièce de théâtre, le collégien de douze ans ne se contente pas d'en écrire un compte rendu : il se livre à des critiques, à des comparaisons. Les féeries l'enchantent; il

raisonne son enchantement; il sort de la salle la tête pleine d'idées; il imagine des jeux de mots; il parle de ses « projets de petites pièces » et se révolte contre les sceptiques qui lui gâchent son agrément. Son aversion, en rhétorique, pour Horace et Boileau indique son antipathie pour les auteurs qu'il juge « ennuyeux » — le pire reproche dans sa bouche — et si Musset l'exalte, si Lamartine le rend rêveur, si Walter Scott l'occupe, il revient à la réalité, par une prédilection instinctive : « J'ai vu... *les Noces de Figaro*, dont je suis on ne peut plus enthousiasmé. » D'autre part, avec ce besoin de tirer de ses émotions un profit intellectuel, il aborde la discussion serrée de ses sentiments. Son esprit critique se développe en même temps que son imagination. Un sermon de Freppel l'a ému : l'inspiration lui plaît, mais la langue le captive davantage. Il trace des portraits fort plaisants de ses professeurs, et réclame des détails sur Honfleur, dans le dessein d'en « tirer une épopée ».

C'est à cette époque — 1858-59 — que remonte la passion d'Albert Sorel pour la musique. A vrai dire, son arrière-grand-père était très mélomane et jouait du violoncelle. Les conversations de la famille roulaient souvent sur des questions musicales, si bien que son âme avait été comme éduquée par les sons. Un ami de ses parents, le pianiste Telffsen, élève de Chopin, chez lequel Albert Sorel passait fréquemment ses jours de sortie, entretenait son culte artistique et lui facilitait l'entrée du Conservatoire. Les *Italiens* ne comptèrent pas d'auditeur plus assidu. Dès 1853, il disserte avec Eynaud.

Nous sommes allés hier en promenade. J'étais... avec Eynaud... qui est un assez bon garçon. Nous avons discuté théâtre, mais nous n'étions pas du même avis, ce qui était très amusant. Moi je soutenais le grand Opéra, par conséquent *Robert le Diable* qui est mon idole. Eynaud soutenait l'Opéra-Comique que j'abhorre. Je n'aime que le *Songe d'une Nuit d'été* et Eynaud le détestait car il n'aime pas la musique ni la déclamation, et c'est ce que j'aime par-dessus tout.

Notez ce trait : il « aime par-dessus tout la déclamation ». En 1906, lorqu'il parlera de Corneille, il y insistera; le Normand affectionne « la grandiloquence ».

En rhétorique et en philosophie, il écrit :

... J'ai enfin pu voir la *Favorite*... Enfin, j'ai entendu de la musique. Quelle différence avec le *Trovatore!* Toute cette musique de Verdi, même le fameux *Miserere*, qui est fort beau, est, à mon avis, de la camelote auprès de la *Favorite*. Au moins, il y a là une idée, une mélodie, ce ne sont point toujours trilles et roulades. La musique de Verdi plaît une fois; j'ai vu le *Trovatore* parce qu'il est ce qu'il y a de mieux, mais je n'ai pas envie de le revoir, tandis que la *Juive*, la *Favorite* et tout le reste! Enfin, tu sais que je ne tarirais pas sur ce chapitre.

Ailleurs :

... Tu sais que pour moi, la volupté suprême est d'entendre la divine voix d'Alboni. Plus je l'entends, et plus je m'étonne qu'on prône d'autres cantatrices aux dépens de celle-là. Elles sont toutes des pygmées auprès d'elle. Je veux bien qu'elle n'ait ni tenue, ni gestes, qu'elle soit comme une tour — mais fermez les yeux et écoutez cette voix pure, ferme, immense, d'une douceur dont rien ne peut donner l'idée, écoutez-la chanter. Chaque note va à l'âme; elle sent et elle exprime par sa voix : avec cela on n'a pas besoin du geste.

Gluck lui révèle la symphonie dramatique :

Il lui faut la scène, le geste; il faut pour l'interpréter des artistes de génie... Qui sait quand on en entendra après madame Viardot? *Orphée* est encore possible; il n'y a qu'un rôle. Mais *Iphigénie, Alceste, Armide* et tant d'œuvres superbes resteront dans l'oubli. Il faudrait une réunion de talents presque impossible, maintenant où chacun veut briller à sa manière et où on a oublié le style large. C'est une musique qui se dit et se joue autant qu'elle se chante. L'air d'Eurydice, bien que sublime par lui-même, est de ce nombre. On ne se rend pas compte de ce qu'il doit être, de ce qu'était la pensée de Gluck quand on ne fait que le lire.

« ... Changez-en le mouvement, disait Gluck, et vous en ferez un air de danse et quelque chose d'insignifiant. » C'est ce qu'en font ceux qui ne le comprennent pas.

D'après lui, juger *Orphée*, au piano, c'est « juger un tableau d'après le dessin ». Mozart lui est un délice; son inspiration est « suave ». Mais Beethoven l'empoigne avec « la sublime ouverture d'*Egmont* ». « Voilà bien la musique grandiose et en même temps si harmonieuse que je

me figurais au nom de Beethoven... Je n'ai jamais rien entendu qui m'ait autant impressionné que cette ouverture. » La musique lui « sert non seulement à passer son temps, mais encore à l'*amuser* ». Pour justifier sa passion — car il est du pays de sapience et il lui faut plaider — il déclare : « Le dimanche, c'est comme si j'allais au Louvre, si j'étais très amateur de la peinture. » Bref. sa vie est transformée; la musique peuple sa solitude :

... Pour moi, grâce à mes beaux concerts, l'hiver va me paraître moins long, la séparation moins cruelle. Quelle belle chose que la musique! Êtes-vous heureux, elle rit avec vous; êtes-vous triste, elle vous console, ou bien, même, si votre douleur est trop grande elle pleure avec vous.

Il y a mieux. Voici qu'il se croit la vocation de compositeur. D'abord, il désire grouper dans un recueil certains fragments de vieux maîtres; bientôt, il rêve de créer à son tour. Le temps perdu l'épouvante; il se demande s'il peut encore y songer et il en tire « un avertissement » :

Je dois avoir laissé dans ma chambre à coucher un petit traité d'harmonie de Le Carpentier; c'est broché; cherche-le et envoie-le-moi... Je vais dans mes moments perdus me mettre à la musique sérieusement et avec autant d'assiduité qu'on le peut faire ici. Ce que je ferai ne sera pas grand'chose, mais ce sera toujours cela de préparé pour l'avenir.

Je comprends toute l'utilité d'un travail sérieux et je suis décidé à faire mes efforts pour tâcher de réaliser mon vœu le plus grand. Si les circonstances s'y opposent, je m'y soumettrai, mais je ne veux pas avoir à me dire, plus tard, que j'aurais pu réussir si j'avais voulu. Mais comme tu le sais, ici, on ne peut pas faire grand'chose. J'aurais dû plus travailler pendant les vacances; je le regrette bien maintenant...

C'est un avertissement pour l'année prochaine de ne pas regarder le temps s'écouler ainsi et de ne rien remettre au lendemain. Heureusement que je suis encore jeune et que mes désirs sont bornés : c'est ce qui me rassure.

Cet optimisme relatif n'était pas constant chez Albert Sorel. Après avoir quitté le collège Rollin et le lycée Bonaparte, durant la crise d'incertitude sur son avenir, il voyage beaucoup

entre Paris et Honfleur. La petite ville normande était, alors, fort animée. La présence d'officiers de marine et la prospérité du commerce suscitaient un perpétuel mouvement et de fréquentes réceptions. Sorel venait assister aux fêtes, aux bals, et il se serait fort diverti à ces plaisirs. sans les retours de « son humeur normande ». chagrine et agitée. Il notait les idées qui traversaient son esprit; imaginatif, il avait le désir d'exprimer ce qu'il éprouvait, puis il retombait plus lourdement sur lui-même, dans l'impossibilité de commettre une indiscrétion à l'égard de ses sentiments. Ces allées et venues spirituelles, ces inquiétudes morales alimentées par les lectures fiévreuses, la hantise de l'inconnu et l'analyse stérile de son *moi*, durèrent jusqu'en 1865; son père désirait le faire entrer dans l'industrie qu'il avait fondée à Honfleur; Albert Sorel ne pouvait s'y résoudre. Un séjour en Allemagne fut décidé.



Loin des siens, en pays étranger, Albert Sorel souffre d'un nouvel isolement. Au collège, c'était son cœur, « son vrai cœur qui s'attache » qui se contractait; ici, la sensation de son inutilité le domine. Il s'installe à Berlin. Il n'y connaît personne, si ce n'est le professeur W. Schott, membre de l'Académie royale des sciences, célèbre linguiste, auquel il a été recommandé et qui deviendra son beau-frère, plus tard. En France, il était prisonnier de ses tendresses d'enfant, prolongées par son culte des traditions; en Allemagne, la nouveauté l'éblouit, il observe attentivement les mœurs. Une soirée à l'Opéra, où on lui montre la loge diplomatique, le rejette en arrière et il se replie sur lui-même. Jamais, il ne réussira dans cette « carrière », vers laquelle l'oriente Guizot. Puis, la curiosité l'accapare; la musique le retient : il croit avoir acquis la sérénité; l'angoisse renaît : « C'est le vice des natures inquiètes — dit-il — qu'elles se reprochent le repos qu'elles ont obtenu à grand'-peine. » Albert Sorel, dans cette crise d'irrésolution, a beaucoup écrit sur l'état de son âme. Dans un fragment de son journal je trouve les premières traces de sa méthode :

Berlin, avril 1865.

... A une certaine profondeur, on arrive au confus, à l'incompréhensible. Dans le domaine de l'esprit il y a des faits qu'il faut prendre tels qu'ils sont donnés, se bornant à les décrire et à les enchaîner, à en expliquer la génération et la succession. Mais en pénétrer le pourquoi et l'essence est impossible. Ici encore, il y a une portion de nous qui n'est pas satisfaite et qu'il faut condamner à la résignation. Il faut aussi se garder de cette tendance qui nous pousse à réfléchir sur ces grandes causes générales, à nous perdre dans cette confusion des origines et des essences qui nous est impénétrable, qui nous effraie, mais qui, justement par sa complexité, nous occupe et nous inquiète — notre esprit flottant çà et là sans s'arrêter — flatte notre faiblesse, notre tendance à faire prédominer la rêverie sur la réflexion... Partout, en toutes choses, il y a une part de nous-mêmes qui cherche l'au-delà, le quelque chose de plus. Il ne faut pas être la victime de ces aspirations vagues, mais il faut les analyser parce qu'elles expliquent beaucoup et qu'aussi ce qu'il y a pour nous d'impénétrable, d'indéfini, d'incompréhensible dans notre esprit, notre vie — cesse de nous inquiéter quand nous voyons que la même fiction, le même vague se retrouvent partout, quand on veut franchir certaines limites. On s'habitue trop à considérer la vie comme une chose d'avenir, à rêver d'abstractions — l'amour, la femme, l'avenir, la gloire... ces abstractions sont à la fois vagues et simples; elles n'ont pas de physionomies ni de contours arrêtés, mais elles sont *isolées*. On ne voit qu'elles — si l'on rêve; dans la réalité, la complexité nous déroute, on se perd dans la multitude des petits faits. Est-ce donc là la vie, si peu et tout? Ce pays qui, du haut de la colline me montrait de grandes surfaces, des lacs et des plaines, des déserts et des forêts, de la verdure, des couleurs, de grandes ombres où est-il? Je ne vois plus que des sables, des herbes jaunies, des arbres. Les individus m'entourent et m'absorbent.

... Le présent ne dure pas; il s'écoule entre nos mains — à peine avons-nous le temps de l'entrevoir — il passe. — C'est un mouvement continuel, un devenir. Dans nos rêves, tout était fixe et le bonheur était un mal vague, mais il éveillait l'idée de quelque chose de positif — de quelque chose qui est *cela*.

Comparez ce qu'il écrit sur « les individus qui l'entourent et l'absorbent », avec ce qu'il dit des détails en histoire, vous reconnaîtrez les mêmes procédés de notation. A mesure qu'il voyait la vie de plus loin, il dégageait de l'expérience les lois de son caractère, terriblement travaillé par les inquiétudes. De

même, après avoir inlassablement fouillé les archives, entouré par la nuée des petits faits, il patiente jusqu'à ce que la poussière qu'il a soulevée en les remuant se soit dissipée, pour regarder « les faits dominants ». Albert Sorel n'a pas subi passivement son atavisme ou la destinée ; il a, de même, scrupuleusement étudié les détails, avant d'en arriver à une vue d'ensemble, qui n'avait aucun rapport avec la « philosophie de l'histoire *a priori* ». Cette histoire-là, il l'avait en horreur.

Il avait emporté à Berlin un volumineux manuscrit, un roman, qui porte pour titre *Clémence* ou *Madame de Beauval*; sa correspondance le désigne sous les deux noms. C'est une étude de mœurs provinciales, dramatique et parfois romanesque dans ses épisodes, qui ont pour théâtre Honfleur et la côte; elle décrit l'existence d'une femme aimante et douce, qui épouse un mari autoritaire et brutal; il la trompe indignement et, matée, brisée, anéantie, elle n'est plus que le spectre d'elle-même, une vieille femme blottie dans un angle obscur du foyer éteint. En 1898, — le 8 mars, — Albert Sorel s'en explique :

... Aujourd'hui, neige qui fond et qui en fondant nous glace, boue fluide à terre, un ciel qui semble un bassin renversé qui fond et s'écoule en eau grise. Je me rappelle les mois d'hiver passés à Berlin en 1865, dans une épouvantable solitude. J'étais libre et je ne savais que faire de moi, je me suis alors ennuyé et désespéré formidablement. Il m'est arrivé de passer des semaines sans parler à autre personne qu'à mon Lehrer (professeur) une heure par jour! J'écrivais un roman que je croyais inspiré de Flaubert et qui — bien que coulant de la même montagne — ressemble à *Une vie* comme la *mare* de notre maison du cours à un lac de montagne. Cent fois, je me suis dit : « Renonce, retourne à Honfleur, va au bureau de ton père, n'y mets pas d'orgueil, capitule... » Mais je n'ai pas capitulé ; le printemps est venu[1]...

Le 27 septembre 1903, il m'écrivait encore ces lignes qui évoquent le passé de Honfleur :

Je me rappelais mon temps de frénésie au travail et de fièvre et de poursuite et de griserie, en cette même chambre, par ce même

1. A son fils.

temps. J'ai commencé là, à vingt-deux ans, ce gros roman illisible de *Clémence* où il y avait tant d'idées qu'il en a crevé; j'ai écrit là, à vingt-trois ans, *l'Eau qui dort* et *les Idees de M. Maillefer*, un conte que je crois t'avoir lu. Et combien ont suivi qui n'ont pas vu le jour et d'autres qui ne sont jamais sortis des limbes!...

En tête du manuscrit de *Clémence*, j'ai trouvé cette note qui doit remonter aux années 1900-1905 :

Ce brouillon d'un ouvrage que je ne pensais nullement à publier, a rempli toute une année de ma vie. Je l'ai commencé à Honfleur, dans l'été de 1864 — l'introduction — puis je l'ai rêvé, médité, mûri dans l'automne — et je l'ai écrit à Berlin, de janvier à avril, presque tous les jours de quatre à huit ou neuf heures — en rentrant du Thiergarten — en m'interrompant souvent pour songer...

... J'avais alors l'esprit plein de Balzac et de Flaubert. Je concevais un roman qui serait une grande étude de mœurs, la peinture de toute une société provinciale. C'est ce que j'ai entrepris de faire, rassemblant tout ce que j'avais entendu conter et vu par moi-même sur les choses et les gens de ma province, de mon coin de province — depuis vingt-cinq ans. Aucun des personnages n'est fait de chic...

J'ai écrit sans me préoccuper du style : courant au fait, au trait, me contant l'histoire à moi-même et craignant d'arrêter mon imagination en resserrant, choisissant, exprimant. C'est donc un canevas. Je doute que je ne le reprenne jamais.

... J'ai composé *la Grande Falaise*, en brouillon, d'après le même système, à Paris, fin de 1866 et à Honfleur, été de 1867, pendant les vacances, juillet et août, puis à Paris et fini au printemps de 1868. Je l'ai ensuite reprise et *écrite* à Versailles pendant la Commune et à Honfleur, l'été, en 1871.

Il aurait fallu que le manuscrit de *Madame de Beauval* — *Clémence* — subît le même traitement.

Je m'aperçois que, sans y avoir réfléchi, je suis la même méthode avec mes livres d'histoire.

Beaucoup de notes — c'étaient, ici, des souvenirs, des biographies, observées ou inventées d'après des observations fragmentaires.

Puis, une composition très rapide, pour le mouvement, l'achèvement, l'enchaînement, la suite... et avec cela, là-dessus, le vrai travail littéraire — le seul qui fasse une *œuvre* d'un brouillon.

Ce sont là des vues rétrospectives : les fragments du journal de 1865 montrent la vie prise sur le vif. Parfois, le découra-

gement était tel, que le jeune romancier craignait d'en arriver aux renoncements extrêmes de *Bouvard et Pécuchet*. Sa dépression, toutefois, n'est plus celle d'un adolescent, elle présage l'artiste:

Mon roman est... composé dans une sorte de fièvre perpétuelle et j'ai peur qu'il ne s'en ressente. Il y a des jours où je crée à mon aise, mais d'autres où je ne peux rien saisir. Comme j'ai toujours deux pensées à la fois, l'une que je poursuis, l'autre qui me poursuit, j'ai grand mal à arriver à une pensée nette et à une expression convenable. Si je m'anime, je reviens tout à coup à l'idée de mon trouble intérieur et je m'y replonge; il n'y a point de jours où je n'aie des heures pareilles. Quelquefois elles dominent : d'autres fois, elles sont les moins nombreuses. La promenade, la rêverie agréable, les dissipent, mais toujours pour peu de temps, car, si je veux faire un projet, je me heurte immédiatement contre une réalité qui m'effraie et un inconnu qui m'inquiète.

Je me dis que je suis plongé au milieu de la vie, je la considère pourtant encore comme une chose à venir. Où est le plaisir? J'ignore plus que jamais cet abandon, cet entraînement que j'ai si rarement goûtés et que je désire tant.

Il y aurait à cet égard une étude intéressante à faire : Un homme, doué comme je le suis, ambitieux, timide d'ailleurs, se condamne à son travail solitaire dans lequel il n'arrive qu'à une inquiétude impuissante sur lui-même. S'il réussit même, il n'en a plus la conscience. Ce qui lui manque lui gâte toujours ce qu'il a, et le sentiment de ce qui lui manque augmente à mesure qu'il pénètre dans la vie; ce qu'il desire est toujours ce qu'il n'a pas et il arrive à ne plus se sentir vivre, ne trouvant de réalité que dans le passé, se reprochant de consommer à ses retours sur lui-même un temps qu'il devrait employer à se créer de nouvelles ressources. Enfin, par l'étude exagérée et l'analyse, il n'ose plus jouir d'aucune chose, dans la pensée que cette jouissance sera courte et incomplète et empoisonnée par son inquiétude de lui-même dont il ne peut se débarrasser. C'est au moment définitif de sa vie, aux heures les plus attendues, qu'il est surtout pris de cette impuissance morale et qu'il ne peut plus agir sur son esprit. Après deux ou trois essais, il se décourage et croit décidément impossible de pouvoir surmonter de pareilles faiblesses, et comme il a toujours eu la conscience de son état, qu'il sent la vie et la jeunesse lui échapper, qu'il s'efforce sans plus de succès de jouir que de penser, il reste irrésolu, mécontent et vieillit ainsi jusqu'à l'abrutissement final.

Quant à la méthode, à la discipline de l'esprit, à la compo-

sition, j'ai trouvé cette note, griffonnée au crayon, telle que je la transcris :

Il faut être vrai et original.

Pour être vrai, étudier la nature.

— Original — faire autrement que les autres.

Lire des Mémoires, des lettres, l'histoire, la nature prise sur le fait — des critiques. — Pas de romans : il y a des observations justes, — mais les types, les observations, la manière, les faits se gravent dans l'esprit au même titre que les naturels; on les confond malgré soi et on devient banal et imitateur.

Il y a du vrai : mais pour le distinguer, il faut faire œuvre de critique — il faut un critérium qu'on ne peut trouver que dans l'étude de la nature.

Un paysagiste doit prendre ses modèles dans la nature et non pas dans les tableaux de paysages.

Il pourra, à la vérité, apporter une certaine originalité à mettre en œuvre les *données* fournies par ces tableaux : — mais ces données ne seront pas vraies, ce sera la nature de seconde main; il ne pourra se débarrasser de l'influence de faire du maître.

Donc :

Étudier la nature directement, dans la rue, dans les livres — se faire un tour d'esprit original.

Lire très peu de romans.

Je trouverais dans un roman des observations très intéressantes, plus intelligibles, plus déterminées, plus générales que dans la nature.

Mais ces caractères tiennent à ce qu'elles sont synthétiques.

Cette synthèse est le propre de l'écrivain. Elle est justement ce qui fait son originalité.

Je ne saurais en isoler les faits réels que par la critique.

Je ne saurais, en tous cas, chasser de mon esprit cette synthèse et sa forme.

Les caractères des romans, les types, ont : des faits vrais — une synthèse propre à l'auteur.

Si je m'en sers comme éléments, je pourrai encore garder une certaine originalité, mais :

1° Je n'aurai la nature que de seconde main.

2° Je l'aurai mêlée, malgré moi, des idées propres à l'écrivain.

3° Je manquerai de vérité.

Si je prends le père *Grandet* — malgré moi, en voulant décrire un avare, je le décrirai au lieu de gens que j'ai vus, je manquerai

donc de la source première, de l'originalité qui est la reproduction même de la nature. Ce sera un art de *seconde main* — j'aurai fait des tableaux avec des tableaux — or un tableau, un caractère, c'est la nature déterminée.

Ainsi, la tête pleine d'idées et le cœur gonflé de rêves, envisageant sa vie avec clairvoyance, avec un sentiment lucide de ses responsabilités, encore inquiet, comme la mer de nos côtes après la tempête, résolu à se consacrer aux lettres, à se créer son indépendance, Albert Sorel revient à Paris, faire son droit. Il s'installe rue de l'Université. Il suit quelques cours à l'École des Chartes, en amateur, et fait sa thèse sur l'Usufruit. Licencié — son seul titre universitaire — il se décide à ne pas retourner dans sa ville natale : il redoute l'influence des traditions auxquelles il veut pourtant demeurer irréductiblement fidèle. Il se débat contre son imagination, il cherche sa voie, il réclame une situation lui permettant de « flâner », surtout de penser et d'écrire : c'est dans cet état d'esprit que, sous les auspices de Guizot, il entre aux Affaires étrangères.



Seul, Albert Eynaud connut la vérité. « J'ai pris une carrière pour la forme », lui déclara Sorel (12 nov. 1866). Le soir, dans le cabinet de travail de la rue de l'Université, son ami le rejoignait. Ils philosophaient à perte de vue. Eynaud, qui prédisait à Sorel un superbe avenir diplomatique, commença par le gronder en le voyant si entêté à suivre la voie des lettres. Sorel, avec cette énergie douce qui faisait, dès cet âge, le charme de son caractère, persistait à écrire; Eynaud l'écoutait lire ses essais, les critiquait : Sorel finit par gagner son camarade à sa cause. Ainsi la première année lui parut supportable, encore que le plus souvent monotone. C'est alors que, nommé au consulat d'Erzeroum, Albert Eynaud quitta la France. La séparation leur fut une épreuve cruelle. Du moins, ils se promirent de correspondre avec régularité. Chaque semaine Sorel adressait un véritable journal à l'absent; il épiloguait les idées du monde qu'il fréquentait et les siennes.

Ces lettres, pour la plupart, sont signées d'un pseudonyme. Sorel désirait que le nom correspondît au caractère du personnage : il opta pour celui de « Bourbonne », qui était sonore à prononcer. Bourbonne, c'est le vrai Sorel, avec ses inventions, ses malices, ses goûts d'indépendance. Au surplus, il l'a défini lui-même :

... Épitaphe : Icy gît Jehan de Borbonnes qui feut en sa vie mortelle un escholastre indocile et grand tresbeuscheur d'idées. — Passant, arrête-toi icy et concrète en l'honneur de celluy quelque bonne quintessence de syllogisme aristotélique[1].

Eynaud signait « Brévannes », ce qui, dans leur pensée, comportait un sens plus sceptique, plus élégant et nuancé d'amertume.

Leurs lettres — celles d'Albert Sorel seules sont restées — abordent les questions les plus diverses : politique, philosophie et littérature. On y voit, déjà, l'influence de Renan, très transitoire, celle de Taine, celle de Sainte-Beuve, dont Sorel devait souvent parler plus tard. Quelle ironie pour les conventions, mais quelle discipline, que d'observations, quelle clairvoyance !...

Au ministère, on jugea Sorel habile et ambitieux ; protégé de Guizot, il fut déclaré quelque peu doctrinaire ; réservé, sauf en présence de très rares camarades avec lesquels il discutait volontiers, on ne s'expliquait pas pour quels motifs il préférait la retraite au monde. Levé de grand matin, afin de trouver une heure pour ses lectures, il se montrait, au bureau, le plus régulier des fonctionnaires. Il se ménageait des loisirs pour une promenade quotidienne, indispensable à sa santé, puis arrivait, la tête confuse, horripilé par l'impossibilité « d'être lui-même », de se livrer à aucun travail personnel, guetté par « l'inévitable migraine ».

J'ai été assez habile et assez heureux pour me mettre bien avec tout le monde, j'y suis arrivé à force de politesse, d'attention et de banalité. Je passe pour un bûcheur — la pire chose au quai d'Orsay — on a reconnu que je n'étais pas simplement un barbouilleur de dépêches : sans être orgueilleux, je sais qu'on ne me

1. 1er février 1872.

juge pas pour ce que je vaux, mais on me juge pour ce que je parais et je parais ce que je veux. On a pour moi des égards, quelques-uns, même, une certaine estime. (A Eynaud, 10 janvier 1868.)

Il est plein de résignation, pourtant, sinon d'indifférence. Sa force vient de ce qu'il a « de moins en moins d'ambition » et, surtout, de ce que, malgré les goûts qu'on lui prête, malgré ses occupations, il n'a qu'une idée : *écrire*.

On ne le déclare bon qu'à collaborer à l'Annuaire de la *Revue des Deux Mondes* et Buloz, avec qui Eynaud l'a fait entrer en relations, ne le croit pas destiné à la littérature. « On veut me confiner dans l'Allemagne », écrit Sorel et, comme il parle de Gœthe et des musiciens avec passion, ses collègues décrètent qu'il est « germanophile ». Alors, il verrouille sa pensée : il ne sera, ici, qu'un étranger et un observateur ; il veut tirer parti des moindres éléments ; du moins, sa vie servira de préparation :

... Les conversations militaires ont l'attrait de la nouveauté et m'ennuient moins que l'éternelle rengaine féminine ; il y a d'excellents garçons que je connais, qui ont de l'acquis, du monde et surtout de l'esprit naturel et qui se torturent la cervelle pour faire des mots d'une certaine sorte — qui n'est ni la plus drôle ni la meilleure — rapportent toutes choses plus ou moins plaisamment au fait physiologique — plantent dans une maxime un mot obscène — et le tour est joué. Ils croient ainsi se délurer l'esprit, accentuer leur pensée, montrer qu'ils ont cherché le fond des choses et n'y ont trouvé rien — que les mille futilités du *papelotage* de Paris. Les plaisanteries ne font pas rire — le sérieux, au contraire, est toujours plaisant. Le rire vient du contraste et c'est là qu'il éclate. Il y a des élans patriotiques, des mépris contre l'opposition, des dédains de la démocratie, des tendresses dynastiques, des indignations morales — qui sont à prendre — et que je prendrai. Que Dieu me prête vie et que je devienne écrivain : tu verras : la vie, mémoires et aventures de Jean de Bourbonne, gentilhomme bas-normand. — Cela se trouve tous les jours. Tout n'est pas à dédaigner pourtant dans cet esprit-là : outre des observations qui ont leur prix, il se dit parfois de jolies choses [1].

Ceux qui le rencontrèrent à cette époque et le jugèrent sur les apparences, déclarèrent que « Sorel était très de la carrière ».

1. A Eynaud, 4 déc. 1868.

Il avait simplement le souci d'être correct, pour ménager son indépendance. Peu le devinèrent : son âme était toute en nuances. Il patienta ; à Tours et à Bordeaux, en 1870, il fut mêlé aux événements : il se sentit utile et fut heureux des services qu'il savait y rendre. Personne ne l'encourageait à écrire ; on lui en rendait la libre culture difficile ; l'un de ses chefs, en 1872, à qui Sorel annonça qu'il quittait le ministère pour devenir professeur à l'École des Sciences politiques, lui déclara : « Vous vous lancez dans une mauvaise voie. » Et, comme il ne voulait plus écouter ces conseils, qu'il était lassé de son existence de fonctionnaire, il s'écria avec un superbe dédain : « J'ai un dégoût profond pour la bureaucratie. » (19 mars 1872.)

Nul ne le comprit, en vérité, durant ces années ; il rencontra cependant des sympathies, des amitiés même qui lui restèrent infiniment chères ; mais il avait revêtu son cœur d'une armure contre laquelle se brisaient l'indiscrétion et la curiosité. Albert Eynaud fut le seul auquel il se confiât.



Le jour de l'entrée à Rollin, en 53, le hasard les avait mis face à face dans la cour du collège. Très différents, ils s'étaient sentis attirés l'un vers l'autre par des affinités sensibles et intellectuelles. Jamais amitié n'offrit plus d'abandon réciproque, plus d'estime, plus de franchise. Ils osaient s'adresser des reproches et — chose rare entre toutes — des critiques sur leurs écrits.

Albert Eynaud était doué d'une nature fine, très intuitive, trop riche, peut-être; il possédait de remarquables aptitudes, aussi bien pour sa carrière que pour les lettres, poésie, roman ou critique.

Le 18 juillet 1867, Albert Sorel lui écrivait de Honfleur :

Parlons un peu de notre passé. J'ai retrouvé ici des tas de journaux et la collection de tes vers. Ils y sont tous, depuis ceux du collège. Quels parfums s'exhalent des vieilles armoires! Il y a tout un monde de petites poésies mystérieuses qu'on ne connaît qu'en province. Les choses y gardent si fidèlement notre empreinte. C'est une nécessité

que la vie devienne complexe, que l'esprit se répande, que les existences s'écartent — le progrès ne va pas sans une certaine expérience qui la plupart du temps coûte bien cher — mais n'éprouves-tu pas une sensation délicieuse à te replonger dans ce temps où tout était en germe et en épanouissement? Je sais que là-bas tu ne penses guère à ces choses. Déjà, il y a six ans, sous la Sapinette, nous discutions tous deux sur les routes de la vie : ces routes que nous voyions à peine se dessiner de loin, les voilà maintenant toutes tracées et nous commençons à les suivre. Tu rêvais déjà d'action, de mouvement, de voyages lointains, des grands projets de toutes sortes. C'est un des faits les plus saisissants que cette force secrète qui se manifeste en nous et nous pousse à notre développement. On ne l'aperçoit que tard et à ses ouvrages.

Sorel le juge, en toute affection, ardent, romanesque, tantôt d'une volonté tenace pour atteindre son but, et tantôt flottant lorsqu'il s'agit d'un effort cérébral : « Je rêve d'écrire « la vie de Brévannes ». Il redoute pour son ami une existence dispersée ; il craint qu'en rédigeant son journal, Eynaud ne sacrifie à la littérature et ne gaspille son temps et sa sincérité.

J'ai reçu ton journal, jusqu'au 21 janvier. C'est le document le plus précieux pour le futur biographe de Brévannes : notes du premier mouvement et d'une sincérité absolue. C'est une chose frappante comme, à partir d'un certain âge, au moral comme au physique, l'homme se fixe, se décide, accuse ses traits, sa tournure, son jugement, ses facultés. Tu es à ce point-là, ou tu y touches. Ce n'est pas à dire que la portée d'esprit diminue ou que les facultés s'émoussent — au contraire — elles deviennent plus pénétrantes et poussent plus loin, mais elles se spécifient, se déterminent. Il n'y avait pas de nature plus riche, plus débordante, plus dissipée aussi, entraînée et butinante, que la tienne à dix-huit ans. Il était alors bien difficile de savoir de quel côté cette activité se tournerait. Dans ces conditions-là, le choix d'une carrière est difficile, mais si on trouve sa voie et si l'on s'y tient, ce choix est décisif. Justement parce que c'est un choix — on trouve aux lieux où on va, aux gens que l'on fréquente, aux contradictions même et contrariétés que l'on rencontre, je ne sais quoi qui vous resserre sur vous-même, vous assied et vous précise. Même les fantaisistes — et tu l'es infiniment moins que tu ne le parais, que tu ne le crois peut-être — même les fantaisistes subissent une certaine loi de développement intérieur qui les dirige malgré eux et les mène à Rome à travers tous les chemins. Tu sais que j'ai une mémoire excellente en matière psychologique — j'ai

toujours et jusqu'en ses moindres traits ton histoire intellectuelle présente à l'esprit. Je suis frappé de ce caractère logique et méthodique. J'aperçois les points de départ, je touche les transitions. A ce point de vue ton journal m'est très précieux. Je le rapproche de nos causeries à ton dernier congé, certains passages de tes lettres servent de pont, et l'on suit le fil. Cette *cristallisation* dont je parle a ses règles, et la forme du cristal dépend des matières en suspension dans le liquide. Il y a des cristaux bêtes, plats et ternes comme un morceau de glace à demi fondue sur une mare bourbeuse. Il y a des cristaux carrés, il y en a de ronds, il y en a de biscornus, il y en a d'inconsistants, d'irréguliers surtout, sans classe et sans nom. Ton cristal, à toi, est un cristal très transparent, qui n'est pas achevé, mais qui s'achèvera et présentera de beaux angles ouverts, de belles surfaces luisantes et de fines pointes qui dardent en jetant un éclair. Ces pointes-là, on les peut compter, et je les trouve toutes en ton journal. Toutes les idées où tu t'es assis, toutes les curiosités où tu te répands sont là. C'est un micro-Brévannes, voilà ce qui en fait le prix et pourquoi je t'en remercie[1].

Cette « cristallisation » du caractère est une figure qu'il reprendra : « Sa pensée se forme comme se forme le cristal », dira Sorel en parlant de Taine[2].

Leur amitié traversa toutefois des épreuves; mais jamais la confiance réciproque ne fut ébranlée : ainsi en témoignent ces deux fragments de lettres qui confirment le besoin d'indépendance de Sorel :

Honfleur, 2 avril 1872.

... Je me souviens que tu es venu ici, il y a quelque dix ans, à la vacance de Pâques... Je n'étais pas précisément heureux en ce temps-là, et cependant je m'y accrochais comme à une chose qui ne doit plus revenir. Elle n'est pas revenue, en effet. Tu me consolais, encourageais et morigénais de ton mieux — très tendrement — et cette tendresse-là, Brévannes, c'est encore, en pareille matière, le meilleur des arguments. Les raisonnements passent, s'oublient, se réfutent — on s'en moque quelquefois soi-même, on les prend de travers — mais certains élans de cœur, certaines sensations puissantes de sympathie, un je ne sais quoi vous disant qu'on est là pour toujours et qu'on forme un petit monde à part — cela se grave, cela reste, et cela revient — toujours le même et toujours aussi bon. Si ta carrière était à peu près organisée, si au lieu de faire de toi

1. 1er février 1872.

2. Discours de réception à l'Académie française; *op. cit.*

un procureur brodé elle savait servir et développer tes rares, tes merveilleuses aptitudes de voyageur et d'homme d'action, si elle n'absorbait pas le meilleur de ta jeunesse en une fatigue endormante et stérile, si elle ne t'obligeait pas à être un homme hors ligne pour échapper, vers quarante ans, à la médiocrité consulaire — si je te sentais vivant, produisant, agissant, satisfait comme l'est tout organisme sain dans son évolution naturelle — je pardonnerais à cette carrière de me séparer de toi et d'avoir placé entre nous tant d'obstacles, d'empêchements, de *siccatifs* et de *résolutifs* de tout genre auxquels un attachement vulgaire aurait succcombé... Ni le frottement de mondes différents, ni l'opposition des milieux, ni la diversité des routes suivies, ni le temps, ni la séparation n'ont rien ébranlé — l'accord s'est retrouvé — et si quelques notes de plus ont été apportées par chacun, l'harmonie n'en a été que plus profonde...

Paris, 27 janvier 1876.

En regardant derrière moi, je vois trois périodes bien distinctes dans notre vie et le cours de nos idées : une première qui est toute d'illusions, mais pleine de grandes velléités d'action, d'efforts dans tous les sens et de confiance, puis une autre qui date de notre entrée au ministère et qui mène tout droit au scepticisme doré de la médiocrité diplomatique — puis une troisième, où, en avançant dans la vie et voyant les hommes de plus près, on découvre que les seules réalités sérieuses, les seules qui comptent, qui restent, qui ne trompent pas sont justement celles qui correspondaient à nos premières illusions, à nos premiers élans et à nos aspirations incertaines. — Mais ces illusions s'éclairent, ces élans ont un objet, ces aspirations deviennent des volontés — et tout cela conduit à des résultats qui sont, suivant les tempéraments, l'action politique, la guerre, l'art, la science, enfin sous une forme quelconque le plein et vigoureux développement de nos forces. Tout le reste n'est que fiction, et c'est le prétendu scepticisme qui n'est que préjugé et qu'illusion, comme le fameux bon sens où s'enferme le bourgeois n'est, vu au grand jour, que sophisme et paradoxe. On passe... cinq ans à préparer son intelligence, cela fait, il faut défendre le terrain qu'on a conquis, car l'alluvion est incessante et la vie par son flux naturel tend à couvrir tous les esprits du même vernis — à faire du monde un même pré marécageux où paissent des moutons de Panurge.

J'insiste sur cette intimité non seulement pour rendre hommage au souvenir d'Albert Eynaud, mais encore parce que j'y reconnais l'une des idées maîtresses d'Albert Sorel. « Le

bonheur est une œuvre d'art », répétait-il; et il pensait : « l'amitié aussi ». Longtemps après la mort d'Eynaud, alors que mon père touchait à l'achèvement de son œuvre et qu'il avait reconquis sa liberté, ses regards se portaient sur ce passé et il m'en rappelait les bienfaits :

Honfleur, 6 septembre 1902.

... Mon ami Eynaud — le seul qui me soutînt, m'encourageât et persistât à voir en moi un homme, un talent même à dégager — me répétait incessamment le mot de Gœthe, dans *Warheit und Dichtung* : « Ce que la jeunesse a désiré, l'âge mur l'apporte en abondance. » Il n'y faut que le terrain et le germe : il m'assurait que je les avais... J'avais lu aux uns et aux autres *l'Eau qui dort* et *M. Maillefer*, et le grand roman réaliste (*Clémence*) que je n'ai plus eu le courage de te lire, ni de relire moi-même et, sauf Eynaud, *tous* me détournaient d'écrire. Mon avenir, c'était une bonne carrière diplomatique — (industrielle d'abord) avec juste assez de littérature pour orner les loisirs de l'homme d'affaires qui a son article de *Revue* comme son cordon de l'*Osmanié*, — être conseiller général, député peut-être, si je restais en Normandie : être ministre plénipotentiaire en retraite si je me décidais pour la diplomatie — et voilà. J'ai été contre vents et marées — mais avec quels découragements, quelles abominables dépressions morales!

En 1867, Albert Sorel annonçait ainsi des projets à son ami Albert Eynaud :

Coûte que coûte, j'écrirai une nouvelle pendant mes vacances, et je ne ferai que cela. Ici (à Paris) c'est impossible... je n'ai que le nécessaire pour mes lectures et l'article que je vais refaire... Il me plaît qu'ils me laissent en paix pour les sujets, tout en tendant à me confiner dans l'Allemagne, parce que j'y suis bien entré. Mais j'avais proposé quelques matières un peu plus philosophiques, on les a écartées...

Il aborde, alors, après avoir traité Fritz Reuter, un sujet sur « les femmes auteurs en Allemagne ».

Je le laisse maintenant germer dans ma tête : mais compte que Bourbonne trouvera de quoi lancer sa pointe.

Les succès de « la carrière » ne le tentent pas. A cette époque, il songe à publier deux nouvelles : *l'Aventure de Lucile* et *l'Eau qui dort* et il cherche un éditeur. Mais aurait-il raison de publier?

Je crains beaucoup de petits tracas qui me rendraient la vie ennuyeuse, bref, des *rasades* que je suis certainement de taille à soutenir, mais qui, malgré cela irritent et dégoûtent à la longue[1].

La nature l'a doté d'une sorte de prévision qui lui fait envisager l'avenir d'un regard pessimiste, avec des traits susceptibles de le décourager : or, il tient d'abord, à ménager sa liberté d'esprit. Le 27 mars 1868, il déclare :

Ajoute que j'ai au Ministère la réputation d'être ce qu'on nomme « un cul de plomb », c'est-à-dire la personne du monde qui a le moins l'air de devoir écrire du roman. La critique vraie est une satisfaction et un secours ; la rasade superficielle, on la tolère un jour, puis deux ; si elle continue, elle fatigue et on ne s'y expose point de gaieté de cœur. Or, elle est commandée dans une vie commune de tous les jours, oisive, sans grands intérêts... Je ne serais pas là, ce me serait indifférent, je n'y penserais pas. Mais étant présent, il faut que j'écoute et réponde au besoin ; c'est une charge...

Pour moi, c'est la vieille timidité qui m'arrête surtout et me dicte les lignes que tu viens de lire. Il s'agit d'enfants très choyés — très sincèrement choyés, tu le vois — et je ne puis pas m'empêcher de trembler un peu. — Mais la raison me dit qu'il est temps d'entrer dans la mêlée — que je n'ajouterai rien à ces ouvrages — qu'ils ne peuvent que perdre à attendre — que je ne puis que gagner à être critiqué, même rasé.

ALBERT-ÉMILE SOREL

(La fin prochainement.)

1. 27 mars 1868.

L'ARMÉE

DANS LA RÉVOLUTION CHINOISE

Péking, fin janvier.

L'armée est à l'origine du mouvement révolutionnaire en Chine; c'est par elle qu'il s'est manifesté; c'est sur elle qu'il compte presque uniquement, d'où sa force et sa faiblesse. Le soulèvement républicain n'est pas un élan populaire ni même scolaire de la Jeune Chine. Il consiste en une série de mutineries militaires qu'excitent et qu'exploitent un très petit nombre de professionnels de l'insurrection.

Les troubles commencent dans la province de Canton, puis s'étendent au Seutchoan, et bientôt le désordre gagne toutes les provinces au sud du Yangtse. Les ordres partis de la capitale qui se sent menacée ne sont plus exécutés. Pour raffermir la situation, il ne suffit plus de commander, il faut envoyer des troupes et opposer régiments à régiments; alors dès le milieu d'octobre, les soldats vont et viennent par le pays; il y a des mouvements de troupes incessants; des divisions sont déplacées selon les bruits qui courent, et l'on attend des semaines un engagement sérieux. C'est la guerre civile, mais sans esprit de décision ni du côté des gouvernementaux ni du côté des révolutionnaires. De part et d'autre on a mis les soldats en branle pour effrayer l'adversaire, mais il semble que le moyen ne soit pas sûr et qu'on répugne à en user. Sun

yat sen ou Souen wen a bien dit que c'est au pouvoir militaire à ouvrir, puis à aplanir les voies au parti républicain; mais le parti républicain n'a pas constitué d'armées à proprement parler; il a simplement débauché des unités gouvernementales dont la solde était en retard ou dont les hommes n'approuvaient pas certaines nominations de supérieurs; et, de ces soldats réguliers mécontents. poussés à la rébellion, dans les rangs desquels on a encadré comme recrues des mendiants et des meurt de faim, en leur promettant d'ailleurs qu'ils n'iraient pas se battre après qu'ils auraient été vêtus et nourris avec ce qu'on avait saisi aux magasins officiels d'habillement et d'approvisionnement, — de ces éléments sur lesquels la discipline ne peut avoir aucune prise, le parti révolutionnaire, dès qu'il s'est formé en gouvernement républicain, a prétendu faire les armées de la République. Sans doute leur origine était à peu près la même que celles des troupes gouvernementales; mais on comprend que de pareilles troupes soient incapables d'aucun exploit décisif. Le rôle de l'armée dans la révolution chinoise a été de faire le croque-mitaine.

En fait, la longue période militaire à la veille de la révolution, s'est passée bien plus en pourparlers et armistices qu'en combats. La tactique du gouvernement eût dû être d'user la rébellion par temporisation, de la dissoudre par l'argent sagement distribué et finalement de réduire ce qui résistait, mais l'État subissait une grave crise financière et le syndicat des quatres puissances : Allemagne, Angleterre, États-Unis, France, acharné à profiter de la situation, paralysa obstinément les efforts que le gouvernement de Péking tentait en dehors de lui.

La révolte commença à peu de temps d'intervalle dans les capitales de trois grandes provinces, à Wout'chang au Houpé, à Tchangcha au Hounan, à Tayuen au Chansi; les efforts tentés dans le Honan à Kaifong ne donnèrent guère de résultats; ailleurs comme à Tsinan, au Chantong, les résultats restèrent douteux; à Nankin la résistance fut longue. Au sud du Yangtse, comme au Seutchoan, les révolutionnaires se considéraient en terrain acquis et le gouvernement était trop occupé à résister dans le nord pour songer à reprendre directement sa puissance au Kouangtong ou au Yunnan. L'attaque

révolutionnaire se concentra sur les trois capitales, Tchangcha, Wout'chang, Tayuen.

A Hankeo, sur la rive gauche du Yangtse, en face de Wout'chang, le 10 octobre, à 9 heures du soir, les Européens qui habitent les différentes concessions perçurent des coups de canon ou des explosions de bombes qui semblaient venir de l'endroit occupé par le 8e régiment d'artillerie sur l'autre rive. Les artilleurs tuaient un de leurs officiers et quatre brigadiers, et ces premières troupes insurrectionnelles allaient essayer de gagner les troupes régulières. A 9 h. 1/2, n'ayant plus de munitions, ils essayèrent d'en aller chercher à l'arsenal où les gardes les repoussèrent. Les hommes du 15e régiment d'artillerie réveillés se rendirent sur le champ de manœuvres, une partie se joignit aux révoltés, on saccagea les bâtiments et le commandant ayant prévenu le général en chef Tchangpiao et n'obtenant ni réponse ni secours s'enfuit du camp par une porte de derrière. D'autres chefs en firent autant. Les rebelles ainsi renforcés pénétrèrent dans l'arsenal, mais y trouvèrent peu de munitions. Ils se portèrent alors sur le palais du Vice-Roi où la cavalerie leur tint tête vigoureusement et après un combat sanglant ils se retirèrent. Dans la nuit du 11, le 8e régiment prit les armes et marcha sur les magasins après avoir massacré ses chefs qui essayaient de retenir les soldats. Le 15e régiment les seconda et ensemble ils s'emparèrent de toutes les munitions. Alors les bâtiments officiels furent attaqués et les autorités s'échappèrent comme elles purent. Le 12, de la colline qui est au centre de la ville, les rebelles bombardaient le Yamen vice-royal et petit à petit le drapeau révolutionnaire flottait sur tous les bâtiments officiels. Ce même jour, le bureau de la Chambre de Commerce d'Hankeo visitait le général révolutionnaire de Wout'chang et lui accordait un prêt de plus de 600 000 francs (200 000 taëls) sous promesse que les marchands ne seraient pas inquiétés. L'arsenal de Hanyang était pris dans la nuit du même jour et les rebelles s'y emparaient de 140 canons, de 500 000 charges et d'une grande réserve de poudre. Aussitôt la colline qui domine le pays fut fortifiée, des tranchées creusées et les canons mis en place. La rébellion avait un chef, de l'argent, des munitions, une citadelle, 8 000 hommes, 15 000 fusils,

16 millions de cartouches. Les instaurateurs de la république avaient pris position.

A Tchangcha, dit le décret impérial du 29 octobre, des troupes de l'artillerie se sont mutinées le 22 ; elles ont été suivies par les hommes de la nouvelle armée active et de l'armée auxiliaire de police, ainsi que par une partie de la flottille fluviale ; la ville a été prise ; le général de brigade a été tué ; le gouverneur s'est enfui. On le dégrade, mais ordre lui est donné de conserver provisoirement le sceau, et avec des troupes d'autres provinces de reprendre la ville aux émeutiers, sous menace d'un châtiment sévère.

A Tayuen les troupes du Chansi au retour de l'exercice se sont dirigées sur le Yamen du gouverneur, elles ont tué ce vieillard chez lui avec une partie de sa famille et massacré 2 000 Mandchous ; puis quelques-uns gagnant la gare ont sommé le personnel français de la ligne de mettre deux trains à leur disposition pour aller occuper les hauteurs qui dominent la passe de Faluling à la frontière de la province du Tcheli. Comme à Hanyang les rebelles se sont assurés une position pour conserver le gouvernement de la capitale régionale.



A ces premières levées d'armes assez proches de Péking pour qu'il s'émeuve, le Trône répondit lentement par l'envoi de troupes sur les lieux. Il s'en dispense pour des provinces éloignées comme le Kouang-tong, le Yunnan, le Seutchoan et se contente d'expédier un homme avec des instructions, qui devra recruter ses forces sur place. Mais, cette fois, Péking est menacé, il faut opposer soldats à soldats. Le décret du 13 octobre dégrade le général en chef, Tchangpiao, qui n'a pas su maintenir la discipline à Wout'chang et lui ordonne de « ramener les troupes qui n'ont suivi les émeutiers qu'à contre-cœur ». Il ajoute que le ministre de la Guerre, Yintchang, part avec un fort contingent de réguliers pour une action rapide et énergique. Les 58e et 59e régiments d'infanterie de la 15e division sont lancés en avant pour reconquérir le terrain

perdu; et en même temps, dès le 14, un décret impérial rappelle enfin de la retraite le grand homme d'État qui a formé les premières troupes modernes, Yuan-chekai. On pense qu'il a des hommes dévoués parmi les officiers et que les troupes ne l'abandonneront pas. On le nomme vice-roi de Wout'chang, comptant sur son autorité de chef et sur le loyalisme de ses subordonnés; mais tout traîne en longueur : Yuan le sauveur, en tout cas l'homme de confiance, temporise dix-sept jours durant et ne se rend au Houpé que le 31 octobre. Le ministre de la Guerre le visite le 16 à son passage à Tchangté. Yuan n'est pas prêt; il ne semble pas prêt surtout à partager le commandement; il veut être seul contre la rébellion, maître absolu, comme s'il s'agissait d'une œuvre personnelle. Le 27, un décret le nomme, — lui, vice-roi désigné qui n'a pas encore rejoint son poste de combat et de confiance, — envoyé spécial, et le place à la tête de toutes les forces de terre et de mer : l'état-major ainsi que le ministre de la Guerre sont déchargés de la direction des opérations militaires au Houpé. Des nominations de généraux à la 1re et à la 2e armée et celles de beaucoup d'officiers supérieurs sont faites par les ordres de Yuan. Yint'chang est rappelé à Péking. L'armée est désorganisée, toute à la discrétion de Yuan à qui on prête l'idée non de lutter, mais de persuader aux révolutionnaires de renoncer à une guerre fratricide. Il n'a pas bougé lors des événements du 27 au 28 à Hankéo; on dirait qu'il ne veut aller là-bas comme chef suprême qu'avec l'idée de revenir bientôt à la capitale : il part en effet le 31 après les grands décrets du 30 où la Cour fait une confession publique de ses errements; mais, le lendemain, 1er novembre, il est nommé président du Conseil; il peut former un cabinet dont les Princes ne pourront plus être membres. Parti pour prendre la tête des troupes au Houpé, on le rappelle pour diriger la politique et l'administration de la capitale et on le dit prêt alors à accepter les revendications des militaires. Voilà donc le chef.

Sous ses ordres on n'est guère plus guerrier; les adversaires en présence ne s'attaquent pas. Les forces révolutionnaires sont au kilomètre 12 sur la ligne Hankéo-Péking; les gouvernementaux attendent des renforts au kilomètre 30. On parlemente, on discute, ce ne sont que luttes oratoires. Les com-

munications s'établissent entre l'état-major et les rebelles; ceux-ci demandent à celui-là la neutralité, voire la défection. Il y a d'ailleurs de l'indécision de leur côté, au moins de la part des troupes du Hounan qui arrivent, et beaucoup de défiance à l'égard les uns des autres parmi les officiers impérialistes. L'amiral Sah, après avoir attaqué Wout'chang le 18, entre en pourparlers avec les révolutionnaires et leur apporte l'appoint tout ou moins de sa neutralité. Pourtant, à la fin du mois, pour la reprise de Hankeo par les réguliers, il y eut de chaudes journées militaires où mille soldats périrent et plus du double furent blessés sur 15 à 20000 engagés. Dans cette lutte meurtrière, la résistance, aussi opiniâtre que l'attaque, fut bien menée. Les maisons européennes et en particulier la police française reçurent des balles; ce furent surtout les batteries impérialistes qui assurèrent le succès des assaillants. La cité chinoise brûla pendant plusieurs jours, dévastée sur une surface longue de deux milles, large de un. Malgré ce succès, le gouvernement de Péking ne parle pas en vainqueur : le 30, par décret, l'empereur fait « aux troupes et au peuple le serment solennel d'introduire en Chine le système constitutionnel selon l'opinion publique et le pardon est accordé aux troupes qui ont participé aux émeutes. L'empereur espère racheter ses fautes à l'avenir en agissant d'accord avec les troupes et le peuple pour assurer la prospérité du pays en profitant de la leçon des troubles actuels pour rendre stable la situation, ramener la tranquillité et affermir la dynastie. » Un cabinet responsable est accordé dont ne feront pas partie les membres de la famille impériale. C'était le commencement de la débâcle pour le gouvernement impérial; l'opposition pouvait reprendre confiance et exiger des concessions de plus en plus importantes; le Trône avait accepté l'idée d'un compromis avec l'adversaire sans en déterminer les limites ni préciser sa propre volonté; il devait être submergé par les exigences croissantes.

Les rebelles ne désarmèrent pas. Dans la séance secrète que tint l'Assemblée consultative à Péking le 1er novembre, il est déclaré que la révolte n'est pas antidynastique, qu'elle exige seulement un régime parlementaire, et du moment que la cour l'accepte, les délégués invitent le trône à réduire la rébellion non par les armes, mais par la persuasion. L'Assemblée,

favorable à une monarchie limitée, se trompait sur les intentions pourtant nettement manifestées des rebelles de Wout'-chang, mais cela prouve du moins combien tout autour de la cour on répugnait à l'emploi de la violence dans la répression de ce qu'on estimait n'être pas une révolution radicale. Les décrets du 2 novembre ordonnent à Yuan de revenir au plus vite, et approuvent les demandes de la 20e division : la dignité de la famille impériale est maintenue, mais la participation du peuple au gouvernement par l'intermédiaire d'un Parlement est reconnue; c'est lui qui doit établir les lois fondamentales du régime tel qu'il a été transformé par *les 19 articles de confiance* lus à la séance de l'Assemblée du 2 novembre. Le décret du 3 dit que ces articles dont la substance a été proposée par les officiers de Moukden et de Lantcheo seront jurés sur l'autel des ancêtres de la famille impériale au Taïmiao : et le décret du 4 proclame que « c'est une grande douleur pour le gouvernement de devoir recourir à la force armée et qu'on n'y recourra plus; on espère qu'on finira par s'entendre avec douceur, comme la glace fond et comme l'eau coule ». On réprouve les massacres de barbares qui compromettent la tranquillité. Après les événements sanglants de Hankeo, Yuan propose un armistice aux rebelles. Le 6 novembre, le général Tchang-tchaotsen, — l'initiateur des 12 articles, proposés par les soldats du nord, d'où sont sortis les 19 articles constitutionnels, — est nommé pacificateur dans le Yangtse et chargé de persuader les rebelles. Même à cette époque de résistance, l'élément militaire ne prime nulle part. Or, voici que, parmi les révolutionnaires, un gouvernement républicain petit à petit s'organise et Changhai étant passée sous le contrôle révolutionnaire au début du mois, le 10 novembre Outingfang y est chargé des Affaires étrangères; Yuan d'ailleurs est de retour à Péking le 13.

L'esprit de discussion l'emporte toujours sur l'esprit de violence. Le 14, douze pacificateurs pris parmi les gens de province les plus influents sont désignés par le trône pour aller expliquer chacun dans leur pays les intentions du gouvernement central. Une union d'assistance mutuelle pour établir une nouvelle forme de gouvernement s'est formée et l'on en discute les principes à la séance de l'Assemblée le 20 : arrêter

la lutte armée; organiser un plébiscite dont le résultat fera loi, qu'il soit favorable à la république ou à la monarchie limitée. On est alors nettement antimilitaire et ces modérés demandent un décret interdisant catégoriquement de poursuivre les opérations, car cette lutte « est une boucherie et ruine le pays ». Le 26 novembre, le prince régent prête le serment constitutionnel. D'autre part, le 14 novembre le général Liyuenhong avertit les consuls de Hankeo que les commandants des troupes républicaines dans les provinces autonomes l'ont élu chef du gouvernement républicain dont la résidence est à Wout'chang. Le général est une sorte de président de républiques fédérées. Toutefois l'unité n'est pas encore parfaite, car vers le même temps le commandant des troupes républicaines de Changhai avertit les commandants des mêmes troupes dans les provinces d'envoyer un délégué par province à Changhai pour organiser un gouvernement central. Au cours de novembre, on s'occupe plus de s'entendre que de se battre, mais comme les rebelles exigent l'abdication de la dynastie, les négociations n'aboutissent pas. L'idée prédominante semble être partout celle qu'on discute à l'Assemblée dans l'importante séance du 20 novembre : il faut, pour permettre un arbitrage que les deux partis suspendent les hostilités afin de permettre un référendum. Cela ne les empêcherait pas de se préparer en vue de la continuation de la lutte. Si un des partis ne voulait pas admettre la sentence, il continuerait la guerre et l'arbitrage demeurerait sans effet.



On en était là à la fin de novembre, après avoir ferraillé tout le mois au hasard et sans grand élan, quand sur trois points des événements militaires importants semblèrent devoir être décisifs.

Hanyang au Houpé fut repris le 28 novembre par les impérialistes; Wout'chang fut désertée, tandis que le désarroi était au camp des rebelles; Hoangsing, le second de Liyuanhong, après cette défaite, partit précipitamment pour intriguer à Changhai. Il y avait des rivalités dans le commandement

des troupes rebelles. Li avait attaqué malgré les efforts des émissaires laissés par Yuan pour mener à bien des pourparlers pacifiques, et, grâce surtout à l'artillerie impérialiste et à l'élan entraînant du général Wang. peut-être aussi à cause de la défection des rebelles honnanais et de la mutinerie de 5 000 recrues du Houpé, les impérialistes non seulement repoussaient l'assaut, mais reprenaient les positions dominantes de la place. Le 29, les révolutionnaires eux-mêmes demandaient un armistice de trois jours pour consulter les délégués des provinces sur le maintien de la dynastie. Les signatures seraient données en présence du consul anglais de Hankeo qui servirait d'intermédiaire. La démission du régent, le 6 décembre, l'assassinat du vainqueur d'Hanyang, le 8, le rappel à Péking du général baron Fong à qui les rebelles reprochaient violemment les atrocités d'Hankeo, tout contribua à prolonger l'armistice de trois jours encore, puis de douze, puis de huit, puis de quinze et encore de quinze, c'est-à-dire, vraisemblablement, jusqu'à entente. Au début de décembre, on était entré dans une période presque exclusivement diplomatique.

La reprise d'Hanyang avait été un événement désisif, mais non le seul. Après un siège de vingt-trois jours les rebelles étaient entrés le 2 décembre à Nanking dont ils voulaient faire leur capitale. Les troupes qui avaient attaqué et pris la ville sous les ordres du général Suchaotcheng comprenaient la 9e division de Nanking, soit 8 000 hommes, la 23e brigade mixte de Sutcheo, environ 2 500 hommes, une partie de la 21e division du Tchekiang, environ 6 000 hommes, et des fractions indéterminées des 27e et 31e brigades du Kiangsi et du Nganhoei, au total environ 18 000 hommes. Le général Tchangsun avait à leur opposer un peu plus de 10 000 hommes, à savoir 2 300 hommes de troupes fluviales de Kiangying, 5 400 de troupes fluviales de Poukeo, la garde du vice-roi, 300 hommes, deux bataillons mandchous, 800 hommes, et 4 bataillons de recrues, 1 600 hommes. Ce qu'il y avait de troupes modernes à Nanking avait passé à la révolution. Le général Tchangsun se retira au nord, après la fuite du vice-roi, à cause de l'infériorité de ses forces. A peine deux compagnies du Kiangsou, du consentement ou non de leur chefs se livrèrent-elles au pillage

en entrant dans la ville. Les révolutionnaires pourvurent humanitairement à la misère qui était grande après le siège et leur gouvernement remit provisoirement une somme de près de 2 500 francs à la mission des jésuites qui accueillait les vieillards et les enfants misérables dont beaucoup pourtant étaient mandchous. Les assiégés avaient perdu 700 soldats, les assiégeants 3 000. Ceux-ci victorieux prirent le contrôle de la partie sud du chemin de fer Tientsin-Poukeo et coupèrent le télégraphe avant de marcher vers le Chantong, à la frontière duquel les attendait Tchangsun.

Aussi l'armistice demandé ne fut-il accordé et prolongé qu'à la condition, dit Yuan, qu'il s'étendît sur tous les points à la fois, aussi bien à Nanking où les révolutionnaires venaient d'entrer, qu'au Houpé et au Chansi ; et un décret impérial du 4 décembre parle de « l'importance qu'ont acquise les affaires militaires actuelles » et fait des nominations d'officiers. On cherche un terrain d'entente, mais on ne dépose pas complètement les armes sur les champs de bataille. Les meneurs de Changhaï menacent avec emphase d'attaquer Péking par terre et par mer. De son côté, Yuan, avec moins de jactance il est vrai, prétendait lancer à d'autres assauts une armée qu'il avait réorganisée en recomposant les cadres, en la réapprovisionnant de vivres, de munitions et en nommant le personnel chinois aux places des mandchous. Mais des deux côtés on manquait d'argent et la sagesse imposait de garder sans plus les positions acquises : un gouvernement était à l'agonie, l'autre vagissant, tous deux également provisoires et sans forces.

Le troisième champ de bataille, celui du Chansi, fut le théâtre d'événements moins considérables, mais de non moindre portée. Le fait décisif fut le meurtre du général Ouloutchen dans la nuit du 6 novembre. Le gouvernement l'avait envoyé avec des troupes de Paoting pour réduire la rebellion du Chansi ; mais il fut bientôt avéré que d'accord avec les rebelles et les troupes du nord, de Péking, de Moukden et de Lantcheo, peut-être aussi avec les révolutionnaires du sud, il complotait un coup de main sur la capitale. Le gouvernement fit tuer ce traître, premier martyr de la révolution militante, mais non encore triomphante ; il venait d'être nommé gouverneur du Chansi ; sa tête fut portée au ministre de la

Guerre. Les deux partis se tinrent à peu près sur leurs positions après ce drame jusqu'au début de décembre. Les généraux révolutionnaires avaient 3 000 hommes et une bonne artillerie qui leur permettait de tenir tête à la 3e division, aux 6 000 hommes du général Tsao chargé de les attaquer le 10 décembre. Au combat de Tsinghinghsien les deux batteries d'artillerie de 75 mm. de montagne appuyèrent mieux les impérialistes que celle de 57 mm. ne servit les rebelles et ceux-ci se replièrent. Le 12, Niangtzekoan fut attaqué et pris aussi facilement : les rebelles abandonnèrent canons, fusils et beaucoup de munitions, même leur trésor. Le général Tsao ne put poursuivre sa victoire, Yuan faisant savoir avec insistance que les impériaux devaient cesser les hostilités à cause de l'armistice. Les combats n'avaient pas été meurtriers, quelques dizaines de morts et à peine une centaine de blessés en tout, mais les impérialistes ne profitaient pas de leur triomphe : on négociait. Les rebelles s'étaient dispersés au nord et au sud et devenaient les pillards qui terrorisaient le Chansi et la Mongolie voisine.

Pendant toute la période de négociations, l'avantage militaire fut toujours aux révolutionnaires. Ils violèrent régulièrement les armistices dont ils usèrent pour déloger l'ennemi des places acquises qu'ils occupaient sans pudeur aussitôt. Ce leur fut un moyen de s'organiser, de s'avancer, de se renforcer et de prendre une avance qu'ils n'auraient pas conquise sans difficultés. Une des conditions que Yuan avait posées à la cour pour accepter de la servir était qu'on usât de douceur et de persuasion vis-à-vis des révolutionnaires. Il les favorisa tellement que beaucoup de spectateurs désintéressés l'accusèrent de trahison ; mais il mena les négociations avec un tel sang-froid, une telle maîtrise, et en imposant au Trône peu à peu sa volonté bien arrêtée, avec tant d'autorité, que la mauvaise impression ne dura guère et qu'on reconnut bien vite en lui le grand homme d'État qui, d'accord avec le prince King, épargnait au pays et aux étrangers de très gros désordres. Quelques petites critiques peuvent lui être faites par les militaires ; mais il n'en a pas moins conduit et dominé de très haut les événements.



Si les sages qui, jusqu'ici, ont modéré si heureusement, le cours de la révolution défaillaient, si l'attente étant vaine, l'assaut de vive force devenait inévitable, dans quelle situation se retrouveraient les deux partis à la reprise des hostilités? Quelle est la valeur des armées en présence? Les forces impériales comprennent : le gros des troupes qui est au nord de Hankeo, une trentaine de mille hommes avec les territoriaux ; la 3e division qui est au Chansi, mais dont la plupart des officiers ont des relations secrètes avec les révolutionnaires, à l'imitation de leur chef décapité Ouloutchen ; au nord du Tcheli la 20e division où les discussions sont fréquentes entre les soldats, pour les deux tiers mandchous ; les quatre bataillons du Chansi commandés par Kiangkoeiti, braves sans doute, mais avec un vieil armement ; la garde de Péking, plus de 10 000 hommes, où les Mandchous tiennent la plus grande place. Le nord a donc, outre la garde, les cinq divisions de l'armée de Péking, 1re, 2e, 4e, 5e et 6e, les trois divisions de Mandchous, 3e, 20e, 23e, les deux brigades mixtes de Moukden et du Honnan, et la division vieux système de Kiangkoeiti, le *Yikiun*. Le sud dispose de quatre divisions, la 7e du Houpé, la 9e du Honnan, la 21e du Tchekiang, la 10e du Foukien ; des brigades mixtes du Houpé, Honnan, Kiangsi, Nganhoei. Kiangsou, Chansi ; enfin, à part et hors de la lutte présente, la 17e division du Seutchoan et la 19e du Yunnan, ainsi que les détachements du Koangtong et du Koangsi.

Il est certain que l'armée impérialiste est très supérieure, comme armement, approvisionnement et organisation, à ce qui pourrait lui être opposé à nombre égal. Au Houpé, c'est une armée de confiance qui a fait ses preuves ; elle a été victorieuse. Les troupes impérialistes du Nganhoei commandées par le général Tchangsun ont battu en retraite après Nanking, parce que moins bien groupées sous la main de leur chef, elles n'ont pas été servies comme celle de Hankeo par une stratégie européenne, car le chemin de fer de Tientsin-Poukeo, au moins dans les débuts, n'était en rien comparable à celui

de Hankeo-Péking. Le parti du gouvernement enfin possède des canons Schneider et Krupp, des obusiers et surtout des mitrailleuses qui assurent son succès.

L'armée révolutionnaire a eu le gros avantage d'avoir la flotte pour elle, et si elle peut l'alimenter de charbon et de munitions elle peut aujourd'hui l'utiliser pour le transport dans le nord, au Chantong et au Tcheli, des troupes cantonaises. L'armement de cette armée est disparate, en grande partie de fabrication chinoise, inférieure; les recrues hâtivement instruites et menées au feu par entraînement et par intérêt, sans discipline, ne sont pas de bons soldats. Les opérations de concentration, évacuation, ravitaillement, sont lentes, mais elles ont bénéficié de la série des armistices. Chacun des deux partis a trois arsenaux qui se contre-balancent, ceux du nord étant peut-être supérieurs; en tout cas, le gouvernement peut acheter directement au Japon et en Allemagne, tandis que les républicains n'achètent qu'en cachette, comme contrebande, très cher naturellement et de médiocre qualité.

Pour le moral des troupes, la question est complexe. Il est hors de doute que ce sont les désertions du contingent révolutionnaire honnanais qui ont facilité la reprise de Hanyang. Le climat du nord convient mal aux hommes du sud. D'une part, à la tête des hommes du nord, l'autorité de Yuan et d'un état-major éduqué, sinon de grande valeur technique, l'obéissance et la fidélité de la plupart des officiers supérieurs qu'il a nommés; d'autre part, à la tête des hommes du Sud, un état-major improvisé, souvent remanié depuis le début des opérations avec des dissensions intestines qui vont jusqu'à la décapitation d'officiers supérieurs : tout cela n'est pas à l'avantage des révolutionnaires qui eurent dès le début les sympathies du public mais qui les perdirent vite dès que commencèrent les exactions inévitables, par manque de discipline. Les révolutionnaires ne pourront compter, comme ils font depuis le début, sur des complicités, des trahisons, des défections, des assassinats parmi les gouvernementaux qu'autant que s'affaiblirait la confiance en Yuan, défenseur et protecteur de la dynastie, et qu'on le croirait introducteur de la république et soutien secret du gouvernement provisoire. Il faudrait que le chef manquât à la tête des troupes du nord pour

que les formations neuves de la république pussent espérer quelque avantage. Yuan très manifestement a eu la force à sa disposition, et il l'aura de plus en plus ; il pouvait écraser la rébellion, mais elle était partout naissante ou renaissante, et tant de sang à verser répugnait à l'homme d'État qui ne fut qu'occasionnellement un militaire, aux heures opportunes. Les officiers instruits aux écoles qu'il forma à Tientsin et à Paotingfou eussent pu, s'il l'avait voulu, faire l'œuvre de répression violente qu'on attendait au début. A-t-il manqué d'argent, a-t-il reculé devant le spectacle écœurant d'une guerre civile à outrance, ou n'a-t-il pas accordé plus de valeur aux paroles qu'aux actes, aux décisions des conseils qu'à celles des armes? N'était-il pas retenu par ses sympathies réelles pour les nouveautés et le désir de les diriger sans les empêcher absolument. Il est certain qu'il a laissé les adversaires au cours des armistices prendre des avantages dangereux. Les rebelles, très ouvertement, préparaient la guerre quand des deux côtés on prétendait vouloir la paix à laquelle très sincèrement Yuan donnait tous ses efforts.

Quel qu'ait été le rôle de l'armée, à la veille de la révolution ce sont encore les assemblées qui furent décisives : assemblée consultative de Péking, conseil de cabinet, conseil de cour, comités privés, conseils militaires d'officiers politiciens, conseils provisoires du gouvernement républicain, conférence de la paix tenue à Changhai entre Tangchaoyi, délégué de Yuan, et Outingfang, délégué du parti républicain ; autant d'organes où s'est véritablement élaborée, précisée et peut-être réalisée l'idée de la révolution chinoise à mesure qu'on y discutait la convocation de l'Assemblée nationale, réellement représentative du pays et non d'une minorité turbulente, jeune, et sans expérience.

EDMOND ROTTACH

LES ÉTAPES
DE
L'ALLIANCE FRANCO-RUSSE[1]

(1853-1861)

III

Avec Kisselew furent conviés à Varsovie le baron Brunnow, ministre de Russie à Londres, le baron Budberg, ministre à la cour de Prusse, et notre représentant à Vienne, Balabine.

Le comte Kisselew, arrivé à Varsovie le 19 octobre, remit au prince Gortchacow une pièce intitulée : « Coup d'œil sur la situation politique en France. » D'après lui, le gouvernement impérial était fort à l'intérieur et influent à l'extérieur; la grande majorité des Français n'aspirait qu'au maintien de l'ordre et de la tranquillité. L'empereur Napoléon avait parfait tement compris ce désir, et il en avait profité pour inaugurer une dictature qu'acceptait la nation; il s'était rendu tout-puissant, quoiqu'il fût resté modéré; là était sa véritable force. Le gouvernement impérial trouvait son appui dans la masse des cultivateurs, propriétaires fonciers, dans l'armée et le clergé. L'opposition ne se recrutait que dans les villes, parmi la bourgeoisie, et dans les campagnes, parmi les prolétaires. Elle pouvait trouver des adhérents dans l'ancienne aristocratie et parmi les serviteurs des règnes précédents; mais tous ces

1. Voir la *Revue* des 1er janvier et 1er février 1912.

hommes sans direction, sans programme, n'étaient pas dangereux pour le gouvernement. Pourtant, quoique l'autorité fût fortement constituée, elle manquait de base solide; une bombe, un coup de stylet pouvait détruire d'un seul coup tout l'édifice. Même si l'empereur Napoléon était assez heureux pour terminer sa carrière par une mort naturelle, son fils n'aurait que peu de chances de continuer sa dynastie.

Le 8 octobre, Kissélew se présenta à l'empereur Alexandre; le lendemain, il fut reçu de nouveau. Le tsar lui exprima le peu de confiance qu'il avait dans les procédés de Napoléon; il trouvait ses allures peu correctes ; il avait pris connaissance d'un mémoire, dans lequel Kissélew avait proposé de convenir par écrit d'une alliance défensive. Le tsar trouva qu'il fallait préalablement signer le traité de paix ou bien se remettre aux décisions du congrès. En attendant il était nécessaire d'entretenir les meilleurs rapports avec l'empereur des Français, tout en ne perdant pas de vue la marche de sa politique, qui n'inspirait à Alexandre que peu de confiance.

Comme preuve, le tsar rappela la communication que le prince Napoléon, de la part de son cousin, lui avait faite en secret, lors de sa visite à Varsovie : l'empereur des Français était résolu à pousser la guerre jusqu'à Vienne, pour forcer l'Autriche à conclure une paix durable et définitive. « Et voilà, continue le tsar, qu'il propose la paix de but en blanc, sans prévenir personne! De tels procédés ne peuvent inspirer de confiance et en vue d'une politique si peu définie il faut être sur ses gardes[1]. »

Dans un rapport à l'empereur du 13 octobre, le prince Gortchacow dit que S. M. avait réuni d'elle ses représentants près des grandes cours d'Europe pour connaître leur opinion individuelle sur la situation politique et pour leur intimer ses ordres sur la marche à suivre. Le prince Gortchacow déclare dans ce rapport que les résultats que la Russie a obtenus durant les trois dernières années, prouvent la sagesse de sa politique. Elle continuera à observer l'entente aussi intime que possible avec les Français et la résolution prise à Stuttgart de s'entretenir avec eux sur les

1. Zablotski Desiatowski, *Le comte Kissélew et son temps*, t. III, pp. 129 et 130.

grandes questions politiques qui surgiraient. Le tsar croyait que plus nous apporterions de franchise dans de semblables explications, plus Napoléon arriverait à apprécier la valeur d'une entente avec nous : la Russie n'avait d'engagements spéciaux avec personne, elle était dans de bons rapports avec tous; le tsar croyait que son intérêt était de conserver sa liberté d'action. Une alliance défensive entre la Russie, la France et la Prusse, proposée par le comte Kissélew, était une combinaison qui pouvait être avantageuse, mais il ne fallait pas la brusquer.

En France, il y avait des mécontents de ce « simulacre de traité », comme avait dit le prince Napoléon au comte Kissélew à Paris[1]. « Il fallait, selon lui, aborder la question plus résolument, et, tout en conservant de bons rapports avec l'Angleterre, marcher au but que l'on voulait atteindre; mais Walewski ne sait pas faire les affaires de grande portée; le vague doit en être le résultat immanquable. Si, avec un traité plus positif, l'on avait ajouté quelques milliers d'hommes au corps d'observation, toutes les affaires actuelles auraient pris une autre tournure; on eût écarté les tiraillements qui ne font que se reproduire maintenant; je l'ai toujours dit à l'empereur. » Le prince Gortchacow écrivit en marge de cette dépêche : « Oui, si la France était entrée franchement dans nos vues quant à l'Orient. »

Outre nos représentants diplomatiques auprès des principales cours, se trouvait en ce moment à Varsovie l'archiduc Albert, qui était venu complimenter le tsar de la part du souverain d'Autriche. L'archiduc était accompagné du baron Werner qui remit au prince Gortchacow une lettre du comte Rechberg, ministre des Affaires étrangères d'Autriche. Le baron était chargé d'une mission qui, au dire du comte Rechberg, avait pour objet de renouer entre les deux cabinets des rapports de bonne intelligence, qui correspondissent à la situation générale de l'Europe[2]. Dans son rapport à l'empereur du 13 octobre, le prince Gortchacow, parlant de l'Autriche, dit qu'elle avait fait à Vienne des ouvertures de la nature la plus

1. 1859, Paris, III, Réc., nº 2084, dép. 16/28 novembre, nº 384.
2. 1859, Rechberg, Réc., lettre 17/5 octobre, reçue à Varsovie le 7/19.

délicate pour le cabinet de Vienne et dont la mise en pratique servirait les intérêts directs de la Russie. « L'expérience du passé, continue le vice-chancelier de Russie, ne nous permet pas d'entretenir des illusions ; aussi laisserons-nous à l'Autriche le soin de donner suite aux idées qu'elle a émises. Si les faits répondent aux paroles, le cabinet de Vienne recueillerait l'avantage de la force morale que lui donnerait en Europe l'opinion d'un rapprochement avec la Russie, sans qu'il en résulte aujourd'hui pour nous ni sacrifices, ni concessions. La tâche des représentants de l'empereur sera de suivre attentivement dans les différents centres de leurs résidences les démarches que le cabinet de Vienne s'est engagé à faire et de signaler toutes les nuances qu'ils pourront saisir sans prendre personnellement aucune initiative quelconque[1]. »

Par une dépêche[2] de Balabine, ministre de Russie à Vienne, nous savons en quoi consistait la proposition du comte Rechberg. Conformément à ce qui avait été convenu à Varsovie, il avait transmis au prince Metternich, ambassadeur d'Autriche à Paris, l'ordre de faire au gouvernement français une ouverture au sujet de l'abrogation des clauses du traité de Paris qui concernaient la flotte russe et la rectification des frontières.

Le comte Rechberg, dans une lettre au prince Gortchacow[3], confirma la démarche qu'il venait de faire à Paris. L'Autriche, en proposant la revision des actes passés en 1856, faisait des sacrifices grands et réels, mais ne les regretterait pas, si elle aboutissait par ce moyen à un rapprochement des deux empires.

Reconnaissant toute la valeur de la démarche que le cabinet de Vienne venait de faire, le prince Gortchacow fit remarquer[4] au comte Rechberg que le sacrifice que l'Autriche s'imposait, se bornait à reconnaître qu'un calcul politique, fait dans le temps au préjudice de nos bonnes relations, avait été déjoué par les événements. Le sacrifice aurait été grand et réel, si la rentrée de la Russie dans ses droits eût menacé l'ordre des choses en Orient; mais ce n'était pas le cas.

1. 1859. Doklades, 13 octobre, mardi 25 octobre.

2. 1859, Vienne, Réc., n° 1961, dép. 6 novembre, n° 177.

3. 1859, Autriche, comte Rechberg, Réc., lettre 31 octobre.

4. 1859, Autriche, comte Rechberg, Exp., lettre 6 novembre.

puisque la Russie ne recherchait aucun agrandissement en Orient.

Le vice-chancelier de Russie informa le comte Kissélew de la mission confiée au prince Metternich à Paris, et le pria d'en surveiller l'issue. L'ambassadeur de Russie[1] s'adressa directement au comte Walewski qui lui confia que, dans une entrevue à Compiègne, Metternich ne lui avait fait aucune proposition ou ouverture officielle de nature à exiger une réponse : quelques mots avaient été échangés entre lui et Metternich. Il répéta à Kissélew que, pour arriver à un résultat favorable, tout dépendait de l'opportunité du moment et que ce moment n'était pas arrivé. Le prince Gortchacow ayant exprimé au comte Kissélew ses regrets sur l'initiative qu'il avait prise auprès de Walewski, tandis qu'il avait été convenu à Varsovie de laisser faire l'Autriche sans nous en mêler[2], l'ambassadeur se justifia en disant qu'il avait reçu l'ordre de surveiller la marche de la mission de Metternich et qu'il n'avait pas d'autre chose à faire qu'à interroger Walewski.

Ainsi, le prince Metternich n'avait échangé avec Walewski que quelques paroles vagues. D'après Gortchacow, les instructions qui avaient été données au prince Metternich et que le vice-chancelier avait lues, n'avaient pas le caractère d'insistance et de fermeté qu'il aurait désiré qu'elles eussent[3]; aussi trouvait-il que la démarche du prince Metternich n'avait pas été effectuée dans l'esprit que le comte Rechberg avait annoncé. D'autre part, Napoléon avait gardé le silence à l'égard de Kissélew sur les ouvertures du prince Metternich, et les réponses de Walewski à l'ambassadeur de Russie étaient vagues et dilatoires. Or, comme l'attitude de la France en cette occasion devait servir à apprécier sa sincérité à l'égard de la Russie, le prince Gortchacow en conclut qu'il n'existait plus de réciprocité dans l'entente des deux souverains et que Napoléon pourrait mettre à profit la démarche du prince Metternich pour forcer le cabinet anglais à se rallier aux vues françaises

1. 1859, Paris, Exp., n° 489, dép. chiffrées 27 octobre. — 1859, Paris, Réc., lettre 16/28 novembre.

2. 1859, Paris, Exp., n° 504, tél. 9 novembre; tél. 11 novembre.

3. Vienne, 1859, Exp., lettre 9 novembre.

quant à l'Italie[1]. Ce qui confirma au prince Gortchacow le mauvais vouloir du cabinet français, ce fut encore le récit fait au comte Kissélew par l'ambassadeur d'Autriche de son entretien avec Walewski à Compiègne.

Le ministre de France n'ayant proféré que des paroles évasives, Metternich avait compris qu'une communication officielle n'aurait pas de résultat[2].

Les préliminaires de Villafranca et les conditions de paix signées à Zurich, firent éclater en Italie un soulèvement destiné à réunir tous les petits États de la péninsule sous le sceptre du roi de Sardaigne. L'empereur Napoléon dans sa lutte avec l'Autriche avait éveillé les aspirations des peuples d'Italie. La paix qu'il conclut ne les satisfit pas. Les souverains de l'Italie centrale durent s'éloigner devant la révolte ; le pape lui-même était menacé. Dans une brochure, *le Pape et le Congrès*, attribuée à la plume de l'empereur des Français, l'auteur, se disant fervent catholique, suppliait le pape de renoncer à ses droits de souverain temporel et de ne garder que son pouvoir spirituel. Napoléon dut consentir à la retraite du comte Walewski, qui se tenait scrupuleusement à l'observation des préliminaires de Villafranca (4 janvier 1860). Il le remplaça par M. Thouvenel, ci-devant ambassadeur à Constantinople ; un congrès des puissances devait régler les affaires d'Italie. La retraite du comte Walewski ne surprit pas le prince Gortchacow, qui crut à l'existence d'un accord entre les cours de France et d'Angleterre sur la solution à donner aux affaires d'Italie[3].

Les autres cabinets invités à prendre part au congrès étaient restés en dehors de cette entente, et non seulement n'avaient été consultés par aucune des deux parties, mais n'avaient aucun motif pour supposer un tel renversement des engagements contractés par les préliminaires de Villafranca et par la paix de Zurich. Sous de semblables auspices la réunion d'un congrès n'était pas possible. Dans une autre lettre[4] le

1. 1859, Paris, Exp., lettre 26 novembre.

2. 1859. Paris, III, n° 2140, dép. 22 novembre, 4 décembre n° 310.

3. 1859, Paris, V, Exp., lettre par t. 31 décembre 12 janvier.

4. 1860, Paris, V, Exp., lettre très secrète, 7 janvier.

vice-chancelier disait que Kissélew, au moment de son départ pour Paris en 1857, avait reçu des instructions, dans lesquelles il était dit qu'un accord intime entre la Russie et la France était la base d'une politique rationnelle pour les deux pays, mais que la Russie ne pouvait pas condescendre à tous les désirs de celui qui, dans le moment, exerçait le pouvoir en France. Les intérêts permanents des deux empires pouvaient se trouver en conflit, s'ils étaient livrés aux entraînements résultant de passions personnelles. La Russie ne recherchait que ses intérêts. Or, du congrès elle n'aurait pu retirer aucun avantage, car la solution en était déjà arrêtée par les deux cours maritimes. En réalité, l'empereur Napoléon avait compté amener l'Angleterre à conclure un traité d'alliance formelle qui l'eût rendu maître de régler les destinées de l'Italie; mais le cabinet de Londres se refusa à tout traité, non seulement quant à l'Italie, mais même au sujet des nouvelles stipulations commerciales à conclure. On se contenta d'une convention sans terme, révocable à volonté. Ces négociations avec l'Angleterre furent menées à l'insu du cabinet de Saint-Pétersbourg qui en eut connaissance par les journaux. Ce procédé peu loyal envers l'empereur Alexandre fut reproché à Napoléon; d'où un revirement dans les dispositions de l'empereur Alexandre. Napoléon le remarqua et assura le comte Kissélew que ce revirement n'était pas justifié [1].

Lorsque l'ambassadeur de Russie lui communiqua [2] le résumé de la lettre du 31 décembre, dans laquelle le prince Gortchacow parlait d'un accord préalable de la France avec l'Angleterre, dont la Russie n'avait pas été avertie, Napoléon s'écria qu'il n'y avait eu d'accord, car aucune négociation officielle n'avait été entamée. Néanmoins, il reconnut que sa chancellerie aurait dû prévenir le duc de Montebello pour ne point laisser s'accréditer ces nouvelles des journaux. Napoléon remit au comte Kissélew un papier justificatif. Il y était dit que les dépêches de Pétersbourg depuis l'apparition de la brochure, *le Pape et le Congrès*, et les conversations du prince Gortchacow, indiquaient un refroidissement de la

1. 1860, Paris, I, Réc., tél. 16/28 janvier.

2. 1860, Paris, I, Réc., n° 160, dép. 18/30 janvier, n° 13.

part de la Russie dans ses rapports avec le gouvernement français; cependant, rien dans la conduite de ce dernier n'autorisait cette nouvelle attitude. La politique des souverains et des cabinets ne saurait changer au gré de la polémique des journaux. Depuis la paix avec la Russie, à croire les journaux, la France aurait tour à tour penché tantôt du côté de la Russie, tantôt du côté de l'Angleterre, tandis qu'au contraire l'empereur n'avait fait que suivre une politique franche et loyale, conforme aux intérêts de la France et dont les autres puissances s'étaient rapprochées ou éloignées suivant l'appréciation qu'il leur avait plu d'en faire. Depuis la paix de Villafranca, l'empereur, tout en reconnaissant les droits des souverains dépossédés, avait déclaré qu'il ne souffrirait aucune intervention étrangère, pas plus dans les Romagnes qu'à Florence. L'Angleterre, adoptant le principe de non-intervention, devait naturellement approuver ce point de la politique de l'empereur; or, dans certains lieux, cette approbation était donnée comme une concession à l'Angleterre, et toutes les dépêches de Saint-Pétersbourg étaient empreintes d'un sentiment peu bienveillant. Le prince Gortchacow semblait avoir été choqué de la publication de la brochure, *le Pape et le Congrès*; mais l'empereur Napoléon avait fait assez de sacrifices en faveur de l'Italie pour avoir le droit d'émettre une opinion qui ne saurait en aucune manière léser les intérêts de la Russie[1]. Depuis la paix, l'empereur avait toujours eu une foi entière dans l'amitié de l'empereur Alexandre. C'était dans les circonstances graves qu'on pouvait juger cette amitié et puis le moindre incident semblait y porter atteinte, la confiance, qu'elle avait inspirée, s'en trouvait ébranlée.

La fin de cette explication suggéra à l'empereur Alexandre la note suivante : « Ce n'est pas un incident, mais ce sont justement les circonstances graves du moment qui nous donnent le droit, d'après ce qui avait été convenu entre nous à Stuttgart, d'attendre de la part de l'empereur Napoléon la communication de ses idées, avant qu'elles ne soient connues du reste du monde. »

1. A cet endroit de la dépêche se trouve une annotation de l'empereur Alexandre : « Nos intérêts non, mais les principes que nous avons toujours soutenus, oui. »

Le principe de non-intervention dans les affaires d'Italie, base d'une entente entre la France et l'Angleterre, ne fut pas reconnu par la Russie, ni par les cours de Berlin et de Vienne. Elles s'enfermèrent dans l'abstention et l'attente. Par un accord secret entre le Piémont et la France furent cédées à cette dernière la Savoie et le comté de Nice. Il s'éleva une grande agitation en Allemagne et en Angleterre à l'idée de l'agrandissement du territoire français. L'annexion s'effectua, toutefois, grâce aux dispositions conciliatrices de l'empereur Alexandre; il déclara à l'Angleterre que la dite cession était une transaction librement consentie entre souverains, qui ne dérangeait pas l'équilibre européen.

Cette attitude de la Russie, bienveillante pour la France, valut au tsar Alexandre une lettre[1], dans laquelle Napoléon remerciait le souverain russe de cette nouvelle preuve de son bon vouloir et de son amitié, à laquelle il était très sensible. Napoléon espérait que le Piémont resterait sage; en tout cas, si la Russie et la France étaient d'accord, personne en Europe n'oserait prendre la terrible initiative d'une guerre européenne générale.

L'empereur Alexandre répondit à Napoléon[2] qu'il avait été bien aise d'avoir pu lui donner une nouvelle preuve de son amitié. Le tsar craignait que le roi Victor-Emmanuel ne fût pas assez prudent, car, dans les annexions successives faites par le Piémont, les puissances signataires des actes qui avaient constitué le territoire de l'Italie, dès lors modifié unilatéralement, n'avaient pas été consultées. Il était difficile à ces cours de rester indifférentes. Le tsar désirait que le cabinet de Turin pût sortir de cette impasse, mais il lui en abandonnait le soin; enfin il priait Napoléon d'être assuré que le cabinet russe aurait constamment pour but de maintenir l'accord avec la France qui était la meilleure garantie de la paix générale.

A cette date se place un travail du baron Jomini, premier conseiller du ministère impérial[3], sur l'alliance française. D'après le comte Kissélew, il fallait la maintenir, même au

1. 1860, France, Empereur, Réc., n° 387, lettre autographe 28 mars.
2. 1860, France, Empereur, Exp., n° 108, lettre autographe 5 avril.
3. 1860, Doklades, 9 avril.

prix de quelques sacrifices. D'après Jomini, elle était naturelle, parce que nos intérêts et ceux de la France convergeaient, et qu'on n'apercevait pas quelle autre alliance eût offert les mêmes avantages; d'autre part, l'isolement serait dangereux. Cette alliance était nécessaire, parce que la France, étant obligée par sa position géographique et par son tempérament à une politique active, son action devait s'exercer pour nous ou contre nous. Si le gouvernement français n'avait plus à compter sur un bon vouloir efficace de notre part, il chercherait et trouverait d'autres appuis. Le plus dangereux pour nous serait celui de l'Angleterre. Malgré les divergences entre les deux puissances maritimes, il y avait des questions qui pouvaient les réunir, celle des nationalités, par exemple. Leur prépondérance sur mer leur permettrait de dicter, sans coup férir, des lois au continent dont l'indépendance serait à leur merci. Ce danger ne pouvait être conjuré par nous qu'en offrant à la France un appui efficace à propos des intérêts qui la mettaient en antagonisme avec l'Angleterre; « mais l'alliance anglaise, dit le baron, n'est pas la seule corde que l'empereur Napoléon ait à son arc »; il pouvait s'entendre avec l'Autriche qui ne manquait pas de partisans dans la diplomatie française et dont l'assistance pourrait être décisive sur le Rhin. La conclusion était donc que nous devions continuer à témoigner à la France notre amitié, partout où nos propres intérêts ne s'y opposaient pas.

Le comte Kissélew pensait que nous devions maintenir nos relations intimes avec la Prusse et qu'il ne fallait point la laisser menacer du côté du Rhin. Son rêve eût été même une triple alliance : alliés à la France et à la Prusse, nous eussions été les maîtres du continent européen. D'après Jomini, ce plan aurait été désirable et pratique, si la France avait eu des vues aussi conservatrices que les nôtres; mais elle aspirait aux frontières du Rhin. A Berlin, la haine et la peur des Français étaient extrêmes, et l'on s'y défiait de la Russie; on lui reprochait d'avoir arrêté la Prusse au début de la crise italienne. En outre, on avait compté que la Russie saurait contenir les ambitions de l'empereur Napoléon, qui, après avoir annexé la Savoie, était capable de bouleverser l'Italie et l'Orient, de se jeter sur le Rhin, de soulever la Pologne.

Or, la question de Pologne liait les trois grandes puissances qui se l'étaient partagée. Ne valait-il pas mieux qu'elles s'unissent pour arrêter la France? « Puisque aujourd'hui, conclut le baron Jomini, la position de Napoléon dépend en grande partie de nos résolutions, pourquoi n'exigerions-nous pas de sa part un traité formel, comme condition de notre concours? S'il l'accepte, ce serait un gage d'une certaine valeur et qui le compromettrait envers la Pologne; s'il refuse, nous saurions à quoi nous en tenir et nous aviserions. »

A cet endroit de la note, où le baron suggérait la conclusion d'un traité avec la France, l'empereur Alexandre nota : « Ce n'est pas impossible que nous y arrivions, quand nous verrons plus clair. »

En présentant le travail du baron Jomini à S. M., le prince Gortchacow objecta qu'il ne fallait pas perdre de vue que nos combinaisons politiques devaient subir l'influence de toutes les réformes qui se préparaient à l'intérieur de la Russie et qui lui semblaient bien autrement importantes pour les destinées de l'empire.

L'agitation en Italie, qui s'était développée sous les auspices de Napoléon, ne faisait que s'accroître grâce à l'appui de l'Angleterre, qui, jalouse de l'influence de l'empereur des Français, recherchait la popularité dans la péninsule. Les duchés de Parme, de Modène, la Toscane, les Romagnes, plus tard le royaume de Naples et la Sicile acclamèrent le futur roi d'Italie, Victor-Emmanuel. Ce bouleversement s'effectua au détriment des souverains dépossédés, qui en appelèrent aux puissances d'une infraction à tous les traités dont elles s'étaient portées garantes.

Dans un entretien avec M. Thouvenel, le comte Kisséлew observa[1] qu'il était impossible que l'empereur Alexandre s'associât à une politique révolutionnaire; il ne le pouvait ni d'après ses principes, ni même par intérêt, et il partageait la défiance générale que provoquait la politique actuelle du cabinet des Tuileries; la lutte entre la révolution et le bon

1. 1860, Paris, III, Réc., lettre 10/22 septembre.

droit semblait recommencer. L'empereur Alexandre ne pouvait accepter une telle solidarité; il voulait ramener la France aux principes monarchiques, à l'entente établie à Stuttgart, entente politique et non pas révolutionnaire. Thouvenel répondit que le mot de révolutionnaire ne convenait pas à sa politique : le monde se renouvelait; on ne pouvait se tenir aux principes du Moyen âge; la France avait ceux de 89. Thouvenel ne comprenait pas comment l'on s'obstinait en Russie à soutenir des *vieilleries* qui n'avaient plus de raison d'être.

Ici, l'empereur Alexandre observa en note : « Parce qu'il y a des vieilleries qui resteront toujours des vérités, que les gouvernements qui se respectent ne pourront jamais renier [1]. »

M. Thouvenel, ne se contentant pas de ces explications, tâcha de se justifier en disant qu'il avait essayé de combattre les défiances des gouvernements dans la question italienne. Napoléon avait fait de son mieux pour se tenir dans les limites du traité de Zurich; il avait échoué par l'opposition de l'Angleterre. Le cabinet anglais voulait être plus populaire que la France en Italie, et comme les Anglais étaient plus forts sur mer, l'opposition française aurait conduit droit à la guerre.

Cependant, des désordres survinrent dans quelques provinces de la Turquie d'Europe (Bosnie et Herzégovine) et en Syrie, et, avec le consentement des puissances la France y envoya un corps expéditionnaire. Le comte Kissélew demanda à M. Thouvenel [2], si l'on s'était préalablement entendu sur les mesures à prendre soit pour prévenir ces désordres, soit pour les réprimer. Avait-on désigné les puissances qui seraient appelées dans ce cas à agir comme mandataires de l'Europe? Avait-on prévu comment pourrait être assurée leur entente? Thouvenel répondit que rien n'avait été décidé, que les Anglais ne voudraient pas se prêter à une telle discussion, que la Porte, disposant d'argent, pouvait arrêter les désordres, que toute coercition venant d'un autre pays que l'Angleterre serait dangereuse et impuissante, à moins toutefois que la Russie ne voulût s'en charger.

Le comte Kissélew demanda alors si, dans la prévision d'une

1. 1860, Paris, III, Réc., lettre confid. 21 sept. 3 oct.

2. 1860, Paris, III, Réc., lettre confid. 11/23 septembre.

dissolution de l'empire Ottoman l'empereur Alexandre, comme il était convenu, pouvait s'entendre « à deux » avec l'empereur Napoléon et si *les têtes de chapitres*, depuis si longtemps annoncées, pourraient servir à la rédaction d'un instrument diplomatique, qui préciserait les obligations mutuelles en vue d'une action commune. Thouvenel répondit que, dans deux lettres, il avait exposé au duc de Montebello ses idées et qu'il n'avait rien à dire à cet égard avant de savoir ce que voulait et surtout ce que ne voulait pas le cabinet impérial, « car c'est, dit-il, une affaire russe, qui doit vous préoccuper plus que nous et c'est de chez vous, par conséquent, que doivent venir les combinaisons : qu'elles viennent et nous les discuterons ».

Pendant cet entretien, le comte Kissélew remarqua que le ministre était plus tranchant qu'à l'ordinaire. Il expliqua cette attitude par la nouvelle de la prochaine entrevue à Varsovie de l'empereur Alexandre avec l'empereur François-Joseph et le prince régent de Prusse.

IV

A l'annonce d'une rencontre des trois souverains en Russie, Napoléon manifesta son inquiétude au comte Schouwalow qu'il reçut à Saint-Cloud [1], et tâcha de justifier sa conduite en assurant qu'il était le défenseur du principe monarchique, mais qu'il subissait le contre-coup des événements. Se rappelant toujours tout ce que l'empereur Alexandre lui avait dit à Stuttgart, il pria le comte de dire au tsar qu'il avait confiance en ses paroles, qu'il espérait que rien n'était changé, et qu'il souhaitait le revoir. L'idée d'une coalition des trois puissances hantait Napoléon et son ministre. Thouvenel avoua au comte Kissélew « qu'il aurait voulu deviner ce qui pourrait être dit à Vasovie ». Que peut donc vouloir l'empereur François-Joseph, si comme l'écrit Montebello, « l'on ne veut pas de coalition »? — « Dire son *mea culpa* », répondit Kissélew, « pour alléger sa conscience et chercher probablement

1. 1860, Paris, I, Réc., lettre du comte Schouwalow au prince Gortchacow 15/27 sept.

à refaire une amitié éteinte. » Thouvenel demanda alors à l'ambassadeur si une lettre autographe et personnelle de l'empereur Napoléon à l'empereur Alexandre serait bien vue. Kissélew lui dit qu'une semblable démarche lui paraissait ne pouvoir être accueillie que favorablement[1].

L'empereur Alexandre annota ce passage par ces mots : « Oui, si elle contenait des assurances positives de ses vues et non des phrases banales. »

La rencontre des trois souverains à Varsovie devait avoir lieu sur l'initiative de l'empereur d'Autriche ; ils se proposaient un échange d'idées sur les graves événements qui se déroulaient en Italie et sur les désordres qui désolaient quelques provinces de la Turquie. Les souverains désiraient s'entendre sur une politique commune. Dans ces circonstances, le cabinet de Paris se mit à l'œuvre pour préparer une communication sur les principales questions du moment. Thouvenel, avant de soumettre ce travail à l'empereur, en fit part à Kissélew[2]. La France ne soutiendrait pas le Piémont, si ce dernier attaquait l'Autriche en Vénétie, et elle maintiendrait les conventions de Villafranca et de Zurich. L'Italie serait constituée en confédération sous la sauvegarde de l'Europe. Le congrès déterminerait les droits des souverains dépossédés et les conditions nécessaires pour assurer un avenir stable.

Pour l'Orient, Thouvenel faisait deux propositions :

1° La France admettait un accord des grandes puissances pour déterminer les conditions d'une intervention dans la Turquie d'Europe en cas de désordres. Si un accord ne pouvait être conclu, la France ne s'opposerait pas à ce que la Russie et l'Autriche assurassent la sécurité de la Bosnie, de l'Herzégovine et de la Bulgarie.

2° Poser immédiatement, dans des négociations confidentielles avec la Russie, et faire accepter par les autres cabinets, les bases d'une organisation éventuelle de la Turquie d'Europe, tout en excluant l'idée d'une acquisition territoriale. Si néanmoins la dissolution de l'empire Ottoman entraînait un démembrement de quelques-unes de ses parties, la France et

1. 1860, Paris, III, Réc., lettre 10/22 septembre.

2. 1860, Paris, III, Réc., n° 1714, dép. 12/26 septembre, n° 230.

la Russie s'entendraient pour empêcher que l'équilibre européen n'en fût altéré.

Kissélew objecta que, la seconde proposition excluant toute acquisition territoriale, il serait juste de ne pas comprendre dans cette exclusion la rétrocession de la partie de la Bessarabie enlevée à la Russie par le traité de 1856[1]. Pour calmer les appréhensions du cabinet de Paris, le prince Gortchacow écrivit à Kissélew[2] que la tâche que se proposait l'empereur à Varsovie, était de contrecarrer toute idée de coalition, si elle se manifestait, et d'aboutir à une œuvre de conciliation. On ne pouvait pas être plus amical pour Napoléon dans un moment où sa politique pouvait inspirer de la défiance. Le prince Gortchacow ignorait si le cabinet de Vienne voulait faire des propositions à Varsovie, mais ce qui était certain, c'était que, dans aucun cas, l'empereur Alexandre ne sacrifierait la parfaite liberté d'action qu'il avait conservée jusque-là. Le vice-chancelier ajoutait que la lettre de Napoléon à l'empereur, pour être utile, devait retracer en termes précis la ligne de conduite qu'il se proposait de suivre pour rassurer l'Europe continentale.

Au même moment, le comte Kissélew, dans une entrevue avec l'empereur à Saint-Cloud, lui dit qu'une politique révolutionnaire lui était imputée, que l'on ne voulait pas admettre son impuissance à l'égard du roi Victor-Emmanuel, qu'on lui reprochait, tout au moins, une trop grande tolérance pour les actes subversifs du gouvernement sarde. Napoléon feignit de se plaindre et d'être offensé de ces soupçons. Il répliqua : « Tout ce qui vient du Piémont est mis à ma charge ; tout ce que l'Angleterre fait est mon œuvre. Cela passe toute mesure, j'en suis fatigué. Si c'est un parti pris de révoquer en doute tout ce que je dis et affirme, mieux vaut se taire, mais gare aux suites! L'on se persuadera un jour que je suis monarchique autant que qui que ce soit, mais je le suis en faisant la part de l'esprit et des exigences du temps. »

Passant alors à l'entrevue de Varsovie, le comte Kissélew dit à Napoléon III qu'elle s'était arrangée d'une manière fortuite

1. 1860, Paris, V, Exp., lettre part. 20 septembre.

2. 1860, Paris, III, Réc., n° 1775, dép. 21 septembre 3 octobre, n° 237.

et sans aucune pensée de coalition, — du moins en ce qui concernait la Russie; — que l'empereur Alexandre, il est vrai, était alarmé par les événements en Italie, qu'il ne pouvait sacrifier certains principes traditionnels de droit et qu'il n'admettait pas une politique révolutionnaire telle qu'elle se produisait dans la péninsule, qu'il aurait désiré voir la France adopter les principes monarchiques de la Russie, que l'empereur Alexandre restait fidèle à l'entente de Stuttgart. « Et moi aussi, répliqua Napoléon, car depuis notre entrevue, à chaque occasion, je me suis empressé de tenir l'empereur Alexandre au fait de tout ce que je croyais devoir faire. » Il ajouta qu'en dernier lieu il avait approuvé le mémoire de Thouvenel sur la situation politique et l'avait fait communiquer à Saint-Pétersbourg. C'était une nouvelle preuve de son désir de s'entendre avec la Russie sur toutes les questions.

L'empereur Alexandre écrivit en marge à cet endroit de la dépêche : « Voilà pourquoi je regrette qu'il n'en (du mémoire) soit pas fait mention dans ses lettres. »

Ce mémoire de Thouvenel, exposé de la politique française, fut communiqué au duc de Montebello. Un billet confidentiel du ministre priait l'ambassadeur d'avertir le prince Gortchacow qu'il ne se rendrait pas à Varsovie, car sa présence ne serait bonne ni pour la Russie, ni pour la France, dans l'état des esprits en Allemagne et en Angleterre.

Prenant connaissance de la note de Thouvenel, le vice-chancelier déclara [1] que, si Napoléon énonçait dans la lettre, qu'il se proposait d'écrire à l'empereur Alexandre, les idées exposées dans cette note, il pourrait être persuadé que l'empereur s'emploierait loyalement à en tirer tout le parti possible pour calmer les défiances excitées par la politique suivie en dernier lieu par le cabinet des Tuileries. Vis-à-vis de l'empereur d'Autriche et du prince régent de Prusse, le tsar ne ferait usage que de la partie concernant l'Italie, et réserverait la question d'Orient aux échanges entre les deux cabinets. Ne recherchant aucun agrandissement territorial la Russie, toutefois, envisageait la rétrocession d'une partie de la Bessarabie comme une restitution qui lui était due. En faisant son

1. 1860, Paris, V, Exp., 23 septembre.

rapport à S. M. sur la note de Thouvenel, le prince Gortchacow ajouta : « Cette fois, c'est du sérieux. » Et le tsar de répliquer : « Cette fois, si c'est vraiment du sérieux, il faudra encore y penser mûrement avant de nous lier les mains[1]. » Pour l'Orient, il n'avait rien à redire, mais quant à l'Italie, il lui répugnait de s'associer à une injustice qu'il appelait flagrante.

Le 27 septembre, Montebello remit au vice-chancelier la lettre autographe de Napoléon du 4 octobre/22 septembre. Gortchacow témoigna sa surprise que la politique à l'égard de l'Italie dont Thouvenel lui avait fait déjà part, ne se trouvât pas exposée dans la lettre même de Napoléon, ni même mentionnée. Comme cette lettre n'eût pas suffi à calmer les appréhensions des souverains réunis à Varsovie, le prince Gortchacow pria le duc de télégraphier à Paris pour obtenir l'assurance que la note de Thouvenel était identiquement conforme à la pensée de Napoléon et que l'empereur Alexandre pouvait en faire état en toute confiance[2]. Dans sa lettre du 4 octobre, Napoléon disait seulement qu'il ne pouvait croire que les souverains du Nord, réunis à Varsovie, se liguassent de nouveau contre la France. Il ne le croyait pas, non seulement parce qu'il comptait sur l'esprit élevé et sur les sentiments de sympathie d'Alexandre, mais parce qu'il supposait aux souverains trop de jugement pour recommencer une lutte, qui plongerait l'Europe dans les catastrophes les plus épouvantables. Napoléon déplorait la politique du Piémont et, était persuadé qu'un congrès seul aurait pu résoudre les grandes questions de l'Orient et du Midi de l'Europe. Quant à lui, il ne ferait rien, ainsi qu'il l'avait promis à Stuttgart, sans s'être concerté avec l'Empereur de Russie.

Alexandre répondit à Napoléon[3] le 29 septembre/11 octobre en disant qu'il avait raison d'écarter de la réunion de Varsovie toute idée hostile envers la France. Napoléon pouvait être certain que le tsar était resté et resterait libre dans son action et se laisserait uniquement guider par les intérêts de son pays. Il était vrai que des défiances pesaient sur la politique de

1. 1860, Doklades, 21 septembre.

2. 1860, France, Emp., Réc., nº 2768, lettre 4 octobre.

3. 1860, France, Emp., Exp., nº 364, projet de lettre 29 septembre/11 octobre.

l'Europe et que l'intérêt de tout le monde était qu'elles disparussent. A cette fin pourraient servir les projets que Thouvenel avait communiqués au prince Gortchacow et dont le tsar appréciait pleinement la justesse. Le tsar aurait désiré que les entretiens qui allaient rapprocher les souverains, pussent rapprocher aussi les pays. C'est pourquoi il attacherait infiniment de prix à recevoir de Napoléon l'assurance que les projets de Thouvenel répondaient entièrement à la pensée de Napoléon et qu'il se les appropriait. Ils seraient de nature à servir de bases à une délibération collective dans un congrès européen qui seul pourrait résoudre les difficultés qui surgissaient, nommément en Italie, où l'ordre social était bouleversé, tout droit renversé, un système politique inauguré qu'aucun gouvernement ne saurait accepter sans se renier.

Dans une lettre autographe du 20 septembre[1], l'empereur Napoléon, affirma qu'il acceptait les idées et les propositions contenues dans la note de M. Thouvenel, ajoutant que tout le raisonnement de la note était basé sur la supposition d'une attaque des Piémontais contre la Vénétie. Cette lettre parvint à l'empereur Alexandre le 14/26 octobre à Varsovie, où il se trouvait depuis le 8/20 de ce mois. Le 10/22, arriva de Paris le comte Kissélew. Il remit, comme l'année précédente, un mémoire[2] au prince Gortchacow, où il soutenait que la politique, inaugurée depuis la paix de Paris et reposant sur l'union de la Russie avec la France était la seule rationnelle, la seule avantageuse pour la Russie. Il pensait même qu'il serait utile de conclure un traité définitif qui stipulerait les obligations réciproques des deux empires[3]. Il proposait même d'arrêter les conditions d'un traité défensif[4]. Si un traité pareil ne pouvait être conclu, pourquoi ne pas s'entendre, comme il avait été fait à Stuttgart, par un échange de lettres et de dépêches[5]? On aboutirait, sinon à une alliance, du

1. 1860, France, Emp., Réc., nº 24[6], lettre 20 octobre.

2. 1860. Paris, III, Réc., Varsovie, octobre, mémoire du comte Kisséلew.

3. A cet endroit du mémoire l'empereur Alexandre note en marge : « Je n'ai jamais pu comprendre l'opportunité. »

4. L'empereur Alexandre note en marge : « Contre qui? »

5. L'empereur Alexandre note en marge : « C'est ce que nous n'avons cessé de faire. »

moins à une entente intime, qui serait profitable à la Russie. On pouvait objecter que les événements en Italie soulevaient toutes les défiances à l'égard de la politique française. Mais alors, que l'Europe s'entende pour se prononcer contre les empiétements du Piémont, qu'elle repousse la doctrine de la non-intervention. Sans doute, Napoléon devait tenir compte des principes qui dirigeaient le cabinet de Saint-Pétersbourg, mais, du côté russe, l'on ne devait pas ignorer ceux dont l'empereur des Français ne pouvait se départir[1]. L'on s'entend bien avec un gouvernement populaire ou républicain : pourquoi ne pas s'entendre avec un souverain qui maintenait chez lui le principe d'autorité et qui avait su dompter, au profit de l'ordre, la nation la plus turbulente du globe. A ce seul titre l'Europe ferait bien de le conserver en l'amenant par l'ambition dynastique à devenir le gardien de l'ordre et de la tranquillité générale. La politique de Napoléon était soumise à deux conditions : à l'alliance avec l'Angleterre et aux engagements antérieurs avec l'Italie. Il était gêné par la première et dominé par les derniers. Il fallait laisser au temps le soin de relâcher les liens de l'alliance anglaise et aider Napoléon à sortir des difficultés que lui créaient les événements en Italie, ce à quoi aurait servi, d'après l'avis de Kisélew, un congrès européen.

Le prince Gortchacow, dans un rapport à S. M. qu'il rédigea à Varsovie[2], était aussi de l'opinion que, de tous les souverains, Napoléon était le seul qui joignît à la puissance matérielle l'énergie de la volonté. C'était le seul avec qui on pût arriver à des résultats dans le présent chaos[3]; par conséquent le problème consistait à l'amener, sinon sur la bonne voie, au moins à une politique tolérable, sans aucun sacrifice, bien entendu de nos principes et de notre dignité.

Dans un mémoire daté du 14 octobre[4], le prince Gortchacow consigna le résultat de l'entrevue des souverains et de

1. L'empereur Alexandre note en marge : « Mais il y en a de tels que nous ne pouvons jamais admettre. »

2. 1860, Doklades, 8 octobre.

3. L'empereur Alexandre note en marge : « Oui, si nous pouvons nous fier à lui. »

4. 1860, *Mémoires*. Pro memoria intime. Varsovie, 14 octobre.

leurs ministres. L'Autriche et la Prusse étaient arrivées à Varsovie dans des dispositions malveillantes envers la France. L'Autriche comptait entraîner la Russie dans une entente à trois, qui aurait eu le caractère d'une coalition; elle s'était efforcée d'en venir à un accord tantôt au sujet de la Vénétie, tantôt au sujet de l'Italie. Elle avait échoué. Le prince Gortchacow déclara, dès le premier mot, au comte Rechberg que, dans aucune circonstance l'Autriche ne devait compter sur une assistance matérielle de la Russie. L'empereur Alexandre, de son côté, avait ôté au prince régent de Prusse et à François-Joseph tout espoir d'acquérir l'appui des forces russes dans une affaire qui n'intéresserait pas directement la Russie. Au cours d'une réunion des souverains et de leurs ministres, qui dura deux heures et demie, on discuta s'il fallait tenir compte, dans les résolutions, de la méfiance dont Napoléon était l'objet de la part de quelques grandes puissances continentales, ou s'il fallait lui faire confiance eu égard à ses dernières communications. La Russie se prononça contre la première attitude, car, en l'adoptant, on risquait de déchaîner sur l'Europe tous les fléaux de la révolution qui dans la personne de Napoléon, dont les avances auraient été méconnues, acquerrait une intelligence incontestable, une volonté énergique et une force militaire puissamment organisée. Il fallait accueillir avec confiance les dernières ouvertures de Napoléon, qui était la seule personnalité avec qui on pût espérer sortir du chaos qui pesait sur l'Europe.

Il fut décidé que l'Empereur de Russie demanderait à Napoléon quelques explications sur le sens d'une partie des projets français.



Nous ne suivrons pas la correspondance des cabinets à propos de ces explications. Disons seulement que la France ne se prêta pas à des négociations devant impliquer, de sa part, des engagements en vue de toutes les éventualités. Elle déclara qu'elle demeurait fermement résolue à ne négliger aucun effort pour détourner le Piémont de toute

pensée de guerre contre l'Autriche et qu'elle n'admettait aucun changement dans les conditions stipulées à Villafranca [1].

Cette communication du cabinet des Tuileries suggéra à l'empereur Alexandre la note suivante : « Oui, nous pouvons constater que le gouvernement français ne veut ni prendre aucun engagement, ni s'expliquer plus clairement. » L'empereur Alexandre se défiait de Napoléon : leurs idées, leurs principes ne s'accordaient pas : pour l'un, les « vieilleries », comme M. Thouvenel appelait les droits des souverains dépossédés, étaient quelque chose de sacré ; l'autre, l'élu du peuple, soutenait le principe des nationalités, le droit de chaque nation d'élire son gouvernement. Tant que les idées de l'empereur des Français ne troublèrent que les populations de la péninsule italienne, dont seuls les souverains détrônés pouvaient intéresser l'empereur de Russie, l'entente entre lui et Napoléon put subsister ; mais dès que les menées d'agents, venus de France, se firent sentir en Pologne et dans les provinces occidentales pour y exciter des espérances, — l'entente fléchit, car un tel procédé lésait les intérêts directs de la Russie.

Dans une lettre, datée du 10 novembre [2], le vice-chancelier attira l'attention du comte Kisséléw sur la tolérance de Napoléon au sujet des menées de son cousin, le prince Napoléon, en Pologne. Le prince Gortchacow engagea l'ambassadeur à aborder franchement cette question, car la Russie avait donné au gouvernement français trop de preuves de son bon vouloir pour ne pas avoir le droit de lui demander qu'il s'employât à faire cesser ces manœuvres nuisibles.

Le comte Kisséléw, dans ses *Mémoires* [3], raconte qu'à l'entrevue de Stuttgart, Napoléon, parlant à l'empereur Alexandre de la situation politique de l'Europe, s'exprima en ces termes : « Dans les rapports de la Russie avec la France, je ne vois qu'une seule question délicate, c'est la question polonaise ; si elle doit surgir et mettre en mouvement la diplomatie de l'Europe, j'ai des engagements que je ne puis renier et je dois ménager l'opinion publique qui, en France, est très bienveil-

1. 1860, France, communication française. Réc., n° 2082, dép. de Thouvenel à Montebello, 3 décembre, n° 122.

2. 1860, Paris, V, Exp., lettre part. 10 novembre.

3. Zablotski-Desiatowski, *le Comte Kisséléw et son temps*, t. III, p. 349.

lante pour la Pologne. J'en préviens loyalement V. M. de peur de voir rompre nos bonnes relations que j'ai à cœur de conserver. »

Dès 1861 commencèrent des désordres en Pologne ; on s'en émut en France : la presse et l'opinion publique manifestèrent leurs sympathies pour les Polonais. A mesure que se développait l'insurrection, on voyait se marquer l'éloignement des deux empires.

La Russie fut amenée à s'entendre sur la question polonaise avec les deux autres puissances qui s'étaient associées au partage du royaume, la Prusse et l'Autriche, dont les souverains, l'un par les liens du sang, l'autre par ses principes monarchiques, étaient plus rapprochés de l'empereur Alexandre que ne l'était Napoléon, l'élu d'un peuple propagateur d'idées nouvelles.

Ainsi, l'entente intime entre la France et la Russie commencée à Stuttgart, puis développée, fut rompue sans avoir mené à un traité. Elle fut reprise, bien des années après, sous le règne du fils d'Alexandre II et sous le régime républicain qui succéda en France à l'empire, pour devenir une alliance. Constituée en due forme, cette alliance a déjà rendu de grands services aux deux pays et leur sera, il faut l'espérer, utile et avantageuse à l'avenir.

SERGE GORIAÏNOW

UN

ÉTRANGE QUARTIER DE PARIS

A plusieurs reprises la presse quotidienne a signalé la pléthore d'étrangers qui engorge le quartier Saint-Gervais. Cette région de la capitale, peuplée de Russes et d'Orientaux, prend en effet un aspect singulier. Comme ces étrangers appartiennent à la religion israélite dont ils conservent les rites et les mœurs traditionnelles, les journaux ont lancé un mot qui éveille les échos du moyen âge : ghetto. Enfin, tout récemment un membre du Parlement, M. Failliot, a appuyé auprès du président du Conseil une pétition signée par les commerçants du quatrième arrondissement qu'il représente à la Chambre : ce document proteste contre l'invasion des immigrants, leurs habitudes, leurs procédés, leur mépris parfait de l'hygiène, leurs maladies contagieuses parmi lesquelles on cite au premier rang la conjonctivite granuleuse. Qu'y a-t-il de fondé dans ces plaintes? Pour répondre à cette question il faudrait une exacte et longue enquête sur la population juive venue des profondeurs de l'Europe orientale depuis quelques années. A défaut de ce travail, qui nécessiterait le concours des organismes officiels, nous nous sommes proposé d'étudier du moins certains éléments de cette population. Ne pouvant embrasser le tout, il nous a paru intéres-

sant d'en décrire une partie, qui présentât les caractères d'un groupement réel. Il nous a semblé que le mieux serait de choisir une corporation ouvrière parce que l'analogie des ressources et des besoins, la ressemblance des préoccupations, la communauté des intérêts économiques tressent un lien solide qui retient ensemble les individus. En l'espèce, une industrie s'est imposée à notre choix, la fabrication des casquettes, parce qu'elle est presque tout entière, à Paris, entre les mains de ces immigrés, tandis que l'importance numérique du travail juif est beaucoup moindre dans les autres métiers où il s'exerce volontiers, tels que le vêtement, la fourrure et l'ébénisterie. Enfin, par une rencontre singulièrement commode, la plupart des ouvriers casquettiers juifs sont domiciliés dans le quartier qui s'est attiré le surnom de ghetto parisien. Ces circonstances réunies ne justifient-elles pas un essai qui, tout en portant sur un sujet précisément délimité, peut éclairer un problème social près d'entrer dans la phase aiguë?



La plus grande partie des patrons dans l'industrie casquettière sont israélites et n'emploient guère que des ouvriers israélites. Sur un millier d'adresses de casquettiers, nous avons relevé seulement quelques noms évidemment français. Tous les travailleurs interrogés ont affirmé qu'ils ne connaissaient à peu près de concurrence que celle de leurs coreligionnaires. Le secrétaire du syndicat, un Français catholique, a pu nous indiquer en tout quatre ouvriers qui ne fussent pas juifs, sur plusieurs centaines de syndiqués. Enfin ces ouvriers casquettiers sont, en immense majorité, des israélites immigrés.

D'où viennent-ils? Sur 221 casquettiers dont nous avons pu relever l'origine, 190 sont Russes, les autres Roumains ou Ottomans à l'exception de 12 ouvriers nés à Paris et fils d'étrangers. En effet, le mouvement migrateur est assez ancien pour qu'une génération parisienne soit devenue adulte. Amorcé en 1863, deux ans après la révolte de la Pologne,

il fut très lent pendant une vingtaine d'années. Sur 305 immigrés aujourd'hui vivants, on compte un ou deux ouvriers arrivés chaque année jusqu'en 1883 ; le chiffre de neuf est dépassé en 1898. L'afflux est devenu considérable surtout dans la période de 1903-1906, où le total annuel oscille de 36 à 41 ; c'est l'époque de la guerre russo-japonaise : 46,4 p. 100 des arrivées correspondent à ces quatre années. Depuis 1906, le mouvement s'est ralenti ; mais il persiste, entretenu par les conditions sociales particulières aux juifs de Russie.

Au moment où il a quitté le pays natal le casquettier pratiquait déjà sa profession. Toutefois, parmi les ouvriers nous avons distingué 20 anciens commerçants et 13 ex-employés de commerce, 3 étudiants, 5 ouvriers du métal, 5 agriculteurs et même un acteur. Le métier de casquettier s'apprend vite, surtout dans la spécialité de « mécanicien », qui sera définie tout à l'heure ; au bout de trois ou quatre semaines d'apprentissage un mécanicien est formé et gagne déjà trois francs par jour. Un jeune homme de dix-huit ans peut obtenir le plein salaire d'un ouvrier s'il est habile. Le travail étant payé aux pièces, le gain croît avec l'adresse qui peut varier ses effets du simple au double ; certains ouvriers, fils et petits-fils de casquettiers, prétendent que l'hérédité leur donne une aptitude spéciale à ce labeur où nul ne peut atteindre une rémunération élevée s'il n'est un virtuose de la machine à coudre.

Un immigré vient à Paris. Pourquoi a-t-il choisi notre capitale ? Il aurait pu se diriger sur Londres et presque aussi aisément sur les États-Unis ou la République Argentine : ce sont donc des convenances personnelles qui l'ont amené chez nous : il connaissait l'adresse d'un oncle, d'un cousin, d'un ami, d'un compagnon d'atelier. Il a traversé l'Allemagne, souvent en plusieurs étapes, aidé par les comités israélites locaux qui s'empressent de favoriser le voyage vers l'Ouest. Il a débarqué à la gare du Nord attendu par son correspondant. Porteur encore de quelques pièces blanches, il se sentirait perdu dans l'océan parisien, s'il ne trouvait immédiatement cet aide bénévole qui va lui servir non seulement

d'interprète, mais au besoin d'hôtelier et de bureau de placement. Au nouveau venu l'ancien donnera l'hospitalité d'un coin de chambre et d'un matelas, en attendant qu'il lui ait trouvé du travail. Ou bien il lui fera louer un lit pliant étendu chaque soir dans la cuisine d'un compatriote, moyennant trois francs par semaine. De toute façon, il y a des chances pour que le ghetto compte un immigré de plus; une famille bientôt, car le casquettier fera venir sa femme et ses enfants dès qu'il aura pu amasser de quoi payer le voyage.

Les casquettiers s'entassent à droite et à gauche de la rue de Rivoli et de la rue Saint-Antoine, du boulevard de Sébastopol à la Bastille et du bord de la Seine à la rue Réaumur. Bien entendu ces limites sont franchies par des isolés et même par des groupes : on en trouve dans les rues de Charenton, de la Roquette et du Faubourg-Saint-Antoine; quelques-uns se cantonnent dans les quartiers excentriques. Gobelins, Mouffetard, Goutte-d'Or, La Villette, Belleville; mais le gros de l'armée campe dans le quartier Saint-Gervais : il s'agglomère en masses compactes, remplissant des voies entières, comme la rue des Écouffes, bourrant parfois toute une maison, telle que le n° 23 de la rue Vieille-du-Temple. A l'intérieur du tracé qui pourrait servir de frontière à ce chef-lieu de la casquette tiennent les trois quarts du quatrième arrondissement et tout le quartier Saint-Gervais.

Ce resserrement, dont les causes morales sont claires, est aggravé par des motifs économiques. En effet, les maisons de gros et les grands ateliers sont situés à peu près tous autour de la rue du Temple : rue Pavée. rue des Blancs-Manteaux, rue des Écouffes, rues Ferdinand-Duval, des Francs-Bourgeois, Pastourelle, Vieille-du-Temple, Montmorency-Saint-Merri, etc. L'agglomération atteint son maximum de densité dans le voisinage des centres de travail. Les ménages de casquettiers pullulent dans cette région; nous avons pointé 20 casquettiers dans la rue des Blancs-Manteaux; 14 dans la rue Charlemagne; 70 dans la rue des Écouffes; 23 rue du Figuier; 26 rue des Francs-Bourgeois; la lugubre impasse Guéménée en reçoit 14. la rue de l'Hôtel-de-Ville n'en compte pas moins de 26. Il y en a 58 dans la rue des Jardins-Sant-

Paul, 11 dans l'impasse Pecquai, 47 dans la rue des Rosiers, 48 dans la rue Vieille-du-Temple.

Les visiteurs de Paris qui s'aventurent dans ce dédale ne cachent pas leur stupéfaction. Hé quoi! ces voies étroites, ces ruelles où le trottoir n'est qu'une bordure au pied des maisons et la chaussée un passage impropre au croisement de deux charrettes; ces façades hideuses de vétusté irrémédiablement malpropre, ces couloirs de maisons qui s'enfoncent dans le noir entre deux murs suintants; ces cours qui sont des courettes, et ces courettes qui semblent d'infâmes puisards où s'exhalent les puanteurs des immeubles séniles; ces ruisseaux infects, ces odeurs innommables, cette atmosphère chargée de relents ignobles, c'est Paris? Paris, le Paris des Tuileries, des Champs-Élysées et de l'Étoile, le Paris de l'avenue du Bois et des boulevards imposants qui rayonnent autour des Invalides et sillonnent largement la rive gauche, le Paris de la lumière et des espaces libres, a-t-il quelque chose de commun avec cette cité qui respire à grand'peine par quelques rares bronches et un réseau de bronchioles obstruées? Il paraît que ce tubercule, lui aussi, est Paris. C'est bien un ghetto, ce quartier dont la survie est un scandale, un ghetto, puisqu'il recèle tout un peuple juif et qu'il a conservé sa physionomie de ce moyen âge dont on retrouve les bornes au coin des rues et les moellons dans les fondations des maisons trop de fois centenaires.

Dans cette cité médiévale les conditions biologiques diffèrent notablement de ce qu'elles sont pour l'habitant des autres quartiers où un coup de vent balaye parfois les pestilences, où un rayon de soleil de temps en temps assainit l'atmosphère. Dans les conduits tortueux le bacille est chez lui. Il a ses résidences de prédilection : nous pourrions citer un immeuble qui fournit à lui seul la moitié de la clientèle d'une importante clinique pour les poitrinaires.

Suivons les casquettiers dans cet habitat, et commençons par examiner leur logement.

On a souvent écrit que les ouvriers juifs du quartier Saint-Gervais et de ses entours s'entassent par dizaines dans une chambrette. Si le fait a pu se produire, il n'est pas de règle;

les chiffres le prouvent, en même temps qu'ils montrent l'encombrement exact de ces logis surpeuplés.

962 personnes vivant de l'industrie casquettière, et comprenant 375 parents et 587 enfants, habitent un total de 519 pièces, y compris les cuisines et les ateliers familiaux. La proportion est donc de 185 personnes pour 100 chambres. Selon une statistique officielle récente, le quart des Français vivent à raison de deux personnes par pièce — 60 p. 100 des Bretons sont plus étroitement logés. — La moyenne de resserrement des casquettiers n'est donc pas anormale dans notre pays. Mais, en plus d'un cas, l'entassement s'exagère. C'est ainsi que le n° 15 des ouvriers observés par nous se loge, avec sa femme et huit enfants de vingt-quatre à cinq ans, dans trois pièces. Le n° 37 dispose de deux pièces; il est marié et six fois père. Le n° 308 possède deux chambres en tout et pour tout : il a sept enfants de dix-huit à six ans; huit personnes habitent jour et nuit une chambre unique, y mangent, y dorment, y travaillent, y souffrent. Le n° 50 détient le record : il occupe une seule pièce avec sa femme et sept enfants, dont l'aîné a dix-huit ans et le plus jeune quatre ans.

Ces monstruosités sont heureusement assez rares, et la moyenne dégagée plus haut serait tolérable, si les autres conditions hygiéniques étaient respectées. Mais elles ne le sont point. Ces logements au cubage médiocre ouvrent leurs fenêtres sur les tristes voies que l'on connaît et sur des cours d'une malpropreté repoussante. A quelques exceptions près, l'eau ne se trouve qu'au rez-de-chaussée, ainsi que les lieux d'aisance, dont l'horreur échappe à toute description. L'escalier, qui devrait être une conduite aspirant l'air extérieur, ressemble à une cheminée où l'humidité, les odeurs de cuisine, sans compter le reste, entretiennent une atmosphère écœurante et malsaine. Il est constant que, si les immigrés apportent une maladie contagieuse dans ce milieu propice aux germes, l'épidémie y sévit largement.

Casé dans un de ces misérables immeubles, le casquettier trouve une compensation à vivre dans un milieu sympathique. Autour de lui, il aperçoit ses frères de misère et de religion, qui parlent son jargon. De petites synagogues abritent sa prière. Dans le café exigu que tient un émigré il rejoint ses

amis pour dîner d'un hareng arrosé d'une chope ou d'un verre d' « esprit », jouer aux cartes, discuter sur la politique intérieure de la Russie ou les intérêts de la corporation. Un grand nombre de casquettiers sont syndiqués, avec des tendances à l'action; une grève importante a déjà éclaté. Mais l'affluence toujours renouvelée des immigrants empêchera longtemps les ouvriers de dicter leurs conditions au patronat. D'autre part, on remarque partout le désir d'échapper au salariat en devenant un modeste patron, d'abord façonnier, puis petit fabricant, — rêve qui charme à peu près tous les casquettiers, et qui morcelle en aspirations individuelles la poussée vers un mieux-être. Tel gros fabricant d'aujourd'hui, négociant connu sur le marché parisien, a commencé sa fortune en cousant des casquettes : il n'est pas de casquettier mécanicien courbé sur sa machine qui n'ait songé au moins un jour, à ce triomphe, à ce million.

Encore plein d'espoir ou déjà résigné, il coud, il coud à toute vitesse. Voyons-le à l'œuvre; assistons à la fabrication d'une casquette.



La matière première varie peu ; à part quelques articles en cuir, les casquettes sont taillées dans le drap. Les plus élégantes, celles qui coifferont les voyageurs riches, les automobilistes, sont confectionnées avec un drap spécialement tissé dans le Nord et le Pas-de-Calais. Les nuances et les dispositions donnent lieu à de véritables modes. Pour les articles de deuxième qualité, les fabricants achètent des coupons et les coupes des tailleurs et des confectionneurs de vêtements. Enfin, certains petits industriels en chambre se procurent des morceaux de vieux habits, qui, trop mauvais pour resservir, offrent encore des parties assez solides pour des fonds et des « passes » de casquette. Ces débris sont vendus après un lessivage qui voudrait se faire passer pour une remise à neuf : c'est beaucoup de prétention.

En possession de sa matière première, le fabricant répète un modèle connu ou cherche une forme inédite. Tantôt la

casquette se compose de trois pièces : un fond tailladé sur ses bords pour éviter le plissage au moment de « monter », une passe et une visière ; tantôt le fond comprendra quatre, cinq ou six parties triangulaires réunies par la pointe au centre de la coiffure. La forme sera bombée pour mouler le crâne, ou plate comme dans la casquette dite russe. La visière d'étoffe ou de cuir verni supportera quelquefois une jugulaire. Une bande de soutache couvrira la passe. Des rabats mobiles retenus sur le fond par des « pressions » pourront être abaissés afin de protéger les oreilles et la nuque. Parfois des boutons de métal serviront d'ornements. La coiffe sera plus ou moins claire, plus ou moins riche, la calotte rigide, demi-rigide, ou souple, les coutures et les piqûres plus ou moins nombreuses, très apparentes ou peu visibles.

Bref, tous les détails changent et l'aspect de la casquette varie indéfiniment. L'élégance en diffère selon qu'il s'agit de coiffer un ouvrier et un aristocratique « chauffeur ». La casquette prolétarienne « habillée » est volontiers plate, raide, brodée, munie d'une visière vernie, tandis que celle de l'automobiliste select se distingue par sa coupe, sa simplicité savante, sa tenue correcte. Au surplus, la coiffure ouvrière est à l'occasion plus coûteuse que sa sœur bourgeoise : elle se permet toutes sortes de fantaisies ornementales, car elle est un objet de luxe populaire.

On voit que l'importance des modèles justifierait l'emploi de dessinateurs attitrés, au moins dans les grands ateliers. Cependant nous n'avons rencontré qu'un seul ouvrier qualifié de « modeleur », créateur de modèles. Tout le monde est plus ou moins investi de cette fonction ; le fabricant, le contremaître, le coupeur, le mécanicien. Le modèle nouveau vient au monde n'importe où, dans la manufacture concentrée ou dans le petit atelier familial. Cela est si vrai, que les façonniers se plaignent d'être dépouillés de leurs créations par des industriels peu scrupuleux qui font reproduire par d'autres entrepreneurs, à meilleur compte, les modèles originaux apportés par un façonnier imaginatif.

Le fabricant a choisi ses étoffes et ses modèles : comment va-t-il organiser sa production ?

Un grand atelier normalement constitué comprend 35 tra-

vailleurs des deux sexes : 2 coupeurs de drap : 1 coupeur de doublure ; 20 mécaniciens ; 2 ouvreurs de coutures ; 8 garnisseurs ; 2 bichonneurs ; soit 35 personnes en tout.

Nous avons énuméré ces spécialistes dans l'ordre même du travail divisé. Décrivons sommairement leur rôle respectif.

Muni de patrons en carton dur, le coupeur de drap taille l'étoffe conformément au modèle. Il empile six ou huit épaisseurs et coupe ainsi six ou huit casquettes à la fois. Ses ciseaux, qui pèsent environ deux kilogrammes, infligent à la longue des crampes et des enflures de la main. Le coupeur peut fournir de l'ouvrage à dix mécaniciens. Son rôle est important. Sans tenir lieu précisément de contremaître, il distribue la besogne aux mécaniciens, et choisit les tâches les plus faciles ou les plus rémunératrices, affirment les ouvriers, pour les hommes qu'il protège. Par suite, il exerce une influence et suscite contre lui des inimitiés.

D'attributions plus modestes, le coupeur de doublure est moins bien payé. Il taille toutes les parties de la casquette qui ne sont pas le drap ou les ornements : tangeps, mousseline, toile, coiffe.

Le mécanicien assemble et coud les différentes parties de la casquette. Il fournit lui-même sa machine qui est une « Singer point de chaînette » ou « machine de chemisier », pourvue d'un plateau rectangulaire horizontal en acier de 15 centimètres et demi sur 13. Sur cette petite plate-forme, voisine de l'aiguille, il pose la casquette qu'il doit couturer. La machine coûte 163 francs, avec une remise de 15 p. 100 si elle est payée au comptant. Presque toujours, elle est achetée à tempérament, moyennant un premier versement de 22 francs et 3 francs par semaine. Il faut donc 47 semaines pour que l'achat soit soldé. Une vingtaine de francs de réparations reviennent tous les trois ans, sans compter le coût des ruptures de pièce accidentelles. Enfin le mécanicien paye l'huile de graissage. Il possède deux machines, en apporte une à l'atelier, et laisse l'autre en réserve chez lui pour le travail supplémentaire à domicile et afin de parer à l'indisponibilité de la première.

Son métier n'est rémunérateur qu'à force de vitesse. Un ouvrier moyen coud quatre douzaines de casquettes dans sa

journée; le médiocre ou le faible n'arrive qu'à deux douzaines et demie, tandis que le virtuose atteint à six douzaines. La journée dure dix heures, en vertu de la loi qui limite la durée du travail dans les ateliers mixtes. Coudre soixante-douze et même quarante-huit casquettes dans ce laps de temps exige de rares qualités de tension de volonté et d'endurance nerveuse. Beaucoup plus que les muscles, les nerfs sont surmenés par cette besogne trépidante. Étant « aux pièces », le mécanicien imprime à son outil toute la rapidité dont il est capable. Il se fatigue énormément pendant la saison.

Le salaire est calculé sur le « prix de base » qui a été débattu entre le patron et un mécanicien, auquel il a fait exécuter à l'essai deux ou trois casquettes d'un modèle nouveau. L'ouvrier a consulté ses camarades d'atelier, qui, naturellement, ont conspiré à établir des prix aussi élevés que possible. On discute; le nombre des coutures et des piqûres permet une appréciation équitable de la « base ».

Depuis quelques années ce système est en partie remplacé par le salaire fixe; les fabricants emploient en atelier des mécaniciennes à 30 francs par semaine. Les ouvriers affirment qu'elles produisent un travail payé aux hommes 52 francs. Ces ouvrières sont encore très peu nombreuses; il n'empêche que les mécaniciens se plaignent et ont déjà menacé de faire une grève générale.

La besogne de l'ouvreur de coutures est des plus simples. Lorsqu'une casquette sort des mains des mécaniciens, non doublée, les bords des coutures ne sont pas séparés. L'ouvreur place la calotte de la casquette retournée sur un champignon de bois, puis écarte les bords de chaque couture et les rabat à droite et à gauche, à l'aide d'un fer chaud. Payé à la journée, il reçoit un salaire inférieur à celui des autres spécialités et qui ne s'accroît jamais. Aussi l'ouvreur désire-t-il toujours quitter des occupations fatigantes et mal rémunérées. Cependant on nous a cité le cas d'un casquettier qui faisait ce métier monotone depuis vingt-sept ans.

Les coutures aplaties, la calotte est portée aux garnisseuses, chargées d'achever le montage. Elles attachent la coiffe et les boutons, adaptent les ornements et accessoires, « pressions », boutons, jugulaires, soutaches. Lorsque la visière est d'une

substance résistante, ce sont les garnisseuses qui la cousent à l'aiguille, tandis que les visières souples sont montées à la machine par les mécaniciens eux-mêmes. Dans chaque atelier une garnisseuse exerce les fonctions de contremaîtresse.

Au bichonneur échoit la besogne la plus pénible. Il place les casquettes sur des « formes » analogues aux embauchoirs des cordonniers et composées de cinq pièces. Ainsi moulée, la casquette est plongée dans une marmite à double paroi. Dans le fond inférieur, de l'eau est maintenue en ébullition ; les casquettes, qui reposent sur le fond supérieur percé de trous, baignent dans la vapeur. Toutes les deux minutes, le bichonneur retire les casquettes et les remplace par une autre série. En ouvrant la marmite, il respire la buée qui s'échappe ; il vit constamment dans la chaleur humide que dégage son appareil.

Sèche, la coiffure garde la forme que ce moulage rapide lui a imprimée et rarement un coup de fer est utile.

La casquette est terminée, prête à la vente.



Que gagne un casquettier travaillant en atelier? On ne peut répondre par l'énoncé d'un seul nombre. Les gains, en effet, se diversifient selon les spécialités et selon les capacités individuelles ; le salaire moyen est influencé par le temps de chômage, qui subit toutes sortes de variations.

Ainsi, les coupeurs connaissent peu la morte-saison. Sur 27 que nous avons interrogés, 19 ignorent le chômage ; les autres s'arrêtent pendant deux, trois ou quatre mois. En principe, le coupeur est engagé à l'année, payé même s'il demeure inoccupé.

24 coupeurs ont donné des renseignements précis sur leurs salaires ; 8 gagnent moins de 2 000 francs ; 12, de 2 000 à 3 000 ; 4 enfin plus de 3 000 francs. La moyenne annuelle ressort à 2 312 francs. Les plus hauts appointements, 3 900 francs, sont ceux d'un coupeur marié à une contremaîtresse garnisseuse qui reçoit 2 250 francs par an ; avec ses 6 150 francs de revenus, ce ménage casquettier est le plus riche

que nous ayons rencontré; et c'est aussi le seul qui se donne le luxe d'une femme de ménage.

Pour calculer le salaire-type du mécanicien, nous possédons les éléments suivants :

1° Nous avons recensé 183 ouvriers gagnant ensemble en saison 8 422 francs par semaine, soit, en moyenne, chacun 46 fr. 02.

2° Pour 152 mécaniciens les salaires hebdomadaires donnent un total de 3 051 fr. 50 en morte-saison, soit une moyenne de 20 fr. 07 (43,6 p. 100 du salaire en saison).

3° La morte-saison de 168 mécaniciens dure 3 542 semaines soit 21 semaines par tête.

On peut donc évaluer comme suit le salaire-type du mécanicien. L'année comprend une saison de 31 semaines à 46 fr. 02 et une morte-saison de 21 semaines à 20 fr. 07. L'ouvrier gagne par conséquent :

$$46{,}02 \times 31 = 1\,426{,}62$$
$$20{,}07 \times 21 = 421{,}47$$

Total pour l'année : 1 848.09

Nous avons tenté de vérifier ce nombre construit en additionnant les salaires de 156 mécaniciens, calculés séparément; nous avons obtenu le total de 304 641 francs fournissant une moyenne de 1 952 fr. 80. Il faut diminuer ce nombre de 104 fr. 71, de 5,36 p. 100 seulement, pour retrouver la moyenne précédemment évaluée. Tenant compte égal des deux résultats on évitera toute erreur excessive en prenant 1 900 fr. 45 comme type du gain annuel réalisé par le mécanicien travaillant en atelier.

Par la même méthode nous avons déterminé d'une manière approximative le salaire-type annuel des bichonneurs : 1 813 francs, Celui des garnisseuses égale 697 fr. 75. Nous n'avons recueilli aucune donnée numérique concernant les ouvreurs de coutures.

Ainsi, le coupeur gagne 2 312 francs, le mécanicien 1 900,45, le bichonneur 1 813; et la garnisseuse 697 fr. 75. Pour celle-ci, généralement une jeune fille vivant chez ses parents, le salaire constitue un appoint au gain familial.

Nous voudrions apporter ici des renseignements analogues touchant les casquettiers en chambre : petits fabricants qui font la casquette tout entière avec leurs propres matériaux, et façonniers qui travaillent pour une maison de gros ou une fabrique sur les étoffes qu'elle a fournies ; mais les uns et les autres se sont montrés méfiants, les petits fabricants surtout, peu désireux de dévoiler les « secrets de fabrication » qui leur permettent de lutter contre leurs grands concurrents à force d'ingéniosité.

Quant aux façonniers, réticents, mais non muets, ils n'ont pas caché les déboires de leur métier. Souvent les casquettes leur sont refusées et doivent être refaites à leurs frais. Beaucoup de façonniers ne peuvent pas se maintenir et retournent à l'atelier. Au commencement de la saison, on connaît quarante façonniers nouveaux, à la fin, c'est à peine s'il en subsiste deux ou trois ; les autres sont allés retrouver un salaire d'abord dédaigné. Enfin, toutes ces pauvres gens se font une concurrence acharnée ; c'est à qui s'efforcera de livrer la douzaine de casquettes à dix sous moins cher que le voisin. Aussi les prix baissent-ils de plus en plus ; on dit que les gains des ouvriers en atelier s'en ressentent fortement.

Les ressources des ouvriers étant connues avec toute l'approximation possible, essayons de déterminer les dépenses auxquelles elles doivent suffire.



La dépense la plus facile à préciser est celle du logement. Négligeant les célibataires qui vivent isolés, nous avons relevé des chiffres pour un groupe de 896 personnes composant des familles casquettières. Le logement de ces individus, hommes, femmes et enfants, revient à 68 638 francs, ce qui fait 76 francs par tête. Si l'on recherche le prix moyen de l'habitation par spécialité ouvrière, on voit que les mécaniciens dépensent 73 francs par individu, tandis que les bichonneurs montent à 84 francs et les coupeurs, aristocratie de ce petit monde, à 106 francs. Parmi les travailleurs à domicile, les

petits fabricants payent 82 francs en moyenne et les façonniers, les plus misérables de tous, 66 francs seulement.

Il n'était pas possible de mesurer et de résumer les autres dépenses, mais voici quelques indications.

Le mécanicien B..., notre n° 164, gagne environ 1 527 francs par an; à raison de 370 francs, il loge dans une vieille maison, près de la place des Vosges, avec sa femme, ses trois filles, âgées de huit, six et trois ans, et un garçon d'un an; il occupe deux pièces et une cuisine. La nourriture lui coûte 25 ou 30 francs par semaine. Il est aidé par une œuvre de bienfaisance et regrette le village russe où il vivait facilement « en faisant cinq casquettes par jour », tandis que cinq douzaines ne lui suffisent pas à Paris pour gagner sa vie.

Le bichonneur R..., notre n° 7, âgé de trente-deux ans, gagne régulièrement 48 francs par semaine, sans morte-saison, soit 2 496 francs par an. Marié, il a sept enfants dont l'aîné a treize ans et le dernier-né quatre mois. Pour 430 francs, il loue trois pièces et une cuisine dans un immeuble lépreux proche de l'Hôtel de Ville. Il affirme dépenser chaque semaine pour la nourriture de huit personnes :

Pain.	16 kilogrammes . . .	6 fr. »
Beurre.	1/2 — . . .	2 fr. »
Lait	7 litres.	2 fr. 10
Sel	1 kilogramme . . .	0 fr. 30
Fromage	1 — . . .	2 fr. 80
Sucre	2 — . . .	1 fr. 40
Viande	2 — . . .	4 fr. 40
Légumes	18 — . . .	12 fr. »
Poisson	4 — . . .	4 fr. »
Fruits	3 1/2 — . . .	2 fr. 50
Vin	14 litres.	3 fr. 50
Café, thé	»	1 fr. 50
Œufs	2 douzaines.	2 fr. 40
	Total par semaine.	44 fr. 90

Soit pour un mois de 30 jours : 192 fr. 30. Il faut ajouter les dépenses mensuelles :

Chauffage	6	francs
Eclairage	2	—
Blanchissage	2	—
Vêtements	5	—
Chaussures	5	—
Linge	2	—
Coiffeur	1	—
Pharmacie	1	—
Distractions	1	—
Mutualité	6	—
	31	francs

Avec l'alimentation, le total mensuel s'élève à 223 fr. 30 et l'on arrive pour l'année à environ 2 800 francs, 3 230 en comptant le loyer. (Nous rappelons que le salaire atteint 2 496 francs). La famille R... boit du café au lait au premier déjeuner; à midi, le menu comprend soupe, légumes, dessert et vin; au dîner, la viande remplace la soupe.

Chez le mécanicien E..., les trois menus comportent : café, pain, bouillon, viande, légumes, hareng, pain, thé. E... ne gagne que 1 438 francs par an.

Le bichonneur B. Z..., n° 21, gagne 1 400 francs; une mansarde horrible pour lui, sa femme et deux petits enfants, coûte 160 francs; la nourriture se chiffre par 20 francs, chaque semaine.

Le façonnier M..., n° 15, âgé de quarante-six ans, a cinq enfants (dix-sept, neuf, sept, quatre et deux ans); tout ce monde vit dans une grande chambre qui sert à l'habitation et au travail; il y a une petite cuisine. La famille absorbe chaque jour 4 kilogrammes de pain, 1 kilogramme de viande et 2 kilogrammes de légumes.

Voici le budget de Kr..., façonnier n° 17, âgé de trente-neuf ans, marié et père de deux enfants (douze et huit ans) :

Loyer (une chambre)	248	francs
Viande (1 kilogramme par jour)	365	—
Pain (3 — —	438	—
Légumes (1 — —	146	—
	1197	francs

chiffre qui ne comprend ni les médicaments (le père est tuber-

culeux), ni les vêtements, ni le chauffage, l'éclairage, le blanchissage; Kr... est secouru par des personnes charitables.

Nous avons puisé au hasard parmi de multiples dossiers. Les chiffres reproduits ci-dessus n'ont rien d'exceptionnel.



La vie pénible que mènent les casquettiers ne laisse place qu'à des sentiments très simples qui s'inspirent directement de la lutte pour l'existence. Un grand nombre d'ouvriers appartiennent au syndicat, lequel n'admet ni façonniers ni petits fabricants; mais 300 syndiqués à peine payent des cotisations régulières. Quelques-uns sont affiliés à des sociétés de secours mutuels qui, moyennant 1 fr. 50 ou 2 francs par mois, assurent les soins et les médicaments pendant trois mois de maladie avec une indemnité d'incapacité de travail d'égale durée; de plus le mutualiste sera inhumé dans une concession appartenant à la société, échappant ainsi à la fosse commune. Voilà pour la solidarité.

La dureté des conditions économiques inspire à de rares ouvriers le regret de la Pologne ou de la Russie natale. Certains autres voudraient émigrer plus loin, partir pour l'Amérique; mais l'immense majorité désire rester à Paris et se tirer de la misère, soit en louant une petite échoppe pour y tenter un maigre commerce d'épicerie ou de brocante, soit en devenant façonnier ou fabricant. L'outillage comprend, outre les machines à coudre presque toujours possédées d'avance, les ciseaux du coupeur, les fers, la marmite à double fond et les formes du bichonneur; il est peu coûteux, et un façonnier n'a pas d'autres besoins. Le petit fabricant doit se procurer des étoffes; il commence en achetant à bas prix des marchandises usagées. Ce sont les casquettiers chargés de famille, surtout, qui se lancent dans cette voie difficile : leurs salaires ne leur suffisent pas; ils espèrent que l' « entreprise » sera plus rémunératrice, aidés qu'ils seront par leur femme et leurs aînés. Le façonnier atteint, en effet, à des gains considérables pendant la saison, en se surmenant et en exploitant l'inexpérience des nouveaux immigrés qui, durant quelques

semaines, acceptent du travail aux bas prix de Russie. Quand l'ouvrage déborde, façonniers et fabricants en chambre passent les nuits. En « morte », ils vivent de privations. Les plus habiles, les plus endurants résistent et triomphent, fournissent une maison de gros et parviennent ainsi à une relative aisance. Mais ces élus représentent à peine le vingtième des candidats ; les autres retombent dans le prolétariat.

On remarque une tendance des casquettiers à se franciser au cours d'un séjour de quelque durée. Les immigrés ne parlent guère notre langue, mais leurs enfants vont à l'école, où ils apprennent le français. La génération née à Paris se naturalise automatiquement ; sur le nombre encore restreint des « Parisiens » adultes nous avons compté dix anciens soldats de nos régiments. On peut donc affirmer tout au moins que le désir de l'assimilation n'est pas un mythe.

Il serait plus vif et plus efficace si les casquettiers n'étaient pas groupés avec leurs coreligionnaires dans un même quartier. Leur intérêt bien conçu exigerait une dissémination à Paris et dans la banlieue ; certains casquettiers l'ont compris, qui sont allés établir leur industrie à Vincennes, Saint-Mandé, Ivry-le-Port, Courbevoie et, nom prédestiné, Villejuif ; d'aucuns mêmes sont allés tenter le succès dans les départements ; mais la masse se resserre, frileux et dolent troupeau, dans le sinistre ghetto parisien, dans ses ruelles et dans ses bouges. Il faudra la pioche pour les obliger à partir, et cette solution brutale, excellente pour eux, serait bonne en soi ; car personne ne soutiendra que démolir les neuf dixièmes de ce quartier fait pour servir de foyer aux épidémies ne constituerait pas pour Paris la plus salutaire des mesures.

MAURICE LAUZEL

VOLTAIRE ET LA HOLLANDE

(1713-1743)

Voltaire a visité à plusieurs reprises la Hollande. Il y a eu, dans la fleur de la vingtième année, sa première aventure galante; il y a fait paraître, plus tard, un certain nombre de ses ouvrages ainsi que différentes éditions de ses *Œuvres complètes*; il y a publié *l'Anti-Machiavel* de Frédéric II; enfin il y a même négocié, auprès du roi de Prusse, au nom de la France et de son gouvernement.

Dès 1713, nous trouvons à la Haye le jeune Arouet âgé à peine de dix-neuf ans. Au sortir du collège, où il a contracté avec d'Argental, avec Pont-de-Veyle, avec les frères d'Argenson, des amitiés solides qui lui vaudront un jour de hautes et puissantes protections, il a été introduit par l'abbé de Châteauneuf, un ami de sa famille, dans la société du Temple et il y a pris des habitudes de dissipation qui ne laissent pas que d'inquiéter son père. Le marquis de Châteauneuf, frère de l'abbé, venant d'être nommé ambassadeur de France à la Haye, Arouet le pria d'attacher son fils à la mission, en qualité de page. Le futur auteur d'*Œdipe* ne devait pas tarder à faire en Hollande la connaissance d'une réfugiée française, moitié aventurière, moitié femme de lettres, qui, séparée de son mari, ancien grand maître des eaux et forêts du Languedoc, rédigeait à la Haye un journal anecdotique, intitulé :

la Quintessence. Tout en s'occupant de l'établissement de ses filles, dont l'aînée avait épousé un officier de cavalerie, M. Constantin, et dont la cadette, — celle-là même dont allait s'éprendre Voltaire, — avait failli devenir la femme de Jean Cavalier, l'un des chefs des Camisards, madame Dunoyer tenait bureau d'esprit à la Haye et y avait publié, en 1710, un recueil de *Lettres historiques et galantes de deux dames de condition, dont l'une était à Paris et l'autre en province.* Voltaire, en parlant plus tard de cet ouvrage, dira que madame Dunoyer y « avait ramassé les sottises du peuple et les faisait passer, dans les pays étrangers, pour l'histoire de la Cour[1] ». C'est dans une réimpression de ces *Lettres*, faite en 1720, à Amsterdam, que parut pour la première fois, — avec des suppressions dues à madame Dunoyer, — la correspondance amoureuse échangée, sept années auparavant, entre sa fille Olympe et le jeune Arouet, devenu célèbre, sous le nom de Voltaire, à la suite de la première représentation d'*Œdipe*, en 1719. Ces lettres nous révèlent un Voltaire jeune, ardent, prompt à suivre les entraînements de son cœur, un Voltaire séduisant, bien fait de sa personne, presque joli garçon, tel que nous le représentera bientôt l'élégant portrait de Largillière, conservé au musée Carnavalet. En les lisant, nous assistons, jour par jour, aux péripéties de ce roman de la vingtième année, auquel ne manquent ni les rendez-vous nocturnes, ni les promenades au clair de lune sur la plage de Scheveningen, ni les déguisements, ni les messages confiés à des valets de comédie, ni les rencontres furtives au fond de quelque échoppe écartée, ni les promesses, bien vite oubliées, de s'aimer toujours. Dans son volume intitulé *Amours d'hommes de lettres*[2], M. Émile Faguet a longuement analysé cette correspondance recueillie, depuis 1821, dans toutes les éditions des *Œuvres complètes* de Voltaire. L'intrigue fut de courte durée. Madame Dunoyer ayant signalé à l'ambassadeur de France l'équipée de son page, celui-ci reçut l'ordre de garder les arrêts dans l'hôtel de l'ambassade, puis de repartir pour Paris, d'où il continua à correspondre, pendant quelques mois, avec la sémillante

1. *Des Mensonges imprimés* (éd. Moland), XXIII, 432.

2. Pages 91 et suivantes. *Cf. Un amour de jeunesse de Voltaire*, par M. Edm. Pilon, dans la *Revue Bleue* du 30 juillet 1910.

Olympe, qu'on nommait *Pimpette* dans l'intimité. Voltaire, qui ne se doutait guère alors du long combat qu'il livrerait un jour à la catholicité, avait formé le dessein « d'intéresser les catholiques, et particulièrement les jésuites à l'œuvre qui consisterait à arracher une pauvre petite catholique à une mère protestante indigne... », et il comptait, pour cela, sur l'appui d'un oncle de mademoiselle Dunoyer, Monseigneur Le Normant, qui était, à ce moment-là, évêque de Bayeux.

Les deux amoureux paraissent s'être vite oubliés. Rentré à Paris, le poète fut repris par sa vie dissipée, par ses amis, par les belles présidentes, les marquises et les duchesses dans la société desquelles ce fils de bourgeois trouvait tant de satisfactions d'amour-propre et de vanité, enfin par sa passion pour les lettres. De son côté, « Pimpette », non moins inconstante que son ami d'un jour, se consola avec Guyot de Merville, un Français qui, fixé à la Haye, ne devait jamais pardonner à Voltaire de s'être fait aimer avant lui, et qui se noya volontairement, en 1755, dans le lac de Genève, après avoir vainement essayé de se réconcilier avec son ancien rival. Puis, elle épousa un comte de Winterfeld, avec lequel elle ne semble pas avoir été très heureuse, revint à Paris, et demeura, pendant longtemps encore, en relation d'amitié avec Voltaire, qui, en 1736, lui envoyait de Cirey, par l'intermédiaire de l'abbé Moussinot, « une petite table à écran, pouvant servir à la fois d'écran et d'écritoire[1]... » Quelque temps auparavant, la comtesse de Winterfeld, s'étant trouvée dans le besoin, avait eu recours à l'assistance du poète, et celui-ci lui était venu très généreusement en aide[2]. Si l'on rapproche cette bonne action du présent qu'il lui fit, en 1736, par l'entremise de l'abbé Moussinot, on se convaincra facilement des sentiments d'affection que, pendant une longue suite d'années, il

1. A l'abbé Moussinot, 16 juillet 1736.

2. A d'Argental, 22 février 1751. — On a prétendu que lorsqu'on vint l'arrêter pour le conduire à la Bastille, les exempts avaient découvert sous l'habit d'Arouet une lettre de mademoiselle Dunoyer. Le rapport de l'exempt Bazin à M. d'Argenson, en date du 16 mai 1717, ne fait aucune mention de cette saisie, et il semble résulter d'une lettre du commissaire Isabeau, publiée dans les *Archives de la Bastille* (XII, 89) que Voltaire se serait débarrassé, d'une façon beaucoup moins poétique, de quelques lettres de femmes qu'il avait chez lui, au moment de son arrestation.

garda à celle qu'il avait aimée avec toute la fougue de son cœur d'adolescent.

Quelque rapide qu'ait été ce premier contact de Voltaire avec la Hollande, — arrivé à la Haye dans les derniers mois de 1713, il avait repris le chemin de Paris dès le 18 décembre de la même année, — il est impossible que son esprit curieux et observateur n'ait pas été vivement impressionné par l'aspect, la physionomie, les mœurs de cette terre « de liberté, d'égalité, de propreté, d'abondance, de tolérance », comme il qualifiera plus tard la Hollande dans *la Princesse de Babylone*. S'il lui est arrivé d'en parler quelquefois avec une pointe d'humeur, — dans l'*Histoire des voyages de Scarmentado*, par exemple, à propos de l'exécution de Barnevelt, — c'est qu'il avait eu à se plaindre des libraires hollandais qui contrefaisaient ses ouvrages, et l'on sait que, sur ce chapitre, il n'entendait point la plaisanterie. Mais même dans cet endroit des *Voyages de Scarmentado*, il ne manquera pas d'ajouter ironiquement que « ce n'est que par hasard que ce peuple était si zélé, et que le fond de son caractère était porté au dogme abominable de la tolérance... »

La tolérance, l'humanité!... C'est en Hollande que, tout jeune encore, Voltaire en eut la fugitive, mais très précise intuition.



Nous retrouvons le poète à la Haye, en 1722, neuf ans après son premier voyage aux Pays-Bas. Il a vingt-huit ans; le succès d'*Œdipe* l'a mis, du premier coup, non loin des

Deux rivaux qui régnaient sur la scène... [1];

Son père, qu'il a perdu au début même de cette année 1722, lui a laissé environ 4 000 livres de rente : avec quelques économies personnelles et deux pensions accordées par le régent et par le roi, il a l'indépendance, à défaut de la richesse. Désireux de lire lui-même à J.-B. Rousseau, qui habite Bruxelles,

1. Saint-Lambert, *les Saisons* (Amsterdam, 1769, in-8°).

et qui a manifesté à plusieurs reprises la bonne opinion qu'il s'est faite du « petit Arouet », son manuscrit de *la Henriade*, achevée depuis plusieurs années, et espérant aussi trouver en Hollande un éditeur pour son poème, il quitte Paris en compagnie de la comtesse de Rupelmonde. Fille du maréchal d'Alègre, et mariée le 25 janvier 1705 au comte de Rupelmonde, seigneur flamand, colonel dans les troupes d'Espagne, madame de Rupelmonde fut de celles qui, d'Olympe Dunoyer à madame du Châtelet, en passant par Suzanne de Livry, la présidente de Bernières, mesdemoiselles Duclos, Adrienne Le Couvreur, Gaussin, madame de Fontaine-Martel — pour ne citer que les plus connues — se partagèrent le cœur du poète avant que « la divine Émilie » l'eût fixé à jamais. Saint-Simon nous a laissé de la comtesse de Rupelmonde un portrait d'une couleur un peu crue : « Rousse comme une vache, avec de l'esprit et de l'intrigue, mais avec une effronterie sans pareille, elle se foura à la Cour, où, avec les sobriquets de *la blonde* et de *vaque à tout*, parce qu'elle était de toutes foires et marchés, elle s'initia dans beaucoup de choses, fort peu contrainte par sa vertu, et jouant le plus grand jeu du monde [1]... » Quant à M. de Rupelmonde, jamais, ajoute Saint-Simon, « je ne vis un homme si triste, ni qui ressemblât plus à un garçon apothicaire. Je me souviens qu'un soir que nous étions à Marly, et qu'au sortir du cabinet du roi, madame la duchesse de Bourgogne s'était remise au lansquenet, où était madame de Rupelmonde, qui y coupait, un suisse du salon entra quelques pas et cria fort haut : « Madame *Ripilmond*, allez coucher. Votre mari est au lit, qui envoie vous demander... »

Le comte de Rupelmonde mourut, le 10 décembre 1710, d'une blessure reçue à l'attaque de Brihuega — ce qui valut à sa femme une pension de 10 000 livres du roi d'Espagne — et sa veuve « intriguant plus que jamais, et à force d'audace et d'insolence, de commodités et d'amourettes, parvint à être dame du palais de la reine... » Voltaire, qu'elle accompagna en Hollande, voyait madame de Rupelmonde avec d'autres yeux : il lui a dédié son joli madrigal : *les Deux Amours* [2], et

1. *Mémoires* (éd. de Boislisle), XII, 415. — *Cf.* le *Journal du marquis de Dangeau* X, 239-240.

2. Éd. Moland, X, 481.

c'est également pour elle qu'il composa son poème *le Pour et le Contre*, appelé d'abord *Épître à Julie*, où, se déclarant l'apôtre de la religion naturelle, il lance à Dieu cette apostrophe, qui contient en germe toute sa doctrine :

Je ne suis pas chrétien, mais c'est pour t'aimer mieux!

Après s'être arrêtés à Cambrai et avoir vu représenter *Œdipe* devant les membres du Congrès qui s'y trouvait réuni depuis 1721 pour négocier la renonciation de l'Espagne à ses droits sur les Pays-Bas, le Milanais, Naples, la Sicile et la Sardaigne, nos deux voyageurs arrivèrent à Bruxelles, où Voltaire rencontra J.-B. Rousseau et lui soumit son poème de *la Ligue* (c'est, on le sait, sous ce nom que parut d'abord *la Henriade*). L'opinion de Rousseau fut favorable à l'ouvrage : « M. de Voltaire a passé ici, écrit Rousseau à Boutet le fils, le 20 septembre 1722, onze jours pendant lesquels nous ne nous sommes guère quittés. J'ai été charmé de voir un jeune homme de si grande espérance... Son poème fera très grand honneur à l'auteur... »

Tout en menant joyeuse vie à la Haye, où il se trouvait dès la fin de septembre, « montant tous les jours à cheval, jouant à la paume, buvant du vin de Tokai, et se portant si bien qu'il en est étonné[1]... », Voltaire entre en pourparlers avec le libraire Le Viers pour l'impression de *la Ligue*. On avait tout prévu pour assurer la réussite de l'entreprise ; mais, malgré ses nombreuses démarches, l'auteur ne parvint pas à obtenir pour son poème le privilège qu'il avait espéré, et il fut forcé, en fin de compte, de rompre son traité avec le libraire hollandais. On rendit l'argent aux souscripteurs, et Voltaire se décida à faire imprimer secrètement *la Ligue* à Rouen, où elle parut, en 1723, sous le nom de Genève.

Il avait profité du moins de ce second séjour à la Haye — lequel ne se prolongea guère au delà du 8 ou 10 octobre — pour faire plus ample connaissance avec la Hollande, et pour y passer « sa vie entre le travail et le plaisir, vivant ainsi à la hollandaise et à la française[2] ».

1. A Thieriot, 2 octobre 1722.

2. A madame de Bernières, 7 octobre 1722.

Devons-nous croire, avec un pamphlet du temps[1], qu'il fut victime d'une fâcheuse aventure dans une synagogue d'Amsterdam, où, s'étant moqué des attitudes des Juifs en prière, il aurait été maltraité par une partie des assistants? C'est là, pensons-nous, une fable inventée à plaisir, tant Voltaire, en toute occasion, a parlé avec éloge d'Amsterdam et de ses habitants : « On ne voit ici que des prairies, des canaux et des arbres verts, écrira-t-il, le 7 octobre 1722, à madame de Bernières; c'est un paradis terrestre depuis la Haye jusqu'à Amsterdam. J'ai vu avec respect cette ville, qui est le magasin de l'univers. Il y avait plus de 1 000 vaisseaux dans le port. De 500 000 hommes qui habitent Amsterdam, il n'y en a pas un d'oisif, pas un pauvre, pas un petit maître, pas un insolent... Nous rencontrâmes le Pensionnaire à pied, sans laquais, au milieu de la populace. On ne voit là personne qui ait de cour à faire... On ne connaît que le travail et la modestie... »

C'est en Angleterre, a-t-on coutume de dire, que Voltaire a appris à connaître et à apprécier la liberté. Mais, ainsi que le fait remarquer justement M. Lanson, sa lettre « hollandaise » à la présidente de Bernières n'a-t-elle pas déjà l'accent des *Lettres Anglaises*[2] et n'y retrouve-t-on pas comme une première esquisse du sujet qu'il devait développer plus tard dans ses *Lettres sur les Anglais*? Un pays qui avait toujours favorisé la liberté de penser et d'écrire, qui était ouvert « à tous ceux qui pouvaient vouloir y chercher un refuge : aux Flamands fuyant les armes triomphantes du duc de Parme, aux Juifs chassés de l'Espagne et du Portugal, de l'Allemagne et des bords de la Vistule; aux Jésuites comme aux philosophes; aux huguenots de France comme aux politiques et aux libres penseurs de l'Angleterre[3] »; un tel pays ne pouvait pas ne pas fixer l'attention de Voltaire.

Le poète quitta la Haye vers le 10 octobre : à partir du 8, il se fait adresser ses lettres chez madame de Rupelmonde, à Bruxelles. Il demeura en bons termes, avec sa compagne de voyage, même après être devenu l'ami de madame du Châtelet,

1. *M. de Voltaire peint par lui-même*, Lausanne (éd. de 1769, p. 22).

2. *Voltaire*, p. 35.

3. *La Hollande et la liberté de penser au XVIIe et au XVIIIe siècle*, 1884, p. 109.

Lorsque madame de Rupelmonde perdit son fils, tué en 1745, à la rencontre de Pfaffenhofen, Voltaire fit avec éloquence le panégyrique de cet officier, qui « réunissait l'intrépidité de l'âme, la solidité et les grâces de l'esprit à la douceur et à la facilité du commerce... Il laisse dans les larmes une épouse et une mère digne d'un tel fils[1]. » La mort de madame de Rupelmonde, survenue en 1752, ne trouva pas Voltaire indifférent, mais, comme avec lui la plaisanterie ne perd jamais ses droits, il écrit, tout en se disant très touché de la perte de son ancienne amie : « Je voudrais bien lui voler encore des pilules : elle en prenait trop, et moi aussi; je la suivrai bientôt[2]... »



C'est en 1737 que se place le troisième séjour de Voltaire en Hollande. Depuis *Œdipe*, le poète a enrichi la scène française de nouveaux chefs-d'œuvre, *Zaïre*, *Alzire*, etc. ; il a fait paraître *la Henriade*, *l'Histoire de Charles XII*, *le Temple du goût*. Adversaires, rivaux et amis, tous s'accordent à reconnaître en lui le plus grand poète dramatique et le premier écrivain de son temps. La publication, en 1734, des *Lettres philosophiques*, où s'affirmait, avec tant de hardiesse et d'éclat, ce qu'on a appelé depuis « l'esprit nouveau », et dans lesquelles Voltaire, sous couleur de peindre l'état social et les institutions politiques de l'Angleterre, sape par les fondements l'ordre de choses établi en France, avait déchaîné contre lui une véritable tempête. Il en supporta bravement l'assaut, grâce surtout à l'affection de madame du Châtelet, à qui l'unissait, depuis une année environ, un profond et réciproque attachement. La correspondance de madame du Châtelet avec d'Argental témoigne à chaque page, presque à chaque ligne, de sa tendresse passionnée pour Voltaire et traduit, avec des accents touchants, les inquiétudes et les transes que lui faisaient éprouver, précisément à l'époque de ce troisième voyage en

1. *Éloge funèbre des officiers qui sont morts dans la guerre de 1741* (éd. Moland, XXIII, 257).

2. A Formey, juin 1752.

Hollande, les écarts de plume et de langage de son imprudent ami. Celui-ci ayant dû, à la suite d'une nouvelle alerte provoquée par la publication du *Mondain*, reprendre le chemin des Pays-Bas, sous le prétexte de consulter Boerhave sur sa santé et S'Gravesande sur les *Éléments de la philosophie de Newton*, mais en réalité pour surveiller une nouvelle édition de ses *Œuvres complètes* que préparait le libraire Ledet, d'Amsterdam, madame du Châtelet craint qu'il n'y glisse quelques-uns des écrits dont il avait été obligé de désavouer la paternité, ou quelque œuvre inédite qui pourrait lui attirer de nouveaux désagréments. Elle sait aussi qu'il a en portefeuille plusieurs chants de *la Pucelle*, et elle tremble que la curiosité de ses amis ou l'avidité de ses libraires ne parviennent à lui en arracher le manuscrit. A ces craintes se joint l'appréhension des mille dangers que faisait courir, à cette époque, la profession d'homme de lettres. Lorsque l'on étudie l'histoire littéraire du XVIIIe siècle, on est frappé des ruses et des subterfuges que devaient prendre, pour livrer leurs productions au public, les écrivains habitués à penser librement. On sait que la plupart des ouvrages philosophiques de Voltaire, de Diderot, de Montesquieu, de Rousseau, d'Helvétius, de d'Holbach, ont été imprimés en Hollande, ou sous la rubrique de villes hollandaises. Ce sont des libraires hollandais : Josse et Néaulme, de la Haye; qui ont donné, en 1728, la première édition des *Œuvres* de Voltaire, et c'est également en Hollande, à Amsterdam, chez Étienne Ledet, que fut publiée, en 1732, une nouvelle édition de ces mêmes *Œuvres*. Tout en se défendant d'y avoir participé et en déclarant qu'il s'opposerait à son entrée en France, Voltaire reconnaît, dans une lettre à de Formont[1]; qu'il n'a pu se dispenser de fournir « quelques corrections et quelques changements au libraire ». En même temps, et dans cette même lettre, il annonçait une nouvelle édition de ses *Œuvres*, « corrigée avec plus de soin et plus complète ».

C'est l'édition de 1738, publiée également par Ledet d'Amsterdam, et dont l'impression, retardée d'année en année, motiva en grande partie le séjour que Voltaire fit en Hollande

1. Juillet 1732.

de la fin de 1736 au commencement de 1737. Il quitte Cirey le 22 décembre 1736, en compagnie de madame du Châtelet, qui se sépare de lui à Vassy; puis, il traverse rapidement Bruxelles et Anvers, et dès le 3 janvier 1737, s'installe sous le nom de *Rénol* ou *Révol*, à Amsterdam, où il donne son adresse chez MM. Servan et d'Arti[1]. En réalité, il loge chez Ledet, son libraire, qui prépare l'édition de ses *Œuvres*. « Il donnera, dans cette occasion, écrit madame du Châtelet à d'Argental en décembre 1736, des marques de sa sagesse, surtout pour les petites pièces fugitives et pour les *Lettres philosophiques*; il empêchera... qu'on y mette son nom... Enfin, il fera imprimer son *Essai sur la philosophie de Newton*, qui est un ouvrage qui mérite ses soins et qui lui fera grand honneur... » Le poète lui-même écrit à Thieriot, le 17 janvier 1737 : « Je suis traité à Leyde beaucoup mieux que je ne mérite. Le libraire Ledet, qui a gagné quelque chose à débiter mes faibles ouvrages, et qui en fait actuellement une magnifique édition, a plus de reconnaissance que les libraires de Paris n'ont d'ingratitude. Il m'a forcé de loger chez lui quand je viens à Amsterdam voir comment va la philosophie newtonienne... »

Cependant Voltaire craint toujours que son incognito ne soit trahi et sa retraite dévoilée. Non seulement il veut être ignoré en Hollande, mais il désire qu'on le croie en Prusse, et c'est dans ce but qu'il fait insérer dans *la Gazette d'Utrecht* des 17 décembre 1736 et 1er janvier 1737 deux *Avis*, où il est dit que, cédant aux instances du prince royal de Prusse, il avait quitté la Champagne pour se rendre à Berlin. Madame du Châtelet tremblait à l'idée qu'il pourrait mettre ce projet à exécution, et Voltaire lui-même n'avait pas grande envie d'entreprendre ce voyage. Il se plaît en Hollande, partage son temps entre Amsterdam et la Haye, s'occupe de l'impression de ses ouvrages, compose une *Épître du fils d'un bourgmestre sur la politesse hollandaise*, qu'il promet à d'Argens pour ses *Lettres juives*[2], et qui ne nous est point parvenue, « du reste vivant assez en philosophe, étudiant beaucoup, voyant peu de monde, tâchant d'entendre Newton et de le faire entendre[3]... »

1. A Berger, 3 janvier 1737.

2. A d'Argens, 20 janvier 1737.

3. A d'Argental, 27 janvier 1737.

Toutefois, sa santé laisse à désirer; il souffre « ses maux patiemment, presque toujours dans la solitude[1] »: les calomnies mêmes que Rousseau débite sur son compte le laissent indifférent. Rousseau avait fait répandre le bruit que Voltaire était parti pour la Prusse, parce qu'il avait été chassé de France; puis, ayant appris qu'il se trouvait à Leyde, il avait — toujours d'après les dires de Voltaire — fait imprimer, dans les libelles de Paris, que l'auteur des *Lettres philosophiques*, étant allé prêcher l'athéisme à Leyde, y avait eu une dispute publique avec S'Gravesande sur l'existence de Dieu. Or il résulte d'une lettre écrite par Voltaire à S'Gravesande, lors de son retour en France, que leurs relations furent des plus courtoises, et que le commentateur de Newton n'eut qu'à se féliciter d'avoir fait appel aux lumières de son confrère hollandais. « Je me souviendrai toujours, lui écrit-il, des vérités que vous m'avez enseignées. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne plus en apprendre sous vous... L'amour de la vérité m'avait conduit à Leyde; l'amitié seule m'en a arraché[2]... »

Toutes les lettres adressées par Voltaire à ses amis de Paris, pendant ce troisième séjour en Hollande, vantent les procédés courtois et délicats dont il fut l'objet, aussi bien à Leyde qu'à Amsterdam, de la part des Hollandais comme des étrangers. Il y trouve plus d'accueil qu'on ne lui en a jamais fait en France; un magistrat d'Amsterdam traduit, fait jouer et lui dédie *la Mort de César*; il reçoit à Leyde presque autant de visites que Boerhave et S'Gravesande, dont il dit que « deux simples particuliers attirent dans cette ville quatre à cinq cents étrangers »; des Anglais de la suite du roi d'Angleterre viennent l'y voir, et le prince royal de Prusse lui envoie le comte de Borcke, ambassadeur prussien en Angleterre, pour lui offrir sa maison à Londres « en cas qu'il veuille y aller[3] ». Bref, il se plaît de toutes les façons en Hollande, et le genre de vie qu'il y mène le rendrait heureux « s'il n'était pas loin

1. A Thieriot, 4 février 1773.

2. Lettre 730 de l'édition Moland. Il est cependant avéré qu'après la publication des *Éléments de la philosophie de Newton*, S'Gravesande fit des réserves sur quelques chapitres de l'ouvrage (Frédéric à Voltaire, 6 août 1738). Dans sa réponse à Frédéric, Voltaire explique pourquoi le savant hollandais eut raison de critiquer certains endroits des *Éléments*.

3. A Thieriot, 17 janvier 1737.

d'une personne qui avait daigné faire dépendre son bonheur de vivre avec lui[1]... »

Madame du Châtelet souffrait beaucoup de cette absence prolongée ; aussi Voltaire, cédant à ses influences, se décida-t-il à regagner Cirey vers la fin de février, laissant sous presse les *Éléments de la philosophie de Newton* ainsi que l'édition de ses *Œuvres* entreprise par Ledet. Il ne semble pas qu'il ait eu le temps de revoir jusqu'au bout les épreuves de cette édition, qui est fautive en plus d'un endroit, et pour laquelle les libraires furent obligés de faire des cartons. Le poète était de retour à Cirey dans les derniers jours de février 1737 ; il ne retournera aux Pays-Bas qu'en 1740 ; mais en 1739, il publiera le *Fragment d'une lettre sur un usage très utile établi en Hollande*[2], courte apologie du « tribunal des conciliateurs » qu'il y avait vu fonctionner. Peu s'en fallut qu'en 1740, par suite de ses démêlés avec le libraire van Duren, qu'il avait chargé de l'impression de *l'Anti-Machiavel*, de Frédéric II, Voltaire ne dût recourir lui-même à la justice hollandaise et aller devant ces tribunaux conciliateurs, qu'il regardait comme si utiles, si nécessaires pour le bien public, et qui lui avaient paru « la meilleure loi, le plus excellent usage » qu'il eût jamais rencontrés.



Dès les premiers mois de l'année 1739, le prince royal de Prusse qui, depuis 1736, entretenait un commerce épistolaire avec l'auteur de *la Henriade*, avait formé le projet d'écrire une réfutation du *Prince* de Machiavel. Voltaire, cherchant une occasion d'être agréable au prince royal et de lui témoigner sa gratitude pour l'honneur que celui-ci voulait lui faire en publiant, à ses frais, à Londres, une édition de luxe de *la Henriade*, précédée d'une préface écrite de sa main[3], proposa à Frédéric d'être l'éditeur de *l'Anti-Machiavel*, offre que le prince royal accepta avec empressement. Le poète se trouvait

1. A d'Argental, 25 février 1737.
2. Édition Moland, XXIII, 127-128.
3. Cette édition n'a jamais paru.

à Bruxelles, où monsieur et madame du Châtelet avaient élu domicile afin de suivre de plus près certaines affaires litigieuses qu'ils avaient dans les Flandres, lorsqu'en juin 1740 il entra en pourparlers avec un libraire de la Haye, van Duren, et lui confia l'impression de *l'Anti-Machiavel*. Les premières épreuves lui parvinrent à Bruxelles, vers le commencement de juillet; mais sur ces entrefaites, le prince royal était devenu roi de Prusse (31 mai 1740), et bien que, dans sa réfutation, il eût pris soin de se taire « sur toutes les choses où la prudence lui avait fermé la bouche[1] », il jugea sans doute que le moment n'était pas bien choisi pour mettre au jour son volume. Il allégua que tel passage pourrait déplaire à quelques Puissances, et chargea M. de Camas, qu'il venait d'envoyer en mission à Paris, de s'arrêter à Bruxelles, d'y voir Voltaire et de lui faire comprendre qu'il devait suspendre à tout prix l'impression. Cette résolution de Frédéric II contraria de toute façon le poète, qui, sans se faire grande illusion sur la valeur de la réfutation du *Prince*[2], ne pouvait renoncer volontiers à l'idée de devenir l'éditeur d'un roi, ni manquer à ses engagements envers van Duren. Il essaya d'abord de démontrer à Frédéric qu'il avait adouci les endroits qui auraient pu éveiller des susceptibilités, tout en recommandant à l'imprimeur de ne pas aller en avant, parce qu'il avait à lui communiquer un gros paquet de notes et de corrections. Il savait, par M. de Camas, que le roi était décidé à ne plus faire paraître *l'Anti-Machiavel*, et, dès le 14 juillet, madame du Châtelet écrivait de Bruxelles à Frédéric : « Je ne crois pas que l'édition s'en achève en Hollande, mais j'imagine que Votre Majesté fera tirer quelques exemplaires à Berlin et qu'elle n'oubliera pas alors la personne du monde qui fait le plus de cas de cet incomparable ouvrage. »

Dès lors, il ne restait plus à Voltaire que d'aller lui-même à la Haye et d'y arrêter l'édition commencée. Mais il avait affaire à forte partie. Van Duren, qui avait appris, peut-être par Voltaire lui-même, que le roi de Prusse n'était pas

1. Frédéric à Voltaire, 6 novembre 1739.

2. Chamfort prétend que Voltaire disait à propos de *l'Anti-Machiavel* et de son auteur : « Il crache au plat pour en dégoûter les autres. » (*OEuvres choisies*, éd. de Lescure, II, 7.)

étranger à cette publication, entendait user de ses droits jusqu'au bout. Voltaire dut recourir à la ruse. Il raconte lui-même, dans sa lettre à Frédéric du 20 juillet 1740, comment, s'étant inspiré de cet axiome emprunté à l'un des chapitres de *l'Anti-Machiavel*, « qu'il est permis d'employer quelque honnête finesse en fait de négociation », il se fit remettre par van Duren six chapitres de la *Réfutation*, puis les ratura et macula de telle façon que « cela ne ressemblait plus à un ouvrage ». Mais le libraire, rendu méfiant par les procédés de Voltaire, avait pris ses précautions : malgré tous les obstacles, il réussit à faire paraître en même temps deux éditions de *l'Anti-Machiavel*, qu'il livra au public vers le mois de septembre. Le roi s'en montra mécontent et songea à les faire désavouer par les gazettes. Cependant Voltaire n'était pas resté inactif, et sans attendre l'autorisation que, dès le 8 août, lui avait donnée Frédéric de « rayer, changer, corriger, remplacer tous les endroits qu'il lui plairait », il avait, aussitôt après son arrivée à la Haye, et avant même d'avoir rompu avec van Duren, chargé le libraire Paupie de publier une nouvelle édition de *l'Anti-Machiavel*, qui parut en octobre 1740, suivant de près les deux éditions de van Duren, qu'elle était destinée à faire tomber.

La correspondance de l'année 1740 est assez sobre de détails sur l'emploi que fit Voltaire de son temps, pendant ce quatrième séjour en Hollande. Il passe presque toutes ses journées chez Paupie, et se fait d'abord adresser ses lettres « en droiture, chez l'envoyé de « Prusse[1] »; puis, après être retourné à Bruxelles, et s'être rencontré avec Frédéric au château de Moyland, près de Clèves — du 11 au 14 septembre — il regagne la Haye, où nous le retrouvons installé « dans le palais du roi de Prusse[2] », dont l'envoyé de Frédéric en Hollande, M. de Raesfeld, a mis un appartement à sa disposition.

Tout en surveillant l'impression de la réfutation du *Prince*, Voltaire, avec son activité habituelle, ne néglige aucune de ses affaires : il s'emploie à réconcilier Maupertuis avec madame du

1. A Maupertuis, 24 juillet 1740.

2. Ce palais « de la Vieille-Cour » appartenait au roi de Prusse, par ses partages avec la maison d'Orange.

Châtelet; entre en correspondance avec le maréchal de Schulembourg au sujet de l'*Histoire de Charles XII* et du *Journal des Campagnes* de ce roi, par Adlerfelt; essaye de trouver une situation à Dumolard et de placer le jeune Luiscius en qualité de secrétaire auprès de Frédéric. En même temps, il rédige un *Sommaire des droits de S. M. le roi de Prusse sur Herstall*[1], qu'il fait paraître dans *la Gazette d'Amsterdam* du 7 octobre 1740 : il y conteste les prétentions du prince évêque de Liége sur Herstall, ce qui lui vaut, dès le 21 octobre, les remerciements chaleureux du roi.

Il est en relations suivies avec les envoyés des diverses Puissances, M. de Raesfeld, ministre de Prusse, M. Trévor envoyé d'Angleterre, enfin M. de Fénelon, ambassadeur de France et neveu de l'auteur du *Télémaque*. Parmi les autres Français qui se trouvaient alors à la Haye, il convient de citer J.-B. Rousseau et Piron. Voltaire et J.-B. Rousseau s'étaient rencontrés en 1722, à Bruxelles, où l'auteur de *la Henriade* était allé soumettre au jugement de Jean-Baptiste son poème, qu'il voulait faire imprimer en Hollande. Leurs relations, plutôt amicales dans le début, n'avaient point tardé à s'aigrir, au point que Rousseau était devenu l'un des ennemis irréconciliables de Voltaire. Celui-ci attribue l'origine de leurs démêlés au fait que Rousseau, lui ayant récité, en présence de madame de Rupelmonde, plusieurs de ses ouvrages, entre autres une *Ode à la Postérité* dont Voltaire aurait dit qu'elle n'irait jamais à son adresse[2], l'auteur d'*Œdipe* ne s'était point gêné pour lui déclarer que « ses derniers écrits le déshonoreraient, qu'il passerait pour avoir conservé son venin et perdu son talent... » Si l'on ajoute à ces mauvais procédés les traits satiriques que Voltaire dirigera plus tard contre Jean-Baptiste dans le *Temple du goût*, dans l'*Épître sur la Calomnie*, dans la *Préface* de la *Mort de César*, on comprendra sans peine que Rousseau ait usé de représailles. Il est juste de rappeler qu'à deux reprises au moins Voltaire s'était quelque peu rétracté, d'abord en retranchant de la *Préface* de *la Mort de César* le passage concernant le lyrique, puis, en reconnaissant dans son

1. Édition Moland, XXIII, 153.

2. Le mot paraît être de Piron (voyez ses *Œuvres inédites*, Paris, Poulet-Malassis, 1859, in-8°, pp. 35-36).

Mémoire sur la satire (1739) qu'il s'était laissé aller à des excès de plume qu'il regrettait. En 1740, lorsque les deux écrivains se retrouvèrent à la Haye, il semble que de part et d'autre on se fût un peu apaisé. Toutefois, ils évitèrent de se rencontrer; Rousseau tombé dans l'extrême dévotion, continuait à considérer Voltaire comme un libertin digne tout au plus de pitié. Y eut-il, à ce moment-là, de la part de Rousseau des tentatives de rapprochement. M. Desnoiresterres le croirait volontiers, et il ajoute que ce fut Voltaire qui « se refusa superbement à une réconciliation qu'on implorait[1] ». Il est certain qu'il ne pouvait ni oublier, ni pardonner. Mais lorsque Rousseau mourut en 1741, il souscrivit avec empressement à l'édition de ses *Œuvres*, dont M. Segui avait pris l'initiative : « Ses talents, ses malheurs et sa mort, écrivait-il à celui-ci le 19 septembre 1741, ont banni de mon cœur tout ressentiment et n'ont laissé mes yeux ouverts qu'à ce qu'il avait de mérite; votre amitié pour lui sert encore beaucoup à me faire regretter de n'avoir pu avoir la sienne... »

Bien que Piron n'ait pas été mêlé de la même façon à la vie et aux polémiques littéraires de Voltaire, il n'en fut pas moins, parmi les écrivains contemporains, l'un des plus acharnés à le décrier. On connaît le mot — l'un des innombrables mots — de Piron sur Voltaire : « Il travaille en marqueterie, et moi, je jette en bronze. » L'auteur de l'*Ode à Priape* ne voyait en effet dans le patriarche de Ferney qu'un bel esprit, dont un engouement passager pouvait seul expliquer la renommée. Tout les différenciait d'ailleurs, au physique comme au moral : Piron, grand, robuste, d'une constitution et d'une vigueur à toute épreuve; Voltaire, petit, chétif, malingre, délicat; l'un, buvant sec, parlant gras, et ayant gardé de l'officine paternelle l'habitude de la plaisanterie salée; l'autre sobre, réservé dans ses manières comme dans son langage, et ayant acquis dans les milieux aristocratiques cette fleur de politesse et cette élégance mondaine qui en faisaient un raffiné et un charmeur. Rien ne put les rapprocher, pas même l'esprit, dont ils avaient l'un et l'autre à revendre, pas même leur haine commune pour Desfontaines et pour Fréron.

1. *Voltaire à Cirey*, pp. 277-278.

Voici dans quels termes Piron fait part à mademoiselle de Bar, sa maîtresse et sa future femme, de la présence de Voltaire en Hollande : « Entre autres âmes damnées que la Providence a confinées ici, il y a Rousseau, Voltaire et moi. Ce n'est pas là un trio de baudets, non plus que trois têtes dans un bonnet. Nous logeons tous les trois porte à porte. Je fus voir Voltaire dès que je le sus arrivé! On le céla ; mais un moment après que je fus entré, on me vint prier de sa part à souper. Je n'y soupai pas, mais je le vis, et il me cassa tendrement le nez à coups de joues... On ne saurait savoir précisément ce que vient faire ici ce grand homme ; on sait seulement qu'il passe quatre à cinq heures par jour chez Paupie... Il s'est bien contenu devant moi sur le chapitre de Rousseau, et même devant Paupie, à ce que ce dernier vient de dire à Rousseau [1]... »

Cette lettre nous montre l'attitude correcte et presque courtoise de Voltaire à l'égard de ses deux compatriotes. Piron répondra à ces politesses par une avalanche d'imputations malveillantes, de sottises triviales. Il a dû garder la chambre du 24 au 26 juillet, à la suite d'un gros rhume. Voltaire fait prendre de ses nouvelles ; voici comment Piron lui en tient compte : « Voltaire, avec tant d'autres, a envoyé régulièrement chez moi, durant ces trois jours-là ; aussi hier, je ne l'oubliai pas dans mes visites... Je le trouvai sur sa chaise percée... Il me fit bien vite rebrousser à la salle d'audience, où il me suivit tout breneux. J'eus avec ce f.... là une heure ou deux d'entretien aigre-doux auquel je fournis assez joliment mon petit contingent. C'est un fou, un fat, un ladre, un impudent et un fripon [2]... »

Après avoir mandé à sa correspondante que l'envoyé de Sardaigne et le général Desbrosses lui avaient rapporté la façon élogieuse dont Voltaire parlait de lui en toute occasion, il annonce à mademoiselle de Bar que, le lendemain, il attaquerait ouvertement le poète, en présence de plusieurs personnages de marque, au cours d'une « grande compagnie » où ils devaient se rencontrer. C'est dans cette même lettre

1. *OEuvres inédites*, 1859, pp. 83-84.

2. *OEuvres inédites*, 1859, p. 86.

qu'on lit cette phrase qui ferait douter de l'esprit de Piron : « Est-ce donc à l'auteur de *Cortez* de plier devant le faiseur de *Zulime*[1] ? »

Pendant un dîner chez le général Desbrosses qui avait réuni à sa table, en même temps que Voltaire et Piron, M. de Bentheim, « la seconde personne des États de Hollande », M. Trévor, envoyé d'Angleterre, le marquis Arioste, etc., Piron engagea en effet contre Voltaire une discussion tout à fait déplacée sur leurs mérites littéraires. On peut en lire le long et assez fade récit dans une lettre à mademoiselle de Bar, du 29 juillet 1740[2].

« On a les deux hommes en présence, dit à ce propos Sainte-Beuve. Piron fait bien de noter complaisamment ses triomphes d'un soir : Voltaire tient le haut bout auprès des neveux ; il le gardera. Je doute que ce récit triomphant, même à le prendre au pied de la lettre, grandisse l'un et diminue l'autre. »

Avant Sainte-Beuve, Gœthe s'était exprimé à peu près de la même façon :

« Les vives saillies de Piron, souvent égoïstes, ses excellentes épigrammes, son esprit, sa gaieté qui ne lui faisait jamais défaut, lui gagnèrent tellement la faveur de ses contemporains qu'il put sans paraître ridicule, se comparer à Voltaire, qui lui était si supérieur, et se poser non seulement comme son adversaire, mais comme son rival[3]. »

Dans une lettre à l'abbé du Vernet, de février 1776[4], Voltaire a porté sur Piron ce jugement impartial :

« Mes amis m'ont toujours assuré que dans la seule bonne pièce que nous ayons de Piron, il m'avait fait jouer un rôle fort ridicule. J'aurais bien pu le lui rendre ; j'étais aussi malin que lui, mais j'étais plus occupé. Il a passé sa vie à boire, à chanter, à dire des bons mots, à faire des priapées et à ne rien faire de bien utile. Le temps, et les talents, quand on

1. *Fernand Cortez*, tragédie de Piron.

2. Cette lettre a été reproduite par Sainte-Beuve, dans les *Nouveaux lundis*, VII, 441-443, et par M. Desnoiresterres, dans *Voltaire à Cirey*, 280-282.

3. *Œuvres complètes* (traduction Porchat) X, 387.

4. Lettre 9677 de l'édition Moland.

en a, doivent, ce me semble, être mieux employés. On en meurt plus content. »



Au mois de septembre 1740, Voltaire est encore à la Haye. Il y reçoit, à son retour de Clèves, la visite de M. de Fénelon, venu pour le questionner sur la personne du nouveau roi de Prusse : « Je lui répondis, écrit-il à Frédéric le 22 septembre, que vous aimez la France, et ne la craignez point; que vous aimez la paix et que vous êtes plus capable que personne de faire la guerre;... que vous faites tout par vous-même, et que vous écoutez un bon conseil ». Il s'occupe de recruter une troupe de comédiens pour le théâtre royal de Berlin. Les préparatifs étaient faits, les engagements signés, lorsque la mort de l'empereur Charles VI, survenue le 20 octobre, vint bouleverser sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, les projets de Frédéric II :

« Cette mort dérange toutes mes idées pacifiques, mande le roi à Voltaire, le 26 octobre, et je crois qu'il s'agira, au mois de juin, plutôt de poudre à canon, de soldats, de tranchées que d'acteurs, de ballets et de théâtre... »

La première entrevue de Voltaire et du roi, au château de Moyland, avait été de très courte durée. Partagé entre le désir de revoir Frédéric et la crainte de déplaire à madame du Châtelet, qu'affligeait cette longue absence, Voltaire s'empressa de profiter d'un voyage que la marquise fit à Fontainebleau, où, sous prétexte de prendre l'air de la cour, elle était allée « juger par elle-même de l'état des affaires de Voltaire »[1], et il annonça au roi une nouvelle visite, qui eut lieu, cette fois, à Potsdam et à Berlin, dans la seconde moitié de novembre 1740. Il connaissait les intentions belliqueuses du souverain; de son côté, le marquis de Beauvau qui était allé, au nom de Louis XV, complimenter Frédéric sur son avènement, avait rapporté à Versailles les préparatifs de guerre dont il avait été témoin en Prusse. Il importait de savoir contre qui

1. Madame du Châtelet au roi de Prusse, 10 octobre 1740 (*Lettres de la marquise du Châtelet*, éd. Asse, p. 396).

se faisaient ces armements, et Voltaire pensa que l'occasion était propice de mettre à profit l'amitié qui le liait au souverain pour essayer de pénétrer ses desseins et en informer le cardinal de Fleury. Avisé de son départ pour Berlin, celui-ci lui adressa, dans cette capitale, une lettre en date du 14 novembre, destinée à être mise sous les yeux du roi.

Le poète quitta la Haye le 4 ou 5 novembre, arriva, vers le 20, à Remusberg, où l'attendait Frédéric, et repartit de Berlin au commencement de décembre, alléguant, pour excuser la brièveté de son séjour, la santé de madame du Châtelet, qui avait effectivement la poitrine malade. Le roi ne fut pas fâché de ce départ précipité : le 28 novembre, nous le voyons se plaindre à Jordan de la dépense excessive que lui avait occasionnée, au bout de six jours, « l'apparition » de Voltaire à Berlin : 150 écus par jour; il était d'ailleurs impatient de se mettre en campagne : le 23 décembre, l'armée prussienne entrait déjà en Silésie. Faut-il croire, avec l'abbé du Vernet, que Voltaire, ayant eu connaissance des projets de Frédéric, écourta à dessein son séjour en Prusse pour aller mettre le cabinet de Versailles au courant de ce qui se passait à Berlin? Rien, dans la *Correspondance* de l'année 1740, ne vient confirmer cette assertion. Le retour du poète s'accomplit lentement; les inondations du Rhin et de la Meuse l'obligent d'abord à se réfugier à Clèves; puis, non seulement il ne se hâte pas de rentrer à Paris, mais il retarde son arrivée à Bruxelles, où madame de Châtelet l'attend avec anxiété; enfin, il s'arrête à Rotterdam et à la Haye. Il errait encore, le 31 décembre « dans un vaisseau, sur les côtes de Zélande, où il enrageait » et d'où il écrivait à Frédéric : « J'abandonne un grand monarque qui cultive et qui honore un art que j'idolâtre, et je vais trouver une femme qui a abandonné pour moi toutes les choses pour lesquelles les autres femmes abandonnent leurs amis. Il n'y a aucune sorte d'obligation que je ne lui aie. Les coiffes et la jupe qu'elle porte ne rendent pas les devoirs de la reconnaissance moins sacrés... »

C'était là, comme l'écrivait madame du Châtelet à d'Argental, le 3 janvier 1741, « une étrange rivalité ». Et elle ajoutait : « Le roi de Prusse est bien étonné qu'on le quitte pour aller à Bruxelles... Il n'y a rien qu'il n'ait fait

pour retenir notre ami, et je le crois outré contre moi ; mais je le défie de me haïr plus que je ne l'ai haï depuis deux mois[1] ! »

Cette lettre était écrite le jour même où, après une absence de six mois, Voltaire avait regagné Bruxelles. S'il ne réussit pas complètement dans sa mission délicate auprès de Frédéric, dont les arrangements, à ce que rapporte sa propre sœur, la margrave de Baireuth, « avaient été faits si secrètement et avec tant de politique que l'envoyé de Vienne en Prusse ne fut informé de ses desseins que lorsqu'ils furent sur le point d'éclater[2] » — la grande faveur dont le poète jouissait à Berlin ne devait pas manquer d'attirer sur lui l'attention de la Cour de Versailles ainsi que du ministère présidé par le cardinal de Fleury. Celui-ci s'était laissé entraîner, à son corps défendant, dans une guerre mal entreprise et mal conduite, et, lorsque Frédéric, ayant fait la paix avec l'Autriche, « s'était détaché de la France sans ménagement », l'armée française, obligée de se replier du Danube sur le Rhin, en opérant la retraite de Prague, se trouvait réduite de moitié par suite des pertes subies, des désertions, des fatigues et de la famine. La mort du cardinal de Fleury, survenue le 29 janvier 1743, était venue compliquer la situation. Louis XV, las de la tutelle de ses premiers ministres, avait pris la résolution de gouverner par lui-même, mais il lui manquait la volonté et l'énergie nécessaires pour conduire seul les affaires de l'État, dont la direction fut abandonnée à une sorte de conseil composé du duc de Noailles, du duc de Richelieu et du cardinal de Tencin, qui recevaient le mot d'ordre de la duchesse de Châteauroux.

Cette anarchie gouvernementale n'inspirait aucune confiance au roi de Prusse, dont la France cherchait, par tous les moyens, à se rapprocher. On crut que Voltaire, à cause de ses relations personnelles avec le souverain, réussirait là où tant d'autres avaient échoué, et pourrait ramener Frédéric à l'alliance française. La mauvaise opinion que le conquérant de la Silésie avait aussi bien des armées que du roi de France lui-même, rendait tout essai d'entente difficile. On peut voir, dans sa lettre à Voltaire du 20 août 1743, la façon malveil-

1. *Lettres de la marquise du Châtelet* (éd. Asse), p. 402.

2. *Mémoires de Frédérique-Sophie-Wilhelmine de Prusse*, Paris, Buisson, 1811, II, 327.

lante dont il jugeait les soldats commandés par les Belle-Isle, les Noailles, les Richelieu, les Gramont. Et quant à Louis XV, une lettre de madame de Tencin, adressée au duc de Richelieu, et citée par Sainte-Beuve, dans ses *Portraits littéraires* [1], donne une idée du discrédit où il était tombé dans l'esprit non seulement du roi de Prusse, mais encore de ses propres sujets.

Voltaire avait, à ce moment-là, des amis influents : Richelieu, son ami de jeunesse, qui l'appuyait auprès de madame de Châteauroux; le comte d'Argenson, son condisciple du collège Louis-le-Grand, récemment placé à la tête du département de la Guerre: le marquis d'Argenson, également son camarade de collège, et à qui allait être bientôt confié (en novembre 1744) le ministère des Affaires étrangères. On se dit que nul mieux que lui ne pourrait faire valoir aux yeux de Frédéric les avantages d'une nouvelle alliance avec la France. Comme il fallait user de diplomatie pour ne pas donner l'éveil au roi de Prusse, on convint d'attribuer le départ du poète à l'irritation provoquée chez lui par son échec à l'Académie française où il avait sollicité vainement le siège laissé vacant par le cardinal de Fleury. Voici d'ailleurs comment il raconte lui-même la chose dans ses *Mémoires* : « On imagina de m'envoyer secrètement chez le roi de Prusse pour sonder ses intentions, pour voir s'il ne serait pas d'humeur à prévenir les orages qui devaient tomber tôt ou tard de Vienne sur lui, après avoir tombé sur nous, et s'il ne voudrait pas nous prêter cent mille hommes, dans l'occasion, pour mieux assurer la Silésie... Il fallait un prétexte. Je pris celui de ma querelle avec l'ancien évêque de Mirepoix [2]. Le roi approuva cet expédient. J'écrivis au roi de Prusse que je ne pouvais plus tenir aux persécutions de ce théatin, et que j'allais me réfugier auprès d'un roi philosophe, loin des tracasseries d'un bigot [3]. »

Voltaire quitta Paris le 14 juin 1743. M. de Montmartel avait reçu de M. Orry, contrôleur général des finances, l'ordre de lui verser 8 000 francs et une année de sa pension : c'était la somme qu'il avait lui-même fixée à M. Amelot.

1. T. III, pp. 512-518. — *Relation inédite de la dernière maladie de Louis XV.*

2. Jean-François Boyer (1675-1755).

3. Édition Moland, I, 25.

ministre des Affaires étrangères. Il paraît s'être rendu directement à la Haye, d'où il adresse, le 27 juin, à Cideville une longue lettre à la louange de Frédéric.

On peut se demander pourquoi Voltaire, qui devait avoir à cœur de remplir rapidement la mission secrète dont il avait été chargé auprès du roi de Prusse et qui avait donné rendez-vous à madame du Châtelet, vers la fin de juillet, à Bruxelles, s'arrêta à la Haye et y passa plus de deux mois avant de se rencontrer avec le souverain. M. Desnoiresterres croit que « l'état de santé du poète ne lui permettait pas de jouer le chevalier errant[1] ». Peut-être est-il plus exact de dire qu'il attendit à la Haye les instructions du roi. Il fut d'abord question de se retrouver à Spa, ou à Aix-la-Chapelle[2]; mais le 20 août, Frédéric II informait le poète qu'il n'irait plus aux eaux. On résolut, en fin de compte, de se voir à Berlin, où Voltaire ne put arriver que le 30 août.

Il avait mis à profit son long séjour à la Haye pour mieux s'instruire des affaires de l'Europe en général, et de celles de Hollande, en particulier. Les Anglais avaient poussé les Provinces-Unies à se jeter imprudemment dans une guerre où elles n'avaient rien à gagner : « Ceux qui étaient du parti d'Orange, écrit Frédéric dans ses *Mémoires*, voulaient la guerre ; les vrais républicains voulaient le maintien de la paix. La force des guinées l'emporta sur l'éloquence des meilleurs citoyens, et les Provinces-Unies épousèrent les intérêts de la reine de Hongrie, qui leur étaient étrangers, et envoyèrent 20 000 hommes pour renforcer l'armée de Worms, dont 14 000 la joignirent, et le reste se débanda. »

Les lettres adressées par Voltaire, de la Haye, au comte d'Argenson, ministre de la Guerre, à M. Amelot, ministre des Affaires étrangères, au duc de Richelieu, sont pleines de détails intéressants sur ce qui se passait alors dans les Provinces-Unies ainsi que sur les mouvements des troupes hollandaises. Le poète s'était lié avec M. de Podewils, envoyé du roi de Prusse, lequel, « amoureux et aimé de la femme d'un des principaux membres de l'État, attrapait, par les bontés de cette dame, des copies des résolutions secrètes de leurs Hautes-

1. *Voltaire à Cirey*, p. 378.
2. Frédéric à Voltaire, 25 juin.

Puissances, très mal intentionnées contre nous. J'envoyais — ajoute Voltaire, à qui nous empruntons ce passage — ces copies à la Cour, et mon service m'était très agréable[1]. »

Parmi les pièces ainsi obtenues et communiquées par Voltaire à Versailles figuraient un état des troupes et des dépenses militaires de la Hollande, ainsi que le plan de la bataille de Dettingen. Il confirme ce que dit Frédéric du nombre des « troupes de la République qui marchent », et qui se composent de 14 600 hommes; informe M. Amelot que le roi de Prusse fait négocier secrètement un emprunt de 400 000 florins à Amsterdam; conseille l'envoi d'un corps d'armée sur la Meuse, dans le but d'opérer une désunion « entre le parti anglais, qui prédomine en Hollande, et le parti pacifique, qu'on ne doit pourtant pas appeler le parti français »; — insiste pour qu'on mette obstacle au passage des munitions de guerre du corps des troupes hollandaises; tient le ministère au courant de la date à laquelle ces troupes pourront joindre les alliés; montre le très grand mécontentement du roi de Prusse, lorsqu'il apprend qu'elles ont passé sur son territoire, sans lui en avoir expressément demandé la permission; envoie au Gouvernement des copies de diverses dépêches adressées à la Haye par les agents politiques des Provinces-Unies auprès des Cours étrangères; signale exactement les divers traités conclus ou en train de se conclure; bref, s'acquitte très consciencieusement, et avec le savoir-faire d'un diplomate de profession, de la charge délicate qu'il a assumée. Aussi dit-il vrai, lorsqu'il affirme, dans ses *Mémoires*, que son séjour ne fut pas inutile à la Haye. L'accomplissement de sa mission lui était d'ailleurs facilité par le genre de vie que l'on y menait et qu'il décrit ainsi dans une lettre au marquis d'Argenson, en date du 8 août : « La Haye est le pays des nouvelles et des livres; c'est proprement la ville des ambassadeurs; leur société est toujours très utile à qui veut s'instruire. On les voit tous en un jour. On sort, on rentre chez soi : chaque rue est une promenade; on peut se montrer, se retirer tant qu'on veut. C'est Fontainebleau, et point de cour à faire. »

En ce qui le concerne personnellement, on lui parle en

1. *Mémoires*, éd. Moland, I, 26.

toute liberté, et, dit-il, « si j'étais dans le camp du roi d'Angleterre, j'ai lieu de croire qu'on ne se déguiserait pas davantage, tant on me croit peu à portée, par mon caractère et par ma situation, de profiter de cette franchise[1] ».

Sans vouloir empiéter sur les attributions de l'envoyé de France et de son premier secrétaire, M. de La Ville, Voltaire est aux écoutes. Soit que son ami « intime », M. de Podewils, qui est tout acquis à la France, et qui fait valoir adroitement auprès de Frédéric II « la vigueur du ministère français, les réponses de l'État, le courage de la nation[2] », le renseigne, jour pour jour, sur les moindres événements politiques, soit qu'il ait recours à d'autres sources d'informations, il sait « mettre les partis différents et les ministres étrangers à portée de lui parler librement[3] », et, agent officieux auquel son nom, sa réputation, ses relations avec la Cour de Versailles donnent une autorité toute particulière, il seconde de son mieux l'activité de la mission officielle que la France entretient à la Haye. Au surplus, il a toujours aimé le séjour de la Hollande, et cette fois-ci encore « il y mène une vie délicieuse dont les agréments ne sont combattus que par le regret que lui inspirent ses amis[4] ».

L'esclavage où l'on veut mettre en France l'esprit humain lui ferait souhaiter de s'établir aux Pays-Bas : « Il y a ici des hommes très estimables. La Haye est un séjour délicieux l'été, et la liberté y rend les hivers moins rudes. J'aime à voir les maîtres de l'État simples citoyens. Il y a des partis, et il faut bien qu'il y en ait dans une république, mais l'esprit de parti n'ôte rien à l'amour de la patrie, et je vois de grands hommes opposés à de grands hommes. Je suis bien aise, pour l'honneur de la poésie, que ce soit un poète qui ait contribué ici à procurer des secours à la reine de Hongrie, et que la trompette de la guerre ait été la très humble servante de la lyre d'Apollon[5]. »

Voltaire fait allusion à van Haren, qu'il appelle ailleurs « le poète Tyrtée des États Généraux[6] ». Député des États Géné-

1. M. Amelot, 21 juillet 1743 (éd. Moland, t. LII, p. 557).
2. Au même, 16 août 1743.
3. Au même, 3 août 1743.
4. A Thieriot, 16 août 1743.
5. Au marquis d'Argenson, 8 août 1743.
6. Au même, 10 septembre 1742.

raux, très estimé comme poète lyrique et comme auteur d'une épopée intitulée : *les Aventures de Friso*, Guillaume van Haren s'était montré plein de prévenances pour Voltaire, qui lui avait répondu par les *Stances* connues :

Démosthène au Conseil, et Pindare au Parnasse[1]...

Lorsqu'il adressait ces vers à van Haren, Voltaire avait appris que le Tyrtée batave, ami des honneurs et des ambassades, aspirait au poste d'envoyé à Constantinople, et il se flattait de l'arrière-pensée que le petit grain d'encens qu'il venait de brûler ainsi en son honneur l'engagerait peut-être à demander en fin de compte l'ambassade de Paris : « En ce cas, écrivait-il le 10 août à M. Amelot, M. van Haren pouvant avec honneur employer à la conciliation les talents qu'il a consacrés à la discorde, l'espérance d'être nommé ambassadeur en France pourrait le flatter et le déterminer à servir la cause de la justice et de la raison... »

L'austère simplicité des hauts dignitaires de la République fait surtout une vive impression sur Voltaire : « Je vois d'un autre côté, avec non moins d'admiration, écrira-t-il le 8 août 1743 au marquis d'Argenson, un des principaux membres de l'État marcher à pied sans domestique, habiter une maison faite pour ces consuls romains qui faisaient cuire leurs légumes, dépenser à peine 2 000 florins par an pour sa personne, et en donner plus de 20 000 à des familles indigentes. Ces grands exemples échappent à la plupart des voyageurs... »

Cependant le poète, ayant reçu de Frédéric l'ordre d'aller le rejoindre à Berlin, quittait la Haye le 21 ou le 22 août ; il était, le 23, « sur l'eau, près d'Utrecht », d'où il annonçait à d'Argental son départ pour la Prusse, et arrivait vers le 30 à Berlin ; la première lettre qu'il écrit de cette capitale est datée du 31.

Les jugements varient sur le résultat final de la mission que le poète diplomate avait accepté de remplir auprès du roi de Prusse. M. Lanson dit « qu'il y échoua, ni plus ni moins que les diplomates de profession » ; M. Faguet, « qu'il n'obtint rien » ; M. Brunetière « qu'il s'en alla, comme il était venu[2] ». Déjà, avant eux, M. le duc de Broglie, dans son

1. Voyez ces *Stances* dans l'édition Moland, VIII, 514.

2. *Voltaire* (*Revue des Deux Mondes* du 1er décembre 1910, p. 616).

volume si impartial sur *Voltaire avant et pendant la Guerre de Sept ans*, avait exprimé l'avis que « le succès n'avait pleinement répondu ni aux espérances de Voltaire, ni à l'attente de ceux qui avaient eu recours à ses bons offices [1] ». Toutes ces appréciations se fondent, en grande partie, sur ce passage des *Mémoires* de Frédéric II : « Les Anglais ne quittaient pas leur projet d'engager insensiblement le roi (de Prusse) dans la guerre qu'ils faisaient à la France, et les Français désiraient qu'il vînt à leur secours et les assistât par quelque diversion. Sur ces entrefaites, Voltaire arriva à Berlin. Comme il avait quelques protecteurs à Versailles, il crut que cela suffisait pour se donner des airs de négociateur. Son imagination brillante s'élançait sans retenue dans le vaste champ de la politique. Il n'avait point de lettre de créance, et sa mission devint un jeu, une simple plaisanterie... »

Les choses se seraient passées autrement, selon Voltaire, qui affirme, dans ses *Mémoires*, qu'il rapporta à Paris l'espérance qu'on lui avait donnée à Berlin. « Elle ne fut point trompeuse, ajoute-t-il, et, le printemps suivant, le roi de Prusse fit en effet un nouveau traité avec le roi de France. Il s'avança en Bohême avec cent mille hommes, tandis que les Autrichiens étaient en Alsace... » Quoi qu'il en soit, le séjour de Voltaire en Prusse se prolongea jusqu'au 12 octobre 1743 : il suivit le roi en Franconie, alla faire sa cour à la margrave de Baireuth, au grand désespoir de madame du Châtelet, qui sentait que son ami lui échappait de plus en plus, enfin reprit, par Brunswick, le chemin de la Hollande, où il tenait à revoir M. de Podewils [2]. Il arriva à la Haye à la fin d'octobre, n'y séjourna que peu de temps, et, après avoir rejoint monsieur et madame du Châtelet à Bruxelles et les avoir accompagnés à Lille, il rentra à Paris avec la marquise dans la seconde moitié de novembre.

GEORGES BENGESCO

1. Paris, Calmann-Lévy, 1898, p. 7

2. A M. de Podewils, 3 octobre 1743.

AU DELÀ DU BONHEUR[1]

XXX

Depuis cinq ans que Marguerite Rocherolles était mariée, le docteur Ruelle ne manquait point, chaque printemps, de remettre sa clientèle d'Albiac aux soins d'un confrère plus jeune et de venir passer quelques jours à Paris, auprès de sa fille. Cette fois, il y était arrivé un peu avant les fêtes de Pâques, décidé par la splendeur d'une saison précoce.

Une après-midi comme il rentrait, rue Eugène-Manuel, dans l'appartement qu'habitaient les Rocherolles, il trouva Marguerite en compagnie de madame de Vistrac, qui, elle aussi, faisait un séjour à Paris. Mais elle n'avait pas voulu s'installer chez son frère et s'était logée à l'hôtel du Louvre, au cœur tumultueux de cette immense ville dont l'agitation et le bruit l'affolaient délicieusement : « Ce n'est pas la peine, — expliquait-elle, — quand on est enterré dix ou douze mois de l'année au fond d'un trou de province, d'aller chercher, dans un coin de Passy, la solitude et le silence. »

Marguerite jeta tendrement les bras autour du cou de son père. M. Ruelle s'inclina devant madame de Vistrac.

— Enchantée de vous retrouver ici, docteur, — dit-elle. — Comment va madame Ruelle?

1. Voir la *Revue* des 15 décembre 1911, 1er, 15 janvier et 1er février 1912.

Le docteur expliqua que sa femme n'avait pu, cette fois, risquer les fatigues du voyage. Mais elle espérait que leur fille viendrait passer chez eux une partie de l'été. Il y avait plus de deux ans qu'on l'attendait là-bas. Madame Rocherolles sourit avec amertume et poussa un léger soupir. Puis, elle se tourna brusquement vers son père.

— Qu'avez-vous fait de cette après-midi? — demanda-t-elle.

M. Ruelle rougit et caressa, d'un air déconcerté, ses moustaches blanches.

— Je suis allé voir quelqu'un... loin d'ici... un de mes amis...

Et, se penchant, vers un guéridon, il prit une miniature qu'il affecta de considérer avec une grande attention.

Marguerite observait son père d'un visage inquiet. Madame de Vistrac eut un rire malicieux.

— Cet ami, — fit-elle, — ne serait-ce point par hasard Pierre Dalvagne, l'illustre Pierre Dalvagne, notre homme célèbre, la gloire d'Albiac?

Elle parlait avec une emphase ironique. Le docteur leva subitement la tête, fronça les sourcils et regarda sa fille, qui était devenue très pâle. — Puis il répliqua froidement.

— Vous avez deviné. madame, c'est de chez lui que je reviens.

Les yeux de Marguerite Rocherolles se dilatèrent tout d'un coup. Madame de Vistrac poussa une exclamation de surprise et de gêne. Elle avait posé la question étourdiment, suivant son habitude, et fut stupéfaite d'avoir deviné juste. Depuis que Pierre Dalvagne vivait à Paris, elle ne l'avait pas rencontré. Il n'était retourné qu'une fois dans la petite ville de province et ne s'était montré à personne. Quand madame de Vistrac allait voir « cette bonne madame Dalvagne » toujours affable et résignée, il n'était jamais question entre elles de ce fils énigmatique. Mais, dans les salons d'Albiac, c'était un sujet de conversations intarissables, émouvantes, que l'on chuchotait à demi voix. On disait que Pierre Dalvagne avait écrit deux livres « contre la religion », l'un intitulé : *les Chercheurs de joie*, l'autre : *De Jésus à Zarathoustra*. Mademoiselle Marin expliquait que ce Zarathoustra, dont elle seule se hasardait à prononcer le nom, était une sorte d'Antechrist prêché par un

philosophe allemand. Elle répétait les phrases qu'elle avait lues à ce sujet dans *la Croix* et le *Nouvelliste*, où l'on affirmait que Pierre Dalvagne, le moine défroqué, exaltait à son tour la doctrine de cet Antechrist. Or, madame de Vistrac n'était point de ces dévotes toujours effarouchées qu'un mot scandalise; elle était même volontiers frondeuse et ne se faisait point scrupule, par exemple, de se moquer un peu du chapelet, ou de dire que la soutane de Monseigneur était d'un violet si éclatant qu'elle tournait à la pourpre. Mais qu'on attaquât sérieusement la religion, cette religion, si facile en somme, si indulgente et si douce, qui pardonnait tout, comprenait tout, consolait si bien des chagrins de l'existence présente et venait aux heures les plus tristes, nous assurer du bonheur éternel, cela la choquait comme une offense personnelle, comme un manque de goût. Puis elle éprouvait une répulsion bizarre, instinctive, à l'idée que Pierre Dalvagne avait porté l'habit monastique; il lui semblait que cela donnait à son apostasie un caractère de vilenie, de traîtrise. Bref, autant elle l'avait autrefois naïvement admiré pour la beauté saisissante de son visage et la noblesse de ses manières, autant il lui était devenu antipathique. Elle n'avait pas lu ses livres et ne désirait pas les lire; ils étaient d'ailleurs trop graves pour elle. Mais elle s'indignait de sa célébrité néfaste, elle aurait voulu la supprimer tout entière, d'une boutade. La réponse brève de M. Ruelle, le silence de Marguerite lui furent pénibles.

— Ah! vous l'avez revu?... — reprit-elle au bout de quelques secondes. — Et... comment va-t-il?

Le docteur haussa un peu les épaules :

— Il va... comme un homme ardent qui se donne sans mesure. Sa flamme intérieure l'exalte et le consume à la fois.

— Où habite-t-il?

— Il habite entre le quartier latin et le faubourg Saint-Marcel, au coin d'une rue très populeuse, au milieu de petits bourgeois, de pauvres gens, d'étudiants russes.

Madame de Vistrac fit un haut-le-corps d'étonnement. Elle savait que Pierre Dalvagne avait hérité de son père une fortune suffisante pour mener une existence confortable.

— Il est donc socialiste? — s'écria-t-elle avec une expression d'effroi.

Le docteur sourit.

— Je ne crois pas, — répondit-il. — Non, il n'est pas plus socialiste qu'anticlérical. Mais il a voulu se mettre, autant que possible, à l'abri du monde oisif et désœuvré. Il me disait aujourd'hui même : « L'exemple que nous donnent les humbles est pour nous une force qu'il ne faut pas négliger. » D'ailleurs, vous ne savez peut-être pas qu'il a perdu la plus grande part de son héritage.

Non, madame de Vistrac ne l'avait pas appris. Elle eut un air d'intérêt apitoyé.

— Et, de quelle manière? — demanda-t-elle.

Le docteur expliqua brièvement que, deux ans après son arrivée à Paris, Pierre s'était associé à quelques amis, pour fonder une revue. Le plan était très beau; les collaborateurs avaient mis en œuvre une grande somme d'enthousiasme, de labeur et de talent. Mais les frais matériels avaient dépassé de beaucoup ce qu'on avait prévu. L'élite à laquelle on s'adressait, avait trouvé le prix d'abonnement trop cher; les « gens du monde » avaient estimé les articles trop sérieux et de tendances trop nouvelles. Pierre, qui avait engagé, dès le commencement, la moitié de son avoir, s'était acharné à soutenir l'entreprise et n'y avait renoncé qu'à la veille de la ruine totale. Maintenant il ne lui restait pour vivre qu'un capital insignifiant, quelques travaux de librairie et de presse, des leçons, et les droits, bien minimes encore, de ses ouvrages.

Madame de Vistrac, qui, pendant tout le récit du docteur, avait montré en clignant des yeux et en mordant ses lèvres rouges, combien elle s'efforçait d'être attentive, se mit à hocher gravement la tête. Puis elle regarda sa belle-sœur qui conservait la même attitude rigide et impénétrable.

— Vous connaissiez tout cela, ma chérie, — fit-elle sur un ton de reproche, — et vous ne m'en avez jamais parlé! Mais madame Dalvagne possède encore une assez grosse fortune, n'est-ce pas?

— Je le pense, — répondit Marguerite du bout des lèvres en se tournant vers son père.

— Je crains qu'elle n'ait aussi perdu beaucoup d'argent, — dit-il. — Elle avait bien peu d'expérience, et puis, ces der-

nières années, elle était devenue si négligente! D'ailleurs, Pierre Dalvagne ne songerait même pas à demander...

— Sait-elle qu'il est pauvre?

— Elle le sait.

Madame de Vistrac parut méditer encore.

— Elle a bien souffert à cause de son fils, — remarqua-t-elle avec un peu d'embarras.

Marguerite remua sur sa chaise et croisa les mains. M. Ruelle releva brusquement la tête et considéra tour à tour les deux femmes.

— Oui, — prononça-t-il, — elle a bien souffert. C'est bien souvent la destinée des mères de souffrir à cause de leur fils. Pendant que le Christ montait au Calvaire, il y avait une pauvre femme qui souffrait plus que lui, à cause de lui, et qui, sans doute, était à peine encore parvenue à le comprendre... C'était sa mère.

Sous le regard du docteur, madame de Vistrac avait baissé le front. Du coin de l'œil, elle observa, un moment, sa belle-sœur, puis elle poussa un soupir.

— Il faut cependant que je m'en aille, — fit-elle. — Je dois m'habiller avant le dîner : — on me mène au théâtre ce soir.

— Au Théâtre-Français? — demanda le docteur en souriant.

— Non! — s'écria-t-elle avec un visage confus et ravi, — aux Variétés, figurez-vous! C'est une horreur, mais il paraît que c'est si amusant!

Elle se tut, ouvrit et ferma son petit sac.

— Qu'est-ce que vous pensez de moi, docteur? Dites-moi franchement. Je suis sûre que je vous produis l'effet d'une petite bécasse.

— Oh! — protesta M. Ruelle.

— Mais si! mais si! je le sais bien. Et cette mystérieuse qui reste là sans rien dire, comme une statue! Elle aussi doit penser que j'ai la tête légère!

— Je comprends pourtant qu'il y a beaucoup de choses graves dans la vie, — reprit-elle après avoir menacé du doigt la jeune femme. — Mais que voulez-vous? Je suis comme un enfant qui s'ennuie pendant la classe et qui pense toujours à l'heure où l'on pourra s'amuser. Cela n'empêche pas que tout ce que vous venez de me dire me fait réfléchir... Non! ne

riez pas tous les deux, c'est vrai! Au revoir! docteur, — conclut-elle en se levant d'un bond et en offrant sa main potelée. — Je vous aime bien!

Puis elle entoura de ses bras le cou de madame Rocherolles, qui disparut presque tout entière sous l'énorme chapeau.

— Ne soyez plus triste, ma chérie! — lui glissa-t-elle à l'oreille. — Je parlerai à Marc, sérieusement, demain. Vous ne voulez pas?... pourquoi?... vous verrez que tout s'arrangera. Allons, levez les yeux, souriez-moi, comme ça!... Et ne rêvez pas trop à Pierre Dalvagne! — murmura-t-elle après l'avoir embrassée.

Et coulant vers sa belle-sœur un regard chargé de malice, elle s'éloigna.

Le docteur et Marguerite restèrent, quelques secondes, à côté l'un de l'autre, sans parler.

— Drôle de femme! — dit enfin M. Ruelle.

Marguerite ne répondit pas.

— Point de cervelle! poursuivit-il, — et toujours le cœur sur la main. Les gens de cette espèce, on ne peut pas leur en vouloir, même s'ils vous ont fait du mal. Il y en a beaucoup dans le monde.

— Ce sont les plus heureux! — dit la jeune femme d'une voix distraite. — Ils prennent la vie comme il faut la prendre. Père! — ajouta-t-elle, en changeant subitement de ton, — croyez-vous que la santé de Pierre Dalvagne soit en danger?

Le docteur secoua la tête.

— Non, — répliqua-t-il, — je ne le crois pas. Il est vrai que, depuis cinq ans, il se dépense outre mesure. Mais il est dans la voie où la destinée voulait le conduire. Or, lorsqu'un homme marche dans *sa* voie, quelle que soit la faiblesse de son corps, quelles que soient les fatigues et les privations qu'il endure, il semble qu'une force intérieure le soutienne et qu'il vive de son œuvre même...

Le docteur s'arrêta. Sa fille attendait avidement de nouvelles paroles.

— Non, ce n'est pas la santé de Pierre qui m'inquiète le plus, — reprit-il.

— Vous pensez à sa mère?

— Oui, hélas! Je voudrais réunir, avant qu'il soit trop tard, ces deux êtres qui devaient si bien se comprendre et s'aimer.

Marguerite tressaillit.

— Vous espérez y parvenir, n'est-ce pas?

— Peut-être!

— Et si madame Dalvagne se réconciliait avec son fils, ne croyez-vous pas qu'elle puisse guérir?

— Qui sait? Six années de chagrin suffisent à ruiner un corps moins fragile... Parfois j'ai cru distinguer sur son visage, dans son attitude, des symptômes qui m'effrayaient. Mais il se peut qu'aucun organe vital ne soit atteint sans remède. Alors, une existence tranquille et douce à côté de son fils réparerait l'usure de ces six années. Seulement...

Le docteur n'acheva pas. Il y eut un lourd silence. Le boudoir s'assombrissait peu à peu. Marguerite murmura :

— Pour Pierre... ce serait pire que tout...

Puis, elle demanda ce que le docteur comptait faire. Il ne fallait pas songer à obtenir de Pierre l'abandon de ses idées. Mais on pouvait amener madame Dalvagne à les juger moins étroitement, l'assurer que les livres de son fils ne contenaient rien d'injurieux contre ses croyances. Déjà, M. Ruelle l'avait remarqué, elle ne montrait plus, à l'égard de l'absent, une sévérité aussi rigoureuse : elle s'informait souvent de sa santé, de sa manière de vivre. Si elle venait à Paris, les derniers malentendus se dissiperaient sans doute... Dès son retour, le docteur tâcherait de la décider à ce voyage...

La pièce était devenue tout à fait obscure. Après un long intervalle, la jeune femme demanda tout à coup :

— Est-ce que Pierre Dalvagne vous a parlé de moi?

— Non, — répondit le vieillard.

Marguerite n'ajouta rien et demeura, un instant, immobile. Puis elle se leva brusquement, alla tourner le commutateur électrique. M. Ruelle regarda vers la pendule. Il ne dit pas un mot, mais la jeune femme avait aperçu son geste.

— Huit heures et demie! — articula-t-elle sèchement. — Je vais faire servir le dîner. Il est inutile d'attendre Marc plus longtemps.

— Ses affaires l'auront peut-être mis en retard — hasarda le docteur.

— Ses affaires, sans doute! — répéta Marguerite, en étendant la main vers le bouton de la sonnerie.

Il y avait, dans le ton de sa voix, une ironie exaspérée. M. Ruelle la retint doucement par le poignet, l'attira vers lui.

— Ma pauvre enfant, ne sois pas ainsi impatiente.

— Je ne suis pas impatiente! — fit-elle avec un calme affecté. — Marc n'ignore pas que nous devons dîner à huit heures; il rentre quand il lui plaît, sans souci de nous faire attendre : c'est parfait! Je ne le verrai peut-être pas avant demain matin : c'est parfait encore! il est libre! Je m'étais fait, à vrai dire, une idée un peu différente du mariage : je n'aurais jamais pu concevoir qu'après s'être passionnément aimés, deux êtres fussent capables de vivre l'un près de l'autre, avec une entière indifférence, comme deux étrangers dans le même hôtel. Mais, vous voyez bien, je me suis résignée; je ne suis pas une romanesque. Au bout de trois mois, j'avais déjà compris que je m'étais trompée; je savais que je n'étais pour mon mari qu'un être sans importance, une compagne de plaisir dont il commencerait bientôt à se lasser, une poupée que l'on habille, que l'on conduit au théâtre, dans le monde, qui reçoit, qui distribue des tasses de thé. Eh bien! j'ai fini par trouver cela tout naturel! Je ne me suis pas révoltée, je n'ai pas quitté le domicile conjugal! Je n'ai pas même pris d'amant!... Je suis bien trop bêtement provinciale pour cela!

— Voyons Marguerite! parce que Marc est un peu en retard...

La jeune femme haussa violemment les épaules.

— Ce n'est pas ça, ce n'est pas ça! fit-elle.

Et elle s'affaissa sur un siège, les mains fébriles.

— Ma pauvre enfant, — dit le docteur, avec une tendresse timide, — tu aimes encore ton mari.

— Père! s'écria-t-elle en se redressant tout à coup, — comment pouvez-vous imaginer une pareille chose! L'aimer! Je croyais que vous me connaissiez mieux. Lorsque je me suis fiancée à Marc, vous vous êtes dit, sans doute, que ce qui m'attirait vers lui, c'était ses beaux yeux noirs, sa moustache, ses lèvres rouges! Et vous êtes persuadé que je l'aime encore à cause de cela! Et vous ne pensez pas que, si c'était vrai, j'en

pleurerais de rage et de honte?... Non, non! si je pleure parfois, ce n'est pas de l'aimer encore, c'est d'avoir pu l'aimer... Ah! on ne sait pas tout ce qu'une jeune fille, élevée comme moi, purement, loin du monde, seule avec tous ses rêves, aperçoit dans un regard qui se penche vers elle! Hélas! c'est par ce mirage que les yeux nous attirent. Mais quand il disparaît, quel dégoût, quelle tristesse!... Jamais, je n'oublierai le jour où je me suis dit : « C'est fini! tout ce que j'avais rêvé, désiré, espéré, s'est anéanti. Ma vie commence à peine, et pourtant les plus belles joies que j'attendais d'elle sont là, souillées et flétries. » Jamais je n'oublierai l'air de raillerie ennuyée que prit Marc, une fois pour me dire : « Mais quelle sentimentale vous faites, ma chère amie! c'est de très mauvais ton aujourd'hui... » Encore, si j'avais un enfant! Mais il ne me reste plus rien, plus rien!

— Marguerite! — supplia le docteur, — n'exagère pas les choses. Tout peut s'arranger encore. Il n'y a rien d'irréparable entre toi et ton mari.

La jeune femme, se mit à rire nerveusement.

— Rien d'irréparable! Non, Dieu merci! je ne me suis pas abaissée jusqu'à le surveiller, à lire ses lettres: je ne sais même pas, d'une manière certaine, s'il a une maîtresse. Mais qu'est-ce qui est plus irréparable que de n'être pas aimée?

Et elle s'accouda en sanglotant sur son petit bureau fragile, qui gémit sous le poids.

— Il y a pourtant beaucoup de femmes heureuses, — reprit-elle à travers ses larmes. — Pourquoi ne le suis-je pas?

— Ma pauvre petite! personne n'est longtemps heureux. Et ce ne sont pas les meilleurs qui le sont le plus souvent.

— Moi, je ne le serai jamais plus, jamais!

— Qui sait? quand on dit cela, on est quelquefois près de l'être. Mais, vois-tu, quoi qu'il arrive, il vaut mieux encore garder l'estime de soi que d'être heureux.

La jeune femme releva la tête, sécha rapidement ses yeux, pressa plusieurs fois son mouchoir entre ses doigts, puis appuya d'un geste brusque sur le bouton de la sonnerie.

— Servez, — ordonna-t-elle, sitôt que le domestique eut

entr'ouvert la porte. — J'avais oublié que Monsieur était retenu, ce soir.

XXXI

Pierre Dalvagne arrêta sa plume, la posa sur le rebord de l'encrier, relut ce qu'il venait d'écrire et parut attendre une idée nouvelle... Mais au bout d'un moment, il poussa un long soupir, essuya son front moite... C'était à la fin de juin, au milieu d'une après-midi orageuse. La chaleur lui semblait insupportable ; le moindre effort de pensée lui faisait monter la sueur au visage et brisait son énergie.

Il demeura un instant immobile, écoutant la rumeur jamais apaisée de ce quartier grouillant et besogneux, le choc aigu d'un marteau, le fracas des véhicules sur le pavé de pierre, le cri des marchands le long des trottoirs... Puis, il secoua la torpeur qui l'envahissait et reprit sa tâche...

Quelques minutes après, il l'interrompit encore, mais, cette fois, ses traits étaient détendus et souriants. Il venait d'achever allégrement un paragraphe et la suite lui apparaissait claire et facile. Il se pencha, saisit sa plume, mais la reposa soudain avec humeur : la sonnette venait de retentir dans le vestibule.

Les sourcils froncés, Pierre essaya d'entendre le dialogue de la servante et du visiteur. Bientôt on frappa doucement à sa porte et la vieille bonne de madame Dalvagne, toujours propre et menue dans sa robe d'alpaga noir, entra sur la pointe des pieds, tenant au bout de ses doigts une carte de visite qu'elle vint présenter avec un air de mystère et de respectueuse discrétion.

— C'est un monsieur l'abbé, — prononça-t-elle à mi-voix.

Pierre, surpris, lut en effet : « L'abbé Perrin, vicaire. » — Ce nom éveillait en lui un souvenir qu'il ne parvenait pas à préciser.

— Faut-il faire entrer ici? — demanda la bonne.

Pierre jeta un coup d'œil inquiet vers la cloison, en face de lui et, la désignant du doigt :

— Non, madame repose, nous ferions trop de bruit. Introduisez dans la salle à manger et priez que l'on m'attende quelques secondes.

Resté seul, il griffonna deux ou trois idées qu'il craignait d'oublier. Puis il se leva et sortit à pas étouffés.

En voyant le prêtre, il retint à peine un cri de surprise :

— Vous!

Il avait reconnu le novice de Quarr Abbey, le dernier qui lui avait dit adieu, là-bas. Celui-ci portait maintenant le costume du clergé séculier. Il s'avançait, la main tendue, ses yeux bleus ouverts avec franchise, un sourire hésitant sur ses lèvres imberbes. Pierre avait d'abord éprouvé une intime contrariété à voir apparaître devant lui une figure de ce passé qu'il croyait à jamais aboli. Mais l'air candide et affectueux de ce visage le rassura.

— Je suis vraiment heureux de vous revoir, — dit-il.

— Vous ne pouvez pas l'être plus que moi, — répondit l'abbé.

Tous deux se considéraient amicalement, les mains unies... Le premier, Pierre éprouva un peu d'embarras.

— Asseyez-vous — fit-il. — Je ne m'attendais guère...

— N'est-ce pas? — interrompit l'abbé. — J'ai quitté le monastère quelques mois après vous... oui... je me suis aperçu que je ne pourrais jamais aimer Dieu uniquement, qu'il me fallait d'abord aimer les hommes pour atteindre jusqu'à lui. Dom Maillard a pensé comme moi : il m'a donné une petite tape sur la joue en disant : « Allez, mon enfant; nous sommes trop vieux pour vous, ici; allez vers ceux qui ont besoin de votre jeunesse! » Je suis entré au séminaire d'Issy; j'ai été ordonné prêtre l'année dernière. On vient de me nommer vicaire dans le XIIIe arrondissement. J'ai entendu parler de vous par les journaux, par mes collègues; j'ai lu vos livres et... j'ai désiré vous revoir. J'ai demandé votre adresse à un journal où vous écrivez...

Il se tut et continua de sourire. Pierre l'observait en silence, fixement. Gêné par ce regard dont l'ironie involontaire cachait une émotion profonde, le prêtre rougit et reprit avec effort :

— Vos livres m'ont fait beaucoup de bien...

Pierre Dalvagne releva les sourcils d'un air étonné.

— Oui, — appuya le prêtre en rougissant davantage, — beaucoup de bien. Vous croyez que les idées modernes et toutes les obscurités, les aspirations de nos pauvres âmes ne me préoccupent pas? Personne encore ne me les avait fait sentir d'une manière aussi poignante que vous.

— Mais — objecta Pierre doucement — n'est-on pas très sévère chez les vôtres pour tous ceux qui s'inquiètent de ces idée modernes?

Le visage de l'abbé Perrin s'attrista. Il baissa la tête.

— Oui, — fit-il en soupirant, — il est vrai que beaucoup parmi nous souffrent de la méfiance qu'on leur témoigne. Mais quand ce n'est ni l'orgueil, ni la vaine curiosité qui nous inspirent, de telles épreuves, loin de nous abattre, nous grandissent, nous fortifient. Il est bon, d'ailleurs, de se savoir appuyé par une discipline sage et ferme...

— Vous êtes vicaire d'une paroisse très pauvre, — dit Pierre pour détourner l'entretien.

L'abbé Perrin décrivit ce quartier plein de misère, — les rues sinistres, où rôdent le crime et la débauche, où le vice guette les enfants, les taudis meurtriers, les « cités » empuanties par la promiscuité humaine, — et tout ce qu'il fallait de patience obstinée, de ruse innocente pour atteindre quelques âmes au milieu de cette fange. Il parlait volontiers, avec une abondance et une précipitation juvéniles, hachant ses phrases, y mêlant parfois, sans y prendre garde, un mot de ce parler faubourien dont il avait déjà pris l'habitude. Pierre ne reconnaissait plus le novice timide qui venait lui confier ses inquiétudes : une âme nouvelle se manifestait dans ces yeux, dans cet accent, une âme énergique, fière et confiante. Et Pierre, au fond de lui, l'admirait, l'enviait presque. — Il voulut défendre ses propres motifs de penser et d'agir.

— Vous dirigez, sans doute, un patronage, — commença-t-il. — Vous avez autour de vous des enfants que vous aimez et qui vous aiment, j'en suis sûr, parce qu'ils devinent en vous un cœur avide de leurs cœurs. Mais ces enfants grandiront, deviendront des hommes. Combien alors resteront vos amis? Combien se souviendront qu'ils vous sont redevables du premier éveil de leur bonté, de leur pensée peut-être? Ils s'éloi-

gneront de vous parce qu'un courant plus fort les entraînera, parce que des idées, des espérances plus humaines les guideront.

L'abbé secoua la tête :

— Quoi qu'ils fassent, il restera toujours en eux quelque chose de moi. D'ailleurs, mon costume de prêtre ne m'empêchera pas de les suivre, de les retrouver parfois, de partager leurs espérances.

— Hélas! — dit Pierre, — j'ai peur que vous ne rêviez l'impossible. Vous désirez conserver intactes vos croyances catholiques et, néanmoins, être un homme moderne, bien plus, un apôtre moderne. Vous rêvez de servir à la fois deux puissances ennemies qui luttent avec acharnement depuis des siècles, de concilier en vous deux religions opposées, deux espérances contradictoires : la religion de la vie et la religion de l'autre vie, l'espérance de la terre et l'espérance du ciel. Mais l'expérience ne tardera pas à vous faire sentir sur quelle chimère suspecte vous vous êtes aventuré. Ceux qui possèdent la plus ancienne puissance ne peuvent pas voir d'un œil serein que leurs acolytes courtisent la puissance nouvelle. N'ont-ils pas raison? Si les Pharisiens avaient admis une seule des béatitudes de Jésus, ils auraient bientôt accepté toute sa doctrine. Si, au lieu de condamner en bloc les modernistes, le Pape avait accueilli quelques-unes de leurs idées, nous n'aurions pas tardé à voir de larges déchirures dans le manteau de Pierre. Car il est bien vrai, voyez-vous, qu'on coud mal des pièces de drap neuf à un vieil habit.

L'abbé soupira de nouveau; ses yeux purs semblèrent implorer le ciel.

— Aujourd'hui, — fit-il, — nous allons au-devant de ceux qui nous méconnaissent et nous insultent; nous voulons leur prouver que nous ne méritons ni leur défiance ni leur mépris. Vous opposez la religion de la vie à celle de l'autre vie. Sont-elles vraiment contradictoires? Cela fut peut-être notre erreur autrefois. Si notre idéal est au delà de la tombe, nous défend-il de vouloir, dès à présent, que l'existence humaine soit plus juste, plus harmonieuse? Qui plus que nous est désireux d'améliorations sociales, de conquêtes scientifiques, d'hygiène physique et morale? qui montre plus de désintéressement et d'équité? qui peut se glorifier de chefs plus éminents, plus illustres?

L'abbé Perrin cita quelques noms, célèbres en effet. Il y avait parmi ceux-ci des convertis de la veille et des libéraux qui, sans se proclamer catholiques, prenaient, à toute occasion, la défense des croyances traditionnelles. Pierre s'impatienta un peu. Il comprenait que la discussion n'aurait point de résultat, et il était humilié, lui, Pierre Dalvagne, l'écrivain déjà réputé, de se prêter à ce jeu inutile. En outre, il lui répugnait toujours d'exprimer, dans une simple conversation, ses idées profondes et fuyantes, plus vécues encore que pensées. Pourtant il ne voulait pas avoir l'air d'être battu.

— De tous ces hommes que vous me citez, — répliqua-t-il — combien en compteriez-vous qui souhaiteraient maintenir le dogme catholique pour lui-même, pour sa vérité, et non pas seulement pour son utilité morale ou sociale? Et vous, si je vous demandais d'examiner avec moi telles ou telles de ces croyances qui sont à la base de toute votre activité, y consentiriez-vous?

— Pourquoi pas? — repartit vivement l'abbé?

Mais il ajouta aussitôt :

— D'ailleurs, il y a des théologiens et des exégètes qui seraient mieux qualifiés...

— Oui, — dit Pierre en souriant, — c'est bien cela. Vous vous confiez, les yeux fermés, à vos théologiens et à vos exégètes. Ce sont eux qui gardent le camp, pendant que vous luttez. Mais j'en vois déjà, parmi les plus estimés, qui ont déserté leur poste et passé à l'ennemi. Et, de notre côté, je vois aussi des théologiens et des exégètes, tout aussi consciencieux, tout aussi opiniâtres. Or, ils ne cessent de ruiner ce que les vôtres édifient; et même les abris où vous vous retranchez leur semblent si délabrés et si fragiles qu'ils ne se donnent plus la peine de les assaillir. En vain vous avez recours à une interprétation nouvelle des vieux textes, à de subtiles conciliations; en vain vous essayez d'adapter les plus récentes découvertes de l'anthropologie aux premiers chapitres de la Genèse, les insinuantes analyses de Bergson à votre croyance en la divinité de Jésus! Nos savants haussent les épaules et continuent tranquillement leurs travaux...

Pierre s'arrêta, craignant d'avoir prononcé des paroles blessantes. Le visage du prêtre exprimait une stupeur douloureuse.

— Et c'est vous qui me dites cela! — fit-il.

— Pardonnez-moi! répondit Pierre aussitôt. — Je comprends, j'admire votre foi; je m'estimerais coupable et vil si j'avais l'intention de l'amoindrir en vous. Mais, je voulais vous faire entendre, à mon tour, les raisons... ou, si vous aimez mieux, les sentiments qui m'ont amené...

L'insuffisance de tous ces mots le choquait; il n'acheva pas et fit un geste d'humeur :

— Nous n'aurions pas dû parler de ces choses.

— Pourquoi? — repartit le prêtre. — Oh! mes convictions ne courent aucun risque. Et vous savez qu'un incrédule sincère, bien qu'il puisse nous affliger, est plus grand à nos yeux, — et sans doute, au regard de Dieu, — qu'un prétendu croyant qui ne vit pas sa foi... Mais, pour vous détourner des sources chrétiennes, après vous y être si largement abreuvé, avez-vous donc trouvé, chez vos savants et vos sages, une eau de vérité plus limpide et plus douce?

— Non! — dit Pierre, le front sombre, car, malgré lui, le mot de renégat apparaissait dans sa conscience. — Non! ils ne m'ont appris qu'une chose certaine, c'est qu'il n'y a plus, pour les hommes, de vérité.

— Pourtant! — murmura l'abbé avec un léger tremblement dans la voix. — les hommes ne peuvent pas vivre sans vérité.

— Il faudra bien qu'ils s'y accoutument!

L'abbé protesta d'un geste : Pierre ne le remarqua point. Il semblait écouter le murmure incessant qui arrivait de la ville. Son visage pâle gardait une rigidité solennelle.

— C'est là ce qui fait la splendeur trouble de notre époque, — reprit-il comme en se parlant à lui-même. — Nous ne savons plus où est la vérité. Vous-mêmes, sans vous l'avouer, vous doutez; sinon, vous ne donneriez pas autant d'importance à la terre; vous ne prêcheriez, comme au temps de Jésus, que la pénitence, la résignation et l'attente. Nous ne savons pas, nous ne savons pas! voilà le grand mot qu'il faut dire, humblement, passionnément. Autrefois une clarté tranquille et sereine brillait sur le monde; maintenant la plupart des hommes ne la voient plus. Alors, les uns ont fait litière de leur doute; ils ont dit : « Jouissons, dominons nos semblables; il n'y a d'autre but ici-bas que la puissance et la

volupté. » D'autres ont dit : « Créons une lumière terrestre, une espérance, une religion terrestres; travaillons à établir au milieu de nous le bonheur et la justice; descendons jusqu'au fond de nos âmes pour y puiser ce qu'elles contiennent de meilleur. Nous ne savons rien, nous ne possédons pas la vérité, mais nous souffrons trop sans idéal; nous ne pouvons pas durer uniquement pour être puissants et satisfaits. Nous sommes tourmentés par le désir d'être en paix avec nous-mêmes, comme des héros silencieux. De ce désir sans cesse attisé jailliront, un jour peut-être, de grandes clartés. En attendant, nous marchons dans la nuit, à la lueur de notre flamme intérieure, bien las souvent et prêts à tomber, mais soutenus alors par une force puissante, inconnue, une force bénie qui ne vient pas seulement de nous, qui est plus lointaine et plus profonde que notre conscience, une force qui est peut-être la volonté souveraine du monde. Ah! parfois il nous semble qu'un souffle divin, que des ailes invisibles nous soulèvent, et nos ténèbres s'emplissent d'étoiles... »

A mesure qu'il parlait, la voix de Pierre devenait plus ample. Quand il s'arrêta, il paraissait ne plus voir son interlocuteur; ses yeux étaient fixes, dilatés; ses lèvres tremblaient. Il se passa la main sur le front, sourit, puis regarda le jeune prêtre. Celui-ci, raidi par l'émotion, n'osait rompre le silence. Au bout de quelques secondes, il se leva lentement, sans un mot, très pâle. Il tendit la main à Pierre, qui s'était levé aussi.

— Adieu,... — commença-t-il. — Pardon... je voudrais encore vous demander quelque chose. Est-ce que vous croyez vraiment que cet enthousiasme... dans la nuit... suffise à nous rendre heureux... quand tout le reste nous manque?

Pierre eut un geste vague :

— Ah! le bonheur! — fit-il — le bonheur!...

Et son accent paraissait dire : « Il y a si longtemps que je n'y ai pas songé!... »

— Croyez-vous — poursuivit le prêtre — que les hommes puissent s'en passer comme de la vérité? Que leur répondrez-vous quand ils seront à bout de forces et qu'ils vous demanderont de les consoler?

— Que leur répondrai-je?... De se réfugier dans leur souffrance même, d'attendre, et, si la voix de leur âme s'est tue,

de continuer à l'interroger avidement. Elle ne reste jamais longtemps muette en qui ne s'acharne pas à l'étouffer. Et le moindre de ses mots est parfois si doux qu'après l'avoir entendu, si l'on songe à d'autres bonheurs ruinés ou inaccessibles, on sourit et l'on se dit qu'on a sa part. Puis il arrive qu'on retombe dans la nuit et dans le silence. Attendez encore! Notre destinée n'est pas de trouver le bonheur et la vérité, mais de les chercher, de les perdre sans cesse, d'aller plus haut et plus loin en les cherchant toujours. Les plus grands d'entre nous sont ceux que l'angoisse de ne pas savoir a tourmentés jusque dans la paix de leur vieillesse, jusque dans l'épouvante de leur agonie...

A ces derniers mots, l'abbé Perrin avait relevé la tête, comme s'il était délivré tout à coup d'un poids énorme. Sa figure s'éclaira, ses yeux brillèrent.

— Les plus grands, dites-vous! Ah! que m'importent ceux-là? — s'écria-t-il. — Laissez-moi tous les autres, les plus petits, ceux qui n'ont ni le temps ni la force de chercher ou d'attendre, ceux qui pleurent en blasphémant, ceux qui haïssent parce qu'ils ne savent pas, ceux qui croient avant de savoir, lorsqu'ils aiment. Vous n'avez rien à leur dire, à ceux-là; ils souffrent trop pour interroger leur âme; vous n'avez rien à leur donner; laissez-les moi! D'autres leur apprennent la haine; laissez-moi leur apprendre l'amour!

Et, d'un geste vif, l'abbé tendit de nouveau sa main.

Pierre la serra nerveusement, sans dire un mot. S'il avait obéi à l'élan de son cœur, il l'aurait attirée vers lui et les deux hommes se seraient étreints comme en se quittant, autrefois, sous les chênes taciturnes du monastère. Ils n'étaient pas de la même race; ils n'avaient pas, ici-bas, la même tâche à remplir; mais ils sentaient l'un et l'autre, sans vouloir se l'avouer, qu'au regard de l'Infini, leurs œuvres ne s'opposaient point et qu'ils étaient deux robustes et vaillants ouvriers. Mais, retenus par une sorte de pudeur, ils se séparèrent d'un air contraint, sans avoir convenu de se revoir.

Resté seul, Pierre vint s'accouder contre la table. Après son exaltation de tout à l'heure, il était brisé comme au bout d'une nuit entière de travail. « Le bonheur, — répétait-il machinalement, — le bonheur!... »

Soudain, il entendit un léger bruit de pas : aussitôt il secoua son visage et prit un air serein. La porte s'ouvrit; madame Dalvagne parut.

Et, rencontrant le regard de son fils, elle sourit un peu, suivant une très ancienne habitude qu'elle n'avait pu perdre tout à fait. Mais, comme ce sourire était différent de ceux d'autrefois, si confiants et si lumineux! Les lèvres se détendirent à peine et les prunelles ne luirent que d'une vague et fugitive joie.

Elle avait beaucoup vieilli : ses cheveux étaient plus rares; une grande mèche, d'un blanc jauni, passait au-dessus de l'oreille droite. L'éclat de ses yeux était comme dilué; sur les tempes diaphanes que bridaient de petites rides, un réseau de veines bleuâtres soulevait la peau amincie. La chair des joues était descendue autour du menton, prolongeant les commissures des narines et des lèvres. Le corps était resté droit, mais les épaules s'étaient un peu pliées en avant, comme tassées par un poids invisible. Chaque fois qu'il considérait sa mère, Pierre éprouvait au cœur une pitié navrante, un remords obscur. Mais il s'efforça de prendre un ton enjoué :

— Eh bien ? — demanda-t-il — avez-vous pu dormir un peu ?

— Oui — murmura-t-elle — un peu...

Puis elle vint lentement s'asseoir auprès de son fils; ses bras tombèrent sans force.

— Comme le temps est lourd !

Elle gardait les yeux baissés; sa bouche entr'ouverte haletait doucement.

— Tu viens d'avoir une visite, — reprit-elle en soulevant à demi ses paupières.

Il rougit, car il lui était pénible de parler encore du passé. Pourtant, lorsqu'il eut dit où il avait connu le jeune prêtre, madame Dalvagne hocha vaguement la tête, sans paraître plus émue, comme si toute sa pensée était ailleurs. Après un moment de silence, il se leva.

— Pierre — lui dit-elle avec un effroi soudain, — tu vas encore travailler!

— Il le faut bien!

— Tu as veillé une grande partie de la nuit dernière. J'ai peur que tu ne te rendes malade.

— Mais non! — fit-t-il en souriant.

— Mon pauvre Pierre! — s'écria-t-elle, — et un rayon d'amour illumina ses yeux ternis, — je voudrais tant te voir heureux avant!...

Elle n'acheva pas; il s'était penché vers elle, l'embrassait tendrement.

— Je suis heureux auprès de vous, — dit-il en lui caressant les cheveux.

Elle le contempla, ses paupières emplies de larmes.

— Tu es si bon! — dit-elle, — tu mériterais tant d'être aimé!

Puis, d'une voix différente, un peu timide, sans lui lâcher les mains, elle reprit :

— Si tu savais comme je prie souvent le bon Dieu pour toi!...

Il détourna la tête, se dégagea doucement, s'éloigna.

XXXII

Ainsi que le docteur Ruelle l'avait espéré, sitôt que madame Dalvagne avait eu des craintes sur la santé de son fils, elle avait voulu aller le rejoindre. Un soir Pierre, prévenu par une lettre, était allé attendre sa mère à la gare. Depuis deux mois, ils vivaient ensemble, comme deux êtres qui ont chacun à se faire pardonner, mais dont le besoin de s'aimer est si grand qu'il n'osent risquer la moindre allusion à ce qui les a désunis.

Madame Dalvagne ne semblait s'inquiéter que de la vie matérielle de son fils. Elle respectait ses habitudes de labeur : aidée de sa vieille bonne, elle savait, sans être importune, l'entourer de mille soins, écarter de lui tous les soucis étrangers à son œuvre. Mais, de cette œuvre même, elle ne lui parlait jamais. Cependant, à part elle, elle commençait à s'étonner d'avoir pu si longtemps lui en tenir rigueur. Un jour, sans le lui dire, elle entreprit de lire ses livres; bien des passages étaient trop érudits pour qu'elle pût en saisir tout le sens; néanmoins elle se réjouit de ne trouver nulle part ni cette basse violence, ni cette ironie satanique dont, sur la foi de quelques journaux de province, elle les croyait pleins; à

certaines pages, poignantes d'enthousiasme et de sincérité, elle ne put retenir ses larmes. Dès lors, elle se reprochait cruellement sa sévérité aveugle. En somme, Pierre avait toujours été parfaitement loyal envers lui-même : entraîné par son exagération naturelle, il s'était porté, en peu de temps, vers deux extrêmes opposés. Mais, peut-être, s'il avait été plus heureux, n'aurait-il pas renoncé à sa foi : la souffrance obscurcit les âmes généreuses.

Pourquoi n'avait-elle pas compris cela plus tôt? pourquoi ne l'avait-elle pas soutenu, consolé, aidé à recommencer une vie nouvelle? Et, avec un acharnement naïf et douloureux, qui tourmentait ses nuits sans sommeil, elle s'ingéniait à se représenter cette vie. Pierre n'aurait pas perdu son patrimoine; elle-même n'aurait pas dissipé, par sa propre négligence, l'héritage qu'elle aurait dû lui conserver. Il occuperait à présent une situation enviable, il se serait créé un nouveau foyer, tout environné de joie et d'espérance. Malgré la noblesse naturelle de son esprit, madame Dalvagne ne concevait pas le bonheur humain sous une autre forme que celle-là. Pas un moment elle ne pensait que l'œuvre de Pierre pût être pour lui l'essentiel. Et, de tout l'élan de son âme, elle demandait à Dieu de ne pas la rappeler de la terre sans avoir réalisé au moins une part de ce bonheur qu'elle souhaitait à son enfant.

Or, elle commençait à craindre que cette grâce ne lui fût refusée. A mesure qu'arrivèrent les chaleurs de l'été, de grandes lassitudes la prirent, puis des suffocations subites, des arrêts du cœur qui la réveillaient, haletante, au milieu de la nuit et la tenaient, pendant quelques minutes, dans l'angoisse de la mort. Elle ne voulait plus sortir, car chaque mouvement un peu rapide lui coupait le soufle; une ou deux fois, elle avait failli être terrassée par le vertige, dans l'enchevêtrement des voitures et de la foule. Et seule, toute une partie du jour, assise à l'angle de la fenêtre, au-dessus d'une cour étroite et grise, elle s'abandonnait à des rêveries sans fin, songeant à sa maison d'Albiac, à l'ombre douce, aux fleurs délaissées de son jardin, ou bien se laissant ronger par des regrets inutiles, exaspérant ses remords.

Pierre, n'avait pas tardé à s'apercevoir que sa mère allait plus mal. Ne pouvant guère s'éloigner de Paris, il avait avisé

aux moyens de louer une petite villa dans la banlieue. Ni les ressources encore minimes de ses travaux habituels, ni les revenus très amoindris de sa mère, ne suffisaient à ce surcroît de dépense. Aussi avait-il interrompu, depuis quelques jours, le nouveau livre qu'il poursuivait avec une ardeur joyeuse, et entrepris, comme un manœuvre de la plume, une besogne assez largement rémunérée.

Il l'avait presque achevé et comptait en être quitte au bout d'une semaine. Mais ce labeur servile l'accablait. Jamais la monotonie, l'austérité de son existence ne lui avaient paru aussi écrasantes et sombres. Il se demandait si ce n'était pas une sorte de folie qui le poussait de la sorte jusqu'à l'extrême de tout, loin de la route ordinaire des hommes. Depuis cinq ans, le labeur solitaire l'avait pris tout entier, corps et âme. Et que lui en restait-il? A peine un peu de gloire, un peu de bruit vite apaisé autour de son nom, puis ces deux livres qu'il ne relisait même plus... C'est pour cela qu'il avait négligé le bonheur simple et durable que presque tous ici-bas, vers le milieu de leur jeunesse, essayent de fonder.

Ah! comme ce bonheur lui manquait maintenant! L'atmosphère orageuse de l'été faisait couler dans ses veines une langueur triste, une envie sourde. Ayant travaillé tout le jour, il sortait parfois à l'heure où les ateliers et les boutiques se ferment, où les laborieux se mêlent aux oisifs, où, de toutes parts, des ruches joyeuses essaiment dans la ville. Il passait morose et seul au milieu des groupes bruyants; il croisait de jeunes couples dont les pas alanguis semblaient rythmés par l'harmonie de leur désir. Le visage des femmes, celui des prostituées elles-mêmes, attirait sa curiosité souffrante et trouble. Le ciel était rose et nacré; des effluves dissolvants s'exhalaient du sol, des feuillages, des murailles attiédies. Tout invitait le passant à cueillir les délices fugitives de la saison et de la nuit... Et Pierre, après avoir erré en quêtant malgré lui un peu de cet insaisissable, la tête lourde, le cœur gonflé d'une vaine tendresse, regagnait lentement sa chambre vide, reprenait sa besogne, s'y acharnait jusqu'après le milieu de la nuit, tandis que, par sa fenêtre ouverte, il entendait la rumeur incessante de la ville et que les douces étoiles, les étoiles si chères aux amants enivrés, resplendissaient dans le ciel noir.

Il savait que Marguerite Rocherolles habitait Paris, mais il n'avait jamais cherché à la revoir. Le travail et la peur de troubler inutilement sa vie l'en avaient détourné; son orgueil lui faisait redouter une curiosité, peut-être une pitié blessantes. Mais, aujourd'hui, comme il regrettait d'être devenu un étranger pour elle! Comme il aurait voulu entendre de nouveau le son de ses paroles, retrouver l'éclat malicieux et caressant de son regard! Ils causeraient du passé, de leur enfance... Lui souffrirait peut-être, mais du moins son âme se rafraîchirait parfois à cette amicale douceur que les femmes ne peuvent se retenir de donner à ceux qui les aiment. Ah! insensé de s'être privé de cela!

Deux ou trois fois, il l'avait aperçue de loin, arrêtée devant une vitrine ou emportée, distraite, dans une voiture; mais leurs regards ne s'étaient jamais croisés. Elle ne devait pas ignorer, de son côté, qu'il était à Paris. S'inquiétait-elle de son existence? Si elle avait souhaité le revoir, rien n'était plus naturel, plus charitable même que de faire, de temps à autre, une visite à sa mère; pendant quelque temps, il avait espéré cette visite, puis il avait accusé la jeune femme d'indifférence et de dureté.

Vers les premiers jours de juillet, sa tâche mercenaire était achevée enfin. Une après-midi, il rassemblait, avec hâte et dégoût, tous les papiers qu'il allait porter à l'éditeur, lorsqu'on lui remit une lettre. L'écriture bizarre, irrégulière, violemment écrasée par endroits, ne lui était pas tout à fait inconnue. Il regarda le timbre de la poste, vit le chiffre du XVI[e] arrondissement. L'idée lui vint que c'était une lettre de Marguerite : son cœur battit à grands coups; ses doigts tremblants découpèrent le bord de l'enveloppe, déplièrent la feuille; il alla vers la signature, sursauta et se passa la main sur les yeux. Puis il parcourut les lignes suivantes, si lâches et désordonnées qu'elles s'étendaient sur les quatre pages.

Cher ami,

J'ai appris que vous êtes à Paris et je suis parvenue à savoir votre adresse. J'ai longtemps hésité à vous demander de venir me voir, car cette entrevue ne pourra être que pénible pour vous et, au fond, cruelle pour moi. Mais, malgré tout, le passé m'attire invinciblement. Je voudrais savoir ce que vous êtes

devenu. Donc, si vous ne m'avez pas gardé trop de rancune, venez au n°... de la rue Weber : Vous m'y trouverez toutes les après-midi, vers les cinq heures. Surtout n'ayez aucune crainte, vous verrez que vous n'avez plus rien à redouter de votre malheureuse amie.

ANNA DE KRESCH

« Anna! » que d'émotion, que de souvenirs, Pierre éveillait au fond de lui-même en articulant ce nom! Elle l'attendait! il allait la revoir! Depuis cinq ans, il n'en avait pas eu la moindre nouvelle. Il lui avait écrit, dès le soir du jour qu'il l'avait quittée : — de longues pages toutes frémissantes d'amour et de désir; — il s'accusait de folie, implorait son pardon, suppliait sa maîtresse de venir le rejoindre à Paris, lui offrait même de retourner vers elle, si elle le rappelait... Il n'avait reçu de réponse que trois mois plus tard, alors que la torture d'être privé d'elle commençait à s'assoupir. La lettre portait l'en-tête d'un grand hôtel de Yokohama : elle était brève, insignifiante : un simple récit de voyage, pas une allusion à leur bonheur, à leurs souffrances communes. Une autre lettre qu'il lui écrivit à peu d'intervalle avait été retournée avec la mention : *Inconnue*, plusieurs fois répétée... Et, peu à peu, le souvenir de cette aventure s'était perdu dans son âme, qu'envahissaient des soucis nouveaux. C'est à peine si, de temps à autre, une image brusquement surgie le faisait tressaillir, et si, aux heures de lassitude, il venait à se dire qu'il n'aurait jamais, peut-être, de meilleur amour, de meilleure joie...

« Anna! » Il irait la voir, oui, aujourd'hui même. Ses paupières étaient humides. Il s'approcha de la glace, observa son visage, fut frappé par la hauteur de ses tempes dégarnies. Il compta : cinq ans et six mois. — « Et elle! » pensa-t-il soudain avec effroi et pitié.

Il arrangea plus élégamment sa toilette, roula soigneusement un parapluie, car le ciel menaçait, puis alla prendre un autobus, qui le déposa près de son éditeur; il reçut l'argent convenu, s'acheta une paire de gants et, comme il n'était pas encore quatre heures, descendit à pied les boulevards et la rue Royale. Il s'arrêtait aux vitrines, examinait les gens et les choses d'un œil fébrile. Enfin, à l'entrée des

Champs-Élysées, il vit une horloge marquer cinq heures moins le quart. Il descendit dans le Métropolitain, ressortit à la Porte-Maillot, demanda son chemin à un agent...

Il n'eut que peu de pas à faire pour trouver la rue Weber, taciturne, un peu mystérieuse entre ses deux rangées de maisons coquettes et de petits hôtels. Il poussa une grille, traversa une cour fleurie, interrogea la concierge, monta deux étages... Avant de sonner, il s'arrêta : la respiration lui manquait. Puis le timbre retentit dans le silence, des pas approchèrent, la porte s'ouvrit sur un vestibule sombre, une femme de chambre s'effaça et, sans mot dire, introduisit le jeune homme dans un boudoir jaune, à demi obscur, où d'abord il fut pris à la gorge par un parfum singulier, qu'il reconnut aussitôt. Devant lui, une femme maigre, allongée sur une natte, se soulevait péniblement pour lui tendre la main.

— Bonjour! — dit-elle — c'est gentil d'être venu.

— Anna! — balbutia-t-il.

La porte s'était refermée derrière eux. Il sentait les doigts osseux et froids peser à peine dans les siens. Le visage blafard où s'ouvraient deux yeux énormes, noyés d'eau, essayait de sourire.

— Vous me trouvez changée, n'est-ce pas?

Sa beauté n'avait pas entièrement disparu, mais tout l'éclat, toute la fierté en étaient lamentablement flétris. Pierre ne savait comment répondre. Il porta la petite main fragile jusqu'à ses lèvres; la manche du peignoir glissa, jusqu'à l'épaule sur un long bras décharné, d'une blancheur de lis. Elle se hâta de le recouvrir, puis, à bout de force, laissa retomber sa tête sur les coussins.

— Je suis heureux de vous revoir, — dit-il en s'asseyant.

Elle le regardait avec une sorte d'ironie insistante et douce qui lui fit baisser les yeux.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes ici? — reprit-il avec effort.

— J'y ai passé tout l'hiver. Je regrette de n'avoir pas su plus tôt que vous habitiez Paris : nous aurions pu nous voir quelquefois. C'est tout à fait par hasard que, dans une librairie, j'ai vu votre nom sur la couverture d'un volume. J'ai emporté le livre, puis j'ai écrit à votre éditeur pour avoir votre adresse.

Comme elle achevait de parler, une expression de souffrance contracta son visage. Elle se tourna vers le plateau qui était sur la natte, à portée de sa main. Une lampe y brûlait, dont la flamme était voilée par de gros insectes d'ambre aux yeux de grenat et d'améthyste ; tout autour, des pots de porcelaine, une théière, deux grandes pipes d'écaille...

Elle en choisit une et, s'armant d'une longue aiguille, se mit à déboucher l'étroit fourneau.

— Vous m'excusez...

— Vous fumez encore? — demanda-t-il.

— Vous le voyez, — fit-elle avec une résignation triste ; — plus que jamais. Je n'ai pas cessé de fumer depuis... que vous m'avez quittée. Maintenant je n'ai guère d'autre souci. Je suis une folle de la drogue : toute ma vie tient autour de ce plateau.

Avec l'autre bout de l'aiguille, elle avait puisé un peu de la liqueur gluante et la faisait griller en la roulant sur la flamme de la lampe. La boule noirâtre se gonflait, crépitait en fumant. Anna prit la pipe entre ses lèvres ; ses joues se creusèrent, tandis que ses paupières se fermaient à demi. Puis, en un long soupir, elle rejeta une bouffée de fumée grise. Tout ce temps, Pierre l'avait contemplée sans prononcer un seul mot.

— Cela vous fait beaucoup de mal, — dit-il quand elle eut fini.

— Je le sais, — murmura-t-elle,

— Il faut vous soigner, ne plus fumer.

Elle eut son petit rire sec d'autrefois.

— C'est impossible ; on ne se guérit point...

Bientôt elle prépara une seconde pipe.

— Qu'êtes-vous devenu? — fit-elle négligemment. — Pourquoi ne m'avez-vous jamais écrit?

Il se récria : c'était elle qui ne lui avait pas donné son adresse.

— Tiens! c'est vrai, — remarqua-t-elle, comme si c'était une chose sans importance.

Elle garda ses yeux fermés quelques secondes, puis les rouvrit, les promena vers le plafond.

— J'ai lu votre livre : c'est très beau ; vous avez beaucoup de talent.

Pierre fit un geste d'indifférence.

— Vous n'êtes pas marié? — demanda-t-elle après un nouveau silence.

Il secoua la tête.

— Non.

— Il faut vous marier.

— Pourquoi? fit-il en souriant.

— Je ne sais pas; il me semble que ce serait bien pour vous; c'est une chose si simple de se marier! Tout le monde se marie à votre âge. Vous avez plus de trente ans, n'est-ce pas?

Et elle commença d'apprêter une troisième pipe.

— Je vous en supplie, ne fumez plus aujourd'hui, — dit Pierre en se penchant pour lui retenir la main.

Elle le repoussa d'un geste si doux qu'il n'eut plus le courage de l'arrêter...

— Je suis contente que vous soyez venu, — dit-elle après une minute de recueillement. — Nous pourrons nous voir quelquefois. D'abord, je vais aller à Auteuil dans une maison de santé; oui, je suis décidée à me guérir : les médecins m'ont assurée que je le pouvais encore, quoique j'aie beaucoup trop tardé. Je souffrirai terriblement, mais il le faut. Ensuite, je serai plus prudente : je ne me priverai pas tout à fait d'opium, car l'opium me donne de trop grandes joies; mais je saurai m'en tenir à des doses modérées. Il y a des Chinois qui fument ainsi, toute leur existence, sans inconvénient...

Elle continua de parler abondamment et très vite, en regardant Pierre avec des yeux vagues et sans paraître écouter ses réponses. De temps à autre, elle s'interrompait pour reprendre une large goutte de la drogue noire, la transformer en fumée. Il ne songeait plus à l'empêcher. Le cœur navré, il contemplait cette irrémédiable déchéance : cette gorge affaissée entre les épaules pliées en avant, ces lèvres décolorées, ces narines amincies, diaphanes, ces tempes creusées au-dessus des pommettes saillantes, ces cheveux rares dont quelques mèches trop courtes s'effilochaient autour des joues et de la nuque. De tout cela, il s'était enivré un jour; il avait maintes fois baigné son visage dans les ondes épaisses et parfumées; il cherchait en lui-même ce qui pourrait à présent se ranimer

de cet amour ancien... Hélas! à peine un peu de pitié, inutile et douloureuse...

— Il y a pourtant des gens qui sont heureux! — disait Anna qui avait passé tout d'un coup de l'espoir à l'abattement. — Pourquoi ai-je manqué ma vie?... Voilà j'aurais dû rester une femme comme les autres. Il ne faut pas fuir sa destinée; il ne faut pas poursuivre le bonheur : c'est le moyen de ne le rencontrer jamais. Quelle chose étrange! n'est-ce pas? comme la vie est incompréhensible! On a beau être entouré de tous les plaisirs du monde, on est plus malheureux encore que ceux qui n'ont pas de plaisir. Ah! les pauvres gens, ceux qui travaillent, n'envieraient pas les riches, s'il savaient le dégoût et le vide qui nous emplissent le cœur. J'aurais dû faire un peu d'effort, travailler moi-même, mais à quoi bon? je n'avais pas de talent; à qui cela aurait-il profité? Ah! il n'y a que le néant au bout de tout!

Elle soupira, promena autour d'elle un long regard désenchanté, sembla considérer tour à tour les tentures précieuses, les estampes, les bibelots rapportés de ses voyages, puis ses yeux ternes retombèrent sur la petite flamme jaune qui luisait toujours, immobile, à son chevet. Machinalement, elle choisit une pipe, essaya de la déboucher, mais, brusquement, elle y renonça et s'étendit, les paupières closes, le visage crispé de lassitude.

— Ah! — soupira-t-elle, — c'est trop long comme ça, je n'ai plus la force.

Elle étendit les doigts vers un godet de porcelaine, en retira deux petits disques de pain azyme, prépara une boulette d'opium qu'elle mit entre les deux rondelles blanches.

— Que faites-vous? — demanda Pierre effrayé.

Elle unit tranquillement les bords du cachet, le posa sur le bout de sa langue et l'avala dans une gorgée de thé. Puis elle s'allongea en souriant, les mains sous la nuque.

— Voilà, — dit-elle. — On arrive plus vite de cette manière : un cachet vaut dix pipes.

Pierre haussa les épaules, torturé par son impuissance à lui porter secours, à lui dire même une parole bienfaisante. Elle se taisait, impatiente de la sensation prochaine. Il la considérait l'air hébété, le cerveau vide. Tout à coup un

souvenir lui vint et il se hâta de rompre ce silence qui l'angoissait.

— Savez-vous ce qu'est devenue Ella Brœger? — demanda-t-il.

— Non; — fit Anna, sans bouger la tête. — je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis son mariage.

— Elle est mariée! — Son violon ne lui suffisait donc plus?

— Elle s'est mariée, l'année dernière. Elle a épousé un pianiste bavarois. Ils s'aimaient beaucoup. La pauvre petite méritait bien un peu de bonheur : elle était si vaillante!

Pierre soupira.

— Et l'oncle Johann? — demanda-t-il encore.

— Eh bien, l'oncle Johann a eu, sans doute, beaucoup de chagrin; mais il paraissait très content. Il est rentré ensuite à Buda, auprès de sa femme et de ses filles.

Elle se retourna sur le côté, pencha sa tête somnolente. Pierre essaya encore de lui parler, mais elle faisait, chaque fois, une moue ennuyée et répondait à peine, d'une voix pâteuse.

— Pardonnez-moi, je ne sais plus ce que je dis... Vous voulez partir? Restez encore! Sans doute, ce n'est guère amusant pour vous...

Il hésita un moment, se rassit.

— Pourquoi n'êtes-vous pas marié? Vous avez une maîtresse?

Et. sans attendre de réplique, elle bredouilla quelques mots qu'il ne comprit pas. Sa tête chancelait de plus en plus, ses yeux se fermaient; du coin de ses lèvres entr'ouvertes il vit couler un fil de salive. Il n'y tint plus et se leva résolument.

— Vous me quittez? — balbutia-t-elle en soulevant à peine une main inerte. Quand vous reverrai-je?

Il répondit qu'il allait partir bientôt pour la campagne. avec sa mère. Elle roulait ses prunelles égarées, comme si elle n'entendait que des sons très lointains.

— Vous avez une mère! — prononça-t-elle enfin. — Et ses traits eurent une expression d'extase.

Il se courba pour lui baiser la main. Quand elle sentit la tièdeur de ce baiser, elle tressaillit.

— Pierre! — fit-elle d'une voix si tendre et plaintive qu'il en fut remué jusqu'aux entrailles.

Il vit des larmes perler sur les cils blonds, descendre le long des narines. Alors, il s'agenouilla, lui baisa comme autrefois. le coin des paupières. Il sentit qu'elle lui effleurait timidement la joue de ses lèvres humides.

— Ma pauvre Anna! que pourrais-je faire pour vous sauver?

— Rien... D'ailleurs, à quoi serais-je bonne, à présent?

Sa tête douloureuse et pâle retomba. Sous les cheveux, du côté où elle était couchée le plus souvent, il remarqua une plaie suppurante qui couvrait toute l'oreille.

— Écrivez-moi, — dit-il. — Je reviendrai sitôt qu'il me sera possible.

Mais elle ne paraissait plus ni le voir, ni l'entendre. Engourdie par l'opium, le regard perdu, elle souriait au rêve qui captivait toute son âme, Pierre la contempla quelques secondes encore, puis se leva, sortit à reculons...

XXXIII

Il descendit en hâte l'escalier, impatient de respirer l'air du dehors. Il ne ralentit sa marche qu'en arrivant au bas de l'avenue de la Grande-Armée, devant la foule qui s'écoulait du Bois, inondait les trottoirs et les allées, refluait à la terrasse des brasseries. Il fut stupéfait de voir tant de gens en apparence bien portants, insouciants et joyeux de vivre. L'orage qui menaçait au début de l'après-midi s'était éloigné du ciel; une poussière épaisse, dorée par des rayons obliques, s'élevait de l'asphalte amolli. Pierre monta l'avenue à pied, la tête basse.

« Pauvre Anna! j'aurais pu devenir comme elle! » pensa-t-il.

Tout à coup. les caresses qu'ils avaient échangées autrefois se représentèrent si nettement à sa mémoire que ses joues s'empourprèrent. Il secoua le front et marcha plus vite.

Au bout d'un moment, il se souvint d'Ella Brœger : « Elle est heureuse, — songea-t-il avec amertume. — Moi, je ne le suis pas, je ne le serai, sans doute, jamais... »

Il tâcha de se rappeler toutes les joies qu'il devait à son labeur, qu'il en attendait encore. Elles étaient en lui comme des choses mortes, décolorées. Mais, en imaginant celles que lui donnerait un grand amour, fleur tardive et radieuse de sa jeunesse, il sentait son corps se soulever et des larmes d'impuissante mélancolie monter à ses yeux.

Il était arrivé à la place de l'Étoile où il avait décidé de prendre le tramway électrique. Mais là, une idée brusque, irrésistible, s'empara de lui : s'approcher de l'endroit où habitait Marguerite, voir sa maison, les fenêtres de son appartement... La gorge un peu angoissée, il se dirigea vers l'avenue Kléber.

Il avait à peine fait quelques pas quand, à l'angle de l'avenue du Bois, il aperçut une femme qui venait à sa droite et le regardait avidement. Son cœur s'arrêta quelques secondes, puis battit un grand coup dans sa poitrine... C'était Marguerite. En un instant, tout disparut autour de lui; elle seule demeurait sur le fond vague de la verdure et de la foule. Instinctivement, il allait à sa rencontre quand soudain, ressaisi par une sorte d'orgueil morose, il salua profondément et s'éloigna, le cœur déjà lourd de regret...

Mais, presque aussitôt, les graviers de l'allée crièrent tout près de lui; il retourna la tête et vit la jeune femme qui lui tendait la main.

— Vous alliez partir comme cela! — dit-elle avec un ton d'affectueux reproche. — Êtes-vous pressé?

Ils s'appelaient autrefois par leur petit nom. Il répondit avec embarras :

— Non, madame.

Elle le regarda d'un air doucement affligé.

— Ne voulez-vous pas vous asseoir, un moment?

Ils prirent chacun une chaise et se placèrent à côté l'un de l'autre. Des gens qui passaient les regardèrent. Elle était très élégante, chaussée de daim blanc et maniait distraitement une ombrelle brodée, dont la poignée était d'ivoire ancien. Lui portait une jaquette démodée, un peu luisante autour des poignets et des coudes, ses bottines étaient mal cirées et il s'efforçait gauchement de dissimuler son parapluie dont le fourreau bâillait autour du manche. Il était persuadé que tout

le monde observait ce contraste et qu'elle-même devait en être humiliée. L'effort qu'elle semblait faire pour le mettre à l'aise le blessa davantage.

— Approchez-vous, — disait-elle, — je ne puis vous entendre à cause de ces voitures...

Il obéissait avec un sourire crispé, l'âme sèche, presque hostile... La jeune femme l'interrogeait sur sa santé; il fit une réponse évasive.

— Pourquoi n'êtes-vous jamais venu me voir? — demanda-t-elle.

— Je ne sais pas... Peut-être attendais-je un signe de vous.

Elle sentit la justesse de la réplique : ses joues rosirent un peu.

— Je craignais que vous n'ayez pas grand plaisir à venir... à perdre votre temps, — commença-t-elle.

Mais elle rougissait davantage; elle se tut et remua de petits cailloux avec la pointe de son ombrelle.

— Je ne vous ai jamais oublié, — reprit-elle après un moment de silence. — Tous les ans, chaque fois que mon père allait vous voir, nous parlions longuement de vous. J'ai lu vos livres; cet hiver, j'étais à la conférence que vous avez faite, rue de Rennes. Vous ne m'avez pas aperçue, parce qu'il y avait trop de monde.

Il se rappela, en effet, qu'il avait cru, un instant, l'entrevoir. Il allait le lui dire, quand la receveuse des chaises se planta devant lui avec son petit carnet de tickets. Il n'avait point de menue monnaie et donna un écu de cinq francs. On lui rendit deux ou trois pièces d'argent et une pile de gros sous qui lui emplirent la main. Comme il les glissait maladroitement dans sa poche, quelques-uns tombèrent. Il se baissa pour les ramasser et se releva, la figure pourpre. Marguerite souriait avec bonté.

— Comment va votre mère? — demanda-t-elle.

Il fit un geste d'inquiétude :

— J'ai bien peur...

— Oh! mon pauvre Pierre, ce n'est pas possible!

Il lui expliqua ses craintes, lui dit son projet d'aller s'établir avec sa mère à la campagne. Il espérait encore que le grand air la remettrait.

— Quand partez-vous?

— Oh! le plus tôt possible, dans deux ou trois jours.

Il connaissait une maison à louer, sur la pente de la colline qui domine le bourg de Saint-Remy, à l'entrée de la plaine de Chevreuse. La villa était meublée et toute prête...

Quand il eut fini de parler, Marguerite baissa le front. Il se faisait tard. Autour d'eux les passants devenaient plus rares, le tumulte s'apaisait. Des rayons poudreux, de grandes ombres symétriques. se projetaient sur l'avenue. La jeune femme demeurait immobile; seule sa petite main remuait fiévreusement sur le manche de l'ombrelle.

— Pierre, — dit-elle, sans lever les yeux, — il faut que vous me pardonniez de n'être pas allée voir votre mère. — J'ai pensé bien des fois que je devais le faire, mais j'étais retenue par un sentiment très obscur à la fois et très puissant, un sentiment que je ne puis vous expliquer... Il faut tâcher de me comprendre... Pendant ces dernières années, j'ai désiré souvent vous revoir : nous avons été de si bons amis! Je souhaitais que le hasard nous rapprochât, comme il l'a fait aujourd'hui enfin, après si longtemps! Mais, de moi-même je n'osais pas, je ne pouvais pas vous faire signe. Il me semblait qu'il y avait entre nous... de si grands espaces!

Elle était devenue très pâle et paraissait attendre à la fois et redouter ce qu'il allait dire. Mais lui-même avait en ce moment l'impression de ces grands espaces inexplorés qui s'étendaient entre leurs âmes. Il soupira légèrement.

— Oui, la vie nous a bien séparés! — prononça-t-il.

— Me pardonnez-vous?

— Je n'ai rien à vous pardonner... La vie est plus forte que nous.

Et, d'une voix plus basse, avec une involontaire amertume, il ajouta :

— Vous êtes heureuse.

Elle releva aussitôt ses yeux clairs et doux, emplis de tristesse :

— Oh! Pierre! même si j'étais heureuse, croyez-vous que ce bonheur puisse me faire oublier... notre amitié?

Il demanda d'un air moitié tendre, moitié ironique :

— Vous vous souvenez de notre amitié?

Elle hésita, ses cils battirent; puis avec un accent grave et recueilli, simplement, elle murmura :

— Je m'en souviendrai toujours.

Il tressaillit et se pencha vers elle, navré de regret, frémissant d'amour. Il allait balbutier son nom, mais s'arrêta tout à coup. L'image d'Anna lui était apparue et lui glaçait le cœur. Il ne put que dire, presque froidement, comme un mensonge poli :

— Moi aussi, je m'en souviendrai toujours.

La jeune femme le considéra, quelques secondes, d'un œil incrédule et déçu, puis elle détourna son regard.

— Ne songez-vous pas à vous marier? — fit-elle.

La même question que l'autre!... Il secoua la tête.

— Pourquoi me demandez-vous cela?

Elle rougit encore et recommença de gratter le sol avec son ombrelle.

— N'est-ce point naturel? Je désire que vous soyez heureux.

Toujours ce mot de bonheur! Tout le monde était donc persuadé qu'il ne pouvait pas être heureux sans amour, que c'était la seule chose ici-bas qui valût la peine de vivre.

— J'ai mon œuvre, — dit-il.

— Oh! Pierre! votre œuvre suffit à vous rendre heureux?

Il allait répondre oui, tant s'était ranimé l'orgueil de ses joies intérieures. Mais, devant ce regard limpide et passionné, il hésita.

— Elle suffit au moins à me faire vivre. L'essentiel pour moi était d'avoir une raison de vivre. J'ai renoncé au bonheur. A quoi bon user vainement son âme à le chercher quand il nous a fui pour toujours?

Elle sourit d'un air d'acquiescement douloureux. Il y avait autour d'eux maintenant un vaste espace désert où flottait la lumière décroissante. Il semblait à Pierre que cette grande et pure félicité, si longtemps poursuivie, plus longtemps attendue, s'avançait à présent tout proche de lui, s'offrait à la portée de ses mains.

— Marguerite, — murmura-t-il, — croyez-vous que je puisse retrouver ce bonheur... que j'ai perdu, par ma faute?

Elle était devenue très pâle et se rejeta un peu en arrière, comme effrayée. Mais bientôt elle se remit à sourire.

— Il ne faut pas désespérer, — commença-t-elle.

Subitement il s'aperçut que l'expression de son visage changeait, devenait irritée et méprisante, et que ses yeux regardaient ailleurs. Il eut à peine le temps de s'en émouvoir; près de lui, des pas résonnèrent.

— Mon mari, — dit-elle sèchement.

Un homme était entre eux, grand, de mise irréprochable, le visage clair, les épaules robustes, sentant le tabac blond et la violette. Pierre s'était levé aussitôt et s'inclinait froidement.

— Monsieur Dalvagne, — dit Marguerite.

Marc Rocherolles tendit sa main ouverte et sourit d'un air affable.

— Enchanté de vous rencontrer, monsieur, — fit-il. — J'ai bien des fois entendu parler de vous par mon beau-père et ma femme. Vous êtes, je crois, de très anciennes connaissances.

— En effet, — hasarda Pierre, intimidé malgré lui.

— Il est regrettable que la saison soit si avancée. — reprit M. Rocherolles avec la même aisance déconcertante. — Sans quoi, j'aurais souhaité d'avoir bientôt l'occasion de vous revoir. Mais nous allons très prochainement quitter Paris...

Après quelques secondes de gêne atroce, Pierre fit un mouvement pour se retirer. M. Rocherolles regarda Marguerite :

— Voulez-vous que nous rentrions? — demanda-t-il.

Elle inclina la tête, sans un mot. Il se retourna et fit signe vers une automobile.

— Nous pourrions conduire M. Dalvagne chez lui, — proposa-t-il, quand la voiture fut avancée.

— Merci, — repliqua Pierre avec roideur, — ce serait un trop long détour.

Il prit la main de la jeune femme, qui leva vers lui ses beaux yeux désolés. Puis il salua M. Rocherolles et se dirigea vers la station du Métropolitain.

Sa mère l'attendait à la maison, un peu inquiète de son retard. Il lui expliqua le projet qu'il avait, jusqu'à présent, tenu secret : demain, ils iraient voir la villa de Saint-Remy. Pendant qu'il parlait, madame Dalvagne le contemplait avec une admiration et une tendresse croissantes.

— Mon Pierre! — s'écria-t-elle — je t'aime tant!

Il se dégagea, la baisa au front, pieusement.

— Ma pauvre maman, dit-il, aimez-moi bien parce que je n'ai plus que vous au monde.

XXXIV

Le lendemain, ils allèrent prendre le train à la petite gare souterraine de Port-Royal.

La vue des premiers paysages de la banlieue les emplit d'une joie naïve. Il considéraient avec attendrissement les jardinets à tonnelles qui environnent les fortifications, Gentilly et Laplace avec leurs logis de briques sales et leurs champs pelés, Arcueil, ses cultures de maraîchers, sa plaine rase et son interminable aqueduc...

Après les villas coquettes de Bourg-la-Reine, la vraie campagne apparut enfin : les blondes moissons, les prairies mauves, les avoines bleuâtres, les acacias et les trembles qui scintillent en frissonnant, les bois de Verrières, les coteaux de Palaiseau où l'argile rouge s'éboule sur les pentes, parmi les cerisiers et les vignes. A Orsay, ils aperçurent la rivière d'Yvette, qui gardée par de hauts peupliers, se pavane lentement dans l'herbe de ses rives. Enfin, la vallée se déploie, les collines reculent, se parent de forêts épaisses, et de nobles demeures; des touffes de genêts et d'aubépines bordent la voie et le train s'arrête à la gare de Saint-Remy...

La maison que Pierre avait louée était située un peu au-dessus du village, au bord de la route qui monte vers le plateau de Chevincourt. Elle était précédée d'une cour modeste ornée de géraniums et de roses; derrière, un petit verger, envahi de plantes folles, s'inclinait sur le versant de la butte. De là, on dominait un vaste paysage, majestueux et tranquille. Aucun ne rappelle mieux l'expression simple et profonde de « douce France ». Au premier plan, Saint-Remy, son clocher gothique, ses maisons brunes et grises, sa rivière nonchalante, dissimulent, au milieu des jardins et des feuillages, leurs grâces touchantes. Plus loin, des fermes éparses, de grands parcs, des prés, des cultures, les lacets sinueux des routes, conduisent le regard jusqu'au bourg de Chevreuse étendu au pied de la colline que le vieux château de la Madeleine cou-

ronne de ses ruines opulentes. Là-bas, vers le couchant, où l'horizon s'abaisse, on voit presque chaque soir se dérouler d'incomparables fêtes de lumière...

Les premiers jours qui suivirent l'installation furent délicieux. Le temps était beau : une brise fraîche, venue de l'Est, parcourait sans cesse la vallée ; les moissons ondulaient, les feuillages des saules brillaient comme de petites lames d'argent. Madame Dalvagne, étendue dans une chaise longue, sur la terrasse du verger, souriait au ciel, aux verdures chatoyantes, au ruisseau paresseux. Elle ne paraissait pas souffrir ; elle n'était plus inquiète ; ses yeux reprenaient peu à peu leur éclat. Parfois une joie inattendue et sans cause enflait sa poitrine ; elle en était si délicieusement saisie que son cœur cessait de battre. Mais cette angoisse ne l'effrayait point ; elle fermait à demi les paupières, attendait que la respiration lui fût revenue : alors elle s'étonnait d'être encore si heureuse, si calme ; après tout, l'existence n'était pas aussi lourde qu'on le croyait ; elle souhaitait seulement de vivre assez pour voir son enfant paisiblement établi : ensuite, son rôle serait fini, elle s'en irait du monde sans regret.

Pendant ce temps-là, Pierre avait repris son œuvre avec un enthousiasme nouveau. Comme ses deux volumes précédents, celui-ci traitait encore des problèmes moraux qui tourmentent l'élite des âmes contemporaines. Mais, dans celui-ci, la question se posait plus troublante encore. « Jusqu'à présent, écrivait-il, les peuples n'ont pu vivre sans foi. Allons-nous donc mourir, puisque notre foi s'éteint? Ou bien accueillerons-nous une foi nouvelle? Verrons-nous s'ouvrir une brèche dans les murailles qui arrêtent notre pensée? — Non, le savant le plus acharné ne pourra jamais abattre l'infranchissable limite ; non, aucun maître ne viendra plus nous parler d'un royaume de Vie. — Allons-nous donc mourir? — Nous mourrons, si la destinée des hommes est accomplie, mais nous ne nous résignerons point d'avance à mourir. Car ce n'est pas la foi surnaturelle qui est l'essentiel des consciences humaines, c'est l'idée et le désir du Bien. Le Bien est immortel, la foi n'est qu'une des flammes périssables qui nous guident vers lui. »

Lorsque, après avoir écrit quelques pages avec une abondance heureuse, Pierre entrevoyait toute la suite de son livre

et d'autres livres encore, qui s'ébauchaient dans son esprit, une grande exaltation le soulevait, pareille aux transports des mystiques. Il sentait jaillir de son cœur une source inépuisable d'allégresse ; le monde et la vie lui apparaissaient emplis de beauté !

Dans la plénitude de sa force créatrice, il oubliait que, plus puissant et plus tenace que nous, le malheur rôde sans cesse autour de notre demeure. L'état de sa mère s'améliorait de jour en jour. Il avait reçu d'Anna de Kresch une lettre datée d'une maison de santé, à Auteuil, où elle commençait, disait-elle, à se « désintoxiquer ». Enfin le souvenir de Marguerite Rocherolles entretenait en lui comme un espoir indécis et doux : il songeait à l'expression de ses derniers regards et parfois il se plaisait à penser qu'il travaillait pour elle, pour lui apporter, un jour, toute sa gloire en hommage d'amour...

La seconde partie de ce mois de juillet fut assombrie par des pluies incessantes. Le jour se levait, presque chaque matin, à travers des nuées épaisses : de froides averses ruisselaient sans répit sur les vitres, sur l'ardoise luisante des toits. L'ondée impitoyable s'arrêtait à peine quelques heures, le plus souvent, à l'approche du soir. Alors, les nuages suspendaient peu à peu leur course échevelée, se groupaient en masses énormes, livides et neigeuses, que le soleil invisible transperçait de rayons.

Une après-midi, Pierre, qui avait passé la matinée à Paris, fut surpris en rentrant de ne pas trouver sa mère. Depuis ces journées pluvieuses, une sorte d'agitation intérieure la tourmentait : elle changeait de place à tout instant et sans motif ; elle ne pouvait lire ou travailler longtemps à sa broderie : bientôt ses bras tombaient de lassitude ; elle allait soulever les rideaux et contemplait, avec des yeux éteints et fixes, les hachures grises de la pluie. Deux ou trois fois, il lui était arrivé devant Pierre de regretter sa maison d'Albiac ; elle lui en rappelait, d'une voix émue, les endroits familiers, puis elle soupirait :

— Qui sait si je reverrai tout cela !

Elle lisait alors, sur le visage de son fils, le chagrin qu'elle venait de lui causer et s'efforçait aussitôt de démentir ses paroles par un élan de joie affectueuse.

— Il faut que je me promène un peu, — expliquait-elle. — Je m'engourdis tout à fait.

Aussi profitait-elle des rares éclaircies et Pierre était heureux de la voir plus vaillante.

— Où est allée madame, aujourd'hui? — demanda-t-il à la bonne.

— Je ne sais pas, — répondit la vieille fille d'un air mécontent. — Madame a tort de s'aller promener par ces temps d'orage. Cela ne lui vaut rien : elle rentre ensuite toute essoufflée et mouillée de sueur. Il lui arrivera un jour de recevoir une grande averse, et Dieu sait le mal qu'elle pourra prendre !

Pierre examina le ciel. Il vit seulement quelques nuages arrondis, immobiles sur l'azur violent. Rassuré, il rentra, se mit au travail. Mais au bout d'une demi-heure, l'effort de sa pensée lui devint plus pénible; il essuya son front et regarda vers la fenêtre. Le feuillage. d'un vert uniforme et dense, ne remuait point; le ciel était bas; les nuages bleuâtres avaient des reflets métalliques; le silence étrange, oppressant, n'était troublé que par le frémissement des oiseaux apeurés. Pierre se leva tout d'un coup, se précipita vers la porte. La servante attendait à la grille de la villa: de larges gouttes s'écrasaient sur le seuil.

— Madame ne vous a pas dit où elle pensait aller?

— Non, monsieur, je l'ai vue seulement descendre vers le village.

Pierre gagna le bas de la colline; un vent chaud le fouettait au visage, la pluie tombait plus drue. Arrivé au carrefour de Saint-Remy il s'arrêta un moment, incertain de sa route. Un éclair jaillit sous la nuée; aussitôt le tonnerre éclata, une ondée s'abattit, serrée, crépitante, mêlée de grêle. Pierre partit au hasard dans la direction de Port-Royal : il savait que sa mère choisissait plus volontiers ce chemin. Aveuglé par la rafale, le cœur noyé d'angoisse il courait, les deux mains crispées au manche du parapluie. Il dépassa le moulin de Redon sans avoir rencontré personne. Il eut alors un moment d'espoir : il pensa que sa mère n'avait pu aller aussi loin et qu'elle était peut-être déjà rentrée à la maison. Mais subitement, il aperçut une forme noire, se précipita. Madame Dal-

vagne avançait péniblement : l'ouragan qui soufflait derrière elle secouait le bas de sa robe, entravait ses pas. Pierre lui enlaça la taille, la sentit toute mouillée. Il vit ses yeux emplis d'effroi, sa bouche haletante, ses minces bottines de toile, détrempées et couvertes de boue. Alors une pitié désespérée le saisit aux entrailles ; il souleva sa mère à demi ; elle fit un léger effort et se laissa conduire...

Comme ils approchaient du village, le soleil écarta les nuages et rayonna sur la campagne humide... Madame Dalvagne s'arrêta, épuisée, souriante, et regarda son fils.

— Ne t'inquiète pas, Pierre, — dit-elle. — Ce ne sera rien, Je puis aller seule, à présent.

XXXV

Dès le lendemain, une fièvre violente se déclara.

Un médecin de Paris mandé le matin même, pénétra dans la maison en coup de vent, ausculta rapidement la malade, la rassura de quelques phrases brèves. Quand il fut redescendu, il tendit la main à Pierre et le considéra curieusement par-dessus son lorgnon.

— Vous reviendrez, docteur? demanda celui-ci d'une voix angoissée.

— C'est inutile, mon pauvre ami, — répondit brusquement le médecin. — Votre maman était déjà bien malade ; cette dernière imprudence n'a fait que hâter un peu les choses. Allons! ayez du courage!... Vous l'aimiez bien? — ajouta-t-il d'un ton plus surpris qu'ému, en voyant le jeune homme passer la main sur ses yeux hagards.

Resté seul, Pierre s'affaissa sur une chaise et demeura, quelques instants, inerte, éperdu. Il se répétait machinalement : « Elle va mourir, elle va mourir », mais il semblait ne plus pouvoir comprendre le sens de ce mot. Il songea pourtant qu'il fallait remonter auprès de la malade, lui montrer un visage tranquille. Brusquement, la force lui manqua. Sa mère! tout ce que ce mot contient de merveilleux et de tendre lui venait à l'âme avec une clarté déchirante. Ah! comme il l'aimait! : la seule image de cette chère figure

crispée par la souffrance brisait sa poitrine... Il se leva en chancelant, marcha vers une glace, essuya soigneusement ses larmes...

Le quatrième jour, M. Ruelle, averti par un télégramme, arriva.

— Le docteur est à Paris en ce moment, — avait dit Pierre à la malade ; — il va venir nous voir.

Mais il devina qu'elle n'était pas dupe... Elle demanda qu'on voulût bien arranger un peu sa coiffure et relever ses oreillers. Lorsqu'elle reconnut, dans l'escalier, le pas de son vieil ami, une faible rougeur colora ses joues. Elle tendit la main vers lui avec un air de joie paisible, et, comme il était embarrassé, ne sachant que dire, ce fut-elle qui l'interrogea d'abord sur la santé des siens. Quand le nom de Marguerite fut prononcé, il y eut un intervalle de silence...

— Elle est en Normandie, au bord de la mer, — dit M. Ruelle.

Pour la première fois, la malade parut s'attrister; elle regarda son fils qui baissait les yeux, et ses doigts s'agitèrent fièvreusement sur la couverture...

Un matin, comme Pierre était allé prendre un peu de repos, le docteur se trouvait seul au chevet de madame Dalvagne. Elle lui fit signe de s'approcher.

— Mon ami, — murmura-t-elle, — je suis heureuse de pouvoir vous dire adieu.

Il voulut l'interrompre ; elle l'arrêta.

— Laissez-moi vous parler jusqu'au bout; je n'aurai peut-être pas la force de tout vous dire. Vous le savez, je n'ai jamais été qu'une pauvre femme, que la vie effrayait, qui se rongeait de soucis, et pourtant, aujourd'hui, je n'ai pas peur de mourir.

Elle se tut un moment, comme suffoquée, puis elle poursuivit avec effort.

— Je me résigne à mourir, parce que c'est la volonté de Dieu, et puis je ne veux pas que Pierre garde le chagrin d'avoir vu sa mère tourmentée... aux derniers moments. Mais c'est pour moi une bien grande peine de quitter ce monde sans le savoir heureux, lui, mon pauvre enfant... Moi, je ne l'ai

presque jamais été, mais j'espérais tant qu'il le serait! Pourquoi les mères ne peuvent-elles pas réserver pour leurs enfants toute leur part de joie?... Non, il n'est pas heureux! Nous autres, mon pauvre ami, nous n'avons pas eu le courage d'aller au-devant du bonheur. Lui, qui l'avait à sa portée, a voulu le chercher trop loin. Dites-lui de revenir un peu en arrière. Il est trop bon et trop aimant pour vivre seul, avec ses livres, à l'écart de tout le monde. Nous sommes faits d'abord pour nous aimer, n'est-ce pas? La vie est si courte, si peu de chose! ne devrait-il pas nous suffire de la passer doucement les uns auprès des autres, en nous aidant?... Vous lui direz cela, mon ami : j'aurais peur de lui faire trop de mal en lui parlant de la sorte, mais vous lui direz qu'en mourant j'ai souhaité qu'il vive comme les autres hommes, qu'il ait un foyer pour se reposer de l'existence et attendre la vieillesse sans trop d'amertume... Vous serez toujours un ami pour lui, n'est-ce pas?

Madame Dalvagne avait posé ses doigts sur la main du docteur. Il inclinait la tête et ne retenait plus ses larmes, qui venaient s'accrocher aux fils de sa grosse moustache blanche.

— Et puis, — poursuivait-elle, — vous lui demanderez de ne jamais dire du mal de la religion dans ses livres... Il est tant de pauvres âmes pour qui elle a été, pour qui elle sera l'unique force, l'unique soulagement! Et, j'en suis sûre, il ne voudra pas injurier la foi qui a aidé sa mère à mourir...

Madame Dalvagne referma les yeux; quelques instants s'écoulèrent. On entendit un bruit de pas dans l'escalier C'était un vieux prêtre, venu plusieurs fois déjà et qui apportait, ce matin, les derniers sacrements.

Pierre entra au moment où s'achevait la grave et saisissante cérémonie. Il s'arrêta, interdit, sur le seuil et referma la porte avec précaution pour ne point troubler ce silence auguste. En le voyant, la mourante ne bougea point, mais son regard semblait l'appeler, le supplier de s'associer à l'espoir infini qui apaisait toute son inquiétude. Le prêtre se releva, murmura encore quelques prières, puis ferma son livre et se tourna vers les assistants. Personne n'osait parler. Madame Dalvagne regardait toujours son fils avec une obstination étrange, sa respiration était plus calme, plus profonde, ses yeux brillaient davantage.

— Pierre! — soupira-t-elle tout à coup, — si tu savais!...

Il s'approcha d'elle, se pencha, lui prit la main.

— Mon enfant, — dit-elle d'une voix expirante, — je voudrais... que tu tâches de redevenir... un bon chrétien.

Il vit des larmes qui ruisselaient de ses paupières.

— Tu comprends, Pierre, je voudrais te revoir... là-haut.

Il n'avait pas prévu cette épreuve! C'était la prière suprême de sa mère, son dernier souhait terrestre, et il sentait qu'il ne pourrait pas l'exaucer! Il était si loin, à présent, de la simple foi chrétienne!... La malade attendait sa réponse, les prunelles dilatées, les lèvres entr'ouvertes.

— Ma mère, — lui dit-il enfin, — où vous irez, souvenez-vous de moi, aidez-moi à trouver la vérité : je vous jure de la chercher toujours.

Elle ne dit plus rien, mais ses yeux, avidement attachés à ceux du jeune homme, semblaient lire jusqu'au fond de son âme. Elle sourit encore, comme rassurée. Éperdu d'amour et de douleur, il la baisa longuement sur le front. Il sentit qu'elle lui serrait les mains avec tout ce qui lui restait de force. Puis elle s'abandonna épuisée, abaissa les paupières. La servante vint arranger ses coussins, essuyer ses joues humides : elle la remercia d'un demi-sourire. Elle avait l'air de s'endormir paisiblement; une grande sérénité se répandait sur son visage. Pierre se tourna vers M. Ruelle, l'interrogea du regard. Mais le docteur posa silencieusement le doigt sur ses lèvres. Tous étaient immobiles ; à la fenêtre, la lumière et le feuillage continuaient joyeusement à frémir...

Soudain les yeux clos s'ouvrirent démesurément, promenèrent autour d'eux un regard lointain, transfiguré, comme pour retenir encore quelque chose de la terre ou pour révéler ce qu'ils entrevoyaient ailleurs... Pierre se précipita... Mais aussitôt ils se refermèrent ; un murmure s'exhala de la gorge, pareil au sanglot d'un flacon qui se vide. Peu à peu, sans secousse, la tête s'inclinait, alourdie par le sommeil éternel...

XXXVI

Cette année-là, l'été tardif semblait ne pas vouloir abandonner la terre. Vers la fin de septembre, le soleil resplen-

dissait encore dans un azur serein et les nuits tièdes étaient couronnées d'innombrables étoiles. Les prés avaient refleuri et, parmi la masse touffue des feuillages, c'est à peine si, çà et là, quelque tache jaunissante dénonçait l'œuvre inexorable de l'automne.

Depuis une semaine, Pierre était revenu dans la villa de Saint-Remy qu'il avait quittée, plus d'un mois auparavant, pour accompagner le corps de sa mère jusqu'au cimetière d'Albiac. Il vivait solitaire, servi par la vieille bonne qui, après s'être dévouée jusqu'au bout à madame Dalvagne, n'avait pas voulu abandonner le fils de « sa pauvre maîtresse ». Il avait essayé de reprendre sa tâche. Mais, l'esprit assailli de douloureux souvenirs, il ne parvenait pas à renouer le lien de ses anciennes pensées. Maintenant que sa mère l'avait laissé pour toujours, il comprenait mieux l'influence bienfaisante, la noblesse intérieure qui lui était venue d'elle. Il se reprochait cruellement de ne pas l'avoir aimée comme elle en était digne, de l'avoir fait souffrir. Et il lui répugnait de continuer une œuvre qu'elle aurait désapprouvée sans doute, même en la jugeant avec plus de bienveillance.

D'ailleurs, d'autres scrupules lui venaient; il se demandait si, en voulant conduire les hommes à des hauteurs où ils ne pourraient se maintenir, il ne leur inspirerait pas plus de découragement que d'espérance. Il relisait, au hasard, des fragments de son manuscrit, où l'idée lui semblait hésitante, obscure, enveloppée de sophismes ou de vaines subtilités. Alors il le refermait avec lassitude et s'abandonnait de nouveau à de tristes rêveries.

Il revivait le lugubre voyage là-bas, la fatigue stupéfiant sa souffrance, l'entrée dans la maison familiale, l'aspect ancien, l'odeur familière et surannée des choses, les meubles recouverts de leurs housses, les raies de lumière poudreuse, aux joints des persiennes; — tout le passé se dressant autour de lui en une muette accusation : « C'est ainsi que tu nous la rapportes ! »

Puis c'était l'église, les chants si beaux, ânonnés par la voix aigre des enfants de chœur, la marche lente vers le cimetière sous un soleil torride, le silence devant la fosse ouverte, le ciel bleu, le cri des cigales, l'impression de sécheresse et

de néant, le cercueil poussé par des mains brutales et tombant tout à coup, immobile à jamais... Puis le retour dans la maison vide, l'immense accablement, le cerveau et le cœur emplis d'une ombre lourde...

Puis, les jours qui s'écoulent, la vie qui continue, l'atroce désœuvrement qui suit l'activité forcée des funérailles, la maison esseulée, étrange, les grandes pièces désertes, le tic tac de l'horloge, les craquements soudains qui font tressaillir le soir, les meubles que l'on ouvre avec angoisse, tout ce qu'on retrouve, tout le passé qui revient, et la douleur qui tord et transperce, et les larmes qui apaisent un moment...

« La vie est si courte, si peu de chose! dites-lui qu'il vive comme les autres hommes... » Le docteur Ruelle avait répété à Pierre son entretien avec la mourante. Cette vanité de l'effort solitaire, doucement affirmée par une âme si droite et si pure, au seuil de l'autre monde, n'était-ce point la vérité suprême, la seule vérité humaine?... Plus d'une fois, en parcourant le domaine familial, le verger, la ferme et les vastes cultures, qui sommeillaient sous la lumière ardente, Pierre avait rêvé de quitter Paris, de renoncer à ses travaux, à ses relations intellectuelles, à la gloire, et de venir achever ici, dans une retraite paisible, son existence tourmentée.

Mais, un jour, il était parti, dévoré d'ennui et d'incertitude.

Après la mort de sa mère, il avait reçu de Marguerite Rocherolles une courte lettre où, sous la simplicité des mots, transparaissait une émotion profonde. Il l'avait remerciée en quelques lignes. Depuis qu'il était revenu à Saint-Remy, elle lui avait écrit une seconde fois, plus longuement; il ne lui avait pas répondu encore. Un soir, comme il avait essayé vainement de se mettre au travail, il prit la lettre dans son portefeuille, la déplia, la relut mot à mot. Le papier tremblait au bout de ses doigts; sa poitrine se gonflait d'un désir triste et doux. A la fin, il baisa passionnément les feuillets, puis les reposa sur la table et se couvrit le front de ses deux mains.

« Qu'un tel amour me soit donné, — se dit-il, — et l'effort et la gloire me paraîtront des biens superflus. Mais que serait une existence privée en même temps et de l'effort et de l'amour! »

Les derniers beaux jours avaient amené un grand nombre

de Parisiens qui s'installaient dans les auberges de Saint-Remy, de Chevreuse et de Dampierre ou qui, venus le samedi soir, repartaient avec les derniers trains du dimanche. Lorsqu'il allait, promenant son inquiétude le long des routes, vers le « désert » de Port-Royal ou sous les ombrages de Cernay, Pierre croisait souvent des bandes échauffées et braillardes, des couples sans vergogne, dont il s'éloignait avec dégoût. Les sourdes exigences de la chair n'oppressaient plus son âme ennoblie par la solitude et la douleur. Mais, chaque jour plus pressante et plaintive, l'image d'un amour grave et profond attirait toutes les aspirations de son être. Et, s'il tâchait de se représenter la femme qui pourrait lui donner ce bonheur, le souvenir de Marguerite envahissait aussitôt son cœur et sa pensée. Certes, il en était de plus belles, d'aussi dignes d'être aimées. Mais c'était sa destinée, son châtiment peut-être : il avait trop longtemps, trop douloureusement rêvé de celle-là; nulle autre désormais ne saurait combler le vide immense de son cœur...

Il écarta brusquement les mains, reprit la lettre, la pressa de nouveau contre ses lèvres...

Puis, d'un geste fébrile, il chercha une feuille blanche, réfléchit quelques secondes, écrivit :

Chère Marguerite,

Quels que soient les mots que je puisse vous écrire, il faut, d'avance, me pardonner, car je suis trop malheureux, ce soir; mon seul refuge est auprès de vous. Si vous saviez comme je souffre de mon isolement, combien je me sens las et découragé!... Ce n'est plus seulement, hélas! la perte de ma mère qui m'afflige, mais il me semble qu'avec elle ait disparu tout ce qui me donnait la force et, parfois même, la joie de vivre. Il semble que, par sa mort, elle ait voulu me dessiller les yeux, me faire voir que je m'étais encore trompé de route. Je croyais accomplir une œuvre que m'avait confiée le Destin; je m'imaginais être utile aux hommes. Je me dis, à présent, que ce n'était là qu'une illusion de mon orgueil. Et je ne peux poursuivre sans conviction, pour quêter un peu de gloire, ce que j'avais commencé avec l'enthousiasme d'un apôtre...

Que ferai-je désormais dans ce monde qui ne m'offrira plus que des distractions vaines, que de pauvres joies sans lendemain? Je n'ai pas l'âme d'un dilettante; je ne sais pas jouir

indolemment de ce qui passe; il me faut une clarté qui rayonne sur ma vie tout entière. Or je vois toute lueur s'éteindre et je souhaite de mourir...

J'avoue que j'ai méconnu les lois les plus simples, les plus nécessaires de notre existence misérable. Je crois que tout homme, au seuil de sa jeunesse, ne devrait envisager qu'une seule destinée, la plus harmonieuse, la plus féconde, où toutes ses autres ambitions viendraient heureusement s'unir : il ne devrait songer qu'à fonder un nouveau foyer, asile d'amour et d'espérance, où il accomplirait vaillamment sa tâche, où il se reposerait de ses lassitudes et de ses triomphes, où, lorsque s'assombrirait toute autre lumière, il trouverait encore une flamme vigilante et pieuse pour réchauffer son cœur. Hélas! un jour, lorsque mon heure était venue, j'ai entrevu cette flamme au fond de deux yeux limpides; je n'avais alors, peut-être, qu'à tendre la main. Quelle folie, quelle fatalité, quel Dieu méchant m'ont détourné de vous?

Pardonnez-moi de vous parler ainsi. Du fond de mon désespoir, c'est vous seule que j'aperçois, c'est votre souvenir que j'invoque, c'est de vous seule que j'attends je ne sais quel secours. Puisque vous ne pouvez plus me donner votre amour, du moins laissez le mien, depuis si longtemps silencieux et torturé, s'exhaler humblement vers vous. Accueillez-le avec cette amitié compatissante que vous m'avez témoignée, quand, par une merveilleuse rencontre, je vous ai retrouvée sur mon chemin. Tout ce qui me viendra de vous peut alléger ma tristesse; même votre pitié me sera douce. Mais laissez-moi vous dire que je n'ai jamais cessé de vous aimer, du plus profond, du plus douloureux, du meilleur de mon âme; que, maintenant, je ne peux pas concevoir un bonheur qui ne me viendrait pas de vous, que, si je consens encore à vivre, à travailler, c'est avec la pensée chimérique de vous consacrer cet effort, de me grandir par vous et pour vous...

XXXVII

Huit jours étaient passés; aucune réponse n'était venue. Ce fut, à chaque courrier, une déception plus cruelle... Un soir, comme le facteur tendait à Pierre une enveloppe bleue, son cœur cessa de battre; ensuite il fit un geste de dérision; on eût dit qu'un démon ironique le poursuivait de sa malice... Il avait reconnu l'écriture d'Anna qui lui annonçait que sa

cure étant presque terminée, elle projetait un très long voyage en Polynésie. Il haussa les épaules, déchira le papier en menus morceaux...

Deux jours s'écoulèrent encore. Pierre s'efforçait de ne plus attendre, se persuadant qu'il contrariait le sort par son impatience. Pourtant, ce dimanche matin, comme le seul courrier du jour ne lui avait apporté qu'une brochure insignifiante, de grands sanglots le secouèrent... La journée était radieuse; les trains, qu'on entendait siffler allégrement dans la petite gare, déversaient, deux fois par heure, leurs voitures bondées; les routes s'emplissaient de chants et de rires aigus...

« Je partirai demain, — se dit Pierre exaspéré; — je reverrai mes amis, je tâcherai de me distraire, de m'étourdir; je ne peux plus rester seul. »

Machinalement, il prit une fois encore la dernière lettre de Marguerite, la parcourut des yeux. Il n'y trouva point cette affection contenue qu'il avait cru y deviner d'abord. Elle lui semblait réservée, presque froide.

« Je m'étais trompé, pensa-t-il. Sans doute, elle est heureuse, elle n'a pu me comprendre. C'est une femme comme les autres; je l'ai toujours vue à travers mon rêve, ma folie d'idéal. Ma lettre a dû affreusement l'étonner, l'embarrasser : elle ne sait que me répondre; elle a peut-être consulté son mari... »

Une chaleur lui monta au visage. Il se leva brusquement, fit quelques pas autour de son bureau, se rassit, tira un volume au hasard. C'était une revue qui contenait une étude sur « les trois poèmes du souvenir » : *le Lac*, *la Tristesse d'Olympio* et *le Souvenir*. Il lut :

Un souvenir heureux est peut-être sur terre
Plus vrai que le bonheur.

Hélas! — pensa-t-il, — je serai même privé de cela. Tous ces hommes furent aimés et cette « grande image » a dominé leur vie. J'ai dépassé l'âge où ils se consolaient déjà de vieillir en se rappelant leur passé, et il n'est pas un jour dans le mien où mon âme trouve à reposer. Je hais et je maudis toute ma jeunesse... »

Après le déjeuner, il sortit, marcha longtemps, fuyant la vue des hommes et sa propre pensée. Il s'enfonça dans les

bois de Saint-Paul, gravit une côte abrupte, s'arrêta près d'un étang perdu. Un silence farouche planait sur ce lieu tragique; seul le plongeon d'une grenouille ou le bruit d'un lézard vert fuyant dans les branches sèches, le faisait parfois tressaillir... Pierre contemplait fixement l'eau noire, à demi couverte de lentilles jaunissantes, qu'une hirondelle coupait, de temps à autre, avec la pointe de son aile. Il se dressa tout d'un coup, revint par Molière et Boullay.

Aux abords de la gare, il dut coudoyer la foule bruyante qui allait envahir les trains de retour. Une haine le prit contre ce troupeau d'hommes, contre la vie qu'ils souillent de leur bassesse, contre leurs rires ignobles qui ressemblent à de la joie.

Il rentra exténué, dîna rapidement, puis alla s'asseoir dans son cabinet de travail, près de la fenêtre. La nuit enveloppait les bois, les prairies, le village où des lampes rougeâtres s'allumaient. Au pied de la butte, la blancheur molle de la route rayonnait encore. Les peupliers se balançaient en frôlant leurs cimes. Dans le silence passaient les rumeurs confuses d'un bal champêtre et de lamentables airs de danse, insatiablement remâchés par un orgue mécanique. Lorsqu'il se taisait, on n'entendait plus que le chant des grillons ou, par intervalles, la petite voix flûtée et triste des crapauds. Pierre s'absorbait dans une pensée unique : le néant de tout, l'absurdité de vivre, la douceur du repos éternel. Ah! que cessent enfin cette perpétuelle inquiétude, ces désirs impossibles et cet insurmontable ennui! « Qui est-ce qui est plus malheureux que moi? » — se dit-il.

La nuit s'épaississait encore. Une odeur de feuillage humide arrivait par bouffées lentes. De gros papillons heurtaient les vitres de la croisée ouverte... Soudain, un sifflet strident jaillit, se prolongea, traversa désespérément la nuit taciturne; des lueurs rapides glissèrent entre les peupliers noirs. C'était un des derniers trains qui venaient de Paris. Pierre l'accompagna du regard, le vit s'arrêter quelques secondes. l'entendit siffler encore, puis haleter en s'enfonçant au loin. Le fracas des roues s'était à peine assoupi que le refrain d'une valse offensa de nouveau le silence. Pierre l'écouta malgré lui, jusqu'au bout. Puis il passa la main sur son front moite, se

leva en chancelant, vint s'asseoir devant son bureau, ouvrit machinalement un tiroir...

Un coup de sonnette retentit à la grille d'entrée... Il dressa la tête, se tourna vers la pendule. Il était plus de neuf heures : la bonne était couchée... Brusquement, un espoir insensé traversa son cœur; il repoussa le tiroir, se précipita sur la porte d'entrée, tourna fiévreusement les verrous, franchit d'une haleine les plates-bandes de la cour...

— Pierre! — dit une voix qu'il reconnut aussitôt.

— Vous! — s'écria-t-il d'une voix étouffée, — vous!

Il secoua les barreaux de la grille; elle était fermée à double tour. Il s'élança pour chercher la clef, éperdu d'impatience et de joie. Lorsqu'il revint, longtemps ses doigts se crispèrent impuissants, sur la serrure; enfin le pène céda, la barrière gémit. Il saisit aussitôt les mains qui se tendaient vers lui, les couvrit de baisers.

— Pierre, je vous en prie! — dit Marguerite d'un ton craintif. — Je suis venue...

Il ne l'écoutait pas et l'entraînait vers la maison. Comme le vestibule était étroit et obscur, il passa devant elle sans lui lâcher la main. Quand il la vit en pleine lumière, timidement debout en face de lui, dans son costume de voyage très simple, il faillit la saisir entre ses bras, la presser contre sa poitrine. Il se contint, la fit s'asseoir... Il tremblait de tous ses membres, ses lèvres balbutiaient. Elle releva lentement sa voilette, découvrit une figure très pâle, un peu hâlée et bouffie autour des narines, une bouche décolorée qui s'efforçait de sourire. Ses yeux, cernés de bistre, avaient une expression effarée et touchante. Il s'agenouilla auprès d'elle, voulut encore lui prendre les mains; elle se recula.

— Pierre, — murmura-t-elle, — écoutez-moi...

Il la regarda, surpris par le son de cette voix, frappé d'une inquiétude soudaine. — Vous n'êtes pas souffrante? — demanda-t-il.

Elle fit « non » doucement de la tête. Elle baissait les paupières à demi, son visage était très grave, presque sévère. Interdit, Pierre se releva maladroitement, prit une chaise, resta silencieux et navré.

— Pierre, — commença la jeune femme au bout de

quelques secondes, — je n'ai lu votre lettre qu'avant-hier soir. Nous avions fait une petite excursion dans la Vendée et notre courrier ne nous avait pas suivis. Je suis partie dès que je l'ai pu, sous un prétexte quelconque. Je suis arrivée à Paris dans l'après-midi. je voulais vous envoyer une dépêche, mais on m'a dit que vous ne la recevriez pas ce soir. Alors, je suis venue au hasard, sans penser à l'heure. J'ai manqué un train de quelques minutes : voilà pourquoi vous me voyez si tard.

Elle avait dit ces derniers mots avec tant de douceur que de nouveau un flot violent d'espoir et d'amour lui dilata la poitrine. Il se pencha vers elle.

— Merci! Comme vous êtes bonne! si vous saviez!... vous êtes arrivée à temps.

Elle le considérait sans paraître comprendre.

— Vous avez douté de mon amitié? vous pensiez du mal de moi?

Il eut un sourire énigmatique et caressant.

— J'ai tant souffert! — fit-il.

Elle pâlit davantage et ferma presque entièrement les yeux. Il s'approcha, lui reprit la main : elle ne le repoussa pas.

— Mon pauvre Pierre! — soupira-t-elle d'une voix éteinte.

Il appuya les petits doigts inertes et glacés contre sa joue brûlante et leva vers elle des yeux chargés de tendresse.

— Il ne faut pas me plaindre, à présent! — dit-il. — Vous êtes là, tout est oublié. Je suis heureux.

Invinciblement attirée par le regard, elle abaissa le sien; ses prunelles se dilatèrent. Mais presque aussitôt, elle tressaillit vivement et détourna la tête.

— Je suis heureux, — répétait-il, — si heureux! je ne puis y croire.

— Pierre! — supplia-t-elle, — vous ne devez pas me parler ainsi. Je suis venue parce que j'ai pour vous une très vive... une très ancienne amitié. Votre lettre m'a fait trop de mal; je n'ai pu souffrir de vous sentir si seul, si découragé!...

Il s'approcha encore, lui pressa plus fort la main.

— Marguerite, ce n'est pas seulement... de votre amitié que j'ai besoin.

— Taisez-vous, taisez-vous! — s'écria-t-elle en le repoussant. — Ne me faites pas repentir d'être venue!

Il se recula, les yeux égarés.

— Pourquoi? — balbutia-t-il — pourquoi?... Ah! vous ne m'aimez pas!

Et, tout à coup, il se cacha le visage et sanglota.

— Pierre! vous me brisez le cœur.

Elle tâchait de lui écarter le poignet; il se dégagea violemment.

— Non, laissez-moi! Pourquoi êtes-vous venue, puisque vous ne m'aimez pas? Allez-vous-en! oubliez-moi! Je suis un malheureux et un fou... Oui, j'avais fait un rêve fou. Je me rappelais ce que vous m'aviez dit, la dernière fois... quand nous nous sommes rencontrés, votre sourire, vos yeux tristes.. Je m'étais imaginé que vous n'étiez pas heureuse, que vous regrettiez le passé, que... Et quand vous m'êtes apparue tout à l'heure!... Ah! c'était trop beau, j'étais trop heureux! Tout s'effaçait... je bénissais Dieu de m'avoir fait tant souffrir, tant attendre, pour mieux sentir cette joie déchirante de vous avoir près de moi, à moi. Maintenant, c'est fini!... que peut votre amitié? je n'en veux pas. Allez-vous-en!... J'ai quelque chose de plus sûr pour me consoler... pour me délivrer.

La jeune femme demeurait penchée à demi, livide, les lèvres entr'ouvertes. A ces derniers mots, elle frissonna de tout son corps et se rejeta en arrière, portant la main à sa poitrine. Puis soudain, une flamme brilla dans ses prunelles, ses traits se détendirent, exprimèrent une résolution sereine.

— Pierre, — prononça-t-elle lentement, — au nom de votre pauvre mère qui, sans doute, nous voit ici tous les deux, je vous supplie de m'écouter. Je vais tout vous dire; ensuite, vous jugerez vous-même ce que vous devez faire... ce que je dois faire... Vous pensiez que je n'ai pas été heureuse : c'est vrai; que je regrettais le passé : c'est vrai... Si vous saviez combien votre lettre m'a torturée! Pour qu'une femme abandonne tout et vienne ainsi sans réfléchir, seule, à cette heure, croyez-vous que l'amitié suffise? Rappelez-vous, il y a six ans, un soir d'octobre, quand vous m'avez dit froidement adieu. Moi aussi, j'ai cru, ce soir-là, qu'il ne me restait plus qu'à mourir... Parce que j'étais très jeune, la vie a été la plus forte, hélas!

— Marguerite! — interrompit-il en joignant les mains, le visage rayonnant à travers ses larmes, — vous m'aimez! vous m'aimez encore! Qu'importe tout le reste? Nous allons tout oublier, nous serons tout l'un pour l'autre. Ne sommes-nous pas jeunes encore? n'avons-nous pas l'avenir?

La jeune femme détourna les yeux en soupirant. Puis elle secoua tristement la tête.

— Non, Pierre, ce ne serait pas digne de nous. Notre amour est ce que nous avons eu l'un et l'autre de plus beau, de plus pur. Il a été, pendant six ans, ma plus douce pensée, mon cher refuge intérieur. Voudriez-vous l'avilir, à présent, par des mensonges, des partages?

— Qui vous parle de mensonges, de partages? Puisque vous m'aimez, je ne veux que personne vous partage avec moi; je vous garde, je veux toute votre vie. Vous porterez mon nom; je travaillerai pour vous. Qui pourra nous blâmer? devant qui baisserons-nous la tête?

Elle se taisait; ses yeux évitaient toujours ceux du jeune homme.

— Vous ne voulez pas? — demanda-t-il d'une voix amère et défiante. — Avez-vous peur du bonheur? Ah! vous ne m'aimez pas comme je vous aime!

Elle abaissa tout à fait ses paupières.

— Il faudra donc tout vous dire! — fit-elle.

A ce moment, elle eut une expression si étrange, si belle, si lointaine, qu'il pressentit en quelque sorte les mots qu'elle allait prononcer. Il la contemplait avidement. Dans le vaste silence qui les environnait, sans percevoir les mots, il vit les lèvres murmurer :

— Je suis enceinte.

Il était agenouillé tout contre elle et regardait ses yeux qui se rouvraient lentement. Elle essaya de lui sourire. Soudain, il comprit tout : sa pâleur, l'altération de ses traits, son attitude... ses luttes intérieures, sa résolution inébranlable. Alors, sans une parole, sans un cri, il laissa retomber sa tête sur la main qu'il tenait encore, cacha son visage dans les plis de la robe Elle demeurait immobile, le buste droit, les prunelles fixes. Bientôt elle l'entendit pleurer. Elle ne dit rien, mais, d'un geste machinal, elle se mit à lui caresser les cheveux.

Les minutes s'écoulèrent, silencieuses et profondes... Tout à coup la pendule sonna une demie. La jeune femme frissonna.

— Pierre, — commença-t-elle d'une voix brisée, — il faut que nous soyons courageux.

Il ne répondit pas; il continuait à pleurer.

— Il faut accepter notre destinée, — poursuivit-elle. — Ce n'est ni notre désir ni notre volonté qui la font... Elle nous a toujours éloignés l'un de l'autre, malgré notre amour... Nous ne sommes pas les seuls qu'elle ait traités de la sorte... Nous, du moins, nous savons, à présent... La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, si vous m'aviez parlé comme aujourd'hui... Hélas! je vous fais souffrir encore, mais il faut bien que je m'explique. J'étais si seule, alors! Maintenant, je ne m'appartiens plus tout entière. Et même, — je ne puis pas mentir, — lorsque j'ai senti une vie nouvelle s'agiter en moi, j'ai été heureuse, oui, heureuse. Depuis si longtemps, mon existence était égoïste et vaine! enfin je pouvais aimer, m'oublier... Combien de femmes se consolent de tout, lorsqu'elles deviennent mères! Ce ne sont pas, hélas! les enfants conçus dans la joie qui sont les plus attendus, les plus aimés...

Il pleurait toujours, sans rien dire, sans relever la tête, et, par instants, un long sanglot soulevait ses épaules.

— Il faut accepter notre destinée, — dit-elle une seconde fois. — Voyez-vous, je ne suis qu'une femme très ordinaire; je n'étais pas digne d'être aimée par vous. Maintenant... j'ai un autre rôle à remplir. Et vous, Pierre, comment avez-vous pu rêver d'abandonner le vôtre? Il est si beau!... un des plus beaux qui nous soient donnés ici-bas.

La jeune femme se tut, un moment. Pierre avait cessé de pleurer. Elle sentit qu'il lui pressait la main, pour la supplier de parler encore.

— Votre œuvre est si belle, Pierre! C'est vous-même, votre âme, votre force d'aimer, votre souffrance, que vous prodiguez au monde. Combien peu ont ce magnifique destin! Votre vie tout entière vous y a préparé : il ne faut rien regretter de votre jeunesse. L'amour!... n'aurons-nous pas eu ce qui est en lui de plus grand, de plus noble?... cette exaltation, cette joie dans le sacrifice, même si c'est lui qu'il faut sacrifier. Cet

amour ne périra jamais ; nous l'enfermerons au fond de nous ; il y rayonnera, même aux jours les plus sombres.

Elle s'arrêta. Tout était immobile. Quelques secondes s'écoulèrent... Lentement la pendule sonna onze coups.

— Pierre, — dit la jeune femme, — le dernier train sera là-bas dans un quart d'heure. Est-ce que je puis partir, à présent?

Il ne bougea pas, d'abord : elle attendait, le corps rigide. Enfin il souleva la tête, se mit debout sans dire un mot. Ses traits étaient durs ; ses paupières rougies demeuraient closes. A son tour, Marguerite se leva.

— Pierre, — fit-elle d'une voix soudain attendrie et tremblante, — vous me promettez... de vivre.

Il entr'ouvrit les yeux, lui sourit avec une douceur calme, fit « oui » de la tête.

— Vous m'écrirez demain, — reprit-elle.

Il sourit encore, répéta le même geste, puis murmura :

— Partez, il est temps.

Brusquement elle s'approcha de lui, se haussa un peu sur les pieds, lui baisa le front. Ils se regardèrent jusqu'au fond de l'âme ; elle recula, sans le quitter des yeux, jusqu'à la porte...

Les nerfs tendus, il entendit le gravier de la cour crier, la grille gémir aigrement, battre d'un coup sec. Puis de petits pas résonnèrent, un moment, sur la route, se perdirent au loin...

Il alla s'asseoir à sa table de travail, face à la fenêtre, les yeux tirés vers la nuit noire. Il souriait encore vaguement. Etait-il heureux? était-il malheureux? il ne savait pas : il était arrivé à ce point extrême où la douleur et la joie se touchent et se confondent. Sa pensée se perdait comme sur un océan sans limites, sans couleur, dont les ondes se soulevaient à peine... Subitement le train siffla, gronda ; un serpent de feu glissa dans les ténèbres, jeta un dernier cri lugubre... Pierre saisit à deux mains les bords de sa table, y pressa violemment sa poitrine. Mais bientôt ce fut le silence infini... Alors, peu à peu, son visage se tranfigura, ses yeux s'illuminèrent ; il aspira longuement l'air qui venait de l'étendue ténébreuse ; des mots entrecoupés montèrent à ses lèvres :

« C'est fini... je suis délivré... Il arrive une heure où l'excès de la souffrance est délivrance et bonheur... Je suis heureux... je suis plus qu'heureux... Chère Marguerite, comme vos paroles m'ont secouru!... Vous m'avez compris... vous m'avez rendu à moi-même... Non, le bonheur humain n'est pas fait pour moi... Il me faut aller plus loin et plus haut... tout seul. C'est la destinée terrible de quelques-uns... c'est la mienne... je l'accepte à présent... pour toujours... Quelle que soit une destinée, elle est toujours heureuse et belle quand on l'aime... Je ne suis rien, je me laisse conduire... le passé, l'avenir, tout est bien... Amour de la destinée, sagesse suprême, consolation des humbles et force des forts... Aimer la destinée comme une mère, comme une amante... Rien pour moi! tout donner, tout répandre!... Perdre toute ma vie pour mon œuvre!... N'avoir d'autre famille que les pauvres âmes qui rôdent inquiètes, cherchant une idée, un mot qui les console... qui les désaltère... Oh! mon cœur! emplis-toi de douceur et d'amertume, de douleur et de joie, emplis-toi d'amour, démesurément... Vis et tressaille, comme si tu ne devais jamais mourir!... Mais ne désire rien pour toi, ne garde rien, ô mon cœur! que ta rosée retombe sur le monde, saignante et tiède encore. Rien pour toi, rien pour toi!... »

Des sanglots puissants le secouaient. Soudain un flot de larmes déborda de ses yeux; sa tête s'abattit sur la table entre ses deux bras étendus; ses paupières ruisselantes se fermèrent. Peu à peu, un sourire entr'ouvrit ses lèvres...

Une brise tiède flottait autour de son front... Il s'endormit...

LÉON BARRY

PROTECTORAT MAROCAIN

La conclusion prochaine de l'accord franco-espagnol nous frustrera probablement d'une des parties les plus importantes du Maroc; en abandonnant Larache, El-Ksar et Tanger, nous nous fermons la porte de la Méditerranée, avec laquelle nous ne pouvons plus communiquer qu'en empruntant le territoire algérien ou par un long voyage de circumnavigation autour du cap Spartel; mais la signature du traité aura pour effet de régler définitivement le statut du Maroc, de nous faire connaître la limite de la zone qui nous est réservée et de mettre un terme aux difficultés internationales qui ont sans cesse entravé nos mouvements depuis que la question marocaine s'est ouverte. Nous voici donc arrivés, après plus de dix ans d'efforts, de pourparlers et de traités, au terme de la première période de notre pénétration. La seconde va s'ouvrir. Comment devons-nous l'envisager? Quelle orientation convient-il de donner à notre action?

La forme dans laquelle doit s'excercer à l'avenir notre intervention a été définie par la convention franco-allemande du 4 novembre 1911 : c'est le protectorat.

Une première pensée vient à l'esprit; notre histoire coloniale fournit un exemple récent d'un événement analogue : le traité du Bardo (12 mai 1881), qui nous donnait le protectorat de la Tunisie. On ne peut manquer d'être frappé de la res-

semblance des deux situations. Dans l'un et l'autre cas, il s'agit d'un pays barbaresque, dont l'état d'anarchie a rendu notre intervention nécessaire et où nos troupes n'occupent qu'une partie restreinte du territoire.

On sait ce qu'a été notre œuvre dans la Régence. En trente ans, nous avons transformé un pays troublé, ruiné, presque stérile, en un état policé, prospère, couvert de routes et de chemins de fer; les cultures s'y sont multipliées, le sous-sol en a été exploité. Ce résultat a été obtenu sans subvention de la métropole, uniquement avec les ressources locales qu'administrent un petit nombre de fonctionnaires, hommes de valeur, choisis avec soin. Il semblerait donc au premier abord que, forts de l'expérience acquise, nous n'aurions qu'à recommencer au Maroc ce qui nous a si bien réussi en Tunisie.

Un examen plus attentif nous montre que les deux problèmes, sous des dehors analogues, présentent en réalité des données fort dissemblables, quelquefois même contraires.

Remarquons d'abord que le Maroc, même diminué des zones espagnoles, couvre une superficie beaucoup plus étendue que les domaines du Bey. La configuration physique des deux pays diffère sensiblement. La Régence de Tunis dont les plaines et les plateaux sont resserrés entre l'Algérie et la mer, offre peu d'obstacles à la pénétration. Seule la région des Kroumirs est difficilement praticable; mais une ligne ferrée qui la traversait avait été achevée avant que l'expédition se mît en marche. Au Maroc, au contraire, on trouve de nombreuses chaînes de montagnes; les unes sont des murailles souvent plus hautes que les Pyrénées, d'autres s'épanouissent en de vastes massifs tourmentés et abrupts.

Même disparité entre les peuples. Au lieu du Tunisien efféminé, placide, commerçant plutôt que soldat, nous rencontrons au Maroc les tribus arabes de la plaine, toujours occupées à des razzias et à des combats, puis les farouches montagnards berbères, fiers de leur indépendance et impatients de toute tutelle.

Ainsi les deux régions diffèrent par l'étendue, par la nature du sol, par le caractère de la population. Ces contrastes mettent en évidence les difficultés de l'œuvre que nous entreprenons :

l'organisation du protectorat sera plus difficile au Maroc qu'elle ne l'a été en Tunisie.

La conquête de la Régence, après le traité du Bardo, fut extrêmement aisée. Nous avions déjà, au moment de la signature de cet accord, mis la main sur la région la plus inhospitalière, celle des Kabyles du nord-ouest. La prise de Sfax, au mois de juillet, est le seul combat important des opérations ultérieures. Nos forces, portées à 50 000 hommes au commencement d'octobre, commençaient aussitôt leur mouvement vers l'intérieur et occupaient Kairouan, presque sans coup férir. De là, deux colonnes, celles des généraux Forgemol et Logerot, se dirigeaient vers le sud et s'emparaient respectivement de Gafsa et Gabès avant la fin de l'année. Leur mouvement n'avait rencontré aucune opposition. Ainsi en quelques mois, à l'exception des marches sahariennes, tout le pays était occupé; notre action s'était réduite à une promenade militaire.

Au Maroc on ne saurait espérer, même avec des effectifs beaucoup plus considérables, parvenir aussi rapidement à un pareil résultat. L'opinion que la pacification complète de l'empire chérifien pourrait s'accomplir sans grande opposition de la part des indigènes paraît assez répandue depuis quelque temps. Il faut attribuer cet optimisme injustifié aux événements du printemps dernier, à la facilité avec laquelle nos faibles colonnes ont atteint Fez, puis Meknès, et rétabli l'ordre dans cette région si troublée et relativement éloignée de la côte. Ces succès ont fait oublier la résistance acharnée des Chaouïa en 1908; il a fallu au général d'Amade quatre mois de luttes ininterrompues pour réduire cette tribu et pacifier son territoire, assez peu étendu en somme. Il convient de se rappeler aussi que notre marche sur Fez a été favorisée par une foule de circonstances heureuses.

En premier lieu la contrée que nous avons eu à traverser ne nous opposait que peu de difficultés matérielles; à cette saison de l'année nous avons trouvé partout de bonnes pistes et des gués déjà praticables aux charrois ou que quelques coups de pioche suffisaient à aménager, aucune barrière montagneuse, aucun défilé gênant. Le temps s'est maintenu fort beau, sans grandes pluies, sans chaleurs excessives, pendant

toute la durée de nos mouvements. On était à l'approche de la moisson et les indigènes craignaient de ne pouvoir rentrer leurs récoltes s'ils continuaient la guerre. Enfin quatre mois de luttes incessantes contre les mehallas du makhzen avaient apaisé l'esprit belliqueux des rebelles. L'apparition de notre petite armée suffit à les décourager; ils se bornèrent à guerroyer un peu pour la forme, puis se soumirent.

On ne peut compter qu'un pareil concours de circonstances favorables se retrouvera. Sans doute dans plusieurs régions présentant les mêmes caractères, nos troupes s'installeront aisément; mais dans la plupart des provinces encore inoccupées il faudrait prévoir, si l'on voulait procéder à une occupation immédiate, des opérations sérieuses. Pour s'en convaincre, il suffira d'examiner rapidement l'aspect des diverses contrées de l'empire chérifien et le caractère de leurs habitants.



L'Algérie et la Tunisie sont divisées en trois régions nettement caractérisées[1] : le Tell, les Hauts-Plateaux, le désert Saharien; ces trois bandes de terres sont déterminées par des mouvements orographiques qui courent parallèles au littoral méditerranéen. Au Maroc le système montagneux plus compliqué, d'un relief plus considérable, fractionne le pays en compartiments de surface inégale, de forme irrégulière et fort différents les uns des autres.

La chaîne principale, l'arête maîtresse du pays, le Grand Atlas, part de la côte de l'Atlantique, entre Mogador et Agadir. et se dirige vers le nord-est, formant une muraille escarpée, coupée seulement par quelques mauvais cols peu praticables pendant la majeure partie de l'année.

Environ à moitié chemin entre l'Océan et Algérie, le Grand Atlas se ramifie en deux tronçons, entre lesquels coule la Moulouya. L'une des branches de la fourche, qui continue à porter le nom de Grand Atlas. s'infléchit vers l'est, s'abaisse rapidement et va rejoindre l'Amour algérien. L'autre, qu'on

1. Voir la carte à la fin de l'article.

appelle le Moyen Atlas, se maintient dans la direction du nord-est, et s'adosse à la Moulouya; mais au lieu de former une barrière presque verticale sur ses deux versants, comme la chaîne dont elle est née, elle se gonfle, se boursoufle en un vaste massif vers le nord et l'ouest, s'étale en éventail, véritable dédale de contreforts et de chaînons coupés de profonds ravins, que creusent les cours d'eau des bassins côtiers de l'Atlantique : Sebou, Bou-Regreg, Oumer-Rbia. Au nord ce mouvement montagneux compliqué s'arrête brusquement au seuil de la trouée Oujda-Taza-Fez, qui le sépare du Rif. Grand et Moyen Atlas constituent comme l'échine du Moghreb; deux autres systèmes montagneux indépendants en complètent l'orographie. Le premier, dans l'extrême sud de l'empire, l'Anti Atlas, se dresse vis-à-vis du Grand Atlas et parallèlement à lui, mais se prolonge moins avant dans les terres; entre les deux chaînes s'étend la vallée du Sous. Le second, à l'autre extrémité de l'empire, est celui du Rif, qui suit la côte méditerranéenne, du détroit de Gibraltar à la Moulouya, et se continue au delà par le massif des Beni-Snassen. Nous avons dit que les monts Rifans sont séparés de l'Atlas par la trouée Oujda-Taza-Fez; le savant professeur L. Gentil a démontré que cette trouée est un ancien bras de mer reliant avant les temps historiques la Méditerranée à l'Océan et comparable au détroit nord-Bétique qui joua le même rôle en Andalousie.

Grand Atlas, Moyen Altas, Anti Altas, chaîne riffaine sont les vertèbres du Maroc; elles le divisent en plusieurs régions qu'elles isolent souvent complètement les uns des autres, formant en quelque sorte des compartiments étanches. Ces régions sont les suivantes :

1° *Le Sous*, cuvette dominée par le Grand Atlas et l'Anti Atlas.

2° *La région saharienne*, séparée du reste de l'empire par l'Anti Atlas, puis par le Grand Atlas qui arrêtent les brises bienfaisantes du nord. Exposée uniquement aux vents brûlants du sud et de l'est, cette contrée est un vaste désert; seules les vallées des rivières issues de la haute barrière montagneuse sont vivantes, mais les eaux des oueds Guir, Ziz, Dades et Draa s'épuisent en canaux d'irrigation; le soleil implacable du

Sahara en absorbe le reste et elles se perdent bientôt dans les sables.

3° *Le Dahra*, entre le tronçon oriental du Grand Atlas, le Moyen Atlas et les montagnes de Debdou, que le Moyen Atlas jette de l'autre côté de la Moulouya, offre le même aspect que les Hauts-Plateaux algériens : steppes dénudés et caillouteux, semés de touffes d'alfa, de loin en loin coupés par la nappe blanchâtre d'un lac salé, avec un climat extrême, tour à tour torride ou glacé.

4° *La trouée Oujda-Taza-Fez*, vallée tantôt resserrée, tantôt s'élargissant en une plaine fertile, partout accompagnée au nord et au sud des deux balcons montagneux qui la dominent. Derrière son écran septentrional s'étend le Rif, dont nous n'avons pas à nous occuper ici, puisqu'il est compris dans la zone espagnole ; il ne nous en reste au delà de la Moulouya que l'îlot rocheux des Beni-Snassen et la luxuriante plaine des Triffas qui le sépare de la mer.

5° et 6° *Le versant atlantique de l'Atlas et du Rif* est la partie la plus importante de l'empire chérifien par son étendue, et aussi qu'elle est mieux arrosée, plus riche, et qu'elle jouit enfin d'un climat plus tempéré et plus salubre que les autres ; c'est le vrai Maroc. Il se subdivise en deux fractions séparées par un éperon du Moyen Atlas, qui atteint presque l'Océan dans la province des Chaouïa, à peu près à mi-chemin entre le détroit de Gibraltar et la naissance du Grand Atlas. Cette pointe montagneuse s'enfonce dans les plaines maritimes : au nord c'est le Gharb, au sud le Haouz, les deux greniers du Moghreb.



Les six régions que détermine au Maroc le relief du sol, ne sont pas habitées par une population homogène ; elles ne sont pas non plus soumises à un égal degré au gouvernement du sultan. Les conditions physiques ont influé sur les habitants, sur leur genre de vie, sur leurs mœurs.

Lorsque la poussée arabe atteignit le Moghreb à la fin du VIIe siècle, elle ne s'y arrêta pas ; trouvant le chemin barré à l'ouest par l'Océan, elle reflua vers le nord, inondant l'Espagne

et l'Aquitaine. Les conquérants ne restèrent qu'en petit nombre au Maroc, en face des autochtones berbères. Ayant pour eux la puissance attractive de l'Islam, ils réussirent à assimiler les indigènes. Les deux races se mêlèrent à la faveur de la communauté de religion. Le sang berbère demeura prédominant au Maroc, en même temps que la civilisation et la langue arabes. Dans les plaines l'influence des nouveaux maîtres s'établit complètement, mais elle pénétra beaucoup moins avant dans les montagnes, où les idiomes kabyles restèrent seuls employés presque partout. On dit même que quelques clans perdus du Grand Atlas n'ont jamais été convertis à la foi musulmane.

Les Arabes apportèrent avec eux leur habileté technique et artistique. Sous leur domination le Maroc devint aussi florissant que le Khalifat de Cordoue. A l'époque des Almohades, Fez comptait, dit-on, 500 000 âmes, Merrakech plus encore. Même à cette période, la plus prospère de l'histoire du Maroc, le pouvoir des sultans ne s'affirma pas également sur toutes les parties de l'empire; les régions éloignées et montagneuses restèrent plus ou moins indépendantes. Bientôt, sous les coups des chrétiens, la puissance des Chérifs déclina; à mesure que la décadence s'accentuait, les tribus s'affranchissaient de plus en plus de la tutelle du souverain. L'expulsion des Maures hors d'Europe donna au Maroc un éphémère regain de vigueur; le règne de Moulaye Ismaïl (1672-1727), prince cruel, mais énergique, marqua l'apogée de cette dernière période brillante, puis ce fut une chute rapide dans la faiblesse et le désordre. La création de la navigation à vapeur, qui ruina les corsaires barbaresques, puis la conquête de l'Algérie par les Français, en coupant le Maroc des autres pays musulmans portèrent à l'empire les derniers coups. Vers le milieu du siècle dernier, les Chérifs purent encore constituer des armées pour lutter contre les Français et les Espagnols; plus récemment le sultan Moulaye Hassan porta ses armes au delà du Grand Atlas dans le Tafilalet, mais ce suprême effort lui coûta la vie et épuisa son trésor. Ses fils Abd el-Aziz et Hafid durent successivement implorer l'appui de la France et subir ses volontés. Lorsque nos colonnes, en mai 1911, arrivèrent à marches forcées au secours d'Hafid, le malheureux sultan,

assiégé dans sa capitale, allait tomber au pouvoir des rebelles. A cette époque il ne régnait plus que sur les quelques centaines de mètres commandés par les canons de sa mehalla. Il est vrai que des tribus dans l'ouest et le sud le reconnaissaient encore comme souverain, mais il en était séparé par de vastes régions insurgées et d'ailleurs cette fidélité était douteuse et lointaine.



La situation aujourd'hui est donc la suivante. Débarrassés de toute intervention étrangère, nous n'avons plus affaire, au Maroc, qu'au sultan et à son peuple. Le sultan s'est à peu près mis entre nos mains. mais les tribus ne lui sont réellement soumises que là où opèrent les troupes chérifiennes et françaises. Pour mettre en application le protectorat, il faut que cette forme définitive de notre intervention au Maroc soit acceptée d'abord par le sultan, puis que nous obligions ses sujets à reconnaître son autorité, amendée, pour ainsi dire, par nous.

Si l'on s'en rapporte aux plus récents événements, on serait tenté de croire que la première partie de ce programme. l'acceptation du sultan, ne soit qu'une formalité. C'est à l'appel de Moulaye Hafid que nous sommes allés à Fez. c'est à nous qu'il doit d'avoir conservé le trône et peut-être la vie; il s'est, de sa propre initiative. empressé de donner son adhésion à la convention franco-allemande du 4 novembre dernier. qui établit le principe de notre étroite collaboration; mais. lorsqu'il s'agira de passer de la théorie à la pratique, de préciser quel sera le rôle de nos agents dans les diverses branches de l'administration chérifienne, que le sultan verra. en un mot, le pouvoir absolu et direct lui échapper, peut-être se montrera-t-il moins disposé à ratifier nos propositions.

Cette résistance ne saurait d'ailleurs se traduire par aucun acte violent, par aucune tentative de résistance armée. Entouré de troupes françaises ou d'unités chérifiennes que commandent nos instructeurs. dans l'impossibilité de provoquer un soulèvement en sa faveur. Moulaye Hafid

est en somme à notre merci; mais il peut se soustraire à la signature d'engagements désagréables en abdiquant. Certes il ne se résoudra pas de bonne grâce à l'idée de renoncer à ce trône, qu'il a si péniblement conquis et qu'il a défendu avec tant de ténacité; il ne peut souhaiter se voir réduit à la situation médiocre de son frère Abd el-Aziz, qui végète à Tanger comme un fonctionnaire en retraite; mais s'il juge que, dans le nouvel état de choses, la part que nous lui réservons est trop mesquine, et sa liste civile trop maigre, s'il craint de paraître par trop aux yeux de ses sujets l'esclave des chrétiens, il n'est pas impossible qu'il nous refuse son concours en se retirant dans la vie privée.

Des indices certains prouvent que Moulaye Hafid a sérieusement envisagé cette éventualité. Il possède dans des banques européennes des dépôts importants capables de lui assurer pour le restant de ses jours une existence des plus confortables et un harem fort convenablement fourni. Les dernières nouvelles de Fez nous apprennent que, ses ressources ne lui paraissant pas suffisantes, il est en train d'aliéner à vil prix les biens domaniaux de la couronne au profit de sa cassette particulière. On ajoute même qu'il aurait manifesté plusieurs fois à nos représentants l'intention de quitter le Maroc et d'émigrer en Syrie sans esprit de retour.

Si Moulaye Hafid mettait ses menaces à exécution, on ne serait pas embarrassé de lui trouver un successeur. Le vieux sultan Moulaye Hassan a laissé une généreuse lignée de rejetons qui ont tous été, à un moment ou à un autre, candidats à l'Empire. L'un d'eux, Moulaye Zine, proclamé à Meknès par les Berbères, il y a un an, et que nous avons, à la demande de Moulaye Hafid, arrêté dans son éphémère capitale, serait sans aucun doute disposé, aujourd'hui comme hier, à prendre la place de son frère. Ce prince, sans intelligence et sans caractère, uniquement préoccupé des plaisirs du harem, deviendrait entre nos mains un instrument docile; mais il ne faut pas considérer comme désirable ce nouveau changement de sultan, qui produirait le plus désastreux effet sur les tribus marocaines. On ne manquerait pas de présenter Moulaye Hafid comme une victime, aimant mieux se sacrifier que livrer son pays aux envahisseurs. Celui qui le remplacerait perdrait tout prestige,

serait dépouillé *a priori* de toute influence et l'on aboutirait à un régime comportant tous les inconvénients du protectorat sans en offrir les avantages.

Il y a donc lieu de ménager la dignité de Moulaye Hafid, de lui conserver les signes extérieurs de l'autorité, l'apparat traditionnel et un luxe suffisant, tout en gardant pour nos représentants le contrôle rigoureux de tous les actes politiques et la surveillance des fonctionnaires indigènes. En Tunisie, il a fallu plus de deux ans pour obtenir du bey Ali son adhésion sans restrictions à ce régime (convention de la Marsa, 8 juin 1883), mais comme le territoire de la Régence était déjà depuis longtemps occupé par nos troupes, la sanction du prince importait moins qu'au Maroc, où il doit nous aider à soumettre le pays presque en totalité.



Nous avons dit en effet que l'autorité effective du sultan n'existe plus et que nous aurons à la restaurer partout où nos troupes et les siennes n'ont pas encore pénétré.

Notre pénétration militaire s'est effectuée de deux côtés, par Casablanca et par la frontière algérienne. Du côté de l'ouest, nous avons complètement pacifié les Chaouïa; c'est un point d'appui solide, où la population est habituée maintenant à notre administration; elle en apprécie les bienfaits et elle a manifesté son zèle à nous servir en fournissant avec empressement, au moment de l'expédition de Fez, les animaux et le personnel nécessaires à nos convois. C'est une base excellente et sûre d'actio ultérieure.

Depuis huit mois nous occupons également Fez et Meknès, mais notre situation y est beaucoup moins consolidée. Notre action politique n'a pas eu le temps d'obtenir des résultats aussi complets que dans les Chaouïa. De la capitale à la mer s'étend une longue ligne de postes, mince cordon qui maintient les tribus voisines en respect. Malgré la faiblesse de nos moyens et leur dispersion, là aussi notre influence progresse; les postes d'El-Hadjeb et d'Agouraï, poussés au sud de Meknès en plein pays berbère, travaillent à y dissocier les éléments

hostiles et à isoler les uns des autres nos ennemis les plus déterminés, les Zaïan d'un côté, les Aït Youssi et les Aït Tserrouchen de l'autre; mais la tranquillité n'y est encore que précaire et l'un de nos détachements vient de subir tout récemment une sérieuse attaque.

Du côté de la frontière orientale les territoires que nous occupons sont encore plus restreints. Nous sommes maîtres de la trouée d'Oudjda jusqu'à la Moulouya et de la région des Beni-Snassen au nord de cette trouée, mais les montagnes du sud (gada de Debdou), où les colonnes du général Toutée ont opéré au mois de mai n'ont pas été pacifiées. On sait que dans les confins algéro-marocains ordre a été donné à cette époque de cesser tout mouvement offensif. Cet ordre a été littéralement exécuté, au point que jamais nos troupes n'ont reparu devant le village kabyle où fut décimée la compagnie Labordette et dont les habitants sont encore impunis à l'heure actuelle.

Dans le Dahra, les hauts plateaux qui vont de la gada de Debdou au pied de la branche orientale du Grand Atlas, les éléments mobiles de nos postes-frontière ont exécuté de nombreuses reconnaissances à grande envergure, sans toutefois y laisser aucun détachement fixe. Enfin dans la région de l'extrême sud, nous avons poussé nos garnisons jusque sur le Guir. Un désert sans eau les sépare du Tafilalet.

En résumé, nous n'avons établi notre domination d'une façon complète que dans deux provinces, aux extrémités opposées du Maroc, les Chaouïa et l'amalat d'Oudjda. Un cordon de postes relie Rabat à Fez; tout le reste du pays est insoumis. On voit que la tâche qui nous reste à accomplir est considérable. Comment devons-nous l'entreprendre? Faut-il procéder comme en Tunisie, après le traité du Bardo, et conquérir en une campagne tout le Maroc? ou bien procéderons-nous par étapes et soumettrons-nous, l'une après l'autre, à l'autorité chérifienne, les diverses parties de l'empire?

Il paraîtrait qu'on a d'abord penché dans les cercles gouvernementaux vers la première solution, mais que bientôt on s'est rendu compte du gros effort qu'elle nous imposerait, des dépenses qu'elle occasionnerait, des forces militaires qu'elle immobiliserait en Afrique. Au moment où un malaise plane

sur les relations internationales, la constitution d'un corps expéditionnaire important, destiné à opérer loin de la métropole et au delà des mers semble une mesure intempestive.

Une campagne intéressant tout l'ensemble du Maroc ne pourrait d'ailleurs se justifier que par deux raisons : la nécessité soit de devancer un compétiteur à la possession de l'Empire, soit de combattre un soulèvement général groupant contre nous d'importants contingents marocains sous un chef entreprenant. La première éventualité a cessé de nous menacer depuis la conclusion de l'accord avec l'Allemagne, la seconde est infiniment improbable, pour ne pas dire impossible. Nous avons vu que l'empire chérifien se compose d'une demi-douzaine de régions distinctes, nettement séparées par des chaînes de montagnes et qui n'ont le plus souvent entre elles que peu ou point de communications. Les populations qui les habitent, quoique voisines, se connaissent mal et souvent ne s'entendent pas. Ainsi une hostilité séculaire divise, sur la côte de l'Atlantique, les tribus du nord et celles du sud, le Gharb du Haouz, Fez de Merrakech. La principale cause de l'impopularité de Moulaye Hafid et de la dernière insurrection dans les environs de la capitale fut l'erreur que commit le sultan de s'entourer uniquement de gens du Sud et d'appeler aux principales charges du makhzen les grands caïds de son ancien gouvernement de Marrakech. Dans chaque région nous trouvons des querelles de tribu à tribu et dans la tribu de douar à douar. Chez les montagnards kabyles les vieilles traditions berbères ont persisté jusqu'à nos jours; les haines de clans, les rancunes de familles, les vendettas ensanglantent les cimes de l'Atlas et les vallées du Rif. Il n'est pas jusqu'aux ksours (villages fortifiés) construits sur les bords des oueds sahariens qui ne se combattent perpétuellement.

Voilà des circonstances bien favorables pour un gouvernement déterminé à rétablir son autorité sur tous ces éléments turbulents et hostiles. Nous serions impardonnables de ne pas mettre à profit cette discorde générale et de ne pas appliquer au Maroc, où il est facile à mettre en pratique, le vieux principe *divide ut imperes*, qui a si bien réussi à tous les grands peuples colonisateurs depuis les Romains jusqu'aux Anglais.

Les événements de ces dernières années, sur les confins

algéro-marocains comme dans les Chaouïa, montrent les résultats excellents et durables qu'une politique avisée peut atteindre à condition d'être soutenue par la présence de forces militaires respectables. La soumission des Beni-Snassen, effectuée presque sans combat par le général Lyautey au mois de décembre 1907, peut servir de modèle. Nous disposons d'un nombreux corps d'officiers du service des affaires indigènes, rompu aux négociations avec les tribus et passé maître dans l'art de discerner les dispositions des chefs marocains, la valeur des engagements qu'ils prennent et le degré de résistance qu'ils sont capables de nous opposer.

Un autre avantage de la conquête progressive et méthodique sera de nous donner le temps d'augmenter les levées locales et de nous dispenser d'opérer de nombreux prélèvements sur nos troupes de France, d'Algérie et du Soudan. Enfin, les voies ferrées pénétrant de l'Océan et de la frontière algérienne vers l'intérieur du Maroc, augmenteront la mobilité de nos colonnes et faciliteront leur ravitaillement.



Ainsi, l'examen le plus rapide de la situation actuelle suffit à mettre en lumière les avantages de l'occupation progressive et à rejeter le principe d'une action générale tendant à l'occupation immédiate de tout l'empire chérifien; mais, si les circonstances demandent que nos efforts soient sériés et successifs, elles exigent aussi qu'ils soient continus, que jamais ils ne s'arrêtent et que les indigènes sentent notre volonté ferme de parvenir à faire régner l'ordre et l'obéissance dans toute l'étendue du Maroc. Toute interruption, toute hésitation même, pourrait faire croire à la possibilité d'un abandon de cette entreprise, stimulerait l'ardeur des dissidents et réveillerait des velléités d'indépendance chez les fractions soumises. Il convient donc d'étudier avec le plus grand soin le programme de l'extension de notre autorité, d'entreprendre chaque mouvement en partant d'une base déjà organisée et après une sérieuse préparation du terrain. Pour être plus lents, nos progrès n'en seront que plus stables et plus certains.

Par la description très sommaire que nous avons donnée

tout à l'heure, nous savons que le Maroc est divisé en six régions. La chaîne du Grand Atlas prolongée par le Moyen Atlas et les montagnes de Debdou, sépare ces six régions en deux groupes de trois. Au sud ce sont le Sous, les régions sahariennes, les Hauts-Plateaux (Dahra); au nord la plaine de l'Atlantique (Gharb et Haouz) et la trouée de Taza. Ces dernières sont les plus intéressantes pour nous étant à la fois plus accessibles et plus riches. Dans les plaines côtières et les larges vallées des principales rivières, habitent des tribus arabes ou arabisées, plus habituées que les autres au contact des Européens. Ruinées par les guerres intestines, par les exactions du makhzen et de ses agents, beaucoup d'entre elles aspirent au repos. Leur sol est fertile, mais les habitants ne peuvent le cultiver ni y élever de bétail sans voir leurs récoltes et leurs troupeaux tomber aux mains des pillards ou des caïds oppresseurs. La plupart de ces tribus sont prêtes à se soumettre à n'importe quelle autorité qui maintiendra la paix et les préservera de l'oppression. L'occupation de leurs territoires sera la première, la plus facile et la plus rémunératrice des étapes de notre pénétration.

Lorsqu'on quitte les plaines pour monter sur les plateaux et les montagnes, on rencontre immédiatement un sol fort peu fécond, des populations berbères pauvres, guerrières et habituées à l'indépendance. Il est peu probable qu'on puisse les soumettre sans combattre. Aussi ne devra-t-on entreprendre de les réduire qu'après avoir pacifié complètement les plaines que dominent leurs territoires. On pourra procéder ainsi notamment dans le Haouz et le Gharb. Dans la trouée de Taza au contraire, resserrée entre le Rif et le Moyen Atlas, nous aurons immédiatement affaire aux Kabyles, mais il faut en prendre notre parti, car l'occupation de cette région reliant le Maroc occidental à l'Algérie ne peut être différée; elle aurait dû être accomplie depuis longtemps déjà.

Quant aux trois autres régions, Sous, Sahara marocain, Hauts-Plateaux, elles peuvent fort bien rester encore quelque temps dans l'état actuel. Leur situation n'influe pas sur celle du reste du Maroc.

Ainsi l'occupation du Maroc se présente comme devant se décomposer en trois actions successives : 1° dans la trouée

de Taza, les plaines du Gharb et du Haouz; 2° dans les plateaux et montagnes kabyles dominant cette trouée et ces plaines; 3° dans le Sous, les régions sahariennes et les Hauts-Plateaux (Dahra). Il va sans dire qu'il ne s'agit pas là d'un programme absolument rigide; les circonstances nous amèneront peut-être à le modifier en partie. Ici, les populations, venant au-devant de nous, simplifieront notre tâche; là, les attaques de tribus hostiles nous obligeront à intervenir plus tôt que nous ne nous l'étions proposé. Nous avons voulu seulement poser les directives d'ensemble qui doivent nous guider.

La première partie de notre tâche paraît relativement facile. Les plaines du nord-ouest marocain sont déjà entre nos mains ou subissent notre influence. La ligne des postes chérifiens et français longe le pied des plateaux kabyles de Fez à la mer par Sefrou, el-Hadjeb, Agouraï, Souk-el-Arba et les détachements installés chez les Zaërs. Vers le nord, le rayon d'action de cette ligne et de quelques autres postes détachés (Méhédia, Dar-Zrari) atteint le Sebou. Au delà de ce fleuve et jusqu'à la zone espagnole, les troupes françaises n'ont pas encore opéré, mais, dans cette fertile province du Gharb les tabor chérifiens rayonnent depuis le mois d'avril et ils ont réussi à maintenir l'ordre dans toute la partie occidentale. Vers l'ouest, les tribus, plus turbulentes, ne sont pas encore entrées en rapports avec nos agents, mais le principal chef de la région, le chérif d'Ouazzan, protégé français depuis longtemps dévoué à nos intérêts, sera, pour l'œuvre que nous entreprenons, un auxiliaire utile.

Dans les plaines du Haouz nous trouvons un régime assez différent de celui du Gharb. Au lieu d'une population divisée en un nombre considérable de petites tribus sans grands liens entre elles, les indigènes y sont généralement groupés en puissantes confédérations soumises à un chef suprême; celui-ci transmet même souvent le pouvoir à sa descendance, comme chez les Abda (caïd ould Aïssa ben Omar) de Saffi et les Haha (caïd Anflous) de Mogador. Ces grands caïds sont restés en général fidèles au makhzen; ils ont d'ailleurs joué un rôle important dans la rivalité dynastique d'Abd el-Aziz et d'Hafid, en prenant presque tous parti pour ce dernier. Le pays ne présente que peu de difficultés matérielles. Son centre est Mer-

rakech, dont la prise de possession amènerait rapidement la soumission de tout le Haouz. Des confins des Chaouïa, il n'y a guère que cinq étapes jusqu'à la capitale du Sud. Le trajet a été depuis longtemps reconnu par nos officiers des affaires indigènes qui entretiennent des rapports suivis avec les tribus intermédiaires. Frappées des avantages qu'a valus notre occupation aux Chaouïa, certaines fractions des Doukkala et des Seghaghna ont sollicité notre concours. Il y a quelques semaines, le pacha de Marrakech, Hadj Tami Glaoui, nous appelait, en s'offrant à marcher à notre rencontre avec 2 000 cavaliers. Voilà d'excellentes dispositions, mais dont il faudrait s'empresser de profiter, car l'Arabe est versatile et déjà certains éléments d'opposition commencent à se manifester dans le Sud.

Enfin, dans la trouée de Taza, les montagnards berbères dont les villages sont perchés sur les hauteurs, qui de chaque côté surplombent la vallée, paraissent animés des intentions les moins accueillantes. Ils n'accepteront pas, sans faire parler la poudre, la présence de nos troupes dans leur voisinage. Mais, la distance à parcourir de Fez à la Moulouya ne dépasse pas cent soixante kilomètres; nous tenons les deux bouts du couloir, et ses riverains méridionaux, Beni-Ouaghaïn et Aït-Tserrouchen, ont éprouvé depuis huit mois une série de revers dans la région de Sefrou. Nous trouvons donc encore ici une situation favorable.

En résumé, il faudra en premier lieu consolider notre autorité dans le Gharb, occuper Marrakech et y constituer un centre d'attraction pour les tribus du Haouz, établir la communication entre l'Algérie et Fez par Taza. Aucun délai ne doit retarder l'exécution de cette dernière entreprise.

RÉGINALD KANN

CORRESPONDANCE

Le 24 janvier 1912.

Monsieur le Directeur,

J'ai étudié l'affaire de la N'Goko-Sangha et du consortium Congo-Cameroun, comme la question de l'accord franco-allemand elle-même, en historien impartial, utilisant tous les documents non contestés, toutes les déclarations des témoins les mieux qualifiés.

Je maintiens toutes les affirmations que M. Pichon qualifie d' « erreurs ». La plupart sont justifiées par un document parlementaire, le *Rapport* de M. le député Maurice Viollette *sur les budgets locaux des colonies pour 1911* (deuxième partie, N'Goko-Sangha, rapport n° 376). Ce Rapport a été lu devant la Commission du budget de la Chambre en 1910, et, après minutieuse discussion, adopté par elle.

Sur le premier projet de consortium, le *Rapport* s'exprime ainsi : « Le président était Français, ainsi que l'administrateur délégué. Mais, clause capitale qu'il faut reproduire en entier : *Il sera formé un Comité de direction qui aura son siège à Hambourg, qui sera présidé par le vice-président allemand et composé d'un administrateur allemand et d'un administrateur français. Le Comité de direction décidera des actions de vente et d'achat.* Ainsi M. Mestayer avait accepté de mettre sa signature au bas d'un accord qui établissait un Conseil d'administration en majorité français mais qui n'était là que pour la forme, tandis que toutes les véritables attributions étaient attribuées, avec la vente et l'achat, au Comité de Hambourg, en majorité

allemand. » (Rapport cité, p. 68-69.) — Le même document parlementaire montre comment le projet définitif de consortium rétablissait, sans le nommer, le Comité de Hambourg, en permettant au Conseil d'administration de « déléguer, en ce qui concerne l'exploitation commerciale, une partie de ses pouvoirs à une ou plusieurs personnes prises dans son sein », avec domicile « formellement ou implicitement élu » : « Si la société reconstitue sous une forme ou sous une autre le Comité de Hambourg pour ses opérations commerciales, il y aura là un domicile implicitement élu et dès lors c'est à Hambourg que sera le véritable siège de la société ». (Rapport cité, p. 70-71.)

Devant une délégation de la *Ligue Française pour la défense des indigènes du Congo*, dont je faisais partie, M. Jean Morel, ministre des Colonies, a reconnu que le projet d'établir le siège du consortium à Hambourg avait été formulé, mais qu'il était inadmissible et avait dû être retiré.

J'ai écrit que le consortium devait recevoir le droit de police « selon certaines révélations qui n'ont pas été démenties ». Le fait avait été signalé par M. Pierre Mille en un article du journal *Les Droits de l'Homme* (18 décembre 1910), sans que nul alors l'ait contesté.

L'affaire de la N'Goko-Sangha et du consortium Congo-Cameroun a-t-elle été « une affaire personnelle »? J'ai cité une déclaration de M. Caillaux à la Commission sénatoriale de l'accord franco-allemand, 26 décembre 1911 : « M. von Kiderlen-Wæchter a répété à notre ambassadeur à Berlin que son gouvernement considérait l'affaire de la N'Goko-Sangha comme une affaire particulière n'intéressant pas la politique générale du gouvernement allemand. » Sur ce point, c'est à M. von Kiderlen-Wæchter ou à M. Caillaux que s'adresse le démenti de M. Pichon. Faut-il choisir entre ces affirmations en apparence contradictoires? Cette affaire, — comme d'autres affaires contemporaines, comme, par exemple, celle de l'Homs-Bagdad, — a été d'abord privée avant de devenir gouvernementale et diplomatique. Dès 1907, la N'Goko-Sangha demande la modification de l'article 5 du décret de concession qui l'oblige à avoir les trois quarts des membres de son Conseil d'administration, dont le président et les vice-présidents, français. En 1909, le projet de consortium est élaboré par

M. Roels, représentant de la N'Goko-Sangha à Berlin, et M. Semler, député au Reichstag. (« D'après une communication récente de l'ambassadeur de la République à Berlin, M. Roels, qui représente, dans cette ville, les intérêts de la Compagnie N'Goko-Sangha, s'occupe actuellement de la réalisation de ce projet. » Lettre de M. Pichon à M. Trouillot, 20 novembre 1909, citée dans le Rapport de M. Viollette, p. 65). L'entreprise doit, pour réussir, mettre en jeu l'activité des ministres et des ambassadeurs : ces interventions nécessaires ne suffisent pas à lui ôter son caractère d' « affaire personnelle ».

Enfin, en ce qui concerne le lien établi entre la question du consortium et la cession d'une partie du Congo, je renvoie le lecteur aux pages 427-430 de mon article, sans retirer aucune de mes affirmations. Elles ne contredisent point cette phrase de M. Pichon, d'une importance capitale et d'un vif intérêt : « Les conversations sur ce point (compensations territoriales) engagées après mon départ du ministère, sont parties de notre initiative ». Si cette hypothèse est exacte, peut-être retrouverait-on, à l'origine de cette « initiative », les mêmes influences financières qu'à l'origine de l'affaire de la N'Goko-Sangha et du consortium Congo-Cameroun.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mon dévouement respectueux.

FÉLICIEN CHALLAYE

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

TABLE DU PREMIER VOLUME

Janvier-Février

LIVRAISON DU 1er JANVIER

LIVRAISON DU 15 JANVIER

LIVRAISON DU 1er FÉVRIER

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER

